



**HAL**  
open science

# De la communauté de savoir à l'inspiration intime : la petite revue de patrimoine, marqueur de nouvelles identités régionales en France sous la IIIe République

Arnaud Dhermy

## ► To cite this version:

Arnaud Dhermy. De la communauté de savoir à l'inspiration intime : la petite revue de patrimoine, marqueur de nouvelles identités régionales en France sous la IIIe République. Sciences de l'information et de la communication. Université Paris sciences et lettres, 2017. Français. NNT : 2017PSLEE074 . tel-01950351

**HAL Id: tel-01950351**

**<https://theses.hal.science/tel-01950351>**

Submitted on 10 Dec 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# THÈSE DE DOCTORAT

de l'Université de recherche Paris Sciences et Lettres  
PSL Research University

Préparée à l'Ecole normale supérieure de Paris

De la communauté de savoir à l'inspiration intime.

La petite revue de patrimoine, marqueur de nouvelles identités régionales en France sous la IIIe République

small magazines about local heritage as markers for a definition of regional identities under the IIIth Republic

**Ecole doctorale n°540**

Ecole doctorale transdisciplinaire Lettres/Sciences

**Spécialité HISTOIRE**

**Soutenue par Arnaud DHERMY  
le 14 octobre 2017**

Dirigée par **Anne-Marie THIESSE**



## COMPOSITION DU JURY :

M. POULOT, Dominique  
Université de Paris I Panthéon Sorbonne,  
Président du jury

M. LE GALL Laurent  
Université de Bretagne Occidentale,  
Rapporteur

Mme THERENTY Marie-Eve  
Université de Montpellier III, Rapporteur

M. CHANET Jean-François  
Institut d'études politiques de Paris,  
Membre du jury

Mme TESNIERE Valérie  
Ecole des hautes études en sciences  
sociales, Paris, Membre du jury

Mme THIESSE Anne-Marie  
Ecole normale supérieure de Paris,  
Membre du jury



## AVANT-PROPOS

*Ce mémoire est le fruit des échanges avec Anne-Marie Thiesse, qui, à partir de l'été 2013, a accepté de me recevoir, puis, avec une vigilante et délicate attention, a durant quarante mois éprouvé mes intuitions, assoupli mes raideurs, tout en me laissant une pleine liberté de réflexion. La bienveillance et la circonspection dont elle m'a témoigné ont bien souvent allégé la rigueur de ce redoutable exercice. En premier lieu c'est à elle que va ma reconnaissance ;*

*A Véronique, mon épouse, je dédie ce témoignage matériel des nombreuses heures volées à la vie familiale ; je la remercie de sa patience et de son assistance ; l'anthologie en annexe lui doit en large partie son richesse ;*

*A Enguerrand, à Ermance, à Emeline, à Blanche, qui ont vu grandir la pile de notes dans la salle commune, et m'ont toujours réservé l'attention – et la discrétion – dont j'avais besoin, quand je progressai dans ma rédaction ;*

*A Christian Péri, grâce à qui l'idée du sujet de ce mémoire a été identifié ; c'est au terme de la 8<sup>e</sup> Journée de la revue, qu'il avait organisé en 2013 à la Bibliothèque Tommaso Prelà de Bastia que j'ai envisagé d'entreprendre ce travail ;*

*A Olivier Prat, qui a accepté généreusement d'engager la première relecture, alors que ce mémoire n'était pas encore finalisé ;*

*A Célia Charpentier, dont les encouragements et les relectures, aux derniers moments critiques de la rédaction ont été précieux ;*

*Je remercie également pour leur amitié attentive tous ceux qui m'ont permis d'avancer dans mes recherches, de mûrir dans ma réflexion, notamment André Boscher, Patrick Delon, Christophe Vaux, Jean-Didier Wagneur.*



## DE LA COMMUNAUTE DE SAVOIR A L'INSPIRATION INTIME

### LA PETITE REVUE DE PATRIMOINE, MARQUEUR DE NOUVELLES IDENTITES REGIONALES EN FRANCE SOUS LA III<sup>e</sup> REPUBLIQUE

#### TABLE

INTRODUCTION GENERALE.....	15
<b>I.     <i>UNE FORME EDITORIALE EN QUETE DE DEFINITION</i>.....</b>	<b>25</b>
<b>CHAPITRE PREMIER - UNE CONJONCTION D'ATTENTES ET D'ASPIRATIONS.....</b>	<b>26</b>
INTRODUCTION.....	26
A. DE NOUVEAUX PUBLICS.....	27
<u>a. Un lectorat accru</u> .....	27
<u>b. Une massification de la pratique de la revue</u> .....	28
<u>c. Pratiques et circulations sur les espaces</u> .....	30
<u>d. Se réenraciner, rester en contact</u> .....	32
B. VALORISER L'ESPACE.....	33
<u>a. Mobilisation en vue d'une information autour du fait local</u> .....	33
<u>b. Faire œuvre de propagande</u> .....	34
<u>c. Soutenir le dynamisme culturel des territoires</u> .....	38
<u>d. Faire rayonner la région</u> .....	40

<b>C. UNE EXPRESSION ACCESSIBLE A TOUS PUBLICS.....</b>	<b>41</b>
<u>a. Option assumée et militante.....</u>	41
<u>b. Accessibilité, diffusion .....</u>	43
<u>c. Faire œuvre d'utilité publique.....</u>	46
<u>d. Faire œuvre de piété.....</u>	47
<b>CONCLUSION DU CHAPITRE PREMIER.....</b>	<b>51</b>
<b>CHAPITRE DEUX - ACTEURS ET COMMUNAUTÉS DE LA PETITE REVUE.....</b>	<b>53</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>53</b>
<b>A. AUX ORIGINES.....</b>	<b>54</b>
<u>a. Des initiatives individuelles ? .....</u>	54
<u>b. Le relai de réseaux.....</u>	55
<b>B. CE QUE LA REVUE MANIFESTE DES GROUPES DÉJÀ EXISTANTS.....</b>	<b>59</b>
<u>a. Exprimer une communauté.....</u>	59
<u>b. Constituer, susciter des communautés.....</u>	63
<u>c. Espaces de décloisonnement.....</u>	65
<u>d. Mimétismes parisiens.....</u>	68
<u>e. Communautés d'intérêts et opportunistes.....</u>	69
<u>f. Une diversité sociologique des auteurs.....</u>	72

C. CE QUE LA PETITE REVUE INTEGRE COMME COMMUNAUTES.....	74
<u>a. Réseaux régionalistes, réseaux traditionnistes.....</u>	74
<u>b. Des réseaux présents dans les contenus.....</u>	76
<u>c. Patronages et allégeances.....</u>	79
<u>d. Une ambition constante à devenir une publication académique.....</u>	81
CONCLUSION DU CHAPITRE DEUX.....	83

### CHAPITRE TROIS - UNE FORMULE COURANTE, DES ARTICULATIONS

<b>ORIGINALES.....</b>	85
INTRODUCTION.....	85
A. HERITAGES HETEROGNES.....	86
<u>a. Une production peu identifiée par les contemporains.....</u>	86
<u>b. Une formule composite convertie peu à peu au local.....</u>	88
<u>c. Une expression disponible pour des opportunités en direction de nouveaux publics.....</u>	90
B. LES HERITAGES ET INFLUENCES PRIMORDIAUX.....	91
<u>a. Le supplément illustré comme formule originelle.....</u>	91
<u>b. Une expression cursive héritée de la presse.....</u>	95
<u>c. Une forme d'expression spécifique, tournée vers la médiation.....</u>	97
<u>d. Logiques d'opportunités.....</u>	100

C. EXPRIMER UNE ŒUVRE VIVANTE.....	101
a. <u>Métaphores de sociabilités, pratiques conversationnelles</u> .....	101
b. <u>Miroir de l'âme régionale</u> .....	105
c. <u>Constituer un livre d'or par livraisons</u> .....	107
D. LA PETITE REVUE DE PATRIMOINE : UNE FORME COMPOSITE D'ECRITURE.....	111
CONCLUSION DU CHAPITRE TROIS.....	114
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE.....	115
<b>II. DIRE ET ORGANISER L'ESPACE REGIONAL</b> .....	117
INTRODUCTION DE LA DEUXIEME PARTIE.....	117
<b>CHAPITRE QUATRE - UN MARQUEUR DE L'ELARGISSEMENT DU PERIMETRE DES PATRIMOINES</b> .....	119
INTRODUCTION.....	119
A. NOUVEAUX MODES D'INVESTIGATION.....	120
a. <u>Un périmètre élargi aux proximités</u> .....	120
b. <u>Eclectismes d'investigation</u> .....	124
c. <u>Collégialité, mutualisation des approches</u> .....	127
d. <u>Le « charme mélancolique des ruines »</u> .....	129
e. <u>Choix des modes de restitution et des médiations qui en découlent</u> .....	132
B. UN ELARGISSEMENT DES MODES DE REPRESENTATION HERITES.....	135
a. <u>En réaction au modèle historique dominant</u> .....	135

<b><u>b. Représentations littéraire et artistique de l'opposition ville - campagne</u></b> .....	138
<u>c. La caractériologie : l'autre modèle hérité</u> .....	145
<b>C. DYNAMIQUES DIFFERENTIELLES A PARTIR DES MODES DE REPRESENTATION HERITES</b> .....	148
<u>a. Histoires particulières</u> .....	148
<u>b. Problématisation des chronologies historiques</u> .....	152
<u>c. La protohistoire ou les traces du génie originel</u> .....	154
<b>CONCLUSION DU CHAPITRE QUATRE</b> .....	156
<b>CHAPITRE CINQ - DEFINIR LES PERIMETRES</b> .....	158
<b>INTRODUCTION</b> .....	158
<b>A. L'EXTENSION DE L'ESPACE TEMPS</b> .....	159
<u>a. Continuité et constantes, plutôt que chronologie</u> .....	159
<u>b. Passé vécu</u> .....	164
<u>c. Porosités des passés et des présents</u> .....	166
<b>B. APPROFONDISSEMENT DE L'ESPACE LIEU</b> .....	167
<u>a. Gammes nationales</u> .....	167
<u>b. Lectures et interprétations des espaces</u> .....	170
<u>c. L'espace, plutôt que le lieu</u> .....	173
<u>d. Exprimer les espaces en termes de décors</u> .....	176
<b>C. DEFINITIONS DU PERIMETRE PREMIER DE L'IDENTITE PATRIMONIALE</b> ...	178
<u>a. Expliciter un périmètre au-delà des permanences</u> .....	178

<b><u>b. Périmètres et définitions : une emprise privilégiée sur l'espace.</u></b> .....	181
<b><u>c. Périmètres et définitions : communautés et pratiques.</u></b> .....	182
<b><u>d. Espace en évolution et en transformation.</u></b> .....	184
<b><u>e. Une problématique spécifique comme définition de l'espace.</u></b> .....	185
<b>CONCLUSION DU CHAPITRE CINQ</b> .....	188
<b>CHAPITRE SIX - IDENTITES ET MALENTENDUS REGIONAUX</b> .....	190
<b>INTRODUCTION</b> .....	190
<b>A. RECOMPOSITIONS TERRITORIALES</b> .....	190
<b><u>a. Echelle de la région ? échelle du « pays » ?</u></b> .....	190
<b><u>b. Ambiguïtés d'une réflexion régionaliste en termes d'identité locale.</u></b> .....	195
<b><u>c. L'homogénéité des périmètres régionaux en question.</u></b> .....	199
<b><u>d. L'idée d'un consensus autour des productions territorialisées.</u></b> .....	203
<b><u>e. L'idée d'un consensus autour des pratiques labellisées.</u></b> .....	207
<b>B. SENSIBILISATION A L'ANODIN</b> .....	210
<b><u>a. Humbles quotidiens, modestes parages.</u></b> .....	210
<b><u>b. Décrire le familier, se décrire.</u></b> .....	216
<b><u>c. En appeler à la curiosité, au témoignage du lecteur.</u></b> .....	221
<b><u>d. Invoquer un contremodèle à la routine.</u></b> .....	223
<b>C. UNE REFERENCE A L'ESPACE COMME EXUTOIRE FACE A LA VIE MODERNE</b> .....	224

<u>a. Contre l'individualisme et le déracinement</u> .....	224
<u>b. Critique sociale</u> .....	228
CONCLUSION DU CHAPITRE SIX.....	231
<b>CHAPITRE SEPT - DES IDENTITES COMMUNAUTAIRES ?</b> .....	233
INTRODUCTION.....	233
A. UN SUPPORT TRANSITOIRE DE LA RECHERCHE TRADITIONISTE.....	234
<u>a. Des périmètres alternatifs proches</u> .....	234
<u>b. Support de légitimation</u> .....	237
<u>c. Vecteur d'une organisation de la communauté traditionnelle</u> .....	238
<u>d. Média de restitution, de revitalisation des traditions populaires</u> .....	239
B. PROVINCIAUX ET EXPATRIES : DES PROBLEMATIQUES EN MIROIR.....	244
<u>a. Désirs urbains</u> .....	244
<u>b. Communautés reconstituées</u> .....	246
<u>c. Un regard renouvelé sur les espaces régionaux</u> .....	249
<u>d. Clivages entre pratiques culturelles</u> .....	252
CONCLUSION DU CHAPITRE SEPT.....	253
CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE. VERS UN PROFILAGE DU PATRIMOINE AU-DELA DES COMMUNAUTES.....	

<b>III. UN LABORATOIRE EDITORIAL.....</b>	<b>257</b>
INTRODUCTION DE LA TROISIEME PARTIE.....	257
<b>CHAPITRE HUIT - AU DEFI DU VIVANT.....</b>	<b>259</b>
INTRODUCTION.....	259
A. DES AMBITIONS EDITORIALES PLACEES SOUS LE SIGNE DE L'EXIGEANCE.....	259
a. <u>Un repoussoir face à des échecs supposés</u> .....	259
b. <u>La revue, au défi de sa pérennisation</u> .....	264
c. <u>Une distance par rapport à la production érudite</u> .....	266
d. <u>Une distance par rapport à la production académique</u> .....	267
B. UN SOUCI PRIVILEGIE DE SENSIBILISATION ET DE TRANSMISSION.....	268
a. <u>Des éléments avant tout abordables</u> .....	268
b. <u>Education de la sensibilité et du goût des lecteurs</u> .....	273
C. REVEILLER UN GENIE AVANT TOUT ATTACHE AUX ESPACES.....	275
a. <u>Documenter, constituer des réservoirs de références</u> .....	275
b. <u>Relire la tradition à travers une promotion des productions et des arts populaires</u> ..	278
CONCLUSION DU CHAPITRE HUIT.....	280
<b>CHAPITRE NEUF - L'ART DE VOIR.....</b>	<b>282</b>
INTRODUCTION.....	282
A. UNE EXPRESSION ADOSSEE A L'ILLUSTRATION.....	283
a. <u>L'éveil du sens du regard</u> .....	283



<b><u>b. La vue : marque d'exactitude et de sincérité.....</u></b>	<b>285</b>
<b><u>c. La petite revue, instrument de promotion et relai de la création graphique.....</u></b>	<b>287</b>
<b>B.    L'EXPRESSION    D'UNE    GENERATION    SENSIBILISEE    A</b>	
<b>L'OBSERVATION.....</b>	<b>290</b>
<b><u>a. Coïncidence avec les objectifs de la formation scolaire.....</u></b>	<b>290</b>
<b><u>b. Influence de l'expression littéraire.....</u></b>	<b>293</b>
<b><u>c. Paradoxes d'une « artialisation » .....</u></b>	<b>294</b>
<b>C. L'APPROCHE DE L'ESPACE COMME PRODUIT DE L'EXPRESSION</b>	
<b>PICTORALE.....</b>	<b>296</b>
<b><u>a. Omniscience du point de vue individuel.....</u></b>	<b>296</b>
<b><u>b. Possession visuelle, récapitulation intime.....</u></b>	<b>300</b>
<b>CONCLUSION DU CHAPITRE NEUF.....</b>	<b>302</b>
<b>CHAPITRE DIX - UNE PRATIQUE D'AVANT-GARDE : LA PLASTICITE</b>	
<b>PATRIMONIALE.....</b>	<b>304</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>304</b>
<b>A. UNE VARIETE TEXTUELLE ADRESSEE A UNE DIVERSITE SPATIALE.....</b>	<b>304</b>
<b><u>a. Expression de combinaisons et d'articulations.....</u></b>	<b>304</b>
<b><u>b. Enchaînement cinématographique.....</u></b>	<b>307</b>
<b><u>c. Articulation de l'objectif et du subjectif, porosité de la logique et de la sensibilité... 309</u></b>	
<b>B. INGENIERIE REDACTIONNELLE.....</b>	<b>312</b>
<b><u>a. Une transposition symbolique à travers le double regard.....</u></b>	<b>312</b>

<b><u>b. Emploi combiné d'images et de vignettes</u></b> .....	315
<b><u>c. Recours assumé aux stéréotypes</u></b> .....	317
<b>C. PLASTICITE REGIONALE ET PALIMPSESTE</b> .....	323
<b><u>a. Définition des espaces à partir de la combinaison de vignettes</u></b> .....	323
<b><u>b. Ré-enchantement</u></b> .....	326
<b><u>c. Des vignettes conçues à la fois comme définition et comme question posée</u></b> .....	329
<b><u>d. Trans-régionalités</u></b> .....	334
<b><u>e. Monde réel, monde occulte</u></b> .....	336
<b><u>f. Demeurer sur une vision discontinue et flottante</u></b> .....	341
<b>CONCLUSION DU CHAPITRE DIX</b> .....	342
<b>CONCLUSION GENERALE</b> .....	346
<b>SOURCES</b> .....	355
<b><u>Bibliographie primaire</u></b> .....	355
<b><u>Bibliographie secondaire</u></b> .....	368
<b>ANNEXES</b> .....	379
<b><u>Fiches récapitulatives des informations recueillies sur les revues analysées</u></b> .....	380
<b><u>Résumé chronologique</u></b> .....	401
<b><u>Répertoire des collaborateurs servant de pièce justificative pour le chapitre 2 : « Acteurs et communautés de la petite revue »</u></b> .....	411

<u>Anthologie</u> .....	430
INDEX.....	594
<u>Index des personnes et des œuvres</u> .....	594
<u>Table des illustrations</u> .....	596

## INTRODUCTION GENERALE

La petite revue de patrimoine constitue l'un des éléments de la large diversification de la presse relevée à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, diversification à la fois formelle, rédactionnelle et thématique, et qui participe à la mise en place de ce qui a pu être appelé l'« espace public républicain ». C'est une appellation contemporaine<sup>1</sup> désignant une publication consacrée à une thématique qu'elle érige en sujet spécifique et qu'elle privilégie par rapport à tout autre domaine d'évocation. Elle apparaît dans la décennie 1880 alors qu'en France le local focalise sur lui bien des appétits et se trouve mêlé à des questionnements sociaux dont la compréhension et la maîtrise représentent des enjeux importants. Le développement industriel, l'exode rural pèsent notamment sur les structures sociales traditionnelles ; la ville s'impose comme vecteur essentiel d'activité, notamment intellectuelle et culturelle ; les migrations s'intensifient et atténuent les sentiments d'identité. L'élan en faveur des régions, l'élan *régionaliste*, promeut en réaction un autre sentiment des territoires, comme autant de points d'ancrage par-delà les mobilités géographique et sociale. A partir des années 1880, se développe aussi une nouvelle frange sociale cultivée, qui se reconnaît dans les productions éditoriales de son temps : la presse, les illustrés ; elle se passionne pour les voyages, pratique l'*excursionnisme*. Elle demeure en même temps attachée à ses racines populaires et locales, et développe par là-même un désir d'identification patrimoniale, un désir d'authenticité renouvelée. Le local tient aussi une place dans les débats sur l'organisation et sur la valorisation économique et administrative du pays, notamment en ce qui concerne les questions de décentralisation et de rééquilibrage en faveur de pôles de dynamisme régionaux.

Dans un contexte de généralisation de l'instruction publique, de démocratisation de la vie politique, d'urbanisation croissante, d'élargissement des champs d'information et de curiosités des publics, le journal et la revue deviennent par ailleurs des produits de consommation courante. Alors que les titres quotidiens passent en France d'une centaine en 1870 à près de 200 en 1880, le nombre de périodiques annuellement créés évolue de la fin des années 1870 au début des années 1880 entre 250 et 800, voire jusqu'à 1 000 certaines années.

---

<sup>1</sup> Cf. Rémy de Gourmont, « Préface », dans *Les petites revues, essai de bibliographie*, Paris, Le Mercure de France, 1900.

Cet afflux éditorial correspond toutefois à un corpus extrêmement large et à une masse très instable, du fait du caractère souvent éphémère des floraisons. Par sa diversité et sa complexité c'est aussi un phénomène encore peu exploité, voire peu connu, notamment dans ses développements régionaux. La levée du contrôle préfectoral sur les parutions, suite à la loi de 1881 sur la liberté de la presse, est l'un des éléments déclencheurs d'une diversification éditoriale croissante à la fois à Paris et en région. Environ 300 titres de petites revues fleurissent de manière anarchique entre 1880 et 1914, réparties sur le territoire à égalité entre la capitale et la province, très différents quant à leurs formes, leur contenu ; témoins du succès d'un tel phénomène, sa pénétration dans la société à cette époque permet d'aborder selon les cas : vie littéraire, vie sportive, finance, etc.

Au sein de ces petites revues, quelques dizaines de titres sont identifiés spécifiquement autour du patrimoine local. Cette notion de patrimoine correspond à un ensemble d'éléments matériels ou immatériels qui ne sont pas le produit, la création ou l'acquisition d'une génération, mais dont elle hérite de celles qui la précèdent, dont la gestion lui est collectivement et solidairement dévolue – y compris parfois malgré elle –, et par lequel se formalise une certaine idée d'appartenance<sup>2</sup>. Ces petites revues de patrimoine forment un ensemble peu étudié et très méconnu, à l'exception des quelques publications encore courantes comme *Le pays lorrain*<sup>3</sup> ou *Lemouzi*<sup>4</sup>, ou encore de celles intégrées à des périmètres de recherches spécifiques comme *La veillée d'Auvergne*<sup>5</sup>, *La Bretagne touristique*<sup>6</sup>, *Mediterranea*<sup>7</sup>...

Les petites revues consacrées à un espace et à son patrimoine sont lancées aux côtés de publications dont elles se distinguent localement par leurs contenus : tout d'abord la presse d'information, les feuilles d'annonces locales, les bulletins de liaison, mais aussi les revues de culture générale et les séries d'histoire locale. Les revues de culture générale, comme la *Revue du*

---

<sup>2</sup> « Bien d'héritage qui descend, suivant les lois, des pères et mères à leurs enfants », Emile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, 1873-1874, p.1009.

<sup>3</sup> Lancé à Nancy en 1904.

<sup>4</sup> Lancé à Paris en 1893.

<sup>5</sup> Lancée à Paris en 1909. Cette revue et l'association qui en est l'origine sont notamment abordées dans l'édition de la correspondance Pourrat-Desaynard, cf. Claude Dalet (éd.), *Correspondance croisée Henri Pourrat - Joseph Desaynard*, Clermont-Ferrand, Amis d'Henri Pourrat (Cahiers Henri Pourrat, 26), 2012. Elles ont également fait l'objet en 1987 d'un travail de Guy Taillade, *Histoire de la Veillée d'Auvergne*, déposé à la Ligue auvergnate.

<sup>6</sup> Lancée à Saint-Brieuc en 1923. Son fondateur, Octave-Louis Aubert, a fait l'objet d'une exposition à Saint-Brieuc en 2007, cf. Hervé Cabon, etc, *Octave-Louis Aubert, écrivain, éditeur...une vie pour la Bretagne*, Paris, 2007, Asia.

<sup>7</sup> Lancée à Nice en 1927. Cette revue a fait l'objet d'un article, dans un numéro spécial consacré à une histoire des médias en Méditerranée au 20<sup>e</sup> et au 21<sup>e</sup> siècle, par Dominique Laredo, « *Mediterranea* : une revue d'art sur la Côte d'Azur pendant l'entre-deux guerres », *Cahiers de la Méditerranée*, 85, 2012, p.113-134.

*Lyonnais*<sup>8</sup>, *L'Austrasie*<sup>9</sup>, la *Revue de Bretagne et de Vendée*<sup>10</sup>, représentent un volume sensiblement équivalent à celui des petites revues consacrées au patrimoine ; comme elles, leur répartition géographique se fonde *a priori* sur des espaces correspondant à d'anciennes provinces. Les revues d'histoire locale, quant à elles, diffusent essentiellement des compilations de sources et des échanges entre chercheurs ; elles se répartissent entre publications de cabinets d'érudit et publications de sociétés savantes. Les séries de cabinets d'érudit, comme les *Tablettes historiques du Velay*<sup>11</sup>, la *Revue de Champagne et de Brie*<sup>12</sup>, ou la *Revue poitevine et saumuroise*<sup>13</sup>, connaissent le même volume et la même dispersion géographique que les revues de culture générale. En revanche les bulletins et Mémoires des sociétés savantes (*Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*<sup>14</sup>, *Bulletin de la Diana*<sup>15</sup>) constituent le plus gros contingent des revues culturelles régionales. Ils approchent du chiffre de 200 titres à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, et leur répartition géographique est en moyenne entre un et trois titres par département<sup>16</sup>.

Distinctes dans leurs contenus culturels des autres publications locales – comme on le verra en chapitre 1 – les petites revues consacrées au patrimoine connaissent en revanche une proximité de ton et de présentation avec de grandes séries nationales de vulgarisation alors en vogue, notamment *Le magasin pittoresque*<sup>17</sup> ; *Le tour du monde*<sup>18</sup>. De même, à l'instar de certaines d'entre elles, comme *La Provence à travers champs*<sup>19</sup>, *La Provence artistique et pittoresque*<sup>20</sup>, *La Picardie littéraire*<sup>21</sup>, les revues consacrées au patrimoine rappellent formellement les suppléments illustrés ou littéraires d'organes de presse qui apparaissent au même moment (celui du *Figaro*<sup>22</sup>, du *Petit journal*<sup>23</sup>), ou encore les premières revues parisiennes illustrées lancées sur le modèle de *L'illustration*, comme le *Touring club de France*<sup>24</sup>, ou *Fermes et châteaux*<sup>25</sup>.

---

<sup>8</sup> Fondée à Lyon en 1835.

<sup>9</sup> Fondée à Metz en 1837.

<sup>10</sup> Fondée à Nantes en 1857.

<sup>11</sup> Fondées au Puy en 1870.

<sup>12</sup> Fondée à Paris en 1876.

<sup>13</sup> Fondée à Saumur en 1897.

<sup>14</sup> Lancés à Caen à partir de 1834.

<sup>15</sup> Lancés à Montbrison à partir de 1877.

<sup>16</sup> Cf. J.-P. Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France, XIXe-XXe siècles*, Paris, CTHS, 1995, en particulier le chapitre 3 : « Une géographie de la France 'savante' », p.67-102.

<sup>17</sup> Lancé à Paris à partir de 1833.

<sup>18</sup> Lancé à Paris à partir de 1860.

<sup>19</sup> Fondée à Marseille en 1880.

<sup>20</sup> Fondée à Marseille en 1881.

<sup>21</sup> Lancée à Cayeux-sur-Mer en 1900.

<sup>22</sup> Lancé à partir de 1876.

<sup>23</sup> Lancé à partir de 1884.

<sup>24</sup> Lancé à partir de 1890.

<sup>25</sup> Lancé à partir de 1905.

Si l'expression de « petite revue » se justifie par la faible amplitude thématique des sujets abordés et par les publics spécifiques auxquels ils s'adressent, si cette expression signale une organisation interne et un affichage qui reste à distance des structures académiques ou des institutions traditionnelles, en revanche la petite revue consacrée au patrimoine n'en est pas pour autant un organe d'avant-garde, ni même de production relevant du monde des belles-lettres ; à la différence d'autres petites revues régionales comme *La Revue méridionale*<sup>26</sup>, *L'âme latine*<sup>27</sup>, ou *Le beffroi*<sup>28</sup>, elles n'expriment pas non plus d'activité militante ou intellectuelle, ni ne manifestent de volonté de créativité littéraire ou artistique.

Il n'en demeure pas moins qu'à partir des dernières années du 19<sup>e</sup> siècle certaines publications se signalent par une même ambition à constituer le creuset d'interprétation de l'espace régional auquel elles sont attachées, sans constituer pour autant un élément de production savante. Cet ensemble de revues peut être isolé, analysé au sein d'un périmètre documentaire qui est à définir ; c'est ce corpus que je propose de désigner dans le présent mémoire sous le vocable de *petite revue de patrimoine*, vocable attribuable aux périodiques consacrés à un territoire, présentant dans ce cadre exclusif un équilibre thématique susceptible d'évoquer et célébrer un espace dans sa variété et sa complexité.

La petite revue de patrimoine se met donc à distance des formes d'expressions que constituent à la fois les revues de culture générale et les publications des sociétés savantes ; elle se met aussi à distance des relais et des formes de promotions de groupements intellectuels ou esthétiques que représentent les revues d'avant-garde. C'est par conséquent une production qui révèle une autre expression culturelle consacrée aux territoires. Toute une variété de contributions s'y trouve convoquée pour une mise en valeur de l'espace, pour sa promotion, sa célébration, sa sublimation. Y sont indifféremment mêlés chroniques, reportages, sonnets, feuilletons, comptes rendus ; ces formes d'écriture côtoient quelques éditions de sources, mais aussi des enquêtes d'ordre économique ou technique, de la biographie, du récit, des carnets mondains. De tous ces éléments le point commun est d'évoquer un même espace, éléments que la petite revue compile et présente comme autant de clefs de compréhension, de chemins d'appropriation ; elle constitue avant tout une médiation des connaissances disponibles, à la fois sous la forme de vulgarisations mais aussi d'évocations symboliques, iconographiques. Cette médiation s'effectue à partir de textes courts, ponctuels, sous forme de notices ou bien de « croquis en prose » ; variété, mixité qui autorisent un

---

<sup>26</sup> Fondée à Carcassonne en 1889.

<sup>27</sup> Fondée à Toulouse en 1896, tout d'abord sous le titre d'*Echo méridional*.

<sup>28</sup> Fondé à Lille en 1900.

ton plus spontané dans la mise à disposition des sujets, par accumulations successives, par palettes, au fil des parutions.

La variété formelle de la petite revue de patrimoine représente l'une de ses caractéristiques majeures ; une autre concerne l'hétérogénéité sociale, professionnelle et géographique de ses contributeurs. On relève notamment des savants, de grandes plumes, comme l'écrivain Henri Pourrat, l'ethnologue Paul Sébillot ou le romancier Charles Le Goffic. La présence dans les sommaires de ce type de profils plus institutionnels n'implique pas que leurs contributions soient transmises sous le principe d'une autorité magistrale ; au contraire elles s'insèrent parmi les autres, selon la formule de Montaigne, « par forme de conférence, non de régence ». Dans l'ensemble, les auteurs y montrent volontiers plus de ferveur que de connaissances ; beaucoup même interviennent à contre-emploi par rapport à leurs fonctions professionnelles ou aux expertises qui leur sont par ailleurs reconnues. Ils s'expriment à la première personne, se mettent parfois en scène, ou font mine de tenir un journal intime.

C'est donc en marge des tribunes institutionnelles que ces auteurs cherchent à s'associer en vue d'une entreprise de promotion d'un territoire auquel ils sont attachés ou auquel ils ont consacré leurs travaux. Ils véhiculent des éléments qui évoquent auprès du public certaines caractéristiques locales : des lieux emblématiques, des événements fondateurs, mais aussi des manifestations sociales, des productions traditionnelles. Avec une certaine modestie, on cherche à révéler dans la petite revue de patrimoine un sentiment d'identification spatiale, à l'exprimer, à le décrire. Sur un territoire, numéro après numéro, se pose de la sorte un acte continu de contemplation qui en même temps sollicite les sens et la mémoire du lecteur. Dans un esprit de connivence, les auteurs se livrent devant celui-ci à une approche de l'espace qui est avant tout vécue, partagée par l'écrit, dans le cadre d'une commensalité virtuelle.

Une telle démarche de mise en valeur des espaces n'est cependant pas exempte d'ambiguïtés. La revue émane notamment d'initiatives en faveur de la promotion de projets politiques ou commerciaux : aménagements balnéaires, touristiques, ou encore promotion d'une activité de production, d'un artisanat local, comme dans *La gueuse parfumée*<sup>29</sup>, *La Bourgogne*

---

<sup>29</sup> Fondée à Marseille en 1880.



*d'or*.<sup>30</sup>, *En Provence*<sup>31</sup>, ou *Pyrénées-Océan*<sup>32</sup>, ou encore *La Corse touristique*.<sup>33</sup>, *Franche-Comté et monts Jura*<sup>34</sup>, *La Bretagne touristique*.

Pourtant la petite revue de patrimoine se revendique comme espace neutre, en vue d'une certaine concertation dans l'expression et de la célébration d'un territoire. Elle se revendique aussi au sein d'un contexte culturel moins élitiste que ceux de revues plus classiques, ou avec la volonté de l'exprimer différemment. En 1902, une adresse faite au lecteur dans *La Picardie littéraire* présente une des rares tentatives de définition de l'intuition éditoriale qui constitue notre corpus, définition qui, dans l'esprit de la direction de cette revue, la distingue nettement des autres productions régionalistes, notamment celles de création littéraire : « Décentraliser ne consiste pas à publier des vers et des articles envoyés des quatre points cardinaux par des écrivains qui fournissent avec une égale fécondité les revues les plus disparates. (...) Pour faire de la décentralisation intellectuelle, il faut rester chez soi, s'attacher à l'étude des traditions populaires, de l'histoire, de l'archéologie, de l'art, de la littérature, de l'économie de sa province. Il n'y a dans ce programme aucun esprit de particularisme étroit. (...) Nous comptons sur nos amis et sur nos collaborateurs pour nous aider à le réaliser »<sup>35</sup>.

En vue de susciter virtuellement cette diversité et de générer une représentation la plus ajustée possible à l'espace, l'hétérogénéité des rubriques, évoquée plus haut, suscite des mises en regard inédites où la sensibilité, l'entre-soi et l'évasion sont priorités. Une forme d'homogénéité rédactionnelle apparaît en vertu d'une cohérence qui ne relève plus seulement de l'ordre de la connaissance. De fait, au terme de cette étude, la petite revue de patrimoine, telle qu'elle vient d'être définie, révèle déjà au seuil des années 1930 une idée très moderne, voire post-moderne, de la pratique culturelle et des identités liées aux espaces régionaux. Le corpus d'étude, depuis son apparition dans les années 1880 jusque dans l'entre-deux-guerres, constitue de ce point de vue un traceur tout à fait éclairant, celui de l'émergence de la notion de patrimoine telle qu'elle peut être conçue aujourd'hui.

Or l'analyse qui va être proposée de ce traceur part du postulat que c'est une même intuition qui sous-tend durant toute la période étudiée l'expression du patrimoine régional et l'attachement qu'il suscite, en dépit du renouvellement des équipes de rédaction, que les petites

---

<sup>30</sup> Fondée à Chagny en 1904.

<sup>31</sup> Fondée à Arles en 1923.

<sup>32</sup> Fondé à Tarbes en 1905.

<sup>33</sup> Fondée à Ajaccio en 1924.

<sup>34</sup> Fondée à Besançon en 1919.

<sup>35</sup> [Anon.], « Troisième année », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/1, janvier 1902, p.1.

revues soient publiées à la fin du 19<sup>e</sup> siècle ou après la Grande Guerre. C'est par conséquent sur les seules phases de maturité de cette intuition, sur son seul cycle de déploiement, qu'une problématique chronologique sera invoquée dans ce mémoire. Elle n'exclue pas en revanche les retours en arrière ni la mise en regard d'éléments pourtant distants entre eux de plusieurs dizaines d'années, et ce jusqu'au seuil fatidique des années 1930 où cette forme d'expression autour des patrimoines régionaux se cristallise dans le contexte de crise financière qui frappe la production éditoriale, au moment où d'autres intérêts ou préoccupations se font jour, notamment en rapport avec les enjeux politiques internationaux. Une certaine forme de célébration régionale est alors mise entre parenthèses, jusque dans la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle.

De même, une telle intuition éditoriale ne se cantonne pas à un périmètre régional précis, si dynamique que soit son activité culturelle, mais touche l'ensemble du pays. Se présente en effet sur tout le territoire un même contexte culturel, de mêmes modèles de célébrations et de mêmes préoccupations en vogue, notamment pour ce qui touche aux loisirs, au tourisme, à l'attractivité et à la promotion des espaces, aux traditions populaires, au soutien à l'artisanat, au folklore, etc.

Ainsi la petite revue connaît une première phase de développement jusque dans les années 1900, phase au cours de laquelle elle est partie prenante d'un processus en France de mise en valeur tout azimut des espaces. Il s'agit notamment de dynamiser le potentiel d'enrichissement qui découle de la villégiature sous toutes ses formes, de construire un affichage et une attractivité de l'espace en conséquence, et en même temps de sensibiliser à ces potentialités les habitants eux-mêmes et plus largement ceux qui sont issus de ce territoire et ont émigré en ville.

L'ensemble éditorial identifié connaît ensuite entre 1900 et 1914 une phase au cours de laquelle il accompagne une activité ethnographique et muséographique diffuse sur l'ensemble du territoire national. La collecte des traditions populaires et la valorisation de matériaux qui s'y rattachent inspirent l'ensemble de ses contenus, y compris les fictions, et rapprochent ces publications des structures savantes.

Dès 1917 enfin, la petite revue de patrimoine atteint sa maturité à travers une vision plus esthétisante des espaces, qui l'éloigne définitivement de médias diffusant des connaissances comme les revues académiques et scientifiques. Elle relaie des compositions patrimoniales renouvelées, plus ouvertes, qui minorisent, voire déstructurent les modèles et périmètres provinciaux traditionnels basés sur l'histoire, la philologie et l'ethnographie. Une authenticité plus immédiate s'y trouve célébrée, sur la base d'éléments ponctuels, notamment iconographiques, qui constituent autant d'axes d'interprétation novateurs sur les espaces (la cuisine, la cigale, le pardon breton, la

coiffe, etc.). Ces éléments ponctuels sont utilisés comme des points de références autonomes susceptibles d'être composés et articulés selon les opportunités, les goûts du moment, parfois sur des échelles territoriales élargies, voire inédites. A travers cette démarche c'est l'idée même de patrimoine qui se redéfinit en vertu d'un essai de formulation de l'intime, mais surtout de l'intuitif.

Pourtant, dès la fin des années 1920, la diversité et l'inventivité éditoriales de la petite revue de patrimoine s'anémient. Le spectre des titres, auparavant étendu à l'ensemble du territoire national, se résorbe aux seuls espaces à fort potentiel touristique ou à forte identité régionale (Bretagne, Corse, Alsace, Auvergne, Limousin, Côte d'Azur). Tandis que les débats politiques liés aux tensions internationales s'accroissent au cours des années 1930, la célébration patrimoniale reste captive d'une pratique supposée ludique et gratuite, mais aussi d'une certaine routine en termes d'expression.

En dépit de sa faible postérité dans la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, la petite revue de patrimoine trahit sous la III<sup>e</sup> République un mode de consommation identitaire essentiel que la présente étude entend éclaircir. Ce type de publication a constitué l'un des laboratoires d'une nouvelle lecture des espaces, depuis une notion dans les années 1880-1890 étroitement circonscrite à un périmètre territorial, dépendante d'une transmission de connaissances, puis exprimant dans les années 1900 une approche plus communautaire, élargie à des périmètres de pratiques partagées, pour enfin s'ouvrir dans les années 1920 à des définitions plus esthétiques et intuitives.

La petite revue de patrimoine traduit une vision organique et statique des espaces régionaux qui est en cours de dilution dans un processus complexe de sélections et de recompositions ; elle exprime un désir de plus en plus complexe et égocentré des publics, en termes d'identités et d'évasion, qui désigne des périmètres de plus en plus vécus mais aussi choisis.

Le projet initial de ce mémoire visait la constitution d'une bibliographie critique commentée. Toutefois l'analyse des petites revues de patrimoine comme éclairage apporté à la compréhension de la notion moderne de patrimoine, a, dans un second temps, été jugée plus pertinente.

Le corpus d'étude se limite par conséquent à un ensemble de 20 titres parmi les plus significatifs, rassemblant des publications s'échelonnant entre 1880 et 1930. Trois revues correspondent à une première génération éphémère publiée à Marseille entre 1880 et 1883 : *La gueuse parfumée* ; *La Provence à travers champs* ; *La Provence artistique et pittoresque*. Trois autres titres sont des organes fondés à Paris dans les dernières années du 19<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la Grande Guerre, qui s'adressent à la fois aux communautés d'originaires habitant la capitale et à leurs

compatriotes demeurant en région : *Lemouzi*, publié de 1893 à 1931, *Le Bouais-Jan*, publié de 1897 à 1906, *La veillée d'Auvergne*, publiée de 1909 à 1914. Cinq autres revues ont été retenues sur la première décennie du 20<sup>e</sup> siècle et avant la Grande Guerre : *La Picardie littéraire*, publiée de 1900 à 1905, *Le pays lorrain*, publié de 1904 à 1939, *La vie blésoise*, publiée de 1904 à 1910, *La Bourgogne d'or*, publiée de 1903 à 1914 ; *Le pays d'Ouest*, publié de 1911 à 1914. Enfin sur la décennie 1920-1930, neuf autres titres ont été retenus : *Pyrénées-Océan*, publiée de 1919 à 1933, *La Bretagne touristique*, publiée à partir de 1922, *La vie en Alsace* et *La vie alpine*, publiées à partir de 1923, *En Provence*, publiée de 1923 à 1927, *L'Auvergne littéraire* et *La Corse touristique*, publiées à partir de 1924, *Les feuillets occitans*, publiés de 1925 à 1927, *Mediterranea*, publiée à partir de 1927.

Par-delà la chronologie qui vient d'être exposée, le présent mémoire propose dans une première partie de dresser une première définition de la petite revue, à partir du paysage éditorial et social dans lequel elle apparaît au dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle (chapitre 1), de même qu'en fonction des acteurs et des groupes qu'elle rassemble ou qu'elle relaie (chapitre 2), mais aussi des influences éditoriales et rédactionnelles dont elle témoigne, des modes d'écriture et de présentations stylistiques qui la caractérisent (chapitre 3).

Une deuxième partie entend définir à partir de quels modèles culturels sont appréhendés et organisés les espaces présentés dans la petite revue. Dans un premier temps il s'agit d'évoquer ce qui est exploité des modes d'approche déjà disponibles, et ce qui s'en éloigne pour donner à voir des éléments plus étroitement liés aux patrimoines locaux (chapitre 4). En fonction de ces nouveaux paramètres, une redéfinition des homogénéités et des équilibres propres aux espaces s'engage (chapitre 5). Cette redéfinition ne va pas sans une inscription des petites revues de patrimoine dans les débats autour de la décentralisation et du régionalisme, et partant, dans des tentatives de recompositions et d'harmonisations territoriales, sur la question de leur viabilité, notamment en rapport avec le vécu, les pratiques des personnes (chapitre 6). Un premier axe fédérateur identifié pose le principe de communautés et d'espaces partagés, en dépit des mobilités, des syncrétismes référentiels ; cet axe engage au sein d'un périmètre patrimonial élargi une articulation inédite entre éléments concrets de l'existence et identifications symboliques (chapitre 7).

Une dernière partie revient sur le défi que constitue le patrimoine local en tant qu'expression culturelle, notamment dans son caractère fédérateur. Ce défi consiste en la constitution d'une forme d'ingénierie éditoriale des données territoriales confrontées au vécu et aux aspirations des personnes. Cette confrontation positionne les contenus des petites revues de patrimoine non sur la production de matériaux, mais sur leur médiation. Par conséquent c'est à la fois vers une documentation et vers une sensibilisation des publics que s'oriente l'expression

culturelle exprimée dans ces revues. Par l'éveil d'une curiosité, d'une créativité du public, c'est une plus grande spontanéité, une collégialité plus visible qui sont attendues, incitant le lecteur à donner en puissance la réplique à l'auteur (chapitre 8). Cette médiation, cette sensibilisation des publics passent notamment par une immédiateté du patrimoine, passent par les sens et notamment par un art de voir, une iconographie, qui devient le véhicule privilégié de l'expression culturelle, qui influe sur sa perception, notamment à travers le regard individuel qui s'impose comme mode d'accès privilégié (chapitre 9). Le visuel constituant un rouage majeur de cette ingénierie patrimoniale, son exploitation éclaire les fonctionnements des autres modes de composition destinés à paramétrer et articuler les identités régionales, notamment le jeu de formes hybrides d'écriture, les jeux d'enchaînement des modes d'expression, mais aussi les différentes mises à plat des périmètres d'identification. Puisque, dans cette organisation de l'expression identitaire, c'est désormais le regard individuel qui donne sens et qui organise l'espace, celui-ci produit, entre choses vues et choses sues ou imaginées, un effet de double regard. Cet effet de double regard se fonde notamment sur l'échange et sur l'articulation entre les différentes facettes de l'espace, en un jeu de va-et-vient, de déportement, qui est censé produire un effet de ré-enchantement des espaces propre à susciter le rêve, la contemplation et la quête d'altérité : ce qui caractérise notamment le patrimoine d'aujourd'hui (chapitre 10).

En dépit de sa modeste capacité éditoriale, de sa faible diffusion et d'une postérité déficiente, la petite revue de patrimoine constitue par conséquent un marqueur d'une évolution qui court sur toute la III<sup>e</sup> République : celle d'une individualisation croissante des démarches d'identification aux espaces, identification adossée non plus seulement à des faits, qu'ils soient historiques, sociologiques ou géomorphologiques, ni même à une culture ou à une pratique de groupe, mais basée de plus en plus sur une perception personnelle et sur un vécu. Le patrimoine implique désormais des choix, des sélections, des compositions, en fonction des problématiques du moment et des personnes : il s'agit de décider par soi-même de ses références patrimoniales, d'opérer ces choix en dehors des seules logiques d'atavisme ou d'obédience, et par-dessus tout d'exprimer un désir très contemporain, celui d'un enracinement qui soit en même temps une évocation. La petite revue de patrimoine, de fait, se trouve au cœur de l'enjeu posé par un tel mode d'appropriation, et qui amène aussi au-delà d'une identification renouvelée des personnes, à une réinterprétation profonde des espaces.

## PREMIERE PARTIE

### UNE FORME EDITORIALE EN QUETE DE DEFINITION

*« On sait bien qu'une légende pour être belle, doit être simple, naïve et brève. »*<sup>36</sup>

#### INTRODUCTION DE LA PREMIERE PARTIE

Evoquer un type éditorial inexploré, c'est s'interroger sur les raisons de son oubli, en même temps que d'entreprendre sa définition. Une première piste de réponse réside dans l'analyse du contexte et des conditions d'apparition d'un tel corpus, mais aussi dans l'analyse de ce que les contemporains, publics autant qu'acteurs, y ont trouvé comme intérêt, au milieu d'autres formes éditoriales.

Quelles conditions étaient réunies en termes de potentialités et de lectorat, à quels enjeux, à quelles attentes spécifiques dans le dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle répondait une telle production culturelle, au cœur d'un paysage pléthorique ? Ce contexte initial constitue un premier élément de définition, qui se décline à la fois en termes de publics, d'acteurs mais aussi de choix éditoriaux. Une telle définition à ce stade découle des emprunts, des héritages, mais aussi des démarquages et transgressions qu'opère toute formule éditoriale. Autant de signes permettant une première approche de ce que désigne la petite revue de patrimoine.

---

<sup>36</sup> [Anon.], « Concours littéraire de la 'Veillée d'Auvergne' », *La veillée d'Auvergne*, 1913, p.20.

## CHAPITRE PREMIER

### UNE CONJONCTION D'ATTENTES ET D'ASPIRATIONS

« *Jamais ville n'a peut-être été tant de fois décrite que Marseille, et, cependant, nous l'avons dit, on ne la connaît pas. Elle est pourtant digne du plus haut intérêt ; elle est immense et grandit tous les jours.* » (Emile Camau)<sup>37</sup>

#### INTRODUCTION

Le lancement de la petite revue de patrimoine dans le paysage éditorial français ne s'est pas exprimé à coups de manifestes inauguraux ni d'engagements explicites. C'est au contraire à travers une conjonction d'opportunités qu'*a posteriori* son existence a pu être relevée, et par conséquent c'est la question des données de contexte d'un tel lancement qui, en premier lieu, doit être posée. En particulier, qu'y a-t-il de nouveau dans le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle qui justifie une attente, et en même temps un potentiel, susceptibles d'expliquer l'apparition de ce corpus ?

L'une des pistes de réflexion consiste à analyser la coïncidence entre le lancement des premières petites revues de patrimoine et l'émergence de publics exprimant de nouvelles pratiques culturelles et de nouvelles aspirations. Ces publics correspondent en France dans le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle à un accroissement en cours du lectorat, découlant d'étapes successives vers la généralisation de l'instruction publique<sup>38</sup>, notamment en ce qui concerne les catégories sociales issues de l'exode rural remontant au milieu de ce siècle.

Au même moment des potentialités inédites se font jour en termes de publications, à travers lesquelles les pratiques et les aspirations de ces nouveaux publics peuvent à la fois se reconnaître et s'exprimer. En premier lieu l'essor de la presse d'information dans le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle influe sur les pratiques culturelles, en particulier à travers les modes d'écriture et les types de contenus largement diffusés à travers ce média. Ce type d'offre éditoriale s'engage notamment dans une valorisation du territoire et sur les questions de problématiques locales, alors

---

<sup>37</sup> Emile Camau, « Marseille », *La Provence à travers champs*, 2, septembre 1880, p.2.

<sup>38</sup> Parmi les grandes étapes législatives de cette généralisation : la loi Guizot (1833) sur l'enseignement primaire ; la loi Falloux (1850) sur l'instruction publique ; la loi Duruy (1867) sur l'enseignement primaire ; la loi Ferry enfin (1881-1882) sur l'école primaire, gratuite, obligatoire et laïque.

qu'au même moment toutes sortes d'engouement en faveur des espaces régionaux se manifestent, et trouvent à travers les publications périodiques une manière de s'exprimer plus diversifiée et plus accessible que par le passé.

A partir de la conjonction autour d'un espace donné se dessine une perspective éditoriale originale, et en creux une première définition de la petite revue de patrimoine.

## A. DE NOUVEAUX PUBLICS

### a. Un lectorat accru

Entre 1880 et 1900 l'accroissement du lectorat constitue l'assise de la vitalité du monde de l'édition, que ce soit pour le livre ou la presse. Il se renforce notamment avec l'essor de l'instruction publique universelle, de même qu'avec la croissance des effectifs dans les cycles de scolarité post-obligatoire. Au-delà du certificat d'études et en vue du brevet élémentaire, l'enseignement primaire supérieur réorganisé à partir de 1878 voit passer ses effectifs de 17 000 garçons en 1881-1882 à plus de 21 000 élèves dans les 209 écoles primaires supérieures recensées par l'enquête de 1898. Ce ne sont pas moins de 60 000 élèves passés entre 1889 et 1899 dans ces structures, et 23 000 dans les collèges communaux en 1898<sup>39</sup>. Puis 36 700 en 1901-1902 ; 60 600 en 1924-1925<sup>40</sup>. En 1901-1902 10 000 élèves suivent également un enseignement technique, tandis que l'on dénombre près de 69 000 lycéens et lycéennes<sup>41</sup> pour la même époque.

Il n'y a en revanche guère plus de 7 000 bacheliers par an au tournant du siècle<sup>42</sup>. Toutefois le nombre d'étudiants double entre 1875 et 1891, puis à nouveau il double entre 1901 et 1908<sup>43</sup>. La loi du 10 juillet 1896 a promu les facultés existantes au rang d'universités. Après la licence, Lavisie crée en 1886 le diplôme d'études supérieur, qui précède le doctorat. Quinze universités quadrillent le pays, même si Paris domine encore largement une province qui, excepté quelques grandes villes comme Lyon, Lille ou Bordeaux, apparaît comme la victime d'une centralisation de la transmission des savoirs universitaires. Le nombre des étudiants passe ainsi, entre 1890 et 1914, de

---

<sup>39</sup> Dominique Julia, Daniel Milo, « Les ressources culturelles », dans Jacques Revel (dir.), *Histoire de France. L'espace français*, Paris, Le Seuil, 1989, p.405.

<sup>40</sup> Jean-Pierre Briand et Jean-Michel Chapoulie, « L'enseignement primaire supérieur des garçons en France, 1918-1942 ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 39, 1981, p.87.

<sup>41</sup> Pascale Goetschel, Emmanuelle Loyer (dir.), *Histoire culturelle de la France de la Belle époque à nos jours*, Paris, Armand Colin (Cursus Histoire), 2014, p.18.

<sup>42</sup> Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, Paris, PUF, 1991, p.21.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.22.



16 500 à 42 000 ; « cette augmentation affecte surtout les lettres et les sciences mais la prééminence des études de droit et de médecine, regroupant à elles seules presque 25 000 étudiants, n'est pas remise en question »<sup>44</sup>.

Aux facultés de province se mêlent les lycées voisins, l'ensemble créant des « pôles de sociabilité »<sup>45</sup>, autrement dit des espaces d'échange, de création. Un contingent non négligeable de nouvelles revues apparaît là où les universités rassemblent le plus d'étudiants : Lyon, Toulouse, Montpellier, Aix et Lille. Ce phénomène coïncide avec une évolution historique générale : « en cette fin de XIXe siècle la province s'est enrichie ; la presse locale se développe et se diversifie (...). La 'jeunesse instruite' est désormais assez nombreuse pour former des « groupements de talents et d'ambitions »<sup>46</sup>.

### b. Une massification de la pratique de la revue

L'essor de nouveaux lectorats s'accompagne en effet d'une pratique qui est de plus en plus irriguée par la forme presse, c'est-à-dire par les revues de culture générale, les revues de création ou les revues érudites. Quelles que soient leur présentation et leur périodicité, ces productions à Paris comme en région révèlent un comportement considéré comme dominant en France à partir du dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle, à la fois de la part des publics, mais aussi surtout de la part des contributeurs, relevant d'une véritable culture de la presse, qui amène à choisir d'écrire, de lire, de se cultiver, de s'informer à partir d'une publication périodique, en parallèle ou en substitut du livre, du libelle, ou encore de l'almanach.

Cette pratique comporte un « certain nombre de réflexes, de références, de motifs »<sup>47</sup>, qui constituent, selon l'expression de Dominique Kalifa, une *graphosphère* originale, un « véritable imaginaire de papier, de plus en plus massif et de plus en plus partagé »<sup>48</sup>. Elle permet aussi d'articuler des formes spécifiques, en termes de rédactions, de choix de sujets, de publics-cibles, qui n'existaient pas, ou n'étaient pas auparavant identifiés et articulés de la sorte.

Alors que l'opinion publique s'affirme au même moment de plus en plus dans la société française, cette culture du périodique correspond, de la part d'un public, à une demande croissante

---

<sup>44</sup> Pascale Goetschel, Emmanuelle Loyer (dir.), *Histoire culturelle de la France...*, *op.cit.*, p.19.

<sup>45</sup> Anne-Marie Thiesse, citée par Rémy Ponton, « Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France*. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Epoque et la Libération », *Revue française de sociologie*, 33/4, 1992, p.682.

<sup>46</sup> Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France... op.cit.*, p.11.

<sup>47</sup> Dominique Kalifa, Alain Vaillant, « Pour une histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle », *Le Temps des médias*, 2, 2004, p.203.

<sup>48</sup> *Ibid.*

d'information, de connaissance, mais aussi révèle, ce que Marie-Eve Thérénty a nommé, une « culture médiatique du divertissement »<sup>49</sup>. La lecture d'un journal quotidien, hebdomadaire, ou d'une revue publiée à un rythme moins soutenu, n'apparaît plus exclusivement comme une « activité lettrée ».

Or la capacité éditoriale générée par la loi de 1881 sur la libération de la presse se manifeste en province par l'extension d'une variété thématique, jusque-là en grande partie cantonnée à la seule production parisienne. En termes de formules, il s'agit d'un véritable appel d'air se portant sur une offre aux gammes très larges, aussi bien quant à la spécialisation des sujets traités, aux diverses périodicités de parutions, qu'à l'expression de tel ou tel aspect du fait local, comme de préoccupations portant sur des thématiques plus globales.

Développement d'une intense activité éditoriale, investigation approfondie sur les espaces, ou encore marque d'une identité provinciale, cette plus grande attention portée aux territoires à travers la revue participe d'une démarche plus globale, plus complexe dans les années 1880, en faveur de ce qui a été identifié et caractérisé à travers l'expression de « réveil des provinces » au sein de la communauté nationale. Cette prise de conscience des espaces régionaux a été décrite en termes de constitution de pôles de dynamisme culturel. Autour de foyers intellectuels provinciaux que constituent les universités, les lycées, des initiatives éditoriales contribuent dans les dernières années du 19<sup>e</sup> siècle à porter les ambitions du régionalisme en constitution<sup>50</sup>, avec parfois une forte dimension activiste, voire militante, sur le modèle de revues parisiennes comme le *Mercur de France* ou la *Revue blanche*.

Ces publications entendent, soit manifester une participation de la province aux débats nationaux, une contribution aux pratiques culturelles parisiennes, soit au contraire délaissier les sujets de culture générale pour porter l'expression d'une créativité et d'une vitalité régionales originales et la promouvoir. Quelles que soient les options que prennent ces initiatives éditoriales, la forme consacrée demeure en premier lieu l'expression et la création littéraires. Ainsi en est-il de *La revue méridionale*, fondée à Carcassonne en 1889 ; de *La revue du Languedoc*, fondée à Lamalou en 1895 ; de *L'âme latine*, fondée à Toulouse en 1896 ; du *Pays de France*, fondée à Aix-en-Provence 1899 ; de *La Pensée*, fondée à Belfort en 1899 ; du *Beffroi*, fondé à Lille en 1900 ; de *La revue provinciale*, fondée à Toulouse en 1901 ; de *L'action méridionale*, fondée à Montpellier en 1902, etc. Toutefois, à l'animation et à la défense de pôles de dynamisme culturel s'ajoutent de plus en plus

---

<sup>49</sup> Marie-Eve Thérénty, « Les 'boutiques de l'esprit', sociabilités journalistiques et production littéraire (1830-1870) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 110, 2010, p.603.

<sup>50</sup> Cf. Thomas Louet, « La revue », dans Dominique Kalifa *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), p.344-348.

d'autres facettes de la promotion des espaces, notamment celles associées étroitement à l'engouement que les territoires suscitent auprès des publics.

### c. Pratiques et circulations sur les espaces

Ainsi, parallèlement à la demande d'information que satisfait le fort développement de la presse politique et générale évoqué en introduction, se développe en France au même moment un désir de découverte, de connaissance mais aussi de pratique des espaces. A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, « l'exotisme fait l'objet d'une entreprise de vulgarisation : des revues spécialisées sont créées comme *Le tour du monde* et la littérature de voyage rencontre un vif succès à partir de 1871 »<sup>51</sup>.

Les initiatives en faveur d'une valorisation du territoire national, notamment à travers la pratique du tourisme, se multiplient à la mesure de l'engouement que constitue auprès des Français cette découverte des espaces. C'est ce que sous-tend le succès du *Tour de France par deux enfants*, paru en 1877 : 3 millions d'exemplaires en 10 ans, 100 000 exemplaires par an jusqu'en 1900<sup>52</sup>. Cela ne relève pas seulement d'une curiosité, mais aussi d'une pratique concrète. Le Club alpin français (CAF) est fondé en 1874 ; le Touring-Club de France (TCF), en 1890. Ce dernier compte déjà 70 000 adhérents en 1900, autour duquel se regroupent d'autres structures comme l'Union vélocipédique, la Fédération cycliste des amateurs français, etc<sup>53</sup>. Les effectifs d'une association comme le TCF progressent rapidement : 100 000 adhérents en 1906, et jusqu'à 400 000 dans les années 1930, entraînant dans son sillage une grande variété de feuilles « littéraires » attachées aux stations thermales, balnéaires, climatériques, comme celle qui se fonde à Chagny, en Saône-et-Loire, en 1903 : « *La Bourgogne d'or* essayera de faire connaître les exquises beautés naturelles du pays dont elle prend le nom, et tentera d'attirer sur lui l'attention qu'il mérite. *La Bourgogne d'or* donnera des descriptions de promenades et excursions, des articles archéologiques, etc. en un mot, elle sera dans toute l'acception du mot, le journal de Santenay, et de toute la magnifique, plantureuse ou pittoresque région qui forme autour de lui une brillante ceinture d'or. Enfin *La Bourgogne d'or* publiera la liste des étrangers, et tous les renseignements pouvant intéresser les hôtes de la station »<sup>54</sup>.

L'*excursionnisme* pratiqué à proximité des principales métropoles françaises dépasse aussi sa seule fonction ludique pour investir dans la connaissance du terrain et des espaces traversés. De nombreuses sociétés de randonneurs sont créées dans la dernière décennie du 19<sup>e</sup> siècle, comme celle

---

<sup>51</sup> Francine Muel, « Les instituteurs, les paysans et l'ordre républicain », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18, 1977, p.56.

<sup>52</sup> Jacques et Mona Ozouf, « 'Le tour de France par deux enfants' », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, I. *La République*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.277.

<sup>53</sup> Francine Muel, « Les instituteurs, ... », art.cit., p.56.

<sup>54</sup> [Anon.], [entrefilet] *La Bourgogne d'or*, 1, septembre 1903, p.1.

fondée à Marseille en 1897, dont les points communs sont la vertu de la marche et la découverte des massifs et collines de Provence : « Ni fantaisie privée, ni lubie savante par son activisme tous azimuts, l'excursionnisme se donne d'abord comme méthode d'investigation : il y prend statut d'expert et s'y donne un rôle formateur »<sup>55</sup>.

Le tourisme et l'*excursionnisme* s'intègrent en effet en France à un mouvement plus général d'émergence des classes moyennes, « cet espace social intermédiaire dont la fin du 19<sup>e</sup> siècle marque l'émergence massive »<sup>56</sup>. Ainsi, dans une ville comme Marseille, ce ne sont pas moins de 10 000 à 15 000 personnes « qui sont mobilisées dans une nébuleuse associative »<sup>57</sup>, qui engendrent au-delà des distractions proposées de nouvelles manières de s'approprier l'espace parcouru.

Le Club alpin français, sous le double parrainage de la Société de géographie et de la maison d'édition Hachette, se donne quant à lui pour but de populariser les beautés des montagnes, dans le ton d'un « excursionnisme cultivé »<sup>58</sup>. Cette forme de tourisme – apprendre à voir – comme la diffusion contemporaine des dictionnaires, notamment du *Petit Larousse illustré*, – apprendre à nommer – complètent et prolongent la formation reçue à l'école primaire. Ainsi, « le savant géographe est aussi le vulgarisateur de son savoir dans le public averti que constituent les touristes du 19<sup>e</sup> siècle »<sup>59</sup>.

En puissance, les capacités accrues de moyens de transport permettent à la fois de développer cette curiosité et cette pratique, en particulier par le train, et de plus en plus par le véhicule individuel. Dès 1892, la politique tarifaire des chemins-de-fer favorise le mouvement des associations et des groupes ; le train devient ainsi un moyen décisif permettant une pratique des espaces qui ne soit pas uniquement un privilège.

Directement ou indirectement ces groupements appuient l'essor et le succès de publications destinées à un public par avance bien disposé, où l'on peut lire des textes « de bonne tenue littéraire, aptes à traduire avec art les sensations vécues »<sup>60</sup>. C'est notamment le cas des guides de tourisme, à un

---

<sup>55</sup> « La Société des excursionnistes marseillais qui n'a reçu ni sollicité jusqu'à ce jour aucune récompense se flatte néanmoins de faire œuvre utile pour la patrie. », cité par Jean-Louis Parisis, Michel Peraldi, « La ligne bleue des Alpilles. Le mouvement excursionniste à Marseille (1870-1914) », *Recherches*, 45, 1981, p.48-49.

<sup>56</sup> Jean-Louis Parisis, Michel Peraldi, « La ligne bleue des Alpilles... », art.cit., p.35.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p.16.

<sup>58</sup> Olivier Hoibian, « L'œuvre éditoriale du CAF (1874 – 1974) », *Amnis* [En ligne], §10 (<http://amnis.revues.org/1077>, consulté le 11 avril 2015).

<sup>59</sup> Frédéric Buffin, « Une réussite géographique : le Massif-central, ou petite histoire de la naissance d'une région géographique », *Bulletin de la section de géographie du CTHS*, 84, 1979, p.186.

<sup>60</sup> Maurice Paillon, « La montagne, programme », *La montagne*, 1, 1904, cité dans Olivier Hoibian, « L'œuvre éditoriale du CAF... », art.cit., §14.

moment où, comme à Marseille, l'*excursionnisme* est l'un des modes privilégiés « par lesquels ces couches moyennes accèdent aux loisirs, et se signifient comme classe, contre les plaisirs équivoques de la guinguette et dans le rêve impossible du voyage Pullman »<sup>61</sup>. De même, cet essor éditorial se situe à un moment où la distinction entre pratique chevronnée et distraction d'amateur est encore loin d'être nette<sup>62</sup>, ce qui en revanche sera le cas à partir de l'entre-deux-guerres.

#### d. Se réenraciner, rester en contact

En parallèle à ces déplacements occasionnels, en particulier à défaut de pouvoir maintenir un contact régulier avec l'espace parcouru et aimé, le lecteur est par contre en mesure de poursuivre et de compléter sa démarche à travers ses lectures. Il est notamment en mesure de le faire par le biais de publications qui en même temps manifestent une forme sociale de rattachement, se concrétisant par le biais de l'abonnement, permettant par-là de s'attribuer une préoccupation qui déborde sa seule personne pour embrasser celle d'un groupe, voire d'une communauté, qui déborde par conséquent la sphère privée pour se manifester dans une sphère publique.

L'enjeu de cette attention aux espaces est d'autant plus sensible qu'une importante proportion des habitants des grandes métropoles, notamment de Paris, est encore en 1880 d'origine rurale récente ; de nombreux éléments d'ordres culturels ou familiaux relient encore cette population à ses origines provinciales. Les facilités offertes en termes de moyens de lecture à la fin du 19<sup>e</sup> siècle n'alimentent donc pas seulement un appétit de voyage mais aussi, pour de nombreux émigrés de l'intérieur, l'expression d'une identité, voire d'une appartenance à une communauté, par voie d'informations. De ce fait, il s'agit de la part d'une offre éditoriale de viser à animer un tel public, d'assurer auprès de « tant d'esprits lucides, fidèlement attachés à la région et préoccupés de son avenir »<sup>63</sup>, une information plus appropriée et plus précise sur l'ensemble des aspects et illustrations locales.

---

<sup>61</sup> Jean-Louis Parisis, Michel Peraldi, « La ligne bleue des Alpilles... », art.cit., p.35.

<sup>62</sup> « Les sports de montagne comptent parmi les activités les plus nobles. On arrive par leur biais à lier les activités intellectuelles et corporelles avec une des plus grandes jouissances esthétiques, celle de la pénétration dans les profondeurs de la nature et de l'existence populaire ; ainsi, rien n'est mieux adapté que les sports de montagne pour concilier la connaissance du paysage et de ses habitants » (DÖAV-Sektion Straßburg, 1910, p.35, cité dans Julien Fuchs, Sébastien Stumpp, 2013, « Frontières politiques, frontières symboliques. La difficile implantation des associations sportivo-touristiques allemandes en Alsace avant 1914 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 60/3, 2013, p.101.

<sup>63</sup> [Anon.], « Pour le lecteur », *Le pays d'Ouest*, 3/7, avril 1913, p.194.

## B. VALORISER L'ESPACE

### a. Mobilisation en vue d'une information autour du fait local

Lors de la création à Marseille en 1880 de *La Provence à travers champs*, son directeur exprime à la fois les attentes et les objectifs auxquels sa revue compte s'appliquer<sup>64</sup>. Il fait notamment le constat d'une méconnaissance générale du caractère, des facettes et des potentialités des espaces locaux, et en particulier relève l'incapacité éditoriale présente de les exprimer, en dépit de la massification de la production, alors, paradoxalement, que « des instructions de toutes natures pour l'instruction et la récréation des voyageurs »<sup>65</sup> n'ont jamais été aussi bien diffusées, notamment à travers les guides touristiques.

« La Provence ! Quel est celui des écrivains réputés comme tenant le haut bout du journalisme qui soit en état de démontrer qu'il a étudié à fond cette belle contrée, qu'il l'a parcourue en entier et qu'il peut, dès lors, en discourir sérieusement ? Où est celui d'entre nous qui dira, sans commettre mille erreurs, quel fut son passé, qui établira sa situation actuelle et prévoira l'avenir que la Providence lui réserve ?

C'est pour cela que nous fondons cette feuille, en appelant à notre aide tous les Provençaux qui penseront comme nous qu'il faut examiner notre pays sous tous ses aspects (...), dépendre ses sites et les chanter comme ils le méritent.

Et qui nous empêchera, à l'occasion, de signaler les erreurs des cartes officielles, de montrer la défectuosité de certaines routes, d'indiquer le tracé d'un canal ou de prouver la nécessité d'un chemin-de-fer ? (...) Parler de notre chère Provence à ceux qui l'aiment, le faire apprécier par ceux qui ne la connaissent pas ou la dédaignent... »<sup>66</sup>

Souci qui demeure vrai en 1898 ; ce que le co-directeur de la jeune revue *Le Bouais-Jan* exprime en bon Normand : « Paysanne en coiffe blanche (...) de ta petite main, déchire ou soulève le voile et fais-nous entrevoir les trésors de poésie, de sagesse et de gaieté qui dorment ou se perdent sur notre sol ! »<sup>67</sup>

---

<sup>64</sup> Alfred Saurel, « A l'œuvre ! », *La Provence à travers champs*, 1, 14 juillet 1880, p.1.

<sup>65</sup> Daniel Nordman, « Les Guides-Joanne », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, I. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.1040.

<sup>66</sup> Alfred Saurel, « A l'œuvre ! », art.cit., p.1.

<sup>67</sup> François Enault, « Un an », *Le Bouais-Jan*, 2/1, 8 janvier 1898, p.2.

C'est encore cette même préoccupation, plus de vingt ans après le lancement de *La Provence à travers champs*, qui se révèle à la lecture de textes fondateurs comme celui du *Pays lorrain*, revue dont l'ambition reste de « faire mieux connaître leur pays aux Lorrains en leur rappelant son histoire et ses traditions, sans toutefois négliger les choses du temps présent »<sup>68</sup> ; tandis qu'au même moment, *La Bourgogne d'or* « n'entend pas seulement faire connaître les charmeuses beautés de notre douce région, elle veut aussi mettre en relief les célébrités de notre province »<sup>69</sup>.

Dans la nécessité d'un niveau d'information plus adapté à diffuser sur les espaces régionaux, plusieurs perspectives de travail sont lancées dès 1880 dans *La Provence à travers champs*. Il s'agit de considérer l'espace local comme un tout, de le prendre comme globalité, autrement dit de définir son périmètre. Une fois ce premier jalon établi, il faut structurer ce périmètre, en établir l'histoire, en isoler ses composants illustres, le décrire à travers ses diverses caractéristiques : ensembles architecturaux, paysages naturels, etc.

Cette articulation originale exprime très clairement dès 1880 l'avènement du concept de grille de lecture, de fil conducteur, portés *a priori* sur un espace, en amont de toutes considérations analytiques, considérations qui par conséquent n'interviennent qu'en complément, qu'en justification du premier regard d'ensemble porté sur l'espace. Cette articulation est fondamentale dans l'approche des contenus qui a été identifiée dans les petites revues de patrimoine, et plus globalement de la démarche fondamentale qui anime ces publications.

### **b. Faire œuvre de propagande**

Toutefois, il ne saurait être question de se limiter, selon l'expression d'Eugène de Ribier<sup>70</sup>, fondateur de *La veillée d'Auvergne* en 1909, à « faire œuvre de dilettantisme sentimental, mais encore faire œuvre de défense provinciale (...). Nous voulons conserver intact tout ce qui constitue la personnalité de notre province : sa langue, son génie et son âme »<sup>71</sup>.

Cette valorisation concerne donc une information qu'il s'agit d'étoffer, de structurer. C'est déjà l'ambition de l'équipe fondatrice de *Lemouzi* en 1893 : « La revue que nous offrons à nos amis et au public vient occuper une place restée libre, au milieu des nombreuses feuilles existant déjà dans la contrée. Elle est destinée à relater et à seconder les efforts faits pour préserver de l'indifférence, de

---

<sup>68</sup> [Anon.], « A nos lecteurs », *Le Pays lorrain*, 1, 1904, p.404.

<sup>69</sup> Henri Brunel, « Les artistes bourguignons », *La Bourgogne d'or*, 2, octobre 1903, p.1.

<sup>70</sup> Eugène de Ribier, dit Jean de Lavour, (Paris, 1867-1943), professeur, directeur de La revue des poètes (1903-1939), président-fondateur de « La veillée d'Auvergne », proviseur du Lycée Lakanal à partir de 1925.

<sup>71</sup> Eugène de Ribier, « A nos compatriotes », *La veillée d'Auvergne*, janvier 1909, p.4.

l'oubli ou d'une altération croissante, la langue limousine éclore vers la fin du Xe siècle, sous le souffle ardent de la poésie »<sup>72</sup>.

Mais il s'agit aussi d'orienter les contenus de la petite revue en vue d'une promotion effective de l'espace auquel elle est consacrée ; ainsi en 1905, toujours dans *Lemouzi* : « Cette évolution ne fait encore que commencer ; les progrès accomplis depuis cinquante ans ne sont rien à côté de ceux qui restent possibles, de ceux qu'il faut faire ; la renaissance du Limousin n'est encore que commencée, il dépend de nous et de nous seuls qu'elle s'achève, glorieusement et utilement »<sup>73</sup>.

C'est aussi, vingt ans plus tard, ce que précise à plusieurs reprises *La Corse touristique* lors de son lancement, sous la plume de son directeur François Piétri<sup>74</sup>, comme de celle du rédacteur en chef du quotidien ajaccien *La jeune Corse* Léon Maestrati<sup>75</sup>.

« Chacun reconnaît que notre île est une merveille ; mais il faudrait la faire valoir, et cela soulève tant de problèmes délicats ! (...) Nous désirons, dans la mesure du possible, (...) attirer l'attention du voyageur sur notre pays, l'intéresser à nous, et lui montrer que nous nous intéressons à lui. (...) Tout homme curieux de l'humanité, et qui ne se contente point de la parcourir avec un guide et un kodak, ne peut que nous aimer davantage en nous connaissant mieux »<sup>76</sup>.

« La Corse ne se trouvera jamais complètement dans cette ambiance, qui se manifeste à une infinité de détails, grâce à quoi son visiteur reconnaît du premier coup qu'elle est bien un pays de tourisme, si, nous-mêmes, n'acquérons pas un certain usage de notre pays — nous plaçant toujours sur le plan touristique. Sans cela, comment accomplir la mission élémentaire qui nous incombe d'expliquer et de faire valoir la Corse, de l'adapter aux nécessités de la situation. Il faut bien commencer par nous y adapter les premiers, par connaître notre propre pays »<sup>77</sup>.

C'est donc en s'entretenant de toute la matière locale disponible, en la constituant, que la petite revue de patrimoine se fait par défaut « organe de propagande » sur un espace qui, en soi,

---

<sup>72</sup> [Anon.], « A nos lecteurs », *Lemouzi*, 1, 1893, p.2.

<sup>73</sup> Johannès Tramond, « Le Limousin historique et pittoresque », *Lemouzi*, 9, 1905, p.319.

<sup>74</sup> François Piétri (1885-1941), archiviste bibliothécaire du département de Corse, fondateur et unique directeur de *La Corse touristique*, de 1924 à 1934.

<sup>75</sup> Léon Maestrati (1883-c.1951), journaliste, rédacteur en chef de *La jeune Corse*, succède à Jean-Baptiste Marcaggi en 1933 à la conservation des archives et de la bibliothécaire d'Ajaccio.

<sup>76</sup> [François Piétri], « A nos lecteurs », *La Corse touristique*, 1, décembre 1924, p.1-2.

<sup>77</sup> Léon Maestrati, « L'initiation au tourisme », *La Corse touristique*, 2, janvier 1925, p.18.



devient potentiellement, selon l'expression de Charles Le Goffic, comme « musée à ciel ouvert, galerie artistique et ethnographique »<sup>78</sup>, réservoir disponible pour maintenir une pratique culturelle, puiser des dynamiques locales.

« Nous souhaitons que toutes les personnes auxquelles nous adressons notre Revue l'accueillent avec bienveillance et favorisent ainsi, dans une large mesure, la renaissance limousine que nous désirons aussi féconde en ses efforts, aussi brillante en ses résultats que celle accomplie, depuis près d'un demi-siècle, sur les bords du Rhône, au riant pays de Provence »<sup>79</sup>.

C'est de fait un réservoir à fort potentiel de développements et d'enrichissements qu'il convient d'exploiter, ce que sous-tend aussi dès 1880 une revue éditée dans une grande métropole comme *La Provence à travers champs*, et plus nettement encore des titres du premier 20<sup>e</sup> siècle fondés dans des centres plus secondaires comme *La vie blésoise* à Blois, *La jeune Picardie* autour d'Abbeville, ou *Pyrénées-Océan* à Tarbes.

C'est qu'en parallèle aux préoccupations d'ordre culturel, il s'agit en même temps d'affermir et de promouvoir une attractivité des espaces d'ordre économique, pour laquelle une information fidèle, sinon flatteuse, doit être envisagée. Ainsi pour Paul Mieille, délégué du Touring Club de France et directeur entre 1905 et 1933 de la revue tarbaise *Pyrénées-Océan*, revue constituant par ailleurs l'un des suppléments sous forme de magazine du quotidien *L'action républicaine*, « parler tourisme, c'est parler progrès et les associer c'est faire du bon *business* [sic] »<sup>80</sup>.

Une telle revue se voit tenue, obligée à faire une œuvre vivante, d'assurer un attrait sans cesse accru, sans cesse renouvelé, accessible à tous, dans un effort d'attractivité. Il s'agit par conséquent de donner un enseignement au public, qui, « si vous étiez restés confiné dans votre tour d'ivoire, ne serait pas venu à vous », tout en gardant à l'esprit la « très petite minorité intellectuelle et artistique »<sup>81</sup>. Composante de la station thermale de Santenay, en Côte-d'Or, *La Bourgogne d'or* fondée en 1903, constitue à cet égard sa phalange de prestige. De même dans la baie de Somme, à partir de 1901, *La jeune Picardie* contribue à assoir Cayeux, son lieu de publication, comme station balnéaire.

---

<sup>78</sup> Charles Le Goffic, « Chronique », *La Bretagne touristique*, 1/1, 15 avril 1922, p.1.

<sup>79</sup> [Anon.], « A nos lecteurs », *Lemouzi*, art.cité, p.3.

<sup>80</sup> Paul Mieille, [éditorial], *Pyrénées-Océan*, 1494, 1931, p.1.

<sup>81</sup> Louis Le Bondidier, « Lourdes », *Pyrénées-Océan*, 1197, 1929, p.25.

« Le caractère apparemment anodin [de l'évocation des espaces] ne saurait donc masquer les enjeux sous-jacents »<sup>82</sup>, précise Laurent Le Gall ; la petite revue de patrimoine se conçoit donc autant comme une feuille destinée à l'information et à la célébration d'un espace, que comme le prolongement culturel d'initiatives de développement et d'aménagement des espaces. Cette démarche éditoriale vise par conséquent à la fois des acteurs et des consommateurs, des résidents et des visiteurs, des entrepreneurs et des administrés, associant les thématiques de loisirs à celles de problématiques locales<sup>83</sup>, « au moment même où l'organisation des loisirs des classes fortunées devient un marché d'une dimension sans précédent »<sup>84</sup>, au moment aussi où différents détenteurs de capitaux se rencontrent : capitaux « économiques, politiques, symboliques, mais tous soucieux de faire valoir ce qui doit être l'intérêt [de l'espace] pour faire avancer aussi leur propre intérêt »<sup>85</sup>.

Un tel consortium, on le verra en chapitre 2.B, rend inévitable un équilibre thématique des contenus, imposant, en termes de formule éditoriale, une promiscuité entre certains débats locaux et des évocations plus éthérées, et ceci, à la différence d'autres publications culturelles contemporaines, en particulier les revues dites *régionalistes*, comme *Le beffroi* à Lille, *L'âme latine* à Toulouse, etc. Les caractéristiques d'une petite revue de patrimoine se résument par conséquent, à l'instar de *La Corse touristique*, à un positionnement le long d'une variable située entre deux extrémités que sont la promotion commerciale et une certaine évocation « patriotique », comme l'exprime d'ailleurs le manifeste fondateur d'Hubert-Fillay dans le *Jardin de la France* en 1905 : « Mettre en valeur le coin de terre où l'on vit, faire connaître et défendre ses beautés naturelles et ses monuments historiques ; faire apprécier les produits du sol et de l'industrie, répandre les œuvres de ses écrivains, de ses peintres, célébrer ses enfants les plus remarquables, créer des centres d'émulation artistique ; participer en toutes circonstances à la vie de la cité pour lui donner un peu d'originalité, sinon de beauté ; chercher à sauver la langue, les traditions intéressantes, les vieux métiers de l'oubli ; ouvrir des musées des arts et métiers de chez nous ; organiser des expositions. »<sup>86</sup>.

A travers ces revues, il s'agit donc également d'encourager les initiatives présentant un caractère d'intérêt local, éventuellement de peser sur les collectivités en les sensibilisant par

---

<sup>82</sup> Laurent Le Gall, « L'élu et l'ingénieur : aménagements civils littoraux et politique en Bretagne (v.1890-v.1930) », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 121, 2014, p.166.

<sup>83</sup> Cf. *ibid.*

<sup>84</sup> Catherine Bertho-Lavenir, Guy Latry, « Côte d'Argent, Côte d'Émeraude : les zones balnéaires entre nom de marque et identité littéraire », *Le Temps des médias*, 8, 2007, p.106.

<sup>85</sup> Jean-François Simon, Laurent Le Gall, « La Bretagne par intérêt », *Ethnologie française*, 42, 2012, p.779.

<sup>86</sup> Frédéric Lesueur, « Souvenirs sur Hubert Fillay », *Le jardin de la France*, avril-juin 1945, cité dans Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France, op. cit.*, p.39.

rapport à une information particulière, à revendiquer leur appui<sup>87</sup>, et par-dessus tout, pour ce qui touche à l'espace, à agir en faveur d'une « conception esthétique à donner » à la réflexion des publics. Dans la tribune inaugurale de *La Bretagne touristique*, Charles Le Goffic exprime en 1922 qu'un tel média de propagande va bien au-delà du seul but exprimé dans son titre même : c'est « un organe de défense et illustration des lettres, arts, sciences, mœurs, rites, coutumes, produits naturels et manufacturés, etc. du pays pour lequel il exerce sa propagande. Et surtout c'est le conservateur par excellence des sites et des monuments. Un pays qui n'aurait ni sites, ni monuments, serait voué à l'isolement perpétuel et personne – en dehors des commis-voyageurs – n'y mettrait le pied. D'où il suit que les Syndicats d'Initiative et les Groupements Touristiques, avec ou sans organe, ont un intérêt vital à empêcher les sites de se gâter et les monuments de se détériorer ou de s'effondrer. (...) Il y a, en un mot, toute une éducation du public (...) à faire. Et qui pourrait mieux l'entreprendre qu'un organe comme celui-ci ? »<sup>88</sup>

De telles problématiques locales ne sont pas bannies des contenus ; elles ne sont pas pour autant exprimées de la même manière que dans la presse. En même temps elles influent sur le ton et le choix des autres sujets abordés et sur la manière de les aborder. Certaines revues baptisées très officiellement « artistiques et littéraires », comme *La veillée d'Auvergne*, inscrivent ainsi explicitement cette préoccupation, comme sous la plume du professeur-poète Eugène de Ribier en 1909 dans son texte inaugural : « Le respect du passé ne nous détournera pas du présent ; nous n'avons point, que je sache, la réputation d'être des rêveurs, nous autres Auvergnats : nous aurons le souci des réalités. On nous dit, par exemple, que certaines industries locales périssent ou même disparaissent : nous nous efforcerons de les tirer de l'oubli, de les ramener à la vie en les signalant au public, en les encourageant, s'il est nécessaire, par des expositions et par des concours. C'est dire que les questions économiques ne nous laisseront jamais indifférents. (...) Ils prépareront ainsi avec nous, l'avenir de la 'plus grande' Auvergne, c'est-à-dire d'une Auvergne respectueuse du passé vénérable, mais éprise d'un sage progrès, capable, enfin d'évoluer vers un avenir littéraire, économique et social, conformes à nos aspirations traditionnelles »<sup>89</sup>.

### c. Soutenir le dynamisme culturel des territoires

La petite revue de patrimoine entend soutenir une autre dynamique locale plus spécifique encore, en veillant à ce que le territoire renferme une capacité à inspirer la création, notamment

---

<sup>87</sup> Cf. Johannès Plantadis [J. Lemouzi], « Les hommes, les idées et les faits », *Lemouzi*, 1905, p.303-304. Cf. également Laurent Le Gall, « L'élu et l'ingénieur... », art.cité, notamment p.159.

<sup>88</sup> Charles Le Goffic, « Chronique », art.cité, p.2.

<sup>89</sup> Eugène de Ribier, « A nos compatriotes », art.cité, p.1-2.

artistique, et par là à accroître sa notoriété, son attractivité. Dans son avis aux lecteurs en 1880, la direction de *La gueuse parfumée* concède qu'elle peut donner l'apparence d'aller vers une certaine superficialité, un certain dilettantisme, mais en distrayant elle vise aussi à intéresser son public, être « amusant et instructif »<sup>90</sup>, et précise qu'elle entend sur un même plan tenir une autre ambition, à savoir constituer une œuvre en l'honneur de la province : « Faire connaître, respecter et chérir »<sup>91</sup>.

La renommée des territoires est aussi l'objectif d'une revue comme *Le Bouais-Jan*, fondée en 1897, qui entend susciter, soutenir ou relayer localement un groupement d'artistes, « une pléiade de poètes », sur le modèle prestigieux que constitue alors le mouvement félibréen autour de Frédéric Mistral. A la fois revue et association, comme *La Veillée d'Auvergne* mais aussi *Lemouzi*, *Le Bouais-Jan*, sous la plume de Louis Beuve, l'un de ses fondateurs exprime son ambition de la sorte : « A l'instar des méridionaux qui ne négligent rien pour mettre en honneur la poésie de leur pays, les amis fondateurs se souvenant qu'ils étaient fils du plus pittoresque de nos cinq départements, ont voulu créer un petit félibrige »<sup>92</sup>.

L'idée de groupement poétique qui émane de *La Bourgogne d'or*, revue à l'origine en 1912 de l'association régionaliste et littéraire « Le Cep burgonde », évoque également une association de « toute une pléiade de poètes ». La revue invoque le patronage des Aèdes bourguignons, « d'une sorte de Club poétique et régionaliste où l'on viendrait causer librement entre disciples des Muses, où l'on viendrait lire des poèmes et échanger des idées et des projets ».

Après la Grande Guerre, l'une des ambitions de *L'Auvergne littéraire et artistique* vise également à constituer une politique de promotion artistique, qui fasse localement l'objet d'une concertation et d'une solidarité entre acteurs des lettres et des arts. Ainsi dans une tribune, Maurice Busset<sup>93</sup> entend en 1924 : « montrer la production des artistes de la Cité [il s'agit de Clermont-Ferrand], et ceci le plus souvent possible. Il faut en somme intéresser son public, faire qu'il connaisse ses artisans d'art, et que, le cas échéant, les commandes qu'il peut avoir à faire exécuter, ne s'évadent point, vers la Ville tentaculaire, vers Paris le Centralisateur. (...) Il faudrait pourtant, afin d'établir fortement les bases d'une action suivie, auprès du public ; afin de créer vraiment un noyau d'amateurs qui achètent ; il faudrait que nos artistes consentent à s'organiser en groupe cohérent ; faisant à Clermont un salon annuel, comme à Lyon et même à Aurillac. Il faudrait que ce même groupe envisage également des manifestations à Paris qui compte parmi ses habitants 400 000 Auvergnats,

---

<sup>90</sup> Cf. [Anon.], « Pour tenir lieu de programme », *La gueuse parfumée*, 1, mars 1880, p.1-4.

<sup>91</sup> Alphonse Bressier, « La Provence », *La gueuse parfumée*, 1, mars 1880, p.8.

<sup>92</sup> Louis Beuve, « Le bouais-jan », *Le Bouais-jan*, 1/1, 8 janvier 1897, p.1-3.

<sup>93</sup> Maurice Busset (1880-1936), peintre, auteur de la couverture de *L'Auvergne littéraire et artistique* en 1925.

lesquels ne demandent qu'à s'intéresser à tout ce qui leur rappelle le pays natal. Les écrivains régionalistes les plus connus : MM. Gandilhon Gens-d'Arme, Desdevises du Dezert, Ajalbert, Henri Pourrat, prêteraient volontiers l'appui de leur notoriété à leurs collègues artistes et artisans »<sup>94</sup>.

#### d. Faire rayonner la région

Plus largement encore, à travers la petite revue de patrimoine, à travers le rayonnement et l'influence qu'on espère lui faire acquérir, apparaît une volonté de contribuer à l'illustration de la région évoquée, et de lui donner toute sa place dans le concert des provinces françaises. Bien plus, d'une telle mise en chantier de l'identité régionale au sein d'une petite revue devrait découler une capacité fédérée pour à la fois « penser le passé et le futur »<sup>95</sup> du territoire. Ainsi le Val de Loire, sanctuaire français de la Renaissance aux yeux du directeur de *La vie blésoise*, Hubert-Fillay, « nous verra tenter de lui faire reprendre la place que lui assignent sa légende, son goût et son bon sens dans l'histoire des arts français »<sup>96</sup>. Dès lors chaque périmètre régional est susceptible de détenir sa revue culturelle, comme le rappelle la direction de la revue *La jeune Picardie*, fondée en 1900 à Cayeux : « La Décentralisation est à l'ordre du jour. La Picardie ne doit pas rester en arrière. Alors que les autres provinces ont leurs revues, et il en est de fort belles et de parfaitement comprises, la Picardie semblait se désintéresser du grand mouvement décentralisateur. Il manquait chez nous une revue, une publication consacrée à la littérature et à l'histoire provinciales et au traditionnisme »<sup>97</sup>.

C'est ce qui est également exprimé dans *La Veillée d'Auvergne* en 1913. A l'occasion de la publication de sa table quinquennale, la direction éditoriale revient sur une démarche qui a eu à cœur de « déterminer la physionomie particulière de notre Auvergne, à mettre en valeur ses grandeurs, ses beautés, à lui assigner la place d'honneur qui lui revient dans la grande famille de nos provinces françaises ». Flambeau qu'après-guerre, *L'Auvergne littéraire et artistique*, reprend à son compte : « L'Auvergne doit posséder sa Revue, présentée sous une forme suffisamment luxueuse pour la distinguer d'un simple journal d'informations ou de réclames. C'est ce que nous croyons pouvoir vous offrir et ce à quoi nous vous demandons d'apporter votre part de contribution en faisant connaître dans votre entourage notre *Auvergne littéraire* »<sup>98</sup>.

---

<sup>94</sup> Maurice Busset, « Clermont, ville d'art », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 3, mars 1924, p.6-9.

<sup>95</sup> Jean-François Simon, Laurent Le Gall, « La Bretagne par intérêt », art.cit., p.778.

<sup>96</sup> Hubert-Fillay, « A nos lecteurs », *La vie blésoise*, 2/16, septembre 1905, p.4.

<sup>97</sup> Paul Maison, Fernand Poidevin, « A nos amis, à nos abonnés », *La jeune Picardie*, 7, 15 janvier 1901, p.161.

<sup>98</sup> [Anon.], « Appel à nos abonnés », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 15, août 1925, p.39.

Au-delà d'une illustration des gloires provinciales, l'ambition inavouée, inconsciente, mais ô combien constante, de la petite revue de patrimoine revient par voie de conséquence à briguer une forme d'institutionnalisation, un accès au statut de revue provinciale de référence ; ce qui, comme on le verra notamment au chapitre 8.A, n'est pas le moindre de ses paradoxes.

### C. UNE EXPRESSION ACCESSIBLE A TOUS PUBLICS

#### a. Option assumée et militante

Un programme d'une telle amplitude, on s'en doute, amène la petite revue de patrimoine à se caractériser par une certaine diversité programmatique. A l'instar de *La Corse touristique* en 1924, s'il est indéniable qu'une place particulière est attribuée aux évocations de l'espace, les sommaires sont par ailleurs largement ouverts « à tous ceux qui, économistes, historiens, littérateurs, se penchent avec amour sur la Corse, scrutent ses besoins, évoquent ses légendes, analysent ses misères, exaltent sa beauté »<sup>99</sup>. Constante également exprimée dans *Le Pays lorrain* en 1906, rappelant que dès son origine, il a été visé de « publier tout ce qui, dans les branches diverses, peuvent intéresser notre province »<sup>100</sup>.

C'est une transdisciplinarité qui se fait l'écho des positions décentralisatrices prônées à partir de 1900 par la Fédération régionaliste de France (FRF) et son animateur et propagandiste Jean Charles-Brun<sup>101</sup>. Face à un Etat « considéré comme cette superstructure lointaine et toute-puissante (...) incapable de promouvoir les formes d'une concertation locale »<sup>102</sup>, Charles-Brun défend une revitalisation des territoires à travers tous les modes d'activité et de production, y compris culturels<sup>103</sup> ; revitalisation qui relève sous sa plume d'une typologie assez précise, et présentée lors de ses nombreuses conférences et contributions de par la France, comme celle insérée dans *Le Jardin de France* en 1906 : « Les uns restent fidèles à la conception pittoresque et esthétique des anciens jours : le livre, le poème, le théâtre, la mode, suffisent à leur attention. Ils maintiennent les vieux dialectes, honorent les coiffes de dentelles, garnissent les vitrines de musées régionaux. D'autres font du régionalisme une machine de guerre politique. D'autres assignent le premier rang à la

---

<sup>99</sup> [François Piétri], « A nos lecteurs », art.cité, p.2.

<sup>100</sup> Louis Lespine, Charles Sadoul, [notice de présentation en 4<sup>e</sup> de couverture], *Le Pays lorrain*, 1909, n.p.

<sup>101</sup> Jean Charles-Brun (Montpellier, 1870-1946), professeur, secrétaire-général de l'« Ecole parisienne du Félibrige » (1892), fondateur de la « Ligue occitane » après une scission en 1896, puis fondateur et secrétaire-général de la Fédération Régionaliste Française à partir de 1900 ; cf. Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France*, op.cit., p.94-98.

<sup>102</sup> Laurent Le Gall, « L'élu et l'ingénieur », art.cité, p.154.

<sup>103</sup> Cf. Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France... op.cit.*, en particulier sur Jean Charles-Brun, p. 94-98.

renaissance économique des régions : le reboisement, le travail à domicile, les industries locales, les ports francs, la réfection de notre outillage national les occupent exclusivement »<sup>104</sup>.

Au-delà de la diversité de ses contenus, la mission qu'assigne Charles-Brun à la revue engagée dans l'œuvre de décentralisation régionale relève avant tout de la sensibilisation des publics : « Dans les milieux indifférents, répandre quelques vérités élémentaires (...), rendre aux provinces l'orgueil nécessaire et leur enseigner que Paris ne saurait être tout. (...) Là où le terrain est déjà préparé, rapprocher et mettre en rapports les groupes souvent hésitants sur la ligne de conduite à suivre, et n'ayant du régionalisme que le sentiment ; instruire les uns par l'exemple des autres ; traduire avec clarté ce qui n'est encore chez beaucoup qu'une aspiration confuse »<sup>105</sup>. Tandis que les motivations qui président à une création éditoriale doivent selon lui relever de deux sortes : « Nous voulons apporter notre énergie à préciser et à favoriser le mouvement de décentralisation artistique dont on parle tant ; nous voulons lier dans une pensée commune les habitants de ce pays... »<sup>106</sup>. Ce que vingt ans plus tard, Paul Arrighi<sup>107</sup> résume par la formule : « c'est l'autonomie intellectuelle qui génère les autres par la sensibilisation de l'opinion »<sup>108</sup>.

Au sein de cette mission de sensibilisation, la disparité des thèmes abordés est par conséquent jusqu'à la Grande Guerre diversement équilibrée selon les titres. Elle s'aligne cependant sur un autre type éditorial caractéristique de la production qui fait suite à la loi de 1881, celle des suppléments illustrés, hebdomadaires ou mensuels, lancés en région dès 1879, et qui annoncent, comme on le verra au chapitre 3.B, le genre du magazine. La petite revue de patrimoine est lancée sur les brisées des grands succès que constituent le *Supplément littéraire du dimanche* lancé par *Le Figaro* à partir de 1876, ou le *Supplément du dimanche*, puis *littéraire*, puis *illustré*, du *Petit journal*, lancé à partir de 1884.

Le modèle que représente le supplément illustré ne constitue pas seulement une option de facilité au moment du lancement d'un titre ; Georges Lecherbonnier<sup>109</sup>, président de la « Ruche corrézienne », insiste en 1903 dans *Lemouzi* sur la nécessité que représente la diffusion de ces projets, la constitution de produits d'appel, et par conséquent la réalisation de relais efficaces et

---

<sup>104</sup> Jean Charles-Brun, « La Fédération régionaliste française », *Le jardin de la France*, 3/12, décembre 1906, p.5.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p.4.

<sup>106</sup> *Ibid.*

<sup>107</sup> Paul Arrighi (1895-1975), professeur d'italien à l'Université d'Aix-Marseille, directeur de l'Institut d'études littéraires à Nice, co-fondateur de la revue littéraire corse *L'Annu corsu*.

<sup>108</sup> Paul Arrighi, « Deux œuvres, un programme », *Ularicciu*, 1, mai 1926, p.4.

<sup>109</sup> Georges Lecherbonnier (1862-1929), natif de Brive, magistrat, substitut du procureur à Paris.

stimulants, sur le même niveau par exemple que les structures associatives ou que les réseaux d'influence.

Il ne saurait par conséquent se trouver dans ces formes de publication, comme l'exprime la direction du *Pays d'Ouest* en 1913, rien qui ne soit crypté ou catégoriel, « aucun aliment sophistiqué ; il n'y entendra aucun propos suspect ; il n'y rencontrera aucun objet dont la façon étrangère puisse blesser sa vue accoutumée à la sincérité des spectacles traditionnels »<sup>110</sup>.

Corollaire de cette transdisciplinarité couplée à cette quête d'audience : la volonté de faire œuvre utile, d'informer, de « mieux faire connaître », en termes de dynamisme, de beauté et de talent : « signaler toutes les manifestations artistiques et littéraires de la vie locale », afin de créer une revue « digne du développement que prend leur région ». Cette information vise à mobiliser des éléments de définition de l'espace, en vue de promouvoir une problématique chère à la Fédération régionaliste et à Charles-Brun : « développer l'amour de la petite patrie qui fait mieux comprendre et chérir la grande »<sup>111</sup>, qui, par conséquent se met à distance de la simple compilation d'exercices de style, notamment s'il s'agit d'un mode de création inspiré de la capitale, comme ce que fustige Charles-Brun lui-même, toujours dans sa conférence insérée dans *Le jardin de la France* en 1906 : « Les prétendues tentatives décentralisatrices : acteurs du boulevard allant colporter à travers nos grandes villes les dernières inepties à succès, anémiques revues singeant, dans un chef-lieu de canton, le *Mercur de France* ou l'*Ermitage*, naïfs versificateurs rimaillant l'éloge un peu éculé de la petite patrie »<sup>112</sup>.

#### b. Accessibilité, diffusion

Par conséquent la gestion des canaux de diffusion entre à plusieurs titres dans les préoccupations premières des responsables de petites revues de patrimoine. Cette préoccupation révèle à la fois le souhait d'une dissémination la plus large possible et le souci du maintien d'un certain modèle économique.

Parmi les modes de dissémination, le réseau des « revues sœurs » est particulièrement privilégié, dont les listes sont régulièrement publiées, de même qu'au sein des chroniques des « revues reçues ». Les revues régionales constituent entre elles des abonnements croisés consultables auprès de la rédaction ou au siège de la revue. Cette dissémination s'effectue également à travers les comptes rendus de lecture, qui peuvent se révéler des publicités efficaces.

---

<sup>110</sup> [Anon.], « Pour le lecteur », art.cité, p.194.

<sup>111</sup> Louis Lespine, Charles Sadoul, [notice de présentation], art.cité, n.p.

<sup>112</sup> Jean Charles-Brun, « La Fédération régionaliste française », art.cité, p.5.



La pratique des échanges d'abonnements entre revues et structures locales, sans être précisément analysable dans le cadre de ce mémoire, faute d'archives disponibles, laisse deviner un large relai de toutes sortes de « cabinet de lecture » : associations, mais aussi établissements touristiques, administrations, bibliothèques..., où, à défaut de vente, est, pour le moins, assuré un type de mise en dépôt parfois d'ampleur national, ce dont il sera fait état au chapitre 2.C.

La diffusion de la petite revue bénéficie aussi de l'essor du nombre de libraires indépendants ; leur nombre triple entre 1840 et 1910. Les librairies des principales villes de province constituent en général le relai des titres publiés sur le même espace, libraires par ailleurs fréquemment signalés sur les couvertures. Des dépôts sont aussi constitués par des structures associées aux revues, comme les syndicats d'initiative, certains établissements spécialisés comme les casinos, les grands hôtels ou les établissements de santé. Parallèlement 15 000 points de vente sont situés dans les gares ; les petites revues y figurent aux côtés de la presse, mais aussi des guides touristiques, d'ouvrages pratiques, de romans, etc. On vend aussi des revues dans les épiceries et auprès des vendeurs de journaux.

## NOS PRIMES

*L'Administration de la « Jeune Picardie », pour être agréable à ses abonnés et lecteurs, vient de passer un contrat important avec l'une des premières fabriques d'horlogerie de Genève, et elle est en mesure de les faire profiter des réelles occasions suivantes :*

REMONTOIR nickel, 18 lignes : **6 fr. 50**

REMONTOIR acier bruni 18 lignes: **8 fr. 75**

RÉGULATEUR, acier bruni, 26 lignes, échappement à ancre, article de toute solidité et de toute précision : **17 fr. 50**

RÉGULATEUR, même article que le précédent, mais à lunette dorée et cadran luxe avec ornements et heures en relief, article splendide : **21 fr. 50**

**Tous ces articles sont garantis**

*Adresser les demandes avec le montant en mandat-poste aux bureaux de la Jeune Picardie, avenue de la Gare, Cayeux-sur-Mer.*

## La Jeune Picardie

EST EN VENTE  
chez les libraires suivants :

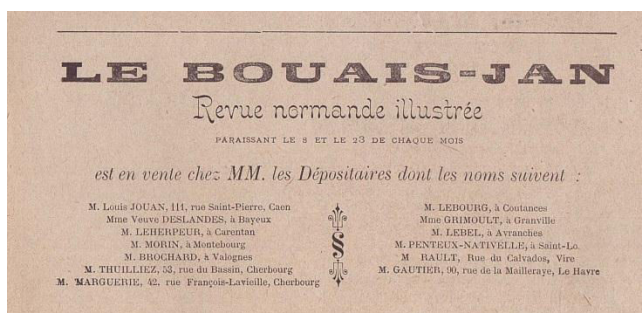
Abbeville. — M. Prudhomme, r. St-Gilles.  
Albert. — M. Vadurel, rue Bouillent.  
Amiens. — M. Courtin-Héquet, 32, rue Delambre ; Mme de Gallix, 22, rue Delambre ; M. Levillard, 14, pl. Gambetta.  
Aumale. — M. Nollent.  
Auxi-le-Château. — M. Vasseur-Soudet.  
Blangy-sur-Bresle. — M. Cyrille Legrand.  
Cayeux-sur-Mer. — M. Senet.  
Corbie. — MM. Dubois et Bleux, 57, rue Faidherbe.  
Crécy. — M. Boquet-Caron.  
Doullens. — M. Boulogne-Cresson.  
Escarbotin. — M. Fauvel.  
Eu. — Mme Beaurain-Varambaut.  
Prévent. — M. Leprêtre.  
Gamaches. — M. Legoy-Dehais.  
Ham. — Mme Grandjean, r. du Général-Foy.  
Hesdin. — M. E. Herbay.  
Montdidier. — M. Ch. Dupuis, 2, place de l'Hôtel-de-Ville.  
Montreuil-sur-Mer. — M. Eug. Sénécal, 54-56, Grande Place.  
Paris. — Librairie Historique des Provinces, 39, quai des Grands-Augustins.  
Paris-Plage. — M. R. Cocquerel, r. de Paris.  
Peronne. — M. Ch. Loyson, 18, place St-Sauveur.  
Picquigny. — M. Diot-Tattegrain.  
Poix. — M. Malldoir.  
Roisel. — M. Féry-Caron.  
Roye. — M. Jeanson.  
Rue. — M. Verdure.  
Saint-Quentin. — M. A. Dupont, 8, place de l'Hôtel-de-Ville.  
Saint Valery. — M. E. Lefebvre, rue de la Ferté ; M. Favre, rue de la Ferté.  
Trepport (Le) — Mme Haglon.

*Et dans les gares suivantes :*

Abbeville, Achiet, Albert, Amiens, Arras, Berck, Cayeux, Chaulnes, Chauny, Clermont, Corbie, Le Crotoy, Doullens, Etaples, Eu, Gamaches, Longpré, Longueau, Montdidier, Noyelles, Noyon, Péronnes, Rang-du-Fliers, Rosières, Roye, Saint-Pol, Saint-Quentin, Saint-Roch, Saint-Valery, Tergnier, Le Trepport, Paris-Nord.

Outre Paris où cette revue est publiée, *Le Bouais-Jan* est aussi diffusé dans le principal secteur d'origine de ses lecteurs, au sein du réseau familial et amical des émigrés à la ville, de même qu'auprès des libraires des chefs-lieux d'arrondissement de Basse-Normandie. Une petite revue de station thermale, comme à Chagny *La Bourgogne d'or*, se trouve dans les bibliothèques et sur les quais des principales gares, chez les principaux libraires et dans les grands cafés de Côte-d'Or, mais aussi dans les gares de Vichy et de Nice, dans « les principaux cercles de Paris, et dans les casinos des

(fig.1) Couverture (détail) de *La jeune Picardie*, 1900.



(fig.2) 3<sup>e</sup> page de publicité du *Bouais-Jan*

abonnés et à qui une quittance est par conséquent présentée.

Enfin l'opportunité d'adosser un projet éditorial à la promotion d'aménagements ou de développements locaux permet de bénéficier des relais politiques, voire d'un système de subvention sur fonds publics, notamment après la Grande Guerre. A l'instar des départements de Bretagne pour *La Bretagne touristique*, dès mai 1925 le conseil général de Corse subventionne *La Corse touristique*, lancée six mois auparavant, à hauteur de 500 francs, auxquels s'ajoutent en août de la même année 600 francs provenant de plusieurs syndicats d'initiative (S.I.) de l'île et du continent (la Fédération de la Côte d'Azur et de Corse, les S.I. de Bastia, Calvi, Corte, Sartène), ainsi que la mairie d'Ajaccio, pour 300 francs. En novembre, la revue se considère comme « un des plus puissants instruments de propagande touristique », et envoie « plusieurs centaines de numéros spécimens à tous les casinos de la Côte d'Azur, un grand nombre d'hôtels... »<sup>114</sup>.

L'accessibilité de la petite revue de patrimoine se conçoit enfin en termes d'alignement sur les prix pratiqués dans la production périodique de masse. Le numéro d'un mensuel parisien comme la *Revue universelle* coûte 50 centimes en 1897, tandis qu'un hebdomadaire populaire comme *La semaine des familles* se monte à 25 centimes, que le supplément illustré du *Petit Parisien* est à 15 centimes, tout comme des séries éditées par Hachette, intitulées justement *Mon journal à 15 centimes*. Entre 1880 et 1914, la petite revue de patrimoine oscille, pour un mensuel, entre 20 et 25 centimes le numéro (*Lemouzi*, *La Vie blésoise*, *La jeune Picardie*)<sup>115</sup> ; pour un bimensuel, à 30 centimes (*Le Bouais-jan*, *Le Pays lorrain*). La petite revue de patrimoine constitue par conséquent

<sup>113</sup> [Anon.], [entrefilet], *La Bourgogne d'or*, 1/2, octobre 1903, p.4.

<sup>114</sup> [François Piétri], « Editorial », *La Corse touristique*, 11, novembre 1925, p.24.

<sup>115</sup> *La Bourgogne d'or*, ayant maintenu un format de presse, se vend à 10 centimes à partir de 1903. En 1909 Desaymard juge le prix d'achat de *La veillée d'Auvergne* à un franc beaucoup trop cher. Cf. Claude Dalet (éd.), *Correspondance croisée Henri Pourrat - Joseph Desaymard*, Clermont-Ferrand, Amis d'Henri Pourrat (Cahiers Henri Pourrat, 26), 2012, p.32.

un média d'accès plutôt modique<sup>116</sup>, compte tenu de l'analyse faite sur cette même période par Anne-Marie Thiesse : « A l'aube du 20<sup>e</sup> siècle, la grande majorité des familles de salariés ou de commerçants urbains achètent quotidiennement un journal. La dépense, de fait, est minime : le prix du numéro correspond à 13 % du prix du kilo de pain, 17 % du prix du litre de lait. Le salaire mensuel masculin varie entre 2 et 6 francs par jour en province, et jusqu'à 10 francs à Paris »<sup>117</sup>.

Même si le journal est moins répandu dans les campagnes, « celles-ci subissent aussi l'attraction du journal et nombreuses sont celles qui l'achètent une fois par semaine, à l'occasion d'un voyage au bourg proche (les journaux de province prévoient souvent un numéro spécial hebdomadaire à cet effet) »<sup>118</sup>, formule que partage justement le vivier de la petite revue de patrimoine.

### c. Faire œuvre d'utilité publique

La revue compte également avoir une utilité pratique, notamment dans le fait de retranscrire, de diffuser ou de relayer des préoccupations locales, à travers des comptes rendus, mais aussi des formes de *digest* des questions et réflexions du moment, ainsi dans *Le pays d'Ouest* : « Les hommes d'initiative et de pensée originale ne font pas défaut à nos provinces de l'Ouest. Il ne se passe point de journée que dans nos conseils élus, dans nos sociétés littéraires, artistiques ou agricoles, dans les chaires de nos Facultés ou de nos Universités populaires, quelqu'un de nos compatriotes, ne profère quelque utile parole, ne propose quelque ingénieuse solution aux graves problèmes qui nous divisent, n'évoque le souvenir de quelque grand ancêtre, ou ne ressuscite pour une heure de glorieuses ou pittoresques traditions. Nous voudrions au moins que l'écho en parvint jusqu'à nous et qu'unis par un lien durable, tant de généreux efforts produisissent tous leurs effets utiles, offrissent le spectacle exemplaire d'un patriotisme éclairé, d'un régionalisme agissant et sincère »<sup>119</sup>. De même, parmi les buts affichés de *La chronique méridionale*, il s'agit, en guise de « défense de la Province contre

---

<sup>116</sup> L'abonnement annuel d'hebdomadaires des années 1880 s'élève pour *La gueuse parfumée* à 9 francs, pour *La Provence à travers champs* à 6 francs ; pour *La Provence artistique et littéraire* à 12 francs. Des bimensuels publiés dans les années 1890 à Paris comme *Le Bouvais-Jan* s'élève à 6 francs en 1897, ou comme *Lemouzi* au même moment, à 5 francs. La baisse des prix d'abonnement correspond à ce qui est indiqué par Geslot et Hage dans « Recenser les revues », dans *La Belle époque des revues (1880-1914)*, p.37 ; les prix des petites revues étudiées sont en revanche au-dessous de la moyenne de 8 francs établie dans ce même ouvrage pour les années 1900. L'abonnement à *La jeune Picardie*, publiée en baie de Somme est de 2,5 francs en 1900, ceux de *La vie blésoise* et de *La Bourgogne d'or*, de 3 francs en 1904 ; du *Pays lorrain* à Nancy en 1905, de 6 francs.

<sup>117</sup> Pascale Goetschel, Emmanuelle Loyer (dir.), *Histoire culturelle de la France...*, *op.cit.*, p.13.

<sup>118</sup> Anne-Marie Thiesse, « Imprimés du pauvre, livres de fortune », *Romantisme*, 43, 1984, p.98.

<sup>119</sup> [Anon.], « Pour le lecteur », *art.cité*, p.194.

l'envahissante centralisation parisienne », de « signaler à l'attention de nos lecteurs les hommes et les choses de la Provence et du Midi tout entier »<sup>120</sup>.

Par ailleurs, à l'instar des œuvres littéraires ou artistiques, la petite revue de patrimoine entend jouir « de la même considération que les archives »<sup>121</sup> ; elle vise dans ce sens à constituer un matériau culturel de référence sur un espace, non pas à la manière des recueils savants, mais comme une compilation documentaire aisément disponible et exploitable. Le projet de recueillir en un même périmètre éditorial des données jusqu'alors ponctuellement publiées, ou de manière dispersée et disparate, notamment dans la presse, représente à la fin du 19<sup>e</sup> siècle l'une des nouveautés majeures de la petite revue de patrimoine et constitue son originalité profonde, à l'exemple d'un magasin pittoresque qui serait exclusivement consacré à une région et qui demeurerait hors de l'emprise des événements et de l'actualité, à distance des débats politiques et historiques, ainsi que Fernand Lamy<sup>122</sup> le précisait déjà en 1874 : « Le journal politique est une nécessité sans doute ; mais aux écrivains il ne donne qu'une publicité éphémère ; la Revue leur assure la permanence (...). La Revue est aujourd'hui le complément et comme l'annexe indispensable du journal politique »<sup>123</sup>.

#### d. Faire œuvre de piété

Il s'agit par conséquent de soutenir le discernement des vraies richesses, face à une vie moderne qu'un Louis Beuve réduit à un « soi-disant progrès », faiseur d'« oublieux »<sup>124</sup>, en faveur au contraire d'un sentiment de fierté d'appartenance. Déjà en 1895 un appel est lancé dans *Le Bouais-Jan* afin de susciter depuis l'inconscient collectif un héritage culturel et les caractéristiques d'un tempérament propre à des origines communes. Or dans ce domaine déjà largement exploité par l'édition des livres, il s'agit d'aller plus loin, en particulier d'approfondir ce qui a déjà été évoqué dans de nombreuses productions spécialisées sur les espaces, notamment les guides de tourisme, mais qui ne s'y trouve traité que de manière incomplète, superficielle, schématique, ou dont les évocations se cantonnent aux éléments les plus pittoresques, supports factices d'une invitation continue aux divertissements de toutes sortes.

---

<sup>120</sup> Duranquet, « Contre la centralisation », *La chronique méridionale*, 17, janvier-février 1902, p.3-4.

<sup>121</sup> Yves Chevrefils-Desbiolles, « Avant-propos : Anch'io son editore », dans Rossella Froissart Pezone et Yves Chevrefils Desbiolles (dir.), *Les revues d'art : formes, stratégies et réseaux au XX<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p.19.

<sup>122</sup> Fernand Lamy (+1880), journaliste, fondateur de la *Revue de l'Agenais* en 1874.

<sup>123</sup> Fernand Lamy, « Avant-propos », *Revue de l'Agenais*, 1, janvier 1874, p.5.

<sup>124</sup> Louis Beuve, « Le Bouais-Jan », art.cité, p.3.

« Il est bien certain pour nous qu'il est impossible de faire un récit de voyage ou d'excursion sans être pédant et exciter les bâillements du lecteur. 'Comment ne voulez-vous pas, disiez-vous qu'on trouve fastidieuse la description d'une ville, d'une montagne, d'une forêt, lorsque vous citez à tout propos des chiffres de population, de distance, d'altitude ? Est-il possible qu'on prête longtemps l'attention à une énumération interminable de chemins, de routes, de sentiers, de poteaux indicateurs et de bornes kilométriques ? Vous avez beau faire : si vous me parlez d'une montagne, vous ne manquerez pas de dire qu'elle est élevée ; s'il s'agit d'une vallée, vous chercherez à prouver qu'elle est large ou étroite ; une grotte sera toujours sombre, un précipice excessivement profond et un bois horriblement épais' »<sup>125</sup>.

C'est toujours dans ce même esprit qu'en 1928 Georges Avril, désigne les guides et la littérature de tourisme comme des contenus composés de renseignements « pratiques et exacts » et de « photographies documentaires sans prétentions artistiques » ; ils sont des « instruments de publicité et de travail », comportent des « explications schématiques », issus d'une « écriture non spontanée » ou encore avec une idée « préconçue »<sup>126</sup>. Dans son rôle d'éveil des sensibilités la petite revue de patrimoine n'est certes pas un lieu de dénonciation de la promotion des espaces, et notamment du tourisme considéré comme utile, nécessaire même. En revanche, une telle promotion ne saurait constituer l'exclusivité de l'expression du fait local – y compris à travers son dynamisme économique – qui se trouverait captif de lieux et de sites ponctuels, comme ce qui est jugé du guide touristique dans *Lemouzi* en 1903 : « Je comprends et excuse son laconisme ; mais il me paraît véritablement malheureux, et pour notre pays et pour les touristes, que les nombreux bijoux naturels du Limousin ne soient pas mis dans toute la lumière qu'ils méritent. C'est avec une impression toujours la même, faite de regret, que l'on s'éloigne de ces deux sites, au milieu de ce calme frais et pur d'une nature encore agreste, mais dont le charme vous étreint, à votre insu, comme une caresse pieuse faite de souvenirs. Voilà ce que ne peuvent dire les Guides, ce qu'ils ne peuvent faire sentir »<sup>127</sup>.

C'est aussi dans cet objectif que certaines rubriques de petites revues prolongent explicitement des monographies de référence sur leur périmètre d'expression, et constituent par-là leur continuation. Onésime Reclus<sup>128</sup> est régulièrement évoqué à ce titre, à travers sa collection des *Sites et monuments*, véritable « armorial pittoresque de la France » selon les termes de Paul Mieille<sup>129</sup>. De même, à partir d'août 1901, une série intitulée « A travers la Picardie » se place dans

---

<sup>125</sup> Alfred Saurel, « A l'instar de Chapelle », *La Provence à travers champs*, 2, 4 septembre 1880, p.5.

<sup>126</sup> Georges Avril, « La vie des livres », *Mediterranea*, 2/20, août 1928, p.55.

<sup>127</sup> A.-L.-L. Valette, « Le Limousin pittoresque, le Chalard », *Lemouzi*, 7, 1903, p.172-173.

<sup>128</sup> Onésime Reclus (1837-1916), géographe, notamment collaborateur du *Tour du monde*.

<sup>129</sup> Paul Mieille, [éditorial], art.cité, p.1.

*La Picardie littéraire* à la suite d'Ardouin-Dumazet<sup>130</sup>, et dont l'introduction débute ainsi : « Dans l'ouvrage désormais classique qu'il consacre à nous faire connaître la France entière dans sa vie intime, dans son activité commerciale et agricole, dans ses paysages si divers, dans ses souvenirs aussi, M. Ardouin-Dumazet, l'un de nos écrivains les plus appréciés, fait une description très intéressante du pays si pittoresque qu'est le Marquenterre »<sup>131</sup>.

La réaction des équipes de rédaction, on le précisera au chapitre 4.B, va aussi à l'encontre de certains clichés portés sur la province, et qui obèrent son image. Dans son manifeste inaugural de 1927, la rédaction de *La vie en Alsace* insiste sur la nécessité d'une reprise par les Alsaciens eux-mêmes de leur expression identitaire, par la constitution d'un « organe de chez nous ». Les titres antérieurs à la réunification à la France ont en partie été pilotés depuis l'Allemagne, Paris ou Nancy, or il y a nécessité à exprimer « non pas l'Alsace des romans, mais celle de la réalité »<sup>132</sup>.

Il s'agit donc de faire œuvre utile par une mise à disposition d'informations, d'éléments de promotion mais aussi d'identification, et plus encore en vue d'affermir une dimension inspiratrice et stimulante de l'espace, tout en proposant des contenus accessibles. Les petites revues de patrimoine n'hésitent d'ailleurs pas à brocarder les diverses poses dans les productions aspirant au maniérisme ou à l'érudition<sup>133</sup> : « Ah ! si l'on savait tout l'agrément que présentent les recherches dans les vieux documents, s'exclame ironiquement Ernest Héren, chacun, devenant archéologue ou antiquaire, se plongerait avec passion dans les paperasses jaunies, bravant la poussière des siècles, les microbes et les médecins »<sup>134</sup>.

Ce maniérisme est bien-sûr également littéraire ; ainsi dans *Le pays d'Ouest* en 1911 : « Alors que diminuent les poètes qui écrivent des lignes inégales avec des ajustements de rimes, nous avons des légions de prosateurs pour lesquels la langue ordinaire suffit à exprimer l'infini du rêve, les nuances du sentiment, les ardeurs de la passion. Ces prosateurs sont de merveilleux artisans littéraires : interminable devient la glorieuse liste de ces romanciers aux œuvres 'pleines de sens, riches de vérité et de poésie' »<sup>135</sup>. De même, dans la même revue en 1912 : « Aussi, ne saurait-on vraiment pas à quel degré de fine sensibilité le cœur, l'esprit et l'intelligence sont cependant susceptibles de parvenir dans

---

<sup>130</sup> Ardouin-Dumazet (Vizille, 1852-1940), journaliste, auteur de la collection de guides éditée chez Berger-Levrault *Voyage en France* entre 1893 et 1907.

<sup>131</sup> Anatole Gosselin, « Au pays du Marquenterre », *La Picardie littéraire et artistique*, 2/14, août 1901, p.301.

<sup>132</sup> [Anon.], « A nos lecteurs », *La vie en Alsace*, 1, janvier 1923, p.1.

<sup>133</sup> Cf. Noël Sabord, « Deux fragments de l'œuvre du sieur de Balzac », *Le pays d'Ouest*, 30, octobre 1912, p.626.

<sup>134</sup> Ernest Héren, « Une excursion dans les registres aux actes de baptêmes, mariages, sépultures », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/5, mai 1904, p.222

<sup>135</sup> Victor Valory Le Ricolais, « Un roman régionaliste », *Le pays d'Ouest*, 10, décembre 1911, p.106

ces contrées, s'il ne se trouvait là encore des poètes dignes de ce nom, capables de cristalliser dans des œuvres significatives et d'un art général l'expression et le sentiment essentiels à la petite patrie, la leur. Mais, nous y songeons : de nos jours, à quoi rime, s'il se peut dire, le poète, ou, pour s'exprimer selon les lexiques, celui qui écrit en vers ? — Dans notre époque éperdument scientifique, éprise de sèche concision, alors que se lèvent, et sont salués de préférence aux porteurs de lyre, des légions de prosateurs pour lesquels, avons-nous lu quelque part, 'la langue ordinaire suffit à exprimer l'infini du rêve', et que l'on s'étonnerait, ajouterons-nous, de voir jamais s'excuser d'écrire en prose ; à une pareille époque, qui semble se désaffectionner d'eux, certes, les passionnés de la strophe mélodique et de l'hexamètre harmonieux ne devraient plus avoir qu'une préoccupation polie : laisser, sous forme de livre unique, leur carte de visite à la vie. Au reste, la poésie n'est qu'un chant, et on ne chante pas toujours »<sup>136</sup>.

Dans cette œuvre de piété le ton rédactionnel employé dans la petite revue de patrimoine se veut assimilable au carnet de voyage, à l'œuvre peinte, dont par ailleurs le style entend influencer sur l'image rendue de l'espace. Comme sur une toile, il s'agit de fixer aussi un territoire à travers : « le tumulte des eaux courantes, la mélancolie des étangs solitaires et des soirs, la poésie des matinées embuées et des landes aux bruyères fleuries, en un mot toutes les vibrations de l'âme du Limousin, ignoré, méconnu, mais bien vivant et splendide, au soleil, sous le riche vêtement de ses châtaigneraies, de ses fraîches et riantes vallées, de ses cascades aux blanches chevelures »<sup>137</sup>.

La revue de patrimoine est par conséquent en même temps un organe artistique ; elle manifeste l'espace qu'elle représente sous forme d'herbier, de livre d'or, de préface compilatoire et cumulative à une rencontre effective, dans le sens où il ne s'y départit jamais une dimension, une préoccupation à la fois synthétique et préliminaire. C'est ainsi que dès le premier numéro de *La veillée d'Auvergne*, les principaux emblèmes provinciaux sont tour à tour affichés : Gergovie – « victoire arverne » selon le poète Arsène Vermeuzou<sup>138</sup> – Gerbert d'Aurillac<sup>139</sup>, mais aussi le caractère gaillard et truculent de l'Auvergnat, évoqué à travers le personnage de Silène, satyre précepteur de Dionysos, puis enfin, au travers de poèmes, l'évocation du « rictus effrayant des cratères », des « lacs brillant ainsi que des miroirs d'étain », le « dais de soie » – symbole héraldique – « Gergovie et ses Gaulois célèbres », les « donjons d'Auvergne »<sup>140</sup>...

---

<sup>136</sup> Ernest Fleury, « Le livre d'un homme », *Le pays d'Ouest*, 11, janvier 1912, p.2.

<sup>137</sup> Johannès Plantadis, « Vers le Limousin », *Lemouzi*, 9, juillet 1905, p.195.

<sup>138</sup> Arsène Vermeuzou, « Victoire arverne », *La veillée d'Auvergne*, janvier 1909, p.7.

<sup>139</sup> Louis de La Salle de Rochemaure, « L'or de de la Jordanne », *La veillée d'Auvergne*, janvier 1909, p.27-36.

<sup>140</sup> Augustin de Riberolles, « La nuit d'Auvergne », *La veillée d'Auvergne*, janvier 1909, p.25-26.

## CONCLUSION DU CHAPITRE PREMIER

La petite revue de patrimoine constitue un des éléments de la massification de la production éditoriale des années 1880, à un moment où l'intérêt pour les territoires se développe, notamment de la part de catégories sociales dont les pratiques culturelles affleurent, qu'elles soient elles-mêmes en partie issues de l'exode rural ou bien pratiquant le tourisme, et qui par conséquent s'exprime de préférence par cette forme éditoriale en plein essor qu'est la revue.

Ces publications sont en même temps lancées comme des espaces d'identification en direction de territoires, dans le but d'affiner une production éditoriale existante jugée insuffisante, incomplète, superficielle, ou qui ne permet pas de se faire une connaissance approfondie de l'espace local ni de ses potentiels. De fait, les autres productions provinciales se limitent pour la plupart à des organes d'information ou d'annonces, ou à des répliques de la production parisienne, notamment d'ambition littéraire, mais où les éléments locaux sont peu présents – tropisme parisien oblige<sup>141</sup>.

Le développement des moyens de transport, l'exode rural, la conscription et l'école obligatoire cumulent leurs effets pour donner le sentiment d'une uniformisation, d'un nivellement du pays. Cet effort de valorisation et d'information sur les territoires s'exprime par des projets éditoriaux aux contenus neutres, accessibles au plus grand nombre, qui décantent des données déjà disponibles dans les publications érudites ou la presse d'actualités, mais en vue de les recueillir pour documentation, pour sensibilisation, selon des problématiques propres à certains périmètres, mais aussi en vue de leur célébration, d'un soutien et d'une promotion de leurs potentiels, en une forme éditoriale qui rattache ces revues à un modèle de *proto-magazine* consacré à un territoire.

De l'éclectisme formel qui marque ces initiatives, ressort en guise de justification un mot de Jean Charles-Brun, l'apôtre du régionalisme : « soyez vous-mêmes »<sup>142</sup> ; c'est aussi en cela que de telles publications se rattachent de plein droit au régionalisme éditorial tel que son principal héraut a pu le défendre. Les recueils que ces revues constituent témoignent en revanche d'une

---

<sup>141</sup> Cf. Sylvain Venaire, « Identités nationales, altérités culturelles », dans Dominique Kalifa, *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011.

<sup>142</sup> Jean Charles-Brun, « Le régionalisme, conférence [du 29 novembre 1908] », *La veillée d'Auvergne*, janvier 1909, p.8.



démarche qui reste diffuse, qui exprime une aspiration partagée, en vue de maintenir une certaine personnalité de l'espace à l'encontre d'une supposée uniformité moderne, ce que le directeur de *La vie alpine* en 1927 caractérise en guise de définition, par « une tribune, en somme, où se rencontreront des esprits libres, des artistes, des écrivains, des hommes d'action. Non pas un amalgame bizarre, mais bien plutôt un foyer de vie »<sup>143</sup> ; un espace rédactionnel bâti sur une collégialité, un échange, une écoute, autour des thématiques liées aux territoires.

---

<sup>143</sup> Georges Blanchon, « Déclaration », *La vie alpine*, 1, 5 décembre 1927, p.1.

## CHAPITRE DEUX

### ACTEURS ET COMMUNAUTES DE LA PETITE REVUE DE PATRIMOINE

« Rassurez-vous. Si le dictionnaire de l'Académie vous dit que le mot *Club* signifie *société politique*, c'est que l'Académie est en retard. »<sup>144</sup> (Alfred Saurel)

#### INTRODUCTION

Insérée dans un phénomène plus global de massification éditoriale, la petite revue de patrimoine n'en demeure pas moins, à l'origine, le fruit de démarches individuelles, de rencontres, une expression de la diversité des réseaux consacrés à l'écriture.

En quoi ces différentes démarches peuvent-elles constituer des éléments de définition d'une telle production éditoriale ? On peut notamment se demander quelle communauté – voire quelle catégorie sociale – à travers la petite revue se mobilise, s'implique, s'organise ou donne à voir d'elle-même, de ses préoccupations, des pratiques culturelles liées à son rapport à un territoire. De même, un tel projet éditorial constitue-t-il l'émanation d'une communauté spécifique, ou bien est-il plutôt bâti à l'attention d'un public, autour duquel différentes équipes de rédaction s'articulent ?

Inversement, au sein d'une production périodique pléthorique, que révèlent d'eux-mêmes les contributeurs des petites revues, que révèlent-ils des porosités entre milieux éditoriaux ? La distinction d'un corpus spécifique aux petites revues de patrimoine, faite *a posteriori*, se justifie-t-elle au niveau d'équipes de rédaction qui seraient, elles aussi, identifiables et spécifiques, et, par conséquent, leur profil permettrait-il de préciser le travail de définition amorcé par l'étude du contexte dans lequel ces titres ont été lancés ?

---

<sup>144</sup> Alfred Saurel, « A l'instar de Chapelle », art.cité, p.5.

## A. AUX ORIGINES

### a. Des initiatives individuelles ?

La petite revue de patrimoine est en premier lieu étroitement associée à des tempéraments individuels. Il n'est pas rare, même, qu'un titre soit associé à une personne dont les inclinations ou les facilités tiennent lieu de mode opératoire, de méthode de travail, et dont l'expression, de fait, imprime un caractère particulier à la revue.

Un tel lien a été relevé à propos de *Lemouzi* et de son principal animateur un quart de siècle durant. Jean Dutrech, dit Johannès Plantadis, a 29 ans quand il lance *Lemouzi* en 1893. Tulleois de naissance, il travaille à Paris entre 1888 et 1919 dans l'administration. Il intègre la Société des Limousins de Paris, et devient au même moment membre des deux principales sociétés savantes de Corrèze, siégeant respectivement à Brive et à Tulle. S'exerçant dans le journalisme, il collabore à *La France d'oc*, à la *Revue des traditions populaires* ; il est aussi majoral du Félibrige<sup>145</sup> à partir de 1895, puis intègre le comité de la Fédération régionaliste française au moment de sa fondation en 1900. A l'occasion de son tombeau, Joseph Nouaillac, son vieux compagnon de route, rappelle que « le plus beau, dans la vie de Plantadis, a été son apostolat. Il aimait à s'appeler lui-même un pauvre sonneur de clocher. Il a battu le rappel, suscité les vocations, groupé les énergies : il était pressant, éloquent, impérieux, avec une rare justesse de coup d'œil : au début, on résistait un peu par paresse ou par insouciance, et puis on se laissait entraîner : on venait à la *Ruche*<sup>146</sup>, on venait à *Lemouzi*, on travaillait, on se risquait un jour à produire tant bien que mal. C'était fini : il avait réveillé en vous l'âme des ancêtres, il vous avait rattaché à vos racines : une fois qu'il vous avait fait entendre la voix du pays, on ne pouvait pas plus s'en passer que de la voix d'une mère. Le charmeur avait fait son œuvre »<sup>147</sup>.

Autre exemple de revue étroitement associée à un individu : *La vie blésoise*. En 1905, après ses études dans la capitale, l'avocat solognot Hubert-Fillay revient à Blois ; alors âgé de 26 ans, il tente de former sur place un pôle de dynamisme culturel, dont l'organe mensuel devient *La vie blésoise*. Cette revue traduit l'importation sur les bords de la Loire d'un type inspiré de l'esprit des cabarets parisiens ; elle exprime à la manière montmartroise un esprit populaire, voire un ton libertaire, en vogue au même moment dans la capitale. En même temps elle fait la promotion du patois et de l'artisanat tout en soutenant la promotion de l'activité locale, notamment économique et touristique, et la création de manifestations populaires comme les théâtres de verdure. Avec

---

<sup>145</sup> Les *majoraux*, ou *félibres majoraux*, sont au nombre de 50 au sein du Félibrige, et titulaires de l'une des 50 cigales d'or.

<sup>146</sup> La « ruche corrézienne », association corrézienne, dont Plantadis est l'animateur dans la capitale.

<sup>147</sup> Joseph Nouaillac, « Johannès Plantadis », *Lemouzi*, 1922, p.2.

l'appui d'autres Blésois familiers de la capitale, Paul-Boncour<sup>148</sup>, avocat comme lui, Pierre Dufay, lui aussi avocat, rédacteur en chef de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, ou encore le journaliste Gérard de Lacaze-Duthiers<sup>149</sup>, Hubert-Fillay adosse sa fondation sur un titre de presse tri-hebdomadaire : *Le républicain du Loir-et-Cher*, fondé dix ans auparavant, et dont il est par ailleurs rédacteur en chef.

Les binômes constituent toutefois des schémas plus courants à l'origine des petites revues de patrimoine. Répartis le plus souvent sur les postes de directeur et de rédacteur en chef, voire sur celui de secrétaire, ces collaborations étroites signalent une répartition des tâches entre les deux têtes de la rédaction, mais dénote aussi le périmètre thématique qu'ambitionne l'équipe de rédaction au moment du lancement de la revue. C'est notamment le cas des tandems constitués à la fois d'érudits et d'entrepreneurs, ou encore d'écrivains et d'illustrateurs. Ainsi à l'origine de la revue normande éditée à Paris en 1896, *Le Bouais-Jan*, figure Louis Beuve, commis-libraire, poète et journaliste, associé à François Enault, peintre et caricaturiste, notamment au quotidien *La croix*. De même, la revue tarbaise *Pyrénées-Océan* est fondée en 1905 par Eugène Capdebarthe, négociant et assureur, à laquelle est associé Paul Mielle, professeur d'anglais et responsable associatif dans les domaines de l'excursionnisme et du tourisme ; en 1900 Paul Maison, armurier, et Fernand Poidevin, photographe à la station du Crotoy, animent *La jeune Picardie* ; à l'origine du *Pays d'Ouest* en 1911, Joseph Beineix, avocat à la cour de Paris, et Albert Perrochon, littérateur implanté dans le Poitou. Enfin après la Grande Guerre, *La Bretagne touristique* est fondée et dirigée par Octave Aubert, journaliste et responsable de syndicat d'initiative, secondé par Raphaël Binet, photographe, en tant que directeur artistique ; de même en 1924, *L'Auvergne littéraire* associe Armand Peysson, félibre, et Pierre Balme, directeur médical d'établissements de santé.

#### b. Le relai de réseaux

Au-delà du cercle étroit de la direction, l'équipe de rédaction dénote aussi le périmètre thématique à l'intérieur duquel les contenus des petites revues sont articulés. Par le profil de l'équipe dirigeante, *La jeune Picardie* est étroitement associée à l'activité touristique de la baie de Somme et notamment aux stations balnéaires de Cayeux et du Crotoy, alors en pleine expansion. Toutefois la formule de cette revue évolue à mesure que d'autres profils prêtent leur concours, notamment des auteurs retirés sur la côte, qui soutiennent déjà, par des conférences, des participations aux soirées littéraires, une activité littéraire locale. Ainsi, le normand Charles

---

<sup>148</sup> Joseph Paul-Boncourt (1873-1972), secrétaire particulier de Pierre Waldeck-Rousseau, alors président du Conseil, puis en 1906 directeur de cabinet de René Viviani ; député de Loir-et-Cher à partir de 1909.

<sup>149</sup> Gérard de Lacaze-Duthiers (1876-1958), journaliste libertaire, collaborateur de très nombreux périodiques parisiens.

Diguet, ancien secrétaire d'Alexandre Dumas et critique au *Gaulois*, ou encore le narbonnais Alfred Julia, retiré au Crotoy et auteur en 1875 des *Souvenirs d'un déporté en Nouvelle-Calédonie*, collaborent à *La jeune Picardie*, mais aussi Henri Stein, historien de l'Ile-de-France, éditeur quelques années auparavant d'un cartulaire picard, et qui commet en 1901 dans la petite revue une sérénade<sup>150</sup>.

Par ces ajouts une plus grande variété de sujets se manifeste, déborde le strict périmètre de la baie de Somme, avec notamment un intérêt pour le folklore littoral, puis pour le périmètre historique et linguistique régional. Ces contributions à *La jeune Picardie* entraînent de fait une évolution de son espace d'évocation en direction du département de la Somme, voire même d'un hypothétique espace picard aux contours fluctuants. Il y a effet d'enchaînement ; de relation en relation, par le truchement d'invitations à collaborer, l'espace célébré change de dimension à la même mesure que celle de la revue.

Cette évolution d'échelle et surtout de périmètre géographique de *La jeune Picardie* découle notamment de l'organisation du premier congrès régional des traditions populaires en 1901 à Abbeville, auquel la rédaction participe, conjointement à la Société d'émulation d'Abbeville. Cet événement est l'occasion d'ouvrir plus largement les colonnes de la revue à des acteurs actifs dans le domaine de l'histoire locale. Ainsi Maurice Thiéry, fonctionnaire à Péronne, secrétaire général du groupe de poètes des *Rosati picards*<sup>151</sup> et co-fondateur des dîners parisiens dits « dîners du Flippe », qui étend ainsi l'espace d'investigation de *La jeune Picardie* jusqu'à la haute Somme ; Hector Quignon, professeur au lycée de Beauvais, lui aussi membre des *Rosati picards* mais aussi du groupe parisien des *Franco-picards* ; ou encore le poète patoisant amiénois Maurice Garet, le folkloriste Henry Carnoy<sup>152</sup>. A leur tour les deux *Rosati* sollicitent pour *La jeune Picardie* la collaboration régulière d'une signature de prestige, Léon Duvauchel, habitant aux lisières de la forêt de Compiègne et considéré comme le Mistral picard, tandis que l'activité ethnographique de la jeune revue attire à partir de 1902 les contributions de Paul Sébillot et de chercheurs locaux comme Alcuis Ledieu, bibliothécaire d'Abbeville, ou Léon de Cléry, érudit du Vexin. Tenant compte de cette évolution, cette revue de jeunes informe ses lecteurs qu'elle est maintenant

---

<sup>150</sup> Henri Stein, « Sérénade », *La jeune Picardie*, 8, 15 février 1901, p.192.

<sup>151</sup> Les *Rosati*, dont une section est basée à Amiens, se réclament d'une ancienne société anacréontique du 18<sup>e</sup> siècle basée à Arras et qui, rénovée à partir de 1894, se réunit à Paris, au Procope, de même que périodiquement à Fontenay-aux-Roses. Elle est, selon les termes de Paul Eudel, né au Crotoy et enfant du pays, une société de septentrionaux originaires des départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Oise, de l'Aisne, des Ardennes, qui ont développé à Paris ou conservé en province le goût de l'art et de la littérature.

<sup>152</sup> Henry Carnoy (1861-1930), professeur, chroniqueur et folkloriste.

rejointe par de plus anciens, « nos maîtres »<sup>153</sup>, et de ce fait change de titre après 14 mois d'existence, pour, à partir de son n°10, devenir *La Picardie littéraire* ; de même sa couverture, jusqu'alors inspirée d'éléments marins, reprend des figures plus spécifiquement picardes, à commencer par la silhouette de la cathédrale d'Amiens.

La riche contribution de l'historien Gabriel Henriot à cette revue à partir de mai 1901 constitue par ailleurs un cas tout à fait caractéristique. Partant de ses recherches autour de l'abbaye de Corbie, proche d'Amiens, mais aussi sans doute par le truchement de son collaborateur à la Bibliothèque Forney, Henri Clouzot, secrétaire de Paul Eudel, natif du Crotoy précisément, ce jeune chartiste est amené à apporter une contribution qui s'inscrit au-delà de son propre périmètre d'activité parisienne. Cette collaboration s'inscrit aussi hors de son travail d'historien, puisqu'il compose une histoire de la Picardie comme une histoire populaire par feuilletons, en pleine cohérence avec le ton moins académique de *La Picardie littéraire*, en comparaison de ses autres canaux d'expression comme la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

Autre revue, *La Bourgogne d'or* contribue également en tant que feuille littéraire à assoir le statut mondain d'une station thermale bourguignonne : Santenay. Comme *La jeune Picardie*, son périmètre tout d'abord limité au niveau d'un canton, celui de Chagny en Saône-et-Loire, s'étend à mesure de l'arrivée de nouveaux contributeurs. Ainsi paraissent à partir de 1906 quelques notices ethnographiques de Lucien Guillemaut, médecin et sénateur-maire de Louhans, sur l'autre rive de la Saône. Enfin à partir de 1912 cette revue devient l'organe officiel du « Cep burgonde », association poétique dont le périmètre s'étend peu à peu pour atteindre dans l'entre-deux-guerres l'ensemble de l'espace bourguignon.

Le périmètre d'expression de la revue par conséquent n'est pas fixé une fois pour toutes lors de son lancement, mais évolue en fonction des groupes qui s'y adjoignent ou même qui la côtoient, de telle sorte que l'assiette thématique, le ton de la revue, loin d'être concentrés et cohérents à la manière d'un organe de cénacle, au contraire demeure flottant et extrêmement ouvert.

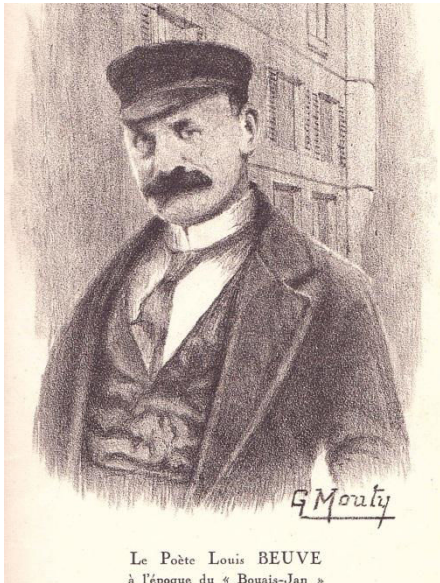
Ainsi *Le Bouais-Jan* émane d'une association du même nom, fondée en mars 1896 par deux normands exilés à Paris et frottés de journalisme<sup>154</sup>. Il s'agit d'une société dite d'originaires, c'est-à-dire regroupant d'autres Parisiens natifs d'une même région d'origine, en l'occurrence la Basse-Normandie. Le but d'un tel groupement est de rassembler, de permettre d'entretenir des relations

---

<sup>153</sup> [Anon.], « A nos amis, à nos lecteurs, à nos confrères », *La jeune Picardie*, 9, 15 mars 1901, p.201.

<sup>154</sup> Pour un historique détaillé de cette association, cf. Gustave Mouty, *Le Bouais-Jan, histoire d'une vieille société normande à Paris, 1896-1906*, Cherbourg, Morel, 1938.

amicales, d'offrir aux jeunes un centre de référence dans Paris et un lieu de distraction saine, de faire revivre enfin le caractère du pays natal. L'idée de cette fondation naît de l'émulation constituée par une feuille de liaison hebdomadaire réalisée par d'autres originaires de basse Normandie : *L'union normande*, au sein de laquelle Beuve, futur fondateur du *Bouais-Jan*, fait ses premières armes de rédacteur mais aussi de poète patoisant. D'autres futurs acteurs du *Bouais-Jan* s'y retrouvent aussi, ainsi que les poètes de l'École de l'Orne regroupés autour de Gustave Levavasseur.



d'après Gustave Mouty, *op.cit.*, p.6.

*Le Bouais-Jan* est fondé dans la salle d'un débit, « Au bon cidre d'Avranches », « havre de Normandie », auquel se joignent les rapins de l'Académie Julian toute proche, ainsi que des artistes indépendants, dont François Enault, caricaturiste à *La croix* sous le pseudonyme de Mob, plus tard surnommé le « Millet du Cotentin », réputé par ailleurs peindre « en patois ». Le ton, la manière et le mode d'écriture de la jeune revue se ressent nettement de l'ambiance originelle de café parisien, comme on le verra au chapitre 3.C. Par ailleurs une autre feuille de liaison entre originaires, *L'union normande*, soutient et relaie le jeune *Bouais-Jan* avec lequel son abonnement est jumelé.

La revue est lancée le 8 janvier 1897 ; elle s'appuie à la fois sur cette communauté parisienne d'originaires mais aussi sur plusieurs littérateurs normands connus pour leurs collaborations dans la presse locale de la Manche, dans des sociétés savantes normandes, comme celles d'Avranches et de Cherbourg, tandis que l'année même de sa fondation, Beuve, l'un des co-fondateurs, regagne Saint-Lô pour prendre la direction du *Courrier de la Manche* sans pour autant abandonner sa collaboration au *Bouais-Jan*. Lors d'assemblées régulières, appelées les « batteries de sarrasins » – équivalent lointain des jeux floraux du Midi, des fêtes de l'églantine en Limousin, de la violette ou de la rose en Picardie – les littérateurs préparent des œuvres inédites qui sont ensuite publiées ; on sollicite aussi les maîtres demeurés en Normandie, notamment Alfred Rossel, le « Mistral normand »<sup>155</sup>, ce qui donne à la revue, à l'origine simple organe catégoriel parisien, une dimension de plus en plus provinciale, qui se renforce par une extension des contributeurs sur toute la basse Normandie au tout début du 20<sup>e</sup> siècle.

Dans le même esprit que *Le Bouais-Jan*, *La Veillée d'Auvergne* est l'organe mensuel d'une association du même nom, « société artistique et littéraire du Massif central » fondée quelques mois

<sup>155</sup> cf. Gustave Mouty, *Le Bouais-Jan*, *op.cit.*, p.7 et suiv.

auparavant à Clermont-Ferrand, et qui s'adresse à la « colonie auvergnate » de Paris, là encore dans l'objectif de créer entre originaires et amis de l'Auvergne, des liens d'amitié et de solidarité. Au-delà de sa propre association, la revue relaie plusieurs autres groupements d'originaires notamment spécialisés dans l'organisation de l'entraide dans la capitale, de banquets ou de manifestations culturelles, comme la *Soupe au chou*, la *Jeunesse auvergnate*. Enfin, par le truchement du président de *La veillée d'Auvergne*, Eugène de Ribier, par ailleurs directeur de la *Revue des poètes*, une partie de la rédaction se constitue à partir d'auteurs parisiens, se mêlant aux réseaux locaux, notamment celui des érudits de la société cantalienne de *La Haute Auvergne*. *La Veillée d'Auvergne* constitue à ce titre, au sein de sa rédaction, un réel exemple d'équilibre entre sociabilités parisiennes et notabilités de province.

## B. CE QUE LA REVUE MANIFESTE DE GROUPES DÉJÀ EXISTANTS

### a. Exprimer une communauté

La petite revue ne constitue pas seulement l'expression d'une équipe de rédaction, si diverse soit-elle ; elle a aussi en charge de manifester des communautés, explicitement constituées ou non, de rendre compte de leurs activités, de revendiquer pour elles un périmètre, une audience, de dresser, à l'image d'une structure officielle, d'une société savante, les annales de leurs activités et en quelque sorte d'assumer leur autocélibration.

Ainsi *Lemouzi* relaie les activités à la fois de l'Ecole limousine, dont elle constitue l'organe, et d'un groupe de jeunes gens fondé à Paris la même année, la « Ruche corrèzienne », « société amicale, littéraire et artistique de la Corrèze » animée depuis Brive par Louis de Nussac et depuis Paris par Johannès Plantadis<sup>156</sup>. Cette Ecole limousine, affiliée au Félibrige, est fondée dix-huit mois plus tôt en 1892 à Brive sous l'impulsion du languedocien Sernin Santy, futur *majoral*, qui sollicite comme *capiscol*<sup>157</sup> Joseph Roux, considéré comme l'initiateur de la renaissance de la langue limousine, et auréolé par le succès de ses *Pensées* publiées chez Lemerre en 1885, puis par ses *Chansou lemouzina (L'Epopée limousine)*, chez Picard en 1889<sup>158</sup>. C'est sous ce haut patronage que *Lemouzi* est lancée en 1894, puis qu'est entreprise, sur ses trois premières années d'existence, la publication de la maîtresse œuvre de Roux, une *Grammaire* limousine. Parallèlement à cette

---

<sup>156</sup> Cf. Joseph Nouaillac, « Joseph Roux et la renaissance limousine », *Lemouzi*, 9, mars-avril 1905, p.75-90.

<sup>157</sup> Le *capiscol*, ou *cabiscol*, dirige une école félibréenne.

<sup>158</sup> Sur Joseph Roux, cf. Robert Joudoux, « Joseph Roux. Félibre, penseur et poète », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2, juin 1969, p. 267-276.



publication, un complément littéraire est inséré dans *L'écho de la Corrèze*, organe de la « Ruche corrézienne » auquel *Lemouzi* se jumelle, avant leur fusion à partir de 1895.

L'espace d'expression de *Lemouzi* relève donc en premier lieu de celui de l'Ecole félibréenne du même nom, *maintenance* en puissance au sein de l'organisation félibréenne, et qui, outre l'ancien Limousin historique, comprend une partie de la Charente, de la Dordogne et du Lot. De fait l'Ecole initialement basée à Brive essaime en une série d'autres Ecoles, qui se regroupent en une Fédération provinciale des Ecoles limousines, au sein de laquelle Joseph Roux de *capiscot* devint le *chaptal*<sup>159</sup>.

*Lemouzi* fait un retour sur les éléments du renouveau linguistique limousin, notamment les comptes rendus des Jeux de l'églantine, reconstitution annuelle à partir de 1894 des jeux floraux, de même que des concours littéraires et artistiques qui y sont rattachés, et d'expositions artistiques ou ethnographiques. Le premier numéro de *Lemouzi* paraît d'ailleurs au moment de la première *félibrée*, de la première « fête artistique et littéraire » de l'Ecole limousine, organisée à Brive en novembre 1894, et qui comprend des conférences et des concerts.

En revanche, parallèlement à l'Ecole limousine, les « enclaves » parisiennes constituées par certaines communautés d'originaires sont également présentes dans les contenus de *Lemouzi*. Comme on le verra dans le chapitre 7.B, ces groupes exilés dans la capitale prolongent les espaces régionaux d'origine, et notamment concentrent « initiatives et moyens financiers »<sup>160</sup> ; comme *La veillée d'Auvergne* et *Le Bouais-Jan*, la jeune revue y rejoint par conséquent d'autres structures, notamment les associations en charge de promotions touristiques ou culturelles du Limousin : excursionniste, thermalisme, *mondanisme*... Cette conjonction d'intérêts et la mutualisation des propagandes pour atteindre des publics très divers, pour exercer « une certaine influence sur l'opinion », sont à la source d'une certaine porosité entre les organes de chaque domaine d'action impliqué.

Ainsi, parallèlement à son implantation félibréenne, *Lemouzi* est étroitement liée aux communautés d'originaires vivant à Paris. Cette revue est ainsi jumelée dès 1892 avec la « Ruche corrézienne » dont elle relaie les activités et les travaux, notamment ses nombreuses conférences dont elle reprend les contenus dans ses colonnes, puis en 1905 avec l'association de promotion touristique « Vers le Limousin ». On y entend exciter « le zèle de ses adhérents pour l'organisation d'excursions, l'ouverture de cours et conférences, l'organisation d'un musée, d'une bibliothèque »,

---

<sup>159</sup> Le *chaptal* est à la tête d'une fédération provinciale d'écoles félibréennes.

<sup>160</sup> Cf. Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France*, *op.cit.*, p.36-37.

encourager « la publication de guides et de livres illustrés, sur le pays, l'organisation de conférences, de fêtes, de concours de tourisme et des sports, qui s'y rattachent (courses, jeux, pêche, chasse, hippisme, nautisme, etc.) ; en un mot tout ce qui pourra aider, non-seulement à faire connaître et aimer notre région, mais encore à développer ses richesses et sa prospérité »<sup>161</sup>. Par ailleurs Plantadis et ses amis parisiens sont étroitement liés avec certains régionalistes et félibres du Midi également présents dans la capitale : Amouretti, Fabre, Maurras, Charles-Brun, dans la mouvance de l'École félibréenne de Paris, dont Plantadis est d'ailleurs le vice-président<sup>162</sup>.

Cette double implantation, comme pour *La veillée d'Auvergne*, explique que *Lemouzi*, pourtant d'emblée autoproclamée organe félibréen, demeure dès sa première Série – publiée entre 1895 et 1897 – une revue majoritairement de langue française, y compris sous la plume du *capiscol* Joseph Roux lui-même. Situation qui, de fait, contraste avec le manifeste fondateur de 1894, qui qualifie, à côté des « fascicules didactiques » que sont la *Grammaire limousine* de Roux, une partie littéraire, alors confiée à l'*Echo de la Corrèze* puis à *Lemouzi* elle-même à partir de 1895, et considérée à l'origine comme simple publication auxiliaire à la « partie dogmatique » que constitue l'œuvre de Roux : « ils auront ainsi la règle et l'exemple »<sup>163</sup>.

En revanche *Lemouzi*, malgré la complexité de ses réseaux, désigne un type de publication qui n'est pas un projet de parlement culturel régional, de tribune militante, ni de représentation exclusive d'une expression régionale, comme en témoigne l'existence d'autres canaux parallèles, avec lesquels d'ailleurs existent des croisements de citations et des échanges de références, mais sans tentative de fédération. De même, ne sont pas rassemblés dans les sommaires de *Lemouzi* tous les auteurs identifiés autour du Limousin, que ceux-ci paraissent dans les feuilles de la capitale – comme *Le tour du monde*, *Le tour de France*, *La revue universelle*, *Le Larousse mensuel*, les collections de guides touristiques, etc. – ou dans les grands titres régionaux, comme par exemple l'avocat René Farnier<sup>164</sup>, futur fondateur de *l'Escòla dau Barbichet* et principal chroniqueur régionaliste du moment à *La gazette du centre*, quotidien limousin édité à Limoges.

La représentation et le relai des groupes forment un élément essentiel des contenus de la petite revue de patrimoine. À travers elle, le groupe se dit, affiche son existence, une expression, et proclame une pratique culturelle, littéraire, jusqu'à constituer entre rédaction et lectorat une autre forme de porosité, de collégialité, au sein de laquelle le lecteur se sent à son tour enclin peu à peu à prendre la plume, et inversement au sein de laquelle le contributeur peu à peu enclin à délaiss

---

<sup>161</sup> Johannès Plantadis, « 'Vers le Limousin' », art.cité, p.196.

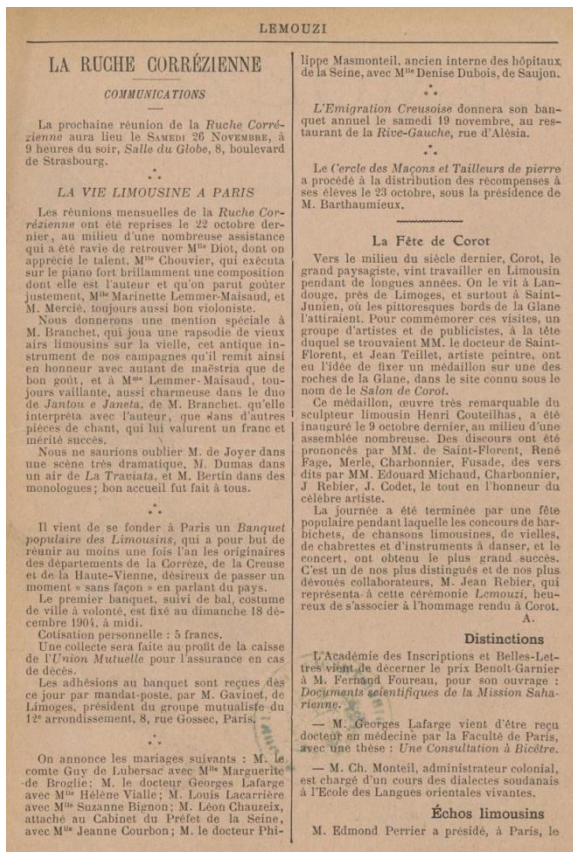
<sup>162</sup> Joseph Nouaillac, « Johannès Plantadis, l'homme et l'œuvre », *Lemouzi*, 1922, p.53-54

<sup>163</sup> Joseph Roux, « Grammaire limousine, introduction », *Lemouzi*, 1, novembre 1893, p.III.

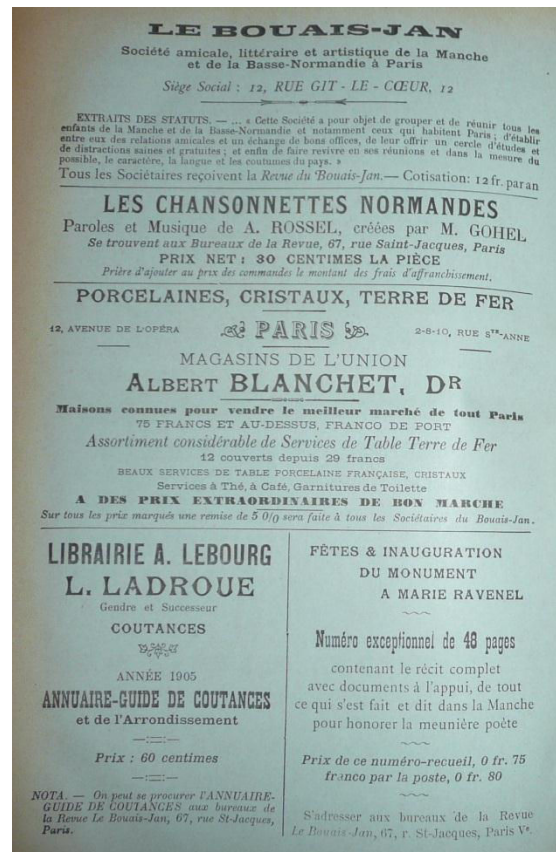
<sup>164</sup> René Farnier (1888-1954), majoral en 1928.

position magistrale, à la manière de l'abbé Joffre, pourtant collaborateur de longue date de *Lemouzi* : « Je dois d'ailleurs, me souvenir que mes lecteurs ont déjà des connaissances qui, par-ci, par-là, sont même supérieures aux miennes. (...) Et les abonnés de *Lemouzi*, j'en suis certain, me liront avec une bienveillance au moins égale à la simplicité qui m'a fait prendre la plume. Et ce sera bien !... »<sup>165</sup>.

Cette analyse n'est pas sans éclairer, on l'évoquera plus loin dans ce chapitre, l'évolution de la sociologie des contributeurs de cette production, notamment sur le 20<sup>e</sup> siècle, dans la mesure où la motivation de l'écriture relève désormais d'une contribution suscitée au sein d'une vaste collégialité spatialisée ; les individus n'écrivent pas parce qu'ils aiment avant tout taquiner la muse mais dans l'idée de favoriser, éventuellement à la lumière de leurs compétences professionnelles, la promotion et la connaissance d'un espace commun.



(fig.4) Informations concernant les associations d'originaires en 2<sup>e</sup> de couverture de *Lemouzi*, 8/106, novembre 1904.



(fig.5) Page d'annonces du *Bouais-Jan*, 1905, avec annonces de Paris et de province.

Par ailleurs les communautés apparaissent à travers les comptes rendus de conférences, d'excursions, de concours littéraires, de représentations et de banquets, de même qu'à travers des articles d'hommage, l'évocation de lieux emblématiques dont chacun peut se réclamer. La petite

<sup>165</sup> Jean-Baptiste Joffre, « Propos philologiques », *Lemouzi*, 1929, p.207.

revue peut ainsi constituer, à l'instar de *Lemouzi* un *bottin mondain* des « enfants du Limousin », où la communauté, comme dans *Le Bouais-Jan*, apparaît à travers des brèves, une « chronique », des « échos du pays », ou au travers d'un carnet inséré dans les feuillets, relayant certaines informations personnelles. Les banquets et soirées organisés dans les cabarets parisiens au sein des colonies d'originaires constituent aussi largement l'âme de la revue, et pour une large part alimentent son comité de rédaction.

L'expression d'une communauté s'affirme également par la publication d'éléments en rapport avec le volume des abonnements, qui contribue à affirmer un périmètre et qui constitue en même temps un indicateur intéressant de l'écho que suscitent les petites revues. Ainsi au terme de sa première année de parution, fin 1900, *La Jeune Picardie* annonce « près de 700 abonnements ! »<sup>166</sup>. Après trois mois d'activité, *La Corse touristique* compte déjà en 1925 « plusieurs centaines d'abonnés »<sup>167</sup> ; plus de mille, deux mois plus tard<sup>168</sup>, 1 200 en septembre. *L'Auvergne littéraire* publie en 1926 le chiffre de près de 500 abonnés<sup>169</sup>. Cette tendance ne saurait toutefois permettre une réelle analyse quant au tirage et à la diffusion de ces titres, tant les données demeurent, à ce jour, incomplètes et disjointes. Le dépouillement des registres d'archives du dépôt légal des périodiques, que ce soit dans les dépôts en région comme aux Archives nationales, ne donne aucun élément complet. Seul *Lemouzi*, dans les registres constitués pour le département de la Corrèze, est crédité d'un tirage déclaré pour 1900 s'élevant à 3 000 exemplaires<sup>170</sup>, soit presque le niveau d'un supplément littéraire hebdomadaire de presse régionale, ce qui paraît exceptionnel en rapport à une moyenne que l'on peut *a priori* ramener, pour une petite revue de patrimoine, à un petit millier d'exemplaires dans ses meilleures années.

#### b. Constituer, susciter des communautés

La petite revue de patrimoine évoque en fait une forme de périmètre associatif, rappelle un réseau de « petite bourgeoisie en cours d'acculturation urbaine »<sup>171</sup>, constitué au fil de l'eau, dépendant d'opportunités plutôt que relevant d'une conception réellement fédératrice ; autrement dit, ce type de publication ne répond pas à une démarche homogène et réfléchie, mais se constitue au contraire en fonction d'aspirations, d'engouements et de disponibilités du moment. A l'instar de

---

<sup>166</sup> Paul Maison, Fernand Poidevin, « A nos amis, à nos abonnés », art.cité, p.162.

<sup>167</sup> [François Piétri], « Editorial », *La Corse touristique*, 3, février 1925, p.1.

<sup>168</sup> [François Piétri], « Editorial », *La Corse touristique*, 5, avril 1925, p.2.

<sup>169</sup> [Anon.], « Répertoire des abonnés de l'Auvergne littéraire et artistique par groupement », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 24, juillet 1926, p.24-29.

<sup>170</sup> AN, Registres du dépôt légal à Paris et dans les départements, section Périodiques 1865-1900, liasse Corrèze : F/18(X)/83B

<sup>171</sup> Jean-Claude Chamboredon, « Les usages urbains de l'espace rural : du moyen de production au lieu de récréation », *Revue française de sociologie*, 21/1, p.104, note 11.

la vogue pour l'excursionnisme qui lui est contemporaine<sup>172</sup>, c'est un milieu qui affirme une pratique culturelle, et plus globalement une sociabilité, dont la fin du 19<sup>e</sup> siècle marque l'émergence. Aussi bien dans la capitale qu'en province, c'est donc une couche instruite nouvelle, dont la capacité à la pratique des loisirs émerge, qui aspire à une démarche culturelle renouvelée. Cette catégorie, estime Jean-Claude Chamboredon, est liée à la diversification de la structure des emplois administratifs, notamment en région, à l'expansion du système scolaire<sup>173</sup> et à celle du système d'enseignement supérieur et universitaire des métropoles régionales.

Cette proximité évoquée avec les sociabilités excursionnistes n'est pas qu'une coïncidence. Certaines structures comme le Club alpin français prennent en partie leur spécificité dans le mélange d'une certaine élite et de gens plus modestes<sup>174</sup>, de même les excursionnistes marseillais qui entendent dépasser les catégories pour forger une entité où toutes les professions sont confondues, reposant en cela sur la démocratisation des moyens de transport<sup>175</sup> ; or ces démarches éclairent absolument ce que l'accès d'une classe d'âge à une même capacité culturelle est susceptible de générer en termes de type de publication, au sein de laquelle auteur et lecteur se croisent, à distance d'un élitisme savant, d'un discours délivré magistralement, à travers une évocation partagée des espaces, une mise à disposition d'un savoir et l'expression d'un vivre ensemble, dimension qui se renforce encore au 20<sup>e</sup> siècle à travers l'esprit associatif que la loi de 1901 inscrit dans le marbre et dans lequel toute représentativité est désormais liée au nombre, et non plus au statut des membres. Cet esprit est particulièrement sensible dans les sommaires de la petite revue de patrimoine, où chacun se trouve pour ainsi dire présenté sur le même pied ; les signatures n'étant jamais suivies de fonctions, de titres, ou d'appartenances d'origine.

L'articulation d'une telle communauté procède dans cette production éditoriale par relais successifs, à partir de l'équipe de rédaction, puis de connaissances à connaissances, de milieux à milieux. L'abonnement confère le statut de membre ordinaire de ce réseau, tandis que la contribution rédactionnelle confère celui de membre titulaire, ou bienfaiteur ; la vente au numéro matérialisant le périmètre élargi d'un public rattaché également aux conférences, aux expositions des structures avec lesquelles la petite revue se lie.

Comme l'exprime en 1913 la direction du *Pays d'Ouest* dans son avis au lecteur, la petite revue de patrimoine « n'est pas une auberge où l'on passe mais la maison familiale où l'on s'attarde

---

<sup>172</sup> Cf. Jean-Louis Parisi, Michel Peraldi, « La ligne bleue des Alpilles... », art.cité.

<sup>173</sup> Cf. Jean-Claude Chamboredon, Jean-Philippe Mathy, Anne Méjean, *et al.*, « L'appartenance territoriale comme principe de classement et d'identification », *Sociologie du Sud-Est*, 41-44, 1984-1985, p.70.

<sup>174</sup> Cf. Jean-Louis Parisi, Michel Peraldi, « La ligne bleue des Alpilles... », art.cité, p.28.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p.34.

à deviser, après le labeur du jour »<sup>176</sup>. C'est aussi un espace de rencontre et de prise de contact, notamment dans un effort de rapprochement mutuel. Après la Grande Guerre, le Groupe occitan, dont *Les feuillets occitans* constituent le bulletin mensuel, entend constituer une interface, faciliter un dialogue, notamment entre milieux de la création et milieux économiques ; cette revue concrétise également plusieurs jumelages, comme en 1927 avec la toulousaine *Oc*, et contribue à relayer l'organisation de salons de peinture, démarche qui est à rapprocher pour la même époque d'autres revues comme l'arlésienne *En Provence*, ou *La Bretagne touristique*, notamment dans les contacts établis autour de mouvements artistiques comme celui des *Seiz breur*, ce dont il sera fait état au chapitre 9.A.

### c. Espaces de décroisement

Quels que soit les contextes locaux dans lesquels elles sont identifiées : métropoles régionales, comme à Marseille (*La gueuse parfumée*, *La Provence artistique et pittoresque*, *La Provence à travers champs*), ou à Nancy (*Le pays lorrain*), ou bien adressées à des communautés d'originaires dans la capitale et en même temps aux communautés locales (*Le Bouais-Jan*, *Lemouzi*, *La veillée d'Auvergne*), ou encore appuyées sur des espaces de villégiature propices aux rencontres saisonnières (*La Picardie littéraire*, *La Bourgogne d'or*), la petite revue de patrimoine témoigne d'une aspiration à disposer, au-delà des feuilles locales d'information, d'un organe décent pour s'exprimer et sortir d'un certain isolement, tout du moins culturel. Elle constitue par conséquent le moyen de former une communauté géographiquement dispersée, là où il est difficile de se reconnaître (l'émigration parisienne, la villégiature) ou bien de se réunir en nombre (la province) ; elle permet surtout à cette communauté de se compter, de faire nombre pour exister et peser socialement, que ce soit vis-à-vis de la collectivité comme vis-à-vis d'autres communautés, que celles-ci rassemblent d'autres originaires, d'autres littérateurs. La revue constitue en même temps un produit d'appel pour permettre à de nouvelles couches sociales d'aspirer à une notabilité, à une communauté de s'étendre, mais aussi pour se rapprocher d'autres communautés animées ailleurs de mêmes préoccupations culturelles, qui publient comme elle, et dont elle souhaite éventuellement intégrer le réseau sur une échelle plus ambitieuse, comme on le verra plus loin.

Au premier chef, l'objectif exprimé par les directions éditoriales consiste à créer des liens d'amitié et de solidarité, notamment en encourageant les initiatives présentant un intérêt partagé par l'ensemble des lecteurs, que ce soit à titre culturel, économique ou catégoriel : « Nous ne savons même pas quelle excessive retenue ou quelle suspicion injustifiée a pu jusqu'ici tenir éloignés de nous tant de talents vigoureux, tant d'esprits lucides, fidèlement attachés à la région et préoccupés de son

---

<sup>176</sup> [Anon.], « Pour le lecteur », art.cité, p.194.

avenir »<sup>177</sup>. Une telle volonté de décloisonnement se revendique dès les premiers numéros ; à la lecture des éditoriaux il s'agit notamment de situer l'expression de la revue au-dessus des clivages. Ainsi *La Provence artistique et pittoresque* en 1881 : « Nous allons donc ouvrir une tribune à tous les Provençaux de bonne volonté, qui auront à parler de la Provence chérie, de quelque ordre d'idées que ce soit, n'excluant de ce recueil que les passions irritantes, l'esprit de parti, les préoccupations toujours stériles des coteries et ce qui pourrait blesser la délicatesse et le goût. (...) Nous espérons que cet appel sera entendu de tous, et que de tous les points de notre belle contrée, viendront s'ajouter tous les esprits patients et laborieux, et que cette œuvre collective deviendra comme le livre où les cœurs véritablement amoureux du sol natal aimeront à chercher les traces de leur existence dans cette belle contrée »<sup>178</sup>.

Par-delà une certaine élite, la définition d'un tel intérêt collectif touche par conséquent tous les publics potentiels : bourgeoisie active, professions libérales, ingénieurs et commerçants ; elle passe avant tout par l'attachement à un espace, par l'expression d'une pratique qui n'est plus seulement un exercice spécialisé, un loisir, une façon de faire du tourisme, mais qui en appelle à tous les types d'expériences et toutes les problématiques en rapport avec cet espace.

Ainsi *L'action méridionale*, revue littéraire et régionaliste fondée en 1902, s'affiche comme une « revue de jeunes [qui] estime l'action au-dessus de l'art purement formel », par conséquent au-delà de l'ambition de constituer une tribune, qui entend s'engager en faveur d'une promotion des espaces et d'une sensibilisation des publics. Ernest Gaubert, son rédacteur en chef, précise que « trop d'inconscients, sans culture et sans pensées, ont essayé d'égarer l'effort intellectuel de la jeunesse vers des formules imprécises, qui tiraient leur originalité factice de leur seul manque de méthode. (...) Elles jaillissaient de tous côtés, sous des influences diverses de l'intelligence en révolte, de l'amour du sol natal, du réveil des énergies comprimées »<sup>179</sup>.

Communautés disparates en région, émigrés en ville ou diaspora, groupes plus modestement constitués le temps d'une saison : du fait des disparités identifiées, la base réelle, « physique », de telles communautés peine à représenter une assiette significative ; sa définition et sa célébration dans la revue n'en sont que plus nécessaires ; aux contenus revient le rôle de matérialiser cet espace, cette sociabilité, qui ne peuvent complètement exister ni se développer en dehors d'elle ; autrement dit, il revient à la rédaction de créer un monde de revue, un monde dans la revue.

---

<sup>177</sup> *Ibid.*

<sup>178</sup> [Anon.], « Notre programme », *La Provence artistique et pittoresque*, 1, juin 1881, p.2.

<sup>179</sup> Ernest Gaubert, « La renaissance latine », *L'action méridionale*, 2/1, 1903, p.1.

Dans le cadre des débats sur la décentralisation qui occupent la vie politique française sous la III<sup>e</sup> République, cette capacité d'élaborer de tels périmètres élargis, par une composition dématérialisée de références et d'identités, constitue un aspect essentiel de l'intérêt que présente la petite revue à cette époque, en termes d'affirmations d'identités locales, comme on le verra notamment au chapitre 6.A. En témoigne la revue *Le pays d'Ouest*, fondée en 1911, affranchie de toute référence aux anciennes divisions provinciales, puisque présentant un espace inédit : le Centre-Ouest, calqué sur le réseau des chemins de fer, dits de l'Etat, au-delà de la Loire.

Au-delà des groupes constitués autour d'un même espace de vie, et plus largement autour d'une même origine, la petite revue de patrimoine est aussi un lieu de convergence d'auteurs qui n'ont d'autre lien avec la région évoquée qu'un intérêt personnel : objet d'inspiration ou d'évasion, ou encore réseau d'amitié, et qui par conséquent ne présentent aucun rapport évident avec l'espace qu'ils évoquent.

Ainsi le bordelais Gérard de Lacaze-Duthiers collabore à partir de 1896 à diverses publications parisiennes, dont *La Plume*, *Le Mercure de France*, *Gil Blas*, le supplément illustré du *Petit Journal*, *Le chat noir*, etc. Impliqué dans le mouvement des universités populaires, il participe à la création du Théâtre civique en 1897. C'est sans doute à travers ces engagements qu'il rencontre l'avocat solognot Hubert-Fillay, également impliqué sur ces questions. Celui-ci l'invite à collaborer, dès sa fondation, à *La vie blésoise*, revue engagée sur les mêmes objectifs. La collaboration du picard Phileas Lebesgue au *Pays d'Ouest* relève du même type de coïncidence ; c'est en voisin qu'il est amené à commettre un article sur Auguste Gaud, poitevin exilé près de chez lui en Beauvaisis.

Le provençal Emile Ripert<sup>180</sup> représente à ce titre un profil particulièrement représentatif. Il n'a que 19 ans quand il débarque à Paris en 1899, et collabore dès sa fondation en 1900 à *La jeune Picardie*. Initié au Lycée Henri IV aux Symbolistes et aux Parnassiens, le futur normalien et historien du Félibrige fait publier ses premiers poèmes dans la *Revue contemporaine* du lillois Emile Lante, et c'est vraisemblablement par le truchement des groupements et des sociabilités nordistes, alors très actifs à Paris, qu'il est amené à étendre sa collaboration à d'autres « revues sœurs » comme *La jeune Picardie*, avant de se recentrer sur des revues parisiennes, comme les *Annales politiques et littéraires* à partir de 1904, ou vers la *Revue hebdomadaire* à partir de 1905, puis vers la revue aixoise *Le Feu*. Devenu après la Grande Guerre professeur à Aix-en-Provence, mais aussi examinateur au baccalauréat en Corse, il est à l'origine d'une importante production sur l'ensemble des revues régionalistes du pourtour méditerranéen.

---

<sup>180</sup> Emile Ripert (1882-1948), professeur et félibre.



#### d. Mimétismes parisiens

Comme l'indique Dominique Kalifa, il convient par conséquent de ne pas postuler à la base de la petite revue l'existence de groupes trop définis, mais de les percevoir dans la dynamique même de la publication et des contenus qu'elle génère<sup>181</sup>. Celle-ci catalyse les contributions de communautés diverses, voire disparates ; c'est là paradoxalement que réside sa spécificité. Au-delà des groupes, c'est le projet éditorial lui-même qui est donc à considérer, dans la mesure où il permet de dépasser la question des dispersions géographique et sociologique des contributeurs, et d'identifier un dénominateur commun, une passion convergente, qui permet à ces contributeurs de s'exprimer et de se reconnaître.

Par-delà les manifestes inauguraux, le spectre d'une telle convergence d'intérêts, « cimentée par l'imprimé »<sup>182</sup>, donne matière à l'enrichissement du périmètre thématique lui-même ; ce qui ne va pas sans évoquer l'engagement en faveur d'une cause, plutôt qu'une démarche strictement catégorielle. Le texte contribue à produire imaginativement cette sociabilité, à offrir au groupe des figures d'identification, à fixer ses propres représentations du monde.

A travers cette capacité de convergences la petite revue reproduit aussi ce qui peut se vivre dans la capitale, en termes de commensalités éditoriales et culturelles, que l'éloignement et la dispersion ne permettent ni de reproduire ni de faire partager en province ; des modes de sociabilité aussi, dont les rites – on le verra au chapitre 3.C – inspirent certaines formes rédactionnelles fondamentales de la petite revue, permettant notamment de faire ressurgir, l'espace d'un numéro, comme une prolongation ou le substitut d'une soirée, d'une société, agrégée autour de figures fédératrices, de projets ou d'aspirations de toutes sortes<sup>183</sup> ; toute une émulation de talents en fait que seule Paris a la capacité matérielle de rassembler et de féconder.

Autant de traits d'intelligence, d'intuition, de sensibilité et d'émotion, qui présentent dans les petites revues le défi d'être virtuellement présentés, reproduits ; autant de schémas dont s'inspirent les équipes de rédaction, à travers lesquelles des sociabilités littéraires se réalisent, malgré tout, non sur un même lieu, mais en fonction d'une contribution régulière à une même revue, en un même salon dématérialisé. Il y a donc ambition dans les contenus à mimer, à reproduire une sociabilité physique : « Dans toute notre contrée il y a une floraison de poètes timides et de gentils rimeurs qui s'ignorent les uns des autres (...) Pourquoi ne se grouperaient-ils point, ces

---

<sup>181</sup> Thomas Louet, « La revue », art.cit., p.352.

<sup>182</sup> Guillaume Pinson, « Imaginaire des sociabilités et culture médiatique au XIXe siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 110, 2010, p.622.

<sup>183</sup> Vincent Laisney, « Cénacles et cafés littéraires : deux sociabilités antagonistes », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 110, 2010, p.581.

éléments intellectuels qui, isolés, sont impuissants et qui, unis, seraient forts ? (...) Je rêve d'un Cercle amical des Aèdes bourguignons, d'une sorte de Club poétique et régionaliste où l'on viendrait causer librement entre disciples des Muses, où l'on viendrait lire des poèmes et échanger des idées et des projets »<sup>184</sup>.

#### e. Communautés d'intérêts et opportunistes

Toutefois la constitution en région de commensalités virtuelles n'est pas la préoccupation des seuls littérateurs. Le caractère apparemment anodin de l'évocation des espaces « ne saurait masquer les enjeux sous-jacents »<sup>185</sup> ; les revues sont notoirement un moyen d'obtenir une publicité et d'atteindre une certaine reconnaissance ; l'identité locale qui s'y exprime peut également servir certains discours, certaines influences ; des groupes de pression et d'opinion peuvent se renforcer grâce à elles, y compris certaines catégories d'érudits, et d'« académiques », *analystes* et en même temps *protagonistes* de « politiques identitaires »<sup>186</sup> au sein de certaines provinces. Différentes catégories « certes différemment pourvues en capitaux (économiques, politiques, symboliques) », mais attentives à l'intérêt local « pour faire avancer aussi leur propre intérêt »<sup>187</sup>, posent ainsi sur le local leurs modes de lecture, leurs vocabulaires, et engagent dans les petites revues de patrimoine une coexistence rédactionnelle inédite, manifestent une variété et des porosités qui se répercutent sur celle des publics.

A ce titre une catégorie d'agents locaux est notamment à distinguer, qui surgit à un moment où l'attachement aux territoires, où les questions d'identité entrent en résonance avec des préoccupations plus spécifiquement d'ordre économique, commercial ou « mondainiste », par conséquent à un moment où les thématiques du local et des espaces trouvent un écho auprès des entrepreneurs et des aménageurs impliqués dans toutes sortes d'initiatives, il s'agit des entrepreneurs.

« Les élites industrielles et entrepreneuriales qui sont le moteur du lancement des zones balnéaires sont proches des milieux d'artistes. Elles savent mobiliser certains d'entre eux pour transposer dans la littérature spécialisée et dans les industries de l'image de nouvelles façons de montrer les anciens contenus »<sup>188</sup>.

---

<sup>184</sup> Gustave Gasser, « Pour un groupement poétique », *La Bourgogne d'or*, 103, mai 1912, p.1.

<sup>185</sup> Laurent Le Gall, « L'élus et l'ingénieur... », art.cité, p.166.

<sup>186</sup> Jean-François Simon, Laurent Le Gall, « La Bretagne par intérêt », art.cité., p.775.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p.779.

<sup>188</sup> Catherine Bertho-Lavenir, Guy Latry, « Côte d'Argent, Côte d'Émeraude... », art.cité., p.115.

Ainsi, Henri Martinet, architecte et directeur de *Pyrénées-Océan* à partir de 1919, également président du conseil d'administration de la « Foncière de Hendaye ».

L'un des rôles auto-attribués de la petite revue est de relayer ces initiatives, voire d'en constituer localement le vivier : « Les hommes d'initiative et de pensée originale ne font pas défaut à nos provinces de l'Ouest. Il ne se passe point de journée que dans nos conseils élus, dans nos sociétés littéraires, artistiques ou agricoles, dans les chaires de nos Facultés ou de nos Universités populaires, quelqu'un de nos compatriotes, ne profère quelque utile parole, ne propose quelque ingénieuse solution aux graves problèmes qui nous divisent, n'évoque le souvenir de quelque grand ancêtre, ou ne ressuscite pour une heure de glorieuses ou pittoresques traditions »<sup>189</sup>.

Le périmètre des contributeurs de la petite revue de patrimoine correspond par conséquent à un réseau protéiforme, au sein duquel aucune structure institutionnelle ou sociale ne domine absolument, ce qui se vérifie également au niveau des responsables eux-mêmes, dont les parcours individuels, les intérêts et les compétences reflètent cette même diversité. A la première génération de l'extrême fin du 19<sup>e</sup> siècle, celle d'un Louis Beuve, d'un Johannès Plantadis, succèdent ainsi pour le 20<sup>e</sup> siècle des profils encore plus éloignés du type attendu du littérateur de province qui pourrait s'attacher à ces petites productions locales ; c'est notamment le cas après la Grande Guerre du spectre socio-professionnel de certains entrepreneurs de patrimoine.

Directeur de la revue *En Provence* vers l'âge de 30 ans, Louis Laget est à la fois marchand de meubles à Arles, félibre, et président d'un « Groupe d'action régionaliste du Pays d'Arles » fondé en 1923 et dont le siège n'est autre que le *Museon Arlaten*, jadis fondé par Frédéric Mistral. Laget participe notamment à l'École Constantiniennne fondée en 1921, dont le but est d'organiser des conférences et de mieux faire connaître la Provence et la littérature provençale, et dont *En Provence* devient d'ailleurs l'organe à partir de 1923<sup>190</sup>.

Autre profil d'entrepreneur : Pierre Balme, rédacteur en chef de *L'Auvergne littéraire et artistique* à l'âge de 42 ans, d'abord médecin militaire, puis directeur médical d'établissements thermaux en Auvergne (Châtel-Guyon, le Mont-Dore et Vichy) au moment du lancement de la revue en 1924, qu'il dirige sous le pseudonyme de Melle Yxe, puis de Pierre de Rabanese. Il devient par la suite membre de la Société d'histoire de Vichy, président en 1928 puis chancelier de l'Académie des sciences, lettres et arts de Clermont-Ferrand et membre de la Société française d'Archéologie.

---

<sup>189</sup> [Anon.], « Pour le lecteur », *Le pays d'Ouest*, art.cité, p.194.

<sup>190</sup> Rémi Venture, « Les revues historiques et culturelles arlésiennes », *Bulletin des Amis du vieil Arles*, 123-124, 2004, p.134-144.



Photographie prise lors de l'inauguration du Pavillon Breton.

(fig.6) Octave-Louis Aubert en 1937, cliché inséré dans Hervé Cabon, etc., *Octave-Louis Aubert, écrivain, éditeur...une vie pour la Bretagne*, Paris, Asia, 2007, p.27.

Dernier profil : Octave-Louis Aubert. Sans être d'origine bretonne, ce journaliste se fait entrepreneur de tourisme. Installé à Saint-Brieuc à partir de 1893, il devient rédacteur en chef du *Progrès des Côtes-du-Nord* à partir de 1899 et écrit plusieurs textes et scénettes qui sont données dans cette même ville ; il y organise en 1906 un *Gorsedd*, fête druidique d'un type alors très en vogue, dont même *L'illustration* se fait l'écho. Dès 1907 il fonde, toujours à Saint-Brieuc, un syndicat d'initiative et s'engage

dans la structuration régionale des groupes consacrés au tourisme,

jusqu'à devenir le représentant des organismes bretons au sein de l'Union nationale des Syndicats d'Initiative (SI) ; il est également conseiller municipal et président de la chambre de commerce de Saint-Brieuc.

A 52 ans, il fonde en 1922 *La Bretagne touristique*, revue à travers laquelle il s'implique dans la promotion de l'art contemporain breton, notamment grâce à sa proximité avec le groupe des *Seiz Breur* (parmi lesquels figurent Xavier de Langlais, Morvan Marchal, James Bouillé, René-Yves Creston...). La revue est aussi consacrée au développement du tourisme régional à travers une large mise en regard des contenus avec la photographie. La fondation de la revue est suivie deux ans plus tard de celle d'une maison d'édition, qui publie également des séries de cartes postales. Enfin en 1925 Aubert fonde sa propre galerie à Saint-Brieuc, où sont exposées diverses œuvres d'artistes bretons contemporains<sup>191</sup>. Sans bénéficier d'une formation littéraire ou artistique, l'autodidacte qu'est Aubert y aborde toutes sortes de sujets, sur un mode simple, informatif, qui est jugé par ses contemporains juste de ton et de point de vue.

<sup>191</sup> Cf. sur Aubert, Hervé Cabon, Christine Loyer-Roussel, André Soubigou, *Octave-Louis Aubert, écrivain, éditeur...une vie pour la Bretagne*, cat. expo. Saint-Brieuc, Bibliothèque municipale (2007), Paris, Asia, 2007.

#### f. Une diversité sociologique des auteurs

Le lancement d'une petite revue de patrimoine est aussi l'opportunité pour une nouvelle génération d'auteurs d'apparaître au grand jour. Pour la première vague de titres créés entre 1880 et 1905, les collaborateurs sont des individus en moyenne nés entre 1865 et 1875. Ainsi Enault et Beuve qui lancent *Le Bouais-jan* sont âgés tous deux de 28 ans ; *La vie blésoise* est fondée par Hubert-Fillay, alors âgé de 25 ans ; Johannès Plantadis a 29 ans à la fondation de *Lemouzi*. Cette moyenne d'âge des fondateurs se maintient jusqu'à la Grande Guerre.

De même, à l'instar de sa dispersion géographique, la petite revue de patrimoine manifeste une communauté d'auteurs à la sociologie extrêmement diverse, qui s'étend manifestement bien au-delà des catégories professionnelles et des sociabilités établies. Le professeur de lycée et le responsable de syndicat d'initiative sont publiés ensemble, de même l'artisan, le notable, le journaliste, l'universitaire, l'avocat ou l'instituteur, qu'ils soient issus de milieux urbains ou de milieux ruraux.

En termes d'origines professionnelles, sur un échantillon constitué de 200 noms présents dans les sommaires d'une quinzaine de titres publiée entre 1880 et 1930, les proportions sont les suivantes : les enseignants sont les mieux représentés au sein de la petite revue de patrimoine, avec 28% de contributeurs, dont 23% de professeurs et universitaires et 5 % d'instituteurs. Derrière les enseignants viennent les notables, à hauteur de 22%. Les fonctionnaires non rattachés au domaine de la culture et de l'enseignement constituent 12%, notamment dans l'administration des ministères et des douanes. Viennent ensuite les métiers de l'art et de l'artisanat, à 9%. Enfin, à égalité, les fonctionnaires attachés aux établissements culturels, de même que les journalistes, à 8% chacun.

Parmi ces origines socioprofessionnelles, le groupe des notables est plus particulièrement constitué d'avocats, de médecins et de magistrats. Mais progressivement d'autres profils de notabilité apparaissent, ceux qui s'impliquent dans la valorisation et l'animation des territoires en fonction de leur activité professionnelle, de leurs mandats électoraux, ou des structures ou associations qu'ils sont amenés à diriger. Si beaucoup de rédacteurs réguliers apparaissent occasionnellement dans les publications de sociétés savantes, l'érudit n'y constitue donc pas un profil dominant, pas plus que le journaliste, en dépit d'une certaine porosité dans la forme avec les organes de presse locale d'information, comme il en sera fait état au chapitre 3.B.

De même la petite revue ne rassemble pas une catégorie d'auteurs dont c'est l'expression exclusive ; un Charles Le Goffic se lit dans les années 1920 à la fois dans *Ouest-Eclair*, dans *La*

*Bretagne touristique* et dans les *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*. De même, avant la Grande Guerre, que Gabriel Audiat, professeur au Collège Stanislas, collaborateur au *Pays d'Ouest*, mais aussi à la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, à *La quinzaine*, revue littéraire parisienne, au *Correspondant*, à *La revue des poètes*. De même, Georges Desdevises du Dezert, universitaire depuis 1891 à Caen puis à Clermont-Ferrand, collaborateur au *Bouais-Jan*, à *L'Auvergne littéraire et pittoresque*, à la *Revue d'Auvergne*, la *Revue normande*, au *Courrier de la Manche*, au *Moniteur du Puy-de-Dôme* ; Hector Quignon, précepteur des enfants Lesseps avant 1889, professeur au lycée de Beauvais, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les Travaux historiques, collaborateur de *La Picardie littéraire*, de la *Revue des traditions populaires*, de *La province*, des publications de la Société des Antiquaires de Picardie, de celles de l'Académie d'Amiens ; Ulysse Rouchon, clerc de notaire et conservateur de la bibliothèque municipale du Puy, rédacteur en chef de *Velay-revue*, directeur de *La Haute-Loire*, collaborateur de *La veillée d'Auvergne*, de *L'Auvergne littéraire et pittoresque* et correspondant pour la Haute-Loire pour le *Journal des débats* et *Le temps* ; René Sudre, professeur et « humaniste scientifique », collaborateur au *Pays d'Ouest*, à *La petite Gironde*, au *Mercure de France*, à la *Revue de France*, à *L'encyclopédie française*, à la *Revue des deux mondes*, au *Matin* ; Valory Le Ricolais, avocat, conseiller général de la Charente et conseiller municipal d'Angoulême, collaborateur au *Pays d'Ouest*, à *La critique*, *L'avenir de la Charente*, à *La Charente* et lauréat de l'Académie française.

Si l'on reprend maintenant l'analyse de cet échantillon en fonction des différentes périodes qui caractérisent le corpus étudié, on note plusieurs évolutions de cette sociologie des collaborateurs. Ainsi jusqu'à l'aube du 20<sup>e</sup> siècle, les notables – avocats, médecins et magistrats – constituent la catégorie dominante des contributions, à hauteur de 28 %, suivis des littérateurs et journalistes (16%), puis des fonctionnaires d'administrations centrales (12%). Par contre entre 1900 et 1914 le corps enseignant – universitaires, professeurs et instituteurs confondus – devient prépondérant (près de 30%, avec notamment une présence d'instituteurs à hauteur de 7%, ce dont il sera fait notamment état dans le chapitre 7.A), devant les notables (22%), les fonctionnaires d'administrations centrales (15%) puis, à égalité, les fonctionnaires attachés aux établissements culturels, les littérateurs et journalistes (10%). Cet ordre se renforce dans l'entre-deux-guerres, où dominant les enseignants (21%), devant les notables (19%), puis, à égalité, avec chacun 9%, les fonctionnaires d'administrations centrales, les fonctionnaires attachés aux établissements culturels et les journalistes. Toutefois cette période est aussi marquée par un essor de collaborateurs issus des milieux des arts : peintres, architectes et artisans, qui s'insèrent en termes d'importance directement derrière les enseignants et les notables, à 13%. Apparue dès avant la Grande Guerre, cette dernière catégorie double même en valeur absolue après le conflit mondial ; à l'instar des

collaboratrices féminines, qui toutes professions confondues, s'élèvent dans l'entre-deux-guerres à 9% de l'ensemble des auteurs des petites revues de patrimoine.

La petite revue de patrimoine constitue par conséquent le lieu d'une expression plus large que les strictes compétences professionnelles des personnes qui y collaborent. Que ces auteurs soient identifiés comme érudits, enseignants, journalistes, écrivains, ou encore entrepreneurs, notables, artisans, l'examen des sommaires montre que leurs contributions s'inscrivent dans toutes les thématiques qu'il est possible d'aborder. Bien plus, le style, le ton même, se montrent parfois à contrepied, voire affecter une posture désinvolte ; en fait les auteurs affectent dans ce type de production éditoriale de s'affranchir de positions sociales ou professionnelles restrictives et émettent, comme au milieu de leurs intimes, un avis personnel, une liberté individuelle ; ainsi les poèmes de deux historiens réputés de leur vivant : Henri Stein, bibliographe des cartulaires médiévaux, et Pierre de Nolhac, conservateur du château de Versailles<sup>192</sup>.

Tandis que les contributions pour ainsi dire officielles ou académiques : analyse et rendu de l'actualité, publication des sources écrites et figuratives, création artistiques ou littéraires, etc. demeurent l'apanage de revues qu'on pourrait désigner comme académiques, le contexte éditorial de la petite revue de patrimoine constitue un certain espace de gratuité : « la poésie du sol n'a que faire des longues tirades philosophiques, des histoires lourdes, des éruditions compliquées, c'est dans cet esprit éliminatoire que le résumé d'histoire que nous désirons devrait être conçu »<sup>193</sup>.

## C. CE QUE LA PETITE REVUE INTEGRE COMME COMMUNAUTES

### a. Réseaux régionalistes, réseaux traditionnistes

En dépit d'une localisation de ses thématiques, la petite revue de patrimoine anime donc dès sa fondation une communauté d'auteurs géographiquement et sociologiquement très dispersée, et pour lesquels elle ne constitue pas de cadre exclusif d'expression. Or pour une partie significative du corpus étudié, le siège et l'édition des revues se situent de surcroît dans la capitale, ainsi pour *Le Bouais-Jan*, *Lemouzi*, *La Veillée d'Auvergne*, *Le pays d'Ouest*, puis après la Grande Guerre pour *Les feuillets occitans*. Une telle localisation s'explique autant par la domiciliation des rédacteurs, la recherche d'une bonne diffusion, que par le souci de prendre un certain recul par rapport aux

---

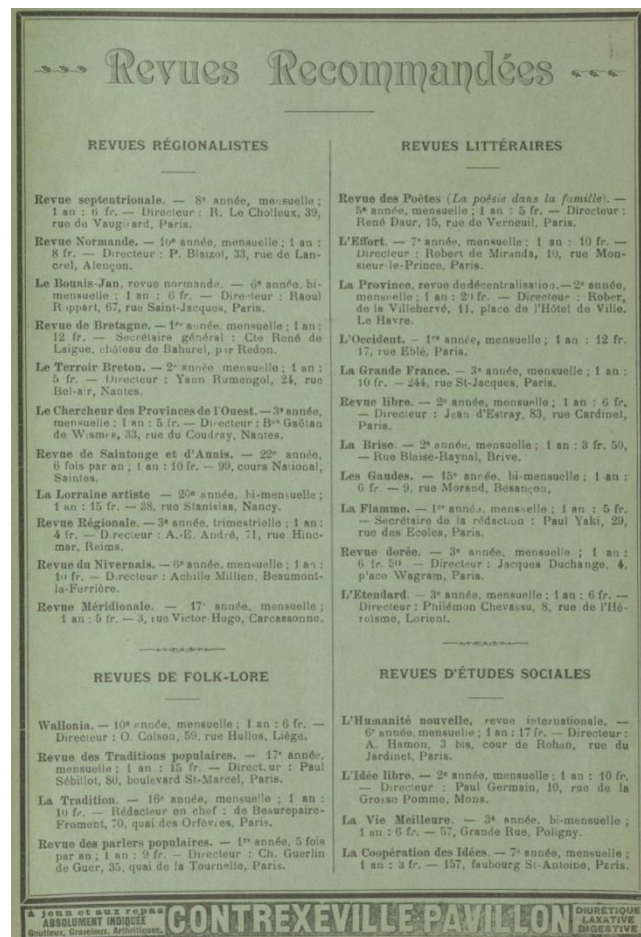
<sup>192</sup> Henri Stein, « Sérénade », art.cit., p.192 ; Pierre de Nolhac, « Marche de nuit dans la montagne d'Ambert », *La veillée d'Auvergne*, octobre 1909, p.482.

<sup>193</sup> Colonel Almand, « Le tourisme est une œuvre sociale », *Franche-Comté et monts Jura*, 1/3, septembre 1919, p.36.

rivalités locales, aux querelles d'intérêts ou d'influences qui peuvent en région compromettre l'entreprise ; ceci dénote une volonté de se maintenir à la marge des différentes composantes de l'espace célébré, et d'opérer sur sa lisière une forme d'équilibre avec le monde extérieur.

De même la localisation dans la capitale d'un type de revue pourtant spécialisé sur un segment du territoire signale, de fait, un mode de publication largement inséré dans la diversité des milieux éditoriaux parisiens et nationaux, loin de l'enclavement ou de l'isolement supposés d'une telle démarche, ce que la diversité de ses contributeurs laisse déjà deviner. Entre 1900 et 1914 cette intégration se manifeste également à travers certaines problématiques communes au périmètre national ; c'est notamment le cas des thématiques des traditions populaires, de même que du régionalisme, au sein de la Fédération régionaliste française animée par Charles-Brun à laquelle participent plusieurs responsables de petites revues comme Plantadis, Hubert-Fillay, Louis de Nussac, Charles Le Goffic, etc.

Par ailleurs de nombreux échanges rapprochent concrètement les petites revues entre elles, de même qu'avec des titres de portée nationale, en termes de relais de contenus. C'est le cas en tout premier lieu de *L'action régionaliste*, l'organe de la Fédération régionaliste française à partir de 1900, structure à laquelle d'ailleurs adhèrent plusieurs revues présentes dans notre corpus d'étude : *Lemouzi*, *La Picardie littéraire*, *Le pays lorrain*. D'autres revues à portée nationale relaient régulièrement les



(fig.7) Liste des « revues sœurs » de *La Picardie littéraire*, insérée dans le cahier de publicités, novembre 1902.



contenus des petites revues ; c'est le cas de *La tradition*, de *La revue des traditions populaires*, d'*Art et décoration*, revue spécialisée dans l'art moderne, de la *Revue du Touring-club de France*, de même que *Le mercure de France* ou que *Les nouvelles littéraires*, notamment à travers leurs rubriques consacrées à la vie culturelle en région. S'y trouvent également signalées ou saluées plusieurs actualités de parutions. *Les nouvelles littéraires*, dans la rubrique de Léon Treich « La vie littéraire et artistique en province », proposent de courtes notices sur *La Bretagne touristique*, *La vie en Alsace* – à l'instar de *La revue hebdomadaire*, sous la plume de René Villard ou de Jean d'Elbée – mais aussi *Franche-Comté et monts Jura*, *Le feu*, *La revue régionaliste des Pyrénées*... De même elles annoncent le lancement d'*En Provence*, à l'instar du *Mercure de France*. Ainsi de même de la presse locale d'information, dans ses éditoriaux et ses rubriques culturelles, ainsi la rubrique « les idées et les livres », tenue par Jean des Cognets dans *Ouest-Eclair*.

De nombreux sujets ponctuels font aussi l'objet de réactions ou de compléments croisés, par revues interposées ; témoin ce que *Lemouzi* relève d'une chronique d'Arnold Van Gennep dans le *Mercure* : « On lit dans le *Mercure de France* : *La Veillée d'Auvergne*, à la suite de ma critique amicale, commence à s'occuper du folk-lore local, témoin un article d'U. Rouchon sur Marius Versepuy, dans le numéro de novembre ; la revue devrait éditer un petit questionnaire ; l'important c'est de créer un mouvement de collection directe. C'est ce qu'on a compris à la rédaction de *Lemouzi*, dont la collection sera plus tard une mine précieuse de faits de détail, de poésies et de chansons en patois »<sup>194</sup>.

Selon leurs sujets de prédilection les revues expriment aussi entre elles une proximité de tempérament, comme ce qui relie *Le Bouais-Jan*, *Lemouzi* et *La Picardie littéraire* au sein d'un même ensemble de titres dont une liste figure au dos des couvertures.

#### b. Des réseaux présents dans les contenus

Ces promiscuités et ces échanges se concrétisent également dans les sommaires. Au moment de son lancement *La jeune Picardie* constitue le relai local de grands titres de décentralisation littéraire du Nord de la France. Elle en reproduit les conférences, notamment celles des Rosati picards<sup>195</sup>, ou encore s'inspire des mêmes thématiques et en donne des compléments, éventuellement même sous la plume du même conférencier. Elle reçoit aussi dans ses colonnes nombre d'auteurs de revues sœurs. Ainsi du *Beffroi*<sup>196</sup>, de *La revue contemporaine*<sup>197</sup> : Emile

---

<sup>194</sup> Johannès Plantadis [J. Lemouzi], « Les hommes, les idées, les faits », *Lemouzi*, 1910, p.88.

<sup>195</sup> Ainsi l'intervention d'Alcius Ledieu à propos des « Fabliaux dans la tradition picarde », faite le 30 mai 1903 à Amiens.

<sup>196</sup> *Le beffroi*, lancé à Lille en 1900, auquel collabore Émile Blémont.

<sup>197</sup> *La revue contemporaine*, lancée à Lille en 1900, que dirige Emile Lante.

Blémont, Léon Duvauchel, Jean Richepin ; ainsi de *La revue septentrionale*<sup>198</sup>, l'organe des Rosati picards : Maurice Thiéry, Henry Carnoy, Léon Duvauchel encore, Hector Quignon, Maurice Garet ; ainsi de *La tradition* : Emile Blémont toujours ; de *La province*<sup>199</sup> : Hector Quignon. Alexandre Adam et Fernand Halley, tous deux à la tête de la *Revue picarde*, sont régulièrement publiés dans *Le Bouais-Jan*. Inversement le co-fondateur de *La jeune Picardie*, Paul Maison, apparaît dans la *Revue contemporaine*, la *Revue normande*<sup>200</sup>, la *Revue septentrionale*, d'où il reprend l'un de ses poèmes, « Clair de lune », paru en décembre 1900<sup>201</sup> pour le faire reparaître dans sa propre revue, en novembre 1903<sup>202</sup>.

La concurrence entre revues culturelles locales apparaît peu. Au contraire, certains titres locaux appuient le lancement de leurs jeunes consœurs, comme de *La revue contemporaine* vis-à-vis de *La jeune Picardie* : « Primes à nos lecteurs : Nous sommes en mesure d'offrir à nos lecteurs un abonnement de six mois à la *Jeune Picardie* (Cayeux-sur-Mer, Somme). Cette publication dirigée par P. Maison compte dans sa rédaction tout ce que la Picardie possède d'érudits et d'écrivains distingués. Joindre seulement un franc pour les frais de poste »<sup>203</sup>.

Cet enchaînement de contributions croisées manifeste, en termes de décentralisation régionale, l'appartenance à l'un des multiples réseaux dont la communauté revuiste est friande. Au sein de ces réseaux, il s'agit donc non seulement de contribuer à alimenter un écosystème rédactionnel, mais aussi de relayer, dans son périmètre de diffusion particulier, une information présente au sein du réseau, mais qu'aucune revue-sœur n'est en mesure de répercuter seule. Enfin, des réservoirs de matériau sont constitués, mis à la disposition des aires de diffusion dévolues aux titres voisins. Cet écosystème se vérifie également entre petites revues de patrimoine et presse d'information, par exemple si certains articles de presse présentent un intérêt pérenne, et dont l'offre de lecture peut par conséquent être prolongé dans une revue voisine, comme ce que révèle, entre *La veillée d'Auvergne* et *L'écho de la Dore* la correspondance entre Pourrat et Desaynard à propos du monument en l'honneur d'Emmanuel Chabrier<sup>204</sup>, projet qui a permis d'articuler une mobilisation de terrain en faveur d'une souscription avec des contenus culturels diffusés sur plusieurs sphères et plusieurs réseaux auvergnats différents. Cette synergie peut encore être plus étroitement organisée, au sein d'un même consortium, comme *La vie blésoise*, adossée au

---

<sup>198</sup> *La revue septentrionale*, lancée à Paris en 1895, dirigée par René Le Cholleux.

<sup>199</sup> *La province*, lancée au Havre en 1900.

<sup>200</sup> *La revue normande*, lancée à Alençon en 1892.

<sup>201</sup> Paul Maison, « Clair de lune », *La revue septentrionale*, 12, décembre 1900, p.365.

<sup>202</sup> Paul Maison, « Clair de lune », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/11-12, novembre-décembre 1903, p.155.

<sup>203</sup> [Anon.], « Block-notes », *La revue contemporaine*, 2/5, 25 février 1901, p.158.

<sup>204</sup> Claude Dalet (éd.), *Correspondance croisée Henri Pourrat - Joseph Desaynard*, op.cit., p.73.

trihebdomadaire *Le républicain du Loir-et-Cher*, *La jeune Picardie*, supplément du *Littoral de la Somme*, ou encore *Pyrénées-Océan*, élément d'une nébuleuse dont le journal tarbais indépendant *La république des Hautes-Pyrénées* est le centre, au sein d'une gamme où se trouvent aussi avant la Grande Guerre *L'éleveur du Sud-Ouest*, bimensuel sportif, de même qu'un hebdomadaire d'annonces : *Les annonces des Hautes-Pyrénées et du Sud-Ouest*.

Au-delà même de réseaux spécifiques comme ceux qui viennent d'être évoqués, les petites revues de patrimoine se suivent également les unes les autres à l'échelle nationale. Fondée à l'automne 1883 à Paris par l'éditeur et libraire Emile Lechevalier, la Librairie historique des provinces se présente au 39 quai des Grands Augustins comme spécialisée pour « toutes publications provinciales concernant l'histoire, l'archéologie, les beaux-arts, la linguistique, etc. »<sup>205</sup>, et confirme ce que paradoxalement Paris représente en France, en termes de pivot de la décentralisation culturelle, au moins jusqu'à la Grande Guerre<sup>206</sup>. Outre ses propres publications (les revues *Mélusine*, *Revue des traditions populaires*, *La tradition*, *La revue de la Renaissance...*) ce libraire diffuse un grand nombre de revues d'histoire locale (les sociétés savantes de Langres et de l'Aube, la *Revue historique des provinces de l'Ouest...*) où peuvent puiser les animateurs des petites revues de patrimoine présents à Paris. Ce qui permet à des revues aussi géographiquement éloignées les unes des autres, que *Lemouzi*, *Le pays lorrain* ou *La jeune Picardie* de se signaler mutuellement : « intéressante pour nous, par ses 'vieilles chansons picardes', ses articles sur les traditions populaires ».

« Depuis quelque temps, les revues littéraires et artistiques régionalistes, dans le genre de *Lemouzi*, ont pris un développement considérable. Saluons la venue de *La Veillée d'Auvergne* (Paris), que dirige le bon poète Eugène de Ribier ; *La Revue de Provence et de Languedoc* (Marseille, à laquelle l'érudit Edmond Lefèvre donne tous ses soins) ; *L'Art et les métiers* (Besançon), qui se consacre à la rénovation des arts décoratifs dans nos provinces ; *Le Pays Lorrain et le Pays Messin* (Nancy), qui s'agrandit, ainsi que *Lou Bournat du Périgord* (Périgueux), *La Flandre artistique* (Lille). A tous ces confrères pleins de vaillance, *Lemouzi* souhaite une bienvenue cordiale ».<sup>207</sup>

Les rapprochements se font également en fonction de sujets d'intérêt commun, relayés au fil des chroniques. *La tradition*, la *Revue des traditions populaires* et la *Revue du traditionnisme français et étranger* dépouillent *La jeune Picardie* dans le cadre de leurs bibliographies périodiques ; à la suite de la chronique de Van Gennep dans le *Mercure de France*, *Le pays lorrain* relève à son tour « dans *La veillée d'Auvergne* (juillet)[une] intéressante étude de M. Ulysse Rouchon sur les ancêtres

<sup>205</sup> *Bulletin de la Société de Borda*, 8, 1883, p.LXXVII.

<sup>206</sup> Emile Lechevalier décède en décembre 1919.

<sup>207</sup> Johannès Plantadis [J. Lemouzi], « Les hommes, les idées et les faits », *Lemouzi*, 1909, mars, p.72.

auvergnats de Maurice Barrès et particulièrement sur son arrière-grand-père Jean François Barrès... »<sup>208</sup>.

### c. Patronages et allégeances

Par cohérences, par capillarités, ces revues forment donc un ensemble qui, dans ses typologies, ses contenus et ses contributeurs, prend aussi un sens à l'échelle nationale. Dans ce contexte, maintenir sa présence, éviter l'isolement ou la marginalisation, paraît aussi déterminant pour une petite revue que d'assurer un lectorat ; il paraît crucial pour d'intégrer un tel microcosme, qui manifeste l'appartenance à une communauté d'échelle nationale, supposée reconnue et influente.

En revanche cette transversalité tend à affaiblir les spécificités et l'individualité des titres, à tel point qu'on peine à les distinguer, sinon en fonction des structures associatives auxquelles ils sont rattachés. De fait, faute de relever d'un genre précisément défini, le corpus que ces revues constituent n'a été identifié ni par les contemporains ni depuis par les chercheurs, sinon pour être assimilé aux matériaux d'une nébuleuse plus globale, et peu territorialisée, de décentralisation culturelle. Le classement même de ces parutions au moment du dépôt légal à la Bibliothèque nationale illustre cette indécision dans son identification. Les titres sont pour la plupart enregistrés avec les journaux locaux (LC9, LC10, LC11), autrement dit aux côtés des publications de conseils généraux, des bulletins municipaux mais aussi des *Semaines religieuses*, mais non parmi les publications historiques, classées sur une autre tranche de cotes (LC18 à LC21). D'autres revues, assimilées à des productions littéraires, sont enregistrées parmi les « polygraphies et mélanges » (Z), enfin plusieurs feuilles, à partir de 1880, sont cotées parmi les séries de « publications périodiques de moindre importance » (JO). Certains titres même, comme *La Provence à travers champs*, sont transférés de la catégorie des « journaux locaux » vers celle des « publications périodiques de moindre importance ».

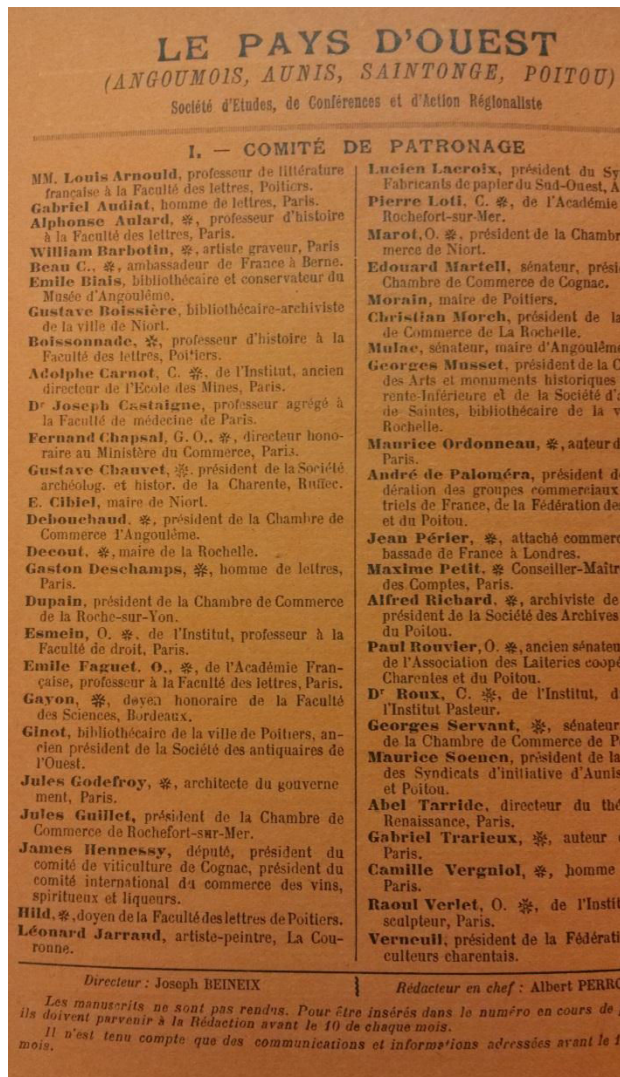
Dans un tel contexte, en l'absence de caractéristiques plus marquantes, c'est l'affichage du réseau dans lequel la jeune revue s'insère au moment de son lancement qui est déterminant vis-à-vis des contemporains, de préférence à son orientation éditoriale, ou à la caractérisation de ses contenus eux-mêmes.

Ainsi le rattachement à la mouvance félibréenne compte plus pour *Lemouzi* en tant que de labellisation de prestige, qu'une réelle attention portée à la pratique de la langue d'oc qui devient

---

<sup>208</sup> Charles Sadoul, « Chronique. Revues et journaux », *Le pays lorrain*, 6/7, août 1909, p.447.

dans ses contenus de plus en plus marginale à partir de 1897. Tandis que la table générale de cette revue maintient jusqu'à la Grande Guerre l'affichage d'un rubriquage binaire qui ne distingue que la « littérature limousine » – poésie et prose – d'une part, et la « littérature française », – poésie et prose – d'autre part, la sous-rubrique consacrée à la prose française recueille la majorité des contributions. C'est également le cas de *La Veillée d'Auvergne* puis de *L'Auvergne littéraire*, dans une autre partie du Massif central.



(fig.8) Comité de patronage du Pays d'Ouest, 3/1, janvier 1913.

**II. — MEMBRES FONDATEURS\***

- GEORGES BAUDRY, architecte (D. P. L. G.), Paris.  
 CLAUDE BOUCHER, maître verrier, Cognac.  
 RAOUL BOUDIER, sous-ingénieur à la Direction des Chemins de fer de l'État, Paris.  
 GEORGES DE BOURNONVILLE, négociant, Cognac.  
 ROBERT BUTHAUD, négociant, Poitiers.  
 ANDRÉ CALLANDREAU, Cognac.  
 GABRIEL CASTILLON DU PERRON, Paris.  
 LOUIS COMANDON, président des Syndicats agricoles de Jarnac, Segonzac et Châteauneuf, Jarnac.  
 PASCAL COMBEAU, maire, conseiller d'arrondissement, Cognac.  
 JACQUES CORDEROY DU TIERS, à Paris.  
 FOUGERAT, ancien président de « l'Amicale des Charentais », Paris.  
 EMILE GÉMON, pharmacien, Bordeaux.  
 COMTE MAURICE DE GRANDSAIGNES, président de la Société des Fêtes, Cognac.  
 GRIMAUD, banquier, délégué de l'Association régionaliste Poitevine, Paris.  
 D<sup>r</sup> GROSSARD, président de l'Union des Charentes, Paris.  
 D<sup>r</sup> GUIRAUD, fabricant de spécialités pharmaceutiques, Bordeaux.  
 JACQUES HENNESSY, Paris.  
 JEAN HENNESSY, député de Barbezieux.  
 HENRI-ROBERT, avocat à la Cour d'Appel, Paris.  
 ELIE HÉRIARD, Cognac.  
 ROGER LOUÏL, industriel, Clichy (Seine).  
 JOSEPH PATAA, président de la « Cognacaise » et de la Société des Fêtes, Cognac.  
 MARCEL PELLETANT, Cognac.  
 EUGÈNE PORCHÉ, conseiller municipal, Cognac.  
 MAURICE RAYNAUD, député de Tuffec, ancien ministre de l'Agriculture, Paris.  
 ROGÉE-FROMY, négociant, Saint-Jean d'Angély.  
 CH. BULLIER, vice-président de l'Association des Gymnastes des Deux-Charentes, Cognac.  
 SIMARD, avocat, conseiller municipal, Cognac.  
 RENÉ SORNIN, industriel, Cognac.  
 VERGNE, président de la « Poitevine », Paris.

\* Seront considérées comme Membres Fondateurs de la Société « LE PAYS D'OUEST » toutes personnes qui nous adresseront une souscription minima de Vingt francs, qui leur donnera droit au service de la Revue.

(fig.9) Liste des membres fondateurs du Pays d'Ouest, 3/2, janvier 1913.

Le patronage d'un *illustre* constitue également un mode d'intégration, non plus à un réseau à proprement parler, mais aux valeurs auxquelles il se réfère et qui le caractérisent auprès de certains groupes de lecteurs. En la matière, l'accueil de Léon Duvauchel dans les colonnes de *La Picardie littéraire* constitue un adoubement. Ce type de patronage se recueille également sous forme de biographies, de dédicaces. Ainsi *La veillée d'Auvergne* affiche dès son premier numéro un portrait en forme d'hommage du *grand témoin* que représente le poète aurillacois et majoral Arsène

Vermenouze<sup>209</sup>, président de la première école félibréenne d’Auvergne, l’*Escolo oubernhato*, qui deviendra par la suite l’*Escolo Auvernhato*. Ce poète étant autant goûté en cantalien qu’en français, cet équilibre bien venu appuie la légitimité de la revue à elle-même fédérer un lectorat partagé entre l’Auvergne et la capitale. De même du chansonnier cherbourgeois Alfred Rossel, « Mistral normand », illustre collaborateur du *Bouais-Jan* à travers lequel converge une liturgie du terroir perdu. Plus simplement, la mention sur les couvertures et dans les sommaires de listes de comités de patronage et de rédaction insère une revue dans un réseau de la même manière (cf. ci-dessous).

#### d. Une aspiration constante à devenir une publication académique

A défaut de se profiler à son réseau en revanche, une prise de position plus explicite des comités de direction sur leur démarche de publication est fréquente, ce qu’affichée parmi d’autres titres, elle n’a pas nécessairement l’opportunité de faire. Ainsi en 1902 la direction de *La Picardie littéraire* en s’éloignant des revues impliquées dans la décentralisation littéraire, justifie sa prise d’autonomie et précise une politique éditoriale qu’elle n’avait pas vu la nécessité de préciser jusqu’alors.

« Dans notre région, où bien des bonnes volontés sont paralysées, où bien des opinions sont égarées, où bien des jugements sont faussés du fait de certains cénacles, de certaines, coteries d’admiration mutuelle (...) Nous voudrions (...) nous placer sur un terrain exclusivement provincial, faire plus de traditionnisme, plus d’histoire et d’archéologie locales, plus d’études artistiques, plus de notices sur les monuments, les localités, etc. Il y a beaucoup à faire dans cet ordre d’idées. Nous nous honorons de nous être toujours refusés à nous prêter à de nuisibles combinaisons de concours soi-disant littéraires, à de louches intrigues de banquets, de fêtes, etc. Nous avons fait grâce à nos lecteurs des devinettes et autres frivolités ridicules, mais nous reconnaissons, en toute humilité, que nous méritons les reproches qui nous ont été faits d’accueillir trop de poésies et de vagues littératures (n’intéressant pas grand monde, à part les auteurs et leurs parents et amis, que nos collaborateurs en soient bien convaincus).

Décentraliser ne consiste pas à publier des vers et des articles envoyés des quatre points cardinaux par des écrivains qui fournissent avec une égale fécondité les revues les plus disparates. Il y a des revues spéciales, — non décentralisatrices mais de réelle valeur littéraire,

---

<sup>209</sup> Arsène Vermenouze (1850-1910), président (1894) de la première école félibréenne d’Auvergne, l’*Escolo oubernhato* qui deviendra par la suite l’*Escolo Auvernhato*, puis majoral en 1900.

et avec lesquelles nous nous plaisons à entretenir de bonnes relations, dont c'est le genre. Il n'entre pas dans nos vues de les imiter »<sup>210</sup>.

Cet éditorial signe comme un manifeste de maturité d'une publication exprimant sa spécificité vis-à-vis d'autres revues culturelles et plus largement vis-à-vis des réseaux de décentralisation littéraire. Ce que ces derniers ne manquent pas de sanctionner à leur manière, à l'exemple de la *Revue verlainienne* qui réagit dès le premier trimestre 1902 dans sa chronique : « *La Picardie* : de plus en plus régionaliste, ce qui est regrettable »<sup>211</sup>.

Comme *La Picardie littéraire*, à défaut – ou en dépit – de pouvoir se distinguer en tant que média reconnu de création littéraire et artistique, la petite revue de patrimoine aspire, notamment à partir du début du 20<sup>e</sup> siècle, à devenir matériau d'animation culturelle, à jouir « de la même considération que les archives »<sup>212</sup> en termes de constitution de patrimoines locaux ; et par-là atteindre une respectabilité, sinon par l'érudition, du moins par une compilation encyclopédique dont le rythme et la forme restent à stabiliser. Ceci suppose dans sa formule éditoriale et l'équilibre de ses contenus une manière de révolution qui n'est pas le moindre de ses défis, et qui engage sa pérennité comme son développement, ce dont il sera question au chapitre 8.A.

De fait, la petite revue n'intègre ces divers réseaux, ces diverses expériences éditoriales, qu'avec l'ambition plus ou moins avouée de s'institutionnaliser sur un territoire, en tant que revue de référence, au même titre que les grandes revues provinciales de culture générales, à l'image de *La revue du Lyonnais*, de *La revue du Midi*, etc. Dans ce registre la trajectoire du *Pays lorrain* constitue sans doute l'idéal rêvé. A distance d'une certaine érudition sèche, elle montre en revanche son intérêt pour les collections muséographiques et pour une association avec de grandes signatures nancéennes. Elle capte également un certain prestige, par le soin de sa présentation, une approche résolument esthétique, notamment à travers sa production iconographique, qu'elle déporte en partie sur une publication spécifique à partir de 1905 : *La revue lorraine illustrée*. Parvenue à rassembler la contribution de notabilités intellectuelles, culturelles et institutionnelles de premier choix, elle accède de fait dès la première décennie de son existence au statut de grande revue culturelle provinciale.

---

<sup>210</sup> [Anon.], « Troisième année », *La Picardie littéraire*, art.cité, p.1.

<sup>211</sup> Pablo de Herlagnez, « Chronique », *La revue verlainienne*, 3, 1901, p.84.

<sup>212</sup> Yves Chevretil-Desbiolles, « Avant-propos : Anch'io son editore », art.cité, p.19.

## CONCLUSION DU CHAPITRE DEUX

Considérée « aux antipodes de l'œuvre<sup>213</sup> », la petite revue tient plutôt à l'espace de rencontre. A travers son lancement se manifestent des initiatives à la fois portées par des individus et par des réseaux, qui chacun se placent au croisement d'intuitions et d'ambitions en apparence hétérogènes, mais en vue d'offrir une production de biens symboliques. L'aspiration à créer, à relayer une communauté par le biais d'une liaison imprimée constitue la perspective de départ. De fait, elle vise autant la valorisation d'un espace que l'élaboration d'un outil d'autopromotion au sein de réseaux dont la complexité caractérise le 19<sup>e</sup> siècle : affichage des individus de leurs activités et de leurs solidarités internes ; manifestation d'un dynamisme culturel, associatif et lobbyiste ; volonté de bâtir une nouvelle strate de notabilité. La revue se fait non seulement le relai de cet affichage, sa vitrine, sa phalange éditoriale, mais aussi et surtout sa matérialisation, et son point de convergence.

Elle n'est pas pour autant l'organe de débutants partis à la conquête d'un lectorat ou en mal de notoriété. De fait, des acteurs venus de différents univers sont à l'œuvre : des érudits, qui fournissent des clés de lecture pour appréhender la profondeur de l'espace, des entrepreneurs qui sont capables de fédérer des initiatives, des notables qui apportent les appuis ou les légitimités politiques, enfin des animateurs culturels qui, opérant la synthèse, en assurent la médiation et l'ancrent dans des images fortement territorialisées. La petite revue représente d'emblée un tel espace de décloisonnement socio-professionnel qui n'est certes pas exempt d'arrière-pensées, en termes d'influence et d'intérêts, mais dont l'animation ne correspond pas non plus à une pratique sociale distinctive<sup>214</sup>, comme l'érudition ou la création littéraire peuvent l'être dans leur propre univers de production éditoriale. C'est la spécialisation sur un espace donné qui demeure l'élément structurant, qui donne le ton, quelle que soit l'hétérogénéité stratégique des contributeurs.

Aussi, loin de constituer des initiatives enclavées dans un territoire, la petite revue apparaît à travers ses contributeurs au sein d'un maillage, mais aussi d'une sensibilité, d'échelle nationale, et à travers lesquels affleure une nouvelle classe cultivée, non marquée de notabilité provinciale, plus malléable aux déséquilibres sociaux et géographiques que les générations précédentes, et qui est la première à pouvoir le manifester par une quête culturelle, ce qui peut paraître paradoxal au moment où l'expression régionale gagne en typicité au sein de la

---

<sup>213</sup> Jean-Didier Wagner, « Le journalisme au microscope. Digressions bibliographiques », *Études françaises*, 44/3, 2008, p.28.

<sup>214</sup> Bernard Pudal, « A.-M. Thiesse, Ecrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle époque et la Libération », *Politix*, 5/17, 1992, p. 243.



communauté nationale, démarche bien évidemment dans laquelle, on le verra en deuxième partie de ce mémoire, la petite revue de patrimoine s'engage aussi.

## CHAPITRE TROIS

### UNE FORMULE COURANTE, DES ARTICULATIONS ORIGINALES

« *Par ci, par là, quelques négligences qu'il serait aisé d'effacer, mais laissées comme pour ne pas enlever la fleur d'impression* » (Léon Duvauchel)<sup>215</sup>

#### INTRODUCTION

L'hétérogénéité des communautés d'auteurs et de lecteurs qui a été relevée dans les petites revues de patrimoine au chapitre 2 laisse deviner une complexité de même ordre au niveau des formes d'écriture et des thématiques abordées. Peut-on prolonger les premiers éléments de définition déjà rassemblés autour de ce corpus par une tentative d'analyse des formules éditoriales ?

Il convient tout d'abord de s'interroger sur ce qui peut être relevé de cette apparente complexité, et notamment sur ce que, au fil des parutions, éventuellement malgré elle, la disparité des pratiques d'écriture trahit comme points communs, comme ligne de force, qui n'aurait pu apparaître clairement jusqu'alors, notamment aux contemporains de ces revues.

Ainsi, quels seraient les éléments d'écritures à partir desquels pourraient ressortir certaines caractéristiques rédactionnelles de la petite revue de patrimoine ? En quoi ces formes, ou leur évolution, constituent-elles une marque distinctive par rapport aux autres formes de publications périodiques de la même époque ; peuvent-elles d'ailleurs nous renseigner sur les proximités, les mimétismes et les héritages, plus ou moins assumés, de leurs rédacteurs ?

---

<sup>215</sup> Léon Duvauchel, « Les 'marines' de Fernand Poidevin », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 15, septembre 1901, p.325.

## A. HERITAGES HETEROGENES

### a. Une expérimentation peu identifiée par les contemporains

« *La Vie blésoise* n'est pas une innovation : des revues locales vivent et progressent, qui furent conçues dans le même esprit, dans le même amour de la petite patrie »<sup>216</sup>.

En dépit de l'opinion d'Hubert-Fillay sur son propre projet éditorial, de nombreux signes de tâtonnements lors du lancement de petites revues de patrimoine, une instabilité des formules, laissent penser au contraire à des initiatives peu ancrées sur les modèles existants et confirmés.

De fait, la faible longévité d'une grande partie des titres trahit le caractère apparemment pionnier de l'expérience : six mois d'existence pour *La gueuse parfumée*<sup>217</sup> ; deux ans pour *La Provence à travers champs*<sup>218</sup> et *La Provence artistique et pittoresque*<sup>219</sup> ; trois ans pour *Le pays normand*<sup>220</sup> ; cinq ans pour *La veillée d'Auvergne*<sup>221</sup> et *Le terroir breton*<sup>222</sup> ; six ans pour *La Picardie littéraire*<sup>223</sup>.

Cette absence de lisibilité des petites revues de patrimoine de la part de leurs contemporains persiste par ailleurs sur toute la période étudiée. Ainsi une création comme celle de *La vie alpine* suscite encore en 1928 une certaine perplexité et révèle le soupçon de dilettantisme et de gratuité auquel cette forme éditoriale a constamment été reléguée, notamment depuis la capitale.

« Une revue vient de paraître à Grenoble, *La vie alpine*, que dirige Georges Blanchon (...) Après tant d'autres essais éphémères, combien de temps durera cette nouvelle feuille dont le programme semble trop vaste, pour que toutes les parties puissent en être traitées à la satisfaction générale »<sup>224</sup>.

De fait, aucune forme d'écriture se semble *a priori* exclue des contenus de la petite revue, pas plus en termes de modes d'expressions, que de formes rédactionnelles. Ne se distinguant par

---

<sup>216</sup> Hubert-Fillay, « La vie blésoise : des explications ; les encouragements que nous avons trouvés ; notre but », *La vie blésoise*, 1/1, 15 mai 1904, p.2

<sup>217</sup> Paraît de mars à juin 1880.

<sup>218</sup> Paraît de juillet 1880 à juillet 1882.

<sup>219</sup> Paraît de juin 1881 à décembre 1883.

<sup>220</sup> Fait suite à *La tradition normande*, lancée au 2<sup>e</sup> semestre 1898 ; s'arrête en mars 1902.

<sup>221</sup> Lancée en janvier 1909 ; s'arrête en juillet 1914.

<sup>222</sup> Paraît de novembre 1900 à mai 1904.

<sup>223</sup> Paraît de juillet 1900 à mars 1905.

<sup>224</sup> [Anon.], « La vie littéraire en province et à l'étranger », *Les nouvelles littéraires*, 7/277, 4 février 1928, p.8.

aucune forme dédiée, c'est une nouvelle fois la diversité qui constitue le premier critère d'identification, et donc la convergence exclusive de cette diversité sur un même espace dédié.

L'analyse au chapitre précédent des réseaux de contributeurs le laissait supposer, la petite revue de patrimoine s'insère dans la nébuleuse des publications qualifiées de *presse littéraire*, ainsi définie par opposition à la presse politique mais aussi par rapport aux feuilles dites commerciales ou d'annonces. Ces diverses formulations administratives de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, censées classer dans les registres de dépôt légal les multiples expressions du « périodique », ne donnent par contre aucune autre information complémentaire.

Autrement dit, comme l'ensemble des publications culturelles, la petite revue de patrimoine ne se distingue dans l'esprit des contemporains que dans la mesure où, comme le précise Fernand Lamy dès 1874, elle est supposée proposer davantage que les organes d'information, « écrits au jour le jour sous la dictée des événements »<sup>225</sup>, dans la mesure où les faits y sont décantés, passés *en revue*<sup>226</sup> : « la poussière des menus faits passe et fuit à travers le crible. Seul, demeure ce qui peut être retenu pour la nourriture et l'édification d'un esprit soucieux de soi (...) Elle doit être un microscope où les éléments du monde viennent se peindre et se classer selon leur ordre de grandeur et leur importance réelle ». La revue représente par ailleurs face à la presse « une forme éminente du périodique en affectant l'aspect du livre »<sup>227</sup> ; à la différence du journal, elle est notamment appelée à être conservée, à intégrer une bibliothèque personnelle. Inversement « il ne serait pas juste de reprocher à un article de revue sa facture trop rapide et trop légère. Il n'y a pas de caractère d'éternité. Ce n'est pas la pensée sous sa forme définitive »<sup>228</sup>.

D'autres tentatives de classification au sein de la *presse littéraire*, notamment à partir de la manière dont cette production est présentée dans le cadre de comptes rendus de parution, n'offrent pas davantage de classification précise. La distinction faite entre revues *régionalistes*, autrement dit spécialisées dans une expression culturelle décentralisée, et revues littéraires, c'est-à-dire concentrées sur la création de proses ou de poésie, ou avec les revues historiques, regroupant études et publications de sources, n'est pas plus éclairante. D'autant, comme cela a été évoqué au chapitre

---

<sup>225</sup> Fernand Lamy, « Avant-propos », art.cité, p.5.

<sup>226</sup> Jean-Charles Geslot, Julien Hage, « Recenser les revues », dans Jacqueline Pluet-Despatin, Michel Leymarie, Jean-Yves Mollier (dir.), *La Belle époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (In-octavo), 2002, p.32.

<sup>227</sup> Georges Duhamel, « Place, rôle et importance des revues », *L'encyclopédie française, 18 : la civilisation écrite, 3<sup>e</sup> partie : la revue et le journal, section A : La revue, chapitre 1 : évolution et état actuel*, Paris, Société de gestion de l'Encyclopédie française, 1939, p.18\*32-3.

<sup>228</sup> Léon Blum, « Le goût classique », 1894, cité dans Michel Leymarie, « La belle époque des revues ? », dans Jacqueline Pluet-Despatin, Michel Leymarie, Jean-Yves Mollier (dir.), *La Belle époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, 2002, p.11.

précédent, qu'une telle classification est susceptible de se mêler aux types de réseaux d'auteurs ou de lecteurs auxquels se rattachent ces mêmes revues.

#### b. Une formule composite convertie peu à peu au local

Les sommaires des petites revues de patrimoine montrent donc tour à tour des fictions, des études, de la création, des hommages, des lexiques, des tribunes, des recensions, etc. qui se succèdent indifféremment. Ainsi le sommaire du numéro 21 d'avril 1881 de *La Provence à travers champs* insère successivement une notule présentant les Saintes-Maries-de-la-Mer ; une lettre ouverte à propos de l'étymologie de l'appellation « Golfe du lion » ; une nouvelle en feuilleton ; une étude sur l'abbaye cistercienne de Silvacane, avec transcription de document notarié ; une tribune sur l'état d'aménagement et de conservation des collines proches de Marseille ; la retranscription d'une lettre adressée à Peiresc ; une actualité d'ordre associatif ; enfin deux poésies.

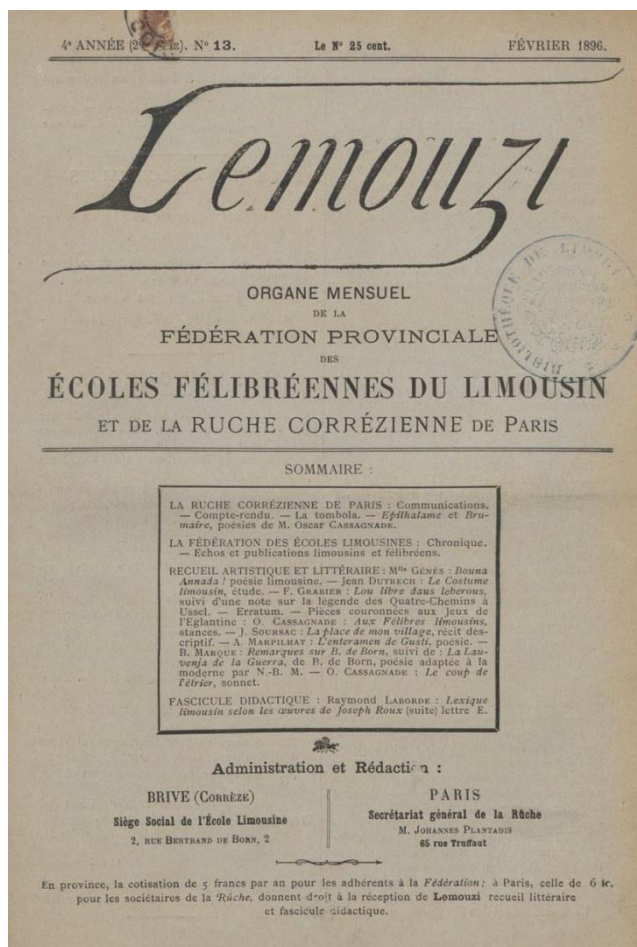
De même, le numéro du 8 février 1904 du *Bouais-Jan* mentionne successivement un billet d'humeur : « Comment mes oies se sauvèrent du 'Capitaine' » ; le portrait d'un auteur normand contemporain : Armand Le Véel ; un sonnet : « Soir d'Avranches » ; un reportage sous forme de notice : « Quelques petits métiers et industries de l'arrondissement de Cherbourg » ; quelques comptes rendus internes : « Echos rétrospectif des Rouais » ; une notice linguistique : « Le patois dans les journaux de la Manche » ; pour finir par une rubrique consacrée aux échos du pays.

Cet éclectisme est une option assumée, aussi bien en 1880 dans *La gueuse parfumée*, que dans l'entre-deux-guerres avec *La Bretagne touristique*, et se revendique par la mise à distance de tout programme éditorial. A propos de manifeste, « je ne sais rien qui paralyse davantage, écrit en 1922 Charles Le Goffic, (...) dès lors qu'il s'est tracé un programme, il en devient le prisonnier, il abdique d'avance toute fantaisie »<sup>229</sup>.

Une telle absence de positionnement trahit aussi le fait que ces publications ne naissent pas du néant mais viennent irriguer, relayer des réseaux préexistants qui n'ignorent ni leur démarche ni leur ambition, qu'elles accompagnent des communautés vis-à-vis desquelles elles constituent un affichage, comme ce qui a été analysé au chapitre 2.B.

---

<sup>229</sup> Charles Le Goffic, « Chronique », art.cité, p.1.



(fig.10) Exemple de bilocation des rédactions et des contenus d'une petite revue de patrimoine : la couverture de *Lemouzi*, 2/13, février 1896

Certains changements de formule, de titres, montrent par ailleurs qu'une évolution s'engage par rapport aux orientations d'origine, notamment durant les dernières années du 19<sup>e</sup> siècle en faveur d'un référencement plus exclusif à l'espace, sans que pour autant cette évolution soit justifiée ou explicitée par les équipes de direction.

La tonalité locale se renforce notamment à partir des types de rubriques, sous un vocable évoquant les « excursions à travers la province », et parfois amorcée en premier lieu à partir de l'intérêt que suscite l'excursionnisme. Ainsi, sous la plume de Maurice Thiéry, dès la deuxième année de *La Picardie littéraire*, apparaît une chronique intitulée « Croquis picards »<sup>230</sup>, qui devient « Ma Picardie », à partir d'avril 1902. La rupture de cette revue avec le réseau de décentralisation littéraire qu'elle avait intégré à son lancement intervient précisément au moment où *La Picardie littéraire* se positionne dans une démarche de définition du périmètre picard au sein de la

<sup>230</sup> Maurice Thiéry, « Le mendiant », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 15, 15 septembre 1901, p.318.

De fait, des titres comme *Lemouzi* constituent tout d'abord à leur fondation une forme de bulletin interne, qui publient des comptes rendus d'activités, de fêtes, d'excursions. Tant que la *Grammaire limousine* de Roux y est publiée en livraison, *Lemouzi* ne représente entre 1893 et 1894 rien d'autre qu'un simple recueil de brèves et de chroniques accompagnant, avant sa fusion, à la fin de 1894, avec *L'écho de la Corrèze*, dont elle reprend la fonction de « recueil artistique et littéraire ». De même *La jeune Picardie* ne constitue tout d'abord à sa fondation que le supplément hebdomadaire du *Littoral de la Somme*, fondé en 1884.

Dès lors, la pertinence de manifestes ne se justifie nullement quand de telles fondations s'insèrent dans un environnement et un lectorat déjà constitués.

communauté nationale, et – comme cela sera évoqué au chapitre 5.C – de l’effectuer en fonction d’une grille de lecture de l’espace privilégiant les thématiques des pratiques et des sociabilités, qui justifie son ancrage dans le giron des revues spécialisées autour des traditions populaires.

Certains changements de titre expriment également ce référencement plus explicite au local, qui par-là est censé établir le périmètre que la jeune revue entend désormais évoquer. Ainsi *La vie blésoise* devient à partir de sa 3<sup>e</sup> année *Le jardin de la France*, permettant d’exprimer une extension de ses contenus à l’Orléanais et à la Touraine, et, à travers cette extension, une référence explicite à l’espace prestigieux que représentent les bords de Loire « où se forma le meilleur du génie français, où fleurirent les châteaux de la Renaissance, où retentit le rire magnifique de Rabelais, où s’éveillèrent les intelligences lumineuses de Descartes, Balzac »<sup>231</sup>.

### c. Une expression disponible pour des opportunités en direction de nouveaux publics

Se pose toutefois au stade du lancement de telles revues l’inévitable question de la concession à l’esprit du temps, à la mode du tourisme, en vertu d’une phase préliminaire au cours de laquelle s’opère une prospection des thématiques en vogue, dans l’espoir de se faire localement une place, de se rapprocher de modèles issus des feuilles les plus influentes. De fait, une telle préoccupation incite à cette porosité des genres qui a été évoquée au début de ce chapitre : à la fois adossé à un discours promotionnel – voire commandité – et à une légitimation par une forme de création littéraire, notamment par la poésie.

C’est notamment par ce biais que la petite revue de patrimoine constitue un élargissement du spectre d’interrogation et de lecture du local. En particulier, par une mise en relation inédite des problématiques du moment, d’une évocation de l’espace et d’une mise à disposition des savoirs qui s’y rattachent.

On est loin de l’impression supposée de superficialité évoquée plus haut ; la petite revue n’affecte pas d’intégrer une typologie éditoriale dominante ; en revanche elle constitue de fait un laboratoire éditorial, un creuset rédactionnel, un lieu dans lequel les auteurs viennent expérimenter des intuitions, une première confrontation d’éléments préparatoires ; autrement dit, dans le strict cadre d’une évocation fédérée sur un même espace, c’est un réceptacle de bonnes feuilles, d’un hypothétique ouvrage « à paraître », perpétuellement « en préparation »<sup>232</sup>, une suite de fragments

---

<sup>231</sup> Pierre Dufay, « La chanson populaire du Loir-et-Cher », *La vie blésoise*, 2/19, décembre 1905, p.4.

<sup>232</sup> Dans *La Picardie littéraire*, Adrien Huguet fait paraître en 1903 les éléments préparatoires de sa brochure, *Saint-Valéry en liesse*, paru en livraison dans le Bulletin de la Société d’histoire et d’archéologie du Vimeu à partir de 1905, puis publié en 1906 à Saint-Valéry à l’imprimerie Ricard-Leclercq ; Adrien Huguet insère en novembre 1904 son premier ouvrage, une plaquette consacrée au Hourdel qui sera publiée l’année suivante.

inédits, à l'image de ce qu'évoque Desaynard à propos la petite revue auvergnate de son temps face à ses propres projets littéraires, qui, à défaut d'éditeur commercial, pourront, « comme suprême ressource [être] débit[és] en tranches dans *La veillée d'Auvergne* [avant de] faire exécuter un tirage à part »<sup>233</sup>.

## B. LES HERITAGES ET INFLUENCES PRIMORDIAUX

### a. Le supplément illustré comme formule originelle

La proximité soulignée avec les feuilles de presse en début de ce chapitre ne se limite pas à un type de présentation ou de mise en page, mais génère également une certaine porosité de ton, de style d'écriture, de contenus même, qui reste visible sur l'ensemble du corpus jusque dans l'entre-deux-guerres.



(fig.11) Couverture de *La Provence à travers champs*, 7, octobre 1880.

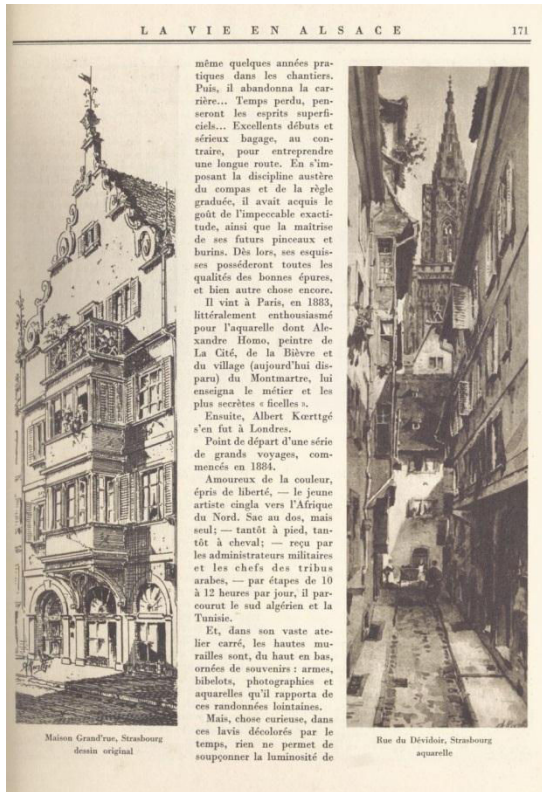


Couverture de *Gaité*, 1, janvier 1884.

<sup>233</sup> Claude Dalet (éd.), *Correspondance croisée Henri Pourrat - Joseph Desaynard, op.cit.*, p.77.







(fig.13) Marc Lenossos, « Albert Koerttgé », *La vie en Alsace*, 1928, p.171.



[Octave-Louis Aubert] Job Le Bihan, « Au pays des broderies et dentelles », *La Bretagne touristique*, 7/81, 15 décembre 1928, p.266

Le deuxième critère distinctif concerne le volume de ses livraisons, de 8 à 16, voire de 24 pages selon les titres, nettement inférieur à la revue traditionnelle qui dépasse toujours la soixantaine de pages<sup>235</sup>. Le troisième critère de différenciation concerne la fréquence de parution : hebdomadaire, bimensuelle ou mensuelle, tandis que la revue provinciale de culture générale est trimestrielle voire semestrielle. Enfin le dernier critère de différenciation se rapporte à la longueur des articles, qui ne dépasse guère trois pages en moyenne, tandis que ceux d'une revue culturelle traditionnelle sont d'un minimum d'une dizaine de pages. De même, la moyenne de nombre de signes se situe autour de 8 à 20 000 signes par article<sup>236</sup> : de 8 à 12 000 signes en 1897 pour *Le Bouais-Jan*, entre 10 000 et 14 000 en 1905 pour *Lemouzi*, 12 700 en 1912 pour *Le pays d'Ouest*, entre 14 000 et 21 500 signes en 1924 pour *En Provence*, entre 10 000 et 19 000 en 1928 pour *La vie en Alsace*, toujours de 14 000 à 14 500 en 1929 pour *Lemouzi* ; moyenne qui se rapproche de celles d'hebdomadaires, comme *Les nouvelles littéraires*, autour de 8 500 signes. A titre de comparaison *Le beffroi*, revue littéraire lilloise est en 1900 monte jusqu'à 28 935 signes pour les proses ; érudite

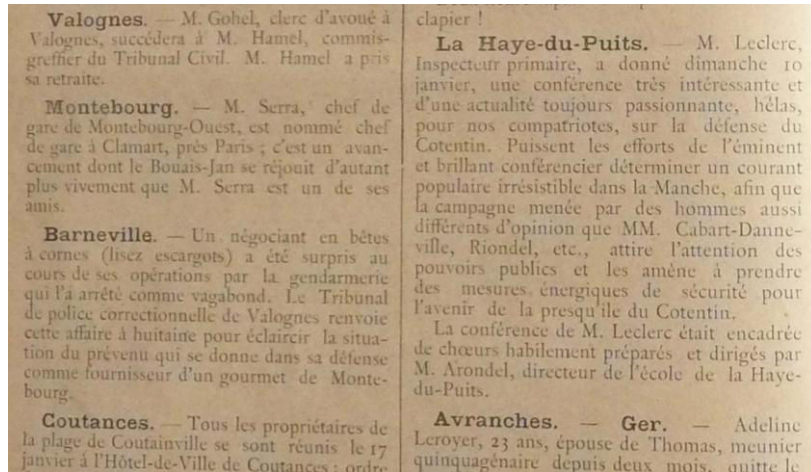
<sup>235</sup> L'un des critères déterminant le passage du *Pays lorrain* de son statut initial de petite revue à celui de revue régionale réside précisément sur cette question du volume de ses livraisons, puisqu'il part de 16 pages en 1904, pour passer à 48 pages dès 1906, puis à 64 pages à partir de 1909.

<sup>236</sup> La moyenne des textes du *Pays lorrain*, publication la plus proche des grands titres provinciaux de culture générale dans notre corpus d'étude, s'élève cependant à 24 000 signes dès 1904, à 27 000 en 1922.



*Revue forézienne*, sur une fourchette en 1901 de 9 804 à 31 863 signes ; *La revue félibréenne*, en 1889 sur une fourchette en de 5 119 à 58 734 signes, puis en 1903 de 15 126 à 143 933 signes.

Jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle par ailleurs, la petite revue ne comporte pas de tables des matières, mais des sommaires figurant directement sous la manchette de titre. Une partie notoire

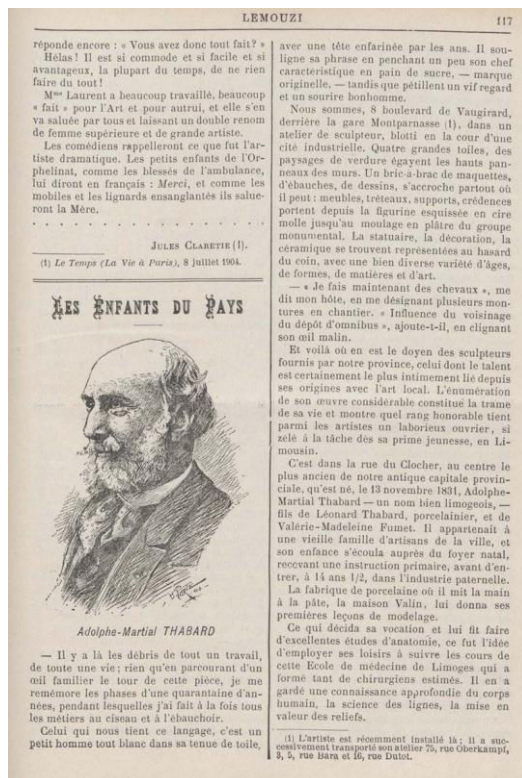


(fig.14) Détail de la rubrique « Echos du pays », *Le Bouvais-Jan*, 1/2, janvier 1897, p.32.

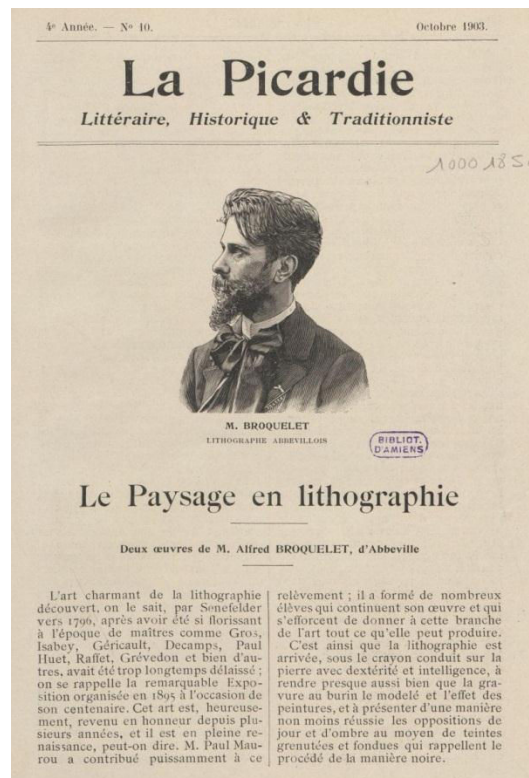
de ses contenus est par ailleurs insérée sous forme de brèves ou d'entrefilets, en particulier pour ce qui regarde une certaine forme d'actualité : comptes rendus, carnet, etc.

L'organisation des contenus en fonction de l'actualité témoigne également de choix proches de ce que l'on remarque

dans la presse. Au-delà, certains sujets apparaissent en fonction d'opportunités locales ; c'est le cas



(fig.15) Louis de Nussac, « Les enfants du pays : Adolphe Thabard », *Lemouzi*, 8/7, 1903, p.117.



Emile Delignières, « Le paysage et la lithographie », *La Picardie littéraire*, 4/10, octobre 1903, p.137.

des portraits de contemporains, insérés en fonction de circonstances particulières (parution, distinction, exposition, intervention...), médaillons plutôt que portrait d'ailleurs, et qui se situent davantage sur le mode de l'hommage que sur le mode de l'article biographique.

De même, plusieurs sujets insérés sous forme de reportages touchent directement à des problématiques du moment ou à des préoccupations d'ordre catégoriel, comme dans *La veillée d'Auvergne*, où figurent des billets médicaux, financiers, insérés selon les saisons à l'attention d'une colonie parisienne constituant une partie notoire de son lectorat.

Par l'exiguïté des volumes disponibles, l'échelonnage des contenus sur plusieurs colonnes et leur présentation récurrente en épisode, à la manière des feuilletons, exprime également cette proximité avec la feuille de presse. De ce fait, une grande partie des contenus de la petite revue est rubriquée.

Enfin, dans un même esprit de produit d'appel que dans la presse, les premières pages sont fréquemment confiées à une grande signature : élu, écrivain, grand témoin, à qui est dévolu, de manière régulière ou ponctuelle, un billet d'actualité ou d'humeur, à la manière d'une tribune libre. Avec ces *cartes blanches* laissées à la discrétion d'illustres apparaît notamment dans la petite revue une forme de hors-d'œuvre littéraire, de démonstration de force, consacré à un détail pittoresque ou attachant de l'espace auquel la revue est rattachée, et parfois désignée par les auteurs eux-mêmes sous le vocable d'*esquisse*, ou encore de *marine*, en référence aux peintres alors à la mode, à travers l'œuvre d'Eugène Boudin le long du littoral de la Manche<sup>237</sup>. D'un ton plutôt classique, délicieusement décalée par rapport aux autres contenus, ces esquisses se généralisent dans la petite revue, intégrées aux reportages ou encore publiées isolément, pour elles-mêmes, au point de devenir à partir du début du 20<sup>e</sup> siècle l'un de ses éléments distinctifs et, comme on le verra au chapitre 10.B, l'un de ses composants essentiels en termes d'évocation et de structuration des périmètres d'identité.

#### b. Une expression cursive héritée de la presse

La proximité stylistique de la petite revue avec la presse d'information signe aussi l'effacement progressif des formes d'écriture poétiques et lyriques comme expressions culturelles privilégiées, sous les coups d'une vie moderne qui en émousserait à la fois l'art mais aussi le goût, comme semble le regretter Rémi Dimpre dans *La jeune Picardie* en 1900 : « Aujourd'hui, les neiges sont venues ; la poésie ne court plus avec moi ; je me sens incapable d'imiter Homère et de reproduire

---

<sup>237</sup> Cf. notamment Edouard Bourguine, « Yport. Impressions, marines, paysages », *Le Bouvais-Jan*, 8/17, septembre 1904, p.257-261 ; Léon Duvauchel, « Les 'marines' de Fernand Poidevin », art.cité, p.325.

dans la description d'un rivage le retentissement de la mer ; j'entre dans la prose de la vie ; la nécessité et le travail ont tué la muse. (...) Je ne vous promets pour tout charme que des dates et des faits. C'est de l'histoire pure ; ne me demandez pas de l'éloquence, car je n'ai plus la force de m'élever si haut. (...) Laisant de côté les saints et les batailles, je veux venger aujourd'hui Saint-Valery de l'oubli dans lequel, on semble l'ensevelir, et je vous invite à faire, avec moi, un petit voyage à travers les siècles, sur cette rivière et sur cette mer, si vivantes autrefois et maintenant, hélas ! trop délaissées »<sup>238</sup>.

Les considérations du moment, les données contemporaines apparaissent de plus en plus dans les contenus à travers des allusions au temps présent, ce qui toutefois ne saurait signifier une mise à distance du poète mais plutôt celle d'une manière de s'adresser au lecteur, qui dans sa pratique culturelle reste séduit, on y reviendra en chapitre 9, par un modèle alternatif à sa vie quotidienne. Toutefois ce modèle alternatif ne s'exprime plus comme par le passé sur le mode épique ou pittoresque ; il s'exprime en vertu d'une appétence pour l'actualité que celle qui caractérise le citoyen du dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle. A l'instar des contenus de presse, celui de la petite revue se veut au plus près du concret, ne *fabrique* rien, mais par contre donne à voir : « Il mène son rêve dans les chemins du temps présent. (...) Il n'a rien créé. Il poursuit la vie dans l'obligatoire réalité. C'est un homme de tous les jours »<sup>239</sup>.

A l'image des modes d'écriture propres au reportage, le style est par conséquent marqué par l'instantané, l'information factuelle, la sobriété. Il fait référence au modèle de la conférence à travers une forme assertive ou didactique ; il se rapproche de la manière du carnet, des notes de voyages, à travers une écriture cursive et pratique, comme, placés sur les deux extrémités de la période étudiée, les deux textes suivants le montrent, l'un en 1880, l'autre en 1925 :

« Dix heures du matin ! La rue regorge de monde ; qui va, qui vient, qui achète, qui vend. Depuis la bourgeoise, suivie de sa bonne, jusqu'à la femme de l'artisan, tout le sexe de Marseille semble s'être aujourd'hui donné rendez-vous à la poissonnerie »<sup>240</sup>.

« La hêtraie (la *Faëla*) s'étend, immense et ombreuse, sur les flancs de la montagne qui nous domine. Par-ci par-là, au-dessous de nous, sur une colline, une bergerie : une cabane, des *piazzili* et des *mandrie* : les demeures des bergers peu différentes et guère plus confortables que les abris des brebis et des chèvres. Nous ayant aperçus de loin, un chien aboie, par excès de zèle. D'énormes troncs de hêtres renversés par le vent ou brisés par la foudre pourrissent lentement

---

<sup>238</sup> Rémi Dimpère, « Le port de Saint-Valery à travers les âges », *La jeune Picardie*, 1, février 1900, p.1.

<sup>239</sup> Adrianus Feydel, « Autour de Charles Silvestre », *Lemouzi*, 1927, p.37.

<sup>240</sup> Batiste Artou, « Etudes marseillaises. Autour de la poissonnerie », *La gueuse parfumée*, 2, mars 1880, p.9.

parmi les feuilles mortes, moelleux tapis rougeâtre qui leur sert de linceul. Partout la solitude, partout le silence presque complet »<sup>241</sup>.

Pourtant, paradoxalement le vocabulaire n'exclue pas l'emploi de termes expressifs et sensibles, tant qu'il n'est pas captif d'effets de style. Ainsi dans *L'île de beauté*, revue adossée à la fédération des syndicats d'initiative de Corse, l'écriture, imagée mais sobrement descriptive, tourne autour du dépaysement et de l'onirique, emploie de termes comme *mystérieux, troublant, volupté*, et inclue en même temps des interjections, reprend des éléments en langue corse comme autant de marques de véracité.

« Voici l'été venu et les énervantes journées d'une température quasi-africaine. Des enfants nus, beaux comme des Tanagra, s'ébattent dans l'eau, au long des grèves blondes ; les marchands d'eau fraîche, leurs tonneaux enfouis sous une épaisse couche de fougère vont processionnellement dans la rue en criant : *Fresca ! Fresca la Foce !* »<sup>242</sup>.

Le type de reportage se fait sur le mode de la chose vue, il mobilise un témoignage direct, et rejoint le type concis de l'étude, forme avant tout tendue vers les faits, tout en demeurant en même temps à distance des données chiffrées et des faits d'actualité, réservés à la presse. C'est un style qui se veut aussi proche que possible du compte-rendu, de la chronique, et participe à sa manière à la société de l'information, en révélant l'influence dans les publications culturelles des contenus informatifs.

### c. Une forme d'expression spécifique, tournée vers la médiation

Outre le choix d'un vocabulaire, le style d'écriture de la petite revue privilégie une médiation des données, une attention particulière à la contextualisation des contenus, qui rappelle une nouvelle fois cette proximité avec la presse d'information, et inversement qui constitue un décalage avec les autres revues culturelles. C'est d'ailleurs sur cette question du type d'écriture qu'une spécificité importante de la petite revue de patrimoine peut être décelée. En fonction d'auteurs dont les textes ont été publiés à la fois dans des petites revues et dans la presse ou les publications savantes, il est en effet possible de déterminer que des modes d'écriture différents sont

---

<sup>241</sup> Paul Arrighi, « Une nuit au lac de Nino », *La Corse touristique*, 2/4, mars 1925, p.5.

<sup>242</sup> Jean-Baptiste Marcaggi, « Chronique », *L'île de beauté*, 31, 15 août 1907, p.8.

mis en action par un même auteur, selon le type de publication auquel sont destinés ses contenus : « on se plie en quelque sorte aux us de la maison »<sup>243</sup>.

A la différence de ses travaux érudits dans le *Bulletin* de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France ou bien autour de l'abbaye de Corbie à laquelle il a consacré sa thèse, l'histoire populaire par feuilleton que le chartiste Gabriel Henriot publie dans *La Picardie littéraire* contextualise par exemple soigneusement les personnages évoqués en rapport à leur époque ou à leur milieu<sup>244</sup>. Les citations qui s'y trouvent insérées, comme celles reprises depuis des épitaphes, sont exclusivement retranscrites en français courant<sup>245</sup>.

Dans un cas inverse, Plantadis évoque ce que le Limousin inspire dans le monde des lettres et des arts à la fois dans la revue qu'il anime, *Lemouzi*, mais aussi dans le *Bulletin* de l'une des sociétés savantes de Brive dont il est membre. Alors qu'une évocation des artistes est faite dans *Lemouzi*, à travers une rubrique courant par épisodes entre 1907 et 1909 et intitulée « Petites villes et villages d'art du Limousin »<sup>246</sup>, rubrique avant tout conçue à partir des sites et sur un mode conversationnel, l'article paru dans le *Bulletin de la Société historique de Corrèze* est une étude énumérative beaucoup plus documentée, un état de l'art des compositions artistiques inspirées par le Limousin<sup>247</sup>. Plantadis témoigne dans le *Bulletin* d'une documentation qu'on ne lui soupçonne pas dans *Lemouzi*<sup>248</sup>; il insère notamment une anthologie de textes littéraires évoquant la région et il les enrichit de notices consacrées aux artistes : leurs séjours, le type d'inspiration dont ils témoignent, un catalogue de leurs œuvres. L'étude s'enrichit de recueils de citations, d'extraits de mémoires, de récits en rapport avec les artistes évoqués.

---

<sup>243</sup> Georges Bonifassi, « Le régionalisme à Marseille dans les milieux non-félibréens », dans *Du provincialisme au régionalisme, XVIIIe-XXe siècle*, [2e] Festival d'histoire de Montbrison, 1988, Montbrison, Ville de Montbrison, 1989, p.309.

<sup>244</sup> Gabriel Henriot, « Les grands abbés de Corbie », *La Picardie littéraire, artistique et traditionniste*, 11, mai 1901, p.244-245 ; 12, juin 1901, p.263-264 ; 13, juillet 1901, p.291 ; 15, septembre 1901, p.315-316.

<sup>245</sup> Henriot constitue en fait un cycle historique grand public consacré à l'espace picard, articulé en deux séries : les abbés de Corbie, suite de récits et de fictions, de mai à novembre 1901 ; les châteaux de Picardie, relatant notamment les événements se rattachant à des sites comme Boves, Fayet, le Castillon, Folleville, d'août 1902 à juin 1903. Cf. ci-après dans l'anthologie, « L'exode », publié en 1901 dans les n°16 et 17 de *La Picardie littéraire*.

<sup>246</sup> Johannès Plantadis, « Petites villes et villages d'art du Limousin : Beaulieu », *Lemouzi*, 1907, p.222-225 ; « Gimel », *Lemouzi*, 1909, p.286-288.

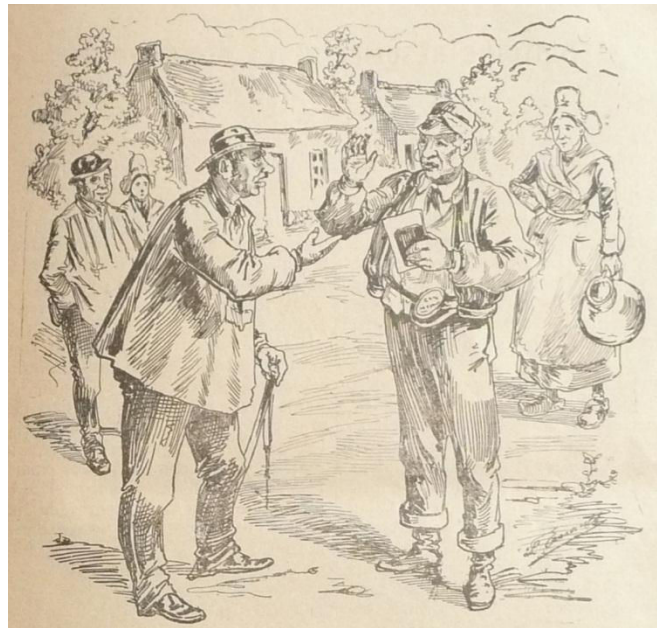
<sup>247</sup> Johannès Plantadis, « Les maîtres du paysage limousin », *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, 29, 1907, p.445-450 ; 30, 1908, p.51-98.

<sup>248</sup> De même, à propos des origines de Tulle et du site de *Tutela*, Plantadis développe une démonstration tout d'abord en 1914 dans *Lemouzi* : « Tutela », p.26-31 et p.57-68, puis de plus ample développement dans le *Bulletin* de la Société scientifique de la Corrèze en 1916 : « Les origines de Tulle », p.133-149 et p.190-214.

(fig.16) François Enault, un même dessinateur ; deux styles différents, selon le type de publication :



Mob, alias Enault « La sueur du peuple », caricature dans *La croix*, 6 juillet 1895.



Enault, illustration pour « Le garde-champêtre » de Pitron, *Le Bouvais-Jan*, 1/3, 1897, p.37.

Autre exemple, celui de Jean-Baptiste Marcaggi. Ses textes à la fois insérés dans *L'île de beauté*, dans *La Corse touristique* et dans *Le temps* montrent bien les aspects différents de son style, et surtout l'adaptation dont il fait preuve par rapport au titre auquel il apporte sa collaboration. Sa chronique dans *L'île de beauté* en 1907 campe régulièrement des éléments de contemplation où transparait avec un certain lyrisme une description panoramique et esthétisante de l'espace. Ainsi « Les châtaigniers » et « Chronique », parus tous deux en 1907<sup>249</sup>. Dans *La Corse touristique*, vingt ans plus tard, Marcaggi se consacre en revanche à de courtes notices très factuelles sur des éléments insulaires structurants : lieux, événements caractéristiques. Ainsi « Naissance et croissance d'Ajaccio », texte de trois feuillets parus en 1926<sup>250</sup> ; ou encore « L'affaire des Corses à Rome, 1662 », publié en 1928<sup>251</sup>. Ce sont des fiches synthétiques comme autant de fanaux posés sur la chronologie et la cartographie corses.

Dans *La Corse touristique* un parti pris de vulgarisation rapproche l'écriture de Marcaggi du style des notices de guides ou d'articles de dictionnaires, mais il n'hésite pas à conclure, comme dans « L'affaire des Corses à Rome », par une phrase récapitulative bien sentie : « la morale de cette histoire est que les petits sont toujours les victimes des querelles des grands ». Dans *Le temps* par

<sup>249</sup> Jean-Baptiste Marcaggi, « Les châtaigniers », *L'île de beauté*, 8, 1<sup>er</sup> septembre 1906, p.3-9 ; « Chronique », art.cité.

<sup>250</sup> Jean-Baptiste Marcaggi, « Naissance et croissance d'Ajaccio », *La Corse touristique*, 3/15, mars 1926, p.59-62.

<sup>251</sup> Jean-Baptiste Marcaggi, « L'affaire des Corses à Rome », *La Corse touristique*, 5/37, février 1928, p.36-39.



contre, l'auteur insère en 1926 deux textes liés à l'actualité du moment : « Choses de Corse », « Comment fut tué Romanetti ». D'un style cette fois très sobre, la moindre expression imagée n'apparaît qu'entre guillemets ou à travers des citations, et n'est donc pas amalgamée dans le rythme du texte proprement dit.

« Les circonstances dans lesquelles fut 'détruit', selon l'expression consacrée en Corse, le 25 avril 1926, le bandit Nonce Romanetti sont demeurées fort obscures. Celui-ci fut pourtant l'objet de nombreux et savoureux articles dans la presse. On le qualifia de roi du maquis, on le drapa en grand seigneur fastueux, on le représenta comme un héros de roman, pour satisfaire, sans doute, le besoin de merveilleux de la foule qui ne conçoit les êtres hors la loi que d'après un gabarit conventionnel : l'humble vérité est moins chatoyante »<sup>252</sup>.

Toujours à la différence de la forme utilisée dans *La Corse touristique*, la contribution au *Temps* trouve un même niveau de précision que celui d'un article érudit, avec exposition de nombre d'*hectares*, de *quintaux*. On y trouve les termes de « culture arbustive », de « barrages-réservoirs », de « production fourragère ». Par contre les références et la chronologie utilisées sont propres à l'actualité récente qui est demeurée dans les esprits, et ne font appel à aucune érudition historique.

#### d. Logiques d'opportunités

Nombre d'éléments expressifs des petites revues de patrimoine relèvent d'un mimétisme éditorial spécifique qui ne laisse pas d'interpeler ; il convient cependant de ne pas extrapoler une particularité éditoriale qui, rappelons-le, n'a jusqu'alors jamais été remarquée. Au moins peut-on affirmer un choix assumé pour un style ouvert, accessible, voire *opportuniste*. De ce point de vue, là encore, ce type de publication confine aux organes expérimentaux, à des modèles qui « ne prétendent plus supplanter nécessairement à eux seuls les modes de pensée dominants, mais estiment indispensables de créer une diversité qui manquait jusqu'ici »<sup>253</sup>. Aussi, ces revues « naissent du souci de créer et de maintenir partout la diversité. Elles se nourrissent de l'idée que chaque individu a le droit le plus absolu à exprimer son moi et à revendiquer comme intangible tout ce qui le fait trancher sur la masse »<sup>254</sup>.

---

<sup>252</sup> Jean-Baptiste Marcaggi, « Comment fut tué Romanetti », *Le temps*, 22 octobre 1926, p.3.

<sup>253</sup> Paul Claval, « Régionalisme et consommation culturelle », *L'espace géographique*, 8/4, 1979, p.300.

<sup>254</sup> Yoan Vérilhac, « La petite revue », dans Dominique Kalifa et al., *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), p.363.

Il s'agit bien ici de « petite revue », de revue des « petits » ; mais la préoccupation de bâtir une expression spécifique, de se concentrer sur une représentation cohérente des expressions initiales, n'en est que plus centrale. A l'instar de leurs aînées parisiennes de la Monarchie de Juillet et du Second Empire, il s'agit par conséquent pour ces nouvelles publications de se charger de faire la démonstration d'une intuition qui ne pourrait exister en dehors d'elles ; il importe par conséquent de créer à leur tour un monde de revue, de développer un monde dans la revue, et, à elles seules, de générer une ambiance, de créer un modèle.

### C. EXPRIMER UNE ŒUVRE VIVANTE

#### a. Métaphores de sociabilités, pratiques conversationnelles

Cette ambiance, ce modèle reconstitués au sein de la petite revue de patrimoine se lit essentiellement et paradoxalement sur le mode de la connivence. Les rencontres virtuelles se succèdent avec des illustres, des tempéraments, de vieilles connaissances ou des praticiens de tous poils habiles à évoquer leur savoir-faire, leurs souvenirs, et plus largement toutes sortes de réminiscences susceptibles d'être partagées. Les contenus de ces rencontres sont présentés à la fois sur le mode narratif et assertif ; autrement dit, ils jouent sur le registre d'une information précise et en même temps sur celui d'une adresse à la personne, deux registres qui constituent spécifiquement le principe de la conversation. Par le fait qu'ils soient ainsi exprimés, les contenus de la petite revue relèvent donc en puissance du même niveau spectaculaire que la petite presse, avec une information factuelle, des révélations sensationnelles ; ils acquièrent une prégance spatiale, se trouvent exprimés, détaillés, d'une même manière cohérente qu'un fait historique ou d'actualité. En partie fantasmés et imaginés<sup>255</sup>, évoquant un fait parfois éloigné dans l'espace ou dans le temps, ces éléments n'en sont pas moins concrétisés textuellement de la même manière.

Ainsi la rubrique « Vieux souvenirs », de Jacques Méniger est dans *Le Bouais-Jan* une causerie en forme de promenade dans laquelle le lecteur est accompagné d'un *cicerone* bienveillant<sup>256</sup>. On cite les lieux comme s'ils sont supposés connus de l'un comme de l'autre, pour mieux souligner cette impression de connivence. En fait ces précisions ponctuelles n'ont que peu d'importance ; c'est le pays entier qui est considéré, c'est un certain périmètre ; on ne s'arrête pas à une succession d'évocations parcellaires, fors les seuls éléments susceptibles de recueillir

---

<sup>255</sup> Cf. Marie-Eve Thérénty, « De la nouvelle à la main à l'histoire drôle : héritages des sociabilités journalistiques du XIXe siècle », *Tangence*, 80, 2006, p.45.

<sup>256</sup> Jacques Méniger, « Par nos vieux chemins », *Le Bouais-Jan*, 1/16, août 1897, p.244.

l'acquiescement de l'interlocuteur, du lecteur. Puis le moment d'un souvenir plus précis surgit, décrit au présent, qui permet de prendre le lecteur à témoin, sous la forme d'une adresse : « Avez-vous quelquefois contemplé la lande de Lessay, *la grand'lande*, comme on dit là-bas. (...) quand le soleil couchant éclaire Jersey perdu au milieu des flots bleus à votre gauche, quand devant vous se déroule un immense tapis de bruyère ? ». Pour sa propre entrée en scène, le lecteur est mené par le narrateur et franchit avec lui le temps et l'espace : « Nous approchons de Lessay (...) Hop, hop, gare ! voilà un herbager du Cotentin, gros seigneur passant fièrement en cabriolet »<sup>257</sup>.

Dans cet argumentaire, le lecteur est invité à considérer qu'à travers l'information qui lui est donnée, l'auteur et lui-même ont en commun de « vivre selon un même tempo »<sup>258</sup>. De ce point de vue la petite revue de patrimoine aspire, non pas comme le salon parisien à être une « métaphore de la rue », du boulevard, mais par symétrie à être une métaphore du marché ou de la venelle, de la foire, de la fête patronale, et qu'elle se doit fonctionner à coups de « signes de reconnaissance »<sup>259</sup>, d'utiliser elle aussi un ensemble d'expressions, d'allusions, de clins d'œil.

Cette connivence se constitue à partir d'anecdotes, qu'on s'échangerait au hasard des rencontres, au fil de la conversation, sur des sujets relevant à la fois de la chose vue et de l'érudition divertissante. L'insertion dans ces mêmes récits du discours indirect libre<sup>260</sup> procède de la même logique, en même temps qu'elle accentue un rythme, son expressivité. Dans un tel échange virtuel, l'usage du registre de la curiosité, bien entendu, est de mise. Certes « vertu journalistique par excellence »<sup>261</sup>, elle répond également à un tic d'érudits fascinés par les récits atypiques, le goût des oubliés, des pathologies curieuses, des identités fortes ; elle constitue également le trait d'esprit susceptible de susciter, toujours dans cet esprit de connivence, une ambiance propice à la découverte partagée, à l'enseignement mutuel, à une forme de collégialité dans l'élaboration d'une communauté reconstituée, autrement dit relevant d'une forme d'art de la conversation.

Les signes de connivence s'adosent également à des lieux symboliques, non plus, comme à Paris, à des lieux où l'on doit être, où l'on doit se produire, mais à des sites emblématiques, des espaces traditionnels de rencontre ; de même ils font référence à des rites, des formes de sociabilités.

---

<sup>257</sup> Louis Beuve, « La foire Sainte-Crouet à Lessay », *Le Bouvais-Jan*, 1/17, septembre 1897, p.258.

<sup>258</sup> Laurent Le Gall, « Le temps recomposé. Films amateurs et sociétés littorales dans la Bretagne des années 1920 et 1930 », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 117, 2010, p.138.

<sup>259</sup> Jean-Didier Wagner, « Le journalisme au microscope. Digressions bibliographiques », *Études françaises*, 44/3, 2008, p.26.

<sup>260</sup> Anne-Marie Thiesse, « La littérature régionaliste en France (1900-1940) », *Tangence*, 40, 1993, p.59.

<sup>261</sup> Jean-Didier Wagner, « Le journalisme au microscope... », art.cité, p.41.

La petite revue ne devient plus seulement un lieu d'échange entre des narrateurs et leurs commensaux imaginaires, elle s'adresse à travers eux à des individus de même expérience, de même origine, au sein d'un périmètre où, à références équivalentes, auteurs et lecteurs ne se distinguent plus<sup>262</sup>. C'est un procédé journalistique qui rejoint ce qui a été décrit de la pratique du salon, de la fréquentation du cabaret parisien, au sein desquels l'effet produit, la prise de contact initiale par une déclamation, un mot d'esprit, une chute, constituent l'objectif premier et provoquent une efficacité immédiate en termes de connivence<sup>263</sup>.

Les contenus de la petite revue de patrimoine tiennent de cette autre proximité avec la petite presse parisienne par l'habitude de textes courts. Comme l'art de la tirade en société, l'article de revue peut, selon les sujets, s'assimiler à une descente dans l'arène littéraire, et par conséquent se trouver couronnée en fonction de ses talents. Une telle composition suppose par conséquent un recours à des pratiques performatives plus précises que les éléments factuels déjà relevés en commun avec la presse d'information, notamment avec l'usage des tics de langage : onomatopées, interjections, pratiques patoisantes ; une pratique également d'éléments de citation : bons mots, aphorismes, chansons ; de même enfin que le trait humoristique : parodies, satires.

« En passant près de moi, vive, alerte, pressée, la cuisinière des grandes maisons m'enfonça cent fois les côtes avec son volumineux panier carré.

- Eh ! *l'home, poussès pas*, me crie une gaillarde *porteiris*. Et soudain elle laisse fondre sur mon couvre-chef toute une avalanche de navets et de pommes de terre.

- *Mai sias empega, que, ô de la faquino*, me hurle, en faisant les gros yeux, une large *répétière* au menton poilu. *Vias pas, Sant Clar, que m'espoutissés meis uou !*

Pour esquiver la *virago*, je m'élançais sur le trottoir. Je me trouvais au milieu d'un essaim bourdonnant de petites revendeuses fillettes de 15 à 16 ans.

Assises à terre, leur panier sur les genoux, elles caquettent à qui mieux mieux comme une troupe de pies sous un noyer, riant, criant, chantant, faisant des réflexions peu agréables à l'encontre des passants. L'une vend des *panses* de Malaga ; celle-là, des citrons ; celle-ci, des mandarines ; cette autre, de la salade *fère*.

- Voulez de limons ? me dit une petite brunette à l'air éveillé

- Croumpez-moi un tilo de panse, mon beau, me fait sa voisine, à la taille presque sous les bras et au chignon pommadé traînant sur ses épaules »<sup>264</sup>.

---

<sup>262</sup> Cf. *Ibid.*

<sup>263</sup> Cf. Vincent Laisney, « Cénacles et cafés littéraires... », art.cité, p.583-584.

<sup>264</sup> Batiste Artou, « Etudes marseillaises. Autour de la poissonnerie », art.cit., p.11.

« On la connaît, *mise Clavelado*, cette femme qui, dès le matin parcourt les rues de Marseille, deux larges paniers découverts sous le bras et crie à tue-tête ces éternels refrains modulés sur un ton si aigu et si cadencé :

*Ei muscle de la Reservo ! o !*

*Ei bouen capelan ! an !*

*Qu vou d'auruou ! ou !*

(...) Ah ! la langue de la poissonnière ! Qui ne l'a entendue ? Qui n'en a une idée ? Qui peut dire tout ce qu'elle a de verve, de fécondité ?

C'est un vocabulaire, un recueil de tous les mots pittoresques, techniques, expressifs, susceptibles d'être prononcés par la colère, la fureur, la rage, aussi bien que par la bonté, l'amour et la douceur »<sup>265</sup>.

Autre effet de proximité avec la petite presse, la « chute », qui dans la petite revue de patrimoine serait plutôt à assimiler au point d'orgue, au tableau final, à une sorte d'arrêt sur image au cœur de la scène la plus caractéristique. Cette chute est par conséquent plutôt chargée de synthétiser, de fixer le souvenir, de le graver dans la mémoire – « Je voudrais être un vieux peintre de l'école flamande pour rendre cette scène »<sup>266</sup> – où l'idée d'espace de connivence est une nouvelle fois sollicitée : « Hélas ! les gars, qu'tout cha iest loin ! »<sup>267</sup>. Ainsi Louis Beuve : « Plus poétiques encore sont les retours de pèlerinages à la lueur des étoiles quand les *g'mins Saint-Jacques, les trois rois* et la *poussinière*, brillent de leur plus vif éclat. Les vaillants chevaux normands qui ne mesurent pas la route, filent alors à toute vitesse et le chant des pèlerins, emporté bien loin par le vent, va en d'adoucissant peu à peu à travers les prés et les bois mourir dans la cour des fermes ou réveiller avec toute la suavité d'une mélodie céleste les échos des villages éloignés »<sup>268</sup>.

La pratique narrative de la petite revue de patrimoine est par conséquent marquée par une recherche de l'effet<sup>269</sup>, voire par une surenchère dans l'emploi d'images mentales faussement spontanées, garantes de fraîcheur et de naturel, qui permettent par la même occasion d'afficher une mise à distance des marques de tortillement de l'intellect ; certains reportages pouvant même « relever de la scénarisation »<sup>270</sup>, de l'exagération, plutôt que du témoignage objectif<sup>271</sup>.

---

<sup>265</sup> Alphonse Bressier, « Types marseillais. La poissonnière », *La gueuse parfumée*, 15, juin 1880, p.7-8.

<sup>266</sup> Louis Beuve, « La foire Sainte-Croquet à Lessay », art.cité, p.260.

<sup>267</sup> A. Pitron, « Batt'ries d'sarrasin », *Le Bouais-Jan*, 1/20, octobre 1897, p.314.

<sup>268</sup> Louis Beuve, « Les pèlerinages au Ta et à Saint-Pair », *Le Bouais-Jan*, 1/10, mai 1897, p.151.

<sup>269</sup> Cf. Vincent Laisney, « Cénacles et cafés littéraires... », art.cité, p.586.

<sup>270</sup> Cf. Marie-Eve Thérénty, « De la nouvelle à la main... », art.cité, p.43.

De telles pratiques rédactionnelles se réfèrent implicitement au modèle décrit par Marie-Eve Therenty<sup>272</sup> de la nouvelle à la main diffusée dans la presse à bon marché, mais aussi au ton de l'almanach, qui n'est pas encore oublié dans les dernières années du 19<sup>e</sup> siècle, avec ses historiettes, ses scènes de sociabilité parsemées de portraits, de petits dialogues, où interviennent, à travers le jeu de l'observation propre au petit reportage, la rapidité, le sens de l'à-propos du rédacteur, accommodés de surcroît à la sauce patoise, et baignés d'humour paysan<sup>273</sup>.

Dans la forme du trait d'esprit comme dans celle de la relation de faits, la créativité littéraire ne tient toutefois qu'un rôle pour ainsi dire accessoire. La petite revue de patrimoine apparaît avant tout comme espace de gratuité et de liberté expressive, de bavardage imprimé destiné à une sociabilité privée d'autre mode de commensalité, et dans lequel le mode de la revendication n'a pas sa place. En même temps que ses contenus invitent aux digressions, à la diversité des tons et des modes, ils témoignent d'une mise en commun inédite de ces éléments discursifs *a priori* hétérogènes évoqués plus haut : reportages, fictions, registres, descriptions, anecdotes, études, condensés historiques, tribunes, éléments d'actualité. Dans d'autres médias, une telle hétérogénéité se voilerait derrière une répartition en chapitres, en paragraphes, se fondrait tant bien que mal dans le déroulement ou le fil conducteur d'un argumentaire. Dans la petite revue ces éléments se télescopent, sont pour ainsi dire empilés en peu de mots, intégrés dans une forme textuelle hybride qui non seulement autorise, mais incite à une telle variété, « par des effets de collusion et de collision »<sup>274</sup> éventuellement convoqués sous le coup simulé du hasard ou de l'imprévu, et qui aussi relèvent, ainsi que par les tribunes libres, d'une prise à partie du public, d'une communauté.

### b. Miroir de l'âme régionale

Il faut pourtant ne pas en rester à cette seule apparence de carton d'ébauches, d'empilement à vau-l'eau ou d'échappatoire. Dans la mesure où elle parvient à se pérenniser dans le temps, la petite revue de patrimoine constitue une forme éditoriale qui permet, ou non, aux ambitions initiales de ses animateurs de se concrétiser. Son spectre éditorial demeure de ce fait constamment profilé vers un même objectif, celui d'obtenir une certaine caution institutionnelle, de parvenir à une forme locale de légitimité. Or cette éventualité se formalise autant par une

---

<sup>271</sup> Cf. A. Pitron, « Le garde champêtre », *Le Bouais-Jan*, 1/3, février 1897, p.36-38, repris ci-après dans l'anthologie.

<sup>272</sup> Cf. Marie-Eve Thérénty, « De la nouvelle à la main... », art.cité, p.51.

<sup>273</sup> Cf. Dominique Blanc, « Lecture, écriture et identité locale. Les almanachs patois en pays d'oc (1870-1940) », *Terrain* [En ligne], 5, octobre 1985, §8. Disponible sur <http://www.revues.org>

<sup>274</sup> Bernard Vouilloux, « Le discours sur la collection », *Romantisme*, 31/112, 2001, p.98.

consécration littéraire<sup>275</sup> que communautaire et régionale<sup>276</sup>, artistique<sup>277</sup> ou savante<sup>278</sup>. L'amalgame éditorial d'apparence hétérogène et contradictoire est aussi généré par ces devenirs en puissance, explique en creux l'extrême diversité formelle qui a été relevée, mais qui sur la durée se décante, se simplifie ou bien au contraire constitue, à force, une forme en soi, un périmètre rédactionnel spécifique.

Premier critère de décantation éditoriale, la « dure nécessité » de la pérennisation, l'exigence de « faire une œuvre vivante », de procéder dans un effort d'attractivité à une « gymnastique d'esprit préférable aux lamentations sur la décadence du goût et de l'esprit publics »<sup>279</sup>. Cette évolution est d'autant plus nécessaire que de nouvelles revues continuent d'apparaître, que les capacités de publication évoluent et se perfectionnent, qu'à nouveau d'autres générations aspirent à une expression éditoriale renouvelée. Se pose par conséquent la pertinence d'une pérennité, avant même que la revue ait pu atteindre la forme d'institutionnalisation à laquelle elle aspire.

Au début du 20<sup>e</sup> siècle par exemple, la question du suivi de l'actualité insérée dans la petite revue se pose pour toute la génération des titres fondés dans la décennie précédente. Une revue comme *Lemouzi*, dont une des légitimités repose sur la fédération des réseaux limousins dans la capitale, s'adosse à une parution mensuelle éditée depuis Paris puis diffusée en région. Entretemps les capacités de parution continuent d'évoluer ; se créent d'autres feuilles de liaison, dont la réactivité, la spécialisation et la proximité avec les diverses communautés constituées ne permettent plus à leur aînée de se maintenir de manière pertinente sur ce type de production éditoriale. *Lemouzi* opère de ce fait une évolution par rapport à son ambition initiale ; de feuille de liaison et d'information annexée à une œuvre didactique publiée par livraisons, la revue évolue vers le *proto-magazine* culturel. C'est une transition qui n'est pas encore achevée dans l'entre-deux-guerres :

---

<sup>275</sup> *La Bourgogne d'or* devient à partir de 1926 l'organe d'un groupement poétique régional, le « Cep burgonde » ; par ailleurs *Lemouzi* et *L'Auvergne littéraire et artistique* sont dès leur création les organes non exclusifs d'écoles félibréennes, respectivement l'Ecole limousine et l'Ecole de Limagne.

<sup>276</sup> *Lemouzi* se revendique dès l'origine l'organe de référence de la communauté limousine de Paris, de même *La veillée d'Auvergne* pour les Auvergnats, et dans une moindre mesure *Le Bouais-Jan* pour les Normands. *Le Pays lorrain* devient quant à lui une revue de culture générale d'échelle provinciale dès avant la Grande Guerre, de même, *La vie en Alsace* dans l'entre-deux-guerres.

<sup>277</sup> La plupart des petites revues manifestent un soutien et un relai constants à la création artistique régionale, depuis *Le Bouais-Jan*, *Lemouzi* et *La veillée d'Auvergne*, avant la Grande Guerre, jusqu'à *La Bretagne touristique*, *L'Auvergne littéraire et artistique* ou *Mediterranea*, dans les années 1920 ; cf. au chapitre 9.A.

<sup>278</sup> Pour nombre de revues dans la première décennie du 20<sup>e</sup> siècle ; c'est en particulier le cas autour de la recherche et de la publication des traditions populaires, comme *La Picardie littéraire, historique et traditionniste* ; cf. au chapitre 7.A.

<sup>279</sup> Louis Le Bondidier, « Lourdes », art.cité, p.25.

« D'une enquête à laquelle nous nous sommes livrés ces vacances, au pays natal, il résulte que la chronique, telle qu'elle était rédigée immémorialement a cessé de plaire. 'Vous nous servez du réchauffé', écrit Saint-Xantin, en s'excusant de nous dire des choses désagréables. Et, de fait, les nouvelles concernant les compatriotes paraissent un mois après, et il ne peut en être autrement.

Le monde limousin a évolué depuis vingt ans. La plupart de nos lecteurs lisent les journaux quotidiens ou hebdomadaires, qui leur apportent les renseignements les plus détaillés sur l'activité des Limousins, dans la capitale et en province. *Le Limousin de Paris*, entre autres, publie les comptes rendus les plus complets des réunions de sociétés, des banquets, des fêtes, des discours, des nominations et distinctions. Donc, à quoi bon reproduire ces informations dans notre revue ? Elles y étaient forcément écourtées : la nécessité de condenser nous obligeait à ne pas citer tous les artistes qui s'étaient distingués dans une soirée, tous les morceaux qui avaient été dits et chantés. En voulant être trop complets, nous étions incomplets et nous faisons des mécontents.

*Lemouzi* doit demeurer avant tout le miroir de l'âme limousine, la grande revue littéraire, régionaliste et félibréenne de la province. Nous abandonnerons donc certaines rubriques qui tendaient à faire de la revue une sorte de Memento Larousse. Nous espérons qu'aucun président de Société ne nous en voudra. Nous nous bornerons à citer les manifestations qui auront vraiment un caractère de nouveauté artistique et littéraire »<sup>280</sup>.

### c. Constituer un livre d'or par livraisons

Faute de manifeste inaugural, c'est aussi l'évolution éditoriale au fil des parutions qui relève *a posteriori* la personnalité de la petite revue. Ce sont notamment des galeries virtuelles, des rubriques titrées, des collections de portraits et d'esquisses... qui inscrivent ce type de publication dans le genre de la publication en série, de l'ouvrage collectif par livraisons. Tandis que les séries de médaillons – de « Têtes occitanes » selon l'expression consacrée dans *Les feuillets occitans* – sont censés enrichir la liste des illustres des temps passés au sein de cette galerie d'honneur, les hauts lieux, les pratiques des communautés, connaissent leurs propres séries, inclinant nettement la formule éditoriale dans la perspective d'une publication encyclopédique accumulative.

---

<sup>280</sup> Joseph Nouaillac, « Chronique limousine », *Lemouzi*, 1922, p.258-259.



« La Provence, nous écrivait dernièrement un critique bienveillant, ne me paraît pas propre à fournir à elle seule des éléments suffisants pour alimenter un journal pendant plus de deux années'. Eh bien n'en déplaise à ce correspondant, nous prétendons que pendant plus de vingt ans notre journal pourra vivre en donnant des récits nouveaux, des actes inédits, des descriptions neuves. Si nous joignons à cela l'archéologie et la biographie, l'étude de la topographie et de l'histoire, nous serons morts depuis longtemps que le sujet sera bien loin d'être épuisé »<sup>281</sup>.

Toutefois, à la différence de publications plus érudites, la petite revue se défend de produire des matériaux ou des sources ; elle demeure au contraire sur le parti-pris constant de l'anthologie, de l'extrait significatif.

Ces anthologies sont en premier lieu constituées des grandes pages qui, par le passé, ont été des étapes de l'invention de l'espace, à commencer par les récits de voyage, les extraits ou scènes de romans célèbres, les chroniques de « riches heures » provinciales. Bien qu'abondées au fil de l'eau, comme dans *La veillée d'Auvergne*, elles expriment au long court cette démarche de compilation patrimoniale à mi-chemin entre le musée et la galerie d'honneur. De grandes signatures, élus, écrivains, sont aussi sollicités pour orner ce livre d'or, cet herbier, renforçant par-là la diversité des sommaires, que viennent également enrichir une pratique des bonnes feuilles, privilégiant ainsi, comme dans *Lemouzi* ou encore dans *La veillée d'Auvergne*, le principe du recueil de références plutôt que celui de la stricte production de nouveautés : « Certaines revues se font une règle de ne publier que de l'inédit. La règle est bonne ; mais il bien meilleur encore de ne point la respecter, quand il s'agit de reproduire des pages très belles et presque universellement ignorées »<sup>282</sup>. Ou encore : « Aussi estimons-nous qu'il est bon de publier souvent des *Pages oubliées*, *Pages à relire*, *Pages retrouvées*. Nous ne craignons donc pas de répéter telle page qui a pu paraître dans nos colonnes il y a vingt ans et que nos jeunes abonnés ne peuvent se procurer »<sup>283</sup>.

Comme cela avait été évoqué à propos de l'esquisse et de la marine, l'insertion de textes de grands écrivains ne répond pas seulement à une habile promotion, mais constitue aussi un garde-fou efficace de qualité de l'ensemble, tire la revue vers une certaine tenue, et lui impose de fait un ton, des formes spécifiques, qui contribuent à assurer une certaine qualité littéraire.

---

<sup>281</sup> Alfred Saurel, « Une ville morte exhumée », *La Provence à travers champs*, 7, 9 octobre 1880, p.1.

<sup>282</sup> [Anon.], « Quelques pages de l'œuvre écrite d'Eugène Viala », *La veillée d'Auvergne*, 1913, p.127.


<sup>283</sup> Joseph Nouaillac, « Chronique limousine », art.cité, p.259.

De même, la rubrique titrée ou numérotée constitue une forme d'indexation thématique, contribuant à valoriser les contenus, à leur donner une valeur documentaire sur lesquels il devient possible de revenir et de se référencer. Elle préfigure elle-même la table annuelle qui se généralise à la fin de la première décennie du 20<sup>e</sup> siècle, dont la structure vient en complément des sommaires de couverture en laissant voir notamment comment sont considérés par la rédaction elle-même la production de la revue et ses équilibres thématiques, lisibilité qu'elle ne peut faire valoir au fil de l'eau.

*Les Beaux-Arts dans l'Ouest*

VII

**Le Miniaturiste Fernand Paillet**



La miniature est un genre spécial et charmant dont l'origine remonte au premier siècle avant J. C. La création du procédé est due à une femme, Lala ou Iaia, de Cysique, qui vint à Rome sous Scylla et eut, la première, l'idée de peindre sur vélin ou sur ivoire. Varron, le plus savant des Romains, lui fit illustrer certains de ses ouvrages. elle peignit également de nombreux portraits dont le sien.

Le genre s'est transmis d'âge en âge jusqu'à nos jours avec plus ou moins d'éclat. Les enlumineurs et imagiers du moyen-âge furent dans les missels et livres d'heures les continuateurs de Iaia, et le moine italien Giulio Clovio s'illustra dans cette spécialité à l'époque de la Renaissance. Mais c'est surtout vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle que fut en honneur la miniature proprement dite, c'est-à-dire la peinture sur ivoire.

(fig.17) Deux exemples de rubrique numérotée : « Les beaux-arts dans l'Ouest », tenue par L. Tider-Toutant et consacrée aux artistes du Centre-Ouest, *Le pays d'Ouest*, 3/12, septembre 1913, p.439. Ci-contre : « Ma Picardie », tenue par Maurice Thiéry, *La Picardie littéraire*, 4/2, février 1903, p.23.

LA PICARDIE 23

Je les ai portés  
A ma grand'maman.  
*Tout autour, etc.*

Je les ai portés  
A ma grand'maman  
En lui disant :  
Serrez bien mes gants.  
*Tout autour, etc.*

En lui disant :  
Serrez bien mes gants  
Que je ne mettrai  
Qu'une fois par an.  
*Tout autour, etc.*

Que je ne mettrai  
Qu'une fois par an,  
Le jour de mes noces  
Que je rirai tant.  
*Tout autour, etc.*

Le jour de mes noces  
Que je rirai tant,  
Et le lendemain  
Que je pleurerai tant.  
*Tout autour, etc.*

et de bâtons; un gobelet d'étain à la main, ils quémandaient des sous d'une voix contrefaite et en poussant des hou! hou! qu'ils essayaient de rendre joyeux: ils n'arrivaient guère, avec leurs voix étranges et leurs masques grimaçants, qu'à effrayer les femmes et les enfants. Ceux qui ne désiraient point recevoir leurs visites fermaient leurs portes au verrou. Ces divertissements, restes des saturnales antiques et des fêtes des Fous au moyen âge, amusaient petits et grands.

Après avoir ri et s'être divertit, on ne s'en remettait qu'avec plus de courage au travail, le lendemain.

Aujourd'hui, l'ennui morne et triste a remplacé l'allégresse d'antan. A peine voit-on encore circuler mélancoliquement, comme honteux, devant qu'ils ne sont plus de leur temps, quelques lamentables déguisés, masques taciturnes, dont les piteux oripeaux n'excitent qu'une curiosité relative, ne provoquent que bien peu l'attention.

Le Mardi-gras est presque mort dans nos campagnes.

Maurice THIÉRY.

(A suivre.)

---

MA PICARDIE  
X  
**LE MARDI-GRAS**  
au Village

Le Mardi-gras, cette fête populaire par excellence autrefois, dans les villages picards, a perdu tout son prestige et n'existe plus que de nom, suivant en cela, d'ailleurs, toutes les réjouissances publiques, les coutumes et les mœurs locales; bientôt même, il ne sera plus qu'un souvenir. Semblables aux légendaires chevaux d'Harpagon, les jours gras chez nous ne sont plus que des soupçons, des fantômes de carnaval.

Jadis, et l'époque n'en est pas encore bien éloignée, on fêtait le Mardi-gras avec entrain — sans confetti. Pour un jour, des villages entiers, oubliant les préoccupations quotidiennes, se livraient sans réserve aux joies parfois grossières, il est vrai, mais permises, un jour de liesse, des déguisements carnavalesques. Par troupes, hommes et femmes du peuple, costumés avec plus ou moins de goût — il en était d'originaux — parcouraient les rues, armés de fouets

et de bâtons; un gobelet d'étain à la main, ils quémandaient des sous d'une voix contrefaite et en poussant des hou! hou! qu'ils essayaient de rendre joyeux: ils n'arrivaient guère, avec leurs voix étranges et leurs masques grimaçants, qu'à effrayer les femmes et les enfants. Ceux qui ne désiraient point recevoir leurs visites fermaient leurs portes au verrou. Ces divertissements, restes des saturnales antiques et des fêtes des Fous au moyen âge, amusaient petits et grands.

Après avoir ri et s'être divertit, on ne s'en remettait qu'avec plus de courage au travail, le lendemain.

Aujourd'hui, l'ennui morne et triste a remplacé l'allégresse d'antan. A peine voit-on encore circuler mélancoliquement, comme honteux, devant qu'ils ne sont plus de leur temps, quelques lamentables déguisés, masques taciturnes, dont les piteux oripeaux n'excitent qu'une curiosité relative, ne provoquent que bien peu l'attention.

Le Mardi-gras est presque mort dans nos campagnes.

Maurice THIÉRY.

---

**Les Lèvres**

Votre charme tantôt serein, tantôt morose,  
O lèvres de la femme, est un charme enjoleur.  
Votre corail rougit cette noble pâleur  
Où le sourire éclot comme s'ouvre une rose...

Vous êtes le calice où la lèvre se pose,  
Pareille au papillon sur le bord d'une fleur,  
Vous êtes le foyer de l'exquise chaleur  
Qu'on sent dans un baiser sur une bouche close.

C'est dans vos coins pleins d'ombre où l'on voit des  
plus blanches  
Que s'aiguisent ces traits acérés et brillants,  
Lancés par l'arc vermeil comme des flèches sèches.

Mais si vos coups sont durs, vous savez les panser,  
Car l'amoureux tourment de vos chères blessures,  
Toujours se calme et meurt sous le poids d'un  
baiser.

Adrien HUGUET.

Ainsi à partir de 1912, *Lemouzi* établit une nouvelle forme de table annuelle, déjà régulière depuis 1897, qu'elle articule en 10 rubriques : *Poésies limousines* ; *Théâtre limousin, proses* ; *Chansons populaires* ; *Contes et nouvelles* ; *Poésies françaises* ; *Folk-Lore, traditions populaires* ; *Histoire, géographie, la terre limousine* ; *Variétés, sciences, biographies* ; *Mélanges, propos philologiques* ; *Les hommes, les idées et les faits*.

En 1914, l'unique table générale publiée de *La Veillée d'Auvergne* détaille quant à elle 23 rubriques très diversement abondées : Œuvres et hommes d'Auvergne, critique littéraire ; Etudes d'histoire et d'histoire littéraire ; L'art auvergnat, critique d'art, comptes rendus des salons et expositions, études sur les musées ; Folklore (études) ; Poésies françaises ; Poésies en dialectes d'oc ; Prose patoise ; Contes, nouvelles, romans ; Pages oubliées ; Fragments d'œuvres récentes ; Coins d'Auvergne ; un ensemble de rubriques d'actualités : nécrologies, concours, chroniques ; Sports, alpinisme, tourisme ; Conférences, discours, fêtes, soirées régionalistes ; Notices bibliographiques ; Variétés.

En 1928 enfin, la table de *La vie en Alsace* pour l'ensemble de ses publications de 1923 à 1927, détaille 16 rubriques, dont une très volumineuse « Histoire, topographie descriptive », elle-même répartie entre « ville de Strasbourg », « villes d'Alsace » et « châteaux ».

L'aspect de documentation cumulative s'appuie également sur de nombreuses insertions en pré-originales, parfois reprises en volume par la direction de la revue elle-même, comme aux « éditions du *Pays lorrain* » à partir de 1905, aux « éditions de *Pays d'Ouest* », à partir de 1912. Une étude sur l'architecture romane auvergnate demeurée inédite est ainsi donnée par livraisons dans *La veillée d'Auvergne*<sup>284</sup>. Tandis que d'autres contenus font l'objet de plaquettes, comme les saynètes, la poésie ou les fictions illustrées, voire de séries parallèles à périodicité différée, comme la *Revue lorraine illustrée*, le supplément trimestriel du *Pays lorrain* lancé en 1906.

Après la Grande Guerre cet aspect encyclopédique cumulatif s'appuie sur un type de parution de la forme d'un cahier, dont le développement se fait aux dépens de la publication périodique classique. *Les feuillets occitans* changent leur formule en 1927 en ce sens, pour adopter un type de livraisons sans réelle régularité, et dont la succession se fait sous forme de numéros spéciaux. Ainsi en 1927 un fascicule spécial est consacré en juin à la gastronomie, puis en juillet-août au « problème occitan ». On retrouve ce trait au même moment dans *Mediterranea*, mais de manière moins systématique. Ceci exprime bien l'évolution vers une forme de collection, à travers des séries de numéros spéciaux, et par-là une tentative de s'extraire des contraintes du périodique à calendrier régulier, pour évoluer vers le statut de série éditoriale par livraison cumulative : « comme nous voulons de plus en plus réaliser une œuvre vivante, nous estimons qu'il faut lui laisser une certaine aisance dans la régularité »<sup>285</sup>.

---

<sup>284</sup> Albert Bresson, « L'art roman auvergnat », *La veillée d'Auvergne*, publié en livraisons de mars à novembre 1913.

<sup>285</sup> Georges Avril, « [éditorial] », *Mediterranea*, janvier 1927, 1, p.2.

Avec *Les feuillets occitans* ou *Mediterranea* le numéro spécial permet de proposer des thématiques plus homogènes, et davantage de consistance à l'ancrage régional et patrimonial de la revue, alors même que le projet éditorial, dispersé de par ses diverses intuitions, est entravé par la variété et le manque de lisibilité de sa production éditoriale.

#### D. LA PETITE REVUE DE PATRIMOINE : UNE FORME COMPOSITE D'ECRITURE

A défaut de pouvoir désigner un mode d'écriture qui serait plus particulièrement attaché à la petite revue de patrimoine, le critère d'identification qui s'impose en termes de caractéristique formelle réside paradoxalement dans un équilibre constant opéré dans les contenus entre cinq formes déjà évoquées dans ce chapitre.

Une première forme d'écriture caractéristique concerne la brève, héritée de la presse. Elle désigne aussi bien la chronique, le carnet, que le compte-rendu. Cette forme constitue l'une des parties informatives de la petite revue, et porte aussi bien sur le périmètre régional auquel un titre est rattaché, que sur la communauté qu'elle irrigue et ses activités. Elle participe également au positionnement de la revue par rapport aux problématiques du moment.

L'édition de matériaux constitue la deuxième des cinq formes d'écriture caractéristiques. Cette forme désigne également la publication de textes préexistants dans un but d'anthologie et de compilation documentaire. A l'opposé de la brève, l'édition de matériaux représente l'ambition savante de la petite revue, mais aussi son aspiration à un certain prestige, en regard à ce qui touche à la promotion, à l'attractivité des espaces, mais aussi à leur identité, notamment au travers des éléments de pratiques linguistiques et de traditions populaires.

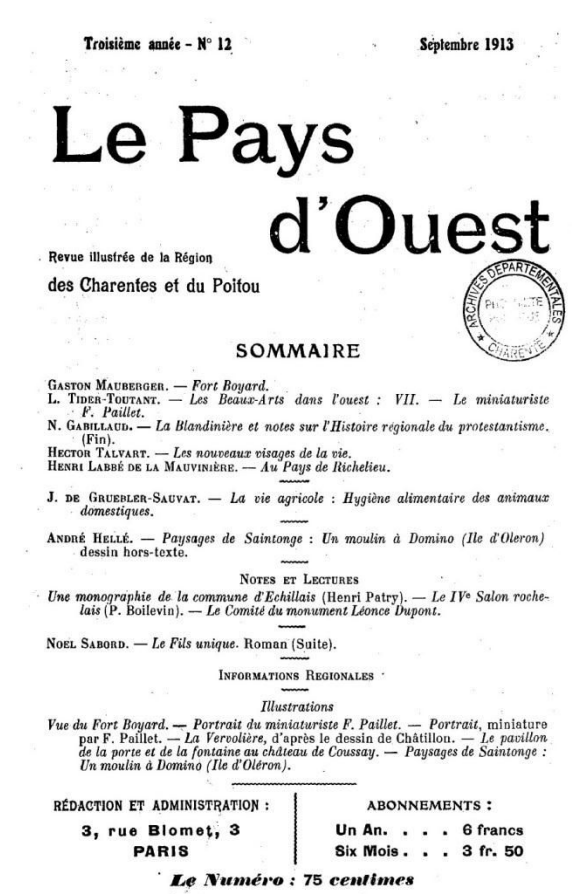
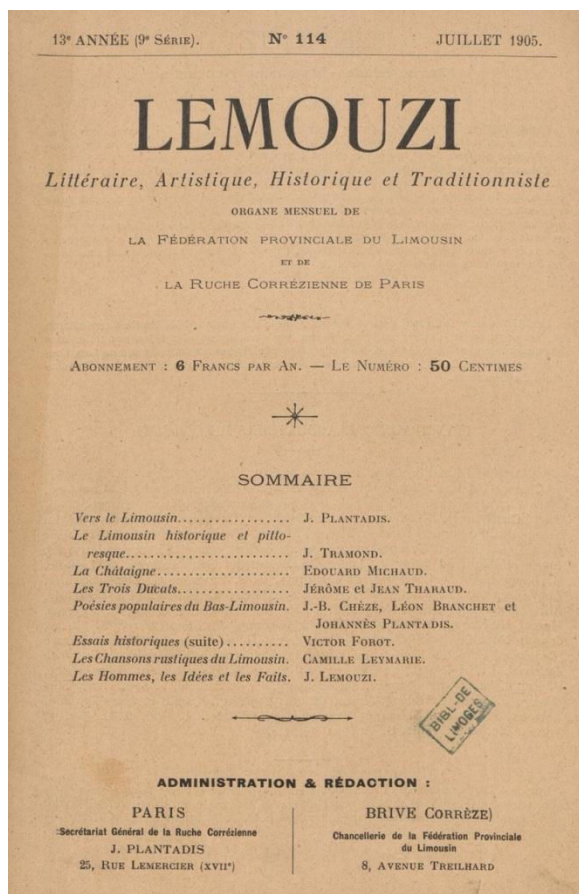
La notice est la troisième forme d'écriture caractéristique. Comme la publication de matériaux elle constitue le tribut rendu au modèle que représentent pour la petite revue les publications érudites. Cette forme inclue également les enquêtes, les travaux d'étude et les conférences retranscrites. Elle rassemble par conséquent la production d'analyses, relations historiques, biographies, descriptions topographiques, de même que la description de certains éléments comme les collections, les pratiques ethnographiques, les hauts-lieux, les grandes heures.

La création littéraire dans sa diversité représente la quatrième forme d'écriture privilégiée de la petite revue de patrimoine. Elle est à la fois constituée de la poésie versifiée, et des fictions : contes, nouvelles, qui représente dans cette catégorie la production dominante.

La cinquième forme d'écriture caractéristique est hybride, également inspirée du journalisme, et désigne en même temps le reportage et le récit. A la fois informative et narrative, mais qui ne relève pas de la stricte fiction, le reportage-récit est fréquemment enrichi de dialogues, mais aussi de scènes campées, d'atmosphères fortement empruntées des compositions graphiques, d'esquisses, notamment pour l'évocation et la description des espaces et des sites, qu'elles se traduisent sous forme de croquis textuels, d'itinéraires, de descriptions, mais aussi de témoignages, de rencontres, de souvenirs. Le reportage-récit désigne, plus étroitement encore que les quatre autres formes d'écriture, l'originalité de la petite revue de patrimoine, par ce qui, dans la première partie de ce mémoire, a déjà été décrit de ce type de publication, en termes de porosités, d'éclectisme, de recréation de communautés virtuelles, de connivence, de pratique partagée des espaces, et en même temps de tentative de définition.

Une sixième forme d'écriture spécifique peut être ajoutée, qui paradoxalement désigne l'illustration et l'iconographie ; forme spécifique de plus en plus indépendante du texte, de plus en plus présente dans la petite revue de patrimoine, à laquelle le chapitre 9 est plus largement consacré.

Ces six formes d'écriture connaissent sur l'ensemble des titres exploités dans le cadre de ce mémoire une utilisation à peu près équilibrée. C'est par conséquent leur assemblage qui constitue, de fait, le principal critère d'identification de la petite revue en tant que formule rédactionnelle. Au-delà de la question des proportions entre ces formes, c'est aussi leur interdépendance qu'il faut considérer, en tant que forme unique composite, à travers laquelle, et seulement à travers laquelle, la petite revue de patrimoine, de manière spécifique, aborde, célèbre et exprime l'espace auquel elle est rattachée, à travers cet équilibre et cette variété donc entre ces six formes, et qui, mises ensemble, constituent le véritable prisme de l'intuition profonde qui sous-tend ce type de publication particulier et peu connu.



(fig.18) Couverture de *Lemouzi*, 9/114, juillet 1905.

Couverture du *Pays d'Ouest*, 3/12, septembre 1913

Les cinq modes d'écriture de la petite revue apparaissent sur ces deux couvertures : la rubrique « Les hommes, les idées et les faits » de J. Lemouzi, de même que dans *Le pays d'Ouest*, « La vie agricole » et les parties intitulées « Notes et lectures » et « Informations régionales » correspondent à la forme de la brève, à laquelle sont aussi rattachées les tribunes en rapport avec l'actualité de Plantadis et de Talvart ; les « Poésies populaires du Bas-Limousin », de même que « Les chansons rustiques du Limousin » sont des productions de matériaux ; « Le Limousin historique et pittoresque » de Tramond, « La Blandinière » de Gabillaud, les « Essais historiques » de Forot, les « Beaux-arts dans l'Ouest » de Tider-Toutant, et « Au pays de Richelieu » constituent des notices ; « La châtaigne » de Michaud, « Les trois ducats » des frères Tharaud, le roman par livraison de Noël Sabord sont des créations ; « Fort-Boyard » et « Un moulin à Domino » sont des reportage-récits. Une telle variété au fascicule n'est toutefois pas systématique ; des revues attribuent un numéro spécifique à certaines rubriques, notamment les brèves (le compte-rendu d'une fête annuelle), l'édition de matériaux (le carnet de voyage d'un « inventeur » de l'espace célébré) ou la création (l'intégralité d'une pièce de théâtre), laissant à d'autres livraisons les variétés de la production de fond (les notices et les reportages-récits).

### CONCLUSION DU CHAPITRE TROIS

La petite revue de patrimoine n'a pas été identifiée comme un type éditorial particulier par ses contemporains, encore moins comme une innovation. Par sa composition, ce mode de publication et ses évolutions sont conformes aux caractéristiques relevées pour les périodiques qui ne sont pas assimilés à de la presse d'information générale de grand format et telles que le présentent pour la période antérieure à la Grande Guerre J.-C. Geslot et J. Hage<sup>286</sup> : les formats hétérogènes, les périodicités hebdomadaire ou bimensuelle des débuts, convergent en grande partie vers un objet qui se rapproche du livre et de parutions au moins bimensuelles sinon mensuelles.

La typologie caractéristique établie en fin de ce chapitre, et constituée de cinq formes distinctes d'écriture, ne constituent pas non plus – et de loin – une exclusivité. En revanche, c'est bien de la variété de ses formes d'expression que découle la première caractéristique formelle de la petite revue. Elle dénote par-là une démarche expérimentale qui se veut aussi plastique que possible vis-à-vis d'un lectorat qui n'a pu encore être identifié par les rédactions, ou qui est peu stabilisé. C'est cette démarche de gratuité et d'expérimentation qui finit par constituer une manière en soi.

Par ses caractéristiques la petite revue est par ailleurs sur de nombreux points héritière de la presse, en particulier de ses suppléments illustrés, dont elle reprend à son compte l'usage des textes concis, ce en quoi elle se distingue absolument de la plupart des autres revues à prétention culturelle. C'est aussi une publication à travers laquelle on donne à voir de manière attractive, en veillant à demeurer dans l'air du temps. Enfin certaines formes textuelles confèrent à la connivence et à la spontanéité. En cela la petite revue de patrimoine préfigure le magazine culturel tout en demeurant fidèle, sur son périmètre d'expression, à la manière d'une encyclopédie populaire par accumulation, inspirée du *Magasin pittoresque*.

A défaut de forme textuelle ou formelle spécifique, identifiable, à l'instar de ce qui a été relevé de ses auteurs et de son lectorat, c'est une nouvelle fois l'équilibre constitué entre ces formes au sein d'une même formule, c'est leur conjonction vers un espace donné au sein d'une même formule qui constitue la typicité de la petite revue.

---

<sup>286</sup> Cf. Jean-Charles Geslot, Julien Hage, « Recenser les revues », art.cit., p.29-42.



## CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

Par des contenus abordables, sans effet ni érudition, par des formes concises, la petite revue de patrimoine est à la fois journal, livre, magasin, musée, « ce je-ne-sais-quoi à deux sous », qui, pour paraphraser Jules Janin, rassemble sur une région toute une « foule d'esprits, de mœurs, d'intérêts, de positions, de besoins, ce mélange de gaieté et de tristesse, d'humeurs et d'opinions si opposées »<sup>287</sup>.

Mais elle n'est pas seulement un composant de la massification éditoriale du dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle ; elle en constitue déjà une réaction, d'une part par une spécialisation locale inédite pour ce type de production éditoriale, mais surtout, d'autre part, par un souci et une recherche de davantage d'authenticité, de profondeur dans ce qui est proposé autour du fait local en France.

C'est dans ce souci que cet ensemble constitue un espace expérimental, un produit intermédiaire, qui mobilise aussi des auteurs de premier plan, écrivains, savants, politiques. Alors que chacun des titres, pris isolément, ne signifierait peut-être rien au-dehors du périmètre autour duquel il s'exprime, en revanche, sa concentration au sein d'une même intuition éditoriale sur le plan national justifie *a posteriori* l'établissement d'un tel périmètre d'étude, bien qu'il ait manqué de lisibilité auprès de ses contemporains.

L'effet de miroir au sein d'un même fascicule qu'entraîne la diversité formelle des contenus de la petite revue, ce type de magasin pittoresque constitue de fait l'apport formel le plus significatif de la petite revue de patrimoine ; c'est un ferment inédit de renouvellement des points de vue portés sur l'espace, qui, comme il en sera question plus loin, est susceptible d'en transposer l'expression. Il ne s'agit plus seulement de documenter, mais d'illustrer, d'évoquer. Grâce à cette forme d'intertextualité interne, une démarche éditoriale diversifiée, participative, convergente, se génère et en même temps traduit une volonté de solliciter à la fois la connaissance, la sensibilité et l'imagination, en vue d'une évocation des espaces aussi profonde et complexe que possible.

---

<sup>287</sup> Jules Janin, prospectus du *Musée des familles*, « Les magasins anglais », cité dans Gilles Feyel, « Naissance, constitution progressive et épanouissement d'un genre de presse aux limites floues : le magazine », *Réseaux*, 105, 2001, p.23.



Cet espace expérimental n'en demeure pas moins une esquisse tournée vers la sincérité, telles, écrit Duvauchel, « ces études brossées dans un fond de boîte (...), auxquelles on dédaigne de plaquer le fini de l'atelier : œuvrettes gardées pour soi et quelques intimes qui savent lire entre les coups de pinceau »<sup>288</sup>. De fait, c'est le creuset d'une interrogation naissante portée sur l'espace local par un ensemble d'acteurs qui ne se seraient peut-être pas fréquentés dans d'autres circonstances, et qui justifie que la petite revue soit distinguée au sein du phénomène revuiste.

---

<sup>288</sup> Léon Duvauchel, « Les 'marines' de Fernand Poidevin », art.cit., p.325.

## DEUXIEME PARTIE

### DIRE ET ORGANISER L'ESPACE REGIONAL

*« A vouloir fonder la latinité sur la seule légion romaine, les Grecs, les peuples de l'Asie Mineure, les Egyptiens, les Berbères de l'Afrique du Nord, ne seraient-ils pas devenus latins ? A cet égard, il me sera sans doute permis de répéter ici ce que l'on a dit déjà tant de fois des affinités de la terre provençale et de la terre toscane, et, plus particulièrement, de la campagne aixoise et de la campagne florentine »<sup>289</sup>*  
(Maurice Mignon).

### INTRODUCTION DE LA DEUXIEME PARTIE

La disparité de la sociologie de ses acteurs et de ses modes d'écriture, soulignée en première partie, montre que c'est avant tout à travers la convergence vers le local que se caractérise la petite revue de patrimoine, que c'est par ce périmètre autour duquel s'articule cette disparité qu'une définition du corpus est possible. Cette exclusivité laisse supposer d'autres détournements, notamment des modes de désignation et d'identification des espaces, dont la seconde partie de ce mémoire s'attache à décrire et à analyser les éléments.

S'il n'y avait que cette exclusivité thématique à relever, la petite revue ne serait qu'une publication spécialisée parmi d'autres, s'adressant autour du fait local à un public plus élargi que les traditionnelles publications culturelles provinciales que sont les bulletins de sociétés savantes et les revues de culture générale. Mais au-delà, c'est aussi dans ce qu'elle manifeste de renouvellement des approches, d'élargissement des perceptions, et plus globalement de mode de redéfinition du fait local lui-même que réside son originalité et son véritable intérêt aujourd'hui.

On peut s'interroger sur ce qu'expriment tout d'abord de l'espace les modes d'approche dominants dont l'expression de la petite revue dépend tout d'abord, puis dont peu à peu elle se met à distance ; on peut s'interroger sur l'adaptation de ces modèles dominants qui rend possible un premier renouvellement d'approche dans ces revues, et enfin par quelles spécificités alternatives ils ont ensuite été substitués au sein de leurs contenus.

---

<sup>289</sup> Maurice Mignon, « La Provence, centre d'italianisme », *Le feu*, 20/2, 15 janvier 1926, p.3.

Une première analyse de ce renouvellement porte sur les bases spatio-temporelles employées dans l'approche qui est généralement faite des territoires, mais aussi sur les transgressions que cette approche laisse progressivement apparaître, en vue de mieux rendre compte d'une profondeur des espaces à laquelle, comme cela a été dit au chapitre 1, un certain public aspire, et par rapport auquel les petites revues entendent bâtir une réponse, approche enfin qu'il s'agit de faire également émerger dans la conscience d'un plus grand nombre de contemporains.

Une modélisation nouvelle des modes de perception et de médiation est par conséquent engagée, dont témoignent les contenus des petites revues. Or cette modélisation ne s'opère pas sur une unique échelle, qui serait homogène à toute la nation ; elle s'opère de telle sorte que les espaces régionaux soient considérés selon leur originalité et en fonction de grilles de lecture et d'échelles spécifiques. Cette distinction d'approche se manifeste en particulier dans la constitution d'une problématique avant tout ancrée dans l'espace et les pratiques partagées.

## CHAPITRE QUATRE

### UN MARQUEUR DE L'ÉLARGISSEMENT DU PÉRIMÈTRE DES PATRIMOINES

*« Nous sommes là en présence d'un de ces organismes naturels que les caprices de la mode et de l'opinion ne sauraient détruire. Il n'y a pas à le démontrer pour nous... »<sup>290</sup> (Johannès Tramond)*

#### INTRODUCTION

Il s'agit moins de considérer la petite revue à l'aune d'une production forcément éclectique sur un périmètre spatial, qu'à celle de la mise en place, dans la perspective d'une nouvelle définition du patrimoine local, d'une dialectique entre collecte de données, présentation et relecture de ces données. Le renouvellement d'approche et d'expression des espaces qui est recherché dans ces publications soulève la question de ce qui, en termes de périmètres et de composants, s'y trouve retenu mais aussi rejeté. Autrement dit, quels sont les éléments prélevés sur les territoires, quelles sont les notions de territoire prises en compte et mises en valeur dans ces publications pour exprimer l'espace ?

La dialectique entre collecte et présentation de données apparaîtrait en premier lieu affranchie d'un modèle culturel par ailleurs adopté par les revues déjà consacrées au local. L'élargissement du périmètre des patrimoines locaux passe par conséquent par le discernement des modes d'expression culturelle hérités, qui jusqu'alors s'imposent aux acteurs en région, et par l'élaboration d'une expression mieux appropriée aux réalités locales. Des physiologies, des représentations provinciales, forment déjà de très nombreux clichés, largement relayés sous le coup de la massification éditoriale consacrée aux territoires. Ces représentations héritées, par ailleurs orchestrées à travers la littérature et l'art graphique, trahissent une tendance à faire du monde rural un vestige vivant, un musée à ciel ouvert.

Or le renforcement des dynamiques spécifiques à chaque région passe, non plus par une chronologie provinciale, qui d'ailleurs converge vers l'uniformité nationale, mais par la reprise d'une mémoire collective indépendante de toute succession historique, par un génie originel à reconstituer, porteur par définition de permanences et donc d'identité.

---

<sup>290</sup> Johannès Tramond, « Le Limousin historique et pittoresque », art.cité, 1905/6, juillet 1905, p.198.

Toutefois l'opposition d'un unique modèle provincial au modèle dominant issu de la capitale ne suffirait pas à déterminer un périmètre distinct au sein d'une ruralité globalisée, à permettre l'identification d'un territoire par rapport à un autre.

## A. NOUVEAUX MODES D'INVESTIGATION

### a. Un périmètre élargi aux proximités

Avec la massification éditoriale qui a été évoquée en première partie, c'est un périmètre d'expression élargi qui, dans les années 1880, devient disponible pour l'évocation de nouveaux sujets. Ces sujets dépendent désormais en grande partie de matériaux moins captifs de l'écrit, plus ajustés au vivant, et concernent en particulier un ensemble de données considérées comme un « appendice à l'histoire »<sup>291</sup>, évoqué non plus à travers un illustre, un personnage historique, mais en référence à ce Jacques Bonhomme, « ce brave et bon ancêtre », et incluant par conséquent les coutumes, les usages, les récits populaires et la littérature orale, éléments englobés sous le vocable de *traditionnisme*. Dans l'esprit des contemporains, c'est donc une analyse de la France qu'il reste par conséquent à parachever en fonction de ces nouveaux matériaux.

« Certes, remarque Lavissee, notre passé vit au fond de notre être pour former notre tempérament national ; mais il n'a pas laissé de traces visibles. C'est affaire d'érudition de reconstituer l'ancienne société française, comme d'étudier les sociétés grecque ou romaine. (...) Il est légitime de convier à l'avance la future légion des historiens à interroger tous les témoins connus ou inconnus de notre passé, à discuter et à bien comprendre leurs témoignages, pour qu'il soit possible de donner aux enfants de la France cette *pietas erga patriam* qui suppose la connaissance de la patrie »<sup>292</sup>.

Or dans un contexte de monumentalisation extensive<sup>293</sup>, les méthodes d'analyse, les critères de description jusqu'alors utilisés, et appropriés aux sources historiques et philologiques, ou encore aux matériaux artistiques, aux monuments bâtis ou écrits, ne suffisent plus. Il s'agit notamment

---

<sup>291</sup> Alcuis Ledieu, *Les fabliaux dans la tradition, conférence faite à la séance du 30 mai 1903*, Amiens, [les Rosati picards], Conférences des Rosati picards, 1903, p.7.

<sup>292</sup> Lavissee, « L'enseignement historique en Sorbonne et l'éducation nationale », *La revue des deux mondes*, 15 février 1882, cité dans Pierre Nora, « L'Histoire de France de Lavissee », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, I. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.858-859.

<sup>293</sup> Certaines traditions orales interprétées comme épopées nationales ont été promues au statut de la source traditionnelle, ce qui lui donne à la fois statut historique et valeur littéraire, c'est notamment le cas de l'édition par La Villemarqué du *Barzaz-Breiz* en 1839.

de faire en sorte que ces nouveaux éléments soient inscrits au patrimoine, « émergent de l'abîme de dédain où une demi-science méprisante les tenait plongés »<sup>294</sup>. Malgré l'accroissement tout au long du 19<sup>e</sup> siècle d'une production symbolique, à la fois érudite et touristique, la marge qui s'offre à partir des années 1880 à de jeunes revues qui se lancent est donc considérable, comme ce qui est exprimé dans *Lemouzi* en 1905 :

« Bien qu'engagé et comme mélangé depuis des siècles dans la forte unité nationale, [le] 'pays' subsiste, avec ses traits distinctifs, ses nécessités primordiales d'existence, liées à la forme et à la nature du terroir, les seules qui, au-dessus de la sphère des petites aspirations locales étroites et illusives, maintiennent vraiment une conscience commune et peut-être une âme provinciale.

(...) N'oublions pas que le hameau le plus modeste a connu au travers de l'histoire la souffrance et l'amour, les soirs tragiques et les beaux matins d'ivresse populaire et de généreux abandon. Les années accumulées ont façonné, modelé l'homme de France. Elles ont déposé en lui le limon des heures mauvaises, afin que ses colères fussent toujours prêtes. Et pour qu'il ne cessât point de faire bonne garde, elles ont répandu sur notre sol les broderies, les orfèvreries, les perles les plus rares tombées du collier des jours.

Il y aurait donc quelque ingratitude de notre part — ou quelque sottise — à méconnaître le long effort de nos pères, à sourire de leurs illusions qui sont les nôtres et de leurs inquiétudes dont nos fronts ne sont point encore libérés.

Mais notre tâche serait fort incomplète si nous la devons borner à des fouilles d'archives, à de pittoresques exhumations, à la pratique exclusive de ce que l'on a dénommé le culte du bibelot, des coiffes, et des vieilles maisons de bois »<sup>295</sup>.

De fait, les années 1875-1890 sont aussi le moment où le pays a conscience d'avoir atteint un certain niveau de maturité en termes d'évolution historique, maturité favorable à la production d'un vaste état des lieux<sup>296</sup>, d'un inventaire propre à asseoir une forme d'identité nationale, à coups de répertoires, de synthèses, de dictionnaires, d'encyclopédies, de grandes collections. Cet état des

---

<sup>294</sup> Ernest Héren, « [Réponse à l'enquête :] Pourquoi patoisez-vous ? », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/7-8, juillet-août 1903, p.104.

<sup>295</sup> René Lavaud, « La chanson limousine de Joseph Roux », *Lemouzi*, 9, avril 1905, p.100.

<sup>296</sup> Pierre Nora, « L'*Histoire de France* de Lavis », art.cité, p.247.

lieux culmine à partir de 1901 avec la publication de l'*Histoire de la France* dirigée par Lavissee<sup>297</sup>. Des pans entiers de matériaux sont par conséquent mis en lumière à travers la compilation, la transcription, l'édition, la structuration, la synthèse, dans l'esprit des *Monuments inédits de l'histoire de France*,<sup>298</sup> mais aussi des monographies, des bibliographies et autres catalogues initiés à partir de la Monarchie de Juillet<sup>299</sup>. Les nouvelles formes de médiations qui se manifestent à travers la massification de la presse profitent de cette capitalisation patrimoniale croissante, qui tend à s'étendre au-delà des cercles érudits traditionnels, des cabinets du riche amateur, et des austères éditions de sources.

Profitant d'une plus grande capacité à éditorialiser ces centres d'intérêt, le patrimoine est donc appelé à s'élargir, mais surtout à être autrement cartographié. Il s'agit moins en effet d'étendre un périmètre d'étude à des espaces jusqu'alors inconnus, que d'offrir un autre angle de vue, de tirer de nouveaux enseignements d'éléments déjà connus. Par conséquent, c'est par rapport à la massification d'informations, érudites, littéraires, touristiques, qu'affleure cette aspiration au renouvellement dont se réclame la petite revue de patrimoine. La production éditoriale contemporaine apparaît en effet comme vecteur de cristallisation de l'espace, elle semble reproduire à l'infini le même type d'analyse ou d'évocation. Face à ce constat la petite revue de patrimoine affiche une démarche alternative, non pas seulement dans un but de divertissement et de vulgarisation, mais surtout dans celui d'une sensibilisation vivifiante et renouvelée sur les espaces.

« Que seraient l'histoire et l'archéologie si elles ne contenaient, comme ces sarcophages dont je n'ai pas le courage de sourire, tellement leur légende me paraît belle quelques germes d'un blé qui peut mûrir encore ? »<sup>300</sup>.

C'est tout d'abord traduire la grande histoire sur une échelle de proximité, relire le territoire en fonction des traces des événements passés qui s'y trouvent, relire les faits d'après ce qu'ils ont laissé sur l'espace, d'après ce qui en a été répercuté localement, à travers la mémoire populaire, les espaces quotidiens, dans un air, une anecdote. L'extension à laquelle aspire la petite

---

<sup>297</sup> La collection de l'*Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution* est publiée chez Hachette de 1900 à 1911 en 18 volumes ; les premiers volumes parus sont *Les origines ; la Gaule indépendante et la Gaule romaine*, par Gustave Bloch en 1900, puis en 1901 le *Tableau de la géographie de la France*, par P. Vidal de La Blache ; *Les premiers Capétiens*, par Achille Luchaire ; *Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers capétiens directs*, par Charles-Victor Langlois.

<sup>298</sup> La collection des *Monuments inédits de l'histoire de France* est publiée à partir de 1835 sur instruction du ministre de l'Instruction publique François Guizot, et rassemble un grand nombre de sources documentaires de l'histoire de France, notamment des cartulaires, des chroniques, des correspondances politiques.

<sup>299</sup> Cf. Pierre Nora, « L'*Histoire de France* de Lavissee », art.cité, p.865.

<sup>300</sup> René d'Avril, « Le miroir du ciel natal », *Le pays lorrain*, 1, 1904, p.2.

revue passe donc par une diversification et une plus grande profondeur d'analyse des matériaux existants. Elle accompagne aussi un intérêt naissant pour d'autres angles d'approche : le passé non-historique des territoires, leur structuration géographique et géologique, leur substruction sociologique et folklorique, leur organisation spatiale et paysagère. Ces aspirations à exprimer l'espace *au-delà* passe par des essais de contre-définitions : « Quand il vint, la terre, avait été décrite par des centaines et des centaines d'auteurs différents, dont la plupart passent encore pour des maîtres, et il semblait bien qu'on eut épuisé, sur un tel sujet, le domaine borné des expressions définitives »<sup>301</sup>.

En s'adressant dans *Le Bouais-Jan* à ses compatriotes au sujet du port de Granville, Jacques Méniger affecte de reproduire des poncifs pour finalement conclure que tout n'a pas été dit : « Poésie, roman, peinture, légende, histoire, Granville a fourni matière à ces différentes expressions de l'art, et pourtant c'est à peine s'il a été effleuré ; l'artiste et l'écrivain n'ont fait qu'entrevoir Granville »<sup>302</sup>.

*La Bretagne touristique*, vingt-cinq ans plus tard, demeure dans cette même mise à distance des analyses et descriptions convenues, celles notamment relayées par une certaine promotion touristique, et en appelle à une glane demeurée jusque-là trop timide.

« Il est bien temps de quitter un peu les routes trop encombrées et trop battues, de ne pas se limiter aux seules admirations imposées par les Guides officiels, de secouer le joug du convenu et de la routine. Bien des jouissances attendent encore en Bretagne, terre bénie du chercheur et de l'artiste, ceux qui sauront regarder autour d'eux sans redouter à l'excès les saines fatigues de la marche. Ils découvriront d'antiques logis d'une délicieuse vétusté, gonfleront leurs cartons d'esquisses pleines de saveur, goûteront le vif plaisir d'avoir goûté quelque chose de quasi-inédit. Dans mon jeune temps, lorsque je parcourais, l'album et le carnet de notes en poche, les campagnes morlaisiennes, j'étais plus heureux d'avoir déniché un vieux manoir ignoré, perdu au fond des landes, une petite chapelle accroupie sur une pente de colline, que d'avoir revu Kerjean ou le Creisker ! »<sup>303</sup>

Or l'histoire locale reste encore trop attachée à l'analyse des sources traditionnelles ; en se spécialisant, en se rationalisant dans le dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle, son périmètre tend même à se résorber « de manière à en exclure » les pratiques des antiquaires, des archéologues, de tous ceux

---

<sup>301</sup> Noël Sabord, « La vie des humbles dans la littérature régionaliste », *Le pays d'Ouest*, 3/9, juin 1913, p.292.

<sup>302</sup> Jacques Méniger, « Granville », *Le Bouais-Jan*, 1/18, septembre 1897, p.263.

<sup>303</sup> Louis Le Guennec, « Au pays des vieux manoirs », *La Bretagne touristique*, 2/10, 15 janvier 1923, p.20.



« qui étudient les vestiges matériels », des folkloristes « qui consignent les traditions orales »<sup>304</sup>. Les initiatives novatrices comme celles de la petite revue se trouvent donc dans la nécessité de générer elles-mêmes des espaces d'investigation et de méthodologie distincts.

#### b. Eclectismes d'investigation

L'éclectisme des formes éditoriales et des types d'écriture de la petite revue tel qu'il a été évoqué en première partie constitue un tropisme particulier en regard à cet élargissement des champs d'intérêts et de médiation. La glane notamment, héritée de pratiques en vogue sous le Second Empire, qui furent particulièrement illustrées par Champfleury<sup>305</sup> ou Paul Eudel<sup>306</sup>, s'impose comme une option permettant cet élargissement mais surtout une participation à la fois collégiale, non planifiée et cumulative des acteurs, démarche qui s'adapte à merveille à l'esprit participatif lié à une démocratisation croissante de la société, et à l'élargissement des champs d'information et de curiosités des publics. Cette participation élargie se charge donc de recueillir, de documenter, de reprendre autant d'éléments ponctuels, autant de « rognures d'histoire »<sup>307</sup> que le ferait le « chiffonnier littéraire », le ravaudeur, le recycleur : encore une procédure du journalisme qui rejoint la pratique du salon, de la fréquentation du cabaret<sup>308</sup> qui seront évoquées au chapitre 3.C, pratique dont témoigne encore en 1929 Jean-Baptiste Joffre<sup>309</sup> dans ses « Propos philologiques » : « Il reste encore à glaner. Ce sont donc des glanures que j'apporte. Et il faut avouer que j'étais bien placé pour les recueillir. Je suis, en effet, un vieux curé limousin. (...) Je ne dirai pas tout ce que je sais. Je dois d'ailleurs, me souvenir que mes lecteurs ont déjà des connaissances qui, par-ci, par-là, sont même supérieures aux miennes. Mais, sous forme de lexique, je donnerai tel détail moins connu, ou plus intéressant, ou plus typique, etc., etc. Et les abonnés de *Lemouzi*, j'en suis certain, me liront avec une bienveillance au moins égale à la simplicité qui m'a fait prendre la plume. Et ce sera bien !... »<sup>310</sup>.

---

<sup>304</sup> Krzysztof Pomian, « L'heure des *Annales* », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, I. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.904.

<sup>305</sup> Champfleury (1821-1889), journaliste, collectionneur et historien d'art, notamment spécialisé dans la faïence et ses motifs, conservateur des collections de la Manufacture de Sèvres.

<sup>306</sup> Paul Eudel (1837-1911), industriel et journaliste, collectionneur notamment d'argenterie ancienne, tient une chronique des ventes dans *L'indépendant*.

<sup>307</sup> Jean-Didier Wagner, « Le journalisme au microscope... », art.cité, p.37.

<sup>308</sup> Cf. Vincent Laisney, « Cénacles et cafés littéraires... », art.cité, p.583-584.

<sup>309</sup> Jean-Baptiste Joffre, dit Saint-Xanctin, Sen-Santi ou Sun Xanti (1875-1956), prêtre, curé de Saint-Eloi, érudit et folkloriste limousin.

<sup>310</sup> Jean-Baptiste Joffre, « Propos philologiques », *Lemouzi*, 1929, p.207.

Toutefois cette glane amorcée de manière sporadique à travers les patrimoines populaires participe à une « capitalisation fondatrice »<sup>311</sup>. Comme l'espace national se couvre « de lieux historiques, de sites remarquables, de populations typiques »<sup>312</sup>, cette capitalisation permet de son côté de transférer, comme on le verra plus loin, une part conséquente des pratiques et des usages du quotidien, de passer « de l'implicite à l'explicite ». Elle prolonge le vaste inventaire patrimonial entrepris et déjà en grande partie réalisé depuis la Restauration, ébauché par les érudits, valorisé par l'édition, exposé dans les musées, magnifié par la création artistique et littéraire.

« Il importe de conserver pour les linguistes du 30<sup>e</sup> siècle des spécimens de ces patois meusiens, humbles frères de ce patois de Paris qui est devenu le français ; ils ont vécu durant quinze siècles dans nos villages, sans éclat et sans gloire ; mais nous devons les considérer avec respect ; c'est avec leurs mots que nos pères ont pensé ; il ont suffi à leurs besoins intellectuels et sociaux. Ils sont, par excellence, une langue parlée : jamais avant notre époque où leur disparition les rend précieux, ils n'ont été notés par l'écriture, c'est ce qui fait pour le linguiste leur intérêt particulier. Les langues littéraires sont faciles à connaître : nos bibliothèques nous offrent une riche matière. Mais où saisir ces langues qui ne vivent d'une vie éphémère, que sur la bouche des hommes ? »<sup>313</sup>.

De fait, une ligne de fracture se dessine entre glane et collecte savante. Cette distance concerne notamment les modes d'analyse et de restitution, écartelés entre la rigueur et la mise en scène des matériaux, voire leur transposition.

« Sans doute la tradition (...) a conservé quelques [rimes]. Qu'il me soit permis d'en offrir une version (...) Version, va-t-on dire. Vous nous la baillez belle ! – Peut-on vous demander... mais non ; inutile, n'est-ce pas ? – Quelqu'un d'entre vous nous disait tout dernièrement, non sans malice : 'Au *Bouais-Jan*, nous faisons le neuf et le vieux'. Hé ! pourquoi pas ? »<sup>314</sup>

Ce clin d'œil exprime moins l'aveu d'un manque de méthode – défaut que provoquerait ce type de modèle opératoire démocratisé – qu'une démarcation assumée par rapport à une recherche scientifique sèche et désincarnée, ce que souligne encore, trente ans plus tard, à propos du même

---

<sup>311</sup> Mireille Meyer, « Vers la notion de « cultures régionales » (1789-1871) », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.411.

<sup>312</sup> Dominique Julia, Daniel Milo, « Les ressources culturelles », art.cité, p.212.

<sup>313</sup> Charles Bruneau, « Les contes de Cumières », *Le pays lorrain*, 21, 1929, p.510.

<sup>314</sup> Victor Savary, « Potiers d'étain et estaymous », *Le Bouais-Jan*, 1/24, décembre 1897, p.376.

matériau folklorique, Henri Pourrat dans sa querelle avec Arnold Van Gennep<sup>315</sup>. Il s'agit en effet de ne pas restituer ou présenter un matériau pour lui-même, mais en fonction du rapport au contexte spatial qu'il est censé illustrer et enrichir.

Cette approche des espaces, à la fois globalisée et homogène, sous-tend l'un des principaux contrepieds exprimés par la petite revue de patrimoine, au sein de laquelle ce n'est pas la ponctualité de l'information qui est retenue, mais le contexte et l'ambiance qu'elle révèle ; c'est notamment une distinction mise en avant par rapport publications destinées au tourisme : « Vous avez votre guide – bleu, Joanne ou autre – et avec ce guide vous allez visiter Toulon ? C'est drôle... Alors vous croyez que l'on visite Toulon comme n'importe quelle autre ville ? Oui ?... Au fait vous êtes excusable : vous descendez de la gare – ou de votre auto – et vous ne savez rien de la cité où vous allez passer quelques heures. Mais, entendez-moi bien ! si vous savez la voir, si vous la regardez comme il convient, ces quelques heures ne seront plus qu'un bref prologue... »<sup>316</sup>

A propos de la glane, cette fois-ci de pratiques linguistiques, une autre définition éclairante de cette démarcation collectionniste d'avec la recherche érudite est donnée en 1903 dans *La Picardie littéraire* : « Je suis comme l'amateur de gravures anciennes qui, au lieu de les laisser dans l'obscurité d'un carton, expose les meilleures, et, pour les faire apprécier, leur cherche, non un cadre de valeur, mais le cadre, fût-il même vermoulu, qui leur convient. Si j'arrive à réussir, j'en suis heureux, car j'ai la conviction que c'est seulement ainsi que les œuvres en patois peuvent, peut-être, devenir utiles, tout en restant les plus agréables pour tous les lecteurs ou auditeurs sans exception »<sup>317</sup>.

Une telle restitution globalisante se montre paradoxalement plus ouverte à la pratique poétique et à l'expression artistique, dans la mesure où au-delà du détail, le poète, l'artiste, aura su « distiller de ses sujets toute la poésie latente qu'ils contiennent ; il sait d'abord la sentir, ensuite la transposer »<sup>318</sup>.

### c. Collégialité, mutualisation des approches

La collecte participative constitue également un cadre d'interrogation sur la manière dont les matériaux sont parvenus jusqu'aux glaneurs, sur ce qu'ils représentent encore chez les

---

<sup>315</sup> cf. Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France, op.cit.*, chap.6, « Le tableau de la France », en particulier les p.231-236.

<sup>316</sup> Louis Henseling, « Toulon », *En Provence*, 3/26, 1926, p.31.

<sup>317</sup> Maurice Garet, « [Réponse à l'enquête :] pourquoi patoisez-vous ? », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 11/12, novembre-décembre 1903, p.158.

<sup>318</sup> Louis Tider-Toutant, « Les beaux-arts dans l'Ouest, 2 : le peintre André des Fontaines », *Le pays d'Ouest*, 32, novembre 1912, p.676.

personnes auprès de qui ils ont été recueillis. Elle entraîne la mise à plat collective des modes de transmissions, y compris des plus intimes, des plus spontanés. C'est en particulier le cas pour les divers usages linguistiques, notamment oraux, dont l'explicitation en cours, voire la codification, constituent un sujet d'érudition autant qu'une interrogation sur soi-même et ses parentèles. Cette dualité entre exploitation savante et expression de soi se pose également pour l'objet domestique, et la manière dont il peut être collecté et désormais muséifié, tout en demeurant intégré ou éclairant par rapport aux pratiques quotidiennes, et disponible comme pistes pour de nouvelles investigations et expressions d'un vivant partagé : « Sur chacun de ces objets demeurent, pour ainsi dire, des empreintes d'âmes, semblables à ces terres végétales laissées jadis par la flore primitive sur les couches minéralisées du sol. Et ces empreintes sont d'autant plus révélatrices et sûres qu'elles ont été inconscientes ; que les générations dont elles témoignent le passage les ont gravées à leur insu »<sup>319</sup>.

C'est également le cas des corpus de contes et de légendes qui participent autant à la constitution d'un matériau « mythologique », qu'à une réminiscence partagée d'une enfance campagnarde, d'une prégnance de sagesses populaires et pratiques, en particulier à travers les phénomènes à la fois sociaux et intimes que représentent les veillées, les fêtes traditionnelles. Tenant lieu d'introspection l'évocation s'étend alors, se diffuse, d'autant plus au-delà de sa propre médiation à tous ses environnements, ses contextes baignés de vie courante : « Les hommes ont allumé leus pipes, et mait' Louais a donné le signal du travail. Car si on peut prêchi tant q'no veut à la veillie, c'est du moins tout en agitant les doigts *pou till'hi le canvre*, le beau chanvre blond que l'on a mis pendant plusieurs jours à *roui* dans un *douit* abandonné, au fond du chemin creux, où les bêtes ne vont jamais boire. (...) Rien de plus poétique que la veillée, surtout quand dans le foyer une gigantesque bûche, presque un tronc d'arbre, mêle ses flammes claires à la fumée de quelques rustiques pilet de barrière 'qu'est indaigne à brûler' »<sup>320</sup>.

A partir de ce périmètre complexe la petite revue exprime sa conception d'un univers à célébrer en marge de la communauté nationale : « On a beaucoup parlé récemment à l'Académie française de la grande et de la petite histoire, et, en les embrouillant peut-être ensemble à la fin, à ce qu'il m'a semblé, on est tombé d'accord tout de même sur ce point que la petite sert à la grande, comme la psychologie du moi sert à la psychologie générale de l'humanité. Elle en est le nécessaire point de départ et l'obligatoire commencement »<sup>321</sup>.

---

<sup>319</sup> Pierre Buffière, « Propos limousins », *Lemouzi*, 8, 1904, p.50.

<sup>320</sup> Louis Beuve, « La veillée », *Le Bouais-Jan*, 2/3, février 1898, p.35-36.

<sup>321</sup> Emile Krantz, « Histoire lorraines par René Perroux », *Le pays lorrain*, 1, 1904, p.50.

Cette apparence de localisme ne répond donc pas exclusivement à un épanchement de particularisme étroit ni à la contrefaçon à usage spécifique de méthodes historiques, mais à une transposition du mode de restitution des matériaux vers une plus grande cohérence par rapport au contexte dont ces éléments sont porteurs, notamment les expériences personnelles ou collectives, contexte global pour lequel le mode de la glane se trouve par conséquent associé et même requis.

« L'amour de la petite patrie est encore la plus sûre, et la meilleure, et peut-être la seule vraie préparation à l'amour de la grande et à l'amour de l'humanité. Car l'affection ne peut s'apprendre, ne peut s'exercer, à l'origine, que sur des choses concrètes et voisines, sur les êtres les plus proches c'est un sentiment qui ne se change que peu à peu et par degrés en idée, en notion, en mobile d'action, et, sans lui, la grande patrie plus lointaine et l'humanité immense ne seraient que d'insaisissables, de chimériques abstractions. (...) L'amour de la petite patrie est une école directe et vraiment efficace d'humanité ; c'est pourquoi il garde toute sa signification et tout son prix, dans un temps où les idéalistes du progrès et de la paix universelle suppriment si allègrement les souvenirs et les frontières. (...) Un lotharingisme de cœur, si inoffensif à l'égard de l'unité indissoluble de la grande patrie, mais si efficace pour susciter le dévouement et faire accepter le sacrifice. (...) Il ne faut pas que ce patriotisme si précieux devienne l'apanage distingué et réservé d'une « pensée subtile » ; mais bien au contraire qu'il demeure dans l'âme du peuple, qu'il s'y fortifie, qu'il s'y éclaire ; et si les humbles, et les petits, et les ignorants tendent à le désapprendre, il faut que les initiés, les « intellectuels » pour tout dire en un mot, leur en rapprennent la notion bienfaisante et l'emploi désintéressé »<sup>322</sup>.

Le vérisme par conséquent n'est pas dans les contenus de la petite revue l'objectif premier, à la différence d'une forme de réminiscence collective au sein de laquelle personne n'a à se sentir frappé d'incompétence ni d'ignorance. Dès 1880, deux textes en forme d'esquisses paraissent simultanément dans *La gueuse parfumée*, au sein desquels, à la manière du livre de raison ou de l'entretien amical, le lieu évoqué se trouve sublimé plutôt que décrit<sup>323</sup>. La série des « études marseillaises », devenue ensuite « types marseillais », y développe une forme de portrait ou encore une scène-type, qui s'articule toujours de la même manière : une approche narrative flanquée de quelques éléments de présentation ; une description méthodique ; une dernière mise en scène de l'ensemble qui vient d'être évoqué, enrichie d'échanges vocaux et d'interjections.

---

<sup>322</sup> *Ibid.* p.53.

<sup>323</sup> Alphonse Bressier, « La Provence », art.cité, p.6-8 ; Emile Vallarel, « Lettre », *La gueuse parfumée*, 1, mars 1880, p.9-13.

En parallèle de la recherche d'un Marseille authentique transparait la redécouverte d'un espace familial et spontané, d'un espace de connivence et indivis. C'est une notion également évoquée dans *Le Bouais-Jan* dans le cadre d'un regard *patrimonialisateur* extensif : « Nos vieux chemins sont si jolis, dans notre petit bocage *avranchois*, avec leurs fossés gazonnés, bordés de prunelliers, de noisetiers, d'aubépines, de ronces... peuplés d'abeilles, de papillons et d'oiselets... »<sup>324</sup>.

En termes de collégialité, de confrontation des intuitions, cette extension du regard sur l'environnement direct n'est pas incohérente avec les formes de sociabilités savantes. Autant de cartons d'ébauches utiles à l'expression de la collectivité, à sa créativité, et par là autant de marqueurs d'un esprit, d'une âme, capables de décrire un périmètre propre à une communauté, ses qualités fondamentales. Parmi ces nouveaux éléments de patrimoine, la petite revue devient ce lieu d'exposition des tournures « retrouvées », d'une vie courante entendues autour de soi, échangées au marché, en famille, permettant de mobiliser à son tour l'expérience personnelle du lecteur, d'évoquer des signes qui lui sont chers, et par conséquent de les ennoblir, de les sertir de références.

L'ambiance d'un récit comme « Le cabanon » d'Alphonse Bressier<sup>325</sup> permet d'évoquer une pratique pour ainsi dire anodine, celle d'un temps libre à la campagne tel qu'il est vécu par les Marseillais, et en même temps de la révéler à ses propres praticiens, voire même de l'élever au rang d'emblème, de célébration d'une forme d'identité provençale qui demeure dans le domaine du palpable, de la convivialité.

#### d. Le « charme mélancolique des ruines »

Corollaire d'une attention portée à l'expérience individuelle et au souvenir, la glane distingue parmi les pratiques de la vie courante des éléments marqués par le temps, dont la pratique peut éventuellement porter des marques de décroissance, de non-renouvellement, voire ne subsister qu'à l'état de vestige, et subissant « l'éloignement propre à l'inutile et au désuet ». La préface de Nodier aux *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* parue dès 1820 apparaît de ce point de vue comme un manifeste prémonitoire : « Les monuments de l'ancienne France (...) appartiennent à un ordre d'idées et de sentiments éminemment nationaux, et qui cependant ne se renouvelleront plus ». Relayant la mode du recensement et du classement propre aux études historiques en vogue entre 1830 et 1875, le collectionnisme confirme donc à son tour que « la

---

<sup>324</sup> Jacques Méniger, « Par nos vieux chemins », art.cité, p.245.

<sup>325</sup> Alphonse Bressier, « Le cabanon », *La gueuse parfumée*, 9, mai 1880, p.5-7. Cf. ce texte dans l'anthologie.

province se mue en un immense cabinet d'antiques »<sup>326</sup>. C'est à cette condition que ces éléments, ces pratiques, peuvent être investis dans les domaines de la représentation et du loisir, mais aussi dans celui d'une jouissance intermittente, partielle, notamment parce qu'elle est désormais en partie sortie des modes de vie, au moins de ceux qui les écrivent et qui les lisent. Elle désigne donc tout à la fois un espace éloigné dans le temps et éloigné dans l'espace, « conçu à travers la nostalgie du pays »<sup>327</sup>, un espace par conséquent foncièrement en marge, non pas dans l'absolu, mais dans le cadre éditorial de la revue, dans l'esprit des auteurs et des lecteurs.

Or l'éloignement, notamment l'usure du temps rend certains éléments indéchiffrables ; il en va de même de certains territoires. Il est par conséquent nécessaire de scruter l'espace pour en dégager ce qui « reste *toujours et quand même* »<sup>328</sup>. C'est le regard du collectionneur, du fouilleur, qu'il convient d'adopter face à une réalité en partie dispersée et enfouie ; c'est l'habit du glaneur, du recycleur, voire du braconnier, qu'il convient de revêtir afin de détourner des méthodes érudites, jusque-là circonscrites aux domaines nobles de l'histoire écrite et monumentale, pour exhumer la mémoire populaire et la révéler.

Une fois recueillies, les pièces ne constituent non plus seulement le plaisir rare de quelques détenteurs privilégiés ; elles permettent de tirer un enseignement à destination d'un public qu'il est nécessaire d'informer, de sensibiliser. Champfleury avait déjà fait du collectionnisme dans les années 1870 un outil pédagogique ; en cela il constitue un modèle, notamment par le fait que le fruit de la glane, s'il est figuratif<sup>329</sup>, devient « la langue universelle tant cherchée »<sup>330</sup>. Dans l'approche de nouveaux patrimoines, le collectionnisme constitue par conséquent une mission, en vue de préserver « les épaves de l'ancien temps » mais aussi en vue d'en susciter l'intérêt, d'en éveiller le sens auprès de ceux qui le détiennent encore<sup>331</sup>.

Comme on le verra plus précisément dans les chapitres 8.B et 9, cette ambition à l'éducation du goût, passe par l'impression de fragilité, mais pour conduire à une forme de rareté, et donc à l'ennoblissement, autant qu'au discernement, à quoi invite le collectionnisme par la mise

---

<sup>326</sup> Alain Corbin, « Paris-province », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 2. Les France*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.2863.

<sup>327</sup> Emile Enault, « Valognes », *Le Bouais-Jan*, 1/16, août 1897, p.251.

<sup>328</sup> Emile Badel, « Le cœur de notre Lorraine », *Le pays lorrain*, 1904, p.18.

<sup>329</sup> Cf. Bernard Vouilloux, « Champfleury et le 'matériel de l'art' : le langage de l'imagerie populaire », *Romantisme*, 36/134, 2006. B. Vouilloux note que Champfleury consacre deux ouvrages à cette question de l'éducation par l'image : *L'Imagerie nouvelle* (1870) et *Les Enfants, éducation, instruction. Ce qu'il faut faire savoir aux femmes, aux hommes* (1872).

<sup>330</sup> *Ibid.*, p.111.

<sup>331</sup> Dominique Pety, « Le personnage du collectionneur : de l'excentrique à l'amateur distingué », *Romantisme*, 112, 2001, p.79.

en relation de pièces avec d'autres pièces, au sein d'une même collection, d'un même espace d'interprétation.

C'est particulièrement sensible dans l'approche des pratiques linguistiques régionales. En faisant référence aux formes du patrimoine littéraire national, comme la tradition des vaudevilles dont la basse Normandie se réclame, c'est aussi par capillarité donner ses lettres de noblesse à toutes les pratiques patoises, alerter sur leur survie ; c'est aussi inscrire une création moderne comme découlant de cette tradition. Jacques Méniger fait remarquer que « les chansonniers normands continuent toujours de célébrer en patois les pommiers et le cidre : c'est dans le sang », et il se demande en songeant au travail accompli dans *Le Bouais-Jan* « si nous ne ferons pas, nous aussi, œuvre utile, comme nos vieux trouvères, en faisant revivre, pour notre agrément, le caractère, le langage et les coutumes des *assembliaies d'cheu nous*, en chantant et buvant un cidre « loyal » à nos gloires normandes et à la mémoire de nos '*bounn' gens d'aôt fais*' »<sup>332</sup>.

La petite revue a déjà été évoquée en première partie comme une production compilatoire ; la glane dont témoignent ses acteurs ne va pas sans appuyer cette tendance, qui ne suppose pas pour autant une organisation des contenus. Une distance s'exprime même vis-à-vis de toute aspiration à l'érudition archivistique : « Ah ! si l'on savait tout l'agrément que présentent les recherches dans les vieux documents, chacun, devenant archéologue ou antiquaire, se plongerait avec passion dans les paperasses jaunies, bravant la poussière des siècles, les microbes et les médecins »<sup>333</sup>.

Une recherche extensive imprègne la petite revue, mais essentiellement sous la forme d'une accumulation au fil de l'eau, sur le modèle d'annales de cabinets d'érudits comme la *Gazette anecdotique*<sup>334</sup>. En de fréquentes digressions, comme au cours de la visite commentée d'un musée ou d'un *magasin pittoresque* les sujets se succèdent, connaissent des promiscuités hasardeuses, malgré la constitution régulière d'anthologies, de lexiques, d'albums. Le collectionneur tel qu'il apparaît dans la petite revue ne saurait certes se reconnaître dans le besogneux érudit, mais garde cependant un penchant très patricien : il est « à la fois un connaisseur et un dilettante »<sup>335</sup>, en mettant notamment l'accent sur l'aspect informel de son propos, l'absence de structuration de sa causerie, qui s'apparente davantage à une conversation familière, sur le mode de la connivence propre au mode d'écriture évoqué au chapitre 3.C. La collection de l'amateur, son expertise, sont

---

<sup>332</sup> J[acques] M[éniger], « Le biau Hardel et la chopeine », *Le Bouais-Jan*, juillet 1897, 1/14, p.211.

<sup>333</sup> Ernest Héren, « Une excursion dans les registres... », art.cité, p.222.

<sup>334</sup> La *Gazette anecdotique, littéraire, artistique et bibliographique* est publiée, de 1876 à 1903 à la Librairie des bibliophiles, par le polygraphe Georges d'Heylli, également connu pour son *Dictionnaire des pseudonymes* (1868), ses éditions de Beaumarchais, de Lauzun et ses biographies (Maréchal Ney, Mme de Girardin).

<sup>335</sup> Dominique Pety, « Le personnage du collectionneur... », art.cité, p.79.



avant tout présentées comme source de plaisir et de moments partagés, à la manière d'un Feuillet de Conches qui précise : « Je n'ai pas écrit pour écrire et pour faire montre de savoir ; j'ai écrit pour suivre mon goût et mon penchant »<sup>336</sup> ; on pourrait ajouter pour sensibiliser, documenter. Auteurs et lecteurs se retrouvent impliqués autour de mêmes préoccupations que le seraient entre eux des amateurs autour d'une même source d'émulation :

« 'Tels jadis ces innocents badinages, mêlés de sage philosophie, que se permettaient, aux heures de repos et d'enjouement, Lélius et Scipion Émilien, après avoir dénoué leur ceinture.' Par cette allusion au *De Amicitia* de Cicéron, c'est l'*otium* antique qui sert de modèle à la collection et au discours sur la collection »<sup>337</sup>.

De fait, l'art, le goût de la collection gardent une expression ambivalente : par l'oisiveté qu'elle suppose elle tient aux valeurs aristocratiques ; par la connaissance et la stimulation qu'elle génère dans les petites revues, elle a une vocation éminemment pédagogique et didactique.

#### e. Choix des modes de restitution et des médiations qui en découlent

La variété des type de contenus de la petite revue telle qu'elle a été évoquée en chapitre 3 accentue cette ambiguïté, qui se révèle en particulier à travers une certaine discontinuité des discours ; listes, descriptions, anecdotes se succèdent, au sein d'une forme d'écriture « qui non seulement autorise, mais appelle la variété »<sup>338</sup>, et forme autant de salons différents d'un cabinet de curiosités ou d'un magasin pittoresque : récits, scènes de genre et récits de voyage, grandes pages littéraires, poésie rimée, etc., à la différence d'autres publications culturelles, où chacun de ces éléments se trouve présenté, isolé, distinct, et fait l'objet de notices spécifiques plus approfondies.

Par conséquent le contenu de la petite revue n'est pas seulement à distance de la notice érudite traditionnelle ; un tel éclectisme s'oppose également aux contenus d'ordre touristique, strictement contingentés dans les guides, et organisés pour que le lecteur n'en retienne que le nécessaire, que l'essentiel. Au contraire, le rendu d'une telle glane passe par un procédé de notation à la volée. Cet éclectisme du mode de notation ne peut suivre en l'état qu'une seule linéarité, celle du reportage-récit dont la forme d'écriture a été évoquée en fin de première partie, qui se rapproche de l'article de presse, mais aussi du journal de voyage, sur le ton intimiste ou empathique d'une excursion, d'une conversation ou d'une narration. Le lecteur s'y trouve comme

---

<sup>336</sup> Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux*, cité dans Dominique Pety, « Le personnage du collectionneur... », art.cité, p.79.

<sup>337</sup> *Ibid.*

<sup>338</sup> Bernard Vouilloux, « Le discours sur la collection », art.cité, p.98.

accosté, accompagné, mais aussi tenu à distance d'éléments trop exacts, trop théoriques, qui nuiraient au ton et à l'équilibre général. Contrairement à l'homogénéité thématique qu'exige un article classique d'étude, les effets de ruptures peuvent s'y succéder, les changements de perspective, les effets de collusion et de collision s'y développer, et souligner un mode originel à la petite revue, celui de la composition journalistique, mode originel qui a été évoqué au chapitre 3.C.

Cette forme conjointe du récit et du reportage, cette ambiguïté explicite et assumée entre récit et étude, est construite selon des canevas assez semblables, qu'on la lise en 1897 à propos d'une scène de batterie<sup>339</sup> dans *Le Bouais-Jan*, ou bien en 1927 dans *La vie en Alsace* à propos d'un *marcaire*<sup>340</sup>.

Des premiers éléments de contexte précisent le sujet abordé et en même temps posent une distance par rapport à la vie courante ; il peut s'agir du récit de l'arrivée sur les lieux du reportage, ou encore de l'interpellation du narrateur par une personne dont le témoignage qui va suivre transporte le contexte du récit hors du quotidien. En compagnie du narrateur, le lecteur se trouve par conséquent introduit dans une ambiance particulière.

Le thème central du récit est ensuite abordé, suivant le fil de la conversation ou selon le mode plus formel du reportage. Au cours de la présentation le narrateur laisse la parole à un tiers, il prend garde de le présenter non comme une digression, mais comme un élément utile à son discours, puisé de source sûre, provenant le cas échéant de l'un des derniers « pratiquants », ou encore d'une tradition familiale intègre. Dans un tel contexte l'emploi du patois constitue une marque de véracité ou de fraîcheur : expressions fleuries, imagées, ou bien termes techniques, pratiques spécifiques. En revanche l'usage du français s'impose si le récit devient grave, ou bien lorsque le reportage nécessite certaines précisions descriptives complémentaires.

Au-delà de la scène introductive qu'on vient d'évoquer, le sujet même du reportage n'est jamais circonscrit à un point de l'espace ou à un temps précis, au contraire il est susceptible de se diluer en fonction des fantaisies narratives évoquées plus haut, mais aussi limpidement exposé que si son auteur avait traversé les âges ou bien porté un regard circulaire depuis un belvédère idéal, comme à partir d'un arrêt sur image ; le lecteur est mis en condition pour circuler dans un espace, au cœur d'une activité qui vient brutalement de s'interrompre, et peut prendre le temps nécessaire de considérer la scène offerte à son regard.

---

<sup>339</sup> A. Pitron, « Batt'ries d'sarrasin », art.cité, p.313-314.

<sup>340</sup> Marc Lenossos, « Quelques types et sites des Hautes-Vosges », *La vie en Alsace*, 1927, p.98-102.

Les points plus précis, plus techniques, font selon les cas l'objet de paragraphes spécifiques, comme autant d'encarts, d'apartés, au cours desquels des personnages secondaires, d'autres lieux, une chronologie particulière, viennent s'ajouter selon les besoins de l'exposé, et peuvent servir d'intermède dans le cours de la narration principale : « Je me rappelle avoir assisté, aux environs de 1860, sur divers champs de foire de la région comprise entre Saint-Maixent et Niort, à l'opération du langage des porcs »<sup>341</sup>. Cette forme d'encart peut aussi consister en l'insertion dans le même texte d'un document, d'une citation : « D'après les *Institutes coutumières* de Loysel, § 419, les langueyeurs étaient responsables vis-à-vis de ceux qui les employaient, et 'tenus de reprendre les porcs qui se trouvent mezeaux en la langue', c'est-à-dire, sans nul doute, reconnus ladres »<sup>342</sup>.

Une fois le sujet principal de l'exposé complètement épuisé, il n'est pas rare de voir ajoutées plusieurs extensions en forme de complément. Ces données supplémentaires font l'objet de la même articulation descriptive que le sujet principal : mise en situation, description, mise en scène.

Enfin, une fois le sujet évoqué complètement, les différents éléments qui viennent d'être abordés sont rappelés dans le cadre d'un dernier tour d'horizon, où chacun est mis en situation par rapport aux autres, à travers une synthèse récapitulative et descriptive, notamment une scène finale orchestrée en forme de point d'orgue esthétisant : fête, tâche collective, tout en permettant une reprise du champ d'expression, par exemple en direction d'éléments d'actualité comme l'évolution du sujet abordé, son devenir, son destin...

---

<sup>341</sup> Henri Gelin, « Les langueyeurs de porcs », *Le pays d'Ouest*, 14, février 1912, p.113-116.

<sup>342</sup> *Ibid.*

## B. UN ELARGISSEMENT DES MODES DE REPRESENTATION HERITES

### a. En réaction au modèle historique dominant

L'attention de la petite revue aux signes de décroissance s'insère dans une problématique plus vaste, qui prend le contrepied des notions de linéarité et de progrès historique universel ; notions dont il s'agit de souligner, selon les zones de l'espace national, les contrastes, les disparités, alors que dans nombre de territoires se trouve partagée une conscience aigüe de l'exode rural, de la disparition des activités artisanales ou d'une incapacité de l'économie locale à résister à une production industrielle importée et normalisée.

Dans la même critique du modèle historique comme approche exclusive, la mise en valeur sur les territoires d'éléments anhistoriques, d'éléments de permanence, se trouve paradoxalement associée à cette mise à distance de la notion de progrès. En opposant à la vision du déclin une autre vision du territoire mettant en valeur une permanence, et à la chronologie universelle une mémoire vive, c'est le champ d'interprétation qui s'élargit au-delà des « miettes de la capitale », qui s'affranchit d'une perception imparfaite en termes de grille de lecture. L'accès de la mémoire populaire locale à un même niveau de référence et d'expression que l'histoire nationale dans la petite revue participe à cette même démarche.

De fait, loin de représenter une diversité positive, les histoires locales classiques demeurent pour la plupart cantonnées à constituer les variantes mineures d'un scénario national. Elles relèvent notamment la persistance d'archaïsmes, de particularismes et d'enchevêtrements interprétés, face à l'universalité esthétique<sup>343</sup> d'une France qui affirme « sa prééminence et sa vocation universaliste », par « l'ancienneté de sa détermination politique »<sup>344</sup>, à un « désordre irrationnel des héritages »<sup>345</sup>.

Ce modèle culturel d'échelle nationale repose en particulier sur une dichotomie ville-campagne, au sein de laquelle l'espace du pouvoir, identifié à la ville, exprimé dans l'art, la littérature, l'histoire, se distingue de l'espace de production, identifié aux campagnes et plus généralement à la province, et caractérisé à travers les patois, à travers une absence

---

<sup>343</sup> Cf. Dominique Poulot, « Patrimoine et esthétiques du territoire », *Espaces et sociétés*, 69, 1992, p.16.

<sup>344</sup> Jules Michelet, « Introduction à l'histoire universelle », *Œuvres complètes*, Flammarion, 1984, t. III, p.229, cité dans Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Seuil (L'univers historique), 1999, p.125-126.

<sup>345</sup> Dominique Poulot, « Patrimoine et esthétiques du territoire », art.cité, p.13.

d'individualités, à travers des déterminismes. C'est à partir de cette dichotomie que repose la sujétion culturelle des campagnes<sup>346</sup>, flanquées de codes imposés depuis la ville, confondue en une même *province*, et conduisant certains écrivains contemporains à « diluer la matière locale dans une vague rusticité »<sup>347</sup>, une « campagne générique »<sup>348</sup>. Zola, par exemple, n'exploite pas le patrimoine de sa province d'origine – la Provence – pour composer *La terre*, mais donne un roman d'une campagne réduite à sa seule globalité<sup>349</sup>. *La terre* atteint au roman universel, mais trahit en creux le piège que constitue alors le particularisme en termes de tentative d'identification des territoires.

Dans ce contexte, la province se trouve réduite à constituer un réservoir éclectique et pittoresque, disponible pour toutes sortes de justifications ou de détournements. Elle apparaît comme un univers à part, tourné vers une ère par définition révolue : un reliquat d'Ancien Régime, d'une ancienne période ducale, etc. Elle n'est pas considérée dans sa réalité profonde mais condamnée à travers cette culture-reliquaire qui lui est imposée à une inéluctable centralisation nivelante, à l'anéantissement d'une quelconque spécificité culturelle. Cela a pour conséquence le rejet du particularisme ou sa relégation dans des positions inférieures face au classicisme français. « La France reste fidèle à l'idée que la culture, c'est ce qui vient de haut, ce qui est le résultat d'un effort d'acquisition, d'une éducation volontaire, ce qui se confond avec la civilisation. Plus qu'en aucun autre pays, l'idée nationale se trouve liée à celle d'une certaine façon de comprendre et de vivre le monde — mais celle-ci n'est pas d'origine populaire »<sup>350</sup>.

A défaut de représenter des contre-modèles à ceux de la capitale, les publications culturelles liées aux territoires découlent de deux attitudes distinctes : ou bien produire une expression culturelle de même ambition qu'en ville et qu'à Paris – démarche qui se retrouve notamment dans les revues de décentralisation littéraire évoquées en première partie, comme à Lille avec *Le beffroi* ou à Toulouse avec *L'âme latine* – ou bien s'emparer des contre-clichés dont la province est affublée, au risque d'en accentuer encore le pittoresque. C'est en marge de cette alternative, que la petite revue manifeste l'expression d'une échappatoire en termes de modèle culturel, dont elle devient l'un des médias privilégiés dès les années 1880 ; expression en partie subversive, par le vocabulaire, le ton et les notions employés dans ses contenus, comme on le verra au chapitre 6.B, dans la mesure où les archaïsmes, les barbarismes habituellement associés à la province s'y trouvent assumés, dans la mesure où le pittoresque coupable n'y trouve pas sa place.

---

<sup>346</sup> Pierre Boiral, Jean-Pierre Brouat, « L'émergence de l'idéologie localiste », *Sociologie du Sud-Est*, 41-44, juillet 1984-juin 1985, p.39.

<sup>347</sup> Fausta Garavini, « Un exemple d'utilisation régressive de l'idée de peuple : Jacquou le Croquant », *Romantisme*, 9, 1975, p.76.

<sup>348</sup> *Ibid.*, p.76

<sup>349</sup> *Ibid.*, p.78

<sup>350</sup> Paul Claval, « Régionalisme et consommation culturelle », art.cité, p. 295.

Cette démarche est d'ailleurs en parfaite continuité de l'esprit des cabarets parisiens fin-de-siècle ; ce n'est pas un hasard si Montmartre et plus largement la bohème sont vus et salués par *Le jardin de la France* comme le relais d'une création artistique à base populaire<sup>351</sup>. La promotion dans cette même revue de recueils de vieilles chansons permet sur ce point de souligner en région l'utilité sociale des airs anciens, et exprime par là-même une certaine cohérence avec la pratique de l'argot parisien, tout comme l'organisation de concours de vieilles chansons souligne une certaine porosité dans les rédactions entre acteurs parisiens et provinciaux, par-delà les *murs*<sup>352</sup>. De même dans *La Picardie littéraire* sont abordés sous la signature d'Alcius Ledieu, Maurice Garet ou Lucien de Chantereine, autant par le biais de courtes études que par l'édition de matériaux des pièces populaires caractéristiques, sobriquets, proverbes et dictons, ainsi qu'une série de « Vieilles chansons populaires » publiée par livraisons.

Alcius Ledieu démontre que l'esprit populaire présent dans les contes picards découle d'une haute tradition qui ne s'est pas seulement perpétuée mais qui s'est prolongée et enrichie dans l'esprit populaire jusqu'à l'époque contemporaine. « Longtemps avant que de lire dans le recueil de Barbazan, je l'ai entendu raconter sur différents points de notre département par des paysans peu lettrés. Mais, à force d'être récité, ce conte s'est trouvé considérablement augmenté. Dans cette seconde partie, bien supérieure à la première, le paysan fait preuve d'une très grande présence d'esprit »<sup>353</sup>. Autre aspect convivial de l'identité picarde : la chanson, signe explicite aux yeux de Maurice Garet de « patriotisme local », et qui permet à l'usage linguistique – « le clou de nos fêtes et de nos concerts » – de se prémunir de toute dérive littéraire, sans pourtant se départir de sa forme rimée, usage qui constitue une marque de commensalité festive plutôt que d'une manière poétique, et qui le rapproche des cafés parisiens, et plus globalement d'une « lignée gauloise » par son « humeur satirique [qui] a débordé dans nos œuvres littéraires. Notre Picardie a fourni sa large part de ses contes à rire »<sup>354</sup>.

En contrepied de la ville, ou plutôt de ce qu'elle symbolise en termes de désincarnation, de *dés-orientation*, de déstructuration culturelle et sociale supposées, l'approche des territoires se double d'une mise à distance de toute forme de maniérisme, à travers une promotion de la tradition par rapport à la création artistique *ex nihilo*, de la mémoire par rapport à l'histoire, du

---

<sup>351</sup> Pierre Dufay, « La chanson populaire du Loir-et-Cher », art.cité, p.4.

<sup>352</sup> Le comité littéraire de ce concours de « chansons anciennes », lancé par *La vie blésoise* à partir d'avril 1905, inclue notamment Alfred Barbou, conservateur honoraire de la Bibliothèque Sainte-Genève à Paris et rédacteur au *Petit journal*, ainsi que Paul Eudel.

<sup>353</sup> Alcius Ledieu, « Un trouvère picard », *La jeune Picardie*, 9, mars 1901, p.213.

<sup>354</sup> G.-Hector Quignon, « Le magister de Pernois », *La Picardie littéraire, artistique et traditionniste*, 4/11-12, novembre-décembre 1903, p.162.

discours spontané par rapport à la littérature. Elle formalise clairement par le biais de la petite revue une culture alternative à base de sociabilités, de commensalités traditionnelles.

### b. Représentations littéraire et artistique de l'opposition ville - campagne

Le clivage culturel entre espace de pouvoir et espace de production découle également d'un décalage des campagnes par rapport à l'événementiel politique tel qu'il est reproduit dans un espace national univoque, et par conséquent par rapport à ce qui constitue l'objet du modèle historique tel qu'il se présente alors. Les campagnes françaises « paraissent toucher, dans ce dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle, à une sorte d'état stationnaire. Politiquement, elles ne sont plus le lieu des fortes agitations des partageux ; les luttes sociales ne s'animent, en fonction de nouveaux enjeux, que dans le Midi viticole et au début de ce siècle. (...) Les grandes ponctions ont dégorgé les campagnes d'une population excédentaire de journaliers et de brassiers et surtout des artisans et ouvriers à domicile, à temps complet ou partiel. Campagnes allégées, épurées, refermées en partie sur le monde paysan des exploitants et des propriétaires. (...) Il semble donc qu'on s'approche réellement de cette utopie paysanne, fondée sur la petite ou moyenne propriété. L'état stationnaire exprimerait avant tout une stabilité sociale. Point d'orgue ? La paysannerie comme le paysage paraissent retrouver ou trouver une *vérité* – celle d'un équilibre à long terme, entre les bouleversements que charrie encore la première partie de ce siècle et les besoins de modernisation qui restent encore incertains »<sup>355</sup>.

Les territoires n'en sont que plus disponibles à la constitution d'antimondes, d'anti-civilisations, d'anti-villes, à la manière dont l'exprime en 1913 Philéas Lebesgue dans *Le pays d'Ouest*.

« Pendant que l'effervescence d'un renouvellement sans équivalent dans l'histoire du monde fait de toutes parts bouillonner les idées, s'entrechoquer les systèmes, se débattre les conditions, voici que la Province peu à peu rentre en elle-même, n'ayant plus de rôle politique à jouer, mais lourde d'un passé de traditions battues en brèche et toute vibrante d'atavismes qui comptent pour l'avenir.

D'humbles poètes, que les luttes parisiennes effraient ou que les triomphes de la Grande Ville laissent sceptiques sur l'efficacité de leurs propres moyens, se mettent à chanter sous l'inspiration de vieilles légendes qui s'oublent, sur le mode ingénu de naïves chansons séculaires,

---

<sup>355</sup> Marcel Roncayolo, « Le paysage du savant », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, I. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.1014.

ou d'après les rythmes que la nature leur enseigne directement par toutes ses voix mystérieuses »<sup>356</sup>.

Dès 1880, *La Provence artistique et pittoresque* exprime l'espace campagnard en termes d'antimonde, à travers la lassitude que provoque la foule et le « mauvais air »<sup>357</sup>. De même en 1898 dans le *Bulletin des excursionnistes marseillais* : « Les charmes de la grande ville s'accroissent : rues barrées, embarras de voitures, musiques et fanfares à tous les débouchés de rues, automobiles puant le pétrole et d'une esthétique peu idéale, bicyclettes qui s'ingénient à vous frôler, terrasses encombrées, trottoirs envahis par une foule de promeneurs indolents : voilà les joies réservées aux citadins le dimanche. Les personnes auxquelles ces joies suffisent ont toute liberté pour se les offrir. Mais les amateurs de la belle nature provençale, les buveurs d'air, n'oublient pas que cette nature est invariablement belle sous ses aspects multiples »<sup>358</sup>.

L'espace rural se constitue aussi par opposition à un espace urbain qui apparaît comme espace sacrifié aux tractations, à la production standardisée, inapte à nourrir une existence saine, que se construit en creux l'image des territoires.

« La nécessité de lutter pour la vie au milieu d'une société qui vend bien cher le droit de vivre prime tout, absorbe toutes les pensées, et laisse à peine le temps de songer aux personnes et aux choses qui ne peuvent, pour nous, se résoudre en un gain, en une somme d'argent »<sup>359</sup>.

Espace de transition, interface, ou encore périmètre de l'« égoïsme universel »<sup>360</sup>, la ville par conséquent ne saurait étendre ses codes à la campagne, qui par conséquent ne peut relever que de ses propres codes. Dans l'esprit d'un Camille Beaulieu, dans *Le pays d'Ouest* la ville en est même en quelque sorte prisonnière ; la mode notamment, concept flottant et polymorphe, n'y détient son monopole que dans la mesure où c'est la mixité qui y prévaut qui rend impossible toute autre forme d'identification. L'espace urbain s'y montre par conséquent non seulement sans perspectives de pérennité, mais encore sans adéquation avec la réalité ; il s'agit donc d'alerter sur le fait que son mode de vie ne saurait devenir la norme de la nation toute entière.

Face à cet espace mixte qu'est la ville, les pratiques populaires constituent en termes d'expression culturelle un véritable potentiel de ressourcement, non parce qu'elles sont d'essence

---

<sup>356</sup> Philéas Lebesgue, « Auguste Gaud, le poète du Poitou », *Le pays d'Ouest*, 3/11, août 1913, p.395.

<sup>357</sup> Alfred Amas, « Les Caillols », *La Provence artistique et pittoresque*, 1/2, 12 juin 1882, p.7.

<sup>358</sup> [Anon.], « Chronique annuelle », *Bulletin des excursionnistes marseillais*, 2, 1898, p.10.

<sup>359</sup> [Anon.], « Causerie », *La Provence artistique et pittoresque*, 2/31, 1<sup>er</sup> janvier 1882, p.234.

<sup>360</sup> Camille Beaulieu, « Conservons nos patois », *Le pays d'Ouest*, 25, août 1912, p.459.



rurale, mais parce qu'elles se sont moins laissées « gagner par les importations étrangères »<sup>361</sup>. « Le paysan est l'expression la plus authentique du rapport intime entre une nation et sa terre, du long façonnage de l'être national par le climat et le milieu. L'âme de la terre natale aussi bien que le génie ancestral s'incarnent dans le Peuple des campagnes »<sup>362</sup>, mais aussi, plus globalement, le petit peuple. La rubrique consacrée aux types marseillais dans *La gueuse parfumée* rejoint cette attention à ces formes les plus authentiques, voire symboliques, de l'espace : par exemple « Le pêcheur »<sup>363</sup>, homme de l'interface, à la fois de la magnificence méditerranéenne et des vieux quartiers préservés de la ville, « réellement marseillais », « un débris phocéén, un caractère à part qui a encore du sang grec dans les veines ». Il n'a « presque jamais renié ses convictions (...) de cette réunion d'habitudes et de cette ligne ordinaire d'agir qui constitue la vie d'un homme »<sup>364</sup>.

Les campagnes sont donc présentées comme exemptes des déformations induites par la vie moderne, industrielle, bureaucratique, affairiste, vénale, individualiste, technologique, etc. ; et leur légitimité s'adosse à l'antiquité, à la pérennité d'un même rapport privilégié aux ancêtres et à la Terre. La campagne apparaît donc « comme une source morale »<sup>365</sup> ; et par conséquent la condition paysanne « ne serait plus une origine, un archaïsme voué à disparaître ; elle se verrait reconnaître une spécificité, le paysan fournirait une référence (stable, sûre) aux urbains dont les modèles évolutionnistes et progressistes sont en train d'éclater, mis à mal par la crise et le mal être »<sup>366</sup>.

Dès les dernières années du 19<sup>e</sup> siècle, c'est donc un véritable retournement de perspective auquel s'associe la petite revue, par une transformation de la province comme espace archaïque de production en potentiel de ressourcement, et inversement la ville d'espace culturel en espace de nécessité ; nouvel équilibre que dans *Le pays d'Ouest*, en 1913, le futur bibliographe Hector Talvert exprime de la sorte : « M. Albert Perrochon et M. Camille Beaulieu ont signalé ici-même (...) le danger que représente, pour le village d'aujourd'hui, la disparition graduelle de la gaieté d'autrefois. L'un comme l'autre, ils ont demandé que l'on rendît à ces foyers de saine existence que les villages français représentent encore, les fortifiantes joies des fêtes locales, de la danse, du rire en commun. (...) »

A mesure que l'homme perd la faculté du rire, sa charge de sottise s'alourdit et les raisons de l'excuser disparaissent avec elle. C'est que la première qualité de la joie est d'être sincère et saine. (...)

---

<sup>361</sup> Alphonse Bressier, « Types marseillais. Le pêcheur », *La gueuse parfumée*, 3, mars 1880, p.10.

<sup>362</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales, op.cit.*, p.159.

<sup>363</sup> Alphonse Bressier, « Types marseillais. Le pêcheur », art.cité, p.9.

<sup>364</sup> *Ibid.*, p.10.

<sup>365</sup> Jean-Claude Chamboredon, « Les usages urbains de l'espace rural... », art.cité, p.104.

<sup>366</sup> *Ibid.*, p.113.

Les sociétés autant que les individus ont besoin de ressentir et de dégager la joie d'être. L'équilibre de leur bonheur s'établit par le plaisir qu'elles se donnent naturellement. Au village, la gaîté est la détente obligée des longues journées de travail, de silence. Toute la fatigue du corps a pour conséquence une grande paix de la conscience. Les longues impressions de la vie ont ici le champ libre pour se muer en joyeuses pensées.

Les ardents régionalistes qui ont signé les deux articles auxquels je me réfère, m'ont induit à rechercher les raisons de la décroissance persistante de cette gaîté qui s'épanouissait chez nous comme la fleur au soleil. La terre de France, la terre des lieds et des fabliaux, celle de Rabelais, de Molière, la terre du bon sens et de la bonne humeur doit produire à jamais la réconfortante joie. Le rire sur son sol doit se perpétuer comme le bouquet de ses vins, la saveur de ses fruits et la grâce de son langage de caresse.

Nulle époque, je crois, ne fut plus artificielle que la nôtre. Nulle, surtout, n'eut l'affectation de sa supériorité matérielle aussi insolente. Avec elle et pour que les individus qui participent de sa vie essentielle s'accordent avec l'image que l'on s'en fait, le sens des affaires, la nécessité du gain supérieur, l'idéal constamment uni au plus considérable argent, l'habitude de tout rapporter aux ressources matérielles dont on dispose, la conception définitive que le bonheur s'évalue, s'achète, se paie et se transporte, font les articles supérieurs d'un nouveau dogme d'exister. La lente ascension au bien-être physique, l'effort qu'il y faut faire, correspondent avec un idéal que les autres époques n'ont pas dû connaître aussi généralement. Tout le ciel de jadis, tout l'honneur, tout l'amour, tout le rêve se représentent à nos yeux évaluateurs par la maison qui s'acquiert, le meuble dont on la pare, les commodités que l'on s'y donne et par surcroît la différence avantageuse que l'on y trouve avec tous ceux qui n'en ont pas l'équivalent.

(...) Alors, l'époque qui fournit le bonheur des villas, des automobiles et des intérieurs cossus, l'époque ennemie du retour sur soi, de la méditation, de la douce folie des rêves inutiles, vous renverra âme stérile, âme fatiguée, au seul repos qu'il vous faille, à celui de la mort redoutée.

Un lourd ennui se dégage de ce monde en travail, et le sourire qui fleurit encore les lèvres n'a plus cette durée et cette abondance que valait à nos pères le parfait équilibre de l'être. La joie s'en va à mesure que la simplicité disparaît des mœurs. (...)

Et nos campagnes si invitantes au rire sous le clair azur du ciel, ne retentissent plus du joli son des musiques de la danse. La fête s'y termine parce que nul enthousiasme n'y est plus ordinaire. Les garçons partent à bécane quand vient le dimanche, les filles restent à s'y ennuyer par groupes, les vieux vont aviver leurs rancunes politiques au café de leur couleur et cette journée de repos s'écoule plus monotone et plus vide que les jours de travail. Ah ! le vicaire de Paul-Louis Courier n'a plus besoin de défendre que l'on danse, après vêpres sur la place de l'Eglise ! On ne danse plus au village !

(...) Le seul souci de la nécessité momentanée, le seul objectif de bâtir pour le rapport immédiat frappent de laideur et de mort toutes les œuvres qui datent d'à-présent. On sent que le monde a perdu l'habitude de penser à toujours, que la vue s'est limitée étroitement aux quarante ou cinquante années que chacun doit vivre encore normalement à la minute de la réalisation.

(...) Le repos et la détente ne se représentent plus possibles du moment où le retour sur soi qui en serait la conséquence, vous met en face du grand vide de la destinée.

Le silence s'est fait sur la vie intérieure que, si simplement, l'homme s'organisait et dont il lui était loisible de peupler les minutes avec toutes les ressources de son imagination. La paix qu'il y savait être, le consolait des déboires coutumiers. Par le rêve et certaines idées qui étaient de fondement en lui, il accroissait la valeur de l'existence. Continuateur des disparus, il se sentait un flambeau en continuation de marche immortelle. Les grandes illusions maîtresses ont été reléguées au rang des choses inutiles que la science ne saurait tolérer.

(...) Nous remonterions de l'abâtardissement de notre attitude à nos lumineuses qualités d'origine »<sup>367</sup>.

La paysannerie se découvre par conséquent comme un milieu négligé mais encore quelque peu caractérisé par la pondération, la pureté des sentiments ; elle demeure dans la tradition des romans de George Sand, comme « le refuge des vertus contre la corruption citadine redoutée »<sup>368</sup>. Une telle conception alternative ne célèbre donc pas seulement un patrimoine de tradition et d'atavisme évanoui. Comme on le verra au chapitre 10, en s'associant à la stigmatisation de la vie en ville, les canons rustiques tels qu'ils sont exposés désignent ce qui se rattache à un espace sanctuarisé, consacré au ressourcement, espace-lieu et surtout de plus en plus espace-temps, dans

---

<sup>367</sup> Hector Talvart, « Les nouveaux visages de la vie », *Le pays d'Ouest*, 3/12, septembre 1913, p.450-454.

<sup>368</sup> Fausta Garavini, « Un exemple d'utilisation régressive... », art.cité, p.72.

une expression d'évasion, par conséquent peu à peu dissocié de la seule aspiration au retour à la terre. Témoin, cette chronologie régionale revisitée, qui n'est plus positionnée sur la succession politique ou militaire, mais sur une suspension d'un temps désormais apanagé au destin national : « Il faut attendre la fin du 18<sup>e</sup> siècle pour qu'Angoulême perde sa figure tragique et devienne, comme l'appelle Michelet, le pays 'du plaisir, du bon temps, du rien faire' »<sup>369</sup>.

La consolidation d'un tel cliché rustique que relaie la petite revue, autour de la coloration à la fois aimable et traditionnelle de la province, dépend par conséquent de la mise à distance d'un vérisme trop matérialiste ; c'est une mise à distance assumée dans la petite revue, comme ce qui est exprimé en 1912 dans *Le pays d'Ouest* :

« Epris d'un réalisme outrancier, l'écrivain ne veut découvrir en eux [ : « les pauvres, les miséreux, les gagne-petit, tous ceux qui ne sont ni ducs, ni comtes, ni barons, ni chevaliers, ni grands bourgeois, ni, pour le moins, possesseurs de cent mille livres de rentes »] que des travers, des vices et des ridicules, sans aucune vertu. L'ignorance, l'avarice, la cupidité, la sécheresse de cœur, les vices les plus bas, les passions les plus animales sont leur lot. De ridicules qu'ils étaient, ils sont devenus odieux et méprisables, sans cesser d'être ridicules. Ils sont parfois trompés, mais ils trompent ; ils sont souvent battus ; mais ils frappent ; et toujours, se conformant à une tradition séculaire, 'ils contrefont le langage français' (La Bruyère) »<sup>370</sup>.

De fait, à partir des années 1850, les peintures d'un Millet, d'une Rosa Bonheur, et leurs contemporains parmi les auteurs des premiers romans rustiques et provincialistes, préfigurent ces scènes paysannes, ces perspectives bucoliques empreintes d'une certaine contemplation, qui contribuent à supplanter les sujets historiques mais qui en même temps excluent le paysan miséreux ou arriéré, mais aussi l'exploitant moderne pénétré de valeurs capitalistes<sup>371</sup>. La petite revue relaie et prolonge cette utopie paysanne par des traits empruntés à l'harmonie pastorale, par l'évocation de modèles dont toute pratique politique et même productive est absente, appuyés sur une nature paisible, une sagesse ancestrale, un génie non formulé du paysan.

« Ce sont des êtres de sagesse et de savoir-faire, libres et heureux, vivant pacifiquement dans des communautés harmonieuses une vie frugale mais sans souffrance et baignant dans la

---

<sup>369</sup> René Sudre, « Ma cité (éloge d'Angoulême) », *Le pays d'Ouest*, 10, décembre 1911, p.99.

<sup>370</sup> Noël Sabord, « La vie des humbles dans la littérature régionaliste », art.cité, p.292.

<sup>371</sup> Jean-Claude Chamboredon, « Les usages urbains de l'espace rural... », art.cité, p.105, note 12.

culture la plus authentique : antithèse totale des représentations du nouveau prolétariat urbain »<sup>372</sup>.

Ce glissement iconologique est également relayé et souligné par l'association faite dans la petite revue entre vie campagnarde et gratuité, par la célébration de moments de vie privée, des temps de halte, de pause – circonstances là-encore particulièrement illustrées dans l'iconographie contemporaine mais aussi dans les collectes et recherches sur les traditions populaires – comme ce qui est présenté de la tradition des Noël provençaux dans *La Provence artistique et pittoresque* : « Dans ce désert de l'égoïsme universel, Noël est une oasis, ou pour mieux dire, au milieu de ce grand combat c'est une trêve. (...) Noël n'est qu'une trêve, et le surlendemain, le combat et la lutte recommencent, mais, pendant la trêve, les cœurs se sont un peu reposés, les âmes se sont réconfortées... »<sup>373</sup>.

De fait, le mode d'approche historique et littéraire associé à l'espace public que constitue la ville, et Paris en particulier, ne présente pas la même pertinence ni la même portée s'il s'agit d'exprimer le registre de l'espace privé. L'intime devenant de plus en plus présent dans les contenus de la petite revue, il entraîne par voie de conséquence une remise à plat de ses modes d'expression. Conjointement territoires et espaces privés y invoquent de nouvelles références, de nouvelles connotations, en rapport avec le divertissement, la gratuité, le retour sur soi, la contemplation, l'évasion, registres dans lesquels éventuellement l'œil du poète, du peintre, de l'artiste se trouvent également convoqués.

« Le tumulte des eaux courantes, la mélancolie des étangs solitaires et des soirs, la poésie des matinées embuées et des landes aux bruyères fleuries, en un mot toutes les vibrations de l'âme du Limousin, ignoré, méconnu, mais bien vivant et splendide, au soleil, sous le riche vêtement de ses châtaigneraies, de ses fraîches et riantes vallées, de ses cascades aux blanches chevelures »<sup>374</sup>.

L'espace urbain ne se trouve pas exclu en soi d'une telle forme d'expression, pas plus que la capitale n'est rejetée pour elle-même. Comme le montrent l'exemple des petites revues marseillaises, ou encore de *La vie blésoise*, l'espace urbain est tout autant susceptible d'être célébré à travers ses traditions, ses quartiers historiques, ses gratuités, comme autant de refuges au milieu d'une « mer envahissante et niveleuse de la mécanisation, de la technique et dans le gigantisme

---

<sup>372</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales, op.cit.*, p.159-160.

<sup>373</sup> [Anon.], « Causerie », art.cité, p.234.

<sup>374</sup> Johannès Plantadis, « 'Vers le Limousin' », art.cité, p.195.

asséchant »<sup>375</sup>. Cependant dans la dénonciation que font certaines petites revues des excès d'une modernité mécanique, une assimilation de l'espace urbain avec l'espace déshumanisé existe bien, notamment avec Paris, et se prolonge notamment en termes de critique sociale, comme il en sera fait état au chapitre 6.C.

### c. La caractériologie : l'autre modèle hérité

Parallèlement à la question de la grille de lecture des espaces en fonction d'un modèle historique, et des évocations littéraires et artistiques, la petite revue tient compte d'un autre modèle culturel découlant cette fois de l'association d'une population, de son caractère, de ses mœurs, avec son espace de vie et notamment son milieu naturel<sup>376</sup>.

« Lieux et hommes semblent se répondre par une sorte d'écho, d'identité que l'art de Michelet suggère, lorsqu'il mêle à propos d'un pays l'épithète morale et physique et invoque le génie des lieux »<sup>377</sup>.

L'édition des *Français peints par eux-mêmes* et les physiologies littéraires d'un Balzac avaient marqué un premier jalon important dans le « processus de fabrication des images régionales »<sup>378</sup>, de même que la publication de l'*Histoire de la France* de Michelet à partir de 1833, en particulier son deuxième volume incluant le *Tableau historique et géographique de la France*, texte réédité à part en 1875 tandis que la série complète l'est en 1876 puis en 1893. De manière décisive ces références contribuent au 19<sup>e</sup> siècle à fixer une territorialisation de la ruralité au-delà de son apparente unité générique, notamment, là encore, à travers nombre de cautions littéraires, d'images savantes qui donnent une légitimité tout au long du siècle à des codes pittoresques exposés dans une partie importante de la production consacrée aux espaces, au point de les rendre incontournables, y compris dans des instructions méthodologiques : « avant de présenter le tableau de la vie d'un peuple, il y a intérêt et profit à faire l'histoire et la description du sol qu'il habite, car

---

<sup>375</sup> Joseph Louis Huck, *Les Vosges et le Club vosgien autour d'un centenaire 1872-1972*, Strasbourg, Club vosgien, 1972, p.246.

<sup>376</sup> La caractériologie a sa racine dans les méthodes et le type d'organisation des connaissances que les sciences naturelles et la médecine de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle offrent alors à l'honnête homme. Inspirés par ces méthodes, les premiers enquêteurs statisticiens, notamment les préfets chargés de réunir les éléments de la statistique générale de la France sous l'Empire, cherchent à expliquer les caractères des ruraux par leur environnement géographique (le sol et le climat).

<sup>377</sup> Marcel Roncayolo, « Le paysage du savant », art.cité, p.1008.

<sup>378</sup> Cf. François Guillet, « Naissance de la Normandie (1750-1850). Genèse et épanouissement d'une image régionale », *Terrain* [en ligne], 33, septembre 1999, [consulté le 2 février 2016], § 13. Disponible sur <http://www.revues.org>

l'homme formé du limon de la terre, garde toujours quelque chose de son origine et les nations effacent bien tard, si elles le font jamais, la marque de leur berceau »<sup>379</sup>.

Cette association entre population et espace se mêle aux enseignements « immémoriaux » de la caractérologie des nations, dont les premières versions imprimées remontent au 16<sup>e</sup> siècle, sont décantées au travers des cercles d'érudits de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, qui s'en emparent, leur donnent respectabilité, et parfois visage historique. Repris en l'état, ces éléments, peu à peu sont assimilés aux discours autorisés, « participent quelquefois à l'authentification d'un *continuum* historique »<sup>380</sup>, sont largement diffusés et peu à peu imprègnent le tissu culturel à travers les romans, les ouvrages érudits d'inspiration *troubadour* et romantique, la presse, les guides touristiques, non sans arrière-pensées promotionnelles parfois quant à leur vertu pittoresque, mais aussi dans la presse qui constitue pour le légendaire historique, au même titre que la production touristique, une tribune de grande audience et un instrument de banalisation. D'autant que cette caractérologie provinciale est rarement générée, exprimée d'un seul bloc, mais distillée au fil de l'eau, se formant par accumulation, à travers plusieurs auteurs et au hasard des différentes thématiques abordées.

« Leurs sentences patiemment collectées ont nourri l'illusion qu'il existait depuis toujours un savoir stéréotypé sur le caractère de la race, lui-même appuyé sur une permanence objective. En fait, à y regarder de près, le savoir de la caractérologie des nations est constitué de sentences disparates où l'on retrouve sans peine les interrogations de ceux qui l'ont constitué : marchands soucieux de la psychologie de leurs futurs clients ou hommes du roi préoccupés de la fidélité des sujets. »<sup>381</sup>.

Cette physiologie régionale rejoint l'harmonie pastorale dont il vient d'être question dans une même démarche de naturalisation du paysan, tel que l'exprime Magda Tarquis en 1923 : « L'originaire d'un pays, l'indigène, est un jaillissement partiel de limon, limon relevant du sol immédiat qu'il foulera, et ce jet vivant de terre ancestrale va être façonné par les âges jusqu'à sa forme parfaite de statue pensante, - et voici l'homme du pays graduellement doré par le soleil natal »<sup>382</sup>.

---

<sup>379</sup> Victor Duruy, *Introduction générale à l'histoire de France*, publiée chez Hachette en 1865, cité dans Frédéric Buffin, « Une réussite géographique : le Massif-central... », art.cité, p. 182.

<sup>380</sup> Jean-François Simon, Laurent Le Gall, « La Bretagne par intérêt... », art.cité, p.775.

<sup>381</sup> Catherine Bertho, « L'invention de la Bretagne. Genèse sociale d'un stéréotype », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, 1980, p.47.

<sup>382</sup> Magda Tarquis, « Du style régional dans l'architecture », *La Bretagne touristique*, 21, 1923, p.290.

Ainsi chaque province se voit pourvue dans l'esprit du temps d'éléments signalétiques précisant à la fois les tempéraments (aussi bien géologiques, climatiques, architecturaux, grammaticaux qu'humains), que les périodes d'âge d'or ou de déclin auxquelles le génie local a été confronté. Éléments qui alimentent largement les contenus des productions touristiques mais qui constituent aussi une base référentielle substantielle de la petite revue de patrimoine.

Ainsi, *La veillée d'Auvergne* évoquant dès son premier numéro en 1909 le caractère gaillard et truculent de l'Auvergnat, à travers le personnage de Silène, satyre précepteur de Dionysos<sup>383</sup>. De même, là encore dès son premier numéro en 1897, *Le Bouais-Jan*, évoque le tempérament des futurs maîtres de la Normandie avant leur arrivée en France, de tradition païenne, rieur, truculent, verbeux, téméraire, aventureux, rêveur voire mélancolique, épris d'égalité<sup>384</sup>. De même dans *La Picardie littéraire*, à l'occasion d'un article consacré aux jeux publics, il est précisé que « les Picards se distinguent entre tous par leur amour excessif pour toute espèce de jeux »<sup>385</sup>. De même dans *Lemouzi*, à propos des habitants de Tulle : « Les qualités — oserai-je dire : et les défauts — qui les marquent d'une empreinte caractéristique ne sont-ils pas essentiellement des produits du terroir ? Population alerte et caustique, mais généreuse et accueillante, leurs façons de penser et d'agir ont subi l'influence de la cité maternelle, comme celle-ci a subi l'influence du sol environnant »<sup>386</sup>.

C'est encore dans cette même logique que dans l'entre-deux-guerres un portrait-type des personnalités appelées à prendre place dans le panthéon de *La vie en Alsace* est dressé, en fonction de leur conformité au tempérament identifié dans la région : « En cet art, à la fois si achevé et si simple, le tempérament d'une race se reflète, comme aussi son histoire et son passé. (...) Un tempérament s'y affirme, robuste et fort de sa belle santé physique et morale (...) du bien-être que rehaussent et embellissent les agréments de l'art, et, pour tout dire d'un mot, le spectacle de ses villages et de ses maisons l'atteste avec tout le charme d'une éloquence fleurie comme aussi le détail de ses habitations et de ses ustensiles journaliers, (...) profondément, naturellement *artiste* »<sup>387</sup>.

---

<sup>383</sup> Augustin de Riberolles, « La nuit d'Auvergne », art.cité, p.25-26.

<sup>384</sup> René Roppart, « Histoire résumée de Normandie », *Le Bouais-Jan*, 1/1, janvier 1897, p.10.

<sup>385</sup> Alcuis Ledieu, « Les jeux publics à Abbeville au 15<sup>e</sup> siècle », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 15, septembre 1901, p.314.

<sup>386</sup> Paul Roussolles, « Impressions de Tulle », *Lemouzi*, 7, janvier 1903, p.6.

<sup>387</sup> Hubert Gillot, « L'art populaire en Alsace », *La vie en Alsace*, 4, avril 1923, p.16.



## C. DYNAMIQUES DIFFERENTIELLES A PARTIR DES MODES DE REPRESENTATION HERITES

### a. Histoires particulières

Dans la mesure où les chronologies provinciales ont tour à tour fusionné au sein de l'histoire nationale, la mise en exergue des histoires particulières de parcelles du territoire français contribue également à celle du pays tout entier. L'intérêt pour les particularismes, loin de constituer une opposition politique, ni même une option fédéraliste, rejoint par conséquent une mise en valeur plus profonde, décentralisée, de la nation. C'est dans cet esprit que le régionalisme prôné par Charles-Brun, au sein de la Fédération régionaliste française, incite à promouvoir des typologies régionales organisées autour d'une spécificité propre à chaque territoire afin que la vitalité française en soit irriguée<sup>388</sup>.

De même, les épisodes d'histoire régionale restent analysés à rebours, en fonction de la position qu'occupe désormais le territoire dans la communauté nationale. Ainsi dans le contexte de réunification de l'Alsace-Moselle qui suit le traité de Versailles, l'intégration à la France est vue dans *La vie en Alsace* comme constitutive de l'identité régionale elle-même. La nation « a pris d'abord la défense [de l'Alsace] contre les tyrannies locales et qu'elle l'a ensuite entièrement affranchie d'elles. Après cet affranchissement, l'unité de l'Alsace est créée. En 1648, l'Alsace n'était qu'une expression géographique, un amalgame bizarre de villes et de principautés de toutes sortes. En 1789, l'Alsace existe... Au sein de l'unité française s'est formée l'unité alsacienne. L'Alsace n'a existé que par la France, et voilà en dernière analyse pourquoi elle lui est si profondément attachée... »<sup>389</sup>.

Dans ce contexte, le modèle historique disponible à l'échelle nationale, loin d'être remis en cause par la promotion d'une histoire localisée, se trouve au contraire relayé, repris, à commencer par l'évocation d'une origine gauloise commune. A cette différence toutefois qu'elle est le plus souvent présentée à travers une conception de profonde autonomie entre peuples et tribus. En 1914, les textes de Plantadis sur les origines de l'ancienne Tulle<sup>390</sup> montrent à quel point les concepts échafaudés par Paul Vidal de La Blache, Lucien Gallois<sup>391</sup>, sont relayés à différents

---

<sup>388</sup> Au sujet des prémices du mouvement français de décentralisation politique, cf. Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France, op.cit.*, notamment le chapitre 2 « L'émergence du régionalisme politique », p.57-64 ; cf. aussi Odette Voilliard, « Autour du programme de Nancy », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, PUF, 1977, p.287-302.

<sup>389</sup> Aimé Dupuy, « Christian Pfister », *La vie en Alsace*, 1924, p.84.

<sup>390</sup> Johannès Plantadis, « Tutela », art.cité, p.59.

<sup>391</sup> Sur Paul Vidal de La Blache, cf. Jean-Yves Guiomar, « *Le Tableau de la géographie de la France* de Vidal de la Blache », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, I. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997,

niveaux parmi les acteurs de l'expression régionale. Il en est de même en ce qui concerne l'articulation interne des cellules locales de base dans certaines présentations régionales, reprenant en cela le système popularisé par Camille Jullian d'un ensemble « national » remontant à l'époque gauloise, pérennisé sous domination romaine, décliné entre « administration provinciale » et « régime municipal », entre province, d'une part, et cité ou pagus/pays, d'autre part<sup>392</sup>.

A l'autre extrémité de la chronologie locale en, revanche, les éléments des périodes postérieures à l'intégration des territoires dans le périmètre national – au moment où meurent les libertés communales, les Etats provinciaux, les parlements – se font rares. L'évocation du passé régional se concentre par conséquent sur la période d'autonomie et/ou d'indépendance, et, à défaut de se prolonger sur l'époque contemporaine, vient renforcer une démarche avant tout orientée autour de la célébration des origines fédérées de la patrie.

L'accumulation se révèle par ailleurs particulièrement fructueuse en ce qui concerne les espaces disposant d'un passé provincial structuré, par exemple autour d'une ancienne organisation territoriale : duché, comté, qui disposent à leur tour, comme la grande patrie, de chronologies secondaires, se faisant eux-mêmes collecteurs chronologiques vis-à-vis de leurs propres composants locaux, par conséquent désignant en creux une convergence régionale sur le même modèle, quoiqu'à une autre échelle, de la convergence nationale liant les provinces entre elles.

Ainsi de la présentation faite en 1905 par Johannès Tramond d'un Limousin traditionnellement articulé autour « du Haut-Limousin, du Bas-Limousin et de la Marche limousine ; et cette distinction, proclamée depuis si longtemps par cette divination populaire qui ne se trompe jamais »<sup>393</sup>, constituant avec le « jardin de Brive » une sorte de cardinalité dominant d'autres amalgames relevant de découpages historiques : « les quelques seigneurs qui se partagèrent notre territoire, les princes de Rochechouart, de Bridiers, de la Marche, d'Aubusson, de Combrailles, de Comborn, de Turenne »<sup>394</sup>, mais au-delà également des découpages linguistiques, ethniques, et désignant un espace naturel de même complexité que la grande nation telle qu'exprimée au même moment par les géographes de l'école vidalienne.

Il est un autre point de convergence entre chronologie locale et nationale : la célébration des apports de chaque province au génie et à l'histoire de la grande patrie ; apports à travers

---

p.1073-1098 ; sur Lucien Gallois, cf. Jean-Claude Chamboredon, « Carte, désignations territoriales, sens commun géographique : les "noms de pays" selon Lucien Gallois », *Études rurales*, 109, 1988, p. 5-54.

<sup>392</sup> Cf. Camille Jullian, *Gallia, tableau sommaire de la Gaule sous la domination romaine*, édité chez Hachette en 1892, réédité en 1902 puis en 1907, notamment les chapitres 5 à 7.

<sup>393</sup> Johannès Tramond, « Le Limousin historique et pittoresque », art.cité, 9, 1905, p.198.

<sup>394</sup> *Ibid.*, p.290.

lesquels l'espace se trouve identifié, voire cristallisé, au sein de la collectivité nationale. A la Bretagne par exemple, depuis Michelet est reconnue une forme d'esprit de résistance, de réductif originel face aux conquêtes romaine et franque, une façon de matrice gauloise de la France, d'« aînée de la monarchie », ou encore de gîte du sursaut français. L'aspiration à l'égalité est ainsi supposée propre au Normand, « précurseur de toutes nos libertés françaises »<sup>395</sup>. D'autres particularités ou icônes régionales sont particulièrement évoquées dans la mesure où elles expriment une fierté locale au sein de l'histoire nationale. La Gascogne se retrouve ainsi dans Henri IV, la Bretagne dans Du Guesclin, la Corse dans Napoléon, constituant des emblèmes locaux mais aussi en même temps les signes inéluctables d'une union politique, d'une fusion à la nation.

Au-delà des événements, certaines pratiques ou spécialités constituent également un trait d'union privilégiée avec la patrie. Johannès Plantadis fait des danses limousines et en particulier de la bourrée un élément ambivalent d'identité : emblème régional mais aussi élément d'interaction avec la capitale parmi les plus prestigieux, puisque cette pratique est en faveur à la cour sous les premiers Bourbons, avant d'être jugée impudique<sup>396</sup>.

Inversement l'espace célébré a pu révéler au cours du temps, et notamment depuis son rattachement à la grande patrie, une certaine constante de tempérament que sa disparition en tant qu'entité politique aurait pu compromettre. Dans le périodique ajacéen *Cyrnos revue* une suite d'évènements mouvementés auxquels l'île a été exposée sont identifiés comme n'ayant pas permis aux Corses d'épanouir leur patrimoine. Mais à défaut de monument c'est la poésie et la musique, à l'image des *skaldes* et des rhapsodes, qui sont identifiés comme le dépôt du meilleur du génie corse, où dès lors réside le plus emblématique du périmètre patrimonial<sup>397</sup>.

De même, à propos de Mulhouse, Claude Champion précise dans *La vie en Alsace* qu'une fois intégrée à la patrie sous la Révolution, cette république continue à contribuer par de multiples facettes à la nation à laquelle elle a confié son destin historique. « Ses tendances particularistes, sa personnalité vigoureuse et agissante, ne pouvant plus s'exercer dans l'ordre politique, se sont manifestée dans le plan social ; et pour satisfaire aux exigences et aux rêves d'une population ouvrière sans cesse accrue, elle créa, avec un sens aigu des réalités, des œuvres d'utilité publique et de solidarité humaine »<sup>398</sup>.

---

<sup>395</sup> A. Pitron, « En avant la Normandie », *Le Bouvais-Jan*, 1/14, juillet 1897, p.213.

<sup>396</sup> Johannès Plantadis (Jean Dutrech), « Danses limousines », *Lemouzi*, 2, décembre 1896, p.181.

<sup>397</sup> D. Artus, « Y a-t-il un art corse ? » *Cyrnos revue*, 2, janvier 1911, n.p.

<sup>398</sup> Claude Champion, « Mulhouse », *La vie en Alsace*, 1924, p.28-30.

Ces formes d'histoires locales expriment par conséquent, à travers les éléments qu'elles révèlent, une volonté affichée de s'inscrire notoirement dans une réflexion sur une décentralisation engagée notamment à partir de 1900 sous l'égide de Charles-Brun et de la Fédération régionaliste française.

En revanche la richesse d'une évocation historique telle qu'elle apparaît dans la petite revue n'est pas le résultat mécanique de la longueur d'une autonomie historique. Certes, la Bretagne, l'Alsace et la Corse, « rattachées tardivement au domaine royal, à l'époque moderne, font partie des régions à forte identité régionale »<sup>399</sup>. Mais la visibilité des legs du passé dépend bien davantage de réalités sous-jacentes, éventuellement demeurées en puissance, qu'il convient d'identifier, dont il faut discerner les traces.

Loin de se limiter à un *digest* chronologique, le travail d'historicité de la petite revue témoigne donc d'un élargissement et d'un approfondissement vers d'autres spécificités locales, par-delà les faits, en particulier au niveau de certaines conditions de vie, de certaines pratiques, à travers ses habitants, afin de mieux souligner en fonction de quoi certains éléments apparaissent comme spécifiques à un espace, qu'ils soient rattachés à des groupes et des pratiques qui ont pu générer cette histoire locale et qui leur ont survécu.

Ainsi l'histoire provinciale est d'emblée envisagée dans *Le Bouais-Jan* à partir de l'épopée d'un groupe identifié comme à l'origine de la Normandie, qui lui est donc antérieur, et par extension qui est susceptible de lui demeurer<sup>400</sup>. En dépit d'une territorialisation explicite, de telles caractéristiques mises en valeur ne peuvent à terme que s'exprimer de plus en plus indépendamment de l'espace, en dehors du strict périmètre de la Normandie, et se retrouver dans la diaspora, les « colonies » normandes, comme au Canada ; et générant par conséquent une identité en puissance plus foraine que circonscrite, notamment au travers de toutes sortes de hauts faits de par le vaste monde<sup>401</sup>.

Comme on le verra plus particulièrement au chapitre 10.A une telle vision des constantes locales s'exprime non à partir de notices spécifiques, mais de manière synoptique, dans le cadre de textes narratifs, à la manière des anciennes chroniques, pouvant remonter jusqu'aux références légendaires, et dont le point fatidique tourne autour d'un épisode qui fait office d'âge d'or, point

---

<sup>399</sup> Claude Dargent, « Identités régionales et aspirations politiques : l'exemple de la France d'aujourd'hui », *Revue française de science politique*, 51, 5, 2001, p.797.

<sup>400</sup> Cf. René Roppart, « Histoire résumée de Normandie », *Le Bouais-Jan*, 1/1, janvier 1897, p.10 ; 1/2, p.27-28 ; 1/3, p.36 ; 1/5, p.75-76 ; 1/7, p.99-100 ; 1/10, p.151-152.

<sup>401</sup> Cf. le reportage consacré aux Banquais de Grandville dans *Le Banquais*, « Premières pêches », *Le Bouais-Jan*, 1/5, mars 1897, p.66-67 ; 1/6, mars 1897, p.82-84.

d'orgue sensé concentrer et illustrer en même temps les caractéristiques essentielles du territoire, parvenu à son plein épanouissement. Ainsi pour le Limousin, il est constitué par la « nation limousine », terre des troubadours, des papes et des libertés municipales<sup>402</sup> ; pour la Corse, par la période féodale, par sa « vassalité consentie », ère de chefs et non de maîtres<sup>403</sup>.

### b. Problématisation des chronologies historiques

Il ne saurait être question dans ces évocations de s'adosser à des chronologies précises. Ces références historiques et leur articulation demeurent largement allusives, et surtout extrêmement disparates. L'histoire du Centre-Ouest telle qu'elle apparaît dans *Le pays d'Ouest* considère à la fois des éléments ponctuels parmi les plus emblématiques du territoire et des épisodes de l'histoire locale contemporaine, que les sociétés savantes évoquent peu, du fait de leurs statuts les empêchant d'aborder les questions d'actualité ; ainsi la Réforme et les guerres de religion ; les échanges avec la Nouvelle-France ; la Révolution française et la défense des côtes sous l'Empire.

Les événements ne sont évoqués et abordés que dans la mesure où ils tiennent une place utile dans l'approche qui a été adoptée pour présenter et valoriser l'espace : l'explicitation de certaines de ses facettes, une disposition des lieux, certains usages, un passé flatteur, ou encore dans l'illustration d'une certaine actualité ou de débats en cours.

Par exemple l'étude de la chaîne des châteaux médiévaux le long des Vosges permet dans *La vie en Alsace* de nuancer l'image, alors dominante en France, d'une Alsace assimilée à une zone de défense face à l'Allemagne. Au contraire, à la différence des dispositifs du pré carré effectués à partir du règne de Louis XIV, ou encore de celles du *limes* romain, les châteaux vosgiens révèlent dans l'analyse de Fritz Kiener, une situation toute autre, celle d'éléments d'un caractère germanique de l'Alsace qui remonte « à la nuit des temps », et qui montrent déjà l'ambivalence fondamentale de l'Alsace<sup>404</sup>. Les fondateurs de ces reliques crénelées, antérieurs au 12<sup>e</sup> siècle, sont « membres de la haute aristocratie allemande », à l'origine d'une série millénaire disparue avec l'effondrement de l'empire allemand en 1918<sup>405</sup>. Toutefois ces « dynastes », les Eguisheim, les Dabo, les Ribeaupierre, les Geroldseck, les Hohenstaufen, regardent à la fois à l'ouest et à l'est, « parlent l'allemand et la langue romane », se tiennent tantôt du côté du pape, tantôt du côté de l'Empire, ont des ramifications familiales en Lorraine, au-delà, et relèvent davantage du royaume perdu d'Austrasie (à défaut d'évoquer la Lotharingie, trop identifiée à la province voisine de

---

<sup>402</sup> Cf. Johannès Tramond, « Le Limousin historique et pittoresque », art.cité.

<sup>403</sup> Henri Pierangeli, « La Corse et la Sardaigne », *La Corse touristique*, 3, février 1925, p.3.

<sup>404</sup> Fritz Kiener, « Le problème historique des châteaux-forts en Alsace », *La vie en Alsace*, p.21-31.

<sup>405</sup> *Ibid.*, p.23.

Lorraine). Mais bientôt l'apparence d'équilibre est rompue sous les coups de l'une de ces lignées, les Hohenstaufen, qui accèdent à l'Empire. Faute de structuration interne, l'équilibre régional s'effondre ; l'Alsace s'incline vers l'est, vers la plaine rhénane, renforçant ses divergences internes. « Aucune coordination n'est plus possible (...). Les villes deviennent les places où se concentrent l'égoïsme étroit du bourgeois, les châteaux-forts des repaires de brigands. Tout s'individualise, tout s'isole, tout se rapetisse. Le morcellement politique est devenu tel que la situation est sans issue. Enfin arrive le dynaste capétien, heureux successeur et confrère des Eguisheim, des Habsbourg et de tant d'autres qui sont passés sur notre sol, sans arriver à organiser et à consolider le pays »<sup>406</sup>.

De même, après plusieurs textes consacrés aux premiers temps de l'administration française sous l'Ancien Régime, le député de Bastia Henri Pierangeli aborde en 1927 dans *La Corse touristique* la période de l'Empire et « l'œuvre de Miot en Corse (...) : faillite complète de l'Administration française, au moment où Napoléon Bonaparte était le maître des destinées de la France »<sup>407</sup> ; « ce n'était pas l'homme qu'il fallait dans un pays où tout était à faire »<sup>408</sup>, conclut l'auteur, qui du même coup fait référence implicitement au moment où il écrit à un certain ressentiment insulaire vis-à-vis de l'Etat, à la fois en termes d'administration, d'équipement, et d'aménagement du territoire, tout en le faisant remonter cette situation, non à l'intégration de l'île à l'Etat français, mais à un épisode plutôt tardif, notamment bien après l'administration du comte de Vaux et de Marbeuf sous l'Ancien Régime.

De telles évocations soulignent en quels termes la petite revue de patrimoine ne peut être considérée exclusivement comme un mode d'expression gratuit ou facile, mais qu'elle exprime une forme de contribution aux débats qui animent son époque. En témoigne également *La Bretagne touristique* où se trouve publiée à la même époque une étude juridique sévère et documentée intitulée « La Bretagne est française »<sup>409</sup>, au moment où le mouvement nationaliste prend son essor : « n'oublions pas qu'Anne de Bretagne sera une capétienne. N'oublions pas non plus que la fameuse hermine bretonne est originaire des environs de Paris et est arrivée avec la branche de Dreux »<sup>410</sup>.

---

<sup>406</sup> *Ibid.*, p.31.

<sup>407</sup> Henri Pierangeli, « Miot et la Corse », *La Corse touristique*, 21, novembre 1926, p.244.

<sup>408</sup> Henri Pierangeli, « Miot et la Corse », art.cité, 26, mars 1927, p.412.

<sup>409</sup> Irénée Lameire, « La Bretagne est française », *Bretagne*, 1/1, 1929, p.53-56.

<sup>410</sup> *Ibid.*, p.54.

### c. La protohistoire ou les traces du génie originel

L'une des formes de sortie de l'expression historique exclusive dans laquelle s'inscrit la petite revue réside aussi dans l'interrogation d'une origine, notamment dans la recherche des causes profondes des spécificités inscrites dans l'espace au fil du temps. Il s'agit par conséquent de remonter au-delà du périmètre qui a été identifié au sein du destin national et de déterminer en fonction d'une trajectoire isolée l'un des composants fondamentaux, par conséquent « étranger » à la chronologie nationale, et éventuellement d'identifier si cet élément jusqu'alors négligé a été occulté, voire bafoué, une fois l'espace réuni à la communauté nationale, ou plus globalement au long de son histoire « écrite », justifiant du même coup un destin contrarié qu'il convient de réhabiliter. En marge du protonationalisme breton contemporain, nourri d'un discours historique diffus sur les anciennes libertés bretonnes, sur le souvenir d'un État breton médiéval et des luttes plus ou moins victorieuses contre la France et l'Angleterre<sup>411</sup>, la spécificité régionale exprimée dans une petite revue comme *La Bretagne touristique* fait référence avant tout à la terre de légendes, celle des mythes (Ys, Arthur, ...), des druides et des saints évêques, toutes époques rattachées aux temps réputés antérieurs à l'écrit.

Autre relecture régionale, le thème du destin tragique de la Corse, dont le caractère véritable remonte également aux temps anhistoriques :

« On s'étonne, parfois, que la Corse n'ait pas participé, autrefois, au mouvement de civilisation des nations voisines. En remontant aux premiers âges de l'histoire de cette île, on voit déjà qu'elle fut l'objet de la convoitise de tous les peuples de l'antiquité. Traqués comme des bêtes fauves, ses habitants n'ont cessé d'être pressurés, tyrannisés par les peuples voisins, surtout, et par les Barbares.

Trop faibles pour conserver leur liberté en pleine quiétude, leur vie se passait à lutter contre les divers envahisseurs qui leur disputaient les biens d'une terre féconde à laquelle la nature n'a rien refusé. (...)

A peine une ville s'élevait-elle ? Le pillage et l'incendie en avaient vite raison, et, pendant qu'à Constantinople, à Rome, à Florence, les arts naissaient et renaissaient, pendant que s'élevaient les dômes et les campaniles, les palais aux arcades de dentelle, aux voûtes décorées de mosaïques et de peintures, pendant que des peuples heureux reposaient leurs yeux sur les

---

<sup>411</sup> Erwan Chartier, *La construction de l'interculturalisme en Bretagne, des origines à nos jours, mise en perspective historique et idéologique*. Mémoire de thèse dirigé par Michel Nicolas, université de Rennes 2, 2010 [en ligne], p.94.

fresques sublimes des grands maîtres et cultivaient leur esprit par la lecture des chefs-d'œuvre du temps, les Corses, les pauvres Corses, rebâtissaient, sans répit, leurs asiles sur les débris fumants »<sup>412</sup>.

Au sein des références enracinées dans l'esprit commun, ancrées dans l'inconscient, il s'agit par conséquent de discerner les contre-clichés, les notions réductrices accumulées au fil des temps, y compris à l'époque contemporaine, qui continuent d'imprégner une approche globale sur le territoire, et s'en libérer. De ce point de vue, l'Alsace ne limite pas l'expression de son identité à l'exposition d'un antagonisme frontalier, une fois réintégrée dans le giron national après la Grande Guerre, mais l'étend aussi à une culture de recouvrements dans une « forte volonté de refaire une Alsace digne de l'Alsace d'autrefois et digne de la France »<sup>413</sup>. *La vie en Alsace* appelle à cette solidarité régionale, qui suppose de savoir « négliger quelques-uns des préjugés », ceux notamment issus des grandes pages littéraires consacrées à la province avant la Grande Guerre et ancrées dans la conscience française, comme celles d'Hugo ou de René Bazin, contre lesquels il s'agit de s'émanciper comme des canons d'expression importés, qui ont trop longtemps bloqué l'expression de l'identité d'un territoire en vertu « d'un généreux idéalisme ».

« Un mythe sentimental qui n'a peut-être jamais correspondu bien exactement avec la réalité. Nous avons aimé l'Alsace héroïque et presque mystique qu'ils nous présentaient. Nous trouvons aujourd'hui une Alsace non plus en grande coiffe noire avec la petite cocarde tricolore, mais en costume de travail, une Alsace qui peine plus qu'elle ne rêve, et plus soucieuse de bien-être, disons le mot, d'argent et de satisfactions matérielles, que de sentiments ou même d'idées. Cette Alsace étonne les Parisiens. Il n'est pas mauvais qu'un Alsacien du cru la fasse connaître »<sup>414</sup>.

Dans ce contexte, la défense de la *transfrontalité* de l'Alsace constitue un élément essentiel de cette volonté, comme le précise Charles Schneegans : « c'est souvent au détriment d'une invention entièrement personnelle que l'Alsace transmet ce qu'elle n'a fait que recevoir, il n'en est pas moins vrai que c'est justement aux époques où elle s'est souvenue de ce rôle qu'elle a été particulièrement féconde, qu'elle a découvert le mieux l'originalité complexe de sa nature »<sup>415</sup>.

---

<sup>412</sup> Ernestine Dechaud, « Pourquoi la Corse n'a eu ni arts ni littérature », *La Corse touristique*, 2/9, septembre 1925, p.19.

<sup>413</sup> [Anon.], « Le Prix de la Renaissance alsacienne », *La vie en Alsace*, 1/6-7, juin-juillet 1923, p.28.

<sup>414</sup> Albert Grenier, « Les quatre Musculus », *La vie en Alsace*, 1927, p.195.

<sup>415</sup> Charles Schneegans, « Etudes sur la cathédrale de Strasbourg », *La vie en Alsace*, 1/8-9, août-septembre 1923, p.13.



## CONCLUSION DU CHAPITRE QUATRE

La petite revue de patrimoine accompagne l'élargissement du périmètre d'évocation des régions qui s'opère sous le coup d'une diversification éditoriale ; de ce fait l'attention se porte plutôt au niveau de ce qui échappait jusqu'alors à l'histoire et qui relève d'une mémoire collective plus ou moins informelle, plus ou moins consciente. Cette situation entraîne une évolution dans l'approche des formes du passé qu'il ne s'agit plus dès lors de jalonner, de comparer à une histoire nationale, mais d'élucider dans ses constantes silencieuses, ses proximités anodines, sa précarité et ses déclinis. Ainsi les éléments de l'histoire de France sont mis à distance ; en revanche l'élucidation des permanences, des évolutions lentes, coïncide lors du lancement des premières petites revues de patrimoine à un tropisme national qui profite dans les années 1880 d'une forme de stabilisation politique, et par-là qui aspire à une phase de bilan et d'inventaire.

Un tel périmètre d'investigation et de restitution reste toutefois, dans son renouvellement, à cartographier et à organiser. Les matériaux potentiels qui se présentent, et en appellent plutôt à l'intuition du glaneur, de l'enquêteur, qu'à la méthode de l'archiviste ou du scientifique. La petite revue de patrimoine en tire ses caractéristiques en termes de curiosité eclectique, de production accumulative, mais aussi, et surtout, de collégialité. Il ne s'agit plus de restituer une analyse dans un cadre scientifique prédéterminé mais de contribuer à une démarche compilatrice et d'assurer une dialectique entre cette compilation et le nécessaire travail de synthèse qui en découle. Cette dialectique nécessite par ailleurs une mise à distance des représentations provinciales héritées, perçues comme cristallisations, et largement exploitées dans le cadre de la massification des publications consacrées aux territoires, au point de cartographier les tempéraments emblématiques au même titre qu'une géologie régionale.

Toutefois, la petite revue semble bien éloignée d'une perspective de modélisation *proto-nationaliste* d'après les éléments symboliques et matériels répertoriés par Anne-Marie Thiesse<sup>416</sup>, à savoir la constitution d'une histoire régionale établissant la continuité avec les grands ancêtres, d'un ensemble de héros, parangon des vertus nationales, d'une langue, de monuments, hauts lieux et paysages typiques, d'un folklore, de représentations officielles (drapeau, hymne), d'identifications pittoresques, et d'une mentalité particulière.

---

<sup>416</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales, op.cit.*, p.14.

A travers l'attention aux détails du quotidien au contraire, c'est un autre clivage que manifeste la petite revue, non plus entre espaces civique et domestique, mais entre espace de nécessité et espaces de ressourcement, sanctionnant par-là l'intégration de la vie privée dans une forme d'expression culturelle. Par un effet de retournement de référentiel en effet, la tradition populaires, les paysages rustiques et les communautés locales auparavant relégués aux caractéristiques de la rase campagne et de la sphère privée se rejoignent dans le cadre d'un espace extensif à l'expressivité artistique et à la représentation poétique. Cet espace extensif passe cependant par le référencement à une identité distincte, région par région, porteuse de permanences, nécessairement riche d'emprises sur l'espace visible, mais dont les périmètres doivent être clairement définis.

## CHAPITRE CINQ

### DEFINIR LES PERIMETRES

*« Fixer le caractère d'un pays dans ce qu'il a d'essentiel et de permanent, voilà ce que, dès le début, se propose comme but ce talent généralisateur et simplificateur, épris de synthèse et non d'anecdotes, de peinture décorative et non de tableaux. »<sup>417</sup> (Auguste Dupouy)*

#### INTRODUCTION

La mise à plat des modes de lecture de l'espace local, l'élargissement des critères d'évocation, augurent d'une nécessaire structuration des matériaux recueillis et présentés, et de l'articulation de ces éléments au sein d'une problématique territoriale. Cette problématique, on l'a vu, passe par une autonomie vis-à-vis de modes d'approche imposés ; elle passe également par une temporalité différée, alternative à celle de la nation, et aussi, par-delà des éléments qui la démarquent vis-à-vis de l'extérieur, par des points de jonction internes, par l'inscription de l'espace à définir dans un périmètre commun qui soit à la fois lisible et déterminant. Un tel périmètre commun – on s'en doute – ne peut s'affranchir du facteur-lieu et du facteur-distance ; or, en l'absence de délimitations consenties qui découleraient d'un passé historique ou administratif limpide, sans contestation, faute de centre et de périphéries établies par un destin politique, ce critère de lieu paradoxalement ne va pas de soi, mais demande à être tracé pour se lire.

Cette localisation définitionnelle est le préalable à l'organisation et à la structuration du périmètre régional ; elle en révèle aussi d'autres facettes. Au-delà du relevé d'une originalité naturelle propre au terrain, de l'usage qui en est fait par ses habitants, de ce qu'ils en voient, une forme d'ingénierie éditoriale se met en place, destinée à sélectionner d'autres points d'appui structurant l'espace, destinée à doser une diversité, des équilibres internes, en somme à constituer une cosmographie des rapports spécifiques en un endroit donné entre individus, pratiques et conditions d'existence. De la qualité et de la profondeur de cette cosmographie découle la personnalité de la petite revue qui la diffuse, mais surtout aussi de la prégnance du périmètre régional que cette dernière manifeste au fil des livraisons.

---

<sup>417</sup> Auguste Dupouy, « J.-J. Lemordant et Penmarc'h », *La Bretagne touristique*, 1/4, juillet 1922, p.13.

## A. L'EXTENSION DE L'ESPACE TEMPS

### a. Continuité et constantes, plutôt que chronologie

Aux yeux de nombre de contemporains, la France des années 1880 laisse désormais derrière elle ses différents avatars politiques et surmonte ses contradictions historiques, elle apparaît comme une « nation réalisée »<sup>418</sup>. Cette phase de stabilité est d'autant plus propice à une définition pacifiée de ses valeurs et à une « entreprise de classement de ses attributs »<sup>419</sup>. C'est dans cet épanouissement en tant que personnalité collective que peut être analysée « la dynamique de prolifération des monuments historiques »<sup>420</sup> que connaît le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle, quel que soit le statut de ces monuments : écrits, bâtis, créés, collectés.

Au même moment la France connaît une autre forme d'unité nationale, cette fois-ci constituée contre le nouvel ennemi héréditaire que représente l'Empire allemand. La fracture ne passe plus à l'intérieur de la société française, par exemple « entre un Ancien Régime réprouvé et une France moderne assumée »<sup>421</sup>. L'histoire de France est désormais en charge d'expliquer la formation d'un modèle culturel qui sous-tend l'unité nationale ; son passé, tout son passé « en son entier s'en trouve réhabilité »<sup>422</sup>, celui de ses rois comme celui de chacune de ses provinces, dans la mesure où leur chronologie intègre le grand collecteur que constitue la patrie au moment de leur rattachement. Mais la patrie ne se limite pas seulement à une agglomération ; elle résulte d'un destin politique qui est propre à la France, qui lui permet de transcender les différences entre ses composants, qu'ils soient locaux ou sociaux, en vue de réaliser la nation telle qu'elle apparaît dans les années 1880.

Bien qu'au sein de l'unité française des différences subsistent entre provinces, d'origines linguistique, culturelle, comportementale voire ethnique, la nation française, dans l'esprit d'un Ernest Renan, est « une forme politique qui a transcendé les différences entre les populations, qu'il s'agisse des différences d'origine sociale, religieuse, régionale ou nationale et les a intégrées en une entité organisée autour d'un projet politique commun »<sup>423</sup>. Elle est capable d'amalgamer et d'intégrer

---

<sup>418</sup> Pierre Nora, « L'*Histoire de France* de Lavis », art.cité, p.859.

<sup>419</sup> Jean-François Simon, Laurent Le Gall, « La Bretagne par intérêt », *Ethnologie française*, 42, 2012, p.776.

<sup>420</sup> Catherine Bertho-Lavenir, « Suivre le guide ? », *Les cahiers de médiologie*, 7, 1999, p.155.

<sup>421</sup> Pierre Nora, « L'*Histoire de France* de Lavis », art.cité, p.861.

<sup>422</sup> *Ibid.*

<sup>423</sup> Christian Bromberger, « L'ethnologie de la France et le problème de l'identité », *Civilisations* [en ligne], 42/2, 1993, § 11. Disponible sur <http://www.revues.org>

ces disparités pour constituer l'entité organisée qu'on lui reconnaît à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, et interprété en fonction d'un destin historique unique. Par conséquent les différents composants territoriaux, en intégrant le périmètre national abolissent du même coup la perspective d'un éventuel destin particulier.

« L'esprit local a disparu chaque jour ; l'influence du sol, du climat, de la race a cédé à l'action sociale et politique. La fatalité des lieux a été vaincue ; l'homme a échappé à la tyrannie des circonstances matérielles »<sup>424</sup>.

Ainsi, comme l'affirmait Friedrich Sieburg<sup>425</sup>, « on entre dans la nation française comme dans une communauté religieuse constituée non par le sang mais par l'esprit »<sup>426</sup>. Ce qu'il reste de décalage en son sein, la circulation des individus, la conscription et l'école désormais obligatoire en viendront à bout, comme dans une classe où il subsiste « des retardataires qu'une bonne pédagogie mettra à niveau »<sup>427</sup>. A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, précise Jean-François Chanet, « la revendication régionaliste apparaissait sur ce point si contradictoire avec l'évolution sociale générale que nul ne semble avoir sérieusement songé, autrement que dans des discours, à contrarier l'uniformisation imposée par la civilisation urbaine »<sup>428</sup>.

Evoquées au chapitre 4, les histoires locales n'en sont pas pour autant méprisées ou combattues, mais considérées au sein de la patrie comme des épisodes particuliers d'une geste plus globale, plus ambitieuse, qui est nationale. Toutefois, alors que les sociétés savantes locales mettent à disposition un matériau important qui pourrait être exploité, tandis que l'évocation de la mémoire populaire continue de se structurer dans le cadre de ce même modèle historique dominant, qui exprime la dévolution des énergies et créativités provinciales en faveur du génie français. Peu de synthèse des périodes d'autonomie apparaissent dans les petites revues. Au contraire il s'agit avant tout d'une expression des campagnes sur un tout autre type de temporalité qui révèle aux yeux des contemporains une *vérité* : « celle d'un équilibre à long terme »<sup>429</sup>.

---

<sup>424</sup> Jules Michelet, *Tableau de la France*, cité dans Jean-Yves Guiomar, « *Le Tableau de la géographie de la France de Vidal de la Blache* », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 1. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.1078.

<sup>425</sup> Friedrich Sieburg (1893-1964), journaliste allemand, correspondant de la *Frankfurter Zeitung* à Paris entre 1926 et 1929, expérience dont il tire un livre : *Dieu est-il français ?* publié chez Grasset en 1930.

<sup>426</sup> Christian Bromberger, « L'ethnologie de la France... », art.cité, § 11. Disponible sur <http://www.revues.org>

<sup>427</sup> Jacques et Mona Ozouf, « 'Le tour de France par deux enfants' », art.cité, p.282.

<sup>428</sup> Jean-François Chanet, *L'École républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier (Aubier histoires), 1996, p.254.

<sup>429</sup> Marcel Roncayolo, « Le paysage du savant », art.cité, p.1014.

Cet équilibre au long terme qui caractérise les campagnes coïncide d'ailleurs avec l'image de la continuité nationale, idée qui est notamment illustrée par Lavissee dans sa monumentale *Histoire de France*, au sein de laquelle, en guise de volume introductif, se place le *Tableau de la géographie* de Vidal de La Blache publié en 1903. Celui-ci formule ainsi cette idée : « La France est là dès le départ, avant l'histoire, dans ses contours, son territoire, son caractère »<sup>430</sup>. La pertinence d'une telle mémoire campagnarde qui discerne et privilégie le temps long coïncide donc avec la démarche d'une nation qui revient sur ses identités constitutives, qui les identifie et les structure, une approche historiographique plus sensible à la durée et aux permanences, à « ce qui reste constant dans l'histoire »<sup>431</sup>, au-delà des éléments strictement événementiels.

« L'homme est un passant ; il dure moins que la route. Celle du *Mesnil-Cher* est toujours là, méandrique et blanche. Pour d'autres piétons et d'autres cavaliers, pour les chars nouveaux, elle décrit les mêmes courbes au loin : elle monte vers la plaine et s'y couche ; elle éclate au soleil et s'y chauffe, comme un long serpent, lumineux et alanguiné. A travers le pays, d'autres routes se déploient ; les grandes vont des bourgades aux villes ; les petites, par descentes ou raidillons, sinueuses, tordues, zigzagantes, pénètrent au cœur des hameaux comme des vrilles. C'est le paysage d'autrefois »<sup>432</sup>.

Dans ce contexte, c'est la paysannerie qui sert encore le mieux à prouver qu'en dépit des changements politiques ou économiques qui ont pu être observés, la nation reste immuable. Les coutumes paysannes deviennent ainsi symboles de la patrie, et même, référents éthiques.

Ce qui est exploité du passé vise donc moins à détailler une chronologie spécifique qu'à mettre en valeur des traits permanents et généraux qui enracinent une société, au sein d'un paysage lui-même considéré comme stable et dans la continuité d'un destin national, plus valorisé comme cohérence que comme succession ininterrompue de jalons, au sein d'un paysage stable, sensé à l'image de l'œuvre d'un Jean-François Millet prolonger l'impression d'une vie immuable garantie par son contact de la terre et de ses techniques d'exploitation, de ses outils, « objets d'un usage quasi rituel »<sup>433</sup>.

« Oui, parfois le poète devine que tout cela va disparaître, que tout cela est entamé déjà ; mais il veut croire quand même à son rêve et, dans les yeux de ses compatriotes, il lit que,

---

<sup>430</sup> Pierre Nora, « L'*Histoire de France* de Lavissee », art.cité, p.862

<sup>431</sup> Krzysztof Pomian, « L'heure des *Annales* », art.cité, p.915.

<sup>432</sup> Paul Harel, « Le village et ses types », *Le Bouvais-Jan*, 8/18, septembre 1904, p.279.

<sup>433</sup> Marcel Roncayolo, « Le paysage du savant », art.cité, p.1013.

l'ère des métamorphoses étant une fois traversée, ce qui sera redeviendra pareil à ce qui fut... »<sup>434</sup>.

Les éléments de la campagne sont présentés au travers de ces différents avatars comme des personnages perpétuels, hors de la chronologie, qui confinent même à des dimensions morphologiques, géologiques ; ainsi le paysan évoqué en 1925 dans *La Corse touristique* : « Maintenant il est presque octogénaire. Le soc du temps a sillonné profondément son large front encadré de cheveux blancs. La peau du visage hâlée par la chaleur estivale, est devenue rugueuse comme l'écorce du chêne-vert qui ombrage sa petite maison, vieille et vénérable comme lui »<sup>435</sup> ; ou en 1927 dans *Lemouzi*, ces paysages-décors que pratiquent les excursionnistes : « Pathétique rusticité. C'est la définition, dirons-nous, de notre province, de ce Limousin classique et romantique tout ensemble, terre superbe aux quatre saisons. Les heures qui coulent ici sans cesse renouvelées. Dans un pays au visage austère, tout en os ; un pays dont on dirait qu'il conserve avec beaucoup de vérité, sa primitive image, malgré l'usure des âges successifs, tant l'on s'y sent proche encore du plus lointain passé des hommes. Là, le geste du paysan à peine ébauché s'est rompu. La bruyère brûlée dévoile le granit inusable et la lande est infinie. Les monts, dans leur cercle bistre, enferment le ciel étroit, des monts râpés, vêtus d'une bure d'ermite déchirée aux piquants des rocs »<sup>436</sup>.

Pour Octave Aubert, la Bretagne connaît certes plusieurs seuils successifs, fruit d'une évolution politique, sociale, technique inexorable, mais elle montre en même temps un « impérissable visage », non pas la Bretagne ancienne, d'hier ou même d'aujourd'hui, mais « la Bretagne elle-même, la Bretagne de toujours », une province d'almanach, au sein duquel les rubriques suivent inlassablement, indifféremment, le cycle des saisons, fêtes, étapes de l'activité agricole, engageant une re-ventilation sur les espaces de ces éléments de mémoire jusqu'alors articulés autour d'une chronologie. L'espace est ainsi érigé en élément témoin, en conservatoire.

« C'est que nous sommes là en présence d'un de ces organismes naturels que les caprices de la mode et de l'opinion ne sauraient détruire. Il n'y a pas à le démontrer pour nous, nous sentons en nous une solidarité profonde et indestructible qu'il est inutile de justifier par des mots. Mais n'y aurait-il pas lieu pourtant, pour voir clair en nous-mêmes, de nous demander quelles peuvent être la racine et l'essence de cette unité ?

---

<sup>434</sup> Philéas Lebesgue, « Auguste Gaud,... », art.cité, p.394-398.

<sup>435</sup> Joseph Ferracci, « Le vieux paysan », *La Corse touristique*, 2/6, mai 1925, p.16.

<sup>436</sup> Adrianus Feydel, « Autour de Charles Silvestre », *Lemouzi*, 1927, p.37.

Il ne saurait s'agir d'une unité historique : nous avons beau fouiller dans le passé de notre pays, nous n'y trouvons jamais le souvenir d'une heure où l'orgueil d'être Limousin, où le sentiment d'un intérêt commun ait groupé nos ancêtres autour d'un seul drapeau. S'agirait-il donc d'une unité de race ? Je ne voudrais pas entreprendre ici une critique de cette idée de race, si confuse, si complexe, si mal faite, si fausse en un mot, telle du moins qu'on la conçoit d'ordinaire ; mais à quels résultats a-t-elle conduit en ce qui nous concerne ? (...)

La base de la nationalité limousine serait-elle donc la linguistique ? Nous avons en effet une langue sonore et riche et une littérature dont bien des peuples s'enorgueilliraient. Mais le domaine de cette langue n'est pas restreint au seul Limousin puisque le Quercy, le Périgord la parlent et la comprennent ; et cette littérature a été, au moyen âge, celle de toute la France méridionale ; nous avons donc là un de nos plus beaux titres de gloire, mais non pas le fondement et le signe de notre existence distincte.

A quoi bon d'ailleurs tant chercher, et tous, que nous venions du Nord ou du Midi, dès que nous avons franchi les limites de la terre limousine, ne le sentons-nous pas d'une manière qui ne nous trompe pas ? Partout ce sont les mêmes horizons ondulés, moutonnés, parfois un peu monotones, toujours délicieusement modérés, sans rien d'exagéré, de violent ou de théâtral ; ce sont les mêmes paysages très simples, aux lignes sobres et pures, aux couleurs atténuées et pâlies, comme ombrées de gris et de bleu, les mêmes collines aux croupes arrondies, tantôt carminées et violâtres, tantôt d'un vert sombre, presque noires ; c'est l'éternel murmure des eaux, c'est le parfum obsédant des bruyères et des genêts ; c'est surtout cette impression générale de calme, de modération, de résignation souriante et obstinée. C'est là qu'est l'unité du Limousin ; c'est parce que son sol est partout le même, que la race qui l'a peuplé, la civilisation qui s'y est développée, la langue que l'on y parle semblent également partout parentes et identiques, qu'en un mot il est uni au pays »<sup>437</sup>.

C'est un point de vue qui peut aller jusqu'à une végétalisation, une pétrification de l'espace : « Alors, cette maison, pourquoi ne serait-elle pas, sinon du même limon que son maître, du moins de ces pierres qui sont comme les os de la terre locale, et de ces bois montés de ses profondeurs et caressés par son cœur paisible ou déchirés par ses souffles méchants ? Oui, pourquoi cette maison ne serait-elle pas *l'habitat* exact de cet homme, de même que ce coquillage est celui de cet être enclos –

---

<sup>437</sup> Johannès Tramond, « Le Limousin historique et pittoresque », *Lemouzi*, 9, 1905, p.199.



l'homme et la maison ne faisant pour ainsi dire qu'un sous le soleil qui sourit toujours au merveilleux accord des êtres et des choses ? »<sup>438</sup>.

Ce discernement du temps long sur les territoires est par conséquent présenté dans les petites revues comme un renouvellement profond du regard dont elles se font les porteurs et qui, du même coup, assure la légitimité et l'intérêt de ses contenus. « Je comprends bien que tous les érudits qui ont traité précédemment cette matière sont dépassés », réagit René Lavaud dans *Lemouzi* au moment de la publication du *Limousin et la Marche* de Joseph Nouaillac<sup>439</sup>. De même Adrien Huguet, au sujet des recherches historiques qui restent à faire sur la baie de Somme : « Je sais qu'en puisant dans ces documents je ne trouverai comme renseignements inédits que ceux délaissés ou négligés par les historiens de la capitale du Vimeu. Quelques noms de rues, places et lieux-dits, l'emplacement de quelques édifices ou maisons particulières plus ou moins remarquables, voire quelques noms d'habitants notables et peut-être quelques aperçus généraux qui se dégageront de la lecture de ces pièces, voilà tout ce que je pourrai recueillir de nouveau. Je me suis demandé si ces petits détails valaient bien la peine d'être exhumés, si on ne les trouverait pas puérils et insignifiants. Mais j'ai lu dans l'introduction à l'Histoire de cinq Villes et de trois cents Villages : 'Chaque village, chaque chemin, chaque haie, chaque arbre, chaque maison a droit au souvenir des hommes'. J'ai pris ces lignes à la lettre, et j'y ai lu un encouragement »<sup>440</sup>.

### b. Passé vécu

Dans cette approche nouvelle l'assimilation du souvenir et de la mémoire appuie l'impression d'un encore-présent qui bien qu'*immémorial* reste à portée d'homme. Il y a donc à la base ambivalence entre les époques, et jusqu'à l'actualité la plus récente, le quotidien. Passé prestigieux et problématiques actuelles sont amalgamés, à l'image des formes d'écriture.

Par extension le temps long devient extension du présent, qui par conséquent n'est plus accessible de manière homogène, mais par le souvenir, tout comme la distance longue en partie à portée de main, à travers le voyage. Pour atteindre ce temps long, pour le vivre ensuite, il faut éprouver le charme de l'absence, et surtout prendre un certain recul par rapport à la vie courante, la routine, la vie moderne, à la manière du poète, « continueur des disparus » selon l'expression d'Hector Talvart, « flambeau en continuation de marche immortelle »<sup>441</sup>. Le passé lointain « montre

---

<sup>438</sup> Magda Tarquis, « Du style régional... », art.cité, p.290.

<sup>439</sup> René Lavaud, « Un livre sur le Limousin et la Marche », *Lemouzi*, 1929, p.6.

<sup>440</sup> Adrien Huguet, « Saint-Valery pittoresque en 1525 », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/4, avril 1903, p.58.

<sup>441</sup> Hector Talvart, « Les nouveaux visages de la vie », *Le pays d'Ouest*, 3/12, septembre 1913, p.453.

sans honte son front au jour et donne la main au présent : la dévastation d'hier devient au rêveur presque douteuse comme un mauvais songe ; — une si grande démence fut-elle bien possible ?... — et apparaît à l'histoire comme un crime inutile : à quoi bon s'irriter, à quoi bon détruire ? puisque les hommes perpétuellement mettant leurs pas dans leurs pas ont à refaire et refont le lendemain la tâche démolie la veille ? Pourquoi ne pas prendre plutôt à la Nature son secret de tout élaborer dans la sereine lenteur d'un ordre immuable et de mettre une âme d'éternité dans ses œuvres ? »<sup>442</sup>.

De même dans « Folklore de l'Angoumois », Alexis Favraud fait du matériau traditionniste cette même lecture : « En vous reportant comme nous aux années de votre première enfance, vous devez vous souvenir d'avoir été bercé par les récits légendaires et les chansons de votre nourrice. C'était le temps où l'homme des champs, sachant à peine lire, causait encore à la veillée au coin du feu. Les romans n'encombraient pas encore le village, les journaux ne débitaient pas encore de l'esprit en des faits divers à bon marché ; quelques rares livres, échappés des couvents et des châteaux, noircissaient à la fumée de l'âtre, dans une niche aménagée au long du mur, sous le manteau de la cheminée. Pendant que les enfants suivaient d'un œil d'envie les marrons qui pétillaient sous la cendre, que les *demoiselles de garrouil* s'épanouissaient sous mille formes diverses au contact de la braise, pendant que les fuseaux tournaient entre les doigts des fileuses, comme au temps de Du Guesclin, à la lueur tremblotante du *chabuil* et de la chandelle de *rousine*, les anciens racontaient ce qu'ils tenaient de leurs pères, de leurs voisins, ou plus rarement ce qu'ils croyaient avoir vu eux-mêmes »<sup>443</sup>.

Inversement un certain filtre fabuleux se dépose sur des récits tirés d'évènements contemporains ou remontant à mémoire d'homme, donnant au récit la patine d'un conte ou d'une légende, comme cette anecdote remontant à la Révolution qu'Emile Vallarel ne relate que 87 ans plus tard : « J'ignore sur quelle donnée sérieuse, sur quels faits authentiques repose cette légende, qui a cours dans le pays, et que tous les anciens ne manquent pas, l'hiver, sous le manteau de la cheminée, de vous narrer gravement d'un air mystérieux »<sup>444</sup>.

Evoquer le temps revient par conséquent à faire le récit d'un espace traversé qui a imprégné la mémoire du passant, et qu'il suffirait de retrouver en rebroussant chemin, ce que permet le souvenir.

---

<sup>442</sup> Gabriel Audiart, « Une commune de Saintonge à travers l'histoire », *Le pays d'Ouest*, 26, août 1912, p.499.

<sup>443</sup> Alexis Favraud, « Folk-Lore de l'Angoumois », *Le pays d'Ouest*, 29, octobre 1912, p.578.

<sup>444</sup> Emile Vallarel, « Excursions en Provence », *La gueuse parfumée*, 7, avril 1880, p.10.

### c. Porosités des passés et des présents

L'évocation des territoires se manifeste donc dans les petites revues à travers la mise en valeur d'instantanés qui n'apparaissent pas si éloignés, par une formulation dans laquelle aucune chronologie, aucune problématique, aucune destinée n'apparaissent de manière décisive. C'est précisément sur la mise à distance de la succession chronologique que se base la vision du patrimoine présente dans la petite revue, à la manière de cette relecture du passé de la Corse : « Dans les moments d'accalmie, la seule diversion que pouvait se permettre ce peuple infortuné, c'était la contemplation des beautés incomparables de son île. Le paysan, couché sur la pente du maquis, se reposait de ses luttes. Il admirait l'immense ondulation des cistes roses et blancs et des bruyères, les frondaisons purpurines des arbousiers, les couchers de soleil sur la mer bleue et, au loin, les neiges des hautes cimes. Il s'endormait alors, enivré des mille parfums des lavandes et des myrtes, au bruit de la cascade voisine et des clochettes du troupeau »<sup>445</sup>.

L'incursion vers ce passé indéfini rend possible toutes sortes d'ambiguïtés, et, pour commencer, par un retour sur sa propre mémoire, amalgamée à l'histoire commune, mais aussi par un retour sur soi, vis-à-vis de ce qui constitue un espace de jeunesse, au sentiment de fuite du temps et de fragilité.

Ainsi l'identité qui est exprimée dans la petite revue se base à la fois sur les temps immémoriaux et sur la mémoire vivante issue de l'enfance, en vertu d'une communauté d'expérience et de sentiment partagé : une succession de déboires et de renaissances, tout comme de « traces sanglantes rayant l'or du drapeau lorrain »<sup>446</sup>, s'inscrivant tout autant à travers un panthéon (Jeanne la Pucelle, Callot) sensé personnifier l'affleurement dans l'histoire de cette geste presque familiale.

La vision du passé qui transparait dans ces revues est en fait une conjonction d'un passé historique revisité et transcendé, d'une mémoire collective et personnelle érigée au statut de matériau d'études, d'une interaction entre passé et présent, qui révèle autant le discernement d'une caducité dans les formes courantes, que la disposition dans l'environnement quotidien de signaux historiques, comme autant d'élucidations du présent et d'invitations à l'évasion.

En ralentissant le rythme de sa chronologie, le passé s'exprime dès lors hors de l'histoire traditionnelle et se laisse contempler à travers sa pérennité. Non située dans le temps, une scène

---

<sup>445</sup> Ernestine Dechaud, « Pourquoi la Corse n'a eu ni arts ni littérature », *La Corse touristique*, 2/9, septembre 1925, p.20.

<sup>446</sup> René d'Avril, « Le miroir du ciel natal », *Le pays lorrain*, 1904, p.2.

dès lors peut se confondre avec le temps présent mais également prendre une apparence immuable. Un des aspects de cette double vue passe par la jonction avec sa propre histoire, sa propre hérédité et cette pérennité.

« Comme Maurice Barrès, M. Perroux entend des voix lorraines. Ce ne sont plus, ainsi qu'au temps de Jeanne, sous le chêne de Domremy, les voix célestes de sainte Catherine et de saint Michel, lesquelles ont depuis longtemps fini de parler ce sont les voix terrestres, ou plutôt terriennes, de l'hérédité et de la tradition les voix de la solidarité des vivants avec les morts ; car, s'il est une solidarité entre les vivants et les vivants de toutes les contrées, de toutes les nations, de tout l'Univers (...) il est aussi et avant tout une solidarité des vivants avec les aïeux disparus, mais présents et continués dans leurs fils, avec cette humanité, historique et morale, dont il y a bien plus « sous la terre que dessus » »<sup>447</sup>.

Cette jonction entre passé personnel et pérennité surgit dans les textes par une incidence : c'est le rôle de l'interjection évoquée en chapitre 3 de servir d'élément déclencheur : « Qui veut de la bruyère fleurie ! ». Tout comme une scène pittoresque dont le narrateur est le témoin, une interpellation en patois, ou encore un mot d'esprit ; cette fois-ci, à force de réminiscence, fait remonter à la mémoire un élément intime oublié : « L'humble bouquet venait de me ramener subitement à quinze ans en arrière, et je me revoyais... »<sup>448</sup>. Cet emploi ponctuel de l'imparfait désigne la remémoration en cours, le parcours à rebours de la distance temporelle.

## B. APPROFONDISSEMENT DE L'ESPACE LIEU

### a. Gammes nationales

L'attention portée aux territoires va au-delà du contrepoint, au-delà d'une mise en miroir du passé et du temps présent. A travers le traumatisme de la défaite de 1871 et d'une forme d'introspection de portée nationale. Il y a une prise de conscience dans le fait que la spécificité de la patrie réside aussi dans une forme de variété de ses territoires, qui témoigne de sa capacité d'assimilation et de la force de son projet collectif ; une synthèse qui se lit aussi dans la diversité de ses habitants, de ses paysages, une « richesse de gammes, écrit Vidal dans son *Tableau*, qu'on ne trouve pas [...] ailleurs », et qui fait que la France dispose d'une « physionomie unique en Europe »,

---

<sup>447</sup> Emile Krantz, « *Histoires lorraines* par René Perroux », *Le Pays lorrain*, 1/4, février 1904, p.51.

<sup>448</sup> Louis Beuve, « La foire Sainte-Croquet... », art.cité, p.257.

d'une diversité de conditions de vie qui, par interactions, génèrent sa qualité, réalisent son existence nationale<sup>449</sup>.

Avec son *Histoire de France*, Jules Michelet est considéré comme le précurseur du recours à une « assise matérielle de la nation » considérée comme synthèse<sup>450</sup>. Ainsi, en vertu d'une idée « organiciste » de la nation propre à Michelet, l'espace français est comparé à un organisme vivant, comprenant un cœur et des membres. Cette assise de la nation est constituée autour d'un noyau imposé par l'Histoire qui est l'Ile-de-France, mais nécessite de ne pas s'en tenir à une unique échelle de célébration, mais au contraire qu'elle doit se répartir et se spatialiser. Pour se définir au-delà d'une simple agglomération d'ensembles territoriaux, la nation doit devenir un lieu de « mise en œuvre de complémentarités »<sup>451</sup> entre composants « parfaitement solidaires »<sup>452</sup>. Le local est ainsi présenté comme fondement irréfutable du national, sous un vocable qui fera *flores* durant la III<sup>e</sup> République, celui de « petite patrie ». Par conséquent, à partir de 1871, « c'est avant tout le civisme qui se forme au spectacle de l'épaisseur symbolique du territoire national »<sup>453</sup>, un civisme qui se prolonge et s'organise aussi à travers les fondations des associations d'excursionnistes, au premier chef le Club alpin français, une démarche que Van Gennep résume par cette formule : « Pour qu'un territoire acquière pleinement sa valeur symbolique, on doit savoir où il finit »<sup>454</sup>. Un civisme qui se prolonge et s'organise aussi à travers l'essor de la géographie, en tant que « science des choses vues sur le terrain, fondée sur le regard substitué à la lecture en tant qu'instrument privilégié d'acquisition des connaissances »<sup>455</sup>, qui vient donc s'ajouter à l'histoire comme mode de définition de la patrie.

« Dès 1872, Michel Bréal, professeur au Collège de France, proclamait dans son ouvrage programmatique *Quelques mots sur l'Instruction publique* : 'Je voudrais que l'enseignement géographique prît pour point de départ le lieu même que l'enfant habite... Quand les enfants connaîtront ce qu'au-delà du Rhin on nomme la « patrie étroite », le moment sera venu de leur montrer, la grande patrie. (...) J'y voudrais surtout des faits et des renseignements qui fissent voir de quelle façon chaque partie de la France contribue à la grandeur et à la prospérité de l'ensemble. (...) Au lieu d'un patriotisme abstrait, dont il serait périlleux de tout attendre à

---

<sup>449</sup> Jean-Yves Guioamar, « *Le Tableau de la géographie de la France...* », art.cité, p.1076.

<sup>450</sup> *Ibid.*, p.1077.

<sup>451</sup> *Ibid.*, p.1076.

<sup>452</sup> Anne-Marie Thiesse, *Ils apprenaient la France, l'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Maison des sciences de l'homme (Ethnologie de la France), 1997, p.1.

<sup>453</sup> Jean-Louis Parisis, Michel Peraldi, « La ligne bleue des Alpilles... », art.cit., p.29.

<sup>454</sup> Arnold Van Gennep, *Traité comparatif des nationalités*, Paris, éditions du CTHS (CTHS format), 1995 (1<sup>ère</sup> éd., 1922), p.151.

<sup>455</sup> Krzysztof Pomian, « L'heure des *Annales* », art.cité, p.914.

l'heure du danger, nous aurons un patriotisme éclairé, reposant sur l'amour que se portent des provinces qui se connaissent et s'apprécient' »<sup>456</sup>.

De même, l'accroissement d'intérêt pour l'histoire locale conduit à cette même articulation et souligne ce qui a été évoqué au chapitre 4.B, déléguant l'histoire locale au niveau de la petite patrie, comme intermédiaire entre espace civique et espace privé<sup>457</sup>.

La mise en scène de ses contrastes met par conséquent en valeur la spécificité à la France, « résumé idéal de l'Europe », comme l'exprime Gaston Paris en 1895 : « La France [doit] susciter ou ressusciter une image d'elle-même dans toute la richesse de son infinie diversité, dans toute la puissance de son développement millénaire, dans toute la fécondité inépuisable de son génie. Cette image, elle se la doit, elle la doit à la nature, qui a versé sur elle à pleines mains ce qu'ailleurs elle n'a donné que séparément. Est-ce donc pour rien que nous sommes le pays privilégié entre tous, qui réunit les climats et les dons les plus opposés, qui voit ses côtes baignées et par la dure mer germanique et par l'Océan aux horizons sans fin, et par la mer caressante et tiède où toutes les grandes civilisations se sont mirées et dont les flots ont enfanté la beauté éternelle ? Est-ce pour rien que nos frontières, même restreintes, hélas ! enferment des régions aussi différentes ?<sup>458</sup> »

La connaissance de la région participe donc à la conscience d'appartenir à un ensemble national harmonieusement composé d'*individualités* complémentaires ; elle est mise au service de ce double attachement, national et local, contribuant à une construction de la nation qui transfigure les référencements aux anciennes divisions historiques, au point qu'au sein de cette « unité indissociable » qu'est la France, certains périmètres d'expression négligent ces cadres historiques et se définissent en fonction d'une organisation de la patrie plus rationnelle, comme les divisions naturelles. Ainsi le *Plateau central* ou Massif central – l'expression remonte à 1852 – avec *La veillée d'Auvergne*, ou encore comme le Val de Loire avec *La vie blésoise*, le piémont pyrénéen avec *Pyrénées-Océan*, ou le Centre-Ouest avec la revue poitevine *Le pays d'Ouest*.

De fait, au sein de cet ensemble national harmonieux il s'agit de discerner à quelle échelle se tient le périmètre local par rapport au périmètre national, et notamment de dissiper la dichotomie ancienne d'une même condition provinciale, ou d'un unique type rural, autour du cœur national du pays. C'est un point d'articulation régulièrement évoqué, notamment au niveau de la thématique des traditions populaires, dont les critères ne coïncident pas exactement à une

---

<sup>456</sup> Anne-Marie Thiesse, *Ils apprenaient la France*, op.cit., p.8.

<sup>457</sup> Jean-François Chanut, *L'École républicaine et les petites patries*, op.cit., p.150.

<sup>458</sup> Gaston Paris, Discours prononcé en Sorbonne le 24 mars 1895, cité dans Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, op.cit., p.188.

démarche de définition des territoires. Ainsi, la recension en septembre 1904 dans *Le pays lorrain* d'une tribune d'Y.-M. Crinon publiée en juin dans *La Picardie littéraire* et précédée de l'avertissement : « Nous trouvons dans le dernier numéro de *La Picardie*, sous le titre *Restons Picards !* l'article suivant en faveur du patois. Nos lecteurs pourront facilement l'appliquer à notre Lorraine en changeant le mot Picard en Lorrain »<sup>459</sup>. De même en 1925, Henri Pourrat décrit dans *La vie en Alsace* un type de paysannerie gauloise, qui ne saurait être précisé en fonction de sous-espaces locaux.

« Où sommes-nous, sur un ballon d'Alsace ou sur un puy d'Auvergne ? N'importe, c'est la grande montagne druidique : le terrain de bruyère ou de gazon qui sonne creux sous le sabot des chevaux, si creux qu'on croit à quelque ville engloutie avec son église et ses cloches »<sup>460</sup>.

« En somme l'imagination paysanne a travaillé ici et là de façon identique, pour aboutir à des croyances, à des superstitions, à des rites, à des procédés de détail, à peu près semblables, lorsqu'ils ne sont pas curieusement pareils. (...) Toute une magie pratique, aux recettes sans doute fort efficaces, car elles ne changent guère de nos puits à ces ballons. (...) Mais je suis persuadé que tout le trésor de la sagesse paysanne, cette masse de petites croyances, de recettes, de dictons, qui se transmet de bouche en bouche, - sans parler des observations sur le temps, et de tous les proverbes, - je suis persuadé que ce trésor, à quelques piécettes près, est de même métal, de même aloi, de même frappe, dans les deux provinces »<sup>461</sup>.

En 1901, devant le manque de matériaux légendaires attachés aux rivages picards, Paul Sébillot établit en quelque sorte une typologie des contes de la mer susceptibles d'être recueillis en baie de Somme à partir des corpus régionaux voisins sur le même littoral<sup>462</sup>.

#### b. Lectures et interprétations des espaces

La restitution de telles approches se ramasse en des formules où apparaissent les contradictions des modèles hérités, évoqués notamment au chapitre 4.B, avec en particulier les éléments d'un caractère original formulé comme géo-mythique, et qui relaie une forme de caractériologie provinciale.

---

<sup>459</sup> Y.-M. Crinon, « Restons provinciaux ! », *Le pays lorrain*, 1904, p.277.

<sup>460</sup> Henri Pourrat, « Sous la même lune », *La vie en Alsace*, 1925, p.123.

<sup>461</sup> *Ibid.*, p.128.

<sup>462</sup> Paul Sébillot, « Les traditions de la mer », *La jeune Picardie*, 7, janvier 1901, p.162 ; 9, mars 1901, p.208-211.

« Pathétique rusticité. C'est la définition, dirons-nous, de notre province, de ce Limousin classique et romantique tout ensemble, terre superbe aux quatre saisons. Les heures qui coulent ici sans cesse renouvelées. Dans un pays au visage austère, tout en os ; un pays dont on dirait qu'il conserve avec beaucoup de vérité, sa primitive image, malgré l'usure des âges successifs, tant l'on s'y sent proche encore du plus lointain passé des hommes. Là, le geste du paysan à peine ébauché s'est rompu. La bruyère brûlée dévoile le granit inusable et la lande est infinie. Les monts, dans leur cercle bistre, enferment le ciel étroit, des monts râpés, vêtus d'une bure d'ermite déchirée aux piquants des rocs »<sup>463</sup>.

Ces essais de définition, et plus largement l'exposition de ces spécificités, mêlent par conséquent régulièrement deux critères de permanence : les données d'ordre scientifique (géologie, ethnologie) et des éléments relevant des traditions physiologistes, équilibre désigné dans *Lemouzi* comme une démonstration sur deux plans, « le premier situé au plan matériel, le second au domaine psychique »<sup>464</sup>.

En termes d'approche, les espaces se chargent donc, après le monument bâti et l'œuvre d'art, de nouveaux « signaux de reconnaissance »<sup>465</sup>, d'une autre nature et qui se substituent à l'archive, au matériau « physique », mais aussi au matériau oral, en vertu d'une forme de recherche expérimentale dont l'audience connaît au même moment un certain écho<sup>466</sup> : « C'est le paysage d'autrefois. Sa figure impérieuse domine tout. Les bâtisses neuves, les véhicules récents, l'ardoise des clochers qu'on élève, la trouée des chênes qu'on abat, ne sont en lui que des détails : son immense physionomie les absorbe. Dieu merci, rien n'a changé »<sup>467</sup>. De même elle met l'aspect social au second plan par cette jonction d'arrière-pensées déterministes dans l'(approche faite de l'individu, de son milieu de vie et de ses contraintes.

Bien plus, les données d'ordre statistiques, topographiques, administratives, trop arbitraires, sont limitées au profit d'éléments d'ordre géologique, qui relèvent d'une même forme d'influences sur l'espace que les éléments physiologiques<sup>468</sup>, aptes tous deux à générer des lectures

---

<sup>463</sup> Jacqueline Rivière, « Le Limousin », *Lemouzi*, 7, mars 1903, p.42-45.

<sup>464</sup> *Ibid.*, p.44.

<sup>465</sup> Françoise Cachin, « Le paysage du peintre », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, I. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.961.

<sup>466</sup> Cf. Marcel Roncayolo, « Le paysage du savant », art.cité.

<sup>467</sup> Paul Harel, « Le village et ses types », *Le Bouvais-Jan*, 8/18, septembre 1904, p.279.

<sup>468</sup> Cf. Marcel Roncayolo, « Le paysage du savant », art.cité, p.1006.



et interprétations d'« aspect du pays, dans la végétation, dans sa culture, dans la forme des habitations, leur disposition »<sup>469</sup>.

Ces modes d'approche sont d'autant mieux exprimés que les régions telles qu'elles se dessinent au sein de l'espace national peinent à être définies et identifiées, notamment en termes de conscience d'appartenance de ses habitants, à cause de ce contexte de flux migratoire et d'échanges. Dès 1903 dans *L'action méridionale*, Ernest Gaubert constate qu'« il n'y a pas de *race latine*. Trop de sang barbare coule dans les fines des enfants d'Ibérie et d'Aquitaine ; il y a pourtant un état d'esprit commun qu'ont développé l'amour des lettres anciennes, (...) en face des symbolismes puérils et des féeries utopiques »<sup>470</sup>. Par conséquent les régions s'assimilent davantage à « un espace homogène dans ses caractères fondamentaux à la fois géologiques et culturels, qui le distinguent nettement des pays qui l'environnent. Ils demeurent des espaces inscrits sur le sol même, mais dont l'existence et les contours n'ont été ni sanctionnés par les découpages politiques ni perçus par les sociétés qu'ils ont portées, et portent encore. C'est une opération intellectuelle, celle de l'identification géographique, qui, en retrouvant leur unité, les institue comme le cadre légitime d'une description scientifique »<sup>471</sup>.

Ainsi le cadre d'expression de la petite revue est plus proche d'une échelle élargie, régie par le relief et les cours d'eau, à partir de ce que Vidal de La Blache désigne sous le vocable des « divisions fondamentales du sol français »<sup>472</sup>, parce qu'on y peut « plus facilement montrer la relation qui existe entre la géographie physique et la géographie économique, entre (...) l'agriculture, l'industrie et le commerce... »<sup>473</sup>. Dans la recherche d'une identité profonde de l'espace la géologie constitue à cet égard un « facteur de transparence » ; par un constat sur le terrain, elle renforce et éventuellement détermine l'existence par ailleurs problématique d'un « ordre 'éternel' des champs et d'une sagesse paysanne, toujours identique à elle-même »<sup>474</sup> ; elle appuie comme soubassement constitué de formes éprouvées « le principe des influences qu'exerce le sol sur la nature extérieure, le principe des influences qu'exerce le sol sur la nature inorganique comme sur les êtres vivants »<sup>475</sup>, quitte à ce que ces éléments viennent composer au final un agglomérat « de la Science avec la Poésie »<sup>476</sup>,

---

<sup>469</sup> Passy, *Description géologique du département de Seine-Inférieure*, Rouen, Périaux, 1832, cité dans Jean-Claude Chamboredon, « Carte, désignations territoriales, sens commun géographique... », art.cité, p.25.

<sup>470</sup> Ernest Gaubert, « La renaissance latine », *L'action méridionale*, 2/1, janvier-février 1903, p.2.

<sup>471</sup> Roger Chartier, « Science sociale et découpage régional. Note sur deux débats (1820-1920) » *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, 1980, p.30.

<sup>472</sup> Expression reprise de l'article du même nom, paru dans le *Bulletin littéraire*, 2, 1888, p.1-7.

<sup>473</sup> Jean-François Chanut, *L'École républicaine et les petites patries*, op.cit., p.146.

<sup>474</sup> Marcel Roncayolo, « Le paysage du savant », art.cité, p.1007.

<sup>475</sup> Frédéric Buffin, « Une réussite géographique : le Massif-central... », art.cité, p.183.

<sup>476</sup> René Lavaud, « Un livre sur le Limousin et la Marche », *Lemouzi*, 1929, p.6-8.

comme l'indique dans la recension du *Limousin et la Marche* de Joseph Nouaillac, faite dans *Lemouzi* en 1929, qui signale une « adaptation très personnelle de la doctrine nouvelle en géologie et en géographie », mais qui se manifeste aussi à côté d'une sensibilité pétrie d'influences littéraires, touristiques, journalistiques ou picturales. Les modèles de tels regards paysagistes s'appellent Michelet, Malte-Brun ou Ardouin-Dumazet, Onésime Reclus ou Gaston Vuillier ; ils se lisent aussi dans *Le tour de France par deux enfants*, les revues *La nature*, *La province*, *Le monde moderne*, *La revue universelle*<sup>477</sup>... textes conçus dans un même esprit pour répondre à deux objectifs également mis en valeur : observer et sentir, puisque la spécificité d'un espace ne naît pas de la seule constatation, qu'il s'agit de partir de l'idée qu'une contrée est un réservoir où dorment des énergies caractéristiques dont la nature a déposé le germe, mais dont la conscience et l'emploi dépendent de l'homme, qui se rend capable de mettre en lumière son individualité. « Il établit des connexions entre des traits épars ; aux effets incohérents des circonstances locales (...). C'est alors qu'une contrée se précise et se différencie, et qu'elle devient à la longue comme une médaille frappée à l'effigie d'un peuple »<sup>478</sup>. La petite revue constitue une déclinaison de ce concept en matérialisant un espace de concertation, d'expression accumulatives autour de tels réservoirs.

### c. L'espace, plutôt que le lieu

L'accumulation des connaissances toutefois ne saurait suffire si elle ne se contextualise pas dans un espace où elles prennent sens, au risque de se résorber dans un vague amalgame, comme ce que relève cette pochade de Daudet à l'égard des curiosités du voyage : « Comment s'appelaient-ils tous ces jolis villages alsaciens que nous rencontrions au bord des routes ? Je ne me rappelle plus aucun nom maintenant, mais ils se ressemblent tous si bien (...) qu'après en avoir traversé à différentes heures, il me semble que je n'en ai vu qu'un ; la grande rue, les petits vitraux encadrés de plomb, enguirlandés de houblon et de roses, les portes à claire-voie »<sup>479</sup>.

La différence entre la petite revue et la publication touristique réside précisément dans cette amplitude de l'assiette d'évocation, non plus sur un égrainage de lieux mais sur espace tout entier, non plus comme un simple périmètre contenant des « curiosités » mais comme une unité

---

<sup>477</sup> *Le tour de France par deux enfants* paraît en 1877 ; Gaston Vuillier commence sa collaboration au *Tour du monde* en 1880 ; *La France illustrée*, de Malte-Brun, paraît de 1881 à 1884 chez Rouff ; *Notre France sa géographie, son histoire*, de Michelet, est réédité en 1886 chez Flammarion ; le *Voyage en France* d'Ardouin-Dumazet paraît en livraison à partir de 1893 ; Onésime Reclus débute sa collection *A la France, sites et monuments* pour le compte du Touring Club de France à partir de 1900... *La nature* est fondée en 1873 ; *La province* en 1879 ; *Le monde moderne* en 1895 ; *La revue universelle* en 1901.

<sup>478</sup> Cité dans Georges Livet, « Avant-propos », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, PUF, 1977, p.11.

<sup>479</sup> Alphonse Daudet, *Contes du lundi*, cité dans Jean-Claude Richez, « Du paysage au stéréotype », *Saisons d'Alsace*, 125, 1994, p.67.

homogène perçue dans la profondeur symbolique d'une continuité spatiale<sup>480</sup>. « Les guides proposent sans doute des circuits classiques pour faire voir le maximum dans le minimum de temps car le plus souvent l'autocar est là qui attend pour continuer sa route. L'idéal serait, pour goûter le charme de ces maisons vieilles mais pourtant coquettes, de flâner sans but précis et sans être gêné par le temps »<sup>481</sup>.

La vogue de l'excursionnisme au moment du lancement des premières petites revues de patrimoine n'est pas étranger à cette attention. Ainsi en 1881 *La Provence artistique et pittoresque*, constitue une sorte de livre d'or régional en évoquant les espaces dans le cadre d'une narration au sein de laquelle sont tour à tour décrits sites et paysages environnants, mais aussi les références de célébrités et les évocations littéraires, une esquisse de notice historique et étymologique sur l'espace traversé<sup>482</sup>. Au rythme de la marche, les vues, les perspectives invitent à une contemplation esthétique sur l'espace, tout en évoquant contes et anecdotes attachées au lieu. Le récit mobilise ce qui est disponible et reproduit fidèlement « dans une « familiarité naïve » la vie locale, dans une mise en valeur complexe, visant autant la beauté de l'espace que son épaisseur ancestrale et communautaire, de même que les potentiels que recèle le territoire.

La rubrique « Les visages de la Bretagne » constitue dans *La Bretagne touristique* une galerie au fil de l'eau, une suite cumulative de vignettes consacrées à divers sites de la région et répartis en fonction de leurs diversités, notamment géographiques. Confiés à cinq rédacteurs réguliers : Louis Aubert, Paul Beauvils, Job Le Bihan, Jean Sannier, Jack Dall, ces espaces ne sont pas abordés à partir des mêmes thématiques ; en revanche mis ensemble ils donnent un point de vue convergent sur tout l'espace breton, en fonction tour à tour d'évocations de légendes d'anciennes cités et civilisations, d'épopées de saints fondateurs, de piété populaire, de descriptions d'estuaires, de rivages et de faune, d'activités de pêche et de populations besogneuses, ensemble par-dessus tout assujetti à l'omniprésente contrainte de la mer ; sans négliger dans cette galerie compilatrice certaines problématiques de la vie économique et sociale contemporaines. Cette série évocatoire repose sur les deux principaux modes d'écriture relevés au chapitre 3.D : le reportage-récit et l'esquisse ; comme on le verra au chapitre 10.A, elle permet à la fois d'atteindre une vue synoptique plus vaste, mais aussi un regard qui se libère enfin des toponymes ponctuels.

Au-delà d'une existence institutionnelle ou historique, l'espace prend par conséquent une autre personnalité, acquiert une physionomie, voire un tempérament : « Le Limousin est douceur et

---

<sup>480</sup> cf. Jean-Claude Chamboredon, Anne Méjean, *Récits de voyage et perception du territoire : la Provence, XVIIIe siècle-XXe siècle*, Paris, École normale supérieure, 1985, p.56.

<sup>481</sup> François Gerling, « Obernai », *La vie en Alsace*, 1928, décembre, p.288.

<sup>482</sup> Un touriste, « Carqueyrane », *La Provence artistique et pittoresque*, 1882, p.3,6.

robustesse, vigueur et grâce mêlées. Ailleurs, les lignes s'humanisent, le paysage chante plus doux. Les rus galvaudeux se sont apaisés. C'est la région des prairies lumineuses et des champs labourés profonds, parcelles clôturées de haies vives, de ces luxuriantes haies vives où mûrissent l'aveline rousse et la prunelle, point d'encre, et qui sont percées d'échaliers propices et de la forte claié neuve de bois blanc »<sup>483</sup>.

**La nouvelle forme de naturalisme exposée par Vidal fait que l'espace devient aussi une sorte d'acteur naturel, sur le temps non plus des hommes, mais de la terre.**

« Ce sol, vous savez quel il est, et il n'en est pas un parmi vous qui ne sache qu'il est un fils de la terre de granit. Il y aurait peut-être lieu pour un géologue de rectifier cette formule un peu implicite. En fait, le granit proprement dit est rare dans notre pays, et l'on y rencontre plutôt des variétés voisines de roches cristallisées : gneiss, granulets, quartrites, schistes divers surtout ; mais il n'importe, toutes ces roches ont ceci de commun qu'elles sont très dures, relativement imperméables, facilement désagrégées et minées par les eaux courantes ; toutes elles s'arrondissent en croupes couvertes d'une mince couche de terre végétale, toutes elles renferment en abondance le mica qui nous fait les routes et les sommets étincelants que vous savez. On peut donc, je crois, définir ainsi le Limousin : c'est la région de roches anciennes, cristallines. (...)

C'est une terre stérile et ingrate, c'est entendu : on n'y trouve ni vignes, ni blés, ni fruits presque, car le riche jardin de Brive est comme une oasis en terre limousine ; partout ailleurs nous ne voyons que de maigres champs de seigle et d'avoine, ou encore l'immense tapis des sarrasins en fleur, sur lesquels le vent d'août fait de grands frissons blancs. Mais surtout notre pays est un pays d'arbres ; jadis il fut couvert de forêts, que les événements politiques ont détruites ; aujourd'hui encore tous les versants des vallées ne sont qu'une châtaigneraie. Autant, plus peut-être que le pays du granit, le Limousin reste ce qu'il était déjà pour Jules César Scaliger, le pays du châtaignier »<sup>484</sup>.

Ainsi en dépit du passé lié à de riches problématiques politiques et historiques, l'espace personnifie un supplément d'âme, un support sur lequel il est possible de se souvenir, de se recueillir, de se ressourcer, comme pivot d'un univers qu'il révèle, comme réminiscence qu'il suscite et anime : « Châtaigniers tutélaires, vous connaissez mon cœur. Sous votre ombrage pacifiant, la vie,

---

<sup>483</sup> Adrianus Feydel, « Autour de Charles Silvestre », *Lemouzi*, 1927, p.37.

<sup>484</sup> Johannès Tramond, « Le Limousin historique et pittoresque », *Lemouzi*, 9, 1905, p.199.

âpre et morne vallée, retrouve ses illusions et sa vigueur. Les passions se taisent. L'esprit s'affine. La saine raison reprend son juste empire. *Mens sana in corpore sano*. La méchanceté humaine loue et blâme, avec une inconstance navrante, au gré des intérêts du moment. Mais vous, arbres amis, vous me voyez chaque jour, seul sous vos rameaux pendants, lisant Virgile, Horace, le Dante, Joergensen, Huysmans ou saint Thomas, m'efforçant de devenir meilleur au contact des grands cœurs. (...) Leur contemplation n'est pas perdue. Rien ne la trouble. Loin des discordes des hommes et de leurs jugements flottants, je m'interroge et j'écoute. Je sens quelqu'un d'absolument fort, d'infini, qui me reconforte. Sous votre ombre reposante, châtaigniers amis, la haine peut répandre en vain son fiel sur le frêle oiseau de passage que je suis. Châtaigniers aimés du ciel, soyez bénis ! Et béni soit aussi qui me hait !... »<sup>485</sup>.

#### d. Exprimer les espaces en termes de décors

L'engouement contemporain pour l'excursion, mais aussi pour le « coup d'œil », accentue, comme on le verra au chapitre 6, une tendance à l'anthropomorphisme des espaces, entraîne la naturalisation d'un environnement stable, rassurant, neutre, décor d'une société qui vit ailleurs, espace urbain, industriel. De même, il s'accorde avec l'approche vidalienne dans cette même démarche d'observer, d'analyser l'environnement, de contempler l'espace, et rejoint les pratiques artistiques, littéraires, sportives ou touristiques, qui contribuent ainsi à considérer le paysage comme toile de fond.

« Cette désertification symbolique, l'absence singulière des ordres productifs ou ludiques antérieurs dans la géographie excursionniste signifie bien son appartenance à un imaginaire urbain, dans la série discursive des figures imposées par la littérature de la mi-19<sup>e</sup> »<sup>486</sup>.

Cette démarche ne prend pas seulement en compte l'espace « utile », mais jusqu'où porte le regard ; tout le point de vue disponible est mobilisé, de manière cohérente avec les préoccupations excursionnistes du moment, mais qui engage aussi une forme d'extraterritorialité à la fois dans l'approche de l'espace célébré et l'identification des individus qui peut en découler. Ainsi dans *Le Bouais-Jan*, le récit d'un pèlerinage n'embrasse pas seulement le terroir parcouru ni les communautés qu'il permet de rassembler, mais aussi un périmètre qui déborde vers le large : « A droite, c'est le cap Lihou, Granville avec sa vieille église taillée pour la lutte contre les tempêtes, puis les

---

<sup>485</sup> J. de La Tour, « Sous le châtaignier », *La Corse touristique*, 36, janvier 1928, p.10.

<sup>486</sup> Jean-Louis Parisi, Michel Peraldi, « La ligne bleue des Alpilles... », art.cit., p.47.

Chausey, se baignant dans l'eau tranquille de la baie à gauche, le cap Fréhel, qui combat, sans cesse contre la vague amère et la côte de Bretagne toujours noyée dans la brume »<sup>487</sup>.

Si cette mise en décor de l'espace contribue à atténuer une certaine profondeur historique, une nouvelle mise en inventaire devient possible, une nouvelle interprétation en fonction de critères propres à de nouvelles pratiques, repoussant l'espace déjà décrit, déjà célébré dans un périmètre à nouveau vierge d'évocations et de références, apte à être redécouvert, disponible pour un constat *de visu*.

A défaut d'intervenir sur une *terra incognita*, la petite revue s'illustre également en complément de la production touristique dans le « voir aussi », où sensibilisation et réflexion autour des équipements et des aménagements se mêlent à l'exaltation des espaces, dans la mesure où c'est aussi l'un des potentiels parmi les plus régulièrement soutenus dans la petite revue de patrimoine quoique son périmètre, on l'a vu, soit plus large que celui des guides. En 1922 à sa fondation, Charles Le Goffic résume la position de *La Bretagne touristique* et la profondeur de vue et d'initiative qu'elle se doit de maintenir, et l'ambivalence de sa démarche :

« Un organe de propagande touristique est par définition un organe de défense et illustration des lettres, arts, sciences, mœurs, rites, coutumes, produits naturels et manufacturés, etc., du pays pour lequel il exerce sa propagande. Et surtout c'est le conservateur par excellence des sites et des monuments. Un pays qui n'aurait ni sites, ni monuments, serait voué à l'isolement perpétuel et personne – en dehors des commis-voyageurs – n'y mettrait le pied. D'où il suit que les Syndicats d'Initiative et les Groupements Touristiques, avec ou sans organe, ont un intérêt vital à empêcher les sites de se gâter et les monuments de se détériorer ou de s'effondrer.

(...) En avons-nous vu se gâter des sites pittoresques à qui, un peu de prévoyance administrative, quelques mesures prises à temps pour l'établissement d'une zone neutre en bordure de la mer, du fleuve ou de l'étang menacés, eussent épargné l'affront des constructions baroques qui troublent l'harmonie de leurs lignes ! Nos « villégiatureurs » sont d'étranges gens. Pas tous, mais trop d'entre eux tout de même. Un paysage leur plaît ? Ils le confisquent, ils s'y installent et ne s'aperçoivent pas qu'en s'y installant ils le détruisent. Un paysage, comme un tableau, pour être vu, demande du recul. On le savait aux précédents siècles ; on ne le sait plus au nôtre et, quand une plage bien arrondie, un promontoire curieusement ciselé, sont signalés

---

<sup>487</sup> Louis Beuve, « Les pèlerinages au Ta et à Saint-Pair », *Le Bouais-Jan*, 1/10, mai 1897, p.151.

quelque part, c'est à qui s'y précipitera et les assassinera à coups de moellons. Un organe de tourisme bien compris épargnerait à ce qui nous reste de sites pittoresques les attentats de cette sorte dont les auteurs sont les premiers à pâtir de leur inconséquence ; il dirait aux amateurs qu'attire un beau paysage : 'Attention ! Dans votre intérêt même, construisez en deçà ou à côté, mais *pas dedans*. Un paysage n'est pas un dépotoir'.

Il y a, en un mot, toute une éducation du public bâtisseur à faire. Et qui pourrait mieux l'entreprendre qu'un organe comme celui-ci ? »<sup>488</sup>

Dans cette démarche la petite revue se positionne sur une extension à tout le territoire d'une attention que de leur côté les guides ne concentrent que sur les hauts-lieux, autrement dit, elle contribue à la dissolution du lieu dans l'espace. Cette dissolution à tout un périmètre homogène contribue à une extension vers d'autres données caractéristiques du territoire, selon les formes descriptives, narratives, susceptibles d'exprimer à la fois un niveau d'information et d'exaltation.

Elle témoigne aussi d'une entreprise de re-délimitation d'un terroir en partie négligé à travers les linéarités touristiques, et dont la redécouverte par conséquent s'engage. Ainsi les contenus des petites revues, au-delà d'être seulement informatifs, documentaires, participent d'une entreprise de dé-contradiction d'un espace identitairement contrasté, et de ce fait appauvri, et produit les étapes d'une réappropriation, d'une réinterprétation, qui se prolonge dans la dynamique de la protection des sites et des espaces, comme, en 1913, *Le pays d'Ouest* qui mentionne la loi du 21 avril 1906 organisant la protection des « sites et monuments naturels de caractère artistique ». De fait, à la différence de la littérature touristique, le niveau de précision dans l'évocation des lieux n'est que secondaire, et vise au-delà du territoire à identifier une pratique partagée de l'espace.

## C. DEFINITIONS DU PERIMETRE PREMIER DE L'IDENTITE PATRIMONIALE

### a. Expliciter un périmètre au-delà des permanences

Au-delà des éléments qui viennent d'être évoqués, la petite revue est l'espace d'information dans lequel les divers composants des collectes sont restitués. Toutefois, comme le note Dominique Poulot, le pays des ancêtres devient étranger, du fait d'une rupture de continuité<sup>489</sup>, à la suite des

---

<sup>488</sup> Charles Le Goffic, « Chronique », *La Bretagne touristique*, 1/1, 15 avril 1922, p.2.

<sup>489</sup> Dominique Poulot, « Patrimoine et esthétiques du territoire », *Espaces et sociétés*, 69, 1992, p.10.

évolutions politiques, sociales et économiques du 19<sup>e</sup> siècle. « Nous sommes en train de passer d'un monde où l'appartenance territoriale suffisait à donner au groupe ses justifications à une situation où les identités vécues le plus intensément sont de type culturel »<sup>490</sup>. Sa transmission ne dépend plus seulement du constat d'un état naturel des choses ; il ne suffit plus d'en rappeler l'existence, ou de l'afficher sur sa manchette. Il revient donc en plus à la petite revue de « déterminer la physionomie particulière »<sup>491</sup> de l'espace auquel elle est consacrée, de proclamer cette identité en montrant qu'il existe des « caractères propres qui doivent être défendus ou qui devraient prévaloir sur les autres, en produisant un témoignage objectif mobilisateur »<sup>492</sup> à partir de quelques éléments représentatifs et caractéristiques parmi ceux pour lesquels une glane est entreprise. Ainsi, « à une vision unique et parfois réductrice a succédé une conception pluraliste et parfois confuse »<sup>493</sup>.

Or cette démarche marque bien une évolution profonde de la notion de patrimoine, et non d'un simple élargissement, dans la mesure où il s'agit ici de considérer des éléments au sein de réservoirs territorialisés et non en fonction de leur qualité propre, de sélectionner dans ce réservoir certains de ses composants parmi les plus représentatifs, et d'engager une articulation au sein de ce réservoir entre ce qui relève de l'emblème local, et ce qui n'en constitue qu'un accessoire. Les formes diverses que d'une région à l'autre peut prendre cette sélection des caractères susceptibles d'explicitier un espace donne une idée de la diversité des appropriations que permet un même réservoir.

Quelle que soit l'acception de l'espace et l'échelle que l'on retienne, « l'attestation d'une réalité quelconque sur son territoire est apte à pourvoir celle-ci d'une dimension identitaire »<sup>494</sup>. « Même les phénomènes naturels sont susceptibles de constituer un point de cristallisation. L'anachronisme n'est pas non plus un obstacle dans leur composition. Tout comme ils peuvent résulter d'une « combinaison d'éléments hétérogènes »<sup>495</sup>. Cette réalité proclamée se constitue à partir de « figures sélectionnées en fonction des contextes », « variables en nature, en intensité et en niveau, qui mettent en jeu, entre autres, leurs rapports avec la société englobante et ses institutions »<sup>496</sup>. De même ils se modifient aussi en fonction des relations qu'elle se propose d'établir au sein même de l'espace

---

<sup>490</sup> Paul Claval, « Régionalisme et consommation culturelle », *L'espace géographique*, 8/4, 1979, p.296.

<sup>491</sup> [Anon.], « [Introduction à la] Table des matières, années 1909-1913 », *La veillée d'Auvergne*, 5, décembre 1913, p.I.

<sup>492</sup> Denis-Constant Martin, « Le choix d'identité », *Revue française de science politique*, 42/4, 1992, p.587.

<sup>493</sup> Dominique Poulot, « Patrimoine et esthétiques du territoire », *Espaces et sociétés*, 69, 1992, p.26.

<sup>494</sup> Danièle Dossetto, « La région en signes. Localisme en Provence et en Italie provençalophone », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.400.

<sup>495</sup> Denis Chevallier, Alain Morel, « Identité culturelle et appartenance régionale : quelques orientations de recherche », *Terrain*, 5, 1985, p.3.

<sup>496</sup> Christian Bromberger, « L'ethnologie de la France et le problème de l'identité », *Civilisations*, 42/2, 1993, §29 [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 2 février 2016]



et de la communauté. La cohérence de ces caractéristiques, de ces dénominateurs communs, n'est donc pas donnée *a priori*. Quels sont les critères retenus dans la construction de cette « physionomie particulière », comment sont-ils présentés dans la petite revue ?

Tout d'abord elle doit être « reconnue comme telle par ceux qui la vivent et qui la font, et par ceux qui s'en situent à l'extérieur »<sup>497</sup> : en cela, un patrimoine dépend donc désormais d'une mise à jour continue de ses « propriétés »<sup>498</sup>, d'une prise de conscience en conséquence, mais aussi d'une médiation et d'une célébration en permettant cette prise de conscience.

Dès lors, l'identification d'un tel patrimoine acquiert une dimension problématique, dans le sens où elle ne peut se passer d'un fil directeur, et doit construire une forme de différenciation avec ce qui n'en fait pas partie.

Inversement la viabilité d'une telle entreprise de détermination d'une « physionomie particulière » de l'espace, dépend aussi de sa complexité, de sa variété interne, au risque de paraître trop simpliste, trop grossier. Ce type de processus de construction identitaire consiste donc à la fois à isoler certaines caractéristiques mais aussi à composer, harmoniser les équilibres avec d'autres caractéristiques, et à établir cette harmonisation en dépit d'autres nuances encore qui sont présentes dans l'espace, et ceci en puisant dans un ensemble complexe incluant en outre « les savoirs, les croyances, l'art et les mœurs, le droit, les coutumes, ainsi que toutes les dispositions ou usages acquis par l'homme vivant en société »<sup>499</sup>, tout en restant attentif et ajusté aux problématiques du moment.

Johannès Plantadis donne indirectement en juin 1905 dans *Lemouzi* une première définition du périmètre qu'une petite revue, comme celle qu'il anime, entend mettre en avant pour exprimer un territoire. Il s'agit de tenir compte de données susceptibles de constituer un ensemble, à la fois géographiques, ethnologiques, historiques et économiques, « suivant la nature du sol, les communautés d'aspect et de langage, les traditions historiques et ethnographiques, les intérêts »<sup>500</sup>. Ces critères se rapprochent de ceux développés par Vidal de La Blache, tels que Dubost les résume : « Est constitutif d'un milieu ou d'un paysage l'ensemble des rapports entre éléments physiques et

---

<sup>497</sup> Georges Ravis-Giordani, « La Corse à la croisée des chemins. Un peuple sans identité ou une identité sans peuple ? », *La pensée*, 268, 1989, p.43.

<sup>498</sup> Dominique Poulot, « Patrimoine et esthétiques du territoire », art.cité, p.28-29.

<sup>499</sup> Edward Tylor, *Primitive culture : Researches into the development of mythology, philosophy, religion, language, art and custom*, 1871, cité dans Philippe Boissinot, « Sur la plage emmêlés : Celtes, Ligures, Grecs et Ibères dans la confrontation des textes et de l'archéologie », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 35/2, 2005, p.27.

<sup>500</sup> Johannès Plantadis, « 'Vers le Limousin' », *Lemouzi*, 9, juillet 1905, p.195.

humains — les habitants, leurs pratiques, leurs relations sociales sont ainsi considérées comme agents producteurs du lieu naturel autant que produits par lui »<sup>501</sup>. De même ils rappellent le point de vue d'un Charles-Brun qui au même moment exprime la nécessité d'un discernement à partir du « type ethnique, [de] l'habitat, [du] genre de culture et de vie, [de] la tradition historique et linguistique »<sup>502</sup>.

En fait, plutôt que de se compromettre par une définition trop restrictive ou hâtive, la petite revue exprime une démarche flottante, s'approprie notamment tour à tour des éléments en fonction de leur apparition spontanée à la conscience des contemporains, en fonction des événements ou des engouements du moment : pratiques excursionniste et touristique, goût pour les pratiques traditionnelles et le folklore, etc., y compris certains points de crispation récurrents ou structurels (notamment sur la question de la langue), et jusque dans les débats que la promotion de l'espace régional suscite dans l'actualité et dont les avatars peuvent opportunément faire sens auprès des contemporains.

#### b. Périmètres et définitions : une emprise privilégiée sur l'espace

Un premier élément de cristallisation d'une identité collective concerne donc son rapport à la durée, à la permanence. Toutefois, on l'a vu, il ne saurait être question de placer l'histoire locale ou plus globalement tout rapport savant au passé parmi les critères à privilégier ; le passé sert avant tout à démontrer que la communauté a des racines anciennes, à « prouver » sa permanence à travers ses épreuves et ses succès. Ce qui induit deux autres éléments de cristallisation : la question de l'emprise sur un espace muni de frontières, de centre, de périphéries, et d'autre part ce que la permanence et cette emprise manifestent au niveau du vivre ensemble, des modes de promiscuité et d'échange. L'amalgame de tous ces éléments se ramassant à travers une formule tout autant lapidaire que définitive : ce qui relève « de 'cheu nous' »<sup>503</sup>.

Libérée des problématiques politiques et historiques liées aux anciennes provinces, à l'autorité de l'Etat et à la décentralisation, l'autonomie provinciale n'est pas invoquée, ni les anciennes libertés locales, ni même de manière absolue la pratique linguistique, comme en Alsace, en Bretagne dans l'entre-deux guerres. Par ailleurs, il ne saurait être question de n'identifier dans cet espace qu'un réduit-étalon, qu'un périmètre d'authenticité au sein d'un espace plus large dont les problématiques, par conséquent, ne seraient pas les mêmes partout.

---

<sup>501</sup> Françoise Dubost, « La problématique du paysage. Etat des lieux », *Etudes rurales*, 121-124, 1991, p.220.

<sup>502</sup> Jean Charles-Brun, « La Fédération régionaliste française », *Le jardin de la France*, 3/12, décembre 1906, p.4.

<sup>503</sup> Louis Tider-Toutant, « Le peintre Georges Mignet », *Le pays d'Ouest*, 29, octobre 1912, p.591.

C'est au contraire l'idée d'un ensemble présentant de manière homogène les mêmes caractéristiques qui se trouve tout d'abord mis en avant, et dont l'explicitation précisément entre en résonance pour tous ses composants et tout son périmètre, ainsi garant de la viabilité de l'espace consacré.

L'approche de ce périmètre faite par exemple à partir des paysages introduit aisément l'idée de nuances, de variétés au sein d'un même ensemble, et pose par le biais de la vue un mode d'emprise plus diffus, moins absolu, et plus consensuel que le serait une linéarité chronologique. Il y a donc une capacité de modulation de gamme assez sensible, pouvant aller des types de production, d'usages, de consommation, de contraintes. Agronomes et botanistes, historiens et géographes sont par conséquent associés dans l'explicitation et la définition d'un espace que Georges Duby désigne comme « cet objet, véritable œuvre d'art, (...) produit d'une longue élaboration, (...) façonné au cours des âges par l'action collective du groupe social installé dans cet espace et qui le transforme encore »<sup>504</sup>, définition dont aucun groupe ne détient la clef à lui seul.

### c. Périmètres et définitions : communautés et pratiques

L'identité ne saurait pas davantage se limiter à un ensemble déterminé d'individus : ni habitants d'un même lieu, ni descendants d'une même lignée. Une caractérogie locale peut être prolongée, se matérialiser à travers un vécu, une communauté de condition, qu'un retour sur le passé sert avant tout à matérialiser, à jalonner dans son évolution et sa complexité.

De même un tel patrimoine, dans ses représentations banales « n'évoque plus ni l'inscription forte des ancêtres dans la mémoire collective, ni les monuments à transmettre à la postérité, mais les matériaux d'une ancienneté privée de dates ou de noms » très concrète bien que touchant à de l'immatériel<sup>505</sup>, ce que le paysan illettré est supposé avoir transmis, qu'il a véhiculé à son insu à la fois par son vocabulaire et ses expressions, son savoir-faire, mais aussi ses habitudes, son contexte de vie, ses réalisations.

L'héraldique régionale en est renouvelée. Dans *La Provence à travers champs*, ce ne sont ni les légendes, ni le passé, ni les centres institutionnels de la province qui sont évoqués, mais une énumération d'espaces praticables et accessibles à tout un chacun : le cap Croisette, Sisteron, l'Estérel, les calanques de Cassis, le Ventoux, les jardins de Cannes, la Camargue, la fontaine de

---

<sup>504</sup> Georges Duby, *L'histoire continue*, 1991, cité dans Isac Chiva, « Pour une grammaire du paysage agraire », *Etudes rurales*, 121-124, 1991, p.21.

<sup>505</sup> Dominique Poulot, « Introduction », *Culture & Musées*, 8, 2006, p.21.

Vaucluse, de même que ses oliviers, ses oranges, ses senteurs, le mistral, la Durance (et non le Rhône)<sup>506</sup>.

De même, sous la rubrique « Les quartiers limousins de Paris », tenue par Plantadis à partir de janvier 1903 l'espace célébré au sein des contenus de *Lemouzi* intègre les quartiers de la capitale où vivent les communautés d'originaires, comme tout autre communauté d'expérience qui s'identifie au Limousin. Chaque quartier est évoqué en fonction des cantons de provenance, de ses originaires, et des activités pratiquées dans la capitale. Les circonstances de ce type d'émigration limousine, ses saisons, sont analysés ainsi que son mode de sociabilité, notamment ses liens avec ses terres d'origine, par le passé comme à l'époque moderne. La capitale où de nombreux originaires s'exilent une partie de leur existence désigne certes un caractère provisoire, transitoire, mais en constitue aussi comme une excroissance, une colonie, avec les mêmes éléments de référencement que n'importe quel haut lieu de l'espace limousin. L'évocation des lieux (rues, enseignes, adresses) se fait sur le même ton, au même titre que s'il s'agissait d'un espace ancestral, considérant l'espace parisien dans le périmètre constitutif de l'ensemble identitaire, et non pas comme un repoussoir ; signe que cette définition de l'espace, on le verra en chapitre 7.B, est aussi en partie générée. Ce type de jumelage de la province et de la capitale est révélateur d'une prise de recul vertueuse dans l'objectif de définir un périmètre régional commun par rapport aux différents pôles d'identités présents au sein d'une même région, et parfois antagonistes, ou tout du moins concurrents.

Autre exemple régional : la Picardie. En dépit d'une faible empreinte historique et identitaire, c'est un espace qui demeure essentiellement campé par ses paysages, défini à travers ses types de convivialités et de ses émanations populaires et naturelles<sup>507</sup>. Fêtes, banquets, chansons et jeux d'esprit, la pratique vaut ici territoire et connaît une même aspiration à naturalisation qu'ailleurs les paysages, les éléments d'ordre géographique, géologique, ou climatique.

L'identité d'une province se lit également dans le reflet collectif de ses fils. Dans l'éditorial du premier numéro du *Pays lorrain*, René d'Avril ne précise pas le périmètre de l'espace régional, mais donne une courte typologie du Lorrain, curieux et cultivé : « épris de littérature, d'art, de science ou de poésie ». *Le pays lorrain* notamment exprime sa tâche de tenir cette image face à ses lecteurs afin qu'ils y discernent leur identité et par conséquent y trouvent leur énergie : « A ceux que les objets eux-mêmes laissent insensibles, ne faut-il pas présenter l'image : le miroir circonscrivant,

---

<sup>506</sup> Alphonse Bressier, « La Provence », *La gueuse parfumée*, 1, mars 1880, p.7.

<sup>507</sup> La rubrique « Ma Picardie » tenu par Maurice Thiéry s'échelonne en 17 esquisses entre avril-mai 1902 et décembre 1904 : 1 : la plaine ; 2 : les pompiers ; 3 : au cabaret ; 4 : jours de pluie ; 5 : à la sucrerie ; 6 : les veillées ; 7 : l'hiver à la campagne ; 8 : fêtes de l'hiver ; 9 : jour de l'an ; 10 : le mardi gras au village ; 11 : le berger ; 12 : les routeurs ; 13 : chez le maréchal-ferrant ; 14 : distribution des prix ; 15 : retour de la chasse ; 16 : la Toussaint ; 17 : la mort du porc ».

dans son cadre étroit et orné, une petite partie de la grande beauté qui nous charme ? Oui, vraiment, telle devrait être notre tâche. Que chacun de nous oriente son âme vers l'aspect du pays qu'elle reflète le mieux et que tous ces aspects réunis constituent un puissant attrait, un excitateur d'énergie chez ceux que la terre a fait naître pour se parer de leurs fleurs et récolter leurs fruits dont elle spécifie la saveur »<sup>508</sup>.

Ceci explique largement la faveur dont ont bénéficié les traditions populaires de ce type de contenus. Ainsi *Le Bouais-Jan* lance une rubrique autour des pratiques du normand, pour se distinguer et s'opposer « au beau langage (?) du boulevard »<sup>509</sup>, mais aussi pour mieux dessiner les contours du tempérament de la communauté, tant le Normand est consubstantiel à son « parlage », est en adéquation avec ses expressions, et permet d'exprimer son esprit.

Cette réflexion sur les implications profondes que suscitent les pratiques linguistiques engage résolument la notion de patrimoine au-delà des situations enclavées et très circonscrites, d'espaces de quotidienneté, au-delà de ce qu'Alain Corbin désigne comme « entre la cloche et la borne »<sup>510</sup>, au profit d'une notion de patrimoine plus neuve, qui découle d'autres lectures. Par-delà l'espace vécu, il s'agit d'adopter un autre regard susceptible d'identifier et de sélectionner les caractéristiques de ce que l'on ne voit pas, de ce que l'on ne sait pas voir. De ces analyses découlent des hypothèses, des intuitions, en fonction d'éléments sélectionnés pour leur cohérence. Et si le démontrer n'est pas possible, il s'agit au moins de l'esquisser poétiquement, esthétiquement, puisque les matériaux susceptibles d'enlever l'adhésion scientifique ne peuvent encore être rassemblés.

#### d. Espace en évolution et en transformation

Des lieux où ces identités peuvent plus particulièrement se remarquer, notamment pour ce qui relève des sociabilités, peuvent constituer des points d'ancrage déterminants au sein des matériaux identitaires : commensalité, fêtes, danse, gastronomie, mais aussi échanges économiques, foires, interfaces, et bien sûr pratique linguistique.

Ainsi les rapports entre histoire et espace se modifient dans le sens où le patrimoine ne rend plus seulement compte d'une identité historique mais d'une identité culturelle, quoique le

---

<sup>508</sup> René d'Avril, « Le miroir du ciel natal », *Le pays lorrain*, 1904, p.1.

<sup>509</sup> Georges Tis, « L'esprit des mots d'cheux nous », *Le Bouais-Jan*, 1/4, février 1897, p.52.

<sup>510</sup> Ronald Hubscher, « Réflexions sur l'identité paysanne au XIXe siècle : identité réelle ou supposée ? », *Ruralia* [en ligne], 1, 1997, § 14. Disponible sur <http://www.revues.org>

patrimoine ait déjà été défriché, « fondé par l'histoire locale »<sup>511</sup>. L'identité qui en découle par conséquent n'est ni immanente ni immuable, mais déterminée par les situations et opportunités, les prises de conscience, et « jamais donnés une fois pour toutes »<sup>512</sup>, pas plus qu'elle n'est accessible d'un bloc immédiatement à la conscience.

C'est donc une définition toujours en devenir, un périmètre toujours ouvert, qui enrichit la notion de patrimoine au-delà de ce qui a déjà pu être considéré de caractérogie, de codification, de définition. Par-delà le patrimoine existant, il s'agit d'être encore en mesure d'intégrer de nouveaux regards, d'être capable d'identifier et de structurer à l'avenir des caractéristiques que l'on ne voit pas pour le moment, et donc au-delà d'une tentation à la codification, d'être ouvert à d'autres cohérences ce qui, comme on le verra au chapitre 8.A, constitue force et faiblesse du modèle éditorial qui le porte, amené à se renouveler, à se faire son propre palimpseste par une approche et une expression qui veulent demeurer authentiques, et à la fois contemporaines, au besoin en l'esquissant poétiquement, à défaut d'autres matériaux susceptibles d'enlever l'adhésion.

#### e. Une problématique spécifique comme définition de l'espace

Ainsi un tel processus de définition ne dépend pas absolument d'une différenciation objective, comme le serait une langue, une barrière naturelle..., mais bien plutôt d'une interprétation partagée qui souligne sa contingence. Il se porte sur des points de cristallisation qui se combinent différemment d'un territoire et d'une revue à l'autre, mais qui font sens dans la perception d'ensemble d'un périmètre en particulier. C'est cette sélection entre points de cristallisation et leurs combinaisons qui détermine en fait le périmètre de l'espace évoqué dans la petite revue, qui est propre à susciter une cohérence locale, quelle que soit son emprise géographique, son amplitude thématique.

Pour Emile Vallarel, la Provence s'adosse à Pétrarque, à l'âge d'or du gai-savoir, des cours d'amour et d'une langue à la fois courante et nationale, tout comme très proche du passé latin, passé où elle constitue « la *Province* par excellence »<sup>513</sup>. Autre fil conducteur dans la même revue, d'ailleurs signifié à travers son titre, qu'évoque l'expression d'Antoine Godeau évêque de Grasse, la « gueuse parfumée », enrichie en exergue sur chaque numéro d'un fragment de la correspondance de Madame de Sévigné à sa fille : « Ne vous retenez point quand votre plume veut parler de la

---

<sup>511</sup> Marie-Carmen Garcia, « Histoire identitaire et histoire locale dans la construction du pays Cathare », *Espaces et Sociétés*, 113-114, 2003, p.194-195

<sup>512</sup> Denis-Constant Martin, « Le choix d'identité », art.cité, p.583.

<sup>513</sup> Emile Vallarel, « Lettre », *La gueuse parfumée*, 1, mars 1880, p.10-11.

Provence », et qui rappelle l'âge d'or provençal du 17<sup>e</sup> siècle, son univers des lettres, celui de ses libertés provinciales.

Dans *La Picardie littéraire*, l'espace tout d'abord constitué par la baie de Somme s'organise par pôles, où réside une forme de dualité définitionnelle à la fois mystique et économique : Saint-Riquier, véritable cœur historique avec son sanctuaire endormi, égal en rayonnement à Cluny ou Saint-Denis, tandis que la façade maritime fait référence à une zone de potentiel et d'attractivité : Abbeville, témoin d'une intense activité politique, notamment comme berceau supposé des libertés communales au Moyen Age, élément emblématique du caractère communautaire picard, et Saint-Valery, témoin de son dynamisme économique et de son ouverture au monde<sup>514</sup>.

De même dans *Le pays d'Ouest*, le Poitou apparaît avant tout en filigrane en tant qu'espace d'interface entre Nord et Sud de la France<sup>515</sup>, notion qui se trouve déjà chez Michelet. A travers la diversité de ses contenus, notamment une disparité de ses différents éléments emblématiques : plaine et montagne, villes et campagne, châteaux et communes, *La vie en Alsace* exprime quant à elle un âge d'or faisant référence à l'époque antérieure au traité de Francfort de 1871, et qui manifeste par là une mise à distance des problématiques récentes au profit d'une plus large amplitude historique.

Dans le premier numéro des *Feuillets occitans*, Guittard invoque d'emblée les référents qui à ses yeux identifient et singularisent l'espace auquel se réfère cette publication<sup>516</sup>. Ces référents se disposent autour de deux points de cristallisation : la langue d'oc et la croisade contre les Albigeois, qui combinent à leur tour des éléments secondaires, essentiellement des événements historiques avant tout évoqués pour préciser le périmètre de l'espace ; ainsi le roi wisigoth Alaric, Aliénor d'Aquitaine, Alphonse de Poitiers, les papes et le roi René, et bien sûr les troubadours : par conséquent des éléments épars, compilés à partir de l'histoire nationale. Une telle disparité de références historiques, en rapport avec un même périmètre exprimé, illustre bien le principe de pivot central dont il sera fait mention au chapitre 10, de fil conducteur adopté au sein de la petite revue de patrimoine, de pivot autour duquel s'articulent ensuite d'autres références, qui prennent sens en vertu de cette même problématique – dans Les feuillets occitans, cette problématique est la langue – comme le rappel d'ensembles politiques disparus constitués au-delà du duché d'Aquitaine, du comté de Provence, voire des Etats du pape, évoque l'idée d'une épopée millénaire naissant dont l'essor, la construction ont été interrompus. Comme on le verra au chapitre 10.C, d'autres

---

<sup>514</sup> Cf. Jean de L'Hôpital, « Saint-Riquier », *La jeune Picardie*, 7, 15 janvier 1901, p.167.

<sup>515</sup> Gaston Deschamps, « La terre poitevine », *Le pays d'Ouest*, 8, novembre 1911, p.34-38.

<sup>516</sup> Eugène-Humbert Guittard, « Le problème occitan, notre but, nos moyens », *Les feuillets occitans*, 1, juillet 1925, p.2.

interprétation élargissent encore cette vision à d'autres trajectoires historiques ou mythiques, supposées oubliées ou effacées : latines, ligures, phéniciennes, sardanes, voire à des continents disparus, qu'ils se nomment Tyrrénide ou Atlantide.

La petite revue exprime par conséquent la pose de cribles sur l'espace, de grilles de lecture, qui peuvent être considérés comme la formulation d'autant d'hypothèses, de questions posées sur l'espace, son essence et sa composition, sa structuration. Ces interrogations se construisent au fil des numéros et permettent d'étendre le périmètre d'investigation en dépit de combinaisons d'éléments hétérogènes, « variables en nature, en intensité et en niveau »<sup>517</sup> et susceptibles de se modifier en fonction des circonstances. Dans ce contexte ce sont les phénomènes naturels qui sont le plus à même de constituer ces points de cristallisation. Dès le n°1 de *La Provence à travers champs*, une définition de la Provence implique autant le soleil, le pittoresque, que les arômes ; dans *La gueuse parfumée*, cette définition passe par les bleus du ciel et de la mer, le vent et encore les parfums. Cette tendance s'impose après la Grande Guerre dans la plupart des revues du pourtour français de la Méditerranée, comme *En Provence*, *Mediterranea*, *Les feuillets occitans* ou *La Corse touristique*.

Au-dehors de ces périmètres se situe souvent la ville, mais non pas le vieux centre historique, redevenu plaisant village, périmètre d'extension des monuments historiques. Seul ce que la ville représente à la fin du 19<sup>e</sup> siècle en termes d'espace *trivial*, une interface politique et commerciale, vers lequel convergent les intérêts strictement matériels, et où se tient l'espace de production industrielle, en dépit de son importance historique, de son prestige patrimonial.

A l'instar de la ville, d'autres emblèmes sont également ambivalents selon les espaces auxquels ils sont associés ; leur symbolique n'est donc pas donnée *a priori* une fois pour toutes. La mer est ainsi synonyme d'évasion et d'altérité dans les revues méditerranéennes, tandis qu'au même moment *La Bretagne touristique* en donne un aperçu contraignant ou tragique.

Cette disparité, ces changements d'échelle donnent l'idée d'un ensemble ouvert, évolutif, ce qui sous-tend une notion de patrimoine de même ordre, non pas constituée à partir de sections-rubriques mais de nuances, multipliant les facettes à l'infini sans pour autant morceler l'ensemble, selon la formule de Duvauchel, de « fantasmagorie au nocturne décor changeant », de « kaléidoscope aux multiples combinaisons »<sup>518</sup>. L'espace est ainsi évoqué, devient un « mélange explosif de réalité

---

<sup>517</sup> Christian Bromberger, « L'ethnologie de la France... », art.cité, § 29. Disponible sur <http://www.revues.org>

<sup>518</sup> Léon Duvauchel, « Devant un feu de tourbe », art.cité, p.84.



vécue, de rationalité et d'émotions », autrement dit, « il a une âme »<sup>519</sup>, et peut devenir le point de ralliement d'une communauté qui a pu s'y reconnaître, s'attachant davantage à un espace de quotidienneté que de savoir. Les modes d'expression retenus, les spécificités sélectionnées ne constituent pas en soi le seuil de distinction de l'espace par rapport à l'extérieur pour exister, mais c'est leur cohérence et leur homogénéité naturelle qui en fait office, et qui les rend inimitables en quelque sorte, en tant que lien spécifique d'une globalité, « mais d'une globalité concrète, accessible, visible, 'palpable' » ! »<sup>520</sup>.

## CONCLUSION DU CHAPITRE CINQ

L'expression du fait local dans la petite revue dénote une approche d'un espace-temps davantage perçu comme constante et comme continuité que comme succession. C'est une approche que la ruralité relaie dans son apparente immobilité, et qu'elle permet de caractériser. Au-delà des éphémérides ou des histoires locales, le regard sur le temps engage toutefois d'autres lectures des traces du passé, notamment celles qui résident dans la mémoire collective. De fait, un tel renouvellement s'exprime à partir d'une introspection collégiale portant sur l'anodin, sur l'intime, sur les composants d'un univers jusqu'alors dépourvu de toute épaisseur historique et politique reconnue, mais dont l'intérêt est désormais manifesté, qu'il convient de protéger *face au progrès*, à l'instar du patrimoine bâti, parce qu'il participe à l'équilibre et à la structuration de la nation dans son ensemble.

La restitution de ce passé n'est plus analytique ou chronologique mais emblématisée, voire itinérante, au milieu des signes de reconnaissance disposés comme sur un paysage. Dès lors l'enjeu véritable de cette mise à plat réside dans la détermination des espaces attachés à ce passé localisé, notamment, dans ses délimitations, ses lignes de force. C'est une démarche de définition qui se distingue en particulier du modèle historique classique attaché au passé national, et qui recourt dans la petite revue à une perception plus immédiate. Il s'agit à la fois d'effectuer une présentation concrète de l'espace célébré en fonction de ses composants mais aussi de mettre à jour les nuances et les cohérences de cet espace, de lui attribuer un certain caractère par rapport à des espaces voisins, autrement dit de l'extraire d'une indifférenciation propre à la ruralité, et en même temps de l'ancrer dans une certaine contemporanéité. L'espace, de ce fait, s'inscrit résolument dans un

---

<sup>519</sup> Pierre Boiral, Jean-Pierre Brouat, « L'émergence de l'idéologie localiste », art.cité, p.43.

<sup>520</sup> *Ibid.*, p.44.

processus de définition évolutif plutôt que fermé, et volontairement accumulatif, expressément collégial, nuancé et à contrepied de définitions univoques.

Cette démarche de détermination du local engagé dans la petite revue de patrimoine amène à reconsidérer le patrimoine disponible non plus exclusivement comme un périmètre d'origine, mais de plus en plus comme un périmètre où la communauté s'affiche à travers ses activités et ses potentialités. Cette évolution entraîne une nouvelle forme de caractéromologie régionale, celle-là élargie à tout élément susceptible d'exprimer cette diversité : pratiques, productions, aménagement des environnements, modes de convivialité, de sociabilité, modes d'expression linguistique et littéraire, qui s'accumulent hors d'un modèle historique de départ plutôt indexé sur la succession et le destin politique. C'est par conséquent un périmètre dans lequel la communauté ne découle plus d'un atavisme ou d'une physiologie mais se génère par elle-même, ne dépend plus d'un point de vue particulariste mais au contraire se situe sur une ligne de fracture – et demeure dans cette ambiguïté – entre promotion des potentiels économiques et préservation des traditions comme autant de secrets d'une dynamique spécifique à l'espace. De même, une telle lecture des patrimoines est susceptible de s'élargir aux espaces présentant des caractéristiques analogues, accompagnant en cela une démarche contemporaine de reconstitution des périmètres régionaux, notamment dans le cadre des réflexions autour de la décentralisation.

Dans ce contexte complexe, le paysage constitue la base de déchiffrement élémentaire et en même temps porte une lisibilité précieuse de ces déterminations, à la fois fondées sur l'analogie, la perception directe, tout en portant une capacité à fédérer des acteurs et des publics, à s'articuler et à stabiliser divers composants entre eux.

## CHAPITRE SIX

### IDENTITES ET MALENTENDUS REGIONAUX

*« Il faut bien en convenir : une revue provinciale est rarement viable dans sa province. La décentralisation – que tout le monde désire en France et à laquelle si peu de gens travaillent efficacement, – ne saurait réussir qu’en empruntant les armes que la centralisation lui fournit. »<sup>521</sup> (Eugène de Ribier)*

#### INTRODUCTION

La définition d’un périmètre d’identification régional, tel qu’il se présente dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle dans les petites revues de patrimoine, se confronte d’emblée à deux problèmes de légitimité : d’une part celui de la lisibilité, de l’attractivité et de l’audience notamment vis-à-vis de l’extérieur ; et d’autre part celui d’une pertinence et d’une proximité en regard aux problématiques de terrain, autrement dit d’une capacité à fédérer en dépit d’une certaine diversité. Or ces deux dimensions présentent des dynamiques contradictoires qu’il faut par conséquent dépasser dans les contenus. Ce travail de dépassement se situe au niveau du périmètre de définition et de ligne de force dans ce qu’il convient de célébrer, qui fassent consensus, qui soient à la fois lisibles et fédérateurs.

Ce double défi pose la question de l’échelle et de la granularité d’un tel périmètre. Or les débats et le contexte national autour de la décentralisation ne sont pas étrangers à l’effort de définition des espaces régionaux dans la petite revue ; ils contribuent à y maintenir la quête d’un consensus à partir de dénominateurs de plus en plus paradoxaux, ceux d’un affichage et en même temps d’une représentativité de ces périmètres.

#### A. RECOMPOSITIONS TERRITORIALES

##### a. Echelle de la région ? échelle du « pays » ?

Les contenus d’une petite revue de patrimoine reposent sur un équilibre entre célébration et valorisation des espaces ; il ne saurait donc être question d’ignorer les problématiques socio-économiques d’une contrée, mais de lui donner une expression en cohérence avec son identité

---

<sup>521</sup> Eugène de Ribier, « A nos compatriotes », *La veillée d’Auvergne*, 1, janvier 1909, p.3.

patrimoniale. Tout cet enjeu se retrouve à l'heure des débats autour de la décentralisation ; l'avocat René Lafarge note dans *Lemouzi* en 1904 : « Il n'est donc pas vrai que les provinces soient mortes. Sans doute, elles ne pourront jamais revivre avec les divisions factices et arbitraires d'autrefois, mais il se créera tout seul des régions, plus conformes aux divisions naturelles, ayant chacune sa vie propre et ses produits. (...) Les communications sont de plus en plus faciles et l'émigration de plus en plus importante. Chaque région apporte ainsi son caractère, et c'est l'ensemble de ces caractères réunis qui forme le caractère général du pays. Voilà en quoi le rôle social d'une région peut être considérable, surtout lorsqu'il s'agit d'une race jeune, émigrant beaucoup. Ainsi envisagée, la région, non plus simple division administrative, mais réalité bien vivante, devient comme une grande cellule du corps social »<sup>522</sup>.

L'un des enjeux du régionalisme est en effet de tenir compte d'une modulation d'échelle au sein du territoire national et parallèlement à une évolution des périmètres internes hérités de l'Histoire. « Quelle est cette organisation politique que nous voudrions restaurer ? à quel moment la fantaisie des administrateurs et des gouvernants a-t-elle respecté cette unité régionale que nous affirmons ? Était-ce au moyen âge, quand la Marche était française, tandis que la vicomté de Limoges relevait du roi d'Angleterre, quand le sol de notre pays était partagé au hasard des héritages, des donations et des conquêtes, entre une multitude de maîtres le plus souvent étrangers ? »<sup>523</sup>

En juillet 1914, une tribune de Fernand Dubief, député de Saône-et-Loire, synthétise un point de vue déjà vrai vingt ans plus tôt, et milite pour une régionalisation réaliste vis-à-vis des modèles issus du passé : « En raison de la rapidité des moyens de transport, notre territoire s'est rétréci. On a pu estimer qu'il est sept fois moindre – et c'est peu dire – en longueur et en largeur, qu'à l'époque de la Révolution. A l'heure actuelle, les départements créés par la Constituante sont donc sept fois trop étroits et leur nombre par suite sept fois trop élevés. Déjà la justice, l'instruction publique, l'administration militaire, celle des eaux et forêts, ont élargi sensiblement le cadre de leur action. Pourquoi n'en ferait-on pas de même pour l'administration générale ? Est-il donc impossible de grouper plusieurs départements d'après la communauté de leurs intérêts, la position géographique, le climat, la population ou même les voies de communication ? Il en résulterait une simplification évidente et des avantages incontestables »<sup>524</sup>.

---

<sup>522</sup> René Lafarge, « Le rôle social du Limousin », *Lemouzi*, 8, février 1904, p.21.

<sup>523</sup> Johannès Tramond, « Le Limousin historique et pittoresque », *Lemouzi*, 9, 1905, p.196.

<sup>524</sup> Fernand Dubief, « Régionalisme », *La Bourgogne d'or*, 129, juillet 1914, p.4.

Outre la question de la mise en valeur des ressources humaines et matérielles des territoires<sup>525</sup>, c'est plus largement la légitimation des nouvelles répartitions au sein du pays qui se pose dès le lancement des petites revues. Les capacités d'intégration à la nation accentuées par le truchement de l'école obligatoire et de la conscription, mais aussi par l'extension de la population urbaine, génèrent par ailleurs un affaiblissement des solidarités anciennes et une perte de repères, laissant les communautés familiales sans recours intermédiaires face à l'administration centrale, échelon intermédiaire qu'il s'agit par conséquent d'identifier au sein de la collectivité nationale.

Face à la sur-importance de l'Etat, de ses attributions et fonctions, la petite revue participe du constat, analysé déjà depuis l'époque du Second Empire, d'une distribution inégale des pouvoirs sur le territoire. Pour toute revue établie et spécialisée sur un périmètre régional, ces thématiques sont récurrentes, ne serait-ce que comme prérequis d'un contenu régionaliste, comme quête d'une « thérapeutique aux malaises produits par cette toute-puissance étatique »<sup>526</sup>, « puisque la province est un tout bien vivant, il est insensé de vouloir tarir en France cette source féconde d'énergie et de vie, il faut la débarrasser des entraves de la centralisation, lui rendre ses libertés, son droit à l'existence »<sup>527</sup>.

« L'acceptation de l'unité nationale, avec une tolérance culturelle pour les anciennes nations, permet donc d'envisager un lieu intermédiaire, qui peut prendre le nom de région »<sup>528</sup>. La démarche à laquelle la petite revue est associée consiste donc autant à définir ce périmètre qu'à l'authentifier comme échelon intermédiaire, hésitant entre granularité de la région ou celle du pays, et dont l'échelle, par conséquent, fait débat tout au long de la IIIe République, même si le département demeure par ailleurs durant toute la IIIe République un maillage de référence, à un moment où « ni le développement économique, ni le changement social n'aboutissent à un véritable aménagement du territoire »<sup>529</sup>.

Cette polarité entre deux formes potentielles d'entités territoriales, région et pays, se distribue en fait selon leurs contextes d'expression. La région est affranchie des considérations historiques, et notamment des anciennes provinces. Elle s'identifie à des périmètres relevant de

---

<sup>525</sup> Cf. Bernard Barraque, « Région, régionalismes et aménagement », *Strates* [En ligne], 6, 1992. Disponible sur <http://www.revues.org>

<sup>526</sup> Victor Nguyen, « Aperçus sur la conscience d'Oc autour des années 1900 », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, PUF, 1977, p.253.

<sup>527</sup> René Farnier, « Johannès Plantadis, régionaliste et félibre », *Lemouzi*, 1922, p.66.

<sup>528</sup> Pierre Pasquini, « De la tradition à la revendication : provincialisme ou régionalisme ? », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.419.

<sup>529</sup> Jean-François Chanut, « Terroirs et pays : mort et transfiguration ? », *Vingtième Siècle*, 69, 2001, p.65. Cf. aussi Marcel Roncayolo, « L'aménagement du territoire, XVIIIe-XXe siècle », dans Jacques Revel (dir.), *Histoire de France. L'espace français*, Paris, Seuil, 1989, p.511-643.

l'aménagement des territoires dans une perspective avant tout de décentralisation et de valorisation des potentiels. Le pays quant à lui demeure du côté des permanences, et s'articule plus nettement avec les provinces historiques. Sous l'artifice des enchevêtrements historiques, de fait, le pays apparaît comme un élément nucléaire, le support d'une entité naturelle<sup>530</sup>. Il est assimilé aux plus hautes origines, tantôt *pagus* mérovingien, tantôt tribu gauloise, tel que le relaient par exemple certains régionalistes, ou encore l'administration de l'Instruction publique, à travers son *Bulletin littéraire*<sup>531</sup>, et se confond fréquemment avec l'idée de petite patrie. « La notion de 'pays' présente le même attrait que celle de province, avec en plus la proximité et l'acuité d'une unité élémentaire »<sup>532</sup>, et dont l'unité repose sur des traits physiques, agricoles, économiques, historico-ethnique, qui s'imposent à la conscience populaire et constitue l'unité d'appropriation identitaire la plus évidente.

C'est Camille Jullian, à partir de 1892 avec la publication de *Gallia*, puis à partir de 1906 par sa monumentale *Histoire de la Gaule*, qui contribue à populariser la notion de pays, en révélant et en articulant sur toute la France une marqueterie de ces éléments de base, caractérisés à la fois par une unité de nature et de peuplement. « Le territoire d'une tribu était d'abord parfaitement délimité, à la fois par les règlements des hommes et par les conditions du sol. C'était un vaste espace de cent mille hectares en moyenne, renfermant au centre ses terres cultivées, protégé à ses frontières par des obstacles continus, forêts ou marécages, montagnes ou larges eaux. Tous les membres d'un de ces groupes se reconnaissaient chez eux en deçà de ces limites. Puis, fort souvent, chacun de ces territoires coïncidait avec une des petites régions naturelles, un des "pays" de notre France [...]. Ce lien entre le sol et les hommes de ces tribus était si naturel et si puissant qu'après deux mille ans de vie nationale, la plupart des "pays" de France observent encore une manière à eux de parler, de penser et de travailler »<sup>533</sup>.

Le « pays » est comme la petite patrie l'horizon prêté à la conscience populaire, à travers un enseignement du territoire national et de ses subdivisions ; c'est la microrégion, médiation entre l'individu et la grande patrie abstraite, « espace social concret plus réel que la construction

---

<sup>530</sup> Jean-Claude Chamboredon, « Carte, désignations territoriales, sens commun géographique : les "noms de pays" selon Lucien Gallois », *Études rurales*, 109, 1988, p.9.

<sup>531</sup> « Des divisions fondamentales du sol français », *Le Bulletin littéraire*, 2/1, 1888.

<sup>532</sup> Jean-Claude Chamboredon, « Carte, désignations territoriales... », art.cité, *Études rurales*, 109, 1988, p.35.

<sup>533</sup> Camille Jullian, *Histoire de la Gaule, livre II : La Gaule indépendante*, (1908), cité dans Philippe Boissinot, « Sur la plage emmêlés : Celtes, Ligures, Grecs et Ibères dans la confrontation des textes et de l'archéologie », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 35/2, 2005, p.34.

géométrique »<sup>534</sup> du département, peut-être aussi une manière d'exprimer des espaces de déplacement et d'interaction classiques, face à l'intensification des échanges et de la mobilité.

Cette démarche se fonde sur l'hypothèse d'une conscience géographique innée qui doit aboutir sur la désignation spontanée d'espaces de référence, « objets de l'adhésion et de l'identification populaire ». « C'est au tournant du siècle que les « pays » font leur apparition à la fois dans des projets de réforme administrative et dans la littérature scientifique issue de l'école vidalienne. Pierre Foncin publie, en 1898, *Les pays de France* et Paul Vidal de la Blache ouvre, en 1903, *L'Histoire de France* de Lavis par un *Tableau de la géographie de la France* qui est une « peinture de la France des pays », avant de revenir l'année suivante sur la question des « pays » dans un article publié dans la *Réforme sociale*, l'organe des Leplaysiens »<sup>535</sup>.

La contribution scientifique des géographes à la définition des niveaux internes entre Etat et individus, de même qu'à la réflexion, aux débats et aux analyses autour des pays, court sur la période de 1895 à 1920<sup>536</sup>. Il en ressort une image de la nation envisagée sur le double maillage de la région et du pays, et surtout considérées toutes deux comme entités naturelles, mais d'intérêt et d'échelle différente. Les fondements légitimes sur lesquels s'appuie ce double maillage se trouvent donc simultanément convoqués en fonction d'une même ancienneté, un même type de liens qu'ils tissent entre les hommes et leur milieu, de mêmes représentations vernaculaires dont ils sont porteurs. « C'est peut-être l'accumulation de sens portés sur le paysage qui a contribué, à terme, à en faire des entités naturelles inscrites dans l'éternité d'une origine immémoriale »<sup>537</sup>. Ainsi cette description du Limousin en tant que région en 1927 :

« Les Plateaux forment à la Montagne un vaste socle qui, graduellement, s'abaisse vers le sud-ouest, l'ouest et le nord. A travers ses ondulations légères l'œil devine les vallées profondes et encaissées. Pareil à un parc ou à un bocage le pays se déroule, profond et vert. La Combraille se soude à la Montagne par Crocq et Bellegarde. Dans la vallée de Chambon, son ancienne capitale, la Voneize s'unit à la Tarde : 'En juin, il n'est pas, comme l'a dit Louis Lacrocq, de lieu où l'or des genêts fasse une parure plus éclatante à la terre'. La Creuse, rapide et claire, sert d'axe à la Haute-Marche et, après avoir arrosé Aubusson, reçu à Fresselines la

---

<sup>534</sup> Jean-Claude Chamboredon, « Carte, désignations territoriales... », art.cité, *Études rurales*, 109, 1988, p.34.

<sup>535</sup> Annie Bleton-Ruget, « 'Pays' et nom de pays. L'invention de la Bresse louhannaise, *Ruralia*, 8, 2001, §4 à 8 [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 24 juillet 2015].

<sup>536</sup> Jean-Claude Chamboredon, « Carte, désignations territoriales... », art.cité, *Études rurales*, 109, 1988, p.35.

<sup>537</sup> Annie Bleton-Ruget, « 'Pays' et nom de pays... », art.cité., §4 à 8.

petite Creuse et la Sedelle à Crozant, elle quitte le pays limousin. La Gartempe aux belles eaux traverse la Basse-Marche et ses prairies ; autour de Bellac et du Dorat se trouvent les meilleures terres. La région vitale du Haut-Limousin c'est le bassin de la Vienne, qui arrose Limoges où bat le cœur du pays.

Les plateaux du Bas-Limousin s'inclinent vers le sud-ouest. La Vézère, la Corrèze et la Dordogne y coulent en des paysages magnifiques, tour à tour sauvages et souriants. Uzerche. Tulle, Argentat et Beaulieu sont parmi les perles du Bas-Limousin que le pays de Brive enrichit des fruits de ses jardins »<sup>538</sup>.

#### b. Ambiguïtés d'une réflexion régionaliste en termes d'identité locale

Dans cette réflexion le discours de la petite revue se confronte toutefois à une autre question, celle de l'identification d'unités viables et autonomes, capables de « prendre des initiatives et de gérer librement leurs intérêts »<sup>539</sup>, c'est-à-dire capables d'associer un spectre aussi large que possible de réalités territoriales, des métropoles comme des espaces ruraux relevant de caractéristiques plus traditionnelles, avant tout en fonction des « affinités économiques nouvelles »<sup>540</sup> qui se dessinent à l'aube du 20<sup>e</sup> siècle.

La diversité interne de tels périmètres nécessite par conséquent une articulation entre pôles de différentes natures. C'est particulièrement le cas de *La veillée d'Auvergne* basée à sa fondation en 1909 sur une région naturelle plutôt qu'une province, le Massif central, tout d'abord explicitement étendue au Limousin et au Rouergue. De même *Le pays d'Ouest*, fondée en 1911 à Poitiers, correspond au Centre-Ouest, c'est-à-dire au réseau desservi par le chemin de fer partant de la Gare Montparnasse et relevant des *chemins de fer de l'État* tel qu'il se présente alors, c'est-à-dire à partir des rives de la Loire et à l'exception de Bordeaux, autrement dit le périmètre des anciennes provinces du Poitou, de l'Aunis, de la Saintonge et de l'Angoumois. Après la Grande Guerre, *Le réveil breton*, *La vie alpine* ou encore *Méditerranée* s'adosent également à des régions naturelles : le massif armoricain, l'arc alpin et le bassin méditerranéen. Dans une plus modeste mesure *Lemouzi* et *La Picardie littéraire* expriment dès le début du 20<sup>e</sup> siècle un même périmètre novateur à travers des réalités contemporaines : le premier sur une partie du Massif central desservi par le réseau Paris-Orléans ; le second sur une zone tampon entre la région parisienne et le Nord de la France.

---

<sup>538</sup> Paul-Louis Grenier, « Le Limousin et la Marche », *Lemouzi*, 1927, p.77.

<sup>539</sup> Pierre Buffière, « Propos limousins », *Lemouzi*, 8, mars 1904, p.99.

<sup>540</sup> Bernard Barraque, « Région, régionalismes et aménagement », art.cité, § 16. Disponible sur <http://www.revues.org>



Le périmètre fluctuant de la sphère d'évocation de *La Jeune Picardie* exprime en cela la difficulté de définir de vrais contours qui soient indépendants de l'héritage historique. La référence à laquelle s'identifie la jeune revue oscille entre le département de la Somme, l'espace linguistique du français-picard, la nation picarde telle qu'on la définit au Moyen Age à l'Université de Paris, l'ancienne ligne de front du royaume de France, etc. avant, à partir de sa deuxième année, de se stabiliser sur un périmètre de traditions populaires, en même temps qu'elle ancre ses contenus dans la collecte folkloriste.

Dans le cadre des débats autour de la réorganisation régionale française, Jean Choleau, président de la Fédération régionaliste de Bretagne et auteur de *L'expansion bretonne au 20<sup>e</sup> siècle*, s'oppose notamment en 1923 au nom de « la question de l'intégralité de la Bretagne » à « l'idée de statu quo territorial »<sup>541</sup> ; il promeut l'idée d'une extension économique de l'espace, au-delà des limites « historiques » supposées imposées par une France victorieuse, en direction d'une continuité territoriale et historique constituée par un Massif armoricain, limites naturelles à l'intérieur desquelles existe déjà une émigration bretonne, mais aussi de mêmes conditions ou contraintes de production.

Valorisation du patrimoine et en même temps dynamique locale donc ; deux extrémités d'un spectre éditorial qu'exprime Hubert-Fillay sur l'échelle plus modeste du *Jardin de la France* quand il entend : « mettre en valeur le coin de terre où l'on vit, faire connaître et défendre ses beautés naturelles et ses monuments historiques ; faire apprécier les produits du sol et de l'industrie, répandre les œuvres de ses écrivains, de ses peintres, célébrer ses enfants les plus remarquables, créer des centres d'émulation artistique ; participer en toutes circonstances à la vie de la cité pour lui donner un peu d'originalité, sinon de beauté ; chercher à sauver la langue, les traditions intéressantes, les vieux métiers de l'oubli ; ouvrir des musées des arts et métiers de chez nous ; organiser des expositions ; publier une revue, reflet de la vie intellectuelle de notre terroir ; maintenir entre les intelligences et les cœurs des liens durables d'estime, de confiance et d'amitié »<sup>542</sup>.

C'est cette dualité du dynamisme local et de la défense des traditions qui entretient une certaine ambiguïté, dans la mesure où les réflexions autour de la réorganisation régionale se portent sur des cadres adaptés à une certaine modernité : régions naturelles, régions économiques,

---

<sup>541</sup> Jean Choleau, « Discours Programme prononcé au banquet de clôture [de la Semaine bretonne de Quimper, septembre 1923] », *Le réveil breton*, 13/13, octobre-décembre 1923, p.9-15.

<sup>542</sup> Frédéric Lesueur, « Souvenirs sur Hubert Fillay », art.cité, dans Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France, op. cit.*, p.39.

peu compatibles avec un espace de la vie quotidienne compris, selon l'expression d'Alain Corbin « entre la cloche et la borne »<sup>543</sup>.

De fait, « la majorité des vingt-et-un projets de redécoupages régionaux entre 1850 et 1911 se focalise sur l'identification de capitales régionales et de leurs zones d'influence respectives, suffisamment peu nombreuses pour faire contrepoids à Paris »<sup>544</sup>. De même Charles-Brun dans *L'action méridionale*, précise en juillet 1902 : « il semble un peu contradictoire que de réclamer, quand on est décentralisateur, la création de centres. Veut-on pourtant aller à l'émiettement absolu ? (...) Si l'on prétend décentraliser sérieusement, il convient, non point tant de créer des centres que de favoriser ceux qui existent déjà, par la force des choses : tradition, nécessité économique, position géographique »<sup>545</sup>. Dans le même ordre, « il convient d'animer une vie intellectuelle susceptible de maintenir un équilibre sociologique en province, un équilibre économique, et une protection des sites<sup>546</sup> », et ainsi de soutenir l'expression d'une diversité au niveau du territoire.

Certes Hubert-Fillay, comme Charles-Brun, expriment l'intérêt qu'il y a à constituer des pôles d'attractivité, de les faire revivre à travers la « légende » des lieux, à travers un style, une inspiration comme clef de la prospérité locale, mais à condition de « ne pas s'épuiser à suivre des usages évanouis »<sup>547</sup>, qui ne sauraient relever du génie héréditaire mais d'une simple matière à érudition. Il s'agit en revanche de prendre conscience des forces utiles que ce génie représente. C'est le cas de certains contenus de *La Bretagne touristique*, pour lesquels des personnalités sont appelées à s'exprimer sur des problématiques très ancrées dans le terroir. Ainsi François Taldir Jaffrennou, héraut de la bretonnité du premier 20<sup>e</sup> siècle, auteur du *Bro goz ma zadou*, présenté aujourd'hui comme l'hymne breton, signe un article très documenté en tant que « cidrier à Carhaix » sur la question de la production contemporaine en Bretagne.

De même plusieurs titres, comme *Franche-Comté et monts Jura*, *Le réveil breton*, *En Provence*, saluent la relance après la Grande Guerre du débat sur la réorganisation du pays en régions qu'ils entendent accompagner : « Les régions s'organisent ! Le régionalisme préside à cette transformation profonde. Renaissance féconde par les résultats magnifiques qui nous sont promis, le

---

<sup>543</sup> Jean-Claude Chamboredon, Jean-Philippe Mathy, Anne Méjean, *et al.*, « L'appartenance territoriale... », art.cité, p.70.

<sup>544</sup> Bernard Barraque, « Région, régionalismes et aménagement », art.cité, § 12. Disponible sur <http://www.revues.org>

<sup>545</sup> Jean Charles-Brun, « La décentralisation », *L'action méridionale*, 1/1, juillet 1902, p.5.

<sup>546</sup> Cf. Anne-Marie Thiesse, « L'invention du régionalisme à la Belle Epoque », *Le mouvement social*, 160, 1992, p. 11-32.

<sup>547</sup> Hubert-Fillay, « La région dans ses rapports avec le commerce, l'industrie et les arts », *La vie blésoise*, 2/13, juin 1905, p.5.

Régionalisme va infuser dans l'organisme désuet de l'Etat un sang jeune, pur, ardent, qui fera la France plus forte, plus riche, et contribuera à son plus grand rayonnement dans le Monde. (...) Comme nous entendons donner au terme Région son sens le plus étendu, notre Revue s'intéressera à tous les sites et à toutes les villes qui, bien que n'appartenant pas à la Provence géographiquement parlant, ont, avec elle, une étroite parenté ethnique et linguistique. Exalter la Région provençale ; procurer, en l'étudiant, à ceux qui la connaissent, le moyen de l'aimer davantage ; la faire connaître à ceux qui l'ignorent (si toutefois il en existe encore) ; telles sont les raisons qui nous ont incités à créer cette Revue »<sup>548</sup>.

Toutefois si cette implication s'exprime avec un tel enthousiasme, la petite revue demeure avant tout le lieu d'une interrogation récurrente par rapport au mouvement régionaliste, interrogation qui positionne en quelque sorte ses contenus en contrepoint dans la mesure où le régionalisme demeure avant tout fonctionnel et non identitaire<sup>549</sup>, et en tout cas éloignée d'une identité populaire qui aspire plutôt à une authenticité d'expression. Dès 1897, à la fondation du *Bouais-Jan*, V. Savary s'inquiète de passer dans cet effort de décentralisation à côté de l'essentiel : « Nous ne sommes guère de ceux qui maudissent le progrès, tout au contraire ; nous voudrions simplement qu'on cessât de prononcer ce mot à tout propos et surtout hors de propos. Toute gestation est laborieuse ; tout enfantement douloureux. La mort ! la vie ! contradiction ? non pas : deux aspects d'une même chose. Mais ne confondons pas moyen et but. C'est précisément parce que nous voyons s'éteindre et mourir certaines choses qui furent belles, des usages touchants dans leur simplicité naïve, que nous nous efforçons de préparer demain. Ces grands troupeaux humains industrialisés nous inspireraient presque autant d'aversion que la primitive sauvagerie, si nous n'entrevoions comme une étape nécessaire avant les marches futures. L'enfant va naître. Conçu, bien qu'en pleine tourmente, dans la robustesse et l'amour, ou bien, hélas ! fruit chétif de moelles épuisées !... »<sup>550</sup>

Or les périmètres régionaux, qu'ils relèvent d'ensembles naturels ou économiques, ne sont pas assez jointifs avec les modèles culturels attachés aux traditions locales. Cette ambiguïté éclate au grand jour au sortir de la Grande Guerre, au moment où sont dénoncés pour leur manque de profondeur, leur manque de lisibilité les périmètres d'aménagement, alors que la logique en termes de valorisation de la culture régionale, suppose que les régions soient identifiées par des caractéristiques, « ancrées dans les temps les plus reculés » et spontanément, pacifiquement

---

<sup>548</sup> Louis Laget, « Notre programme », *En Provence*, 1/1, mai 1923, p.2.

<sup>549</sup> Annick Percheron, « L'opinion et la décentralisation ou la décentralisation apprivoisée », *Pouvoirs*, 60, 1992, cité dans Claude Dargent, 2001, « Identités régionales et aspirations politiques : l'exemple de la France d'aujourd'hui », *Revue française de science politique*, 51, 5, p.804.

<sup>550</sup> Victor Savary, « L'armoire et les menuisiers sculpteurs », *Le Bouais-Jan*, 2/7, avril 1898, p.103.

« irréductibles à la culture englobante<sup>551</sup> ». Ainsi en 1927 Paul Arrighi rejette le terme même de régionalisme, « doctrine administrative et politique »<sup>552</sup>, et se cantonne au domaine purement culturel<sup>553</sup> : « Laissons donc le régionalisme aux législateurs ou aux esprits approximatifs »<sup>554</sup>.

### c. L'homogénéité des périmètres régionaux en question

Loin de s'en tenir au constat d'une incompatibilité, la petite revue se veut au contraire un lieu d'expression où la conciliation entre tradition et progrès est tentée, de même qu'un travail de consensus au-delà des disparités d'échelles entre espace de capacité et espace d'identification. Son processus éditorial va donc consister à assumer une harmonisation à l'intérieur de son périmètre, à affirmer une logique en dépit d'éléments différents qui malgré tout permettent de la définir toute entière. Toutefois elle prête en soi à paradoxe, dans la mesure où l'identité liée à un territoire demeure fonction de l'homogénéité et de la cohérence de ses composants, notamment au sein d'un réservoir de caractères distinctifs par rapport à des espaces voisins. C'est d'ailleurs à cette condition que cette logique définitoire permet de donner à voir l'« âme » d'un espace. De même pour que se forme une communauté, l'appropriation symbolique d'un tel espace suppose d'être relayée par des éléments reconnus par tous, ce qui inversement suppose l'élimination, le refoulement, même temporaire, de ce qui peut diviser.

En l'absence d'un tel potentiel caractéristique homogène, un prélèvement et un assemblage de constantes éparses, de portions sur tout l'ensemble de l'espace régional ne suffit pas pour constituer un assemblage lisible. L'identité culturelle implique une homogénéité aussi spontanée qu'évidente aussi bien sur le centre que sur les périphéries de l'espace. Or « comment produire de l'unique à partir du multiple ? »<sup>555</sup> La muséographie régionale constitue en la matière une tentative d'articulation – et de sélection – de variétés en vertu d'un fil directeur, d'un tronc commun, entre « différents facteurs susceptibles de susciter 'une prise de conscience régionale' »<sup>556</sup>. Toutefois une telle perception évolue se construit, peut être mise en avant ou se dissiper selon les enjeux et les

---

<sup>551</sup> Marie-Hélène Guyonnet, « Une Provence 'éternelle' : les musées félibréens », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.396.

<sup>552</sup> Paul Arrighi, « La Corse », *Mediterranea*, 1/3, mars 1927, p.153.

<sup>553</sup> Francis Pomponi, « Le régionalisme en Corse dans l'entre-deux-guerres (1919-1939) », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, PUF, 1977, p.404.

<sup>554</sup> Paul Arrighi, « Deux œuvres, un programme », *Ularicciu*, 1, mai 1926, p.4.

<sup>555</sup> Christian Bromberger, Mireille Meyer, « Cultures régionales en débat », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.359.

<sup>556</sup> Philippe Vigier, « Régions et régionalisme en France au XIXe siècle », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, PUF, 1977, p.165.

problématiques du temps, la crédibilité des aménagements<sup>557</sup>, il peut constituer un élément fédérateur ou bien une intuition sans suite.

La question de l'harmonisation des pratiques idiomatiques sur une échelle régionale constitue en la matière une comparaison tout à fait éclairante, ceci plus spécifiquement dans le Midi de la France, en vertu du mouvement félibréen créé autour de Mistral, notamment de la publication de l'*Armana provençau* à partir de 1855, modèle majeur dont les identités naissantes s'inspirent, et qui influence les réflexions autour d'une harmonisation dynamique des composantes au sein d'un même espace. La conscience d'oc, plus qu'une totalité spontanée, immédiate, surgit en effet d'une volonté d'interprétation, une volonté d'aspirer à l'« uniformité »<sup>558</sup>, notamment en s'attachant à reconstituer une grammaire, un vocabulaire de haute origine, à « minimiser les différences dialectales, conséquences de sept siècles de décadence et de rendre à l'occitan la dignité d'une langue moderne »<sup>559</sup>, démarche de normalisation linguistique donc en dépit de « dissemblances avec la culture de terroir, qui survit discrètement dans la sphère privée »<sup>560</sup>.

La forme néo-romane telle que la promeut Mistral, qui est fixé par le *Tresor dóu Felibrige* publié en 1879, représente vis-à-vis du reste des formes d'oc une tentative décisive pour transcender les différences et constituer un focus unique susceptible de fédérer toute une identité régionale, tout en présentant en même temps le principe d'une articulation d'un modèle dominant avec des modèles secondaires, à d'autres traditions du Midi, de manière fédérale sur l'ensemble du périmètre de pratique d'Oc.

Toutefois une démarche de normalisation comme celle amorcée dès le Second Empire, qui touche à la question linguistique des pays d'oc, ne suppose pas seulement de relayer une élaboration cohérente, ni d'assurer le succès ou l'efficacité d'une diffusion. La dynamique d'une telle valorisation linguistique, en vue d'effectuer une restauration, une cohérence de la langue, entraîne une certaine exclusivité des contenus et par conséquent éloigne la revue qui la relaie d'une nécessaire diversité évocatoire en faveur d'une expression et d'une création littéraires et grammaticales exclusives<sup>561</sup>. Elle suppose de saturer une production éditoriale, ce que révèle

---

<sup>557</sup> Cf. Christian Bromberger, « L'ethnologie de la France... », art.cité, § 28. Disponible sur <http://www.revues.org>

<sup>558</sup> Gabriel Azais, *Dictionnaire des idiomes romans du midi de la France*, Montpellier, Société des études des langues romanes, 1877, t.1, p.X.

<sup>559</sup> Sylvie Sagnes, « Unité et (ou) diversité de la (des) langue(s) d'oc, histoire et actualité d'une divergence », *Lengas* [en ligne], 71, 2012, § 4. Disponible sur <http://www.revues.org>

<sup>560</sup> Ronan Le Coadic, « Les contrastes bretons », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.377.

<sup>561</sup> Cf. Marie-Noële Denis, « Le dialecte alsacien : état des lieux. », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.366.

l'analyse des publications littéraires et poétiques de l'espace provençal durant tout le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle<sup>562</sup>.

Ainsi, en marge de la publication d'outils grammaticaux ou lexicographiques, les contenus explicitement rattachés à l'expression et à la valorisation linguistique occupent l'essentiel des contributions, notamment par une surreprésentation de publications de pièces de poésie, chanson ou comédie, fictions. L'expression linguistique ne pouvant être l'approche exclusive d'une célébration des espaces<sup>563</sup>, cette préoccupation autour des pratiques linguistiques constitue un axe éditorial qui demeure par conséquent hors de notre champ d'étude. De même, de telles tentatives d'uniformisation régionale peinent à éviter un écart entre les pratiques culturelles naissantes d'un lectorat plutôt porté sur certaines immédiatetés, et la promotion d'une langue littéraire puisée aux meilleures sources, mais condamnée à une expression maniériste. C'est ce qui éclaire le maintien à un usage subsidiaire des langues régionales dans la petite revue de patrimoine, dans lesquelles « la langue des Anciens », « la langue de la Terre », constituent autre chose qu'un périmètre linguistique à promouvoir, et au contraire à travers qui sont évoqués échanges de solidarités<sup>564</sup>, « tendresse, humour, nostalgie, propres à l'usage du patois »<sup>565</sup>.

Certes, de la perfection et de l'homogénéité de la langue, on en déduit la perfection de la société dont elle est issue. Ce qui échappe à cette restauration risque fort d'être abandonné aux illettrés, de se recouvrir d'une coloration folklorique, et de compter parmi les critères d'une expression péjorative de la rusticité. Or, c'est précisément ce contre quoi s'exprime la petite revue : « les patois ne sont point, comme on le croit communément, du français corrompu ; ce sont les débris des anciens dialectes provinciaux que les événements ont fait déchoir du rang de langues officielles à celui de langues purement parlées »<sup>566</sup>. Ce qu'exprime Jacques Méniger en faisant référence dans *Le Bouais-Jan* à la tradition des vaudevilles et à ses formes nouvelles, en se demandant « si nous ne

---

<sup>562</sup> « Par l'importance des tirages et de l'offre éditoriale, l'expression félibréenne en vient sous sa seule forme littéraire à occuper une place telle que l'émergence de modèles parallèles et d'une plus grande variété s'en ressent. A la fin des années 1870, les félibres deviennent majoritaires, en nombre de titres et d'auteurs, dans le corpus de l'écriture publiée en occitan. Par la suite, leur poids ne fera que croître, au détriment des auteurs non-félibres, qui n'arriveront jamais à monter une structure associative « capable de faire face à l'offensive des disciples de Mistral » (Philippe Martel, « Le petit monde de l'édition en langue d'oc au temps des Félibres (seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 159, 2001, p.157). « Dans l'ensemble le verdict est clair : ce qui n'est pas félibréen est appelé à devenir de plus en plus marginal, par disparition progressive des auteurs et peut-être aussi de leur public. » (*ibid.*, p.161).

<sup>563</sup> Cf. Philippe Martel, « Une norme pour la langue d'oc ? Les débuts d'une histoire sans fin », *Lengas*, 72, 2012, p.17.

<sup>564</sup> Cf. Annette Brasseur, « Littératures dialectales de la France, diversité linguistique et convergence des destins, études réunies par Françoise Viellard [c.r.] », *Revue du Nord*, 354, 2004, p.237.

<sup>565</sup> Catherine Bougy, « La littérature dialectale en Normandie au XIX<sup>e</sup> siècle : un renouveau venu des îles », *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 159, 2001, p.151.

<sup>566</sup> Jacques Méniger, « Le dialecte normand », *Le Bouais-Jan*, 2/7, avril 1898, p.99.

ferons pas, nous aussi, œuvre utile, comme nos vieux trouvères, en faisant revivre, pour notre agrément, le caractère, le langage et les coutumes des assemblées d'chez nous »<sup>567</sup>.

De même, Camille Leymarie évoque dans *Lemouzi* le lien intime qui associe patois et sociabilité rurale. A défaut d'être une langue politique, voire avant même d'être une langue politique, la pratique linguistique est en quelque sorte le véhicule liturgique d'un ensemble de commensalités, mais aussi d'usages, de pratiques : les fêtes, les travaux des champs, etc., exprimées par des « poésies qui étaient chantées autrefois aux frairies, aux noces, aux joyeuses réunions des vendanges et de la moisson, enfin dans les auberges et les cabarets les jours de foires et de marchés »<sup>568</sup>, à travers aussi des jeux de citations d'interjections, de termes techniques, de refrains, qui sont relayés, publiés dans les petites revues, et dont la fraîcheur et la force évocatoire surpassant la stricte défense de la langue.

Loin d'alimenter certaines orientations pré-nationalistes, l'usage du patois constitue donc dans la petite revue avant tout le discernement d'une psychologie collective, qui unit « la simplicité à la grandeur »<sup>569</sup>, où se trament des « petites épopées collectives », où sont évoquées « les joies et les souffrances, pour tout dire les mœurs et la physionomie de ce peuple »<sup>570</sup>, cette saveur rustique appelée à représenter le vieux fond de « bel et bon français » face au cosmopolitisme desséchant et impersonnel de la capitale et à ses serviles imitations. Il représente l'originalité, l'authenticité du peuple, dépositaire du génie national : « Des choses qu'on ne traduit pas avaient de telles résonances que, pour peu que l'on écoutât le Papet, il ressuscitait à chaque histoire le passé paysan de chez nous, et son charme, et sa poésie... »<sup>571</sup>

A l'instar de la célébration des sites ou des tempéraments locaux, la promotion idiomatique est par conséquent chargée de manifester la beauté et le caractère d'un espace à travers un esprit, une sagesse des locuteurs, « philosophie transcendante », en dépit d'une forme demeurée altérée par l'abandon de la production littéraire et de la spéculation intellectuelle. « Ce n'est point là un paradoxe. Du reste, si le paysan a abandonné et oublié sa langue, il s'est ressaisi complètement dans les proverbes ; leur forme a toujours le contour d'une ciselure. Il y a de la brièveté et de l'incision, de l'image et du coloris, de la pénétration et du trait ; du contraste comme pour faire jaillir la lumière du choc ; et souvent aussi, de l'ironie. Le limousin a beaucoup du gaulois, et il n'en ménage pas le sel. Je ne

---

<sup>567</sup> J[acques] M[éniger], « Le biau Hardel et la chopeine », *Le Bouais-Jan*, juillet 1897, 1/14, p.211.

<sup>568</sup> Camille Leymarie « Les chansons rustiques du Limousin », *Lemouzi*, 1905, p.210.

<sup>569</sup> Jacques Méniger, « Le dialecte normand », art.cité, p.99.

<sup>570</sup> *Ibid.*, p.100.

<sup>571</sup> Dominique Blanc, « Lecture, écriture et identité locale... », art.cité, § 40. Disponible sur <http://www.revues.org>

crains pas de le dire, un des chefs-d'œuvre de la langue limousine, c'est le proverbe. Aucun penseur et aucun écrivain ne diminuerait sa gloire en signant cette œuvre de son nom »<sup>572</sup>.

#### d. L'idée d'un consensus autour des productions territorialisées

L'identification d'une homogénéité entre patrimoine traditionnel et composition d'un périmètre régional s'oriente donc du côté des pratiques qui demeurent inscrites dans une certaine contemporanéité. C'est notamment vrai autour des problématiques du renouvellement d'une production locale et plus spécifiquement en faveur d'une définition d'un espace de production régionalisée capable notamment de répondre au défi que représente le déclin des activités artisanales et leur incapacité supposée à résister à une production industrielle normalisée, loin de l'impression de mélancolie stérile qui s'attache à ce type de publications, ou encore d'une promotion orientée sur sa seule activité touristique, bien qu'il s'agisse à cet égard d'un certain approfondissement de l'attractivité locale, insérée dans une valorisation économique plus large, et qu'elle se situe au croisement d'un nombre plus important d'enjeux, comme on l'a vu au chapitre 1.B. L'argument de *La Corse touristique* découle du constat que l'espace régional, « presque indifférent aux choses de son temps, laisse couler ailleurs que chez lui le Pactole qui roule à la suite du tourisme moderne »<sup>573</sup>. Déjà dans *Lemouzi* est soulignée la faible attractivité locale découlant du « peu de ressources qu'offre le Limousin au point de vue du confort moderne, l'insuffisance des moyens de transport, et l'absence de publicité, de réclame, qui sont pour beaucoup dans cette méconnaissance »<sup>574</sup>.

Toutefois, la petite revue reste au-dehors de toute stratégie organisationnelle ou logistique. Elle laisse la réflexion sur les aménagements à développer aux soins des syndicats d'initiative et des structures ayant « pour but essentiel de faire connaître tout ce qui est de nature à intéresser et à attirer les voyageurs ». A savoir « l'amélioration des moyens de transport, par chemins de fer, voitures ou cars ; l'installation hygiénique et moderne des maisons et hôtels ; la conservation des sites et monuments ; le développement des bonnes routes et des parcs publics ; en un mot, l'ensemble des progrès qui peuvent augmenter la circulation et le confort »<sup>575</sup>.

« Loin de nous la prétention d'apporter à ces problèmes des solutions définitives, ni même d'en hâter la réalisation. Notre rôle est plus modeste : nous désirons, dans la mesure du possible, établir la liaison entre le touriste et l'hôtelier, entre l'étranger et l'habitant, entre le

---

<sup>572</sup> Marcellin Gorse, « Les proverbes », *Lemouzi*, 2/17, juin 1896, p.159.

<sup>573</sup> Johannès Plantadis, « 'Vers le Limousin' », *Lemouzi*, 9, juillet 1905, p.193.

<sup>574</sup> *Ibid.*

<sup>575</sup> *Ibid.*



client et l'annoncier ; nous voudrions attirer l'attention du voyageur sur notre pays, l'intéresser à nous, et lui montrer que nous nous intéressons à lui, non pas seulement comme un commerçant s'intéresse au client que le hasard lui amène, mais comme un ami s'intéresse à l'hôte que Dieu et la publicité lui envoient. (...) Tout homme curieux de l'humanité, et qui ne se contente point de la parcourir avec un guide et un kodak, ne peut que nous aimer davantage en nous connaissant mieux »<sup>576</sup>.

Ainsi les tâches sont clairement délimitées : à la petite revue revient un rôle de sensibilisation. Ainsi pour *Lemouzi*, qui se soucie de réunir « les éléments constitutifs d'un 'syndicat d'initiative' », tandis que les sociétés satellites d'excursionnistes<sup>577</sup> « ont pour but essentiel de faire connaître tout ce qui est de nature à intéresser et à attirer les voyageurs. L'amélioration des moyens de transport, par chemins de fer, voitures ou cars ; l'installation hygiénique et moderne des maisons et hôtels ; la conservation des sites et monuments ; le développement des bonnes routes et des parcs publics ; en un mot, l'ensemble des progrès qui peuvent augmenter la circulation et le confort constitue l'œuvre très vaste des Syndicats »<sup>578</sup>, qui peut également exciter « le zèle de ses adhérents pour l'organisation d'excursions, l'ouverture de cours et conférences, l'organisation d'un musée, d'une bibliothèque », encourager « la publication de guides et de livres illustrés, sur le pays, l'organisation de conférences, de fêtes, de concours de tourisme et des sports, qui s'y rattachent (courses, jeux, pêche, chasse, hippisme, nautisme, etc.) ; en un mot tout ce qui pourra aider, non-seulement à faire connaître et aimer notre région, mais encore à développer ses richesses et sa prospérité »<sup>579</sup>. Le regroupement de ces seules préoccupations ne saurait dans l'esprit de Plantadis qui s'exprime en 1905 à propos de ces associations, avoir des points communs avec *Lemouzi* qu'il dirige, même si la porosité des deux genres demeure une constante, comme c'est le cas de *La Bourgogne d'or*, en 1903, de *Pyrénées-Océan*, en 1905, ou encore de *L'île de beauté*, en 1906 en tant qu'organe de la Fédération des syndicats d'initiative de la Corse.

A partir des années 1920 un certain renouveau éditorial se fait jour dans des formules résolument culturelles et clairement adossées à une promotion touristique, avec des titres comme *La Corse touristique*, plus particulièrement orientée sur les structures d'accueil ; *La Bretagne*

---

<sup>576</sup> [François Pietri], « A nos lecteurs », *La Corse touristique*, 1, décembre 1924, p.1-2.

<sup>577</sup> La revue *Lemouzi* appartient à un même réseau d'auteurs que plusieurs structures identifiées dans la promotion et le développement du tourisme. L'un de ses principaux acteurs, Louis de Nussac fonde en 1887 une Société amicale d'excursionnistes, dont le secrétariat est ensuite assumé par *Lemouzi*. Cette revue se jumelle par ailleurs avec deux sociétés actives dans l'excursionnisme : la « Ruche corrézienne » en 1892, « Vers le Limousin » en 1905.

<sup>578</sup> Johannès Plantadis, « 'Vers le Limousin' » art.cité, p.193.

<sup>579</sup> *Ibid.*, p.196

*touristique*, dans la promotion d'une activité artistique et créatrice régionales ; *La vie alpine*, dans une attention portée à la pratique de l'alpinisme.

« *La Corse touristique* a certainement l'ambition de devenir, un jour prochain, le véritable vade-mecum d'une clientèle extérieure qu'elle va contribuer à grossir. Nous la voyons lues bien consultée dans tous les bureaux d'agences de voyage, de compagnies de transports, de syndicats d'initiative. En même temps que des horaires tenus à jour, des indications pratiques sur les meilleures façons de voyager et de séjourner en Corse, elle apportera à la clientèle du dehors comme un avant-goût de la luminosité et des tableaux expressifs qui sont la spécialité de l'île et auxquels aucun peintre, si on veut bien le reconnaître, n'a jamais pu assouplir son talent »<sup>580</sup>.

C'est plus largement l'une des préoccupations originales de la petite revue que « d'appeler l'attention publique », sans séparer « le renouveau intellectuel de la province de la défense de ses intérêts matériels », ainsi dès le lancement du *Bouais-Jan*, de *Lemouzi*. Dès les années 1890, promouvoir un espace, c'est déjà lui permettre d'inspirer davantage d'artistes, de paraître plus fréquemment au Salon, de mettre en valeur son caractère profond plutôt que son seul aspect pittoresque, et par conséquent d'accroître sa réputation dans le concert des provinces en réunissant, en un musée éphémère, certaines des productions de l'art local et revendiquant lorsqu'elles dégénèrent, l'appui des autorités.

Cette démarche s'inscrit notamment à travers le constat qu'avec le 20<sup>e</sup> siècle une ère touristique durable est commencée, une fois dépassées les phases de bouleversements politique et économique tout au long du 19<sup>e</sup> siècle, une époque adossée – déjà – à une société de consommation, et ferment d'un nouvel âge d'or pour les territoires. La petite revue en est présentée comme l'un des incubateurs, en termes de réflexion sur les améliorations matérielles à apporter et les aménagements à espérer, notamment grâce aux revenus générés par le tourisme.

La petite revue dans ce contexte est aussi présentée à la fois comme précurseur et anticipation d'un avenir dans lequel le tourisme provoquerait une nouvelle révolution économique après celle qu'a connue l'industrie, permettant une nouvelle répartition des richesses sur le territoire. Ainsi *La Bourgogne d'or* : « Santenay dans trois ans... Dans trois ans Santenay sera une ville d'eau importante dont les coquettes villas escaladeront la montagne du Calvaire au sommet de laquelle on établira un observatoire et un poste de télégraphie sans fil. Un train électrique rayonnera de la gare agrandie aux confins du pays. Les trains, les automobiles et les ballons déverseront des abondances de

---

<sup>580</sup> Léon Maestrati, « L'initiation au tourisme », *La Corse touristique*, 2, janvier 1925, p.18.

voyageurs. (...) dans des hôtels ruisselant de luxe, nous aurons le roi Edouard VII, empereur des Indes, qui viendra guérir une gravelle, le khédive d’Egypte qui se montrera enchanté de sa cure (...) En ce temps-là les habitants gagneront de l’or, et regretteront d’avoir tant tardé à comprendre leurs intérêts. (...) Enfin une élite littéraire, artistique et scientifique se pressera aux premières représentations données par le théâtre municipal... (...) et l’on s’arrachera les dernières éditions de *La Bourgogne d’or...* »<sup>581</sup>

Cette manne est notamment présentée dans la petite revue à l’attention d’une clientèle potentielle, mais aussi vis-à-vis d’acteurs locaux : les habitants eux-mêmes, leurs représentants, les élus, les notables, les entrepreneurs, qu’il s’agit de convaincre, exprimant par-là la nécessité de fédérer les initiatives, en vue d’orienter l’aménagement des territoires, mais également en vue d’une cohérence esthétique de l’espace, perspective éventuellement appuyée au sein de la revue sur la vision-relai d’un remodelage non plus seulement théorique mais urbanistique et paysager. Ainsi dans *La Corse touristique*, une mode des voyages et des établissements thermaux remontant au 18<sup>e</sup> siècle est rappelée. Sous la plume de l’historien Louis Villat l’évocation du thermalisme corse présente dans les années 1920 une opportunité lourde de sens. « La France vint et la paix fut établie dans l’île : la question diplomatique étant résolue, la question touristique ne tarda pas à se poser »<sup>582</sup>. Les dispositifs remontant au 18<sup>e</sup> siècle sont considérés comme des éléments avant-coureurs, mais surtout ils représentent l’une des promesses qu’accompagnait l’union politique avec la France et qui n’ont pas encore été tenues, sur quoi par conséquent il est désormais possible de revenir.

Des anthologies permettent de relire ceux qui dans ce contexte inachevé ont les premiers « inventé » l’espace, qui les premiers leur ont attribué un sens esthétique : Madame de Sévigné dans *La gueuse parfumée* ; Chapelle et Bachaumont dans *La Provence à travers champs* ; Stevenson dans le *Club cévenol* ; Russell dans *Pyrénées-Océan*, ... Louis XII dans *La vie blésoise...*

Le phénomène touristique constitue donc localement un potentiel inégalé, à la fois en termes d’investissement, d’aménagement et de manne financière, dont il convient de redécouvrir la complexité et l’importance. Ces revues font notamment le pari qu’en vertu des moyens désormais disponibles et mis en œuvre, on parvienne enfin à parachever l’esthétique naturelle de l’espace, à transformer des lieux, demeurés sauvages et inhospitaliers, en des lieux inspirés (verdure, jardins, villas...) en fonction de canons qu’elles auront contribué à exhumer et à compiler, dans le but de

---

<sup>581</sup> « Santenay dans trois ans », *La Bourgogne d’or*, 1, septembre 1903, p.2.

<sup>582</sup> Louis Villat, « La découverte touristique de la Corse au 18<sup>e</sup> siècle », *La Corse touristique*, 2, janvier 1925, p.2-3.

contribuer à une « canonisation esthétique »<sup>583</sup> des espaces, à une organisation conférant à une « anthropisation ‘volontariste’ »<sup>584</sup>.

Enfin dans *Pyrénées-Océan* certains littoraux sont évoqués comme des déserts transformés en parages fortunés, en « nouveaux éléments de prospérité »<sup>585</sup> supposés en adéquation avec l’environnement, où « rien ne saurait subsister de la vie héroïque et brutale des temps passés »<sup>586</sup>, mais complètement libérés du canevas historico-ethnographique, où les vignettes se succèdent autour des critères de l’altérité et des loisirs. L’aménagement est présenté comme ayant « changé une beauté en une autre beauté [alors que] tant de sites sont maladroitement, prosaïquement transformés, sans le moindre souci des règles élémentaires de l’urbanisme esthétique »<sup>587</sup>. « L’industrie et la science se sont appliquées de leur mieux à tirer parti – et dans quelles proportions elles ont réussi, on le voit de jour en jour davantage – des sources merveilleuses de la Providence a fait jaillir dans un riant décor et sous un ciel d’une douceur exquise pour le soulagement de la pauvre humanité »<sup>588</sup>.

#### e. L’idée d’un consensus autour des pratiques labellisées

Dans cette même logique de valorisation des espaces, la petite revue s’inscrit dans la délimitation et la définition d’aires de pratiques et de production comme autant d’éléments à même d’authentifier des ensembles régionaux spécifiques, pertinents à la fois sur le plan de la défense du patrimoine et de la promotion économique.

Dès le lancement du *Bouais-Jan* en 1897 le lecteur est sensibilisé par des reportages-récits consacrés à des artisanats typiques dans la Manche<sup>589</sup>. Après la Grande Guerre *La Bretagne touristique, En Provence*, choisissent de distinguer et de soutenir des activités locales emblématiques : le meuble, la faïence, etc., ou de défendre une capacité productive :

« Pour beaucoup de pays, la spécialisation ne peut pas être uniforme : leur territoire est trop vaste et le caractère de chaque région trop différent de celui de la région voisine. On en arrive donc, par la force des choses, à une sorte de spécialisation régionale. C’est le seul moyen

---

<sup>583</sup> Jules Gritti, « Les contenus culturels du Guide bleu », *Communications*, 10, 1967, p.64.

<sup>584</sup> Laurent Le Gall, « L’ élu et l’ingénieur », *Annales de Bretagne et des pays de l’Ouest*, 121/2, 2014, p.151.

<sup>585</sup> Georges Valloni, « Hendaye aujourd’hui », *Pyrénées-Océan*, 1176, 1927, p.6-16.

<sup>586</sup> Georges Valloni, « Saint-Jean-de-Luz autrefois », *Pyrénées-Océan*, 1499, 1930, p.8.

<sup>587</sup> Maurice Martin, « Hossegor aujourd’hui », *Pyrénées-Océan*, 27/1552, juin 1932, p.13.

<sup>588</sup> Georges Valloni, « Salies autrefois », *Pyrénées-Océan*, 1187, 1928, p.10.

<sup>589</sup> Cf. la rubrique « Vieilles industries normandes » tenue par Victor Savary entre mars 1897 et avril 1898, abordant la dentelle et le point d’Alençon, le parchemin, les drapiers, les potiers d’étain, les menuisiers sculpteurs ; de même que le reportage : « Les poteries de Saussemesnil et de Néhou » de Jules Hay publié entre avril et juin 1898.

de satisfaire en même temps les tendances économiques et les nécessités politiques. Ainsi, l'évolution économique elle-même, qui au fond dirige toute l'histoire, conduit à des résultats opposés. D'une part, elle unifie les peuples, en les mettant sans cesse en relations, en créant entre eux une étroite dépendance. Elle aboutit à une sorte de solidarité internationale. D'autre part, elle individualise les régions, en les obligeant à se spécialiser et à s'adonner à la branche d'activité, la plus conforme à leur caractère et à leur passé »<sup>590</sup>.

Il s'agit donc de désigner et soutenir un savoir-faire spécifique, de lui donner respectabilité et consistance en revenant sur ses hautes origines, en en établissant un descriptif précis, à la fois pour déterminer un produit et sensibiliser les publics à sa spécificité et à sa valeur intrinsèque, ce que de son côté l'école obligatoire initie également à travers un enseignement prodigué notamment au niveau élémentaire : « On sait quelle a été la fortune pédagogique de cette *invention des spécialités* propres à chaque région, et du déterminisme rigoureux qu'elle a perpétué dans l'esprit des adultes, en vertu de l'autorité de la chose scolaire, elle-même prétendument appuyée de géographie et de sociologie »<sup>591</sup>.

Ainsi dans *La jeune Picardie*, la tradition des pêcheries et du commerce maritime attachée aux ports de la baie de Somme est rappelée, notamment Saint-Valery, dans une perspective promotionnelle très nette, notamment à travers l'évocation de certains détails intangibles du passé, qui en même temps expriment l'actualité et la pertinence de potentialités très concrètes, comme son emplacement géographique, opportunément rapproché de l'épisode de l'embarquement vers l'Angleterre de Guillaume le Conquérant. L'âge d'or, situé au 17<sup>e</sup> siècle, révèle de même un port « plus fréquenté que Boulogne et Dieppe », atout déjà identifié dans l'Antiquité, puisque le « seul port naturel de nos côtes », offrant des avantages « par un havre d'un abord facile, par une grande rivière qui rend les communications sûres et commodes avec les contrées de l'intérieur »<sup>592</sup>.

« Au 10<sup>e</sup> siècle, des navires y viennent en grand nombre décharger leurs marchandises ; des négociants bâtissent des maisons et des magasins au bord de l'eau (...) sur le bord du chenal, à un endroit propice pour abriter les navires et faire commodément les opérations de chargement et de déchargement. (...) Voilà donc le commerce établi ; au port de Saint-Valery, arrivent les marchands de tous les pays. La rade, d'ailleurs, est des plus vastes, des mieux abritées de la Manche. (...) Le voisinage du Crotoy et d'Abbeville, les facilités que donne la Somme pour le transport des marchandises et des denrées, y attirent un grand commerce. De

---

<sup>590</sup> René Lafarge, « Le rôle social du Limousin », *Lemouzi*, 8, février 1904, p.22

<sup>591</sup> Jean-François Chanet, *L'École républicaine et les petites patries*, op.cit., p.289.

<sup>592</sup> Rémi Dimpre, « Le port de Saint-Valery à travers les âges », *La jeune Picardie*, 1, juillet 1900, p.50.

plus, Saint-Valery se livre en grand à la pêche, car les eaux de la Somme, comme celles de la Manche, sont très poissonneuses ; les cétacés se montrent en vue des côtes et entrent quelquefois dans la baie ; les plies, les anguilles, les maquereaux se prennent en abondance »<sup>593</sup>.

L'art populaire, l'artisanat, l'art décoratif, la petite industrie, une fois définis, circonscrits, décrits, peuvent par conséquent être valorisés en connaissance de cause ; ainsi *La Bretagne touristique* à propos de l'« industrie du cidre » en 1923<sup>594</sup>, de la faïencerie de Quimper en 1928<sup>595</sup> ; en 1925, la revue *En Provence* édite un numéro spécial consacré au « meuble provençal ». Les petites revues ne jouent qu'un rôle documentaire mais contribuent à constituer à ce stade un premier élément de labellisation, à charge pour d'autres expressions éditoriales, situées en aval dans cette forme d'écosystème régionaliste, de procéder à une autre valorisation de ces données, notamment en termes de publicité.

Peu importe si certaines productions locales sont en fait peu caractéristiques de l'espace dans lequel elles sont célébrées, si la condition de l'authenticité ne s'impose pas. Dans *La Bretagne touristique*, M. Facy rappelle que la formule d'art populaire est assez vague et les « procédés artistiques employés par le peuple »<sup>596</sup> peu localisables. Chaque province a en fait une manière propre, à travers laquelle se révèle, voire se sublime plus particulièrement un art populaire par ailleurs répandu sur le reste du périmètre national : « pour les unes, ce sera dans la parure extérieure, pour d'autres, dans le mobilier des habitations, pour d'autres enfin, dans l'ordonnance de certaines fêtes traditionnelles ».

Ainsi en décalage des modèles emblématiques provençaux constitués autour de Frédéric Mistral, Bourrilly, pourtant attaché au *Museon Arlaten*, nuance dans *En Provence* l'importance de la coiffe arlésienne et le replace dans son véritable contexte : [Après la Révolution] « les dames des nouveaux riches s'empresment d'adopter les modes de Paris, de rejeter tout ce qui pouvait, par le rappel le plus innocent des modes locales, jeter sur leur goût un soupçon de provincialisme. Les bourgeoises et les artisanes aisées ont à leur disposition le costume local ; mais par esprit d'imitation, elles y apportent des innovations, plus ou moins heureuses, très visiblement imitées des modes les plus hautes classes. Le costume populaire, très simple jusqu'alors, monte d'un cran, si l'on peut dire. La mode locale s'alimente de nouveautés. Que quelques coquettes apportent un arrangement nouveau, gracieux, ou simplement original, c'est parfois le début d'une évolution tout à fait imprévue : c'est là, je l'ai fait

---

<sup>593</sup> *Ibid.*

<sup>594</sup> François Taldir Jaffrenou, « L'industrie du cidre », *La Bretagne touristique*, 2/19, 15 octobre 1923, p.237-241.

<sup>595</sup> Octave-Louis Aubert, « La faïencerie de Quimper », *La Bretagne touristique*, 1928, p.132-133.

<sup>596</sup> Maurice Facy, « L'art décoratif populaire provincial », *Le pays d'Ouest*, 14, février 1912, p.104.

remarquer ailleurs, le point de départ de cette métamorphose du ruban arlésien [Dont l'origine non douteuse est le ruban des Lyonnaises du début du XIXe siècle, mais admirablement adopté et modifié » (note de l'auteur)]. (...) Revenons à l'humble coiffe toute simple, celle qu'on appelle encore dans nos campagnes, on ne sait trop pourquoi, la coiffe à la catalane, celle que Mireille portait au mas, et qui survit encore, mais chez les vieilles seules, dans les campagnes du Comtat »<sup>597</sup>.

La labellisation esquissée et relayée dans la petite revue relève par conséquent d'une mise en typicité de certaines pratiques, qui au départ ne sont pas nécessairement spécifiques mais qui permettent de faire coïncider une forme de tradition peu caractéristique et une problématique plus contemporaine en termes de survivance, ou de dynamiques artisanales à soutenir.

## B. SENSIBILISATION A L'ANODIN

### a. Humbles quotidiens, modestes parages

La mise en valeur à travers la seule géolocalisation de pratiques, de productions traditionnelles, y compris de celles qui ne présentent pas de spécificités évidentes au niveau régional, se place en fait dans le même contexte de renouvellement du regard et d'investigation que celles qui ont été évoquées à propos des glanes effectuées sur les territoires. A la différence du monument historique, leur existence, jusque-là n'a pas dépendu d'une volonté explicite de transmission, et leur intégrité dans le temps n'a pas été le fait du cours naturel des choses, or, est-il indiqué dans *La vie en Alsace*, « il y a de l'histoire jusqu'au fond des vieilles casseroles et ce n'est pas la moins savoureuse »<sup>598</sup>.

C'est justement en croisant ce quotidien dans son rapport à l'espace qu'un périmètre régional peut se constituer, quitte à ce que ces éléments soient réinterprétés de manière à démontrer que ces pratiques sont enracinées, qu'elles ont retiré de cet espace une façon d'être spécifique, voire que ces pratiques ont du sens dans la mesure même où elles ont été pratiquées collectivement en un même endroit.

Cette réécriture procède donc par « invention de traditions », c'est-à-dire en fait redécouverte interprétative ; elle procède à « un tri entre ce qui est utilisable et ce qui ne l'est pas »<sup>599</sup>,

---

<sup>597</sup> Joseph Bourrilly, « Les coiffes provençales hors de l'Arlésie », *En Provence*, 1/7, novembre 1923, p.159.

<sup>598</sup> Jacques Hatt, « En feuilletant un vieux livre de cuisine », *La vie en Alsace*, 2, 1924, p.42.

<sup>599</sup> Denis-Constant Martin, « Le choix d'identité », art.cité, p.587.

afin « de 'prouver' la permanence de la communauté dans le temps » et de l'inscrire dans un espace spécifique ; il s'agit par conséquent d'aller à la quête d'éléments de l'humble quotidien et de le sortir d'un tout provincial informe.

Les caractères populaires pointent d'abord une appartenance globale et basique à un vieux fond « gaulois » à partir duquel une spécificité locale est ajoutée, mais qu'il s'agit en un premier temps de célébrer. Ce vieux fond est réputé simple, direct, truculent, braillard, et rappelle Rabelais. Il se présente par conséquent à contrepied de l'esprit français tel qu'il est présenté de manière classique, constitué de finesse, de courtoisie, de mondanité. « Le picard que parle Lafleur est le vrai picard, le vieux patois des faubourgs avec ses mots à l'emporte-pièce, raides, sans périphrases, disant crûment les choses, sans jamais rien déguiser. (...) Même en français, dites carrément ce que vous pensez sans fioritures, ni amoindrissements, vous obtiendrez le même résultat. Témoins les chansonniers de Montmartre, ou ceux de l'école du Chat-Noir, dont cette manière de faire est la principale raison du succès de gaîté. (...) C'est le véritable type populaire, le type sorti du peuple, blaguant ses supérieurs, se moquant des riches et des patrons aux belles manières, ne respectant rien ; un anarchiste en herbe ! (...) Il possède à un très haut degré ce trait du caractère français en général et picard en particulier : la fierté qui fait voir, avec une joie moqueuse, l'autorité ayant le dessous »<sup>600</sup>.

Les références littéraires ayant relayé cet esprit sont par ailleurs mise en avant dans la petite revue, non pas seulement dans leurs rapports littéraires aux territoires, mais dans leur sincérité, leur sens du discernement dans l'anodin rejetant à la fois pédantisme et militantisme. Ainsi à propos de la publication en 1911 de *Monsieur des Lourdines* d'Alphonse de Chateaubriant, Valory Le Ricolais écrit dans *Le pays d'Ouest* : « Nous connaissons de mieux notre 'France tant jolie' depuis que les âmes fragmentaires de ses provinces sont pénétrées par des psychologues qui ont l'intuition de la vie intérieure, et que des poètes habiles à observer les réalités, évoquent des paysages où s'agitent des êtres façonnés par des influences ancestrales et leur milieu »<sup>601</sup>. A propos de Marie Ravenel<sup>602</sup>, Milaunet loue dans *Le Bouais-Jan* sa mise à distance des manières héroïques dans l'évocation de l'espace familial : « Elle a fait mieux, on le voit, que de repeupler sa campagne de divinités ; sans interpositions de symboles mythologiques, tout respire, tout prend une âme ou une forme à ses yeux »<sup>603</sup>.

---

<sup>600</sup> Maurice Garet, « Le Lafleur amiénois », *La jeune Picardie*, 4, octobre 1900, p.102.

<sup>601</sup> Victor Valory-Le Ricolais, « Un roman régionaliste », *Le pays d'Ouest*, 10, décembre 1911, p.106.

<sup>602</sup> Marie Ravenel (1811-1893), meunière du val de Saire, dans le nord du Cotentin, poète, dont les œuvres complètes paraissent en 1890 à Cherbourg.

<sup>603</sup> Milaunet, « Marie Ravenel et son œuvre », *Le Bouais-Jan*, 2/20, octobre 1898, p.308.



Un rejet de l'outrance dans le lyrisme mais aussi dans une forme de réalisme est également visible ; Noël Sabord dans *Le pays d'Ouest*, grince vis-à-vis d'un 19<sup>e</sup> siècle qui paraît découvrir « les pauvres, les miséreux, les gagnepetits, tous ceux qui ne sont ni ducs, ni comtes, ni barons, ni chevaliers, ni grands bourgeois, ni, pour le moins, possesseurs de cent mille livres de rentes », mais pour mieux les exploiter à son tour. Ainsi l'écrivain réaliste est critiqué pour n'avoir voulu « découvrir en eux que des travers, des vices et des ridicules, sans aucune vertu. L'ignorance, l'avarice, la cupidité, la sécheresse de cœur, les vices les plus bas, les passions les plus animales sont leur lot. De ridicules qu'ils étaient, ils sont devenus odieux et méprisables, sans cesser d'être ridicules. Ils sont parfois trompés, mais ils trompent ; ils sont souvent battus ; mais ils frappent ; et toujours, se conformant à une tradition séculaire, 'ils contrefont le langage françois' (La Bruyère) »<sup>604</sup>.

La petite revue est par conséquent l'organe où une catégorie alternative s'attribue ses chantres, ses illustres, comme les revues d'art ou les revues d'avant-garde s'attribuent les leurs en pourfendant clichés et poncifs : « D'humbles poètes, que les luttes parisiennes effraient ou que les triomphes de la Grande Ville laissent sceptiques sur l'efficacité de leurs propres moyens, se mettent à chanter sous l'inspiration de vieilles légendes qui s'oublient, sur le mode ingénu de naïves chansons séculaires, ou d'après les rythmes que la nature leur enseigne directement par toutes ses voix mystérieuses. Sans nulle recherche outrancière d'étrangeté verbale, et dédaigneux des succès que certaines exagérations permettent aux audacieux de conquérir d'assaut, ils se contentent de parler la bonne langue aux sonorités éprouvées, aux cadences traditionnellement contrôlées par l'oreille des gens de goût aussi bien que par celle des simples ; d'aucuns même se bornent au patois, au dialecte, ce qui n'empêche point le génie, et Mistral en est la preuve »<sup>605</sup>.

Au terme de sa première année de publication, *Le pays d'Ouest* affiche son originalité en ce sens. Albert Perrochon dresse un manifeste en guise de premier bilan : « *Le Pays d'Ouest* est resté chez lui, provincial incorrigible, tout à la joie de découvrir au cours de ses lentes promenades les belles images que font les forêts, les plaines, les rivages, les vieilles églises et les châteaux insolents, toute l'humble vie des campagnes et des petites villes, tous les espoirs qui germent au cœur des générations nouvelles dont l'ardente foi en l'avenir a su puiser un aliment imprévu aux sources mêmes de l'activité locale et de la coutume traditionnelle »<sup>606</sup>.

Ainsi Nouaillac d'évoquer Charles Silvestre dans la mesure où le poète de la Combrailles donne une définition de l'espace au travers d'impressions plus densément esthétiques, visionnaires,

---

<sup>604</sup> Noël Sabord, « La vie des humbles dans la littérature régionaliste », *Le pays d'Ouest*, 3/9, juin 1913, p.292.

<sup>605</sup> Philéas Lebesgue, « Auguste Gaud, le poète du Poitou », *Le pays d'Ouest*, 3/11, août 1913, p.395.

<sup>606</sup> Albert Perrochon, « Pour la région », *Le pays d'Ouest*, 31, novembre 1912, p.642.

une autre notion de patrimoine, plus allusive, plus instinctive, devient par-là explicite : « ce ne sont pas seulement ces grands spectacles de la nature [qu'il a] rénovés. [Il a] découvert, chemin faisant, un grand nombre d'humbles choses, d'où [il a] extrait de l'émotion et de la beauté, et [qu'il a] crayonnées en quelques traits nets, aigus, infiniment évocateurs. Prestige du poète ! Notre vision devient la [sienne] »<sup>607</sup>. De même de l'attirance pour l'évocation des espaces discrets ; ainsi à propos du peintre André des Fontaines : « ... Des étendues de terre à blé, quelques prairies avec des ondulations de terrain à peine sensibles, quelques touffes d'arbres parsemés de ceci de là, tel est l'aspect de la contrée ; cela ne semble pas en effet de nature à enflammer l'imagination d'un peintre. Mais c'est précisément le secret de tout véritable artiste que de savoir éprouver l'impression d'art devant les sujets qui pour les profanes en dégagent le moins, et c'est le fait d'un infini talent que de pouvoir tirer quelque chose de rien »<sup>608</sup>.

Ce nouvel intérêt constitue un gage de créativité et de renouvellement infini, comme ce passage de Romain Rolland mis en exergue de l'article « La vie des humbles dans la littérature régionaliste » de Noël Sabord : « Aux hommes de tous les jours, montre la vie de tous les jours : elle est plus profonde et plus vaste que la mer. Le moindre d'entre nous porte en lui l'infini. L'infini est dans tout homme qui a la simplicité d'être un homme... Ecris la simple vie d'un de ces hommes simples, écris la tranquille épopée des jours et des nuits qui se succèdent tous semblables et divers, tous fils d'une même mère, depuis le premier jour du monde »<sup>609</sup>.

De fait les composants de l'espace n'apparaissent ni dans une recherche de pittoresque ni dans un dessein d'instruction, mais viennent donner de la profondeur à un point de vue familier, ce qui fait dire à Jean Texcier en 1913 dans *Le pays d'Ouest* : « Ce qui fait la beauté des *Creux-de-Maisons*, c'est avant tout l'émouvante simplicité du récit. Une langue souple, savoureuse et colorée. Riche sans ostentation. Un style sobre, allégé des adjectifs encombrants. Le terme exact. Un usage discret mais extrêmement heureux de la locution locale et du mot patois employés seulement quand ils font vraiment image »<sup>610</sup>.

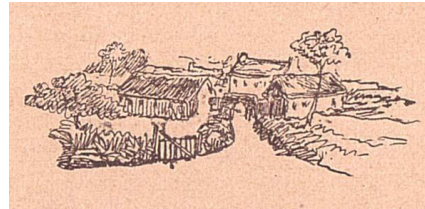
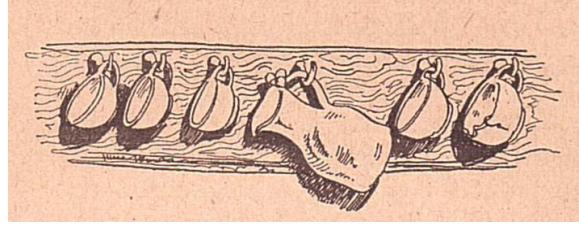
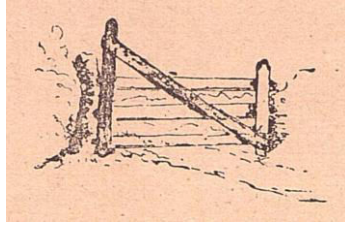
---

<sup>607</sup> Joseph Nouaillac, « Le voyage rustique de Charles Silvestre », *Lemouzi*, 1929, p.198.

<sup>608</sup> Louis Tider-Toutant, « Le peintre André des Fontaines », *Le pays d'Ouest*, 32, novembre 1912, p.676.

<sup>609</sup> Exergue tirée de *Jean-Christophe*, de Romain Rolland, « roman dont la publication vient de s'achever en 1912 » (note de l'auteur), dans Noël Sabord, « La vie des humbles dans la littérature régionaliste », art.cité, juin 1913, p.289.

<sup>610</sup> Jean Texcier, « Un roman poitevin : *Les Creux-de-Maisons* », *Le pays d'Ouest*, 3/15, décembre 1913, p.589.



Les six principaux motifs utilisés comme vignettes dans *Le Bouais-Jan*

Cette forme d'écriture contribue à poser des mots sur les gestes, les attitudes, les faits du quotidien, et par conséquent à leur donner une consistance textuelle. Ainsi une scène de batterie au fléau : « Les *flyiais* avaient rythmé, sur la *telle batteresse*, leurs coups sourds et cadencés qui, entendus de loin, font l'effet d'une mesure de valse en trois temps battues par un géant sur un immense matelas. Les coups de *flyiais* imitent encore par leur rythme et leur bruit sourd, les battements réguliers de la pompe à air que le scaphandrier perçoit en travaillant sous l'eau, et qui sont pour lui le guide infallible de la sûreté de sa vie constamment à la merci de ses camarades pompant sur le radeau »<sup>611</sup>.

Ou encore d'une scène d'estaminet : « Avec l'heure s'avancant, sous les chopes de bière blonde, à la mousse débordante, des cafés noirs alcoolisés, les voix s'élèvent ; toute cette foule crie, rit, gesticule ; le brouhaha grandit ; l'atmosphère s'alourdit et se sature de fortes odeurs ; l'âcre fumée des pipes et les émanations des liquides versés et renversés »<sup>612</sup>.

Les fruits de cette glane de l'anodin ne s'évanouissent donc pas dans des restitutions érudites mais demeurent dans une forme d'immédiateté, à la portée de ceux qui leurs sont familiers : « Point besoin de science pourtant, mes amis, pour comprendre cette pensée de vos pères,

<sup>611</sup> A. Pitron, « Batt'ries d'sarrasin », *Le Bouais-Jan*, 1/20, octobre 1897, p.314.

<sup>612</sup> Maurice Thiéry, « Ma Picardie, 3 : au cabaret », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/10, octobre 1902, p.116.

pour sentir — il suffirait de le vouloir encore et de s'y prêter bonnement — la poésie du pieux usage auquel cette « lanterne » servait. Son nom en dit assez ; et — je vous l'affirme — je ne sais moi-même rien de plus. Sans doute, quelqu'un de ces Messieurs archéologues de la ville, qui voulurent bien, il y a quelques années, la protéger d'une grille que vous laissez tomber en ruines, a écrit là-dessus de belles choses que je devrais avoir lues. Et les livres ne manquent pas, je pense, où trouver d'instructives généralités sur ces « lampes des morts », dont je connais çà et là quelques autres (...) Mais si je les connais, c'est pour les avoir vues, saluées, *regardées* — simplement — comme celle-ci. Il n'en faut pas davantage ; et vous vous trompez si vous croyez que ces choses-là sont bonnes aux savants, non à vous. C'est par vos anciens et pour vous qu'elles furent faites. Un tout petit enfant, si on lui apprenait, les pourrait aimer et bénir. Et je n'ai rien lu sur elles, jamais. La poésie, que de naissance tout homme porte en soi, la poésie qui dort en vous, mais qui jadis avait dans le peuple même sa source vive, son foyer infini, la poésie qui n'est que le don humain de voir même avec les yeux clos, et de sentir, et d'être ému, suffit pour leur rendre leur sens, leur vie, leur âme... »<sup>613</sup>.

C'est aussi un retour à la tradition vraie de haute origine, ainsi sous la plume de Phileas Lebesgue à propos de son voisin de Picardie le poète poitevin Auguste Gaud : « D'Hésiode à Lucrèce et de Théocrite à Virgile, sans parler de l'Odyssée, où abondent tant de savoureux détails de la vie quotidienne, une certaine qualité de poésie puisée à même les choses de la terre ancestrale s'est perpétuée. Il semble que le lyrisme tour à tour épique, amoureux, allégorique de notre moyen-âge français ait dédaigné cette source immortelle de pure émotion esthétique ; il semble que l'homme, épris uniquement de ferveur religieuse ou d'action héroïque, se soit écarté du charme idyllique et doucement ensorceleur que dégage l'humble paysage peuplé de rustres au travail. C'est inconsciemment que le trouvère transpose dans ses chants l'atmosphère du terroir natal ; il ignore le peuple et ses tâches ingrates, et seule l'âme collective d'une caste guerrière lui communique l'exaltation dont il a besoin. Il n'est pas assez désabusé non plus pour s'abandonner à quelque songe solitaire, où la voix des aïeux se mêlerait pour lui aux nostalgies du présent, à travers la bucolique éternelle des saisons alternées. Le trouvère célèbre les passions de l'homme de qualité ; la rude existence de ceux qui produisent le pain et font prospérer les troupeaux ne saurait intéresser les auditeurs blasonnés »<sup>614</sup>.

Ces maigres détails sont par conséquent présentés comme ayant, malgré eux, « modelé à travers les siècles » un ensemble de population, l'ont rendu insensiblement cohérente. Pourtant ces divers éléments de vie intime doivent encore parvenir au stade d'une prise de conscience à l'échelle de l'espace collectif, des valeurs partagées, dans le prolongement de ce qui a déjà été découvert à

---

<sup>613</sup> Gabriel Audiat, « Lanternes des morts », *Le pays d'Ouest*, 9, décembre 1911, p.80.

<sup>614</sup> Philéas Lebesgue, « Auguste Gaud, le poète du Poitou », *Le pays d'Ouest*, 3/11, août 1913, p.394.

partir du premier tiers du 19<sup>e</sup> siècle de la « sagesse des nations », à travers la philologie et la mythologie, « d'un génie qui se passe de règles et s'exprime naturellement »<sup>615</sup>, de la tradition vivante comme « expression fruste mais puissante, sous forme imagée et non définie, d'un ensemble de personnes, s'exprimant d'abord dans des œuvres anonymes (l'auteur est « un individu collectif ») »<sup>616</sup>.

Toutefois, face au prestige des précédents philologiques et mythologiques, le modèle culturel que recouvre l'intérêt pour les faits populaires se prévaut de deux tentations, qui dans les deux cas visent une muséification comme concrétisation d'une recherche de légitimité et comme manière d'aborder l'ordinaire sous une forme de consécration sociale. A l'instar de ce génie frustré mis en valeur à l'époque romantique, la première tentation serait de légitimer, d'esthétiser le quotidien avec les critères du classicisme ; la seconde de s'opposer à l'uniformisation des conditions de vie, à l'appauvrissement des cultures populaires par une démocratisation des études savantes susceptibles d'élever l'expression de cette glane amorcée sur des éléments populaires.

« Il est vrai que souvent la crudité, l'immoralité du sujet, la grossièreté des expressions employées dégoûtent les collectionneurs et les obligent à laisser retomber dans l'oubli les matériaux qu'ils avaient d'abord recueillis. La littérature du moyen âge, moins bégueule que la nôtre, avait enchâssé dans ses lais, fabliaux, sotties, farces et contes, bon nombre de ces matériaux, en les déguisant ; les travestissant, les dépouillant autant que possible de leurs expressions grossières et cyniques primitives, mais le public, même le public lettré, les ignore à peu près, enfouies qu'elles sont dans les manuscrits des bibliothèques publiques ou privées »<sup>617</sup>.

Cependant, comme on le verra au chapitre 6.C, cette tentation est dépassée à travers des mises en scène truculentes, conformes en cela au modèle journalistique parisien évoqué au chapitre 3.C.

#### **b. Décrire le familier, se décrire**

Il s'agit par conséquent de constituer un « patrimoine commun » par une préemption sur le quotidien, sur ce qui en a été perçu, de ce qui en a été partagé, utilisé, notamment dans le cadre des

---

<sup>615</sup> Jean-Yves Guiomar, « 'Les peuples du Nord', matrice d'un système politique et culturel ? », *Revue du Nord*, 360-361, 2005, p.573.

<sup>616</sup> *Ibid.*

<sup>617</sup> Alexis Favraud, « Folk-Lore de l'Angoumois », *Le pays d'Ouest*, 29, octobre 1912, p.578.

moments de convivialité. Cette préemption peut aussi être effectuée dans une nouvelle finalité, être détournée, pour constituer des « socles d'identification »<sup>618</sup>.

« Quand il vint, la terre, avait été décrite par des centaines et des centaines d'auteurs différents, dont la plupart passent encore pour des maîtres, et il semblait bien qu'on eut épuisé, sur un tel sujet, le domaine borné des expressions définitives. Il vient et circonscrit son regard dans un horizon étroit. Il n'aspire pas à parcourir et à dépeindre la vaste terre. Il s'assied devant sa maison, au centre de ce petit univers borné, et il se met à détailler les choses comme avec une loupe. (...) Dans un insecte, dans un brin d'herbe, il aperçoit un abîme d'inconnu et de beauté. Il ne néglige rien. Il ne méprise rien. Il veut tout voir, tout entendre. Il regarde, une à une, les feuilles s'agiter dans les arbres, le bouleau frissonner, le peuplier frémir, le chêne trembler sous les coups de la cognée. Il perçoit des rapports et des métamorphoses. Il parcourt les guérets, se penche sur les sillons, surprend les gestes furtifs des animaux que d'autres vont observer au Jardin des Plantes. Chaussé de gros sabots, le fusil sur l'épaule, il fait la chasse aux images, subtil et farouche gibier, et ne revient jamais bredouille »<sup>619</sup>.

Ainsi le portrait d'un artisan ne met pas seulement en valeur un savoir-faire, mais aussi des habitudes, un contexte de vie. Sa mise en scène peut par ailleurs être effectuée au travers d'un souvenir d'enfance, et certains termes techniques faire l'objet d'un point de vocabulaire, être mêlés à des expressions patoises.

A travers l'objet, les mœurs, le paysage, la tradition, c'est d'abord une psychologie collective qui par conséquent est appréhendée, qui ensuite se décline dans le détail du dire (le patois), l'événementiel (les fêtes, les foires, les gestes saisonniers), le faire au quotidien. Avec cette mise en culture du commun, le périmètre que nous connaissons aujourd'hui du patrimoine se met en place. La publication *régionaliste* peut relever d'une connotation péjorative, étroite, mais aussi être reconnue pour sa « vérité dans les détails », pour son « sens aigu de la couleur et des lignes propres à chaque région de la terre », par sa « sincérité »<sup>620</sup>. Toutefois, « Les objets ne sont que des supports [...]. Ils ont un rôle mémoriel ; ils nous permettent de nous souvenir de la manière dont nous pratiquons le monde, de nos récits, de nos sentiments. En revanche, si nous n'avons rien en tête, c'est-

---

<sup>618</sup> Marie-Carmen Garcia, « Histoire identitaire... », art.cité, p.183.

<sup>619</sup> Noël Sabord, « Jules Renard », *Le pays d'Ouest*, 20, mai 1912, p.292.

<sup>620</sup> Joseph Beinex, « Notre Pierre Loti », *Le Pays d'ouest*, 3/8, mai 1913, p.243.

à-dire si rien ne nous permet d'interpréter ces éléments, il ne nous est rien. Nous pouvons aussi projeter des interprétations qui ne correspondent en rien aux significations qui ont présidé à sa construction »<sup>621</sup>.

Les détails complexifient, enrichissent l'évocation des lieux ; ainsi à propos du peintre charentais Léonard Jarraud : « Le milieu rustique étroit où il passa sa vie accrut ces dispositions à se concentrer sur les nuances les plus fugitives des choses, à rejeter les grands conflits de la couleur, à n'être frappé que par les spectacles les plus ordinaires, les moins « pittoresques ». (...) On comprendra que ce réalisme ait atteint à l'espèce la plus haute : l'observation minutieuse et sympathique, de la nature, l'attitude d'un Dickens ou d'une George Eliot' se détournant des sibylles, des prophètes, des héros pour contempler une vieille femme penchée sur un pot de fleurs et mangeant son dîner solitaire' »<sup>622</sup>.

« Bien des jouissances attendent encore en Bretagne, terre bénie du chercheur et de l'artiste, ceux qui sauront regarder autour d'eux sans redouter à l'excès les saines fatigues de la marche. (...) Ils gonfleront leurs cartons d'esquisses pleines de saveur, goûteront le vif plaisir d'avoir trouvé quelque chose de quasi-inédit. Dans mon jeune temps, lorsque je parcourais, l'album et le carnet de notes en poche, les campagnes morlaisiennes, j'étais plus heureux d'avoir déniché un vieux manoir ignoré, perdu au fond des landes, une petite chapelle accroupie sur une pente de colline, que d'avoir revu Kerjean ou le Creisker ! »<sup>623</sup>

Par la souplesse de sa composition, la forme du reportage-récit relaie de manière décisive cette appréhension du familier. L'auteur est en effet en mesure, dans un même texte, à la fois d'exploiter les observations pratiques, d'exprimer des considérations esthétiques, et de les articuler en un même mouvement, dans la mesure où ces deux formes allient sobriété, contenus informatifs, données figuratives, voire effets de style, toutes formes par conséquent propices à stimuler l'initiation, la curiosité, la contemplation, l'exaltation, ce qui matérialise au plus haut point la porosité caractéristique de la production éditoriale que constitue la petite revue de patrimoine, son électisme mesuré, comme *La gueuse parfumée* en donne un exemple dès 1880 :

« Tandis qu'un de ses collèges tient le timon et met la proue sur un parage poissonneux, il retire de la cale pour la jeter à l'eau, avec l'aide d'un autre, le *gangui*, sorte de filet très long,

---

<sup>621</sup> Denis Cerelet, « Des objets privés au patrimoine public », 2003, cité dans Rémi Lambert, *Le régionalisme creuset d'une invention artistique...*, *op.cit.*, p.277.

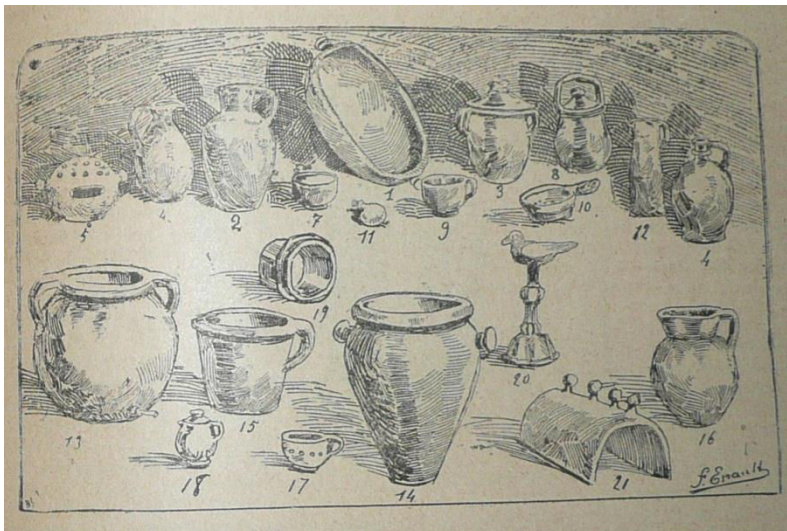
<sup>622</sup> [Anon.], « Les livres, les journaux, les revues [sur Jarraud] », *Le pays d'Ouest*, 11, janvier 1912, p.28.

<sup>623</sup> Louis Le Guennec, « Au pays des vieux manoirs », *La Bretagne touristique*, 2/10, 15 janvier 1923, p.20.

avec une large ouverture et dont les mailles resserrées et fortes retiennent tous les poissons qui y entrent, petits et gros.

Puis, il est là, assis sur son banc, qui fume son *cachimbau*, sa pipe à culot, et regarde à l'horizon lointain où vont se perdre sa vue et sa pensée.

Les flots bleus et le roulis, la trace d'argent que laisse après elle la tartane, le bruit strident de la brise qui siffle dans les cordages, fait rider la surface des eaux et apporte un suave parfum marin, le conversations naïves et gais des *pescadous*, la voix et le commandement du patron qui domine toujours et à laquelle tous doivent obéir : Ah ! qui peut ne pas être sensible à cette ineffable poésie d'une partie de pêche, un jour où le ciel est pur et serein, où la Méditerranée dort belle et molle comme une reine de l'Orient ?... »<sup>624</sup>



De même l'objet, les pratiques, sont plutôt évoqués en fonction des activités traditionnelles, ou des savoir-faire, dont ils sont les attributs. Les notices, là encore, se portent de préférence sur des éléments courants, usuels : l'ustensile, le mobilier ; elles sont enrichies d'éléments tirés des archives, leurs illustrations

Illustration d'Emile Enault en annexe à J. Hay, « Les poteries de Saussemesnil et de Néhou », *Le Bouais-Jan*, 2/11, 1898, p.165. répertorient les marques permettant d'identifier, d'authentifier les objets de la vie courante.

Une pratique supposée banale, un objet courant, se retrouvent ainsi relever explicitement d'une tradition collective, et sont par conséquent révélés à travers et en dépit de leur banalité.

De même l'anecdote tirée de l'histoire familiale est susceptible d'évoquer une communauté plus large et par là de constituer autant de signes de ralliement. De même un humble intérieur :

<sup>624</sup> Alphonse Bressier, « Types marseillais. Le pêcheur », *La gueuse parfumée*, 3, mars 1880, p.11.



« La première pièce, la salle principale de l'établissement, est typique par son ameublement : en décrire une, c'est les dépeindre toutes »<sup>625</sup>.

Les usages linguistiques éclairent une fois de plus cette transposition de l'intime vers une expression patrimoniale. En marge des langues reconnues comme telles, le patois apparaît dans la petite revue par son illustration de cette vie intime et quotidienne et se révèle même comme une véritable langue liturgique par laquelle des pratiques spontanées, mais aussi surtout des notions aux subtilités ou aux saveurs intraduisibles : traits d'esprit, interjections ou encore termes techniques s'échangent, une langue « que le prêtre parle en chaire, au confessionnal, au lit des malades ! (...) une langue que nos avocats emploient quand ils veulent bien mordre ; nos médecins quand ils sentent le besoin de rassurer, de reconforter ; nos bourgeois quand l'envie les prend *d'en dire une !* »<sup>626</sup>.

Le patois est donc une touche réaliste, censée mettre le lecteur devant le vrai, et insérée dans du français de façon à demeurer intelligible. Il véhicule aussi une qualité scientifique et pratique négligée, comme dans certaines formes de sciences de l'observation abordées dans *En Provence*, qui engage le renouvellement du regard à partir des expressions de l'empirisme traditionnel : « La langue provençale à laquelle j'aurai souvent recours ne se prête guère à des travaux de pure érudition. Longtemps confinée dans l'expression de la vie familière, de la farce, de la *galejado*, nos idiomes méridionaux portés par la renaissance provençale à leur plus haut degré de perfection ont triomphé dans les genres les plus divers. Seul le domaine scientifique paraît leur être interdit »<sup>627</sup>. En l'occurrence les espèces végétales courantes « qui fleurissent sous nos yeux », révélant d'autres trésors culturels, témoignant d'un art de voir original.

Ainsi Bourrilly dans sa « Botanique populaire en Provence » revient sur l'articulation populaire de ces savoirs et révèle la cohérence d'un système traditionnel parallèle à celui de Linné, mais qui demeure toujours disponible à l'expérimentation personnelle. Ainsi : « autour de certaines plantes parangons, toute une tribu de plantes, vraiment apparentées, parfois fort éloignées, mais qui ont avec le parangon des traits de ressemblance extérieure. Ces plantes secondaires sont désignées par le nom générique, avec un suffixe diminutif, augmentatif ou péjoratif, ou accompagné d'une épithète. Ainsi trouve-t-on presque toujours à côté de l'éponyme, espèce cultivée ou bienfaisante, son homonyme nuisible ou sans utilité avec l'épithète sauvage ou de bâtard ou de faux ou de fol ou folle. L'opinion

---

<sup>625</sup> Maurice Thiéry, « Ma Picardie, 3 : au cabaret », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/10, octobre 1902, p.115.

<sup>626</sup> Joseph Roux, « Grammaire limousine, introduction », *Lemouzi*, 1, novembre 1893, p.III.

<sup>627</sup> Emile Lèbre, « La botanique dans la littérature provençale », *En Provence*, 1/9, janvier 1924, p.228.

populaire qui se fait jour sous cette appellation c'est que l'espèce cultivée est le prototype que les autres ne sont que des succédanés, des sujets abâtardis, quelquefois franchement et originairement néfastes »<sup>628</sup>.

Comme revue encyclopédique illustrée, plusieurs notices d'*En Provence* portent sur ce même type d'identification des éléments familiers. Tout en se mettant à distance du pittoresque, elles révèlent en même temps la profondeur dont ces éléments sont porteurs, à commencer par le rapport intime que le lecteur tient avec eux.

« Ce romanesque d'enfant peut faire sourire, mais notre conduite dépend de notre vision du monde, et notre vision du monde même la moins désintéressée, emprunte les couleurs de notre rêve. Que de fois pour juger un homme, un livre, un événement, je me suis transporté involontairement au faite de ma colline natale ; que de fois j'ai retrouvé dans un accueil plus digne que je faisais presque malgré moi aux surprises de la destinée, la sérénité et la paix de mes horizons d'Angoulême »<sup>629</sup>.

Une notice du *Bouais-Jan* consacrée aux étains est précisément introduite par un souvenir personnel, celui des intérieurs d'antan<sup>630</sup> ; les éléments d'érudition de cette notice ne viennent qu'ensuite, comme en complément. Dans *Lemouzi*, après les souvenirs de veillées, viennent en annexe les airs sur lesquels il faut les entendre : les « poésies qui étaient chantées autrefois aux frairies, aux noces, aux joyeuses réunions des vendanges et de la moisson, enfin dans les auberges et les cabarets les jours de foires et de marchés »<sup>631</sup>. Tout en demeurant dans le temps présent, cette érudition complémentaire permet de remonter au-delà de la « mémoire d'homme » et ainsi de préciser certains de ses composants.

### c. En appeler à la curiosité, au témoignage du lecteur

La sollicitation effectuée par le narrateur évoque également une démarche proche de celle d'un artiste qui s'inspire de son milieu : « il ouvrira les yeux sur cette nature, dont il est à la fois le fils et l'adorateur. En s'écoutant lui-même, d'ailleurs, il ne fera qu'écouter la grande voie des choses, dont l'écho résonne au plus profond de nous et dont le rythme se prolonge jusqu'à nos fibres les plus intimes. Cet artiste sait qu'il ne vaut pas par lui-même ou par l'enseignement qu'on lui a donné, mais en fonction de la vie extérieure et immédiate. (...) Loin de vouloir s'en isoler, comme font les autres, loin de la dédaigner ou de la méconnaître, il la prend comme collaboratrice, il la fait participer à chacune des

---

<sup>628</sup> Joseph Bourrilly, « La botanique populaire en Provence », *En Provence*, 1/12, avril 1924, p.310.

<sup>629</sup> René Sudre, « Ma cité... », art.cité, p.100.

<sup>630</sup> Victor Savary, « Potiers d'étain et estaymous », *Le Bouais-Jan*, 1/24, décembre 1897, p.373-376.

<sup>631</sup> Camille Leymarie, « Les chansons rustiques du Limousin », *Lemouzi*, 9/6, juillet 1905, p.210.

œuvres qu'il produit. Et, de cette même nature, il n'écarte jamais en principe, comme inesthétiques et inférieurs, tels ou tels détails de la vie familière ; il s'appliquera au contraire, pour cependant tout ramener à eux ou leur donner la première place, à les introduire dans ses œuvres, parce que ces détails, — et il le sait bien — peuvent les rendre plus vivantes et plus touchantes, plus naturelles et plus humaines, plus belles donc et plus artistiques »<sup>632</sup>.

Avant de jalonner lui-même une investigation plus complexe, le narrateur sollicite donc implicitement son lecteur, capte sa curiosité en direction de matériaux qui se trouvent à sa portée, et le sensibilise pour sa propre investigation dans son environnement ou dans sa mémoire. « J'en suis sûr : depuis cinquante ans, depuis cent et davantage peut-être, *pas un* des habitants de ce pays, ni propriétaire bourgeois et qui se croit instruit, ni cultivateur qui pour aller au travail passe devant tous les jours, ni dame à chapeau qui va à la messe avec un livre, ni bergère jeune ou vieille gardant au pied de cette colonne ses moutons et s'asseyant sur les degrés, n'a *une seule fois*, levé la tête vers cette lucarne vide, interrogé ce monument qui parle encore si clair, ou seulement *songé* sur lui, autour de lui, dans le mystère et dans le vague... Je vous dis que toute pensée est morte, morte, en ces pauvres gens. Eteinte même la curiosité, cette lanterne dernière, cette veilleuse suprême de l'esprit, qui jette encore sur les choses les plus proches de nous la lueur pâle de son halo ! Et il est vrai, j'en jurerais, que nul de ceux qui eurent charge de leur âme, maître d'école ou desservant, n'a jamais fait avec eux la douce méditation où je suis seul, bien seul, à me complaire aujourd'hui !... »<sup>633</sup>

A travers une notice en apparence monologuée, c'est donc un appel lancé au discernement, dont la petite revue se veut un canal privilégié, et en même temps la certitude d'ouvrir de nouveaux espaces en tant que champs de reconnaissance mutuelle, en tant que chantier de définition sous forme collégiale, invoquant la disponibilité désormais universelle du mode de perception, ce que proclame notamment Noël Sabord en 1912 : « Oubliant ses lectures, ses réminiscences, les images apprises dans les livres et dans les musées, il ouvre sur la nature un œil neuf et perçant. Il s'attache à découvrir les aspects inaperçus des choses et à glaner des épis oubliés dans ce champ tant de fois moissonné »<sup>634</sup>.

L'ouverture de telles perspectives de lecture du quotidien n'exacerbe pas pour autant une attention sur des points de détail, ni sur une absolue et scrupuleuse véracité, mais se tient plus globalement sur une tonalité affective, sur un attachement au sol natal et à ses racines, qui, en s'affranchissant des détails permet d'invoquer un élément unificateur. Un espace ou des pratiques

---

<sup>632</sup> Jean Amade, « L'art régional », *Le pays d'Ouest*, 3/3, février 1913, p.87.

<sup>633</sup> Gabriel Audiart, « Lanternes des morts », *Le pays d'Ouest*, 9, décembre 1911, p.80.

<sup>634</sup> Noël Sabord, « Jules Renard », *Le pays d'Ouest*, 20, mai 1912, p.292.

partagées sont associés à un « rapport quasi-charnel à la terre et aux ancêtres désigné comme enracinement »<sup>635</sup>, mais aussi de plus en plus comme ressourcement, comme évasion de la routine, quoique demeurant à distance de l'épopée, du pittoresque, et dans l'obligatoire réalité, menant « son rêve dans les chemins du temps présent ».

« Si par aventure on vient à me questionner sur mon village : 'l'aimez-vous ?' ou inversement : 'l'avez-vous en horreur ?' j'ai deux réactions : boudeur contre la nostalgie des lieux que nous avons longuement habités je grommelle, je grogne, je gronde, je crie, je hurle, je ris, je raille, je siffle, je grince : 'Vous ne connaissez pas Gorze ? Eh bien ! ne vous dérangez pas pour le visiter ; c'est un village comme tous les autres, un petit trou qui ne vaut pas cher, un vilain endroit où l'on baille même si l'on n'a ni faim, ni sommeil, où les pouces vous tournent tous seuls, bref une horreur, une abomination !' (...) Et puis, j'ai une seconde réaction d'ordre sentimental qui me charme et me désespère à la fois : sitôt rentré en ville, je m'aperçois que j'ai recueilli là-bas inconsciemment des masses d'impressions légères qui se sont effacées dans l'uniformité d'un mouvement continu, et qui, sans concours actif de mon âme, ne laissent pas de m'attacher; au point que je ne peux m'arracher sans effort d'un certain engouement pour mon village, et qui m'est soudain révélé »<sup>636</sup>.

#### d. Invoquer un contremodèle à la routine

Ce n'est donc pas à un niveau strictement descriptif mais typologique que se situe la problématique des contenus de la petite revue, typologie qui vise à générer un cadre de pensée, une grille de lecture, mettant en valeur une ambiance de vie à partir de petites touches, de détails familiaux susceptibles d'exprimer, bien au-delà d'une accumulation de détails, des attributs partagés, opportunément répartis sur toutes les gammes disponibles de l'identification spontanée, notamment sur le thème de la restauration d'une félicité ou d'une perfection supposées des temps révolus, d'une invitation à recouvrer l'esprit d'« êtres de sagesse et de savoir-faire, libres et heureux, vivant pacifiquement dans des communautés harmonieuses une vie frugale mais sans souffrance et baignant dans la culture la plus authentique. (...) Affirmation d'un hier bienheureux et intangible plutôt que promesse de lendemains qui chantent »<sup>637</sup>, relevant par conséquent d'une « décantation fractionnée »<sup>638</sup> du monde des campagnes, épurée de certaines séquelles, et faisant glisser en

---

<sup>635</sup> Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France...*, *op.cit.*, p.61.

<sup>636</sup> J. Aerts, « Au pays de Colette Baudoche », *Le pays lorrain*, 1929, p.36-37.

<sup>637</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, *op.cit.*, p.159-160.

<sup>638</sup> Marcel Roncayolo, « L'aménagement du territoire, XVIIIe-XXe siècle », dans Jacques Revel (dir.), *Histoire de France. L'espace français*, Paris, Le Seuil, 1989, p.589.

contrepoint les centres urbains vers le statut d'enclaves dortoirs, vers le statut d'espaces de nécessités et de subsistance, où dominant la foule et le « mauvais air »<sup>639</sup>. Les milieux populaires des campagnes, les couches de population qui ont été écartées de la révolution industrielle sont par là-même remis à l'honneur pour avoir « su » conserver leur originalité, bien qu'appartenant à « ceux qui n'ont ni célébrité, ni puissance, ni richesse, de ceux dont la position est tout ordinaire ou modeste, ou même tout à fait infime. Ce sont, en réalité, ceux-là qui constituent le fond de la population (...) ; ils sont, plus que les autres, fixés à notre sol, et leur ensemble forme en quelque sorte le terrain, le milieu de culture où germent et grandissent les personnalités éminentes du pays »<sup>640</sup>.

Ce n'est pas la promotion d'un retour en arrière qui se trouverait ainsi exalté, mais celle d'une qualité foncière face aux défis modernes de ce qui était considéré comme rebut, composée notamment par la gaieté supposée des mœurs traditionnelles, par la simplicité, par la « douce folie des rêves inutiles ». « Aussi bien ne sait-on plus sourire au spectacle ondoyant des jours »<sup>641</sup>. Conception ouvrant tout droit vers un patrimoine d'élection et esthétisant.

A travers la mise en regard ville/campagne, ce n'est donc pas seulement la vie aux champs qui est défendue, mais aussi le temps consacré au ressourcement. La notion de patrimoine y gagne d'autres caractéristiques : le retour sur soi, le recul, la sensibilité, l'évasion, le ressourcement, l'entre soi, la sociabilité reconstituée et vraie, la quiétude ; elle s'identifie à l'oisiveté, en décalage par rapport aux espaces de nécessités ; elle se place résolument dans l'*otium* face au *negotium* : « l'heure, ici, est la volupté de la vie. Elle apaise le Destin et vous détourne de ses sombres carrefours. Elle abolit la Réalité. Le Rêve triomphe. L'être s'élève. Il sent sa puissance, loin des luttes, des haines, des perfidies. Le plus chétif clame son ardeur de vivre, embrasse les espaces, glorifie les passions de l'existence »<sup>642</sup>.

## C. UNE REFERENCE A L'ESPACE COMME EXUTOIRE FACE A LA VIE MODERNE

### a. Contre l'individualisme et le déracinement

La référence à des valeurs traditionnelles supposées constitue le dénominateur commun par lequel le quotidien est appelé à devenir patrimoine ; elle manifeste à la fois une distance par

---

<sup>639</sup> Alfred Amas, « Les Caillols », *La Provence artistique et pittoresque*, 1/2, 12 juin 1882, p.7.

<sup>640</sup> Fernand Lagrange, « Psychologie des Limousins », *Lemouzi*, 1905, p.8-9.

<sup>641</sup> Hector Talvart, « Les nouveaux visages de la vie », *Le pays d'Ouest*, 3/12, septembre 1913, p.452.

<sup>642</sup> Michel Lorenzi de Bradi, « Visions de Corse », *La Corse touristique*, 4/35, décembre 1927, p.665.

rapport aux contraintes et aux désillusions de la vie moderne, et permet aussi d'exprimer une certaine continuité face aux bouleversements sociaux que représentent la révolution industrielle et de l'exode rural. Surtout, elle réanime un être social servant de recours possible par rapport aux défis auxquels l'individu est désormais confronté dans un monde urbanisé, servant aussi d'exutoire face à l'immoralité, à la monotonie et aux artifices du monde contemporain.

Le régionalisme « bénéficie d'une parenté très étroite avec le sentiment de résurrection nationale que l'on se plaît à constater aujourd'hui. Et cela ne nous paraît pas relever de la mode et de l'engouement ! D'autre part, ce n'est plus qu'une banalité de dire de Paris qu'il est devenu, sous l'influence cosmopolite et mercantile qui y règne à présent, la ville la moins française de notre pays »<sup>643</sup>.

La réaffirmation des solidarités anciennes à travers la solidité des traditions rurales – mais surtout leur *invention* – sert donc de « catharsis à la société française du 19<sup>e</sup> siècle »<sup>644</sup>, une alternative aux crises et comme un facteur de paix sociale, dans une célébration de la diversité des terroirs<sup>645</sup>. Identité dont le consensus de base consiste à générer une défense de cultures en déclin.

« Le 18<sup>e</sup> siècle, emporté par sa philosophie, s'était terminé dans une exaltation de l'individu et dans la proclamation de ses droits. Il semblait qu'on était arrivé au dernier terme du progrès et la société, fondée sur des principes qu'on disait naturels, paraissait inébranlable. Et voilà que de tous côtés des malaises et des symptômes de crise se produisent »<sup>646</sup>.

« C'est ce qu'il fallait, sans doute, puisque le mot d'ordre du siècle est de tuer le passé en nous et de réaliser par les seules joies de la vie (les pauvres joies !) notre 'droit au bonheur' ... »<sup>647</sup>.

Cette réaffirmation des solidarités se remarque en particulier par la place consacrée dans la petite revue aux fêtes, aux temps communautaires et aux sociabilités, que cette place consacrée s'exprime à travers des études historiques ou des brèves sur une activité culturelle contemporaine. Dans *La Picardie littéraire* notamment, le sujet est récurrent au sein des notices consacrées à la période médiévale en région, sous la plume d'Alcius Ledieu ou d'Hector Quignon : jeux publics, jeux littéraires, plantations de mai, fêtes des fous, etc.

---

<sup>643</sup> G. Mégret, « La renaissance provinciale », *Le pays d'Ouest*, 16, mai 1912, p.166.

<sup>644</sup> François Walter, *Les figures paysagères de la nation Territoires et paysages en Europe (16e -20e siècle)*, 2004, cité dans Rémi Lambert, *Le régionalisme creuset d'une invention artistique...*, *op. cit.*, p.200.

<sup>645</sup> Cf. Christian Bromberger, « L'ethnologie de la France... », art.cité, § 10. Disponible sur <http://www.revues.org>

<sup>646</sup> René Lafarge, « Le rôle social du Limousin », *Lemouzi*, 8, février 1904, p.21.

<sup>647</sup> Gabriel Audiart, « Lanternes des morts », art.cité, p.83

Mais il s'agit moins d'une dénonciation de la modernité que de celle d'une uniformisation croissante dont la ville est le marqueur le plus évident, notamment à travers une haussmanisation vécue comme « une uniformité monotone »<sup>648</sup>. Toutefois la commémoration d'une réalité paysanne devenue par effet de miroir rassurante, idéalisée, esthétisée, à travers la « mise en scène d'un héritage conduisant à se rattacher symboliquement à une histoire régionale et à participer, dans une certaine mesure, à une mythologie locale »<sup>649</sup>, passe la mise en œuvre d'un regard averti sur son évolution, sur l'influence des mœurs urbaines et par-là d'orchestrer une véritable « célébration de la perte » : « avant que le temps et les efforts d'une soi-disante évolution de progrès n'aient tout anéanti, consignons dans notre Revue ce qui reste de pittoresque chez nous, quoi qu'il soit »<sup>650</sup>.

L'attention à la pratique populaire se vit donc au tournant du siècle comme un garde-fou à une décadence des provinces, puis, notamment après les dévastations de la Grande Guerre, comme un ferment d'une reconstruction saine de la patrie, en tant que ressort secret de l'énergie nationale : « ces provinces portent en elles des forces traditionnelles acquises par le lent travail des siècles et que nous ne voulons pas laisser inertes »<sup>651</sup>.

L'attention à la pratique populaire s'organise également face au phénomène de déracinement des originaires résidant en ville, en vue de contrer l'individualisme, cette attitude emblématique du monde moderne, régulièrement dénigré dans la petite revue et que Charles-Brun définit comme le fait de « tolérer que l'individu, s'il lui plaît, tâche à se développer même contrairement aux nécessités que lui imposent sa terre et ses morts »<sup>652</sup>. Parmi les pratiques traditionnelles du quotidien, ce sont donc les commensalités, les pratiques de groupe, qui, en creux, cristallisent le plus nettement l'identité locale et qui caractérisent un être collectif déjà esquissé dans la première partie du 19<sup>e</sup> siècle à travers les cycles épiques et les mythes, mais qui comprend désormais bien au-delà.

C'est également une démarche qui exprime une génération d'auteurs et de lecteurs elle-même en phase plus ou moins complexe d'intégration à la société industrielle et urbaine. La confrontation de cette génération avec une identité écartelée, notamment entre des origines paysannes et une existence urbaine, aboutit à l'élaboration de l'espace d'épanouissement

---

<sup>648</sup> Jean Tolvast, « Quelques petits métiers et industries de l'arrondissement de Cherbourg », *Le Bouais-Jan*, 8/3, février 1904, p.41.

<sup>649</sup> Denis Cerelet, « Des objets privés au patrimoine public », 2003, cité dans Rémi Lambert, *Le régionalisme creuset d'une invention artistique...*, *op.cit.*, p.277.

<sup>650</sup> Jean Tolvast, « Quelques petits métiers et industries... », art.cité, p.41.

<sup>651</sup> [Anon.], « Manifeste », *La coupou*, 1/1, février 1918, p.1.

<sup>652</sup> Jean Charles-Brun, « La Fédération régionaliste française », *Le jardin de la France*, 3/12, décembre 1906, p.4.

intermédiaire qu'est la sociabilité reconstituée, réanimée, exprimé à travers la petite revue. Louis Beuve dans le manifeste du premier numéro du *Bouais-Jan* évoque parmi ces références à déterminer et à promouvoir le souvenir des scènes familiales, du « gîte paternel », des contes et récits qui depuis l'enfance hantent à son insu l'imaginaire du lecteur, et lui impriment une manière d'appréhender un environnement qu'il faut désormais activer<sup>653</sup>, à la recherche d'un meilleur équilibre contemporain tout comme d'une mise en valeur des potentialités de la nation ; démarche qui se trouve encouragée au même moment par le biais de l'instruction publique<sup>654</sup>.

Une telle promotion suppose d'inviter au discernement des vraies richesses face au « soi-disant progrès »<sup>655</sup> et de le susciter positivement, c'est-à-dire en privilégiant l'expression des capacités plutôt que d'un rejet appuyé, en requérant une reprise de contact de l'individu avec sa vraie nature, avec ses pratiques spontanées : « A l'heure que s'inaugure une ère de travail forcené, au moment que les machines se mettent à renouveler la technique de tous les métiers, bouleversant ainsi par répercussion tous les rapports sociaux, quand l'agriculture elle-même stimulée par les dures nécessités économiques ne peut que suivre l'impulsion générale et modifie à son tour les gestes quotidiens de ses travaux nourriciers, voici que des voix franches, libres, avant tout sincères, s'élèvent pour dire la beauté certaine de la terre où ont peiné les aïeux, l'exaltation du labeur ininterrompu qui nourrit les sociétés, le charme des vieux usages, les biens inestimables qu'on délaisse pour le mirage des villes et qui font envie plus tard au citoyen né d'une souche rustique »<sup>656</sup>.

« Les plus optimistes, tout en ne méconnaissant point les causes si nombreuses et parfois très lointaines de cet état social inquiétant ne se lassent pas d'appliquer leurs bonnes volontés à renouer le fil rompu qui fixait au sol nourricier la population paysanne. Leurs efforts nous semblent presque toujours inefficaces et sans portée, parfois puérils. Ils n'en conservent pas moins une valeur de propagande. Il n'en est aucun à bien voir qui soit complètement vain »<sup>657</sup>.

La province d'origine demeure ainsi « le pays des 'grandes mœurs', celui des grands exemples et des leçons d'humanité »<sup>658</sup>, qui par conséquent relève d'un véritable « cœur raisonnable plutôt que victime délaissée »<sup>659</sup>, à l'instar des formulations délicates d'un Pierre

---

<sup>653</sup> Louis Beuve, « Le Bouais-Jan », *Le Bouais-Jan*, 1/1, janvier 1897, p.2.

<sup>654</sup> « Elevons donc des Français qui sachent l'histoire de leurs foyers, et qui soient fiers de leurs héros domestiques », Bréal en 1872, cité dans Anne-Marie Thiesse, *Ils apprenaient la France, op.cit.*, p.64.

<sup>655</sup> Louis Beuve, « Le Bouais-Jan » art.cité, p.3.

<sup>656</sup> Philéas Lebesgue, « Auguste Gaud, le poète du Poitou », art.cité, p.396.

<sup>657</sup> Albert Perrochon, « Le village triste », *Le pays d'Ouest*, 3/9, juin 1913, p.311

<sup>658</sup> Paul Vernois, « Une école littéraire : l'École rustique du Centre », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, PUF, 1977, p.262.

<sup>659</sup> *Ibid.*, p.263



Buffière : « Dans le mélange infini des produits et des hommes, on se sent instable, et incertain de la route à suivre. On éprouve alors le besoin de se retourner vers la petite patrie et de s'attacher davantage à elle, pour n'être pas entièrement déraciné »<sup>660</sup>. Ou d'un Philéas Lebesgue : « Oui, parfois le poète devine que tout cela va disparaître, que tout cela est entamé déjà ; mais il veut croire quand même à son rêve et, dans les yeux de ses compatriotes, il lit que, l'ère des métamorphoses étant une fois traversée, ce qui sera redeviendra pareil à ce qui fut... »<sup>661</sup>.

### b. Critique sociale

Ce potentiel qu'il s'agit de remettre à la connaissance des contemporains se voit en fait rattaché à un supposé vieux fond populaire, décrit comme simple, à contrepied de l'élégance et de l'universalité associées à partir de l'époque moderne à la qualité nationale ; c'est un esprit qui au contraire évoque Rabelais, qui se reconnaît aussi, comme l'indiquent Pierre Dufay dans *La vie blésoise*<sup>662</sup>, ou encore Maurice Garet dans *La jeune Picardie*, dans les « chansonniers de Montmartre, ou ceux de l'école du Chat-Noir »<sup>663</sup>, à distance par conséquent d'une certaine forme de création littéraire devenue cryptée, élitiste, mais surtout étrangère à la réelle vitalité française.

Redonner dans ce contexte la parole au peuple, au peuple des campagnes notamment, c'est aussi manifester une forme de militance alternative en même temps que décentralisatrice ; le langage employé dans les textes : termes locaux, archaïsmes, barbarismes, en prend une couleur sociale ; il est subversif par son côté paillard, voire truculent : « Ce qui m'intrigua beaucoup aussi, mais au début (faut vous dire que j'étais assis sous l'manté d'la ch'minaie à côté la p'tite nyiche d'la bourgeoise), ce fut de voir l'instrument qui servait à graissi l'hêti après chaque galette : une quoue d'cochon, vère ! »<sup>664</sup>.

Moins ingénu et gratuit qu'on ne pourrait croire, ce choix de forme d'écriture aspire donc à raviver au travers de la petite revue une fraîche et pure haleine de poésie, « art honnête »<sup>665</sup> puisé aux sources de la tradition, « faisant revivre, pour notre agrément, le caractère, le langage et les coutumes des assemblées d'cheu nous, en chantant et buvant un cidre 'loyal' à nos gloires normandes et à la mémoire de nos 'bounn' gens d'aôt fais' »<sup>666</sup>. D'autant que dans les patois, « un grand nombre

---

<sup>660</sup> Pierre Buffière, « Propos limousins, à propos du Museon arlarten. Un Musée d'Ethnographie et d'Art populaire du Bas-Limousin », Lemouzi, 8/3, mars 1904, p.50.

<sup>661</sup> Philéas Lebesgue, « Auguste Gaud, le poète du Poitou », art.cité, p.394-398.

<sup>662</sup> Pierre Dufay, « Les origines de Rabelais », *Le jardin de la France*, 6/5, mai 1909, p.3-4.

<sup>663</sup> Maurice Garet, « Le Lafleur amiénois », *La jeune Picardie*, 4, octobre 1900, p.102.

<sup>664</sup> De Sibrantot, « Le Bouais-Jan à Lingreville », *Le Bouais-Jan*, 2/17, septembre 1898, p.266.

<sup>665</sup> Pierre Dufay, « La chanson populaire du Loir-et-Cher », *La vie blésoise*, 2/19, décembre 1905, p.4.

<sup>666</sup> J[acques] M[éniger], « Le biau Hardel et la chopeine », *Le Bouais-Jan*, juillet 1897, 1/14, p.211.

de ces mots [...] sont de bel et bon français. Nous les avons oubliés, mais nos écrivains du 16<sup>e</sup> siècle leur avaient acquis droit de cité dans notre langue »<sup>667</sup>. Or leur sincérité de style rassemble de nouveau un « groupe fier et robuste des écrivains qui, depuis quelques temps, s'emploient à faire vivre en face des snobs, des cabotins et des marlous, la terre saine et les paysans énergiques de chez nous. Littérature naturelle et non plus naturaliste, sans vaine recherche et sans pose. Des hommes écrivant, dans la langue de leur pays, la vie des champs et des humbles de leur pays »<sup>668</sup>.

Cette démarche d'expression populaire comme « contre-feu à la modernité cosmopolite »<sup>669</sup>, fait espérer à Duvauchel une régénérescence qui forcément sera décentralisée au niveau des territoires : « Ne l'aura-t-on pas complètement étouffée, la langue rustique que l'on patoise autour des beffrois d'Amiens et de Saint-Riquier et dans les marais de Péronne ? Même, le français que le petit monde des parigots emploie encore assez volontiers dans la rue Saint-Martin et sur le carreau des Halles, ne cédera-t-il pas, d'ici-là, la parole au pur bookmaker, à ce jargon exigeant un dictionnaire de poche pour la traduction de nos journaux politiques ? Les vocables barbares, qu'on ne souligne plus, comme termes étrangers, car des kilos d'italiques n'y suffiraient pas, deviendront monnaie courante. Ça ne s'enseigne plus aux cours, mais ça s'apprend aux courses. Et le suave volapük voltigera sur les lèvres des femmes ! Et les sans-pays se réjouiront de ce *modern style*, cosmopolitement baragouiné ! »<sup>670</sup>

A cet égard, comme le « Mistral picard », de nombreux littérateurs considèrent la période médiévale comme l'âge d'or de cette expression authentique, précédant « l'influence étrangère dominante, où notre langue s'italianisera, Marot citera, avec un semblant de regret, des mots de ce picard 'duquel Paris tenait plus lors que, à présent' »<sup>671</sup>, et qui se caractérise par une « certaine fleur de naïveté rude, inséparable des mots servant à traduire les idées campagnardes. (...) Le patois, c'est comme une buée qui monte de la glèbe remuée, spéciale, particulière à chaque terroir, et constituant un peu de l'air ambiant. C'est une richesse. Glanons-là dans ce vieux français de là-bas, pour en rafraîchir, en rajeunir le moderne français d'ici ! »<sup>672</sup>

Tout ce qui s'inscrit dans l'ancienne tradition médiévale est par conséquent susceptible de révéler le génie des peuples ; c'est notamment le cas de la chanson dont la mise en valeur remonte déjà à la Restauration avec notamment la publication en 1839 d'une anthologie bretonne par La Villemarqué : le *Barzaz Breiz*, puis au Second Empire, avec l'enquête lancée à partir de 1852 par le

---

<sup>667</sup> Fausta Garavini, « Un exemple d'utilisation régressive... », art.cité, p.76.

<sup>668</sup> Jean Texcier, « Un roman poitevin : *Les Creux-de-Maisons* » art.cité, p.588-589.

<sup>669</sup> Daniel Le Couédic, « Le passé pour présente demeure ? », *Ethnologie française*, 42, 2012, p.748.

<sup>670</sup> Léon Duvauchel, « Noël traditionniste », art.cité, p.130.

<sup>671</sup> Léon Duvauchel, « Patois », *La Picardie littéraire, artistique et traditionniste*, 11, mai 1901, p.242.

<sup>672</sup> *Ibid.*

ministre de l'Instruction publique Hippolyte Fortoul encadrant les collectes de « poésie populaire » ; chanson dont la profondeur d'évocation donne corps au reste du fonds des relations écrites et s'élargit aux réminiscences individuelles ou aux temps communautaires.

Ce parti pris toutefois n'est pas lui-même exempt de pose, notamment dans la recherche d'une *manière* originale susceptible de camper une production ; elle n'est pas non plus exempte de codification, sans avoir la rigueur d'un renaissantisme philologique comme celui du Félibrige. Ce maniérisme répond notamment au charme des formes traditionnelles et oubliées, de la versification, comme la ballade, tout en la renouvelant<sup>673</sup>. Comme l'exprime Hubert-Fillay ou un groupe comme la Pléiade d'Ambert<sup>674</sup>, active en marge de *La veillée d'Auvergne*, il est surtout question de « faire des emprunts au langage du 17<sup>e</sup> siècle, de ressusciter des archaïsmes, de jouer avec quelques termes patois. On parle davantage d'infuser une nouvelle sève au français que de redonner ses lettres de créance à l'occitan »<sup>675</sup>. C'est là une ligne de fracture, déjà évoquée, avec les publications relevant de la mouvance renaissantiste ou félibréenne. L'ancrage dans la ruralité tel qu'il est visible dans la petite revue privilégiée, non le détail de l'expression, mais l'esprit des locuteurs, et une richesse des images employées, « en dépit d'une forme demeurée altérée par l'abandon de la production littéraire et de la spéculation intellectuelle »<sup>676</sup>. A travers cet ancrage, il s'agit par conséquent d'amplifier ce qui se discerne des anciennes énergies disponibles, y compris dans un anodin, parmi « les gens de simple bon sens naturel, plus formés par l'action que par l'éloquence »<sup>677</sup>, dans « l'ultime résonance et le dernier écho de l'ancien chant de la nature »<sup>678</sup>. En cela cette démarche rejoint d'autres préoccupations présentes dans la petite revue, notamment dans la valorisation d'une même ligne intuitive, par l'explicitation de l'artisanat, mais aussi par un regard esthétisé porté sur des paysages forgés par l'homme, sur son habitat, et à travers lesquels est aussi attribué un rôle « salubre », un enseignement direct « par toutes ses voix mystérieuses », au moment justement où les « triomphes de la Grande Ville laissent sceptiques »<sup>679</sup>.

---

<sup>673</sup> Cf. Bertrand Degott "Ballade n'est pas morte", étude sur la pratique de la ballade médiévale depuis 1850, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 1996.

<sup>674</sup> Cf. Paul Vernois, « Une école littéraire : l'École rustique du Centre », art.cité, p.259.

<sup>675</sup> *Ibid.*, p.259.

<sup>676</sup> M.-M. Gorse, « Les proverbes », art.cité, p.159.

<sup>677</sup> Andrée Denis, « Poésie populaire, poésie nationale. Deux intercesseurs : Fauriel et Mme de Staël », *Romantisme*, 35, 1982, p.6.

<sup>678</sup> *Ibid.*, p.10.

<sup>679</sup> Philéas Lebesgue, « Auguste Gaud, le poète du Poitou », art.cité, p.395-396.

## CONCLUSION DU CHAPITRE SIX

L'appropriation des espaces à laquelle invite la petite revue fait que ceux-ci deviennent objet d'une mémoire partagée, livre ouvert pour une identification de groupe, non pas d'un patrimoine déjà cartographié dont il faudrait transmettre les éléments, mais d'un fait commun en passe de devenir patrimoine, d'un espace de décantation d'où une communauté tirerait une identité non plus *pré-déterminée* mais renouvelée, conçue par une catégorie sociale parvenant à assumer son propre mode de pratique culturelle. C'est par conséquent aussi un lieu d'être autrement, au sein duquel la re-conformation d'un patrimoine commun est effectuée comme recours face à certaines contraintes de nécessité, où certaines tensions sont occultées et pour lequel la célébration de la nature constitue la marque<sup>680</sup>. L'espace régional y apparaît par conséquent de plus en plus comme enclave de décantation et de recomposition, face à d'autres espaces consacrés aux nécessités et à la subsistance.

Toutefois cette interprétation répartie des espaces pose d'emblée la question des échelles d'évocation. La petite revue de patrimoine témoigne en effet, dans ce registre du périmètre de ressourcement, d'une confrontation entre la relation d'expériences personnelles, des fidélités à des réalités étroitement localisées, et d'autre part la nécessaire vertu fédérative de ces expériences, une capacité de synthèse qui ne soit pas la pâle reprise, qui ne s'adosse pas à une grille de lecture servant déjà à déterminer la grande patrie. Ceci trahit bien le défi que représente la constitution d'un patrimoine de proximité authentique, qui au sein d'un ensemble régional, « ne sépare pas le renouveau intellectuel de la province de la défense de ses intérêts matériels »<sup>681</sup>. Face à l'identification à une réalité très enclavée, la prégnance d'une perception plurielle d'un espace élargi au niveau d'une région n'est pas seulement le fait d'aménageurs ou de décentralisateurs de tous poils ; il découle aussi de la réalité des migrations internes, des capacités accrues de déplacement au sein de l'hexagone, en un mot d'un changement profond d'appréhension des espaces en son sein de la part d'une proportion croissante de la population française. Ce que traduisent aussi les porosités de ces expressions avec les réflexions autour de la décentralisation. La construction d'identités régionales est de fait condamnée à la fédération de réalités plurielles, à l'identification de pratiques culturelles convergentes, en dépit de la tentation du modèle exclusif et unitaire comme celui qui préside à la tentative de normalisation de la langue d'Oc, à l'instar des modèles relevant de la grande patrie elle-même.

---

<sup>680</sup> Raymond Williams, « Plaisantes perspectives. Invention du paysage et abolition du paysan », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17,17-18, 1977, p.30.

<sup>681</sup> Johannès Plantadis, « 'Vers le Limousin' », art.cité, p.193.

Il s'agit en même temps de rendre lisible l'identité d'un périmètre élargi sans en limiter l'assiette à des types remarquables mais trop spécifiques, au risque, par manque de diversité, de ne pas assez représenter l'espace envisagé. Dès lors, sur quelles lignes de force appuyer une harmonisation ? Par-delà les critères linguistiques, historiques, sociologiques, parfois trop exclusifs, trop enclavants, c'est dès les années 1895 celui des pratiques et des productions au sein de l'espace qui se conforment le mieux à la démarche d'identification du périmètre régional. Là réside un point de contact idéal entre les problématiques de mise en valeur et celles de protection de traditions au sein d'un même périmètre, et permettant de constituer cette identité fédérative. En même temps cette dimension s'imprime sur l'usuel et le quotidien, révélant un matériau à portée de tous, dont elle permet la célébration.

## CHAPITRE SEPT

### DES IDENTITES COMMUNAUTAIRES ?

*« Les Malheureux déracinés que nous sommes ont tous à des degrés divers le regret du pays, ils cherchent instinctivement tout ce qui peut le rappeler à leurs yeux, et quand ils sont réunis, ils n'ont pas grand effort à faire pour se figurer qu'ils sont chez eux et bien loin de leur terre d'exil. C'est une consolation qui a son prix ; ce n'est pas, direz-vous de la réalité, cela dépend du rêve. Qu'importe au surplus, n'y a-t-il donc point une certaine douceur à rêver et à oublier nos tristesses ? »<sup>682</sup> (Valéry Pouillat)*

### INTRODUCTION

La petite revue de patrimoine relaie l'ambiguïté d'une célébration des espaces comprise entre un attachement à un espace circonscrit, et un décloisonnement des périmètres de référence sous le coup des mobilités propres à un espace français en cours d'intégration nationale et de re-conformation interne. L'identité régionale est par conséquent susceptible de se déployer au-delà d'un territoire donné, et prendre un contour plus théorique, notamment au niveau de pratiques de groupes. De fait, la célébration de communautés de vie et de destin apparaît comme autant de dénominateurs permettant, au-delà du mouvement des individus, de construire une expression de durée, d'authenticité, que l'engouement au début du 20<sup>e</sup> siècle pour la collecte folklorique renforce. La collecte et l'organisation des connaissances en la matière représentent en effet une potentialité de consensus en termes d'identité régionale, et par conséquent constituent le ferment d'une définition des espaces.

Toutefois dès les années 1890 cette démarche est confrontée aux aspirations et préoccupations contradictoires qui découlent de ces mobilités, notamment d'une dynamique culturelle de plus en plus multipolaire, distinguant notamment originaires et provinciaux relevant d'une même origine, et qui fragilise son expression et sa cohérence, au risque de perdre sa principale caractéristique : une spécificité précisément adossée à son implantation localisée.

---

<sup>682</sup> V[aléry] P[ouillat], « Le Bouais-Jan », *Le Bouais-Jan*, 8/13, juillet 1904, p.198.

## A. UN SUPPORT TRANSITOIRE DE LA RECHERCHE TRADITIONNISTE

### a. Des périmètres alternatifs proches

L'extension du statut de patrimoine à des domaines jusqu'alors faiblement documentés, dont les matériaux ne relèvent pas des périmètres traditionnels de recherche et de valorisation – notamment des sources écrites et monumentales – ouvre la question de la constitution de nouvelles communautés d'études et d'espaces d'échanges renouvelés. A cet égard la petite revue de patrimoine apparaît dès les années 1890 comme l'un des canaux aspirant à recevoir ces nouvelles communautés et à relayer la restitution de ces nouvelles collectes de matériaux. De fait, on l'a vu en chapitre 2, de nombreux acteurs autour des études des traditions populaires s'y expriment. Par ailleurs le mode d'expression collégiale et ouverte de ce type de revues présente des compatibilités avec de nouveaux groupes en capacité de se réunir ou en phase de constitution.

A défaut d'être l'organe de sociétés savantes proprement dites, la petite revue est en mesure de fédérer des sociabilités virtuelles, centrées sur des problématiques ciblées notoirement axées sur les territoires. Elle est d'autant plus particulièrement amenée à structurer ces milieux que les structures traditionnelles restent, suivant leurs statuts, tributaires d'un périmètre d'étude circonscrit au domaine historique traditionnel. Par ailleurs leur activité de publication se trouve relayée à une échelle transrégionale et nationale, notamment par des titres comme *La tradition*, *La plume*, *Mélusine*, échelle au sein de laquelle se constitue de manière plus ou moins informelle un réseau. En particulier dans le domaine des traditions populaires, c'est-à-dire autour de l'étude de toute une « littérature » populaire et traditionnelle : « contes, chansons, dictons, proverbes, usages, légendes, etc., d'une contrée, d'une province »<sup>683</sup>, et plus largement comprenant toutes traditions « qui, d'une génération à l'autre, transmises dans le peuple par la voie orale, se trouvent en dehors de la littérature proprement dite, ainsi que les mille et une coutumes qui solennisent, à la campagne, chacun des grands moments de l'existence humaine, tous les rites enfin »<sup>684</sup>.

Dans ce domaine, là encore, la petite revue s'organise de préférence en vue d'une sensibilisation et d'une information auprès des publics, et surtout d'une présentation des matériaux plutôt que d'une production d'analyse : « la légende locale est plus riche en vérités qu'une longue étude de mœurs »<sup>685</sup>. En vertu de quoi se lit une mise à disposition de toutes sortes et de tous types de collectes, y compris iconographique, et s'adosse en cela à des initiatives diverses comme les concours de recueils – *La vie blésoise* en lance un à partir d'avril 1905, visant à compiler des

---

<sup>683</sup> Alexis Favraud, « Folk-Lore de l'Angoumois », art.cité, p.578.

<sup>684</sup> Léon Pineau, « Le folk-lore en France », *Revue de synthèse historique*, 19/55, 1909, p.72.

<sup>685</sup> *Cyrnos-revue*, 8, août 1911, n.p.

chansons anciennes, en vue d'un recueil solognot et beauceron – sous forme de livre d'or collégial, de glane d'éléments en mains privées ; de même *La Picardie littéraire* relaie les concours de photographies documentaires lancés à cinq reprises par les Rosati picards<sup>686</sup>.

La petite revue engage de même une démarche d'encouragement à la collecte auprès de ses auteurs et lecteurs<sup>687</sup>, avec l'ambition de constituer par accumulation une encyclopédie morale imprimée, au-delà de la collecte orale, comme ferment de progrès social potentiel : « Continuez à 'piocher' le sol en friche du *lichouen* normand. En le bêchant, vous découvrirez de vigoureuses racines de notre langue ancrées en bonne terre, et noueuses et solides, de qui naissent les fruits de notre verbe, les fleurs de notre harmonieuse poésie, les fruits de notre vieille prose. Car mille expressions que nous jugeons *trouvailles* chez les modernes se trouvent être d'usuels termes dans la bouche des rustres. En dehors du goût naturel que doit éprouver tout normand pur-sang à s'intéresser au parler de son pays, il y a peut-être encore un but plus élevé pour lui à le vouloir étudier. C'est la connaissance de « soi-même » que prêchait le divin Socrate. Et certains mots qu'emploie le Normand reflètent comme un miroir certaines faces de son caractère »<sup>688</sup>.

Ainsi la rubrique folklorique tenue par Alexis Favraud à partir de 1912 dans *Le pays d'Ouest* rassemble des notices essentiellement descriptives et contextuelles, s'exprimant notamment sur l'enjeu que représentent des collectes et leurs réutilisations : « Il est vrai que souvent la crudité, l'immoralité du sujet, la grossièreté des expressions employées dégoûtent les collectionneurs et les obligent à laisser retomber dans l'oubli les matériaux qu'ils avaient d'abord recueillis. La littérature du moyen âge, moins bégueule que la nôtre, avait enchâssé dans ses lais, fabliaux, sotties, farces et contes, bon nombre de ces matériaux, en les déguisant ; les travestissant, les dépouillant autant que possible de leurs expressions grossières et cyniques primitives, mais le public, même le public lettré, les ignore à peu près, enfouies qu'elles sont dans les manuscrits des bibliothèques publiques ou privées »<sup>689</sup>.

Le folklore est présenté comme se rattachant plus largement à l'ensemble des curiosités des nouvelles catégories sociales instruites, pour partie issues de l'exode rural, entre autres conscientes d'une origine sociale traditionnelle, attentives aux rapports à un passé familial, et demeurent

---

<sup>686</sup> Les concours sont évoqués dans les rubriques d'actualités « A travers la Picardie », cf. *La jeune Picardie*, 1/4, octobre 1900, p.111.

<sup>687</sup> cf. Louis Beuve, « La veillée », *Le Bouais-Jan*, 2/3, février 1898, p.35-36 ; n°4, p.52-54. Le titre est accompagné d'une note de l'auteur : « la plupart des traditions et contes de sorciers qui figurent dans le cadre de cette 'Veillée' ont été recueillis au pays de Lassay », p.35.

<sup>688</sup> Georges Tis, « L'esprit des mots d'cheux nous », *Le Bouais-Jan*, 2/14, juillet 1898, p.215-216.

<sup>689</sup> Alexis Favraud, « Folk-Lore de l'Angoumois », art.cité, p.578



positionnées au-delà de la restitution, dans une approche globalisante, comme ce qui a été évoqué déjà.

Elle se base ainsi sur des modes alternatifs de collectage et d'interprétation que ceux employés jusqu'alors pour l'histoire ou la philologie : « Qu'on ne croie pas qu'un dictionnaire (je pense au bon dictionnaire de l'abbé Varlet) suffise à nous conserver un patois. Les mots du dictionnaire sont en quelque sorte morts ; comme les fleurs d'un herbier, ils ont perdu couleur et parfum. Le mot n'est vraiment lui-même que dans la phrase où il est employé, où il prend tout son sens et toute sa valeur. Un dictionnaire excellent, une grammaire parfaite — il n'en existe point, d'ailleurs, et il ne peut en exister — ne remplaceraient pas un ensemble de textes pris sur le vif et reproduits avec exactitude »<sup>690</sup>.

Le périmètre d'investigation très ouvert du traditionnisme représente d'autant plus une opportunité qu'il permet d'engager une démarche d'identification d'espaces qui sont par ailleurs, on l'a vu, en quête de légitimité et d'identification, dans la mesure où ils ne présentent pas la même profondeur en termes de caractère que les provinces traditionnelles. A cet égard, le folklore se présente dans la première décennie du 20<sup>e</sup> siècle comme l'élément thématique susceptible de permettre l'émergence d'un nouveau type d'échelon régional au sein de la patrie. C'est notamment le cas en Picardie autour de la thématique des mœurs et des sociabilités. *La Picardie littéraire* affiche une démarche fédérative ambitieuse à l'échelle de son périmètre d'expression. Aux yeux d'un Henri Pourrat notamment, c'est en vertu d'une telle nouveauté que le régionalisme « devrait être rétrospectif, chaque région s'efforçant de retrouver dans sa mémoire tout le trésor des choses terriennes qui ne s'écrivaient pas, mais se transmettaient de paysan à paysan »<sup>691</sup>.

Ainsi lorsque l'individu folklorise, il « contribue à cette sorte de révolution culturelle républicaine »<sup>692</sup> notamment à l'encontre du traitement plus académique des archives locales, apanage d'autres catégories sociales, et constitue, à son corps défendant parfois, une nouvelle génération d'érudit local.

---

<sup>690</sup> Charles Bruneau, « Les contes de Cumières », art.cité, p.509-510.

<sup>691</sup> Frédéric Lefèvre, *Une heure avec...* (1925), entretien avec Henri Pourrat, cité dans Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France...*, op.cit., p.142.

<sup>692</sup> Francine Muel-Dreyfus, « Les instituteurs, les paysans et l'ordre républicain », art.cité, p.60.

## b. Support de légitimation

De fait, à travers l'étude du folklore, par une « description respectueuse et fidèle des comportements »<sup>693</sup>, c'est la valorisation d'un patrimoine à la fois populaire et local qui est mis en avant dans ce qui leur manque tous deux de légitimité, faute d'être des sources académiques. Mais il est aussi un domaine d'étude identifié comme marchepied de groupes ou d'individus qui ne relèvent pas du monde académique traditionnel ; c'est l'opportunité d'intégrer le réseau flatteur de la recherche, sans coïncider pour autant aux critères ou aux méthodes d'une structure érudite classique. Ainsi *La Picardie littéraire* s'ancre nettement dans le giron du traditionnisme, option qui dès lors lui permet d'être reconnue en tant que revue d'études, lui permettant un rapprochement de fait avec des structures provinciales plus classiques, comme la Société d'émulation d'Abbeville, en particulier dans le contexte d'un congrès régional des traditions populaires organisé par Paul Sébillot et la *Revue des traditions populaires*, sur le modèle esquissé lors du congrès international de septembre 1900 tenu à Paris dans le cadre de l'Exposition universelle.

Au-delà de la production de matériau, *La Picardie littéraire* se charge d'exprimer, de relayer certains objectifs assignés au traditionnisme : assurer un conservatoire, proposer des clefs de compréhension à certaines formes d'esprit populaire. Tâches éminemment honorables, face aux modèles culturels dominants que sont l'histoire et la philologie, et qui sont exprimées en miroir des œuvres d'illustres, comme dans *Le pays lorrain* :

« La littérature populaire et locale est intéressante à un autre point de vue. Voulons-nous étudier l'âme lorraine ? Nous n'avons pas le droit de négliger ces courts récits populaires, nés de notre sol. Un Bertrand, un Barrès ont été élevés à la ville ; nourris des classiques, déformés par l'étude des littératures étrangères, ils ont subi tant d'influences diverses et leur originalité propre est si puissante, que le parfum de leur province natale n'est plus guère sensible dans leurs œuvres. Où trouvons-nous la véritable Lorraine, celle du paysan attaché à la glèbe, du paysan qui parle patois, qui n'a point écrit au cours des siècles, et qui, aujourd'hui encore, n'écrit guère ? (...) C'est encore là, dans ces courts récits plaisants, dont la plupart se transmettent traditionnellement depuis des siècles, que nous risquons de trouver le plus d'originalité propre, l'empreinte locale la plus marquée, soit dans le fond, soit dans la forme<sup>694</sup>.

---

<sup>693</sup> André Chastel, « La notion de patrimoine », art.cité, p.1464.

<sup>694</sup> Charles Bruneau, « Les contes de Cumières », art.cité, p.511.

### c. Vecteur d'une organisation de la communauté traditionnelle

Au sein du travail de sensibilisation, la petite revue s'implique donc dans l'émulation et la structuration des communautés, notamment à travers l'organisation de plusieurs congrès. La Société d'ethnographie nationale et d'art populaire organise les congrès de Niort (1896), Saint-Jean-de-Luz (1897) et Honfleur (1899) ; une section normande d'ethnographie et d'art populaire en émane, qui devient le Comité du vieux Honfleur, dont *Le pays normand* devient l'organe<sup>695</sup>. Comme évoqué en chapitre 2.B, les petites revues fédèrent des groupes, assurent un relai en direction de revues de diffusion nationale, et se rapproche de revues sœurs. Ainsi *Le Bouais-Jan* avec le *Bulletin des parlers du Calvados*<sup>696</sup>.

Elle s'affiche également explicitement dans des programmes de collecte dont l'échelle géographique ou thématique la dépasse. Invité à intervenir dans *La Picardie littéraire*, Paul Sébillot fait le constat que les « traditions de la mer » sont peu étudiées sur la partie de littoral correspondant à l'espace abordé par cette jeune revue : « Je ne pense pas pourtant que cette côte soit dépourvue de légendes, et je crois plutôt que si on n'en a pas relevé, c'est qu'on ne s'en est pas occupé. Elle présente en effet la plupart des circonstances maritimes qui donnent lieu, ailleurs, à des explications légendaires ou à des traditions. L'embouchure de la Somme, qui a subi des variations considérables, doit avoir amené la disparition de villes légendaires »<sup>697</sup>.

Le futur président de la Société d'anthropologie propose des pistes de recherche en fonction d'éléments déjà identifiés depuis le littoral du Poitou jusqu'à celui de Normandie, autour de l'existence possibles de sites engloutis, de légendes attachées aux falaises, aux naufragés. C'est un recueil d'instructions auquel se livre Paul Sébillot et que livre *La Picardie littéraire* : « Tel qu'il est, il servira à interroger les pêcheurs et surtout les femmes, qui sont les meilleures conservatrices de traditions ; mais il conviendra de ne pas se laisser rebuter par les premières réponses négatives, et si une ou deux citations ne suffisent pas, d'en essayer d'autres. Il arrive que des personnes qui connaissent en réalité beaucoup de légendes et de superstitions, lorsqu'elles n'ont pas eu le loisir d'y penser, répondent

---

<sup>695</sup> *Le Pays normand, revue mensuelle illustrée d'ethnographie et d'art populaire*, continuation de *La tradition normande*, publiées toutes deux à Honfleur entre 1898 et 1902 sous la direction de Léon Le Clerc.

<sup>696</sup> Jumelé au *Bouais-Jan* dès son lancement, à partir de décembre 1897, cet organe de l'Université de Caen, chargé de recueillir les éléments souvent collectés par les instituteurs (cf. Annette Brasseur, « *Littératures dialectales de la France...* », art.cité), est sous la direction d'un jeune élève de l'École pratique : Charles Guerlin de Guer (1871-1948), pensionnaire de la Fondation Thiers, diplômé de l'École des Hautes Études avec une thèse de phonétique (1898), puis chargé de cours à l'école normale de Caen (1899-1902), futur professeur de grammaire et philologie française à l'Université de Lille après la Guerre. Le *Bulletin des parlers du Calvados* devient le *Bulletin des parlers normands*, puis la *Revue des parlers populaires*, paissant de 1897 à 1903.

<sup>697</sup> Paul Sébillot, « Les traditions de la mer », *La jeune Picardie*, 7, janvier 1901, p.162.

de très bonne foi qu'elles ne savent rien ; mais si le lendemain on leur en parle de nouveau, comme elles ont eu le temps de la réflexion, elles se rappellent parfois des faits qui étaient sortis de leur mémoire, ; c'est toujours la première légende qui est la plus malaisée à recueillir : si l'on a su y intéresser quelqu'un, non seulement il se met à raconter ce qu'il sait, mais il peut arriver que de son côté il fasse une petite enquête auprès de ses voisins et voisines, dans les réunions du soir, et quand il y a pris goût et qu'il a bien compris ce qu'on voulait, il devient lui-même un enquêteur précieux »<sup>698</sup>.

La petite revue effectue également dans ce contexte un retour sur les à-côtés du collectage, la vie des groupes qui s'y impliquent, leurs difficultés ; ainsi ce commentaire d'Alexis Favraud à l'attention des instituteurs impliqués dans l'Angoumois : « Il ne nous a pas toujours été très facile de recueillir les précis de notre recueil ; nous ne pouvions nous adresser qu'aux vieillards, aux vieilles surtout, et le plus souvent on refusait de rien dire devant un monsieur, redoutant la raillerie. Nous avons eu alors recours aux institutrices et aux instituteurs qui ont mis à nous rendre service un zèle dont nous ne saurions trop les remercier. Il ne faudrait pas croire cependant que leurs efforts aient toujours été couronnés de succès ; eux aussi ont éprouvé des refus... »<sup>699</sup>.

Enfin la petite revue constitue à plusieurs reprises des matériaux préparatoires en vue de la participation de ses membres à des manifestations d'ordre régional ou national ; ainsi Alexis Favraud intervient en 1912 au 8<sup>e</sup> congrès préhistorique de France à Angoulême et publie à cette occasion des éléments de légendes et mœurs populaires en parallèle à ce qui insère dans *Le pays d'Ouest*.

#### d. Média de restitution, de revitalisation des traditions populaires

Moins attentive à produire qu'à donner à voir, la petite revue diffuse des formes de restitution qui ne correspondent donc pas aux exigences d'une publication scientifique. Il est plus largement question d'étude « psychologique », d'étude de l'âme, de cette partie immatérielle de l'homme, dont les manifestations, les signes indirects, peuvent surtout donner à voir sur les espaces et leurs réalités.

Ce mode éditorial montre le malentendu et les limites d'une telle production vis-à-vis de la recherche ethnographique, malentendu qui n'est ni assumé ni encore moins exprimé de la part des rédactions et des contributeurs, qui prennent au contraire au sérieux leur implication dans une science naissante. Ainsi Lucien de Chantereine, dans sa rubrique « Traditions populaires du

---

<sup>698</sup> *Ibid.*, p.163-164.

<sup>699</sup> Alexis Favraud, « Folk-Lore de l'Angoumois », art.cité, p.579.

Vimeu », série consacrée dès l'origine de *La Picardie littéraire* : « Les articles que je publie résultent de recherches faites au jour le jour. Ce ne sont que de simples notes transcrites sans ordre et forcément très incomplètes. Mais chaque jour amenant une nouvelle trouvaille, une nouvelle indication, ces notes, revues, développées, augmentées et mieux classées, formeront la matière d'un volume, que je ferai paraître ultérieurement »<sup>700</sup>.

En fait, précise Anne-Marie Thiesse : « La distance entre la littérature régionaliste et la publication de textes de littérature orale est souvent bien réduite... (...) Les nombreux recueils (les contes publiés par les régionalistes dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, mêlent de manière complexe des thèmes et des schémas narratifs issus de la tradition orale, une organisation et un style inspirés du réalisme et des essais d'écriture pour « rendre » le parler populaire régional. Les auteurs avancent souvent comme projet la réhabilitation de la culture populaire aux yeux d'un vaste public. Cela implique, dans leur esprit, l'accommodement des éléments de cette culture à des formes familières aux lecteurs »<sup>701</sup>.

De même le souci manifesté au sein des petites revues de mise à disposition directe aux lecteurs des contenus ne permet pas de satisfaire aux exigences d'une restitution en l'état des matériaux si ceux-ci présentent une lecture rébarbative ou peu compréhensible, en dépit des qualités du mode d'écriture de la fiction documentaire, du reportage-récit, ménageant à la fois le côté narratif et le côté documentaire, notamment sous forme de notes de bas de page<sup>702</sup>.

« Les écueils à éviter sont les complications inutiles : la recherche trop savante, aussi bien que la fantaisie, conduiraient au même résultat : n'étant pas aisément compris, on ne nous lirait même pas ; (...) la simplicité, voilà la réalité objective »<sup>703</sup>.

---

<sup>700</sup> Lucien de Chantereine, « Traditions populaires du Vimeu », *La jeune Picardie*, 8, février 1901, p.191.

<sup>701</sup> Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France...*, *op.cit.*, p.231.

<sup>702</sup> Ainsi en 1912 dans *Le pays d'Ouest*, Emmanuel Esmein déploie sa nouvelle et ses annotations ainsi : « 'Comme il s'essuyait les yeux avec son mouchoir, une queue de lézard tomba à terre. Té, dit-il, c'est sûrement elle qui m'aura faufilé ça dans ma pochette pour me porter bonheur.' »

Passage qu'il fait suivre de la note suivante :

« — Le *Té* du début revient souvent dans les conversations de ce roman. C'est en effet une exclamation familière aux Charentais. Mais il faut écrire *Tê* ou *Tè* ; le *Té* bref est propre au Midi de la France, aux dialectes de Languedoc. — C'est une croyance bien connue que porter sur soi une queue d'*angroise* ou d'*angrotte* (les deux termes se disent pour désigner le lézard) porte bonheur. Voyez Burgaud des Marets, *Le Renar et la Grole* (vers 13-14) : « Sarviteur, sti qui dit à la grole, borjoèse ! / Qu'en vout' doubiet l' bon Guieu saque ine cou' d'angroèse ! » Ici c'est une amoureuxse qui l'a mise en cachette dans la poche de celui qu'elle voudrait avoir pour *boun amit*. (Emmanuel Esmein, « *Jacquet-Jacques*, par Jérôme Bujeaud », *Le pays d'Ouest*, 13, février 1912, p.91).

<sup>703</sup> L. Le Bondidier, « Lourdes aujourd'hui », *Pyrénées-Océan*, 1197, 1929, p.262.

Ainsi, Jacques Méniger, dans *Le Bouais-Jan* en 1898, en réponse à Georges Tis : « Me trouvant au Bouais-Jan, à piocher *l'lichouen coum' l'z'amins d'illo l'long*, j'ai regardé par-dessus la haie *denz l'courtil d'men veisin*, j'ai vu qu'il avait du bouais-jan de belle venue, qu'il en distillait l'esprit avec infiniment d'art et de savoir, mais sans ordre, qu'il laissait s'épanouir les mots, pour les cueillir en flâneur, au hasard des promenade de l'esprit, c'est un procédé aussi charmant que poétique. Mais, nous, les moissonneurs, nous attendons, chaque saison, la récolte pour la mettre en gerbes, en contes, en chansons, c'est pourquoi je me suis mis en tête de donner un coup de main au défrichage, non pas avec l'intention de faire un jardin anglais ; j'ai seulement planté des jalons dans mon clos et tracé des allées ; langue d'oïl, anglo-normand, franco-normand, vieux françoys, et patois 16<sup>e</sup> siècle ; tout le reste, à mon avis, rentre dans le *Jargon* (patois général), suite de croisements des différents dialectes et patois »<sup>704</sup>.

« Le malentendu entre production régionaliste et recherche folkloriste sur les formes de publication révèle cependant bien au-delà d'une différence de niveau dans la restitution de collectes des traditions populaires, comme le révèle la collaboration avortée entre Henri Pourrat et Arnold van Gennepe »<sup>705</sup>. La démarche de la petite revue consiste avant tout à remettre le matériel dans le contexte où il est diffusé, non pas avec un grand scrupule de véracité, mais – et c'est le cœur du malentendu que représente l'implication de la petite revue dans l'ethnographie – dans le but, plus ambitieux, de réveiller un public auquel la petite revue est consacrée, sur le trésor au-dessus duquel, en quelque sorte, il somnole : « En vous reportant comme nous aux années de votre première enfance, vous devez vous souvenir d'avoir été bercé par les récits légendaires et les chansons de votre nourrice. C'était le temps où l'homme des champs, sachant à peine lire, causait encore à la veillée au coin du feu. Les romans n'encombraient pas encore le village, les journaux ne débitaient pas encore de l'esprit en des faits divers à bon marché ; quelques rares livres, échappés des couvents et des châteaux, noircissaient à la fumée de l'âtre, dans une niche aménagée au long du mur, sous le manteau de la cheminée. Pendant que les enfants suivaient d'un œil d'envie les marrons qui pétillaient sous la cendre, que les *demoiselles de garrouil* s'épanouissaient sous mille formes diverses au contact de la braise, pendant que les fuseaux tournaient entre les doigts des fileuses, comme au temps de Du Guesclin, à la lueur tremblotante du *chabuil* et de la chandelle de *rousine*, les anciens racontaient ce qu'ils tenaient de leurs pères, de leurs voisins, ou plus rarement ce qu'ils croyaient avoir vu eux-mêmes »<sup>706</sup>.

---

<sup>704</sup> Jacques Méniger, « Le dialecte normand, IV », *Le Bouais-Jan*, 2/17, septembre 1898, p.260.

<sup>705</sup> Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France...*, *op.cit.*, p.231

<sup>706</sup> Georges Musset, *La Charente-Inférieure avant l'histoire et dans la légende*, 1885, cité dans Alexis Favraud, « Folk-Lore de l'Angoumois », *art.cité*, p.578.

Par conséquent une telle production demeure limitée, relève plutôt de l'ordre de l'anthologie, du florilège ; elle répond à une expression du rapport que la classe moyenne instruite entend entretenir vis-à-vis de son passé et de ses origines, vis-à-vis d'une thématique de contes, récits de veillées, etc., qui constituent un élément privilégié susceptible de contribuer à reconstituer un état de connivence, un esprit de communauté. La petite revue devient lieu de reconstitution ; c'est dans ce sens qu'elle se défend de constituer de la sous-documentation, mais par ses restitutions « adaptées », voire forgées de toutes pièces, sa production correspond mal au discours rigoureux d'une discipline qui émerge.

Dans ce travail de restitution et d'adaptation des matériaux en direction d'un public peu formé à l'approche des sources, ce n'est pas un hasard en revanche si nombre d'acteurs sont issus des milieux de l'enseignement, ou bien s'illustrent dans le cadre de conférences ouvertes et d'universités populaires. L'exemple du chartiste Gabriel Henriot, vulgarisateur de l'histoire picarde en 1901-1903 a été évoqué en chapitre 3.B, celui de G. Maneaud, instituteur à Cognac et conférencier de l'« Université populaire » de cette ville à partir en 1912 le sera dans le chapitre 8.B. De même, Ernestine Dechaud dans *La Corse touristique* donne en 1925 une adaptation en français et pour grand public du mode traditionnel du *vocero* : « *Que tardes-tu, ô François-Antoine ? Arrache une à une les entrailles de Ricciotto et de Mascarone ; donne-les en pâture aux oiseaux, et qu'une nuée de corbeaux déchire leur chair et dénude leur os. Oh ! Jean-Pierre, que tardes-tu ? Ceins une arme troyenne et venge mon sang. Vivant, l'honneur, mort, la réputation. Je sens la soif du sang, je sens la soif de la mort !* »<sup>707</sup>

Or l'entrée dans l'ordre des connaissances des éléments de l'intime, tout comme ce qui conduit ces mêmes éléments dans l'ordre de la protection, entraîne un réflexe inévitable de fixation, que par ailleurs un long silence chronologique assimile, on l'a vu, au déterminisme supposé de la vie campagnarde. Face au défi de la rigueur d'une collecte folklorique et de sa restitution, l'autre principal écart de la petite revue avec la production ethnographique consiste en la matière dans un maintien dans le vivant de ces matériaux et de leurs restitutions, à l'inverse d'une science supposée embaumer et fossiliser. Les folkloristes, avance Henri Pourrat, publient des documents scientifiques qui ne sont plus que des « collections de squelettes pour anatomie comparée » ; de son point de vue, au nom d'une tradition revivifiée, il s'agit au contraire de restituer par l'écriture les racines et l'humus qui leur donnent vie<sup>708</sup> : « Les folkloristes disent qu'il

---

<sup>707</sup> Ernestine Dechaud, « Pourquoi la Corse n'a eu ni arts, ni littérature », *La Corse touristique*, 9, septembre 1925, p.19.

<sup>708</sup> La rupture Pourrat/Van Gennep se fait « au nom de la vie » : « Un relevé exact donnera-t-il les mouvements de la voix, les intonations prises, les airs de la tête ? Et il devrait donner ce qu'il y a autour du conteur : propos, rires, remuements de leurs sur les figures, jusqu'à ce brun de l'ombre, et cette odeur de lait qui surit, de bêtes chaudes, de fumées de genêts. Voire ce qu'il y a derrière : le vieux monde des fermes, les

faut publier le conte exactement tel qu'on l'a recueilli du conteur. Qui arrive à le transcrire tel quel ? (...) Il faut savoir noter, c'est-à-dire qu'il faut savoir écrire. Une fidélité folklorique ne va pas loin : les folkloristes ont raison de l'exiger, afin d'obtenir des documents de folklore. Seulement, c'est tout ce qu'ils obtiennent »<sup>709</sup>.

Le matériau se voit détaché de l'ambiance qui permet de le comprendre et de le goûter réellement, le soir, près des bluteries en marche, l'hiver, près de la cheminées voisine. « Souvent, au moment le plus palpitant, le récit se trouvait brusquement interrompu par la sonnette des meules. Il fallait alors courir par l'étroit escalier pour vider dans la trémie le *culot* de la *somme de bié* que l'on était en train de moudre et venir ensuite reprendre à la fois sa *quaire* et le fil de son histoire près des tisons du foyer »<sup>710</sup>.

La démarche dans laquelle par conséquent se situe la petite revue mélange indifféremment « folklorisme descriptif et folklorisme appliqué »<sup>711</sup>. Il tient de l'équilibrage effectué par ailleurs vis-à-vis des érudits et des scientifiques, en vue d'une sensibilisation, d'une exaltation « devant le peuple », de « réveil », par la « pureté du goût », pour une sauvegarde de « la force et la beauté nationale ». Dans un tel contexte, l'approche faite dans la petite revue des éléments constitutifs des traditions régionales s'éclaire : elle n'est pas un sujet d'étude, le composant d'un réservoir de clefs d'interprétations sur le périmètre de l'espace célébré. Il s'agit, comme pour Pourrat, de « réconcilier l'homme avec la nature et avec ses proches pour déjouer les embûches d'une pseudo-civilisation mécanique et urbaine »<sup>712</sup>. C'est notamment l'occasion de manifester une communauté à travers des moments festifs ou solennels (spectacles sportifs, célébrations, commémorations...) consacrant une identité à travers des événements ritualisés qui réactivent des souvenirs enfouis. Ils trouvent dans la petite revue de patrimoine une continuité naturelle avec ce qui se met en scène au

---

foires, les fêtes, les travaux, les habitudes. Tout cela qu'ils y ont mis sans le savoir, ce n'est pas tout à fait des pensées et c'est davantage. La première chose serait de n'y rien mettre de plus. Parés, brodés, habillés du langage des petits romans, les contes ne sont plus ce qu'ils étaient, et ils n'ont pu devenir autre chose : ils ne sont rien. Et cependant, les transcrire tels que le conteur les récite, mais sans sa mimique, et la senteur de la fougère, et ce pivert, là-bas, qui cogne de son bec, agrippé à un chêne, c'est trahir le conte. Une fidélité littérale tue la fidélité littéraire. Il faut une transcription. Il faut refaire du conte une nature, toute liée et d'une heureuse venue. On ne lui rendra sa nature même que si on sait l'amener à une forme. Les contes populaires doivent être traités avec infiniment de respect : les recueillir et leur rendre leur style, sans plus. Mais sans style ce qu'on a recueilli devient une plante d'herbier. Manquent un déploiement dans l'espace, un éclat de verdure, l'air qui circule autour, la sève qui circule au-dedans », Henri Pourrat, préface au *Trésor des contes* (1948), cité dans Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France, op.cit.*, p.233.

<sup>709</sup> *Ibid.*

<sup>710</sup> A. Pitron, « La veillée de la Toussaint », *Le Bouvais-jan*, 2/20, octobre 1898, p.306.

<sup>711</sup> Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France, op.cit.*, p.227.

<sup>712</sup> Cité dans Paul Vernois, « Une école littéraire : l'École rustique du Centre », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.262.



même moment d'une appartenance collective, notamment dans le cadre d'associations, de manifestations sociales et commémoratives.

## B. PROVINCIAUX ET EXPATRIÉS : DES PROBLÉMATIQUES EN MIROIR

### a. Désirs urbains

Les petites revues sont d'autant plus impliquées dans la manifestation, la « circulation des signes mémoratifs <sup>713</sup>», qu'une partie du lectorat visé est marquée par un rapport au lieu ou à l'objet qui se caractérise par une confusion des espaces de référence.

Avec les facilités offertes, notamment par les chemins de fer, avec la vogue du tourisme, une partie notable de l'émigration paysanne n'a plus le caractère définitif qu'elle pouvait avoir jusqu'alors. Du coup le rapport aux origines devient moins rédhitoire ; il est simplement hors de portée, mais non perdu ni indéterminé ; surtout, il peut connaître une relocalisation partielle ou momentanée, le temps d'un voyage, d'une excursion. Une approche nouvelle des territoires devient par conséquent possible, qui n'est pas seulement le fait du loisir ou du tourisme, mais qui s'exprime en termes d'espaces de référence, de sanctuaire, de berceau de la part des originaires.

« Curieusement, la transhumance hebdomadaire ou saisonnière des populations urbaines, qui aurait dû contribuer à estomper les différences entre urbains et ruraux, a au contraire entraîné un renforcement du contraste »<sup>714</sup>.

C'est dans la matérialisation et la structuration de cette bilocation sentimentale des originaires que se distingue également la petite revue, en apportant notamment le contenu et l'argument culturel qui font défaut aux feuilles de liaison de ces groupes, cantonnées à la diffusion d'informations internes. « A tous elle parlera du pays. Mais aux exilés surtout elle présentera l'image de la patrie lointaine, elle apportera l'écho des accents aimés. Chaque mois pendant quelques heures, ils se croiront transportés dans le cercle familial : groupés comme ils l'étaient jadis sous le vaste manteau de la cheminée, ils aimeront à écouter, toujours plus nombreux et plus attentifs, la voix si chère de l'Aïeule »<sup>715</sup>.

---

<sup>713</sup> Josette Zoueïn, « André Bolzinger, *Histoire de la nostalgie* », *Che vuoi ?*, 28, 2007, p.175.

<sup>714</sup> Henri Mendras, *La seconde Révolution française, 1965-1984* (1988), cité dans Bernard Kayser, « Permanence et perversion de la ruralité », *Études rurales*, 109, 1988, p.83.

<sup>715</sup> Eugène de Ribier, « A nos compatriotes », *La veillée d'Auvergne*, 1, janvier 1909, p.3.

La petite revue dessine de fait entre un espace d'origine et une communauté qui s'en réclame un rapport patrimonial spécifique, qui n'est plus seulement une territorialisation déterminée mais qui inclue aussi le rapport qu'un groupe est susceptible de nourrir avec cet espace ; notamment c'est précisément parce qu'une distance, voire une rupture, est éprouvée qu'un patrimoine original peut se voir attribuer ses propres lignes de force. L'une de ces lignes de force consiste justement dans son aspect populaire, alors qu'en région la pratique culturelle demeure plus nettement l'apanage d'une certaine catégorie sociale, « les sociétés d'originaires attestent que l'attachement à la 'petite patrie' n'est pas réservé aux bacheliers, même si leur encadrement puise ses forces principales dans des milieux notabiliaires »<sup>716</sup>.

« Savez-vous bien que Paris, malgré ses deux millions et demi d'habitants, n'est après tout qu'un vaste désert où l'on peut coudoyer pendant de longs jours la foule qui s'y presse sans rencontrer seulement une figure amie ? Que la mort vous prenne sur la voie publique à cent mètres seulement de votre demeure, il est fort probable que l'on portera votre dépouille à la Morgue.

Pour remédier à cela, Paris, a vu se créer une quantité de syndicats professionnels et de sociétés de secours mutuels ; les associations d'anciens élèves de la plupart de nos grandes écoles françaises ont une section parisienne, enfin tous ou à peu près tous les départements de France ont organisé dans la capitale des sociétés amicales où l'on entend les langues et les patois des diverses provinces, on y voit des sauteriers que mènent tour à tour les joueurs de cabrette, de biniou ou de musette, un lien précieux s'établit entre une foule de gens qui la veille ne se connaissaient pas : chacun est heureux de retrouver à Paris un lambeau de la petite patrie qu'il n'a cessé d'aimer, et de tout cela résulte un grand bien que vous pouvez imaginer »<sup>717</sup>.

Or, dans la mesure où la culture populaire est appelée à devenir de plus en plus un patrimoine digne d'être collecté, décrit et célébré, les milieux qui en sont issus sont d'autant plus concernés à veiller pour ne pas se dissoudre dans un modèle national unique, *a fortiori* quand ces milieux populaires intègrent l'espace urbain : « la condition paysanne ne serait plus une origine, un archaïsme voué à disparaître ; elle se verrait reconnaître une spécificité, le paysan fournirait une

---

<sup>716</sup> Madeleine Reberieux, « La capitale et 'réveil des provinces' », *Le mouvement social*, 160, juillet-septembre 1992, p.8.

<sup>717</sup> V[alery] P[ouillat], « Le Bouais-Jan », *Le Bouais-Jan*, 8/13, juillet 1904, p.196.

référence (stable, sûre) aux urbains dont les modèles évolutionnistes et progressistes sont en train d'éclater.<sup>718</sup> »

A cette réappropriation des origines coïncide la vogue d'une certaine villégiature comme souvenir de la migration. « La société villageoise devient, pour un nombre toujours plus grand d'individus, une scène »<sup>719</sup>, rêvée, sublimée, et complémentaire de la vie urbaine. Cette « double appartenance », cette « multi-territorialité », génère une fonction culturelle majeure, face à des paysans qui en revanche « ne voient pas la campagne »<sup>720</sup> ; c'est l'« investissement de l'espace campagnard par le désir urbain »<sup>721</sup>, support d'unification en miroir et d'identités en creux d'un milieu urbain, où les originaires s'identifient sur la base d'un système de différenciation, de communautarisme. Ainsi « l'émigration des Corses sur le continent et dans les colonies, ajoutée au service militaire obligatoire et personnel, donne aux Corses venus de toutes les microrégions de l'île le sentiment de ce qui les unit en tant que Corses et de ce qui les distingue des continentaux, les *Pinzuti* »<sup>722</sup>. Considération qui, sous la plume de François Mauriac, se résume de la formule suivante : « Paris, c'est la province qui prend conscience d'elle-même »<sup>723</sup>.

#### b. Communautés reconstituées

L'identification exprimée en ville par les groupes d'originaires s'adosse donc à une origine commune, mais celle-ci n'est pas de même échelle que l'identification à l'intérieur de la région d'origine elle-même. En se constituant en ville, certaines identités connaissent même une forme d'extra-territorialité, ou mieux, de territorialité non spécifique : c'est la « patrie portative » de Heine évoquée par Leersen<sup>724</sup>. *Le Bouais-Jan*, d'abord revue de Manchots exilés, est ainsi perçue sur Paris comme s'exprimant au nom de toute la Normandie ; de même *Lemouzi*, avant tout revue de Brivadois et de Tullois, est considérée comme limousine dans la capitale<sup>725</sup>. Inversement, la liste

---

<sup>718</sup> Jean-Claude Chamboredon, « Les usages urbains de l'espace rural : du moyen de production au lieu de récréation », *Revue française de sociologie*, 21/1, 1980, p.113.

<sup>719</sup> Bernard Kayser, « Permanence et perversion de la ruralité », art.cité, p.83.

<sup>720</sup> Emile Zola, *La terre* (1887), cité dans Francine Muel-Dreyfus, « Les instituteurs, les paysans et l'ordre républicain », art.cité, p.57.

<sup>721</sup> Jean-Claude Chamboredon, « Les usages urbains de l'espace rural... », art.cité, p.97.

<sup>722</sup> Georges Ravis-Giordani, « La Corse : culture régionale ? culture régionalisée ? », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.456, note 9.

<sup>723</sup> Mauriac, *La province* (1926), cité dans Alain Corbin, « Paris-province », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, 2. *Les France*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.2888.

<sup>724</sup> Joep Leerssen, « Nationalism and the cultivation of culture », *Nations and nationalism*, 12, 2006, p.565.

<sup>725</sup> De fait, cette publication fédère un réseau qui révèle un lectorat plus complexe : les Chanteurs limousins (association de plus de 1 500 Limousins et Marchois, organisatrice de grandes fêtes) ; la Gartempe ; les Enfants d'Argentat ; l'Yssoudonnaise ; le Chardon de Beaulieu ; l'Uzerchoise ; les Originaires de l'arrondissement d'Ussel ; les Originaires de la Creuse ; le Canon de Rochechouart ; la Société des Limousins de Versailles ; l'Association Corrèzienne ; les Sociétés limousines et le groupe d'études (fédération,

nominative de ses abonnés publiée à partir de 1925 montre que la très clermontoise *Auvergne littéraire* est en fait autant une revue provinciale qu'une revue d'originaires résidant à Paris<sup>726</sup>. *Le Pays d'Ouest* et *La Veillée d'Auvergne* constituent de leur côté des formes de synthèse régionale en fonction des réseaux ferrés, respectivement sur le centre-Ouest et le Massif central.

Cet amalgame de réseaux dans la capitale, cette fédération de sociabilités et de solidarités auxquels sont associées les petites revues consiste, selon l'expression de Plantadis, à « ramener les émigrants vers le pays, de les y 'raciner', matériellement ou moralement »<sup>727</sup>. La publication éditoriale constitue la phalange rédactionnelle de cette démarche, notamment par l'usage dans ses contenus de tous les registres de la communauté vivante, comme de la séparation d'avec l'espace d'origine. Ainsi dans *Le Bouais-Jan* : « Certes, depuis le commencement du siècle, Paris a pris un développement excessif et qui rend de plus en plus difficile le problème de se rencontrer entre gens du même pays. Le Paris actuel est une monstruosité, mais c'est une monstruosité qu'il faut accepter. Nous ne pouvons-nous retrouver qu'en nous cherchant. (...) Je dis donc : que notre Bouais-Jan reste un lieu amical où l'on boit du cidre, où l'on revit son enfance et où l'on oublie un moment, au contact des compatriotes, les responsabilités et les difficultés de sa vie de parisien. (...) Nous sommes éloignés du pays natal, formons ici une colonie fortement tenue par des liens moraux. Hésiode raconte que l'alcyon fait son nid sur la vague mouvante. Il y a là un beau symbole. Dans ce milieu nouveau et changeant de Paris, soyons capables aussi de nous bâtir un nid. Nous réussirons si nous sommes seulement dix à le vouloir fermement »<sup>728</sup>. Ou encore, sous la plume de Lucy Achalme dans *La veillée d'Auvergne* : « la vieille, assise sur une petite chaise basse, en face de la cheminée, songe tristement devant l'âtre sans feu et recommence son chapelet.

- C'est fini ! la petiotte ne fanera plus ! Pourtant, ce soir, au retour des prés, quand le jour bleui de la plaine s'obscurcira jusqu'à effacer, dans la nuit, le front hautain du Puy-de-Dôme ; quand les chars passeront lentement l'un après l'autre, vacillants sous le poids de l'herbe, si légère pourtant, l'air sera doux, tout parfumé des foin. – Les jeunes filles auront les joues roses, les yeux brillants, le fichu entr'ouvert, des brindilles vertes dans les cheveux : un peu lasses et

---

comprenant notamment l'Association limousine du Haut Pays) ; le Limousin de Paris ; l'Union des intérêts économiques pour le Limousin et de la Fédération des Syndicats d'initiative du Limousin, du Périgord et du Quercy ; l'Union tulloise (qui groupera les originaires de Tulle et du pays tullois (cantons Tulle-Nord et Tulle-Sud) ; La Fraternelle de la Roche-Canillac ; L'Arédienne ; Les Monédières ; Le Cercle littéraire limousin, etc.

<sup>726</sup> Sur les 494 abonnés déclarés au terme de la deuxième année de parution, 253 sont domiciliés dans le Puy-de-Dôme et 230 à Paris, dont 149 sont également membres de l'association de « La veillée d'Auvergne » ; 11 abonnés sont situés à l'étranger et dans les colonies, cf. [Anon.], « Répertoire des abonnés de l'Auvergne littéraire et artistique par groupement », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 24, juillet 1926, p.24-29.

<sup>727</sup> Johannès Plantadis, « 'Vers le Limousin' », *Lemouzi*, 9, juillet 1905, p.194.

<sup>728</sup> Letellier, « Mon idée du Bouais-Jan », *Le Bouais-Jan*, 2/23, novembre 1898, p.365-366.

moins rieuses, elles laisseront les anciens passer les premiers, afin de s'attarder aux propos et aux baisers de la fin du jour.

- Pourtant la petiote s'en est allée loin !...

O éternelle jeunesse, oublieuse des mortes ! »<sup>729</sup>.

Cette ambition, on l'a évoqué, inclue la promotion de manifestations où domine la dimension de la fête et des jeux, mais aussi de pratique partagée des sites emblématiques de province ; les fêtes et les jeux de l'Eglantine, relayées par *Lemouzi*, se déroulent ainsi chaque année « dans un endroit consacré par les souvenirs historiques, la naissance ou le séjour d'un troubadour, ancêtre des félibres modernes »<sup>730</sup> : ainsi Gimel, Ussel, Obazine, Autefort, Ventadour, Pompadour, Turenne, etc. Ces pratiques doivent par conséquent constituer un recours, une base arrière virtuelle au fil des aventures migratoires en univers étranger ; elle vise aussi à maintenir et à développer une expression régionale dans les pratiques culturelles naissantes des nouveaux citadins, par une sensibilisation aux arts et aux lettres, la promotion d'artistes et de littérateurs provinciaux, et le compte-rendu ou la restitution d'une certaine vitalité régionale<sup>731</sup>, ceci, afin de conserver vivant tout ce qui fait lien entre la province et ses ressortissants, dans leurs confrontations à la modernité. L'exemple de l'activité de l'association du « Bouais-Jan » est à ce titre tout à fait éclairant :

« A l'heure actuelle, le Bouais-Jan se réunit sans convocation le premier samedi de chaque mois, à neuf heures du soir, dans un vaste et beau salon au 12, de la rue Gît-le-Cœur, sous des lambris qui, jadis, ont entendu le roi Henri IV et la belle Gabrielle échanger de doux propos d'amour. Chaque réunion porte le nom d'une foire de la Manche et revêt ainsi le caractère de ce que dans notre patois nous appelons une assembraie.

(...) Ce n'est pas tout, le Bouais-Jan qui entend être société littéraire se réunit le troisième samedi de chaque mois pour entendre celui de ses membres qui fait ce jour-là une conférence sur un sujet normand. Pour terminer la soirée, une sauterie est organisée, à la grande joie de la jeunesse et aussi de certains qui ont cessé d'être jeunes.

Chaque année, la Société loue un vaste local et organise un grand concert où domine naturellement l'élément Bas-Normand. (...)

---

<sup>729</sup> Lucy Achalme, « La veillée », *La veillée d'Auvergne*, avril 1909, p.176.

<sup>730</sup> Cf. Jean Dutrech, « Jeux et fêtes de l'Eglantine (1556-1893) », *Lemouzi*, 1907, p.259-264.

<sup>731</sup> Cf. ci-dessus, au chapitre 2.B.

Tous les ans, également, le Bouais-Jan a une fête d'un autre genre, tantôt c'est un joyeux banquet dans quelque restaurant du Palais Royal, tantôt c'est une excursion à la campagne. (...)

Vous saurez tout à peu près au sujet de ma chère Société quand je vous aurai dit que tous ses membres sont abonnés de droit à la Revue qui porte le même nom qu'elle et qui enregistre tout ce qui s'y passe. De cette façon le lien qui nous unit se trouve encore plus fort, il est si solide aujourd'hui que rien ne saurait le rompre.

Que voulez-vous ? Les Malheureux déracinés que nous sommes ont tous à des degrés divers le regret du pays normand, ils cherchent instinctivement tout ce qui peut le rappeler à leurs yeux, et quand ils sont réunis, ils n'ont pas grand effort à faire pour se figurer qu'ils sont chez eux et bien loin de leur terre d'exil. C'est une consolation qui a son prix ; ce n'est pas, direz-vous de la réalité, cela dépend du rêve. Qu'importe au surplus, n'y a-t-il donc point une certaine douceur à rêver et à oublier nos tristesses ? Dans tous les cas le Bouais-Jan n'aurait-il que l'utilité de rendre aux Bas-Normands une petite parcelle du pays regretté, il faudrait encore de ce chef bénir celui qui l'a fondé.

Oh ! comme je fus compris de mes compatriotes le jour où je leur dis :

'Sachez bien qu'au Bouais-Jan – oh ne l'oubliez pas – on n'est plus à Paris. C'est là la terre normande qui s'offre à vos regards, voyez ici la lande, la mer bat à son pied, le flot n'est jamais las. Voici nos chemins creux parfumés d'aubépine. Et nos plants de pommiers que peuplent des oiseaux. Les grands prés toujours verts, les arbres toujours beaux que caresse et que baise une brise marine' »<sup>732</sup>.

### c. Un regard renouvelé sur les espaces régionaux

Toutefois la démarche des originaires dans leurs rapports culturels aux patrimoines régionaux se signe aussi par une distance critique par rapport à certaines caractéristiques locales. La coupure entre expatriés et provinciaux ne résulte pas seulement d'une séparation matérielle, sociale, mais aussi par une évolution distincte de références par rapport à l'espace d'origine, qui s'explique tout naturellement par cette expérience de la séparation et de la distance : l'expression des originaires est en fait avant tout captive d'un vécu, de près ou loin, par rapport à l'exode rural, qui cherche à se dire, à remémorer un parcours. Et par-delà les différentes origines, ce qu'elle exprime interpelle en même temps chaque autre communauté d'origine et chaque autre parcours

---

<sup>732</sup> V[alery] P[ouillat], « Le Bouais-Jan », *Le Bouais-Jan*, 8/13, juillet 1904, p.196.

individuel, sous la forme d'une cristallisation du souvenir personnel, des conditions d'émigration, des évolutions sociales.

Or cette génération est aussi prédisposée à réimporter ce vécu dans la projection qu'elle fait de son milieu régional d'origine, à commencer par les valeurs qu'elle s'est imaginée abandonner en gagnant la ville. Les communautés d'originaires sont ainsi portées paradoxalement à exalter une culture et des vertus correspondant à des modes d'existence qui depuis ont disparu ou en passe de l'être. « L'idéalisation de la campagne et la projection sur la ville de tous les maux de la société moderne permettent de ne pas poser la question de la transformation capitaliste de la campagne, aussi profonde et décisive que les transformations urbaines liées à la révolution industrielle »<sup>733</sup>.

Le rapport folkloriste au monde paysan exprimé par l'originaire tient de la séparation qui existe entre sa vie et son enfance, alors qu'à l'inverse se poursuit une évolution différente des campagnes<sup>734</sup>, de moins en moins rurales, de plus en plus agricoles ; d'où ces déséquilibres culturels, entraînant une vision décalée de la part de ceux qui n'y vivent plus, sublimée par le souvenir, la nostalgie<sup>735</sup>, amenant par conséquent l'élaboration d'un « patrimoine » spécifique, nourri paradoxalement depuis la ville. « Ce modèle de fixation et de constitution en symboles de certains traits culturels est une des formes de folklorisation (une autre forme étant la folklorisation à travers le regard touristique) »<sup>736</sup>, mais aussi d'esthétisation, qui enjolive le sentiment de perte, et en même temps de distance, vis-à-vis de ceux qui sont demeurés, et surtout de *ce* qui est demeuré « au pays » ; approche proportionnellement inverse de celle d'une communauté rurale en fait très éloignée d'une tentation au maintien des formes traditionnelles<sup>737</sup>, voire faisant preuve d'un réel dynamisme, continuant à évoluer, à se transformer. « Les paysans ne sont pas aussi attachés qu'on le croit généralement, aux vieux contes et aux vieilles chansons, surtout à celles de ces dernières qu'ils chantent dans les auberges ; ils n'ont nullement le goût du vieux langage, et les anciennes poésies dont ils

---

<sup>733</sup> Jean-Claude Chamboredon, [Introduction], dans Raymond Williams, « Plaisantes perspectives. Invention du paysage et abolition du paysan », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17/17-18, 1977, p.31.

<sup>734</sup> Cf. Francine Muel-Dreyfus, « Les instituteurs, les paysans et l'ordre républicain », art.cité, p.59 ; cf. également Maurice Agulhon, Gabriel Desert, *Apogée et crise de la civilisation paysanne, Histoire de la France rurale*, 3, Paris, éd.du Seuil, 1976, p.472.

<sup>735</sup> L'exemple du patois est éclairant ; Jean-François Chanet fait référence à Eugen Weber quand celui-ci remarque que « dans l'ensemble, l'évolution du parler local ressemble moins à une décadence qu'à une adaptation. Cette adaptation supposait qu'une part sans cesse croissante du vocabulaire français fût intégrée dans le patois, à mesure que s'imposait aux paysans l'obligation de nommer les réalités nouvelles qui pénétraient dans les campagnes. C'est précisément cette adaptation qui apparaissait aux félibres comme un recul ou une déchéance. Lucien Gachon, dans *L'Auvergne et le Velay*, considère que « le patois s'est plus abâtardi encore qu'il n'a reculé » (Jean-François Chanet, *Les félibres cantaliens. Aux sources du régionalisme auvergnat (1879-1914)*, Clermont-Ferrand, Adosa, 2000, p.68-69).

<sup>736</sup> Jean-Claude Chamboredon, Jean-Philippe Mathy, Anne Méjean, *et al.*, « L'appartenance territoriale comme principe de classement et d'identification », art.cité, p.71.

<sup>737</sup> Jean-Claude Chamboredon, « Les usages urbains de l'espace rural... », art.cité, p.111.

conservent le souvenir, venu jusqu'à eux à travers les siècles, ont toujours reçu des rajeunissements successifs, qui leur ont enlevé cette physionomie archaïque qui, depuis l'époque romantique, plaît tant à nos lettrés d'une certaine école »<sup>738</sup>. Ce vieux langage étant lui-même dénaturé, « après que la Renaissance artificielle et littéraire de la poésie patoise [au 19<sup>e</sup> siècle] eût produit ses effets chez nous »<sup>739</sup>.

A l'exception d'une communauté d'auteurs, qui localement *mausolisent* par maniérisme ou, comme évoqué au chapitre 2.C, par allégeance à une logique de réseau, ce sont au contraire des groupes qui sont ou bien attirés par des éléments de la culture nationale qu'ils reprennent, imitent ou réinterprètent en région<sup>740</sup>, ou bien des groupes qui s'efforcent au nom de l'urgence de rassembler un inventaire des particularismes à sauvegarder. Face à ceux qui sont demeurés au pays, les cultures locales revendiquées par les originaires risquent donc fort d'être obsolètes, même affublées du statut de supposée tradition, mutée plutôt en fait en identité citadine. « Tandis que la population rurale abandonne costumes, danses et autres traditions, des citadins les reprennent à leur compte à des fins spectaculaires, confortés par le développement du tourisme »<sup>741</sup>.

Par conséquent, selon les termes de Jean-Claude Chamboredon, « il faut parler d'identités alternatives plutôt que d'une identité locale »<sup>742</sup>, réalité qui par ailleurs est susceptible de prendre en compte un certain syncrétisme de la part des exilés parisiens, inévitable du fait des porosités en ville entre origines voisines. Il y a, de fait, une conception « stratégique » de l'identité « locale », comme mode de différenciation et d'identification à l'intérieur de la ville, avec un besoin de référencement à assumer à l'extérieur du groupe. Cette mise en scène de l'appartenance locale se conçoit notamment à partir de la confrontation entre communautés et peut être considérée comme l'une des déclinaisons du capital symbolique en milieu urbain<sup>743</sup>. Le patrimoine qui en découle n'est donc, là encore, pas exclusivement rattaché à un espace d'origine mais plutôt à un groupe qui n'est circonscrit qu'en fonction de ses pratiques citadines, quelles que soient ses origines régionales, par conséquent non exemptes de mixité, d'ambiguïtés, voire de contradictions, puisqu'on s'intitule Normand à Paris, bien qu'étant simplement originaire de Coutances, ou encore Limousin mais sans

---

<sup>738</sup> Michel Leymarie, « La belle époque des revues ? », dans Jacqueline Pluet-Despatin, Michel Leymarie, Jean-Yves Mollier (dir.), *La Belle époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (In-octavo), 2002, p.223.

<sup>739</sup> *Ibid.*, p.224.

<sup>740</sup> Cf. Mireille Meyer, « Vers la notion de « cultures régionales » (1789-1871) », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.411.

<sup>741</sup> François Postic *et al.*, « Reconnaissance d'une culture régionale : la Bretagne depuis la Révolution », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.386.

<sup>742</sup> Jean-Claude Chamboredon, Jean-Philippe Mathy, Anne Méjean, *et al.*, « L'appartenance territoriale comme principe de classement et d'identification », art.cité, p.81.

<sup>743</sup> Nicolas Renahy, « Classes populaires et capital d'autochtonie... », art.cité, p.14.



jamais évoquer Limoges. C'est un type de rattachement géographiquement décanté qui contribue aussi, de ce fait, à générer des agglomérats de circonstance, en fonction des préoccupations du moment, des domiciliations du moment, et donc à provoquer des adhésions momentanées à ces pratiques culturelles, voire révocables<sup>744</sup>, ce dont il sera question au chapitre 9.C.

#### d. Clivages entre pratiques culturelles

Ce clivage engendré par des conceptions opposées autour d'un même référencement régional ne se limite pas au problème d'une fidélité des expatriés vis-à-vis d'un périmètre qui ne leur ressemble plus, il s'exprime aussi à travers le défi que représente de la part d'originaires re-ruralisés le temps de vacances, urbanisés « à temps partiel » cette tentation qu'on vient d'évoquer d'un syncrétisme en mitoyenneté avec d'autres immigrés, d'autres cultures d'origines. Or ce syncrétisme caractérise aussi en région certains espaces trans-provinciaux constitués sur la base de renouvellement des équilibres infranationaux ; ainsi le Centre-Ouest illustré à partir de 1911 par *Le pays d'Ouest*, le Massif central, ou encore le massif armoricain tel qu'il est promu après la Grande Guerre au sein de la Fédération régionaliste de Bretagne.

Or entre, d'une part, ces initiatives d'identification rétrospective concernant soit les groupes d'originaires, soit des rééquilibrages au sein de la communauté nationale, et, d'autre part, ces manifestations de dynamique régionaliste culturelle, plus ou moins attirée ou influencée par le modèle académique parisien, lequel de ces périmètres patrimoniaux, laquelle de ces *ostensions publiques* sont les plus authentiques ? Qui a légitimité à s'imposer comme identité régionale, entre une tendance à l'ouverture vis-à-vis des rééquilibrages en cours au sein de la communauté nationale, et d'autre part une démarche de codification allant à l'encontre de cette forme de globalisation et d'uniformisation ?

C'est précisément dans cette tension que prennent un intérêt spécial les petites revues dont les équipes de rédactions sont de provenances composites, notamment dans le cadre de jumelage entre Paris et province, dans la mesure où en une même production éditoriale les originaires et certaines élites locales voient leurs démarches se croiser. Les petites revues présentent d'autant plus d'intérêt qu'on n'y relève pas de profilage ni de vision exclusive, mais au contraire la constitution d'un matériau composite, susceptible de fédérer toutes formes d'appartenances, par la compilation, la collégialité, annonçant l'épaisseur encyclopédique de la notion de patrimoine, telle qu'elle se présente à partir des années d'après-guerre.

---

<sup>744</sup> Jean-Claude Chamboredon, Jean-Philippe Mathy, Anne Méjean, *et al.*, « L'appartenance territoriale comme principe de classement et d'identification », art.cité, p.81.

## CONCLUSION DU CHAPITRE SEPT

L'inventaire que nécessite le renouvellement d'approche des périmètres patrimoniaux, et plus largement des types de communautés qui les sous-tend, se focalise tout naturellement sur les données de pratiques, d'usages et de cadre de vie, et donc des traditions populaires. Toutefois ces nouveaux éléments d'identité sont d'emblée et paradoxalement mis à distance, dans la mesure où ils peinent à être restitués sur un mode alternatif par rapport aux exploitations traditionnelles qui supposent une forme de cristallisation muséographique et une exclusivité d'expression à l'intérieur du périmètre célébré. Or ces exploitations traditionnelles sont définitivement remises en cause au moment où une dynamique de désenclavement des espaces a lieu au sein du périmètre national, dans les faits (circulation des personnes et notamment une importante émigration interne) comme sur le principe (essor d'une dynamique d'hexagone assimilé à un organisme vivant, concept élaboré notamment à partir de l'école vidalienne, mais aussi réflexion autour de la refonte des équilibres régionaux et de la décentralisation de l'Etat).

Face au modèle traditionnel d'approche historique et philologique, les périmètres d'études élargis à la vie quotidienne dénotent par ailleurs dans les petites revues plutôt une production de matériaux que d'analyse. Loin d'alimenter une production scientifique, ces contenus permettent l'affichage social d'une classe d'âge marquée par l'exode rural et qui structure ses références pour en faire un patrimoine propre, qui se caractérise notamment à travers la labellisation des productions et des pratiques, et le *revivalisme* : fêtes, concours de création, produits artisanaux, toutes initiatives, à terme, susceptibles pourtant de tourner au ritualisme, au maniérisme ou au pastiche.

Cette ritualisation est d'autant plus forte que la constitution d'un tel patrimoine se joue de plus en plus hors sol, puisqu'en partie le fait des communautés d'originaires émigrés dans la capitale. Ceci contribue à délégitimer une structuration objective basée sur une identité géo-localisée (qu'elle soit historique ou administrative) pour se territorialiser autrement, notamment sur des approches, des pratiques ou des types culturels spécifiquement indexés sur une communauté, ses problématiques, qu'ils soient d'ordre social, identitaire, économique.

Loin d'être une impasse éditoriale, cette alternative dans l'identification entre territoires et communautés devient dans la petite revue source de surenchère, et aboutit à une évolution

importante de la notion de patrimoine, qui est de deux sortes : sa portabilité et son ambiguïté. Patrimoine itinérant, d'une part, emporté dans les pérégrinations de par le vaste monde, exprimé, condensé dans la manifestation festive, théâtrale, « liturgique » en quelque sorte ; patrimoine ambigu, d'autre part, permettant de désenclaver les attachements individuels et d'intégrer des périmètres d'origine plus complexes, moins délimités, sur la base de quelques dénominateurs communs, et donc de s'extraire des définitions exclusives et problématiques qui se conforment mal à cette disparité croissante. Autrement dit, c'est d'un patrimoine de plus en plus électif dont il s'agit, adossé à des identifications immédiates, supposées relever de plus grandes évidences.

## CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE

### VERS UN PROFILAGE DU PATRIMOINE AU-DELA DES COMMUNAUTES

Face au défi de telles démarches croisées, il ne paraît pas surprenant que le patrimoine des espaces se limite dans la petite revue à la seule évocation des données immédiates, et ne s'astreigne pas en permanence, dans un contexte de territorialisation nouvelle, à ré-inventorier et re-délimiter une définition problématique, au prix d'en saturer les contenus, à l'instar des productions renaissantistes du Midi.

Quoique simplement sous-jacente, une territorialisation nouvelle de l'espace français s'épanouit en un régionalisme extensif qui permet de considérer à la fois des milieux naturels, spontanés et des espaces d'intérêts partagés, aux dimensions et à l'épaisseur de plus en plus indépendantes des limites préexistantes, notamment historiques.

Une telle approche du patrimoine est relayée dans la petite revue par une démarche de médiation et de transmission d'un ensemble de références, dont on ne saurait décréter, *a priori*, s'il est « authentique », mais qui se lit plutôt en termes d'homogénéités, qui ne cherche pas l'identité « là où elle n'est plus et ne sera plus, mais la découvrir et peut-être aussi l'aider à émerger là où elle est ; la reconnaître et la nommer »<sup>745</sup>, notamment dans ses potentialités, ses opportunités vis-à-vis de la vie contemporaine.

De telles tentatives privilégient une forme d'immédiateté des composants régionaux, en direction des spontanités, des tonalités, des sens, des caractères, et sont donc potentiellement porteuses de fortes charges affectives. Leur reformulation identitaire tend à les doter d'un primat que n'ont pas les autres références culturelles et deviennent par-là des pourvoyeurs renouvelés de matériaux patrimoniaux, et ceci d'autant plus s'ils sont attachés à des formes de sociabilité, ou bien encore sont appuyés sur des références reconnues du grand public, éventuellement littéraires, artistiques. Une telle formulation de ces nouveaux patrimoines suppose une transposition majeure par transmutation, par symbolisation de leurs composants<sup>746</sup>, qui deviennent comme des « empreintes d'âme », placés sur un mode emblématique, par conséquent mis en valeur en vertu de

---

<sup>745</sup> Georges Ravis-Giordani, « La Corse à la croisée des chemins... », art.cité, p.44.

<sup>746</sup> Cf. Denis-Constant Martin, « Le choix d'identité », art.cité, p.589.

cette lisibilité, et en fonction de leur capacité, à travers cette lisibilité, à produire du consensus en termes d'identification, en dépit de pratiques culturelles hétérogènes.

Deux types d'espaces se voient donc célébrés indistinctement, confortant cette ambiguïté caractéristique des contenus de la petite revue. L'espace devient à la fois conservatoire et alternatif. Il est, d'une part, érigé en élément témoin, il est traditionniste, et en même temps il demeure accessible à partir des modes de vie. D'autre part, ce même espace est érigé comme vecteur d'évasion, qu'elle soit d'ordre spatial ou temporel ; il s'illustre à travers le mode pittoresque, se traduit par l'artifice, la sublimation et donne une épaisseur mythique de ses composants.

## TROISIEME PARTIE

### UN LABORATOIRE EDITORIAL

« *Maintenant, laisse aller à leur gré tes pas, et cours si tu le peux après ton imagination débordée par la réalité.* »<sup>747</sup> (Jean Chièze)

### INTRODUCTION DE LA TROISIEME PARTIE

L'impasse d'une célébration essentiellement communautaire, et notamment autour des pratiques et des usages, remet la petite revue face aux intuitions exprimées de ses origines, au moment où s'engageait une logique de contrepied par rapport à une offre existante, jugée trop stéréotypée, voire sclérosée et maniériste. Le seuil que représente la Grande Guerre en termes de pérennité des titres précipite cette recomposition thématique aux dépens d'une dimension jusqu'alors essentiellement communautaire du patrimoine.

De nouvelles publications apparaissent dans l'entre-deux-guerres, qui considèrent les espaces comme des périmètres dont les dénominateurs sont immédiats, mais pour appuyer une lisibilité et une capacité à fédérer inédite, et qui ne gomme pas pour autant une profondeur culturelle passant davantage par l'art de vivre et le savoir-faire.

C'est autour de l'art de voir que la petite revue au 20<sup>e</sup> siècle, et surtout après la Grande Guerre, fait reposer de manière privilégiée une expression dynamique alliant promotion et identité des espaces régionaux, et qui attire sensiblement l'approche du patrimoine hors du champ exclusif de la connaissance.

De fait, l'« art de voir » induit une articulation du patrimoine dont le centre devient l'individu et ce qu'il ressent, patrimoine dont l'élucidation et la célébration par conséquent vont s'effectuer par une articulation complexe entre intimité invoquée et intuition récapitulative, à l'origine d'une véritable ingénierie rédactionnelle où ce jeu d'images se substitue aux éléments issus du modèle historico-philologique de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Cette ingénierie, basée sur des éléments immédiats et primordiaux qui évoquent l'épure héraldique, permet des compositions de

---

<sup>747</sup> Jean Chièze, « A Bonifacio », *La Corse touristique*, 3/23, décembre 1926, p.323.

périmètres dans lesquels les données civilisationnelles (histoire locale, pratique traditionnelle) sont reléguées à un rôle secondaire, orientant de fait la notion de patrimoine sur une plasticité inédite, et les espaces régionaux vers un statut de palimpseste d'identifications et d'aspirations successives.

## CHAPITRE HUIT

### AU DEFI DU VIVANT

*« On dirait qu'une pudeur irréductible vient interrompre chaque geste qui fut commencé avec ardeur. Dédaignant l'appel du rêve aventureux, il s'est essayé de bonne heure à devenir lui-même. Il s'est placé dans cette étude clairsemée chez qui les trésors spirituels sont le fruit de la méditation active. »<sup>748</sup>*

(Adrianus Feydel)

#### INTRODUCTION

La petite revue ne se met à distance de la production de savoirs que dans le but de maintenir une proposition à la fois fédératrice et lisible autour du patrimoine d'un espace régional, en demeurant explicitement ancré dans ses problématiques, autrement dit c'est une démarche éditoriale qui demeure dans une confrontation des éléments de patrimoine face à ce que représente le vivant, le spontané, qui entend demeurer au plus près d'une forme libre d'expression et de lecture des espaces, et refuse surtout de demeurer sous la dépendance d'un groupe, de s'enclorre dans un mode d'affichage et de célébration. Au contraire, il s'agit de s'adresser directement au lecteur sous la forme d'une sensibilisation, et de documenter en conséquence un réservoir d'éléments attachés à l'espace, non pour l'instruction des individus mais pour une mise à disposition dans le cadre de cheminements et de réflexions personnels.

#### A. DES AMBITIONS EDITORIALES PLACEES SOUS LE SIGNE DE L'EXIGEANCE

##### a. Un repoussoir face à des échecs supposés

La volonté de capter, en termes d'expression, l'air du temps, les problématiques du moment, d'accompagner des opportunités, donnent de la petite revue une impression de superficialité, de gratuité. Ces éléments traduisent pourtant un tout autre positionnement, et notamment la volonté d'une mise à distance d'une supposée sclérose des publications culturelles et littéraires contemporaines, constat, on l'a vu, qui justifie à l'origine le lancement de nouveaux

---

<sup>748</sup> Adrianus Feydel, « Autour de Charles Silvestre », *Lemouzi*, 1927, p.37.



projets éditoriaux qui, avec sévérité, ont pu, à l'encontre de leurs devancières, faire le reproche d'avoir trahi leurs intuitions de départ.

C'est un degré récurrent d'exigence qui a été largement sous-estimé, dont les déclarations d'intention n'ont été reçues même que comme des exercices de style formels, malentendu qui *a posteriori* justifie le faible impact laissé par ces expériences éditoriales, la petite revue étant le plus souvent assimilée à un type de passe-tout-grain éditorial, à la fois commercial, littéraire, associatif, touristique ou folklorique, par rapport à des contenus plus consistants, plus documentés. Les références au patrimoine local et populaire y apparaissent comme biaisées, inachevées, trahies, notamment à travers une formulation en apparence promotionnelle.

Pourtant certaines petites revues s'en défendent explicitement ; ainsi dans *La Bretagne touristique*, à travers son fondateur Octave Aubert : « Les littérateurs et les artistes, que l'on trouve actuellement au sein et à la tête des groupements touristiques, se sont donné mission de collationner de plus en plus les documentations se rapportant à l'histoire, l'archéologie, les coutumes, les traditions, les arts appliqués, l'industrie locale, les coutumes, les chants populaires, les danses. En un mot, ils procurent au touriste, en outre des renseignements purement matériels, les moyens de pénétrer, comprendre et aimer le pays qu'il parcourt. Car ils ont à cœur de justifier le mot d'Amiel : tout paysage est un état d'âme. De cette collaboration efficace les uns ont tiré un bénéfice pécuniaire et les autres ce bénéfice moral : la douce satisfaction qu'on éprouve d'avoir, avec désintéressement, accompli une œuvre profitable à la collectivité »<sup>749</sup>.

Par ailleurs, au fil des publications, les petites revues dénoncent régulièrement de supposés échecs de publications consacrées au patrimoine. Ces critiques portent en particulier sur la stérilité ou la codification des contenus, sur leur inadaptation aux préoccupations des contemporains, avertissement affichant en creux les exigences des rédactions.

Cette critique d'une expression défectueuse du patrimoine, qui a été évoqué au chapitre 1, est formulée en particulier vis-à-vis des acteurs, accusés d'un côté de s'accaparer, sous l'autorité de la « tradition », la perpétuation d'une mémoire perçue comme traditionnelle et authentique, mais aussi de contribuer à son immobilisme<sup>750</sup>, et de l'autre de se maintenir dans une sorte de tour d'ivoire. Maurice Le Blond, en fustigeant le niveau médiocre des manifestations culturelles,

---

<sup>749</sup> Octave-Louis Aubert, « Le visage et l'âme de la Bretagne », *La Bretagne touristique*, 7/74, 15 mai 1928, p.101.

<sup>750</sup> Cf. Rémi Lambert, *Le régionalisme creuset d'une invention artistique...*, *op.cit.*, notamment p.31.

notamment la « décadence des fêtes populaires »<sup>751</sup>, passésistes et vulgaires, pointe l'abstention de ces mêmes acteurs culturels, notamment les poètes, « stérilisés par l'individualisme et leur conception pessimiste de l'existence », qui négligent d'y prendre part<sup>752</sup>.

Une autre critique déjà évoquée au chapitre 1.C, concerne l'accommodement de données d'abord produites dans une perspective érudite ou scientifique, et qui se contente, à l'instar des productions touristiques, d'en souligner l'exotisme et le pittoresque, ou encore d'en mimer l'érudition. A coup de faux cabinets de curiosités, cette forme de folklorisation contribue à transformer l'espace en réserve, « convertit les derniers paysans en gardiens d'une nature transformée en paysage pour citadins, où ils auront tout le loisir de danser et de chanter leurs bourrées et leurs gavottes ». C'est le « paysan mimé », la « classe objet », selon l'expression de Bourdieu, articulant une typologie des figures du paysan qui est familière de la fiction régionaliste produit au même moment : « celle du paysan respectueux qui fait dans le populisme populaire, parlant de sa terre, de sa maison et de ses bêtes avec des accents de rédaction d'école primaire, ou celle du paysan heideggerien qui pense écologiquement, qui sait prendre son temps et cultiver le silence et qui étonne les résidents secondaires par sa profonde sagesse, venue on ne sait d'où, ou encore celle du paysan empaysanné qui assume, non sans un soupçon d'ironie et de mépris, le rôle du « simple », du « cul-terreux », du bon sauvage ou même celle du braconnier, parfois un peu sorcier, qui épate autant les citadins par son habileté à découvrir les champignons ou à tendre des lacets que par ses talents de rebouteux ou ses croyances d'un autre âge »<sup>753</sup>.

Loin des réactions de revues plus militantes<sup>754</sup>, les petites revues se trouvent impliquées dans une forme d'influence et de sensibilisation dont elles témoignent discrètement, sinon pour relayer factuellement les actions accomplies. Ainsi Johannès Tramond en 1905 dans *Lemouzi* : « Je n'ai, Mesdames et Messieurs, je pense, aucune révélation à faire, aucune bataille à livrer ce soir : nous sommes ici entre gens du Limousin et amis du Limousin, et nous ne nous sommes réunis dans cette salle

---

<sup>751</sup> Maurice Le Blond, « La décadence des fêtes populaires » (1904), cité dans Catherine Méneux, « *Les Arts de la Vie* de Gabriel Mourey ou l'illusion d'un art moderne et social », dans Rossella Froissart Pezone, Yves Chèvrefils Desbiolles (dir.), *Les revues d'art : formes, stratégies et réseaux au XXe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p.59.

<sup>752</sup> Catherine Méneux, « *Les Arts de la Vie* de Gabriel Mourey... », art.cité, p.59.

<sup>753</sup> Pierre Bourdieu, « Une classe objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18, 1977, p.4-5.

<sup>754</sup> « Le manifeste de Roparz Hémon et d'Olivier Mordrel, au moment de la création de la revue *Gwalarn* en 1925, est à cet égard révélateur : 'Réaction violente et raisonnée de la jeunesse cultivée contre les modes surannées et la fausse paysannerie mises en honneur par le régionalisme, contre le clinquant, les fadaïses, le plat et le naïf propagandisme dont a vécu jusqu'ici ce qu'on veut bien appeler notre littérature. [...], au lieu de contes enfantins et de poésies poussives à l'usage d'illettrés' », cité dans François Postic et al., « Reconnaissance d'une culture régionale... », art.cité, p.385.

(...) que pour nous rappeler le cher pays »<sup>755</sup>. De même, *La Bretagne touristique* : « Au moment où le matérialisme semblait devoir envahir la Bretagne comme tant d'autres régions, un renouveau d'idéal a surgi pour barrer énergiquement la route à ceux qui, sous prétexte de monter des fêtes, commercialement utiles, allaient faire sombrer dans le grotesque l'originalité sublime de notre pays. C'est ainsi qu'en réplique à des organisations de pardons artificiels qui ne reposaient sur aucune tradition, des hommes comme le grand peintre Jean-Julien Lemordant ont demandé, supplié et obtenu que l'on revienne à une plus exacte conception des fêtes populaires à la fois religieuses et profanes, où les gens du pays se rendent comme à un office, comme à l'un de ces mystérieux rendez-vous que se donnent les races entre elles, ces fêtes sincères, il n'est pas nécessaire de les préfacier d'une réclame tapageuse, régies qu'elles sont par quelques-uns de ces rites éternels dans lesquels, a dit Renan 'l'antiquité a mis plus de sens profond qu'il n'y en a dans tous nos traités de politique'. Représentatives des qualités d'une race, elles sauront exprimer sans fard les sentiments d'un peuple et conserver intact le sens du juste et du beau. Elles seront le reflet exact de l'esprit qui anime ceux qui y prennent part »<sup>756</sup>.

Quelques éléments plus polémiques sont toutefois relayés dans la petite revue sous la forme ponctuelle de tribunes libres, pour la plupart sous la plume d'auteurs en vue, attentifs à ne pas dresser des inventaires qui soient « avant tout un memento-mori »<sup>757</sup>, de ne pas « fixer une culture en récession », mais à vivifier aussi un potentiel. Ainsi en 1924, Pourrat, dans *L'Auvergne littéraire et artistique* engage une polémique avec le *capiscol* de l'École de Limagne, Benezet Vidal, à propos de l'approche trop démonstrative du patrimoine :

« Aimons bien le pittoresque, mais aimons mieux le naturel. Seul est bien porté ce qui est habituellement porté. De jolies jeunes filles complimentent le chef de l'Etat. Spectacle émouvant et gracieux ! Et cependant il suffit qu'elles soient costumées pour que nous nous sentions pris de doute. La légère gaucherie même qui entre dans leur grâce ne les sauve pas.

Surtout pas de mascarade. Quel autre nom donner à ces manifestations régionalistes qui consistent à faire parader de fausses noces auvergnates dans les villes d'eaux. (...)

---

<sup>755</sup> Johannès Tramond, « Le Limousin historique et pittoresque », *Lemouzi*, 9, 1905, p.196.

<sup>756</sup> Octave-Louis Aubert, « Le visage et l'âme de la Bretagne », *La Bretagne touristique*, 7/74, 15 mai 1928, p.101.

<sup>757</sup> Rémi Lambert, *Le régionalisme, creuset d'une invention artistique. Sources, développements et limites dans la céramique française 1880-1939*, Mémoire de thèse dirigé par Dominique Jarrasse, Université Michel de Montaigne de Bordeaux, 2012, p.277 [en ligne], disponible sur <http://www.tel.archives-ouvertes.fr> [consulté le 2 février 2016].

Et puis il serait bon de garder quelque pudeur. Ce qui entra pour une part dans la vie de nos anciens, ne nous en servons point pour amuser les désœuvrées »<sup>758</sup>.

Déjà, Albert Thibaudet déplore en 1904 dans *La Picardie littéraire* une approche du patrimoine trop tournée vers la valorisation extérieure, et par conséquent déconnectée des préoccupations et problématiques des territoires : « Nos mille musées de province, entretenus souvent avec beaucoup de zèle, de dévouement et de sacrifices par les municipalités, sont faits uniquement pour les étrangers (...) pour donner à la ville bonne figure et bonne réputation, pour attirer les visiteurs, faire marcher le commerce, animer la circulation, au même titre que la foire et le franc-marché. On ne fait pas un musée pour soi. C'est comme si un pâtissier mangeait ses gâteaux. (...) Vous avez amassé tout cela pour le seul bonheur de ceux qui ne vous sont rien, pour mon ravissement et mon émotion, à moi passant d'un jour que vous ne reverrez pas. (...) Vous donnez à d'autres toute la jouissance de ces trésors ; vous n'en gardez que l'illusoire et toute nue-propriété. (...) Je n'eusse point amassé des collections pour flatter ma vanité, mais, pour embellir ma pensée, des connaissances plus riches. (...) Le musée des beaux-arts aura sa raison d'être, au même titre que l'école et le cours d'adultes, dans l'éducation artistique des habitants (...). On voit combien sont encore informes les cadres de cette culture esthétique populaire qui convient à une démocratie. (...) Nous avons sous la main un instrument de labeur immédiat, nous nous en servons le plus possible : c'est le livre. »

Et le futur critique littéraire de dresser indirectement la mission d'une publication répondant aux préoccupations de ceux-là même qui sont susceptibles de bénéficier de l'œuvre exposée en vertu de leur proximité de « tempérament » : « Dans le musée populaire, une collection n'aura son plein effet d'instruction qu'autant qu'elle sera accompagnée du petit livre plein, substantiel et méthodique qui permettra à l'enfant, à l'ouvrier, de lui donner une attention fructueuse. (...) En considérant l'éducation populaire sous le seul aspect de la culture intellectuelle, — scientifique et littéraire ; en employant à vulgariser les connaissances philosophiques, sociologiques, historiques, presque toute l'activité de nos œuvres scolaires et post-scolaires, en laissant de côté l'éducation esthétique, et en abandonnant les musées, comme une chasse réservée, aux conservateurs et aux sociétés savantes, on procède à l'inverse de la plus simple raison. Vous aurez beau faire ; la grande culture de la pensée restera malgré tout l'apanage de quelques-uns »<sup>759</sup>.

---

<sup>758</sup> Henri Pourrat, « Voulez-vous jouer avec nous ? », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 6, juin 1924, p.2-3.

<sup>759</sup> Albert Thibaudet, « Le musée populaire et régional », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/1-2, janvier-février 1904, p.170-175.

### b. La revue. au défi de sa pérennisation

A la différence des revues dites de « jeunes », la petite revue de patrimoine n'exprime pas une rupture par rapport à ce qui a pu être réalisé jusqu'alors en termes de lutte de visibilité, mais son ambition se place d'autant plus nettement à contrepied de l'existant qu'elle pose la question d'attentes soulevées en regard à ses propres ambitions.

A l'instar du peintre, amené à se libérer « de toute pensée sentencieuse lorsqu'il brosse, d'un trait rapide et léger »<sup>760</sup>, son modèle culturel ne prétend pas supplanter nécessairement les modes de pensée dominants, mais il est estimé indispensable de « créer une diversité selon l'idée que chaque individu a le droit le plus absolu à exprimer son moi et à revendiquer comme intangible tout ce qui le fait trancher sur la masse »<sup>761</sup>.

Cette « éthique » constitue une marque d'identité de la petite revue de patrimoine et dans ses éditoriaux, que ce soit, comme dans les années 1880, à travers l'espoir de voir naître une authentique conscience régionale, compte tenu du potentiel que permet désormais une production périodique en termes de liberté de rédaction et de publication, de capacité de diffusion ; dans les années 1890, avec les perspectives ouvertes autour de la décentralisation culturelle comme avec celles d'une promotion régionale, ou encore au lendemain de la Grande Guerre par une aspiration à revenir aux *vraies richesses*.

La petite revue justifie donc sa création en pointant notamment la question de la doctrine ou de la routine des publications contemporaines, ceci en faveur de contenus mieux en mesure « d'entraîner nos circonspects concitoyens dans une action intellectuelle féconde »<sup>762</sup>, de dire autre chose que ceux qui « ressassent entre eux de belles idées dont ils se proclament les 'gardiens', tout comme s'il s'agissait simplement de veiller, revêtus d'un costume d'invalides, sur 'La belle jardinière' de Raphaël ou sur la 'Victoire...' de Samothrace »<sup>763</sup>.

« Nous admirons, en somme, cette aspiration d'Yan à dégager l'âme granitique bretonne de l'étouffante tradition qui la croche comme un lierre et, à nous la détailler, sans

---

<sup>760</sup> Bénédicte Pradier-Ottinger, « Introduction : les peintres et le paysage », dans Hélène Braeuener, *Les peintres de la baie de Somme*, Tournai, La renaissance du livre (Les beaux livres du patrimoine), 2001, p.8.

<sup>761</sup> Paul Claval, « Régionalisme et consommation culturelle », *L'espace géographique*, 8/4, 1979, p. 293.

<sup>762</sup> Pierre Balme [Mademoiselle Yxe], « Notes clermontoises », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 13, mai 1925, p.30.

<sup>763</sup> *Ibid.*

légende, moins pieuse, plus vivace, dans la verve de ses bonnes gens et le rude élan de ses clochers »<sup>764</sup>.

« Nous voulons de plus en plus réaliser une œuvre vivante »<sup>765</sup>, précise Louis Laget lors du lancement d'*En Provence* ; toutefois cette exigence n'est pas seulement portée à l'encontre de l'offre éditoriale existante ; la petite revue de patrimoine est aussi amenée à terme à se confronter à ses propres intuitions, ses propres options, son propre bilan. Faute d'être reconnue et installée comme institution dans le paysage local, elle n'a d'autre légitimité auprès du public que ce qu'elle a affiché en termes de propositions de renouvellement : « Les générations mourantes ont construit sur le doute et le scepticisme. (...) nous avons des devoirs ; devoirs envers nous-mêmes, devoirs envers ceux qui nous lisent, devoir moral, devoir enfin et fidélité en l'Art, volonté de ne donner qu'un ouvrage de beauté, un ouvrage dont notre conscience d'homme ne rougisse pas »<sup>766</sup>.

Ceci explique en partie la fragilité de cette production, confrontée à une carence de renouvellement, voire de créativité, en regard aux intuitions initiales, comme en témoigne l'éditorial de décembre 1928 de *La Corse touristique*, au sujet de ses propres « collaborateurs littéraires qui, il faut bien l'avouer, se font souvent tirer l'oreille pour nous continuer régulièrement une collaboration qu'ils nous avaient assurée dès la première heure. D'aucuns se font, certes, un scrupuleux devoir de répondre à notre appel, mais d'autres, absorbés sans doute par leurs obligations personnelles, ne songent plus à notre revue et restent insensibles à nos prières »<sup>767</sup>.

Elle se conforte aussi à l'épuisement de la veine qui avait été choisie lors de son lancement ; de même, faute d'avoir pu générer ou fidéliser un public. Il y va donc de la pérennité de la revue que de demeurer ouverte à un renouvellement de perspectives. Elle a nécessité de réinterroger l'espace célébré, d'approfondir cette interrogation, au risque de sombrer elle-même dans la routine qu'elle dénonce, par rapport à un univers qui serait devenu trop limpide, et vis-à-vis duquel elle serait condamnée à des contenus trop bavards, de moins en moins spontanés.

L'enchaînement de phases de spontanéité et d'authenticités, de phases de codification, de cosmogonies, puis, de nouveau, de phases d'authenticité par une remise en cause de cette codification au nom d'un retour à une spontanéité originelle conditionne l'existence problématique des petites revues, et montre que « le sens et la valeur conférés à des relations dans le discours

---

<sup>764</sup> Gabriel-Ch. Prieur, « Le peintre Yan », *La Bretagne touristique*, 7/72, 15 mars 1928, p.61.

<sup>765</sup> Louis Laget, « Notre programme », *En Provence*, 1/1, mai 1923, p.2.

<sup>766</sup> André de La Perrine, « Regards sur la génération qui monte et ses devoirs », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 2, février 1924, p.2.

<sup>767</sup> [Anon.], « Editorial », *La Corse touristique*, 5/45, décembre 1928, p.299.

identitaire ne sont donc jamais donnés une fois pour toutes : ils sont négociés, bricolés, équilibrés, reformulés dans des situations particulières et se modifient changent parfois radicalement »<sup>768</sup>. De même, « ils se transforment sous l'effet de multiples facteurs, entraînant de ce fait le renouvellement permanent du stock des monuments historiques et une subtile transformation de leur place dans l'imaginaire collectif »<sup>769</sup>.

La petite revue demeure ainsi captive de son objectif de départ : l'« accumulation et la concentration d'un capital symbolique »<sup>770</sup> avec des cycles d'intuition, puis des seuils de saturation ou des seuils d'obsolescence. Œuvre accumulative, en fonction de veines, successivement exploitées puis épuisées, elle n'est pas condamnée à l'impasse ; toutefois elle ne peut survivre, mais ce qui devait être exprimé et compilé l'a été une fois pour toutes, alors les livraisons deviennent anémiques, par manque de renouvellement, de nouveautés.

### c. Une distance par rapport à la production érudite

Le contexte régional au sein duquel se positionne la petite revue constitue un autre défi par rapport à son ambition lors de son lancement. A l'instar des sociétés savantes, les structures ou groupements organisés localement connaissent à partir des années 1890 une importante mutation dans leurs orientations, voire dans leurs légitimités. Sociétés savantes, associations, groupements ne sont plus exclusivement des structures fédératrices circonscrites à un espace donné, mais de plus en plus des communautés géographiquement dispersées dont le point de ralliement n'est plus un même lieu de résidence de ses membres, mais, quel que soit leur domicile l'intérêt porté sur un même site, un même espace, dont par conséquent les caractéristiques ou la richesse symboliques constituent le vecteur convergeant. Ainsi les fondations de sociétés « d'Amis » (avec au même moment l'apparition de sociétés d'amis d'écrivains) - et non plus de « résidents » - autour de sites emblématiques<sup>771</sup>. La porosité entre une société savante et une petite revue de patrimoine devient d'autant plus forte que le modèle de sociabilité érudite est lui-même mis à distance de la recherche universitaire. La loi de 1901 sur les associations consacre cette convergence entre sociétés savantes et structures proches de la petite revue : clubs, syndicats d'initiative, fédérations, etc. et accentue la potentialité de confusion entre chacune des productions. Cette porosité se révèle notamment dans l'approche donnée à l'étude des traditions populaires, comme évoqué au chapitre 7.A, et dans

---

<sup>768</sup> Denis-Constant Martin, « Le choix d'identité », art.cité, p.583.

<sup>769</sup> Catherine Bertho-Lavenir, « Suivre le guide ? », art.cité, p.152.

<sup>770</sup> Anthony Glinier, « Sociabilités et temporalités : le cas des cénacles romantiques », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 110, 2010, p.562.

<sup>771</sup> Ainsi le Vieux Montmartre (1886), le Vieil Arles (1903), le Vieux Chinon (1905), le Pays de Granville (1905), Saint-Emilion (1906), le vieux Reims (1910), le vieux Péruges (1911), le Mont-Saint-Michel (1912), le Palais des papes (1912), Vaison-la-Romaine (1921), le vieux Havre (1921), le Vieux Toulon (1924), etc.

lesquelles se distinguent *Lemouzi*, *La Picardie littéraire*, mais aussi *Le Bouais-Jan*, *La veillée d'Auvergne*. En la matière, sociétés savantes et revues de patrimoine trahissent au début du 20<sup>e</sup> siècle des démarches qui paraissent converger, d'autant que la tentation à l'académisation est réelle au sein des équipes de direction de la petite revue, qui prennent ainsi le risque de faire évoluer leur expression sur l'espace en conséquence. Ainsi la promotion et la sensibilisation en faveur d'une « observation féconde, et non plus de stérile et dangereuse compilation »<sup>772</sup>, de ces « fausses précisions » qui n'ont de traces que dans les livres, est aussi une réaction de la revue face à elle-même<sup>773</sup>. Ce que reprend après la Grande Guerre Armand Dauphin dans *En Provence* à propos de la nécessité de se maintenir dans les sens plutôt que dans les explications, de continuer à développer un thème « en poète, c'est-à-dire sans rien démontrer »<sup>774</sup>.

« Ces antiquités sont-elles contemporaines de Jules César, ce que tendrait à faire croire le nom de Jutii Castra ou Castrum Juliani, donné jadis à Saint-Julien ? Datent-elles de l'époque dite Gallo-Romaine ? Ont-elles été construites au moyen-âge du temps de la Reine Jeanne, si populaire parmi nous ? Les érudits et les archéologues sont, sur cette grave question, aussi divisés qu'Hippocrate et Galien ; les uns disent oui, les autres disent non. Laissons l'affaire en suspens, et ne disons rien du tout à cet égard, cela vaudra beaucoup mieux »<sup>775</sup>.

Les interventions évoquées au chapitre 7.A d'un Henri Pourrat et ses réactions, analysées à travers sa querelle avec Van Gennep par Anne-Marie Thiesse vis-à-vis de la place des traditions populaires et des tentations d'un folklore érudit, témoignent de cette même porosité avec les publications savantes.

#### d. Une distance par rapport à la production académique

Il ne s'agit pas de promouvoir un contre-académisme, mais de rassembler et promouvoir la « remarquable sincérité » des contributeurs, rappelle Desdevises du Désert, dans sa préface de 1943 à l'histoire du « Bouais-Jan » de Gustave Mouty, dans une même mise à distance du verbalisme et du militantisme. On a voulu attribuer au pays ses chantres comme il a ses peintres<sup>776</sup>, avec le postulat que l'expression du beau n'est pas captive du maniérisme ou de l'érudition, mais s'inscrit

---

<sup>772</sup> Lucien Febvre, « Problèmes et controverses. Régions naturelles et noms de pays », *Revue de synthèse*, 18, juin 1909, p.278.

<sup>773</sup> Cf. Dominique Poulot, « Introduction », art.cité, p.14.

<sup>774</sup> Armand Dauphin, « Arles la Grecque », *En Provence*, 1/1, mai 1923, p.9.

<sup>775</sup> Emile Vallarel, « Une place devant l'église », *La gueuse parfumée*, 14, juin 1880, p.6.

<sup>776</sup> Gustave Mouty, *Le Bouais-Jan, histoire d'une vieille société normande à Paris, 1896-1906*, Cherbourg, Morel, 1938.



aussi dans un espace plus authentique. « Qu'importe si nos essais portent en eux trace d'une rudesse naïve et gauche, pourvu que la sincérité crie en nos œuvres »<sup>777</sup>.

« Ce que nous avons perdu en sentimentalité, en frénésie et en effet littéraire nous l'avons gagné en vérité et en solidité. Ce ne sont plus aujourd'hui des écrivains de cénacle qui veulent un instant appliquer leur talent à la description d'un milieu nouveau et qui apportent dans leur observation comme dans leur réalisation, les défauts et les qualités d'un procédé littéraire déterminé ; ce sont des hommes qui, ayant vécu la vie de leurs héros, ayant côtoyé dans leur existence quotidienne les êtres dont ils parlent et foulé la terre qu'ils chantent, s'acharnent patiemment et passionnément à faire connaître les joies et les souffrances de leurs semblables, les beautés et les tristesses de leur région, sans cabotinage et sans fausse 'littérature' »<sup>778</sup>.

## **B. UN SOUCI PRIVILEGIE DE SENSIBILISATION ET DE TRANSMISSION**

### **a. Des éléments avant tout abordables**

La prise de distance de la petite revue de patrimoine avec le prestige ou l'érudition des autres offres éditoriales en région est cruciale : son principe même, en effet, réside avant tout dans une médiation des éléments de l'espace qu'elle a pour tâche de célébrer, dans une production de clefs de compréhension, pour donner du sens, créer une prise de conscience, à l'image de la presse d'information dont elle est issue. Elle s'insère dans un mouvement plus général de mise à disposition élargie en faveur des publics, y compris en corollaire d'une valorisation commerciale des images de la tradition.

« La démocratie est un fait, le peuple est affranchi, constate Charles-Brun en 1907, mais l'art qui lui est proposé demeure trop abstrait ». Or il a besoin « d'une littérature facile à comprendre, appropriée à ses besoins, émouvant sa sensibilité profonde, chantant sa vie, idéalisant son effort, en bref, plus saine et plus fraîche »<sup>779</sup>, « vivifiée par son contact avec le sol »<sup>780</sup>.

---

<sup>777</sup> André de La Perrine, « Regards sur la génération qui monte et ses devoirs », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 2, février 1924, p.3.

<sup>778</sup> Jean Texcier, « Un roman poitevin : *Les Creux-de-Maisons* », art.cité, p.589.

<sup>779</sup> Charles-Brun, *Les littératures provinciales*, 1907, cité dans Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France...*, op.cit., p.85.

Il s'agit pour ce faire d'investir toutes les formes de mode d'écriture, mais aussi de rebondir sur tous les sujets ou thématiques qui suscitent une certaine actualité, et par conséquent de demeurer par-là dans une plus grande adéquation avec la vie courante, « ne perdant point de vue notre mission et notre but de propagande éphémère, précise Georges Velloni en 1929, n'oublions pas qu'il ne peut s'agir ici que d'une *Anthologie en miniature*. Nous ferons donc comme les miniaturistes, qui dans l'exécution de leurs œuvres – qui, quelquefois sont des chefs d'œuvre – n'emploient les matériaux précieux et rares qu'ils mettent en œuvre, qu'en petits morceaux et fragments... »<sup>781</sup>. Dans ces revues, patrimoine et actualité s'alimentent par conséquent l'une l'autre, dans la diversité des affaires du temps, mais aussi ses facilités, ses clichés, et par ailleurs dans la dé-muséification des éléments susceptibles de susciter une identité. Elle vient en appoint à la littérature de vulgarisation, aux « articles documentés » de la presse locale, avec la même recherche d'influence sur le grand public. « Elle frappe directement à la manière de l'image, de l'affiche qui s'impose à tous les yeux. Cet art agit avec l'activité des meilleures agences de publicité »<sup>782</sup>. Ses formes par conséquent sont courantes, d'une fraîcheur narrative, consensuelle, fort peu avant-gardiste, peu singulière dans ses sujets, etc., et par conséquent n'a laissé que peu de traces dans les bibliographies.

En marge de ce qu'il considère comme des « revues techniques » : la *Revue de Haute-Auvergne*, *L'Auvergne historique*, c'est dans des « récits attrayants » qu'Henri Pourrat entend faire revivre des éléments dont il ne faut pas seulement se souvenir, mais qu'il faut défendre et promouvoir, notamment dans le cadre d'un soutien aux productions locales. Dans ces publications jusque-là enfermées dans l'écrit, par conséquent l'artiste « popularise » des notions, y compris à travers le dessin, la musique, la sculpture ; et par-là le littérateur fait « rayonner le génie de la race ». Comme on le verra en chapitre 10.C, il s'agit avant tout de chercher à atteindre un vrai en partie caché, un « frisson inconnu, annonciateur de la mystérieuse importance de ces lieux »<sup>783</sup> qui doit par conséquent parcourir la revue au fil des contributions, tout en restant simple, accessible, complet, et devant atteindre « une permanente valeur décorative en fixant les caractères essentiels du pays (...) dans sa simplicité et sa grandeur (...) de la sobriété dans la force, et de la puissance dans l'observation »<sup>784</sup>.

---

<sup>780</sup> *Ibid.*

<sup>781</sup> Georges Velloni, « Pau, autrefois, aujourd'hui, demain », *Pyrénées-Océan*, 27/1552, 1929, p.2.

<sup>782</sup> *Ibid.*

<sup>783</sup> Henri Pourrat, « Ambert, nombril du monde », *La veillée d'Auvergne*, 1913, août, p.260.

<sup>784</sup> Gabriel-Ch. Prieur, « Le peintre Yan », *La Bretagne touristique*, 7/72, 15 mars 1928, p.61.

Depuis 1900, certains contenus de petites revues incluent notamment des retranscriptions d'interventions faites dans les universités populaires. Il s'agit d'« éveiller dans les classes populaires l'idée de beauté, en faire pénétrer le goût, le sens et la recherche dans les milieux les plus humbles »<sup>785</sup>. Ainsi *La Picardie littéraire* relaie les conférences des Rosati picards tenues à Amiens. En 1913, le résumé d'un cours public à la faculté des lettres de Poitiers sur la société et la vie intellectuelle en Poitou sous le règne de François Ier est également donné en trois livraisons dans la rubrique des *Variétés*<sup>786</sup>. A sa suite, Prosper Boissonnade, professeur dans cette université, donne en deux livraisons un sujet sur la navigation intérieure dans le Centre-Ouest dans le cadre d'une notice synthétique de neuf feuillets, sans notes de bas de page<sup>787</sup>.

Plus généralement les études et notices insérées sont construites dans cet esprit de conférences. Des textes originaux sont retranscrits en français moderne, ou bien sont présentés en l'état. Gabriel Henriot collabore à la revue *La Picardie littéraire*, pour une série de notices historiques consacrées aux grands abbés de Corbie, abbaye sur laquelle a travaillé le jeune chartiste. Attaché à l'expérience des bibliothèques populaires, par ailleurs futur conservateur de la Bibliothèque Forney, et lui-même issu du Faubourg-Saint-Antoine, il développe dans cette revue une forme narrative avant tout pédagogique. Le contexte historique est explicité ; les citations sont traduites en français moderne : « Sur sa tombe, on écrit des vers latins dont voici la traduction : « Ci-gît remarquable par ses vertus, notre vénérable abbé Adalhard, vieillard honorable, de race royale (...) Qui que tu sois, passant, en le voyant sous ce tombeau, pense à ce que tu es et à ce que tu seras, car la mort prend tout... »<sup>788</sup>.

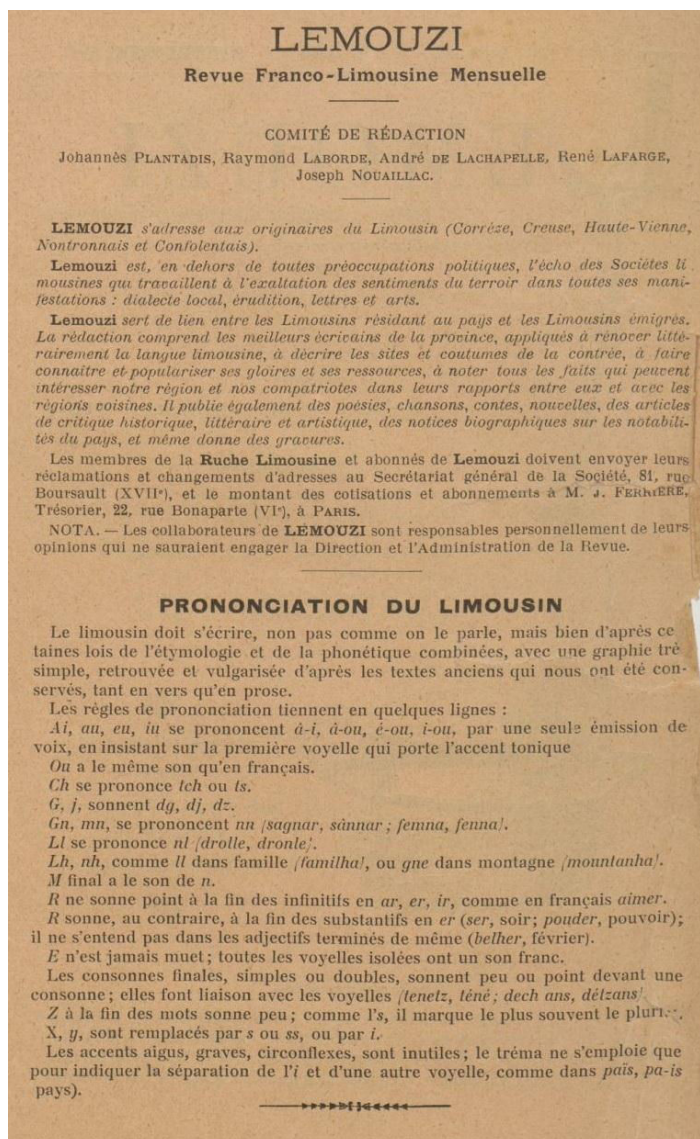
---

<sup>785</sup> Jean-Claude Vigato, *L'architecture régionaliste : France, 1890-1950*, Paris, éditions Norma, 1994, p.21.

<sup>786</sup> Jean Plattard, maître de conférences à la Faculté de lettres de Poitiers, « La vie en Poitou dans la première moitié du 16<sup>e</sup> siècle », *Le pays d'Ouest*, 3/3, février 1913, p.88-89 ; 3/5, mars 1913, p.151-153 ; 3/6, mars 1913, p.182.

<sup>787</sup> Prosper Boissonnade, « La navigation intérieure de la France et spécialement dans la région du Centre-Ouest », *Le pays d'Ouest*, 3/7, avril 1913, p.196-199 ; 3/8, p.264-268.

<sup>788</sup> Gabriel Henriot, « Les grands abbés de Corbie », *La Picardie littéraire, artistique et traditionniste*, 11, mai 1901, p.244.



Rudiments de prononciation du limousin, *Lemouzi*, 21/193, septembre-octobre 1913, 2<sup>e</sup> de couverture.

locale, à mon sens du moins, présente beaucoup plus d'attrait que l'histoire nationale. Les faits qu'elle relate, les personnages qu'elle met en scène nous intéressent en effet d'une manière toute spéciale, en ce que ces faits se sont déroulés, ces personnages ont agi en des lieux qui sont connus de nous, qui nous sont familiers »<sup>791</sup>. Ainsi G. Maneaud s'appuie sur les chansons traditionnelles autour de Cognac pour faire revivre certains épisodes des guerres de religion : « les protestants, vaincus mais

A l'inverse dans *Le pays d'Ouest*, la production non retranscrite de sources est considérée comme une mise en situation méthodologique, une confrontation entre un public et un matériau qui pourrait tout autant être la photo d'un objet de musée ou d'une œuvre d'art<sup>789</sup>.

Toujours dans *Le pays d'Ouest*, plusieurs contributions sont par ailleurs reprises de conférences faites par des instituteurs<sup>790</sup>, dont les éléments sont basés sur la familiarité et la proximité avec l'auditoire. Afin d'illustrer et de mieux faire comprendre les faits qui se sont déroulés à une plus grande échelle, certains événements historiques sont abordés à travers leurs répliques sur le plan local, les détails de la vie quotidienne, ou encore des faits dont les conséquences sont encore perceptibles sur place : « L'histoire

<sup>789</sup> Des lettres du 16<sup>e</sup> siècle tirées du cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale sont par exemple produites dans le cadre de comptes rendus de conférences, cf. G. Maneaud, « Cognac et les Guerres de religion », *Le pays d'Ouest*, 13, février 1912, p.83-84 ; du même auteur : « La Fronde en Angoumois », *Le pays d'Ouest*, 17, avril 1912, p.210-216 ; 18, p.236-240.

<sup>790</sup> G. Maneaud, instituteur à Cognac, donne plusieurs conférences sous les auspices de l'« Université populaire » de cette ville à partir de janvier 1912 ; ces conférences publiques paraissent à partir de février de la même année dans *Le pays d'Ouest* : « Cognac et les Guerres de religion », *Le pays d'Ouest*, 13, février 1912, p.78-84 ; 14, p.117-122.

<sup>791</sup> G. Maneaud, « Cognac et les Guerres de religion », art.cité, p.78.

non réduits, manifestaient leur dépit contre l'astucieuse Italienne par des chansons du genre de celle-ci qu'on retrouve encore dans certaines parties de l'Angoumois »<sup>792</sup>.



I

Au printemps, la mère Ajhasse (bis).  
Fit son nic dans n'in bouésson,  
La Pibole !  
Fit son nic dans n'in bouésson,  
Pibolon !

II

Al y couvit six semaines (bis)  
Six semaines étiant trop long  
La Pibole !  
Six semaines étiant trop long,  
Pibolon !

G. Maneaud, « Cognac et les Guerres de religion », *Le pays d'Ouest*, 13, février 1912, p.117.

La structure de telles compositions privilégie une exactitude de détails par touches cumulatives sur le territoire, dans l'objectif de constituer un spectre aussi fidèle et complet que possible de l'espace, soit au sein d'un même texte, soit au sein d'un même fascicule, soit tout au long de la publication. Ainsi dans sa présentation régionale, Johannès Tramond recourt en 1905 dans *Lemouzi* à la fois à des éléments d'ordre historique, mais aussi géographiques, paysagers, ethnographiques, techniques, comme autant de témoignages, de signes perceptibles à tout un chacun portant sur les vertus limousines (l'architecture régionale), mais aussi de leurs fragilités (un sol pauvre, une émigration structurelle)<sup>793</sup>. Cette présentation peut aussi être plus ramassée ; ainsi la phrase d'Henri Lelong, placée en première page du volume de 1929 de *Lemouzi* : « Mon Limousin ? C'est le village blotti dans la verdure autour de son clocher d'ardoise. Les bois de châtaigniers et les taillis de chênes. Les vallées étroites, les fraîches prairies, les sources innombrables. C'est l'hiver très long, l'interminable pluie... mais c'est l'été radieux sous le ciel transparent, dans la débandade des nuages nacrés »<sup>794</sup>.

<sup>792</sup> *Ibid.*, p.117.

<sup>793</sup> Johannès Tramond, « Le Limousin historique et pittoresque », *Lemouzi*, 9, 1905, p.196-200 ; p.218-220 ; p.289-292 ; p.316-319.

<sup>794</sup> Henri Lelong, « Mon Limousin ? », *Lemouzi*, 1929, p.1.

Cet équilibre, cette tension dans l'évocation de l'espace, entre son passé et sa pratique dans la vie courante, rendent l'approche du patrimoine attractive et stimulante. Dans cette porosité, cette confrontation, il y a incitation à adopter un double regard, quand bien même on déplorerait la décadence du patrimoine, comme à propos du port de Saint-Valery dans *La jeune Picardie*<sup>795</sup>, ou bien son décalage par rapport à une certaine modernité. Le maire de Biarritz, Ferdinand Hirigoyen, attribue le charme de la côte basque précisément à cette juxtaposition entre une « civilisation mondaine », ancrée à travers les importants aménagements balnéaires et touristiques, et « l'austère tradition d'une race millénaire ». « Cette juxtaposition, ou plus exactement ce conflit, créent une atmosphère étrange et sans doute unique, au charme de laquelle, nul ne saurait rester insensible »<sup>796</sup>. Certains éléments émotionnels et esthétiques, comme on le verra au chapitre 10.A, sont générés par cette succession de données descriptives, et relayées à travers le dessin, la musique, afin d'extraire avant tout ces notions du strict rédactionnel.

#### b. Education de la sensibilité et du goût des lecteurs

Dans ce travail de réhabilitation de la culture populaire en faveur d'un rapprochement de l'art et du peuple, la petite revue de patrimoine constitue également un relai efficace des manifestations culturelles. En 1924, Desdevises du Désert, exprime dans le premier numéro de *L'Auvergne littéraire*, ce qui est attendu des petites revues dans la période d'après-guerre. Il s'agit de « l'ennoblissement de tous » : « Proposez un but à votre labeur. L'art pour l'art est une doctrine morte, et une doctrine de mort. Allez à la vie et au travail, à tout ce qui rend l'homme plus sain, plus humain et plus clément »<sup>797</sup>. Cette position est éventuellement amenée à être défendue à l'encontre d'une opinion locale établie et dominante, d'institutions culturelles érudites ou avant-gardistes. Georges Lecherbonnier, président de la Ruche corrézienne, assume en 1903 cette démarche : « Dans un Etat démocratique plus que dans tout autre, le perfectionnement intellectuel est une condition de vitalité et de force pour le pays »<sup>798</sup>.

« De nos jours, il en faut convenir, hélas ! l'industrialisme abaisse et gâte tout. Voilà pourquoi, en haine du philistin, un esthétisme prétentieux, au demeurant sec et froid, a mis en honneur cette formule : 'L'art pour l'art', fausse, à mon sens, et dont un avenir plus juste, plus humain, qui poind, que nous entrevoyons, fera bonne justice. On aura cessé de discuter sur le

---

<sup>795</sup> Rémi Dimpre, « Le port de Saint-Valery à travers les âges », *Supplément littéraire du Littoral de la Somme*, 1, février 1900, p.1-3 ; 2, mars, p.13 ; 3, avril, p.25 ; *La jeune Picardie*, 1, juillet 1900, p.49-50 ; 2, août 1900, p.65-67 ; 3, septembre 1900, p.81-83.

<sup>796</sup> Ferdinand Hirigoyen, « La côte basque », *Pyrénées-Océan La côte basque*, 27/1553, juillet 1932, p.27.

<sup>797</sup> Georges Desdevises du Désert, « A une jeune revue ! », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 1, janvier 1924, p.3.

<sup>798</sup> Georges Lecherbonnier, « Discours [à la 10<sup>e</sup> fête de l'Eglantine] », *Lemouzi*, 7, septembre 1903, p.140.

beau et sur l'utile et, de même qu'aux belles époques d'efflorescences, plus largement encore, les grands artistes ne dédaigneront point d'embellir les objets d'un usage usuel. Tous auront enfin compris que l'art est l'essence même de la vie, que sa mission est précisément de révolutionner le monde à sa manière, c'est-à-dire de le transformer, non avec des préceptes ou des harangues, mais tout simplement en devenant enfin 'la splendeur du vrai' »<sup>799</sup>.

La petite revue témoigne de démarches en faveur d'un engagement du patrimoine dans les problématiques contemporaines, mais elle manifeste aussi un engagement en faveur de l'éducation du goût, à la fois du public et du client, dans la mesure où le soutien à la relance d'une production locale, qui a été évoqué au chapitre 6.A, s'appuie aussi sur ces éléments<sup>800</sup>. L'initiative ne se limite donc pas à la seule information ou à la seule sensibilisation ; elle s'oriente aussi vers le soutien à l'organisation d'expositions, et plus largement au développement d'une véritable propagande<sup>801</sup>, à travers notamment la constitution d'une documentation, comme on l'a vu au chapitre 6.B, à propos du reportage sur les artisanats dans *Le Bouais-Jan*<sup>802</sup>, ou encore dans *En Provence*, à propos de la coiffe arlésienne et de sa célébration comme emblème provincial et ferment de créativité régionale<sup>803</sup>.

Loin de notices abondantes et magistrales, c'est l'imprégnation allusive, diffuse et régulière qui est privilégiée dans cette approche du patrimoine, d'où insensiblement doit découler une élévation de l'âme, une éducation du goût pour se prémunir du monde moderne, de ses laideurs et de ses fausses esthétiques : « Les Américains n'ont jamais considéré leur progrès, au point de vue esthétique, que comme des pis-aller rendus possibles par l'absence de toute histoire »<sup>804</sup>.

Par conséquent la petite revue est assimilée à un espace de décantation où se génère une collégialité dans la définition d'un patrimoine commun, mais aussi et surtout une confrontation de ce patrimoine avec le présent et sa valorisation à travers les diverses expressions culturelles, en vue de préciser et concrétiser ces éléments d'identification. Il en va aussi des enquêtes lancées dans les petites, comme *Mediterranea* à propos de la notion même de Méditerranée<sup>805</sup>. La petite revue

---

<sup>799</sup> Victor Savary, « Potiers d'étain et estaymous », *Le Bouais-Jan*, 1/24, décembre 1897, p.375.

<sup>800</sup> Cette idée préfigure l'exposition universelle des arts et techniques de 1937.

<sup>801</sup> cf. Rémi Lambert, *Le régionalisme creuset d'une invention artistique...*, *op.cit.*, p.264.

<sup>802</sup> Cf. notamment Jules Hay, « Les poteries de Saussemesnil et de Néhou », *Le Bouais-Jan*, 2/8, avril 1898, p.112-117 ; 2/9, p.136-139 ; 2/11, p.164-167.

<sup>803</sup> Joseph Bourrilly, « Les coiffes provençales hors de l'Arlésie », *En Provence*, 1/7, novembre 1923, p.158-162.

<sup>804</sup> Robert de Souza, « Esthétique des villes. Le trolley », *La vie blésoise*, 1/2, 20 juin 1904, p.1-2.

<sup>805</sup> Annoncée en mars 1927, dès le n°3 de *Mediterranea*, à partir d'une tribune de Georges Avril intitulée « Vers un esprit méditerranéen », cette enquête se décompose en trois questions : « Croyez-vous que, selon la vue prophétique de Nietzsche et les espérances de Paul Adam, un esprit « méditerranéen » se soit formé – ou qu'il soit en voie de formation avancée ? ; quels indices vous permettent-ils de croire à cette formation ? ;

témoigne ainsi du principe d'une définition du patrimoine en région toujours ouverte, en devenir, qui découle d'un renouvellement régulier de lecture des espaces. Par-delà le clivage entre espace vécu et pratique culturelle, elle se révèle notamment dans la préoccupation d'acquérir ce regard susceptible de discerner et de structurer d'autres caractéristiques de l'espace parmi ce que l'on ne voit pas, ce que l'on ne sait pas ou ne sait plus voir, dans le but de redonner les éléments de dynamiques passées et d'y favoriser l'identification et l'attachement des personnes : « Partout en France les provinces se réveillent pour affirmer une vie nouvelle. Cette vie nouvelle n'est que l'interprétation, la compréhension de la vie passée. C'est par l'amour de ses vraies traditions que la province parvient à se ressaisir. C'est par l'art qu'elle affirme son action [en rassemblant] les formes anciennes mais aussi l'œuvre des vivants »<sup>806</sup>.

### C. REVEILLER UN GENIE AVANT TOUT ATTACHE AUX ESPACES

#### a. Documenter, constituer des réservoirs de références

« Une contrée est un réservoir où dorment des énergies dont la nature a déposé le germe, mais dont l'emploi dépend de l'histoire »<sup>807</sup> ; cette pensée de Vidal de La Blache illustre de façon éclairante ce qui peut être interprété du rôle de la petite revue comme dépôt virtuel, comme magasin disponible pour appuyer *documentairement* une pratique culturelle des espaces qui soit créative et stimulante, où se constitue en partie leur valorisation, où s'éprouve leur attractivité vis-à-vis des acteurs locaux et des habitants eux-mêmes, que ces potentialités soient des savoir-faire, des tempéraments, etc.<sup>808</sup>, qui enfin soit en mesure d'amener les individus qui en dépendent à considérer ce socle de légitimité comme patrimoine spontané et authentique.

Déjà l'enquête évoquée au chapitre 6.B de Jules Hay dans *Le Bouais-Jan* sur les potiers tient autant en 1898 d'une notice sur les traditions populaires, d'une forme de promotion d'un savoir-faire en voie de disparition, que d'un exemple avant-coureur de vulgarisation

---

dans quelles régions méditerranéennes ces indices vous apparaissent-ils d'une façon particulièrement sensible ? ». Les réponses s'échelonnent sur trois numéros successifs d'avril à juin 1927 (avril 1927, p.226-228 ; mai 1927, p.231-236 ; juin 1927, p.299) avec la publication de 29 réponses, dont celle de Ferdinand Bac, Camille Mauclair, Georges Maurevert, Pierre Devoluy, Jean-Desthieux, Georges Normandy, Gaston Chéreau, Emile Ripert, Paul Heuze, Jean Wallis, Noël Sabord, Alphonse Séché.

<sup>806</sup> Gérard de Lacaze-Duthiers, « Un musée d'art régional à Blois », *Le jardin de la France*, 2/10, octobre 1906, p.13.

<sup>807</sup> Vidal de La Blache, « Débats sur le nationalisme et le patrimoine » (1905), cité dans Jean-Yves Guiomar, « *Le Tableau de la géographie de la France* de Vidal de la Blache », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, I. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.1076.

<sup>808</sup> cf. Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales, op.cit.*, p.143.

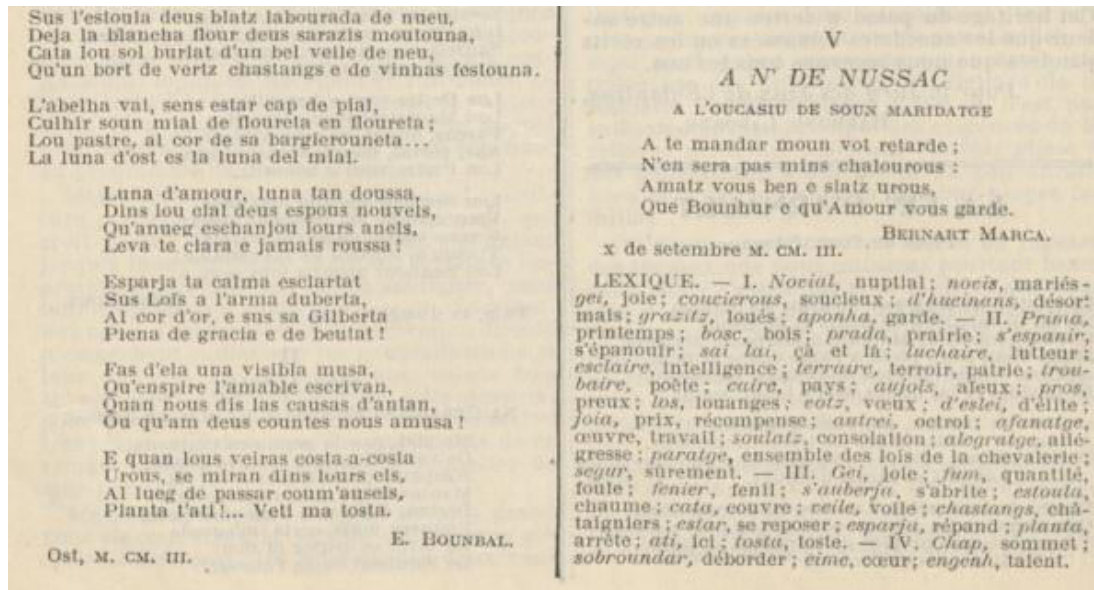


encyclopédique dans une petite revue. Cette dimension encyclopédique à l'usage de l'habitant, du pratiquant, apparaît ensuite à partir de 1902 par la publication dans *Lemouzi* de carnets de notes autour des traditions populaires d'un médecin félibréen d'Argentat, Paul Meilhac<sup>809</sup>. Cette édition ne se fait pas par reprise du matériau en l'état, mais par « ordre de matières » c'est-à-dire par notions organisées par notices accumulatives, accentuant cette fonction d'inventaire. Tout comme la production en langue régionale qui, à l'instar des manuels de langues anciennes, s'accompagne de lexiques, de notes, voire de traductions en regard.



Joseph Roux, « Lou roussinhol avugle », *Lemouzi*, 2/1, janvier 1898, p.1.

<sup>809</sup> Paul Meilhac (1839-1901), l'un des fondateurs de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze en 1878, animait un cercle littéraire à Argentat. Cabiscot de l'Ecole félibréenne limousine. Cf. S. Gibiat, « Le félibrige limousin et la Xaintrie » dans S. Gibiat et E. Bouyer (dir.), *La Xaintrie. Identité(s) d'un pays aux marges du Limousin et de l'Auvergne*, Limoges, 2014, p. 181-193.



Joseph Roux, Marguerite Genès, Eusèbe Bombal, etc., « Pour un libre novial [couronne poétique en l'honneur du mariage de Louis de Nussac] », *Lemouzi*, 7/9, 1903, p.152.

Cette dimension encyclopédique se renforce de manière décisive après la Grande Guerre, au point que plusieurs revues choisissent de s'extraire de la publication de variétés. Tout en se défendant explicitement de produire du guide touristique, la revue *Pyrénées-Océan* évolue à partir de 1927 en direction d'une série de « monographies illustrées » bilingue, de rédaction littéraire, rassemblant ponctuellement la collaboration de spécialistes, susceptible d'être recueillie en livre d'or<sup>810</sup>. Dès leur lancement, *Les feuillets occitans* et *Méditerranée* s'orientent également vers une suite régulière de numéros spéciaux, sous forme d'encyclopédies par livraisons, ou encore d'ouvrages collectifs. Peu à peu la forme cumulative du cahier est d'ailleurs préférée dans ces revues à la régularité du numéro périodique. *Les feuillets occitans* changent leur formule en 1927 au profit de livraisons sans réelle régularité et sous forme de collection cumulative de numéros spéciaux d'« art et documentation », de court ouvrages collectifs, renforçant encore l'impression de collégialité, dont un consacré à la gastronomie<sup>811</sup> et un autre au problème occitan<sup>812</sup>. « Comme nous voulons de plus en plus réaliser une œuvre vivante, nous estimons qu'il faut lui laisser une certaine aisance dans la régularité »<sup>813</sup>. C'est déjà le cas de *Lemouzi* fondé en 1893 en partie pour éditer la *Grammaire limousine* de Joseph Roux. De nombreuses rubriques voient par ailleurs leurs livraisons numérotées, ce qui donne l'idée de revues conçues comme une suite de monographies en feuillets,

<sup>810</sup> Entre 1927 et 1931 chaque numéro de *Pyrénées-Océan* est consacré à un site ou une station du Sud-Ouest : Hendaye, Barèges, Lamalou, Arcachon, Biarritz, Royan, Saint-Jean-de-Luz, Cauterets, Lourdes, Pau, etc.

<sup>811</sup> *Les feuillets occitans*, 2<sup>e</sup> série, troisième feuillet, paru en juin 1927.

<sup>812</sup> *Les feuillets occitans*, 2<sup>e</sup> série, quatrième feuillet, paru en juillet-août 1927.

<sup>813</sup> [Anon.], « A nos lecteurs », *En Provence*, 3/25, 1927-1928, p.2.

regroupée de manière factice par numéro, « qui constituera un volume facile à faire brocher dès qu'elle sera terminée »<sup>814</sup>, ou à constituer en recueils séparés. Ainsi « L'esprit des mots d'cheux nous » publié par Georges Tis dans *Le Bouais-Jan* de 1897 à 1898 et « Le dialecte normand » publié par Jacques Méniger dans cette même revue d'avril 1898 à juin 1899 ; « Marie Ravenel et son œuvre », étude de Milaunet toujours publiée dans *Le Bouais-Jan* d'octobre 1897 à janvier 1899 ; les cahiers ethnographiques de Paul Meilhac, édités dans *Lemouzi* par Eusèbe Bombal de février à mai 1903 ; « La chanson populaire du Loir-et-Cher », compilation tenue par Pierre Dufay dans *La vie blésoise*, de décembre 1905 à octobre 1907 ; *Jacquet-Jacques*, le roman patoisant de Jérôme Bujaud, édité par Emmanuel Esmein dans *Le pays d'Ouest* de novembre 1911 à mai 1913 ; le « Folk-Lore de l'Angoumois », compilé par Alexis Favraud dans *Le pays d'Ouest* d'octobre 1912 à mars 1913, etc. Certaines contributions d'ailleurs font par la suite l'objet d'éditions en volume, comme la biographie du général de Villemalet insérée dans *Le pays d'Ouest* en 1912 par l'érudite Stéphane-Claude Gigon et publiées à Niort la même année dans une collection dite « du Pays d'Ouest ».

#### b. Relire la tradition à travers une promotion des productions et des arts populaires

Au-delà du rôle qu'elle attribue aux artistes et son soutien à la création artistique, la petite revue entend également promouvoir l'éducation du regard, aller... « dans le sens d'une action sur l'art public, l'art populaire, la tradition nationale et aussi l'art industriel du pays qui est, bien souvent, une forme des plus honorables et des plus vivaces de la tradition locale. (...) les peintres doivent être nos amis : inspirés par l'amour du terroir et de la tradition, ils peuvent interpréter d'expressive façon la physionomie d'une région picarde, des sentiments picards, enfin dire les aspects de notre province, si exquisément douce et virgilienne, dans ses mœurs rurales, dans ses coins du littoral maritime, de vallée, de plaine fromentale ou de petites cultures, ou encore de vergers bordés de haies vives. Place d'abord à la grande inspiratrice des rêveries, comme des énergies viriles, à celle qui retrempe une race drue et forte, la mer picarde »<sup>815</sup>.

L'artiste permet d'ouvrir les yeux sur l'espace ; il dégage, en effet, de la nature qui l'entoure, êtres et choses, les éléments de beauté qu'elle peut contenir, y compris les éléments du quotidien : « De cette même nature, il n'écarte jamais en principe, comme inesthétiques et inférieurs, tels ou tels détails de la vie familière ; il s'appliquera au contraire, pour cependant tout ramener à eux ou leur donner la première place, à les introduire dans ses œuvres, parce que ces détails, — et il le sait bien

---

<sup>814</sup> [Anon.], « A nos lecteurs », *Lemouzi*, 1, 1893, p.3.

<sup>815</sup> G.-Hector Quignon, « Impressions picardes », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 2/12, juin 1901, p.274.

— peuvent les rendre plus vivantes et plus touchantes, plus naturelles et plus humaines, plus belles donc et plus artistiques »<sup>816</sup>.

C'est une éducation du regard incluant par conséquent une approche incarnée mais aussi alternative, tout d'abord en manifestant sa distance par rapport à un modernisme enfermant et par un style appuyé sur l'art du peuple.

« N'ayons donc pas le goût trop affiné pour apprécier nos chansonniers ; buvons du cidre en les écoutant, et gardons le bon vin pour d'autres mets non meilleurs, mais simplement plus délicats »<sup>817</sup>.

« Alors que la capitale décrète à tout instant la nouveauté en toutes matières, (...) les provinces gardent des modes arrêtées depuis des siècles ; en un mot, elles ont un style »<sup>818</sup>.

« En cet art, à la fois si achevé et si simple, le tempérament d'une race s'y reflète, comme aussi son histoire et son passé : les civilisations riveraines, tour à tour ou simultanément, ont laissé leur apport : (...) un tempérament s'y affirme [ainsi que le] bien-être qui rehaussent et embellissent les agréments de l'art, et, pour tout dire d'un mot, le spectacle de ses villages et de ses maisons (...) le détail de ses habitations et de ses ustensiles journaliers (...) profondément, naturellement *artiste* »<sup>819</sup>.

Toutefois, loin de suivre un mouvement cohérent, visant un objectif conceptuel, ou à servir un style de création particulier, la petite revue témoigne, là encore, d'une expression variée, attentive dans une même logique de proximité qu'avec les universités populaires à faire en sorte « que dans une démocratie comme la nôtre, le pauvre comme le riche, après la Science, ait l'Art à sa portée, puisse rassasier ses yeux des spectacles dévoilés de la Nature et des Maîtres ; que la grande, la seule musique pénètre les âmes, les fasse vibrer ; que tous enfin puissent comprendre les purs chefs-d'œuvre qu'a enfanté le génie humain »<sup>820</sup>.

---

<sup>816</sup> Jean Amade, « L'art régional », art.cité, p.87.

<sup>817</sup> Maurice Garet, « Emmanuel Bourgeois », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/4, avril 1903, p.54.

<sup>818</sup> Maurice Facy, « L'art décoratif provincial » (1913), cité dans Jean-Claude Vigato, *L'architecture régionaliste, op.cit.*, p.35.

<sup>819</sup> Hubert Gillot, « L'art populaire en Alsace », *La vie en Alsace*, 4, avril 1923, p.16.

<sup>820</sup> Gabriel Mourey, « Notre but » (1901), cité dans Catherine Méneux, « *Les Arts de la vie* de Gabriel Mourey... », art.cité, p.56.

## CONCLUSION DU CHAPITRE HUIT

La volonté d'adéquation avec une communauté géoréférencée, met à jour le paradoxe que constitue la petite revue comme projet éditorial se voulant au plus près des modes d'expression culturels et en même temps des problématiques liées aux territoires. En effet, une alternative se présente entre une démarche d'affichage et un groupe avec ses permanences et ses rituels, et le maintien d'une forme consacrée plus authentiquement à une information, à une sensibilisation tout azimut. La tension entre ces deux dimensions se révèle dès l'origine des titres étudiés entre l'affichage assumé d'un espace et de sa légitimité culturelle, et de sa part d'exaltation, d'inventivité, et donc de liberté par rapport à ce modèle circonscrit par un territoire et une communauté.

A travers la critique d'une prééminence du maniérisme, ou de celle de la routine sur l'authenticité, et le rejet d'une expression doctrinale et théorique, les défis qui ressortent en creux dans la petite revue de patrimoine rejoignent une forme de patrimonialité vue comme dynamique par-delà le seul aspect mémoriel et communautaire et les perversions qui la minent : vitrification, mascarade, et surtout exclusivité sur l'espace d'une même tradition imposée. Cette perversion ne concerne pas seulement une déviation de l'expression du patrimoine à travers la célébration des espaces, mais aussi la manière dont ce patrimoine est perçu, partagé, et par quels groupes il l'est. Cette tension aboutit insensiblement à une forme de révolution au sein de la petite revue, où ce n'est plus un territoire ou une communauté qui reçoit un patrimoine, mais où le patrimoine qui doit répondre à une quête d'identité, et à travers lequel des éléments sont identifiés et rassemblés en termes d'identité, en vue de problématiques et d'enjeux auxquels sont confrontés territoires et groupes. Par conséquent il y va de l'existence même de l'expression du patrimoine, et de sa pertinence, que de se profiler sur ces problématiques et ces enjeux, et en même temps de les alimenter par une sensibilisation constante, la génération d'un élan et d'une réactivité de la part d'un lectorat aussi large que possible.

A travers cette réactivité la revue est par conséquent condamnée à lutter contre elle-même, à maintenir une proposition éditoriale stimulante et séduisante, au risque de se scléroser, que ce risque vienne d'un mimétisme trop prononcé par rapport à des formes éditoriales plus prestigieuses : création littéraire, érudition, relai de pouvoirs ou de stratégies locales, promotion, etc. ou que ce risque vienne d'une volonté de fixer une fois pour toutes la lecture démonstrative de l'espace. Il s'agit bien au contraire de prolonger une intuition éditoriale d'origine, d'étendre et complexifier son périmètre d'investigations, de nourrir les collégialités, par une mise en miroir des points de vue, en maintenant la revue comme un espace de décantation d'intuitions partagées,

avec pour principal but de permettre au lectorat de s'approprier l'espace concerné, de lui permettre d'éprouver à son tour et de partager de lui-même le patrimoine qui apparaît au fil des publications. Au-delà des sujets abordés, c'est par conséquent la médiation, la mise à disposition de ces éléments qui sont à considérer comme déterminants pour désigner une petite revue de patrimoine, et en vue desquelles les formes d'écritures courantes sont privilégiées, de même qu'une expression aussi directe, accessible et limpide que possible, et ce, dans le prolongement, en complémentarité d'autres formes de valorisation culturelle comme l'exposition ou la conférence, la labellisation, la pratique. L'expression de la petite revue vise donc à la fois la sublimation, l'ennoblissement, mais aussi la documentation, l'information, en rapport avec les diverses potentialités que renferme l'espace, et avec le dessein d'inviter à porter un autre regard. Cette invitation peut selon les cas prendre la forme d'un creuset, d'un atelier de biens symboliques, et par conséquent d'une production aux antipodes de l'œuvre, qui ne sert pas à distinguer une pratique sociale particulière comme ont pu le constituer la création littéraire ou l'érudition, mais qui s'exprime dans son éclectisme plus ou moins spontané comme digne héritière des magasins pittoresques.

## CHAPITRE NEUF

### L'ART DE VOIR

*« C'est le paysage d'autrefois. Sa figure impérieuse domine tout. Les bâtisses neuves, les véhicules récents, l'ardoise des clochers qu'on élève, la trouée des chênes qu'on abat, ne sont en lui que des détails : son immense physionomie les absorbe. »<sup>821</sup> (Paul Harel)*

#### INTRODUCTION

L'effort d'expression dynamique des espaces régionaux en faveur d'une valorisation, d'une promotion, mais aussi comme exutoire à la vie quotidienne, repose sur une médiation directe et universelle, où écriture et lecture, expression et réception se mêlent, où l'offre et la demande en quelque sorte se confondent, non sans arrières pensées. Il s'agit en particulier d'éveiller le regard pour établir une définition, un signe de reconnaissance, mais aussi une contemplation. En dehors d'une identification de l'espace, mais aussi d'un discernement de ce qui est susceptible d'attirer l'intérêt ; des signes de reconnaissance, notamment à travers une recherche de vitalité et d'authenticité ; une contemplation en vue d'élever l'âme, de soutenir une créativité à la fois collective et individuelle, et nourrie à partir des espaces.

Cet espace-objet, complexe, au spectre aussi large, se situe au-delà du périmètre qu'un individu peut concevoir et embrasser d'un seul regard, voire même pratiquer personnellement dans son quotidien. Par conséquent pour rendre compte de manière lisible et convaincante de ce périmètre, les contenus de la petite revue doivent s'extraire d'une expression strictement linéaire, descriptive – par définition ponctuelle, partielle, donc imparfaite – pour s'appuyer sur la construction et l'évocation de notions-relais qui renforcent et cadrent l'appréhension de l'espace qui est proposé ; c'est un contexte dont il convient d'analyser les caractéristiques, l'intérêt et surtout le rôle, notamment par rapport au défi d'une évocation régionale et plus généralement comme facteur d'évolution de la notion de patrimoine.

---

<sup>821</sup> Paul Harel, « Le village et ses types », *Le Bouais-Jan*, 18, septembre 1904, p.279.

## A. UNE EXPRESSION ADOSSEE A L'ILLUSTRATION

### a. L'éveil du sens du regard

Héritage supposé de la simplicité rustique, d'une foncière disponibilité de l'esprit, le temps du regard fait partie des éléments alternatifs évoqués dans la petite revue en opposition à la vie moderne. « Les changements que l'éducation moderne apporte dans notre appréciation du monde extérieur, affirme J. de La Tour en 1927, amoindrissent l'admiration que l'on éprouvait autrefois »<sup>822</sup>. L'invitation à réapprendre ce regard est une démarche récurrente dans la petite revue pour une réappropriation esthétique de l'espace, qu'exprime notamment la rédaction de *La vie blésoise* dès son lancement : « Cette terre où le culte des belles choses semble diminuer chaque jour pour un observateur mal averti, nous verra tenter de lui faire reprendre la place que lui assignent sa légende, son goût et son bon sens dans l'histoire de l'art français »<sup>823</sup>.

Au côté du texte, la place consacrée à l'illustration contribue à asseoir cette promotion de l'art du regard et en même temps qu'une diversification des expressions susceptibles d'atteindre le vrai<sup>824</sup>, autour des nouveaux périmètres du patrimoine, et ainsi chercher à atteindre le vrai. De ce point de vue la présence de nombreux illustrateurs, photographes, dans les équipes de direction n'est pas fortuite. L'image ne sert plus exclusivement d'illustration à un texte, mais est utilisée comme contenu en soi ; parfois même c'est le texte qui en constitue la légende, ou bien qui reste obscur sans elle.

De même, une fois insérée dans la revue, l'image constitue une référence semblable à un texte et susceptible de faire l'objet d'une citation dans une livraison ultérieure. Ainsi, présenté par Claude Odilé, l'œuvre peint du contemporain Robert Kammerer consacré aux marcaireries de Haute-Alsace<sup>825</sup> constitue une série de reproductions dans *La vie en Alsace*, dont les éléments sont repris et cités dans les récits-reportages ultérieurs de Marc Lenossos et Paul Holl<sup>826</sup>.

---

<sup>822</sup> J. de La Tour, « D'Ajaccio à Bocognano, une addition », *La Corse touristique*, 24, janvier 1927, p.350.

<sup>823</sup> [Anon.], « A nos lecteurs », *La vie blésoise*, 2/16, septembre 1905, p.4.

<sup>824</sup> « En 1899 Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, décide d'envoyer dans les écoles « des tableaux en couleur représentant les paysages de la France et des reproductions des principaux monuments de notre art national » : « Les vues des diverses régions de la France donneront un caractère concret à l'idée de patrie, qui doit dominer et vivifier tout notre enseignement. (...) [l'inspecteur d'académie] des Deux-Sèvres avait lui aussi approuvé, en 1909, l'initiative d'un maître qui avait préparé et mis à la disposition de ses collègues une série de vues photographiques du Poitou. » (Jean-François Chanet, *L'École républicaine et les petites patries*, op. cit., p.321).

<sup>825</sup> Claude Odilé, « Un peintre de haute montagne, Robert Kammerer », *La vie en Alsace*, 1927, p.95-98.

<sup>826</sup> Marc Lenossos, « Quelques types et sites des Hautes-Vosges », *La vie en Alsace*, 1927, p.98-102 ; Paul Holl, « Les Vosges », *La vie en Alsace*, 1927, p.102-104.





« Les Calanches » ; « Le défilé de l'Inzecca », clichés accompagnés de quelques extraits, dont Emile Bergerat, *La Corse touristique*, 1/1, décembre 1924, p.12.



Théophile Denis, « Vérotières », *La Picardie littéraire*, 5/9, septembre 1904, p.269.



Jusqu'à l'automne 1925, le jeu des couvertures photographiques de *La Corse touristique*, en majorité réalisées par Ange Tomasi<sup>827</sup>, évoque les principaux sites de l'île. Une rubrique au sein de chaque fascicule en constitue le pendant : « La Corse illustrée », enrichie d'extraits d'auteurs en guise de légende : René Bazin, le pyrénéiste Henry Spont, Emile Bergerat, etc. Enfin une série de sonnets de Max Roger, « Emaux corses », est bâtie sur le principe de la mise en regard avec l'illustration.

<sup>827</sup> Ange Tomasi (1883-1950), l'un des principaux photographes corses de l'entre-deux-guerres et éditeur de cartes postales.

Max Roger, « Ajaccio. Borgu (le faubourg) », *La Corse touristique*, 3/18, juin-juillet 1926, p.156.

### b. La vue : marque d'exactitude et de sincérité

Les contributions des artistes, illustrateurs, rejoignent dans la petite revue celles des auteurs, des journalistes dans une coïncidence sur la prise sur le vif. L'insertion de clichés, de croquis en pleine page flanqués de légendes ou de commentaires concis permet de privilégier les faits eux-mêmes sur les commentaires, et participe comme l'anthologie ou le reportage de la mise en présence d'une information. En cela aussi la petite revue est en cohérence avec l'héritage journalistique. Le lecteur se trouve par conséquent en position d'assurer lui-même ses opinions, son point de vue, il prend connaissance des faits sans recourir ni à une analyse détaillée ni même à un niveau de connaissance préalable. En même temps qu'il éprouve une certaine fraîcheur, il se trouve renvoyé à son individualité, soulignant l'impression que cette analyse est sienne, voire que la découverte lui est spontanément venue au moment de la lecture, en particulier si l'image fait référence à un élément qui lui est familier dans son espace quotidien, son activité courante, sa mémoire personnelle.

Par-delà les références picturales en effet, il s'agit aussi de faire appel aux sens, d'avoir « des yeux d'amoureux », de laisser « éclater son enthousiasme ».

« Dîtes-vous bien que si d'autres ont le privilège d'habiter des cités pleines de monuments et de chefs d'œuvre, nous avons, nous, la faveur de vivre dans une ville [Marseille] qui n'emprunte sa beauté qu'à la nature, qui, grâce à la pureté de son atmosphère, revêt un charme indéfinissable et révèle à chaque instant le poète qui est endormi au-dedans de nous »<sup>828</sup>.

Par l'expression non écrite, son exactitude de ton, sa concision, sa sobriété, l'illustration suscite, éveille, mais ne guide pas. A l'instar de ce qui a été analysé dans le même sens pour les textes des petites revues, elle manifeste par conséquent une distance par rapport à tout lyrisme ou à tout ce qui découlerait d'une expression académique. Il s'agit d'inscrire l'expression iconographique et plus globalement artistique, à l'instar de l'expression écrite, dans une sphère moins formelle, plus intime, que ce qui est habituellement conçu comme création artistique. L'artiste est supposé transposer, rendre avec sobriété, justesse et discrétion ; le patrimoine se libère « de l'exclusivité de la haute culture », il donne ainsi moins prétexte à manifester. « Mes

---

<sup>828</sup> Horace Bertin, « Une précieuse adhésion », *La gueuse parfumée*, 1, mars 1880, p.5.

compatriotes s'exprimaient on patois, ignoraient le jargon, spécial, sans lequel dans la capitale, on ne peut être un bon esthète, mais ils voyaient, juste, sans idées préconçues, et ne connaissaient pas les pitoyables querelles d'école qui divisent les amateurs plus professionnels. Puisque le fond de l'âme chez nos paysans est accessible à l'idée d'art, témoin encore leurs bourrées et leurs chansons locales, pourquoi nos citadins seraient-ils réfractaires à cette idée même ? »<sup>829</sup> Par conséquent, à la différence des revues d'avant-garde ou des revues érudites, personne, face à ces contenus, ne saurait se sentir frappé « d'incompétence culturelle »<sup>830</sup>, mais au contraire se trouve lui-même invité à participer à cette expression en la relayant lui-même à partir de ses propres expériences.

« L'art régional répond mieux que tout autre, à ce besoin de lumière et d'air que nous sentons déjà ; c'est un art ouvert à tous, parce qu'il est fait un peu de chacun de nous et de chacune des choses qui nous sont chères »<sup>831</sup>.

Et pour ce faire il s'agit de greffer cette expression graphique sur l'usuel pour l'embellir et le rendre plus inspirant. Cette démarche de formation des esprits rejoint la promotion du dynamisme culturel des espaces qui offre une place privilégiée dans la petite revue aux artistes régionaux et à leurs productions, qu'ils soient présentés au sein de ces revues, dans le cadre de recensions d'expositions, de salons, ou encore qu'ils soient invités à collaborer à la publication elle-même, par l'illustration de contenus, par l'élaboration des couvertures, des vignettes, ou même par l'insertion de textes. Ainsi les salons sont suivis et commentés dans la plupart des titres étudiés. Des rubriques régulières sont tenues comme dans *Le pays d'Ouest* à partir de décembre 1912 consacrée aux beaux-arts de l'Ouest<sup>832</sup>. De même la couverture de *Lemouzi* imprimée en 1904, figurant une feuille de châtaignier, est dessinée par La Jarrige, qui insère par ailleurs dans les contenus de nombreuses vignettes ; la couverture de *La veillée d'Auvergne* est dessinée par Victor Fonfreide ; celle de *La vie en Alsace* est signée Louis-Philippe Kamm ; *L'Auvergne littéraire* par Jean Prunière (1924) et Maurice Busset (1925) ; *La Bretagne touristique* évoque régulièrement l'œuvre de Jeanne Malivel ; de même *La vie en Alsace*, pour les peintres Kammerer, Kamm ; *La Corse touristique* insère des illustrations mais aussi des textes du graveur Jean Chièze, également auteur du bandeau de *Mediterranea*, revue niçoise qui par ailleurs consacre de nombreux portraits à des artistes comme Gustave Mossa<sup>833</sup>, etc. Des numéros spéciaux ou d'hommage sont également

---

<sup>829</sup> Maurice Busset, « Clermont ville d'art », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 3, mars 1924, p.7.

<sup>830</sup> Catherine Bertho-Lavenir, Guy Latry, « Côte d'Argent, Côte d'Émeraude Côte d'argent,... », art.cité, p.115.

<sup>831</sup> Jean Amade, « L'art régional », art.cité, p.87.

<sup>832</sup> Georges Mignet, André des Fontaines, Ch-A Lenoir, Rousseau-Decelle, etc., font partie des artistes auxquels *Le pays d'Ouest* consacre un article.

<sup>833</sup> Claude Demay, « Gustave Mossa, imagier niçois », *Mediterranea*, 1, janvier 1927, p.9-10.

très courants ; témoin *La Bretagne touristique*, dès son 4<sup>e</sup> numéro du 15 juillet 1922, consacré au peintre Jean-Julien Lemordant.

### c. La petite revue, instrument de promotion et relai de la création graphique

Dans ce contexte le territoire est autant une terre à sublimer qu'un périmètre d'échange et une dynamique à manifester ; c'est l'évocation d'espaces discrets, d'abord revendiquée à travers l'œil de l'artiste, du poète, et dont l'approche sert ensuite de modèle méthodologique sur tout l'espace, à distance de la grande histoire et des manières épique ou héroïque : « ... Des étendues de terre à blé, quelques prairies avec des ondulations de terrain à peine sensibles, quelques touffes d'arbres parsemés de ceci de là, tel est l'aspect de la contrée ; cela ne semble pas en effet de nature à enflammer l'imagination d'un peintre. Mais c'est précisément le secret de tout véritable artiste que de savoir éprouver l'impression d'art devant les sujets qui pour les profanes en dégagent le moins, et c'est le fait d'un infini talent que de pouvoir tirer quelque chose de rien. (...) C'est que leur auteur sait distiller de ses sujets toute la poésie latente qu'ils contiennent, il sait d'abord la sentir, ensuite la transposer dans ses toiles, et la rendre avec sobriété, justesse et discrétion »<sup>834</sup>. C'est donc par l'émotion artistique qu'il suscite que l'espace peut être approché, décrit en vérité, révélé au-delà de lui-même, en vertu de ses propres forces :

« L'œuvre d'art est si spontanée, si proche de sa naissance, si originelle, si éclatante de simplicité, si parente de la nature, et si humaine (j'allais dire si *animale* !) qu'on la savoure absolument comme on goûte au pain bis des arrières pays, dans l'enthousiasme d'une arrivée, ou comme on se roule dans l'herbe, le serpolet, le thym ou la sauge, pour faire une cure de désintoxication après un long stage d'urbaine civilisation »<sup>835</sup>.

Mais promouvoir un paysage c'est aussi démontrer que cette impression intimiste peut être partagée, voire qu'elle peut exprimer l'attractivité d'un ensemble géoréférencé, en termes de créativité, de promotion et de réputation.

Ainsi à propos des sujets normands au salon des Champs-Élysées : « Cette absence de figures normandes, de scènes normandes bien locales, dans une exposition aussi vaste, me chiffonne d'autant plus, pardonnez-moi l'expression, qu'elle pourrait faire supposer que notre race n'a pas son caractère, son type et ses mœurs (...). Sans doute, un tableau dont les personnages n'ont pas des costumes de

---

<sup>834</sup> L. Tider-Toutant, « Les beaux-arts dans l'Ouest, 2. Le peintre André des Fontaines », *Le pays d'Ouest*, décembre 1912, p.676.

<sup>835</sup> François Jean-Desthieux, « Les vieux Noël de Provence », *Mediterranea*, 36, décembre 1929, p.246.

coupe particulière pour offrir un point de repère ou une base solide à l'admiration badaude du gros public, pourra ne le séduire que très difficilement. (...) Pourrait-on trouver des caractères génériques aussi accentués dans tous les tableaux de scènes locales exposés maintenant, et retrouverait-on toujours, si on les déshabillait, le type arabe, breton, auvergnat indiqué sur le livret ? Les artistes qui vont passer un mois ou deux, ici ou là, pour chercher leur sujet, sont-ils bien certains d'avoir saisi leur type dans son action, et d'avoir compris son vrai caractère et toute la poésie de la région qu'ils explorent. Si non, la psychologie fait place nette tout de suite à l'ethnographie, et celle-ci n'est guère que de la photographie ! »<sup>836</sup>.

A l'instar du rôle joué par les salons parisiens, les cabarets, les cafés, dans la diffusion des mouvements artistiques et des écrivains en vue, la petite revue devient elle aussi comme diffuseur un lieu de ralliement et d'identification artistique, prolonge virtuellement ces creusets par l'édition et par l'information, et contribue ainsi à la promotion de contre-modèles culturels, face aux modèles parisiens.

Ainsi dans *L'Auvergne littéraire*, Maurice Busset exprime une promotion artistique également sous le vocable de la solidarité : « Il faut en somme intéresser son public, faire qu'il connaisse ses artisans d'art, et que, le cas échéant, les commandes qu'il peut avoir à faire exécuter, ne s'évadent point, vers la Ville tentaculaire, vers Paris le Centralisateur. (...) Il faudrait pourtant, afin d'établir fortement les bases d'une action suivie, auprès du public ; afin de créer vraiment un noyau d'amateurs qui achètent ; il faudrait que nos artistes consentent à s'organiser en groupe cohérent ; faisant à Clermont un salon annuel, comme à Lyon et même à Aurillac. Il faudrait que ce même groupe envisage également des manifestations à Paris qui compte parmi ses habitants 400 000 auvergnats, lesquels ne demandent qu'à s'intéresser à tout ce qui leur rappelle le pays natal. Les écrivains régionalistes les plus connus : MM. Gandilhon Gens-d'Armes, Desdevises du Dezert, Ajalbert, Henri Pourrat, prêteraient volontiers l'appui de leur notoriété à leurs collègues artistes et artisans »<sup>837</sup>.

Ainsi *Le Bouais-Jan* tient un carnet sur deux feuillets dans chacun de ses numéros, ainsi qu'une « chronique » et un « échos du pays ». Il y relaie les expositions de la Société des amis des arts de la Manche, de la Société de photographie *Le bajocasse*. Par la revue des salons assurée par Maurice Deroure, *La veillée d'Auvergne* soutient et relaie les salons en Auvergne : ceux de l'Union artistique d'Auvergne, depuis 1907, de l'académie « L'Arvernia », depuis 1911, toutes deux à Clermont, et celui de la Société artistique du Cantal, depuis 1904.

---

<sup>836</sup> François Enault [Mondet-Tenclin], « Les artistes normands en 1897 », *Le Bouais-Jan*, 1/9, mai 1897, p.138-139.

<sup>837</sup> Maurice Busset, « Clermont ville d'art », art.cité, p.8-9.

« Partout en France les provinces se réveillent pour affirmer une vie nouvelle. Cette vie nouvelle n'est que l'interprétation, la compréhension de la vie passée. C'est par l'amour de ses vraies traditions que la province parvient à se ressaisir. C'est par l'art qu'elle affirme son action »<sup>838</sup>, en rassemblant « les formes anciennes mais aussi l'œuvre des vivants ».

Elle demeure toutefois bien loin d'ériger ou de défendre une doctrine esthétique, une école régionale, ni d'apparaître comme organe d'avant-garde, y compris *La Bretagne touristique*, dont le directeur est réputé proche du groupe des *Seiz breur*, mais aussi de beaucoup d'autres, comme Lemordant, etc. A l'instar des questions touristiques et des thématiques régionalistes, la revue relaie mais ne produit pas. En revanche elle informe et exploite pour ce faire la diversité des moyens qui sont à sa disposition.

L'illustration est aussi élément de prestige, *a fortiori* si elle est tirée hors texte. Dans *La Picardie littéraire* sont lancées à partir de 1901 plusieurs rubriques : l'une d'elles, « A travers la Picardie », est même insérée en tant que couverture (cf. ci-dessous) ; une autre intitulée « Album de *La Picardie*, revue régionaliste illustrée », à tirage limité, est encartée et réservée aux seuls abonnés ; par ajouts numérotés successifs, comme certaines de ses rubriques textuelles, cette production vise à constituer un album de clichés figurant les emblèmes picards : monuments, scènes et types locaux, personnalités<sup>839</sup>. Dans *Le pays d'Ouest*, *Le pays lorrain*, cette même démarche se retrouve et prolonge, finalise une approche esthétique déjà amorcée à travers l'écrit, et parfois même par une édition illustrée séparée<sup>840</sup>, des séries de cartes postales, des éditions séparées, voire, pour *Le pays lorrain*, d'une revue parallèle : la *Revue lorraine illustrée*, supplément à périodicité différée qui n'est pas contraint par les moyens de présentation et de reproduction à meilleur marché de la revue courante. La création de la *Revue lorraine illustrée* permet de maintenir à travers *Le pays lorrain* la publication de contenus en majorité textuels, tout en visant une production esthétique de qualité par une publication plus luxueuse, recueillant notamment des éléments issus des musées régionaux ou des œuvres de grands artistes lorrains : lithographie, estampes, sculptures, œuvre peint etc. qui demeure l'une des ambitions d'origine de ce titre.

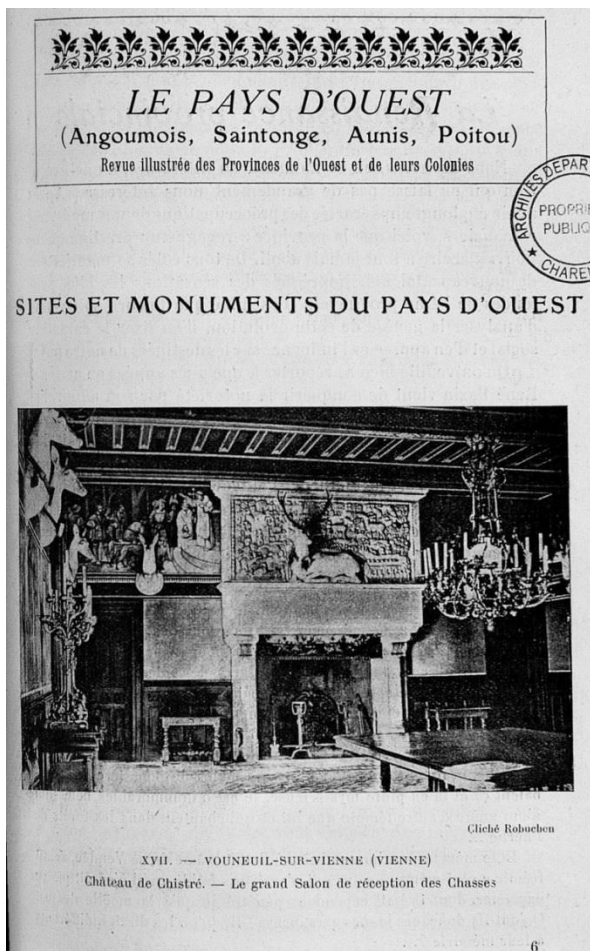
---

<sup>838</sup> Gérard de Lacaze-Duthiers, « Un musée d'art régional à Blois », *Le jardin de la France*, 2/10, octobre 1906, p.13.

<sup>839</sup> A partir d'avril 1903, des clichés établis par Paul Maison paraissent en couverture, et pour la plupart en pleine page, sous la rubrique « A travers la Picardie » : l'église d'Ault, la porte de Nevers à Saint-Valery ; le château de Folleville ; l'église du Crotoy ; des pêcheurs et vérotières à Cayeux. Tandis que l'« Album *La Picardie* » apparaît à partir de juin 1901, avec notamment des clichés effectués par Fernand Poitevin en 1902 : « L'estacade du Crotoy » ; « Un troupeau dans les prés salés de la baie de Somme » ; et en juillet 1904 des clichés réalisés par Paul Maison de « types cayolais ».

<sup>840</sup> *Le pays lorrain* lance une collection de cartes postales dans les années 1920, de même que *Le pays d'Ouest*, dès 1913, par le biais de Jules Robuchon ; de même pour *La Bretagne touristique*.





Couverture du n°6 du *Pays d'Ouest*, mars 1912,  
p.161.



Couverture du n°4 de *La Picardie littéraire*, avril 1903,  
p.53.

## B. L'EXPRESSION D'UNE GÉNÉRATION SENSIBILISÉE À L'OBSERVATION

### a. Coïncidence avec les objectifs de la formation scolaire

Ce rôle dévolu à l'iconographie au service de l'information, de la valorisation, de la promotion et de la sensibilisation se rapproche de ce qui a été analysé ailleurs pour la presse illustrée et touristique<sup>841</sup>, de même que dans la production pédagogique, notamment en école élémentaire : l'instruction publique telle qu'elle est conçue à partir des années 1880 appuie une « pédagogie de l'observation et du raisonnement »<sup>842</sup>, et aussi un « amour de l'art ou, plus largement,

<sup>841</sup> Cf. Thierry Gervais, « Les premiers magazines illustrés », dans Dominique Kalifa, *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.453-463.

<sup>842</sup> Anne-Marie Thiesse, *Ils apprenaient la France, op.cit.*, p.63.

l'amour de la culture – du Beau »<sup>843</sup>. C'est notamment le cas en géographie où il s'agit selon les termes de Vidal de La Blache, de « s'appuyer sur des réalités sensibles, faire appel à des impressions et à des expériences »<sup>844</sup>, de même qu'à la connaissance et à l'observation du milieu local.<sup>845</sup>

La démarche pédagogique qui entend s'appuyer sur le milieu et l'environnement quotidiens de l'élève est absolument le pendant du travail de la petite revue qui, vis-à-vis du patrimoine, cherche à susciter l'intérêt et l'attention. « Pour faire comprendre à l'enfant les 'phénomènes dont dépend la physionomie des contrées', le mieux serait de les lui faire observer par lui-même »<sup>846</sup>.

Ce qu'il s'agit de faire acquérir, c'est « un savoir, élémentaire assurément, mais nourri de curiosité, c'est un goût du savoir qui soit consubstantiel à l'attachement au pays, qui puise en lui à la fois le désir de l'approfondissement – de l'enracinement en somme – et l'expérience des limites »<sup>847</sup>. Entre toutes les contrées « qu'il peut voir et où le sort peut le conduire, il y en a une qui, suivant l'expression du poète, lui rit plus qu'aucune autre. Cela est indéfinissable et pourtant réel. Est-ce tel objet, telle forme ou telle image particulière qui s'est emparée ainsi de nos souvenirs ? On ne peut dire ; mais il suffit qu'un détail se présente à l'esprit pour évoquer tout le reste. De toutes ces choses enfouies dans la mémoire, mais toujours prêtes à en sortir, notre imagination a fait un ensemble ; et cela s'appelle d'un nom que tout le monde comprend, l'attachement au pays »<sup>848</sup>.

L'éveil du sens de l'espace et de l'identité se fait également chez l'élève par le moyen des excursions géographiques, guidé en cela par l'instituteur. Il est préparé à porter un regard d'observateur, à la manière des leçons de choses, des sciences naturelles, mais également teintée d'une poésie qui « élève » le sentiment, dans la mesure où les instituteurs y apportent « une sensibilité artistique »<sup>849</sup>. Pas plus que la petite revue, elle se garde de faire une synthèse, mais garde le souci du concret à travers le geste de l'artisan par exemple. « L'enseignement primaire est inscrit dans un système de culture fonctionnelle »<sup>850</sup>, à travers notamment les herbiers, les collections, qui rejoint exactement la démarche de la petite revue de patrimoine, où il s'agit également d'« apprendre à voir », d'éveiller le goût<sup>851</sup>. « Il ne recherche pas le talent oratoire. Le ton est modeste,

---

<sup>843</sup> Francine Muel-Dreyfus, « Les instituteurs, les paysans et l'ordre républicain », art.cité, p.57.

<sup>844</sup> Cité dans Jean-François Chanet, *L'École républicaine et les petites patries*, op.cit., p.149.

<sup>845</sup> *Ibid.*, p.147 et 148.

<sup>846</sup> *Ibid.*, p.148.

<sup>847</sup> Jean-François Chanet, *L'École républicaine et les petites patries*, op.cit., p.193.

<sup>848</sup> Vidal de La Blache, cité *ibid.*, p.148.

<sup>849</sup> Francine Muel-Dreyfus, « Les instituteurs, les paysans et l'ordre républicain », art.cité, p.57.

<sup>850</sup> Alfred Moulet, *L'école primaire et l'éducation morale démocratique* (1915), cité *ibid.*, p.45.

<sup>851</sup> Cf. *ibid.*, p.47.



[il] cultive l'admiration : (...) un juste rapport à la culture : ni dilettantisme, ni snobisme, ni pose »<sup>852</sup>. De même le calendrier scolaire manifeste un même rapport cyclique aux saisons ; il contribue à placer l'éducation dans la même temporalité.

La découverte d'un paysage à partir d'un escarpement relève des leçons de choses. C'est déjà le mode d'approche en usage dans les guides de voyage et adopté par les « vues » peintes ou gravées, de même que les manuels de géographie<sup>853</sup> ; ce procédé du panorama, sous forme de causerie-promenade, pour introduire la description d'un espace, constitue également l'un des modes d'évocation de la petite revue.

Bien au-delà de la coïncidence pédagogique, c'est aussi un phénomène de masse où toute une génération d'élèves, à partir des années 1900, se voit formée à ces leçons de choses, et constitue un lectorat potentiel ou tout du moins un public averti à ce type de pratique de l'espace, qui lit, qui découvre les territoires, et dont les préoccupations transparaissent dans des publications comme la petite revue de patrimoine, qui par conséquent au 20<sup>e</sup> siècle constitue une expression culturelle qui est loin d'être originale ni isolée, mais au contraire caractéristique d'une forme d'attachement aux espaces, au-delà des seules marques de pratiques communautaires, au-delà des connaissances objectives.

Par-delà même l'art de voir, la formation à l'observation de terrain, la production de la petite revue de patrimoine rejoint le ton des manuels scolaires au niveau des sélections de lectures choisies<sup>854</sup> dont l'orientation construit au fil des générations d'élèves « une vision bucolique et paisible du monde rural »<sup>855</sup>, que l'on retrouve en particulier dans les romans régionalistes, « compléments naturels de l'histoire et de la géographie. (...) Ce qui anime de tels livres, c'est ce que l'on pourrait appeler un exotisme régional, un sentiment aigu, parfois comme étonné, de la personnalité de la région ; aussi en les lisant, les élèves sont-ils frappés par le caractère original des détails qui leur sont familiers, et qui par là même retiennent ordinairement peu leur attention : cela leur fait mieux prendre conscience de l'âme de cette région à laquelle ils participaient sans toujours s'en rendre

---

<sup>852</sup> Alfred Moulet, *L'école primaire et l'éducation morale démocratique* (1915), cité *ibid.*, p.45.

<sup>853</sup> Cf. Anne-Marie Thiesse, *Ils apprenaient la France, op.cit.*, p.79.

<sup>854</sup> Cf. Daniel Milo, « Les classiques scolaires », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 2 La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.2109-2123.

<sup>855</sup> Cf. Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France...*, *op.cit.*, p.248.

« Le Bulletin pédagogique de la Loire-Inférieure avait annoncé dès le mois de mai 1899 la parution de *La terre bretonne*, 'anthologie scolaire des écrivains bretons, poètes et prosateurs contemporains', réunie par Auguste Mailloux : 'C'est le livre par excellence des petits écoliers bretons, aussi bien sa place est-elle tout indiquée à l'école et au foyer domestique'. Le même auteur récidive avec *La terre poitevine*, présentée en juillet 1905 aux lecteurs du *Bulletin départemental* de la Vendée » (Jean-François Chanet, *L'École républicaine et les petites patries, op.cit.*, p.292).

clairement compte.' On ne saurait mieux décrire l'éveil du sentiment d'appartenance que l'école visait à susciter »<sup>856</sup>.

A l'instar des romans régionalistes, les lectures scolaires ont pour objectif « de donner à l'enfant, en une suite de miniatures, de réductions 'attrayantes et instructives', l'illusion qu'il a sous les yeux, le livre refermé, par l'usage du stéréotype, à la fois la quintessence et la totalité de la personnalité de sa province ». Cette définition des lectures scolaires désigne absolument le principe éditorial de la petite revue tel qu'exposé au début de ce chapitre, et tout à fait en cohérence avec les formes d'écriture spécifiques détaillées en chapitre 3.D ; c'est notamment vrai de celle du récit-reportage qui se calque sur l'expression des productions scolaires : « L'ambition totalisante à laquelle répond ce type de manuel exige que soient présentés tour à tour les paysages, si possible décrits par les auteurs les plus classiques, les vies des grands hommes ayant illustré la province et les événements majeurs dont elle a été le théâtre. Tel était par exemple le propos des *Lectures sur l'histoire du Berry*, rédigées par J.-B. Perchaud, inspecteur primaire à La Châtre, et vantées dans le *Bulletin départemental* de l'Indre en 1905 »<sup>857</sup>.

#### b. Influence de l'expression littéraire

Par le paysage, pour paraphraser Cachin, le regard, l'art de voir « prend possession de la France, du sol, de l'air, du ciel, du paysage français. Cette terre qui nous a portés, cette atmosphère que nous respirons, tout cet ensemble harmonieux et doux qui constitue comme le Visage de la mère patrie, nous le portons dans notre âme »<sup>858</sup>.

L'exaltation des espaces dans la petite revue s'appuie aussi sur la mise en écho de références artistiques et littéraires diffusées au même moment en France : à côté des lectures scolaires plus largement les lectures du moment, comme les récits de voyages, la littérature pittoresque et touristique, et de plus en plus également l'illustration, la photo, l'affiche, références qui enrichissent le champ référentiel des contenus<sup>859</sup>. Ces références extérieures apparaissent en l'état dans la petite revue de patrimoine, sous forme d'extraits, de citations, d'évocations même. Ainsi en 1899 dans *Lemouzi* des extraits d'un récit de Gaston Vuillier paru la même année dans *Le tour du monde* consacré aux magiciens et sorcier de Corrèze ; de même en 1907 un extrait de *La*

---

<sup>856</sup> Jean-François Chanet, *L'École républicaine et les petites patries*, op.cit., p.169.

<sup>857</sup> Cité dans Jean-François Chanet, *L'École républicaine et les petites patries*, op.cit., p.292.

<sup>858</sup> Françoise Cachin, « Le paysage du peintre », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, I. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.990.

<sup>859</sup> Catherine Bertho-Lavenir, Guy Latry, « Côte d'Argent, Côte d'Émeraude Côte d'argent,... », art.cité, p.114.

*montagne* de Michelet, inséré dans la rubrique « Pages retrouvées » de *Lemouzi*. Ces compositions littéraires et artistiques importées abondent les anthologies mais plus largement imprègnent aussi la manière, le style des autres contenus de la petite revue, constituent des modèles plus ou moins involontaires d'écriture, et contribuent, on le verra au chapitre 10, à la constitution d'un réservoir d'emblèmes, à la manière d'un carnet de croquis. Comme il y a des modes de graphisme ou de narration, il y a des modes de récit et de description, et c'est en définitive dans cette généalogie littéraire et esthétique que l'expression du patrimoine local trouve ses caractéristiques dans la petite revue<sup>860</sup>. Ainsi l'évocation de l'espace y fait référence à un travail en extérieur, tout comme à la pratique de l'inachevé, de l'étude<sup>861</sup>. Les esquisses littéraires sont brossées sans composition très serrée ; mais sur la base de croquis, passent par une narrativité au fil de l'eau, par la prise de note.

L'« instantané », l'esquisse littéraire, s'inscrivent dans un contexte d'expression où les formes sont jetées avec le plus de spontanéité possible, en dépit d'un mimétisme formel qui conduit à reproduire outre mesure certains tics descriptifs. Comme sur une toile, il s'agit de fixer par écrit un point de vue, à travers, ainsi que l'écrit Plantadis, « le tumulte des eaux courantes, la mélancolie des étangs solitaires et des soirs, la poésie des matinées embuées et des landes aux bruyères fleuries, en un mot toutes les vibrations de l'âme du Limousin, ignoré, méconnu, mais bien vivant et splendide, au soleil, sous le riche vêtement de ses châtaigneraies, de ses fraîches et riantes vallées, de ses cascades aux blanches chevelures »<sup>862</sup>.

La petite revue de patrimoine contribue ainsi au développement et à la maturité d'une appropriation renouvelée de l'espace : « Puisque l'art a pour premier devoir d'exprimer des choses vraies, (...) l'écrivain devait connaître les scrupules des peintres que ne rebute aucune fatigue. (...) Dans ses descriptions, il ne dédaigne point les particularités locales d'où se dégage l'intense poésie des choses »<sup>863</sup>.

### c. Paradoxes d'une « artialisation »

Outre l'esthétisation qu'elle génère sur l'espace mué en paysage, l'expression iconographique de la petite revue intervient comme un portraitage de famille, renforce une manière d'institutionnalisation de l'intime, qui était jusqu'alors dévolue ponctuellement aux monuments, posés à des fins d'expression identitaires volontaires. C'est aussi dans cette direction

---

<sup>860</sup> cf. Jacques Cloarec, « Des paysages », *Etudes rurales*, 95-96, 1984, p.278-279.

<sup>861</sup> cf. Bénédicte Pradier-Ottinger, « Introduction : les peintres et le paysage », dans Hélène Braeuener, *Les peintres de la baie de Somme*, Tournai, La renaissance du livre (Les beaux livres du patrimoine), 2001, p.6.

<sup>862</sup> Johannès Plantadis, « 'Vers le Limousin' », *Lemouzi*, 9, juillet 1905, p.195.

<sup>863</sup> Victor Valory-Le Ricolais, « En Vendée », *Le pays d'Ouest*, 13, février 1912, p.72.

qu'il y a extension des moyens d'appropriation de l'espace offerts au lecteur. La petite revue se trouve par conséquent à la base d'un album sentimental, qui vient se substituer à la fugacité des impressions, qui contribue à assoir sur l'espace « la certitude définitive d'une image objective, prédisposée à servir de trophée »<sup>864</sup>. Or dans cette forme de livre d'or la variété potentielle des vignettes est infinie.

Cette option picturale posée sur l'espace familial, issue des plans dévolus par les arts graphiques<sup>865</sup>, est notamment exprimée par la mise en place de descriptions synoptiques émanant d'un même et hypothétique observateur, associant par conséquent dans les éléments de description « traits d'humanités » et véracité du témoignage. Elle répond aussi à l'atemporalité d'approche évoquée au chapitre 5.A, à la fixité du plan large utilisé comme portrait. Dans sa présentation régionale insérée en 1905 dans *Lemouzi*, Johannès Tramond propose par exemple une synthèse pointant sur une « étendue de pays que l'œil peut embrasser dans son ensemble »<sup>866</sup>, établie à partir d'une compilation à la fois esthétique et chronologique, susceptible de relier la diversité des éléments de l'espace et leur donner sens<sup>867</sup>.

En dépit d'une supposée restitution immédiate, spontanée de la réalité, où l'espace devrait échapper à toute interprétation, cette « artialisation du paysage »<sup>868</sup> mène à une autre forme de muséification qui enrichit la culture visuelle et imprègne de vignettes l'esprit des lecteurs. Ainsi des portraits de types régionaux :

« Vareuse et pantalon de bure ; énorme bonnet dont la cime retombe sur son épaule ; les pieds dans de grossières chaussettes en forme de bottes et passées dans des sabots. Sa figure est brunie par le soleil et le vent ; mais elle ne manque pas d'expression. Ses traits sont réguliers et dénotent une constitution de solide trempe. Plus que tout autre, le *Pescadou* a conservé les anciennes coutumes, les vieux usages, et les mœurs d'autrefois. En lui est incarné, pour ainsi dire, le passé de Marseille. Il a un costume primitif, un langage émaillé d'expressions primitives, des préjugés primitifs, une foi primitive »<sup>869</sup>.

Ainsi des représentations de sites et des scènes de vie :

---

<sup>864</sup> Pierre Bourdieu (dir.), *Un Art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie* (1989), cité dans Laurent Le Gall, « Le temps recomposé... », art.cité, p.135.

<sup>865</sup> cf. *ibid.*, p.140.

<sup>866</sup> Bénédicte Pradier-Ottinger, « Introduction : les peintres et le paysage », art.cité, p.6.

<sup>867</sup> Johannès Tramond, « Le Limousin historique et pittoresque », art.cit.

<sup>868</sup> Alain Roger, « Le paysage occidental. Rétrospective et prospective », 1991, cité dans Martine Berlan-Darqué, Bernard Kalaora, « Du pittoresque au "tout-paysage" », *Études rurales*, 121-124, 1991, p.185.

<sup>869</sup> Alphonse Bressier, « Types marseillais. Le pêcheur », *La gueuse parfumée*, 3, mars 1880, p.9.

« A l'entrée, l'élèvent les débris d'un vieux rempart, dans l'épaisseur duquel s'ouvre une porte à plein cintre, flanquée de deux restants de tours carrées. A la sommité de ce plateau calcaire, se dresse une grande croix de mission, et s'entrevoient les cyprès du modeste champ du repos. Au pied du village, à la base des rochers inférieurs et de ses dernières maisons, coule la branche secondaire du Canal. Entre le rempart et le presbytère dégingole une ruelle, dont les pentes raides vont nous faire aboutir de suite à une petite place, ombragée d'un ormeau, devant le portail même de l'église. C'est l'heure de la sortie de la messe. Les villageois endimanchés défilent sous nos regards ; les fillettes, coquettement attifées, caquetant et riant le mieux du monde, passent devant nous, bras dessus, bras dessous, et dispersent bruyamment, à droite et à gauche, leurs groupes, plein de santé, de fraîcheur et de jeunesse. Des bandes de gamins jouent, tout en se disputant, aux billes et aux barres ; de vieux bonhommes, la pipe aux dents, prennent place sur des bancs de pierre, et causent, entr'eux, de la pluie et du beau temps. Et notre soleil de Provence répand à flots la chaude poésie de sa lumière sur la place, l'église, le village, et tous les objets qui nous entourent »<sup>870</sup>.

Au fil des lectures, cette culture du double regard rassemble des archétypes de plus en plus nombreux, qui viennent alimenter, donner consistance, compléter les souvenirs, le vécu, mais aussi l'aspiration à l'évasion, dans la mesure où par ce truchement il y a mise à part des préoccupations concrètes.

## C. L'APPROCHE DE L'ESPACE, COMME PRODUIT DE L'EXPRESSION PICTURALE

### a. Omniscience du point de vue individuel

En rassemblant des textes d'apparence factuelle, de description sobre, de phrases courtes, la petite revue semble se mettre à distance de tout lyrisme ; elle n'en est au contraire que plus sensible, en passant à travers les faits eux-mêmes, en jouxtant les éléments parmi les plus intimes. Ainsi le cycle des « Excursions en Provence » tenu par Vallarel dans *La gueuse parfumée*,<sup>871</sup> est une suite de récits de randonnées, sertie de descriptions paysagères du *terradou*, de scènes traditionnelles, de rimes françaises, de vers provençaux. Enrichie de termes familiers, elle fait ressortir un espace provençal assimilé à une représentation lyrique en cours : « La Provence est une magicienne, qui sans ménager les transitions, aime à changer ses décors (...) elle opère comme les

---

<sup>870</sup> Emile Vallarel, « Une place devant l'église », *La gueuse parfumée*, 14, juin 1880, p.5.

<sup>871</sup> Emile Vallarel, « Excursions en Provence », *La gueuse parfumée*, 4, mars 1880, p.5-8 ; 5, avril 1880, p.7-11 ; 6, avril 1880, p.9-12 ; 7, avril 1880, p.9-11 ; 8, avril 1880, p.7-10 ; 9, mai 1880, p.10-13.

machinistes de nos féeries, qui, pour éblouir les spectateurs, multiplient, à plaisir, les changements à vue »<sup>872</sup>. De même des détails en apparence anodins, qui ne relèvent pas de l'histoire, sollicitent les sens : le parfum de la garrigue, le bois d'oliviers, les orangers, la lavande et le romarin, le soleil, le mistral, les cigales, toutes images déjà éprouvées par le lecteur, et qu'il a toute latitude de préciser, d'enjoliver par lui-même en dehors du texte. De même, d'un autre contenu, quarante ans plus tard, dans *La Corse touristique* : « Les bruits s'apaisent et s'éloignent en murmure. Après la vie tumultueuse de la journée, le village corse s'endort. Et sous la voûte lumineuse, dans la tiédeur de l'air que parfume la senteur pénétrante du maquis, seules, quelques femmes reviennent lentement de la fontaine. Elles glissent sans bruit le long des ruelles, leurs cruches d'argile sur la tête comme des canéphores athéniennes et devisent à voix basse, projetant devant elles leurs ombres élégantes et pures »<sup>873</sup>.

Un tel contenu intimiste paraît insignifiant, toutefois c'est bien d'une confrontation entre l'espace célébré et le vécu personnel, la sensibilité individuelle, dont il s'agit, confrontation à partir de ce que l'espace lui-même comprend d'anodin, d'accidentel, et qui va à l'encontre de canons artistiques reconnus et respectables, relevant d'« une beauté dont les Grecs nous feraient honte »<sup>874</sup>, évoqué par petites touches, par détails.

« Toute la France est là, la vraie, et ces poèmes écrits sans forfanterie, émanés des sensibilités les plus variées, mais dictés par la même émotion, la même tendresse à la fois instinctive et réfléchie, trouvent avec plus de certitude le chemin du cœur que tant d'inutiles tours de force »<sup>875</sup>.

C'est dans cet esprit que l'approche des pratiques et des objets traditionnels trouve aussi un écho. Ainsi le texte d'Eusèbe Bombal consacré à certains ustensiles domestiques, paru dans *Lemouzi*, en 1903, rend bien cet amalgame entre données techniques destinées à des lexiques, à des descriptifs de collections d'amateurs, et en même temps faisant retour sur des éléments familiers exprimant à la fois la remémoration d'images oubliées.

« La *selha* est le seau à porter l'eau sur la tête, posé sur un coussinet (*chabessal*). Elle est en cuivre rouge, étamée en dedans, tenue toujours luisante comme un soleil. Elle contient une douzaine de litres. La fontaine ou la rivière est souvent loin des habitations.

---

<sup>872</sup> Emile Vallarel, « Excursions en Provence », *La gueuse parfumée*, 6, avril 1880, p.11.

<sup>873</sup> Renée Maestroni, « Le village corse », *La Corse touristique*, 36, janvier 1928, p.14.

<sup>874</sup> René Sudre, « Ma cité (éloge d'Angoulême) », *Le pays d'Ouest*, 10, décembre 1911, p.103.

<sup>875</sup> Philéas Lebesgue, « Auguste Gaud, le poète du Poitou », *Le pays d'Ouest*, 3/11, août 1913, p.397.

Il faut transporter l'eau puisée, sans perte et sans se mouiller. La forme de la seilhe est très bien appropriée à cet usage. Elle est haute de 32 à 34 centimètres ; renflée à sa base, son orifice, entouré d'une lèvre saillante, est de 24 à 25 centimètres de diamètre. Les oscillations de l'eau produites par la marche sont encore atténuées par la présence dans le vase de la *couade* qui a servi à puiser l'eau. La *couade* est un godet hémisphérique attaché à un manche ou queue (d'où *couada*) percé dans toute sa longueur d'un conduit dont le point de départ est le fond du godet ; le tout est d'une seule pièce, en bois de hêtre ou d'aulne, sa forme est exactement celle d'une cuiller trouvée à Pompéi (Voir Antony Rich., *Diction. des Antiquités romaines et grecques*, Cochlear) et rappelle celle de la coque d'un gland de chêne avec son pédoncule. C'est avec le *pissarol* de la *couada* que l'on verse l'eau dans les vases d'étroite embouchure. C'est dans la *couada* que tout le monde boit 'l'aigua de la *couada* es la melhora'.

Les étrangers qui passaient à Argentat étaient frappés de la grâce des ménagères allant à la rivière leur seille vide sur la hanche, avec la *couada* dedans, le *chabessal* pendant dehors après le manche, et la rapportant pleine sur la tête. C'est ainsi que, dans des seilhes semblables aux nôtres, les femmes romaines portaient et portent encore leur eau. Depuis l'établissement de nombreuses fontaines coulantes, le peu esthétique seau de zinc circule en vainqueur dans nos rues. En revanche, la seilhe commence à trôner dans les salons comme cache-pot »<sup>876</sup>.

Au sein du périmètre intime l'expression sensible prend force d'authenticité et devient par conséquent critère de véracité. Dès le premier numéro de *Mediterranea*, Georges Avril explicite dans son manifeste<sup>877</sup> la nécessité de célébrer ce patrimoine d'élection, au-delà des héritages mémoriels. Cet espace y sera peut-être moins fidèlement décrit qu'évoqué, comme plénitude, comme permanence, comme gratuité, comme liberté ; ces caractéristiques apparaissant d'ailleurs dans les textes en partie de manière informelle, enfouie dans une subtile intertextualité : « Des choses qu'on ne traduit pas avaient de telles résonances que, pour peu que l'on écoutât le Papet, il ressuscitait à chaque histoire le passé paysan de chez nous, et son charme, et sa poésie... »<sup>878</sup>.

La symbolisation de cette forme de réel intime se rapproche de l'évocation des composants d'une vie intérieure, double en quelque sorte un dialogue possible entre le lecteur et un monde intérieur, dont un reflet lui est ainsi dévoilé. Charles Le Gendre exprime de manière éclairante cette assimilation dans *Lemouzi*, évoquant les bords de la Glane, l'affluent de la Vienne qui baigne

---

<sup>876</sup> Eusèbe Bombal, « Les cahiers de Paul Meilhac », *Lemouzi*, 7, avril 1903, p.63.

<sup>877</sup> Georges Avril, « [éditorial] », *Mediterranea*, 1, janvier 1927, p.1-3.

<sup>878</sup> Dominique Blanc, « Lecture, écriture et identité locale... » art.cité, § 40. Disponible sur <http://www.revues.org>

Oradour, et à qui il s'adresse comme à une vieille amie restée au pays, restée à l'écart : « Sache bien que tu n'es qu'une petite campagnarde, et qu'en fait de navires, tu ne porteras jamais que le grossier bateau dont se sert le braconnier d'eau douce pour placer des engins prohibés ou relever ses filets et ses lignes de fond. Ton rôle n'en est que plus enviable, car il est probable qu'on ne songera pas à enserrer ton cours dans des barrières artificielles et qu'on te laissera en paix passer des jours tranquilles ou même t'abandonner à des colères risibles »<sup>879</sup>.

Ces éléments hétérogènes trouvent donc sens à travers la charge affective qu'ils sont capables de générer, dans la mesure où ils portent les éléments d'une possible quête intérieure, « à la recherche d'une thébaïde personnelle, affranchie des contraintes de la civilisation »<sup>880</sup>, non pas dans un déni de réalité mais bien au contraire dans sa mise en perspectives par rapport à l'exaltation d'une individualité atemporelle et affranchie, par rapport à un équilibre où réalité et remémoration ne s'opposent plus, mais supposent un approfondissement constant. Ainsi dans *La Bretagne touristique* le lieu se présente comme une âme qui « gravite autour de nous : elle se trouve dans la buée tremblante qui s'élève à l'aube sur les landes ; dans les souffles mystérieux du large ; dans les cirrus qui mettent au ciel la blancheur de leur vol neigeux ; dans la panne mauve où s'ensevelit derrière 'Rougie' l'orbe glorieux du soleil. Et surtout elle est en nous et, rien ne peut s'offrir à notre contemplation ou à notre méditation bretonnes, sans qu'elle vienne s'y mêler intimement... »<sup>881</sup>.

Dans cette authenticité paradoxale, les références, volontairement elliptiques, ouvertes, multidimensionnelles, poétiques, restent pourtant vérifiables, accessibles, à l'instar du mythe dont on attend qu'il soit en même temps le réceptacle spontané de chaque histoire intérieure, l'écho de chaque aspiration profonde, avec ses propres à-peu-près, sa poésie, son ambiance, et la capacité d'évasion qu'il procure. Ainsi l'espace, à la fois, « se révèle dans son exactitude en même temps que magnifié »<sup>882</sup>, à la fois à travers des impressions personnelles, mais aussi à travers la réalité ; la topographie juxte le coup d'œil ; les sources, les récits individuels.

Artiste ou écrivain, l'auteur par conséquent s'identifie une nouvelle fois à son lecteur, se prend à n'exprimer que son point de vue, s'écoutant, mais ainsi « ne fera qu'écouter la grande voie des choses, dont l'écho résonne au plus profond de nous et dont le rythme se prolonge jusqu'à nos fibres les plus intimes. Cet artiste sait qu'il ne vaut que par lui-même ou par l'enseignement qu'on lui a donné,

---

<sup>879</sup> Charles Le Gendre, « La Glane et ses sites », *Lemouzi*, 7, mars 1903, p.46.

<sup>880</sup> Bénédicte Pradier-Ottinger, « Introduction : les peintres et le paysage », art.cité, p.9.

<sup>881</sup> Paul Beaufils, « Le visage de la Bretagne : Port-Blanc », *La Bretagne touristique*, 7/72, 15 mars 1928, p.56.

<sup>882</sup> Jean Cassou, « Du voyage au tourisme », *Communications*, 10/10, 1967, p.86.



mais en fonction de la vie extérieure et immédiate »<sup>883</sup>. Il appartient à cette génération qu'évoque Jules Ferry qui « poursuit une vérité plus fugitive mais aussi plus intime, plus difficile à saisir, mais par là même plus saisissante, ce qu'on appelle aujourd'hui la vérité du plein air »<sup>884</sup>.

Cette « vérité » traduit surtout le goût d'un certain « tiers-état » culturel, qui va au-delà de la seule consommation touristique, et qui ne se reconnaît pas non plus dans la tendance érudite à relever des détails pour les signaler à l'attention. Elle affecte d'apporter sa pierre à un édifice collectif auquel la petite revue se voue également, et dont par conséquent le chantier devient communautaire, et donc toujours ouvert : « Parmi les amis de la nature qui nous ont rendu compte de leurs impressions, presque tous ont choisi un endroit qu'ils ont affectionné davantage, un coin de terre dont ils ont fait la patrie de leur imagination... Il est un coin de terre que j'aime moi aussi avec passion ; ce coin de terre, ce sont les grèves de mon pays natal. Souvenirs et joies de la famille, enchantements de l'amitié, rêves du poète, tout est là... »<sup>885</sup>.

Comme évoqué au chapitre 4.A, le lecteur, indirectement, se sent lui aussi invité à contribuer ou à compléter, en fonction de sa propre expérience ; ce que rend possible les évocations seulement esquissées des auteurs.

« Je ne dirai pas tout ce que je sais. Je dois d'ailleurs, me souvenir que mes lecteurs ont déjà des connaissances qui, par-ci, par-là, sont même supérieures aux miennes. (...) j'en suis certain, [ils] me liront avec une bienveillance au moins égale à la simplicité qui m'a fait prendre la plume. Et ce sera bien !... »<sup>886</sup>.

#### b. Possession visuelle, récapitulation intime

La préférence d'une expression plus vivante traduit cependant une autre liberté prise avec la retransmission des faits. Entre sa matière et son lecteur, l'auteur comme individu, en effet, ne s'efface pas. Au contraire il s'interpose, en devenant partie prenante de son propre contenu, « corps sensible qui peut témoigner avec justesse de son expérience »<sup>887</sup> et par conséquent en interpeler d'autres. A l'exemple du peintre, il devient en même temps médiateur et sujet ; il se positionne à la

---

<sup>883</sup> Jean Amade, « L'art régional... », art.cité, p.87.

<sup>884</sup> Discours de la remise des prix du Salon de 1879, publié dans le *Salon de 1880*, cité dans Françoise Cachin, « Le paysage du peintre », art.cité, p.987.

<sup>885</sup> Boisramé, « Fermanville », *Le Bouais-Jan*, 1/14, juillet 1897, p.220.

<sup>886</sup> Jean-Baptiste Joffre, « Propos philologiques », *Lemouzi*, 1929, p.207.

<sup>887</sup> Guillaume Pinson, « Imaginaire des sociabilités et culture médiatique au XIXe siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 110, 2010, p.626.

fois en tant qu'observateur, informateur, acteur. L'évocation semble ouverte, en revanche elle demeure dépendante de l'angle, du ton adopté.

Cette interposition de l'auteur passe notamment par une terminologie sensible, et confère à une dimension de spectacle, de représentation collective, dont la vue synoptique constitue le point d'orgue, la prise de possession esthétique collective, à défaut d'une possession foncière. C'est en même temps pour chacun des lecteurs une proposition de cartographie de ses expériences visuelles, de jalonnement de son paysage intérieur.

« Il y a dans ma cité, de vieilles rues maussades que je trouve plus belles que les ruelles fameuses de bien des cités étrangères, parce que j'y suivais autrefois des robes claires et des cheveux dénoués. Il y a d'humbles seuils usés devant lesquels je me sens plus ému que sur des parvis de cathédrales. Il y a de vieux ormeaux blessés jusqu'à la moelle que j'aime comme des frères pour ce qu'ils virent et écoutèrent de ma vie. Cela le passant ne l'aperçoit pas, cela je ne l'ai même pas aperçu au premier jour... »<sup>888</sup>

La démarche descriptive de la petite revue n'en est par conséquent que plus éloignée d'un « choix qui loue », intrusif<sup>889</sup>, replié sur un champ référentiel étroit, qui suggère comme une manière de regarder. Au contraire, les détails s'y multiplient, s'accumulent pour ne prendre sens dans leur succession, qu'à la jonction avec le libre arbitre du lecteur.

« La transcription consciencieuse de la réalité, l'art d'insuffler la vie à ses personnages, d'en reproduire les gestes habituels, le dialogue surpris dans l'abandon de la causerie familière, la peinture exacte des lieux, du cadre constitué par le vieux logis au seuil creusé sous le pas des ancêtres, l'évocation d'un paysage dont l'aspect varie selon chaque saison et chaque heure du jour, pénétrer jusqu'au tréfonds des âmes, montrer 'l'homme éternel sous l'homme de son pays', voilà certainement les préoccupations des romanciers qui se font les subtils analystes des multiples âmes de nos provinces françaises »<sup>890</sup>.

Laisse par conséquent à l'appréciation du lecteur, ce mode d'écriture par enchevêtrement lui permet de ne retenir de l'ensemble que ce que lui seul discerne et reconnaît : un lieu, une pratique, en marge de ce que déploie l'auteur de son côté, donnant un effet de réalité saisissant puisqu'une telle sélection relève aussi du rapport à l'environnement de tout un chacun. « En soi la

---

<sup>888</sup> René Sudre, « Ma cité (éloge d'Angoulême) », *Le pays d'Ouest*, 10, décembre 1911, p.103.

<sup>889</sup> cf. Laurent Le Gall, « Le temps recomposé... », art.cité, p.141.

<sup>890</sup> Victor Valory-Le Ricolais, « En Vendée », *Le pays d'Ouest*, 13, février 1912, p.71.

Nature n'est rien, rappelle Guillaume Gaulène, ... elle assiste impassible à nos efforts de création, à nos désordres et à nos tourments »<sup>891</sup> ; le tribut à la peinture est ici manifeste : une scène très belle, évocatrice, peut demeurer muette, et ne pas provoquer de réaction. Mais cette médiation du motif ne vient pas exclusivement de l'auteur. C'est le matériau préparatoire d'une œuvre plus subtile, où dans une foule de détails, d'évocations, c'est le lecteur comme au-dehors de sa lecture, qui identifie ce que lui seul est en mesure de reconnaître : une telle mise en présence éditoriale fait de la petite revue un élément remarquable de prise sur le vivant, pour une approbation intime, presque involontaire de sa part.

### CONCLUSION DU CHAPITRE NEUF

La sensibilisation du lecteur au patrimoine passe donc par l'invitation à porter un double regard sur son environnement, en vertu duquel chaque élément se voit convoqué et exprimé en fonction de sa cohérence profonde. Mais il s'agit d'un espace sublimé plus que parcouru, qui n'est pas cantonné à une simple actualisation. En vertu de la contextualisation qu'il suppose c'est aussi un art de vivre qui est proposé à travers les registres de la contemplation, de l'intuition, qui lui sont attachés. Or cet art de vivre participe de manière essentielle à la constitution et à la manifestation d'une identité régionale moderne dans laquelle, quel que soit le patrimoine qu'elle recouvre, historique, géographique, ethnographique, économique, il est permis de se transformer soi-même, de se transporter par-delà le réel, à la fois dans une perspective idéalisée, mais aussi dans une ouverture à de nouvelles potentialités d'aménagements ou d'amélioration du présent, autant donc dans une traduction sublimée, que dans une traduction prospective.

Dans ce contexte l'illustration vient comme marque d'authenticité adressée au lecteur, dans le prolongement de la tradition de la pièce justificative, de même que dans celle de l'information vérifiée. Plus facilement que le texte, l'illustration place ses contenus sous les yeux du lecteur et suscite de manière directe son jugement, sa réaction, sans intercaler d'analyse : c'est sur ce plan aussi que la petite revue constitue un média de démocratisation culturelle.

Le statut de l'illustration dès le début du 20<sup>e</sup> siècle va même évoluer jusqu'à constituer un mode d'expression autonome, l'un des six modes d'expression caractéristique retenu pour définir la petite revue de patrimoine, relayant l'approche synoptique du narrateur, comme mode descriptif privilégié aux dépens d'un mode plus analytique d'expression du fait local.

---

<sup>891</sup> Guillaume Gaulène, « Mme Francine Cappatti », *Mediterranea*, 19, juillet 1928, p.13.

Paradoxalement l'expression textuelle mise en regard avec l'expression iconographique relève du témoignage, de l'authenticité, du trait d'humanité, et en même temps d'une contemplation d'une suspension du temps, d'un univers onirique, en vertu de la fixité des plans présentés et décrits. Le regard se trouve en quelque sorte au centre de l'expression ; il s'inspire des modèles textuels du moment, et oriente la présentation des espaces vers une vision de plus en plus esthétisante, tout en maintenant des thématiques attachées à la vie courante ou au quotidien. Par ailleurs les références à l'art et notamment à la peinture se multiplient, et confèrent au narrateur l'œil de l'artiste, non pour donner libre court à sa créativité, mais pour transfigurer l'espace, lui ouvrir des perspectives sur ses propres richesses, hors du mode assertif, par une terminologie relevant du sensible, par l'usage du croquis, de l'esquisse, d'évocations allusives et non définitives.

Cette manière place le point de vue sur les espaces dans l'illusion d'une expression de soi, d'une aventure individuelle à travers laquelle le lecteur se retrouve lui-même, s'approprie la spontanéité de l'auteur, se conformant en cela au mode de la connivence déjà évoqué en première partie.

## CHAPITRE DIX

### UNE PRATIQUE D'AVANT-GARDE : LA PLASTICITE PATRIMONIALE

« *Un horizon infini. Là, l'homme n'est plus le maître. Il se soumet à cette majesté panoramique.* »<sup>892</sup>

(Ferdinand Bac)

#### INTRODUCTION

Afin de se maintenir dans son intuition de lancement, c'est-à-dire privilégiant une approche vivante de l'espace, la petite revue manifeste une adaptation de son expression. A l'instar des peintres, des compositions sont élaborées, isolant des composants, les organisant et les articulant selon leur importance, en vue d'une présentation renouvelée en phase avec les problématiques et les équilibres du moment.

C'est en fait une ingénierie textuelle qui est destinée à faire le lien entre la diversité des ressentis individuels et un ensemble de stéréotypes tenant lieu de canal médullaire à travers le périmètre régional, chargé de cristalliser la diversité des identifications susceptibles d'y être générées. Ceci ne va pas sans poser la question de l'expression éditoriale des modèles plus traditionnels de désignation des espaces et d'identification et de leur survie. De même, on peut s'interroger jusqu'où une telle ingénierie ouvre l'exploitation des éléments patrimoniaux, en termes de plasticité, de désenclavement. Cette ingénierie en effet détache le patrimoine d'un cadre territorial trop contraignant et le transforme en palimpseste d'interprétations successives des espaces de plus en plus libres et inventives.

#### A. UNE VARIETE TEXTUELLE ADRESSEE A UNE DIVERSITE SPATIALE

##### a. Expression de combinaisons et d'articulations

Le spectre prosopographique très étendu qui a été évoqué au chapitre 2 n'est pas la seule source de disparité des modes d'écriture ou des types de sujets abordés dans les petites revues de

---

<sup>892</sup> Ferdinand Bac, « Les Colombières », *Mediterranea*, 2, février 1927, p.65.

patrimoine. Une forme d'écriture, qui a été évoquée en fin du chapitre précédent, spécifique, composite, récapitulative, découle également de cette diversité.

Ces textes, on l'a vu, sont truffés d'éléments issus de registres différents ; ils positionnent l'évocation des espaces d'une manière caractéristique, appuyant et prolongeant la dialectique informative et narrative des contenus, et tenant du même principe que la description synoptique : du haut d'un belvédère virtuel, l'évocation des pratiques, espaces, mémoires et potentiels fusionne en un « tout-paysage », s'échelonnant en une présentation intégrée quoique abondant tous ses composant dans leur diversité.

Ce mode descriptif globalisant place notamment le mode visuel, en tant que fil conducteur, comme approche privilégiée des espaces, permettant de dépasser une série d'approches successives, partielles, morcelées, pour atteindre à une représentation circulaire. Un tel mode descriptif suppose qu'un périmètre implicite, qu'un contexte prédéfini serve de cadre, au-delà de la diversité des sujets abordés : c'est l'espace régional qui constitue ce périmètre, sans, on le verra plus loin, qu'il soit forcément explicité avec netteté.

Ainsi par exemple, au terme d'un récit d'excursion rédigé sous la forme d'un reportage, A. Ambrosi donne en guise de point d'orgue une esquisse où plusieurs vignettes importantes se succèdent, et qui, en fait, est une représentation récapitulative de la Corse : « On vient de parcourir les trois zones qui donnent à notre île sa variété, son charme et son originalité : celle des forêts sombres, celle des châtaigniers et celle du maquis. De toutes les régions la Corse est bien la seule où, en si peu de temps, en une seule excursion, on peut, en s'élevant de la plaine à la montagne, vivre dans le passé, connaître le présent, et comprendre un peu mieux ce que pourraient les Corses. Pour quiconque sait voir dans une promenade, notre île n'est pas plus une terre promise qu'un grenier des Romains. Elle est plus simplement un pays de tourisme où les agriculteurs font un effort tenace pour ne pas retarder sur la voie du progrès, plus pénible qu'ailleurs »<sup>893</sup>.

De même en 1927, Paul-Louis Grenier structure dans *Lemouzi* une représentation de l'espace régional réparti en vignettes : la « montagne », « domaine grandiose de la lande », et les plateaux qui la soutiennent, semblables à un grand parc. Cette articulation binaire est fondamentale dans l'approche qui est faite du Limousin et transfigure les autres articulations, notamment historiques et chronologiques qui évoquaient notamment un âge d'or constitué par la « nation limousine », terre des troubadours, des papes et des libertés municipales. Elle permet en revanche d'orchestrer une autre série de vignettes, celles-là issues de l'observation ou de

---

<sup>893</sup> Ambroise Ambrosi, « De Vezzani au Fiumorbu », *La Corse touristique*, 5, avril 1925, p.13.

**l'expérience quotidienne** : « Le sol s'y soulève en croupes puissantes qui ondulent, s'entrecroisent et se pénètrent doucement, ou bien, desserrant un peu leur étreinte, laissent s'insinuer entre elles de faibles dépressions à fond plat. Rien de heurté, ni de dur, mais à l'infini, des mouvements lents, larges, harmonieux. C'est au déclin du jour que l'on saisit le mieux la beauté sereine et grave de cette immensité violacée, quand la brume inonde les *baissas* et que les puy arrondis en coupole émergent comme des îles contemporaines des premiers âges de la terre »<sup>894</sup>. **De même cette binarité montagne/plateau permet d'articuler encore d'autres types de vignettes, faisant référence aux pays ou à des divisions territoriales plus classiques : Combraille, Haute et Basse-Marche de la Tarde, de la Creuse et de la Gartempe, Haut-Limousin de la Vienne, Bas-Limousin de la Vézère, de la Corrèze et de la Dordogne** : « L'œil devine sans les voir les vallées encaissées. Le pays se déroule profond, vert et frais jusqu'aux horizons estompés de bleu comme la mer ; il est pareil à un parc sans limite ou à un bocage : pas de forêt continue, mais un foisonnement et un frissonnement de branches : la sylve clairsemée, des châtaigneraies, des bosquets de chênes, se joignant par des galeries ou des lignes d'arbres au long des chemins creux aux haies touffues. A perte de vue, le manteau bigarré des champs clos, des prés avec les fusées de leurs peupliers, et de coins de lande rousse oubliés çà et là. Pays vert, pays mouillé : partout le bruissement et l'éclair argenté des eaux »<sup>895</sup>.

Ce mode descriptif synoptique est récurrent dans *Lemouzi* ; ainsi, de nouveau en 1929 : « Mais voici que, sous l'action de ces eaux, de plus en plus le plateau s'abaisse, se creuse et se découpe, vers Uzerche, Tulle et Argentat. (...) Le pays de Tulle a été presque mollement façonné par les eaux affluant à la Corrèze. Ce ne sont que courbes, contre-courbes et replis gracieux où s'enchâssent les beaux prés irrigués entre des lambeaux de châtaigneraies centenaires. Le sarrasin en septembre poudre de blanc la calotte des pays. Des vergers, des potagers en terrasse escaladent les versants exposés au midi. (...) Enfin, au plus bas étage et comme au seuil de l'amphithéâtre limousin, le pays de Brive, fertile et ensoleillé. Le manteau de bois ou de prés n'existe plus que par lambeaux. Le parc cède la place au vignoble, au verger, aux jardins de primeurs, au petit champ de maïs et de froment. (...) Le centre du bassin est une agglomération confuse de collines basses au milieu desquelles la Corrèze, la Vézère et leurs affluents se sont ouverts de larges vallées alluviales. Au point de convergence de tant de vallées, Brive, l'ancien pont celtique sur la Corrèze est devenu un lieu de passage privilégié, et, comme l'a dit le poète Jasmin, un « brillant portail » ouvert sur le Midi »<sup>896</sup>.

---

<sup>894</sup> Paul-Louis Grenier, « Le Limousin et la Marche », *Lemouzi*, 1927, p.76-78.

<sup>895</sup> *Ibid.*

<sup>896</sup> René Lavaud, « Un livre sur le Limousin et la Marche », *Lemouzi*, 1929, p.7.

## b. Enchaînement cinématographique

Des descriptions enchanteresses se mêlent par conséquent à des données d'ordre géographique, puis en un raccourci saisissant à des évocations de légendes, histoire locale, tradition. Le travail rédactionnel ainsi s'assimile à la concision du regard porté et circulaire, qui ne saurait être enjolivé mais se présente à la vue, sans trucages. La linéarité n'est donc pas seulement d'ordre logique, elle est avant tout visuelle. Dès 1880 dans *La gueuse parfumée*, dans les « Excursions en Provence » d'Emile Vallarel, l'espace se trouve moins matérialisé par une histoire que par un jalonnement, un parcours matérialisé, qui sert à la fois à articuler une chronologie mais aussi une carte du Tendre sur lesquelles se positionnent les unes après les autres les thématiques sélectionnées à propos de cet espace<sup>897</sup>. L'ensemble ainsi constitué excède bien entendu une seule expérience individuelle par la succession qu'il évoque : c'est en effet un paysage complexe, un parc à fabriques en quelque sorte, avec une succession de scènes, d'éclairages et de glissements de décors, liées par un même itinéraire, un même point de vue panoramique, ou depuis un escarpement, voire un survol.

En portant le sous-titre de « films auvergnats », le cycle d'esquisses intitulé « Sur la colline ronde » de Henri Pourrat et Jean L'Otagne, inséré en feuilletons dans *La veillée d'Auvergne* en 1911<sup>898</sup>, constitue un modèle significatif par sa succession de flashes, allant de portraits en scènes réalistes, pour finalement bâtir une image de l'Auvergne, composite, anodine, fugace, mais ajustée. Ce que déjà constituent dans *La Picardie littéraire* les feuilletons d'Henriot et de Thiéry, notamment à travers la rubrique intitulée « Ma Picardie », dont l'accumulation des épisodes dévoile les espaces comme dans un journal de route<sup>899</sup>. Ainsi, loin de tout manifeste démonstratif, ce que la petite revue de patrimoine donne à voir ne prend corps et cohérence qu'au fil des numéros et des contributions.

Le mode de l'enchaînement est aussi utilisé au sein d'un même texte par un procédé de précipité. Ainsi dans *La vie en Alsace* se construit en un seul paragraphe une révélation patrimoniale complexe d'Obernai. Ses nombreux détails, condensés en une succession fluide, invitent d'un seul jet à la lecture d'un espace en fait d'une grande diversité. « Du sommet dénudé, véritable ballon propice à une cure d'air, on aperçoit le stade, vaste terrain connu de tous les sportifs et construit au début de la guerre par la ville. La vue, à présent, s'étend sur les Vosges, depuis les chaînes

---

<sup>897</sup> Emile Vallarel, « Excursions en Provence », *La gueuse parfumée*, 7, avril 1880, p.10.

<sup>898</sup> « Sur la colline ronde » paraît de mars 1911 à juin 1912 dans *La veillée d'Auvergne* ; publié en volume en 1922, à Clermont-Ferrand, imprimerie H. Dumont, enrichi de 72 dessins de François Angeli, frère de Jean L'Otagne.

<sup>899</sup> Cf. le détail de cette rubrique en chapitre 5.C.c.



qui forment la vallée de la Bruche jusqu'au Landsberg et surtout avec le Mont-Sainte-Odile, vers lequel inlassablement la pensée s'échappe : on aime à se rappeler que Goethe au cours d'une excursion en a conservé un vif souvenir, que Barrès y venait réfléchir sur les destinées de l'Alsace et sur les raisons de sa fidélité à la France, que c'est là que se joue une partie du drame des Oberlé, mais surtout on aime à se rappeler avec quel plaisir on a gravi les sentiers moelleux et glissants, couverts d'aiguilles, au travers de ces colonnades de sapins et parmi les rochers moussus qui ont charmé Taine.

Des yeux, l'on cherche à retrouver tout là-haut, sur le sommet, les vestiges du mur païen aux souvenirs druidiques, qui si souvent abrita les habitants de la plaine fuyant devant les barbares. Enfin, le regard s'arrête sur le monastère perché sur un rocher à pic et qui domine toute la plaine comme pour la mettre sous sa protection. En redescendant le versant tout couvert de vignes régulières et nouvellement plantées, mais le long d'une route qu'un mur épais et haut fait quelque peu ressembler à une fortification de Vauban, la vue plane sur la ville et sur Bernhardswiller dont le clocher rappelle assez la silhouette du Kapellturn. Cette abondance de vignes ne doit pas étonner car le commerce du vin fut longtemps la seule industrie de la ville : le nombre des auberges en serait déjà un témoignage, si Sainte Odile n'était aussi la patronne du vin. Bien que située à la limite de la région du vignoble, la contrée, aux années heureuses fournit des vins très appréciés. Mais vers la plaine, les cultures les plus variées sont entreprises et l'on est même quelque peu surpris d'y trouver jusqu'à du houblon, du tabac »<sup>900</sup>.

Dans un autre registre, Armand Dauphin décrit à propos d'Arles une succession cinématographique censée elle aussi rendre toute la complexité du patrimoine de la ville : l'« empreinte hellénique [est] si profonde, elle [a] trouvé dans le pays et dans les habitants un terrain tellement propice, qu'elle a résisté aux invasions des Sarrasins, qu'elle a survécu à l'annexion à la Provence d'abord, à la France ensuite, et qu'aujourd'hui encore, après tant d'années, Arles évoque plus que celui de Rome, le souvenir de l'Attique et de l'Athènes de Périclès »<sup>901</sup>. L'analogie entre la tradition provençale et les traces de civilisations grecques voire antérieures (mycénienne, phénicienne, voire égyptienne) révèle un génie sous-jacent des lieux qui se rend perceptible à travers l'amalgame, l'enchaînement des analogies, en particulier si celles-ci se matérialisent sur un même site.

---

<sup>900</sup> François Gerling, « Obernai », *La vie en Alsace*, 1928, décembre, p.295.

<sup>901</sup> Armand Dauphin, « Les Alyscamps d'Arles-en-Provence », art.cité, p.88.

### c. Articulation de l'objectif et du subjectif, porosité de la logique et de la sensibilité

Dans ces précipités narratifs la description factuelle se mêle au ressenti ; c'est à la jonction du fait brut, et des éléments émotionnels et esthétiques qui en découlent, que se situe dans une même linéarité l'expression originale de la petite revue. Le procédé lyrique traditionnel est dépassé sous le coup d'une succession de données descriptives directes, qui suscite, non pas seulement l'admiration, mais l'acquiescement, puisqu'ils demeurent réalistes et en même temps en appellent à l'expérience personnelle du lecteur. Cet acquiescement requis du lecteur se mobilise sur trois échelles : une échelle de perception essentielle, avant tout sensorielle, notamment visuelle ; une échelle spatiale, inscrite à la fois dans une pratique de l'espace et dans une chronologie localisée ; et enfin une échelle culturelle, faisant appel au sens de l'observation et à l'analyse, aux connaissances de composantes socio-économiques, géologiques, mais aussi les types de paysages et d'habitat, des activités, des infrastructures, des usages. Ces trois échelles restituant, pour reprendre une formule assumée dans *Lemouzi*, à la fois le « plan matériel » et le « domaine psychique » de l'espace régional.

Ainsi pour évoquer le Limousin, Jacqueline Rivière passe en 1903 d'une échelle à l'autre. Elle débute sa présentation par un constat d'éléments connus et vérifiables par tous : en Limousin, l'eau est « à fleur de sol ». A cette échelle de perception spatiale suivent des données géologiques d'échelle culturelle : « Les couches sous-jacentes, qu'elles soient de roche ignée ou de marne, arrêtent l'élément liquide qui stagne et baigne, sans drainage, la pellicule d'humus »<sup>902</sup>. Sans transition l'auteur poursuit sa démonstration, cette fois-ci à propos de la végétation induite par cette omniprésence de l'eau, qui revient sur l'échelle spatiale : « L'humidité générant les cryptogames, voici l'herbe à foison et aussi beaucoup d'électricité dans la couche atmosphérique contiguë au sol, puisque l'eau est le grand réservoir de ce fluide vital et que la plus légère de ses ondulations en dégage »<sup>903</sup>.

Ce dernier point dans la démarche de l'auteur vise à expliquer deux autres éléments, là encore connus et vérifiables de tous, et dont la juxtaposition en une même image constitue à ses yeux le paysage-type du Bas-Limousin. L'un des éléments est d'origine culturelle : une plus grande capacité de l'espace à l'élevage plutôt qu'à la grande culture, et l'autre d'ordre esthétique : la présence de zones « habillées par l'or des genêts et défendues par les chevaux de frise des châtaigniers ». En guise de conclusion vient une vignette synoptique chargée de synthétiser tout l'espace, et qu'elle relève de l'échelle de perception essentielle : « Le sol fleuri, pittoresque, à panoramas généralement très courts, peuplé d'une menue flore très variée, est joli mais point généreux. Il est même avare, ne donne, à son habitant, que la châtaigne ; mais aussi fier que s'il était espagnol, il la lui

---

<sup>902</sup> Jacqueline Rivière, « Le Limousin », *Lemouzi*, 7, mars 1903, p.42.

<sup>903</sup> *Ibid.*

présente dans un arbre large et confortable, enfermée dans un écrin dont la défense fait présager un trésor ; vêtue d'une robe brune — couleur indigente mais éclairée d'une transparence fauve qui fait songer à quelque pauvreté courageuse baisée d'un rêve de soleil »<sup>904</sup>.

L'emploi tour à tour de l'analogie et du contraste, des proximités, des ruptures, des ressemblances, des différences – climatiques, linguistiques, botaniques – d'homogénéités esthétiques, désaxe par ailleurs les regards, permet de nuancer modernité et mémoire, de confronter les potentialités et les réalisations que renferme l'espace et ses permanences, au-delà de la seule vision positive. Paradoxalement le jeu de contraste souligne l'existence de cohérences alternatives laissées à l'appréciation du lecteur. C'est sur cette ligne de fracture caractéristique que se joue la principale originalité culturelle de la petite revue : c'est un changement de paradigme.

Bien plus ce contraste est mis au service d'une dynamique : non pas s'en tenir au rêve, au passé, ou encore au seul plan matériel, non pas de nier le rêve, mais de le placer au milieu des éléments contemporains. Ce qui se trouve mis en avant, c'est ce que la qualité esthétique des espaces exprime pour les défis modernes, et à travers elle ce qu'il en est d'une emblématique régionale mobilisatrice et stimulante. « Vieilles maisons de nos villages ! Ce n'est pas que votre confort nous tente ! Ni les vieux bahuts, ni les vieux pourtrages, ni le vaisselier, ni l'antique horloge (...) ; non, ce qui nous séduit en vous, c'est votre bonté »<sup>905</sup>.

En conférant aux espaces et aux pratiques par le récit une certaine cohérence sous-jacente économique-ethno-géographique, le processus de construction symbolique ne prend que plus de corps et contribue à attacher à ces images le caractère d'une évidence, d'une vérité authentique, au lieu d'en rester à la seule mise en scène de fictions<sup>906</sup>.

Au sein d'une même description les paysages sont ainsi présentés avec une certaine complexité thématique peuvent se combiner avec la mémoire, comme l'approche des Alyscamps par Armand Dauphin dans *En Provence*<sup>907</sup>, comme des réminiscences, évoquées par Louis Beuve à propos des foires des landes de Lessay dans *Le Bouais-Jan*<sup>908</sup>. René Sudre donne en 1911 dans *Le pays d'Ouest* un texte complexe, consacré à son Angoulême natale, à la fois notice et esquisse. Partant de jalons historiques – un court aperçu chronologique, quelques éléments de guide de visite et de présentation – il évolue spontanément vers des « horizons » plus intimistes : une

---

<sup>904</sup> *Ibid.*, p.43.

<sup>905</sup> Jean Gentzbourger, « Dans la vallée de la Bruche », *La vie en Alsace*, 1/4, avril 1923, p.12.

<sup>906</sup> cf. Rémi Lambert, *Le régionalisme, creuset d'une invention artistique...*, *op.cit.*, p.245.

<sup>907</sup> Armand Dauphin, « Les Alyscamps d'Arles-en-Provence », *En Provence*, 1/4, août 1923, p.87-90.

<sup>908</sup> Louis Beuve, « La foire Sainte-Crouet à Lessay », *Le Bouais-Jan*, 1/17, septembre 1897, p.257-260.

introspection sur les souvenirs qui rattachent l'auteur à la ville, une exaltation personnelle explicitement à contrepied des présentations traditionnelles : « La voilà, la secrète beauté d'Angoulême, mais elle est incommunicable. Je semble, en ce moment, renier les efforts d'un Taine pour constituer l'esthétique sur le modèle de la science. (...) Oh, le trouble, l'exquis, le pernicieux passé. Seul il sait donner le coup au cœur que la beauté ne donne pas toujours. Sans défense, je le vois construire en moi ses palais de Bagdad et ses fontaines enchantées. (...) Mais le tour des remparts de ma cité m'amène devant de singuliers paysages. Il faudrait savoir s'arrêter dès que l'œil cesse de s'ouvrir sur le monde extérieur. Je confesse que je n'ai pas eu la force en regardant Angoulême, de chercher où finissait la description et où commençaient mes souvenirs »<sup>909</sup>.

Les codes narratifs utilisés aboutissent à la fois à une remise à plat de l'espace et du temps, et à une réalité entendant aller au-delà du réalisme, cherchant à peindre, comme le dirait Mallarmé, « non la chose mais l'effet qu'elle produit », à travers les faits sensibles, à travers des « phrases qui épousent jusqu'aux contours des choses qu'on voudrait voir, qu'on a cru sentir, mais qu'on chercherait en vain, car elles n'existent que dans notre imagination »<sup>910</sup>.

Dans *La Bretagne touristique*, c'est sous le prétexte d'une anecdote qu'il relate que Charles Le Goffic invite à se libérer de la chose vue et d'intégrer une atmosphère occulte et superstitieuse utile pour exprimer une autre réalité régionale, un double regard porté sur la Basse-Bretagne, caractérisée par une psychologie mystique, austère, ambivalente, déconcertante : « l'âme bretonne, dans le rêve sut toujours prendre sa revanche des amertumes de la réalité »<sup>911</sup>. Par-delà la linéarité du texte, du récit ou de la démonstration, il s'agit en fait par le biais d'une analogie et d'un contraste exploités tour à tour, d'aborder à la suite d'une exposition précise du sujet une impression plus subtile et profonde.

Il s'agit en fait d'une invitation à considérer un ensemble qui entraîne une relecture, et en même temps une confrontation avec sa propre mémoire et ses propres ressentis.

Une telle restitution se traduit par une forme de « poésie formulaire »<sup>912</sup> en prose, dans laquelle le rédacteur aspire à créer « la fusion logique de la sensibilité et du raisonnement »<sup>913</sup>. Or l'évocation d'un génie du lieu est d'autant plus attractive si la porosité entre vie courante et

---

<sup>909</sup> René Sudre, « Ma cité (éloge d'Angoulême) », art.cité, p.103.

<sup>910</sup> Victor Barbeau, « L'amour du monde » (1926), cité dans Gaston Pilotte, « Victor Barbeau et la querelle du régionalisme », *Études françaises*, 7/1, 1971, p.38.

<sup>911</sup> Charles Le Goffic, « Le Ménez-Bré », *La Bretagne touristique*, 7/79, 15 octobre 1928, p.217.

<sup>912</sup> Camille Mauclair, « La mission de la critique nouvelle », art.cité, p.24.

<sup>913</sup> *Ibid.*, p.25.

altérité est mince. Il s'opère par là une redéfinition symbolique de l'espace, par conséquent en constante évolution, à travers l'exposition suggestive d'esquisses dépendantes des réappropriations ou des constructions d'une mémoire collective.

## B. INGENIERIE REDACTIONNELLE

### a. Une transposition symbolique à travers le double regard

L'altérité, l'étrangeté, se trouvent ainsi inscrits au cœur de l'espace, à condition que le lecteur sache lire *au-delà*, que le lecteur sache se lire par-delà. Le patrimoine ne se démocratise pas seulement, il devient aussi forain et virtuel ; la vie moderne, le « matérialisme outrancier », l'« utilitarisme déprimant »<sup>914</sup>, ne constitue plus une barrière en soi mais par un effet accentué de réalité, ouvre à la symbolisation, à l'emblématisation des éléments du quotidien à partir de modèles littéraires, esthétiques, autant de poncifs qui deviennent des indicateurs structurant un espace, mais aussi le déstructurant par la transgression opérée à partir des lignes de force retenues dans sa célébration par rapport aux modèles classiques.

Ainsi, quelque paradoxe qu'on y voie dès l'abord, l'œil de l'instituteur et du critique rejoignent l'œil de l'écrivain voyageur, du poète : il s'agit de poser un deuxième regard sur un espace qui se livre peu à peu entre les mains de M. Tout-le-monde, puisqu'il découle d'une même démarche de transposition, ce que la disparité des acteurs et des modes d'expression qui a été évoquée sous-tend et favorise, mais aussi le vieux fond paysan d'origine, oublié et négligé : « Pasteur, artisan, navigateur ou commerçant, le Provençal fait toujours, peu ou prou, façon de poète : pour lui, sa terre ronronne avec les cigales, chante sous le mistral ou vibre dans la caresse des lourds parfums exhalés de ses plantes sauvages, cassolettes violées par le soleil... »<sup>915</sup>

Cette perception consiste notamment à considérer que l'objet et l'observateur ne sont pas deux règnes distincts, que le panorama offert tient compte des données matérielles qui le composent, mais également de données intimes, individuelles, qui se superposent dans un processus d'écriture basé sur la métaphore<sup>916</sup> et dans un processus d'évocation qui s'élargit non seulement au registre de la mémoire commune, mais encore dans ce qui été vécu, lu ou imaginé par l'individu. Chaque élément peut par conséquent être retourné et sublimé selon l'évocation qu'on lui voue :

---

<sup>914</sup> Hyacinthe Yvia-Croce, « Emile Lucciana », *L'île*, 1, avril/mai 1934, p.33.

<sup>915</sup> Austin de Croze, « La gastronomie provençale », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.175.

<sup>916</sup> cf. Raffaelli Milani, « La théorie du pittoresque et la naissance d'une esthétique du paysage », *Revue canadienne d'esthétique* [en ligne], 6, 2001, § 12. Disponible sur <http://www.uqtr.quebec.ca>

exil, villégiature, exutoire, évasion, etc. Les territoires se trouvent donc en capacité d'être perçus à travers des préoccupations productives<sup>917</sup> et en même temps esthétiques, selon un paradoxe explicite, assumé et intentionnel entre récits et réalité, lieu visité et lieu rêvé, où par conséquent toute régression et toute transgression deviennent possibles.

À côté de caractéristiques qui donnent lieu à analyse, les éléments des territoires relèvent donc d'une épaisseur symbolique plus ou moins inconsciente qu'il convient d'exprimer. Ceci génère une évolution sensible de la perception des patrimoines qui les composent, puisqu'ils ne sauraient avoir fait l'objet d'inventaires, mais découlent désormais d'une question posée collectivement, ou non, sur l'identité profonde de chacun. L'élément déclencheur demeurant un effet de rupture d'avec la routine, qui provoque le surgissement d'un quotidien extra-quotidien, à partir de réminiscences, du rapport de l'individu avec son propre itinéraire, au sein d'éléments déjà connus de lui, mais qu'il est invité à se réapproprier.

« C'est avec une impression toujours la même, faite de regret, que l'on s'éloigne de ces sites, au milieu de ce calme frais et pur d'une nature encore agreste, mais dont le charme vous étreint, à votre insu, comme une caresse pieuse faite de souvenirs. Voilà ce que ne peuvent dire les Guides, ce qu'ils ne peuvent faire sentir »<sup>918</sup>.

C'est là que commence le second regard, au cœur d'un territoire familier, faisant du patrimoine avant tout un « lieu d'être autrement »<sup>919</sup>, au milieu d'éléments : pratiques, lieux ou objets porteurs d'échos, faisant du lecteur le détenteur d'un droit d'usage d'un nouveau type, non plus celui de détenteur instruit, mais celui de « spectateur éclairé »<sup>920</sup>.

Par l'effet de rupture, le patrimoine gagne également plusieurs autres de ses caractéristiques modernes majeures : outre le retrait par rapport à la vie moderne – gratuité, liberté, beauté, sensibilité, quiétude – le retour à une nature originelle. Les attributs des loisirs, de la contemplation, de la sublimation, viennent en surimpression à la vie courante, au point de sous-tendre une esthétique abstraite, de poser une sorte de calque sur lequel peuvent venir se surimposer à la réalité n'importe quelle situation, n'importe quel site, pourvu qu'il fasse référence à un élément dont se réclame le lecteur. C'est un art de l'esthétique textuelle que décrit Valory Le

---

<sup>917</sup> cf. Jean-Claude Chamboredon, Anne Méjean, « Récits de voyage et perception du territoire : la Provence, XVIIIe siècle-XXe siècle », *Territoires*, 2, Paris, Laboratoire de sciences sociales, École normale supérieure, 1985, p.51.

<sup>918</sup> A.L.L. Valette, « Le Chalard », *Lemouzi*, 7, novembre 1903, p.173.

<sup>919</sup> Daniel Sibony, « Le patrimoine : un lieu d'être autrement » (1998) cité dans Rémi Lambert, *Le régionalisme, creuset d'une invention artistique...*, op.cit., p.251.

<sup>920</sup> Jean-Claude Chamboredon, « Les usages urbains de l'espace rural... » art.cité, p.107, note 19.

Ricolais : « La transcription consciencieuse de la réalité, l'art d'insuffler la vie à ses personnages, d'en reproduire les gestes habituels, le dialogue surpris dans l'abandon de la causerie familière, la peinture exacte des lieux, du cadre constitué par le vieux logis au seuil creusé sous le pas des ancêtres, l'évocation d'un paysage dont l'aspect varie selon chaque saison et chaque heure du jour, pénétrer jusqu'au tréfonds des âmes, montrer « l'homme éternel sous l'homme de son pays », voilà certainement les préoccupations des romanciers qui se font les subtils analystes des multiples âmes de nos provinces françaises »<sup>921</sup>.

Dès lors, si de telles caractéristiques liées au patrimoine permettent de mettre en rapport l'individu avec sa propre sensibilité ou expérience, l'espace n'a pas besoin d'accumuler de caractéristiques d'ordre strictement descriptif. L'effet de charme exprimé dans la petite revue n'opère donc plus exclusivement à partir du motif lui-même, mais de tous les critères auxquels le lecteur se réfère, constituant par-là un patrimoine d'intertextualités, un patrimoine non plus cognitif mais esthétique, et qui, chargé de références, n'a plus nécessité à être pittoresque.

La référence picturale notamment, « surdéterminée par une réception esthétique »<sup>922</sup>, est même susceptible de s'adosser à une pratique réaliste de l'observation et de l'information. Ainsi sur un pays quel qu'il soit, l'exotisme peut surgir à tout moment et à toute heure, marquer les descriptions<sup>923</sup>, que cet exotisme fasse référence à l'altérité ou à la mémoire.

« Paysage sauvage, émouvant dans l'expression de tristesse qui s'en dégage et nous rend plus sensible l'espèce de détente heureuse que l'on éprouve en arrivant à Port-Maria. Ce port, où l'on s'attarde à voir le mouvement des barques, est un gai trait d'union entre les deux côtes farouches de la presqu'île. Celle du Nord s'appelle « la Sauvage », elle est creusée de grottes et de tunnels où la mer s'engouffre avec fracas. Elle s'étend jusqu'à cette oasis de Penthièvre que nous avons décrite et complète la physionomie mélancolique et tendre de Quiberon, semblable à celle de ses femmes dont les yeux verts reflètent tout à la fois l'effort de vie et la douceur d'amour »<sup>924</sup>.

---

<sup>921</sup> Victor Valory-Le Ricolais, « En Vendée », *Le pays d'Ouest*, 13, février 1912, p.71.

<sup>922</sup> Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France...*, *op.cit.*, p.155.

<sup>923</sup> Jean-Claude Chamboredon, Anne Méjean, « Récits de voyage et perception du territoire... », art.cité, p.61.

<sup>924</sup> Jack-Dall, « Le visage de la Bretagne : Quiberon », *La Bretagne touristique*, 7/72, 15 mars 1928, p.58.

Notamment la référence au passé évolue de l'histoire vers le mythe, dans cette même quête de compréhension du réel, « alors même que l'histoire est incapable de le faire puisque, le plus souvent, il n'y a guère de documents exploitables »<sup>925</sup>.

#### b. Emploi combiné d'images et de vignettes

Dès lors le point de vue sur un espace devient une véritable recomposition mentale, à la fois miroir des préoccupations du quotidien et lieu d'enracinement ou d'évasion, en même temps qu'un spectacle offert au regard.

L'esquisse consacrée par Paul Roussolles en 1903 à Tulle constitue un cas intéressant d'expression de ce type de recomposition de l'espace. Il n'y apparaît pas de pittoresque, en revanche les descriptions relèvent à la fois d'éléments anodins et d'une imagerie symbolique. L'adéquation des particularités de la vieille ville, visibles, courantes, avec l'espace et le milieu limousins, sublimé, font de Tulle le centre spontané d'une communauté, en même temps qu'elle constitue un isolat d'accessoires comme autant de producteurs d'effets de réalités, de pratiques et de lieux, d'éléments présents sur cet espace et formant des réseaux symboliques.

« Tulle peut se prévaloir d'avoir gardé au cours des siècles la physionomie si personnelle que ses fondateurs lui imprimèrent dès les premiers jours de son existence. Il serait sans doute puéril de louer ceux-ci d'un mérite dont ils n'eurent jamais l'intention de se parer. Alors, la notion du pittoresque n'existait pas plus que le mot qui la définit et dont on abuse peut-être aujourd'hui, faute de le bien comprendre. Ils subirent simplement la loi du milieu accidenté où ils s'établirent, et Tulle doit son caractère et son charme propres à leur respect inconscient du coin de nature limousine que la ville emplit de ses constructions singulièrement amoncelées. Ces collines, si douces à l'homme, selon Veillot, n'ont pas tenu rigueur à Tulle de son envahissement. Elles se sont laissé dépouiller des matériaux de ses légères façades dont le ton s'accorde délicatement avec la coloration brune du roc qu'elles escaladent. (...) »

Elles ont conservé à ses portes la fraîcheur délicieuse de leurs flancs gazonnés où sourdent à travers les lierres de minuscules filets d'eau jaseurs, l'ombre propice au rêve de leurs châtaigniers héroïquement convulsés dont les fruits épineux constellent d'or le feuillage. Leurs sommets où paissent de lents troupeaux la protègent de leurs molles sinuosités que la marche des saisons revêt tour à tour des verts éclatants de l'été, des teintes fauves de l'automne ou des

---

<sup>925</sup> Jean-François Simon, Laurent Le Gall, « La Bretagne par intérêt », *Ethnologie française*, 42, 2012, p. 772-773.



blancheurs hivernales. Et de leurs terrasses d'où Tulle apparaît comme un plan en relief peuplé de silhouettes grêles, la diversité d'aspects de la ville, déconcertante d'abord, se révèle harmonieuse et logique »<sup>926</sup>.

Ce type d'image récurrente n'est pas seulement évoqué au fil des narrations, mais fait aussi l'objet de textes spécifiques et autonomes, dans le cadre notamment de rubriques à feuillets. Dans *La Picardie littéraire*, Maurice Thiéry dresse les principaux traits, selon lui caractéristiques de l'espace régional. Associés à une vue panoramique embrassant l'ensemble de l'espace célébré, ces traits caractéristiques font prendre conscience de leurs liens les uns par rapport aux autres, et par là de leur statut d'emblème. Ainsi dans son premier épisode, l'uniformité de la plaine, où « en été, s'étendent à perte de vue ces mers mouvantes, où sous le soleil ondulent les vagues dorées du froment nourricier ». Cette plaine est flanquée de trois emblèmes qui représentent la fertilité et le potentiel de la région dans son ensemble : le moulin à vent, la cheminée de la sucrerie et la meule. S'ajoutent d'autres éléments, cette fois-ci rattachés aux sens, qui rappellent des particularités rattachées aux pratiques. L'héraldique symbolique s'élargit aussi aux pratiques et aux couleurs : « Sous un ciel gris ou bleu, plus souvent gris que bleu, c'est la plaine qui se montre, verte au printemps, jaune à l'été, brune à l'automne, blanche et triste en hiver », avec des « toits de panne rougeâtres, d'ardoises grises ou de chaume moussu » et des carrés de betteraves « aux feuilles rigides, d'un reflet presque métallique »<sup>927</sup>.

Loin d'exprimer une créativité littéraire, ces textes se veulent une simple révélation de l'esthétique essentielle des lieux. Réagissant à un article d'Arrighi paru dans *U lariciu* sur l'idée d'art spécifique corse, et jugeant rétrospectivement cette démarche le peintre François Corbellini écrit en 1937 ainsi dans *L'île* : « l'art corse n'est pas un art inspiré ; ce sont le caractère plastique insulaire et ses motifs qui parlent par eux-mêmes »<sup>928</sup>. Au-delà de la problématique locale, c'est là une forme indirecte d'analyse, d'un choix assumé de la petite revue en faveur d'un certain mode descriptif, basé en effet sur des motifs, des vignettes puisées à la fois dans l'observation et dans l'imaginaire collectifs, aux dépens d'une stricte création artistique.

---

<sup>926</sup> Paul Roussolles, « Impressions de Tulle », *Lemouzi*, 7, janvier 1903, p.5.

<sup>927</sup> Maurice Thiéry, « Ma Picardie, 1 : la plaine », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/4, avril-mai 1902, p.51.

<sup>928</sup> François Corbellini, « Sur un art corse », *L'île*, 2/1, janvier-mars 1937, p.37-44.

### c. Recours assumé aux stéréotypes

Parmi les motifs disponibles susceptibles d'accompagner la mise en emblème de l'espace, le stéréotype constitue « l'outil nécessaire »<sup>929</sup>, certes véhicule figé, schématique, caricatural, mais aussi catégorie descriptive permettant par son mode cursif de rendre compte de manière condensée d'éléments immédiatement assimilables, de s'adosser à des images mentales éprouvées, de raccrocher les références individuelles du lecteur à des images plus génériques qui y ressemblent, et par-là de les fédérer en vue d'une conception commune. Il est par ailleurs aisément identifiable depuis l'extérieur de la communauté, et assoie sa lisibilité.

Le stéréotype peut désigner un souvenir personnel, toutes sortes d'identifications au passé, ou encore provenir d'une lecture ; plus généralement il découle des images qui médiatisent, parfois malgré eux, des schèmes culturels préexistants et toutes formes de rapport au réel.

Par conséquent c'est une expression littéraire qui renvoie à une image culturelle d'ores et déjà familière, mais sans pour autant se répéter littéralement. L'utilisation récessive du patois, limitée dans certains textes à de quelques expressions imagées et fleuries – à l'instar de « l'ail dans le gigot » – relève de ces caractéristiques, et à elle seule peut évoquer l'ambiance de toute une scène<sup>930</sup>.

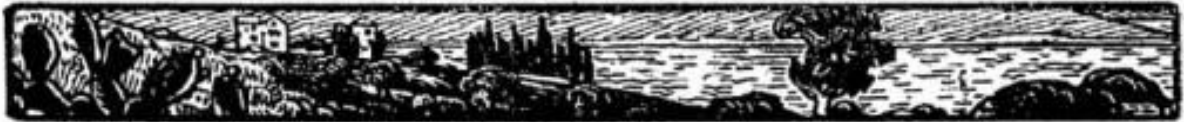
Le stéréotype est donc une intertextualité, qui fonctionne à chaque fois que le lecteur est en mesure, par une « construction de lecture », de déchiffrer dans le cours du texte les attributs d'un état de fait, et de les assimiler pour lui-même, en fonction de certaines formulations *clef-en-main* relayée par l'auteur. Tout comme la citation, le *leitmotiv*, c'est aussi un élément isolable, susceptible de prolonger et manifester une image ou une expression hors de son contexte d'origine.



---

<sup>929</sup> Dominique Kalifa, Alain Vaillant, « Pour une histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle », *Le Temps des médias* [en ligne], 2, 2004, § 31. Disponible sur [www.cairn.info](http://www.cairn.info)

<sup>930</sup> Jean-François Chanet dresse un tableau régional des stéréotypes : habitation – travail à la campagne – travail à la ville – produits régionaux – coutumes, mœurs, fêtes – etc. Il se mêle aux vignettes d'expressions plus simples et attachées à un type de lieu : les perspectives sur un village, un rivage, le point de vue panoramique, le portrait et la scène de genre (Jean-François Chanet, *L'École républicaine et les petites patries*, *op.cit.*, p.324).



Les vignettes constituent aussi une structuration de l'espace. En témoigne à partir de décembre 1927 le jalonnement de *La Corse touristique* par une série de quatre bandeaux réalisés par A. Bouchet représentant quatre réalités insulaires : le village de l'intérieur ; le pont génois ; le littoral luxuriant ; le mausolée.

Il se situe à mi-chemin entre auteur et lecteur, dans la mesure où il n'a été créé ni par l'un ni par l'autre, où il n'est acquis à partir d'aucune expérience particulière. Il apparaît donc comme commun, partagé. Enfin son évocation comporte des éléments implicites qu'il revient au lecteur d'activer, qui le rend acteur à son tour, sur le mode de la connivence, dimension fondamentale de la petite revue. C'est dire que les textes désignés un peu vite comme paralittéraires, même s'ils ne réussissent pas toujours à s'affranchir des poncifs, du procédé éculé, ne misent pas nécessairement sur l'incapacité du destinataire à passer au-delà de ces éléments figés et usés. Le procédé ne condamne pas le lecteur à être dupe, mais, comme on l'évoquera plus loin, ce dernier l'accepte à la manière d'un jeu auquel il choisit de participer librement.

Par conséquent le stéréotype est l'opportunité d'établir un fil conducteur, un axe de perspective dans l'interprétation d'un espace, en vue de structurer un patrimoine en cours d'invention, une réalité sous-jacente qui ne pourrait autrement apparaître d'un bloc : en cela c'est un fondement de la notion contemporaine de patrimoine qui affleure, que de révéler, de livrer cette interprétation, comme ce qui est relevé dans *La Bretagne touristique* : « Lemordant ne dit pas : un pardon, mais *le* pardon. Cet article est une indication, à lui seul. Il nous invite à chercher dans ces larges fresques non pas le détail, l'accident, le contingent, mais une stylisation du réel. (...) C'est de la même façon qu'il ôte à une coiffe toutes ses fioritures et la réduit à sa géométrie essentielle, aux porteurs d'un même filet ou d'un même mât les particularités de leur anatomie pour les envelopper dans une

architecture unique. N'attendons pourtant rien d'abstrait d'une telle conception. Lemordant a trop le sens de la vie pour cela »<sup>931</sup>.

La cigale constitue au sein des petites revues provençales de patrimoine du 20<sup>e</sup> siècle un autre exemple éclairant de même type. Animal familier du Midi, elle constitue l'un des emblèmes majeurs de la Provence à la suite notamment de sa célébration par Frédéric Mistral au point de s'imposer au cœur d'un panthéon de clichés comme détentrice d'une fonction sacerdotale vis-à-vis du soleil, position qui l'assimile à l'expression intrinsèque de l'espace dans son ensemble, ce qu'exprime notamment Antonin Rolet dans *En Provence* : « Ton chant te pare comme d'une auréole poétique. Tu symbolises toute notre Provence lumineuse, sillonnée de routes éblouissantes de blancheur et tu rappelles au Provençal ses horizons tant aimés : les garrigues calcaires embaumées de lavande et de thym, parées de 'tousco' de chêne kermès et d'Argelas' doré ; les falaises aux 'roucas' blancs, où les bastides et les cabanons se mirent dans des bains de saphir, et où l'on déguste avec délices la bouillabaisse parfumée et l'aïoli roux. Enamourée de soleil tu animes de ton allégresse les oliveraies argentées de la colline tranquille ; les sèches pinèdes où la brise se joue en ronronnant ; les amandiers charbonneux des 'restanques' ; les figuiers au rude feuillage ; les ormeaux séculaires des placettes et des cours du village ; les marronniers aux fruits épineux ; les majestueux et opulents platanes qui ombragent les avenues et les boulevards animés des villes bruyantes »<sup>932</sup>.

Le stéréotype de la cigale constitue ainsi un axe structurant ; dont l'expression récurrente permet d'éclairer d'autres réalités du territoire au sein duquel il a le statut d'emblème. Antonin Rolet revient sur sa présence dans les expressions et les formes de pensée, son ancrage dans un contexte culturel plus complexe. A propos d'une expression traditionnelle faisant référence à la manière dont cet animal émet un son à partir de ses miroirs et membranes, et il explicite et valorise plusieurs facettes d'une même tradition, à la fois symbolique et philologique : « on comprend mieux maintenant que l'on dise d'un chanteur qui fait de fausses notes, ou qui ne peut pas arriver à la note : *a li mirau crebat* » [autrement dit : « il a les miroirs crevés »]<sup>933</sup>.

De même, la chaîne des burgs dans le contexte régional alsacien, utilisée comme stéréotype, permet de nuancer et d'approfondir une certaine identité régionale. Alors que dans les années 1920 la région est présentée comme bastion avancé d'une certaine latinité, le château-fort, à la différence des dispositifs du pré carré relevant du règne de Louis XIV, ou encore de celles du *limes* de l'empire romain, relève au contraire d'éléments de caractère germanique qui remontent « dans la

---

<sup>931</sup> Auguste Dupouy, « J.-J. Lemordant et Penmarc'h », *La Bretagne touristique*, 1/4, juillet 1922, p.13.

<sup>932</sup> Antonin Rolet, « La cigale », *En Provence*, 1/5, septembre 1923, p.98.

<sup>933</sup> *Ibid.*, p.103.

nuit du passé »<sup>934</sup>, et dont les reliques sont les stigmates d'un passé révolu, exprimant doublement l'ère « préhistorique » d'une Alsace avant l'Alsace. Leurs constructeurs, « dynastes, membres de la haute aristocratie allemande »<sup>935</sup>, font référence en effet à un monde millénaire désormais disparu avec l'effondrement de l'empire allemand en 1918, et en même temps symbolisent une époque de morcellement politique, qui prend fin à partir de l'union au royaume de France et la formation de la province d'Alsace.

C'est dans ce même contexte évocatoire qu'ils sont présentés comme les rappels de l'attachement de l'Alsace à la France, parce que celle-ci « a pris d'abord sa défense contre les tyrannies locales et qu'elle l'a ensuite entièrement affranchie d'elles. Après cet affranchissement, l'unité de l'Alsace est créée. En 1648, l'Alsace n'était qu'une expression géographique, un amalgame bizarre de villes et de principautés de toutes sortes. En 1789, l'Alsace existe... Au sein de l'unité française s'est formée l'unité alsacienne. L'Alsace n'a existé que par la France, et voilà en dernière analyse pourquoi elle lui est si profondément attachée... »<sup>936</sup>.

Les burgs sont aussi l'occasion de porter une autre analyse sur l'Alsace. Reliques des âges primordiaux, ses habitants, « fils d'Odin et à une époque où le reste de l'humanité n'était encore composée que de sauvages errants », ces « dynastes », regardent en effet à la fois à l'ouest et à l'est, « parlent l'allemand et la langue romane », se tiennent tantôt du côté du pape, tantôt du côté de l'Empire, ont des ramifications familiales en Lorraine, au-delà, et relèvent en fait davantage du royaume perdu d'Austrasie. Par conséquent les burgs témoignent de différentes manières du caractère profond d'une Alsace tantôt affranchie, tantôt interface entre France et espace rhénan.

Par cette accumulation de données descriptives, la constitution d'un panthéon de stéréotypes permet l'élaboration de compositions synthétiques d'une expressivité singulière pour définir ou simplement décrire un espace<sup>937</sup>.

---

<sup>934</sup> Fritz Kiener, « Le problème historique des châteaux-forts en Alsace », *La vie en Alsace*, 1925, p.24.

<sup>935</sup> *Ibid.*

<sup>936</sup> Aimé Dupuy, « Christian Pfister », *La vie en Alsace*, 1924, p.84.

<sup>937</sup> « Un journal du Félibrige (1891-1899) a tiré son nom – *L'Aiòli* – d'une sauce et d'un condiment richement connotés, comme l'explique l'éditorial de son premier numéro. Au fil de l'*Armana provençau* (Almanach provençal), Mistral en personne a dégagé des vertus locales, telles que la propreté des Arlésiennes (1870), ou des éléments de 'folklore' et des 'identifications pittoresques' (expression d'A.-M. Thiesse), comme la chanson populaire (1894), le 'taureau' (1874) ou, moins connus, le *tian* (gratin) de légumes (1870) et l'« aube », '*arbre national*' au même titre que l'olivier (1901). Cette liste peut se préciser ou s'allonger, en particulier par les pratiques ludico-sportives que leurs règlements associent nommément à la région : le jeu de boules 'provençal', qui n'est pas la pétanque et encore moins 'la lyonnaise', aussi pratiquée dans notre aire de référence » (Danièle Dossetto, « La région en signes. Localisme en Provence et en Italie provençalophone », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.399-408).

Ainsi la nouvelle « Le Ménez-Bré » de Charles Le Goffic<sup>938</sup>, faussement gratuite, semble accumuler les stéréotypes et constitue un texte caractéristique de la petite revue de patrimoine, alliant reportage, scène de genre, témoignage, carnet de voyage et légende locale.

De nombreux termes-clefs s'accumulent au cours de la description initiale du site : granit, ajonc, blé noir, « Babel de nuées », grèves, caps brumeux, périmètre qui constitue en quelque sorte le périmètre retenu dans ce texte pour considérer la Basse-Bretagne, et dont le « mont sacré », le Ménez-Bré, constitue « l'ombilic du monde armoricain », au croisement, à la partie indivise de bien plus que quatre diocèses, que quatre langues, mais bien aussi de quatre tempéraments, là encore synthétisés par des vignettes : la lande pour le Vannetais, les emblaves pour le Trégor, les prairies du Léon et les taillis de la Cornouaille. Cette indivision se manifeste toutefois par une pratique fédératrice : la foire aux chevaux et le pardon. Toutefois c'est en fonction de l'étrangeté, et par le truchement d'une rencontre impromptue avec une « pauvre hallucinée », que le narrateur entend exprimer sa vision d'une Basse-Bretagne permanente, « pays déconcertant, comme hors de la durée, où hier et aujourd'hui, la minute présente et le passé le plus reculé, c'est le même 'fourbi' », à l'image de son « génie farouche » : « Depuis que j'habite sur Bré... peut-être depuis la Création, tant de choses se sont passées ! ... »<sup>939</sup> par les termes : « atmosphère de maléfice », « crainte superstitieuse », « âmes crédules », « lieux élevés et solitaires », « fréquence des orages », « choses de l'autre monde », personnages de desserrant les lèvres « que pour répondre *ya* et *nan* »<sup>940</sup>, « lande morne, écrasée d'une lumière torride », et surtout les éléments d'un édifice faisant corps avec la chapelle. Un composant de l'édifice central lui-même, sans âge, sans style, « monstrueuse boîte crânienne, issant du sol où le reste du corps est enlisé et distendant ses énormes mâchoires » constitue le signe de l'ancrage médullaire de cette étrangeté dans le pays.

Cette chronique présente une évocation descriptive et symbolique très forte, à partir d'un assemblage d'attributs se rattachant aux sens et notamment à la vue, qui ne sont pas sans faire référence aux gravures contemporaines en noir et blanc de Jeanne Malivel diffusées également dans *La Bretagne touristique* : granit, ajonc, blé noir, vent, grèves, brumes, landes, pardon. Le cadre choisi, de même, constitue un site symbolique, une forme de bois sacré, d'acropole indivise, point culminant aux confins des quatre diocèses de Basse-Bretagne<sup>941</sup>.

---

<sup>938</sup> Charles Le Goffic, « Le Ménez-Bré », art.cité, p.217-221.

<sup>939</sup> *Ibid.*, p.219.

<sup>940</sup> *Ibid.*, p.218.

<sup>941</sup> Octave-Louis Aubert, « Jeanne Malivel, graveur sur bois », *La Bretagne touristique*, 7/73, 15 avril 1928, p.84-86.

De telles mises en scène touchent explicitement au leitmotiv, comme ce texte publié dans *Lemouzi*, subtilement basé sur des emblèmes régionaux, notamment le châtaignier, les genévriers, l'eau à fleur de sol, alors que le terme de Limousin n'y est nulle part exprimé : « La lune fendit la terre comme la plus tranquille des plantes qui déploierait sa grande fleur, lente et seule ; la campagne changea de visage et prit d'étranges regards. Le vent souffla, la blancheur magique en fut attisée ; les feuillages se balancèrent pour saluer. La lune débrouilla un écheveau de ramilles, dans on ne savait quelle lumineuse et froide poussière. Elle monta, feuille de glace, et comme lancée par l'horizon détendu. Les arbres s'ébrouèrent en secret ; les routes, les sentiers se multiplièrent à l'infini. On voyait des clairières où des ombres bleues venaient s'asseoir. Les blessures de vieux châtaigniers, troués par la foudre, se fermaient dans une caresse de rêve. Les aiguilles des genévriers brillèrent. La lune monta davantage ; elle toucha un étang perdu. L'eau, plus mystérieuse que la terre lui répondait de toutes parts. Mille fontaines, sous des rayons actifs, semblaient tourner comme autant de miroirs aux alouettes. Mais, à cette heure, les gens raisonnables et les oiseaux, fous de soleil, étaient couchés »<sup>942</sup>.

L'illustration se déploie dans le même esprit, et par-delà une iconographie descriptive témoigne d'une composition de même ordre par articulation de vignettes. En 1927 Auguste Bouchet reprend dans un dessin allégorique les emblèmes largement développés dans les textes de la revue elle-même et qui convergent vers un état de contemplation<sup>943</sup>. On y lit la luxuriance exotique ; la



Auguste Bouchet, « La Corse, dessin allégorique », *La Corse touristique*, 4/25, février 1927, p.373.

confrontation de la mer, de la montagne et de la forêt ; à côté des signaux de la tradition et de la mémoire : le village de montagne, le mausolée et la tour génoise ; et par-dessus l'ensemble les idées d'immensité, d'altérité et d'évasion exprimées par le vapeur passant l'horizon.

<sup>942</sup> Joseph Nouaillac, « *Le Voyage rustique de Charles Silvestre* », *Lemouzi*, 1929, p.198.

<sup>943</sup> Auguste Bouchet, « La Corse, dessin allégorique », reproduit ci-contre, illustre un article d'Albert Surier, « Pour le tourisme au ralenti », *La Corse touristique*, 4/25, février 1927, p.373.

## C. PLASTICITE REGIONALE ET PALIMPSESTE

### a. Définition des espaces à partir de la combinaison de vignettes

Dans la mesure où un espace peut se résumer à une suite de vignettes plus ou moins stéréotypées, son évocation par conséquent peut s'affranchir de descriptions accumulatives et au contraire être évoquée dans une certaine complexité, comme « une humanité héroïque ramenée à ses types essentiels, à peu près comme les *consentes*, les douze principaux dieux de l'Olympe auxquels peuvent se ramener tous les caractères humains. (...) Tout est rejeté, sinon l'essentiel. Quelle leçon d'art, – et qui peut-être dépasse l'art »<sup>944</sup>. Comme globalité intuitive un ensemble convergent de vignettes peut représenter des périmètres qu'il a rendus lisibles, appréhendables pour le plus grand nombre, « retracés en traits si forts et touchés de couleurs si tranchées, à l'instar des figures d'un jeu de cartes »<sup>945</sup>.

« A quoi bon d'ailleurs tant chercher, et tous, que nous venions du Nord ou du Midi, dès que nous avons franchi les limites de la terre limousine, ne le sentons-nous pas d'une manière qui ne nous trompe pas ? Partout ce sont les mêmes horizons ondulés, moutonnés, parfois un peu monotones, toujours délicieusement modérés, sans rien d'exagéré, de violent ou de théâtral ; ce sont les mêmes paysages très simples, aux lignes sobres et pures, aux couleurs atténuées et pâlies, comme ombrées de gris et de bleu, les mêmes collines aux croupes arrondies, tantôt carminées et violâtres, tantôt d'un vert sombre, presque noires; c'est l'éternel murmure des eaux, c'est le parfum obsédant des bruyères et des genêts ; c'est surtout cette impression générale de calme, de modération, de résignation souriante et obstinée. C'est là qu'est l'unité du Limousin... »<sup>946</sup>.

Cette démarche est censée d'autant plus rencontrer de force et d'écho auprès des publics que la petite revue de patrimoine, comme le manifestent tour à tour en 1913 Perrochon, Beaulieu et Talvart<sup>947</sup>, les sollicite à partir de leurs divertissements et non de leur stricte appétence culturelle. Dès lors les considérations historiques, géologiques, physiologiques, et même ethnographiques, n'apparaissent qu'à titre illustratif. La nature des sols par exemple n'est

---

<sup>944</sup> Henri Pourrat, « Sous la même lune », *La vie en Alsace*, 1925, p.130.

<sup>945</sup> *Ibid.*

<sup>946</sup> Johannès Tramond, « Le Limousin historique et pittoresque », *Lemouzi*, 1905, 9, p.199.

<sup>947</sup> Albert Perrochon, « Le village triste », *Le pays d'Ouest*, 3/9, juin 1913, p.310-312 ; Camille Beaulieu, « L'harmonie au village », *Le pays d'Ouest*, 3/11, août 1913, p.409-414 ; Hector Talvart, « Les nouveaux visages de la vie », *Le pays d'Ouest*, 3/12, septembre 1913, p.450-454.



considérée que pour conforter un aspect du paysage qui fait sens, et sous-tend l'évocation d'une spécificité, d'une activité, d'une empreinte, ou encore une influence sur son organisation sociale ou économique.

Par ailleurs ces suites de vignettes ne convergent pas pour rendre compte de manière univoque d'un espace ; dans la mesure où son identité profonde peut demeurer en cours de définition, plusieurs notions peuvent être présentées côte à côte, sur le mode de l'ambivalence. La Méditerranée répond ainsi à la fois aux images de la mer, du soleil, de la cigale, de l'olive, etc.<sup>948</sup> Cet assemblage contribue à constituer un prisme, une fourchette de références à l'intérieur de laquelle une marge d'expression reste possible pour préciser, affiner et faire évoluer les contours d'une harmonie paradoxale comme l'est l'espace méditerranéen, sa complexité, et ainsi espérer, par ce jeu de définition ouverte, parvenir à la révélation de cohérences demeurées cachées jusqu'alors, à l'élucidation d'une « unité première et profonde [qui] se cache sous la variété apparente des peuples et même des races »<sup>949</sup>.

Ce mode d'approche par fourchette apparaît aussi à travers la thématique du contraste, notamment entre éléments de permanence et éléments de modernité, ainsi que le laisse deviner le double regard porté dans *La Bretagne touristique* sur la région afin de permettre de prendre un certain recul vis-à-vis de l'actualité, et, à travers l'Histoire, viser la Bretagne éternelle : « Le Bretagne Immortelle ! Hélas ! vous le savez, il n'y a rien d'immortel en ce monde (...). La Bretagne immortelle, si elle existe quelque part, nous ne pouvons essayer de la situer que dans le monde de l'au-delà. Elle ne saurait être que l'Autre Bretagne dont parlait Brizeux. Celle-ci, celle où nous vivons, est vouée comme tout le reste, au changement et sans doute, après des temps que je veux souhaiter très lointains, à la disparition. Combien de Bretagnes mortes n'avons-nous pas déjà laissées derrière nous et que de fois le *Finis Britanniae* n'a-t-il pas été prononcé ! »<sup>950</sup>. Ainsi la notice consacrée à Etaples cumule habilement végétation luxuriante et climat privilégié, légendes, récits de chouannerie, landes et souterrains, contrebandiers et douaniers, danses macabres et pardons, grâce des lieux et faune ; ces éléments sont évoqués au fil de la narration, pour ne laisser au final qu'un sentiment diffus et complexe, qui vient préciser à la longue les contours d'un espace à promouvoir, à l'instar de ce que Henri Pourrat perçoit du vieux sens intuitif paysan antérieur à la modernité

---

<sup>948</sup> Certaines vignettes font même l'objet d'articles spécifiques. Dans *Mediterranea* : la gastronomie provençale, par Austin de Croze, en son n°34 ; dans *Les feuilletts occitans* : le n°3 de la dernière série est consacré à la gastronomie méridionale, comprenant notamment des articles sur l'ail, par Auguste Fourest, la truffe, par Pierre et Alida Cael, le cassoulet par Prosper Montagné, la bouillabaisse, par Pierre Jalabert ; dans *En Provence* : la cuisine provençale, par Louis Laget, en son n°2, et par Arlette Dauphin, en son n°4 ; la cigale, par Antonin Rolet, en son numéro 5 ; l'olivier, par Emile Lèbre, en son n°26.

<sup>949</sup> Georges Avril, « [éditorial] », *Mediterranea*, 1, janvier 1927, p.1-3.

<sup>950</sup> Anatole Le Braz, « La Bretagne immortelle », *La Bretagne touristique*, 1/7, 15 octobre 1922, p.5-6.

matérialiste : « Nos vieux pères surent se faire de leur royaume une vision à la fois simple et passionnée. (...) Que la grande tradition d'imagination nous ramène la liberté, (...) nous découvrirons le mieux les ressources singulières, mais d'intérêt véritable »<sup>951</sup>.

De même dans *Les feuillets occitans* en 1927, Benjamin Crémieux propose au travers d'un coin du vieux Narbonne une lecture de l'espace, qu'il élargit ensuite à tout le Languedoc. Ce précipité est tiré de l'analyse d'une anecdote attachée à l'hôtel des Trois-nourrices où séjourna Rabelais mais aussi Cinq-Mars avant son arrestation ; dualité qui en évoque d'autres, plus fondamentales, manifestant les caractéristiques attachées au Languedoc, à la fois de paillardise et de mysticisme albigeois, à la fois de garrigue et de vigne, de rocher et de plaine grasse, et plus largement qui énonce l'espace régional comme une marche, une interface ouverte à la fois sur la Méditerranée, l'Espagne et la France : « l'Aude est l'isthme par où l'ardeur africaine et ce riche composé d'honneur, de magnificence, de courtoisie et de force que Stendhal nommait « espagnolisme » doivent pénétrer en France »<sup>952</sup>.

En termes de définition, ces disparités sont assumées, présentées comme d'autant plus fidèles à la réalité, comme garantes de la véracité. Même exacerbés en effet, certains traits culturels ne sauraient assourdir la résonance d'autres réalités qui pourraient renvoyer à des « identités » différentes. Toutefois l'unité de l'ensemble ne saurait pas non plus être mise en doute, pas plus que l'unicité d'un individu pourtant lui-même soumis à des tensions contradictoires. Cette image discontinue, contradictoire, qui est évoquée dans la petite revue de patrimoine, « nous l'avons ressentie, c'est un peu nous, c'est 'chez nous'. Nous avons retrouvé ces lieux et ces moments grâce à eux, et en même temps, nous voyons notre paysage à travers l'image qu'ils nous en ont donnée »<sup>953</sup>. De fait, il est possible de s'identifier à un espace dont les contrastes font écho au face à face avec sa propre hérédité, avec sa propre histoire, avec cette humanité, historique et morale, dont il y a bien davantage « sous la terre que dessus' »<sup>954</sup>.

C'est en creux déjà une certaine forme de sélection personnelle qui va ainsi à l'encontre d'une conception déterministe que le patrimoine et la notion d'identité ont manifesté jusqu'alors. L'identité désormais devient l'objet d'un choix libre de composition esthétique, d'interrogations et

---

<sup>951</sup> Henri Pourrat, « Sous la même lune », *La vie en Alsace*, 1925, p.131.

<sup>952</sup> Benjamin Crémieux, « Les grenouilles et les Trois-Nourrices », *Les feuillets occitans*, 2/1, avril 1927, p.8.

<sup>953</sup> Françoise Cachin, « Le paysage du peintre », art.cité, p.980-981.

<sup>954</sup> Emile Krantz, « Histoires lorraines par René Perroux », *Le Pays lorrain*, 1/4, février 1904, p.51.

de transfiguration du quotidien, à l'image de ce que Malraux a pu en dire : « notre héritage, c'est l'ensemble des voix qui répondent à nos questions »<sup>955</sup>.

### **b. Ré-enchantement**

Les disparités associées aux différents modes d'écritures au sein d'un même contenu accentuent un procédé de divagation qui, d'emblée, désaxe le propos depuis un premier état rationnel, descriptif, et amène le lecteur vers une confrontation entre passé et présent, entre réalité et fiction, l'amène par un regard contrasté à procéder à une même dialectique. Les esquisses textuelles, comme les vignettes illustratives, mêlent des éléments relevant à la fois du banal et de l'évasion, mais aussi de l'éternel et du familier, qui la met en présence de l'ailleurs et du rêve par une expérience personnelle des distances et des écarts, des vides, et en même temps continue de suggérer une emprise dans la réalité et le quotidien.

Quoiqu'isolables, ces vignettes comme au musée ne prennent donc leur pleine signification que dans une scénographie, dans la mise en œuvre d'une composition esthétique dont l'espace constitue à la fois le cadre et l'argument.

« Et ce n'est pas sans une fièvre inquiète et à la fois charmée que, parmi ces multiples images, si distantes les unes des autres, on peut chercher l'énigme éternelle et troublante de la correspondance entre les âmes éblouies aux spectacles de la terre et les spectacles qui les éblouissent »<sup>956</sup>.

Cette invitation au double regard est également soulignée par une impression de profusion de ces réservoirs symboliques. Leur dispersion référentielle permet notamment de pousser plus loin la réflexion de l'harmonie esthétique, dans la mesure où l'individu, de plus en plus, est en mesure de faire un choix dans cette diversité sans remettre en question son attachement à l'ensemble, ni être amené à nuancer ou minorer cet attachement à cette même identité<sup>957</sup>.

« La campagne, pour être belle, doit être disponible en vue de l'exercice libre de la fantaisie des maîtres »<sup>958</sup>.

Ce désir s'exprime au plus haut degré par la capacité de « faire subir à ces objets une manipulation ludique »<sup>959</sup>. Ainsi la jeune *bigoudenn* évoquée par Dupouy dans l'œuvre peint de

---

<sup>955</sup> André Malraux, « Sur l'héritage culturel », *Commune*, 37, septembre 1936, p.2.

<sup>956</sup> Georges Avril, « Le paysage de Nice », *Mediterranea*, 21, septembre 1928, p.103.

<sup>957</sup> cf. Denis-Constant Martin, « Le choix d'identité », art.cité, p.591.

<sup>958</sup> Jean-Louis Fabiani, « Le Midi changé en Sud », *La pensée de midi*, 22, 2007, p.78-79.

Lemordant, « avant ou après le travail du goémon, le poing gauche à la hanche, le croc trainant, un cotillon retroussé sur l'autre. Ne vous fait-elle pas songer aux préhistoriques de Leconte de Lisle :

*Les seins droits, le col haut, dans la sérénité  
Terrible de la force et de la liberté,  
Et posant tour à tour dans la ronce et les herbes  
Leurs pieds fermes et blancs avec tranquillité ?*

Eh bien, je connais le modèle. C'était une servante assez grêle, presque chétive. Mais Lemordant, à travers elle, voyait toute une race. Et délibérément il fut inexact, pour être plus vrai. Fixer le caractère d'un pays dans ce qu'il a d'essentiel et de permanent, voilà ce que, dès le début, se propose comme but ce talent généralisateur et simplificateur, épris de synthèse et non d'anecdotes, de peinture décorative et non de tableaux »<sup>960</sup>.

Ce qui donne un aperçu intéressant du degré de lucidité exprimé par la petite revue par rapport aux images, aux mythes, qu'elle est par ailleurs amenée à diffuser. De tels symboles aussi connotés et indigents ne sont pas tant une négation d'un réel amenant à une reconstruction artistique et historique régressive, mais le fruit d'une démarche fictionnelle qui veut d'abord évoquer plus que respecter. Dans *La Bretagne touristique*, Octave Aubert, par exemple, ne laisse planer aucune illusion sur l'antiquité de la broderie en pays bigouden<sup>961</sup>, pas plus que sur les particularités décoratives des meubles bretons à propos desquelles il déconstruit l'autochtonie celtique et au contraire évoque des influences extérieures<sup>962</sup>. Il y a un jeu conscient à manipuler des clichés qui ne sont convoqués que dans le but assumé de théâtraliser lucidement un patrimoine commun, de le placer hors de l'espace de nécessité pour le célébrer dans un espace parallèle qui ne cherche pas à masquer l'autre, un espace de gratuité dans lequel l'évasion à travers le temps et l'espace est au centre. C'est une altérité découlant d'une convention tacitement conclue qui justifie cette communauté entre auteur et lecteur et la vision du patrimoine qu'elle se choisit de désigner.

Dans l'éditorial du n°18 de *La Corse touristique* de juin-juillet 1926, la logique de contenus comme source d'évasion plutôt que comme présentation fidèle de l'espace apparaît clairement. Ainsi à propos de la *destruction* d'un célèbre bandit la même année : « En réalité, on n'aurait pas dû ébruiter la mort de Nonce Romanetti ; on aurait dû tenir la chose absolument, secrète, et mettre

---

<sup>959</sup> *Ibid.*

<sup>960</sup> Auguste Dupouy, « J.-J. Lemordant et Penmarc'h », *La Bretagne touristique*, 1/4, juillet 1922, p.13.

<sup>961</sup> [Octave-Louis Aubert] Job Le Bihan, « Au pays des broderies et dentelles », *La Bretagne touristique*, 7/81, 15 décembre 1928, p.266.

<sup>962</sup> [Octave-Louis Aubert] Job Le Bihan, « Les particularités des maisons et des meubles bretons », *La Bretagne touristique*, 2/10, 15 janvier 1923, p.16-17.

quelqu'un à sa place — fût-ce un gendarme, — quelqu'un qui se serait appelé Romanetti, qui aurait revêtu la veste de velours et ceint la cartouchière classique (...) Romanetti est mort. Mais il n'est peut-être pas trop tard pour creuser cette idée, et pour l'appliquer. Que voulez-vous ? (...) essayons au moins de les attirer avec du pittoresque et de l'inédit. On s'en tirera somme toute, avec assez peu de frais ; et nous aurons au moins contribué à maintenir chez nous ce qu'il y a de plus invraisemblable, de plus merveilleux, de plus attrayant et de moins coûteux au monde : une légende »<sup>963</sup>.

C'est par conséquent et paradoxalement un patrimoine qui ne va pas de soi, constitué et agréé intentionnellement en dehors d'une qualification définitive, qui peut correspondre à l'adhésion de n'importe quel public, voire changer d'affectation identitaire, et même devenir – ou redevenir – muet. Une telle liberté est la source d'innombrables effets esthétiques produits par effet de déplacements et de recombinaison des relations entre formes, entre échelles et entre couleurs<sup>964</sup>. Fabiani note que « le mélange des genres et des styles n'est jamais prohibé, pour autant qu'il puisse être présenté au sein d'un même espace de compatibilité. Cet espace est le cadre global dans lequel s'insèrent les vignettes. Il rend viable, acceptable les associations, les conjugaisons et les contrastes émanant d'une spontanéité créatrice dont le moteur principal est la capacité de jeu avec les éléments, et rend possible cette sincérité et cette vitalité recherchée. Dans cette perspective, la vérité de l'objet ne réside pas nécessairement dans son caractère naturel, primitif ou historique. Il peut tout à fait appartenir au monde de l'artefact ou de l'anachronisme. Et dans ce contexte le temps présent enfin n'est pas exclu non plus de ce jeu dans la mesure où il peut aussi accéder à ce statut d'emblème »<sup>965</sup>.

Peu à peu l'emblème se voit ainsi détaché, isolé du contexte culturel, historique ou géographique auquel il faisait précisément référence, et se voit attribuer une autonomie qui lui permet de figurer à travers d'autres cohérences. Ainsi dans « Les Colombières », sous-titrée « une œuvre méditerranéenne », Ferdinand Bac, relate-t-il la composition d'un jardin au sein d'un domaine à Menton<sup>966</sup>. Celui-ci est conçu pour représenter une synthèse des intuitions se rapportant, non pas aux seuls environnements immédiats, mais, à travers une cohérence essentiellement esthétique, à chaque aspect de l'espace méditerranéen auquel la région est liée. Une importante sélection de références jalonne l'espace, rappelant les dieux antiques, les personnages mythologiques et les pratiques de dévotions archaïques, mais aussi des références aux *Renaissances*, Jean Goujon, Este, Tivoli, Grenade et les bassins espagnols ; « Bacchus danse, éperdu, dans les jardins africains, entre les dieux de la Grèce et les dieux latins, entre les fétiches et les

---

<sup>963</sup> [Anon.], « Editorial », *La Corse touristique*, 3/18, juin-juillet 1926, p.136.

<sup>964</sup> cf. Jean-Louis Fabiani, « Le Midi changé en Sud », art.cité, p.83.

<sup>965</sup> *Ibid.*, p.83.

<sup>966</sup> Ferdinand Bac, « Les Colombières », art.cité, p.65-69.

sphinx ». <sup>967</sup> mêlés à divers éléments végétaux ou architecturaux tirés d'autres espaces riverains : de Grèce, d'Espagne, de Grenade : cyprès, olivier, caroubier, rotonde, *palladio*, pergola, belvédère... ; ainsi que des références littéraires : l'*Odyssee*, la *Thébaïde*, la *Nuit des rois*, etc.

L'évocation de l'œuvre gravée de Francine Cappatti<sup>968</sup> dans *Mediterranea* donne l'occasion d'évoquer encore un autre type de composition, à partir de laquelle chaque élément est en fait sélectionné, agencé pour faire coïncidence, assemblage, et par conséquent constituer en soi un ensemble. Isolément chaque vignette représenterait en quelque sorte une étude préparatoire en vue d'une fresque plus ambitieuse : « les sites harmonieux du pays niçois, la clarté calme de ses oliviers, l'agonie de ses pins hachés par l'orage, les molles et onduleuses voluptés de ses montagnes lorsqu'elles descendent vers les rivages, n'auront été dans la vie artistique de Mme Cappatti qu'un essai de synthèse. Elles n'auront été qu'une recherche de lignes (...) avant de se consacrer aux œuvres plus hautes »<sup>969</sup>.

Cette approche de l'espace ne se cantonne pas à une vue de l'esprit, mais constitue l'amorce d'une démarche en vue d'une évolution réelle des points de vue sur un territoire, notamment une réflexion sur l'opportunité d'agir sur son aménagement. La petite revue se fait l'expression du pari d'une esthétisation de l'espace, en évoquant une transfiguration de lieux demeurés peu dotés, inhospitaliers, en des périmètres d'harmonie, d'élévation de l'âme... à partir de canons issus des arts graphiques, des récits de voyage, et à travers lesquels des aménagements fonciers peuvent s'ajuster, notamment en rapport avec un équipement touristique ; ainsi certains parages de la côte atlantique vus à travers la revue *Pyrénées-Océan* : « Des nids humains dans la verdure, tel est bien l'aspect déjà très caractéristique de l'Hossegor nouveau, en un cadre sylvestre où persiste encore, autant que faire se pouvait, l'évocation rustique de celui d'hier, parmi la floraison généreuse de la plus belle des vastes forêts landaises, parmi ses mimosas, ses genêts, ses arbousiers, ses bruyères et autres explosions versicolores de la vie des sous-bois »<sup>970</sup>. Ainsi la quiétude, le bien-être des lieux se diffusent aussi par une transformation du paysage originel pour le rendre conforme à une nouvelle lecture, par exemple son interprétation climatique : « il est bon de chercher à donner l'impression, par la vue, de la douceur constante de la température »<sup>971</sup>.

### c. Des vignettes conçues à la fois comme définition et comme question posée

---

<sup>967</sup> Georges Lecomte, « *Mediterranea* », art.cité, p.5.

<sup>968</sup> Francine Cappatti (1893-1975)

<sup>969</sup> Guillaume Gaulène, « Mme Francine Cappatti », *Mediterranea*, 19, juillet 1928, p.15.

<sup>970</sup> Maurice Martin, « Hossegor aujourd'hui », *Pyrénées-Océan*, 27/1552, juin 1932, p.13-14.

<sup>971</sup> Georges Velloni, « Hendaye aujourd'hui », *Pyrénées-Océan*, 27/1176, mars 1927, p.10.

La petite revue de patrimoine dans le jalonnement des espaces par ce jeu de vignettes, de stéréotypes, s'inscrit donc avec l'espoir de renommer, de reconsidérer, et surtout de redéfinir ces mêmes espaces du cœur d'un univers contemporain supposé appauvri en repères. Pour ce faire, l'historien cède devant le poète, « possédé par la mémoire, il s'inspire des temps lointains, de l'âge des origines, des mystères de l'au-delà. La poésie est identifiée avec la mémoire et fait de celle-ci un savoir et une science, une sophie : versifier, pour Homère, c'est se rappeler »<sup>972</sup>.

Alors que la ruralité, l'évasion, la tradition exprimaient jusqu'alors une tension avec la vie courante et la modernité, manifestaient un fossé entre un réel vécu et un idéal rêvé, cette tension est comme dépassée par une « esthétique de la falsification »<sup>973</sup>, appuyée et étendue au travers d'un panthéon de vignettes à des contrastes, des syncrétismes, des thématiques, renvoyant chacun à des archétypes différents. A défaut d'être ajustés à la réalité, ceux-ci se prévalent, malgré contradictions et omissions, d'une cohérence esthétique, et donc d'une apparence d'authenticité.

Cette apparence d'authenticité est appuyée par des motifs et un vocabulaire faisant explicitement référence à l'inspiration, à l'instinct, à l'inconscient, aux sens, éléments par définition à distance de la connaissance. Un tel espace régional n'évoque donc plus un périmètre mémoriel ou civilisationnel mais se profile sur un ensemble de nuances, de couleurs, d'intensités, de motifs. Et l'intelligibilité d'ensemble, le sens d'un tel espace reposent sur certaines vignettes, qui, plus que d'autres, expriment ou synthétisent de manière frappante l'harmonie spécifique de la région, ce qui fait son identité, qui constituent par conséquent les pivots autour desquels gravitent les autres vignettes selon leur pertinence.

Ainsi pour la Méditerranée, il ne serait plus question d'espace latin, mais de soleil, de mer, d'interface vers une altérité sous-entendue à travers les nombreuses évocations « outre-mer », vers l'Afrique, vers l'Orient, vers le monde homérique ; la thématique de l'évasion étant générée à travers l'embarquement vers le large, et par extension l'invitation au rêve, vers un ailleurs mystérieux, mythologique ou voluptueux, enfin la thématique de la méditation et de la contemplation, découlant du jeu et de l'harmonie des différents tons de ciel, de mer, de rivages et de lumières. Autour de ces différents éléments pivots s'articule une diversité, notamment exposée dans *Mediterranea*, qui s'étend à la Corse, l'Italie, l'Algérie, aux souvenirs hellénistiques, phéniciens, puniques, etc. Les civilisations disparues se prêtent par couches successives à cette analyse. De même cette approche s'enrichit du désenclavement d'espaces locaux plus modestes,

---

<sup>972</sup> Raffaeli Milani, « La théorie du pittoresque et la naissance d'une esthétique du paysage », *Revue canadienne d'esthétique*, 6, 2001, § 6, [en ligne], disponible sur <http://www.uqtr.quebec.ca> [consulté le 11 juillet 2015].

<sup>973</sup> Rémi Lambert, *Le régionalisme creuset d'une invention artistique...*, *op.cit.*, p.253.

pourvoyeurs de vignettes « secondaires » (Provence, Catalogne, Corse, etc.), jusqu'alors étroitement liés à des modèles historiques ou politiques plus limités, et qui s'articulent sur d'autres cohérences.

« Les échanges, d'Alger à Marseille, de Marseille à Tunis, comme de Marseille à Barcelone forment un réseau très ferme de magnétisme spirituel à la vertu duquel je crois très sérieusement. Et que le paysage, que les arbres, que les fruits, que la mer aient une influence sur la formation des caractères et des races, Taine l'ayant établi avant Barrès, cela signifie évidemment que Français des deux rives – si proches parents par le sang déjà – et métis des deux continents, d'une part – Barcelonais et Marseillais (je veux dire : Catalans et Provençaux) d'autre part ne peuvent guère trouver entre eux que des affinités »<sup>974</sup>.

Ces cohérences relèvent, on l'a déjà évoqué, de considérations esthétiques, comme l'harmonie entre l'environnement et le type des demeures, de leurs matériaux de construction, dont l'amalgame dans l'évocation des espaces, mais aussi les réalisations architecturales<sup>975</sup>, permet d'identifier des caractères « groupés presque encyclopédiquement »<sup>976</sup> : mas provençaux, villas italiennes, terrasses d'Afrique du Nord. Loin d'être contradictoires ces vignettes sous-tendent une diversité assimilée à des variantes, des « exemples », des déclinaisons de l'ensemble.

« Au bord de la mer enchantée il y a place pour toutes les langues (...) Et puis, au-dessus des langues, il y a les Arts, peinture, sculpture, architecture, musique, danse, fêtes, costumes, – tout cela peut procéder d'une même esthétique qui, tout en servant l'individualité de chaque race et de chaque tempérament, procéderait du même esprit d'ordre, d'équilibre, de santé, d'harmonie »<sup>977</sup>.

Les nuances de super-espaces comme le bassin méditerranéen, ou encore l'Occitanie, la Celtique, voire l'arc alpin, sont d'autant plus fondées, produisent d'autant plus d'effets de réalité, qu'elles s'appuient sur de nombreuses composantes concrètes, jusqu'alors mobilisées de manière isolée au sein de micro-espaces d'héritage historico-ethnographique.

Alors que le territoire reste une circonscription abstraite en termes de matérialisation dans l'espace – tantôt formule d'aménageurs et de gestionnaires publics, tantôt d'érudits – un tel

---

<sup>974</sup> François Jean-Desthieux, « [réponse à l']Enquête sur l'esprit méditerranéen », *Mediterranea*, 5, mai 1927, p.232.

<sup>975</sup> Cf. Georges Avril, « Observations sur les lotissements », *Mediterranea*, 8-9, août-septembre 1927, p.61-71 ; « Le paysage de Nice », art.cité.

<sup>976</sup> Pierre Le Maçon, « Le Mas de la Croix-des-Gardes », *Mediterranea*, 1, janvier 1927, p.18.

<sup>977</sup> Emile Ripert, « [réponse à l']Enquête sur l'esprit méditerranéen », *Mediterranea*, 5, mai 1927, p.235.



périmètre régional relève d'une autre approche, celle du sensible, en vertu de métaphores qu'on ne peut décrypter qu'en se remémorant, en la constituant en vertu de ce qu'on en voit, en ressent, en rêve, et notamment en fonction de certains composants symboliques qui peuvent être étendus, généralisés à toute une contrée : pour la Méditerranée le soleil, la lumière, l'interface, l'olivier, le panthéisme...

Loin de l'universalité qui serait induite par une Méditerranée « ouverte », « matrice » de civilisation, l'espace ainsi célébré éprouve, certes, des influences diverses, mais n'en demeure pas moins strictement circonscrit à travers un ensemble d'attributs précis, que structurent les vignettes-pivots, et au travers de la notion d'harmonie chromatique.

L'enchantement va encore plus loin, puisqu'il s'agit de considérer que ces éléments anodins, courants, familiers, ces vignettes qui expriment l'espace, révèlent une identité profonde qui ne peut être élucidée qu'à partir des réalités parcellaires qu'elles relaient. Tout reste en fait à interpréter poétiquement, selon sa liberté d'interpréter, selon son parcours initiatique. « L'empreinte hellénique [est] si profonde, elle [a] trouvé dans le pays et dans les habitants un terrain tellement propice, qu'elle a résisté aux invasions des Sarrasins, qu'elle a survécu à l'annexion à la Provence d'abord, à la France ensuite, et qu'aujourd'hui encore, après tant d'années, Arles évoque plus que celui de Rome, le souvenir de l'Attique et de l'Athènes de Périclès ».

La filiation de la tradition provençale, non plus avec un passé comtal, ni latin, mais avec l'espace méditerranéen englobant au premier chef la civilisation grecque, mais aussi phénicienne, mycénienne, voire égyptienne, manifeste aussi une volonté de sortir des modèles culturels dans laquelle se cantonne jusqu'alors une certaine célébration provinciale : la tradition a trop longtemps bridé et enclavé l'inspiration profonde des espaces, comme l'exprime Georges Avril en 1929 : « On sait que ses limites sont imprécises et même controuvées – et que son influence réelle s'est étendue beaucoup plus loin que les plus favorables frontières géographiques qu'on consent à lui reconnaître »<sup>978</sup> ; or le goût et le sens esthétique qui s'est manifesté à la fois « soit par l'intermédiaire de ses fils légitimes soit par celui de ses enfants d'adoption dont l'amour et l'enthousiasme ne sont pas moins émouvants »<sup>979</sup>.

L'espace méditerranéen apparaît ainsi, à distance du modèle classique à base historico-ethnographique, comme un concept nouveau privilégiant des notions de durées, de vitalités, de potentialités, de régénérations, de renouvellements et d'innovations relevés régulièrement dans cet

---

<sup>978</sup> Georges Avril, « L'art provençal. Introduction », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.118.

<sup>979</sup> *Ibid.*

ensemble, et au sujet duquel Paul Valéry quelques années plus tard s'émerveille encore : « Jamais et nulle part dans une aire aussi restreinte et dans un intervalle de temps si bref, une telle fermentation des esprits, une telle production de richesses, n'ont pu être observées »<sup>980</sup>. Et si un tel caractère n'est pas d'emblée visible partout sur le périmètre retenu, partout il le demeure en puissance, comme en témoigne la synthèse que manifeste le site des Alyscamps d'Arles, soulignée par Armand Dauphin : « Aux sépultures païennes vinrent se mêler, dès le Ier siècle, des sépultures chrétiennes. Des chapelles, des églises s'élevèrent parmi les tombeaux (...). La légende de quelques sépultures célèbres, mais non démontrées, par exemple celles de Roland, de Turpin et des douze pairs de Charlemagne, en a accrue encore la vogue. De grands personnages tinrent à l'honneur d'y être ensevelis (...) Ce qui reste aujourd'hui des Alyscamps ne peut donc donner qu'une faible idée de ce qu'ils furent »<sup>981</sup>.

Une telle succession problématique peut également servir dans l'interprétation et la justification de l'espace à déterminer : « Le rôle traditionnel de l'Occitanie en France serait (comme en Italie, la Sicile) de devenir un lieu d'échange entre Orient et Occident. C'est par le circuit de l'Afrique et de l'Espagne que longtemps l'Asie a abordé en terre d'Oc. Marseille accueille l'hellénisme et la romanité ; le pays narbonnais les accueille aussi, mais les mélange à tous les autres esprits de la Méditerranée : hébraïsme, islamisme et espagnolisme. Le véritable esprit occitan est donc avant tout un esprit méditerranéen, mais dans l'acceptation la plus large. Il est en contact avec tous les éléments orientaux de la Méditerranée et non pas seulement avec le double élément grec et latin. (...) Terre d'accueil, l'Occitanie est tout naturellement terre de filtrage »<sup>982</sup>.

Dès lors qu'un tel pivot interprétatif est posé, une ré-articulation d'autres vignettes disponibles en conséquence devient possible ; leur réinterprétation également, en vue de percevoir et d'élucider les résurgences spontanées et provocatrices : les *princesses endormies*, ou selon l'expression de Ripert à propos de la Corse, les « refuges de poésie »<sup>983</sup>, leur charme profond et mystérieux. Ainsi pour la Bretagne, cette même notion d'embarcadère offert vers un ailleurs : « Quelles ressources elle apporte à qui sait l'entendre ! Car c'est de la nappe profonde que montent et fluent sous le branchage ces fontaines éternellement fraîches. Par sa position à l'extrémité du monde, aux bords du monde, aux bords où le soleil meurt, par ce je ne sais quoi de doucement funéraire et de déjà entré dans l'au-delà qu'il y a en elle, il s'est trouvé que la Bretagne était, de toutes les terres, la terre la plus favorable à l'épanouissement d'une certaine forme de songes. Indigènes ou importés, tous les mythes de ce genre fleurissent ici dans des conditions de recueillement, de pénombre, de semi-

---

<sup>980</sup> Paul Valéry, « Inspirations méditerranéennes », 1933, cité dans Françoise Graziani, « Comprendre l'esprit méditerranéen avec Paul Valéry », *Strade*, 23, 2015, p.69, note 3.

<sup>981</sup> Armand Dauphin, « Les Alyscamps d'Arles-en-Provence », *En Provence*, 1/4, août 1923, p.88.

<sup>982</sup> Benjamin Crémieux, « Vues hérétiques sur l'Occitanie », *Les feuillets occitans*, 2/4, juillet-août 1927, p.110-111

<sup>983</sup> Emile Ripert, « Conférence : la Corse, refuge de poésie », *U lariciu*, 4, 2<sup>e</sup> trimestre 1927, p.4-6.

irréalité, qu'ils ne rencontreraient point ailleurs. C'est comme si, des fonds de l'Occulte, quelque Gulf-Stream spirituel avait détaché de notre Cornouaille sa branche la plus enveloppante : la pauvre Bretagne, sur son roc de misère, en a été transformée ; nul pays n'a cette expression de grâce mélancolique, cet air à la fois lointain, secret et tendre. L'homme n'y vaut peut-être pas mieux que dans les contrées voisines ; il s'y révèle même pire bien souvent (Komor, le Clerc de Rohan), mais à coup sûr, il se révèle *autre* par le tour de son imagination, sa pensée continument et naturellement orientée vers le mystère. Ce que Sainte-Beuve disait de M. Hamon (qui devait être Breton, d'ailleurs), qu'il avait 'le sens des emblèmes' et qu'il 'marchait dans le monde comme dans une forêt enchantée où chaque objet qu'on rencontre cache une merveille', on pourrait le dire de la plupart des Bretons un peu représentatifs, d'un Merlin, d'un Eon de l'Etoile, d'un Nicolazic, d'un Salaün l'Innocent : l'univers visible n'est pour eux qu'un système de symboles ; autrement dit, il n'y a de réel que ce qu'on ne voit pas »<sup>984</sup>.

#### d. Trans-régionalités

Cet usage sous-tend une autonomie réciproque des vignettes, et leur capacité à interagir et à se reconfigurer les unes par rapport aux autres en fonction du cadre retenu, de l'axe d'interprétation, du pivot choisi, générateur d'un travail d'élucidation affiché par la petite revue, comme dans *La vie alpine*, sous la plume de son fondateur, Georges Blanchon : « Ajoutons à cela un trait dominant : la montagne. (...) De la montagne se dégage un sentiment de force et de pureté. Que ce sentiment soit exprimé dans les pages de *La vie alpine*, c'est notre ambition »<sup>985</sup>. Un espace transrégional et même transnational par conséquent devient possible, un espace problématique établi sur une autre échelle, affranchi des périmètres historiques, politiques, mais posé sur un fondement viable, capable de structurer l'espace, par rapport auquel, comme le souligne Georges Avril<sup>986</sup> – en termes de ton, de lumière, de climat, et plus globalement de pratique civilisationnelle – il ne heurte pas les « lignes générales du décor naturel »<sup>987</sup>, ce qui donne à cette démarche une ambition de reconstruction du monde en dehors des contraintes d'ordre cognitif, académique, historique, communautaire même, qui menacent d'orienter cette vision en idéologie<sup>988</sup>.

« Il existe, selon moi, un miracle occitan. L'Occitanie est le seul pays de « marche » qui ignore la peur. Que ce soit la civilisation phénicienne, hellénique ou romaine, que ce soit plus tard la civilisation chrétienne, juive, arabe ou espagnole, l'Occitanie leur ouvre tranquillement

---

<sup>984</sup> Charles Le Goffic, « Introduction aux légendes traditionnelles de la Bretagne », *La Bretagne touristique*, 7/78, 15 septembre 1928, p.198.

<sup>985</sup> Georges Blanchon, « Déclaration », *La vie alpine*, 1, 5 décembre 1927, p.1.

<sup>986</sup> Cf. Georges Avril, « Le paysage de Nice », art.cité, p.89-103.

<sup>987</sup> Pierre Le Maçon, « Le Mas de la Croix-des-Gardes », *Mediterranea*, 1, janvier 1927, p.18.

<sup>988</sup> Denis-Constant Martin, « Le choix d'identité », art.cité, p.590.

ses portes, s'en imprègne, les absorbe en les filtrants. Tous les courants qui ont sillonné la méditerranée, elle les a accueillis jadis l'un après l'autre »<sup>989</sup>.

« La latinisation d'un pays n'est pas due seulement aux soldats de Rome et à ses consuls : elle est, en grande partie, j'écrirais volontiers en majeure partie, l'œuvre du climat, si l'on doit croire qu'une certaine latitude, un climat tempéré, sont des conditions requises pour fixer le germe romain ; autrement, et à vouloir fonder la latinité sur la seule légion romaine, les Grecs, les peuples de l'Asie Mineure, les Egyptiens, les Berbères de l'Afrique du Nord, ne seraient-ils pas devenus latins ? A cet égard, il me sera sans doute permis de répéter ici ce que l'on a dit déjà tant de fois des affinités de la terre provençale et de la terre toscane, et, plus particulièrement, de la campagne aixoise et de la campagne florentine. (...) De même que la douleur engendre une poésie plus profonde, et que l'aridité de l'expression recouvre parfois une pensée plus suggestive, de même cette campagne déserte exhale un parfum plus secret – de ces roches désolées il monte une fine odeur de thym et de lavande, – et les collines grisâtres et ternes qui bornent le paysage s'irisent, au couchant, de teintes plus féériques »<sup>990</sup>.

Comme l'espace maritime célébré dans *Mediterranea*, l'arc alpin évoqué dans *La vie alpine*, l'Occitanie élaborée dans *Les feuillets occitans*, mais aussi l'univers celtique relayé dans *Le réveil breton*, voire l'espace franco-gaulois – pour ne savoir l'évoquer autrement – invoqué dans les écrits d'un Henri Pourrat, répondent à cette même cohérence à paramétrer un périmètre régional au-delà des prismes conventionnels.

« Des dispositions de plus en plus vastes, d'une géométrie plus audacieuse, jusqu'à s'abriter dans la soumission d'une topographie grandiose, plein d'accidents, de ravins, de rochers, indociles à toute discipline, et aboutissant enfin à un promontoire où les dernières chaînes des Alpes plongent dans un horizon infini. Là, l'homme n'est plus le maître. Il se soumet à cette majesté panoramique.

Que serait sa géométrie, ses petites fabriques, dans cette ordonnance de Cyclope ? Alors, l'homme se fait modeste, il ne veut plus, dans un puéril dessein, soumettre la Nature. Il se subordonne à elle, et c'est à peine s'il peut encore terminer le concert de ses architectures, en rendant accessible les flancs de ces rochers, en posant religieusement quelque autel à un dieu antique, fêtant Neptune, Pan et Dionysos. (...)

---

<sup>989</sup> Benjamin Crémieux, « Vues hérétiques sur l'Occitanie », art.cité, p.110.

<sup>990</sup> Maurice Mignon, « La Provence, centre d'italianisme », *Le feu*, 20/2, 15 janvier 1926, p.3.

Pour que ce coin unique en France – un des plus beaux de notre planète, par la pénétration de sa culture humaine – puisse la supporter, il a fallu se poser, dès le premier coup de pioche, en état de dévotion envers elle et non pas en état de conquérant. Nulle autorité, nulle violence, n’eussent pu avoir raison d’elle. Il a fallu l’aimer d’abord, pour lui rendre hommage. Alors seulement on pouvait créer les cadres par lesquels le charme exceptionnel de cette Nature se trouvait souligné, des miroirs qui pouvaient la flatter, édifier des plans favorables, des stations où l’on pouvait se fondre en elle, des reposoirs où l’on pouvait le mieux la célébrer (...) remplacer la science par l’instinct »<sup>991</sup>.

C’est donc un périmètre qui relève directement des sens, du contact immédiat, sans exclusive à une appartenance sociale, à une connaissance érudite : « Que la grande tradition d’imagination nous ramène la liberté. Qu’elle nous introduise hardiment dans le pays de la vision et du songe, où nous entendrons la grande leçon d’un art héroïque, tout concentration et fiction. C’est dans ce pays que, retrouvant ce qui est le plus ancien dans les cœurs, nous découvrirons le mieux les ressources singulières, mais d’intérêt véritable, les esprits, les puissances peut-être encore sans nom, qui pourraient être notre valable conquête »<sup>992</sup>.

#### e. Monde réel, monde occulte

De ce point de vue l’évocation par un Georges Avril dans *Mediterranea*<sup>993</sup> du monde primordial, d’un Eden, sonne comme un appel à faire table rase de tout un ensemble de références, témoigne du déclin d’un modèle patrimonial basé sur la connaissance et la mémoire. De même, en marge d’une célébration traditionnelle de la pratique linguistique et d’un modèle historique antagoniste dans le Midi, l’un des pivots de l’espace adopté par *Les feuillets occitans* se porte sur un autre type de substrat culturel : la gastronomie, et non pas sur un plat emblématique mais sur un élément, là encore, anodin et surtout syncrétique : l’usage de l’ail et de la truffe<sup>994</sup>.

Ces figures, relai d’une célébration dés-historicisée, d’un « état bienheureux et mythique de communautés à peine effleurées par l’industrialisation »<sup>995</sup>, constituent en même temps le matériau idéal d’une exaltation de la proximité avec les forces de la nature, de liens qui se nouent avec le

---

<sup>991</sup> Ferdinand Bac, « Les Colombières », art.cité, p.65-69.

<sup>992</sup> Henri Pourrat, « Sous la même lune », *La vie en Alsace*, 1925, p.131.

<sup>993</sup> Georges Avril, « Le paysage de Nice », art.cité, p.89.

<sup>994</sup> Le n°3 de la dernière série des *Feuillets occitans* est consacré en 1927 à la gastronomie méridionale, comprenant notamment des articles sur l’ail, par Auguste Fourest, la truffe, par Pierre et Alida Calel, le cassoulet par Prosper Montagné, la bouillabaisse, par Pierre Jalabert.

<sup>995</sup> Anne-Marie Thiesse, *Ils apprenaient la France*, op.cit., p.6.

cosmique, l'animal, le végétal et l'humain<sup>996</sup>. En somme, les éléments d'« une apologie de la terre et de l'enracinement qui n'a rien à envier à Barrès »<sup>997</sup>. Il s'agit de se réapproprier un substrat que Georges Avril indique comme l'« unité première et profonde » qui se cache sous la variété apparente des peuples<sup>998</sup>, et vis-à-vis duquel certaines sciences comme l'architecture, l'archéologie – mais aussi toutes les formes d'exploitation du sol, y compris l'art paysager – sont invoqués en fonction de leur porosité, de leur proximité avec les quatre éléments et les cinq sens. Cet amalgame permet de remarquer une structuration des vignettes-pivots, choisis fréquemment hors du temps et de l'espace : « Des hellènes qui ont civilisé cette lumineuse terre des Gaules, les Provençaux ont gardé le génie de l'assimilation ; des Romains ils ont encore l'aptitude à l'éclectisme que favorise la doublement triple diversité des climats rhodaniens, alpestre et maritime, l'attachement au foyer, la joie de vivre et le goût des belles aventures. (...) Or, cette beauté, cette joie, cette diversité sont toutes dans la cuisine provençale, cuisine simple et parfois savante, où les facultés imaginatives de la race apparaissent à chaque mets, où le sens de l'assimilation tire le meilleur parti des produits du sol et des autres cuisines de provinces proches ou du lointain Orient, où ces qualités marient le plus heureusement du monde les lois tyranniques de la tradition aux lois inéluctables de l'évolution, gardant ainsi, jusque dans le matérialisme des choses de la Table, le divin, l'harmonieux, le fantaisiste idéalisme qui est le signe de la race joyeuse, – de notre race provençale. »<sup>999</sup>

Amalgamées, recomposées dans une même narration, un même ensemble éditorial, ces figures tendent vers la perception d'une « réalité seconde »<sup>1000</sup> en dépit de leur référence à des ensembles culturellement disparates mais en revanche susceptibles de relever d'une unité encore invisible, d'apparaître comme les avatars épars d'une même réalité cachée ou perdue, et dont les vignettes-pivots forment le jalonnement.

Dans ce contexte le panthéisme exprime notoirement cette attention aux éléments sous-jacents ou peu explicites de l'espace ; il manifeste ainsi la soumission de cette attention aux résurgences, aux points de vue, à une nature avant tout approchée par révélation, et qui par conséquent suppose une initiation. Les évocations de dieux vagabonds comme Pan, ou encore celles de l'Odyssée, génèrent l'idée d'une Méditerranée comme continent renversé, comme espace vierge, inconnu, propice à l'évasion, et ses rivages comme autant d'embarcadères, de seuils de cet

---

<sup>996</sup> Alain Corbin, « Paris-province », art.cité, p.2877.

<sup>997</sup> Gérard Noiriel, *Population, immigration et identité nationale en France, XIXe-XXe siècle*, (1992), cité dans Ronald Hubscher, Ronald, 1999, « Historiens, géographes et paysans », *Ruralia* [en ligne], 4, 1999, § 22. Disponible sur <http://www.revues.org>

<sup>998</sup> Georges Avril, « [éditorial] », *Mediterranea*, 1, janvier 1927, p.3.

<sup>999</sup> Austin de Croze, « La gastronomie provençale », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.175.

<sup>1000</sup> Camille Mauclair, « La mission de la critique nouvelle », art.cité, p.24.

univers complexe, considéré comme hors de portée sinon à partir de fragments, d'avatars dont la compréhension, la cohérence restent fragile, que seule l'harmonie esthétique permet d'établir en attendant une révélation plus nette. Ainsi pour Louis Sendra, l'Algérie est le « seuil de cette Afrique mystérieuse »<sup>1001</sup>, est « l'écrin où dorment les survivances millénaires de vieilles civilisations disparues ».

L'espace célébré n'est plus seulement un anti-quotidien, mais aussi un périmètre neuf, hors-cadre, « s'arrachant aux séductions cataloguées », détenteur d'un « charme » qu'il s'agit d'élucider, de domestiquer, dont les poètes, les artistes constituent les premiers initiés et les passeurs d'une interface symbolique : « Le matin au lever du soleil quand la ville et les environs dorment encore et que seule la huppe familière sautille dans les allées solitaires ; ou au crépuscule quand tous les bruits se sont tus et qu'on entend tinter au loin les cloches grêles des églises d'Arles, dont le son toujours triste, même aux jours de fêtes carillonnées, donne le spleen ; surtout par un beau soir d'automne, quand le feuillage jauni des hauts peupliers fait à l'avenue un moelleux tapis aux teintes d'or ; ou mieux encore la nuit au clair de lune, quand les roulades du rossignol se mêlent étrangement aux miaulement du chat-huant ou au hullement de la chouette, alors les Alyscamps sont pleins de poésie et de beauté. Les félibres, amoureux du beau, ne l'ignorent pas, et bien des fois ils ont tenu, sous les murs de Notre-Dame-de-Grâce des félibrées nocturnes... »<sup>1002</sup>.

Par manque de connaissance suffisante des vrais soubassements de l'espace, les manifestations de cette identité profonde peuvent même prendre un caractère inattendu, impromptu, surgir de manière inopinée, sembler incontrôlable. C'est une instabilité souterraine qui peut être investie par l'allégorique, le symbolique, l'occultisme, formes dans lesquelles les écrivains de l'entre-deux-guerres se sont illustrées. « La Provence d'un Jean Giono, d'un Henri Bosco n'est pas un 'document'. [...] Aucune définition, aucune description ne parvient à enclorre le cadre narratif. Tout y est passage, sens multiples, levée de mots vers d'autres sens. Comme une géologie spirituelle inachevée »<sup>1003</sup>.

« Voyant s'ériger sous mes yeux, surgissant sous mes pas, ces fresques naturelles du poème, ces abîmes et ces rochers du Cyclope qui se creusaient au bord du plus beau rivage, je sentais les grands horizons d'Homère en marche autour de moi. Tout ce qui m'en était familier venait à ma rencontre dans le paysage même qui m'entourait et qui se trouvait être si

---

<sup>1001</sup> Louis Sendra, « L'Algérie », *Mediterranea*, 4, avril 1927, p.220.

<sup>1002</sup> Armand Dauphin, « Les Alyscamps... », art.cité, p.90.

<sup>1003</sup> Thierry Fabre, « Les territoires de l'appartenance Provence-Méditerranée », *La pensée de midi*, 1, 2000, p.9.

prodigieusement épique. Ce caractère marquait de son sceau d'airain la côte entière et lui donnait comme la noblesse d'un berceau de héros »<sup>1004</sup>.

Toutefois au-delà de cet exemple régional, la notion d'altérité et de monde inconnu est constitutive de la notion d'espace patrimonial dans son ensemble, telle qu'elle se présente dans l'entre-deux-guerres dans la petite revue ; elle relève du jeu conscient à s'évader des éléments du présent, à théâtraliser lucidement un patrimoine commun jouxtant au mythologique. Autre théâtralisation lucide, autre exploitation consciente : Le Goffic comme Le Braz, dans *La Bretagne touristique*, considèrent le corpus des légendes bretonnes comme invitation avant tout à voir « au-delà », à partir d'une convention tacitement conclue entre auteurs et lecteurs, agréée intentionnellement, d'une mise en regard du monde réel avec son double là encore à des fins d'élucidation, d'explicitation. Déjà dans *Le Bouvais-Jan* se trouvent exploitées plusieurs références à la thématique des espaces engloutis parmi les éléments structurant l'espace, par exemple l'antique forêt de Scissy, incluant les îles Chausey, le mont Dol et Granville, disparue lors de la marée d'équinoxe de mars 709, civilisation évanouie dont le Mont-Saint-Michel est vu à la fois comme mausolée et comme bois sacré<sup>1005</sup>.

De même, la querelle sur l'emplacement d'Alesia donne l'occasion à un collaborateur de *La Bourgogne d'or*, ancien professeur au Lycée de Mâcon et partisan de la localisation à Aluze en Saône-et-Loire<sup>1006</sup>, d'exprimer une vision organique de la région, de la côte chalonnaise et du pays éduen en particulier, comme le centre de l'« arête médiane » parcourant la Gaule depuis le Palatinat jusqu'aux Corbières, et la divisant en deux versants. « Voilà l'Ararat de la Gaule, voilà le pilier central du majestueux édifice ». Et plus loin : « Chagny gardait et garde encore le seuil de l'auguste vallée ; ce rôle nous rend l'aimable bourgade encore plus chère et sa Dheune lui semblera à elle-même plus belle quand elle osera croire que sa Dheune baigne la base du mont qui portait Alesia »<sup>1007</sup>. Au-delà de la controverse sur cette localisation, l'image de sanctuaire national, d'un nombril de la France, à la fois géographique et historique se prolonge. Gustave Gasser reprend dans la même revue, pour le secteur de Santenay et Chagny et en particulier le plateau d'Arnay-le-Duc voisin, l'image forgée par Hanotiaux dans son *Energie française* de « Saint-Gothard français », c'est-à-dire de « point

---

<sup>1004</sup> Ferdinand Bac, « Les Colombières », art.cité, p.68.

<sup>1005</sup> Autre forêt engloutie évoquée dans *Le Bouvais-Jan* : le marais des Veys et du Cotentin, où apparaît l'idée d'immersion, d'insularité, qui permet de décentrer l'évocation du Cotentin, comme « presque île boisée et marécageuse », et la ville qui s'y trouve, dans une « situation pittoresque et assez étrange », de « ville morte. C'est à ce caractère mélancolique de ville morte qu'elle doit son charme », cf. Emile Enault, « Valognes », *Le Bouvais-Jan*, 1/16, août 1897, p.248.

<sup>1006</sup> Etienne Bonneau, auteur sur le sujet d'une monographie parue dans *Le progrès de Saône-et-Loire*, puis éditée en volume sous le titre *Siège d'Aluze par Jules César*, Chalon-sur-Saône, Impr. générale et administrative, 1907, 121 pages.

<sup>1007</sup> Etienne Bonneau, « L'acropole des Gaules », *La Bourgogne d'or*, 64, février 1909, p.3.



orographique d'où les eaux coulent dans trois directions différentes et opposées »<sup>1008</sup>, c'est-à-dire la Manche, l'Océan et la Méditerranée.

De même, dans *Les feuillets occitans*, Litré revient sur le mythe du continent disparu en tant que chaînon manquant d'une élucidation en cours du patrimoine occitan :

« La mer rapproche tôt ou tard les populations qui vivent sur ses bords. C'est un truisme que la Méditerranée, qui borne au sud-est notre pays, a été le véhicule de la civilisation. Sachons donc quelles races ont fréquenté cette mer et tout d'abord ce qu'elle était aux diverses époques. (...) »

A l'emplacement de la mer Tyrrhénienne existe une Tyrrhénie, c'est-à-dire une terre joignant Corse et Sardaigne à l'Italie actuelle ; la déchirure entre les deux Sicile n'existe pas ; et les terres se prolongent au Sud, englobant Malte, la Tunisie et les îles littorales jusqu'au milieu de la Syrte.

Le mouvement orogénique, qui a déterminé l'effondrement tyrrhénien, a donné à la mer tyrrhénienne de grandes profondeurs, allant jusqu'à 3 782 mètres, tandis que les fonds ordinaires du bassin occidental sont de 2 000. Par contre, l'ancien pont Italo-Africain subsiste sous l'eau à faible profondeur atteignant au plus 400 mètres.

Tyrrhénie, Sicile et Afrique (ce nom désignant proprement pour les Anciens la Tunisie), quand elles étaient toutes exondées et contiguës, ont constitué l'heureux domaine de Saturne et de Rhée, chanté par les poètes. Le mouvement orogénique qui les a disloquées ne s'est produit qu'assez tard dans le quaternaire. Certains indices permettent de le fixer à cinq mille ans avant nous. Auparavant, nous n'avons eu, pour co-riverains que des Hispaniques, des Tyrrhéniens et des Berbères.

Mais, jusqu'à cette époque, une communication par terre a existé entre l'Occident européen et la Libye et, par suite avec l'Égypte. Vers la fin du IV<sup>e</sup> millénaire (A.C.) l'effondrement s'est produit.

Mais on connaissait déjà, en Occident, une pratique de navigation par cabotage, à l'aide de bateaux utriculaire. La communication quelques temps interrompue, a pu être bientôt

---

<sup>1008</sup> Gustave Gasser, « Notre Saint-Gotthard », *La Bourgogne d'or*, 120, octobre 1913, p.1.

rétablie par ce moyen, de la Sicile à l'île Pantellaria, qui est en vue, et de celle-ci à la côte Tunisienne, suivie jusqu'à la Syrte, où l'on rejoignait l'ancienne piste »<sup>1009</sup>.

#### f. Demeurer sur une vision discontinue et flottante

Telle qu'elle vient d'être exposée, et même si la cohérence profonde de l'espace est par ailleurs rappelée, l'approche prospective, exploratoire du périmètre régional, son élucidation progressive, donnent dans les petites revues une apparence discontinue, une vision moins intégrée de leurs éléments, qui apparaissent par conséquent par flashes, par focus successifs, par une accumulation de points de vue, de scènes de genre, de portraits, comme au sein d'un recueil en cours de constitution, et dont une récapitulation plus aboutie reste dans l'immédiat hors de portée.

Les vignettes présentent donc une autonomie les unes par rapport aux autres, mais c'est en fonction de cette « sorte d'ingénierie culturelle plus ou moins consciente d'elle-même »<sup>1010</sup>, et pour laquelle la petite revue de patrimoine constitue un espace de modélisation, qu'un ensemble régional peut apparaître, à travers une lecture en continu, par l'amalgame qu'à la longue ses contenus constituent. L'émergence progressive de l'identité complexe de l'espace dépend de ce que la petite revue aura su prolonger, décliner à travers de multiples vignettes : végétation, altérité, lumière, mais aussi échanges, interface, évasion ; ce qu'exprime ce passage de *Mediterranea* :

« C'est seulement ainsi qu'on peut conquérir, d'un coup et sans la gagner par la réflexion, l'étude et le jugement, la révélation du secret émouvant de ce territoire.

Entre l'observateur et le spectacle – la mer, son désert, bleu.

Pas de premiers plans que se plaît à ronger la lumière, amusant le regard et le détournant d'elle. Seulement une grande valeur bleue qui va, forçant, vers le rivage. Là, des taches légères qui sont, roses, des rochers ; roses encore, mais plus claires, des maisons ; sombres – vertes peut-être ? – des arbres des buissons, des jardins. Au-dessus s'élèvent les molles ondulations des collines boisées dans la souple arabesque que mouvemente le tableau, dont la couleur sévère exalte le bleu du ciel tendre, le bleu de la mer amoureuse. Plus haut, les grandes plaques ocrées des pentes pierreuses, des garrigues pré-alpestres et que le soleil levant, commençant la féerie, revêt d'ors somptueux. Les bouquets des pins, dont s'ornent çà et là ces

---

<sup>1009</sup> E. Littré, « La race occitane », *Les feuillets occitans*, 2/5, sept-nov.1927, p.141.

<sup>1010</sup> Dominique Poulot, « Patrimoine et esthétiques du territoire », *Espaces et sociétés*, 69, 1992, p.31-32.

pentent orgueilleuses de leur nudité pétrée, laissent chanter le vert chaud de leur feuillage, et vertes sont les touffes de genêts, et verts les bouquets de caroubiers.

Peu à peu, dans l'éloignement, la palette s'éclaire et se colore.

Alors intervient le chœur altier des monts, vêtus, selon les ombres et selon les neiges, de pourpre, d'outremer, d'or et d'argent – ce velours ou d'orfroi. Cependant que cette lointaine et riche couleur emplit le spectateur d'une joie sensorielle et plénière, le redressement et, tout    tour, l'abandon, la rigidité et la souplesse des lignes enchantent sa raison par l'harmonie et l'indicible pureté de leur ordonnance.

C'est ainsi, idéalement suspendu entre le double azur du ciel et de la mer, que le pays de Nice livre au pérégrin le secret majestueux et charmant de son dessin et de sa couleur, le renversement singulier de sa perspective aérienne qui apparaît alors sans ambiguïté. Car il faut des yeux exercés et délicats pour « distinguer les nuances sombres ou bleues de l'Océan d'Homère » et juger l'infinie subtilité des tons glauques ou violacés qui font s'approcher ou fuir, en molles et longues ondes, les vagues si souvent assoupies de la Méditerranée féline.

Tel est l'éblouissement »<sup>1011</sup>.

## CONCLUSION DU CHAPITRE DIX

La disparité formelle des contenus n'occulte pas le fil conducteur suivi dans la petite revue de patrimoine, constituant un périmètre régional, ou plus précisément une unité spatialisée définie, non pas sur la base d'un périmètre objectif, mais en fonction d'une carte du Tendre. Sur cette carte du Tendre s'échelonnent une sélection de composants : pratiques populaires, personnages illustres,   v  nements, contes, quotidiennet  s, échanges, paysages, qui constituent les facettes du patrimoine régional, que des textes sous forme d'étude ou d'évocations libres, que de l'iconographie parcourent en tous sens comme des jalonnements.

Ce type de présentation opéré dans la petite revue se conçoit dans un processus de construction symbolique qui agit par amalgame, déportement, enchaînement et... inachèvement dans la restitution de ses sujets. Sa médiation est véhiculée à travers un regard omniscient, mêlant    égalité exactitude et subjectivité. Un jeu de contrastes et d'analogies, de

---

<sup>1011</sup> Georges Avril, « Le paysage de Nice », art.cité, p.91.

ruptures et de ressemblances, permet une jonction entre les emblèmes retenus et la propre réceptivité du lecteur ; il entraîne son appréhension à la fois sur des bases informatives et émotionnelles. C'est dans la porosité formelle que produit ce jeu d'écriture, hors des modes d'expression conventionnel, que réside la principale originalité de la petite revue et sa force d'évocation. Elle suscite un effet d'identification et d'évasion au cœur du quotidien, de l'anodin, et fonde par-là la redéfinition symbolique de l'espace. Cette redéfinition se conçoit dans la mesure où ce n'est plus seulement la seule réalité physique, géologique, ou historique d'une région, mais aussi les échos intuitifs, intimes, presque inconscients, qu'ils soient individuels ou collectifs, qui la transfigurent, et qui en font dès lors un lieu d'être autrement, dont les composants usuels ou courants, sont transmutés, et en même temps font évoluer la notion de patrimoine elle-même, dans la mesure où son caractère de patrimonialité ne se porte plus sur sa propre qualité mais sur ce qu'il est susceptible de révéler à travers lui.

Le stéréotype est un élément-relai essentiel d'un tel espace ; il sert de grille de lecture, absolument sur le même plan que la chronologie dans le modèle historique par ailleurs exploité sur le plan national, et dont l'activation permet elle aussi une élucidation mentale, autrement dit de parcourir, d'embrasser, non plus une durée par-delà la mémoire, mais cette carte du Tendre qui permet artificiellement la restitution d'un ensemble que l'œil ne saurait embrasser. Le stéréotype relève aussi dans ce contexte d'une même tentative d'interprétation pour définir l'espace que l'analyse géomorphologique ou les relevés de flux économiques ou migratoires ; par conséquent il ne sert pas seulement d'emblème mais aussi de clef de compréhension, d'axe d'élucidation.

Mais au-delà de l'emploi de ces divers procédés, ce sont les amalgames qui en sont produits au sein d'un même espace qui font sens. A l'instar des modes d'expression, les thématiques ne sont pas abordées dans la petite revue pour elles-mêmes mais servent de vecteurs d'une réalité plus globale, d'une identité plus profonde qui les dépasse.

L'hétérogénéité des propos et la mixité des formes d'écriture introduisent conjointement un double regard sur l'espace, laissant place à des marques d'évasion, d'enchantement au cœur même du périmètre familial, à mettre sous le même regard un ici et un ailleurs, une réalité et une intuition, l'effet de profusion et de diversité au sein des espaces, et par là à reconformer la notion de patrimoine local à partir des proximités, des porosités.

Cette variété, cette pluralité, apparemment constituée au fil de l'eau, sert donc un mode de références convergentes, en vue d'une définition qui, de fait, demeure accumulative, donc ouverte,

inachevée, faute de vouloir en particulier circonscrire toute l'identité de l'espace, et en même temps de chercher à clore son interrogation en forgeant une définition problématique.

Par ailleurs, une telle confrontation maintenue ouverte permet de pousser plus loin la potentialité créative des revues en termes d'expressivité. Le lecteur se trouve lui-même amené à intervenir dans ce contraste ; par conséquent se trouve introduit dans la notion même de patrimoine le principe d'une géométrie variable déjà en grande partie induite par les différents niveaux et styles de contenus, à travers l'assemblage, le réassemblage de composants constituant isolément autant de facettes interchangeables, d'autant qu'elles sont reçues à partir d'autant d'individualités et d'espaces familiers, de souvenirs personnels, de mémoires familiales, que de lecteurs.

L'ensemble patrimonial constitué ne répondrait plus à une éventuelle entreprise d'inventaire en fonction d'une exhaustivité projetée, d'un état de fait, d'un déterminisme qu'il faudrait considérer et recevoir en bloc, mais relève d'une démarche plus dynamique, qui consiste à définir un espace en fonction d'une préoccupation portée par la communauté, voire par les individus eux-mêmes, dont l'épaisseur historique, folklorique, géographique, linguistique, artistique, et à y projeter un faisceau interprétatif qui ne prétend pas rendre compte de manière exhaustive de son périmètre. Un tel espace ainsi considéré ne relève pas non plus d'un pourtour absolument défini, mais d'une continuité de cohérences à partir de plusieurs emblèmes identifiés au départ comme pivots et dont l'homogénéité se déploie comme une élucidation par cercles successifs, au fil des publications de la revue. Un tel espace qui se dessine, il s'agit de se l'approprier, d'en éprouver la prégnance, éventuellement au-delà ce qu'on en voit sur le terrain ; ce que les éléments de patrimoine vont permettre, comme chemin d'accès porteur d'altérité et d'évasion, comme interface vers un univers double, alternatif, comme vecteur de ré-enchantement, selon des survivances, dont il convient de reconstituer les débris comme autant de réponses ou de recours possibles aux malaises et aux doutes contemporains.

Une telle élucidation problématique n'évalue pas son authenticité à partir de faits, d'analyses, mais en fonction de cette cohérence, et passant par une traduction visuelle et esthétique, autant que mémorielle, traduction essentielle faisant par-là basculer l'idée de patrimoine comme ferment d'une identité dynamique de moins en moins captive d'une implantation spatiale précise, mais aussi dépendant d'un registre fondamentalement électif. L'ambiguïté, l'hétérogénéité formelle, le mélange des genres, d'improvisation, de la petite revue de patrimoine trouvent leur sens ; des notions en apparence incompatibles, apparaissent ensemble, se

croisent, diversement réancrées en vue d'une composition, dans laquelle le jeu de références symboliques importe plus que l'évocation des lieux elle-même.

Dans une quête et une évocation continue, dans une glane symbolique et ouverte, c'est comme matériau préparatoire à une réalité sublimée qu'apparaît la petite revue de patrimoine, comme un regard circulaire, au fil de l'eau, selon ses propres opportunités, au sein d'un agglomérat en perpétuel accroissement, de plus en plus touffu, complexe, et dont les éléments, ne parvenant plus à apparaître simultanément, participant à une « fragmentation du regard »<sup>1012</sup>, reléguant le périmètre régional comme un plan large de moins en moins clairement défini, sinon par quelques mots-clefs. Le cadre spatial devient par-là un périmètre-support, non remis en question, espace « territoire éternellement stable privé des pulsations de ses sociétés et comme débarrassé du temps de l'histoire des hommes qui le peuplaient »<sup>1013</sup>.

Loin de modéliser une vision construite, une gratuité de ton est privilégiée dans la petite revue. A l'instar de la composition artistique, un jeu peut s'y engager entre références diverses pour une appropriation plurielle et polymorphe. Le patrimoine s'y transforme en espace d'échange et d'inventivité, et non plus seulement de connaissance et de restitution.

---

<sup>1012</sup> Cf. Judith Epstein, « Fragmentation du regard », *Annales de la recherche urbaine*, 18/1, 1983.

<sup>1013</sup> Laurent Le Gall, « Le temps recomposé... », art.cité, p.143-144.

## CONCLUSION GENERALE

« Réveiller l'idée qui sommeille, tel est le rôle du poète » (Léon Le Berre<sup>1014</sup>)

La petite revue de patrimoine manifeste une évolution et une transformation importantes de la manière dont les patrimoines régionaux sont appréhendés en France sous la III<sup>e</sup> République, et plus globalement de la manière dont les contemporains s'identifient à leur espace de référence, à un moment où la grande patrie connaît une phase cruciale d'unification. L'intérêt que représente un tel ensemble éditorial dans ce processus réside notamment dans sa capacité à demeurer au plus près des intuitions et des questionnements du moment par rapport à cet ajustement de la notion de patrimoine régional et d'identification aux espaces, durant la période comprise entre 1880 et 1930. C'est en particulier le cas dans la préoccupation de la diversité des auteurs de ces revues de maintenir l'expression de ce référencement de manière accessible et authentique, d'assumer en cela une « coordination didactique »<sup>1015</sup>. « Que l'on ne considère pas notre revue comme un objet de luxe, comme un 'bibelot' ! *Le Pays lorrain* n'est pas, dans notre esprit, destiné tout simplement à satisfaire une curiosité amusée. C'est une œuvre d'enseignement, d'éducation »<sup>1016</sup>.

Toutefois, une trop grande disparité de contenus ne permet pas à ce corpus d'être un appareil programmatique de la manière dont cette démarche culturelle se construit, mais il apparaît davantage comme l'un de ses marqueurs. A la différence notamment des revues provinciales de culture générale nées sous, ou avant, le Second Empire, et qui avaient pu s'adosser à une catégorie sociale déterminée, il est même probable que les contemporains n'aient pas été conscients de la spécificité de ce type de publication et de son apport par rapport à une certaine vision du patrimoine régional.

Face aux différentes tentatives contemporaines de monumentalisation littéraire ou de construction identitaire, la petite revue a constitué un espace éditorial original où différents éléments se sont retrouvés concentrés et mis en rapport. Mais de telles initiatives ouvertes n'ont finalement représenté que peu de poids, et leur portée n'a pas été à la hauteur de la maturation dont elles ont été les témoins ; elles supposait une certaine réception de la part de contemporains, et aussi une capacité prolongée d'inventivité, de production, qui n'a pas eu lieu. Ainsi l'ensemble

---

<sup>1014</sup> Léon Le Berre « Le florilège », *Le réveil breton*, 2/12, avril-juin 1926, p.16.

<sup>1015</sup> Georges Avril, « L'art provençal. Introduction », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.118.

<sup>1016</sup> Encart au *Pays lorrain*, année 1933, n.p.

n'a été perçu que comme un média parmi d'autres, tout au plus un organe de divertissement émanant d'un secteur qui est celui d'une « production à grande diffusion et de faible statut »<sup>1017</sup>, à distance d'un lectorat chevronné ou scientifique.

Au-delà de cette carence de réceptivité, c'est toutefois une conjoncture difficile, à la fois sur le plan éditorial et économique, qui entraîne dès la fin des années 1920 le coup d'arrêt de l'expérience de la petite revue de patrimoine.

Cette conjoncture se manifeste en premier lieu par un manque de renouvellement des contenus et un épuisement d'une expression culturelle fédérée autour des territoires. Les petites revues, comme l'ensemble des publications régionalistes classiques, étaient avant la Grande Guerre en mesure d'amalgamer une certaine variété thématique. Or les études folkloristes notamment, en se rattachant au savoir universitaire, tendent de plus en plus à se lire dans des publications elles-mêmes spécialisées<sup>1018</sup>, qui en s'autonomisant retirent par conséquent une partie de leur substance à la petite revue de patrimoine<sup>1019</sup>, et signent le terme d'une expérience de mixité entre matériau scientifique et expression narrative qui était pour ainsi dire originelle de la petite revue de patrimoine.

C'est également le cas d'autres thématiques, comme les pratiques sportives – notamment l'alpinisme – mais aussi le tourisme, qui tendent à s'exprimer dans des canaux éditoriaux plus spécialisés, plus techniques. La valorisation patrimoniale elle-même fait l'objet de publications spécifiques produites à l'échelle nationale. Le lancement de revues comme *La renaissance provinciale* dès 1915, et sa revue sœur *La France littéraire et artistique* en 1925, de même que *La revue des provinces de France* en 1927, *Plaisir de France* en 1930, *Nos provinces* en 1935, *Terroirs* en 1937, et l'évolution de titres plus anciens comme le *Touring club de France*, le développement de numéros spéciaux ou de dossiers consacrés à un même terroir dans certaines revues parisiennes à grand tirage, comme *L'illustration*, avec des moyens et une qualité de reprographie supérieure à la plupart des revues de province, sont autant de productions qui s'emparent d'un relais, constituent une génération plus jeune que celle des formules éditées en région. Faute de moyens et de tirages équivalents, les petites revues préexistantes sont reléguées dans une forme de routine littéraire qui signe leur « échec symbolique »<sup>1020</sup>, comme pour *Le pays d'Ouest*, *La Bourgogne d'or*, à moins que l'espace auquel ils sont consacrés s'adosse à un enjeu de promotion touristique qui permette, comme en Bretagne ou sur la Côte d'Azur, le maintien d'une bonne tenue éditoriale et de

---

<sup>1017</sup> Rémy Ponton, « Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France...* », art.cité, p.685.

<sup>1018</sup> cf. Anne-Marie Thiesse, « La littérature régionaliste en France », *Tangence*, 40, 1993, p.63.

<sup>1019</sup> *Ibid*, p.64.

<sup>1020</sup> Antony Glinoeur, « Sociabilités et temporalités... », art.cité, p.592.



débouchés en termes de lectorat. Autrement, c'est la fiction en feuilleton qui envahit les sommaires, sous le fait d'un magistère culturel dévolu dans l'entre-deux-guerres à la littérature<sup>1021</sup>.

Mais c'est la situation économique générale et la conjoncture politique et sociale qui influent le plus cruellement sur le sort des petites revues de patrimoine. Une fois retrouvée sa situation antérieure à la Grande Guerre, le niveau de vie et donc le pouvoir d'achat croît en France de 1922 à 1930 de 5% par an, puis la crise s'installe<sup>1022</sup>. L'inflation couplée aux coûts de fabrication asphyxient les structures éditoriales, qui hésitent à répercuter le prix de vente ou d'abonnement, et par là-même se fragilisant.

« Nous demandons à nos lecteurs de vouloir bien nous rester fidèles et de nous aider dans les difficultés présentes. Si l'inquiétude n'a épargné personne, si la « crise » n'a pas cessé de faire des ravages, il est apparu clairement à tous que nous nous sauverions seulement en maintenant nos forces morales et traditionnelles. Aussi convient-il que ceux qui conservent la foi dans leur patrie soutiennent même au prix de sacrifices tout ce qui peut servir à maintenir le souvenir de notre histoire et à faire connaître les plus belles formes de notre activité dans tous les domaines »<sup>1023</sup>.

Dès 1927, l'éditorial de *La Corse touristique* signale une hausse du prix du papier, des clichés, de l'encre, sur l'année précédente d'« à près de 100% »<sup>1024</sup>.

Parmi les revues étudiées et qui sont encore vivantes en 1925, un tiers disparaît dans la décennie suivante : *Les feuillets occitans* durant l'été 1927 ; *En Provence* en 1928 ; *Lemouzi* avec son numéro de novembre 1931 ; *La Corse touristique* à l'automne 1934 ; *La vie alpine* à l'automne 1936 ; tandis que *Le pays lorrain* se relance en janvier 1932, en partie grâce à l'interruption de sa série sœur : *La revue lorraine illustrée*, avec une nouvelle formule qui abandonne le format livre pour un format plus magazine, et avec le concours des « Arts Graphiques » de Nancy.

« L'homme propose, les événements disposent... Pour des raisons indépendantes de notre volonté, nous avons dû, pendant quelques mois, suspendre la publication de notre revue. Ce fut, pour notre organe, un sommeil pénible, angoissant, qui eût pu devenir inquiétant sans notre

---

<sup>1021</sup> Cf. Pascale Goetschel, Emmanuelle Loyer (dir.), *Histoire culturelle de la France de la Belle époque à nos jours*, op.cit., p.66.

<sup>1022</sup> Cf. Elisabeth Parinet, *Une histoire de l'édition contemporaine, XIXe-XXe siècles*, Paris, Seuil (Points), 2004, p.318-321.

<sup>1023</sup> Encart au *Pays lorrain*, année 1935, n.p.

<sup>1024</sup> [Anon.], « Editorial », *La Corse touristique*, janvier 1927, p.339.

ferme volonté d'arracher, coûte que coûte, aux griffes de la mort, une œuvre qui nous est chère et sur laquelle il nous plaît encore de fonder les plus grands espoirs. (...)

*La Corse touristique* avait rêvé de faire de grandes et belles choses. Les déboires rencontrés en chemin ne la détourneront pas du but qu'elle s'est fixé. Nous avons, d'ailleurs, le ferme espoir que les beaux jours reviendront pour elle.

Et l'espoir, dit-on, fait vivre »<sup>1025</sup>.

*La Bretagne touristique, La Bourgogne d'or, L'Auvergne artistique et littéraire* et *Méditerranée* se maintiennent jusqu'à la déclaration de guerre en septembre 1939. Toutefois le marasme est visible et explicite ; témoin, dès 1927 le commentaire de Pierre Balme, rédacteur en chef de *L'Auvergne littéraire et artistique* :

« Une de nos sœurs vient de disparaître : *La mouette*, revue d'une tenue littéraire remarquable, et qui était déjà une aînée dans le petit monde des publications régionales. Elle avait été fondée au Havre, en pleine guerre et sa charmante couverture symbolique aura, durant neuf ans, donné l'envol à pas moins de 108 numéros.

La voici, pareille à l'avion frappé en plein ciel de combat, gisante et brisée sur le carreau d'une grande ville industrielle, commerçante, pleine de richesses et qui se glorifie d'être l'une des portes de la France sur le Nouveau Monde. Si riche et si glorieuse, cette cité n'en aura pas moins laissé se dissoudre ce rêve ailé, qui, tout blanc, frémissait à la brise marine comme un panache.

Le seul panache d'une ville doit-il être, désormais, les lourdes volutes de suie de ses usines ?

A Clermont, grande capitale industrielle, commerçante et riche également, *L'Auvergne littéraire* commence sa quatrième année. Et la foi optimiste qui nous anime n'est cependant pas assez aveugle pour nous détourner de la leçon du Havre.

Toute revue, toute publication qui relève de l'Esprit seul, qui sert la cause de la littérature ou de l'art sans être un prétexte caché et subventionné au lancement de productions de rapport, lutte, sans trêve, de vitesse avec la mort. Chaque progrès, chaque accroissement du

---

<sup>1025</sup> François Piétri, « Editorial », *La Corse touristique*, 91, sept-oct.1934, p.1.

nombre des abonnés, chaque conquête de collaborations et d'amitiés précieuses, s'équilibrent par l'aggravation des charges, par l'augmentation constante des frais matériels. La presse de Gutenberg s'est muée en pressoir et Pégase ne peut galoper — au ras de terre — qu'accouplé au fameux 'cheval à Phynances' du génial et prophétique père Ubu.

Et cependant les circonstances économiques sont-elles seules en cause ?

Notre confrère Guillemard, directeur de la défunte revue, a fait, dans un dernier-article, un pathétique exposé de toutes les déceptions, de toutes les trahisons qui lui portèrent le coup de grâce :

'...Puis ce fut la vie difficile d'une revue strictement littéraire et éclectique, le désabonnement du lecteur furieux qui abhorre le vers libre, et les reproches de celui qui s'endort sur les alexandrins, la lettre indignée du monsieur qu'une page un peu libre a offusqué, ou qu'une ligne a blessé parce qu'il y a vu 'de la politique' ; aussi la missive ironique du sans talent qu'on évince...

Mais rien ne vaudra la... le sans-gêne du Monsieur qui, l'abonnement échu, reçoit cinq ou six numéros sans les retourner et ne paie pas la quittance postale, nous faisant déboursier deux francs pour les frais...'

Nous connaissons nous aussi pareilles mésaventures dont nous pourrions publier les documents parfois hilarants, et nous avons été victimes aussi de cette indélicatesse surprenante entre gens de bonne compagnie, que M. Guillemard signale en terminant. On n'oserait pas en user de même, par crainte du juge de paix, avec son boulanger, son laitier ou tout autre fournisseur au mois ! Pourquoi se gêner avec gens qui travaillent pour l'idéal... Qu'importe ; de telles amertumes ont, précisément, pour nous, le stimulant des amers. Elles nous font mieux saisir les lacunes mentales, auxquelles il faut remédier ; à l'indifférence, l'incompréhension envers ce qui n'est ni chose vénale, ni de bon rapport, il faut opposer un redoublement de prosélytisme à l'égard de ceux parmi nos maîtres et de celles de leurs œuvres qui, mieux qu'une marque industrielle périssable, peuvent embellir pour de longs siècles l'Esprit et le visage de notre Province »<sup>1026</sup>.

---

<sup>1026</sup> Pierre Balme, « Notre quatrième année », L'Auvergne littéraire et artistique, 29, janvier-février 1927, p.1-3.

La décennie qui précède la Seconde guerre mondiale est notamment marquée par le déclin de la forme de régionalisme qui a constitué entre 1880 et 1905 le contexte favorable au développement de la petite revue de patrimoine. La participation des contemporains aux grands courants d'idées, aux questions relatives à la situation internationale, et qui divisent l'opinion, « les éloigne des préoccupations purement locales ou les amène à intégrer celles-ci dans des options plus larges »<sup>1027</sup>. Dans l'éditorial de son deuxième numéro, la revue *L'île*, fondée en 1934<sup>1028</sup>, met cette phrase en exergue : « Honte à qui peut chanter tandis que Rome brûle ». Ceci indique clairement qu'on est revenu à une époque consacrée au débat. Il ne s'agit plus de construire un instrument d'exaltation, mais plutôt un réservoir de matériaux à des fins d'argumentations, et qui de ce fait juge la légèreté des démarches des années 1920. Une grande part du discrédit jeté sur le régionalisme littéraire en général, découle de cette réaction vis-à-vis de la gratuité qu'il représente par rapport au nécessaire engagement que suppose le climat des années 1930.

Loin de modéliser une vision cohérente, la gratuité de ton de la petite revue de patrimoine a constitué sa fragilité ; c'est par conséquent rétrospectivement que son importance peut être mesurée.

Le principal apport de ce type de publication a été de faire apparaître le patrimoine comme l'un des éléments de vitalité et d'émulation des espaces régionaux. Cette dynamisation s'est notamment exprimée par la mise en adéquation d'éléments épars que ces espaces pouvaient renfermer, qui relèvent à la fois de potentiels, de réserves d'identification et d'exaltation. La petite revue révèle à travers cet amalgame que le patrimoine est en train de devenir espace de rencontre et de créativité, mais aussi espace d'intériorité et d'appropriation d'identités territorialisées ; c'est ce discernement qui a été négligé mais qui fait d'elle un signe avant-coureur des pratiques du dernier tiers du 20<sup>e</sup> siècle, ce que le présent mémoire a voulu démontrer.

Il conviendrait de poursuivre et préciser cette première approche par une étude de cas portant sur un périmètre territorial spécifique, d'éclairer les présentes observations, par l'analyse d'autres type de publications, notamment la presse locale, et voir s'il s'y trouve une évolution analogue. De même, cette étude demanderait à être prolongée sur la période postérieure à 1950. Enfin, un inventaire aussi exhaustif que possible pourrait être entrepris à partir de la typologie proposée en fin de chapitre 3.

---

<sup>1027</sup> Francis Pomponi, « Le régionalisme en Corse dans l'entre-deux-guerres... », art.cité, p.413.

<sup>1028</sup> Fondée en 1934, *L'île* porte en sous-titre : « Organe d'étude et de réflexion pour rassembler les éléments sérieux qui permettent les conclusions solides ».

Certes la petite revue témoigne de tâtonnements et d'hésitations ; notamment elle demeure captive d'un contexte dans lequel l'engouement pour le tourisme, pour les traditions populaires, et surtout pour le régionalisme est très présent et marque toute la période d'étude. Par rapport à ces domaines d'influence les équipes de rédaction des petites revues n'ont pas su se donner les moyens de décanter leurs propres contenus éditoriaux et, sans doute par manque de recul par rapport à leurs propres intuitions, de rendre lisible et distincte leur vision de l'expression culturelle régionale, notamment à travers un patrimoine conçu comme attachement, et en même temps comme émulation et comme évasion.

En 1927, Georges Avril, en posant les bases de l'esthétisme méditerranéen, développe le concept de « paysage roi »<sup>1029</sup>. Ce concept constitue en quelque sorte l'aboutissement d'un processus de maturation de la notion de patrimoine régional dont les petites revues ont constitué une expression privilégiée, continue, et rétrospectivement étonnamment cohérente, ce qui justifie le terme de cette étude à cette période, plutôt que dix ans plus tard, avec la début de la Seconde Guerre mondiale.

Ainsi entre 1880 et 1930 cette maturation de la notion de patrimoine régional est passée successivement par une émancipation d'une expression érudite, d'une certaine exigence de pratique culturelle. En même temps une forme de curiosité, de quête d'altérité et d'authenticité, s'est développée, de spontanéité également, avant tout adossée à l'expression et au partage d'une expérience individuelle, pour faire de l'idée de patrimoine un élément à la fois d'enracinement et d'évasion, autorisant l'éclectisme autant que la collégialité.

La petite revue a de ce fait constitué une réaction à la massification éditoriale, à la déception que celle-ci générerait en termes de perspectives de promotion et de sensibilisation des espaces régionaux ; elle a contribué à exprimer un patrimoine, non plus conçu depuis Paris, ou en fonction des critères émanant de Paris, mais exprimé par les acteurs régionaux eux-mêmes.

Ce faisant, la petite revue a constitué un creuset, un espace de décanter unique en son genre, au sein duquel tous ces amalgames de réflexion, de redéfinitions et de repositionnements culturels au sein du territoire national ont pu s'exprimer. C'est en cela qu'elle constitue un marqueur intéressant de l'évolution qu'a connu le patrimoine, au moment de l'âge d'or de la presse et où l'identité à un espace territorial devient l'enjeu d'attentions et de captations diverses.

---

<sup>1029</sup> Georges Avril, « Observations sur les lotissements », *Mediterranea*, 8-9, août-septembre 1927, p.64.

Loin de manifester l'expression particulariste et régressive d'une pratique culturelle qui se présenterait comme alternative au modèle français classique, la petite revue donne au contraire à voir une évolution complémentaire de ce modèle culturel national, à travers une notion de patrimoine régional qui, sur la période 1880-1930, parvient à un moment critique. L'identification aux territoires se décante en effet tout au long de cette période, transfigure les parcellisations, les déterminismes, au moment précisément où l'intensification des mobilités au sein du périmètre national lui fait perdre une partie de sa lisibilité. Cette décantation passe notamment par la transmutation des espaces locaux en exutoires de la vie moderne, comme autant d'éléments d'altérité et de source d'évasion.

La petite revue de patrimoine constitue par conséquent un « produit d'un processus social de construction du sens »<sup>1030</sup> en marquant une évolution culturelle de deux ordres. Tout d'abord, elle passe d'une expression essentiellement mémorielle pour relever peu à peu d'un mode plus étroitement lié aux sens. De même, elle évolue d'un périmètre d'expression communautaire vers un périmètre d'expression où s'imposent une démarche individuelle.

De cette phase d'évolution, on peut retenir que le patrimoine régional n'est plus un ensemble à acquérir par une connaissance, et découlant obligatoirement d'une intégration sociale. Il dépend de plus en plus d'éléments à discerner ou à reconstituer, notamment tirés d'un vécu, qu'il soit collectif ou personnel, en fonction d'une mémoire partagée ou intime. De même il provient d'une évaluation relevant davantage de l'immédiateté, de la spontanéité. Il est dé-corrélé de tout aspect d'appartenance et de déterminisme, et se constitue plutôt dans l'esprit d'une question qui serait continûment posée sur l'espace, à la fois considéré comme environnement, en même temps que lieu d'existence, d'expériences et d'aspiration.

Enfin il fait en sorte que la pratique culturelle qui lui est liée, en se déployant, manifeste en la matière une démocratisation inédite en direction de nouvelles catégories sociales issues notamment de la massification éditoriale et de la généralisation de l'instruction. Vérifiant à travers cette démocratisation que le patrimoine n'existe pas en soi, qu'il apparaît à travers ce qu'on veut bien se révéler à soi-même, ce qu'on cherche à éprouver, ce qu'on aspire à partager.

---

<sup>1030</sup> Jean-Claude Chamboredon, « Peinture des rapports sociaux et invention de l'éternel paysan, les deux manières de Jean-François Millet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17/1, 1977, p.8.



## BIBLIOGRAPHIE PRIMAIRE

- [Anon.], « A nos amis, à nos lecteurs, à nos confrères », *La jeune Picardie*, 9, mars 1901, p.201.
- [Anon.], « A nos lecteurs », *Lemouzi*, 1, novembre 1893, p.2-3
- [Anon.], « A nos lecteurs », *Le Pays lorrain*, 1, 1904, p.404.
- [Anon.], « A nos lecteurs », *La vie blésoise*, 2/16, septembre 1905, p.3-4
- [Anon.], « A nos lecteurs », *La vie en Alsace*, 1, janvier 1923, p.1
- [Anon.], « A nos lecteurs », *En Provence*, 3/25, 1927-1928, p.1-2.
- [Anon.], « Appel à nos abonnés », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 15, août 1925, p.39
- [Anon.], « Avis », *Le Bouvais-Jan*, décembre 1897, 1/23, p.353
- [Anon.], « Bouquet d'Auvergne », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 1, janvier 1924, p.1-2
- [Anon.], « Causerie », *La Provence artistique et pittoresque*, 2/31, 1<sup>er</sup> janvier 1882, p.234.
- [Anon.], « Editorial », *La Corse touristique*, 3/18, juin-juillet 1926, p.135-136.
- [Anon.], « Editorial », *La Corse touristique*, 5/45, décembre 1928, p.299-300.
- [Anon.], « Les livres, les journaux, les revues [sur Jarraud] », *Le pays d'Ouest*, 11, janvier 1912, p.27-28
- [Anon.], « Notre action, ses moyens, son but », *Le feu*, nouv.série, 11/1, 1<sup>er</sup> janvier 1917, p.1-2
- [Anon.], « Notre programme », *La Provence artistique et pittoresque*, 1, juin 1881, p.2.
- [Anon.], « Pour le lecteur », *Le pays d'Ouest*, 3/7, avril 1913, p.194-195
- [Anon.], « Pour l'Occitanie », *Les feuillets occitans*, 2/5, septembre-novembre 1927, n.p.
- [Anon.], « Pour tenir lieu de programme », *La gueuse parfumée*, 1, mars 1880, p.1-4
- [Anon.], « Répertoire des abonnés de l'Auvergne littéraire et artistique par groupement », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 24, juillet 1926, p.24-29
- [Anon.], « Santenay dans trois ans », *La Bourgogne d'or*, 1, septembre 1903, p.2
- [Anon.], « Troisième année », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/1, janvier 1902, p.1
- Achalme**, Lucy, « La veillée », *La veillée d'Auvergne*, avril 1909, p.175-176
- Ajalbert**, Jean, « La bourrée des montagnards », *La veillée d'Auvergne*, janvier 1909, p.22-23
- Allain**, Maurice, « Paul-Emile Appell », *La vie en Alsace*, 1924, p.149-153
- Allorge**, Henri, « réponse à l'Enquête sur l'esprit méditerranéen », *Mediterranea*, 6, juin 1927, p.299-300
- Amade**, Jean, « L'art régional », *Le pays d'Ouest*, 3/3, février 1913, p.86-87
- Amas**, Alfred, « Les Caillols », *La Provence artistique et pittoresque*, 1/2, 12 juin 1882, p.7.
- Ambrosi**, Ambroise, « De Vezzani au Fiumorbu », *La Corse touristique*, 2/5, avril 1925, p.9-13
- Arrighi**, Paul, « Une nuit au lac de Nino », *La Corse touristique*, 2/4, mars 1925, p.4-8
- Arrighi**, Paul, « Deux œuvres, un programme », *U laricciu*, 1, mai 1926, p.3-4.
- Arrighi**, Paul, « La Corse », *Mediterranea*, 1/3, mars 1927, p.153-154
- Arrighi**, Paul, « Le Christ qui sue », *Mediterranea*, 10, octobre 1927, p.182-186
- Artou**, Batiste, « Etudes marseillaises. Autour de la poissonnerie », *La gueuse parfumée*, 2, mars 1880, p.9-12
- Artou**, Batiste, « Etudes marseillaises. Le marchand d'oranges », *La gueuse parfumée*, 4, mars 1880, p.9-11
- Artou**, Batiste, « Etudes marseillaises. La porteiris », *La gueuse parfumée*, 6, avril 1880, p.4-6
- Audiat**, Gabriel, « Lanternes des morts », *Le pays d'Ouest*, 9, décembre 1911, p.79-85
- Audiat**, Gabriel, « Une commune de Saintonge à travers l'histoire », *Le pays d'Ouest*, 26, août 1912, p.493-499
- [**Aubert**, Octave-Louis] Job Le Bihan, « Les particularités des maisons et des meubles bretons », *La Bretagne touristique*, 2/10, 15 janvier 1923, p.16-17.
- [**Aubert**, Octave-Louis] Job Le Bihan, « Cancale », *La Bretagne touristique*, 7/71, 15 février 1928, p.33
- [**Aubert**, Octave-Louis] Jean Sannier, « Le visage de la Bretagne : Morgat », *La Bretagne touristique*, 7/72, 15 mars 1928, p.57-56



**Aubert**, Octave-Louis, « Jeanne Malivel, graveur sur bois », *La Bretagne touristique*, 7/73, 15 avril 1928, p.84-86

**Aubert**, Octave-Louis, « Le visage et l'âme de la Bretagne », *La Bretagne touristique*, 7/74, 15 mai 1928, p.98-107

[**Aubert**, Octave-Louis] Job Le Bihan, « Au pays des broderies et dentelles », *La Bretagne touristique*, 7/81, 15 décembre 1928, p.266-268

**Aubert**, Octave-Louis, « La Bretagne illustrée », *La Bretagne touristique*, 8/84, 15 mars 1929, p.1

**Aufauvre**, Louis, « Auvergne », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 1, janvier 1924, p.12-14

**Autin**, Marcel, « Colomba et la représentation de la Corse », *La Corse touristique*, 25, février 1927, p.375-378

**Avril**, Georges, « [éditorial] », *Mediterranea*, 1, janvier 1927, p.1-3

**Avril**, Georges, « Vers un esprit méditerranéen », *Mediterranea*, 3, mars 1927, p.109-112

**Avril**, Georges, « Observations sur les lotissements », *Mediterranea*, 8-9, août-septembre 1927, p.61-71

**Avril**, Georges, « Pro Domo », *Mediterranea*, 12, décembre 1927, p.206-208

**Avril**, Georges, « Le paysage de Nice », *Mediterranea*, 21, septembre 1928, p.89-103

**Avril**, Georges, « L'art provençal. Introduction », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.117-119

**Avril**, René d', « Le miroir du ciel natal », *Le pays lorrain*, 1904, p.1-3

**Bac**, Ferdinand, « Les Colombières », *Mediterranea*, 2, février 1927, p.65-69

**Bac**, Ferdinand, « réponse à l'Enquête sur l'esprit méditerranéen », *Mediterranea*, 4, avril 1927, p.226-227

**Badel**, Emile, « Le cœur de notre Lorraine », *Le pays lorrain*, 1904, p.17-20

**Balme**, Pierre [Mademoiselle Yxe], « Notes clermontoises », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 13, mai 1925, p.30-31

**Bausil**, Albert, « La cuisine catalane », *Les feuillets occitans*, 2/3, juin 1927, p.91-93

**Beaufils**, Paul, « Le visage de la Bretagne : Etables », *La Bretagne touristique*, 7/71, 15 février 1928, p.33-34

**Beaufils**, Paul, « Le visage de la Bretagne : Port-Blanc », *La Bretagne touristique*, 7/72, 15 mars 1928, p.55-56

**Beaufils**, Paul, « Le visage de la Bretagne : Trégastel-Primel », *La Bretagne touristique*, 7/73, 15 avril 1928, p.80-81

**Beaulieu**, Camille, « Conservons nos patois », *Le pays d'Ouest*, 25, août 1912, p.456-460

**Beaulieu**, Camille, « Aunis, Saintonge et Angoumois, notes de voyage », *Le pays d'Ouest*, 29, octobre 1912, p.581-585

**Beitjoulet**, « Lou secret, croquis souillagais », *Lemouzi*, 10, juillet-août 1906, p.173-175

**Bénard-Le Pontois**, Charles, « Archéologie méditerranéenne », *Mediterranea*, 1, janvier 1927, p.21-23

**Bertin**, Horace, « Une précieuse adhésion », *La gueuse parfumée*, 1, mars 1880, p.4-5

**Besset**, Auguste, « La vallée de la Dheune », *La Bourgogne d'or*, 34, juillet 1906, p.1

**Beuve**, Louis, « Le Bouais-Jan », *Le Bouais-Jan*, 1/1, janvier 1897, p.1-3

**Beuve**, Louis, « Vûs moulins, vûs mounîs », *Le Bouais-Jan*, 1/4, février 1897, p.49-51

**Beuve**, Louis, « Les pèlerinages et les assemblées au pays de Coutances », *Le Bouais-Jan*, 1/9, mai 1897, p.129-131

**Beuve**, Louis, « Les pèlerinages au Ta et à Saint-Pair », *Le Bouais-Jan*, 1/10, mai 1897, p.149-151

**Beuve**, Louis, « Frinots, cache-pouques et casshous », *Le Bouais-Jan*, 1/13, juillet 1897, p.193-196

**Beuve**, Louis, « La foire Sainte-Crouet à Lessay », *Le Bouais-Jan*, 1/17, septembre 1897, p.257-260

**Beuve**, Louis, « La veillée », *Le Bouais-Jan*, 2/3, février 1898, p.35-36 ; n°4, p.52-54

**Blanchon**, Georges, « Déclaration », *La vie alpine*, 1, 5 décembre 1927, p.1

**Boisramé**, « Fermanville », *Le Bouais-Jan*, 1/14, juillet 1897, p.219-221

**Boissonnade**, Prosper, « La navigation intérieure de la France et spécialement dans la région du Centre-Ouest », *Le pays d'Ouest*, 3/7, avril 1913, p.196-199 ; 3/8, p.264-268

**Bombal**, Eusèbe, « Les cahiers de Paul Meilhac », *Lemouzi*, 7, février 1903, p.35-36 ; avril 1903, p.62-64 ; mai 1903, p.83-84

- Bondurand**, Edouard, « Les survivances de la civilisation égéenne dans le Midi de la France », *En Provence*, 1/9, janvier 1924, p.217-221
- Bonneau**, Etienne, « L'acropole des Gaules », *La Bourgogne d'or*, 64, février 1909, p.1-3
- Bonneau**, Etienne, « La Judée des Gaules », *La Bourgogne d'or*, 65, mars 1909, p.1-3
- Bonnier**, Louis, « L'architecture provençale », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.131
- Bouchary**, Jean, « Les Gafain », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 3, mars 1924, p.2-4
- Bourguine**, Edouard, « Yport. Impressions, marines, paysages », *Le Bouvais-Jan*, 8/17, septembre 1904, p.257-261
- Bourrilly**, Joseph, « Les coiffes provençales hors de l'Arlésie », *En Provence*, 1/7, novembre 1923, p.158-162
- Bourrilly**, Joseph, « La botanique populaire en Provence », *En Provence*, 1/12, avril 1924, p.309-312
- Boyer**, Marie-Antoinette, « Marseille », *Le feu*, 20/2, 15 janvier 1926, pp.8-9
- Bressier**, Alphonse, « La Provence », *La gueuse parfumée*, 1, mars 1880, p.6-8
- Bressier**, Alphonse, « Types marseillais. Le pêcheur », *La gueuse parfumée*, 3, mars 1880, p.9-11
- Bressier**, Alphonse, « Types marseillais. La marchande betteraves », *La gueuse parfumée*, 5, avril 1880, p.12-14
- Bressier**, Alphonse, « Le cabanon », *La gueuse parfumée*, 9, mai 1880, p.5-7
- Bressier**, Alphonse, « Types marseillais. La cigareuse », *La gueuse parfumée*, 14, juin 1880, p.7-9
- Bressier**, Alphonse, « Types marseillais. La poissonnière », *La gueuse parfumée*, 15, juin 1880, p.7-9
- Bruneau**, Charles, « Les contes de Cumières », *Le pays lorrain*, 21, 1929, p.509-512
- Brunel**, Henri, « Les artistes bourguignons », *La Bourgogne d'or*, 2, octobre 1903, p.1.
- Buffière**, Pierre, « Propos limousins », *Lemouzi*, 7, octobre 1903, p.167-168
- Buffière**, Pierre, « Propos limousins, à propos du Museon arlarten. Un Musée d'Ethnographie et d'Art populaire du Bas-Limousin », *Lemouzi*, 8/3, mars 1904, p.50-51.
- Buffière**, Pierre, « Propos limousins », *Lemouzi*, 8, mars 1904, p.97-99
- Busset**, Maurice, « Clermont ville d'art », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 3, mars 1924, p.6-9
- Buthaud**, René, « Les coiffes et bonnets du Poitou », *Le pays d'Ouest*, 23, juillet 1912, p.405-408
- Camau**, Emile, « Marseille », *La Provence à travers champs*, 2, 4 septembre 1880, p.2
- Champion**, Claude, « Mulhouse », *La vie en Alsace*, 1924, p.28-30
- Chantereine**, Lucien de, « Traditions populaires du Vimeu », *La jeune Picardie*, 8, février 1901, p.191.
- Charles-Brun**, Jean, « La décentralisation », *L'action méridionale*, 1/1, juillet 1902, p.2-5.
- Charles-Brun**, Jean, « Ballade du bon Point de Tulle », *Lemouzi*, 8, février 1904, p.21
- Charles-Brun**, Jean, « La Fédération régionaliste française », *Le jardin de la France*, 3/12, décembre 1906, p.4-5 ; 4/1, janvier 1907, p.5 ; 4/2, février 1907, p.7-8
- Charles-Brun**, Jean, « Le régionalisme, conférence [du 29 novembre 1908] », *La veillée d'Auvergne*, janvier 1909, p.8
- Chassé**, Charles, « Marbeuf et la Corse », *La Corse touristique*, 3, février 1925, p.15-18
- Chassé**, Charles, « Vers un art régionaliste moderne », *Le feu*, 20/19, 15 novembre 1926, pp.459-461
- Chevalier**, Jean-Jacques, « Grenoble, pays de haute vision », *La vie alpine*, 13, 5 décembre 1928, p.1-2
- Chevalier**, Jean-Jacques, « Images grenobloises », *La vie alpine*, 37, 5 décembre 1930, p.273-274
- Chièze**, Jean, « A Bonifacio », *La Corse touristique*, 3/23, décembre 1926, p.320-323
- Coubertin**, Pierre de, « Les annales méditerranéennes », *Le feu*, 20/1, 1<sup>er</sup> janvier 1926, pp.3-6
- Crémieux**, Benjamin, « Les grenouilles et les Trois-Nourrices », *Les feuillets occitans*, 2/1, avril 1927, p.5-9
- Crémieux**, Benjamin, « Vues hérétiques sur l'Occitanie », *Les feuillets occitans*, 2/4, juillet-août 1927, p.109-112
- Crinon**, Y.-M., « Restons picards ! », *La Picardie*, 5/6, juin 1904, p.236-237, repris sous le titre « Restons provinciaux ! », *Le pays lorrain*, 1/17, 10 septembre 1904, p.277-278
- Cros-Mayrevieille**, Fernand, « Le régionalisme en marche et nous », *Les feuillets occitans*, 2/4, juillet-août 1927, p.113-116

- Croze**, Austin de, « La gastronomie provençale », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.175
- F.D.**, « Souvenir de Saint-Vaast-la-Hougue », *Le Bouvais-Jan*, 1/12, juin 1897, p.180-182
- Daménis**, Léon, « Charles-Brun à Amiens [conférence aux Rosati picards, 24 février 1904] », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/1-2, janvier-février 1904, p.180-181.
- Dauphin**, Armand, « Arles la Grecque », *En Provence*, 1/1, mai 1923, p.9-17
- Dauphin**, Armand, « Les Alyscamps d'Arles-en-Provence », *En Provence*, 1/4, août 1923, p.87-90
- Dauzat**, Albert, « Ma petite patrie », *La veillée d'Auvergne*, avril 1909, p.194-196
- Dechaud**, Ernestine, « Pourquoi la Corse n'a eu ni arts ni littérature », *La Corse touristique*, 2/9, septembre 1925, p.18-20
- Dechaud**, Ernestine, « Kallisté », *La Corse touristique*, 4/25, février 1927, p.371
- Dechaud**, Ernestine, « Crépuscule sur le golfe », *La Corse touristique*, 4/29, juin 1927, p.499
- Delarue-Mardrus**, Lucie, « Poème d'été », *Le Bouvais-Jan*, 8/18, septembre 1904, p.277-278
- Delmas**, Armand, « Le départ pour la montagne, triptyque cantalien », *La veillée d'Auvergne*, février 1909, p.77-79
- Delteil**, Joseph, « Essai de programme pour une organisation du Midi », *Les feuillets occitans*, 2/4, juillet-août 1927, p.105-106
- Dervaux**, Adolphe, « Architecture méditerranéenne », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.149-151
- Dervenn**, Claude, « Rochefort-en-Terre », *La Bretagne touristique*, 7/70, 15 janvier 1928, p.4-6
- Deschamps**, Gaston, « La terre poitevine », *Le pays d'Ouest*, 8, novembre 1911, p.34-38
- Desdevizes du Désert**, Georges, « L'exposition d'Arvernia à Clermont-Ferrand », *La veillée d'Auvergne*, mars 1912, p.125 ; avril 1912, p.167 ; février 1914, p.33-36
- Desdevizes du Désert**, Georges, « A une jeune revue ! », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 1, janvier 1924, p.2-3
- Diguët**, Charles, « Chasses de la baie de Somme », *La jeune Picardie*, 8, février 1901, p.177-181.
- Dimpre**, Rémi, « Le port de Saint-Valery à travers les âges », *Supplément littéraire du Littoral de la Somme*, 1, février 1900, p.1-3 ; 2, mars, p.13 ; 3, avril, p.25 ; *La jeune Picardie*, 1, juillet 1900, p.49-50 ; 2, août 1900, p.65-67 ; 3, septembre 1900, p.81-83.
- Dorlan**, Jean, « Montagnes autour du Vallon de Lanchatra », *La vie alpine*, 2, 5 janvier 1928, p.36-38
- Doucet**, Emile, « L'Arverne mourant », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 3, mars 1924, p.11-14
- Dubief**, Fernand, « Régionalisme », *La Bourgogne d'or*, 129, juillet 1914, p.4
- Dufay**, Pierre, « La chanson populaire du Loir-et-Cher », *La vie blésoise*, 2/19, décembre 1905, p.4-6 [chronique tenue jusqu'en octobre 1907]
- Dufay**, Pierre, « Les origines de Rabelais », *Le jardin de la France*, 6/5, mai 1909, p.3-4
- Duhourcau**, François, « Le charme contrasté d'Hendaye aux trois visages », *Pyrénées-Océan*, 1176, mars 1927, p.1-2.
- Dupouy**, Auguste, « J.-J. Lemordant et Penmarc'h », *La Bretagne touristique*, 1/4, juillet 1922, p.11-13
- Dupouy**, Auguste, « Vieilles chapelles de Bretagne », *La Bretagne touristique*, 8/82, 15 janvier 1929, p.1-3
- Dupuy**, Aimé, « Christian Pfister », *La vie en Alsace*, 1924, p.81-86
- Duvauchel**, Léon, « Devant un feu de tourbe », *La jeune Picardie*, 3, septembre 1900, p.84.
- Duvauchel**, Léon, « Noël traditionniste », *La jeune Picardie*, 6, décembre 1900, p.129-131.
- Duvauchel**, Léon, « Patois », *La Picardie littéraire, artistique et traditionniste*, 11, mai 1901, p.242-243.
- Duvauchel**, Léon, « Les 'marines' de Fernand Poidevin », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 15, septembre 1901, p.325.
- Duvauchel**, Léon, « Dans la vallée de la Somme », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/4, avril-mai 1902, p.50-51.
- Dyvorne**, Paul, « Au pays de Saintonge », *Le pays d'Ouest*, 33, décembre 1912, p.710-715
- Enault**, Emile, « Valognes », *Le Bouvais-Jan*, 1/16, août 1897, p.247-251
- Enault**, François [Mondet-Tenclin], « Les artistes normands en 1897 », *Le Bouvais-Jan*, 1/9, mai 1897, p.138-139 ; 1/10, p.155-158

- Enault**, François [Mondet-Tenclin], « Veillée de la Toussaint », *Le Bouais-Jan*, 1/21, novembre 1897, p.321-323
- Enault**, François, « Un an », *Le Bouais-Jan*, 2/1, janvier 1898, p.2-3
- Esmein**, Emmanuel, « Jacquet-Jacques, par Jérôme Bujeaud », *Le pays d'Ouest*, 7, novembre 1911, p.21-24 (publication suivie jusqu'en mai 1913)
- Eudel**, Paul, « Les Rosati », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 6/1, janvier 1905, p.2-4.
- Fabre**, Georges, « Les rochers des Causses », *Club cévenol*, 15/2, 1909, p.305-310
- Facy**, Maurice, « L'art décoratif populaire provincial », *Le pays d'Ouest*, 14, février 1912, p.104-107 ; 15, p.133-135
- Fage**, René, « Johannès Plantadis, érudit et archéologue », *Lemouzi*, 1922, p.60-63
- Farnier**, René, « Johannès Plantadis, régionaliste et félibre », *Lemouzi*, 1922, p.66-70
- Favraud**, Alexis, « Folk-Lore de l'Angoumois », *Le pays d'Ouest*, 29, octobre 1912, p.578-580 ; 30, p.619-625 ; 31, p.657-660 ; 32, p.683-687 ; 33, p.721-726 ; 3/1, p.24-26 ; 3/2, p.55-57 ; 3/13, p.509-513
- Ferracci**, Joseph, « Le vieux paysan », *La Corse touristique*, 2/6, mai 1925, p.16-17
- Ferracci**, Joseph, « Effet de soleil couchant sur le golfe », *La Corse touristique*, 3/17, mai 1926, p.126
- Ferracci**, Joseph, « D'Ajaccio aux 'Calanches' de Piana », *La Corse touristique*, 3/19, août 1926, p.176-179
- Ferracci**, Joseph, « Un orage en Balagne », *La Corse touristique*, 3/20, septembre 1926, p.219
- Ferracci**, Joseph, « En Balagne », *La Corse touristique*, 4/29, juin 1927, p.482-485
- Ferracci**, Joseph, « Sous l'emprise du maquis, roman », *La Corse touristique*, 30, juillet 1927, p.529-532 ; 31, p.559-562 ; 32, p.591-596 ; 33, p.616-622 ; 34, p.640-643 ; 35, p.699-702 ; 36, p.27-29 ; 37, p.52-54
- Feydel**, Adrianus, « Autour de Charles Silvestre », *Lemouzi*, 1927, p.37-38
- Fleury**, Ernest, « Le livre d'un homme », *Le pays d'Ouest*, 11, janvier 1912, p.2-8
- Fontana**, Paul, « Autour du 'Fucone' », *U lariciu*, 6, 4<sup>e</sup> trimestre 1927, p.3-4.
- Fontana**, Paul, « Autour du fucone », *La Corse touristique*, 43, septembre 1928, p.250
- Forot**, Victor, « Essais historiques sur les environs de Tulle », *Lemouzi*, 9, mai 1905, p.155-160
- Franz**, Henry, « La mort du rêve », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 1, janvier 1924, p.6-8
- Frison-Roche**, Roger, « La vallon d'Escreins et la Font-Sancte », *La vie alpine*, 1, 5 décembre 1927, p.13-15
- Gandilhon Gens-d'Armes**, Camille, « Notes d'un curieux. Les paysans du Mont-Dore vers 1750 », *La veillée d'Auvergne*, janvier 1909, p.22
- Gandilhon Gens-d'Armes**, Camille, « Le folklore auvergnat, à propos d'un livre récent de M. F. Delzangles », *La veillée d'Auvergne*, mai 1911, p.203-212 ; juin 1911, p.270-273
- Gandilhon Gens-d'Armes**, Camille, « Murols au soleil couchant », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 22, avril 1926, p.2
- Garet**, Maurice, « Le Lafleur amiénois », *La jeune Picardie*, 4, octobre 1900, p.101-103.
- Garet**, Maurice, « Emmanuel Bourgeois », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/1, janvier 1903, p.2 ; 4/4, avril 1903, p.54-56 ; 4/5, mai 1903, p.74-75.
- Gasser**, Gustave, « Pour un groupement poétique », *La Bourgogne d'or*, 103, mai 1912, p.1
- Gasser**, Gustave, « Notre Saint-Gotthard », *La Bourgogne d'or*, 120, octobre 1913, p.1
- Gasser**, Henry, « Adieu paniers, vendange est faite », *La Bourgogne d'or*, 13, octobre 1904, p.1
- Gaubert**, Ernest, « La renaissance latine », *L'action méridionale*, 2/1, janvier-février 1903, p.1-3
- Gaulène**, Guillaume, « Mme Francine Cappatti », *Méditerranée*, 19, juillet 1928, p.13-16
- Gelin**, Henri, « Les langueyeurs de porcs », *Le pays d'Ouest*, 14, février 1912, p.113-116
- Gelin**, Henri, « Le pittoresque dans les Deux-Sèvres », *Le pays d'Ouest*, 3/2, janvier 1913, p.40-47 ; 3/3, p.75-80 ; 3/6, p.174-178
- Genès**, Marguerite, « Les habits », *Lemouzi*, 2, mai 1895, p.37-39
- Géniaux**, Claire et Charles, « réponse à l'Enquête sur l'esprit méditerranéen », *Méditerranée*, 4, avril 1927, p.227

- Gentzbourger**, Jean, « Dans la vallée de la Bruche », *La vie en Alsace*, 4, avril 1923, p.12-14
- Gentzbourger**, Jean, « Erckmann-Chatrian et les plaisirs de la table », *La vie en Alsace*, 2, 1924, p.39-42
- Gerling**, François, « Obernai », *La vie en Alsace*, 1928, décembre, p.281-296
- Giacobbi**, Jean, « Le golfe d'Ajaccio », *La Corse touristique*, 4/33, octobre 1927, p.697
- Gillot**, Hubert, « L'art populaire en Alsace », *La vie en Alsace*, 4, avril 1923, p.15-16
- Girod-Genet**, Lucien, « Aimons les grands bois », *La Corse touristique*, 5, avril 1925, p.16-20
- Godbarge**, Henri, « Saint-Jean-de-Luz », *Pyrénées-Océan*, 23/1192, 1928, p.32-48
- Gorse**, Marcellin, « Les proverbes », *Lemouzi*, 2/17, juin 1896, p.159-160.
- Gosselin**, Anatole, « Au pays du Marquenterre », *La Picardie littéraire et artistique*, 2/14, août 1901, p.301-303
- Graziani**, Paul, « Bonifacio », *La Corse touristique*, 1, décembre 1924, p.8-10.
- Grenier**, Albert, « Les quatre Musculus », *La vie en Alsace*, 1927, p.193-195
- Grenier**, Paul-Louis, « Le Limousin et la Marche », *Lemouzi*, 1927, p.76-78
- Gui d'Auvergne**, « La veillée en Auvergne », *La veillée d'Auvergne*, mars 1909, p.147-148
- Guiton**, Paul, « La vie alpine », *La vie alpine*, 1, 5 décembre 1927, p.2
- Guittard**, Eugène-Humbert, « Le problème occitan, notre but, nos moyens », *Les feuillets occitans*, 1, juillet 1925, p.1-6
- Harel**, Paul, « Le village et ses types », *Le Bouais-Jan*, 8/18, septembre 1904, p.278-280
- Hay**, Jules, « La fille du pêcheur », *Le Bouais-Jan*, 1/7, avril 1897, p.100-102
- Hay**, Jules, « Les poteries de Saussemesnil et de Néhou », *Le Bouais-Jan*, 2/8, avril 1898, p.112-117 ; 2/9, p.136-139 ; 2/11, p.164-167
- Henriot**, Gabriel, « Les grands abbés de Corbie », *La Picardie littéraire, artistique et traditionniste*, 11, mai 1901, p.244-245 ; 12, juin 1901, p.263-264 ; 13, juillet 1901, p.291 ; 15, septembre 1901, p.315-316.
- Henriot**, Gabriel, « L'exode », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 16, octobre 1901, p.335-336 ; 17, novembre 1901, p.350.
- Henriot**, Gabriel, « Les châteaux de Picardie », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/9, août 1902, p.91 ; 3/10, septembre 1902, p.112 ; 3/12, décembre 1902, p.144 ; 4/3, mars 1903, p.38-40 ; 4/6, juin 1903, p.86-87.
- Henseling**, Louis, « Toulon », *En Provence*, 3/26, 1926, p.31-33
- Héren**, Ernest, « [Réponse à l'enquête :] Pourquoi patoisez-vous ? », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/7-8, juillet-août 1903, p.104.
- Héren**, Ernest, « Une excursion dans les registres aux actes de baptêmes, mariages, sépultures », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/5, mai 1904, p.219-222
- Hirigoyen**, Ferdinand, « La côte basque », *Pyrénées-Océan La côte basque*, 27/1553, juillet 1932, p.27
- Holl**, Paul, « Les Vosges », *La vie en Alsace*, 1927, p.102-104
- Hubert-Fillay**, « La vie blésoise : des explications ; les encouragements que nous avons trouvés ; notre but », *La vie blésoise*, 1/1, 15 mai 1904, p.1-2
- Hubert-Fillay**, « Le tourisme et l'amour du sol natal, la protection du paysage, le régionalisme », *La vie blésoise*, 1/5, 20 septembre 1904, p.1-2
- Hubert-Fillay**, « La région dans ses rapports avec le commerce, l'industrie et les arts », *La vie blésoise*, 2/13, 1<sup>er</sup> juin 1905, p.5-7 ; 2/14, 1<sup>er</sup> juillet 1905, p.5-7 ; 2/16, septembre 1905, p.4-6 ; 2/17, octobre 1905, p.4-7
- Huguet**, Adrien, « Paysages picards », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/10, octobre 1902, p.109.
- Huguet**, Adrien, « Saint-Valery pittoresque en 1525 », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/4, avril 1903, p.58-61 ; 4/5, p.71-73 ; 4/6, p.95-97 ; 4/7-8, p.111-115 ; 4/9, p.131-133 ; 4/10, p.148-150.
- Huguet**, Adrien, « Le Hourdel », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/11, novembre 1904, p.297-302

- Huguet**, Adrien, « Mœurs, usages et coutumes d'une ville picarde aux 17 et 18<sup>e</sup> siècles », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 6/1, janvier 1905, p.10-12 ; 6/2, février 1905, p.25-28 ; 6/3, mars 1905, p.42-44.
- L.J.**, « Remy Saint-Maurice », *Lemouzi*, 7, janvier 1903, p.8-9
- Jack-Dall**, « Le visage de la Bretagne : Quiberon », *La Bretagne touristique*, 7/72, 15 mars 1928, p.57-58
- Jaffrenou**, François *Taldir*, « L'industrie du cidre », *La Bretagne touristique*, 2/19, 15 octobre 1923, p.237-241.
- Jean**, Victor, « Le Rhône », *En Provence*, 1/1, mai 1923, p.18-23
- Jean-Desthieux**, François, « réponse à l'Enquête sur l'esprit méditerranéen », *Mediterranea*, 5, mai 1927, p.232
- Jean-Desthieux**, François, « La paix des ombres, psaumes », *Mediterranea*, 33, septembre 1929, p.79-80
- Jean-Desthieux**, François, « La littérature provençale d'expression française », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.126-130
- Jean-Desthieux**, François, « Les vieux Noël de Provence », *Mediterranea*, 36, décembre 1929, p.245-247
- Joffre**, Jean-Baptiste, « Propos philologiques », *Lemouzi*, 1929, p.207-210
- Julia**, Alfred, « La vérotière crotelloise », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 12, juin 1901, p.269-270.
- Kiener**, Fritz, « Le problème historique des châteaux-forts en Alsace », *La vie en Alsace*, 1925, p.21-31
- Krantz**, Emile, « *Histoires lorraines* par René Perroux », *Le Pays lorrain*, 1/4, février 1904, p.51-54.
- Lacaze-Duthiers**, Gérard de, « Un musée d'art régional à Blois », *Le jardin de la France*, 2/10, octobre 1906, p.13-14
- Lafarge**, René, « Le rôle social du Limousin », *Lemouzi*, 8, février 1904, p.21-27
- Laget**, Louis, « Notre programme », *En Provence*, 1/1, mai 1923, p.1-3
- Lameire**, Irénée, « La Bretagne est française », *Bretagne*, 1/1, 1929, p.53-56
- La Parata**, J. de, « Un voyage en Corse », *La Corse touristique*, 1, décembre 1924, p.8-10 ; 2, p.27-31 ; 3, p.18-22 ; 4, p.15-18 ; 5, p.20-23 ; 6, p.19-22 ; 7, p.21-23 ; 8, p.36-39 ; 9, p.22-24 ; 10, p.19-22 ; 11, p.25-29.
- La Perrine**, André de, « Regards sur la génération qui monte et ses devoirs », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 2, février 1924, p.2-3
- Laporte**, Gabriel, « La Maronne limousine », *Lemouzi*, 7, février 1903, p.13-14
- La Tour**, J. de, « Du haut du Coscione », *La Corse touristique*, 10, octobre 1925, p.6-9
- La Tour**, J. de, « De Zivaco à l'Incudine », *La Corse touristique*, 12, décembre 1925, p.12-15
- La Tour**, J. de, « Le Busso », *La Corse touristique*, 22, novembre 1926, p.268-269
- La Tour**, J. de, « D' Ajaccio à Bocognano, une addition », *La Corse touristique*, 24, janvier 1927, p.345-350
- La Tour**, J. de, « Sous le châtaignier », *La Corse touristique*, 36, janvier 1928, p.7-10
- Lavaud**, René, « Bertrand de Born », *Lemouzi*, 7, mars 1903, p.37-42
- Lavaud**, René, « La chanson limousine de Joseph Roux », *Lemouzi*, 9, avril 1905, p.96-101
- Lavaud**, René, « Un livre sur le Limousin et la Marche », *Lemouzi*, 1929, p.6-9.
- Lebel**, Renée, « L'homme et le paysage », *La vie alpine*, 37, 5 décembre 1930, p.286-287
- Lebesgue**, Philéas, « Auguste Gaud, le poète du Poitou », *Le pays d'Ouest*, 3/11, août 1913, p.394-401
- Le Braz**, Anatole, « La Bretagne immortelle », *La Bretagne touristique*, 1/7, 15 octobre 1922, p.5-9
- Lèbre**, Emile, « La botanique dans la littérature provençale », *En Provence*, 1/9, janvier 1924, p.228-236
- Lébreau**, Jean, « Côte d'Azur », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.176
- Lecherbonnier**, Georges, « Discours [à la 10<sup>e</sup> fête de l'Eglantine] », *Lemouzi*, 7, septembre 1903, p.138-140
- Lecomte**, Georges, « *Mediterranea* », *Mediterranea*, 1, janvier 1927, p.5-6

- Ledieu**, Alcuis, « Un trouvère picard », *La jeune Picardie*, 9, mars 1901, p.212-213 ; *La Picardie littéraire, artistique et traditionniste*, 11, mai 1901, p.246-248.
- Ledieu**, Alcuis, « Les jeux publics à Abbeville au 15<sup>e</sup> siècle », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 15, septembre 1901, p.314-315 ; 18, décembre 1901, p.372.
- Le Goffic**, Charles, « La Glane et ses sites », *Lemouzi*, 7, mars 1903, p.45-46
- Le Goffic**, Charles, « Chronique », *La Bretagne touristique*, 1/1, 15 avril 1922, p.1-3
- Le Goffic**, Charles, « Pour sauver nos costumes nationaux », *La Bretagne touristique*, 1/3, 15 juin 1922, p.3-5
- Le Goffic**, Charles, « La poésie des « pays » de France », *La Bretagne touristique*, 2/12, 15 mars 1923, p.49-52 ; 2/13, 15 avril 1923, p.73-77
- Le Goffic**, Charles, « Introduction aux légendes traditionnelles de la Bretagne », *La Bretagne touristique*, 7/78, 15 septembre 1928, p.196-198
- Le Goffic**, Charles, « Le Ménez-Bré », *La Bretagne touristique*, 7/79, 15 octobre 1928, p.217-221
- Le Goffic**, Charles, « Au pays des légendes », *La Bretagne touristique*, 8/82, 15 janvier 1929, p.9
- Le Guennec**, Louis, « Au pays des vieux manoirs », *La Bretagne touristique*, 2/10, 15 janvier 1923, p.18-20
- Lelong**, Henri, « Mon Limousin ? », *Lemouzi*, 1929, p.1
- Le Maçon**, Pierre, « Le Mas de la Croix-des-Gardes », *Mediterranea*, 1, janvier 1927, p.17-20
- Le Maçon**, Pierre, « Jardins de Provence », *Mediterranea*, 21, septembre 1928, p.105-111
- Lenossos**, Marc, « Quelques types et sites des Hautes-Vosges », *La vie en Alsace*, 1927, p.98-102
- Le Rouge**, Gustave, « Les coins normands de Paris », *Le Bouais-Jan*, 8/13, juillet 1904, p.198-199
- Le Roy**, Florian, « La ville engloutie », *La Bretagne touristique*, 7/79, 15 octobre 1928, p.227-230
- Lespine**, Louis, **Sadoul**, Charles, [notice de présentation en 4<sup>e</sup> de couverture], *Le Pays lorrain*, 1909, n.p.
- Letellier**, « Mon idée du Bouais-Jan », *Le Bouais-Jan*, 2/22, novembre 1898, p.350-351 ; 2/23, p.365-366
- L'Hôpital**, Jean de, « Saint-Riquier », *La jeune Picardie*, 7, 15 janvier 1901, p.167-168.
- Litré**, E., « La race occitane », *Les feuillettes occitans*, 2/2, mai 1927, p.34-39 ; 2/5, sept-nov.1927, p.141-147
- L'Olagne**, Jean, « Le devisou », *La veillée d'Auvergne*, juin 1909, p.297
- Lorenzi de Bradi**, Michel, « Le charme d'Ajaccio », *La Corse touristique*, 28, mai 1927, p.456
- Lorenzi de Bradi**, Michel, « Autour de Colomba », *La Corse touristique*, 4/27, avril 1927, p.424
- Lorenzi de Bradi**, Michel, « Visions de Corse », *La Corse touristique*, 4/35, décembre 1927, p.665-666
- Lucciani**, Jacques, « Les gorges de Bavella », *La Corse touristique*, 6, mai 1925, p.10-11
- Luguet**, Marcel, « La maison de la Belle », *Mediterranea*, 5, mai 1927, p.242-248
- Luzy-Arrighi**, Joseph, « Vers le 'Giusanni' », *L'île de beauté*, 1<sup>er</sup> décembre 1907, n°38, p.9-10
- Maestrati**, Léon, « L'initiation au tourisme », *La Corse touristique*, 2, janvier 1925, p.18-19
- Maestroni**, Renée, « Le village corse », *La Corse touristique*, 36, janvier 1928, p.13-14
- Maison**, Paul, « Le mariage en Vimeu », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 15, septembre 1901, p.319-321.
- Maison**, Paul, « Mer phosphorescente », *La jeune Picardie*, 5, novembre 1900, p.114.
- Maison**, Paul, « Aurore », *La Picardie*, 3/4, avril-mai 1902, p.51.
- Maison**, Paul, « Soir d'automne », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/10, octobre 1902, p.111.
- Maison**, Paul, **Poidevin**, Fernand, « A nos amis, à nos abonnés », *La jeune Picardie*, 7, 15 janvier 1901, p.161-162
- Maki**, Jean, « Tourisme corse en Corse », *La Corse touristique*, 12, décembre 1925, p.28-29
- Maki**, Jean, « Heures corses : Combat », *La Corse touristique*, 18, juin-juillet 1926, p.164
- Maneaud**, G., « Cognac et les Guerres de religion », *Le pays d'Ouest*, 13, février 1912, p.78-84 ; 14, p.117-122
- Maneaud**, G., « La Fronde en Angoumois », *Le pays d'Ouest*, 17, avril 1912, p.210-216 ; 18, p.236-240
- Marande**, de, « L'agonie de l'Atlantide », *Mediterranea*, 8-9, août-septembre 1927, p.47-53

- Marcaggi**, Jean-Baptiste, « Les châtaigniers », *L'île de beauté*, 8, 1<sup>er</sup> septembre 1906, p.3-9
- Marcaggi**, Jean-Baptiste, « De Piana à Ota », *L'île de beauté*, 14, 1<sup>er</sup> décembre 1906, p.14-17
- Marcaggi**, Jean-Baptiste, « Le nid de l'aigle », *L'île de beauté*, 20, 1<sup>er</sup> mars 1907, p.10-12
- Marcaggi**, Jean-Baptiste, « Chronique », *L'île de beauté*, 31, 15 août 1907, p.8-9
- Marcaggi**, Jean-Baptiste, « Mer belle et îles Sanguinaires », *La Corse touristique*, 1, décembre 1924, p.15-17.
- Marcaggi**, Jean-Baptiste, « Naissance et croissance d'Ajaccio », *La Corse touristique*, 15, mars 1926, p.59-62
- Marcaggi**, Jean-Baptiste, « Fondation et développement de Bastia », *La Corse touristique*, 18, juin-juillet 1926, p.139-142
- Marcaggi**, Jean-Baptiste, « L'Accademia dei Vagabondi », *La Corse touristique*, 22, novembre 1926, p.253-254
- Marcaggi**, Jean-Baptiste, « L'Affaire des Corses à Rome », *La Corse touristique*, 37, février 1928, p.36-39
- Marcou**, [André], « L'art de regarder un paysage », *La Corse touristique*, 12, décembre 1925, p.25-27
- Martin**, Maurice, « Hossegor aujourd'hui », *Pyrénées-Océan*, 27/1552, juin 1932, p.13-16
- Martinet**, H., « Notre programme », *Pyrénées-Océan La côte basque*, 27/1552, juin 1932, p.1-2.
- Mattei**, J.-A., « réponse à l'Enquête sur l'esprit méditerranéen », *Mediterranea*, 6, juin 1927, p.301
- Maclair**, Camille, « La peinture régionale, son sens, sa discipline », *Le feu*, nouv.série, 11/1, 1<sup>er</sup> janvier 1917, p.11-13
- Mégret**, G., « La méthode régionaliste », *Le pays d'Ouest*, 20, mai 1912, p.302-306 ; 21, p.345-348 ; 22, p.368-370
- Méniger**, Jacques, « Des coques de Genêts ! », *Le Bouais-Jan*, 1/13, juillet 1897, p.197-199
- M[éniger]**, J[acques], « Le biau Hardel et la chopeine », *Le Bouais-Jan*, juillet 1897, 1/14, p.209-211
- Méniger**, Jacques, « Par nos vieux chemins », *Le Bouais-Jan*, 1/16, août 1897, p.244-246
- Méniger**, Jacques, « Granville », *Le Bouais-Jan*, 1/18, septembre 1897, p.263-265
- Méniger**, Jacques, « Un voyage à Saint-Pai », *Le Bouais-Jan*, 1/22, novembre 1897, p.342-344
- Méniger**, Jacques, « Le dialecte normand », *Le Bouais-Jan*, 2/17, septembre 1898, p.259-262 ; 2/23, décembre 1898, p.354-355 ; 2/24, p.370-372
- Méniger**, Jacques, « Le dialecte normand [nouvelle série] », *Le Bouais-Jan*, 2/7, avril 1898, p.97-99 ; 2/10, p.154-155 ; 2/11, p.168 ; 2/12, p.186-188
- Méraville**, Marie-Aimée, « Les énergiques », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 22, avril 1926, p.16-17
- Mieille**, Paul, « Les monographies 'Bi et trilingues' de 'Pyrénées-Océan' », *Pyrénées-Océan La côte basque*, 27/1553, juillet 1932, p.25-26.
- Miginiac**, L., « Argentat et Merle », *Lemouzi*, 2, janvier 1895, p.2-4
- Mignon**, Maurice, « La Provence, centre d'italianisme », *Le feu*, 20/2, 15 janvier 1926, p.3-4
- Milaunet**, « Marie Ravenel et son œuvre », *Le Bouais-Jan*, 1/19, octobre 1897, p.289-292 [chronique tenue jusqu'en janvier 1899]
- Milaunet**, « Marie Ravenel et son œuvre », *Le Bouais-Jan*, 2/20, octobre 1898, p.307-308
- Milaunet**, « Le type normand contemporain », *Le Bouais-Jan*, 2/21, novembre 1898, p.327
- Mistral neveu**, Frédéric, « La littérature provençale », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.123-125
- Mithouard**, Adrien, « Un berger », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/4, avril 1904, p.202-203.
- Montaut**, Pierre de, « Sur l'architecture provençale moderne », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.157-160
- Musset**, Georges, « La Rochelle qui rit », *Le Pays d'Ouest*, 29, octobre 1912, p.601-602.
- Natali**, Jean-Baptiste, « Paysage », *U laricciu*, 1, mai 1926, p.8.
- Natali**, Jean-Baptiste, « Coin de village », *Revue de la Corse*, 39, mai-juin 1926, p.103-107
- Niermans**, Jean et Edouard, « Le style provençal », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.152-154



- Nolhac**, Pierre de, « Marche de nuit dans la montagne d'Ambert », *La veillée d'Auvergne*, octobre 1909, p.482
- Nouaillac**, Joseph, « Joseph Roux et la renaissance limousine », *Lemouzi*, 9, mars-avril 1905, p.75-90
- Nouaillac**, Joseph, « Johannès Plantadis », *Lemouzi*, 1922, p.1-2
- Nouaillac**, Joseph, « Johannès Plantadis, l'homme et l'œuvre », *Lemouzi*, 1922, p.51-57
- Nouaillac**, Joseph, « Chronique limousine », *Lemouzi*, 1922, p.258-259.
- Nouaillac**, Joseph, « *Le Voyage rustique* de Charles Silvestre », *Lemouzi*, 1929, p.197-199.
- Nussac**, Louis de, « Légendes de villes disparues en Limousin, 2 : Tulle en la forêt de Blanchefort », *Lemouzi*, 2, mars 1895, p.17-21
- Nussac**, Louis de, « La croisade albigeoise et le Limousin », *Lemouzi*, 1896, p.190-196
- Odilé**, Claude, « Un peintre de haute montagne, Robert Kammerer », *La vie en Alsace*, 1927, p.95-98
- Omessa**, Henri, « J'ai fait un rêve », *La Corse touristique*, 16, avril 1926, p.85-90
- Paul-Boncour**, Joseph, « L'esprit de la Renaissance », *La vie blésoise*, 2/9, 1<sup>er</sup> février 1905, p.4-6 ; 2/10, 1<sup>er</sup> mars 1905, p.3-6 ; 2/11, 1<sup>er</sup> avril 1905, p.4-5 ; 2/12, 1<sup>er</sup> mai 1905, p.6-7
- Peretti**, Vincent de, « Sur l'eau... », *L'île de beauté*, 30, 1<sup>er</sup> août 1907, p.5-8
- Peretti**, Vincent de, « Sur la cime de l'Incudine », *L'île de beauté*, 33, 15 septembre 1907, p.6-8
- Peretti**, Vincent de, « Bonifacio », *L'île de beauté*, 34, 1<sup>er</sup> octobre 1907, p.5-7
- Peretti**, Vincent de, « La Corse dans l'Antiquité », *L'île de beauté*, 37, 15 novembre 1907, p.5-9
- Perrochon**, Albert, « Propos régionalistes », *Le pays d'Ouest*, 13, février 1912, p.66-70
- Perrochon**, Albert, « Pour la région », *Le pays d'Ouest*, 31, novembre 1912, p.642-646
- Perrochon**, Albert, « Le village triste », *Le pays d'Ouest*, 3/9, juin 1913, p.310-312.
- Pierangeli**, Henri, « La Corse à travers les siècles », *La Corse touristique*, 1, décembre 1924, p.18-21.
- Pierangeli**, Henri, « La Corse et la Sardaigne », *La Corse touristique*, 3, février 1925, p.3-6.
- Pierangeli**, Henri, « Miot et la Corse », *La Corse touristique*, 15, mars 1926, p.67-74 ; 16, p.98-105 ; 18, p.143-150 ; 19, p.183-191 ; 20, p.209-216 ; 21, p.229-244 ; 22, p.258-266 ; 26, p.403-412
- [**Pietri**, François], « A nos lecteurs », *La Corse touristique*, 1, décembre 1924, p.1-2.
- [**Pietri**, François], « Editorial », *La Corse touristique*, 11, novembre 1925, p.24-25
- [**Pietri**, François], « Editorial », *La Corse touristique*, 13, janvier 1926, p.1
- Pietri**, François, « Banditisme et bandits », *La Corse touristique*, 26, mars 1927, p.396-397
- Pitron**, A., « Le garde champêtre », *Le Bouais-Jan*, 1/3, février 1897, p.36-38
- Pitron**, A., « Les loueries », *Le Bouais-Jan*, 1/13, juillet 1897, p.201-203
- Pitron**, A., « En avant la Normandie », *Le Bouais-Jan*, 1/14, juillet 1897, p.213-216
- Pitron**, A., « Les rosières en Normandie », *Le Bouais-Jan*, 1/17, septembre 1897, p.260-263
- Pitron**, A., « Batt'ries d'sarrasin », *Le Bouais-Jan*, 1/20, octobre 1897, p.313-314
- Pitron**, A., « La veillée de la Toussaint », *Le Bouais-Jan*, 2/20, octobre 1898, p.306-307
- Plantadis**, Johannès (Jean Dutrech), « Les métiers limousins, 1 : les maçons », *Lemouzi*, 2, novembre 1895, p.90-93
- Plantadis**, Johannès (Jean Dutrech), « Danses limousines », *Lemouzi*, 2, décembre 1896, p.181-184
- Plantadis**, Johannès (Jean Dutrech), « Le costume limousin », *Lemouzi*, 2, février 1896, p.97-101
- Plantadis**, Johannès (Jean Dutrech), « Les quartiers limousins de Paris », *Lemouzi*, 7, janvier 1903, p.10-12 ; février 1903, p.32-35 ; mars 1903, p.51-52 ; avril 1903, p.67-68
- Plantadis**, Johannès, « 'Vers le Limousin' », *Lemouzi*, 9, juillet 1905, p.193-196
- Plantadis**, Johannès, « Les maîtres du paysage limousin », *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, 29, 1907, p.445-450 ; 30, 1908, p.51-98
- Plantadis**, Johannès, « Tutela », *Lemouzi*, 1914, p.26-31 ; p.57-68
- Plantadis**, Johannès, « Les origines de Tulle », *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, 38, 1916, p.133-149, 38, 1916, p.190-214
- Pomier**, Jean, « Méditerranéisme et algérianisme », *Mediterranea*, 8-9, août-septembre 1927, p.37-38
- P[ouillat]**, V[alery], « Le Bouais-Jan », *Le Bouais-Jan*, 8/13, juillet 1904, p.196-198

- Pourrat**, Henri, « Voulez-vous jouer avec nous ? », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 6, juin 1924, p.1-3
- Pourrat**, Henri, « Sous la même lune », *La vie en Alsace*, 1925, p.121-131
- Pourrat**, Henri, **L'Olagne**, Jean, « La colline ronde, films auvergnats », *La veillée d'Auvergne*, mars 1911 à juin 1912
- Prieur**, Gabriel-Ch., « Le peintre Yan », *La Bretagne touristique*, 7/72, 15 mars 1928, p.61
- Prudent**, Vincent, « Le plateau de Millevaches », *Lemouzi*, 2, février 1895, p.10-11
- Quantin**, Albert, « La Corse, île de beauté », *La Corse touristique*, 6, mai 1925, p.5-7
- Quignon**, G.-Hector, « Impressions picardes », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 2/12, juin 1901, p.274-275.
- Quignon**, G.-Hector, « Le magister de Pernois », *La Picardie littéraire, artistique et traditionniste*, 4/11-12, novembre-décembre 1903, p.161-163.
- René**, Eugène, « Nos collines », *La Provence à travers champs*, 21, avril 1881, p.6-7
- Rêveur** (le), « Poignées d'interviews », *Le Bouais-Jan*, 1/3, février 1897, p.24-25 ; 1/4, février 1897, p.38-39
- Riberolles**, Augustin de, « La nuit d'Auvergne », *La veillée d'Auvergne*, janvier 1909, p.25-26
- Ribier**, Eugène de, « A nos compatriotes », *La veillée d'Auvergne*, 1, janvier 1909, p.3-6
- Rip**, Paul, « Le prix du champ », *La veillée d'Auvergne*, octobre 1909, p.487-491
- Ripert**, Emile, « Les poèmes de Picardie de Léon Duvauchel », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/2, février 1903, p.17-19.
- Ripert**, Emile, « Conférence : la Corse, refuge de poésie », *U lariciu*, 4, 2<sup>e</sup> trimestre 1927, p.4-6.
- Ripert**, Emile, « réponse à l'Enquête sur l'esprit méditerranéen », *Mediterranea*, 5, mai 1927, p.234-235
- Ripert**, Emile, « Chansons populaires de la corse », *La Corse touristique*, 4/35, décembre 1927, p.668-670
- Rivière**, Jacqueline, « Le Limousin », *Lemouzi*, 7, mars 1903, p.42-45
- Rocca**, Pierre, « Transhumance », *La Corse touristique*, 15, mars 1926, p.64
- Rolet**, Antonin, « La cigale », *En Provence*, 1/5, septembre 1923, p.97-106
- Rolet**, Antonin, « Dans la Provence parfumée », *En Provence*, 1/11, mars 1924, p.276-287
- Roppart**, René, « Histoire résumée de Normandie », *Le Bouais-Jan*, 1/1, janvier 1897, p.10 ; 1/2, p.27-28 ; 1/3, p.36 ; 1/5, p.75-76 ; 1/7, p.99-100 ; 1/10, p.151-152
- Roussolles**, Paul, « Impressions de Tulle », *Lemouzi*, 7, janvier 1903, p.2-6
- Roussolles**, Paul, « En Limousin », *Lemouzi*, 9, juin 1905, p.178-179
- Roux**, Joseph, « Grammaire limousine, introduction », *Lemouzi*, 1, novembre 1893, p.I-IV
- Roux**, Joseph, « Etudes rustiques : la bénédiction des bestiaux », *Lemouzi*, 2, avril 1895, p.25
- Sabord**, Noël, « Entre Tardoire et Bandiat », *Le pays d'Ouest*, 7, novembre 1911, p.11-17 ; 8, p.43-49
- Sabord**, Noël, « Jules Renard », *Le pays d'Ouest*, 20, mai 1912, p.290-294
- Sabord**, Noël, « Deux fragment de l'œuvre du sieur de Balzac », *Le pays d'Ouest*, 30, octobre 1912, p.626
- Sabord**, Noël, « La vie des humbles dans la littérature régionaliste », *Le pays d'Ouest*, 3/9, juin 1913, p.289-294
- Sabord**, Noël, « réponse à l'Enquête sur l'esprit méditerranéen », *Mediterranea*, 5, mai 1927, p.236
- Sahut**, Marcel, « Saint-Paul-Trois-Châteaux en Dauphiné », *La vie alpine*, 1927, p.297-300
- Samson**, A., « Une noce en Normandie », *Le Bouais-Jan*, 1/11, juin 1897, p.161-163
- Sannier**, Jean, « Le visage de la Bretagne : Morgat », *La Bretagne touristique*, 7/72, 15 mars 1928, p.57-56
- Santoni**, François, « Une visite aux bergeries d'Asinao », *La Corse touristique*, 4/33, octobre 1927, p.600-603
- Saurel**, Alfred, « A l'œuvre ! », *La Provence à travers champs*, 1, 14 juillet 1880, p.1.
- Saurel**, Alfred, « A l'instar de Chapelle », *La Provence à travers champs*, 2, 4 septembre 1880, p.5
- Saurel**, Alfred, « Saintes-Maries », *La Provence à travers champs*, 21, avril 1881, p.1-2
- Saurel**, Alfred, « A nos abonnés », *La Provence à travers champs*, 2/33, juillet 1882, p.253

- Savary, Victor**, « Vieilles industries normandes. Dentelle et point d'Alençon », *Le Bouais-Jan*, 1/6, mars 1897, p.87-89
- Savary, Victor**, « Vieilles industries normandes. Le parchemin », *Le Bouais-Jan*, 1/15, août 1897, p.227-229
- Savary, Victor**, « Vieilles industries normandes. Drapiers », *Le Bouais-Jan*, 1/18, septembre 1897, p.276-278
- Savary, Victor**, « Potiers d'étain et estaymous », *Le Bouais-Jan*, 1/24, décembre 1897, p.373-376
- Savary, Victor**, « L'armoire et les menuisiers sculpteurs », *Le Bouais-Jan*, 2/7, avril 1898, p.101-103
- Schneegans, Charles**, « Etudes sur la cathédrale de Strasbourg », *La vie en Alsace*, 1/8-9, août-septembre 1923, p.13.
- Sébillot, Paul**, « Les traditions de la mer », *La jeune Picardie*, 7, janvier 1901, p.162 ; 9, mars 1901, p.208-211.
- Sendra, Louis**, « L'Algérie », *Mediterranea*, 4, avril 1927, p.220-221
- Sibrantot, de**, « Un mois à La Hague », *Le Bouais-Jan*, 2/1, janvier 1898, p.8-9 ; n°2, p.21-22
- Sibrantot, de**, « Le Bouais-Jan à Lingreville », *Le Bouais-Jan*, 2/17, septembre 1898, p.264-266
- Silvestre, Charles**, « Louange du Limousin », *Lemouzi*, 1922, p.113-114
- Sivry, Pierre**, « Veillée lorraine », *Le pays lorrain*, 1910, p.174-176
- Soursac, J.**, « La place de mon village (souvenirs d'enfance) », *Lemouzi*, 1896, p.103-105
- Souza, Robert de**, « Esthétique des villes. Le trolley », *La vie blésoise*, 1/2, 20 juin 1904, p.1-2
- Stein, Henri**, « Sérénade », *La jeune Picardie*, 8, février 1901, p.192.
- Sudre, René**, « Ma cité (éloge d'Angoulême) », *Le pays d'Ouest*, 10, décembre 1911, p.98-103
- Surier, Albert**, « Un village tragique », *La Corse touristique*, 6, mai 1925, p.12-14
- Talvart, Hector**, « Les nouveaux visages de la vie », *Le pays d'Ouest*, 3/12, septembre 1913, p.450-454
- Tarquis, Magda**, « Du style régional dans l'architecture », *La Bretagne touristique*, 21, 1923, p.290.
- Texcier, Jean**, « Un roman poitevin : *Les Creux-de-Maisons* », *Le pays d'Ouest*, 3/15, décembre 1913, p.587-592
- Thibaudet, Albert**, « Le musée populaire et régional », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/1-2, janvier-février 1904, p.170-175.
- Thibaut, Anthelme**, « Péroutes », *La vie alpine*, 1927, p.208-210
- Thiéry, Maurice**, « Croquis picard : Fenaison », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 13, juillet 1901, p.286.
- Thiéry, Maurice**, « Ma Picardie, 1 : la plaine », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/4, avril-mai 1902, p.51.
- Thiéry, Maurice**, « Ma Picardie, 2 : les pompiers », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/9, août 1902, p.96-97.
- Thiéry, Maurice**, « Ma Picardie, 3 : au cabaret », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/10, octobre 1902, p.115-116.
- Thiéry, Maurice**, « Ma Picardie, 4 : jours de pluie », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/11, novembre 1902, p.126-127.
- Thiéry, Maurice**, « Ma Picardie, 5 : à la sucrerie », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/11, novembre 1902, p.127
- Thiéry, Maurice**, « Ma Picardie, 6 : les veillées », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/12, décembre 1902, p.142.
- Thiéry, Maurice**, « Ma Picardie, 7 : l'hiver à la campagne », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 3/12, décembre 1902, p.142-143.
- Thiéry, Maurice**, « Ma Picardie, 8 : fêtes de l'hiver », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/1, janvier 1903, p.6.
- Thiéry, Maurice**, « Ma Picardie, 9 : jour de l'an », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/1, janvier 1903, p.6-7.
- Thiéry, Maurice**, « Ma Picardie, 10 : le mardi gras au village », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/2, février 1903, p.23

- Thiéry**, Maurice, « Ma Picardie, 11 : le berger », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/3, février 1903, p.41-42.
- Thiéry**, Maurice, « Ma Picardie, 12 : les routeleurs », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 4/4, avril 1903, p.62-63.
- Thiéry**, Maurice, « [Réponse à l'enquête :] Pourquoi patoisez-vous ? », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/4, avril 1904, p.204-205.
- Thiéry**, Maurice, « Ma Picardie, 13 : chez le maréchal-ferrant », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/6, juin 1904, p.240.
- Thiéry**, Maurice, « Ma Picardie, 14 : distribution des prix », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/7-8, juillet-août 1904, p.254.
- Thiéry**, Maurice, « Ma Picardie, 15 : retour de la chasse », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/10, octobre 1904, p.294.
- Thiéry**, Maurice, « Ma Picardie, 16 : la Toussaint », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/12, décembre 1904, p.308-309.
- Thiéry**, Maurice, « Ma Picardie, 17 : la mort du porc », *La Picardie littéraire, historique et traditionniste*, 5/12, décembre 1904, p.325.
- Tis**, Georges, « L'esprit des mots d'cheux nous », *Le Bouais-Jan*, 1/4, février 1897, p.51-52 ; 1/5, p.74-75 ; 1/7, p.97-98 ; 1/9, p.134-135 ; 1/10, p.154-155 ; 1/13, p.199-200 ; 1/16, p.251-252
- Tis**, Georges, « L'esprit d'chez nous », *Le Bouais-Jan*, 1/24, décembre 1897, p.372-373
- Tis**, Georges, « L'esprit des mots d'cheux nous », *Le Bouais-Jan*, 2/14, juillet 1898, p.215-216
- Tolvast**, Jean, « Quelques petits métiers et industries de l'arrondissement de Cherbourg », *Le Bouais-Jan*, 8/3, février 1904, p.41-44
- Tramond**, Johannès, « Le Limousin historique et pittoresque », *Lemouzi*, 9, 1905, p.196-200 ; 218-220 ; 289-292 ; 316-319.
- Valette**, A.L.L. « Le Chalard », *Lemouzi*, 7, novembre 1903, p.172-173
- Vallarel**, Emile, « Lettre », *La gueuse parfumée*, 1, mars 1880, p.9-13
- Vallarel**, Emile, « Un nid de verdure », *La gueuse parfumée*, 2, mars 1880, p.4-6.
- Vallarel**, Emile, « Excursions en Provence », *La gueuse parfumée*, 4, mars 1880, p.5-8 ; 5, avril 1880, p.7-11 ; 6, avril 1880, p.9-12 ; 7, avril 1880, p.9-11 ; 8, avril 1880, p.7-10 ; 9, mai 1880, p.10-13.
- Vallarel**, Emile, « Une place devant l'église », *La gueuse parfumée*, 14, juin 1880, p.4-6
- Valory-Le Ricolais**, Victor, « Un roman régionaliste », *Le pays d'Ouest*, 10, décembre 1911, p.106-109
- Valory-Le Ricolais**, Victor, « En Vendée », *Le pays d'Ouest*, 13, février 1912, p.71-75
- Van den Bussche**, Gaspard, « Première année », *Le beffroi de Flandre*, 12, juin 1920, p.1-2
- Vermenouze**, Arsène, « Salers », *La veillée d'Auvergne*, août 1909, p.384.
- Verschave**, Paul, « Les beffrois », *Le beffroi de Flandre*, 1, 15 juillet 1919, p.12-13.
- Versepuy**, Marius, « La bourrée d'Auvergne », *La veillée d'Auvergne*, mai 1911, p.223-228
- Vidal**, Benoît, « Nous ne jouons pas, nous travaillons », *L'Auvergne littéraire et artistique*, 7, juillet 1924, p.1-3
- Villat**, Louis, « La découverte touristique de la Corse au 18<sup>e</sup> siècle », *La Corse touristique*, 2, janvier 1925, p.2-6.
- Vinciguerra**, Jean, « Les bergers corses », *La Corse touristique*, 5/39, mai 1928, p.129
- Wallis**, Jean, « réponse à l'Enquête sur l'esprit méditerranéen », *Mediterranea*, 5, mai 1927, p.236

## BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE

- Admussen**, Richard L., *Les petites revues littéraires, 1914-1939. Répertoire descriptif*, Saint-Louis (Missouri)/Paris, Washington university press/A. G. Nizet, 1970
- Agulhon**, Maurice, « Le centre et la périphérie », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 2. Les France*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1992], p.2889-2905
- Albert-Llorca**, Marlène, **Garreta**, Raphaële, « L'association Pierrine Gaston-Sacaze et la patrimonialisation de la flore en vallée d'Ossau (Pyrénées Occidentales – France) », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, hors-série 16, 2013, [En ligne], disponible sur <http://www.revues.org> (consulté le 2 mai 2015)
- Amade**, Jean, *L'idée régionaliste*, Perpignan, La bibliothèque catalane, (Les nouvelles idées directrices), 1912
- Amossy**, Ruth, « La notion de stéréotype dans la réflexion contemporaine », *Littérature*, 73, 1989, p. 29-46
- Amossy**, Ruth, **Herschberg-Pierrot**, Anne, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Nathan, 1997
- Aurenche**, Marie-Laure, « La presse de vulgarisation ou la médiation des savoirs », dans Dominique Kalifa, et al., *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.383-415.
- Azaïs**, Gabriel, *Dictionnaire des idiomes romans du midi de la France*, Montpellier, Société des études des langues romanes, 1877, t.1
- Bacot**, Jean-Pierre, « Panorama de la presse illustrée du 19<sup>e</sup> siècle », dans Dominique Kalifa, et al., *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.445-451.
- Barel-Moisan**, Claire, « Ecrire pour informer », dans Dominique Kalifa, et al., *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.745-771.
- Baridon**, Michel, « Naissance du jardin paysager et construction de l'espace », *Revue canadienne d'esthétique*, 6, [en ligne], [http://www.uqtr.quebec.ca/AE/Vol\\_6/Manon/bari.html](http://www.uqtr.quebec.ca/AE/Vol_6/Manon/bari.html) [consulté le 2 mai 2015]
- Barral**, Pierre, « Les étapes du régionalisme dans les organisations agricoles », *Économie rurale*, 84, 1970, p. 25-29
- Barraque**, Bernard, « Région, régionalismes et aménagement », *Strates*, 6, 1992, [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 2 mai 2015]
- Berdoulay** Vincent, **Degrémont**, Isabelle, **Laplace-Treytore**, Danièle, « Savoir-être-au-lieu et mise en patrimoine de la nature dans les stations thermales des Pyrénées (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.) », *Géographie et cultures*, 73, 2010, p. 39-62
- Berjoan**, Nicolas, « L'honneur d'une langue. Les Roussillonnais et le catalan durant le premier XIXe siècle (1815-1870) », *Romantisme*, 145, 2009, p.121-135
- Berjoan**, Nicolas, « L'idée latine du Félibrige : Enjeux, boires et déboires d'une politique étrangère régionaliste (1870-1890) », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 42, 2011, p.121-136
- Berlan-Darqué**, Martine, **Kalaora**, Bernard, « Du pittoresque au "tout-paysage" », *Études rurales*, 121-124, 1991, p.185-195
- Bertho**, Catherine, « L'invention de la Bretagne. Genèse sociale d'un stéréotype », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, 1980, p.45-62
- Bertho-Lavenir**, Catherine, « Suivre le guide ? », *Les cahiers de médiologie*, 7, 1999, p. 151-163
- Bertho-Lavenir**, Catherine, **Latry**, Guy, « Côte d'Argent, Côte d'Émeraude : les zones balnéaires entre nom de marque et identité littéraire », *Le Temps des médias*, 8, 2007, p.105-117
- Biget**, Jean-Louis, « Mythographie du catharisme (1870-1960) », *Cahiers de Fanjeaux*, 14, 1979, p. 271-359

- Blanc**, Dominique, « Lecture, écriture et identité locale. Les almanachs patois en pays d'oc (1870-1940) », *Terrain*, 5, 1985, [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 2 février 2016]
- Bleton-Ruget**, Annie, « 'Pays' et nom de pays. L'invention de la Bresse louhannaise, *Ruralia*, 8, 2001 [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 24 juillet 2015]
- Boiral**, Pierre, **Brouat**, Jean-Pierre, « L'émergence de l'idéologie localiste », *Sociologie du Sud-Est*, 41-44, juillet 1984-juin 1985, p.35-50
- Boissinot**, Philippe, « Sur la plage emmêlés : Celtes, Ligures, Grecs et Ibères dans la confrontation des textes et de l'archéologie », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 35/2, 2005, p.13-43
- Bourdelaïs**, Patrice, « Le paysage humain », dans Jacques Revel (dir.), *Histoire de France. L'espace français*, Paris, Seuil, 1989, p.173-285
- Bourdieu**, Pierre, « Une classe objet », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18, 1977, p.2-5
- Bourdieu**, Pierre, « L'identité et la représentation. Éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, 1980, p. 63-72
- Bromberger**, Christian, « L'ethnologie de la France et le problème de l'identité », *Civilisations*, 42/2, 1993, [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 2 février 2016]
- Bromberger**, Christian, **Meyer**, Mireille, « Cultures régionales en débat », *Ethnologie française*, 33, 2003, p. 357-361
- Bromberger**, Christian, **Meyer**, Mireille, « L'idée de région dans la France d'aujourd'hui. Entretien avec Maurice Agulhon », *Ethnologie française*, 33, 2003, p. 459-464
- Buffin**, Frédéric, « Une réussite géographique : le Massif-central, ou petite histoire de la naissance d'une région géographique », *Bulletin de la section de géographie du CTHS*, 84, 1979, p. 173-186
- Cabon**, Hervé, **Loyer-Roussel**, Christine, **Soubigou**, André, *Octave-Louis Aubert, écrivain, éditeur...une vie pour la Bretagne*, cat. expo. Saint-Brieuc, Bibliothèque municipale (2007), Paris, Asia, 2007
- Cachin**, Françoise, « Le paysage du peintre », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 1. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1986], p.957-995
- Cassou**, Jean, « Du voyage au tourisme », *Communications*, 10, 1967, p. 25-34
- Castro**, Xavier, **de Juana**, Jesus, « Le Galicianisme et l'EMSAV entre 1850 et 1945 », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 94, 1987, p. 325-345
- Chamboredon**, Jean-Claude, « Peinture des rapports sociaux et invention de l'éternel paysan, les deux manières de Jean-François Millet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17/1, 1977, p.6-28
- Chamboredon**, Jean-Claude, « Les usages urbains de l'espace rural : du moyen de production au lieu de récréation », *Revue française de sociologie*, 21/1, 1980, p. 97-119
- Chamboredon**, Jean-Claude, **Mathy**, Jean-Philippe, **Méjean**, Anne, **Weber**, Florence, « L'appartenance territoriale comme principe de classement et d'identification », *Sociologie du Sud-Est*, 41-44, juillet 1984-juin 1985, p.61-85
- Chamboredon** Jean-Claude, **Méjean**, Anne, *Récits de voyage et perception du territoire : la Provence, XVIIIe siècle-XXe siècle*, Paris, Laboratoire de sciences sociales, École normale supérieure (Territoires, 2), 1985
- Chamboredon**, Jean-Claude, « Carte, désignations territoriales, sens commun géographique : les "noms de pays" selon Lucien Gallois », *Études rurales*, 109, 1988, p. 5-54
- Chamussy**, Henri, « Une invention des Alpes », *Géocarrefour*, 86/3-4, 2011, p. 169-178.
- Chanet**, Jean-François, *L'École républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier (Aubier histoires), 1996
- Chanet**, Jean-François, *Les félibres cantaliens. Aux sources du régionalisme auvergnat (1879-1914)*, Clermont-Ferrand, Adosa, 2000
- Chanet**, Jean-François, « Terroirs et pays : mort et transfiguration ? », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 69, 2001, p. 61-81
- Charle**, Christophe, « Région et conscience régionale en France [Questions à propos d'un colloque] », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, 1980, p. 37-43

- Chartier, Erwan**, *La construction de l'interculturalisme en Bretagne, des origines à nos jours : mise en perspective historique et idéologique*. Mémoire de thèse dirigé par Michel Nicolas, Université de Rennes 2, 2010 [en ligne], <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00575335/> [consulté le 11 juillet 2015]
- Chartier, Roger**, « Science sociale et découpage régional. Note sur deux débats (1820-1920) » *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, 1980, p. 27-36
- Chastel, André**, 1997 (1986), « La notion de patrimoine », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 1. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1986], p.1433-1469
- Chevallier, Denis, Morel, Alain**, « Identité culturelle et appartenance régionale : quelques orientations de recherche », *Terrain*, 5, 1985, p.3-5.
- Chèvrefils-Desbiolles, Yves**, *Les Revues d'art à Paris (1905-1940)*, Paris, *Ent'revues*, 1993
- Chèvrefils-Desbiolles, Yves**, « Avant-propos : Anch'io son editore », dans Rossella Froissart Pezone, Yves Chèvrefils Desbiolles (dir.), *Les revues d'art : formes, stratégies et réseaux au XXe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p.13-19
- Chiva, Isac**, « Pour une grammaire du paysage agraire », *Etudes rurales*, 121-124, 1991, p.21-26
- Cholvy, Gérard**, « Régionalisme et clergé catholique au XIXe siècle », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.187-201
- Claval, Paul**, « Régionalisme et consommation culturelle », *L'espace géographique*, 8/4, 1979, p. 293-302
- Cloarec, Jacques**, « Des paysages », *Etudes rurales*, 95-96, 1984, p.267-290
- Corbin, Alain**, « Paris-province », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 2. Les France*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1992], p.2851-2887
- Costa, James**, « Sauver la langue ? Deux siècles de renaissances linguistiques en Provence », *Langage et société*, 145, 2013, p. 15-34
- Coussemaker-Van Robais, Solange de**, « Le Comité flamand de France (1853-1940), société savante ou mouvement régionaliste ? », *Histoire, économie et société*, 31, 2012, p.59-73
- Crubellier, Maurice**, « Un intermédiaire culturel : le *Supplément littéraire illustré du Petit Parisien*, (1902-1905) », *Les Intermédiaires culturels, actes du colloque du Centre méridional d'histoire sociale, des mentalités et des cultures* (1978), Aix-en-Provence, Université de Provence, 1981, p. 357-367
- Dargent, Claude**, « Identités régionales et aspirations politiques : l'exemple de la France d'aujourd'hui », *Revue française de science politique*, 51/5, 2001, p. 787-806
- Décaudin, Michel**, *La Crise des valeurs symbolistes. Vingt ans de poésie française 1895-1914*, Toulouse, Privat, 1960
- Defoort, Eric**, « Jean-Marie Gantois dans le mouvement flamand en France (1919-1939) », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.327-336
- Denis, Andrée**, « Poésie populaire, poésie nationale. Deux intercesseurs : Fauriel et Mme de Staël », *Romantisme*, 35, 1982, p. 3-24
- Denis, Marie-Noële**, « Le dialecte alsacien : état des lieux. », *Ethnologie française*, 33, 2003, p. 363-371
- Diaz, José-Luis**, « Présentation », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 110, 2010, p.515-520
- Diaz, José-Luis**, « Avatars journalistiques de l'éloquence privée », dans Dominique Kalifa, *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.691-715.
- Dossetto, Danièle**, « La région en signes. Localisme en Provence et en Italie provençalophone », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.399-408
- Dubost, Françoise**, « La problématique du paysage. Etat des lieux », *Etudes rurales*, 121-124, 1991, p.219-324
- Duhamel, Georges, s.v.** « Place, rôle et importance des revues », dans *L'encyclopédie française*, 18 : la civilisation écrite ; 3<sup>e</sup> partie : la revue et le journal ; section A : La revue ; chapitre 1 : évolution et état actuel, Paris, Société de gestion de l'Encyclopédie française, 1939, p.18\*32-3 et suiv.
- Dupuy, Roger**, « Identité bretonne et République dans la première moitié du XXe siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 111, 2004, p.97-102

- Durand**, Pascal, « Le reportage », dans Dominique Kalifa, *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.1011-1024.
- Emmanueli**, François-Xavier, « De la conscience politique à la naissance du « provençalisme » dans la généralité » d'Aix à la fin du XVIIIe siècle », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.117-138
- Fabiani**, Jean-Louis, « Le Midi changé en Sud », *La pensée de midi*, 22, 2007, p. 75-85
- Fabre**, Thierry, « Les territoires de l'appartenance Provence-Méditerranée », *La pensée de midi*, 1, 2000, p. 6-11
- Febvre**, Lucien, « Régions naturelles et noms de pays », *Revue de synthèse historique*, 18, 1909, p.269-280
- Febvre**, Lucien, « Sur quelques ouvrages de géographie et d'histoire régionale », *Revue de synthèse historique*, 19, 1909, p.99-106
- Feyel**, Gilles, « Naissance, constitution progressive et épanouissement d'un genre de presse aux limites floues : le magazine », *Réseaux*, 105, 2001, p.19-51.
- Fouéré**, Yann, « Le régionalisme breton sous le gouvernement de Vichy et le Comité consultatif de Bretagne », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.481-506
- Fournier**, Laurent-Sébastien, « Le discours régionaliste en Provence. Un mode paradoxal de légitimation politique », *Journal des anthropologues*, 104-105, 2006, p.247-264
- Fuchs**, Julien, **Stumpp**, Sébastien, « Frontières politiques, frontières symboliques. La difficile implantation des associations sportivo-touristiques allemandes en Alsace avant 1914 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 60/3, 2013, p. 86-109
- Gailhard-Bancel**, Hyacinthe de, *Les syndicats agricoles aux champs et au Parlement, 1884-1924*, Paris, Spes, 1929
- Garavini**, Fausta, « Un exemple d'utilisation régressive de l'idée de peuple : Jacquou le Croquant », *Romantisme*, 9, 1975, p.65-76
- Garavini**, Fausta, « Province et rusticité : esquisse d'un malentendu », *Romantisme*, 35, 1982, p. 73-90
- Garcia**, Marie-Carmen, « Histoire identitaire et histoire locale dans la construction du pays Cathare », *Espaces et Sociétés*, 113-114, 2003, p. 183-196.
- Gerbod**, Paul, « L'*Ethique héroïque* en France (1870-1914) », *Revue historique*, 268, 1982, p.409-429.
- Gervais**, Thierry, « Les premiers magazines illustrés », dans Dominique Kalifa, *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.453-463.
- Geslot**, Jean-Charles, **Hage**, Julien, « Recenser les revues », dans Jacqueline Pluet-Despatin, Michel Leymarie, Jean-Yves Mollier (dir.), *La Belle époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (In-octavo), 2002, p.29-42.
- Gibiat**, Samuel, « Le félibrige et l'identité limousine », dans Jean Tricard, Philippe Grandcoing, Robert Chanaud (dir.), *Le Limousin, pays et identités - Enquêtes d'histoire de l'Antiquité au XXIe siècle*, Limoges, PuLim (Rencontre des historiens du Limousin), 2006, p.239-256
- Girardet**, Raoul, « Des paysans aux français 1870-1914, d'Eugène Weber », *Le Débat*, 7, 1980, p. 147-170
- Glinoe**, Anthony, « Sociabilités et temporalités : le cas des cénacles romantiques », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 110, 2010, p.547-562
- Goetschel**, Pascale, **Loyer**, Emmanuelle, *Histoire culturelle de la France. De la Belle époque à nos jours*, Paris, Armand Colin (Cursus, Histoire), 2014
- Gossiaux**, Jean-François, *Du folklore à l'ethnologie française*, Archives ouvertes de l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain (IIAC), 2006 [en ligne], disponible sur <halshs-00122408> [consulté le 12 juillet 2015]
- Graziani**, Françoise, « Comprendre l'esprit méditerranéen avec Paul Valéry », *Strade*, 23, 2015, p.69-75
- Gritti**, Jules, « Les contenus culturels du Guide bleu », *Communications*, 10, 1967, p. 51-64



- Guillet**, François, « Naissance de la Normandie (1750-1850). Genèse et épanouissement d'une image régionale », *Terrain*, 33, septembre 1999, [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 2 février 2016]
- Guillet**, François, « Entre stratégie sociale et quête érudite : les notables normands et la fabrication de la Normandie au XIXe siècle », *Le mouvement social*, 203, 2003, p.89-111
- Guillet**, François, « Le Nord mythique de la Normandie : des Normands aux Vikings de la fin du XVIIIe siècle jusqu'à la Grande Guerre », *Revue du Nord*, 360-361, 2005, p.459-471
- Guillet**, François, « L'invention de la Normandie », cinq conférences au séminaire « Normandie », année 2010-2011, Université populaire de Caen, [en ligne], disponible sur [http://upc.michelonfray.fr/wp-content/uploads/2011/08/InventionNormandieGuillet2010\\_2011.pdf](http://upc.michelonfray.fr/wp-content/uploads/2011/08/InventionNormandieGuillet2010_2011.pdf) [consulté le 14 novembre 2015]
- Guillon**, Jean-Marie, « L'affirmation régionale en Pays d'oc des années quarante », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.425-433
- Guiomar**, Jean-Yves, « Régionalisme, fédéralisme et minorités nationales en France entre 1919 et 1939 », *Le Mouvement social*, 70, 1970, p.89-108
- Guiomar**, Jean-Yves, « Le Tableau de la géographie de la France de Vidal de la Blache », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 1. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1986], p.1073-1098
- Guiomar**, Jean-Yves, « « Les peuples du Nord », matrice d'un système politique et culturel ? », *Revue du Nord*, 360-361, 2005, p.565-576
- Guiral**, Pierre, « Rapport général », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.311-325
- Guyonnet**, Marie-Hélène, « Une Provence « éternelle » : les musées félibréens », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.391-397
- Hallays**, André, « La défense des monuments et des paysages de la France », *Revue universelle*, 4/115, août 1904, p.422-423
- Hamman**, Philippe, « Romain Pasquier, *Le pouvoir régional. Mobilisations, décentralisation et gouvernance en France* », *Questions de communication*, 23, 2012, p.474-476
- Haskell**, Francis, « Michelet et l'utilisation des arts plastiques comme sources historiques », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 48/6, 1993, p. 1403-1420
- Hoibian**, Olivier, « L'œuvre éditoriale du CAF (1874 – 1974) », *Amnis*, 1, 2004, [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 11 avril 2015]
- Hubscher**, Ronald, « Réflexions sur l'identité paysanne au XIXe siècle : identité réelle ou supposée ? », *Ruralia*, 1, 1997, [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 14 août 2015]
- Hubscher**, Ronald, « Historiens, géographes et paysans », *Ruralia*, 4, 1999, [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 14 août 2015]
- Huck**, Joseph Louis, *Les Vosges et le Club vosgien autour d'un centenaire 1872-1972*, Strasbourg, Club vosgien, 1972
- Jeannot**, Gilles, « Tisser des liens patrimoniaux, entrepreneurs culturels et attachement pour la maison rurale en Franche-Comté », *Genèses*, 11, mars 1993, p.5-24.
- Joly**, Lionel, « La cause basque et l'euskera », *Mots. Les langages du politique*, 74, 2004 [En ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 14 novembre 2015]
- Joudoux**, Robert, « La vie intellectuelle en Limousin », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 4/1, 1968, p.131-140
- Judet**, Pierre, « De l'archive aux sociétés savantes et des sociétés savantes à l'inscription publique. La construction sociale du discours des origines de l'industrie horlogère de la vallée de l'Arve (milieu du 18e-milieu du 20e siècle) », *Ruralia*, 16/17, 2005 [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 14 novembre 2015]
- Julia**, Dominique, **Milo**, Daniel, « Les ressources culturelles », dans Jacques Revel (dir.), *Histoire de France. L'espace français*, Paris, Seuil, 1989, p.379-508
- Julliard**, Jacques, « Le monde des revues au début du siècle. Introduction », *Cahiers Georges Sorel*, 5, 1987, p. 3-9

- Julliard**, Jacques, « Art et société. Les ruptures de la Belle Epoque. Introduction », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 21, 2003, p.3-8
- Kalifa**, Dominique, « Faits divers en guerre (1870-1914) », *Romantisme*, 27/97, 1997, p. 89-102
- Kalifa**, Dominique, **Vaillant**, Alain, « Pour une histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle », *Le Temps des médias*, 2, 2004, [en ligne], disponible sur [www.cairn.info](http://www.cairn.info) [consulté le 14 novembre 2015]
- Kalifa**, Dominique, **Régnier**, Philippe, **Thérenty**, Marie-Ève, **Vaillant**, Alain, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011
- Kaysers**, Bernard, « Permanence et perversion de la ruralité », *Études rurales*, 109, 1988, p.75-108
- Kervran**, Sophie, « Le patrimoine comme passion identitaire en Bretagne : inauguration et destruction du monument de l'union de la Bretagne à la France (Rennes, 1911 et 1932) », *Culture & Musées*, 8, 2006, p. 91-113
- Lagrave**, Rose-Marie, « Mensonge romanesque et vérité des romanciers », *Études rurales*, 109, 1988, p.55-74
- Laisney**, Vincent, « Cénacles et cafés littéraires : deux sociabilités antagonistes », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 110, 2010, p.563-588
- Lambert**, Rémi, *Le régionalisme, creuset d'une invention artistique. Sources, développements et limites dans la céramique française 1880-1939*, Mémoire de thèse dirigé par Dominique Jarrasse, Université Michel de Montaigne de Bordeaux, 2012, [en ligne], disponible sur <http://www.tel.archives-ouvertes.fr> [consulté le 2 février 2016]
- Laredo**, Dominique, « *Mediterranea* : une revue d'art sur la Côte d'Azur pendant l'entre-deux guerres », *Cahiers de la Méditerranée*, 85, 2012, p.113-134
- Larique**, Bertrand, « Les débuts et déboires de l'organisation officielle du tourisme en France : l'expérience malheureuse de l'Office National du Tourisme (1910-1935) », *Entreprises et histoire*, 47, 2007, p. 73-92
- Laroche**, Claude, « Hossegor (Landes), une station au cœur des réseaux de villégiature », *In Situ*, 4, 2004 [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 02 mai 2015]
- Le Coadic**, Ronan, « Les contrastes bretons », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.373-379
- Leerssen**, Joep, « Nationalism and the cultivation of culture », *Nations and nationalism*, 12, 2006, p.559-578
- Le Gall**, Laurent, « Le temps recomposé. Films amateurs et sociétés littorales dans la Bretagne des années 1920 et 1930 », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 117, 2010, p.127-145
- Le Gall**, Laurent, « L'élu et l'ingénieur : aménagements civils littoraux et politique en Bretagne (v.1890-v.1930) », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 121, 2014, p.151-167
- Le Lannou**, Maurice, « La province ? ou le monde ? », *Le Monde*, 10 décembre 1981
- Leymarie**, Michel, « La belle époque des revues ? », dans Jacqueline Pluet-Despatin, Michel Leymarie, Jean-Yves Mollier (dir.), *La Belle époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (In-octavo), 2002, p.9-21.
- Livet**, Georges, « Avant-propos », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.9-22
- Louet**, Thomas, « Un modèle matriciel, les revues de culture générale », dans Jacqueline Pluet-Despatin, Michel Leymarie, Jean-Yves Mollier (dir.), *La Belle époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (In-octavo), 2002, p.57-68.
- Louet**, Thomas, « La revue », dans Dominique Kalifa, et al. (dir.), *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.333-357.
- Lyon-Caen**, Boris, « Ecrire pour divertir », dans Dominique Kalifa, et al., *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.793-809.
- McWilliam**, Neil, **Méneux**, Catherine, **Ramos**, Julie, « Introduction », *L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre. Anthologie de textes sources*, INHA (Sources), 2014, [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 02 mai 2015]

- Malaurie**, Christian, « La carte postale photographique comme médiation territoriale. L'exemple d'Arcachon », *Communication et langages*, 130, 2001, p. 70-85
- Maignan**, Maurice, *Économie esthétique, la question sociale sera résolue par l'esthétique*, Paris, édition de l'Art décoratif, 1912
- Maignan**, Maurice, *Régionalisme d'esthétique sociale. Mission des beaux-arts*, Paris, De Boccard, 1920
- Marchand**, Philippe, « Le « Nord » à l'école de la Troisième République », *Revue du Nord*, 360-361, 2005, p.473-486
- Marneffe**, Daphné de, « Le réseau des petites revues littéraires belges, modernistes et d'avant-garde, du début des années 1920 : construction d'un modèle et proposition de schématisation », *CONTEXTES*, 4, 2008 [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 12 juillet 2015]
- Marsac**, Henri, « Les revues décentralisatrices », *La jeune Champagne*, 1904, p.123-126
- Martel**, Philippe, « Les historiens du début du XIX<sup>ème</sup> siècle et le Moyen Âge occitan : Midi éclairé, Midi martyr ou Midi pittoresque », *Romantisme*, 35, 1982, p.49-72
- Martel**, Philippe, « Le petit monde de l'édition en langue d'oc au temps des Félibres (seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) », *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 159, 2001, p.153-170
- Martel**, Philippe, « Le Félibrige : un incertain nationalisme linguistique », *Mots. Les langages du politique*, 74, 2004, [en ligne] disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 2 mai 2015]
- Martel**, Philippe, « Une norme pour la langue d'oc ? Les débuts d'une histoire sans fin », *Lengas*, 72, 2012, p.23-50
- Martin**, Denis-Constant, « Le choix d'identité », *Revue française de science politique*, 42/4, 1992, p.582-593
- Maclair**, Camille, « La mission de la critique nouvelle », *La quinzaine*, 9/213, 1903, p.1-25
- Mayeur**, Jean-Marie, « Démocratie chrétienne et régionalisme », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.445-460
- Méneux**, Catherine, « L'art social au tournant du siècle », *Art et sociétés*, séminaire du 21 septembre 2006, [en ligne], disponible sur <http://www.artsetsocietes.org/f/f-meneux.html> [consulté le 11 juillet 2015]
- Méneux**, Catherine, « Les Arts de la Vie de Gabriel Mourey ou l'illusion d'un art moderne et social », dans Rossella Froissart Pezone, Yves Chèvrefils Desbiolles (dir.), *Les revues d'art : formes, stratégies et réseaux au XX<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p.53-66
- Meyer**, Mireille, « Vers la notion de « cultures régionales » (1789-1871) », *Ethnologie française*, 33, 2003, p. 409-416
- Meylaerts**, Reine, « 'Ils sont comme nous' : les revues francophones belges et la Flandre (1919-1939) Pour une approche macro- et microsociologique combinée », *CONTEXTES*, 4, 2008 [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 14 novembre 2015]
- Michelet**, Jules, *Le tableau de la France, géographie physique, politique et morale*, Paris, Lacroix, 1875 (1832).
- Mihail**, Benoît, « Le mouvement flamand en France à la lumière de l'histoire culturelle », *Revue du Nord*, 360-361, 2005, p.633-645
- Milani**, Raffaeli, « La théorie du pittoresque et la naissance d'une esthétique du paysage », *Revue canadienne d'esthétique*, 6, 2001, [en ligne], disponible sur <http://www.uqtr.quebec.ca> [consulté le 11 juillet 2015]
- Milo**, Daniel, « Les classiques scolaires », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 2 La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997, p.2085-2123
- Mollier**, Jean-Yves, « La revue dans le système éditorial », dans Jacqueline Pluet-Despatin, Michel Leymarie, Jean-Yves Mollier (dir.), *La Belle époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (In-octavo), 2002, p.43-53.
- Morel**, Alain, « Des identités exemplaires. La ville avant les habitants », *Terrain*, 23, 1994, p. 151-160.
- Mouty**, Gustave, *Le Bouvais-Jan, histoire d'une vieille société normande à Paris, 1896-1906*, Cherbourg, Morel, 1938

- Mozet**, Nicole, « Yvetot vaut Constantinople. Littérature et géographie en France au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme*, 35, 1982, p. 91-114
- Muel-Dreyfus**, Francine, « Les instituteurs, les paysans et l'ordre républicain », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18, 1977, p. 37-61
- Müller**, Bertrand, « Écrire l'histoire locale : le genre monographique », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 9, 2003, p. 37-51
- Nayrolles**, Jean, « Identités régionales et éclectisme dans l'architecture religieuse du XIX<sup>e</sup> siècle », *Patrimoine : sources et paradoxes de l'identité*, 2011, p.33-51, [en ligne], disponible sur <https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-00968165> [consulté le 14 novembre 2015]
- Nguyen**, Victor, « Aperçus sur la conscience d'Oc autour des années 1900 », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.241-255
- Nora**, Pierre, « L'Histoire de France de Lavis », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 1. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1986], p.851-901
- Nordman**, Daniel, **Revel**, Jacques, « La formation de l'espace français », dans Jacques Revel (dir.), *Histoire de France. L'espace français*, Paris, Seuil, 1989, p.31-169
- Nordman**, Daniel, 1997 (1986), « Les Guides-Joanne » dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 1. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1986], p.1035-1071
- Ozouf**, Jacques & Mona, « 'Le tour de France par deux enfants' », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 1. La République*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1984], p.277-301
- Ozouf**, Marie-Vic, « La Limagne : évolution d'une notion régionale dans la littérature géographique », *Bulletin de la section de géographie du CTHS*, 84, 1979, p.187-202
- Pageard**, Robert, « Un hispanisant peu connu du XIX<sup>e</sup> siècle : le comte Raymond de Toulouse-Lautrec (1820-1888) », *Bulletin Hispanique*, 59, 1957, p. 317-320
- Paris**, Jean-Louis, **Peraldi**, Michel, « La ligne bleue des Alpilles. Le mouvement excursionniste à Marseille (1870-1914) », *Recherches*, 45, 1981, p. 15-57
- Pasquini**, Pierre, « De la tradition à la revendication : provincialisme ou régionalisme ? », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.417-423
- Pécout**, Gilles, « Amitié littéraire et amitié politique méditerranéennes : philhellènes français et italiens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue germanique internationale*, 1-2, 2005, p.207-218
- Pellegrinetti**, Jean-Paul, « Langue et identité : l'exemple du corse durant la troisième république », *Cahiers de la Méditerranée*, 66, 2003, p. 265-277
- Peri**, Christian, « La Revue de la Corse, sociologie d'une revue de l'entre-deux-guerres », *Etudes corses*, 64, 2007, p.11-37
- Pety**, Dominique, « Le personnage du collectionneur : de l'excentrique à l'amateur distingué », *Romantisme*, 112, 2001, p. 71-81.
- Pilote**, Gaston, « Victor Barbeau et la querelle du régionalisme », *Études françaises*, 7/1, 1971, p.24-48
- Pineau**, Léon, « Le folk-lore en France », *Revue de synthèse historique*, 19/55, 1909, p.72-93
- Pinson**, Guillaume, « Imaginaire des sociabilités et culture médiatique au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 110, 2010, p.619-632
- Pinson**, Guillaume, « Travail et sociabilité », dans Dominique Kalifa, et al., *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.653-666.
- Piromallo-Gambaderlla**, Agata, « La communauté entre nostalgie et utopie », *Sociétés*, 87, 2005, p. 65-73
- Pluet-Despatin**, Jacqueline, **Leymarie**, Michel, **Mollier**, Jean-Yves (dir.), *La Belle époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (In-octavo), 2002
- Pomian**, Krzysztof, « L'heure des *Annales* », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 1. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1986], p.903-955
- Pommier**, Edouard, « Naissance des musées de province », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 1. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1986], p.1471-1513

- Pomponi**, Francis, « Le régionalisme en Corse dans l'entre-deux-guerres (1919-1939) », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.393-415
- Pomponi**, Francis, « La Revue de la Corse, idéologie et historiographie », *Etudes corses*, 64, 2007, p.89-112
- Pons**, Alain, « De la « nature commune des nations » au Peuple romantique. Note sur Vico et Michelet », *Romantisme*, 9, 1975, p.39-49
- Ponton**, Rémy, « Programme esthétique et accumulation de capital symbolique. L'exemple du Parnasse », *Revue française de sociologie*, 14, 1973, p. 202-220
- Ponton**, Rémy, « Les images de la paysannerie dans le roman rural à la fin du dix-neuvième siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17/17-18, 1977, p. 62-71
- Ponton**, Rémy, « Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France*. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Epoque et la Libération », *Revue française de sociologie*, 33/4, 1992, p.682-685
- Postic**, François, *et al.*, « Reconnaissance d'une culture régionale : la Bretagne depuis la Révolution », *Ethnologie française*, 33, 2003, p.381-389
- Poulot**, Dominique, « Patrimoine et esthétiques du territoire », *Espaces et sociétés*, 69, 1992, p.9-36
- Poulot**, Dominique, « Alexandre Lenoir et les musées des Monuments français », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 1. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1986], p.1515-1543
- Poulot**, Dominique, « Introduction », *Culture & Musées*, 8, 2006, p. 13-25
- Pradier-Ottinger**, Bénédicte, « Introduction : les peintres et le paysage », dans Hélène Braeuener, *Les peintres de la baie de Somme*, Tournai, La renaissance du livre (Les beaux livres du patrimoine), 2001, p.6-9
- Prochasson**, Christophe, « Ni doctrine, ni école, ni mouvement », Art et sociétés, séminaire du 21 septembre 2006 [en ligne], disponible sur <http://www.artsetsocietes.org/f/f-prochasson.html> [consulté le 3 mai 2015]
- Pudal**, Bernard, « A.-M. Thiesse, *Ecrire la France*. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle époque et la Libération », *Politix*, 5/17, 1992, p. 146-153
- Ravis-Giordani**, Georges, « La Corse à la croisée des chemins. Un peuple sans identité ou une identité sans peuple ? », *La pensée*, 268, 1989, p.37-46
- Ravis-Giordani**, Georges, « La Corse : culture régionale ? culture régionalisée ? », *Ethnologie française*, 33, 2003, p. 451-458
- Régamey**, Mme Frédéric, « L'Alsace, mœurs et coutumes », *Revue universelle*, 4/116, août 1904, p.441-445
- Renahy**, Nicolas, « Classes populaires et capital d'autochtonie. Genèse et usages d'une notion », *Regards Sociologiques*, 40, 2010, p.9-26
- Renan**, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation ?* conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882, Paris, C. Lévy, 1882.
- Revel**, Jacques, « La région », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 2. Les France*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1992], p.2907-2935
- Richez**, Jean-Claude, « Du paysage au stéréotype », *Saisons d'Alsace*, 125, 1994, p.59-68
- Riemenschneider**, Rainer, « Décentralisation et régionalisme au milieu du 19<sup>e</sup> siècle », *Romantisme*, 35, 1982, p.115-136
- Roncayolo**, Marcel, « L'aménagement du territoire, XVIIIe-XXe siècle », Jacques Revel (dir.), *Histoire de France. L'espace français*, Paris, Seuil, 1989, p.511-643
- Roncayolo**, Marcel, « Le paysage du savant », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, 1. La Nation*, Paris, Gallimard (Quarto), 1997 [1986], p.997-1033
- Ruel**, Anne, « L'invention de la Méditerranée », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 32, 1991, p.7-14
- Sablairolles**, Robert, « De l'inscription d'Hasparren aux régionalismes : le particularisme aquitain, réalités du terrain et écritures des histoires », *Anabases*, 9, 2009, p.25-39.
- Sagnes**, Sylvie, « Unité et (ou) diversité de la (des) langue(s) d'oc : histoire et actualité d'une divergence », *Lengas*, 71, 2012, [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 2 novembre 2016]

- Saminadayar-Perrin**, Corinne, « Avatars journalistiques de l'éloquence publique », dans Dominique Kalifa, *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.667-690.
- Sanguin**, André-Louis, « Le concept de sous-nation en géographie », *L'espace géographique*, 4, 1975, p.279-286
- Schadron**, Georges, « De la naissance d'un stéréotype à son internalisation », *Cahiers de l'Urmis*, 10-11, décembre 2006 [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 11 juillet 2015]
- Schor**, Ralph, « Littérature et références identitaires dans le Comté de Nice (1ère moitié du XXe siècle) », *Cahiers de la Méditerranée*, 43, 1991, p. 225-242
- Sevin**, Annie, « Les acteurs économiques et le régionalisme lorrain de la Belle Epoque », *Annales de Géographie*, 115/648, 2006, p. 174-196
- Simon**, Jean-François, **Le Gall**, Laurent, « La modernité n'est plus ce qu'elle était », *Ethnologie française*, 42, 2012, p. 629-634
- Simon**, Jean-François, **Le Gall**, Laurent, « La Bretagne par intérêt », *Ethnologie française*, 42, 2012, p. 771-786
- Smith**, Paul, « À la recherche d'une identité nationale en Alsace (1870-1918) », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, 50, 1996, p. 23-35
- Soboul**, Albert, 1977, « De l'Ancien Régime à la Révolution. Problème régional et réalités sociales », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.25-54
- Sternhell**, Zeev, « La question lorraine et le problème du régionalisme », *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Presses de Sciences Po (Académique), 1972, p.322-336
- Stumpp**, Sébastien, **Fuchs**, Julien, « Les Vosges comme frontière de l'Alsace (1871-1914) », *Revue de géographie alpine*, 101-2, 2013, [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 11 avril 2015]
- Talvikki Chanfreau**, Marie-Catherine, « Territoires, identités : les mythes d'Age d'Or et d'Unité dans les rêves de Grand Pays basque et de Grande Catalogne », *Les cahiers du MIMMOC*, 2/2006 [en ligne], disponible sur <http://www.revues.org> [consulté le 14 novembre 2015]
- Témine**, Émile, « Repenser l'espace méditerranéen », *La pensée de midi*, 1, 2000, p. 56-61
- Terral**, Hervé, « Autour de la revue Mont-Segur (1896-1904) : la genèse de l'occitanisme culturel et politique », *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, 118/254, 2006, p.233-250
- Thérenty**, Marie-Eve, « De la nouvelle à la main à l'histoire drôle : héritages des sociabilités journalistiques du XIXe siècle », *Tangence*, 80, 2006, p.41-58
- Thérenty**, Marie-Eve, « Les « boutiques de l'esprit » : sociabilités journalistiques et production littéraire (1830-1870) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 110, 2010, p.589-604
- Thérenty**, Marie-Eve, « La chronique », dans Dominique Kalifa, *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.953-968.
- Thérenty**, Marie-Eve, « Le réel », dans Dominique Kalifa, *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.1533-1542.
- Thiesse**, Anne-Marie, « Imprimés du pauvre, livres de fortune », *Romantisme*, 43, 1984, p. 91-109
- Thiesse**, Anne-Marie, « Le mouvement littéraire régionaliste (1900-1945) », *Ethnologie française*, n.s.18/3, 1988, p. 220-232
- Thiesse**, Anne-Marie, *Ecrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, Paris, Puf, 1991
- Thiesse**, Anne-Marie, « L'invention du régionalisme à la Belle Epoque », *Le mouvement social*, 160, 1992, p.11-32
- Thiesse**, Anne-Marie, « La littérature régionaliste en France (1900-1940) », *Tangence*, 40, 1993, p.49-64
- Thiesse**, Anne-Marie, *Ils apprenaient la France, l'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Maison des sciences de l'homme (Ethnologie de la France), 1997.

- Thiesse**, Anne-Marie, *La création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Seuil (L'univers historique), 1999.
- Trenard**, Louis, « Provinces et départements des Pays-Bas français aux départements du Nord et du Pas-de-Calais », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.55-85
- Vaillant**, Alain, « Ecrire pour raconter », dans Dominique Kalifa, *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.773-792.
- Vaillant**, Alain, « Le sujet », dans Dominique Kalifa, *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.1543-1551.
- Venaire**, Sylvain, « Identités nationales, altérités culturelles », dans Dominique Kalifa, *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.1381-1407.
- Vérilhac**, Yoan, « La petite revue », dans D. Kalifa *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.359-373
- Vernois**, Paul, « Une école littéraire : l'École rustique du Centre », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.257-263
- Vidal de La Blache**, Paul, *Tableau de la géographie de la France. Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, volume 1, Paris, Hachette, 1903.
- Vigato**, Jean-Claude, *L'architecture régionaliste : France, 1890-1950*, Paris, éditions Norma (Essais), 1994
- Vigier**, Philippe, « Régions et régionalisme en France au XIXe siècle », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.161-175
- Voilliard**, Odette, « Autour du programme de Nancy », dans Christian Gras, Georges Livet (dir.), *Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours : actes*, Paris, Puf, 1977, p.287-302
- Vouilloux**, Bernard, « Le discours sur la collection », *Romantisme*, 31/112, 2001, p.95-108
- Vouilloux**, Bernard, « Champfleury et le « matériel de l'art » : le langage de l'imagerie populaire », *Romantisme*, 36/134, 2006, p.107-116
- Wagneur**, Jean-Didier, « Le journalisme au microscope. Digressions bibliographiques », *Études françaises*, 44/3, 2008, p.23-44
- Williams**, Raymond, « Plaisantes perspectives. Invention du paysage et abolition du paysan », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17,17-18, 1977, p.29-36
- Wrona**, Adeline, « Ecrire pour informer », dans Dominique Kalifa, *et al.*, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Lyon, Nouveau Monde éditions (Opus magnum), 2011, p.717-743.
- Zoueïn**, Josette, « André Bolzinger, *Histoire de la nostalgie* », *Che vuoi ?*, 28, 2007, p.173-176.

# ANNEXES



## FICHES RECAPITULATIVES

### DES INFORMATIONS RECUEILLIES SUR LES REVUES ANALYSEES

<b>Auvergne littéraire et artistique (L')</b>	
Autres formes du titre	[du n°4 (avril 1924) au n°43 (janvier 1929) : <i>littéraire, artistique et félibréenne</i> ; de 1929 à 1930 : <i>littéraire, artistique et historique</i> ; à partir de 1931 : <i>littéraire, artistique, historique et économique</i> ]
Localisation	BnF : 8-Z-25578 - GALLICA
Période de parution	1re année, n° 1 (janvier 1924) – 15 <sup>e</sup> année, n°96 (1938). Reprend sa parution à partir de 1943, jusqu'à sa 53e année, n° 228/229 (3e/4e trimestres 1976)
Périodicité	Mensuel
Prix	Abonnement : 18F (1925), 25F (1926) ; Numéro : 2F (1925), 2F50 (1926)
Format	15 x 23 cm
Lieu de publication	47, rue de Châteaudun, Clermont-Ferrand
Relais de diffusion	
Fondateurs	Alexandre Borrot et Armand Peysson
Directeurs	Armand Peysson, secrétaire de l'École félibréenne de Limagne (1924-1926) ; Pierre Balme (1927-1938)
Rédacteurs en chef	Alexandre Borrot (1924) ; « Melle Yxe », alias Pierre Balme (1924-1926) ; Pierre de Rabanese, alias Pierre Balme (1926) ; Pierre Balme (1926-1938)
Gérant, administrateur	Victor Guidy
Imprimeur	
Dépositaires	
Affiliation	Société littéraire et artistique du Puy-de-Dôme ; La veillée d'Auvergne
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	En 2 <sup>e</sup> de couverture : « Notre programme et nos buts : L'Auvergne littéraire, (...) mentionne toute manifestation, toute publication intéressant la littérature et les arts de notre région et constitue ainsi les archives de cette partie de la vie intellectuelle de l'Auvergne, pour l'époque présente. Y peuvent collaborer : Tous les écrivains et artistes Auvergnats, ainsi que tous les écrivains et artistes s'inspirant de l'Auvergne. (...) L'Auvergne littéraire est le bulletin de la « Veillée d'Auvergne », de Paris, du Cercle d'Etudes : conférences et auditions de Clermont, de l'École félibréenne de Limagne. Elle accueillera et réservera des pages spéciales à tout groupement régionaliste important qui voudra bien comprendre l'intérêt qui s'attache à la concentration de nos efforts ».
N° spéciaux	Hommage à Jean Angeli, n° spécial (1926) ; Riom, n°30 (1927) ; La montagne du Puy-de-Dôme ; Royat, n°37 (1928) ; Gergovia, n°43 (1929) ; L'église N-D du Port ; Au pays d'Artense de Léon Gerbe, n° 62-65 (1932) ; Ambert
Sommaires et tables	n° 1-129 (1924-1973), dans n° 220/221 (1974)
Couvertures	Jean Prunière (1924) ; Maurice Busset (1925)
Illustrations	
Publicités	
Bibliographie	

<b>Bouais-Jan (Le)</b>	
Autres formes du titre	Revue normande illustrée du département de la Manche
Localisation	BnF : 4-LC9-108 (26)
Période de parution	1re année, n° 1 (8 janvier 1897) - 10e année, n° 5 (8 mars 1906)
Périodicité	Bimensuel (tous les 8 et 23 de chaque mois)
Prix	Abonnement : 6F (12 F la cotisation à la société) ; Numéro : 0,30F
Format	17,5 x 27 cm ; 16 pages
Lieu de publication	Rédaction à Paris, chez R. Roppart, par ailleurs imprimeur, éditeur et producteur d'imagerie au 67, rue Saint-Jacques, puis au 45, rue Notre-Dame de Lorette, puis au 6, rue Fauvet. Faillite en 1906, sans doute à l'origine de l'arrêt de la publication.
Relais de diffusion	
Fondateurs	Raoul Roppart et François Enault
Directeurs	Raoul Roppart et François Enault
Rédacteurs en chef	François Enault ; à partir de 1900 : Valery Pouillat
Gérant, administrateur	Raoul Roppart
Imprimeur	A. Le Griffon, à Montebourg (Manche)
Dépositaires	Librairies de Caen, Bayeux, Carentan, Valognes, Cherbourg, Coutances, Granville, Avranches, Saint-Lô, Vire, Le Havre
Affiliation	Société amicale « Le Bouais-Jan », au 19, rue du dragon, puis en 1900, rue de l'ancienne-comédie, puis, rue gît-le-cœur.
Activités complémentaires	Au sein de la Société du même nom : conférences à l'hôtel des sociétés savantes, rue Serpente
Revue sœurs signalées	Non signalées
Programme	
N° spéciaux	Pas de suppléments, ni numéros spéciaux
Sommaires et tables	Sommaires présents sur les bandeaux ; Tables annuelles
Couvertures	François Enault
Illustrations	
Publicités	sur Paris et la basse Normandie ; produits de bouche et de luxe, librairies et bouquinistes
Bibliographie	Mouty, 1938

<b>Bourgogne d'or (La). Organe des intérêts de Santenay-les-Bains</b>	
Autres formes du titre	
Localisation	JO-8446 < 1903-1914(lac) > 8-Z-27925 < 1926-1943 >
Période de parution	1re année, n° 1 (1903, sept.)-12e année, n° 129 (1914, juil.) [?] N.s., n° 1 (1926, oct.)-n° 131 (1943, oct./déc.)
Périodicité	Mens. puis bimest
Prix	0,10 F / 3 F en 1903 ; 1,5 F (1904)
Format	Gr. fol. puis in-fol. puis in-8 : 19 cm après 1926 ; 28 pages après 1926
Lieu de publication	
Relais de diffusion	
Fondateurs	
Directeurs	Gustave Gasser
Rédacteurs en chef	
Gérant, administrateur	Gustave Gasser gérant, E. Simon administrateur (1906)
Imprimeur	Balandra en 1912 ; impr.E.Lemoine, Chalon en 1926
Dépositaires	Chagny et Paris, avenue d'Italie
Affiliation	
Activités complémentaires	Le cep burgonde
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	A comme supplément : Pages chalonnaises de la Bourgogne d'or N° 1 (1929, févr.) JO-84810 < n.1,1929 >
Sommaires et tables	
Couvertures	
Illustrations	
Publicités	
Bibliographie	

<b>Bretagne touristique (La)</b> . Revue mensuelle illustrée ["puis" revue mensuelle de tous les intérêts bretons] de janv. 1923 à mars 1929	
Autres formes du titre	"revue illustrée des intérêts bretons" de mai/juin 1929 à 1939 : <i>Bretagne</i> , nouvelle série de <i>La Bretagne touristique</i> ["puis" revue mensuelle illustrée des intérêts bretons intellectuels, économiques, touristiques]
Localisation	4-LC9-200
Période de parution	1re année, n° 1 (15 avr. 1922)-8e année, n° 84 (15 mars 1929) n.s., 8e année, t. 1, n° 85 (mai/juin 1929)-n.s., 13e année, t. 6, n° 118 (nov./déc. 1934) = [n.s., n° 1 (mai/juin 1929)]-n.s., n° 34 (nov./déc. 1934), 14e année, n° 120 [sic. pour 119] (janv. 1935)-18e année, n° 173 (juin 1939) [?]
Périodicité	Mensuel (avr. 1922-mars 1929 ; janv. 1935-juin 1939) ; bimestriel (mai/juin 1929-nov./déc. 1934)
Prix	2 F / 22 F (Bretagne) et 24 F (France) ; puis 4/40/42 avant mai 1929 ; puis 8/40/42 après mai 1929
Format	25 x 34,5 cm puis après le n°85 (mai 1929) 19 x 29,5 com ; 24 pages, dont 12 pages sur papier couché des papeteries Prioux
Lieu de publication	
Relais de diffusion	
Fondateurs	Octave-Louis Aubert (éditeur d'art, fonde l'expo-musée de tous les arts bretons (meuble, faïence, peinture, édition, costume...))
Directeurs	Octave-Louis Aubert ; dir.artistique : R. Binet
Rédacteurs en chef	
Gérant, administrateur	
Imprimeur	Imprimerie moderne, Saint-Brieuc, puis imprimerie artistique des presses bretonnes (impr. Prudhomme et Guyon) en 1929
Dépositaires	Saint-Brieuc, 10 rue de la charbonnerie, puis avenue du palais en 1929
Affiliation	
Activités complémentaires	Edition de l'Office des livres de « Bretagne » ; Couillard, Anthologie ; Beauvils, Morte parfumée. Edition de cartes postales (photographe : R. Binet) ; sous la collection : « La Bretagne Touristique, au moins 24 numéros). Au dos, 3 mentions "Gravure extraite de la Bretagne Touristique" et "LA BRETAGNE TOURISTIQUE est l'illustration Bretonne, elle montre le visage et l'âme du Pays d'Armor" puis "Abonnement 22 F par an, Adm. 10 Rue Charbonnerie - St-Brieuc"
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	A comme supplément : Le Mercure breton. De nov. 1925 à mars 1929 absorbe : "L'Armorique automobile" et "Bulletin des Automobiles-clubs armoricain et des Côtes-du-Nord". - En 1934 certains éléments sont repris par : "Automobile-club du Finistère"
Sommaires et tables	
Couvertures	
Illustrations	
Publicités	locale et touristique, peu de publicité après 1929
Bibliographie	Hervé Cabon, Christine Loyer-Roussel, André Soubigou, <i>Octave-Louis Aubert, écrivain, éditeur...une vie pour la Bretagne</i> , Paris, Asia, 2007

<b>Corse touristique (La)</b>	
Autres formes du titre	Organe mensuel des intérêts insulaires : économique, historique et littéraire. "revue mensuelle illustrée"
Localisation	JO-72286 Gallica
Période de parution	1re année, n° 1 (décembre 1924)-11e année, n° 91 (septembre/octobre 1934) [?] 91 n°
Périodicité	
Prix	1F / 10 F (Corse) 12 F (France) ; 1,50 F à partir du n°6 (1925) ; 2 F du n°13 (1926)
Format	18,5 x 27,2 cm ; pagination continue à partir de janvier 1926
Lieu de publication	Ajaccio
Relais de diffusion	
Fondateurs	François Piétri
Directeurs	François Piétri
Rédacteurs en chef	
Gérant, administrateur	
Imprimeur	Ajaccio : Imp. spéciale de la "Corse touristique"
Dépositaires	
Affiliation	
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	
Sommaires et tables	
Couvertures	
Illustrations	
Publicités	
Bibliographie	"La Corse touristique" : les éditoriaux de François Piétri,... décembre 1924 - octobre 1934... réunis et présentés par François Ollandini, Ajaccio, la Marge, 1990

<b>En Provence. Revue encyclopédique mensuelle illustrée</b>	
Autres formes du titre	
Localisation	4-LC9-185
Période de parution	Mai 1923-1925 [I-II, n° 1-24]. 1927/28 [III, n° 25-26] [?]Jusqu'à : déc. 1924/janv. 1925 [II, n° 20/21]. 1927/28 [III, n° 25] jusqu'à la fin >
Périodicité	
Prix	4,50 / 48 ; 5 / 60 en 1927
Format	21 x 27 cm ; 24 pages
Lieu de publication	Arles, 10, rond-point des arènes ; administration : 5, rue d'Angoulême à Paris à partir de 1924
Relais de diffusion	
Fondateurs	Louis Laget
Directeurs	Louis Laget
Rédacteurs en chef	Armand Dauphin
Gérant, administrateur	Alfred Dumas
Imprimeur	Fabre et Berthier, imprimerie nouvelle, 19 rue Jouvène, Arles ou imprimerie spéciale <i>En Provence</i> , même adresse ; puis à Avignon à partir de 1924, 13, rue Bouquerie (tjrs « spéciale En Provence »)
Dépositaires	
Affiliation	
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	Joseph Olivier. Athena Aphrodite. Illustrations de Étienne Laget : Paris : éditions de la revue "En Provence", 1928 : In-16, 197 p.
Sommaires et tables	en 2 <sup>e</sup> de couverture
Couvertures	Etienne Laget
Illustrations	Etienne Laget
Publicités	la galerie d'art du directeur de la revue, luxe sur Arles, Salon, Nîmes, Vaison
Bibliographie	

<b>Feuillets occitans (Les).</b> Languedoc, Roussillon, Pays d'Oc : organe du Groupe occitan	
Autres formes du titre	
Localisation	8-Z-24032 Occitanica
Période de parution	deux séries : de juillet 1925 à décembre 1926, soit 8 fascicules, puis de mars à décembre 1927, soit 5 fascicules
Périodicité	Mensuel à l'origine
Prix	3 F le numéro
Format	19 x 27 cm, à partir de 1925 : 16,5 x 20,5 cm ; 32 pages
Lieu de publication	Rédaction à Paris, 41, boulevard des capucines ; administration à la Librairie Occitania, Paris, 6, passage Verdeau (la librairie d'Eugène Guittard)
Relais de diffusion	
Fondateurs	
Directeurs	
Rédacteurs en chef	
Gérant, administrateur	
Imprimeur	Auch, impr. Cocharaux
Dépositaires	Librairie Occitania, Paris, 6, passage Verdeau ; Librairie Rouquette, Carcassonne
Affiliation	Organe du Groupe Occitan
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	
Sommaires et tables	
Couvertures	
Illustrations	
Publicités	
Bibliographie	Jean Fourie, « Une présence de l'Aude à Paris : les "Feuillets occitans" ». <i>Mémoires de la Société des arts et des sciences de Carcassonne</i> , 10, 1979-1981, p. 212-220

<b>Gueuse parfumée (La). Journal de Provence</b>	
Autres formes du titre	
Localisation	8-LC9-122 (7)
Période de parution	7 mars 1880 (1re année, n° 1) - 13 juin 1880 (n° 15)
Périodicité	Hebdomadaire (le samedi)
Prix	0,15 / 9 F
Format	15 x 21 cm, 16 pages
Lieu de publication	Marseille, 40, rue du paradis, et à partir du n°10 : rue Chevalier-rose
Relais de diffusion	
Fondateurs	
Directeurs	
Rédacteurs en chef	
Gérant, administrateur	Modeste Touar, puis Jean Roux (23 mai 1880) gérants propriétaires
Imprimeur	imprimerie générale J. Doucet, rue Chevalier-rose, chez Bourrelly
Dépositaires	les principaux libraires, en kiosque et chez les marchands de journaux
Affiliation	
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	
Sommaires et tables	sur la manchette
Couvertures	
Illustrations	
Publicités	rare, très locale (l'imprimeur) ; luxe
Bibliographie	



<b>Lemouzi.</b> Organe mensuel de l'École limousine félibréenne	
Autres formes du titre	Repris par Les cahiers du Limousin et du Périgord, revue bilingue, Chante-Merle, n°1 (1933)-n° 7 (1934) : 8-Z-7785
Localisation	4-Z-979 Gallica
Période de parution	Tome 1, n° 1 (1893, nov.)-tome 22, n° 202 (1914, août) ; Tome 23, n° 203 (1920)-tome 41, n° 311 (1931)
Périodicité	mensuel
Prix	0,25 F / cotisation à l'École : 5 F / 0,30 (1895) / 0,50 (nov.1897)
Format	18 x 27 cm ; 16 pages, dont 12 pages consacrées à la Grammaire limousine, puis au Lexique, jusqu'en 1897. 12 pages en 1895, dont 8 pages en pagination suivie à partir de janvier 1895, au moment où sont repris les éléments de L'écho de la Corrèze ; les chroniques de 4 pages qui accompagnaient les livraisons de la Grammaire puis du Lexique se poursuivent sans pagination.
Lieu de publication	Brive, 1, rue Bertrand de Born ; Paris
Relais de diffusion	tirage en 1900 de son n°8 déclaré à 3 000 exemplaires (AN F/18(X)/83B), soit presque le niveau d'un supplément littéraire hebdomadaire de presse régionale
Fondateurs	
Directeurs	
Rédacteurs en chef	
Gérant, administrateur	Crémoux
Imprimeur	Brive, imp. Verlhac, Roche (1896)
Dépositaires	
Affiliation	Ecole limousine félibréenne
Activités complémentaires	
Revue(s) sœurs signalées	<i>L'Écho de la Corrèze</i> , bulletin de la "Ruche corrézienne" de Paris, mensuel imprimé à Brive, paraît à Paris de mai 1892 à décembre 1894. Ses éléments sont repris dans Lemouzi à partir de janvier 1895.
Programme	
N° spéciaux	Joseph Roux, Grammaire limousine, paraît en 18 livraisons du n°1 au 18 : 220 pages ; <i>L'Écho de la Corrèze</i> sert de phalange littéraire durant cette publication en livraison. Raymond Laborde, Lexique limousin, complément du Roux, « fascicules didactiques », 1895-1897 Dictionnaire et grammaire en occitan L'Annada lemouzina, annuari ... / Lemovix (1895-1900) Gallica Almanach des veillées limousines, Armana lemouzi, Paris, Editions de Lemouzi, 1910  Edouart Mazin. Lou Ramdal en flour. Pouezias Lemouzin. Em d'una Prefacia en vers de Jan-Batista Chèze : Lemotges. impr. Mestre Perrette ; Paris, Edicius de 'Lemouzi', 33, boulevard Lefebvre, 1922. In-8, 111 p
Sommaires et tables	sommaire en première de couverture, tables en fin de série (1895-1897), puis annuelle
Couvertures	
Illustrations	illustrée et non signée, à partir du n°39 (octobre 1898), Louis de La Jarrige
Publicités	
Bibliographie	Tricard, Grandcoing et Chanard, Le Limousin, pays et identité, PU Limoges, 2006 - Joudoux, Robert, Bulletin de l'Association Guillaume Budé, 1968 Volume 1 Numéro 1, pp. 131-140

<b>Mediterranea.</b> Revue mensuelle de la Côte d'azur et des pays méditerranéens ["puis" recueil d'art mensuel] Lettres, sciences, mondanités, arts, la mode, tourisme, théâtre, sports	
Autres formes du titre	
Localisation	4-Z-2576
Période de parution	1re année, n° 1 (janv. 1927)-4e année, n° 47/48 (nov./déc.1930) 8e année, n. s. n° 1 (janv. 1934)-13e année, n° 2 (févr. 1939)
Périodicité	Mensuel
Prix	5F le numéro / 50F l'abonnement
Format	22 x 27 cm ; nombre de pages au numéro après 192..
Lieu de publication	Nice, 18 rue de Châteauneuf & (15a rue des Boërs)
Relais de diffusion	
Fondateurs	
Directeurs	dir. littéraire et artistique Paul Castéla
Rédacteurs en chef	
Gérant, administrateur	L. Raviola
Imprimeur	imprimeur de <i>L'éclaireur de Nice</i> , jusqu'à fin 1928
Dépositaires	
Affiliation	
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	Hommage à Godoy, 1929
Sommaires et tables	
Couvertures	
Illustrations	insérées dans un cahier tiré sur beau papier pour les reproductions d'œuvres d'art et les photos de chroniques mondaines
Publicités	6 pages de publicité par numéro et beaucoup de publicités en entrefilet ; les chroniques, comptes rendus et nouveautés bibliographiques sont mêlés à de la publicité (« écho des lettres et des arts, bruits de la côte ») La plupart des premières pages sont consacrées aux salons (salon des beaux-arts de Nice, salon des indépendants).
Bibliographie	

<b>Pays d'Ouest (Le).</b> Poitou, Saintonge, Aunis, Angoumois, journal illustré des provinces de l'Ouest et de leurs colonies	
Autres formes du titre	["puis" Angoumois, Saintonge, Aunis, Poitou]. En 1935 [?] absorbe : "Le Charentais et le Poitevin de Paris" et : "La Vie des Charentes et du Poitou" ; une page intérieure garde le titre et la tomasion de chacun de ces journaux. Devient : Les Cahiers de l'ouest (Paris, 1954)
Localisation	GR FOL-JO-4328 ; 8-LC18-679 ; Gallica
Période de parution	1re année, n° 1 (20 juillet 1911)-4e année, n° 6 (juin 1914) 9e année, n° 1 (novembre 1919)-1940 - 1945-1946 (4 n°) - 33e année, nouvelle série n° 5 (mars/avril 1946)-38e année, n° 4 (1er juin 1949)
Périodicité	bimensuel : 10 et 25 de chaque mois en 1911-1912 ; mensuel en 1913-1919 : 25 de chaque mois
Prix	0,30 F (0,75 en 1914) / 6 F ; 1,50 F / 15 F en 1919
Format	gr. fol. à la fondation ; 16 x 25 cm ; 32 pages ; 48 pages en 1914
Lieu de publication	Paris, 3, rue Blomet (adresse de Perrochon). En 1919 : direction et rédaction, Paris, 4, rue Herschel (chez N. Sabord) ; adm. : Niort, 85, rue Chabaudy. En dépôt chez Emile-Paul à Paris, et chez tous les libraires de la région.
Relais de diffusion	
Fondateurs	
Directeurs	Joseph Beineix
Rédacteurs en chef	Albert Perrochon, puis Noël Sabord (1919)
Gérant, administrateur	G. Mégret gérant, puis G. Roy (1919)
Imprimeur	G. Clouzot, Niort
Dépositaires	
Affiliation	Société d'études, de conférences et d'action régionalistes
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	S.-C. Gigon. Le Général de division de Villemalet (1760-1795), Niort : impr. de G. Clouzot, 1912 ; In-8°, 12 p. Édition du "Pays d'Ouest"
Sommaires et tables	sommaire sur la couverture
Couvertures	cliché de Jules Robuchon, par ailleurs éditeur de carte postale
Illustrations	faible (photographies)
Publicités	rare, en couverture : touristique et chemin de fer Etat ; alcools Angers et Cognac en 1914
Bibliographie	Le Pays d'ouest. La vie des Charentes et du Poitou, le Charentais et le Poitevin de Paris. François Porché, Louis Hourticq, Ernest Pérochon, Henri Clouzot, Yvon Bizardel, Raymond Cartier... [Etc. Avertissement de Joseph Beineix.], Paris, 142, rue Montmartre (Impr. du Palais), 1945. In-8°, 39 p., portr. [8-Z PIECE-3365 : L 2.39-A

<b>Pays lorrain (Le).</b> Revue régionale bimensuelle illustrée. Littérature, beaux-arts, histoire, traditions populaires	
Autres formes du titre	« ...et le pays messin » entre 1909 et 1924
Localisation	8-Z-617326 - Gallica
Période de parution	n° 1 : 10 janvier 1904 – 1904-1914, 1919-1939. Fusionne avec la <i>Revue lorraine illustrée</i> à partir de 1932 ; relancé en 1948 au sein de la Société d'histoire de la Lorraine et du Musée lorrain
Périodicité	bimensuelle (les 10 et 25 de chaque mois), puis mensuelle (tous les 20 du mois) à partir de 1906
Prix	« prix accessible à tous » : 0,30 / 6 francs (1905-1913) ; 12 f (1919) ; 1,20/12 F (1925) ; 15 f (1930) ; 20 f (1932) ; 30 f (1933) ; 45 f (1936)
Format	24, puis 28 cm ; au fascicule : 16 pages durant le 1 <sup>e</sup> semestre 1904, 24 pages, 48 pages (1906-1908), 64 pages (1909-1930), 48 pages en 1931. Pagination cumulative au volume annuel. Un seul bloc de texte/page. avant 1930, une soixantaine d'articles par an
Lieu de publication	Nancy, 29, rue des carmes, puis après 1931 : 1, rue de la monnaie
Relais de diffusion	déc.1904 : « presque 500 » abonnés ; 1906 : 700. 1904 : 700 ex. ; 1909 : 1200 ; 1914 : 1700 ; 1929 : 1500 ; 1931 : 3000 ; 1936 : 3500. Mentions de subventions privées, notamment Barrès pour la RLI, « subventions de quelques personnes généreuses » (1904, p.404)
Fondateurs	
Directeurs	Charles Sadoul (1909-1930), Louis Sadoul dit Jean de Raon (1870-1937) et Pierre Marot (1932-1939) ; Louis Lespine, directeur du Pays messin (1909-1911)
Rédacteurs en chef	
Gérant, administrateur	A. Cabasse, puis Charles Sadoul ; Louis Garaudel (1931)
Imprimeur	Vagner, 3, rue du manège, en 1912
Dépositaires	
Affiliation	l'Union régionaliste lorraine.
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	« mieux faire connaître leur pays aux Lorrains, par l'histoire et les traditions, sans négliger les questions contemporaines »
N° spéciaux	Supplément : <i>Revue lorraine illustrée</i> (1906-1931), trimestriel en 1906, gr in-4° raisin, 200 gravures dans le texte et 20/25 planches HT, 4 f/13 f en région (10 f si couplé avec PL). Spécial : Charles Sadoul, janvier 1931, 72 pages George Chepfer. La Dame de Saizerais, quelques aventures, saynètes lorraines... , Nancy, Édition du Pays lorrain, 1905. - Gr. in-8°, 31 p., ill., planche, couv. ill. Albert Depréaux,... Les Gardes d'honneur Lorrains à l'époque du premier Empire (Nancy, Lunéville, Metz)..., Nancy : édition du "Pays lorrain" et de la "Revue lorraine illustrée", 1907, In-8°, 48 p., pl. en couleur Cliché : Paul Michels [ses clichés illustrent le PL et la RLI avant 1914, not.de sites lorrains], Au sommet du Hohneck, Nancy : Revue lorraine illustrée et du Pays lorrain, [1920]? 1 carte postale : N/B ; 90x140 mm : 1 fillette et un vieil homme avec canne, chapeau et baluchon Les légendes de l'histoire de Lorraine / E. Duvernoy,... : Nancy : éditions du Pays lorrain, 1923 : In-8°, 28 p., fig Pierre Marot. Le vieux Nancy. Nancy- Jarville, Arts graphiques modernes, 1935. In-8°, 220 pages, avec 125 figures et 3 planches. (Les guides du <i>Pays lorrain</i> .)
Sommaires et tables	Table annuelle et couverture mobile pour la reliure distribuées avec la première livraison de l'année suivante
Couvertures	couverture mobile [verte] illustrée par Henri Bergé (ou bien la page de titre ?) ou Jacques

	Gruber jusqu'en 1908, avant l'apparition du Pays messin
Illustrations	vignettes, HT, bandeau à l'article. Illustrateurs : Prouvé, Henri Bergé, Lombard, des Robert, Hestaux, Uriot, Wiéner, etc...
Publicités	1931 : nancéenne
Bibliographie	« Les débuts du <i>Pays lorrain</i> », <i>Le pays lorrain</i> , 1931, p.13 et 17 – Pierre Marot, « Cinquante ans de Pays lorrain », <i>Le pays lorrain</i> , 1954, p.105-112 – Pierre Sadoul, PL HS 1990, p.1-12, PL HS 1998, p.85.

<b>Picardie littéraire (La), artistique et traditionniste</b>	
Autres formes du titre	Revue régionaliste. D'abord : <b>La Jeune Picardie</b> . Revue littéraire et historique jusqu'au n°9 (mars 1901)
Localisation	4-LC9-116 (11) Gallica
Période de parution	Suite du <b>supplément littéraire du Littoral de la Somme</b> (S.Valéry), fév-mai 1900 ; juil. 1900-15 mars 1901 [I-II, n° 1-9] - avr. 1901 [II, n° 10] -
Périodicité	Mensuel
Prix	0,20 F / 2,50 F, puis 0,25 F / 3 F (1901)
Format	19 x 26 cm, double colonnes ; 16 pages en 1900 ; 24 pages en février 1901. La pagination continue débute à partir du Supplément du Littoral de la Somme
Lieu de publication	
Relais de diffusion	Cayeux-sur-Mer, et Amiens à partir de 1903. Dépôt dans toutes les gares du réseau, et chez les libraires d'Abbeville, du Tréport, Saint-Valery, Saint-Quentin, Doullens, Amiens, Aumale, Albert, Eu, Crécy, Ham, Péronne, Montdidier, Montreuil, Paris : librairie historique des provinces, 39, quai des grands-augustins ; Fédération régionaliste de France
Fondateurs	
Directeurs	
Rédacteurs en chef	Paul Maison ; Albert Guénard secrétaire de rédaction
Gérant, administrateur	Paul Maison
Imprimeur	E. Lefebvre à Saint-Valery
Dépositaires	
Affiliation	
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	Revue normande ; La province ; Revue contemporaine ; Revue des traditions populaires, Le terroir breton ; Le bouais-jan, etc...
Programme	
N° spéciaux	
Sommaires et tables	sommaires en 1 <sup>ère</sup> page, tables en fin de tome (année)
Couvertures	
Illustrations	
Publicités	locale, tourisme, loisirs
Bibliographie	

<b>Provence artistique &amp; pittoresque (La).</b> Journal hebdomadaire illustré	
Autres formes du titre	La Provence artiste. Sciences, littérature, beaux-arts
Localisation	FOL-Z-206 Gallica
Période de parution	mai-juin 1880 (n° 1-6) ; N° 1 (5 juin 1881)-n° 135 (30 déc. 1883)
Périodicité	hebdomadaire
Prix	0,25 F / 12 F
Format	25 x 33 cm, 8 pages
Lieu de publication	Marseille, Marius Olive, 39, rue sainte
Relais de diffusion	
Fondateurs	
Directeurs	
Rédacteurs en chef	
Gérant, administrateur	Marius Olive
Imprimeur	SA Imprimerie marseillaise (chez Marius Olive)
Dépositaires	
Affiliation	
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	
Sommaires et tables	sommaire et bandeau en 1 <sup>e</sup> page, table annuelle ajoutée en bout de l'an
Couvertures	
Illustrations	
Publicités	
Bibliographie	

<b>Provence à travers champs (La).</b> Journal littéraire illustré	
Autres formes du titre	["puis" journal hebdomadaire illustré, artistique et littéraire]. La parution passe à <i>La Provence illustrée</i> entre octobre 1880 et février 1881
Localisation	JO-186 ; ancien LC9 déclassé
Période de parution	14 juillet 1880 (1re année, n° 1) - 15 juillet 1882 (2e année, n° 33)
Périodicité	Hebdomadaire
Prix	0,15 F / 6 F
Format	20 cm
Lieu de publication	Marseille
Relais de diffusion	
Fondateurs	
Directeurs	
Rédacteurs en chef	Alfred Saurel
Gérant, administrateur	Alfred Saurel
Imprimeur	impr. à Marseille puis Draguignan
Dépositaires	
Affiliation	
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	
Sommaires et tables	Table au bout de deux ans, puis en 1882
Couvertures	
Illustrations	
Publicités	
Bibliographie	



<b>Pyénées et océan</b> : organe des stations thermales et des bains de mer desservant tout le littoral et la chaîne des Pyrénées, chronique mondaine du baigneur et du touriste... ["puis" journal des intérêts économiques des Pyrénées et du Sud-Ouest : organe officiel de la Fédération des syndicats d'initiative du Sud-Ouest] Titre le 24 août 1913 : Pyrénées et océan et "Biarritz et Pays basque" réunis : organe officiel de la Fédération des syndicats d'initiative du Sud-Ouest. Titre à partir du 31 août 1913 : Pyrénées-océan : (Côte basque, Côte d'argent, Côte vermeille), organe officiel de la Fédération du Sud-Ouest et des syndicats d'initiative de Toulouse, Tarbes-Bigorre, Cauterets, etc. ["puis" revue illustrée du Sud-Ouest...]	
Autres formes du titre	Fusionne avec La Côte basque pour donner : Pyrénées-océan, La Côte basque, revues illustrées du Sud-Ouest fusionnées en 1932
Localisation	JO-8713
Période de parution	1re année, n° 1 (15 juin 1905)-5e année, n° 214 (17 oct. 1909) 5e année, n° 215 (15 oct. 1910)-9e [sic] année, n° 412 (août/sept. 1914) n° 1414 [sic] (15 juil. 1919)-n° 1445/1447 (avr./juin 1922) [?] 19e année, n° 1442/1142 [sic] (févr. 1924) [?]-20e année, n° 1456/1156 (juin 1925) 20e année, n° 1157 (juil./août 1925)-23e année, n° 1189 (mai 1928) 23e année, n° 1490 [sic] (juin/juil. 1928)-26e année, n° 1503 (janv. 1931) [?] 27e année, n° 1552 (juin 1932)-1933. De févr. 1924 [?] à juin 1925, la numérotation de fascicule figurant sur la couv. (n° 1142-1156) diffère de celle figurant sur la p. de titre (n° 1442-1456). - À partir d'[avr.] 1928, les dates ne portent pas toujours de précision du mois, et certains fascicules ne sont pas datés. À partir de 1919, contient fréquemment des articles en anglais
Périodicité	Bihebdomadaire ou bimensuel ; hebdomadaire (17 juin 1906-1914) ; mensuel (1919-juil. 1920 ; sept. 1924-1931) ; trimestriel ou bimestriel (août/sept. 1920-avr. /juin 1922)
Prix	
Format	de 32 à 65 cm / 32 cm
Lieu de publication	Bayonne ; Tarbes : [s.n.], 24 févr. 1912-1914
Relais de diffusion	
Fondateurs	E. Capdebarthe, H. Martinet
Directeurs	H. Martinet, Jacques Piétrini (1924)
Rédacteurs en chef	Paul Mieille, et Mme Ch. de La Rue
Gérant, administrateur	
Imprimeur	impr. à Tarbes puis Bayonne puis Biarritz ; Tarbes : [s.n.], 1919-1922 ; Saint-Jean-de-Luz : [s.n.], sept. 1924-juin 1925 ; Bayonne : [s.n.], juil. 1925-1933
Dépositaires	
Affiliation	
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	
Sommaires et tables	
Couvertures	
Illustrations	
Publicités	
Bibliographie	

<b>Veillée d'Auvergne (La)</b>	
Autres formes du titre	Revue mensuelle, artistique, littéraire et régionaliste ; puis : revue régionaliste, littéraire, artistique, félibréenne du Massif central
Localisation	8-Z-17946
Période de parution	1re année, n° 1 (janvier 1909)-6e année, n° 7 (juillet 1914)
Périodicité	mensuelle
Prix	1 F / 10 F (1909) ; 0,60 / 6 F à partir de 1913
Format	15 x 23 cm ; 60 pages ; pagination continue
Lieu de publication	58, rue Jacob, Paris – Aurillac ; Paris, 8, rue Malebranche en 1914
Relais de diffusion	Aurillac, Clermont, puis Le Puy, Rodez, Mende
Fondateurs	
Directeurs	Eugène de Ribier, à Paris, puis Augustin de Riberolles
Rédacteurs en chef	Emile Gaillard, à Paris
Gérant, administrateur	Teissèdre, à Paris
Imprimeur	
Dépositaires	
Affiliation	Ligue auvergnate ? La société « La veillée d'Auvergne ». Les fondateurs viennent de l'amicale « La soupe aux choux » fondée en juillet 1880, qui amène treize personnalités à la Veillée ; de « Jeunesse d'Auvergne », association chrétienne d'entraide, qui regroupe des nobles et des jeunes gens de bonne famille ; de la <i>Revue des poètes</i> dirigée par Eugène de Ribier depuis 1903
Activités complémentaires	Editions de la Vd'A (imprimé à Aurillac) à partir de 1912. Sous le patronage de «La Montagne d'Auvergne » et de « La Veillée d'Auvergne » un groupement d'artistes de cette province, intitulé « Arvernia » organise à Clermont-Ferrand une importante exposition régionale
Revue sœurs signalées	
Programme	<u>E</u> tablir et resserrer entre ses membres des liens d'amitié et de solidarité ; développer chez les originaires de l'Auvergne le goût des arts et de la littérature ; faire connaître les artistes et littérateurs auvergnats...
N° spéciaux	une collection annexe, intitulée « petite collection bleue », constituée de comédies, aux éditions de la Vd'A A. de Riberolles. Marianne, comédie en un acte, en vers : Aurillac : Editions de "la Veillée d'Auvergne", 1913, In-16, 58 p.
Sommaires et tables	sommaire sur la couverture ; table des quatre premières années en 1913
Couvertures	illustration de Victor Fonfreide
Illustrations	
Publicités	sur Paris, l'Auvergne : Clermont. Tourisme et loisirs
Bibliographie	Guy Taillade, Histoire de la Veillée d'Auvergne, 1987

<b>Vie alpine (La)</b>	
Autres formes du titre	<i>Revue du régionalisme dans les Alpes françaises</i>
Localisation	4-V-10854
Période de parution	n° 1, 5 décembre 1927 au n°74, mars 1934 ; n°79 (2 <sup>e</sup> trimestre 1936), n°80 (3e trim. 1936)
Périodicité	mensuel puis semestriel
Prix	1,50 F / 15 F ; 2 / 20 en 1929 ; 3 / 30 à partir de 1932
Format	21 x 27 cm ; 20 pages
Lieu de publication	administration, rédaction, publicité : Grenoble, 23, rue Denfert-Rochereau et Editions de la publicité alpine
Relais de diffusion	
Fondateurs	
Directeurs	Georges Blanchon, ainsi que des Editions de la publicité alpine
Rédacteurs en chef	Abel van Roemaer (1936) ; Marc André (secrétaire, 1929-31)
Gérant, administrateur	
Imprimeur	impr. F. Dardelet, puis Céas et fils (1936)
Dépositaires	
Affiliation	
Activités complémentaires	
Revue(s) sœurs signalées	Les heures alpines, <i>alias</i> Le cahier des heures alpines, par le Groupe d'action régionaliste des Amis de la Vie alpine, 1928 – 1935 (7 <sup>e</sup> année). Anciennement 8-Z-7697, puis JO-641 (L3-18.B)
Programme	
N° spéciaux	Terres froides, notations / Louis Franchon : Grenoble : Ed. de la vie alpine, 1930 : 118 p. ; 19 cm : numéro spécial : n°80 centenaire de Fantin-Latour (1936) Louis Franchon. Ebauche montagnarde : Grenoble, G. Blanchon, 1931. In-16, 158 p.
Sommaires et tables	sommaires sur la couverture
Couvertures	
Illustrations	
Publicités	4 pages de publicité, puis 12 en 1934, essentiellement sur Grenoble (livres, articles de sports, loisirs, aménagement intérieur)
Bibliographie	

<b>Vie blésoise (La).</b> Revue d'informations mondaines, d'art et de sport... : paraissant tous les mois et publiant toutes les nouvelles concernant les épreuves, courses, solennités mondaines ou sportives, fêtes, concerts et spectacles	
Autres formes du titre	<b>Le Jardin de la France.</b> Revue régionale d'art et d'informations mondaines ["puis" revue mensuelle d'art et d'informations régionales "puis" revue d'art et d'informations régionales "puis" revue d'art et de littérature...] : bulletin ["puis" bulletin officiel] de la Renaissance artistique tourangelle... <b>Blois et le Loir-et-Cher</b> : revue mensuelle illustrée...["puis" bulletin officiel de l'École de la Loire]. Porte en tête : "Le Jardin de la France", puis : "Éditions du Jardin de la France", puis : "Le Jardin de la France : Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, Loiret", puis : "Le Jardin de la France". - Le sous-titre devient : "bulletin officiel de l'École de la Loire", puis : "bulletin de l'École de la Loire"
Localisation	4-LC11-1357
Période de parution	1re année, n° 1 (15 mai 1904)-2e année, n° 19 (1er déc. 1905) 3e année, n° 1 (janv. 1906)-n° 6 (juin 1906)
Périodicité	Mensuel ; trimestriel
Prix	0,20 F / 3 F en 1904
Format	27 cm / 27 puis 18 cm / 317 n° ; 28 puis 18 cm ; 12 pages (1904) ; 3e année, n° 7 (juillet 1906)-? 11e année, n.s., n° 1 (1er mars 1920)-25e année, n° 178 (1er déc. 1934) ; n° 179 (janv. 1935)-n° 317 (déc. 1947)
Lieu de publication	Blois, 13 rue Denis Papin
Relais de diffusion	
Fondateurs	
Directeurs	Hubert-Fillay
Rédacteurs en chef	Hubert-Fillay
Gérant, administrateur	E. Grias
Imprimeur	impr. à Blois puis Tours / impr. à Blois puis Romorantin
Dépositaires	
Affiliation	Union vélocipédique de France (Loir-et-Cher) ;
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	
Sommaires et tables	
Couvertures	
Illustrations	
Publicités	
Bibliographie	

<b>Vie en Alsace (La)</b>	
Autres formes du titre	
Localisation	4-Z-8317 Gallica
Période de parution	1923-août/sept. 1939 (I-XVIII, n° 8/9)
Périodicité	mensuel
Prix	25F / 2,5F
Format	
Lieu de publication	Strasbourg, direction, administration, publicité : 17/19, rue de la nuée bleue (1923)
Relais de diffusion	
Fondateurs	
Directeurs	Jean Gentzbourger
Rédacteurs en chef	
Gérant, administrateur	
Imprimeur	Les dernières nouvelles d'Alsace
Dépositaires	
Affiliation	La Renaissance alsacienne
Activités complémentaires	
Revue sœurs signalées	
Programme	
N° spéciaux	Collection de la Vie en Alsace : Impr. des dernières nouvelles de Strasbourg Hatt, Jacques, Une ville du XV° siècle, Strasbourg, Strasbourg : Collection de la vie en Alsace, 1929
Sommaires et tables	Tables : 1923-1927 ; 1928-1930
Couvertures	L.-Ph. Kamm
Illustrations	
Publicités	
Bibliographie	

## RESUME CHRONOLOGIQUE

1874	Fondation du Club alpin français (CAF)
1875	CAF section de Marseille
1876	Publication du 1 <sup>er</sup> tome de la <i>Géographie universelle</i> de Reclus
1879	Musée de sculpture comparée (futurs Musée des monuments français)  Environ 40 « dîners » sont organisés dans la capitale : la cigale (félibrige), la pomme (Normandie et Bretagne), le dîner celtique (Gaidoz)
Juillet 1879	Loi sur l'extension du réseau ferroviaire, dite <i>Plan Freycinet</i> , visant à créer 17 000 km de lignes d'« intérêt général »
1880	Création de l'amicale « La Soupe au chou »  La Société d'enseignement scientifique par l'aspect (société d'éducation populaire du Havre) prête en une année scolaire jusqu'à 3 500 de ses collections de vues  Troisième livre de géographie de Niox et Levasseur, avec un chapitre consacré à « notre département » ;  Géographie départementale de Guérin, Nicolle et Cie
Mars 1880	Lancement de l'hebdomadaire <i>La gueuse parfumée</i> à Marseille
Juin 1880	Dernière parution de <i>La gueuse parfumée</i>
Juillet 1880	Lancement de l'hebdomadaire <i>La Provence à travers champs</i> à Marseille
Juin 1881	Loi Ferry : l'enseignement primaire est public et gratuit.  Lancement de l'hebdomadaire <i>La Provence artistique et pittoresque</i> à Marseille
Juillet 1881	Loi établissant un régime de liberté totale de la presse
Novembre 1881	Création d'un ministère spécifique à l'agriculture
Mars 1882	Loi Ferry : l'enseignement primaire est obligatoire
Juillet 1882	Dernière parution de <i>La Provence à travers champs</i>

Décembre 1883	Dernière parution de <i>La Provence artistique et pittoresque</i>
1884	Ouverture du Musée d'ethnographie du Trocadéro, dont la salle de France, avec scénographie : intérieurs présentés avec mannequins  1 <sup>ère</sup> édition du Manuel de Lavis chez Armand Colin (édition préalable en 2 vol. en 1876, nouvelle version en 1912)  Mise en circulation des Géographies départementales de Joanne  La première architecture régionaliste selon François Loyer : l'hôtel-de-ville de Loos par Louis-Marie Cordonnier
1886	Fondation de la Société des traditions populaires
Mars 1887	Première loi sur la conservation des monuments historiques, comprenant des mesures juridiques de protection
Octobre 1887	Stephen Liegeard lance le terme de <i>Côte d'Azur</i> dans son ouvrage du même nom
1889	Congrès international des traditions populaires à Paris  Création de l'Association provinciale des architectes français (A.P.)  Premier syndicat d'initiative à Grenoble pour le Dauphiné  Création du musée de Digne (société des sciences littéraires des Basses-Alpes)
1890	Création du Touring Club de France (TCF)
1891	Dominique Piazza, président des excursionnistes marseillais, revendique la paternité de la carte postale photographique
1892	Politique tarifaire des chemins de fer en faveur des associations et des groupes
Mai 1892	Lancement du bulletin parisien mensuel de la "Ruche corrézienne" <i>L'Écho de la Corrèze</i> , imprimé à Brive
Novembre 1893	Fondation de <i>L'œuvre d'art</i> , revue qui recourt à l'illustration photographique  Lancement du mensuel <i>Lemouzi</i> à Brive, jumelé avec <i>L'écho de la Corrèze</i> . La Grammaire limousine de Joseph Roux y paraît en 18 livraisons, puis, de Raymond Laborde, <i>Lexique limousin</i> , complément du Roux, comme « fascicules didactiques » entre 1895 et 1897
1895	Création de la Ligue nationale pour la décentralisation (Beauquier)
Janvier 1895	<i>Lemouzi</i> reprend les éléments du bulletin parisien de la "Ruche corrézienne"

	<i>L'Écho de la Corrèze</i> , et paraît sous les deux adresses : Brive et Paris
Novembre 1895	Création de l'Automobile-club de France
1896	Reprise de la croissance économique  Création du Museon arlaten par Frédéric Mistral  Création du deuxième syndicat d'initiative à Annecy  Circulaire Combes incitant les instituteurs aux recherches historiques
1897	Création de la Société des Excursionnistes de Provence
Janvier 1897	Lancement à Paris du bimensuel <i>Le Bouais-Jan</i>
1898	Article de Pierre Foncin sur les pays, dans la <i>Revue de Paris</i> , II, p.737, dont Ernest Lavisse est rédacteur en chef depuis 1894
Avril 1898	Loi organisant les chambres de commerce
Août 1898	Fondation à Morlaix de l'Union régionaliste bretonne (URB). Le terme « régionalisme » y apparaît pour la première fois
1899	Lancement de la collection « Sites et monuments de France » (TCF)  Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, décide d'envoyer dans les écoles « des tableaux en couleur représentant les paysages de la France et des reproductions des principaux monuments de notre art national »
1900	Grand concours des monographies de communes (à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris)  Création de la Fédération régionaliste de France (FRF) par Charles-Brun  Le Gorsedd de Bretagne créé dans une auberge à Guingamp
Février 1900	Lancement à Cayeux du supplément littéraire mensuel du <i>Littoral de la Somme</i>
Juillet 1900	Le supplément littéraire au <i>Littoral de la Somme</i> devient le mensuel <i>La jeune Picardie</i>
1901	Création de la Société pour la Protection des paysages de France (SPPF)
Avril 1901	<i>La jeune Picardie</i> devient <i>La Picardie littéraire, artistique et traditionniste</i>
Juillet 1901	Loi sur les associations
Octobre 1901	Travaux de Camille Bloch sur l'organisation des études d'histoire locale en



	France
Mai 1902	Travaux de Pierre Caron, sur l'organisation des études locales modernes
1903	Décret portant la création de huit écoles régionales d'architecture  Vidal de La Blache, <i>Tableau de la géographie de la France</i>  La <i>Revue de synthèse historique</i> lance sa série des monographies d'histoire régionale
Février 1903	Gustave Lanson crée le programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France
Septembre 1903	Lancement de l'hebdomadaire <i>La Bourgogne d'Or</i> « organe des intérêts de Santenay-les-Bains, de la vallée de la Dheune et des cantons de Nolay, Couches et Chagny » à Chagny
1904	Création de la Société d'art et d'hygiène populaires par Henry Cazalis (alias Jean Lahor)  Lavisse, directeur de l'Ecole normale
Janvier 1904	Lancement du bimensuel <i>Le Pays lorrain</i> à Nancy
Mai 1904	Lancement du mensuel <i>La vie blésoise</i> « revue d'informations mondaines, d'art et de sport »
1905	Lancement de Dihunamb par Herrieu, 1 <sup>e</sup> revue en langue en Bretagne  Premières thèses de géographie régionale humaine, issues des enseignements de Vidal et Gallois
Mars 1905	Dernière parution de <i>La Picardie littéraire, artistique et traditionniste</i>
Mai 1905	Maurice Martin lance l'appellation de <i>Côte d'argent</i> pour le littoral aquitain
Juin 1905	Lancement de l'hebdomadaire <i>Pyrénées-Océan</i> à Tarbes
Février 1906	Lancement du trimestriel <i>La revue lorraine illustrée</i> à Nancy
Mars 1906	Dernière parution du <i>Bouais-Jan</i> , sans doute suite à la faillite de son fondateur, l'imprimeur Raoul Roppart
Avril 1906	Loi organisant la protection des sites et monuments naturels de caractère artistique
1906	Lancement du bimensuel <i>L'île de beauté</i> à Ajaccio, « organe officiel de la Fédération des syndicats d'initiative de la Corse »
Juillet 1906	<i>La vie blésoise</i> devient <i>Le jardin de la France</i> , « revue régionale d'art et

	d'informations mondaines »
Septembre 1906	<i>Lemouzi</i> paraît sous sa seule adresse parisienne
Octobre 1906	Lancement de <i>La vie à la campagne</i>
Février 1908	<i>L'île de beauté</i> devient <i>Corsica</i> , « organe du Syndicat d'initiative de la Corse » Lancement à Paris de l'association « La veillée d'Auvergne »
Janvier 1909	Lancement à Paris du mensuel <i>La veillée d'Auvergne</i>
1909	1 <sup>er</sup> congrès international à Paris pour la protection des paysages
1909	<i>Le Pays lorrain</i> devient <i>Le pays lorrain et le pays messin</i>
1910	Lancement des Guides bleus (ex Joanne)
Janvier 1910	Suspension de la parution du <i>Jardin de la France</i>
1911	Dernière parution du <i>Jardin de la France</i> , poursuivi en mars 1920 par <i>Blois et le Loir-et-Cher</i>  Circulaire de Maurice Faure adressée aux recteurs d'académies sur l'enseignement dans l'histoire et la géographie locales qui relance l'implication de l'instituteur dans la recherche en histoire locale  Création de la Société des études locales
Juillet 1911	Lancement à Paris du bimensuel grand-format <i>Le pays d'Ouest</i> « journal illustré des provinces de l'Ouest »
Novembre 1911	<i>Le pays d'Ouest</i> passe au format revue
Décembre 1913	Deuxième loi sur la protection des monuments historiques, munie de sanctions pénales et de la possibilité de classer des objets mobiliers privés.  Création de l'inventaire supplémentaire
Août 1914	Interruption des publications du <i>Pays d'Ouest</i> , de <i>Lemouzi</i> ; <i>La veillée d'Auvergne</i> ; <i>La Bourgogne d'Or</i> ; <i>Corsica</i>
1919	Création du mouvement breton Breiz Atao
Juillet 1919	Lancement à Dunkerque du mensuel <i>Le beffroi de Flandre</i> « revue d'action régionaliste de la Flandre française »  Reprise à Tarbes de la publication de <i>Pyrénées-Océan</i> , qui devient mensuel ; lancement du mensuel <i>Franche-Comté et monts Jura</i> à Besançon
Novembre 1919	Reprise à Paris du <i>Pays d'Ouest</i> , qui devient l'organe mensuel de la Société

	d'études et d'action régionales « Le pays d'Ouest »
Avril 1920	Reprise à Paris de la publication de <i>Lemouzi</i> , « revue régionaliste et félibréenne »
Avril 1922	Lancement du mensuel <i>La Bretagne touristique</i> à Saint-Brieuc
1923	Création du groupe artistique des Seiz breur Création du Partu Corsu d'Azione
Janvier 1923	Lancement du mensuel <i>La vie en Alsace</i> à Strasbourg  <i>La Bretagne touristique</i> , « revue illustrée des intérêts bretons »
Mai 1923	Lancement du mensuel <i>En Provence</i> , « revue encyclopédique », à Arles
Janvier 1924	Lancement du mensuel <i>L'Auvergne littéraire et artistique</i> à Clermont-Ferrand
Avril 1924	<i>L'Auvergne littéraire et artistique</i> devient <i>L'Auvergne littéraire et artistique et félibréenne</i>
Décembre 1924	Lancement à Ajaccio de <i>La Corse touristique</i>
Juillet 1925	La publication de <i>Pyrénées-Océan</i> passe à Bayonne
Août 1925	Lancement à Paris des <i>Feuillets occitans</i>
Octobre 1926	Reprise à Chagny de la publication de <i>La Bourgogne d'or</i> , au format revue, comme organe mensuel du groupement littéraire « Le Cep burgonde »
Janvier 1927	Lancement à Nice du mensuel <i>Mediterranea</i>
Juillet 1927	Dernière parution des <i>Feuillets occitans</i>
Décembre 1927	Dernière parution d' <i>En Provence</i>  Lancement du mensuel <i>La vie alpine</i> « revue du régionalisme dans les Alpes françaises », à Grenoble  Création du Comité français des minorités nationales, ou Comité central des minorités (Quimper). Les partis fondateurs : Parti Autonomiste Breton (PAB) : Morvan/Maurice Marchal et Olier/Olivier Mordrel ; Partitu Corsu Autonomista (PCA): Petru Rocca ; Elsass-Lothringisch-Autonomistische Partei (ELAP) en cours de formation: Paul Schall
Novembre 1928	Dernière parution du <i>Beffroi de Flandre</i>
Février 1929	<i>L'Auvergne littéraire, artistique et félibréenne</i> devient <i>L'Auvergne littéraire, artistique et historique</i>

Mai 1929	<i>La Bretagne touristique</i> devient <i>Bretagne</i> , de publication bimestrielle
Juillet 1931	Dernière parution de la <i>Revue lorraine illustrée</i> , absorbée par <i>Le pays lorrain</i>
Novembre 1931	Dernière parution de <i>Lemouzi</i>
Juin 1932	Fusion de <i>Pyrénées-Océan</i> avec l'hebdomadaire de Saint-Jean-de-Luz <i>La côte basque</i>
1933	Lancement des <i>Cahiers du Limousin et du Périgord</i> , qui prennent la suite de <i>Lemouzi</i>
1933	Décès de Paul Mieille et disparition de <i>Pyrénées-Océan</i>
Janvier 1934	<i>La vie alpine</i> devient bimestrielle
Février 1934	Dernière parution des <i>Cahiers du Limousin et du Périgord</i>
Septembre 1934	Dernière parution de <i>La Corse touristique</i>
Janvier 1935	<i>La Bretagne touristique</i> redevient mensuelle
Juillet 1936	Dernière parution de <i>La vie alpine</i>
Février 1939	Dernière parution de <i>Mediterranea</i>
Juin 1939	Dernière parution de <i>La Bretagne touristique</i>
Juillet 1939	Interruption de la parution du <i>Pays lorrain</i> , qui reprend en 1951 sous l'égide de la Société d'archéologie lorraine
Août 1939	Interruption de la parution de <i>L'Auvergne littéraire et artistique</i> , qui reprend en 1944 ; Dernière parution de <i>La vie en Alsace</i> , de <i>Franche-Comté et monts Jura</i>
Septembre 1939	Entrée dans la Seconde Guerre mondiale

REPertoire DES COLLABORATEURS SERVANT DE PIECE JUSTIFICATIVE POUR  
LE CHAPITRE 2 :

« ACTEURS ET COMMUNAUTES DE LA PETITE REVUE »

Lucy **Achalme**, Parisienne, épouse un médecin auvergnat – Collab. *La veillée d'Auvergne* ; *L'Auvergne littéraire et artistique*.

Alexandre **Adam** – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *Revue picarde et normande* (rédacteur en chef) ; AcadCherbourg, 17 (1904-05) – Membre : Comité des travaux historiques et scientifiques ; Caveau normand de Rouen (vice-président).

Jean **Aicard** (Toulon, 1848-1921) – Collab. *La gueuse parfumée* – Membre : Parnasse ; Académie française (1909) ; Académie du Var – Cf. notice dans Curinier ; *Hommes & femmes célèbres du Var*, 1995.

Jean **Ajalbert** (Levallois, 1863-1947), avocat – Collab. *La veillée d'Auvergne* ; *L'Auvergne littéraire et artistique*.

Antoine **Albitreccia** (Ajaccio, 1892-1945), agrégé d'histoire, professeur au lycée de Mulhouse – Collab. *La Corse touristique*.

Maurice **Allain** (1891-1987) – Collab. *La vie en Alsace* ; correspondant à Paris des *Dernières nouvelles d'Alsace* ; Atlas universel Quillet.

Henri **Allorge** (1878-1938), homme de lettres, poète – Collab. *Mediterranea*.

Marcel **Alvernhe** (Camarès, 1892-1917), cartographe pour la Compagnie minière du Congo français – Collab. *La veillée d'Auvergne*.

Jean **Amade** (1878-1949), universitaire – Collab. *Le pays d'Ouest* ; fonde la Société d'études catalanes avec Joseph-Sébastien Pons (1906, éditrice de la *revue catalane* à partir de 1915), crée la collection *bibliothèque catalane* (1907) ; majoral du Félibrige (1935).

Alfred **Amas** – voir Alfred Saurel

Ambroise **Ambrosi** dit Ambrosi Rostino (1877-1942), professeur au lycée Louis-le-Grand (1924), conservateur des antiquités de Corse – Collab. *La Corse touristique* ; *Revue de la Corse historique* (dir. 1926-40) ; *Bulletin de la Société des sciences de la Corse* (secr. 1909-24) ; *A lingua corsa* (1922) – Œuvres : *Histoire des Corses, manuel scolaire* (1914).

Emilie **Arnal** (Millau, 1863-1935), professeur – Collab. *La veillée d'Auvergne* ; *La revue des poètes* ; *La revue française* – Membre : Société des gens de Lettres ; Société des poètes français.

Paul **Arrighi** (Renno, 1895-1975), agrégé d'italien, professeur à Bourg, puis à Aix-Marseille, directeur de l'Institut d'études littéraires à Nice – Collab. *Mediterranea* ; *La Corse touristique* ; *Annu corsu* (co-fond) ; *Kyrnos* ; *Revue de la Corse historique* ; *La coupou* ; *U lariciu*.

Modeste Touar dit Batiste **Artou** (Toulon, 1841-1911), « modiste », employé dans l'administration maritime, habite Alger à partir de 1882 – Collab. *La gueuse parfumée* (propriétaire-gérant) ; *La mutualité* (1878, propriétaire-gérant) ; *L'obole littéraire* (1893, propriétaire-gérant avec Marius Martin) ; *La sartan* (1891-1905) & *Armana de la sartan* (1892) ; *Le tron de l'Er* (directeur, 1877-79, remplacé par Lieutaud).

Octave-Louis **Aubert**, dit Job Le Bihan, Jean Sannier, Hoël (1870-1950), journaliste – Collab. *La Bretagne touristique* (directeur-fondateur) – Cf. Hervé Cabon, 2007.

Gabriel **Audiat**, dit Gabriel Aubray (Saintes, 1863-1920) professeur au Collège Stanislas – Collab. *Le pays d'Ouest* ; *Revue de Saintonge et d'Aunis* ; *La quinzaine* ; *Le correspondant* ; *La revue des poètes*.

Jean **Audiau** (1897-1927) – Collab. *Lemouzi* – Cf. Mazenc, *Qui est qui ? tout sur la Corrèze*.

Auguste **Audollent** (Paris, 1864- ), maître de conférences à Clermont – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique*.

Louis **Aufauvre** (1889- ) – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique*.

Henry **d'Agrain** (1878- ), directeur du Syndicat d'initiative des Hautes-Pyrénées – Collab. *Pyrénées-Océan* – Membre : Société académique des Hautes-Pyrénées.

Georges **Avril**, dit Georges de Cousmont Krouglopoleff (Cannes, 1874-1952) – Collab. *Méditerranée* ; *Nice élégant* (rédacteur en chef 1905-10) ; *L'éclair de Nice* ; *L'aloès* ; *La pensée sur la Côte d'Azur* (avec André Beaunier, Ch. Le Goffic, Camille Mauclair) ; *Comoedia* ; *Paris-soir* ; *Le Figaro* (éd. Côte d'Azur). – Membre : Académie méditerranéenne (chancelier, janv.1927) – Cf. R. Schor ; *Le comté de Nice, de la Savoie à l'Europe, identité, mémoire et avenir*.

Léon Malgras dit René **d'Avril** (Toul, 1875-1966), poète, critique musical et dramatique – Collab. *Le pays lorrain* – Membre : Fédération régionaliste française.

Ferdinand Bach, dit **Bac** (Stuttgart, 1859-1952), peintre, illustrateur – Collab. *Méditerranée* ; *La vie parisienne* ; *Le rire* ; *Le journal amusant*.

Emile **Badel** (1861-1936), professeur de littérature et d'histoire à l'École professionnelle de l'Est (1893) ; sous-bibliothécaire à la Bibliothèque municipale de Nancy (1888) ; secrétaire de rédaction au journal *L'Est républicain* (1910) – Collab. *Le pays lorrain*.

Pierre **Balme**, alias Melle Yxe (Bastia, 1882-1963), médecin militaire, directeur médical d'établissements thermaux : Châtel-Guyon, Mont-Dore, Vichy – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique* (directeur-fondateur) – Membre : Académie des sciences, lettres et arts de Clermont-Ferrand (président, chancelier) ; Société française d'archéologie ; Société d'histoire de Vichy.

Paul **Bastier** (Paris, 1874-1955), sous-préfet de Sélestat – Collab. *La vie en Alsace* – Membre : Soc. Sélestadienne d'histoire (fondateur) ; Société des gens de Lettres – Cf. *Qui est-ce ?* 1934.

Albert **Bausil** (Castres, 1881-1943) – Collab. *Les feuillets occitans* ; *La tramontane* ; *Le Coq Catalan* (fondateur, 1907).

Edouard **Beaufils** (Rennes, 1868-1941), publiciste – Collab. *La Bretagne touristique* ; *La plume*.

Paul **Beaufils** (Saint-Brieuc, 1873-1938), journaliste – Collab. *La Bretagne touristique* ; *Le moniteur des Côtes-du-Nord*.

Camille **Beaulieu** (Surgères, 1873-1942), bibliothécaire – Collab. *Le pays d'Ouest* – Cf. *Revue de Saintonge*, 1943 ; *Dictionnaire biographique des Charentais*, 2005.

Joseph **Beinex** (Cognac, 1881-1963), avocat - Collab. *Le pays d'Ouest* (directeur) – Membre : Amis du pays d'Ouest (président) ; Les 39 du pays d'Ouest (fondateur, 1938).

Charles Bénard dit **Bénard-Le Pontois** (1864-1931) militaire, commandant de l'escadrille des dragueurs de mines de Toulon (1915-1918). En 1919, établi à Penmarch (Finistère) ; en 1922 sous son impulsion fut créé le musée préhistorique de Penmarch – Collab. *Mediterranea* ; publications de l'Institut international d'anthropologie – Membre : Société d'archéologie du Finistère, président de l'Institut finistérien des études préhistoriques.

Valère **Bernard** (Marseille, 1860-1936) – Collab. *En Provence* – Cf. Isoard, *Les écrivains marseillais de langue provençale*, 1971.

Simon Bense dit Horace **Bertin** (Marseille, 1842-1917), journaliste, président fondateur du syndicat de la presse marseillaise (1880) – Collab. *La gueuse parfumée*. Académie de Marseille (1899) ; *L'Écho de Marseille* (fondateur, 1865) ; *Les tablettes de Marseille* (fondateur, 1868) ; *Le sémaphore* ; *Le petit Marseillais*.

Auguste **Besset**, peintre – Collab. *La Bourgogne d'or*.

Louis **Beuve** (Quetteville, 1869-1949) – Collab. *Le Bouais-Jan* (cofondateur) ; *Le courrier de Saint-Lô/de la Manche* (directeur) – Cf. Oursel.

Georges **Blanchon** (-1987), éditeur – *La vie alpine* (directeur-fondateur) ; *Le petit Dauphinois* – Membre : Alpes-Club (président, fin des années 1920) ; Fédération dauphinoise de ski (secrétaire-général) ; secrétaire-général puis vice-président de la Fédération française de ski ; co-fondateur de l'École française du ski (1937, coordonne la même année les championnats du monde de ski à Chamonix).

Prosper **Boissonnade** (1862-1935), professeur d'histoire à l'Université de Poitiers (1897-1933) – Collab. *Le pays d'Ouest*.

Eusèbe **Bombal**, alias Eusebi Bounbal (1827-1915), enseignant puis fonctionnaire municipal – Collab. *Lemouzi* – Membre : majoral du Félibrige (école limousine) – Cf. Mayeur/Hilaire, *Limousin* ; Mazenc, *Qui est qui ? tout sur la Corrèze*.

Edouard **Bondurand** (1845-1931), archiviste du Gard – Collab. *En Provence* – Membre : Ecole antique de Nîmes (vice-président).

Etienne **Bonneau** (Touches, ?), professeur au Lycée de Mâcon, agrégé « rimeur » à Bourgneuf-Val-d'Or – Collab. *La Bourgogne d'or* ; *Le progrès de Saône-et-Loire* ; *Académie de Mâcon* (1896).

Louis **Bonnier** (Templeuve, 1856-1946), architecte et urbaniste – Collab. *Mediterranea* – Fonde l'École supérieure d'art publique où il enseigne, et qui devient, en 1925, l'Institut d'urbanisme de Paris.

Jules **Boquet** (1840-1932), peintre – Auteur de la couverture à partir de 1903 de *La Picardie littéraire*. Il expose au Salon de 1879 à 1904.

Alexandre **Borrot** (1902-) – Collab. *L'Auvergne littéraire* (rédacteur en chef) – Cf. Joubert, *Dictionnaire biographique de Haute-Loire*.

Gustave **Boucher** (Niort, 1863-1932), directeur de la Tradition nationale, ami du Huysmans, éditeur de cartes postales dont la série « collection du pays poitevin » – Collab. *Le pays poitevin* (directeur), parraine *Le pays normand* – Membre : Fédération régionaliste française.

Auguste **Bouchet** (1865-1937), peintre – *La Corse touristique*.

Marcellin **Boudet** (Montgacon, 1834-1915), magistrat à Saint-Flour puis Grenoble (1903) – Collab. *La veillée d'Auvergne* – Membre : La Haute Auvergne (cofondateur et président) ; Académie des sciences, lettres et arts de Clermont-Ferrand – Cf. Carriat ; Trin.

Edouard **Bourgine** (1884-1928) – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *Le journal de Rouen* – Membre : Académie de Rouen (1927).

Joseph **Bourilly** (Marseille, 1878-1929), juge de paix, félibre, séjourne au Maroc à partir de 1914 – Collab. *En Provence* – Avec Honoré Dauphin, il participe auprès de Marius Jouveau à l'organisation des deux premières *Festo Viergenenco*, à Arles (1903 et 1904), fêtes qui ont pour but d'encourager les jeunes filles du pays d'Arles à porter leur costume traditionnel. Avec ces mêmes amis, il fonde le 29 juin 1905 *l'Escolo Mistralenco* (président 1905-1907), qui édite entre 1907 et 1914 *En Terro d'Arle* (1907-1914).

Paul **Bourson**, journaliste (révèle l'affaire de Saverne en 1907) – Collab. *La vie en Alsace* ; *Le journal des débats* (1925) ; *L'Alsace française* (1930).

Léon **Boutry** (1861- ), publiciste à Alençon – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *Le pays normand* – Cf. Oursel.

Alphonse **Bressier** (1847- ?) – Collab. *La gueuse parfumée* ; *La Provence artistique et pittoresque* – Membre : Société de géographie de Marseille.

Emile **Brière** (Flers, 1873-1957), en Algérie à partir de l'âge de 18 ans pour prendre la gestion des propriétés agricoles paternelles ; député d'Oran – Collab. *Le Bouais-Jan* – Cf. *Qui est-ce ? 1934*.

Jean-Jacques **Brousson** (Nîmes, 1878-1958), secrétaire d'Anatole France – Collab. *Les feuillets occitans* ; *Excelsior* ; *Les nouvelles littéraires*.

Claude **Brun** (Bandol, 1856- ), viticulteur, président du Conseil général du Var – Collab. *La Provence artistique et pittoresque* ; *Le réveil agricole* (directeur) – Membre : Chambre d'agriculture des Bouches-du-Rhône ; Société d'horticulture des Bouches-du-Rhône (président) – Cf. *Qui êtes-vous ? 1924*.

Charles **Bruneau** (1883-1969), universitaire – Collab. *Le pays lorrain*.

Gustave **Burnol** (Bassignac, 1893-1972), instituteur – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique* – Cf. Trin, *Dictionnaire des Cantaliens*.

Maurice **Busset** (Clermont-Ferrand, 1880-1936), peintre – Collab. *La veillée d'Auvergne* ; *L'Auvergne littéraire et artistique*.



René **Buthaud** (Bordeaux, 1886-1986) – Collab. *Le pays d'Ouest*. De 1909 à 1913, il suit les cours à l'École des beaux-arts de Paris, où il travaille sous la direction du peintre Gabriel Ferrier ; l'un des rénovateurs de l'art de la céramique.

Joseph **Calmette** (Montpellier, 1873-1952), archiviste paléographe, maître de conférences à l'université de Montpellier, professeur à l'Université de Dijon, puis de Toulouse – Collab. *La Bourgogne d'or* ; *Les annales du Midi* (directeur) – Membre : Société archéologique du Midi de la France. Cf. *Qui êtes-vous ?*, 1924.

Emile **Camau** (Marseille, 1860-1946), médecin – Collab. *La Provence à travers champs* – Membre : Conseil des directeurs de la Caisse d'épargne des Bouches-du-Rhône (président en 1938) ; Société de statistique, d'histoire de d'archéologie de Marseille et de Provence.

Jean **Camp** (Salles d'Aude, 1891-1968), professeur à l'Institut français de Madrid, puis après la guerre à Nîmes, aux lycées Louis-le-Grand et Henri IV, ainsi qu'à Santander – Collab. *En Provence* ; *Revue de Catalogne* (fondateur). Cf. *L'académie des sciences d'outre-mer, hommes et destins*.

Eugène **Capdebarthe**, directeur d'assurance, négociant à Tarbes – Collab. *Pyrénées-Océan* (fondateur) – Membre : Société de géographie de Bordeaux ; Union vélocipédique de France (chef-consul, 1895) ; Fédération des SI du Sud-Ouest.

Louis Cappatti, dit Louis **Cappy** (La Trinité-Victor, 1886-1966), critique d'art – Collab. *Mediterranea* ; L'aloès.

Emile dit Henry **Carnoy**, alias C. de Warloy (Warloy-Baillon, 1861-1930), habite Paris à partir de 1878, professeur aux lycées Montaigne (1891), puis Voltaire – Collab. *La Picardie littéraire* ; la *Revue du Nord de la France* (co-fondateur en 1890-91 avec Alcuis Ledieu) ; *Les enfants du Nord*, qui devient la *Revue septentrionale* (directeur, 1893-95) ; *La tradition* (directeur, 1887) ; *Mélusine* ; *Romania* ; *Revue des traditions populaires* ; *L'opinion* – Membre : Les rosati picards ; Les Enfants du Nord ; les Francs-Picards.

Nonce **Casanova** (Constantine, 1873- ) – Collab. *La vie blésoise*, puis *Le jardin de la France*.

Paul-Julien de Granier de **Cassagnac** (1880-1966), avocat, se battit en duel avec Maurras en 1912, député du Gers – Collab. *Les feuillets occitans*.

Paul-François **Castéla** (1893-1966) – Collab. *Méditerranée* (directeur-fondateur).

Jules **Cauvière** (Marseille, 1845-1912), magistrat jusqu'en 1876, professeur de droit à l'Institut catholique de Paris – Collab. *La Provence artistique et pittoresque* ; *Le correspondant* ; *La quinzaine* ; *Le journal des débats* ; *La gazette du midi* ; *Le journal de Marseille* – Cf. Curinier.

C. Pauline **Chaize** – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique*.

Claude **Champion** (1884-1923), conservateur au Musée Unterlinden à Colmar – Collab. *La vie en Alsace* – Membre : Société Schongauer.

Anselme **Changeur** – Collab. *La veillée d'Auvergne* – Membre : Société pour la protection des paysages (secrétaire général).

Germain **Charbonnet** (1868-1925), sous-préfet à Saint-Yrieix (1906-1910), percepteur en Gironde – Collab. *Lemouzi*.

Jean **Charles-Brun** (1870-1946) – Collab. *La veillée d’Auvergne ; Lemouzi ; Le jardin de la France ; L’action méridionale*. Fondateur de la Fédération régionaliste française (FRF, 1900, secrétaire général).

Charles **Chassé** (Quimper, 1883-1965) professeur d’anglais au lycée Pasteur à Neuilly – Collab. *La Bretagne touristique ; La Corse touristique ; Le feu ; Le Figaro ; la Revue des deux mondes ; La grande revue ; La dépêche de Brest ; Arts et artistes ; Mercure de France ; Cahiers de l’Iroise*.

Urbain-Victor **Châtelain** (1866-), professeur agrégé – Collab. *Lemouzi*.

Jean-Jacques **Chevallier** (Paris, 1900-1983), professeur à la faculté de droit de Grenoble (1926-1942), de Paris – Collab. *La vie alpine*.

Jean **Chièze** (1898-1975) peintre – Collab. *Mediterranea ; La Corse touristique* – Cf. Dictionnaire des peintres et sculpteurs de Provence, 1974.

Jean **Choleau** (1879-1965), conservateur-bibliothécaire du musée de Vitré – Collab. *Le réveil breton ; Le pays breton* (directeur) – Membre : Fédération régionaliste bretonne (Unvaniez Arvor, président).

Léon Plancouard, dit **de Cléry** (Cléry-en-Vexin, 1871-1953), attaché au Ministère de l’Instruction publique, aux travaux historiques et scientifiques – Collab. *La Picardie littéraire ; Le monde illustré* (1902) ; *Chronique des beaux-arts ; Seine-et-Oise illustrée* – Membre : Société pour la protection des paysages (délégué) ; Société historique de Pontoise ; Commission des antiquités de Seine-et-Oise ; Société de l’histoire de Paris ; Société française d’archéologie ; Société académique de l’Oise ; Académie de Boulogne ; Société historique de Rambouillet ; Société historique du Hurepoix ; Académie d’Arras, Société d’émulation d’Abbeville – Cf. Carnoy.

Benjamin **Crémieux** (Narbonne, 1888-1944), chef de section au Ministère des Affaires étrangères, secrétaire général de l’Institut français de Florence, introducteur de Pirandello en France – Collab. *Les feuillets occitans ; la NRF* (1920) ; *Les nouvelles littéraires ; Les annales* – Cf. Jurt, 1980.

Fernand **Cros-Mayrevieille** (1882-1939), juge aux armées, colonel – Collab. *Les feuillets occitans* – Membre : Société des Arts et Sciences de Carcassonne ; Le Groupe Occitan (1925, qui édite *Les feuillets occitans* ; groupe intégré dans la Fédération Régionaliste Française) ; Groupe d’études régionalistes et de folklore audois (1937, qui édite en 1938 la revue *Folklore*).

Austin de **Croze** (1866-1937), homme de lettre et gastronome – Collab. *La Corse touristique ; Mediterranea*.

Henri **Datin** (S.Hilaire-du-Harcouët, 1830- ), notaire à Coutances – Collab. *Le Bouais-Jan* – Membre : Société historique d’Avranches – Cf. Oursel.

Paulin **Daude**–Gleize (1862-1928), avocat, député puis sénateur, maire de Mende – Collab. *L’Auvergne littéraire et artistique*.

Armand **Dauphin** (c.1865-1956), universitaire – Collab. *En Provence* (rédacteur en chef) ; *Revue félibréenne ; Le méridional* – Membre : Comité du Museon arlaten (trésorier, à l’origine des premières conférences publiques organisées à Arles traitant spécialement de la Provence et d’Arles).

Albert **Dauzat** (Guéret, 1877-1955), en fait originaire du Puy-de-Dôme, professeur, chargé de cours à l'EPHE (1910) – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *La veillée d'Auvergne* – Cf. Carriat.

Auguste **Davodet** (1863-1936), inspecteur de l'Assistance publique en Corse puis dans la Manche – Collab. *Le Bouais-Jan* – Membre : Association normande ; Société archéologique de la Manche.

Ernestine **Dechaud**-Desroches – Collab. *La Corse touristique*.

Lucie **Delarue-Mardrus** (Honfleur, 1874-1945) – Collab. *Le Bouais-Jan*.

Emile **Delignières** (Abbeville, 1839- ), avocat – Collab. *La Picardie littéraire* ; *Revue picarde et normande* ; *Revue des lettres* ; *Journal des arts* (1907) ; *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville* (président) – Membre : Société des Antiquaires de Picardie ; Société française d'archéologie ; Académie d'Amiens – Cf. Carnoy, *Hommes du Nord*.

Armand **Delmas** (Grandelles, 1869-1932) avocat, maire de Grandelles, président du Cercle de l'Union – Collab. *La veillée d'Auvergne* – Cf. Trin, *Dictionnaire de biographie cantalienne* ; Pierre Moussarie, 1962 ; *L'identité de l'Auvergne, mythe et identité*, 2002.

Joseph **Delteil** (Villar-en-Val, Aude 1894-1978), viticulteur, prix *Femina* 1925, quitte la littérature en 1930 pour résider près de Montpellier, « en quête de la vraie vie » – Collab. *Les feuilletts occitans* ; *La tramontane* – Cf. Bourin/Rousselot, 1966.

Maurice **Deroure** (Paris, 1883-1914) – Collab. *La veillée d'Auvergne* ; *Revue hebdomadaire* (1913).

Adolphe **Dervaux** (1871-1945), architecte – Collab. *Mediterranea* – Membre : Société française des urbanistes (président).

Yvonne Le Bayon, dite Claude **Dervenn** (Nantes, 1898-1978) – Collab. *Mediterranea* ; *La Bretagne touristique* ; *L'intransigeant* (1928-) ; *Le jour* ; *L'époque*.

Joseph **Desaynard** (1878-1946) – Collab. *La veillée d'Auvergne*.

Gaston **Deschamps** (Melle, 1861-1931), professeur – Collab. *Le pays d'Ouest* ; *Le journal des débats* (secrétaire de la rédaction) ; *Le Temps* (1893, critique littéraire succédant à Anatole France) ; *Bulletin de Correspondance hellénique* ; *Revue Bleue* ; *Revue des deux Mondes* ; *Revue de Paris* ; *Le Figaro*.

Georges **Desdevises du Dezert** dit Jean Lalouette (Lessay, 1854-1942), professeur à Rennes (1885), Caen (1887), Sorbonne (1889), faculté des lettres de Caen (1891), université de Clermont (1892) – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *L'Auvergne littéraire et pittoresque* ; *Revue d'Auvergne* ; *Revue normande* ; *Le courrier de la Manche* ; *Le moniteur du Puy-de-Dôme*.

Jules **Devilerdeau**, chef de travaux, exploitant de carrière (?-1908) – Collab. *La Bourgogne d'or* – Membre : Société d'histoire naturelle d'Autun.

Charles **Diguet** (Le Havre, 1836-1909), littérateur, secrétaire d'Alexandre Dumas – Collab. *La Picardie littéraire* ; *Le boulevard* ; *La vogue parisienne* ; *La cloche* ; *Le gaulois* (critique) ; *Le nain jaune* ; *L'artiste* (poésie) ; *Le bon journal* ; *Le journal de la jeunesse* – Cf. Lermine ; Oursel, *Nouvelle biographie normande* ; Vapereau 6<sup>e</sup> éd. ; *Seine-Inférieure, dictionnaire biographique illustré*, 2<sup>e</sup> éd.

Rémi **Dimpre** (Saint-Blimont, 1866-1939), professeur – Collab. *La Picardie littéraire*.

Henri **Dinaux**, dit Maurice Criel (-1926), professeur au lycée de Nice – Collab. *Mediterranea* ; *L'aloès* ; *L'annu corsu*.

**Pierre Dominique** Lucchini (Courtenay, 1889-1973), médecin – Collab. *La Corse touristique* ; *L'Annuaire corsu*.

Alexandre **Dorlan** (1864-1944), juriste – Collab. *La vie en Alsace*.

Emile **Doucet** – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique*

Henri **Drouot** (?-1955), professeur – Collab. *La Bourgogne d'or* – Membre : Académie de Dijon.

Fernand **Dubief** (1850-1916), médecin, député – Collab. *La Bourgogne d'or*.

Pierre **Dufay** (Blois, 1864- ), avocat, bibliothécaire de Blois – Collab. *La vie blésoise* ; *Le Jardin de la France* ; *L'intermédiaire des chercheurs et curieux* (rédacteur en chef) ; *L'ermitage* ; *Mercure de France* ; *Le Figaro* – Membre : Société de l'histoire de Paris ; Le vieux Montmartre ; Société Huysmans.

François **Duhourcau** (1883-1951), militaire – Collab. *Pyrénées-Océan*.

Etienne **Dupont** (Avranches, 1864-1928), magistrat, historien du Mont-Saint-Michel – Collab. *Le Bouais-Jan* – Cf. Oursel.

Auguste **Dupouy** (1872-1967), normalien, professeur – Collab. *La Bretagne touristique*.

Aimé **Dupuy** (Saint-Laurent-la-Conche, Loire, 1888-1976), directeur de l'École normale des instituteurs d'Alger–Bouzaréa, de Tunis, inspecteur d'académie – Collab. *La vie en Alsace*.

Jean **Dutrech** – Cf. Plantadis

Léon **Duvauchel** (Paris, 1850-1902), « le Brizeux de l'Île-de-France » (Rienzi, *Panthéon des lettres*, 1893) – Collab. *La Picardie littéraire* ; *Le Bouais-Jan* ; *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville* ; *Revue des traditions populaires* ; *Revue septentrionale* ; *L'artiste* ; *Revue générale* ; *Revue critique* ; *La vie moderne* ; *Revue indépendante du Nord* (Douai) ; *La jeune France* ; *L'écho de l'Oise* ; *Journal des artistes* ; *Lune rousse* ; *Le réveil* ; *Le chat noir* ; *Gazette de Compiègne* ; *Le progrès de l'Oise* ; *Picardie-Revue* ; *La plume* ; *Revue du Nord de la France* ; *Revue indépendante* (Savine) – Membre : Société des gens de Lettres ; Société des Amis des monuments parisiens ; Société historique de Compiègne ; Les Enfants du Nord ; Les Rosati picards ; Les Parisiens de Paris (1880, fondateur, secrétaire, archiviste) ; Le flippe (fondateur, 1889, avec son ami M.Thiéry ; dîner qui réunissait chaque mois, artistes et auteurs picards ; fusionne avec les Francs-Picards) – Cf. Lermina ; Carnoy.

Paul **Dyvorne** dit Valéry Dupon (Cozes, 1860 – 1946), percepteur à Royan – Collab. *Le pays d'Ouest* ; *L'indépendant de Saintes* ; *Le Royan* – Membre : Archives de la Saintonge et d'Aunis.

Emile **Enault** (1871-1926), journaliste – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *Journal de la Manche et de la Basse-Normandie* (fondateur, 1903) – Membre : Les Normands de Paris.

François **Enault**, dit Mondet-Tenclin, Jean Frinot, MOB (1869-1918), peintre – Collab. *Le Bouais-Jan* (co-fondateur, directeur, rédacteur en chef jusqu'en 1900) ; *Journal de la Manche* ; *La France illustrée* (rédacteur en chef 1911) – Cf. Oursel, *Nouvelle biographie normande* ; Edouard-Joseph, *Dictionnaire biographique des artistes contemporains*.

Emmanuel **Esmein** (1848-1913), juriste – Collab. *Le pays d'Ouest* – Membre : Institut de France – Cf. Mayeur/Hilaire ; Vapereau 6<sup>e</sup> éd.

Paul **Eudel** (Le crotoy, 1837-1911), négociant – Collab. *La Picardie littéraire* ; *La vie blésoise* ; *Le phare de la Loire* ; *Le courrier de Nantes* ; *Bulletin bibliographique*.

Maurice **Facy** (Lorient, 1881-1953), rédacteur au ministère du Commerce – Collab. *Le pays d'Ouest*.

René **Fage** (Tulle, 1848-1929), avocat jusqu'en 1905 – Collab. *Lemouzi* – Membre : Société archéologique et historique du Limousin (président, 1902) ; Société des archives historiques du Limousin (co-fondateur, 1882).

René **Farnier** (La Roche-sur-Foron, 1888-1954), avocat à la cour d'appel, professeur à l'école de droit et conférencier à l'école normale d'instituteurs – Collab. *Lemouzi* ; *Calendau* ; *Gazette du Centre* ; *La plume au vent* ; *la Revue méridionale* – Membre : *Escòla dau Barbichet* (fondateur, 1923, avec Albert Pestour et Jean Rebier) ; majoral du Félibrige (1928).

Alexis **Favraud** (Couture-d'Argenson, 1843-1935), instituteur – Collab. *Le pays d'Ouest*.

Charles-Théophile **Féret** (Quillebeuf, 1859-1928) – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *La vie normande* (fondateur, 1912) ; *Le pays normand* ; *Revue picarde et normande* ; *La province* (Le Havre) – Cf. Oursel.

Joseph **Ferracci** (Figari, 1876-1962), curé près de Figari, puis directeur de la presse catholique – Collab. *La Corse touristique* ; *La Corse catholique* (directeur) ; *U Muntese* ; *L'annu corsu* ; *Revue de la Corse historique*.

Paul **Fontana** (Menton, 1876-1929), secrétaire général des bibliothèques et musées de la Guerre – Collab. *La Corse touristique* ; *U Iariciu* ; *La renaissance de la Corse* (directeur).

Victor **Forot** (1845-1933), ingénieur des mines – Collab. *Lemouzi* – Cf. Carnoy, 4 : notabilités françaises.

Marie-Antoinette Fontbonne dit Henry **Franz** (Thiers, 1885-1974) – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique*.

Alfred **Fray-Fournier** (Limoges, 1851-1925), employé de préfecture – Collab. *Lemouzi* ; *Limoges illustré* ; *Bibliophile limousin*.

Roger **Frison-Roche** (Paris, 1906-1999), journaliste, guide de hautes montagnes à partir de 1930 – Collab. *La vie alpine* ; *Le petit Dauphinois* ; *La dépêche algérienne* ; *Echo d'Alger* (1923-54).

Lucien **Gachon** (La Chapelle-Agnon, 1894-1984), instituteur – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique*.

Camille **Gandilhon Gens-d'Armes** (Murat, 1871-1948) à Paris (lycée Henri IV), rencontre Verlaine, Paul Fort, Apollinaire, Moréas, approche les symbolistes mais reste fidèle aux Parnassiens – Collab. *La*

*veillée d'Auvergne* (administrateur) ; *L'Auvergne littéraire* – Membre : cercle Les loups (idéalistes) ; L'Auvergnat de Paris (1923-48) ; Félibrige.

Maurice **Garet** (1863-1937) – Collab. *La Picardie littéraire* – Membre : Rosati picards.

Joseph **Gass** (Mutzig, 1867-1951), chanoine, proscrit à Würzburg durant la Grande Guerre – Collab. *La vie en Alsace* – Membre : Société pour la Conservation des Monuments d'Alsace (secrétaire : 1904-14) – Cf. Mayeur.

Gustave **Gasser**, alias G. Dhyeux (Chagny, 1879-1965) – Collab. *La Bourgogne d'or* (directeur) – Membre : Cep burgonde – Cf. *Pays de Bourgogne*, n°108 (1979).

Guillaume **Gaulène** (Toulon, 1887-), magistrat – Collab. *Mediterranea*.

Henri **Gelin** (Miseré, 1849-1923), instituteur – Collab. *Le pays d'Ouest* ; le *Mémorial des Deux-Sèvres* (rédacteur en chef et gérant) ; *Bulletin de la Société de statistique, sciences, lettres et arts des Deux-Sèvres* (1883) – Membre : Commission météorologique des Deux-Sèvres (1887) ; Société botanique des Deux-Sèvres (1890) ; Société du costume poitevin (1893, membre fondateur, 1922, président) ; Société des antiquaires de l'Ouest (1902) ; Société historique et scientifique des Deux-Sèvres (membre fondateur, 1905, secrétaire, 1905-1910, vice-président, 1911-1918) ; Société de vulgarisation des sciences naturelles des Deux-Sèvres (membre fondateur 1909).

Marguerite **Genès** (Marseille, 1868-1955), institutrice à Brive – Collab. *Lemouzi* ; *L'écho de la Corrèze*, *La gazette provençale*. En 1893, elle devient la première reine du félibrige limousin.

Jean **Gentzbourger**, voir Claude Odilé

Stéphane Claude **Gigon**, sous-intendant militaire – Collab. *Le pays d'Ouest* ; *Revue du bas Poitou* ; *Revue des études rabelaisiennes* ; *Bulletin de la Société archéologique de la Charente*.

Hubert **Gillot** (1875-1955), docteur en philosophie, professeur de littérature française à l'université de Strasbourg – Collab. *La vie en Alsace* ; *L'Alsace française* – Membre : Société historique de Langres (président, 1930-55).

Charles / Carolu **Giovoni** (Zonza, 1879-1963), poète – Collab. *La Corse touristique* ; *U Iariciu* (directeur) ; *L'Annu corsu* ; *L'île*.

Georges **Girard**, Georges Pierre dit (1873-1944), receveur des finances – *Le Bouais-Jan* ; *La revue du Trésor* (fondateur, directeur).

Lucien **Girod-Genet**, inspecteur des eaux et forêts à Ajaccio – Collab. *La Corse touristique*.

Eugène **Gleize** (1883-1968) – Collab. *Lemouzi*.

Henri **Godbarge** (Bordeaux, 1872-1946), architecte, s'installe en 1907 à Saint-Jean-de-Luz, où il ouvre un cabinet d'architecture, avec une antenne à Biarritz – Collab. *Pyrénées-Océan*.

Septime **Gorceix** (1890-1964), professeur au Collège Chaptal – Collab. *Lemouzi*.

Marcellin **Gorse** (1853-1924), prêtre – Collab. *Lemouzi*.

Francis ou Fanch **Gourvil**, dit Keffleut (Morlaix, 1889-1984), ouvrier tailleur (1906-12), ami de Louis Le Gennec qui l'instruit à la matière bretonne, puis boursier à Rennes (dipl. études supérieures celtiques), libraire à Morlaix (1919) – Collab. *La Bretagne touristique* ; *Ouest-Eclair* ; *La tribune de Morlaix* ; *Le réveil breton* – Cf. Mayeur/Hilaire ; Gohier, *Dictionnaire des écrivains d'aujourd'hui en Bretagne*, 1984.

Paul **Graziani** (Marseille, 1882-1931) archiviste de Corse – Collab. *La Corse touristique* ; *Kyrnos* (directeur) ; *Revue de Corse historique*.

Albert **Grenier** (1878-1961), professeur d'antiquités nationales et rhénanes à Strasbourg (1919) puis suppléant de C. Jullian, Collège de France (1936) – Collab. *La vie en Alsace* ; *Gallia* (1943, fondateur) ; *Revue d'Alsace* ; *Cahiers lorrains* – Membre : Académie des inscriptions et belles-lettres (1942) - École française de Rome (directeur : 1945-1952).

Paul-Louis **Grenier** dit Pau Loïs Granier (1879-1954), chartiste, conservateur à Limoges et Paris – Collab. *Lemouzi*.

Pierre **Guéguen** (Perros, 1889-1965), poèmes cosmiques ou légendaires – Collab. *La Bretagne touristique*.

Lucien **Guillemaut** (Louhans, 1842-1917), médecin, maire, conseiller général et député puis sénateur – Collab. *La Bourgogne d'or* – Membre : Société d'agriculture de Louhans (président).

Eugène-Humbert **Guitard**, dit L'archiviste (Toulouse, 1884-1976), chartiste, libraire à Toulouse et Paris, bibliothécaire de Toulouse, inspecteur de la pharmacie centrale de France – Collab. *Les feuillets occitans* – Membre : Société d'histoire de la pharmacie (fondateur) ; Société française d'archéologie. Crée une collection « Bibliothèque occitane » aux éditions Occitania, y édite notamment Peyromaure – Cf. Pierre Julien, *Revue d'histoire de la pharmacie*, 91/340, 2003, p. 551-568.

Paul **Guiton** (Châteaumeillant, 1882-1944), professeur d'italien – Collab. *La vie alpine*.

Pierre-Élie Halary dit **Hemma-Prosbert** (Janailhac, 1840-1916) – Collab. *Lemouzi*.

Fernand **Halley**, alias Louis du Bocage (1863-1948) – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *La revue picarde [et normande]* (fondateur) ; *Revue septentrionale* ; *Caveau stéphanois* ; *Revue stéphanoise* ; *Pages normandes* – Membre : Violetti – Cf. Oursel, *nouv.bio normande* ; Carnoy, 16 ; 76Dictbio illustr.

Paul **Harel** (Echauffour, 1854-1927), aubergiste « à la Croix-Saint-André » – Collab. *Le Bouais-Jan* – Membre : Académie de Caen, Académie de Rouen (1908) ; Cf. Vapereau ; Oursel.

Jacques **Hatt** (Strasbourg, 1883-), administrateur de sociétés. Traduit de nombreux tracts anti-allemands pour le Comité d'études politiques et économiques du Pr Lichtenberger – Collab. *La vie en Alsace* – Cf. *Nouveau dictionnaire des contemporains*, 1961.

Hans **Haug**, dit Balthasar (Niederbronn, 1890-1965), illustrateur, conservateur du Musée de Strasbourg – Collab. *La vie en Alsace* ; fondateur des *Archives alsaciennes d'histoire de l'art* (1922).

Jules **Hay** (-1945 ?) originaire de Barfleur, magistrat, substitut du procureur à Orléans (1904), premier président à la cour d'Orléans, muté à Reims en 1929, procureur général à Grenoble (1932) – Collab. *Le Bouais-Jan* – Membre : Académie d'Orléans (1926-29).

Gabriel **Henriot** (1880-1965), chartiste, EPHE & ENC en 1901, conservateur – Collab. *La Picardie littéraire* – Cf. Pujol, *Dictionnaire des militants* ; *Qui êtes-vous ?*, 1924.

Louis **Henseling** (1867-1955), conservateur à la bibliothèque de Toulon – Collab. *En Provence* ; *Le petit Var*.

Ernest **Héren** (1871-1937), instituteur – Collab. *La Picardie littéraire*.

Ferdinand **Hirigoyen** (Ustaritz, 1885-1978), maire de Biarritz (1929) et conseiller-général (1934) – Collab. *Pyrénées-Océan*.

**Hubert-Fillay** (Bracieux, 1879-1945), avocat – Collab. *La vie blésoise* puis *Le jardin de la France* (fondateur) ; *Le Republicain de Loir-et-Cher* (rédacteur en chef).

Adrien **Huguet** (1869-1940) – Collab. *La Picardie littéraire* ; *Revue des poètes* ; *Revue picarde et normande* ; *Le littoral de la Somme* ; *Mémoires de la société d'émulation d'Abbeville*.

Renée **Humbert-Gley** – Collab. *La Corse touristique*.

François **Jaffrenou** dit Taldir (Carnoët, 1879-1956), directeur de l'imprimerie Le Peuple breton à Carhaix, « cidrier » – Collab. *La Bretagne touristique* ; *Le réveil breton*.

Pierre **Jalabert** (Béziers, 1881-1968), compositeur – Collab. *Les feuillets occitans* – Membre : Société des gens de lettres ; Société des poètes français.

Victor **Jean** (Arles, 1874-1953), avocat, député des Bouches-du-Rhône – Collab. *En Provence*.

François **Jean-Desthieux** (1895-1944) – Collab. *Mediterranea* ; *Heures perdues* (fondateur) ; *L'Intransigeant* ; *Le Figaro* ; *Les Nouvelles littéraires* ; *Mercur de France* – Membre : Académie méditerranéenne (fondateur).

Jean-Baptiste **Joffre**, voir **Saint-Xanctin**

Alfred **Julia**, dit Julius Praetor (Narbonne, 1827-1906) – Collab. *La Picardie littéraire* ; Société française d'archéologie.

Louis-Philippe **Kamm** (Strasbourg, 1882-1959), peintre, le « maître de Drachenbronn », professeur de l'École des arts décoratifs à Strasbourg (1928) – Collab. *La vie en Alsace* – Cf. Bauer, *Répertoire des artistes*, 3, 1986.

Robert **Kammerer** (Mulhouse, 1882-1965), peintre, professeur de dessin au collège de Tann – Collab. *La vie en Alsace* – Cf. Bauer, *Répertoire des artistes*, 3, 1986.

Fritz **Kiener** (1874-1942), professeur à l'Université de Strasbourg – Collab. *La vie en Alsace*.

Cécile **Knoertzer** (1896- ?), médecin – Collab. *La vie en Alsace* ; *La grande revue*.

Emile **Krantz** (1849-1925), universitaire, doyen honoraire de la faculté des lettres de Nancy – Collab. *Le pays lorrain* (1904).



Charles **Krumholtz** (-1936) – Collab. *La vie en Alsace*.

Gérard de **Lacaze-Duthiers** (Bordeaux, 1876-1958), professeur adjoint en 1912 – Collab. *La vie blésoise* ; *La Plume* ; *Mercure de France* ; *La Critique* ; *Les Nouvelles littéraires* ; *La Nouvelle Revue* ; *La Grande Revue* ; *Arts* ; *Opéra* ; *Candide* ; *Gil Blas* ; *L'Intransigeant* ; *Paris-Soir* ; *Le Magasin pittoresque* ; le supplément illustré du *Petit Journal* ; *Le chat noir* ; *La république du Loir-et-Cher* ; *Lutèce* (fondateur, secrétaire de rédaction, 1897) ; *Le réveil de Seine-et-Oise* ; *La Touraine républicaine* ; *La dépêche d'Eure-et-Loir* ; *Limoges illustré* – Membre : Ligue des pacifistes ; Syndicat des journalistes et écrivains (vice-président) ; Société populaire des beaux-arts ; Groupe d'action d'art (1907 co-fondateur) – Cf. Carnoy ; Maitron.

René **Lafarge** (Lagraulière, 1879-1938), avocat, chargé de conférences à Paris, député (1919-28) – Collab. *Lemouzi* ; *La revue politique* – Membre : la Ruche limousine (président).

Georges de **La Fouchardière** (Châtelleraut, 1874-1946), journaliste – Collab. *La veillée d'Auvergne* ; *La liberté* (1909-16) ; *L'œuvre* ; *Le canard enchaîné* (1916-34) ; *Le merle blanc* (1920-).

Etienne **Laget**, (1896-1990) artiste peintre, décorateur – Collab. *En Provence* – Membre : Institut historique de Provence.

Louis **Laget**, marchand de meubles à Arles, félibre président du groupe d'action régionaliste du Pays d'Arles – Collab. *En Provence* (directeur fondateur) revue proche de l'École Constantiniennne (1921), organe du Groupe d'Action Régionaliste, dont les fondateurs sont Laget, Dauphin, du Roure, Chabaud, Victor Jean, et dont le siège est au Museon Arlaten.

Georges **Laisney** (Coutances, 1883-1950), professeur d'anglais à l'École sup de commerce de Rouen, puis au collège de Saint-Lô – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *La Normandie illustrée*.

Irénée **Lameire** (1864-1943), professeur d'histoire et de droit public à l'Université de Lyon – Collab. *La Bretagne touristique*.

Louis de Leinia de **La Jarrige** (Lajarrige) (1873-1933), employé à la compagnie des chemins de fer de l'Est, journaliste et illustrateur, travaille à la Semaine de Suzette – Collab. *Lemouzi* ; *La caricature*.

Emile **Lante** (Lille, 1881- ) – Collab. *La Picardie littéraire* ; *Revue picarde et normande* ; *Revue verlainienne* ; *La revue contemporaine* (rédacteur, 1900-02) – Membre : Rosati de Flandre (secrétaire général).

J.de **La Tour**, abbé D.-J. Beretti (1876- ?), prêtre (1900), curé de Zivaco (1918), doyen d'Oletta (1934) – Collab. *La Corse touristique*.

Joseph **Laugier** (Toulon, 1828-1901), mécanicien dans la marine nationale (1849-56), conservateur du cabinet des médailles de Marseille – Collab. *La Provence artistique & pittoresque* – Membre : Académie de Marseille.

René **Lavaud** (1874-1955), professeur – Collab. *Lemouzi* ; *Lou bournat* (1903). Cf. SHA Périgord, 135, 2008.

Philéas **Lebesgue** (1869-1958), agriculteur – Collab. *Le pays d'Ouest*.

Job Le Bihan, cf. Octave Aubert

Louis **Le Bondidier** (1876-1945), conservateur du Musée pyrénéen de Lourdes – Collab. *Pyrénées-Océan*.

Jean **Lebrau**, pseud de Léon Cossigne (Moux, Aude, 1891-1983), vigneron dans les Corbières, ami de PJ Toulet et des fantaisistes – Collab. *Les feuillets occitans* – Membre : Académie des Lettres pyrénéennes ; mainteneur des Jeux floraux et des Genêts d'or.

Anatole **Le Braz** (Duhault, 1859-1926), professeur – Collab. *La Bretagne touristique*.

Philippe **Leca**, professeur au collège de Compiègne – Collab. *La Corse touristique*.

Paul **Le Cacheux** (Montebourg, 1873-1938), chartiste (1895), attaché aux Archives nationales (1898-1911), archiviste de la Manche (1911-25), de Seine-Inférieure (1925-37) – Collab. *Le Bouais-Jan*.

Georges **Lecherbonnier** (Brive, 1862-1929), magistrat, substitut à Paris (1893) – Collab. *Lemouzi*.

Alcius **Ledieu** (Démuin, 1850-1912), bibliothécaire – Collab. *La Picardie littéraire* ; *Revue picarde et normande* ; *Le pays normand* ; *La revue du Nord* (1890-96 avec Carnoy et Richepin) ; *Revue des traditions populaires* ; *La tradition* ; *Les enfants du Nord* ; *Revue septentrionale* – Cf. Curinier.

Charles **Le Gendre** – Collab. *Lemouzi* ; *Association française pour l'avancement des sciences* ; *Le règne végétal* (fondateur) ; *Revue scientifique du Limousin* (1905) – Membre : Société botanique du Limousin (fondateur) – Cf. Carriat, *Dictionnaire des Creusois*.

Charles **Le Goffic** (Lannion, 1863-1932), professeur (1884-92) – Collab. *La Bretagne touristique* ; *Les chroniques* (fondateur avec Jules Tellier & Barrès) ; *La plume* – Membre : Académie française (1932) ; Fédération régionaliste française ; Société des gens de lettres (président) ; Société des Poètes (vice-président) ; Fédération bretonne (président).

Louis **Le Guennec** (Morlaix, 1878-1935), libraire, archiviste, puis comme conservateur de la bibliothèque de Quimper – Collab. *La Bretagne touristique* – Membre : Société archéologique du Finistère.

Charles **Lemire** (Abbeville, 1839-1912), administrateur des Postes et télégraphes en France, en Nouvelle-Calédonie et en Indochine ; administrateur colonial en Indochine (1886-1894) – Collab. *La Picardie littéraire*.

Marc **Lenossos**, Marcel Sosson dit (Paris, 1897-1968), s'installe en Alsace en 1919, secrétaire de la faculté des sciences à Strasbourg – Collab. *La vie en Alsace* ; *Bulletin du Club vosgien* ; *Les dernières nouvelles d'Alsace* (critique d'art) – Membre : Écrivains d'Alsace et de Lorraine (membre fondateur).

Gustave **Le Rouge** (Valognes, 1867-1938), journaliste, à Paris vers 1890, ami de Verlaine – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *Le matin normand* (secrétaire de rédaction) ; *L'épreuve* (secrétaire de rédaction, 1895) ; *Les nouvelles littéraires* ; *Mercure de France* ; *Les abeilles normandes* ; *Revue septentrionale* – Membre : Société des gens de Lettres.

Florian **Le Roy** (1901-1959), journaliste – Collab. *La Bretagne touristique*.

Charles **L'hôpital** (1873-1934), inspecteur général de l'instruction primaire – Collab. *Le Bouais-Jan*.

Victor **Lieutaud** (Apt, 1844-1926), bibliothécaire de la ville de Marseille (1871) – Collab. *La Provence artistique & pittoresque* ; *Trou de l'Er* (directeur v.1878-79 après Artou) – Cf. Dantès.

Jean Angeli, dit **l'Olagne** (Ambert, 1886-1915), enseignant – Collab. *La veillée d'Auvergne*.

Michel **Lorenzi de Bradi** (1869-1945), journaliste – Collab. *La Corse touristique* ; *Annu corsu*.

Marcel **Luguet** (Fontenay-le-Comte, 1865-1934) – Collab. *Mediterranea*.

Léon **Maestrati** (1883-v.1951), journaliste, archiviste et bibliothécaire d'Ajaccio (y succède à Marcaggi) – Collab. *La Corse touristique* ; *La jeune Corse* (rédacteur en chef) ; *Le petit Marseillais* (correspondant).

Renée-Pascal **Maestroni** née Herlofsen (1898-1996), professeur de mathématiques au collège de Cannes – Collab. *La Corse touristique*.

Paul **Maison**, armurier – Collab. *La Picardie littéraire* (fondateur, gérant, directeur) ; *Revue picarde et normande* ; *La province* ; *Revue normande* (Alençon) ; *Revue contemporaine* ; *Revue septentrionale*.

Nicolas de Susini dit Jean **Maki** ou **Makis** (Sartène, 1883-1953), journaliste – Collab. *La Corse touristique* ; *La nouvelle corse* (directeur) ; *L'aloès* (administrateur) ; *L'île*.

G. **Maneaud**, instituteur – Collab. *Le pays d'Ouest* (via une université populaire à Cognac).

Jean-Baptiste **Marcaggi** (Bocognano, 1866-1933), bibliothécaire d'Ajaccio (1897-1910, 1921-33), journaliste – Collab. *La Corse touristique* ; *Revue de la Corse historique* ; *L'île de beauté* – Cf. Catherine Péraldi-Andreani, *La Corse sous le regard de JB Marcaggi*, 1984.

Manuel-Paul **Marquez** (Coutances, 1843-1931), pharmacien, conseiller général de Clichy – Collab. *Le Bouais-Jan* (co-fondateur avec Louis Beuve, président) – Membre : Normands de Paris (président) ; Commission du vieux Paris.

Edouard-Alfred **Martel** (Pontoise, 1859-1938), premier spéléologue moderne, explorateur de nombreux gouffres, professeur de géographie souterraine à la Sorbonne (en 1889) – Collab. *La vie alpine* – Membre : Société de spéléologie (fondateur, 1895) ; Société de géographie (président, 1907).

Marius **Martin** (-1912), poète – Collab. *La gueuse parfumée* ; *La Provence artistique & pittoresque* ; *L'obole littéraire* (avec B. Artou) ; *Le feu*.

Maurice **Martin** (1861-1941), journaliste – Collab. *Pyrénées-Océan*.

Barthélemy **Mayéras** (1879-1942), conservateur – Collab. *Lemouzi* – Cf. Maitron ; Jolly, Dictionnaire des parlementaires.

Camille **Mayran**, alias Georges Mouret, pseud.de Hepp (1889-1989), petite-nièce de Taine, amie de Pourrat – Collab. *La vie en Alsace*.

Jacques **Méniger** (Granville, 1844-1899), comptable de commerce à Paris – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *Le Grandvillois* (fondateur) – Membre : Académie du Cotentin ; Société historique d'Avranches – Cf. Oursel.

Marie-Aimée **Méraville** (Condat-en-Feniers, 1902-1963), institutrice – Collab. *L’Auvergne littéraire et artistique*.

J.F. Louis **Merlet** (1878-1942), journaliste – Collab. *Les feuillets occitans*.

Paul **Mieille** (1859-1933) professeur à Tarbes – Collab. *Pyrénées-Océan* (rédacteur en chef) – Membre : délégué du Touring-club de France.

Louis **Miginiac** (Argentat, 1873-1948), rédacteur au Ministère du commerce (1902-1904), avocat au barreau de Brive à partir de 1907, maire de Brive (1940-44) – Collab. *Lemouzi* – Membre : Société scientifique et historique de Corrèze.

Frédéric **Mistral** neveu (1893-1968), enseignant – Collab. *Mediterranea*.

Adrien **Mithouard** (Paris, 1864-1919), poète, président du Conseil de Paris – Collab. *La Picardie littéraire* ; *L’Occident* (co-fondateur avec Albert Chapon).

Marcel **Moeder** (Strasbourg, 1881-1965), avocat à Mulhouse en 1910 – Collab. *La vie en Alsace* – Membre : Secrétaire général de la Chambre de commerce de Mulhouse (1914, archiviste, 1924-1961).

Prosper **Montagné** (Carcassonne, 1865-1948), maître cuisinier – Collab. *Les feuillets occitans* ; *Revue culinaire* (fondateur) ; *Festin occitan*, 1930 ; *Larousse gastronomique*, 1938.

Pierre de **Montaut** (1892-1947) – Collab. *Mediterranea*.

Georges de **Mougins de Roquefort** (-1922), avocat – Collab. *La Provence artistique & pittoresque*.

Amélie **Murat** (Chamalières, 1885-1940) – Collab. *L’Auvergne littéraire et artistique*.

Georges **Musset** (Thairé, 1844-1928), chartiste (1872), bibliothécaire de La Rochelle (1883-1927), conservateur des Antiquités de Charente-Inférieure – Collab. *Le pays d’Ouest* – Cf. BEC, 89, 1928 ; Curinier ; *Qui est-ce ?*.

Amédée **Muzac** (Argentat, c.1878-1943) – Collab. *Lemouzi* – Membre : Société des lettres, sciences et arts de Corrèze ; majoral du Félibrige – Cf. Mazenc, *Qui est qui ? tout sur la Corrèze*.

Jean-Baptiste **Natali** (Aullène, 1883-1974), instituteur – Collab. *La Corse touristique* ; *Revue de la Corse historique* ; *L’île*.

Henri Surchamp dit Jean **Nesmy** (1876-1959), inspecteur des eaux-et-forêts, fils de directeur d’école en Corrèze. Habite à Guéret jusqu’en 1903, puis Troyes de 1903 à 1929, Bar de 1929 à 1936 – Collab. *Lemouzi* ; *La brise* – Membre : Société académique de l’Aube – Cf. Mayeur/Hilaire ; *Who’s who*, 1959-60.

Edouard **Niermans** (1904-1984), architecte – Collab. *Mediterranea*.

Jean **Niermans** (1897-1989), architecte – Collab. *Mediterranea*.

Pierre de **Nolhac** (Ambert, 1859-1936), conservateur du château de Versailles – Collab. *La veillée d’Auvergne*.

Joseph **Nouaillac** (Tulle, 1880-1947), professeur au lycée Pasteur de Neuilly – Collab. *Lemouzi* – Cf. Mayeur/Hilaire ; Mazenc, *Qui est qui ? tout sur la Corrèze* ; Carriat, *Dictionnaire des Creusois*.

Henri de **Noussanne** (Limoges, 1865-c.1936), journaliste – Collab. *La veillée d'Auvergne* ; *L'écho de Paris* (secrétaire général) ; *Le conciliateur* (Brive) ; *Le Corrèzien* (Tulle) ; *L'illustration* ; *Gil Blas* (directeur, 1909).

Louis de Clarix de **Nussac** (1869-1951), bibliothécaire au Muséum – Collab. *Lemouzi* ; *Le messager de Corrèze* – Membre : Fédération régionaliste française – Cf. Carriat, *Dictionnaire des Creusois*.

Claude **Odilé**, dit Jean **Gentzbouger**, alias Jean Morel (Strasbourg, 1881-1957) – Collab. *La vie en Alsace*.

Henri **Omessa** (Bône, 1886-1933), avocat – Collab. *La Corse touristique* ; *L'éveil de la Corse* (directeur).

Georges **Paul** (Allègre, 1884-1969) – Collab. *La veillée d'Auvergne*.

Pierre **Paul** (Allègre, 1887-1971), chartiste, bibliothécaire au Service historique de l'Etat-major – Collab. *La veillée d'Auvergne*.

Joseph **Paul-Boncour** (Saint-Aignan, 1873-1972), avocat – Collab. *La vie blésoise*.

Albert **Perrochon** – Collab. *Le pays d'Ouest* (rédacteur en chef 1913) – Cf. *Mercurie poitevin*.

Armand **Peysson** – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique* (directeur fondateur).

Henri **Pierangeli** (Bastia, 1875-1945), avocat député (1906-) – Collab. *La Corse touristique*.

François **Piétri** (Paccionitoli (Zonza), 1885-1941), archiviste bibliothécaire du département – Collab. *La Corse touristique* (fondateur, directeur).

Auguste **Pitron** (Cherbourg, 1849-1929), agent-voyer à Saint-Lô – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *Le gars normands* ; *Les hagards* ; *L'âme normande*.

Jean Dutrech dit Johannès **Plantadis** ou Frédéric Glane (Tulle, 1864-1922), fonctionnaire administratif, journaliste – Collab. *L'écho de la Corrèze*, devenu *Lemouzi* (fondateur) ; *Revue des traditions populaires* ; *L'action régionaliste* ; Société historique et archéologique de Corrèze ; Société des lettres, sciences et arts de Corrèze ; Musée du bas Limousin ; *La France d'oc* – Membre : Félibrige (majoral) ; Fédération régionaliste française – Cf. Carriat, *Dictionnaire des Creusois*.

Jean **Plattard** (Saint-Georges-de-Reneins, 1873-1939), professeur de Lettres – Collab. *Le pays d'Ouest*.

Blanche **Pointard** – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique*.

Fernand **Poidevin**, dit Gringoire (1868-1919), photographe – Collab. *La Picardie littéraire* (co-fondateur, secrétaire de rédaction) – Membre : Société des amis du livre au Crotoy (co-fondateur avec Paul Eudel).

Elise **Poirier-Bottreau** – Collab. *La veillée d'Auvergne*.

Jean **Pomier** (Toulouse, 1886-1977) rédacteur à la préfecture d'Alger – Collab. *Mediterranea* ; *La revue de l'Afrique du Nord* (1921) ; *Afrique* (directeur, 1924-1957) – Membre : Association des écrivains algériens (1919).

Henri **Potez** (Montreuil, 1863-1946 ?), professeur de lettres à la Faculté de Lille – Collab. *La Picardie littéraire*.

Valéry **Pouillat** – Collab. *Le Bouais-Jan* (rédacteur en chef, 1900).

Henri **Pourrat** (1887-1959) – Collab. *La veillée d'Auvergne* ; *L'Auvergne littéraire et artistique* ; *La vie en Alsace*.

Jean **Prunière** (Grombalia, Tunisie, 1901-1944), peintre, illustrateur de la couverture de *L'Auvergne littéraire et artistique*.

Albert **Quantin** (Bréhémont, 1850-1933), éditeur imprimeur – Collab. *La Corse touristique*.

G.Hector **Quignon** (1864-1925), précepteur des enfants Lesseps avant 1889, professeur au lycée de Beauvais, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les Travaux historiques – Collab. *La Picardie littéraire* ; *Revue des traditions populaires* ; Société des Antiquaires de Picardie ; *La province* ; Académie d'Amiens – Membre : Société académique de l'Oise (1898, secrétaire général, 1902-05) ; Francs-picards de Paris.

Jean **Rebier** (Isle, 1879-1966), négociant en vin – Collab. *Lemouzi* ; *Limoges illustré* ; *La vie limousine* ; *Notre province* ; *Lou galetou* (fondateur, 1935) – Membre : Félibrige (1912) ; Société archéologique et historique du Limousin (1920) ; Eicola dau barbichet (co-fondateur, 1923, cabiscol) – Cf. Magali Urroz, *Per diverti lo gen (Per divertir la gent) de Jean Rebier – De la création à la popularisation*, 2009.

Rodolphe **Reuss** (1841-1924), bibliothécaire de la Ville de Strasbourg (1875), directeur à l'École pratique des hautes études, professeur d'histoire au Séminaire protestant et professeur d'allemand au Gymnase de Strasbourg – Collab. *La vie en Alsace*.

Augustin de **Riberolles** (Thiers, 1878-1959) – Collab. *La veillée d'Auvergne*.

Eugène de **Ribier**, dit Jean de Lavour (Paris, 1867-1943) proviseur de Lakanal (1925), universitaire – Collab. *La veillée d'Auvergne* (président) ; *Revue des poètes* (directeur, 1903-1939) – Cf. *Qui êtes-vous ?* 1924.

Jean **Richepin** (1849-1926) – Collab. *La Picardie littéraire* – Membre : Académie française (1908).

Maurice **Ricord** – Collab. *La Corse touristique* ; *Revue des deux mondes*.

Emile **Ripert** (1882-1948), normalien (1901-05), proche de la *Revue contemporaine* d'E.Lante, professeur au Lycée de Marseille, à l'Université d'Aix – Collab. *La Picardie littéraire* ; *En Provence* ; *La Corse touristique* ; *La tramontane*.

Jacqueline **Rivière** (1851-1920), pseud. : Bernard de Laroche, Bernard Delaroche – Scénariste de *Bécassine*. Collab. *Lemouzi* ; *La semaine de Suzette* (rédacteur en chef, 1905) – Cf. Mazenc, *Qui est qui ? tout sur la Corrèze*.

Antonin **Rolet** (1867-), ingénieur agronome, professeur à l'École d'horticulture d'Antibes – Collab. *En Provence*.

René **Roppart**, professeur – Collab. *Le Bouais-Jan*.

Alfred **Rossel** (Cherbourg, 1841-1926) – Collab. *Le Bouais-Jan*.

Ulysse **Rouchon** (Loudes, 1878-1960), clerc de notaire, publiciste, conservateur de la bibliothèque du Puy – Collab. : *La veillée d'Auvergne* ; *L'Auvergne littéraire et pittoresque* ; *Velay-revue* (rédacteur en chef) ; *La Haute-Loire* (rédacteur, co-directeur) ; correspondant pour la Haute-Loire au *Journal des débats* et *Le temps* ; Congrès archéologique de 1905 – Membre : Société académique de la Haute-Loire (1900) ; Société d'agriculture, des sciences de la Haute-Loire.

François **Roustan** (1845-1924), peintre et architecte départemental et des monuments historiques du Var en 1905 – Collab. *La Provence artistique & pittoresque* – Membre : Vieux Toulon (président-fondateur) – Cf. nécrologie dans l'Académie du Var.

Joseph **Roux** (Tulle, 1834-1905), prêtre – Collab. *Lemouzi*.

Léon Bordas dit Noël **Sabord** (Eymoutiers, 1882-1949) – Collab. *Le pays d'Ouest* (rédacteur en chef, 1919) ; *Paris-Midi* (critique littéraire) ; *Les nouvelles littéraires* (critique).

Charles **Sadoul** (1872-1930), bibliothécaire – Collab. *Le pays lorrain* (directeur) ; *La revue lorraine illustrée* – Membre : Académie Stanislas ; Société d'archéologie lorraine – Cf. *Meurthe-et-Moselle, dictionnaire illustré* ; Leclerc, *Grands Lorrains* ; *Vosgiens célèbres*.

Louis **Sadoul** dit Jean de Raon (1870-1937), magistrat – Collab. *Le pays lorrain* (directeur, 1932-1939 avec Pierre Marot).

Marcel **Sahut** (1901-1990), peintre associé à l'École de Paris – Collab. *La vie alpine*.

Jean-Baptiste **Joffre**, dit **Saint-Xanctin**, Sen-Santi, Sun Xanti (1875-1956), prêtre, curé de Saint-Eloi – Collab. *Lemouzi* ; *La brise* ; Société historique et archéologique de la Corrèze ; Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze ; *La France d'oc*.

Frédéric **Saisset** (1873-1953) – Collab. *Mediterranea* ; *La clavellina* (rédacteur en chef) ; *Le coq catalan* ; *La veu del Canigó*.

Henri **Salveton** (Gannat, 1862-1926), avocat – Collab. *La veillée d'Auvergne*.

Jean Sannier, voir Octave Aubert.

François **Santoni** (1880- ?), agrégé de philosophie en 1906, professeur au lycée Kléber de Strasbourg (1920) – Collab. *La Corse touristique*.

Alfred **Saurel**, alias Alfred Amas (Malaucène, 1827-1887), fonctionnaire des douanes – Collab. *La Provence à travers champs* (directeur) ; *La Provence illustrée* (fondateur) ; *La Provence poétique* (fondateur) ; *La Provence artistique & pittoresque* – Membre : Société de Statistique de Marseille ; Félibrige.

Félix **Schaedelin**, conseiller à la cour d'appel de Colmar – Collab. *La vie en Alsace* ; Société d'émulation de Belfort.

Charles **Schnéegans** (1891-1931), professeur, assistant à la faculté des lettres de Strasbourg, archiviste-bibliothécaire de l'ancien *Denkmalarchiv*, devenu « Archives régionales d'architecture » (1919-1923), attaché au Musée de Strasbourg (1923-1924), historien de l'art – Collab. *La vie en Alsace*.

Paul **Sébillot** (Matignon, 1843-1918), abandonne la peinture (1870- salons de Paris) en 1883, chef de cabinet du ministère des Travaux publics (1889) – Collab. *La Picardie littéraire* – Membre : Société normande-bretonne « La pomme » (1877 fondateur) ; Dîner de Ma mère l'oye (fondateur, 1882) ; Société des traditions populaires (1886, fondateur, secrétaire général) ; Congrès des traditions populaires (secrétaire général du 1<sup>er</sup> congrès, 1889, Paris) – Cf. Rienzi ; Carnoy.

François **Sers**, instituteur à Tulle, puis fonctionnaire à Bordeaux en 1901 – Collab. *Lemouzi* ; *La ruche*.

Charles **Silvestre** (Tulle, 1889-1948) – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique*.

Louis **Sonolet** (Bordeaux, 1872-1928) – Collab. *Le pays d'Ouest* – Cf. *Qui êtes-vous ?* 1924.

Robert de **Souza** (Paris, 1864-1946) poète néo-symboliste français, disciple de Stéphane Mallarmé, théoricien du vers librisme – Collab. *La vie blésoise* ; *L'éclaireur de Nice* – Membre : Société pour la protection des paysages.

Henri **Stein** (Pierry (Marne), 1862-1940), Archiviste paléographe (promotion 1885), conservateur de la Section moderne aux Archives nationales et chargé de cours à l'École des Chartes, directeur du "Bibliographe moderne" – Collab. *La Picardie littéraire* – Membre : Association des archivistes français ; Société de l'École des chartes ; Société de l'histoire de France (président) ; Société des bibliophiles français (président).

René **Sudre** (Angoulême, 1880-1968), professeur, « humaniste scientifique » – Collab. *Le pays d'Ouest* ; *La petite Gironde* ; *Mercure de France* ; *Revue de France* ; *L'encyclopédie française* ; la *Revue des deux mondes* ; *Le matin* (1906) ; *L'avenir* ; *Le Journal des débats* ; *Revue de métapsychique* (fondateur, 1920-1935) – Cf. DBF.

Albert **Surier** – Collab. *La Corse touristique* ; *L'éveil de la Corse* (directeur).

Raymond **Tabournel** dit Gabriel Marri (Bourges, 1872-1918), professeur à l'École Sainte-Geneviève (Versailles) puis directeur (1917), critique d'art et de folklore musical – Collab. *La veillée d'Auvergne* ; *Revue des études historiques*.

Hector **Talvart** (Dompierre-sur-Mer, 1880-1959) bibliographe – Collab. *Le pays d'Ouest*.

Magda **Tarquis**, égérie de Saint-Pol-Roux – Collab. *La Bretagne touristique*.

Jean **Texcier** (Rouen, 1888-1957), peintre, illustrateur – Collab. *Le pays d'Ouest*.

Albert **Thibaudet** (Tournus, 1874-1936), professeur – Collab. *La Picardie littéraire*.

Anthelme **Thibaut**, professeur de chimie à Lyon – Collab. *La vie alpine* – Membre : Comité du vieux Pérouges (membre fondateur, 1911).



Joseph Modeste, dit Maurice **Thiéry** (Ronssoy (Somme), 1862-1935), fonctionnaire à Péronne, ami de Duvauchel, de René Le Cholleur (Rosati) – Collab. *La Picardie littéraire* – Membre : Dîners de Flippe (co-fondateur) ; Rosati (secrétaire général).

Maurice **Thiolas** (Brioude, 1901-1964), avocat, journaliste, député (1933) – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique*.

Marcelle **Tinayre** (Tulle, 1872-1948) – Collab. *Lemouzi* ; *La veillée d'Auvergne* – Cf. Mazenc, *Qui est qui ? tout sur la Corrèze*.

Georges Davenet, dit **Tis** (Lingreville, 1871- ), vétérinaire en Algérie – Collab. *Le Bouais-Jan*.

Jean Tolvast : voir Auguste Toullec

Auguste **Toullec**, dit Jean Tolvast, Le Tourgneux (Cherbourg, 1870-1945) – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *Journal de Valognes* ; *Le réveil cherbourgeois* – Membre : Académie de Cherbourg.

Marius **Touron** (Nibas (Somme), 1882-1915), charron, édité post-mortem par Fernand Halley – Collab. *Le littoral de la Somme* ; *Revue picarde et normande*.

Johannès **Tramond** (1882-1935), normalien, professeur agrégé d'histoire, chef de la Section historique du Service historique de la Marine (1919-1935) et professeur à l'École de guerre navale professeur à l'École navale – Collab. *Lemouzi*.

Benjamin **Vallotton** (Gryon, Vaud, 1877-1962), écrivain journaliste à Lausanne (1911-21), marié à une Alsacienne, vit en Alsace à partir de 1921– Collab. *La vie en Alsace* ; *L'Alsace française* (hebd. 1929).

Victor Georges **Valory Le Ricolais** (1855-c.1940), avocat, conseiller général de la Charente, conseiller municipal d'Angoulême – Collab. *Le pays d'Ouest* ; *L'avenir de la Charente* ; *La Charente*.

Jean **Variot** (Neuilly, 1881-1962) – Collab. *La vie en Alsace* ; *L'indépendance* (avec Georges Sorel) ; *Cahiers de la quinzaine* ; *La revue hebdomadaire* ; *La revue bleue* ; *La revue universelle* ; *La Minerve française* ; *Ecrits nouveaux* – Cf. Temerson, *Biographie des principales personnalités décédées en 1962*.

Auguste **Verdot** (d'Eyguières), alias Eugatus Edvort (1823-1883) – Collab. *La Provence artistique & pittoresque* – Membre : Félibrige (majoral 1881).

Charles **Vérel** (Le Plantis (Orne), 1857-1917), percepteur au Sap, linguiste – Collab. *Le Bouais-Jan* ; *Journal de l'Orne* – Membre : Société archéologique de l'Orne ; Association normande.

**Verlhac-Monjauze** : Pierre **Verlhac** (Brive, 1864-1934) & Henri **Monjauze** (Objat (Corrèze), 1865-1940) – Collab. *Lemouzi*.

Arsène **Vermenouze** (Vielles d'Ytrac, 1850-1910) – Collab. *La veillée d'Auvergne*.

Marius **Versepuy** (Lempdes, 1882-1972), compositeur – Collab. *La veillée d'Auvergne*.

Eugène **Viala** (Salles-Curan (Aveyron), 1859-1913), graveur et aquarelliste, libertaire, photographe à Rodez à partir de 1889, travaille à Paris en 1913 – Collab. *La veillée d'Auvergne* – Cf. Taussat, *Aveyron*.

Fernand **Vialle** (Brive, 1873-1940), médecin, « humanisme proverbial » (Mazenc) – Collab. *Lemouzi* ; *La brise* (fondateur, directeur, 1901-36) – Cf. Mazenc, *Qui est qui ? tout sur la Corrèze*.

Benoît dit Bénézet **Vidal** (Pontgibaud, 1877-1951), percepteur – Collab. *L'Auvergne littéraire et artistique* – Membre : Félibrige (capiscol de Limagne, majoral).

Louis **Villat** (1878-1949), professeur au Puy, à l'Université de Besançon – Collab. *La Corse touristique* ; *Revue de la Corse historique*.

Jean **Vinciguerra** (1903-1971), professeur – Collab. *La Corse touristique*.

Jean **Wallis**, alias Jean-Thomas-Dominique Padovani (Nice, 1892- ), rédacteur dans l'administration à Châlons, inspecteur à Nice, directeur des postes à Périgueux, Guéret, directeur régional des postes à Nice, maire de Cabris – Collab. *Mediterranea* ; *L'aloès* ; *L'opinion du Sud-Est*.

Thiébaud **Walter** (-1934), maire de Rouffach – Collab. *La vie en Alsace* – Membre : Club vosgien.

Léonard-Georges **Werner** (1874-1950), conservateur des musée et bibliothèque de la ville de Mulhouse – Collab. *La vie en Alsace* – Membre : Comité des travaux historiques et scientifiques.

Fernand **Zeyer** (1875-1969) – Collab. *La vie en Alsace* – Membre : Société historique de Riquewihir (président).

## ANTHOLOGIE

*Les sources exploitées dans ce mémoire ne constituent pas seulement un matériau de recherche ; leur qualité littéraire mériterait même que certaines d'entre elles soient rééditées. Quelques textes sont ici exposés dans leur intégralité, permettant de faire apparaître une autre facette de ce qui constitue la petite revue de patrimoine, l'équilibre éditorial qui la caractérise.*

*Cette anthologie a été constituée à partir de textes parmi les plus élégants mais aussi parmi les plus caractéristiques ; elle suit l'ordre chronologique de publication afin de souligner l'évolution, la maturation, mais aussi la cohérence qui, à propos de ce corpus, ont été évoquées depuis 1880 jusque 1929 dans le présent travail. Elle illustre enfin la forme composite d'écriture qui y est évoquée, p.110-112, au chapitre 3-D, en particulier à travers l'usage de la notice, de la création littéraire et du reportage-récit. Sur ces trois modes d'écriture, les textes qui suivent constituent comme le précipité d'une partie significative de ce qui est publié dans la petite revue de patrimoine tout au long de la période étudiée.*

**Modeste Touar, dit Batiste Artou (1841-1911)**  
**« Etudes marseillaises - Autour de la Poissonnerie »**  
*La queue parfumée, 2, mars 1880, p.9-12*

Dix heures du matin ! La rue regorge de monde ; qui va, qui vient, qui achète, qui vend.

Depuis la bourgeoise, suivie de sa bonne, jusqu'à la femme de l'artisan, tout le sexe de Marseille semble s'être aujourd'hui donné rendez-vous à la poissonnerie.

Je m'explique cette cohue, cette presse, ce mouvement plus qu'anormal : c'est vendredi, le dimanche des bouchers ! Vendredi ! le fameux jour de la *bouillabaisse* et de l'*ailloli*, nos deux mets de prédilection.

Les abords de la poissonnerie un vendredi : quel joli sujet de tableau pour un peintre !

Une foule bariolée, bruyante, mouvementée ; le devant des boutiques encombré de tous les produits comestibles de la campagne ; les *bancs* des poissonnières surchargés de poissons aux mille couleurs ; le soleil dorant tout cela : gens et choses. Ici, *misé Buou*, la marchande d'herbages, un arrosoir à la main, rafraîchit ses salades et ses choux du milieu desquels se détachent, en teintes vives, le rose éclatant de ses radis et le jaune-orange de ses carottes aux formes grotesques. A côté, le garçon boucher, manches retroussées, le tablier bleu roulé autour de la ceinture, lance des seaux d'eau sur les dalles du magasin, tandis que la servante, robuste *gavotte*, armée d'un balai de bruyère, astique, frotte le sol et fait promener le liquide qui, gras et boueux, ruisselle de toutes parts sur la chaussée. Dans le fond du

tableau, droites derrière leurs tables au plan incliné, les dames interpellent la *pratique*. Tenez, voyez là-bas *coumaïre Tounin* qui *s'en dit quatre* avec une *franciote* qui a eu l'audace de faire fi ! de ses merlans.

Ciel ! quel vacarme assourdissant ! Que de paroles en l'air ! Tout ce monde vocifère à la fois. C'est une vraie tour de Babel ! un brouhaha indescriptible !

On ne s'entend plus. Ici, on se menace ; là on se querelle. Ce ne sont que cris de tous côtés.

Pour compléter le sabbat, marchandes et marchands ambulants s'époumonent à chanter leurs marchandises :

C'est l'homme des *brousses* da Rove ; c'est la marchande des limaçons à l'*aigo-sau* ; c'est la femme du bon gras-double du *buou* ; et, dominant tout ce vacarme, c'est la voix-rogomme du *rabeirôu* criant : *Ei gavèu ! Ei gavèu !*

Au diable la poissonnerie ! C'est à y devenir fou ou à en sortir idiot.

En passant près de moi, vive, alerte, pressée, la cuisinière des grandes maisons m'enfonce cent fois les côtes avec son volumineux panier carré.

- Eh ! *l'home*, *poussès pas*, me crie une gaillarde *porteïris*. Et soudain elle laisse fondre sur mon couvre-chef toute une avalanche de navets et de pommes de terre.

- *Mai sias empega, que, ô de la faquino*, me hurle, en faisant les gros yeux, une large *répétière* au menton poilu. *Vias pas, Sant Clar, que m'espoutissés meis uou !*

Pour esquiver la *virago*, je m'élance sur le trottoir. Je me trouve au milieu d'un essaim bourdonnant de petites revendeuses fillettes de 15 à 16 ans.

Assises à terre, leur panier sur les genoux, elles caquettent à qui mieux mieux comme une troupe de pies sous un noyer, riant, criant, chantant, faisant des réflexions peu agréables à l'encontre des passants. L'une vend des *panses* de Malaga ; celle-là, des citrons ; celle-ci, des mandarines ; cette autre, de la salade *fère*.

- Voulez de limons ? me dit une petite brunette à l'air éveillé

- Croumpez-moi un tilo de panse, mon beau, me fait sa voisine, à la taille presque sous les bras et au chignon pommadé traînant sur ses épaules.

Pendant ce temps, leurs compagnes oisives s'amuse à planter des *chichibèlli*<sup>1031</sup>, sur le dos des promeneurs. Et à chaque réussite, ce sont des tonnerres d'éclats de rire sonores et bruyants.

Ces petites revendeuses sont le fléau de nos poissonneries.

Voyez là-bas *misè Buou* qui les chasse à grands coups de balai des alentours de sa boutique.

Mais que vient-il d'arriver ? Quelle est la cause de cette panique ? D'où vient ce sauve-qui-peut général ?

---

<sup>1031</sup>Morceau de papier que les gamins s'amuse à coller sur le dos des passants (note de l'auteur).

Tout-à-coup les jeunes marchandes se sont dressées, elles ont saisi leurs paniers, et les voilà qu'elles fuient plus épouvantées qu'un troupeau de brebis poursuivies par un loup. Quelques-unes se sont cachées dans les corridors.

Voici l'explication de cette fuite inopinée : *Miette*, qui faisait sentinelle au coin de la rue, a vu poindre le képi d'un Sergent de ville et soudain elle s'est mise à crier : *Garou lou bregadié !!!*

Ah ! mais en voici une qui s'est laissée prendre.

LE SERGENT DE VILLE. – Cette fois je vous pince. Votre nom ?

LA FILLETTE. – Mais ze fais pas de mal, missieu le brégadier !

LE SERGEANT DE VILLE. – Vous savez bien dont auquel qu'il est défendu de stationner.

LA FILLETTE – C'est vére ! Mais depuis six heures du matin, ze suis droite sur mes zambes. C'est défendu d'un peu s'asséter ? Allez, ça m'arribera plus. C'est Fine qui vous v'a dit.

Misè Tounin, *de son banc*. Perdon, missieu lou brégadier. Aguez un peu de compassion pour le pauvre monde. Comme z'ai cinq doigts dans la main, cette pétite, il est une brave fille qu'il ajude sa maison. Il est l'einée de cinq pétits, cinq pichoun ; sa mère il est malade et, peucère, son père il est mouru.

LE SERGENT DE VILLE, *lâchant Fine* – Eh bien ! alors circulez !

TOUTES LES REVENDEUSES, *ensemble* – Il est bien brave, le brégadier. Allez, nous circulèjeron.

J'ai voulu me payer l'envie de passer à la poissonnerie un vendredi. Mais il m'en a coûté : mon chapeau tout cabossé par la *portèiris* et mon pantalon tout maculé par les œufs de la *répétière* au menton poilu.

Je passe sous silence les coups de panier et de *banastes* reçus dans les reins.

A ma rentrée à la maison, ma femme me dit :

- Mais qu'as-tu de pendu derrière, sur ta redingote ?

Figurez-vous que pendant que je m'étais arrêté pour écouter le dialogue, ces petites endiablées de revendeuses m'avaient collé juste au milieu du dos un *chichibèlli* de deux pans de long !...

**Alphonse Bressier (1847- ?)**  
**« Types Marseillais - Le pêcheur »,**  
*La gueuse parfumée*, 3, mars 1880, p.9-11

Vareuse et pantalon de bure ; énorme bonnet dont la cime retombe sur son épaule ; les pieds dans de grossières chaussettes en forme de bottes et passées dans des sabots.

Sa figure est brunie par le soleil et le vent ; mais elle ne manque pas d'expression. Ses traits sont réguliers et dénotent une constitution de solide trempe.

Plus que tout autre, le *Pescadou* a conservé les anciennes coutumes, les vieux usages, et les mœurs d'autrefois. En lui est incarné, pour ainsi dire, le passé de Marseille. Il a un costume primitif, un langage émaillé d'expressions primitives, des préjugés primitifs, une foi primitive.

Il n'a presque jamais renié ses convictions, si convictions il y a. Car je ne parle pas ici de principes politiques mais de cet assemblage de pratiques, de cette réunion d'habitudes et de cette ligne ordinaire d'agir qui constituent la vie d'un homme.

Demeurant presque toujours, du reste, dans le quartier de Saint-Jean, il se trouve comme dans une sorte de Marseille à part, éloigné de la Marseille des brillants équipages, du progrès, de l'asphalte et des maisons grandioses, de la Marseille des journaux, des *cocodès* et des hôtels luxueux.

Il est marseillais, si vous voulez, mais il n'est pas marseillais comme celui qui habite la Cannebière ou la rue Saint-Ferréol.

Il s'est moins laissé gagner par les importations étrangères ; il est resté plus méridional.

Il n'a pas voulu devenir totalement *franciot*, de même qu'il dédaigne de passer pour un *gavot*.

Car, il faut dire que le Marseillais divise en deux catégories les étrangers qui habitent sa ville : d'un côté les *Franciots* et de l'autre les *Gavots*. Tandis qu'il dit *lei cabro*, ceux-ci disent *les chabras* et ceux-là les chèvres. Les premiers sont les gens du Nord ou les parleurs du bon français, qu'ils soient nés à Versailles ou à Draguignan. Les seconds sont les enfants de la montagne : Savoisiens, Auvergnats, voire même Languedociens et Provençaux qui s'expriment dans un dialecte autre que celui qui est parlé par les commères de la place de Lenche.

Mais le *pescadou* est réellement marseillais. C'est un débris phocéén, un caractère à part qui a encore du sang grec dans les veines. Il descend en droite ligne des hardis pêcheurs qui, de loin, vinrent tendre leurs filets tout près de côtes liguriennes, et, soutenus par les armes comme par l'intelligence de leurs compatriotes, abordèrent au fertile et prédestiné rivage où s'éleva plus tard la riche et puissante Massilia, cette digne émule de Phocée. Il en a l'ardeur, l'habileté, le sang-froid et le courage. Dur au travail rompu à la fatigue, il est d'une sobriété peu ordinaire, plutôt néanmoins pour la qualité que pour la quantité des aliments. Car s'il se nourrit habituellement de poissons, il est loin de les compter et de cuisiner une bouillabaisse pour trois personnes, lorsqu'il a quatre invités.

On aime à le voir dans son rude et poétique métier.

Dès la pointe du jour, il se lève, prépare ses provisions et fait force de rames pour sortir du port sa tartane ou embarcation dont se servent les pêcheurs.

Arrivé un peu au large, il largue sa voile.

Tandis qu'un de ses collègues tient le timon et met la proue sur un parage poissonneux, il retire de la cale pour la jeter à l'eau, avec l'aide d'un autre, le *ganqui*, sorte de filet très long, avec une large ouverture et dont les mailles resserrées et fortes retiennent tous les poissons qui y entrent, petits et gros.

Puis, il est là, assis sur son banc, qui fume son *cachimbau*, sa pipe à culot, et regarde à l'horizon lointain où vont se perdre sa vue et sa pensée.

Les flots bleus et le roulis, la trace d'argent que laisse après elle la tartane, le bruit strident de la brise qui siffle dans les cordages, fait rider la surface des eaux et apporte un suave parfum marin, le conversations naïves et gais des *pescadous*, la voix et le commandement du *patron* qui domine toujours et à laquelle tous doivent obéir : Ah ! qui peut ne pas être sensible à cette ineffable poésie d'une partie de pêche, un jour où le ciel est pur et serein, où la Méditerranée dort belle et molle comme une reine de l'Orient ?...

**Batiste Artou**  
**« Etudes Marseillaises - La Porteïris »**  
*La gueuse parfumée*, 6, avril 1880, p.4-6

*Marsiho es un peïs*  
*Plen de porteïris.*

La chanson dit vrai. Il est de fait qu'il n'en manque pas à Marseille. En disant cela, ce n'est point un reproche gratuit que nous comptons leur adresser, car, au demeurant, ce sont de braves travailleuses qui nous rendent bien des services.

*La Porteïris ou Génoise*, – deux mots qui sont synonymes pour notre populaire marseillais, – est une honnête femme qui, par son travail consistant à porter des fardeaux, aide son mari à faire vivre la famille. Elle nous arrive du pays appelé la *Rivière de Gènes*, venant chercher dans notre riche Provence et à Marseille surtout, le pain quotidien que lui refuse le plus souvent sa patrie moins généreuse.

Dès la première heure, nous la voyons venir dresser son camp pour la journée aux environs de nos marchés, sur nos places publiques ou aux coins des rues les plus fréquentées. Je dis son camp, car, en outre de sa *banaste*, insigne de sa profession, sur laquelle elle s'assied et tricote le bas, en attendant d'être louée, elle y charrie le plus souvent avec elle toute une nichée d'enfants et quelquefois le berceau d'osier dans lequel repose le dernier-né.

A midi, *Bachiche, l'homme*, arrive du travail pour manger la soupe. *Catarina*, notre porteïris, court vite chercher un *toupin* de vermicelle, une grosse miché de pain, une demi-pinte de *bleu* ; et, toute la famille de manger sur place, s'humectant le gosier à la bouteille, pendant que le marmot emmaillotté, pendu au sein de sa mère, y suce un lait des plus généreux.

Avez-vous besoin d'une *génoise* ? Courez vite au coin le plus proche. Là, vous en trouverez une demi-douzaine qui, du plus loin qu'elles vous apercevront, vous crieront :

- Un viàgi, moussu ?

Vous en choisissez une ; vous lui demandez le prix qu'elle prendra pour sa course, et tout en pliant le bas auquel elle était en train de travailler, elle vous dit :

- De qu'avè pouu ?... S'arranjarem toujou !... Sarès resounable !...

Elle prend sa corbeille et, tout en vous suivant, elle détache de sa ceinture un lambeau d'étoffe dont elle tresse la *touarque* destinée à servir de coussinet sur sa tête.

Un foulard de cotonnade jaune et rouge : voilà la coiffure de nos porteïris. Pour les jeunes, les coquettes : une fleur, un simple œillet dans les cheveux.

Superstitieuse en sa qualité d'italienne, *Catarina* n'oublie jamais, lorsqu'elle *étrenne*, de faire le signe de la Croix avec l'argent qu'elle vient de recevoir. Dans sa pensée, cela lui portera bonheur pour le restant de la journée.

Si le prix de la course, que vous lui offrez, n'est pas assez rémunérateur, elle ne manque pas de vous dire :

- O Santa Madona ! Me douna qu'acô, moussu ? Un tant gros viàgi ! Tant luen !

Elle est gaillarde comme un homme, notre génoise. Voyez là-bas celle qui s'apprête à porter cette grosse corbeille d'oranges : il y a là, presque la charge d'un robuste portefaix. Zou ! hisse ! Deux hommes la lui placent sur la tête ; la banaste gémit sous le poids. Tout d'abord elle lui fait faire quelques petits sauts pour bien l'équilibrer ; mais lorsque enfin, comme Godard, elle a fait retentir le fameux Lâchez tout ! vous pouvez être sans crainte, la *banaste* ne tombera pas, et si elle tombe, ce sera avec la porteuse.

Malgré sa charge, regardez comme elle trotte gaiement en donnant à ses hanches ce balancement de roulis, qui vous a si souvent frappé. Elle arrive vers nous ; nous allons pouvoir la dépeindre.

C'est une femme, jeune encore, à la démarche un peu masculine. Son visage encadré par d'abondants cheveux noirs, n'est pas précisément un type de beauté, mais il n'est pas désagréable. Les efforts qu'elle fait colorent ses joues d'une vive rougeur, qui se fond avec la teinte basanée de sa chair brunie par l'air et le soleil. A ses oreilles se balancent de gros anneaux d'or ; une croix du même métal brille sur son cou à moitié nu. Sa large poitrine semble vouloir faire éclater un corsage trop serré. Relevé en bourrelet autour des hanches et tenu fort court pour être moins embarrassant pour la marche, son cotillon d'indienne laisse à découvert deux solides mollets recouverts de grossiers bas bleus. De forts souliers à la semelle épaisse complètent ce costume pittoresque.



Et toute la journée, nous les voyons ainsi par les rues, nos *portéiris*, l'inséparable *banaste* sur la tête, allant, venant, toujours pressées, aidant par leurs va-et-vient continuels à donner à notre Marseille si affairée et si animée, cet immense mouvement perpétuel d'une population qui vit au grand soleil : Spectacle original qui fait le charme et d'admiration du touriste et de l'étranger !...

### Alphonse Bressier

#### « Le cabanon »

*La gueuse parfumée*, 9, mai 1880, p.5-7

La famille marseillaise va souvent faire des parties au *Cabanon*, sorte de maisonnette blanchie à la chaux, avec plancher carrelé en briques rouges, avec quelques arpents de terrain où germent, pour ne jamais grandir, trois ou quatre douzaines de choux et bien des plants de fleurs ; avec massif de pins destiné à procurer de l'ombre, aussi bien qu'à servir d'ornement indispensable, soit à la bâtisse, qui est d'une grande simplicité, soit à ses abords qui sont des rochers grisâtres, nuancés, de distance en distance, par des arbrisseaux sauvages et rabougris. Massif appelé *pinède*, dont la verdure éternelle donne la vie et l'animation à cette nature abrupte, accidentée, grandiose dans sa rudesse, pareille à celle que décrit Chateaubriand dans son voyage en Grèce.

Le Cabanon est presque toujours extrêmement exposé aux rayons du soleil, situé dans le voisinage de la mer et bâti sur le versant d'un coteau embaumé par des touffes de thym et de romarin, dans un poétique et gracieux paysage.

Les femmes portent dans des serviettes fort propres du pain blanc et des côtelettes, quelquefois du jambon et du saucisson. Les hommes vont à la mer chercher le dîner : c'est leur mot. Ils s'élancent au rivage, sautent dans l'embarcation appelée *bette*, tendent les filets et se courbent sur les rames qu'ils agitent en cadence.

Vous entendez d'ici leurs joyeux propos, leurs chants poétiques et leurs barcarolles se mêlant au bruit des vagues qui viennent heurter les flancs du petit navire et au crépitement du mistral qui gonfle la voile ; leurs éclats de rire et leurs exclamations d'allégresse, lorsque la pêche réussit.

Quelques-uns pourtant sont restés sur la plage, au bord des rochers qui surplombent au-dessus des flots, pour recueillir des coquillages dont les Marseillais sont si friands.

Ils entrent dans la mer pieds nus, d'une main tenant un couteau avec lequel ils ébranlent les *moules* ou les *arapèdes* fortement attachées aux rocailles et de l'autre les saisissant pour les mettre dans un sac ruisselant d'eau salée.

Ils se servent quelquefois de la *grappe*, ou tube en fer hérissé de pointes et fixé au bout d'une longue perche flexible. On le traîne dans la grève et on l'enfonce dans les cavités des rocs : il saisit toute sorte d'objets, des algues et des moules, des galets et du sable que le Marseillais sait si bien distinguer avec son expérience maritime et qu'il démêle le mieux du monde, en mettant à part les coquillages.

Pour la pêche des *oursins*, on se sert de la *radasso* ou longue corde à laquelle sont attachés des filets. Vous ne pouvez vous faire une idée de la passion des Marseillais, soit pour déguster ces coquillages dont l'enveloppe ronde comme celle de la châtaigne est aussi hérissée d'épines.

Ah ! les oursins ! l'eau vient à la bouche de nos gourmets rien qu'en entendant parler de ce mets qui est plus ou moins fin suivant le quartier de la lune.

Il faut voir avec quelle adresse ils les partagent par le milieu avec des ciseaux et réussissent à ne laisser la meilleure partir qu'à un seul côté. Non, ce n'est pas un talent vulgaire que de faire cette opération, sans se piquer aux épines et ouvrir le coquillage à l'endroit qu'il ne faut pas. Le *palangre* est aussi très en usage auprès des amateurs de la pêche. Mais, qui ne connaît le *palangre*, cette réunion de petites cordes attachées à une plus forte et garnies d'hameçons, tandis qu'une pierre fait pencher au fond et que des morceaux de liège appelés sabres font surnager le tout ?

On se réunit au Cabanon, où les femmes ont tout approprié, tout préparé pour le repas. Elles nettoient tous les poissons dont elles font la bouillabaisse, ce plat si fin, si délicat, si renommé. Elles les ont fait bouillir et consumer sous un feu ardent ; puis, avec ce jus, elles arrosent le pain coupé en minces tranches auxquelles le safran, infusé dans la sauce, donne une couleur d'un roux admirable qui les fait ressembler à des beignets ou à ces doucereux gâteaux que l'on confectionne dans certains pays de la Provence et qui s'appelle *tranches dorées*.

Cela est fortement épicé, d'un goût suave et tout à fait appétissant.

Aussi la bouillabaisse est-elle le plat par excellence de la cuisine provençale ; ce que les *macaroni* sont pour les Napolitains, la *choucroûte* pour les Strasbourgeois, le *hâcha* pour les Russes, le *goulache-fleisch* pour les Hongrois, le *plum pudding* pour les Anglais.

Qui n'aimerait la bouillabaisse ? L'auteur *Méditations poétiques*, Lamartine en a goûté. Le pétillant Méry allait souvent la manger avec des amis dans une *bastide* des Aygalades, et j'ai lu dans le temps sur les colonnes du *Figaro* que le puissant et illustre M. de Villemessant est venu s'en régaler, un jour de villégiature, chez Roubion, à quelques pas des flots bleus de notre Méditerranée.

Un plat que la famille marseillaise ne manque aussi presque jamais de faire au cabanon et qui vaut la bouillabaisse, sinon par sa délicatesse et son prix, au moins par sa réputation, c'est l'*ailloli*, appelé quelquefois *beurre de Provence*.

Comment s'y prend-on pour le faire ? Ce n'est pas bien malin. Mais le tout consiste à ne pas être avare du jus de l'olive et à ne pas interrompre ce travail culinaire.

On écrase, dans un mortier, de l'ail avec lequel on mêle de l'huile en grande quantité ; mais il faut que la cuisinière tourne d'une main le *trissoun* ou pilon et de l'autre tienne l'huilier dont elle verse le contenu goutte à goutte et sans discontinuer.

*Bon appétit surtout, renards n'en manquent point.*

Je me permets de parodier le mot et de placer « Marseillais », au risque d'allonger d'un pied de trop ce joli vers de notre grand et *inimitable* fabuliste. Me pardonnes-tu, ô La Fontaine ? et vous, ô chers Marseillais, m'en voudrez-vous de dire que votre estomac est aussi ardent à l'inglutition que votre bras au travail ?

**Emile Vallarel**  
**« Une place devant l'église »**  
*La gueuse parfumée*, 14, juin 1880, p.4-6

Le village est juché pittoresquement sur les hauteurs d'un coteau.

On y arrive par le chemin vicinal de Saint-Barbabé.

A l'entrée, l'élèvent les débris d'un vieux rempart, dans l'épaisseur duquel s'ouvre une porte à plein cintre, flanquée de deux restants de tours carrées. A la sommité de ce plateau calcaire, se dresse une grande croix de mission, et s'entrevoient les cyprès du modeste champ du repos.

Au pied du village, à la base des rochers inférieurs et de ses dernières maisons, coule la branche secondaire du Canal.

Entre le rempart et le presbytère dégringole une ruelle, dont les pentes raides vont nous faire aboutir de suite à une petite place, ombragée d'un ormeau, devant le portail même de l'église.

C'est l'heure de la sortie de la messe. Les villageois endimanchés défilent sous nos regards ; les fillettes, coquettement attifées, caquetant et riant le mieux du monde, passent devant nous, bras dessus, bras dessous, et dispersent bruyamment, à droite et à gauche, leurs groupes, plein de santé, de fraîcheur et de jeunesse. Des bandes de gamins jouent, tout en se disputant, aux billes et aux barres ; de vieux bonhommes, la pipe aux dents, prennent place sur des bancs de pierre, et causent, entr'eux, de la pluie et du beau temps.

Et notre soleil de Provence répand à flots la chaude poésie de sa lumière sur la place, l'église, le village, et tous les objets qui nous entourent.

Comme vous le voyez, il est impossible de jouir d'une plus belle journée, et de choisir, pour bien contempler ce site, déjà si gai et si attrayant par lui-même, une heure plus propice, plus pleine de vie, d'entrain et d'animation.

Saint-Julien (vous aviez deviné sans doute qu'il s'agissait de lui,) possède trois choses, qui militent en sa faveur, et valent la peine qu'on se déplace, uniquement dans le but de faire sa connaissance.

Ces motifs d'intérêt et de curiosité, ces titres aux sympathies du touriste, sont : le point de vue, l'église et les antiquités.

Le village, fort élevé, présente naturellement des terrasses de son belvédère, un coup d'œil magnifique. Une grande partie de notre banlieue se déroule, de ce point culminant ; nos collines, rangées en demi-cercle, font à ce beau paysage le plus mouvementé des cadres.

Essayons d'esquisser brièvement ce tableau si varié.

Tout d'abord, se montrent, près de nous, les Caillols, le château de la Salle, la colline du Taurel, le hameau des Comtes, et un gracieux mamelon, couvert de pins.

Plus loin, derrière un monticule dénudé, se cache Saint-Marcel.

En face, cette longue ligne de verdure nous dérobe le cours de l'Huveaune.

A l'est, s'offre Carpiagne ; au midi, Saint-Cyr et Sainte-Croix ; à l'ouest, la tête déformée du Puget, et la chaîne grise de Marseille-Veyre.

Voici la Pomme, Saint-Loup et Saint-Tronc.

Voilà le vallon de Vaufrège ; le Cabot et Sainte-Marguerite, sont là-bas ; et quelques échopées de mer, du côté de Montredron, peuvent s'entrevoir, par un temps limpide.

Tel est, en quelques mots, le panorama de Saint-Julien.

Quant à son église, elle a été restaurée en 1860 par les soins de l'abbé Décanis. Sa façade est fort jolie ; son clocher camé, surmonté d'une horloge, date du XVIIe siècle ; l'édifice appartient au style romain. Il est décoré avec beaucoup d'intelligence et infiniment de goût. Sans être surchargée d'ornementations, la chapelle a été parée avec une coquetterie, j'allais dire une mignardise toute italienne. Comme ensemble et comme détails, rien ne laisse à désirer, on ne peut demander mieux à une église de village ; on la proclame, sans contredit, une des plus belles des environs. Elle mérite cet honneur.

Deux mots maintenant sur ses antiquités. Elles se composent d'une porte coûtée, de deux tours, d'une enceinte de murailles, d'un puits taillé dans le roc et d'un autel votif, stèle funéraire, où se trouve, en caractères d'une netteté encore remarquable, une inscription latine ; cet autel sert de piédestal à la croix placé devant l'église.

Le puits, d'un grand diamètre, a plus de vingt mètres de profondeur. Pendant longtemps, ce fut l'unique ressource du pays, qui ne possédait ni ruisseau, ni fontaine. De nos jours, même, ce puits sert aux habitants de St-Julien, qui n'ont pas à leur disposition les eaux du Canal.

Ces antiquités sont-elles contemporaines de Jules César, ce que tendrait à faire croire le nom de *Julii Castra* ou *Castrum Juliani*, donné jadis à Saint-Julien ? Datent-elles de l'époque dite Gallo-Romaine ? Ont-elles été construites aux moyen-âge du temps de la Reine Jeanne, si populaire parmi nous ?

Les érudits et les archéologues sont, sur cette grave question, aussi divisés qu'Hippocrate et Galien ; les uns disent oui, les autres disent non. Laissons l'affaire en suspens, et ne disons rien du tout à cet égard, cela vaudra beaucoup mieux.

Maintenant, puisque j'ai égrené, relativement à Saint-Julien tout mon chapelet de connaissances, allons nous attabler à une guinguette, devant cette plateforme, où sont rassemblées de grands amateurs de boules.

Tout en absorbant de la nicotine et trempant nos lèvres dans la mousse de la boisson de Gambrinus, nous verrons nos Boulomanes à l'œuvre et nous jugerons des coups. Ce passe-temps inoffensif en vaut bien un autre.

**Alphonse Bressier**  
**« Types Marseillais - La poissonnière »**  
*La gueuse parfumée*, 15, juin 1880, p.7-9

On la connaît, mise *Clavelado*, cette femme qui, dès le matin parcourt les rues de Marseille, deux larges paniers découverts sous le bras et crie à tue-tête ces éternels refrains modulés sur un ton si aigu et si cadencé :

*Ei muscle de la Reservo ! o !*

*Ei bouen capelan ! an !*

*Qu vou d'auruou ! ou !*

Mais la voici quelque peu dépeinte à grands traits, puisque vous la voulez :

Oreilles percées de grosses boucles avec gros pendants ; doigts bariolés de bagues, parmi lesquelles resplendit celle *d'alliance* ; épaules couvertes d'un immense foulard à raies blanches et rouges ; tête couverte d'une coiffe à canons déployés en éventail, tandis que les deux attaches laissées libres flottent au gré du vent, poitrine large et avec deux remarquables renflements sous son corset bien rempli ; taille plus qu'arrondie, serrée par d'épais cotillons piqués qui laissent voir par le bas de ravissants contours de jambes et de pieds.

Elle est encore assez belle, mais le travail et les charges du ménage lui ont laissé peu de traces de sa splendeur passée.

Hélas ! qu'est devenu ce bel âge où, pleine de fraîcheur et de gaîté, elle allait bras-dessus bras-dessous avec les compagnes, les frères et les amis, assister, au théâtre Chave, à une très intéressante et très naïve représentation de la *Pastorale*, puis manger ces gâteaux si huileux et si sucrés que l'on appelle *gaufres* et qui se confectionnent surtout à la Plaine, lors de la grande foire de Saint-Lazare ? Où est le temps où elle allait, presque chaque soir, entendre au Casino le très-comique Bevertégat déclamant *Sia maladu* ? et les farces d'un Martégat quelconque ; le temps où elle valsait avec tant de désinvolture dans une splendide salle illuminée de mille feux, et le plus souvent dans des bals de famille avec des connaissances, au son du fifre et du tambourin ?

Tout cela s'est envolé ; tout cela a duré

*Ce que durent les bonnes choses*

*L'espace de quelques années.*

Mais ce qui est resté, c'est beaucoup : c'est la gaîté, c'est la finesse, c'est la causticité, c'est la naïveté, c'est le bon sens, c'est l'ardeur de tout ce qui la fait elle-même, de son caractère, de sa langue, de ses mœurs, de son esprit, de son cœur, de ses idées, de ses sentiments.

Lorsqu'elle était *fille*, elle aimait d'aller sur la jetée ou à la plage du Prado rire des innocentes farces que lui jouaient les garçons du quartier Saint-Jean. Maintenant il est vrai, elle n'y va plus, parce qu'elle a mari et enfants.

N'a-t-elle pas, du moins, pour faire oublier les mille réjouissances du jeune âge, une chose très-jolie et très-laide, très-précieuse et très-vulgaire, très-bonne et très-méchante, autrement dite la langue ?

Ah ! la langue de la poissonnière ! Qui ne l'a entendue ? Qui n'en a une idée ? Qui peut dire tout ce qu'elle a de verve, de fécondité ?

C'est un vocabulaire, un recueil de tous les mots pittoresques, techniques, expressifs, susceptibles d'être prononcés par la colère, la fureur, la rage, aussi bien que par la bonté, l'amour et la douceur.

Allez à la Halle, et vous la verrez dans son milieu, dans son apothéose journalière.

Car la véritable poissonnière, la poissonnière de grande volée, ne s'abaisse pas à courir les rues et à vendre la marchandise de porte en porte. Cela est bon pour la *revendeuse* qui n'a pas d'avances et vit au jour le jour. Quant à elle, sa place est officiellement fixée : toujours même halle et même étal.

La marchande qui débite le poisson par les rues est à la poissonnière de la halle, ce que la pauvre et simple revendeuse de légumes et de fruits est à la *partisane* cossue fraîche, les poches pleines de monnaie et la figure épanouie comme une belle rose au matin d'un poétique jour de printemps.

- Voulè de pei, moussu ?

- Oui ! dites-vous, en vous approchant de la corbeille ou frétilent maquereaux, anguilles, mulets, dorades, rougets. Je désire une tranche de ce thon, ; mais je le regrette, il ne me paraît pas bien frais.

- Pas bien frais !... Toi-même, o face de la Passion !... Té, vé ! Il a dit ça, ce franciot de rien du tout.

J'en en passe et des plus excentriques.

Où elle se montre supérieure en ce genre, c'est lorsqu'elle a maille à partir avec les commères de sa profession.

Ce qui sort de sa bouche est ineffable.

C'est un torrent, un déluge d'imprécations, de malédictions, de paroles injurieuses, outrageantes, sales, grossières, qu'elle lance par foudroyantes bordées en pleine figure, contre son adversaire, à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Elle devient furie, au regard courroucé, à la coiffure flottante, montrant le poing et les dents, gesticulant, allant, venant, le revers de la main sur la hanche, agitant ses cotillons.

Mais, - au plus fort de l'ouragan - que quelque autre prude commère se présente... Qu'elle mette sa main dans la main de notre bacchante et la main de celle-ci dans la main de son adversaire, et la tempête fait tout-à-coup place au calme et au beau temps.

La poissonnière devient une autre elle-même. Je me trompe : la poissonnière est naturellement calme come le flot de la Rive-Neuve. Lorsqu'elle est en colère, c'est qu'on l'a irritée ; c'est qu'un mistral appelé *mauvaise langue* a soufflé de blessantes paroles et soulevé son fond si affectueux et si tendre.

Faites-lui une bonne manière, rendez-lui le plus petit service, et elle vous témoignera une reconnaissance sans bornes ; elle vous prodiguera les termes les plus flatteurs, les plus excessifs du doux et brûlant langage de l'amitié !

**Alfred Saurel (1827-1887)**  
**« A l'instar de Chapelle »**  
*La Provence à travers champs*, 2, 4 septembre 1880, p.5

J'ai bien compris, Madame ... Dans la conversation que nous venons d'avoir et dans laquelle nous avons déployé, vous, votre malicieuse facilité d'élocution, moi, ma ténacité habituelle, nous n'avons pu nous convaincre.

Il est bien certain pour nous qu'il est impossible de faire un récit de voyage ou d'excursion sans être pédant et exciter les bâillements du lecteur.

« Comment ne voulez-vous pas, disiez-vous, qu'on trouve fastidieuse la description d'une ville, d'une montagne, d'une forêt, lorsque vous citez à tout propos des chiffres de population, de distance, d'altitude ? Est-il possible qu'on prête longtemps l'attention à une énumération interminable de chemins, de routes, de sentiers, de poteaux indicateurs et de bornes kilométriques ?

Vous avez beau faire : si vous me parlez d'une montagne, vous ne manquerez pas de dire qu'elle est élevée ; s'il s'agit d'une vallée, vous chercherez à prouver qu'elle est large ou étroite ; une grotte sera toujours sombre, un précipice excessivement profond et un bois horriblement épais.

D'ailleurs, ajoutiez-vous, à quoi bon parler aux gens du pays qu'ils habitent avec l'intention de le leur faire connaître ! Parlez-leur des régions éloignées et vers lesquelles ils ne dirigeront jamais leurs pas ; racontez-leur les mœurs des sauvages ; dépeignez des steppes et des déserts que personne n'a vus ; vantez la beauté, la richesse des contrées les plus reculées de l'autre hémisphère ; tout le monde vous lira, vous applaudira et vous décernera le titre d'écrivain consciencieux.

Mais parler uniquement de la Provence, oh ! quel rôle mesquin vous prenez-là et combien je vous plains d'avoir cette idée... »

Vous espériez me faire renoncer à ce projet, Madame, et je persiste dans mes intentions. Vous me menacez d'endormir les gens et je prétends les réveiller !

Vous voyez qu'il n'est pas possible d'être en désaccord plus complet.

De ce discours charmant que j'ai bien entendu  
Il ressort pour nous deux cette preuve éclatante :  
Que votre parole éloquente  
Ne m'a nullement convaincu.

Eh bien, Madame, attendu que je veux que vous me lisiez ; et que je tiens à vous prouver qu'on peut être parfois agréable en traitant un sujet aride, dès aujourd'hui, j'entreprends mes récits.

Mais comme pour parvenir à mon but tous les moyens sont bons, je vous préviens que je vais adopter le genre de Chapelle et de Bachaumont, de Lefranc de Pompignan et de quelques autres et que, suivant mon caprice, mon humeur, l'occasion et les circonstances, je mêlerai les vers à la prose et le style badin à la forme sévère.

Dans ce duel, noué sans amertume,

Je combattrais comme un preux chevalier.  
Au lieu d'épée en main j'aurai la plume  
Fine et trempée...au fond de l'encrier.  
Les spectateurs verront mon savoir-faire...  
Et si je sors vainqueur de ce combat,  
On me dira Madame, je l'espère :  
*Audaces fortuna juvat.*

Dans une semaine je vous raconterai, Madame, comment je fis, en compagnie d'une fraction charmante du Club-Alpin, section de Provence, une course extraordinaire depuis la station de Velaux jusqu'à Salon, coupant la montagne de Labarben par le milieu et nous perdant, avec intention, dans les pins du comte de Forbia.

Vous ne connaissez pas peut-être, Madame, ce que l'on appelle Club-Alpin, et vous vous figurez qu'il y a là-dedans quelque chose de politique.

Rassurez-vous. Si le Dictionnaire de l'Académie vous dit que le mot Club signifie société politique, c'est que l'Académie est en retard. Je vous affirme, et vous n'aurez pas de peine à me croire, que le Club-Alpin s'occupe de tout, excepté de discussions politiques et religieuses.

Le Club-Alpin se compose de gens  
Jeunes ou vieux, avec ou sans fortune,  
Aux goûts divers, solides ou changeants.  
Ayant deux mains, ou bien n'en ayant qu'une  
Pour soutenir toujours l'œuvre commune.  
Français ou non tout le monde est admis.  
S'il est prouvé qu'il est un homme honnête,  
Quand, présenté par deux de ses amis  
Un nouveau membre est dans le club assis  
On ne va pas lui mesurer la tête.

Nous n'avons pas tous les mêmes talents évidemment, mais si dans une association on utilise ceux qui sont capables, on apprécie également ceux qui ne disent rien. Ne faut-il pas qu'il y ait partout des auditeurs ?

Ce qui vous étonnera peut-être, Madame, c'est que dans le Club-Alpin on compte un nombre déjà considérable de personnes de votre sexe.

Des dames ! – Oui, des dames – Je vous l'ai dit : le Club-Alpin s'occupant de tout, il n'y a pas d'inconvénients à ce que des mères, des femmes, des filles d'Alpinistes viennent se rendre aux réunions. Au contraire.

Mais ces dames ne se contentent pas de venir jaser dans les assemblées ; comme la plupart de leurs confrères mâles, elles font des courses, des ascensions ; comme eux elles grimpent, elles gravissent, elles escaladent. On aperçoit souvent la voilette de leur chapeau flotter sur les sommets du Mont-Blanc et du Pic du Midi, se servant de cette voilette comme Henry IV se servait de son panache blanc, pour montrer le chemin de l'honneur et ... de la montagne.



Mais en voilà assez pour aujourd'hui : je voulais vous faire apprécier la valeur du mot de Club-Alpin ; plus tard je vous présenterai quelques-uns des membres qui le composent et vous conviendrez qu'avec beaucoup d'esprit, de cœur et d'amabilité, la plupart d'entre eux ont d'excellentes jambes.

Il faut qu'à bien marcher l'Alpiniste s'exerce  
Portant au parement son écusson brodé ;  
Il faut que sous l'habit le dur montagnard perce,  
Qu'à surmonter la faim il soit bien décidé.  
Oignon, œil de perdrix, durillon, cor, ampoule,  
Ongle incarné, foulure, il ne doit rien sentir ;  
Sur le rocher qui mord, sous la pierre qui roule,  
Qu'au lieu de la souffrance il goûte le plaisir.  
Sous la plante des pieds sa peau se change en corne.  
Dût-il pour arriver se fondre tout en eau,  
Dût-il comme Janus devenir une borne,  
Et seul sur le chemin se changer en poteau,  
Il doit...

Mais je m'aperçois que j'allais prendre un chemin de traverse... je vois à temps, sur ce chemin d'intérêt commun, un tableau indicateur où je lis : *Assez !* Je m'arrête, Madame, en renvoyant la suite de mon excursion... à un prochain numéro.

**Emile Camau (1860-1946)**

**« Marseille »**

*La Provence à travers champs*, 2, 4 septembre 1880, p.2

(Etudier son pays c'est l'aimer  
et lui être utile.)

Il est des touristes qui dédaignent de visiter leur pays et qui datent leur voyage du moment où ils mettent le pied sur un sol étranger. « Quel intérêt, vous disent-ils, trouvez-vous à parcourir une contrée où vous êtes né, où vous vivez ; que chacun de vous connaît. Sans doute, ajoutent-ils, la France est grande, et chacune de ses provinces est un champ nouveau d'observations ; la Provence se ressemble guère à la Bretagne, mais enfin, c'est toujours la même nation, le même peuple, la même langue. Du Rhin aux Pyrénées, des Alpes à l'Océan, on rencontre toujours des soldats, des préfets et des gendarmes. »

En vertu de ce beau raisonnement, nombre de nos compatriotes qui ont admiré les bords du Rhin ne connaissent point les bords du Rhône. On court en Suisse et l'on délaisse les magnifiques montagnes de l'Auvergne, parce que c'est une contrée sauvage où tout le monde dit *fouchtra*. Naples est plus connu que Nantes ; cent fois on a décrit Cordoue, qui s'aviserait de publier un volume sur Bordeaux ?

Les Parisiens, et beaucoup d'autres, mais eux particulièrement, sont enclins au travers dont je parle. Ainsi, de la vieille cité phénicienne ils savent deux choses que les vaudevillistes et les menus écrivains

leur ont apprises ; c'est qu'à Marseille on parle Marseillais et qu'il y a la Cannebière et le mistral ; cela leur suffit.

Et cependant ils ne sont pas les plus arriérés sur ce point. Il y a quelques années, un de mes amis qui habitait Lille à cette époque, vint se marier à Marseille. A son retour dans le chef-lieu du département du Nord, grande fut la surprise de ses connaissances : sa femme n'était pas noire, et ces personnes croyaient sincèrement que les habitants de Marseille avaient la couleur des descendants de Cham.

Malgré que nous ne croyions pas ceux qui liront ces pages aussi ignorants que les Lillois, bien peu connaissent cette belle province de France qu'on nomme la Provence. Nous l'avons parcourue pour eux et pour notre plaisir, en tous sens, et nous pensons intéresser en oubliant aujourd'hui les notes que nous avons recueillies dans nos diverses promenades.

Dans tout voyage il y a un point de départ : je choisirai, si vous le voulez bien, ami lecteur, la ville qui m'a vu naître, celle que je chéris le plus au monde, la reine des mers et du commerce, Marseille, enfin la grande et belle cité phénicienne.

Jamais ville n'a peut-être été tant de fois décrite que Marseille, et, cependant, nous l'avons dit, on ne la connaît pas. Elle est pourtant digne du plus haut intérêt ; elle est immense et grandit tous les jours. Le nouveau Marseille, propre, régulier, bien construit, orné de promenades et de squares, se trouve à droite de la rue Cannebière ; à gauche, la vieille cité sale et tortueuse ; plus au loin, à la Joliette, le quartier de l'avenir, les maisons colossales de la ville de M. Mirès, dont aujourd'hui la renommée s'est perdue parce qu'il n'a pas tenu ce qu'il promettait.

Le célèbre banquier, l'hôte infortuné de Mazas, avait commencé sa fortune à Bordeaux en ajoutant à côté des noms des décédés du jour, les noms des docteurs qui les avaient soignés. Ennuysés de ces procédés qui leur portaient un tort immense, les médecins vinrent apporter à Mirès somme sur somme, pour lui faire cesser sa publication. Enrichi par ce système peut-être peu honnête, mais du moins parfaitement légal, Mirès avait fait élever sur le quai, en face du port de la Joliette, d'immenses constructions, qui existent encore et dont il espérait tirer un loyer à l'avenant. Tant qu'il s'était agi de l'achèvement du nouveau port, les Marseillais avaient applaudi. Par suite de l'incessant accroissement du commerce, le vieux port était devenu insuffisant. Mirès, en leur promettant de mener à bonne fin les travaux du bassin de la Joliette, rendait donc à la ville un service éclatant.

Mais quand il vit sortir de terre des maisons à six étages, offertes au public moyennant un loyer ruineux, le Marseillais fit la grimace, il trouva mauvais qu'on rançonnât un locataire provençal ni plus ni moins qu'un bourgeois de Paris, et il se dit qu'il n'avait aucunement besoin d'imiter ces Messieurs de la Capitale, puisqu'il était Marseillais et qu'il avait la Cannebière.

Pour embellir ces trois villes, les fondre en une seule, en rendant la circulation de l'une à l'autre plus facile, les autorités marseillaises déployèrent un zèle sans pareil ; elles entreprirent maints travaux à la fois ; elles menèrent de front la construction d'un palais de justice, d'une préfecture, d'une cathédrale ; l'achèvement ou l'agrandissement de quatre églises et de la rue Noailles ; et aujourd'hui encore elles projettent de niveler la rue d'Aix et de bouleverser la vieille ville, par la création d'une rue Colbert, qui reliera la Joliette au cours Belsunce.

De Marseille passons aux Marseillais.

Ce qui m'a toujours surpris, dans notre beau pays, c'est qu'il n'y a point d'aristocratie. L'aristocratie s'était réfugiée à Aix où elle est morte ; on ne la connaît point ici. On dit des Auvergnats qu'ils ne sont

ni hommes ni femmes ; *tous Auvergnats*. On pourrait presque dire des Marseillais : « Ni nobles, ni vilains, tous commerçants. »

J'admire les grandeurs passées de la noblesse. Je hais les défauts de nos bourgeois parvenus. Mais j'allie dans un même sentiment de fraternité les fils des preux et les enfants du travail. En parcourant les rues désertes et les grands hôtels silencieux de la ville d'Aix, je suis saisi de tristesse. Quand je regarde les ports de notre ville, quand je songe à ces associations commerciales, à ces puissantes compagnies de navigation maritime, dont les navires transportent, d'un continent à l'autre, passagers et marchandises, je remercie Dieu, je bénis le présent et j'ai foi dans l'avenir.

Le Marseillais est actif, entreprenant. Il lance ses capitaux à toute vapeur et court au plaisir avec la même ardeur qu'au travail. En sortant de la Bourse il pénètre volontiers dans l'estaminet ou le café, il étale sa faconde provençale et déploie ses roueries de commerçant.

L'esprit mercantile s'insinue si bien partout chez nous, que, au rez-de-chaussée de la cathédrale que l'on achève, à la Joliette, sont des magasins. On priera Dieu au premier étage et l'on débitera du savon où l'on emmagasinera des huiles au rez-de-chaussée. On pourra, dans le même bâtiment, faire sa fortune et son salut.

Terminons cette causerie par un compliment à notre adresse.

Dire du Marseillais qu'il est vantard, c'est assez affirmer que la terre est ronde et que M. de La Palisse, un quart d'heure avant sa mort, était encore en vie.

Un journaliste d'esprit, bien connu dans Marseille, disait, il y a quelques années : « Nous sommes pareils aux écrivains qui débutent. Qu'on dise de nous ce qu'on voudra, du bien, du mal : l'essentiel est qu'on parle de nous ».

**Alfred Saurel**  
**« Saintes-Maries »**

*La Provence à travers champs*, 21, 3 avril 1881, p.1-2

De toutes les communes du département des Bouches-du Rhône, la moins connue des touristes est assurément celle qu'on sommait jadis *Nostra domina de Ratis*, et qui est devenue successivement Notre-Dame de la Mer, les Trois-maries et les Saintes-Maries.

Ce délaissement s'explique ; à moins d'arriver par mer, ce qui ne pourrait se faire qu'à l'aide d'un tout petit bateau, si l'on veut se rendre aux Saintes-Maries, il faut parcourir un trajet considérable dans des terrains plats, envahis par l'eau saturés de sel, ravagés par le vent en et brûlés par le soleil en été. Les routes sont bien plus praticables aujourd'hui qu'elles ne l'étaient naguère, nous en convenons volontiers, mais il faut deux jours au moins pour une excursion qui, pratiquée à pied, est fatigante, et, exécutée en voiture, est d'une désespérantes monotonie.

Cependant, le village des Saintes-Maries est à visiter, non pas pour les maisons qui le composent, mais pour son église. S'il s'agissait uniquement du village, on pourrait s'en tenir à ce que dit un auteur dont les livres ont eu beaucoup de succès, bien qu'ils ne supportent pas un examen sérieux.

« Il n'existe peut-être pas au monde, dit M. Lenthéric, de pays d'apparence plus pauvre. Le village est situé à l'extrémité occidentale de la Camargue, près de l'embouchure du Grau d'Orgon, à deux kilomètres environ de la rive gauche du Rhône. On n'y arrive que par une seule route à peine carrossable, très souvent impraticable en hiver qui traverse, au sud d'Arles, le marais de la Grand Mar, côtoie ensuite la digue du fleuve et se dessine vaguement au milieu de lambeaux de terres incultes, de landes stériles et d'un nombre infini de petits étangs assez poissonneux, maigre patrimoine d'une population dégénérée. La pêche seule donne un peu de vie à cette misérable bourgade, isolée du continent par un désert détrempé, boueux et malsain ; mais il n'existe pas de port aux Saintes-Maries. Une grande place et de petites dunes séparent le village de la mer ; et c'est sur cette grève basse et sablonneuse que les pêcheurs viennent échouer leurs barques lorsque le temps est assez calme pour leur permettre d'approcher sans danger de la côte : le plus souvent, ils mouillent au large où stationnent au Grau du Roi qui est leur véritable port d'attache ; aussi, bien que la population officielle soit de près de 1 000 habitants, ce nombre est-il réduit par l'absence à peu près entière d'une notable fraction de ses hommes valides qui vivent en partie sur mer et, le plus souvent, au Grau du Roi ou dans tous les cabarets de la côte. »

Grâce à certains ouvrages que nous appellerons mauvais, parce qu'ils ont été écrits avec l'intention bien arrêtée de dénaturer les faits et de tromper les esprits (et en tête de ceux-ci nous plaçons les livres de M. Ernest Desjardins), bien des personnes croient encore que l'île de la Camargue est tout entière de formation récente que, tout naturellement, le sol qui porte le village des Saintes-Maries ne date pas de loin.

Il n'en est rien ; il est démontré, au contraire, par les géologues que cette parcelle de terre était jadis une île que les atterrissements du Rhône ont reliée peu à peu au continent du côté du nord, tandis qu'au sud elle a été affouillée par la mer. Quant aux historiens anciens, ils affirment que cette île existait. A leur tour, les archéologues ont démontré que, sur cette île, les Massaliètes, nos pères, avaient élevé un temple à Diane et que ce temple était encore debout à l'époque où le christianisme commença à se répandre.

Nous n'irons pas entreprendre, après cent autres, la défense ou l'attaque de la légende des Saintes-Maries. Ceci n'est pas un article de foi et l'on peut très bien admettre que Lazare, les Saintes Femmes, Marie-Madeleine et les autres disciples du Christ n'ont jamais mis les pieds sur l'île de *Ratis*, sans s'exposer à l'excommunication.

Cependant, si l'on veut rester sur le terrain de l'histoire et de la géographie, le fait du débarquement des personnages que nous venons de nommer est possible. L'île existant, un temple, c'est-à-dire un lieu de refuge inviolable étant debout, les disciples du Christ ayant été forcés à fuir la Judée pour éviter les persécutions, quel empêchement absolu y a-t-il eu à ce qu'un bateau débarquât dans cette île ? Faut-il rappeler que Marseille, malgré sa décapitation par Jules César, était encore toute-puissante, au point de vue commercial et qu'à cette époque, toute proportion gardée, elle entretenait avec l'Orient des relations aussi suivies que de nos jours ?

Marseille n'était-elle pas la ville libre par excellence, et tous les exilés ne trouvaient-ils pas dans ses possessions des mains prêtes à les recevoir ?

Ne nous étendons pas davantage sur ce sujet, car nous serions entraînés à faire l'histoire du village été à résumer trop brièvement des documents intéressants autant que nombreux.

Faisons une courte description de l'église qui est, à tous les points de vue, un vrai monument historique.

L'extérieur de l'église présente l'aspect d'une citadelle. Ses murailles en pierre de taille et fort épaisses, s'élèvent à une grande hauteur et se terminent par des créneaux dominés aux angles par des tourelles et au mieux par les tours du clocher. Le toit de l'édifice est en pierres plates et la pente aboutit à une galerie qui fait tout le tour du rempart. La crête du toit, dans toute sa longueur, est ornée d'une bande de pierres taillées et percées à jour, formant une suite de courbes en ogive, entrelacées et surmontées de fleurs de lis antiques.

Le bâtiment a sa direction de l'E. à l'O. La façade qui est à l'occident présente l'entrée d'une forteresse. Le côté de l'orient est en rotonde. A l'intérieur, il y a une seule nef dont la voûte est fort élevée et construite en ogive. Au milieu de la nef est une grille circulaire en fer, qui entoure un puits d'une eau limpide, mais saumâtre. Sous le chœur, élevé d'un mètre et demi au-dessus du niveau du sol, est une chapelle souterraine.

Il serait facile de compléter la description de l'édifice.

« Le vaisseau actuel, dit M. Lenthéric, occupe l'emplacement d'une église primitive détruite par les Sarrasins. La nef du Xe siècle se compose de cinq grandes travées insensiblement ogivales. L'édifice est sévère, sombre, flanqué de contreforts, couronné de mâchicoulis et d'un crénelage continu ; c'est le type roman de toutes les églises fortifiées du littoral. Quelques débris de constructions plus anciennes fortifiées sont encastrés dans les grands murs du monument. Aux deux pieds droits d'une porte latérale, on voit encore deux lions en marbre de Paros corrodés par l'air salé de la mer et dont le style et l'ogive sont impossibles à définir : peut-être faisaient-ils partie de l'église primitive, peut-être même de l'ancien temple de Diane d'Ephèse construit par les Marseillais sur le littoral de la Camargue ?

Mais ce qui donne à Notre-Dame de la Mer un caractère des plus étranges, c'est cette crypte grossière et vénérable, ce puits unique peut-être dans le monde, et situé au centre même du grand vaisseau de l'église, cette chapelle Saint-Michel placée au-dessus de l'abside, entre le ciel et la terre ! »

Ajoutons que dans le souterrain on conserve quelques ustensiles qui auraient appartenu, dit-on, à la saine famille. Dans l'église supérieure, on montre la châsse dorée renfermant les reliques et quelques tableaux dus au pinceau du roi René. Sur le mur de la façade l'église est incrusté un marbre remarquable représentant deux lions dont l'un protège un enfant qui se joue dans ses jambes.

Quant au puits dont M. Lenthéric a signalé l'originalité, craignons-nous de rappeler de quelle vertu sont dotées ses eaux ?

« Ces eaux guérissent les personnes mordues par des animaux enragés. »

Et dire qu'en France seulement il meurt chaque année deux-cent individus victimes des chiens hydrophobes ! Quelques-uns de ces malheureux n'auraient-ils pas pu faire le voyage des Saintes-Maries et aller s'abreuver à ses ondes salutaires ?

**Eugène René**  
**« Nos collines »**

*La Provence à travers champs*, 21, 30 avril 1881, p.6-7

Je soutiens que nos collines sont une richesse : assertion qui pourra paraître étrange, vu qu'elles sont laides à faire plaisir. Mais, supposez-les couvertes d'arbres séculaires ; allez étudier, dans les rares spécimens qui nous restent encore, l'effet de couleur et le pittoresque qui distinguent les bois de pins, et vous serez convaincus que je n'ai pas trop dit.

C'est possible, dira-t-on ; en tout cas, le mal est irréparable ; quel intérêt peut-il y avoir à s'occuper de cela ? Je sens que je m'indigne d'une pareille réponse, volontiers j'en ferais une question d'amour-propre. Oui, c'est une honte pour une grande ville de laisser si près d'elle de vastes étendues mornes et désolées, d'affreux déserts de pierres et de rochers nus. - Qu'y faire ? La Nature l'a voulu ainsi. - Non, la faute n'est pas à la Nature mais à l'homme. Partout, le sol le plus rocailleux se couvre de plantes d'arbres, d'une végétation appropriée aux conditions qu'il présente. On a tout coupé, tout arraché, tout détruit. Devant ce spectacle affligeant y-a-t-il de quoi être si fier de notre civilisation ? Le tort de nos devanciers... à nous de le réparer.

Marseille est admirablement placée au centre d'une vaste ceinture de hauteurs qui l'encadrent à une distance convenable et lui forment un horizon varié ; le panorama ne laisserait rien à désirer, si elles étaient couronnées de forêts.

Nous assistons, depuis quelques temps, à un mouvement industriel et financier des plus actifs. Ce sont, tous les jours, des entreprises nouvelles, la plupart montées sur un grand pied, dont l'utilité sans doute n'est pas contestable. A voir ces vastes appels de fonds, cette abondance de capitaux en émission, on pourrait croire que nous remuons les millions à la pelle. Il semble que le moment soit bien choisi pour sortir de l'ornière.

Parmi ce grand nombre de sociétés nouvellement formées, dont quelques-unes ont le siège parmi nous, je n'en vois aucune qui se propose d'acheter à vil prix nos collines dévastées et abandonnées pour les revendre plus tard avec profit, après les avoir transformées.

Bien que l'argent sans emploi soit abondant, comme le prouve le taux de l'escompte, l'agriculture ne le tente pas. C'est qu'en agriculture rien ne s'improvise, et parler de reboisement, c'est, avant tout, désigner une entreprise de longue haleine. Si le temps est un grand maître, il rebute les gens pressés, et les actionnaires sont gens pressés s'il en fut ; impossible de les allécher avec des bénéfices relégués aux calendes grecques.

Là où l'esprit d'association fait défaut par la nature des choses l'initiative individuelles seule pourrait la remplacer. Il s'agit ici, avant tout, d'une œuvre méritoire, bien plutôt que d'une véritable spéculation. Le possesseur d'une grande fortune, animé d'un bon esprit, qui l'entreprendrait, à la longue d'y perdrait rien. Toutefois, l'œuvre à laquelle il saurait ainsi mis ses efforts et attaché son nom, est de celles qui lui mériteraient le titre de bienfaiteur de son pays, et Marseille pourrait, sans être taxée d'engouement, lui élever une statue.

Il est question sérieusement du reboisement des Alpes. Cette entreprise colossale, si elle était menée à bonne fin, serait l'honneur de notre génération ; elle rendrait à la production plusieurs millions d'hectares et modifierait heureusement les conditions climatiques de toute une région ? En revanche, elle exige d'immenses travaux, l'intervention des particuliers et de l'Etat, et des crédits considérables.

Marseillais, les Alpes sont à nos portes. Sans doute elles n'ont rien de commun avec ces fières montagnes qui nous attirent durant la belle saison. Leur proximité fait toute leur valeur. Modestes comme elles sont, elles sont susceptibles aussi de devenir des lieux de plaisance et, à moins de frais aussi, nous pourrions les transformer si quelques grands citoyens, prenant l'initiative de ce changement et joignant leurs efforts dans une action commune, se mettaient en tête de les soustraire à l'aridité proverbiale qu'elles ont acquise.

Rien n'est impossible à l'homme quand il prend la nature pour modèle et pour guide. Par quel prodige, facile à réaliser pourtant, tel vallon portant l'image de la désolation, tant de pentes et de plateaux absolument stériles pourraient-ils, un jour, se changer en riants paysages ! Rangeons en ligne de compte ces plantes aromatiques qui croissent en abondance sur toutes les surfaces ensoleillées, si on veut bien le leur permettre et contribuent, avec la feuille du pin desséchée, à composer une atmosphère embaumée.

Si leur accès n'est pas toujours facile, quelques sentiers, au besoin creusés dans le roc, permettraient partout d'atteindre le sommet. La vue y est toujours fort belle, avec la mer pour horizon ; on en jouit toute l'année, grâce à notre ciel privilégié, avantage précieux que sont bien loin d'offrir les Alpes véritables.

A ces différents rameaux dont les prolongements vont se baigner dans la mer, qui enveloppent le terroir au sud et au nord et vont se joindre, à l'est, dans un massif principal, vers la Sainte-Baume, on pourrait, sans trop de fatuité, donner le nom d'Alpes marseillaises, si elles avaient jamais la bonne fortune que quelques sylviculteurs amateurs, les prenant en amitié, consacraient à les améliorer leurs loisirs et le surplus de leurs revenus.

L'eau manque, il est vrai ; mais, en maint endroit, les rochers forment des barrières naturelles où il est possible de recueillir dans de bonnes citernes l'eau des pluies descendue des parties supérieures.

Pour mettre le comble à notre joie, avec végétation suffisamment intensive, nous verrions apparaître et sourdre de petites sources et même, là où l'élévation des sommets le permettrait, des eaux jaillissantes comme à Saint-Pons ; ainsi, par exemple, la Fontaine d'Ivoire, au fond d'une gorge étroite, que surmonte le plateau de Coulon d'une altitude de près de 400 mètres et presque de niveau avec le Marsilleveïré, deviendrait une petite Fontaine de Vaucluse.

Non, ce ne sont point-là des rêves ; il ne dépend que de nous d'avoir à notre porte une petite Suisse en miniature, toute semée de riants cottages et de chalets pittoresques.

Si nous songeons aux nombreux étrangers qui traversent notre ville et ne demanderaient pas mieux, pour la plupart, qu'à se fixer dans nos environs s'ils étaient agréables, on sera convaincu qu'il y a là une véritable mine d'or à exploiter ?

Là où la nature du sol et la disposition des lieux le permettraient, il serait avantageux de joindre au pin quelques autres essences également rustiques qui donneraient plus de fraîcheur, une ombre plus épaisse et feraient diversion. Un peu d'argent, un peu de temps, beaucoup de peine (ce qui ne coûte rien), avec cela, de si beaux résultats : on les obtiendrait sûrement.

A proximité d'une grande ville, ces lieux conviendraient à une infinité de personnes pour aller y refaire leur santé à peu de frais, car le séjour des bois de pin est d'une grande efficacité non-seulement pour rendre la force aux constitutions délicates ou affaiblies, mais aussi pour la guérison des maladies organiques ; si on trouvait des logements, de la compagnie et des ressources, au lieu de la solitude actuelle.

Mais avant de se livrer à aucun essai de reboisement par plantation ou ensemencement, une mesure préalable est indispensable, c'est d'écarter de nos collines tout animal domestique broutant et pâturant ; en fait de bois, le dernier mot de la destruction, après l'homme, c'est le mouton et plus encore la chèvre, nous la voyons se multiplier de toute part, cela dit assez où nous en sommes.

**« A nos lecteurs »**

*Lemouzi*, 1, 1893, p.2-3

La revue que nous offrons à nos amis et au public vient occuper une place restée libre, au milieu des nombreuses feuilles existant déjà dans la contrée.

Elle est destinée à relater et à seconder les efforts faits pour préserver de l'indifférence, de l'oubli ou d'une altération croissante, la langue limousine éclosée vers la fin du Xe siècle, sous le souffle ardent de la poésie.

Le peuple, ce puissant collaborateur des troubadours dans la création de l'idiome roman, l'a conservé de son mieux. Mais la perte ou la désuétude des œuvres du passé et des règles écrites, ont brisé la langue littéraire et livré peu à peu la façon de parler le limousin à toutes les variations locales. Et Dieu sait si elles sont nombreuses ! Un linguiste n'a-t-il pas prétendu qu'à Brive même, le dialecte du faubourg Lissac diffère de celui employé au pont Cardinal ?

Et cette diversité apparaît d'une façon plus saisissable encore dans les orthographe forcément phonétiques employées par les conteurs. La manière d'écrire change non plus seulement avec les quartiers, mais aussi avec les personnes.

De là, une sorte de défaveur traduite par la dénomination de patois qu'appliquent à ce langage les hostiles et même les indifférents. Et de là surtout, le désir bien légitime, chez nos compatriotes, de trouver une méthode rationnelle et uniforme pour écrire et parler la vieille langue.

On ne peut la posséder qu'à l'aide de l'orthographe étymologique. Et rappelons, à ce sujet, la conclusion d'une étude due à M. Gorce :

« L'orthographe *étymologique*, celle tant critiquée cependant, est bien la seule vraie et *scientifique*, celle qui peut permettre *seule*, de retrouver dans le patois, une certaine *unité* de langue. »

C'est l'emploi de cette méthode qui a fait le succès de l'*Epopée limousine*, œuvre magistrale qui semble une suite aux *sirventes* de Bertrand de Born, dans laquelle on aurait adopté les seules modifications nécessitées par l'évolution commune à toutes les langues.



Pour atteindre le but désiré, *Lemouzi* a dû se préoccuper tout d'abord d'offrir à ses lecteurs un instrument permettant d'approfondir le dialecte local, de le comprendre sans peine et d'en user d'une façon normale. Nous sommes heureux de publier, dès le premier numéro, une grammaire qu'a bien voulu spécialement écrire pour notre revue, M. Joseph Roux, le barde qui n'a cessé de prêcher le réveil de cette langue merveilleuse, parlée encore classiquement dans certaines provinces espagnoles et si négligée au pays où elle a pris naissance. Le cri d'espérance lancé par le Maître dans une de ses odes : « *Derevelha te qu'es journ* » sera entendu, et de l'apparition de ce travail méthodique datera, pour ainsi dire le *Renouveau limousin*.

Chacune de nos livraisons renfermera un fascicule de la grammaire tiré à part. De la sorte, elle constituera un volume facile à faire brocher dès qu'elle sera terminée.

De plus, *Lemouzi* donnera, en style d'informations, pour ne pas fatiguer ses lecteurs, les nouvelles félibréennes générales et locales.

Cette partie dogmatique se complètera par un journal littéraire, l'*Echo de la Corrèze*<sup>1032</sup>, qu'une entente avec la *Ruche Corrèzienne* de Paris nous permet d'offrir gracieusement à nos adhérents. Ils auront ainsi la règle et l'exemple.

Nous souhaitons que toutes les personnes auxquelles nous adressons notre Revue l'accueillent avec bienveillance et favorisent ainsi, dans une large mesure, la renaissance limousine que nous désirons aussi féconde en ses efforts, aussi brillante en ses résultats que celle accomplie, depuis près d'un demi-siècle, sur les bords du Rhône, au riant pays de Provence.

### Marguerite Genès (1868-1955)

#### « Les habits »

*Lemouzi*, mai 1895, p.37-39

Février. La neige couvre les landes noircies sur le froid et arrondit les contours du terrain. Tous les travaux sont suspendus. Les bœufs ne sortent plus que de loin en loin pour ramener quelques charretées de bois ; et les copeaux restent des semaines entières plongées dans l'obscurité de l'étable, comme durant l'hiver polaire. Les plus rudes travailleurs demeurent inactifs. Allons, avant que la terre s'obscurcisse, on aura le temps de conclure les mariages projetés pendant la belle saison.

Depuis la fenaison, Janet de chez Pascarel, un grand gars dégingandé et si brûlé du soleil qu'il avait l'air d'une terre cuite desséchée et fendillée par le feu, rêvait d'épouser Fanchette de chez Bouissou, une petite boulotte limousine, rousse, trapue et naïve comme une génisse. Fanchette habitait un village voisin, et, un jour que le temps menaçait, elle était venue donner un coup de main aux fâneurs. Et ma foi ! tandis que vêtue d'un petit jupon et d'une camisole rose, elle retournait l'herbe odorante, Janet avait reçu le coup de foudre. Et comme c'était un garçon timide et que le nouveau sentiment qu'il éprouvait augmentait sa timidité naturelle, il se tint toute la journée aussi loin que possible de la jeune fille et n'osa même pas lui dire bonsoir.

---

<sup>1032</sup> L'Écho de la Corrèze, bulletin de la "Ruche corrèzienne" de Paris, mensuel imprimé à Brive, paraît à Paris de mai 1892 à décembre 1894.

Mais comme il était sérieusement amoureux, il trouva un jour, à la foire de Juillac, assez de courage pour offrir ses services à la jeune fille dont le troupeau d'oies s'était dispersé dans toutes les directions. Il n'y a que le premier pas qui coûte : à la *vote* du village, Janet s'était promené toute la journée avec son amie et lui avait même offert une bouteille de vin blanc et des craquelins. Et le vin blanc le transformant soudain en poltron révolté, il s'était interrompu, au milieu d'une phrase sur la maladie des pommes de terre pour insinuer un : « Si nous nous mariions ? » auquel la Fanchette, balbutiante et cramoisie, n'avait répondu ni oui, ni non.

Là-dessus les parents étaient intervenus : et comme ils n'étaient point Montaignus et Capulets, que la fortune était égale de part et d'autre, Janet devant avoir un petit bien et une paire de vaches et Fanchette possédant un pré et le mobilier de sa pauvre marraine, tout fut promptement réglé. Le père Bouissou, qui aimait les bons dîners, avait un jour convié chez lui les intéressés, entre les boudins et la tourte aux pommes, on avait décidé de faire le mariage au Carnaval.

Depuis ce jour, on rencontrait souvent dans les chemins Janet et Fanchette, muets, les yeux baissés et se tenant par le petit doigt. Aux fêtes des environs, ils montaient ensemble sur les chevaux de bois : ensemble ils allaient vendre leurs denrées à la ville. Les longues veillées au *chatelh* les avaient enfin menés jusqu'en février. Il y avait le trois une grande foire à Brive : excellente occasion pour aller en corps acheter les bagues et les habits de noce.

On attelle l'âne à la jardinière. Janet endosse sa veste de drap et ses souliers ferrés ; Fanchette revêt un beau caraco de mérinos, un tablier neuf qui fait le tour de sa personne et un bonnet orné d'une superbe *floque* de ruban rose. Et tout le monde, pères, mères, fiancés et amis, chargés de paniers et de parapluies, s'entasse dans le véhicule. Le ciel est gris, l'air glacial ; d'affreux cahots secouent les campagnards. Mais tout leur apporte un accroissement de gaité. Il s'échange avec les autres foireurs des bonjours sonores et de grosses plaisanteries. Et l'on dépasse les hameaux, l'on monte et l'on descend les côtes. Un dernier coup de collier : voici la ville là-bas, de l'autre côté de la rivière, la petite ville aux maisons blanches, si propre et si coquette qu'elle paraît bâtie d'hier comme les cités qu'un adroit ministre faisait sortir de terre sur le passage de sa souveraine. Dans les rues, paysans, bœufs, soldats, troupeaux de moutons et de porcs se bousculent, se barrent mutuellement le chemin et se fourvoient parmi les boutiques des marchands de craquelins et les parasols rouges des arracheurs de dents ; et devant l'auberge des trois-Torchons, où l'on descend, il y a déjà une rangée de chars-à-bancs. On dételle : et tandis que l'âne savoure une botte de foin apportée de la campagne par économie, on se hâte de s'attabler pour faire « un bon chabrol. » Puis chacun court à ses affaires.

Poulette, la mère de la future, va vendre une motte de beurre et quelques douzaines d'œufs qu'elle a cachés dans son cabas pour pouvoir acheter quelque chose à l'insu de son mari. On se rejoint sur le champ de foire. Il s'agit maintenant d'acheter les habits. Où ira-t-on ? A la *Ville de Paris* ? On n'est pas libre ; il y a un tas de commis habillés comme des notaires ; et d'ailleurs, ils ne savent pas parler patois. « Allons chez Delpauch. Il nous arrangera bien. » Toute la bande s'engouffre dans le magasin de nouveautés. Delpauch et ses commis ne savent où donner de la tête ; les étoffes s'empilent et se confondent sur les comptoirs. Il y a là plusieurs noces, des dames de la campagne, et les nouveaux venus intimidés restent plantés à l'entrée, obstruant le passage. Un commis s'avance :

« Que désirent ces dames ?

- *Voldriam veire de las raubas.*

- C'est pour un mariage ?

- *Oc, aqu'ei per ma filha. Beilatz-nous qualca res de bou.*

« Je vois ce qu'il vous faut », et le commis déploie une pièce de mérinos tourterelles. « Tenez, voilà qui est beau, bon et bon marché ! »

Poulette palpe et retourne l'étoffe tandis que Fanchette regarde, toute saisie, une dame en manches bouffantes qui vient d'entrer. Quelles manches, *pauvre monde* ! Il y aurait de quoi faire avec tout un caraco. Est-il possible de gaspiller ainsi la bonne besogne ?

- Combien ce mérinos ? dit Poulette en tirant sur l'étoffe pour s'assurer qu'elle est solide.
- Deux francs cinquante.
- *Aqu'ei trop char* (c'est trop cher) dit Pascarel qui doit, selon l'usage, payer les habits de sa bru.

Le commis étale de nouvelles étoffes et débite pour chacune un petit boniment ; mais les Pascarel et les Bouissou ne se décident pas : c'est mauvais teint, ce n'est pas solide et surtout c'est trop cher. Fanchette est enfin séduite par une pièce de mérinos bleu de France ; et quoique tout soit à prix fixe, on passe à marchander autant de temps qu'on en a mis à se décider et l'on feint deux ou trois fois de s'en aller ; on a rassemblé l'argent sou par sou et ma foi ! l'on défend chaque liard jusqu'à la dernière extrémité. L'achat d'une robe pour les petites sœurs et d'un châle pour la mère provoque de nouvelles conférences et de nouveaux marchandages. Pascarel tire de temps en temps Poulette par la manche : « *Sabetz, boutatz pas mais de vint excutz !* » Enfin, grâce à l'habile diplomatie de Delpeuch et de ses commis, les emplettes sont terminées. Une bousculade à travers les comptoirs, une dégringolade de sabots sur le seuil et la noce est dehors.

A présent, il faut acheter les bagues. De mère en fille, les Bouissou et les Pascarel ont toujours fait cet achat sur la Grand-Place chez Lafont (père ou fils, selon l'époque,). Les voilà donc dans le magasin de Lafont. Fanchette avance en rougissant une bonne grosse main courte et rougeaude. Sa mère lui pousse le coude : « Ne prends pas un anneau trop large » ; et Fanchette, bien stylée, et profitant de l'aveuglement momentané de Janet qui a suivi tout le temps avec la docilité d'un mouton qu'on mène à la foire, choisit un anneau un peu étroit. De la sorte, la bague ne pourra le jour du mariage, dépasser sans effort la première phalange et, selon la vieille croyance limousine, la jeune fille sera maîtresse au logis. On achète encore une paire de pendants et une grande horloge de bois peint qui sonnera toutes les heures gaies ou tristes du nouveau couple et de ses descendants, jusqu'à ce que le bois vermoulu tombe en poussière, et vite, vite, on reprend le chemin de l'auberge pour atteler et partir.

Le jour blafard baisse insensiblement et le tumulte cesse aussi petit à petit. Les Pascarel et les Bouissou, plus encombrés que jamais, pressent le pas ; et tout en menaçant les passants, par devant et par derrière, de son grand parapluie passé sous le bras, le père Pascarel regrette amèrement le temps où mari et femme s'habillaient de quelques aunes de droguet tissées au logis, et serre contre lui sa bourse vide en répétant :

*Que soun charens ! moun Dieu ! que soun charens !*<sup>1033</sup>

Février 1895

---

<sup>1033</sup>Qu'ils vendent cher ! mon Dieu ! qu'ils vendent cher !

**Louis de Nussac (1869-1951)**  
**« La croisade albigeoise et le Limousin »**  
*Lemouzi*, 1896, p.190-196

Depuis longtemps, dans la littérature méridionale de la France, les poètes s'acharnent après Simon de Montfort et la Croisade Albigeoise qu'ils accusent d'avoir tué la nationalité romane et la civilisation occitanienne.

Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, des troubadours avaient en effet « jeté l'anathème contre les barbares du Nord qui étaient venus étouffer les cours d'amour où florissait la gaie-science ». — Le plus célèbre de ces lyriques protestataires est bien Guilhem de Tudela, l'auteur du grand poème : « la Chanson de la Croisade » (XIV<sup>e</sup> siècle).

Les échos de leurs chants vengeurs se sont ranimés, avec une sincérité qui fait illusion, non seulement chez les écrivains nés sur le théâtre même de la guerre maudite, chez les Languedociens Auguste Fourès, le comte de Toulouse-Lautrec, Prosper Estieu, Xavier de Ricard, Octavien Bringuier ; les Pyrénéens Napoléon Peyrat et Philadelphie de Gerdes, mais jusque chez l'Avignonnais Félix Gras !

Lorsque le Limousin est entré dans la grande communion méridionale, avec la fondation de l'Ecole limousine, M. J.-F. Court, le premier porte-parole en public de la Cause, propagea la légende courante. La publication de sa conférence (10 nov. 1893), ne tarda pas à porter ses fruits : témoin la poésie française, *Rêve de Mai*, que M. J. Soursac fit couronner aux Jeux de l'Eglantine de 1895. Cette même année, à la *Sainte-Estelle* de Brive, ces idées avaient du reste pris la forme d'un sirvente en langue d'Oc sous le verbe ardent de Prosper Estieu : chez ces deux poètes<sup>1034</sup>, Bertran de Born était évoqué !

Il est temps de faire la part des choses : M. Roque-Ferrier nous en fournit l'occasion avec la préface qu'il a mise en tête de son édition d'un des modernes albigeois, Octavien Bringuier, dans la *Revue des langues romanes*, parue le mois dernier (novembre 1896). Nous le faisons avec d'autant plus de plaisir, que cet érudit montpelliérain met en cause le Limousin et sa littérature. Les réserves que nous croyons devoir faire ne nuisent pas, nous semble-t-il, à l'ampleur qu'il a donnée à la question. Il écrit en effet :

« L'idiome national des troubadours n'était pas celui du Languedoc et de la Provence, quoi qu'en ait dit Jean de Nostre-Dame (Nostradamus) au XVI<sup>e</sup> siècle, et de nos jours la plupart des félibres de l'Ecole avignonnaise. Originaire du Limousin, il dû (cet idiome) au talent de ses premiers poètes d'être adopté, non par le peuple qui ne le connaissait guère, mais par la féodalité méridionale, par les barons naturels du Midi, selon l'expression de la *Chanson de la Croisade Albigeoise*. C'était, comme l'a dit un grammairien du moyen âge, *la langue la meilleure pour trouver en roman*. Elle fut, en dehors du Limousin et du Périgord, ce que serait aujourd'hui le parler d'Avignon et des bords du Rhône, si les circonstances qui l'ont fait adopter de temps à autre par MM. de Quintana, Victor Bellaguer, Antonin Glaize, Gabriel Azaïs et Paul Barbe devenaient communes à tous les poètes de la langue d'Oc. Le Limousin n'avait donc rien saisi de la vie des dialectes qui, à Toulouse, à Carcassonne, à Marseille, à Béziers et à Montpellier se partageaient les populations. Son existence toute artificielle fut, en outre, menacée de bonne heure par la direction que subissait la poésie méridionale. Aussi la décadence fut-elle obligée et précoce. Elle était déjà manifeste au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle. Si après 1250, la langue des troubadours faiblit d'une manière visible, ce n'est pas uniquement par le fait de Simon de Montfort, mais parce qu'elle avait épuisé ses chances de durée, parce que l'idiome du petit nombre devait forcément disparaître devant celui du

---

<sup>1034</sup> Bibliographie : Voir l'*Echo de la Corrèze* janvier 1894 et seq., ainsi que la brochure *Troubadours et Félibres*, de J.-F. Court, Marcel Roche, 1891. — *Lemouzi*, pour le Sirvente, juillet 95 ; pour *Rêve de Mai*, août 96. Les observations ajoutées à la pièce de M. Soursac lui valurent un article de M. J.-F. Court dans la *Terro d'Oc* de Toulouse (n<sup>o</sup> de septembre), qui reproduisit le passage incriminé, d'où une petite polémique aujourd'hui close.

plus grand. Et ce qui, mieux qu'aucune démonstration, prouve que la Croisade n'influa que d'une manière secondaire sur le déclin de la littérature des troubadours, c'est que le Limousin, demeuré à l'abri des événements qui troublèrent si profondément le Languedoc, ne la conserva pas plus longtemps que lui. L'abandon qu'Amaury de Montfort fit de ses droits au roi de France, le rétablissement de Raymond VII, tous les essais de restauration littéraire, imaginés plus tard, ne lui rendirent pas une parcelle de vie ».

M. Roque-Ferrier paraît donc croire que deux idiomes, bien tranchés, ont existé simultanément dans la France méridionale, l'un propre au peuple, l'autre aux lettrés. En sorte qu'un écrivain de Toulouse ou de Marseille avait besoin d'apprendre le limousin comme nous le latin quand nous voulons écrire dans la langue de Cicéron.

Dans la citation précédente, il y a évidemment confusion entre l'idiome et le dialecte, puis la graphie qui n'est pourtant pas mentionnée<sup>1035</sup>. Nous devons donc avant tout, bravant tout reproche de pédantisme, recourir à des définitions de ces termes qu'il y a lieu de distinguer ici. Il nous semble que l'*idiome* est le *parler* propre, c'est-à-dire *national* d'un peuple, d'un pays ; celui du Midi français, lui-même, est un rameau de la langue d'Oc dont les autres branches s'étendent, comme on le sait, en Espagne, en Portugal, en Italie, en Roumanie<sup>1036</sup>. Ces idiomes se subdivisent chacun dans ces diverses patries, en variétés régionales ou dialectes, c'est-à-dire en groupe de parlers qui ont entre eux, dans certaines limites territoriales, des traits communs caractéristiques, les différenciant: sensiblement des autres circonscriptions linguistiques de même famille<sup>1037</sup>.

L'*idiome*, le *dialecte*, le *parler*, la *langue* elle-même n'ont pas essentiellement besoin d'être écrits pour exister, puisque beaucoup vivent encore oralement, à l'état de patois pur. Un *parler* prend le moyen de l'écriture pour se transmettre, non plus à l'oreille, mais aux yeux ; il a recours alors à des signes conventionnels qu'on appelle *lettres* et à une convention qui assemble ces lettres en leur donnant, soit à part, soit en groupes, une valeur déterminée : c'est ce que l'on nomme la *graphie*. Lorsque la graphie est régulière et correcte, elle devient l'orthographe<sup>1038</sup>. Les dialectes n'ont une littérature commune que s'ils sont les variétés d'un même idiome et si leurs écrivains adoptent une même orthographe.

Le dialecte limousin eut l'heur d'être écrit le premier parmi les autres de langue d'Oc et très rapidement il eut une *graphie* qui, jointe au talent et au nombre de ses protagonistes, lui donna dans la langue d'Oc le rôle prépondérant acquis plus tard par celui de l'Île de France dans la langue d'Oïl. — La graphie que prirent dès le début les troubadours limousins convint parfaitement à ceux du Midi entier puisqu'ils l'adoptèrent tous, réalisant cette unité que constate à son tour M. Roque-Ferrier. Mais s'ils l'adoptèrent, ce fut parce qu'ils parlaient un dialecte du même idiome. — Nous admettons, avec le secrétaire de la Société montpelliéraine, que le langage spécial qu'ils se firent en même temps, leur vocabulaire choisi et limité, éloignait jusqu'à un certain point leurs œuvres de l'intelligence de la foule. Il en est de même de toutes les littératures ; les discours académiques et les propos de portier parisien, les poèmes de Leconte de Lisle et les actes de procédure n'appartiennent-ils pas au même idiome ? Certainement dans l'abus général de la poésie courtoise et raffinée, il y avait le plus dangereux éléine.it

---

<sup>1035</sup> M. Roque-Ferrier n'ignore pourtant pas ce qu'est la graphie, puisqu'il note au début de son étude les variations de graphie dans les œuvres de Bringuier.

<sup>1036</sup> Voir, pour plus de détails, le cours professé en 1895-96 par M. Paul Meyer en Sorbonne.

<sup>1037</sup> Ces définitions, spécifiées par nous ici dans le domaine exclusif de la linguistique, nous semblent résulter des ouvrages que nous avons consultés tels le *Dictionnaire des synonymes* de Lafaye, les dictionnaires Littré, Larousse, Hatzfeld-Darmesteter, Thomas, etc. L'étymologie du reste est là pour donner à idiome un sens de *propriété*, à dialecte celui de *variété*. Le terme général *langue*, par ses applications, implique aussi une idée indépendante de la localisation.

<sup>1038</sup> Ce n'est que par abus de mots et usage déplorable qu'on parle d'*orthographe phonétique* seule, le phonographe réaliserait les conditions rigoureuses pour faire de la véritable orthographe phonétique, impossible à exprimer avec d'autres moyens graphiques tels que la plume, malgré les curieux essais de MM. Paul Passy et Rousselet.

morbide ; c'était un Obstacle au rajeunissement de la langue écrite dont la source reste partout dans le peuple ; le prestige des formes classiques créées par les Limousins en était sans doute un autre : tous ces faits affaiblissaient les nuances dialectales chez leurs émules ; mais les dialectes ne pouvaient vivre littérairement que par la graphie limousine. Il n'y avait rien d'artificiel en cela.

A l'époque de la guerre albigeoise, toute une nombreuse génération de chanteurs florissait toujours en la province linguistique du Limousin. C'étaient les Faydit, les quatre d'Ussel, les de la Bachèlerie, les Carlus, Glotos, etc., etc. Hugues de Saint-Circ écrivait alors sa grammaire<sup>1039</sup>. Le vieux Bernard de Ventadour vivait encore. Après 1250, plusieurs autres continuèrent aussi la tradition avec un certain éclat, et « le maître des troubadours », Guiraud de Bourneilh, ne meurt que vers 1278. Le chœur ne compte plus de Born ni de Ventadour, mais la pénurie n'est pas si grande que veut bien le dire M. Roque-Ferrier<sup>1040</sup>. Hors du pays limousin, la graphie reste en honneur, nourrie d'un même idiome toujours vivace, si vivace même que Joseph Roux s'étonnait une fois devant nous de se trouver si bien chez lui en lisant le catalan Guil. de Tudela. C'est le temps où s'éveillent les autres littératures romanes, avec les Dante, les Pétrarque, les trouvères du Nord, qui s'émerveillent des productions de la langue vivante que saint Louis appelle la langue d'or.

Mais reconnaissons que dès l'apogée de cette langue, le coup funeste était déjà porté. Depuis près de cent ans, on disputait pied à pied le territoire aquitain aux Anglais. Louis IX le leur sacrifia par scrupule de conscience, en 1259. Le Limousin ne reconnaît pas cette cession ; alors la guerre de village reprend, guerre énervante, qui rejette en dehors toutes les forces vives de la province. Le foyer social, le foyer intellectuel est devenu inhabitable. Les enfants du pays se réfugient dans l'Eglise et, par une admirable expansion, vont occuper en masse les sièges épiscopaux et doter Avignon de trois papes ; ou bien, ils sont à l'entour du roi de Paris, dans ses conseils et ses armées... Des familles étrangères ou de nouvelles couches nobles se substituent aux vieilles, dynasties aborigènes des féodaux suzerains. Les littérateurs, centralisés hors de chez eux, travailleront, désormais, à l'œuvre de la Renaissance<sup>1041</sup>...

Impossible, dans ces conditions, de ressusciter sur place les pléiades inspirées. Les représentants de l'ancien dialecte dominant n'auraient guère plus vu, du reste, que de pâles imitateurs qui altèrent, partout, leur œuvre, tant pour le fond que pour la forme. Il n'y a plus d'écrivains de talent ; les rapports littéraires se font de plus en plus rares ; on dénature l'orthographe classique en y introduisant des éléments graphiques empruntés au latin ou à la langue d'Oïl qui envahissait et façonnait le français<sup>1042</sup>. La langue d'Oc, elle, décapitée en ses poètes s'abâtardit dans des écrits de dixième ordre : registres

---

<sup>1039</sup> Hugues de Saint-Circ, auteur de la grammaire limousine, exprime dans ses vers le désir de voir le souverain castillan apporter son appui contre les Toulousains. L'état de profondes divisions du Midi fut telle, que chaque province fournit des soldats et des aides à Simon de Montfort, qui avait pour lui une partie de l'esprit public. C'est ainsi qu'il compta parmi ses partisans le fils d'un troubadour, Boson vicomte de Turenne, avec toute une troupe, tandis que Bernard de Ventadour était du côté des Albigeois, aux combats desquels il prit une grande part malgré son âge avancé. Voir son rôle dans *Tolosa* de Félix Gras.

<sup>1040</sup> Voir le travail de M. G. Clément-Simon dans le *Bulletin historique de la Corrèze*, 1893, t. XV, 4e liv., et l'étude de M. Chabaneau sur la *Langue et la littérature du Limousin*, précédemment publiée (1892) dans la *Revue des langues romanes* et à part.

<sup>1041</sup> Voir notre Mémoire *Rôle du Limousin dans la mission de Jeanne d'Arc*, où les constatations émanent du reste des *Archives historiques* de M. G. Clément-Simon, publiées dans le même *Bulletin scientifique de la Corrèze*. Notre manière de voir a été adoptée par M. Raymond Laborde dans la *Plume* (septembre 1895) et par M. Sernin Santy, *France d'Oc*, de Montpellier, 3 mars 1895, p. 146.

<sup>1042</sup> Les lettres parasites *x, y*, les premières, s'introduisent, inutilement, à la place de *l's* et *l'i*. Puis *th* et le *nh* troquent avec *ll* et le *gn* ; *l'e* moyen disparaît ; *l'u* n'a plus sa valeur latine dans les diphtongues ; *l'a* étymologique, harmonique, rationnel, cède çà et là sa place à *l'e* ou *l'o* atonifiant, lourd. On abandonne le *z* au pluriel, et du reste toute lettre figurative, euphonique ou étymologique, qu'elle marque le nombre ou le temps, qu'elle sonne ou non dans les liaisons ; par contre, on cherche à faire de l'orthographe phonétique et si la tonique et les syllabes d'appui perdent oralement de la valeur, les voyelles se hérissent finalement de tout espèce de signes, cédilles, accents, etc., etc. Les *chuintements*, le *b* au lieu de *v*, le *c* pour le *ch*, le *d* pour le *t* et toutes les scories sont admises à l'écriture. Au commencement de ce siècle, on est arrivé ainsi à la plus absurde cacophonie possible du patois.

municipaux ou domestiques, actes notariés ou judiciaires, statuts corporatifs, et l'on voit ainsi longtemps traîner des lambeaux de ses glorieux atours dans les ornières administratives. Par habitude, les petites gens ont été, quoi qu'on en dise, les derniers fidèles aux débris de la graphie limousine.

D'un autre côté, M. Roque-Ferrier nous montre quel faible contrepoids les derniers comtes de Toulouse et les autres grandes maisons du Midi pouvaient opposer à l'influence et au prestige du roi de France. Les dissensions, l'état permanent de guerre rendait la contrée inhospitalière et stérile aux belles-lettres du terroir, qui n'avaient aucun centre de ralliement et de force morale, aucun fanal. L'état politique, les mœurs sociales, tout favorisait la suprématie fatale du Nord. Du reste, laissons la parole à M. Roque-Ferrier et, avec les réserves que nous avons faites, associons-nous à ses conclusions :

« Le déclin du Limousin classique coïncide avec la disparition des maisons de Toulouse, de Carcassonne et de Béziers devenues les protectrices de cet idiome, et comme nous l'avons dit plus haut, cette décadence est plus sensible sur le territoire même du Limousin, resté à l'abri de Simon de Montfort, que sur les autres points du Midi. La guerre des Albigeois, presque toujours localisée à trois ou quatre départements languedociens, est donc loin de justifier l'emploi des formules messianiques de Bringuier. Des événements d'une importance plus considérable et plus douloureuse en attesteraient au besoin la légendaire exagération : l'inféodation de la Guyenne à l'Angleterre par le mariage d'Éléonore d'Aquitaine, la guerre de Cent ans, les désolations sans nombre qui s'en suivirent, la cession du Dauphiné au roi de France, ont eu sur les pays de langue d'Oc une action plus certaine que l'armée de Simon de Montfort et les ambitions brisées par le coup de pierre qui le frappa à la tête « là où il fallait », comme le dit si énergiquement le poète de la Croisade Albigeoise. Une autre preuve que ces faits n'eurent qu'une action relativement médiocre, c'est que l'ère de liberté et d'autonomie languedocienne commence beaucoup plus réellement après qu'avant la disparition des grandes familles seigneuriales du Midi, La période de lutte de la nationalité méridionale contre l'invasion anglaise, est, en même temps, celle où s'affirme le mieux le rôle de la patrie occitane unie librement au royaume de France, et tout en conservant sa langue, ses libertés, ses prérogatives particulières, luttant avec lui pour arriver à réaliser l'union de toutes les parties du Midi roman<sup>1043</sup>. Que cette absorption politique n'ait pas sauvegardé toutes les susceptibilités locales, qu'elle ait plus tard dédaigné, foulé, brisé même certaines énergies natives ; que la langue d'Oc y ait perdu, au XVI<sup>e</sup> siècle, son caractère de langue officielle, cela n'est malheureusement que trop réel ; mais la mémoire de Simon de Montfort et celle d'Innocent III n'ont rien à y voir ou plutôt n'en sont responsable qu'à un très infime degré »<sup>1044</sup>.

Depuis la crise politique et linguistique du XIII<sup>e</sup> siècle, les temps ont enfin changé. Ce qui était un instinct patriotique pour se rallier à Paris est devenu un danger national. Par suite d'une excessive centralisation, la France peut périr si nous n'avons pas recours énergiquement aux moyens préconisés

---

<sup>1043</sup> Cette opinion vient, avec quelques nuances, à l'appui de ce que nous disions naguère : « La nationalité limousine avait, qui sait ? tout à gagner en acceptant paisiblement le sort du reste de l'Aquitaine. Sœur de la Gascogne, fille du même génie d'Oc, cet accord naturel aurait pu être fécond sous le sceptre d'un maître, qui régnant de loin, l'aurait sans doute respectée. Bien plus dangereux le joug des rois de Paris avec l'importation d'un langage et des habitudes qui lui répugnaient, la centralisation hors d'elle-même, de toutes ses forces vives mais dans l'intérêt supérieur de la Patrie commune, la nationalité limousine se sacrifia et préféra perdre son caractère et sa physionomie propre ». — (*Rôle du Limousin dans la mission de Jeanne d'Arc*, 1894).

<sup>1044</sup> Note de M. Roque-Ferrier : « On ne saurait négliger de remarquer que la Provence proprement dite est presque toujours dans ces événements une action indépendante, souvent égoïste, parfois même hostile. La vie d'un des ministres de Raymond Berenguier, le dernier comte de Provence de la maison de Barcelone, en fournira bientôt la preuve à propos du mariage de Charles d'Anjou. Cette union et celle de Marguerite de Provence avec Louis IX donnèrent aux Provençaux un rôle prépondérant en Italie. L'importance même de ce rôle ne contribua pas peu à rompre les liens de la solidarité méridionale. Quoique la période dont il s'agit soit encore bien peu étudiée, elle n'est pas exclusive d'un développement à demi original, à demi classique de la langue et de la poésie de l'autre côté du Rhône. Leur caractère local porte avec lui la preuve que l'unité, si souvent alléguée, des aspirations méridionales, resta toujours flottante et douteuse. Les œuvres de Raymond Féraud, qui avoue lui-même ne pas parler « le droit provençal », c'est-à-dire le limousin, en témoignent avec un éclat littéraire qu'il n'est possible de contester ».

par le Félibrige. Cette fois-ci, ce ne sont point les motifs d'union qui manquent au Midi. Sous l'égide félibréenne, on trouve : une doctrine économique et sociale, celle de Le Play ; un principe politique en dehors de tous les partis, la Fédération qui satisfait toutes les autonomies et aspirations locales, systèmes Barrès, Maurras, etc. ; un esprit général de recherches et d'originalité traditionnalistes, — qui est la vogue du jour. Nous avons le même idiome d'Oc remis en honneur par des écrivains de talent. C'est si bien le nôtre à tous, Méridionaux, que malgré les variantes dialectales, malgré surtout les guenilles dont l'accoutrent trop de félibres, nous le reconnaissons bien à nous, qu'il soit de Toulouse, de Limoges, de Montpellier ou d'Avignon. Et les dialectes se rapprochent d'autant plus les uns des autres qu'ils reprennent la manière d'écrire d'autrefois. Ainsi Bringuier, dont on publie les œuvres, en fournit une preuve ; nous voyons par son exemple le peu de réformes qu'un provençal ou un languedocien aurait à faire pour s'identifier avec un bon *trouveur* limousin actuel. Car elle est retrouvée, la vraie graphie et elle est en pleine fleur de gai-savoir : Joseph Roux a prêché d'exemple et de préceptes, il est suivi de près ou de loin par l'ensemble des écrivains du roman de France. C'est comme la vivante justification du maître... Et cette orthographe rationnelle, par laquelle ils se régénéreront, n'est nullement un archaïsme comme on serait porté à le croire : elle est si simple qu'elle peut se résumer en quelques lignes, si libérale, logique et naturelle qu'elle s'applique à tous les dialectes, si féconde qu'elle permet de comprendre les troubadours, comme de vieux auteurs classiques, et qu'elle peut réaliser à nouveau cette grande union littéraire dont parle M. Roque-Ferrier, hors de laquelle tout est caduc.

Maintenant, si pour le jeu des Muses il faut encore un sujet commun de poésie, que ce soit l'anathème contre Simon de Montfort, nous n'y trouvons aucun inconvénient. Entonnons le *libera* du XIVe siècle, la *Mort del Loub*, pour lequel notre ami François Celor a écrit une musique bien appropriée ! Le plus intransigent catholique, lui-même, ne sera qu'un sot s'il prend au sérieux les douleurs et les haines aussi rétrospectives.

Bien mieux fondée et bien plus nationale serait pourtant la véhémence exercée contre l'Anglais, qui est, hélas ! toujours d'actualité. — Rien n'est moins patriotique que de réveiller n'importe quel souvenir de dissensions intestines. — Et puis l'on continuerait la tradition qui crie encore, par la voix de nos campagnes : *Hu ! l'Angles ! Ganhou d'Angles ! Meschan coum'un Angles ! Angles minjaire d'efans ! Lou roussinhol, qu'es l'Angles que l'empacha de venir ! L'Angles, qu'es la freg, l'ivern, lou loub !* etc. L'Anglais, ce n'est pas seulement sur tous les autres points du globe que nous le rencontrons comme adversaire : il s'introduit à nos foyers sous la forme de modes, d'usages, de produits manufacturés, comme aussi de mœurs anti-françaises et surtout anti-méridionales.



J. Soursac  
« La place de mon village (souvenirs d'enfance) »,  
*Lemouzi*, 1896, p.103-105

*Ille terrarum mihi prater omnes Angulus ridet.*  
HORACE.

Elle avait nom *coudert*, ainsi que dans la plupart des villages bas-limousins. Une sorte de triangle encastré entre les murs d'un verger et les communs haut bâtis d'une habitation bourgeoise, qui porte de temps immémorial, on ne sait trop pourquoi, le nom de château. Là vécut, avant la Révolution, un certain Monsieur de Leymonnerie, lequel aurait épousé, moyennant finances, une fille naturelle de Louis XV. Faute de descendance, la dot revint au roi et le nom s'éteignit. C'est du moins ce qu'assurait mon parrain, qui tenait la chose de son grand-père.

Le troisième côté est formé par une route en pente, face à laquelle s'aligne l'unique rangée de maisons : quelques propriétaires, un cabaret avec sa branche de genévrier, une forge, un cordonnier cumulant les fonctions d'épicier et de buraliste. Plus bas l'église, quelconque d'ailleurs, avec son clocher massif et couvert de tuiles rouges ; puis le presbytère : le tout donnant l'illusion de plusieurs étages successifs.

Ce petit monde avait peu ou prou de la paille au lit, grâce à la vigne et au noyer. Mais, comme la propriété bourgeoise, toute d'un tenant, enserre de près la bourgade, on a dû, faute d'espace, entasser les maisons à la diable, de sorte que la plupart sont dépourvues de cour. La place naturellement en tenait lieu. Cela n'allait pas sans quelques tiraillements ; mais à défaut de juge et de garde-champêtre, on finissait bien tout de même par se mettre d'accord.

Contre le mur nord — avez-vous remarqué que nos paysans coupent les bois vingt ans à l'avance, quand ils ont en tête une réparation ? — s'alignaient, bien à l'abri, de vieilles poutres où tenaient leurs assises ceux des hameaux, entre les offices. Souventes fois, on y joua à *la poule* et au *martin* ; la partie s'enfiévrant tellement que les ménagères, du pas de leurs portes, s'épuisaient en appels désespérés pour le dîner menaçant de refroidir. Dans les coins, d'anciens trous à fondre la chaux, remplis d'eau pour l'instant, donnaient à boire à la volaille et favorisaient l'éducation maritime des marmots.

Et quel coup d'œil, du haut bout de ce *coudert* ! Au nord, des collines en amphithéâtre, de Turenne à Roche-de-Vic ; à l'est, Queyssac où le clocher et une vieille tour voisine — démolie depuis pour la pierre de taille — élevaient leurs pointes jumelles qui semblaient percer l'horizon ; là-bas, s'estompant dans la brume, vers Castelnau, les tours de Saint-Laurent pareilles à d'énormes cheminées ; plus près enfin, les coteaux de Mirandol et le légendaire Puy d'Issolu avec sa ceinture abrupte de roches grisâtres dominant la vallée de la Dordogne sur laquelle, les malins de printemps, planait comme un immense ruban de gaze. Couvrez maintenant tout ce pays de la verdure des arbres, des vignes et des différentes cultures, et vous aurez une idée de l'aspect qu'il présentait, pendant la belle saison.

Au milieu du *coudert*, un gros tilleul à base cerclée de maçonnerie, spécifique souverain contre les maux de tête et très hospitalier aux essais voyageurs. Il me semble voir encore les nids de chardonnerets se balancer à l'extrémité des basses branches, excitant notre convoitise. Là venaient les commères, aux après-midi estivales, deviser en filant, tandis que la marmaille s'adonnait au commerce avec sa monnaie de faïence ; les seuls de l'endroit qui eussent un peu l'instinct des affaires. De temps à autre des rétameurs, des fondeurs de cuillers ou des savetiers ambulants y installaient leur atelier en

plein air. Parfois même un vieux colporteur, chevelu comme Clodion, et qu'on avait surnommé l'Ermite, déballait sa pacotille au pied de l'arbre, tandis que son âne étique essayait d'arracher quelques brins d'herbe entre les pavés. Le bonhomme était juif, et nos grand-mères ne le regardaient qu'en se signant ; nous étions fort étonnés qu'on pût être juif. Tout mécréant qu'il était, l'Ermite ne laissait pas de vendre ferme, et ses almanachs n'ont pas peu contribué à répandre par là-bas les doctrines de Nostradamus. Mon pauvre parrain m'a légué précieusement toute la collection ; je crains fort qu'elle ait pris le chemin de l'épicerie. On ne respecte plus rien depuis que le papier imprimé est devenu si commun.

Le tilleul couvrait de son parasol le reposoir de la Fête-Dieu, un grand évènement qui nous faisait désertier l'école pour épierrer l'avenue et quérir la mousse des bois. Les papas ne grondaient pas trop, vu le motif, et une bonne dame, faisant office de providence, épandait le raisiné à pleines tartines. Oh ! le joli défilé entre les draps fleurant la lessive, parmi des nuages d'encens et les jonchées odorantes. Puis venait la Saint-Jean. Avec les fagots enlevés de ci de là, aux tas de sarments, dans les vignes ; le bûcher s'élevait comme par enchantement. A la nuit tombante, la flamme joyeuse montait en crépitant, au milieu des chants et des farandoles. Les bonnes gens éprouvaient d'autant plus de plaisir que chacun croyait voir flamber les fagots du voisin. Parlez-moi des spectacles sans bourse délier. Les vieilles ne manquaient guère d'emporter un bout de tison, de quoi braver impunément le feu du ciel.

Pour la *vote*, qui est la Sainte-Christine, on adossait au tilleul une charrette dégarnie d'une rangée de ses pals, l'autre formant dossier. Sur cette estrade improvisée, quelques rustiques musiciens, accouplant sans rougir le violon à la grosse caisse, s'époumonaient consciencieusement à faire trémousser la jeunesse ; ça tournait tout de même jusqu'au matin. L'arbre, bonhomme, souriait aux ébats des petits-fils, comme jadis à ceux des aïeux.

Fin juillet, la place se couvrait de ces grands tas de gerbes en pains de sucre, que nos paysans appellent plongeons ; puis, sur le sol préalablement enduit de bouse, les fléaux frappaient en cadence, éveillant l'idée d'un galop de cavalerie dans le lointain. Sur le soir, les vans se mettaient en branle, dans une nuée de poussière, dégorgeant à flots le grain lourd et doré.

La besogne allait grand train ; car il fallait place nette pour N.-D. d'août. Le 16, en effet, dès l'aurore, les animaux domestiques débouchaient de partout, en un tohu-bohu indescriptible. Il y avait bientôt là toute la paroisse à deux et à quatre pattes. Le curé, en surplis, goupillon au poing, parcourait les groupes et bénissait d'un geste, marmottant quelques patenôtres. Mais il avait tôt fait, le digne vieillard, de jeter bas tout cet attirail, pour serrer les mains calleuses vers lui tendues, toisant et palpant les têtes, en fin connaisseur. Puis, de sa pleine autorité, il octroyait repos pour le reste de la journée aux grands bœufs de labour qui reprenaient à pas lents le chemin de l'étable, sans se douter autrement qu'ils venaient de figurer à une imposante cérémonie. Et les braves gens plaisaient leur curé qui, en un rien de temps, vous faisait et défaisait une foire.

Plus tard, à la vinée, on entendait du *coudert* les cris des gars tout nus pataugeant dans le moût tiède et s'interpellant d'un cellier à l'autre. Parfois même, les nuits de dimanche, des ivrognes attardés y tenaient causerie à la lune, tandis que les curieux, en chemise, entrebâillaient les croisées, histoire de rire un brin. Mais c'était la sainte ivresse du raisin qui égaie le cœur sans tordre les membres, une ivresse inoffensive qui fait la nique à Diafoirus et vous mène tout bêtement à la centaine.

Voici l'endroit d'où nous tirions la langue à la vieille Marsalet, un type de sorcière, maigre comme un cent de clous, le nez joignant le menton, les jambes si tordues que sa ceinture semblait toucher terre, et qui n'allait jamais sans une marmite de braise à se fourrer dans les jupons. Très amoureuse des coins ensoleillés, elle y tirait un sempiternel fuseau et nous racontait force histoires, s'interrompant de temps à

autre pour saliver son fil avec une étrange contraction de lèvres. Une fière lame, vous pouvez m'en croire, et une voix de stentor où la marâtre nature semblait avoir concentré toute sa vie d'infirmes. Quand, trois fois par jour, elle appelait de la fenêtre ses poules à la provende habituelle, son *petitou*, *petitou*, répercuté par les échos, donnait invariablement l'heure à la paroisse.

Pauvre Marsalet ! Son vieux Signole parti pour un monde meilleur, n'eût elle pas idée de se choisir une autre victime, le père Loubière ? Quel charivari, mes enfants ! On mobilisa les entonnoirs, les cornes de bœufs et les chauffe-lits une lieue à la ronde. La vieille soupçonnait vaguement le voisinage de payer à boire à toute cette jeunesse, et se rattrapait sur le cordonnier, toujours facétieux, qui du haut de son balcon, publiait les bans traditionnels et prétendait s'arroger pour la circonstance un certain droit du seigneur tombé en désuétude. Et la noce donc ! Il s'en parla longtemps, à la veillée, entre Turlau et Maradenne.

Il n'est pas jusqu'à cette touffe d'ortie qui ne me rappelle un souvenir. C'est là en effet que je ramassai un jour les cailloux pour faire conduite à la matrone qui venait de m'octroyer ma troisième sœur. Cette canaille de forgeron m'annonçait pareille visite pour plusieurs années consécutives, et j'y mettais bon ordre. On me tira les oreilles, et le gaillard de rire. Aussi était-ce plaisir de jouer à la balançoire sur les charrettes qu'on lui menait radouber, le plus lesté au bout du timon, les autres formant contrepoids à l'arrière. Un pied de nez, quand le gros bonhomme nous donnait chasse en soufflant, et d'émotion il redressait l'aigrette de son bonnet bleu.

Vingt ans se sont passés. Le vieux curé, après avoir partagé plus d'un demi-siècle la dure existence de ses paroissiens, repose maintenant au milieu d'eux, à l'ombre du clocher. Le forgeron ne tarda pas à le rejoindre, et la Marsalet, bouche close par ordre d'en-haut, dort tranquille entre ses deux défunts unis dans la tombe. La *vote* périclité ; la procession même menace de perdre pied. C'est que, voyez-vous, les grosses futailles restent béantes au fond des celliers, le phylloxéra ayant brûlé nos pauvres coteaux. Voilà de quoi sont morts les vieillards de là-bas, frappés au cœur par le fatal insecte. Par contre, les cafés versent à flots cet affreux alcool d'Allemagne où se noiera infailliblement ce qui restait encore d'esprit gaulois.

Le *coudert* lui-même est en train de disparaître, le bourgeois voisin se l'étant approprié par devant les tribunaux, en vertu de je ne sais quelles antiques paperasses. Ah ! ce fut un beau tapage devers Beaulieu ! Maire et conseil, soupçonnés de complicité, se virent rabroués d'importance aux élections d'après. Mais tout cela n'a pas empêché ma vieille place d'être clôturée haut et ferme ; un jardin anglais, avec des allées tirées au cordeau ! O mes gloires d'antan ! Seul, mon pauvre tilleul reste debout sur tant de ruines.

12 mars 1895.

Louis Beuve (1869-1949)

« Le bouais-jan »

*Le Bouais-Jan*, 1, 8 janvier 1897, p.1-3

O mon pays fier et sauvage  
Si je ne te revois jamais  
Que ce chant reste comme un gage  
De tout l'amour dont je t'aimais.  
Ch. Frémine (*La chanson du pays*)

Le Bouais-Jan ! Eh bien oui, et maintenant je ne l'apprends à personne, ce nom ne sert pas à désigner seulement l'arbuste rugueux dont on se sert chez nous pour *caôffer l'fou*. Il a encore l'honneur d'être porté à Paris, depuis bientôt un an par la Société amicale, littéraire et artistique de la Manche et à partir d'aujourd'hui par cette petite revue prête à s'envoler vers le pays de nos pères.

Le Bouais-Jan société, mais elle est déjà fort connue, aussi bien dans la Hague que dans l'Avranchin, et tout le monde sait là-bas que c'est le petit sanctuaire des enfants de la Manche, disséminés au sein de la capitale, la ligue destinée à leur apprendre à se soutenir les uns les autres, dans la lutte pour l'existence et au milieu des aspérités du rude chemin de la vie, le cercle amical ouvert à tous : où les jeunes gens principalement peuvent venir, chaque soir, retrouver des amis d'autrefois, parler du pays, apprendre à le mieux connaître, grâce à une bibliothèque essentiellement normande, et enfin se retremper après les fatigues et les déboires du labeur quotidien à la source si vivifiante et si pure des souvenirs d'enfance.

Mais à côté de ce but éminemment pratique et d'une force moralisatrice incontestable surgit comme une branche fleurie trouvée tout-à-coup au milieu d'une *bouillée de bouais-jan*, une note plus riante et plus gaie. — A l'instar des méridionaux qui ne négligent rien pour mettre en honneur la poésie de leur pays, les amis fondateurs se souvenant qu'ils étaient fils du plus pittoresque de nos cinq départements, ont voulu créer un petit félibrige destiné, dit le premier article des statuts « à faire revivre dans la mesure du possible le caractère, la langue et les coutumes du pays natal. »

Ah ! *vère*, au Bouais-jan, par exemple personne ne rougit d'être normand, *n'y a pet de dangi*. On y revoit les anciens costumes, on y chante les chansons de notre Mistral, A. Rossel ; de brillants conférenciers nous parlent des gloires de notre chère province ; nos réunions mensuelles s'appellent comme chez nous des *assembiaies* et elles portent le plus fièrement du monde le nom des *faïres* de notre beau département.

Mais à cette œuvre normande, à la fois amicale, littéraire et artistique, à cette petite « *Pomme manchoise* » toute parfumée de la saveur du crû, il fallut un titre, un emblème poétique et original.

Nous avons choisi l'arbuste épineux appelé ajonc en français, *bouais jan* ou *jan* dans la plus grande partie de notre pays, *landages* à l'extrémité nord de notre département, *vignot* à l'extrémité sud.

Dans le choix de ces différentes appellations, la préférence a été donnée à la plus répandue, à celle qui sent le plus son origine locale, au vieux nom de notre patois bas-normande, au *Bouais-Jan*.

Loin de nous l'idée d'avoir voulu faire entendre par là que notre département est un pays pauvre ; lui qui renferme une des contrées les plus fertiles du monde, notre beau et riche Cotentin !

Bien loin de nous cette pensée et en prenant comme emblème cet humble rameau qui vit de peu et s'obstine sans cesse à renaître malgré la serpe dévastatrice, cette fleur d'or qui dès le mois de janvier, avant le printemps, avant la timide violette, embellit nos fossés, nos falaises abruptes, nous avons voulu rappeler toute la grandiose poésie de notre presqu'île qui s'avance hardiment au milieu des flots qui la couronnent de leur azur et bercent ses fils au bruit de leurs tempêtes.

Le Bouais-Jan, comme le disait si bien il y a peu de mois au sein de notre jeune société un de nos plus éminents compatriotes, c'est le vrai *bouais* par excellence, symbole vivace de notre amour du pays au milieu de ce grand Paris, l'image de notre indépendance et de notre volonté d'agir : c'est en poésie merveilleuse de chez nous, quand, le soir, glissant au milieu des landes mystérieuse, fées et *milloraines* vont au clair de lune y faire sécher leurs voiles blancs ; c'est aussi pour le Normand exilé le souvenir du toit paternel absent, de la *galette de s'rasin* mangée jadis en famille sur la grande table de chêne. Ses branches desséchées, c'est le foyer natal qui flamboie, c'est la flamme qui égaie le plus humble logis ou fait briller orgueilleusement les *caôdrons* et les *pailles* de la riche fermière.

C'est l'âme de pays enfin, car pour nous, rudes enfants de la Manche, fils par excellence des scaldes du nord, du peuple méditatif aux cheveux blonds et aux yeux aussi bleus que la vague qui berçait ses rêves héroïques, pour nous comme pour le barde d'Armor :

*Rien ne vaut la patrie !*

Nous sommes de la race rêveuse, des Barbey d'Aurevilly, des Millet, des Fouace, des Leduc, des Levéel, des Orange, des Buhot, des Frémine, des Canivet, de ces amis de la grande nature qui sont partis, épris de l'âme fière et robuste de leur vieille terre normande et ont su malgré l'exil et la souffrance, garder toujours intact leur cœur de paysan.

Nous tous qu'un commun amour a groupés autour de cette jeune société, et autour de cette revue, nous serons toujours ses fous, aimant passionnément leur Normandie, ceux qui savent pleurer et frémir d'enthousiasme, en étudiant sa glorieuse et merveilleuse histoire, ces êtres éternellement naïfs qui se plaisent à parler leur patois du XIII<sup>ème</sup> siècle, qui aiment les vieux récits, les anciens costumes, et gémissent chaque fois qu'un soit disant progrès arrache à d'oublieux compatriotes quelque touchante coutume.

Fille de nos rêves, petite revue Manchoise, normande fraîche et rose sous ta haute coiffe de dentelle de fil, va donc maintenant sur le sol natal, te griser de l'odeur enivrante des foins coupés, des pommes mûres et des sarrasins en fleurs.

Pose ta *caonne* d'or près des touffes de bouais-jan que les fils de la vierge embellissent de leurs réseaux d'argent, va par les *q'minets* ombreux à l'heure où l'abeille attardée regagne sa ruche, tu écouteras le vent qui fait parler vos vieux chênes de nos *caches* et qui apporte avec la chanson plaintive des *triolettes*, le mugissement lointain des bœufs et les tintements mélancoliques de l'angelus du soir.

Oh ! il est encore de la poésie chez nous. Nos prairies n'ont point perdu leur émeraude et nos pommiers nouveaux sont toujours superbes.

Nous en avons l'espoir, nos poètes voudront donc faire parler ici l'âme du pays, nos archéologues nous parleront de nos *prieurés* encore inconnus et de nos magnifiques églises qui ont valu à nos pères le titre de « peuple architecte ».

« Notre chère société du Bouais-Jan y verra figurer ses compte-rendus et les parents, les amis, les sages restés au foyer pourront se convaincre en les lisant que la jeunesse manchoise de Paris aime toujours son pays et reste fidèle aux traditions d'honneur et de probité, apanage patriarcal des vieilles familles normandes...

Petite feuille de Bouais-Jan, prends ton bissac et va-t'en comme le vieil Homère, de porte en porte, vers les historiens, vers les conteurs et les trouvères du pays. Recueille tout ce qui se perd, légendes, traditions, langue d'œil rude et naïve où brillait l'esprit proverbial de nos pères, contes que l'on disait jadis à la veillée tout en tillant le chanvre roux, tout ce qui s'effrite, tout ce qui s'efface, tout ce qui disparaît, en Normandie comme ailleurs, devant une centralisation à outrance.

Tu es jeune, sois alerte, fais ample moisson ; demain peut-être il ne sera plus temps quand les derniers *frinots* qui rêvaient au pas somnolent de leurs mules le long des *querrière* et les dernières bonnes femmes *fileresses*, ces vieilles amies des *goubblins*, des *guéroux* et des fées, seront couchés sous l'herbe verte des cimetières.

Et toi, Normandie, mère adorée, accepte ce modeste hommage de tes fils. Ils font appel à tous ceux qui ont le culte de ton amour. Tous n'auront qu'un seul désir, une même devise :

*Te faire mieux connaître et aimer.*

**Auguste Pitron (1849-1929)**

**« Le garde-champêtre »**

*Le Bouais-Jan, 3, 8 février 1897, p.36-38*

D'un âge mûr ou plutôt blette, le regard sévère comme il convient à un ancien militaire, l'air malin ou bonasse suivant les circonstances (cha dépend byi des gens à qui no prêche, pas vrai ?), la figure, un peu rabelaisienne, encadrée par deux pattes de lapin plus sel que poivre, et le couvre-chef légèrement sur l'oreille, voilà le signalement aussi exact que possible, du garde-champêtre de t'cheu nous.

Signe particulier : Guette de coin et ia tréjous san brûle-gueule à la goule.

Voilà bien aussi pourquoi on lui donne, par amitié, le surnom de l'Altéré, car fumer altère, et le brave Antoine Lemeray (Touaino pour les dames) est bi forchi d'baire quand il a seu.

Et l'ami Touaino est affligé d'une pépitomanie aigüe !!

Ah ! ch'est que ch' n'est pas l'premy verre qui l'étrangle !

Mais dame, par exemple, ch'est un solide et avant qu'les gambes l'y manquent, no peut dire qu'inn'a entouné !

Sauf san vus nez (rouge comme un rubis) qui r'mue un miot pu souvent quand il est... b'zi, et sa langue qui n'vouly pus tourn', jamais, au grand jamais ! vo n'vous apercheriez qu'Touaino l'Altéré a beu san pot d'pur jus et sa d'min douzaine ed'mi-camos bi récauffés.

Auxiliaire précieux de la Gendarmerie, il se prend pour le commissaire en chef du canton et ne jure que par sa « pliaque ».

Très verbeux, y s'parloche et recueille avec soin les mots sonores qu'il applique presque toujours à tort et à travers.

Il est toujours « présent actuel » à l'heure dite, et à ce sujet Monsieur le Maire, auquel il trouve « l'air seigneurial à cause de son nez brusqué » n'a jamais eu la moindre « teurpitude » à lui « communiquer ».

Son style est bref et parfois éloquent.

Dans l'un des nombreux procès-verbaux qu'il a tai forchi d'faire, hélas ! bi n'a r'gret, mes pour boun'gens, il a ieu affaire, v'là quiqu'temps à un horsain qui l'insulta dans *l'exercice de ses fonctions* !...

Où qu'j'allons ? et qui que j'verrons aco ?

Ah ! qui ly dit, man vus proud'homme, pas d'rémision ! tant pire pour té et ta famille, j'mentionn'rons tout !

Et la fin de son procès-verbal, un chef-d'œuvre d'indignation était empreint de l'accent le plus digne et le plus vrai :

« Sur nos observations *réiproques*, le délinquant, malgré la veue d'nout' pliaque, nous a réponneu, de r'chef, qu'j'étions une vulle baderne et une fameuse andouille.

*Ce que nous déclarons sincère et véritable ».*

A.D. ..., le 29 février 189...

*Le Garde champêtre,*

Antoine LEMERAY

*Pour copie conforme,*

PITRON

**Louis Beuve**  
**« Les pèlerinages au Ta et à Saint-Pair »**  
*Le Bouais-Jan, 10, mai 1897, p.149-151*

Lorsqu'au printemps les froments en herbe sont ravagés par les vers blancs appelés chez nous des *ta*, les paroisses du pays de Coutances organisent de magnifiques pèlerinages de pénitence et se rendent soit au grand Saint-Job à Sourdeval-les-Bois, soit au petit Saint-Job à Cambernon, pour obtenir la cessation du fléau.

Dans les voitures qui suivent la procession on emporte des vivres pour la journée, et il ne reste plus dans la maison que les malades et le nombre de gens strictement nécessaire pour *soigni les bêtes*.

En 1888 le *ta* causa de grandes pertes dans toute la contrée et le 7 juin de la même année, Quettreville était la cinquante-deuxième commune qui depuis un mois se rendait au grand Saint-Job. « Y a vingt-deux ans que not' commune n'a été à Sourdeva, me dit une femme, j'm'en rappelle bi, c'tait l'année où j'eus mon garçon ».

A trois heures du matin l'imposante procession se mit en marche et on ne pouvait certes chanter comme aux rogations :

*Allons tout en paix*  
*Car les qu'mins sont maôvais.*

Il fallait au contraire presser le pas, car on n'était pas près d'être arrivé à Sourdeval-les-Bois. Il serait difficile de faire revivre tout le charme de ce pèlerinage en pleine campagne, au milieu de toutes les beautés de la nature et sous les vives lueurs du soleil levant. En tête s'avancait la croix d'argent paroissiale puis « l'antique bannière des temps chevaleresques » célébrée par Chateaubriand, dont la couleur rouge et l'image dorée annonçaient de fort loin notre arrivée à toutes les églises, Grimesnil, perdu au milieu des arbres, Lengronne et Gavray.

Ah ! cette *bagnire*, s'il fait du vent c'est là qu'il faut être *hardi et bi d'abiomb* pour la porter. Gare aussi aux trop nombreuses *estations*, le long du *q'min*, surtout quand le temps est *châs* et le *berre* pas trop mauvais. C'est ainsi que certain bedeau d'une paroisse voisine dut rester en route et mettre ensuite trois jours pour revenir du *Ta*.

Au détour d'une charmante petite route dont les vieilles barrières et les oiseaux chantant dans les chênes rappelaient encore une des pages les plus délicieuse du « Génie du Christianisme » ; les cloches du Mesnil-Bonnant nous envoient leur salut de bienvenu ; quelque temps après nous apercevions, dissimulée au milieu des bois, l'église de Sourdeval avec les deux ou trois maisons qui l'entourent.

Après la messe, chacun allait voir la statue du saint homme Job « qui a des *ta* dans la barbe », puis dans un vaste plant voisin, c'était ensuite le spectacle pittoresque et plein de poésie locale d'un repas fait par une commune toute entière, sous les pommiers près des carrioles qui élevaient en l'air leurs bras suppliants.

Des chants lointains se firent soudain entendre puis, à travers les branches on vit tout-à-coup une bannière et les bonnets blancs des femmes. C'est les *carpelouses* de Muneville fit l'un. Non, réparti un



autre, ça doit être les *fesseux* de Hyenville, à moins que ça serait les *hérengs* de Hérengueville, les *biag'* à *taba d'Orva*, ou Saussey les *bédasses*.

C'est un plaisir de se donner ainsi des *avernoms* et l'on dit encore chez nous « Les quiens de C'rences acassent les cats du Mesnil pour mangi les souris de Trelly. »

Ce n'était aucune des communes précitées, mais Bricqueville-les-Salines qui arrivait pour faire *itou* son pèlerinage avec toute une légion de blonds gars de la côte, grands et forts comme les aïeux scandinaves.

Notre retour par St-Denis-le-Gast, patrie de saint Evremond, fut plus intéressante encore que l'aller. Ça et là le long de la route, dans la fraîche vallée de la *Sienne*, s'éveillaient mille souvenirs, mille légendes. Sous les ruines imposantes de l'Abbaye de Hambye, repose Louis d'Estouteville, Le vaillant chevalier normand défenseur du Mont Saint-Michel. Sur la bruyère fleurie de la Lande des Morts, on parle d'un combat de chouans.

C'est peut-être de cette côte si agreste auprès de la Lande, que le seigneur de Hambye vit le terrible dragon qui ravageait Jersey et qu'il alla ensuite combattre.

C'est un des points de vue les plus beaux que l'on puisse découvrir, une page toute entière de *l'Histoire de la Normandie*. On pense à Tancrede et à Guiscard en saluant les tours de la cathédrale de Coutances, et à la Guerre de Cent-Ans, en voyant les îles normandes.

.....

Imposants aussi sont les pèlerinages en l'honneur de Saint-Gaud, quand à l'aube d'un beau jour du mois de mai, des paroisses se lèvent tout entières et se dirigent au chant du *Parce Domine* vers *Saint-Pai* près Granville.

*Sans déjeuner Pierrot  
D'ton argent paie un pot,  
J'te paierai l'aut' tantôt.*

Ce sont de grandes rogations ancipitées d'un caractère solennel à cette époque de tranquillité dans les travaux de nos campagnes, quand *no za brisi la terre pour les s'rasins et les g'vâs* ne sont pas encore *au vert*. Une longue suite de voitures suit la procession et l'on voit les retardataires courir à travers les pièces :

*Kyrie eleison  
Quiq' c'est qu'tout ch'lo  
Des bouillons, du vatro,  
Passons vite à travers les quios  
Pour éviter la bâoue.*

Les servantes qui reviennent de traire se signent dévotement sur le passage du pèlerinage, les cloches de toutes les églises sonnent à toute volée et après avoir cheminé longtemps par la grand'route ensuite par la verdoyante campagne de Donville, en suivant un chemin tout bordé d'épines fleuries., on salue du haut de la colline de Saint-Nicolas, l'immense océan bleu qui se déroule devant les yeux éblouis et les voiles blanches des pêcheurs qui semblent rêver au tout lointain là-bas comme un vol de mouettes égaré dans l'azur.

A droite, c'est le cap Lihou, Granville avec sa vieille église taillée pour la lutte contre les tempêtes, puis les Chausey, se baignant dans l'eau tranquille de la baie à gauche, le cap Fréhel, qui combat, sans cesse contre la vague amère et la côte de Bretagne toujours noyée dans la brume.

On ne se lasse pas d'admirer ce magnifique panorama. Au pied de la côte, voici enfin l'objet de tous les vœux, Saint-Pair, le Biville du Sud, la bourgade bénie des solitaires de Scissy. Là, dans le vieux sanctuaire surmonté d'un clocher du XII<sup>e</sup> siècle<sup>1045</sup>, reposent les reliques de saint Pair ou Paterne, évêque d'Avranches, de saint Senier, son successeur, de saint Gaud, évêque d'Evreux, de saint Scubilion, abbé de Mandane<sup>1046</sup> et saint Aroaste, prêtre, mais c'est surtout

*Le bienheureux saint Gaud  
Qui guérit de tous maux.*

que l'on vient invoquer ici pour obtenir de bonnes récoltes<sup>1047</sup>.

Nul pèlerinage n'est certes plus ancien, plus populaire dans tout le pays de Coutances, de Granville et d'Avranches. Après la messe chantée avec l'entrain des jours de grande fête au village, quelles délicieuses rêveries ne fait-on pas en écoutant les soupirs mélancoliques des flots sur les galets de la grève. Chacun va visiter la chapelle Sainte-Anne, chercher de l'eau à la fontaine miraculeuse que saint Gaud fit jaillir au milieu des sables et, le soir, en revenant, chaque paroisse se renvoie de carriole en carriole le refrain de quelque pieux cantique jusqu'à ce que l'on se sépare en vue du clocher natal qui tout illuminé des rayons du soleil couchant, salue ce joyeux retour de ses plus belles volées.

Plus poétiques encore sont les retours de pèlerinages à la lueur des étoiles quand les *q'mins Saint-Jacques, les trois rois* et la *poussinière*, brillent de leur plus vif éclat. Les vaillants chevaux normands qui ne mesurent pas la route, filent alors à toute vitesse et le chant des pèlerins emporté bien loin par le vent, va en d'adoucissant peu à peu à travers les prés et les bois mourir dans la cour des fermes ou réveiller avec toute la suavité d'une mélodie céleste les échos des villages éloignés.

---

<sup>1045</sup> Ce clocher fut construit en 1131 par Gautier, curé de Saint-Pair, qui découvrit les reliques en faisant les fondations. L'église qui est le centre d'un des pèlerinages les plus anciens de France est bâtie sur l'emplacement même de l'ancienne Abbaye de Scissy, fondée par saint Pair après la mort de saint Gaud (491).

<sup>1046</sup> Le monastère de Mandane bien avant l'invasion de la forêt de Scissy par la mer, l'élevait prétendent certains historiens, sur l'emplacement que devait occuper plus tard le Mont Saint-Michel. Un autel était dédié à saint Scubiloin dans l'ancienne basilique.

<sup>1047</sup> Les habitants de Champrepus, pendant la Révolution, osèrent même traverser le pays en procession et ne furent pas inquiétés.

**Auguste Pitron**  
**« Batt'rie d'sarrasin »**

*Le Bouais-Jan, 20, octobre 1897, p.313-314*

Parmi les nombreuses réunions à la ferme, la batterie de sarrasin est, sans contredit, celle qui *tye l'pu au cœu de nos braves cultivateurs normands*.

Aussi, quand *l'temps m'nêche* de tout pourri su pi, et que l'on voit, après avoir bien travaillé, bien peiné, toute la récolte perdue, sans aucun profit pour qui qu'che sait, il ne faut pas compter que la gaieté règne au logis.

Et cela se conçoit aisément.

Il faut bien des journées d'un rude labeur, avant de pouvoir en juin, ensemercer le sarrasin : il y a ensuite bien des angoisses quand le temps, trop sec, ne permet pas au grain de germer et de lever dans de bonnes conditions.

Quand enfin, alors qu'elle est bien fleurie ou bien en grain, des pluies torrentielles couchent toute la récolte à terre où elle pourrit et se gâte, oh ! alors, adieu fêtes, adieu bombances, adieu chansons !

Ch'tannée no z'en a été t'chitte pour la poue et déjà d'une ferme à l'autre, se convient mutuellement, les « vaisins qui font des journées d'honneu » déjà, ont lieu, soit à un endroit soit à l'aître, ces interminables agapes où chacun mougu, bait et prêche comme s'il était à tâche, où le boun bère chanté par Louis Beuve tombe à flots dorés des brillants pichets d'étain dans les « moques d'une pinte » en se couvrant d'un léger faux-col mousseux.

Ces agapes, où règne toujours le plus charmant esprit de convenances et de solidarité, se terminent à l'aurore, par des chansons et des rondes Normandes.

Je me rappelle avoir assisté, tout près de Carteret en 1887, à l'une de ces batteries de sarrasin, alors que favorisée par un temps choisi, la récolte de l'année, avait été magnifique.

No z'avait fait *jonflyer la poële* et toute la journée, les *flyiais* avaient rythmé, sur la *telle batteresse*, leurs coups sourds et cadencés qui, entendus de loin, font l'effet d'une mesure de valse en trois temps battue par un géant sur un immense matelas.

Les coups de *flyiais* imitent encore par leur rythme et leur bruit sourd, les battements réguliers de la pompe à air que le scaphandrier perçoit en travaillant sous l'eau, et qui sont pour lui le guide infailible de la sûreté de sa vie constamment à la merci de ses camarades pompant sur le radeau.

Je vois encore la table, large et longue abondamment garnie de victuailles et présidée en amont par M<sup>c</sup> Louis Soret et en aval par Madame Julie.

L'oncle à héritage, *l'vue gablou* décoré, s'il vous plaît, était au milieu des convives et pérerait.

Dans la cheminée, *l'grasset* était accrochi au mantai, et d'l'aut'côté, tout près d'l'âtre, une aut' *veue* était fiquie au *bégas*.

Sur la table, deux lampes à pétrole, cadeau du n'veu de M<sup>c</sup> Louis, *qu'apprend à être t'churé*<sup>1048</sup>, éclairaient les faces rubicondes et franches de toute la maisonnée.

Ce tableau d'intérieur était ravissant, semé de place en place de jolies bounettes du pays.

La soupe, la fameuse soupe à la graisse, dont les parfums pénétrants servaient d'un excellent apéritif, fut bientôt engloutie dans les robustes estomacs des trente-trois convives sans qu'il fut dit un mot, *iun qui n'est qu'un*.

Je me rappelle même que M<sup>c</sup> Louis m'fit ch'te r'marque : « J'crais qu'y n's'occupent guère de poulitique lanré ! » A quoi, pour ne pas être en reste, je répondis par ce vieux dicton normand : « Brebis qui bêle perd sa goulée ».

Et tous deux d'trinqui, en f'sant vaie d'un clignement d'u qu'no s'comprenait à d'mi-mo.

Aussitôt la soupe « sifflye », l'grand valet fit apporter à chaque bout d'table un broc d'chinq pots qui fallut rempli cope à sou.

J'avais apporté, connaissant les goûts de la maison, une superbe andouille de Vire qui disparut comme par enchantement, accompagnée d'une immense pêlée de pommes de terre *pilâs*.

Cela n'empêcha point les gars, qui décidément *avaient la fale basse* après la batterie, de faire *boune meinne* à plusieurs Thoumas<sup>1049</sup> réunis en un même civet et à la dinde rôtie qui clôturait le repas.

Bref les conversations étaient devenues bruyantes (la joie vye du ventre, paré !) quand, tout à coup : Pan ! pan ! pan ! le champagne normand fit son entrée. Ah dame ! jamais le cri de Vive le tzar ! ne fut poussé à Chidbourg ou à Paris l'année dernyre, avec plus de vigueur et de cœur que ne le fut celui de Vive la Patronne !... laquelle pour cacher sa joie et son émotion, grondait ceux qui ne tendaient pas *leux moques* assez vite.

Après avoir trinqué et bu à la santé de M<sup>c</sup> Louis et de Mme Julie, le vue gablou, s'écria : Guette la Mouleine<sup>1050</sup>, coume les babeines ly mitonnent, olle a idée d'nous dire quiqu'sai !

Ah ! ma fé d'dingue ! sans s'faire prier pu qu'cha, v'la la Mouleine qui nous chantit *d'assis* « le Moine gris » dont le refrain :

*Y a bien  
Des gens de bien  
Qui s'tré, qui s'tré, qui s'tremoussent  
Y a bien  
Des gens de bien  
Qui s'tremoussent et qu'on n'en voit rien,*

fut répété par trente bons *gozys* avec accompagnement du cliquetis des couteaux sur les assiettes.

Ma voisine, une ravissante brunette nous chanta « *Nanette, ma Nanette, prête mé tes ciziaux* » et l'vue douenne s'égozillyt à nous dire : *l'embarquement de la belle An...an...an...gélique, pour la Martunique*.

---

<sup>1048</sup> Ce qui veut dire : qui est au séminaire (note de l'auteur).

<sup>1049</sup> C'est ainsi que l'on désigne les lièvres dans le nord de la Manche.

<sup>1050</sup> La femme Moulin.

Invité par Madame Julie à chanter quelques-unes des chansons de mon ami Rossel, je commençai par *Le Vélocipède* et j'entonnai ensuite : *Faut qu'no s'embrache* qui justement venait de paraître et qui eut pour accompagnement du refrain, une *tarée et demie* de bécots sur les joues fraîches et roses de nos charmantes voisines, qui, (doit-ton l'dire ?) nous les rendirent avec usure :

« *Trais coups ! Trais coups ! tréjous trais coups !* »

Hélas ! les gars, qu'tout cha iest loin !

Enfin, pour finir, chacun y fut d'san p'tit couplet, mais, après l'café (aux trois couleurs, dites !) il fallut toutes canchons à refrain.

Le patriotisme y eut sa large place, et je me souviens que *Marceau* fut chanté avec beaucoup de talent, par un marsouin du 1<sup>er</sup> « régiment », revenu sergent au pays il y avait quelques semaines, après deux longues années passées dans nos colonies. Notre marsouin d'vait épouser à la Chand'leu, la jolie brunette que j'avais à ma gauche, et qu'il avait, lui, à sa droite.

Ils voulurent bien m'inviter à leux mariage et, quand j'airai un moment, boun's-gens, j'vous raconterai leux neuche où se s'trouvaient quasiment la moitié des gens de ch'te batterie d'sarrasin.

#### De Sibrantot

#### « Le Bouais-Jan à Lingreville »

*Le Bouais-Jan*, 17, septembre 1898, p.264-266

Nous étions quatre : Huard, dont les lecteurs du *Bouais-Jan* ont déjà pu apprécier le talent si original de graveur et d'illustrateur ; Carré, un jeune aquarelliste plein d'avenir qui ne demande, lui aussi, qu'à « bouais-janer » avec ardeur pour le plus grand plaisir de tous les Bas-Normands, nos frères ; Turpin, dont notre Revue a publié *Une fête de nyi* des plus distinguées, et qui ne demande qu'à continuer une collaboration fort appréciée de tous ; enfin, votre très humble serviteur.

Donc, nous étions quatre, qui ne voulions certes pas nous battre, mais qui, au contraire mollement assis sur les coussins d'un des plus confortables sapins de Granville, tout en devisant gaiment, nous dirigions vers Lingreville où nous savions devoir trouver l'un des Directeurs du *Bouais-Jan*, le très sympathique M. F. Enault.

.....

Un temps superbe ; le ravissant coup-d'œil qu'on a constamment, entre Granville et Bréhal, sur la côte qui s'étend de Coutainville à Carolles avec Chausey au large ; la vue des malheureux cyclistes qui pédalent péniblement sur la route poussiéreuse tandis que nous faisons les sybarites dans notre bagnole, tout cela contribue à nous égayer et à nous présager une agréable promenade.

En arrivant à Lingreville, le pays des choux et des navets, nous allons directement chez Maître Philippe Jean, le cousin par alliance de M. Enault, en même temps que le patron d'un hôtel « Au rendez-

vous des Cyclistes » bien connu des Granvillais qui vont y manger des tripes le dimanche matin et y faire des collations à « s'en léqui les deits pendant huit jours, mes pour'bounn'gens ! »

L'ami Huard, très en verve, nous présente en bloc sous ce titre mirifique : « les Cadets de Normandie ! » Nous nous inclinons gravement, comme il convient à des gens qui seront peut-être un jour ministres et qui le savent. Mais à quoi bon la faire à la pose ; Maître Philippe Jean, pour nous souhaiter la bienvenue, débouche à grand fracas du « bère en bouteille » qui jaillit, mousse et écume comme jamais champagne ne fit. Grâce au divin jus normand que nous savourons pieusement, voici la glace rompue ; nous rions nous causons comme de vieux camarades heureux de se retrouver en ce joli coin de la terre natale.

Mais l'art ne perd jamais ses droits : Carré a guigné de loin un groupe de vieilles maisons qui lui tape dans l'œil ; de son côté, Huard, qui s'est muni d'une plaque et d'une pointe sèche, veut emporter un souvenir de Lingreville, et les voilà partis « chacun de leur bord ».

Quand ils reviennent, enchantés de leur travail, Carré nous raconte qu'un brave homme s'est approché de lui pendant qu'il prenait un croquis et après quelques questions sur ce qu'il faisait là, dans quel but, sur son origine, sur le pays qu'il habite, etc... a fini par lui déclarer gravement :

« J'savons pé si vous êtes Fraïnçais ou Einguais, mais cha n'fait ri ; quaind vous voudrez vous battre, j'sommes là. »

Carré espion, c'est un comble !!!

Cela rappelle à Huard qu'un jour, aux environs de Tinchebrai, une bonne femme lui demanda s'il ne travaillait point pour le cadastre. Sur sa réponse affirmative (Dieu, que c'est vilain de mentir comme cela !) elle ajouta « : « Hé bi, alors, vous seriez bi gentil de faire penchi ma maison un p'tit mio par ichin ! »

Tout le monde s'esclaffe, et nous nous mettons à table riant encore. Vous dire ce que fut le repas, est inutile. Nous sommes en Normandie, le pays du monde où l'on mange le mieux, et je commence à croire que Lingreville est un centre à ce point de vue aussi bien qu'à celui du pittoresque.

Bref, on a mangé comme des loups, on a ri comme des fous, on a chanté comme des anges et on s'est amusé comme des « maôdits ». D'ailleurs, le *Bouais-Jan* a été de la fête, car Huard et Carré ayant eu la délicate pensée d'offrir un souvenir de notre visite à la très gracieuse Madame Enault et à notre aimable hôtesse ainsi qu'à M. Enault lui-même, celui-ci, en vrai père de famille, a toute de suite pensé à en faire profiter le *Bouais-Jan*.

Et en réalité, mes pour'bounn'gens, ch'est simplement pour encadrei les graveures qu'vous véyiz lau que j'sis venu vous ennier d'aveu l'écrit d'eune petite fête ou j'avons eu bi du piési ; pus de piési que vous n'n'airez, bi seur, à lire chennechin.

**Auguste Pitron**  
**« La veillée de la Toussaint »**  
*Le Bouais-Jan, 20, octobre 1898, p.306-307*

*L'Automne a frappé la vallée,  
Une brise funèbre à travers les ormeaux  
Soupire, et prenant sa volée  
Jette, par tourbillons sur l'humble mausolée  
Les feuilles d'or qu'elle enlève aux rameaux.*

Il est d'usage dans beaucoup de communes de notre chère Normandie de se réunir en famille le soir de la Toussaint, sous l'immense « manté » de la vieille cheminée de granit où un fagot entyi n'boche guère dans l'âtre, j'vous l'asseur' bi.

Ce jour-là la « maîtresse » fait ses meilleures crêpes et la modeste et pauvre fermière tourne la galette de sarrasin la plus « moufilyette ».

Ce ne sont pas, à proprement parler, des parties de plaisir, que ces réunions patriarcales qu'un sentiment des pus louables a fixées la veille de la fête des Morts.

La mélancolie, la tristesse, sont dans tous les esprits, comme elle est dans toute la nature où la brume combat et efface les rayons affaiblis du pâle soleil d'Automne.

D'ailleurs, les « vents de la Toussaint » dont on entend le sifflement continu dans les grands arbres dénués de leurs feuilles, ont quelque chose de lugubre et ne peuvent éveiller que de tristes et douloureux souvenirs !...

Les cloches qui, la veille et le matin même, sonnaient à toutes volées, égrenant leurs plus joyeux carillons, martèlent à minute leurs larmes et pleurent en même temps les morts couchés à l'ombre du cyprès et ceux hélas ! dont les régions lointaines ont dû recueillir les cendres de héros.

La Mort, ce ministre de la Nécessité et des Destins, semble régner et planer dans l'espace sombre des nuits de Novembre.

En un mot, la moitié de notre cœur est sous terre et ne bat que pour le passé !!

.....

Dans ces réunions tout intimes, on cause à mi-voix des semailles faites ou à faire, des récoltes de l'année et, principalement de celles qui tiennent le plus au cœur de nos braves et courageux paysans : le foin, le sarrasin et les pommes.

Cette année toutes les récoltes ont été splendides, sauf celle des pommes, mais pourquoi s'en mett' la mort au cœur ! no en s'ra t'chitte pour faire le touné d'baire aveu quinze bouaissaiaux au lieu d'chinquante, et pis v'là, paré !

.....

Je me rappelle avoir assisté, étant enfant (j'avais une douzaine d'années), à plusieurs de ces réunions (entre autres chez un de nos fermiers, à Nacqueville, au hamé Nicolle), et je me souviens aussi, qu'étonné de la prodigieuse quantité de galettes et d'« chai » absorbée par un vieux batteur en grange (un grand saôte à la tourte) qui était en face de moi, je lui fis compliment sur son robuste appétit avec une franchise et une candeur tout enfantines.

- Cha vyie, man jeune moucieu, me répondit ce vorace sans en perdre une goulée, que j'tyie, veyous bi, d'man père et d'mou mère : défunt man pour père mangeait vite, et feu ma boun'femme de mère, mangeait longtemps !...

(Créyouz, mon vus galop' chopenne, qu'cha ien sait ieune réponse tapée ch't'eu là, hein ! quiqu'vo z'en dites) ?

Ce qui m'intrigua beaucoup aussi, mais au début (faut vous dire que j'étais assis sous l'manté d'la ch'minaie à côté la p'tite nyiche d'la bourgeoise), ce fut de voir l'instrument qui servait à graissi l'hêti après chaque galette : une quoue d'cochon, vère !

On m'offrit, comme de juste, l'galichon, c'est-à-dire (la dernière et la meilleure galette), que je partageai *chrétiennement* avec ma petite voisine, une ravissante blondinette frisottée, de dix ans à peine, que j'embrassais avec gourmandise « à tous pas d'brèque », et qui ne s'en fâchait point, la mignonne, au contraire. Je crois même, sans pouvoir l'affirmer, (tant tout cela est loin, loin !) qu'elle me rendit une grande partie de mes bécots quand nous eûmes fait complètement connaissance.

Mais tout en dévorant l'« chousesne » avec sa tranche d'agnai, ma petite camarade observait à la dérobée le garde champêtre qui, au lieu de pain, mangeait, le gourmand ! - de la galette avec son fricot.

- Dites donc, Thiodore, lui fit la fillette, j'créyais qu'vo n'l'aimiez brin, la galette ! D'où vyint qu'vo n'en mangîtes pas ieune, qui n'est qu'enne, t'cheu la vûle Norine, l'aut' sai ?

- Moué ! j'aim' la galette, d'r'marque, répondit le Commissaire en chef de la commune, mais quand z'm'apercheus qu'la sac... bougresse lissait tumbai sa roupie d'dans, y m'fut contre-impossible d'y goûta !... et pourtant, j'avais-ty la fale basse !

.....

Il était encore rare, à cette époque, de prendre du café à cette réunion. Une bonne tasse de « flipp » le remplaçait alors et terminait le repas.

Ensuite, tout en bryant dans le creux de leurs mains calleuses, avant de l'mettre dans leur pipe, le tabac en carotte, qu'un vus hostyi d'la côte avait passé sous l'nez des gabelous, les anciens d'visaient de ceux qui reposaient au cimetièrre à l'ombre du grand if, pendant que les ménagères, essuyant, parfois furtivement une larme du coin d'leux d'vanté, répétaient tout bas avec des gros soupirs, des noms chéris de petits êtres aimés... et disparus !...



**Léon Duvauchel (1850-1902)**  
**« Devant un feu de tourbe »**  
*La jeune Picardie*, septembre 1900, p.84

Tableaux vagues, choses de rêve,  
Sites aimés, soudain surgis !...  
Un léger brouillard qui se lève  
M'entoure, emplissant le logis.

Vision de fin de journée...  
Frileux, les pieds sur les chenets,  
Je vois fuir dans la cheminée  
Des ombres que je reconnais.

On dirait un voile de gaze  
Qui, sous, mon souffle, évanoui,  
Estompe, le temps d'une extase,  
Un fusain d'un charme inouï.

Ce soir d'hiver berce mon somme ;  
Paris permet l'illusion :  
Je refais aux bords de la Somme  
Une facile excursion.

Ce sont bien là vos paysages,  
Bourgs du Ponthieu, petits ou grands ;  
Ce sont les gestes, les usages  
Des vieux amis ou des parents.

C'est Crécy, le vallon funeste  
Et la folle ardeur de nos rois,  
Où le nom que je porte reste  
Ecrit sur quelques simples croix.

Dans un ciel clair, la lune haute  
Veille, écartant les loups garous  
Des maisons gravissant la côte :  
Murs bleus où l'ombre met des trous.

Puis des plaines s'en vont, énormes,  
Se prolongeant jusqu'en Artois,  
Où pointent, dans les bouquets d'ormes,  
Les pannes rouges d'autres toits.

Dans les marais dont les piessentes  
Mènent aux portes des moulins,  
J'entends des rondes gémissantes  
De sorciers et de gobelins.

Par la vertu de leur baguette,  
Ils font choir au profond des eaux  
La cabane où le huttier guette  
Les halbrands parmi les roseaux.

La bise aigre, dans la prairie  
Agite des gouttes d'argent...  
— D'où vient la fantasmagorie  
Au nocturne décor changeant ?

Qui meut le kaléidoscope  
Aux multiples combinaisons ?  
Cette brume qui m'enveloppe  
S'exhale-t-elle des tisons ?

Une odeur me prend à la gorge,  
Forte, âcre, effluve violent,  
A croire qu'un soufflet de forge  
En pousse vers moi le relent.

Senteur de toute une contrée,  
Sueur même de ce terroir,  
C'est la tourbe, au printemps tirée  
De l'entaille, immense miroir.

De ce brasier que je regarde  
Monte le songe, pas à pas,  
Fait d'un peu de terre picarde  
Que l'on m'envoya de là-bas !

*Poèmes de Picardie. En préparation*

**Paul Maison**  
**« Impressions 'Mer phosphorescente' »**  
*La jeune Picardie*, 5, novembre 1900, p.114

*Au Maître Léon Duvauchel.*

Les galets, sous les pas, crépitent d'étincelles,  
Une lumière en pluie impalpable répand  
Dans leur masse pierreuse un réseau de dentelles  
Qui sous un poids humain craquent en gémissant.

C'est un beau soir d'été. Presque silencieuse,  
A l'heure douce et tiède où la clarté s'enfuit,  
La mer s'agite à peine et sa rumeur berceuse  
Semble un faible murmure au milieu de la nuit.

Et sur l'immensité, l'on voit, parmi les moires  
Qu'elle balance au loin en cercles gracieux,  
Des diamants brodés le long des vagues noires  
Qui roulent doucement sous le calme des cieux.

Comme le firmament, la mer a ses étoiles,  
Elle est, dans tout ce calme, éblouissante à voir,  
Les bijoux qu'elle porte, accrochés à ses toiles,  
Semblent des astres d'or que le ciel fit pleuvoir.

Et partout la lueur, aux teintes métalliques,  
Que reflètent au loin les flots tout flamboyants,  
Donne à la mer l'aspect qu'elle aurait aux Tropiques  
En la pareille nuit sous des climats brûlants.

août 1900.

**Alfred Julia (1827-1906)**  
**« La vérotière croteloise »**  
*La Picardie littéraire*, juin 1901, p.269-270

Trois heures du matin. La dame de Vers sort de chez elle et commence sa tournée dans les rues populeuses du Crotoy. D'une voix stridente elle crie : « Céline, Théodosie, Alexandrine ! Eh ! Aux vers, tant qu'on peut ! » Elle éveille ainsi les recrues de son bataillon de Vérotières.

A cet appel, la Vérotière s'arrache au sommeil. Il est encore nuit noire. Une froide bise de la fin de janvier souille au dehors, le lit est chaud, la maison close. Ah ! qu'il ferait bon dormir jusqu'au jour. De

grâce, une minute. Elle referme l'œil, se pelotonne dans ses couvertures, cédant à la tentation de faire un dernier petit somme. Mais soudain, une autre voix se fait entendre, autrement impérieuse que celle de la dame de Vers :

Debout ! dit le besoin, il est temps de marcher !

Alors la Vérotière songe que son mari n'a presque rien gagné dans la semaine, à la mer s'il est matelot, aux champs s'il est terrien. La pêche ne va pas, sur terre il n'y a point de travail. Et pourtant, dans quelques heures, la marmaille va crier la faim ; il faut bien les vêtir et les nourrir, ces pauvres *quiots*. L'homme lui-même, ne faut-il pas qu'une bonne soupe le soutienne pour lui donner du cœur ? D'un bond, la Vérotière est sur pied.

La voilà dans la rue. Comme elle est bonne à voir dans son costume pittoresque ! Un *mouchouer* serre sa calipette, pour que le vent ne lui fourre pas ses cheveux dans les yeux, *sein gartin* noué autour des hanches assujettit ses jupes courtes, un *brayur*, pour *brayer sein siau*, entoure sa taille flexible, elle réchauffe sa main glacée dans *sein aluan* et, la pelle à grève sous le bras, le petit seau à vers sur le dos, elle se dirige vers la baie de Somme.

Bientôt, elle rencontre une camarade, puis une autre. Les Vérotières s'accostent, se groupent, marchent ensemble. Elles sont dix, tout à l'heure elles seront soixante, quatre-vingts, cent ! La mer est déjà retirée jusqu'au Hourdel, par-delà les passes. Néanmoins, halte là ! Une veine d'eau barre le passage, d'autres fois c'est *le vau de Rue* (la Maye), et il faut aller chercher le ver jusqu'à la Pointe Saint Quentin. Les vaillantes femmes n'hésitent pas ; elles se déchaussent, entrent dans l'eau gelée, la glace craque sous leurs pieds robustes et le froid salé des grèves fendille de stries sanglantes leurs jambes fines et nerveuses.

Ah ! elle n'est plus endormie maintenant, la Vérotière. La bise de mer a coloré son visage en le fouettant. Les propos s'échangent vifs, piquants, goguenards, grivois, spirituels ; ils dissipent les dernières vapeurs du sommeil, comme les rafales du vent chassent le sable dans les dunes ; les langues sont déliées, des langues picardes ! Gare à ceux qui tombent sous leur juridiction !

Mais bientôt on aperçoit sur le sable humide de petits tubes de terre tournés en spirales. C'est ici qu'on trouvera le ver marin. La bande s'arrête, les pelles font leur office, la Vérotière *fouit*. C'est alors une lutte de ruse entre elle et l'animal rampant, car il ne se laisse pas prendre sans protester. En un clin-d'œil il se creuse des retraites souterraines, et il faut avoir parfois une acuité de regard et une prestesse de main surprenantes pour le dénicher dans son refuge profond. La recherche est fatigante.

Aussi, de temps en temps, la Vérotière s'accorde un moment de repos. Alors, la médisance reprend ses droits. Une nouvelle circule. Est-elle vraie, est-elle fausse ? On n'a pas eu le loisir d'en contrôler l'exactitude. Qu'importe, on la lance. Ne faut-il pas se distraire un peu ? Le plus souvent les camarades font le sujet des bavardages. Et quand la victime a su d'une bonne voisine les propos tenus sur son compte, ce sont alors des prises de bec homériques, à la grande hilarité de la galerie.

- Flore a dit, qu'Agathe lui a dit, qu'Anastasia lui a dit, que tu avais dit *j'étouais une nouercassière*.

Et la bataille s'engage. Le plus souvent elle se borne à des coups de langue ; parfois cependant, de la langue on en vient aux mains ; on se crêpe quelque peu le chignon. Rarement les pelles à grève entrent en danse, pourtant, cela s'est vu.

Mais querelle de Verotière ne dure pas longtemps. Au fond, c'est une excellente femme, le geste prompt, le cœur sur la main ; le pardon suit de près le repentir, et l'oubli annule l'offense aussi efficacement que les marées suivantes effacent les traces du fouissage.

Voyez-vous au loin dans les grèves, cette longue file de femmes, la pelle sur l'épaule, portant à chaque bout du long manche un petit seau plein de vers ? C'est l'armée des Vérotières qui rentre en jetant aux échos de la plage les flonflons de la romance en vogue. Elle marche en cadence, se hâtant d'aller verser le fruit de sa pêche dans les haquets de la dame de Vers, qui incontinent en remet le prix.

Suivant les époques, les exigences de la demande, la qualité du ver, rouge, brun ou cendré, ce prix varie entre 50 centimes et 2 francs le seau. La dame de Vers l'expédie au Portel, près de Boulogne, où les pêcheurs s'en servent pour amorcer leurs lignes de fond. Pour ce motif, Linné a nommé le précieux annelide : *Arnicola piscatorum*. Grâce à lui, de nombreuses familles du Crotoy s'aident à vivre.

Sa journée gagnée, la Vérotière pourvoit aux besoins du ménage. Puis fière et contente d'avoir assuré le pain des siens, assise sur une chaise basse, auprès de son poêle, la *coué au fu* sous les jupes, elle déguste délicieusement, à petites gorgées, sa grande tasse de café *nouer*, fortement mélangé de chicorée.

### **Gabriel Henriot (1880-1965)**

#### **« L'exode (XIIe Siècle) »**

*La Picardie littéraire*, octobre 1901, p.335-336 et 350

Pierre de Maugiron, abbé de Notre-Dame de \*\*\*, erre par les plaines embrumées. Soixante années de labeurs ont mis à son front une couronne de neige ; mais ni la fatigue ni les chagrins n'ont courbé le torse de celui qui fut à vingt ans le plus brave chevalier de toute la Picardie. Pourtant que d'épreuves, de deuils successifs se sont abattus sur lui ; sa femme, ses enfants sont morts d'étranges maladies : ils ont languï et se sont desséchés comme des fleurs brûlées par le soleil de juillet. Alors, pour oublier, Pierre a pris la robe ; *armarius* de l'abbaye, il en classait les trésors bibliographiques il enrichissait la collection de ces manuscrits somptueux, qui sont l'admiration des savants par la finesse des enluminures, les ornements des initiales et la merveilleuse régularité de la gothique. Homme d'action cependant plutôt qu'homme de science, il devenait abbé par l'ascendant qu'il exerçait sur ses compagnons. Aussitôt il devait se heurter contre l'indiscipline des moines : une longue lutte, sourde et mauvaise, désolait l'antique couvent. Puis la paix étant revenue dans cette demeure troublée et Pierre applaudissant aux résultats obtenus, une nuit, vers la fin de la « deuxième veille », c'était la fuite au milieu des clameurs et des bruits étranges : le moutier n'était qu'une immense gerbe de flammés et Pierre voyait courir, ombres fantomatiques dans la fumée et dans la nuit, les moines éperdus emportant les reliques.

C'est à tout cela que songeait Pierre de Maugiron, errant dans les plaines embrumées. Son troupeau dispersé dans les maisons voisines, son asile détruit et lançant, comme dans une supplication muette à Dieu, les pans de murs noircis par la fumée et calcinés par la flamme. C'est à ce résultat qu'aboutissaient tant d'efforts et tant d'énergie. Aussi le pauvre abbé sentait fondre sa force de résistance au destin : il était las ; il appelait le repos de la tombe, comme un nouveau Moïse.

Une voix intérieure lui disait pourtant : « Tu as reçu de ton prédécesseur une maison florissante et tu ne laisseras que des ruines ; les moines vivaient assemblés sous le toit de la communauté et les abbés voisins se les sont partagés ; les reliques des saints patrons étaient honorées par les longues processions des fidèles et elles sommeillent maintenant dans l'oubli qui est la mort des choses. Pierre de Maugiron, tu en porteras la responsabilité devant Notre-Seigneur et tu devras lui rendre compte de ton administration ».

Alors l'abbé sentait une nouvelle douleur pénétrer au fond de son âme ; mais il restait indécis, attendant que la Providence vînt à son secours et l'éclairât de ses conseils.

\*

Un matin, les moines se rassemblèrent sur la convocation de l'abbé. Les prières d'usage ayant été dites, Pierre prit la parole au milieu d'un solennel silence : « Mes chers frères, dit-il, nous devons voir dans les malheurs qui nous sont arrivés la juste punition de nos fautes. Nous avons trop négligé le soin de nos âmes ; nous n'avons pas fui, avec assez d'indignation, les contacts mondains ; la prière et la mortification n'ont pas régné, comme elles auraient dû, au sein de notre retraite. Aussi Notre-Seigneur, qui voit au fond des âmes et qui juge sur les intentions plus encore que sur les faits, a pensé que son troupeau s'égarait et qu'il devait l'éprouver pour le remettre dans le droit chemin. Dieu, dans sa toute bonté, a donc permis que cette maison, qui fut le témoin de nos vices et de notre indignité, fût à jamais détruite par le feu qui purifie tout ; et, à sa place, il nous permet d'espérer, maintenant, qu'une autre demeure, plus pure et plus belle, s'élèvera pour nous recevoir, repentants et désireux de vivre pour la seule gloire de son saint nom. Demain, nous irons donc par la chrétienté, emmenant avec nous les reliques de nos saints nous intéresserons les fidèles à notre œuvre ; et, grâce à nos efforts, nous recueillerons la somme nécessaire à la réédification du couvent. Mais ce jour doit être consacré aux pieuses méditations : et, comme il faut invoquer le Seigneur pour qu'il nous soit favorable, nous resterons jusqu'à demain dans le jeûne et dans les prières ».

Le lendemain, un cortège solennel portait des ruines de l'abbaye. En tête venaient les convers, vêtus de robes brunes ; puis les pères, chargés des fonctions inférieures ; enfin, au milieu de ses compagnons, s'avancait l'abbé sous un dais magnifique. D'une main ferme, il portait les reliques, bénissant la foule accourue à son passage et tous, varlets, hommes d'armes, humbles laboureurs, habitants du manoir ou des chaumières, venaient s'agenouiller et sanglotaient en voyant les exilés chanter, avec des larmes dans la voix, les psaumes de la Pénitence. Et Pierre de Maugiron priait : « Seigneur, votre serviteur est bien vieux pour la tâche qu'il entreprend ; mais si vous le secourez, il mènera son peuple à travers les nations, jusqu'à ce qu'il puisse revenir à sa tête, dans la terre où dorment les ancêtres et les chers souvenirs ».

Vingt ans ils allèrent de bourgs en bourgs, de châteaux en châteaux. Pendant vingt ans l'abbé les guida par les provinces : l'Artois, la Flandre, le Hainaut, le Brabant, la Gueldre, le duché de Berg, Trêves au riche territoire ; Mayence, Worms, Spire qui reflètent leurs cathédrales dans les eaux vertes du Rhin ; la Lorraine, le Barrois et combien d'autres pays ! A la parole de l'abbé, les cœurs étaient émus ; le roi de France promit des secours, les seigneurs levèrent des impôts sur leurs terres. Mais ce qui fit affluer l'or, ce fut la reconnaissance des malades, paralytiques, fiévreux, sourds-muets, que les reliques avaient le privilège de guérir. Il y eut tant de miracles qu'un moine de l'abbaye, Guillaume Beauclerc, remplit en les énumérant les marges d'une Bible in-folio.

Pendant ce temps, un habile architecte avait fait le plan de la nouvelle demeure ; elle avait péri pour renaître plus belle : cent clochers ajourés montaient vers les nues, symbolisant les élancements de la foi chrétienne. La chapelle, au lieu des lourdes baies romanes et du plein cintre, se parait de riches verrières, d'arceaux gothiques, de sculptures charmantes ou bizarres, qui devaient faire du monument

un véritable bijou. Le couvent, avec son cloître immense prenant jour sur deux cours intérieures, avec les magnifiques salles du chapitre et du réfectoire, le parloir orné d'une grille en fer forgé, les cellules propres et spacieuses des moines, avait un air de richesse élégante et simple.

Les travaux commençaient d'ailleurs ; une armée de maçons, de tailleurs de pierre, d'imagiers, était à l'œuvre, et l'or venant selon les besoins, les murs sortirent promptement des fondations et les sculptures se trouvèrent bientôt prêtes. Il n'était dans les environs si petit seigneur qui ne prêtât des hommes, des chevaux ou des chariots pour faire avancer l'ouvrage. Aussi, de jour en jour le voyait-on se transformer.

Enfin, après vingt ans, sonna l'heure du retour. Pierre de Maugiron était devenu très faible depuis quelques années. On lui avait fait une vaste litière dont il ne sortait plus et de laquelle il bénissait les gens des villes et des campagnes. Sa figure amaigrie et son corps chétif semblaient ne plus tenir à la vie ; mais son âme vibrait encore et elle étincelait dans ses yeux, ses yeux larges et pleins de fièvre. On sentait je ne sais quelle farouche énergie chez ce vieillard de quatre-vingts ans ; un désir ardent de ne pas succomber avant d'avoir mené à bien sa tâche : et il y réussit.

Quand, du haut de la côte des Fleurs, il aperçut l'abbaye dans sa blancheur immaculée, ses bâtiments formant un vaste quadrilatère, sa chapelle ajourée, pimpante, accorte et gaie, il eut un immense élan de joie et d'amour : « ô mon Dieu mon Dieu » et de ses yeux, que les pleurs n'avaient plus mouillés depuis longtemps, deux larmes lentement tombèrent. Il s'agenouilla à la place où l'on voit encore aujourd'hui le Calvaire, rongé par la mousse ; les moines, qui respectaient sa méditation, le virent soudain chanceler et s'évanouir ; on le remit dans sa litière, et le cortège s'approcha du couvent, au son joyeux des clochettes...

Le lendemain, le vieillard semblait avoir trouvé de nouvelles forces. Soutenu par deux jeunes frères, il voulut bénir la maison et célébrer le divin sacrifice. Debout devant l'autel, dans la chapelle encore incomplète attendant les boiseries et les mille détails d'un luxe pieux, il sentait son corps devenir léger, un bien-être mystérieux s'emparer progressivement de lui, une allégresse bizarre comprimer son cœur. Il entendait des voix célestes bourdonner à ses oreilles jamais la lumière des cierges innombrables ne lui avait paru si pure ; jamais le parfum de l'encens ne lui avait semblé si doux. Alors, ayant adoré la sainte hostie, il la prit dans ses mains tremblantes et, tout frémissant d'amour divin : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, murmura-t-il ; mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie ». Et, ayant communiqué, il sentit que son Dieu l'appelait à lui ; il vit, comme dans un songe, s'ouvrir le haut de la chapelle, et une longue théorie d'anges mener son âme vers les demeures éternelles. Pendant que son clergé, fondant en larmes, se tenait à ses côtés, le vieillard venait de s'éteindre en-priant encore.

Ainsi mourut Pierre de Maugiron. Il fut « enseveli honorablement » à la place même où il était tombé, la tête tournée vers l'autel, les mains jointes ; et quand dernièrement son tombeau fut ouvert, on le retrouva parfaitement conservé, semblant prier encore le Seigneur de bénir sa chère maison.

**Maurice Thiéry (1862-1935)**  
**« Ma Picardie – Au cabaret »**

*La Picardie littéraire*, 10, octobre 1902, p.115-116

Le plus souvent, les cabarets de nos villages picards comprennent une salle au rez-de-chaussée, ouvrant sur la rue ; aux jours de belle saison, elle semble engageante, accueillante à tout venant, à l'ouvrier altéré, au voyageur assoiffé. Parfois une autre pièce dans le fond, servant de chambre à coucher au cabaretier et à sa famille, fournit une seconde salle au débit pour la fête du pays et les jours où il y a foule, lorsque les clients se trouvent trop à l'étroit dans la salle d'entrée.

La première pièce, la salle principale de l'établissement, est typique par son ameublement : en décrire une, c'est les dépeindre toutes. De forme carrée ou plus souvent rectangulaire, elle est tapissée de papier ordinaire à fleurs ou à dessins coloriés. Un carrelage rouge ou mosaïqué recouvre le sol lavé à grande eau et toujours d'une propreté minutieuse, l'une des qualités maîtresses des ménagères picardes. Aux fenêtres, des rideaux d'un blanc éclatant, avec soin renouvelés. Le mobilier consiste en tables simples de bois blanc peint, en chaises et tabourets. Le long des murs, à hauteur d'homme, courent des tablettes servant à recevoir les chopes des joueurs lorsque les tables sont couvertes par les tapis, les cartes et les planchettes où s'inscrivent les points. Sur l'un des côtés de la pièce, s'érige le comptoir, de petite dimension, en bois, qu'encombrent la verrerie, les litres de liqueurs diverses et les brocs pleins de bière ou de cidre qui font la navette de la cave au débit. A l'un des murs, est accrochée la pendule, meuble indispensable en ce lieu.

Un poêle en fonte s'enfonce à demi dans la cheminée sur le marbre de laquelle repose une modeste glace, qu'entourent des photographies de famille. Aux murs de la pièce, de droite et de gauche, sont suspendues, encadrées simplement, des gravures quelconques, parfois anciennes, des chromos rapportés de la ville voisine ou achetés à un colporteur ambulant, et même jusqu'aux diplômes des certificats d'études des enfants, ainsi qu'un exemplaire de la loi « tendant à réprimer l'ivresse publique ».

En semaine, peu de monde fréquente les estaminets villageois : des clients de passage, des voisins venant prendre une chope, des commerçants entrant trinquer pour conclure une affaire. Mais le dimanche est le jour où les débits de boissons présentent la plus grande animation, surtout vers le soir. Dès l'après-midi, chaque cabaret voit arriver un à un, endimanchés, ses clients attirés. Des parties de cartes s'engagent entre partenaires habituels. A différentes tables stationnent des buveurs isolés ou groupés ; des conversations se nouent et se poursuivent durant des heures.

Il arrive aussi que l'un des assistants — des jeunes gens de préférence — doué d'une forte voix, entonne, à l'admiration de ceux qui l'écoutent, mais au mécontentement des joueurs qui, plus difficilement, s'entendent, quelque chanson bachique ou sentimentale, empruntée au répertoire de Béranger ou de Désaugiers, voire même quelque chansonnette en vogue, refrain de café-concert apporté là par un commis-voyageur en spiritueux.

Avec l'heure s'avançant, sous les chopes de bière blonde, à la mousse débordante, des cafés noirs alcoolisés, les voix s'élèvent ; toute cette foule crie, rit, gesticule ; le brouhaha grandit ; l'atmosphère s'alourdit et se sature de fortes odeurs ; l'âcre fumée des pipes et les émanations des liquides versés et renversés.

Jusqu'à dix heures, moment où la cloche de l'église par ses tintements annonce l'heure de la *retraite* et donne le signal du départ, les villageois, aux cabarets ruraux, prennent les seules distractions possibles



les jours dominicaux à la campagne. Passé cette heure, dans la crainte de la venue des gendarmes, les débits se vident et closent leurs portes tandis que les clients, sur de sonores bonsoirs échangés dans la nuit noire, se séparent.

**Valéry Pouillat**  
**« Le Bouais-Jan »**

*Le Bouais-Jan, 13, juillet 1904, p.196-198*

Savez-vous bien que Paris, malgré ses deux millions et demi d'habitants, n'est après tout qu'un vaste désert où l'on peut coudoyer pendant de longs jours la foule qui s'y presse sans rencontrer seulement une figure amie ? Que la mort vous prenne sur la voie publique à cent mètres seulement de votre demeure, il est fort probable que l'on portera votre dépouille à la Morgue.

Pour remédier à cela, Paris, a vu se créer une quantité de syndicats professionnels et de sociétés de secours mutuels ; les associations d'anciens élèves de la plupart de nos grandes écoles françaises ont une section parisienne, enfin tous ou à peu près tous les départements de France ont organisé dans la capitale des sociétés amicales où l'on entend les langues et les patois des diverses provinces, on y voit des sauteriers que mènent tour à tour les joueurs de cabrette, de biniou ou de musette, un lien précieux s'établie entre une foule de gens qui la veille ne se connaissaient pas : chacun est heureux de retrouver à Paris un lambeau de la petite patrie qu'il n'a cessé d'aimer, et de tout cela résulte un grand bien que vous pouvez imaginer.

Parmi les sociétés amicales ainsi créées il en est une dont je veux vous parler, parce que je la connais bien, que j'en fais partie et qu'elle pourrait servir de modèle à plus d'une autre ; c'est le Bouais-Jan.

Le Bouais-Jan, me direz-vous qu'est-ce cela veut dire ?

C'est le nom en patois bas-normand d'un ajonc très robuste et fort épineux qui pousse dans la Manche sur les côtes arides, qu'il recouvre des grappes innombrables de ses fleurs d'or. C'est l'emblème d'un groupement bas-normand qui réunit des Manchois et leurs voisins du Calvados et de l'Orne.

En 1896, le chansonnier Beuve, une sorte de paysan, qui a su tirer du petit champ qu'il voulait cultiver une récolte merveilleuse et produit une vingtaine de chansons qui par plus d'un côté ressemblent, un tout petit peu, à des chefs-d'œuvre, se trouvant égaré à Paris, eut l'idée de fonder la société en question, qui se réunit, à ces débuts timides, dans un petit local de la rue du Dragon.

La société se développa assez vite, réunit comme aujourd'hui plus d'une centaine de familles et eut soin d'accueillir les femmes et les enfants, ce qui était une pensée fort heureuse.

A l'heure actuelle, le Bouais-Jan se réunit sans convocation le premier samedi de chaque mois, à neuf heures du soir, dans un vaste et beau salon au 12, de la rue Gît-le-Cœur, sous des lambris qui, jadis, ont entendu le roi Henri IV et la belle Gabrielle échanger de doux propos d'amour.

Chaque réunion porte le nom d'une foire de la Manche et revêt ainsi le caractère de ce que dans notre patois nous appelons une *assembiaie*. Voici maintenant ce qui s'y passe :

Les bas-normands arrivent au rendez-vous entre neuf heures et neuf heures et demie. Pendant ce laps de temps, il est un bruit fort mélodieux qui recouvre l'animation des conversations. C'est un doux crépitement, une sorte de fusillade de baisers retentissants, qui nous rappelle que l'on s'embrasse beaucoup chez nous.

Un jour, j'eus la curiosité de compter approximativement les bécots échangés, j'arrivai à un chiffre étonnant. Voici comment :

Il vint ce jour-là, trente femmes au Bouais-Jan, qui en moyenne tendirent leurs joues à dix personnes qui les embrassèrent chacune trois fois et auxquelles elles rendirent l'ordinaire caresse. Chaque entrante motiva ainsi soixante baisers, multipliez cela par trente et vous aurez le total inattendu de dix-huit cents. Et encore j'ometts dans ce chiffre les baisers donnés par les lèvres masculines, non parce que le total en soit à négliger mais tout simplement pour être discret.

On se met bien vite à table, chacun à sa moque que le cidre remplit et l'on grignote quelque chose : marrons, galettes de sarrasin, teurquettes, etc., puis les chants commencent et dureront jusqu'à minuit. C'est du normand, presque exclusivement que l'on entend, le patois n'est pas oublié et la chanson de café-concert est soigneusement exclue, enfin ne l'oublions pas, les poètes de la société font entendre leurs compositions inédites...

Un grand charme de ces réunions tient au tour absolument normand de l'esprit du président M. Marquez, qui par ses allocutions et ses saillies sait rompre fort à propos la monotonie de chants et d'histoires se succédant sans aucune interruption.

Minuit arrive toujours trop vite au gré des assistants et l'on se sépare en échangeant de cordiales étreintes et aussi les baisers de l'arrivée, après que chacun a eu acquitté sa part qui oscille entre 45 et 55 centimes, ce qui n'est pas ruineux comme vous le voyez. Cette sobriété m'a fait me demander souvent par quelle bizarre idée certain fondateur de la Société du Bouais-Jan avait si fâcheusement nommé beuveries des réunions où l'on boit si peu. Il a réussi à éloigner tous ceux que le nom de Beuveries a justement effrayés. Le joli nom de *Veillées* pourrait avantageusement remplacer celui qui a été maladroitement choisi.

Vous ne saurez vous imaginer avec quel plaisir nos Bas-Normands se retrouvent à ces réunions. Ils ont fait de leur Société une vaste famille, c'est devant leurs femmes et leurs jeunes filles que tout se passe, et les convenances, n'y font que gagner, on sent dans tous les cœurs un même amour du pays natal, toute cause de divisions est écartée, c'est l'accord, c'est l'inaltérable entente qui règne ; d'ailleurs vous ne l'ignorez pas.

*Les cœurs sont bien près de s'entendre  
Quand les voix ont fraternisé !*

Cela est vrai surtout alors que comme chez nous on ne s'occupe pas de politique.

Ce n'est pas tout, le Bouais-Jan qui entend être société littéraire se réunit le troisième samedi de chaque mois pour entendre celui de ses membres qui fait ce jour-là une conférence sur un sujet normand. Pour terminer la soirée, une sauterie est organisée, à la grande joie de la jeunesse et aussi de certains qui ont cessé d'être jeunes.

Voilà déjà un beau programme, attendez je n'ai pas fini.

Chaque année, la Société loue un vaste local et organise un grand concert où domine naturellement l'élément Bas-Normand. Il faut pour en avoir idée avoir entendu M. Coire interpréter, par exemple, *Les adieux d'une grand'mère à son fisset*, de Beuve, ou l'admirable Gohel, venu tout exprès de Cherbourg, nous chanter le répertoire du bon poète Alfred Rossel.

Ces réunions ne ressemblent en rien aux concerts parisiens, car c'est autre chose et à beaucoup de points de vue cela vaut mieux.

Tous les ans, également, le Bouais-Jan a une fête d'un autre genre, tantôt c'est un joyeux banquet dans quelque restaurant du Palais Royal, tantôt c'est une excursion à la campagne. A la dernière sortie de cette sorte, à l'Hay, la Société ayant fait une promenade entre les deux repas, fut accompagnée par la fanfare de la commune et, aussi je dois le dire par les bravos sympathiques des habitants, tous empressés à nous faire accueil.

Vous saurez tout à peu près au sujet de ma chère Société quand je vous aurai dit que tous ses membres sont abonnés de droit à la Revue qui porte le même nom qu'elle et qui enregistre tout ce qui s'y passe. De cette façon le lien qui nous unit se trouve encore plus fort, il est si solide aujourd'hui que rien ne saurait le rompre.

Que voulez-vous ? Les Malheureux déracinés que nous sommes ont tous à des degrés divers le regret du pays normand, ils cherchent instinctivement tout ce qui peut le rappeler à leurs yeux, et quand ils sont réunis, ils n'ont pas grand effort à faire pour se figurer qu'ils sont chez eux et bien loin de leur terre d'exil. C'est une consolation qui a son prix ; ce n'est pas, direz-vous de la réalité, cela dépend du rêve. Qu'importe au surplus, n'y a-t-il donc point une certaine douceur à rêver et à oublier nos tristesses ? Dans tous les cas le Bouais-Jan n'aurait-il que l'utilité de rendre aux Bas-Normands une petite parcelle du pays regretté, il faudrait encore de ce chef bénir celui qui l'a fondé.

Oh ! comme je fus compris de mes compatriotes le jour où je leur dis :

*Sachez bien qu'au Bouais-Jan — oh ne l'oubliez pas —  
On n'est plus à Paris. C'est là la terre normande  
Qui s'offre à vos regards, voyez ici la lande,  
La mer bat à son pied, le flot n'est jamais las.  
Voici nos chemins creux parfumés d'aubépine,  
Et nos plants de pommiers que peuplent des oiseaux  
Les grands prés toujours verts, les arbres toujours beaux  
Que caresse et que baise une brise marine.*

**Paul Harel (1854-1927)**

**« Le village et ses types »**

*Le Bouais-Jan*, 18, septembre 1904, p.278-280

Depuis les jours fabuleux où mes yeux d'enfant le regardaient, il n'a pas changé. Autour de l'église à triple toiture, les maisons plutôt vieilles sont groupées. Voici le haut couvent, penché vers la plaine ; l'auberge, close et désaffectée ; le presbytère enveloppé d'arbres ; le clocher, tour carrée que surmonte une pyramide où s'érige la croix. Cette croix domine tout : le massif de la forêt, le damier des haies vives, les buissons des campagnes, la hêtraie du château.

Ici, la terre âpre et chaude aime l'eau du ciel : ses calcaires bruns, roux, jaunâtres, ne s'émeuvent qu'après les ondées. Alors tout change : le pré verdoie, le pommier montre ses feuilles, le bourgeon craque, et bientôt le sombre village est dans les fleurs.

Quatre-vingts maisons, pas plus. Ça et là, on a remplacé les couvertures de tuiles par des toits d'ardoise, fine et bleu. On n'en voit que mieux sur les toits fumer la pluie.

Je songe à ces hauts terriens qui, jadis après la messe dominicale, débouchaient dans la rue. Ils remplissaient le village tout entier, ils l'avivaient du ramage de leurs blouses brodées, du moutonnement de leurs chapeaux. Quand la pluie tombait, il s'exhalait d'eux des brumes un peu fortes, mais ils riaient sous l'ondée qui mouillait la terre.

C'est au milieu d'eux que j'ai vu pour la première fois le père Pignel aux grandes mains. Hostiles, ces larges mains saisissaient les hommes pour les meurtrir et les secouer. Mais le père Pignel parlait des animaux avec amour. C'était un engraisseur de porcs, le plus fameux de la région. Nul ne savait les engraisser comme lui, Pignel. Au président d'un jury qui le complimentait sur un magnifique lot de cochons gras, le père Pignel répondit modestement : *Monsieur le président, après moi il n'y en aura plus*. Il mourut dans cette conviction.

.....

Le dimanche suivant, à l'auberge, on fit l'éloge du bonhomme Le roi des herbagers, M. Le Cœur, était là ; on l'apercevait au bout d'une table où des plats de tripes fumaient sur des réchauds ; les vapeurs humectaient sa cravate noire, elles entouraient sa tête olympienne. M. Le Cœur ayant ajouté quelques mots à l'éloge du défunt, ce fut pour Pignel une sorte d'entrée au Panthéon. Il était classé. Coulibœuf, l'empirique de Montauvent, raconta d'une haleine, malgré ses trois cent soixante livres, deux anecdotes sur le père Pignel. Toute la salle à manger se tordit ; après quoi, déférente, elle écouta parler M. Brou, l'agent d'assurances.

Ah ! M. Brou ! Quel charmeur ! Il avait été cantonnier-chef. Il parlait avec mesure, sans geste, d'une voix égale et pourtant musicale. C'était un homme doux, loyal, apaisant. Il assurait et rassurait. Je revois sa barbe neigeuse, en collier ; son nez aquilin aux ailes tendues ; dans la broussaille des sourcils, je retrouve ses yeux clairs. Il portait une jaquette brune, un gilet, marron, une culotte à pont, courte par en bas, probablement à cause de la boue que soulevaient ces gros souliers à l'aide desquels il bravait les chemins de traverse autour du village. Sa femme l'accompagnait, ils se partageaient les hameaux, se quittaient, se rejoignaient, touchaient des quittances, renouvelaient des contrats, rédigeaient des avenants, et rentraient le soir à l'auberge, pleins de fatigue. M. Brou, s'asseyait en gémissant, mais

Madame Brou, replète, énorme et vive, poétique, sentimentale et violente, nous embrassait tous et nous disait des vers.

Le dimanche après vêpres, quand il faisait beau, je me souviens que Madame Brou m'emmenait sur la route. Nous regardions le paysage. Nous voyions rentrer M. Le Cœur. Au trot de sa jument perchonne, amplement assis, dans son cabriolet aux brancards jaunes, une main molle sur les guides, le masque plein, souriant, il passait.

Au haut d'une butte on le voyait bientôt disparaître, à la croisée des chemins. IL s'en allait au *Mesnil-Cher*, vers cette maison Louis XV, bâtie sous les champs pour le plaisir des yeux et le plaisir de l'hospitalité. Ceux que M. Le Cœur recevait à sa table, députés, conseillers généraux, marchands de bœufs opulents, électeurs soumis, tressaillaient avec lui sur les arômes du Richebourg et du Chambertin. D'autres vins antiques, sommeillaient dans la nuit de son caveau. C'était un roi.

Mais l'homme est un passant ; il dure moins que la route. Celle du *Mesnil-Cher* est toujours là, méandrique et blanche. Pour d'autres piétons et d'autres cavaliers, pour les chars nouveaux, elle décrit les mêmes courbes au loin : elle monte vers la plaine et s'y couche ; elle éclate au soleil et s'y chauffe, comme un long serpent, lumineux et alangui. A travers le pays, d'autres routes se déploient ; les grandes vont des bourgades aux villes ; les petites, par descentes ou raidillons, sinueuses, tordues, zigzagantes, pénètrent au cœur des hameaux comme des vrilles.

C'est le paysage d'autrefois. Sa figure impérieuse domine tout. Les bâtisses neuves, les véhicules récents, l'ardoise des clochers qu'on élève, la trouée des chênes qu'on abat, ne sont en lui que des détails : son immense physionomie les absorbe.

Dieu merci, rien n'a changé.

Du haut des champs, voici la forêt Saint-Evroult-Notre-Dame, que l'aube éclaire ; au midi, longue et désunie sous les haies, Planches, cité romaine ; au nord, aggloméré dans une vallée, Cisay, bourg féodal ; à l'ouest, à perte de vue, le massif bleu d'Ecouves, entre Sées, la ville des Evêques, et Alençon, la ville des Ducs ; plus loin, Perseigne, que Marguerite de Navarre chevaucha ; plus près, tout près, l'Oullerie, manoir frileux qu'habita Louis Turpin, le Gendarme du Roy ; non loin, la tour du château d'où les archers anglais virent venir Duguesclin ; puis l'église, romane et ogivale, que les moines édifièrent : autour d'elle, Echauffour, sombre et silencieux.

Le village ! c'est lui que j'ai voulu revoir de ce point culminant de la plaine, à l'heure où dans la paix du soir le chemin de fer ahanne amont la colline et gronde dans les bois. Les trains roulent, fuient, s'éloignent. Voici maintenant le chant des *Angelus* : les Authieux, Planches, Sainte-Gauburge sonnent, puis Saint-Germain, Orgères, Cisay, Touquettes...

Et chaque soir, autour de mon village, depuis des siècles, la voix des cloches monte ainsi, fraternelle, mystique et douce...

**Lucie Delarue-Mardrus (1874-1945)**

« Poème d'été »

*Le Bouais-Jan*, 8/18, septembre 1904, p.277-278

L'air brûlant fait vibrer les horizons ruraux ;  
Un excessif soleil rend l'ombre plus profonde.  
Dans notre jardin calme où la verdure abonde,  
L'après-midi sommeille au cœur des bosquets chauds.

Voici le lierre sombre où reluit une abeille,  
La vigne, les rosiers, les fruits déjà jousflus,  
L'herbe couchée encore par le vent de la veille  
Et toi !...tout ce que j'aime au monde et rien de plus.

Pas un souffle n'émeut les roses éclatées ;  
Les arbres inégaux sculptent le grand ciel clair...  
Ah ! nous demeurerons souvent jusqu'aux nuitées  
Sous la tonnelle ronde où filtre un jour si vert !

Ne disons rien. Là-bas parle une voix décrue ;  
Tout à l'heure, un lointain chariot cahotait ;  
On ne sait presque plus qu'on existe. On se tait  
Parmi cette rumeur quelconque de la rue.

Ne disons rien. Il fait indifférent et bon :  
Je viens de voir tomber une rose fanée...  
Écoutons, assoupis de satisfaction,  
Battre tout doucement le cœur de la journée...

**Johannès Tramond (1882-1935)**

« **Le Limousin historique et pittoresque** »<sup>1051</sup>

*Lemouzi*, 1905, p.196-200, 218-220, 289-292, 316-319

Je n'ai, Mesdames et Messieurs, je pense, aucune révélation à faire, aucune bataille à livrer ce soir : nous sommes ici entre gens du Limousin et amis du Limousin, et nous ne nous sommes réunis dans cette salle du Collège de France, si aimablement mise à notre disposition par M. d'Arsonval, que pour nous rappeler le cher pays, en contemplant les belles photographies qu'a réunies le zèle infatigable de nos amis MM. Villeneuve, Beynié et de Nussac. Ces messieurs, il est vrai, n'ont pas pu, comme ils se l'étaient

---

<sup>1051</sup> Conférence faite sous les auspices du Groupe d'Études limousines, le 9 mai dernier (note de la rédaction)

proposé, réunir un nombre de vues suffisant pour vous présenter une image, exacte et complète dans toutes ses parties, de la région que nous aimons ; et, sans doute, les gens de la Haute-Vienne et de la Creuse se plaindront d'être encore une fois sacrifiés à ces intrigants du Bas-Limousin ; mais ils nous pardonneront, je l'espère, pour le bien grand plaisir qu'ils auront, que nous aurons tous à admirer à la fois la beauté de notre petite patrie et le talent de ses enfants.

Ce plaisir sera si grand, j'en suis sûr, que j'ai comme un remords de le retarder de quelques minutes pour vous faire écouter des paroles que vous allez juger aussi prétentieuses que superflues. Mais, vous le savez, il est, dans notre société civilisée, des rites auxquels on ne saurait manquer sans perdre à tout jamais l'estime du monde et du public, et l'on ne peut, par exemple, réunir deux cents personnes pour leur montrer des vues, sans que quelqu'un — souvent, comme ce soir, un orateur novice que cette tâche épouvante — vienne, non pas les expliquer — le Limousin aurait-il donc besoin d'être « expliqué » à ceux qui l'aiment ? — mais les présenter, les relier, parler à propos d'elles. Le *Groupe d'Etudes limousines* m'a fait le très grand honneur de me confier cette mission ; je vais m'en acquitter le plus brièvement, le plus simplement possible, en vous disant ce que tous vous diriez à ma place : que le Limousin existe, qu'il a exprimé, affirmé cette existence par une beauté et un art qui lui sont propres, et que cette beauté et cet art dédaignés sont encore ce qui nous émeut le plus, nous les enfants du Limousin.

Et d'abord, je voudrais dissiper une inquiétude qui subsiste peut-être chez quelques-uns d'entre vous : j'ai souvent rencontré des amis, des compatriotes, tout disposés par ailleurs à approuver, à partager nos enthousiasmes et nos fiertés, et que ce mot seul de Limousin arrêtaient. « Limousin ! Limousin ! disaient-ils, il n'y a plus de Limousin, nous sommes des gens de la Haute-Vienne, de la Creuse, de la Corrèze, de bons voisins, rien de plus ! » Cette indignation serait juste, si notre désir de refaire une âme provinciale cachait le regret d'un état de choses aboli, et le désir de je ne sais quel absurde retour en arrière. Mais quelle est cette organisation politique que nous voudrions restaurer ? à quel moment la fantaisie des administrateurs et des gouvernants a-t-elle respecté cette unité régionale que nous affirmons ? Était-ce au moyen âge, quand la Marche était française, tandis que la vicomté de Limoges relevait du roi d'Angleterre, quand le sol de notre pays était partagé au hasard des héritages, des donations et des conquêtes, entre une multitude de maîtres le plus souvent étrangers ? était-ce au XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que la vicomté de Turenne et le duché de Ventadour constituaient, en plein gouvernement de Limousin, de véritables enclaves féodales, que la Combraille était auvergnate, le Confolentais poitevin, que l'intendant de Moulins administrait la Haute-Marche ?

En vérité, je ne sais si ce n'est pas l'organisation actuelle qui a le mieux tenu compte de l'unité géographique de notre pays : nos trois départements ne comprennent que de la terre limousine, et la comprennent toute, sauf le Nontronnais et aussi le Confolentais<sup>1052</sup> peut-être que des siècles d'histoire

---

<sup>1052</sup>Extrait d'un article de M. A.-P. de Lannois, archiviste-paléographe, dans la *Revue des Deux-Charentes*, intitulé : « Propos linguistiques : les Deux-Charentes », juin 1905.

« ... La banlieue d'Angoulême n'a pas de rapports géologiques et historiques avec le Confolentais. Ici, le Montbronnais et l'arrondissement de Confolens étendent leurs filons de granit et de gneiss que des genêts tapissent de fleurs d'or, que des bruyères empourprent de leurs joyeuses couleurs. Des yeuses et des châtaigniers, dans le sévère décor des choses, mettent sur la lande solitaire la poésie de l'austérité et de la simplicité.

... Ici, le paysan a l'allure indolente et le parler traînard des fils de l'Angoumois et de la Saintonge ; là il s'apparente plus volontiers avec ses amis de l'ancienne Marche et du Limousin. Plus trapu, plus tenace, il semble d'une autre race que ses compatriotes des bords de la Charente et de la Boutonne.

... Deux faits dominant donc la géographie des départements qui nous occupent : une certaine confusion avec le sol immédiat des régions limitrophes, et dans leur étendue même, des formations géologiques différentes. Le Saintongeois est un frère, par les mœurs, du gars poitevin ; il n'a qu'un cousinage de circonstance avec l'homme de Confolens, que la réglementation administrative lui imposa pour associé. »

En ce qui touche à la partie limousine du département de la Dordogne, M. Ardouin-Dumazet dit (*Voyage en France*, 29<sup>e</sup> série) :

ont orienté vers l'Ouest ; cette division tripartite, si honnie par certains de nos amis, ne fait pas autre chose que maintenir la séparation traditionnelle du Haut-Limousin, du Bas-Limousin et de la Marche limousine ; et cette distinction, proclamée depuis si longtemps par cette divination populaire qui ne se trompe jamais, un voyage en chemin de fer ne suffit-il pas à nous la montrer marquée sur le sol même de notre pays ? Mais il n'y a là qu'une répartition intérieure en circonscriptions secondaires, qui ne doit pas faire perdre de vue l'unité supérieure de la région ; aussi bien ce XIX<sup>e</sup> siècle, que l'on a prétendu si acharné à la seule destruction, n'a-t-il pas hésité à la reconnaître, et, en mainte occasion, dans l'ordre judiciaire, militaire, politique, économique, avons-nous vu ressusciter ce Limousin que l'on prétendait aboli, oublié.

C'est que nous sommes là en présence d'un de ces organismes naturels que les caprices de la mode et de l'opinion ne sauraient détruire. Il n'y a pas à le démontrer pour nous, et l'élan qui nous réunit si souvent en des soirées comme celle-ci est une affirmation suffisante, que nous sentons en nous une solidarité profonde et indestructible qu'il est inutile de justifier par des mots. Mais n'y aurait-il pas lieu pourtant, pour voir clair en nous-mêmes, de nous demander quelles peuvent être la racine et l'essence de cette unité ?

Il ne saurait s'agir, comme je crois vous l'avoir fait sentir, d'une unité historique : nous avons beau fouiller dans le passé de notre pays, nous n'y trouvons jamais le souvenir d'une heure où l'orgueil d'être Limousin, où le sentiment d'un intérêt commun ait groupé nos ancêtres autour d'un seul drapeau. S'agirait-il donc d'une unité de race ? Je ne voudrais pas entreprendre ici une critique de cette idée de race, si confuse, si complexe, si mal faite, si fautive en un mot, telle du moins qu'on la conçoit d'ordinaire ; mais à quels résultats a-t-elle conduit en ce qui nous concerne ? Que les anthropologistes me pardonnent mon irrévérence, mais il me semble que leur opinion sur nous peut ainsi se résumer : « Les Limousins sont dolichocéphales, quand ils ne sont pas brachycéphales ; ils sont généralement bruns, mais souvent châains, roux et même blonds ; ils sont petits et chétifs, mais on rencontre fréquemment parmi eux des individus de forte taille. » Voilà certes des formules d'une prudence bien scientifique, mais sur lesquelles personne n'osera je crois fonder une unité quelconque.

La base de la nationalité limousine serait-elle donc la linguistique ? Nous avons en effet une langue sonore et riche et une littérature dont bien des peuples s'enorgueilliraient. Mais le domaine de cette langue n'est pas restreint au seul Limousin puisque le Quercy, le Périgord la parlent et la comprennent ;

---

« Le département de la Dordogne se prolonge vers le Nord par ce canton de Lanouaille, terre de granit couverte de châtaigniers et parsemée d'une multitude de métairies dont j'ai dit, d'ailleurs, le caractère de sauvagerie et de solitude, encore accru depuis la disparition de nombreuses forges. En dépit des délimitations administratives, cette région est bien limousine par le sol et la population.

...Excideuil marque la fin du Périgord géologique. A peine a-t-on quitté la ville et ses coteaux ensoleillés pour traverser la Loue dont la vallée jusqu'alors large devient, en amont, une cluse obscure, et le sol change d'aspect. Le maïs disparaît, plus de pampres autour des maisons, des pâturages alternant avec des châtaigneraies et des bruyères, des fonds mouillés. Le calcaire qui forme encore au-dessous du double donjon d'Excideuil de si beaux escarpements, est remplacé par une note schisteuse, noirâtre, avec des étincellements de mica... Le changement est brusque, la différence dans les végétaux, le sol, la population, les lieux habités est marquée avec une netteté qui frappe les touristes les moins observateurs. Là aussi la faune limousine apparaît, indiquée par la race de porcs particulière à ce pays, d'un blanc rosé, avec la tête absolument noire. Charmant, d'ailleurs, l'accès de ce toit du Limousin. La partie de la route entre Excideuil et Lanouaille est particulièrement belle, tant sont nombreux et profonds les ravins boisés. »

En venant de la Charente, au Nord, M. A.-D. a pénétré dans le Nontronnais : « Bientôt le granit se montre, perçant de ses aspérités moussues le revers des fossés. En même temps, les châtaigniers et les bruyères apparaissent, de petits étangs sommeillent au fond des vallées. Ce changement est brusque. Les gens eux-mêmes ont une autre physionomie. Je parle à quelques-uns. On me répond en limousin, idiome sonore et grave. Le beau château de Puycharnaud est comme en sentinelle à cette lisière géologique. »



et cette littérature a été, au moyen âge, celle de toute la France méridionale; nous avons donc là un de nos plus beaux titres de gloire, mais non pas le fondement et le signe de notre existence distincte.

A quoi bon d'ailleurs tant chercher, et tous, que nous venions du Nord ou du Midi, dès que nous avons franchi les limites de la terre limousine, ne le sentons-nous pas d'une manière qui ne nous trompe pas ? Partout ce sont les mêmes horizons ondulés, moutonnés, parfois un peu monotones, toujours délicieusement modérés, sans rien d'exagéré, de violent ou de théâtral ; ce sont les mêmes paysages très simples, aux lignes sobres et pures, aux couleurs atténuées et pâlies, comme ombrées de gris et de bleu, les mêmes collines aux croupes arrondies, tantôt carminées et violâtres, tantôt d'un vert sombre, presque noires ; c'est l'éternel murmure des eaux, c'est le parfum obsédant des bruyères et des genêts ; c'est surtout cette impression générale de calme, de modération, de résignation souriante et obstinée. C'est là qu'est l'unité du Limousin ; c'est parce que son sol est partout le même, que la race qui l'a peuplé, la civilisation qui s'y est développée, la langue que l'on y parle semblent également partout parentes et identiques, qu'en un mot il est uni au pays.

Quant à ce sol, vous savez quel il est, et il n'en est pas un parmi vous qui ne sache qu'il est un fils de la terre de granit. Il y aurait peut-être lieu pour un géologue de rectifier cette formule un peu implicite. En fait, le granit proprement dit est rare dans notre pays, et l'on y rencontre plutôt des variétés voisines de roches cristallisées : gneiss, granulets, quartrites, schistes divers surtout ; mais il n'importe, toutes ces roches ont ceci de commun qu'elles sont très dures, relativement imperméables, facilement désagrégées et minées par les eaux courantes ; toutes elles s'arrondissent en croupes couvertes d'une mince couche de terre végétale, toutes elles renferment en abondance le mica qui nous fait les routes et les sommets étincelants que vous savez. On peut donc, je crois, définir ainsi le Limousin : c'est la région de roches anciennes, cristallines, qui s'étend à l'Ouest de la barre volcanique d'Auvergne ; elle va des colonnades phonolithiques de Bort aux plateaux calcaires des Causses, aux plaines marneuses du Poitou, aux régions gréseuses du Berry.

C'est cette constitution de son sous-sol qui détermine entièrement l'aspect de notre pays : les nuées qui viennent de l'Océan, lourdes de pluies et d'orages, repoussées par la formidable barrière des Puy d'Auvergne, viennent crever au-dessus de nos plateaux relativement moins élevés. Jamais le Limousin ne périra par la sécheresse, dit le vieux proverbe que Michelet se plaît à citer ; et en effet partout dans notre pays nous rencontrons l'eau, dormante, courante, jaillissante souvent ; ce sont des flaques, des étangs qui sont de vrais lacs, endormis au fond de petites cuvettes naturelles, calmes, limpides, attrayants comme la mort ; ce sont leurs déversoirs, ces innombrables rivières, ces torrents minuscules qui courent de tous côtés, presque au hasard, tant de vallées s'ouvrant devant eux comme pour les appeler ; ils s'unissent, grossissent, se font des lits dans lesquels ils bondissent parfois par des chutes de cinq cents pieds ; puis ces vallées se creusent, s'enfoncent ; ce sont de véritables gorges aux escarpements sauvages, au fond desquelles bouillonne la rivière irritée ; depuis Bar jusques à quelques lieues de Brive, la Corrèze coule au fond d'un véritable défilé. Enfin les coupures s'élargissent, se bordent de jardins, de prairies ; on arrive dans une immense plaine verdoyante, et l'on quitte le Limousin.

Sur ce sol granitique abondamment arrosé s'est développé notre Limousin tel que nous le connaissons ; et comme il était naturel, sa flore, sa faune, sa population même ont profondément subi l'influence de ce besoin.

C'est une terre stérile et ingrate, c'est entendu : on n'y trouve ni vignes, ni blés, ni fruits presque, car le riche jardin de Brive est comme une oasis en terre limousine ; partout ailleurs nous ne voyons que de maigres champs de seigle et d'avoine, ou encore l'immense tapis des sarrasins en fleur, sur lesquels le vent d'août fait de grands frissons blancs. Mais surtout notre pays est un pays d'arbres ; jadis il fut

couvert de forêts, que les événements politiques ont détruites ; aujourd'hui encore tous les versants des vallées ne sont qu'une châtaigneraie. Autant, plus peut-être que le pays du granit, le Limousin reste ce qu'il était déjà pour Jules César Scaliger, le pays du châtaignier.

On le lui a d'ailleurs fort reproché depuis quelques années, et Dieu sait quels griefs on a jetés à la tête de notre pauvre arbre national. Il paraît que, grâce à lui, nos paysans vivent sans rien faire, que les populations des pays de châtaigniers n'ont aucune énergie, aucune initiative, aucune vitalité. Léonce de Lavergne ne trouve pas de différence entre un village corrézien et un village kabyle, et M. Demolins, aimablement, nous rapproche des Papous. Il est vrai que ces messieurs ont des données un peu surprenantes sur le châtaignier. On ne mange que des châtaignes en Limousin, elles remplacent le pain ! on en fait du pain ! Je n'exagère pas, voici ce qu'écrivait M. Demolins : « La châtaigne est consommée soit bouillie, soit sous forme de farine, soit séchée et blanchie, ce qui permet de la conserver comme du blé ! » — « En Limousin, disait Scaliger, on mange du pain de castagne, qui est fort bon, mais qui enfle fort. » Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je n'ai jamais vu de farine ni de pain de châtaignes.

D'ailleurs, il n'y a pas que des châtaignes en Limousin ; on ne saurait vivre de pain, même de celui-là ; il faut des aliments gras, des hydrocarbures, comme disent les savants ; il faut aussi de l'argent, pour payer le loyer de la maison et de la terre. On se procure tout cela par l'élevage ; tout le monde a son porc, que l'on soigne avec une sollicitude qui nous a tous amusés. Quand on est un peu plus riche on a des moutons, que l'on envoie pâturer dans les bruyères ; des bœufs aussi, des bœufs de cette forte race limousine, rustique et vigoureuse à l'excès, des bœufs jaunes, de petite taille, aux jambes sveltes, aux cornes très développées, bêtes de somme au moins autant que bêtes de boucherie. Et c'est ainsi que vivent nos paysans : le sarrasin, les châtaignes, le porc pour assurer la vie de tous les jours ; les moutons et les bœufs pour devenir riches. Ai-je besoin de dire que l'on n'atteint guère ce dernier résultat ?

Quant à l'homme, il est depuis longtemps établi sur cette terre. C'est dans la vallée inférieure de la Vézère, à Cro-Magnon, aux Eyzies, que l'on a trouvé les plus anciennes traces de débris humains sur le sol de la France. Ces découvertes nous ont d'ailleurs un peu porté malheur. De ce que des races très anciennes ont jadis peuplé cette région, on en conclut qu'elles y ont subsisté, et c'est aujourd'hui une vérité banale que le Limousin renferme des types humains absolument primitifs, voisins encore de la barbarie, presque de l'animalité. Quand les savants sont sur cette voie, ils ne s'arrêtent pas aisément ; écoutez par exemple ce que dit l'un d'entre eux : « Rien n'est intéressant comme ces hommes aux énormes arcades sourcilières, aux dents très prognathes, aux longs bras, aux courts fémurs, aux gros cheveux droits, aux sourcils colossaux, aux yeux roulants et farouches, à l'expression dure et sauvage, que l'on rencontre de temps en temps... Rien aussi n'est plus intéressant que ces individus à face plate et mongolique, à petits yeux bridés, à peau jaunâtre que l'on voit plus souvent encore dans ces régions. » Tout à l'heure nous ressemblions aux Kabyles ou aux Polynésiens ; maintenant nous sommes des Ibères, des Ligures, des Mongols, des anthropoïdes peut-être ?...

Toutes ces fantaisies scientifiques ne seraient pas très graves, si je ne sais quel snobisme de l'étrange ne nous faisait souvent renchérir sur ces constatations qui demandent au moins à être mises au point et raconter aux Parisiens les histoires les plus extravagantes sur les gens de nos montagnes. Il est en train de se former sur le compte du Limousin, une légende extraordinaire qui en fait comme un club primitif, demeuré intact au centre de la France ; nombreux sont déjà les touristes qui sont venus chercher chez nous le frisson du merveilleux ; bientôt sans doute, si cela ne s'est déjà fait, nous verrons arriver des prédicants qui viendront s'exposer au martyre pour nous initier aux beautés de la civilisation.

Il faut donc réagir contre cette célébrité de mauvais aloi que l'on prétend faire à notre pays ; certes nous avons, autant que d'autres, nos superstitions, nos traditions, nos étrangetés, souvent charmantes et pittoresques d'ailleurs ; mais ce n'est pas là une raison pour que nous soyons des sauvages, et ce n'est

même pas pour ces bizarreries que notre pays vaut d'être visité, il a assez de beautés réelles pour qu'il ne soit pas besoin de s'arrêter à ces objets de pure curiosité. J'ai parlé tout à l'heure du charme inexprimable de notre terre ; mais quel est celui d'entre nous qui pourrait oublier ce que la vie humaine a ajouté à ce charme même ? Ce sont ces maisons de pierres sèches, aux toits de chaume noircis par le temps, dont aucune n'est pareille, aucune n'est banale ; ce sont nos fêtes civiles ou religieuses, avec leurs immenses concours d'hommes en veste de bure et de droguet, de femmes en coiffé de paille ou en bonnet de dentelle ; et c'est surtout la joie de vivre quotidiennement avec ces braves gens, sournois, méchants, avarés, paresseux, puisque le veulent nos pessimistes, mais dont l'esprit et la figure sont ce qu'ils doivent être, pour être d'accord avec le pays qui les a formés. D'ailleurs, ce n'est pas seulement leur beauté réelle encore qu'un peu fruste que nous aimons en eux, c'est leur patience à endurer la souffrance et la misère, c'est le sentiment très vif de solidarité patriarcale qui les porte à s'aider les uns les autres, et grâce à quoi en Limousin personne ne meurt de faim ; c'est même cette âpreté au gain qu'on leur reproche si souvent, et qui en a fait parfois, par l'ambition qu'elle a suscitée en eux, de merveilleux aventuriers ou d'obstinés travailleurs, à tel point qu'il n'est peut-être pas une branche de l'activité humaine où nous n'ayons à saluer les noms glorieux d'enfants de nos montagnes ; en un mot, ce pays que nous proclamons le plus beau a eu les fils qu'il méritait.

Tel est notre pays, tels sont ses enfants ; et, si maintenant nous arrivions à saisir par quelle lente évolution les hommes se sont modelés sur leur patrie, nous aurions une image satisfaisante, au moins par les intentions, de notre Limousin, terre que la nature fit belle entre toutes, et que l'histoire a rendue plus digne encore de notre amour et de notre admiration, par l'harmonie merveilleuse qu'elle a créée entre le sol et les fils qu'il a formés.

Pour prendre cette histoire par le commencement, pour parler des premiers habitants de nos landes et de nos bois, il nous faudrait remonter bien loin par-delà les âges dont le souvenir a survécu, jusqu'aux époques obscures et terribles de la pierre polie ou de la pierre éclatée ; mais ces « troglodytes de la vallée de la Vézère », dont le pinceau de Cormon a ressuscité la vie fruste et sauvage, n'ont laissé d'autres témoins de leur existence que les débris informes déterrés dans les cavernes, et ces humbles documents, pour lesquels savent se passionner les savants, ne sont pour le pauvre public que d'indéchiffrables énigmes, dont je n'entreprendrai pas de vous révéler le secret.

Aussi muettes, aussi mystérieuses restent encore pour nous les races anonymes qui dressèrent un peu partout ces mégalithes si nombreux dans notre province, et qui le furent jadis bien davantage, ainsi que l'attestent tant de lieux aux noms significatifs : Pierrefitte, Pierrelate, Pierre-Buffière, Peyrelevalde, etc...

Mais enfin voici s'ouvrir les temps historiques et nous commençons à rencontrer des documents, des traditions, des légendes : c'est le nom des Lémovices, c'est le souvenir de la conquête romaine, si vif encore dans tant de récits populaires où « César » joue le principal rôle, c'est surtout l'occupation latine, dont la trace est si profondément marquée sur notre sol, non par des monuments presque tous disparus, mais par des noms de lieux, par des emplacements de villages, par tout le dispositif de l'habitat humain dans notre pays. Il semble qu'un vaste effort de colonisation et de défrichement ait alors transformé toute la région, et qu'en quatre siècles, couverte de villas et de fermes, elle soit parvenue à un degré de culture au moins comparable à celui qu'atteignaient les provinces voisines.

Une semblable prospérité, toujours un peu artificielle sur un sol naturellement ingrat, ne pouvait avoir une longue durée et devait être détruite d'un seul coup. Le premier flot de l'invasion wisigothique ruina le Limousin pour des siècles. Alors disparurent Tintignac, Limoges et les innombrables Tulle dont l'imagination populaire a semées nos forêts ; puis vinrent les Francs, les Normands, les Sarrazins ; et dès qu'un timide essai de reconstitution agricole et sociale se manifestait quelque part, de nouvelles bandes

pillardes accouraient à la curée. Au IX<sup>e</sup> siècle le Limousin, recouvert à nouveau d'innombrables forêts, était plus sauvage et plus désert encore qu'avant l'arrivée des légions romaines.

Aussi la féodalité dédaigna-t-elle toujours cette terre dévastée. Aucun grand fief ne s'y développa, et les quelques seigneurs qui se partagèrent notre territoire, les princes de Rochechouart, de Bridiers, de la Marche, d'Aubusson, de Combrailles, de Comborn, de Turenne, ne furent jamais que des « gens de petite poëste », humbles vassaux du comte de Poitiers et du duc de Guyenne ; ils ne marquèrent jamais beaucoup dans l'histoire générale, parce qu'ils étaient trop pauvres et trop petits, ni dans l'histoire locale, parce que le désir des richesses les entraîna toujours en de lointaines aventures. Ces maîtres des terres limousines ne les aimèrent jamais, et nous ne pouvons attacher à leurs noms aucun souvenir d'orgueil ou de reconnaissance.

Mais à ce pays abandonné par les laïcs, les hommes de Dieu vinrent apporter le secours et la vie. Notre Limousin fut une des premières terres chrétiennes de l'Occident ; souvent même il s'est vanté d'avoir reçu la « bonne nouvelle » par l'intermédiaire d'un disciple direct du Christ ; mais je ne veux point vous entretenir de ces questions et me mêler aux polémiques retentissantes que vous savez ; aussi bien n'est-ce pas alors que le christianisme limousin accomplit sa grande œuvre sociale, mais, à partir du VII<sup>e</sup> siècle, lorsque de pieux personnages, épaves du monde, victimes des agitations politiques et militaires, se réfugièrent dans nos montagnes et y apportèrent la paix et le bonheur qu'ils y étaient venus chercher.

Il n'est guère de canton où l'on ne garde le souvenir de l'un d'entre eux : c'est saint Sadroc à Argentat, saint Baumade à Chaumeil, saint Calmine à Laguenne ; à Gimel, c'est saint Dumine, dont le grand poète limousin<sup>1053</sup> nous a redit, en des vers que vous savez tous, la lamentable destinée ; tous vécurent dans la prière et la méditation, et sans doute leurs macérations et leurs austérités furent agréables au Seigneur dont la main s'appesantissait sur le reste du monde, car autour de leurs ermitages se mirent à renaître de toute part la tranquillité et l'abondance : des villages se fondèrent, des sociétés de culture se constituèrent et ce furent-là de véritables oasis au milieu de ces forêts en proie à l'effroi et au brigandage.

L'exemple de ces vertus héroïques attira dans ces solitudes des milliers d'adeptes de la religion de mansuétude et de douceur, et le cénobitisme remplaça la vie érémitique : au lieu d'anachorètes, il y eut des moines. Dès le VI<sup>e</sup> siècle, les monastères s'élèvent de toutes parts : Tulle, Vigeois, Saint-Junien, Saint-Léonard, Ambazac, Saint-Yrieix, Solignac, le Dorât, Saint-Angel, Guéret, le Moustier-Bauzeille sont antérieurs à Charlemagne ; et durant tout le moyen-âge ces fondations ne cessent de grandir en nombre, en richesse et en influence. Au IX<sup>e</sup> siècle apparaît la plus célèbre des abbayes limousines, Beaulieu ; au Xe, c'est Eymoutiers, Uzerche, Ahun ; si parfois l'ardeur de la colonisation monastique semble se ralentir, ce n'est que le prélude d'une nouvelle explosion d'enthousiasme. Encore, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, deux saints limousins fondent : l'un, l'ordre des Grandmontains ; l'autre, dans un des plus beaux sites du Bas-Limousins, les illustres maisons jumelles d'Obazine et de Coiroux ; et ce n'est qu'au XIV<sup>e</sup> siècle que les monastères commencent à disparaître pour se transformer en chapitres de chanoines.

Ces abbayes, où, quoique l'on puisse imaginer, les esprits étaient fort peu mystiques, furent des centres extrêmement actifs de renaissance sociale, intellectuelle et matérielle. Dotées, grâce aux remords des brigands féodaux, de domaines immenses, les moines surent les mettre en valeur avec une énergie, une méthode, un esprit de suite dont seuls alors ils étaient capables. Les monastères, les prieurés, les prévôtés qu'ils essayèrent sur tout le territoire, s'entourèrent d'exploitations agricoles, à qui la tranquillité, si rare en ces temps effroyables, assura une prospérité que nous n'avons pas encore retrouvée ; grâce aux commanderies de l'Hôpital répandues sur les routes, la circulation se fit avec une

---

<sup>1053</sup> Joseph Roux : *La Chanson Lemouzino*.

régularité presque étonnante et la renaissance de l'industrie suivit de près celle de l'agriculture et du commerce. Bientôt même l'Eglise ne se contenta pas de maintenir l'ordre et la paix dans ses domaines, elle obligea les enragés batailleurs féodaux à ménager le pauvre peuple ; le Concile de Limoges décréta la trêve de Dieu, les prêtres prêchèrent des croisades contre les pillards, et les prélats même n'hésitèrent pas à faire la guerre pour assurer la paix. C'est un évêque, Gérald le Grammontin, qui commandait les Limousins quand ils exterminèrent, en 1177, à Malemort, une armée de routiers et de malandrins.

En même temps, les esprits travaillaient dans les domaines d'Eglise. Des écoles, telles que celles que saint Théobald et saint Israël avaient fondées au Dorat, provoquaient un vif mouvement de renaissance intellectuelle ; c'est alors qu'écrivait l'auteur de la Chronique de Vigeois, si incohérente et si fastidieuse en apparence, si émouvante dans sa concision sèche à qui sait la lire avec respect et pitié comme elle le mérite, et c'est aussi des couvents de notre région que sortent les historiens Adhémar de Chabannes, Bernard Itier, Bernard Guy, Pierre Coral et d'autres encore. Cette activité littéraire ne se renfermait pas seulement dans les cloîtres et ne se restreignait pas à la langue latine, qu'il nous suffise de citer les noms des troubadours limousins : Bernard de Ventadour, Giraud de Borneil, Gaucelm Faidit, les d'Ussel et surtout celui du plus grand de tous, de celui qui sut trouver les accents les plus passionnés, peut-être, qui soient sortis d'une bouche humaine pour chanter la joie atroce des tueries : Bertrand de Born.

Mais la richesse matérielle et la gloire intellectuelle ne suffirent bientôt plus à nos ancêtres : par leur richesse, par leur savoir, par leur vertu, et aussi, disent les malveillants ; par leur esprit d'intrigue et par leur habileté à se pousser les uns les autres, ils parvinrent à se rendre maîtres de la plus haute dignité qui fût alors en ce monde : La Papauté. — Trois des nôtres, en effet, ceignirent la tiare : le premier, Pierre Roger, fils du seigneur de Rosiers, fut élu pape en 1342, sous le nom de Clément VI ; après lui, presque sans interruption, Etienne Aubert et un autre Pierre Roger (Innocent VI et Grégoire XI) montèrent sur le trône pontifical, et même, lors de l'élection d'Innocent VI, un fait sans exemple dans les annales de l'Eglise se produisit : les cardinaux appelés à désigner le chef du monde chrétien hésitèrent entre deux hommes sortis de la même province, presque de la même paroisse : c'étaient Etienne Aubert et Jean Birel. Celui-ci, prieur de la Chartreuse du Glandier, regardé comme un saint dès son vivant, ne fut rejeté que parce que les membres du conclave craignirent que son austère vertu ne mît fin à leur luxe et à leur mollesse. Il eût été une exception parmi les papes d'Avignon, qui, comme on sait, ne se firent pas remarquer par leurs vertus évangéliques : grands politiques, grands financiers, d'ailleurs hommes de cœur et de bien, ils eurent le tort d'aimer le luxe et la grandeur, et surtout, par un vice que l'on a toujours reproché aux gens de notre pays, de favoriser un peu trop leurs parents et leurs compatriotes ; en trois siècles, paraît-il, l'ancien diocèse de Limoges donna le jour à trente-huit cardinaux, à onze patriarches, à cinquante-un archevêques, à deux cent quatre-vingt-seize évêques. L'Eglise semblait être devenue limousine, et cet accaparement des dignités ecclésiastiques par nos ancêtres explique et justifie peut-être la haine et les sarcasmes des réformateurs de cette époque contre le clergé limousin.

D'ailleurs cette époque où la grandeur de notre province atteint son apogée, marque aussi le commencement de sa décadence : dès le XV<sup>e</sup> siècle la race semble épuisée par le grand effort des générations précédentes ; les écoles se ferment, les monastères sont abandonnés, les campagnes sont livrées aux déprédations des seigneurs et des gens de guerre ; moins d'un siècle après le temps glorieux des papes limousins, notre province était redevenue ce qu'elle est restée, malgré tant de nobles efforts et de généreuses initiatives, l'une des régions les plus pauvres de la France et du monde.

Mais du moins avant de disparaître la civilisation limousine avait-elle eu le temps de s'exprimer en d'indestructibles monuments qui nous empêchent de l'oublier jamais. Je sais que beaucoup de gens contestent l'existence d'une école limousine d'architecture : ils soutiennent que ces églises sont des constructions composites, mêlées d'auvergnat, de périgourdin et de berrichon, sans rien d'original. Mais le caractère d'un style né sur un sol intermédiaire ne serait-il pas nécessairement d'être lui-même un

style intermédiaire et mixte ? Et si nous nous trouvons en présence d'un groupe compact d'églises procédant d'un type commun, renfermant des éléments que l'on ne retrouve pas ailleurs, pourquoi ne parlerions-nous pas d'école limousine, ainsi que faisait Viollet-le-Duc ? Or tel est bien notre cas ; il est, dans la plupart de nos édifices religieux, des caractères d'autant plus significatifs qu'ils sont déterminés par la nature même du pays et par les besoins à satisfaire ; dans une région qui ne fut jamais bien peuplée, on construisit des églises de dimensions restreintes, pour lesquelles le plan roman primitif dans sa simplicité un peu fruste, fut toujours suffisant ; l'obligation de bâtir en granit amena les architectes à imaginer des édifices trapus, d'aspect robuste, plutôt qu'élégant, aux ouvertures étroites, à la décoration très sobre, presque pauvre ; ce n'est que sur les limites de la province, là où l'on peut se procurer sans grande difficulté le calcaire, que le sculpteur vint en aide à l'architecte, et surtout donner à Beaulieu l'étonnant portail que vous savez ; à nos églises sombres, austères, d'un art modéré et raisonnable, un seul luxe leur est permis : ce sont les clochers, et de ceux-là aussi la forme est caractéristique, au lieu des beffrois carrés de l'Angoumois, des pointes tarabiscotées du Berry, des coupoles surélevées du Périgord, nous avons des tours carrées, surmontées d'un bas-clocher octogonal ; l'architecte semble s'y être appliqué surtout à masquer le passage de la première à la seconde forme et le dispositif par lequel il y est arrivé ne varie guère ; c'est un ensemble de quatre pignons triangulaires couronnant chacune des faces de la tour carrée et cachant le tambour presque jusqu'à mi-hauteur.

Voilà ce que sont nos églises ; on comprendra aisément que des édifices aussi simples aient paru un peu tristes, et c'est ainsi que s'explique le très grand développement que prirent dans le Limousin du moyen âge, les arts décoratifs de toute sorte ; nos ancêtres ne pouvaient fouiller la pierre comme faisaient les Français ou les Normands ; ils firent oublier la nudité de leurs murailles en les couvrant de boiseries découpées, ou de tapisseries immenses, ils firent resplendir dans les nefes obscures le trésor de leurs orfèvreries, et la bigarrure de leurs émaux ; ce fut surtout par-là que l'art limousin se fit connaître au dehors, c'est par là peut-être qu'il est appelé à vivre encore et à nous donner gloire et richesse.

A partir du XV<sup>e</sup> siècle, vous ai-je dit, commence et se poursuit, presque ininterrompue jusqu'en 1800, la décadence du Limousin. La cause en fut peut-être la prospérité même que l'organisation monastique y avait créée ; l'appât de ces richesses attira les convoitises, et les pillards de toute sorte s'abattirent à nouveau sur notre pays, sans que l'Eglise énermée et amollie eût la force de les repousser. La guerre de Cent ans fut terrible pour nos ancêtres, et les rancunes qu'elle alluma ne sont pas encore calmées ; puis revinrent les féodaux, attirés par les terres limousines, maintenant qu'elles étaient riches, et bonnes à rançonner ; enfin arrivèrent les guerres de religion et dès lors c'en fut fait du Limousin ; la bataille de La Roche-l'Abeille rendit illustre le nom d'une localité limousine. Mais ce qui ruine à fond le pays, ce ne sont pas les grandes opérations militaires, c'est la guerre incessante de village à village, de château à château, où d'inexplicables haines se donnent libre cours, détruisant jusqu'aux maisons, jusqu'aux récoltes. Catholiques et protestants se valent ; si le féroce Bessonies saccage Rocamadour, si les princes de Béarn et de Condé incendient Beaulieu, leurs déprédations sont moins lourdes de conséquence que les terribles mesures de répression dont on use contre eux ; l'impitoyable Louis de Pompadour, baron de Treignac, pour exterminer les huguenots réfugiés dans la montagne, allume, en 1575, l'incendie des Monédières ; pendant dix jours tout le massif brûle, depuis Chaumeil et Saint-Augustin, jusqu'à Millevaches, jusqu'à Peyrelevade, jusqu'à Feniers, au centre de la Marche ; les châteaux de Maurianges, de Chastagnol, de Freysselines, de Malaval, de Marsaud, de Veix, de la Jaurie sont la proie des flammes ; les dernières forêts du Limousin, ces forêts qui assuraient un restant de fertilité aux vallées disparaissent à jamais.

Et maintenant, la paix et l'ordre peuvent renaître en France, grâce à Henri IV ; on ne referra pas l'œuvre de trois siècles, car il avait fallu ce temps aux moines pour créer, pour ainsi dire de toutes pièces, le Limousin. D'ailleurs, qui s'en soucierait ? L'aristocratie limousine a abandonné le pays dès qu'il n'a plus été riche ; les plus grands personnages du royaume portent des noms de notre province ; ils

s'appellent Noailles, Mortemart, Ayen, Turenne, mais ils ignorent la terre d'où sont venus leurs ancêtres ; et le Limousin, réduit aux maigres ressources de son sol aride, végète et dort pendant deux siècles ; il est pauvre, il est dédaigné, ridicule même, et Rabelais, comme Molière, n'a que des railleries pour les compatriotes de M. de Pourceaugnac.

Pourtant ce pays en léthargie avait envie de vivre ; à maintes reprises d'admirables initiatives en témoignent : ce sont les évêques de ce misérable diocèse de Tulle, l'un des plus crottés de France, qui luttent avec succès contre les abus dénoncés par la Réforme ; ce sont les consuls de Tulle qui fondent un collège et qui ont la clairvoyance d'en confier la direction à un éducateur de génie, à ce Philippe Hervé qui y attira pendant vingt ans toute la jeune noblesse du Midi, et qui eut jusqu'à six cents élèves ; ce sont les Fenis qui créent la manufacture d'armes de Tulle ; mais tous ces efforts sont ignorés par le gouvernement quand il ne les contrarie pas, et ces créations végètent faute de secours.

C'est seulement à la fin du XVIIIe siècle que Turgot, envoyé à Limoges presque malgré lui, comprend le parti que l'on pourrait tirer de ce pays méconnu, et qu'il en fait en vingt ans la province la mieux administrée de France. Mais, après lui, le Limousin est encore une fois abandonné à lui-même, à son apathie qui n'est que la fille de sa misère. La Révolution le laisse presque indifférent, mais du moins elle porte au premier rang certains de ses enfants, elle leur fournit les moyens de tirer parti des qualités d'énergie et de patience de leur race, l'exemple des Treillard, des Delmas, des Marbot a réveillé les ambitions et suscité les énergies pendant tout le XIXe siècle, les noms limousins remplirent les armées, les administrations, la science ; sur notre sol même, de louables efforts sont tentés pour vivifier une agriculture languissante, on crée des industries utiles, les arts mêmes semblent renaître et Limoges est la capitale de la porcelaine.

Mais cette évolution ne fait encore que commencer ; les progrès accomplis depuis cinquante ans ne sont rien à côté de ceux qui restent possibles, de ceux qu'il faut faire ; la renaissance du Limousin n'est encore que commencée, il dépend de nous et de nous seuls qu'elle s'achève, glorieusement et utilement.

**Charles Mazin**  
**« Les genévriers »**  
*Lemouzi, 1906, p.206*

*A Monsieur Gabriel Genebrias.*

Hirsutes, farouches, dans nos landes limousines se hérissent les genévriers, piquant çà et là une touffe de verdure sombre sur l'étendue fauve des bruyères. — Verts et sombres, ils le sont immuablement, tristes toujours et l'air maussade : leur seule parure est, aux frimas, le scintillement des blancheurs givrées.

Battus de toutes les rafales, ils résistent, tenaces ; caressés de toutes les brises, ils frissonnent d'un frémissement sans fin.

Leurs pointes aiguës semblent agressives ; qui ne les connaît point les croirait hargneux ; ils ne sont que mélancoliques et fiers.

Sous leur abord revêche, ils cachent une âme délicate. Pour amis, ils ont les oiseaux : aux grives, ils prodiguent la saveur capiteuse de leurs baies et, dans leurs épaisses frondaisons d'aiguilles, les merles cachent leur nid.

En leur fine ramure, le vent qui les ploie chante une mélodie, douce comme la plainte d'une viole d'amour.

Leurs branches, coupées, ont une senteur aromatique, une senteur étrange et troublante comme n'en a de pareille aucun de nos arbres, évoquant les forêts odorantes des îles lointaines et les effluves balsamiques de l'Orient : sous nos cieux inclements, les genévriers sont peut-être des exilés rêvant des midis embrasés et des nuits langoureuses des pays du soleil...

Et lorsque, arrachée, quelqu'une de leurs souches rugueuses est jetée dans l'âtre, tandis que, légère et bleue, s'élève une flamme, dans l'air flotte comme une odeur subtile d'encens : c'est l'âme mystique des genévriers qui s'exhale dans un parfum.

### **Eugène de Ribier (1867-1943)**

#### **« A nos compatriotes »**

*La veillée d'Auvergne*, 1, janvier 1909, p.3-6

On a loué souvent, chez originaires du Plateau Central, la ténacité jointe à l'esprit pratique : on ne les savait pas, ce me semble, capables de témérité dans l'enthousiasme. La preuve est faite aujourd'hui. Des littérateurs et des artistes auvergnats, limousins ou rouergats, fondaient, il y a quelques mois, une Société amicale « La Veillée d'Auvergne » : ils fondent maintenant une Revue mensuelle qui prend le même nom et que j'ai le très grand honneur de présenter ici à nos compatriotes.

Il serait bien surprenant que l'Auvergne fût restée, jusqu'à ce jour, sans créer un organe vraiment littéraire et artistique. On n'a pas oublié l'intéressante tentative faite naguère à Aurillac par un petit groupe d'écrivains de langue auvergnate, parmi lesquels notre cher et grand Vermeuzen. « *Lo Cobreto* » - tel était le nom de leur publication, - eut une existence éphémère ; mais les fondateurs avaient donné un généreux exemple. En reprenant leur œuvre interrompue, nous devons à ces initiateurs un souvenir reconnaissant.

Cette œuvre nous voulons la reprendre, en effet, mais avec une imposante équipe d'ouvriers littéraires, venus de tous les points de l'horizon auvergnat, et sur un terrain fort agrandi.

Il faut bien en convenir : une revue provinciale est rarement viable dans sa province. La décentralisation – que tout le monde désire en France et à laquelle si peu de gens travaillent efficacement, – ne saurait réussir qu'en empruntant les armes que la centralisation lui fournit. C'est Paris qui assure le succès littéraire d'une publication : Paris nous servira donc à exalter l'Auvergne. Et



c'est de la capitale que chaque mois notre revue auvergnate prendra son essor vers tous nos compatriotes pour leur porter -cueilli sur nos montagnes ou choisi dans l'herbier du souvenir- le brun de thym ou de gentiane qui leur parlera du pays.

Mais ce que nous voulons, ce n'est pas seulement faire œuvre de dilettantisme sentimental, c'est encore faire œuvre de défense provinciale : nous voulons conserver intact tout ce qui constitue la personnalité de notre province : sa langue, son génie et son âme.

Il n'est pas de région française – sauf peut-être la Bretagne – qui ait une physionomie plus distincte que la nôtre. Robuste et grave, d'ordinaire, plutôt que délicat et enjoué, l'auvergnat n'a jamais été - est-il besoin de le dire ici ? - le rustre épais dont les vaudevillistes ont vulgarisé la silhouette ridicule. Si sa langue est rude, elle est pittoresque et sonore, et ceux qui savent l'écrire : un Vermenouze, un La Salle-Rochemaure, un abbé Besson, nous en ferons goûter ici la saveur originale. Et quand au génie auvergnat lui-même, il est, ce me semble, fait de force et de profondeur, de lyrisme latent et d'âpre éloquence : il a tour à tour la fougue de nos torrents et la sérénité de nos sommets. L'œuvre d'un Pascal, à tout prendre, porte bien notre marque ; et à deux cent cinquante ans de distance, Barrès lui aussi – un Lorrain venu d'Auvergne -, est bien nôtre.

Ce génie arverne, - qu'il se traduise en langue d'oc ou en langue française, - notre Revue s'efforcera de la défendre jalousement contre l'invasion de la banale et moderne uniformité.

Et d'abord nous n'oublierons pas que la petite patrie se compose, comme la grande, « de plus de morts que de vivants ». Elle aura donc le culte du passé. Légendaire ou historique le passé sera pour nous l'objet d'études pieuses. Sans empiéter sur le domaine des Revues techniques<sup>1054</sup>, nous essaierons de faire revivre les hommes et les choses d'autrefois dans des récits attrayants comme ceux où excellait naguère notre regretté compatriote le comte Bernard de Mirabeau-Fargues. Et les noms de collaborateurs comme Marcellin Boudet, Jean Delmas, ou Louis Farges, entre beaucoup d'autres, sont de ceux qui autorisent toutes les espérances.

Le respect du passé ne nous détournera pas du présent ; nous n'avons point, que je sache, la réputation d'être des rêveurs, nous autres Auvergnats : nous aurons le souci des réalités.

On nous dit, par exemple, que certaines industries locales périssent ou même disparaissent : nous nous efforcerons de les tirer de l'oubli, de les ramener à la vie en les signalant au public, en les encourageant, s'il est nécessaire, par des expositions et par des concours. C'est dire que les questions économiques ne nous laisseront jamais indifférents.

De leur côté, nos artistes, musiciens, peintres, sculpteurs, nous aideront dans notre œuvre de résurrection ou de conservation provinciale en popularisant par le crayon, par le pinceau, par l'ébauchoir, les hommes, les traditions, les costumes, les paysages, de notre Plateau Central.

Et quand aux littérateurs, romanciers, poètes, critiques, journalistes, ils seront nos plus actifs collaborateurs. Nous leur demanderons à tous d'apporter à notre Revue le tribut de leur talent, de faire rayonner, par la *Veillée d'Auvergne*, le génie de notre race. Ils prépareront ainsi avec nous, l'avenir de la « plus grande » Auvergne, c'est-à-dire d'une Auvergne respectueuse du passé vénérable, mais éprise d'un sage progrès, capable, enfin d'évoluer vers un avenir littéraire, économique et social, conformes à nos aspirations traditionnelles.

---

<sup>1054</sup> Il y en a même d'excellentes que nous recommandons aux spécialistes, comme la *Revue d'Auvergne*, l'*Auvergne historique, littéraire et artistique*, la *Revue de la Haute-Auvergne*, etc.

Lorsque le touriste, encore peu familiarisé avec notre pays, parcourt le Plateau Central depuis les landes nues du Limousin jusqu'aux monts du Cantal « vêtus d'émeraude », depuis les Causses sauvages du Lot jusqu'à la plantureuse Limagne, il est avant tout frappé par la variété des sites. Ici, au milieu de l'entaille gigantesque qui fend soudain les hauts plateaux, il aperçoit – lointain dans l'ombre des parois basaltiques – le fil d'argent d'un ruisseau et il reste charmé par ce sourire inattendu de la nature ; là, au pied de roches monstrueuses dont les murailles à pic portent, vers le sommet, quelques arbres au torse chétif, c'est la houle épaisse de la prairie qui ondule, rafraîchie par une rivière limpide et bruisante ; cependant qu'à l'horizon, près du ciel, se découpe dans la pureté de l'atmosphère la fine dentelure de nos montagnes... Contraste sans cesse renouvelé, qui séduit les regards sans les déconcerter, variété infinie d'une nature pourtant harmonieuse, qui, par le contour moelleux des lignes, par les nuances ineffablement fondues des couleurs, semble vouloir adoucir à nos yeux l'âpre rudesse du sol. Comme cette nature d'où il est issu, le génie arverne, si solidement original, sait revêtir des formes variées ; et c'est cette diversité, harmonieuse elle aussi, que notre *Veillée d'Auvergne* s'efforcera de refléter.

Qu'ils viennent donc à nous ceux qui veulent voir grandir le bon renom de la petite patrie ; qu'ils accordent à notre Revue le concours matériel et intellectuel qui la fera vivre et prospérer. Elle saura les payer de retour. A tous les parlera du pays. Mais aux exilés surtout elle présentera l'image de la patrie lointaine, elle apportera l'écho des accents aimés. Chaque mois pendant quelques heures, ils se croiront transportés dans le cercle familial : groupés comme ils l'étaient jadis sous le vaste manteau de la cheminée, ils aimeront à écouter, toujours plus nombreux et plus attentifs, la voix si chère de l'Aïeule.

**Camille Gandilhon Gens-d'Armes (1871-1948)**  
**« L'Auvergne d'autrefois (Notes d'un curieux) : 'Les paysans du Mont-Dore vers 1750' ;**  
**Jean Ajalbert, 'La bourrée des montagnards' »,**  
*La veillée d'Auvergne*, janvier 1909, p.22-23

Les personnes qui connaissent la région du Mont Dore, savent qu'il existe, près du roc du *Mercier*, une pittoresque clairière que l'on appelle le « Salon de Mirabeau ». Le chemin qui y conduit fut établi grâce à un subside obtenu de Monsieur de Monthyon intendant de la province d'Auvergne par le Marquis de *Mirabeau* (père de l'orateur) qui fréquenta la station balnéaire.

Ce qui est moins connu, c'est la description haute en couleur que donna d'une fête votive au Mont-Dore l'auteur de « L'ami des hommes » paru en 1755. Voici cette page curieuse :

'Les paysans du Mont-Dore vers 1750'

« A la fête votive du Mont-Dore les sauvages descendent en torrent de la montagne, le curé avec étole et surplis, la justice en perruque, la maréchaussée le sabre à la main, gardant la place avant de permettre aux musettes de commencer.

La danse interrompue, un quart d'heure après la bataille, les cris les sifflements des enfants, des débiles et autres assistants les agaçant comme fait la canaille quand les chiens se battent, des hommes

affreux ou plutôt des bêtes fauves, couverts de sayons de grosse laine avec de larges ceintures de cuir piquées de clous de cuivre, d'une taille gigantesque, rehaussée de hauts sabots, s'élevant encore pour regarder le combat, trépignant avec progression, se frottant les flancs avec les coudes, la figure hâve et couverte de longs cheveux gras, le haut du visage palissant et le bas se déchirant pour ébaucher un rire cruel et une sorte d'impatience féroce.

Et ces gens-là paient la taille ! et on veut encore leur ôter le sel ! et l'on ne sait pas ce que l'on dépouille, ce qu'on croit gouverner, ce qu'à coups d'une plume nonchalante et lâche, on croira jusqu'à la catastrophe affamer impunément.

Extrait de « L'ami des hommes ou Traité de la population » de Victor Riquetti Marquis de Mirabeau (1755)

Abstraction faite de la phraséologie un peu brouillonne et fumeuse du fougueux Marquis, que l'on compare cette description des paysans du Mt-Dore en 1750 à la pittoresque page où Jean Ajalbert (Veillées d'Auvergne) nous montre une bande de « Montagniers » dansant un soir du 14 juillet sous la troisième république, dans une auberge de Nasbinals. On verra combien peu a changé, à travers un siècle et demi de transformations sociales, le type original de ces rudes hommes des montagnes du Plateau Central dont la rencontre évoque parfois de façon si saisissante l'image des lointains aïeux de la race.

'La bourrée des montagnards', Jean Ajalbert

Cependant, par groupe de trois ou quatre, toute une montagne dévale : le vacher et le valet des Cantalès, qui, pour fêter eux aussi le 14 juillet, sont descendus jusqu'aux hameaux, entrent silencieusement, avec le visage fermé des solitaires et s'accourent devant des saladiers de vin chaud, les bras croisés, les yeux dans leur verre...

Tout d'un coup, l'un deux est parti à chanter un air de bourrée et les autres sont debout qui s'élancent...

La bourrée, mais non plus la bourrée dégénérée des *gasparous*<sup>1055</sup>, une bourrée guerrière, la bourrée primitive sans doute telle que devaient la « tourner » les celtes des époques héroïques, après les combats, lorsque, au lieu de petit lait dans des écuelles de faïence, les hommes ne rêvaient que d'hydromel bus dans le crâne des ennemis.

Oui, les Cantalès qui la dansent, cette bourrée-là, grands et forts, blonds et blancs, nourris de laitage, sont bien les descendants directs de la race mère et, malgré leurs vastes fenêtres d'aujourd'hui, leur blouse, leur pantalon enfoncé dans les bottes, à les regarder sautant, glissant et gesticulant, l'esprit rétrograde vers les siècles abolis.

Ils tournent au rythme de la bourrée chantée, la main passant et repassant devant leurs yeux, leur bâton suspendu au poignet – un *drillier* rougi dans la chaux vive – et poussent des cris gutturaux, et font claquer leurs doigts, et, du pied, en cadence frappent de grands coups, comme s'ils les assénaient sur le prisonnier qu'ils semblent enfermer dans le cercle de leur ronde forcenée...

Ceux-ci retournant à leurs saladiers, d'autres les remplacent et la bourrée tourne, tourne, bien avant dans la nuit, fantastique, tantôt éclairée, tantôt dans l'ombre, sous les quelques pauvres lampes

---

<sup>1055</sup> Emigrés revenus au pays pour y faire une cure d'air et de petit lait, *gaspo*.

suspendues, et je ne me lasse pas du spectacle de ces rudes et souples *Cantalès*, dansant au chant d'un des leurs, avec ces gestes féroces et ces cris barbares et toujours entre eux, comme dédaigneux de la femme, sans un regard aux servantes qui apportent le vin chaud, des filles charnues et fermes, fumantes comme des bêtes, cette salle comble de montagniers, où passent des bouffées de terroir, où s'épaissit une vapeur d'étable...

**Jean Angeli, dit l'Olagne (1886-1915)**

**« Le Devisou »**

*La veillée d'Auvergne, juin 1909, p.297*

Instituteur à Bouvial, un trou, à 14 kilomètres d'Ambert, la gare la plus rapprochée... la maison d'école, une vieille bicoque... fichu poste !

Eh bien, non. L'on m'avait noirci le tableau. Un trou, Bouvial ! pas le moins du monde. C'est précisément l'opposé, le hameau étant bâti, tel un nid d'hirondelles, à la corniche d'une montagne. Une bicoque, la maison d'école ! Allons donc ! Je reconnais que les murs en sont lézardés et maintenus par des croix de fer, que le crépi se décolle, qu'il manque des tuiles au toit, des marches à l'escalier du grenier, etc., etc... Mais si peu confortable qu'elle soit, je ne commettrai pas la sottise de la mépriser, ma demeure paysanne ; elle est mieux ainsi la demeure de mes élèves qui ne sont pas des fils de famille, mais de simples petits vachers. Il m'arrive même de la trouver belle, le matin par exemple, quand, par les fenêtres ouvertes, entre une lumière douce, faiblement teintée d'azur, qui se dégrade sur le parquet à lames grossières, bien balayé, où l'eau de l'arrosoir a dessiné une mosaïque capricieuse. Et quel air apéritif, fleurant le pin mouillé et les herbes infusées, sur les huit heures, alors que se lève la rosée, et, un peu plus tard, les tourtes de seigles chaudes de la boulangerie qui est sous le vent.

Quant au paysage, imaginez entre deux de ces lourdes croupes dont la succession constitue la chaîne du Forez, pareille à un troupeau de fabuleux ruminants couchés vers le nord, la blessure d'un précipice, et sur les pentes du précipice, une coulée de végétation conduisant l'œil au débile ruisseau de juin entravé de roches, qui dévale vers sa mère, la Dore... le vert des arbres et des herbages, avec çà et là des picots rouges, toits de scieries, le bleu très naïf du ciel... une immense toile, tissée de rumeurs fondues, que par instants tachent harmonieusement des abois de labris, de longues modulations destinées à calmer le bétail, des voix de cloches. Bucoliques...

\*

A mes moutons, je veux dire à mes élèves. Quand, les travaux des champs ne les retenant pas, la classe est au complet, ils sont bien une vingtaine : des châains, quelques blonds, peu de bruns, un roux ; des sabots noirs, des sabots blancs, de pauvres sabots fêlés ; des honteux à voix blanche, de jeunes coqs à voix rouge. Sur ce nombre, j'en présenterai 5 au certificat d'études. Deux qui travaillent seront reçus, les trois autres échoueront. Ce sont, ces trois réprouvés, le Marius Fournel, le Louis Breton, et le Vincent Miolane, dit Devisou. Du Marius Fournel, le fils du meunier, rien à dire, sinon qu'il possède une paire de joues en fleur qui feront valoir à merveille la farine de son père, quand celui-ci, après l'août, le prendra pour l'instruire de son métier. Le Louis Breton, lui, est un méchant, qui fait souffrir les bêtes. Sa principale occupation consiste à hacher menu des lames de plomb – volé bien sûr – pour en

mitrailler les petits oiseaux à l'aide de son lance-pierres. Quant au Devisou, je vous en parlerai longuement. C'est une figure, le Devisou. Rien que pour le connaître on voudrait habiter Bouvial.

Mais vous le peindre, et avec des vocables français, encore ! Qu'il est donc regrettable que vous ne sachiez pas le patois de Bouvial, que je le sache mal de mon côté, car peut-être pourrais-je alors en des termes d'une efficacité double, empruntant leur force à une convenance plus stricte, à leur son, à leur couleur, à leur vertu intrinsèque, vous montrer cette boule de chair, ce jeune faune, ce Bacchus enfant - comment dire encore ? – *ce fadou*, fils de fée, pattu, membru, mafflu, aux yeux en bille, à la grosse tête coiffée de cheveux en laine de mérinos, qu'à chacune de mes réprimandes il secoue comme un chien sortant de l'eau.

Mais je ne le réprimanderai plus. Pourquoi lui causer cette peine ? Quand un distrait se heurte dans la rue au faix de planches d'un manoeuvre, que sert à ce dernier d'ajouter à la douleur physique du malheureux un inutile et brutal : Vous ne pouvez donc pas faire attention ! Et moi quand le Devisou heurte à l'étude obligatoire son rêve de poète, je m'en voudrais de lui en faire grief. Car il est poète. Son surnom suffirait à l'indiquer. Tiré du verbe patois : *devisà*, qui veut dire imaginer, il signifie l'inventeur, l'improvisateur, le poète. Il est poète, parce que ses ancêtres, j'en ai la certitude, ont joué obscurément dans cette montagne, le même rôle qu'en des plaines célèbres les troubadours et les trouvères, et que son père est encore le plus fin conteur des veillées. Il est poète enfin, parce que je l'ai vu vivre, à mesure que sa fantaisie lui donnait le jour, une curieuse scène.

C'était pendant la récréation qui coupe en deux la classe du soir. Je me demandais, de l'intérieur, ce qui pouvait bien provoquer ces éclats de rires, espacés comme des feux de salves, quand, m'étant mis à la fenêtre, j'aperçus, au centre d'un groupe, mon jeune héros, tête nue, bras nus, chemise baillante, exécutant une mimique singulière. Tantôt il levait la tête et les mains au ciel, tantôt il les abaissait et se cachait les yeux comme offusqués de lumière ; alors, dans ces ténèbres artificielles, il chavirait et titubait, et le cercle, se déplaçant pour lui laisser le champ libre, chavirait et titubait avec lui. Ces gestes n'étaient que l'illustration de paroles que je pus enfin saisir, lorsque un nouvel écart eut rapproché de moi le personnage.

Il invectivait, en patois, la lune, dont la corne blanche, eût paru, à la grande lumière, un petit nuage, à d'autres yeux moins exercés que les siens. Il l'appelait : vieille bique, chèvre fainéante, vraie source de misère pour son maître. N'avait-elle pas honte de paître à cette heure indue les pacages célestes ? La longue nuit n'était donc pas suffisante ?

- Voyez-la ; elle s'enfle, la gourmande, elle s'enfle, et sa mamelle est si pleine que, ne pouvant retenir son lait, elle le répand sur les routes du ciel. (Ce serait l'origine des nébuleuses, de la voie lactée). Mais je t'attraperai, concluait-il avec un geste de menace, et le Berchoux te règlera ton compte.

Le Berchoux, c'est à la fois l'épicier, le cordonnier et le boucher de l'endroit.

Laissant de côté cette saillie finale qui obtint le gros succès de comique qu'en espérait son auteur, tout le reste ne vous semble-t-il pas d'une beauté virgilienne, gréco-sicilienne même, de l'époque de Théocrite et des poètes pasteurs de l'Anthologie ?

Ce spectacle m'impressionna fort. Depuis, le Devisou m'a conté maintes histoires, mais aucune ne me fera oublier l'étonnement qu'il me causa ce soir-là, pareil en son délire apolinien, à ces petits pâtres cévenols qui, sous le règne de Louis XIV, enflammèrent, par leurs prophéties, les camisards soulevés pour leur foi. Il m'a conté, entre autres, *Tricanique* (quel drôle de nom !) labourant avec des chiens en guise de bœufs, et aussi, en pleine classe, par punition, le *Loup des Garnasses*, dont la morale peu banale,

mérite que je vous résume le récit. Ce loup, une bien grosse et effroyable bête, en avait mangé des moutons dans le pays ! On avait tout tenté pour le détruire. Que de pièges placés ! Que de longues heures d'affût, la fourche en main, derrière les sapins du bois des Garnasses où l'animal avait élu domicile. (Simulacre derrière ma chaise du chasseur qui se dérobe.) Mais tout échoua. Son cuir était si dur que les crocs des chiens et les pointes des fourches, à vouloir l'entamer, cassaient comme verre. Alors son grand-père, un rusé, marcha bravement à l'ennemi et quand celui-ci se précipita pour le dévorer, lui cracha tant d'injures dans la gueule, que surpris l'animal s'arrêta, s'assit sur son derrière, le considéra, et s'étant gratté l'oreille, laissa tomber ces mots :

- Devisou, je te croyais fin, mais je me suis trompé. Tu m'en veux de t'avoir dévoré une chèvre qui était d'ailleurs coriace, mais que dirais-tu, si, le soir, quand tu rentres, bien échiné, pour manger ta portion de lard, ta femme te prenait à coups de balai et te criait : - Tu as faim, tu oses avoir faim, quand il y a dehors de l'herbe et des racines à foison. Et tu as le front de préférer à cette substantielle table toujours mise un morceau du malheureux cochon que tu assassinas !

Interloqué, l'ambassadeur reconnut sa bêtise, et conclut un pacte avec le loup, dans lequel, toujours avisé, il n'oublia pas de mentionner, que, sa viande de boucherie étant mauvaise, maître loup était prié de se fournir ailleurs que chez lui.

Cela ne vous dit pas grand chose au premier abord ; c'est qu'il y manque la voix et les gestes. Mais mâchez un moment cette touffe de simples. C'est aussi savoureux que l'histoire du loup de Gubbio, converti par saint François d'Assise, avec laquelle l'analogie, si l'on en excepte la conclusion, est frappante. C'est, en plus, ironique, étant de veine gauloise. Même, en subtilisant, j'y découvre entre les lignes le tout moderne problème animal, que l'homme pose de la sorte : la bête, pour vivre, a besoin de nourriture. Mais cette nourriture, dans l'état actuel des choses, les espèces nuisibles ne se la procurent qu'illégalement par le meurtre et le vol. (Ne pas oublier que celui qui parle, c'est l'homme, carnassier lui aussi, mais ayant le droit de l'être, puisqu'il est son seul maître !)

Il est donc nécessaire ou que les espèces sauvages deviennent utiles ou domestiques, ou, si elles ne le peuvent, qu'elles disparaissent.

Fait-il penser, tout de même, ce Devisou ! Est-il profond !

La solitude est comme une couche d'eau ; elle fausse les jugements primitivement droits. Pour les redresser, il suffit de les en retirer, ce qui vaut à dire de se frotter de temps à autre à des esprits du même degré. Ce que j'aurais dû faire.

Devinez la boulette que j'ai commise toujours à propos du Devisou.

Dimanche dernier, après la soupe du soir, je suis allé frapper à l'huis du père Miolane. Le bonhomme, large et haut comme un garde-habits, la même face de santé que son « drôle », mais vieillie par des rides et quelques poils d'une barbe rare, comme il en pousse aux oignons, m'accueillit bien, quoique laissant paraître la surprise que lui causait ma venue.

- Père Miolane, lui dis-je, savez-vous que votre drôle a grand tort de ne pas apporter de goût à l'étude ? Il devrait s'instruire ; le gouvernement l'y aiderait, aller à la ville. Alors, avec toutes les histoires qu'il sait- et il en sait, de toutes les « vocations », comme les herbes de la Saint-Jean- il composerait de beaux livres qui lui en rapporteraient, des sous !

Il me considéra, l'œil rond d'abord, vaguement inquiet, puis plissant la paupière à mesure qu'il saisissait.

- Vincentou, appela-t-il.

Le petit Vincent s'approcha, honteux, croyant qu'on voulait le réprimander de sa paresse.

- Ho, Vincentou ! Tu as entendu ce que disait le « laïc », que tu racontes de belles histoires. Eh bien ! ça me fait plaisir. (Il lui passa la main dans les cheveux.) Ça prouve que tu as de qui tenir, car il en savait des histoires, ton père, en son jeune temps. A présent elles m'ont passé de mémoire, pourtant... en faisant un effort... oui, ... il me semble que je me souviens d'une.

Je vais vous la dire, monsieur, en patois, comme je la sais, mais vous la comprendrez bien, vous qui avez étudié les langues.

C'était dit narquoisement, et j'écoutais, mortifié un peu, avec l'émotion du débutant en littérature admis à la table de l'écrivain célèbre.

Il parla :

- Quand j'étais petit, j'avais un chardonneret. Sa tête était comme une cerise bigarreau, ses yeux, deux pointes d'aiguille, ses ailes, deux rayons du riche ostensor qu'on montre à Ambert, à la procession de la Fête-Dieu, et son chant, la sonnette d'argent, qui ne sonne à l'autel que pour l'évêque, quand il vient confirmer. Tout le monde me l'enviait.

- Pourquoi ton chardonneret chante-t-il si bien ? me demandait -on.

Et moi de répondre avec petit air entendu : - Eh ! c'est que je lui ai coupé le fil de la langue.

J'en étais fier comme d'une montre.

Trop fier, que ce fut ma perte. Je voulais qu'il chantât mieux encore, à faire jaunir d'envie tous les pâles canaris frileux, en cage, dans les cuisines, et tous les curieux sous ma fenêtre. Le moyen pour cela ? Pris moi-même à mon propre piège, je m'imaginai que c'était de faire l'opération dont j'avais mensongèrement parlé. M'armant d'une paire de ciseaux, je lui coupai... la langue, et il périt !

Le chat, attiré par le frou-frou des ailes en convulsion, miaulait sous la table. De rage, je lui jetai mon bel oiseau. Il le mangea si goulument que des plumes lui en restèrent dans le gosier et que lui, qui naguère poussait de si roulants *miarou*, fut enroué, comme une casserole qu'on racle.

La fin de l'histoire me choqua. Dans mon enfance, j'avais, moi aussi, un oiseau que j'aimais, mais, quand il mourut, je lui donnais une tombe plus convenable que l'estomac d'un chat : je le couchais dans une boîte de fer-blanc et l'enterrai au pied d'un tilleul.

Mais peut-être ce dénouement brutal, ce coup double de malheurs, ne rendent-ils que plus saisissant l'apologue du père Miolane.

Salutaire apologue !

Oui, reste, Devisou, dans ta montagne, à conter tes récits de vacher, comme tes pères en ont conté, comme tes fils en conteront après toi.

En dessous de Bouvial, les beaux bras blancs des sources germent du gazon nourricier. Je me suis désaltéré tant de fois à leur urne ! C'est, m'at-ton assuré, cette même eau qu'une canalisation conduit aux fontaines d'Ambert. J'ai eu la curiosité d'en boire une gorgée, en cette ville, où descendu depuis hier, pour y passer les fêtes de la Pentecôte, j'endors mon regret d'avoir abandonné momentanément le nid sauvage, en écrivant ces lignes. Hélas ! non, elle n'avait plus la même saveur que là-haut. Effet de son long voyage souterrain ? Peut-être. Parce qu'elle était filtrée ? c'est possible. Alors, ne captions pas, ne filtrons pas, c'est à-dire ne civilisons pas les Devisou.

**Arsène Vermenouze (1850-1910)**

**« Salers »**

*La veillée d'Auvergne*, août 1909, p.384

C'est la cité moyenâgeuse et montagnarde  
Taillée en pleine lave au cœur du vieux pays,  
Et qui depuis mille ans, sur nos plombs et nos puys,  
Sentinelle toujours debout, monte la garde.

Elle est belle en été, parmi le gazon vert,  
Et belle surtout quand, sur un socle de neiges,  
Ses tenaces remparts, ébréchés par vingt sièges,  
S'érigent dans l'azur glacé d'un ciel d'hiver.

Ses vastes murs, pareils à d'antiques cuirasses,  
D'un basalte rugueux, tout noir et crevassé,  
Chantent farouchement les gloires du passé,  
Et proclament encor l'orgueil des vieilles races.

En vain les huguenots et les Anglais félons,  
Sous *Barouze*<sup>1056</sup> ont jadis sonné maint boute-selle :  
Cette aire d'aigle peut s'appeler la Pucelle,  
Car nul n'a jamais mis la main sur ses aiglons.

D'aspect rude, où persiste un pli sévère et grave,  
-Tel un sourcil froncé sur un regard hautain –  
Elle évoque, lorsqu'on la voit dans le lointain,  
Quelque repaire inaccessible de burgrave :

Et devant son donjon, ses vétustes beffrois,  
Ses tours en poivrière et ses sombres poternes,

---

<sup>1056</sup> Esplanade terminée par une rampe presque à pic qui plonge dans la vallée (note de l'éditeur)



On s'attend à revoir les chevaliers arvernes  
Accourir au galop de leurs lourds palefrois,

Car son geste est toujours un geste de bataille,  
Comme au temps où ses fils, la hallebarde au poing,  
En fraise à godron, feutre à plumail et pourpoint,  
Sous le plastron de fer cambraient leur grande taille.

Sur ses pavés que cache aujourd'hui le gazon  
A résonné plus d'une intrépide rapière ;  
Les Roquemaurel, Bargue, Escous, Raffin, Lapierre  
Ont noblement fleuri son illustre blason.

Mais Salers, tout en conservant sa fière allure,  
Regarde maintenant s'émietter ses remparts,  
Et la ronce pousser sur leurs débris épars,  
Et le lierre y flotter, comme une chevelure.

Ses ruelles en pente, où tremblent des falots,  
Et qui virent un jour, au pied de leurs murailles,  
Un Bargue, retenant d'une main ses entrailles,  
Et de l'autre, fauchant les soudards huguenots ;

Ses ruelles sur qui chevauchent des arcades,  
N'entendent plus, parmi les lugubres toccins,  
Eclater les appels belliqueux des buccins  
Et le tumultueux fracas des cavalcades.

Plus de reîtres, armés de fusils à rouet  
Et, vers ses noirs créneaux, se ruant pour combattre !  
Ce n'est plus l'olifant, c'est la corne d'un pâtre  
Qui déchire l'écho de son timbre enroué.

.....

Les siècles guerroyeurs ont passé – De *Barouze*  
L'œil n'embrasse que des pacages infinis  
Et d'agrestes hameaux cachés comme des nids,  
Dans cette grandiose et riante pelouse.

Tout est calme ; on entend la chanson des bergers.  
La montagne sourit au ciel ; et, sur ses croupes,  
- Telles, sur une houle immense, des chaloupes -  
Dorment les vieux burons dans l'herbe submergés.

Hérissés et comme drapés de mousses blanches,  
Des sapins, sous lesquels sanglotent de ruisseaux,  
Mêlent à la rumeur monotone des eaux,  
Le concert des ramiers qu'ils bercent dans leurs branches.

Et les troupeaux vêtus de pourpre, les *Salers*  
Dans l'herbe parfumée où leurs narines plongent,  
Secouant leur sonnaille argentine, prolongent  
Un mystique *Angelus* aux sons grêles et clairs.

Et la vrille qui fait, là-haut, son geste épique  
Et qui rêve toujours d'assauts et de combats,  
N'entend plus maintenant, - très doux, venu d'en bas,  
Qu'un lointain meuglement de bétail pacifique...

**René Sudre (1880-1968)**

**« Ma cité (éloge d'Angoulême) »**

*Le pays d'Ouest*, 10 décembre 1911, p.98-103

## I. — L'HISTOIRE

Ma cité ne s'étale point dans la plaine comme les cités débonnaires qui n'ont pas eu à lutter pour vivre ; elle ne s'abrite point dans le creux d'un vallon comme les cités pastorales chères aux cœurs fatigués ; plantée sur un roc, elle monte vers les nuages pour qu'on la voie, de loin ; orgueilleuse, elle jette dix lieues à la ronde un défi aux hommes d'armes ; tutélaire, elle protège un pays où la richesse est toujours sortie de terre en prairies abondantes, en fontaines imprévues, en ceps et en arbres lourds de fruits, en moissons serrées.

Sans doute les temps héroïques sont abolis et l'Angoulême d'aujourd'hui est une bourgeoise indolente et sage ; elle s'accorde mieux que jadis avec son ciel doux, chargé de vapeur d'eau, qui fond les lignes du paysage et le caractère des gens. Si je restitue à ma vision le sens féodal, c'est que l'histoire m'y engage. Angoulême était toute marquée par la nature comme l'obstacle qui ferme une route d'invasion. Cette colline avait fait déjà dévier le cours d'un fleuve ; elle pouvait arrêter les élans de l'homme. Les barbares des premiers siècles, Vandales, Visigoths, Maures, Normands, s'en perçurent bien. Il s'en aperçut aussi le roi farouche au cœur de lion, encore qu'il finit par prendre la ville.

Ce fier comté d'Angoulême solitaire, indépendant, à la limite des deux Frances, celle d'oc et celle d'oïl, fut convoité et attaqué sans trêve. L'habileté diplomatique de Philippe le Bel le tira de son isolement et le fit entrer enfin dans le domaine royal. Il fut alors âprement désiré par les Anglais, maîtres du Sud-Ouest ; on le leur abandonna à Brétigny en 1360. Mais les Angoumoisins se rendirent libres par la révolte douze ans plus tard. A la suite d'un troc, le vaillant fief passa au frère du roi et bientôt à son neveu Jean. Ce caprice de Charles VI fut un honneur et un bonheur pour Angoulême : en 1515, François, petit-fils de Jean, qui avait gagné les bonnes grâces du roi régnant Louis XII et épousé sa fille, prit la couronne de France.

A dater de cette époque, le comté s'absorba dans l'unité du domaine royal. Ensanglanté pendant les guerres de religion, disputé entre protestants et catholiques, il vit entrer dans son histoire l'ombre

régicide de Ravallac. Il faut attendre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour qu'Angoulême perde sa figure tragique et devienne, comme l'appelle Michelet, le pays « du plaisir, du bon temps, du rien faire ».

## II. — LES FIGURES

C'est cette figure tragique qui ressuscite cependant quand on vient du Nord en descendant la Charente et qu'on regarde ce bastion, haut de cent mètres, toujours couvert d'ombre. L'impression rude persiste, malgré le trou qu'y a fait le chemin de fer, malgré les milliers de foyers qui se sont collés entre les berges du fleuve et les masses d'arbres débordant ses créneaux arasés. De Balzac, par un temps de brume, la vision est encore féodale.

Quand on arrive par l'Occident, l'accueil d'Angoulême est plus familier. Elle épanche de la corbeille de ses remparts une foule heureuse de maisons et de jardins. Du bocage Saint-Martin, ces innombrables fenêtres, ouvertes à la lumière du midi, réjouissent le cœur.

Enfin je recommande l'aspect du Sud aux chercheurs de sublime. Il faut monter sur le plateau de Ma-Campagne un soir de septembre, quand le soleil bas gâche une heure avant de disparaître des couleurs prodigieuses dans les nuages. La longue silhouette de la ville, avec les dentelures de ses clochers et de ses dômes, se marque en violet froid sur l'horizon flamboyant. Avec Saint-Ausone qui avance comme une proue, on dirait d'un vaisseau de haut bord dans une mer de pourpre : « Une fresque du Dante ! » s'écriait l'enthousiaste Gabriel Sarrazin un jour que nous revenions des futaies d'Hurtebise.

Ma cité n'a point respecté l'histoire comme Carcassonne, ou Chinon, ou Saint-Malo, mais elle est capable d'exciter encore, au crépuscule, les fièvres romantiques...

## III. — LES HORIZONS

J'ai autrefois regretté de n'être pas né dans un village. Chateaubriand et Lamartine, sans compter leur coupable père Jean-Jacques, m'avaient fait l'âme solitaire et bucolique. Ce n'étaient pas les remblais plantés de lauriers-roses du boulevard Thiers où la municipalité récoltait du foin, ni les vergers de la Grand'Font où j'allais cueillir le vîme en contrebande, ni la vue lointaine de la forêt de Bois-Blanc qui pouvaient me donner l'enivrement de la grande nature. Je désirais les feuilles frissonnantes au-dessus des sources, le silence plein de bruits d'ailes, l'odeur forte de la mousse, les midis accablants. Les marronniers de mon rempart, les cloches dominicales et la foule habillée, les rues plus sonores avec leurs boutiques closes, les concerts du Parc et les attitudes les plus recueillies de la petite ville ne dégageaient pas le pathétique nécessaire.

Aujourd'hui, quand je cherche ce qui a pu soutenir ces images monotones pour les empêcher de se replier sous d'autres dans l'armoire aux souvenirs, ce qui a donné une voix à ces pauvres choses sans éloquence, ce qui m'a rattaché si fortement à mon pays natal, ce sont *les horizons d'Angoulême*.

Les horizons d'Angoulême, voilà l'image-mère qui s'est illuminée avec gloire et douleur lorsque la réalité m'a manqué, l'assise même de ma vie spirituelle. Oh, ces horizons, cercle immense de bleu dont j'étais le centre mouvant ! Ils appelaient la pensée qui plane et qui comprend, le fier regard tombant de haut sur les choses, la volonté lancée en flèche pour la conquête. Des terrasses de Beaulieu je prenais les leçons de vraie philosophie que certain professeur n'arrivait pas à nous faire connaître dans l'ombre des classes. J'étais tour à tour l'aigle luttant avec le vent des cimes, le marin interrogeant la mer, Spinoza éperdu de géométrie, Napoléon dénombrant les armées.

Ce romanesque d'enfant peut faire sourire, mais notre conduite dépend de notre vision du monde, et notre vision du monde même la moins désintéressée, emprunte les couleurs de notre rêve. Que de fois pour juger un homme, un livre, un événement, je me suis transporté involontairement au faite de ma colline natale; que de fois j'ai retrouvé dans un accueil plus digne que je faisais presque malgré moi aux surprises de la destinée, la sérénité et la paix de mes horizons d'Angoulême.

#### IV. — MARGUERITE

Ma cité n'a point le droit de réclamer François de la Rochefoucauld dont le château ducal se dresse, sur les bords de la Tardoire, vers le nord-est, à vingt kilomètres de ses remparts. Quoique l'honneur soit moins grand elle est assez fière d'avoir vu naître ce Louis Guez de Balzac qui occupe une place si éminente dans les lettres françaises. Mais le grand homme d'Angoulême est une femme, cette extraordinaire princesse qui fut tour à tour de Valois, d'Alençon, de Navarre et qui, pour l'histoire, reste Marguerite, la marguerite des marguerites, la perle de la Renaissance.

Admirable physionomie, longtemps outragée, qu'on commence à restituer dans sa vérité et dans sa noblesse. Au sortir de la nuit du moyen-Age elle apparaît et tout s'illumine dans le siècle. Le joug des intelligences tombe en même temps que l'armure des soudards, les âmes s'ouvrent à la beauté antique et les châteaux à la lumière ; le soleil d'Italie fait un printemps à la terre de France. Notre pays d'Ouest fut alors le jardin dans lequel Marguerite s'appliqua à réunir les gens de la culture nouvelle. C'est à ses soins et à notre climat égal que nous devons ce miracle de civilisation qui s'appelle la société française.

Marguerite avait tous les dons qui vont de l'action au rêve. Elle était énergique et spirituelle, adroite et pitoyable, belle et sage. Elle fut le bon génie de son frère, le roi libertin ; elle se fit la protectrice de toute la bohème de lettres qui se pressait aux antichambres de la cour. Savante sans pédanterie, libre sans dévergondage, elle ne mérite pas la réputation que lui firent les gens d'Eglise. Il faut avoir l'hypocrisie d'un jésuite de Québec ou le jugement rectiligne d'un pasteur norvégien pour trouver de l'impureté dans cet *Heptaméron* qui est bien le divertissement le plus sain, le plus moral qu'on pouvait offrir à des générations licencieuses ; récits moins secs que les gauloiseries de Voltaire, moins dangereux que les langueurs de la Nouvelle Héloïse, parés dans leur hardiesse des plus jolies nuances de la sensibilité féminine.

Elle fut bien nommée la perle, cette Marguerite d'Angoulême, perle qui reflète dans son orient toutes les grâces de l'âme française.

#### V. — LE TOUR DE MA CITÉ

Les curiosités que ma cité propose au voyageur sont courtes. N'est-elle pas elle-même, dans le haut corset de ses remparts, la curiosité unique avec sa double figure militaire et bourgeoise ?

Sa cathédrale?... Une des plus élégantes de l'art roman-byzantin. Au demeurant, pauvre église sombre aux murs épais, rêve de barbares éblouis par les vieilles civilisations, vénérable tout de même par la foi dont ils étaient pleins et qu'ils ont professée en scènes dramatiques dans l'imagerie de la façade.

Si vous voulez savoir comment on construit maintenant les maisons de Dieu, allez regarder du boulevard de l'Est, la sottise chapelle qui offusque les douces perspectives de la vallée de l'Anguienne. Vous vous rendrez compte de ce que peuvent contre l'art la piété confite des vieilles dames des Bezines jointe à l'indigence prétentieuse des architectes d'à-présent. Il me semble que j'entends fulminer Huysmans !

Après vous avoir montré la cathédrale et l'hôtel de ville, la tour et la statue de Marguerite de Valois, les guides d'Angoulême vous invitent à faire le tour des remparts. On y jouit, disent-ils, « d'une vue magnifique et variée sur les deux vallées et sur une partie des plaines du département ». Hélas, je ne saurais ici parler le langage impassible des guides ; il s'y mêle une musique trop personnelle.

Il faut l'avoir fait ce tour des remparts à toutes les heures de l'année et de la jeunesse : en mai quand la ville n'est qu'un bouquet de lilas et que toutes les cloches de l'amour carillonnent dans votre cœur ; en juin, quand les tilleuls exaltés vous promettent des bonheurs inouïs ; certains soirs d'octobre quand la Charente, du côté du Nord, emporte dans ses eaux si lentes toutes les roses vives que le couchant y effeuille ; en hiver quand le vent souffle du large, quand le ciel ruisselle des mêmes étoiles, mais que bien des choses sont mortes en vous et qu'on ne trouvera plus la lampe du retour et l'être cher...

La voilà, la secrète beauté d'Angoulême, mais elle est incommunicable. Je semble, en ce moment, renier les efforts d'un Taine pour constituer l'esthétique sur le modèle de la science. Que devenons-nous, pauvres créatures de sentiment, loin de ces fermes rivages où le fait se mesure, où la pensée claire s'inscrit, où la langue universelle se prépare ? Abandonnés aux suggestions de « ce qu'on ne verra jamais deux fois », nous jugeons d'après la sollicitation de l'heure, nous prodiguons notre enthousiasme en impulsions dérégées. Nous redoutons l'ordre qui immobilise et nous demandons la révélation delà beauté à des apparences.

De quoi est-elle composée cette beauté dont un Grec nous ferait honte ? De l'ombre des choses qui se sont momentanément accordées à notre sensibilité, de résonances accidentelles, de sympathies éphémères, de passé, non de présent. Oh, le trouble, l'exquis, le pernicieux passé. Seul il sait donner le coup au cœur que la beauté ne donne pas toujours. Sans défense, je le vois construire en moi ses palais de Bagdad et ses fontaines enchantées.

Il y a dans ma cité, de vieilles rues maussades que je trouve plus belles que les ruelles fameuses de bien des cités étrangères, parce que j'y suivais autrefois des robes claires et des cheveux dénoués. Il y a d'humbles seuils usés devant lesquels je me sens plus ému que sur des parvis de cathédrales. Il y a de vieux ormeaux blessés jusqu'à la moelle que j'aime comme des frères pour ce qu'ils virent et écoutèrent de ma vie. Cela le passant ne l'aperçoit pas, cela je ne l'ai même pas aperçu au premier jour...

Mais le tour des remparts de ma cité m'amène devant de singuliers paysages. Il faudrait savoir s'arrêter dès que l'œil cesse de s'ouvrir sur le monde extérieur. Je confesse que je n'ai pas eu la force en regardant Angoulême, de chercher où finissait la description et où commençaient mes souvenirs.

**Charles Silvestre (1889-1948)**

**« Louange du Limousin »**

*Lemouzi, 1922, p.113-114*

Et voici l'automne à Fromental, aux Ages, à Javerdat, à Montmézery, sur le pays limousin. La feuille revêche du houx luit d'un vert noir que des baies pourpres enluminent déjà. Les bruyères font un brasillement à perte de vue ; et la rivière coule entre des rochers couleur de rouille et de sang séché. Elle est sombre et, par places, éclaboussée d'azur. Elle roule, si ramassée, si ténébreuse parfois, qu'elle semble, çà et là, immobile, mais, plus loin, sortant de ces défilés, elle montre au soleil la joie de ses eaux qui baignent de grasses prairies. Des éperviers tournoient très haut ; le revers de leurs ailes miroite ; ils mettent un accent sauvage sur la contrée.

Les premières troupes de corbeaux arrivent, si brusques, si denses, qu'on dirait une averse de nuit striant l'air doré, le ciel mûri comme un beau fruit. Le souffle des sources cachées au fond des bois court dans le silence. La fougère cuivrée luit sous le soleil.

La prairie garde encore ses fraîcheurs ; partout, l'on devine l'eau qui étend ses filets vifs sous le sol, à fleur de roc ou de tuf. C'est elle, l'enchanteresse, qui garde neuve la bure des guérets, rit dans l'émeraude des herbes ou dans l'or des genêts ; elle tient ces domaines sous sa puissance subtile.

C'est l'automne. Le pays qui nourrit des châtaigniers branchés si bas qu'ils paraissent drapés, tels des patriarches en des houppelandes de feuilles, la campagne tout entière se métamorphose dans un vent de prodige. L'horizon s'embrase et le chant des couleurs s'est élancé. Une lumière s'est aiguisée, à la pointe de chaque feuille.

Quelle clarté, quelle ardeur avant l'hiver ! Comme ils nous ravissent ces hymnes de bronze et d'or que règle l'archet de Dieu !

Certes, novembre baigne la terre limousine d'un enchantement et la couvre d'un manteau de triomphe trop vite arraché.

Terre de force, de grâce, de mesure où les feuilles ont plus de fraîcheur, les eaux plus de joie et de sourires, les pierres plus de formes étranges, de gravité, de mystère qu'en d'autres pays de France.

Terre de volonté, de foi, de persévérance ; un incessant effort l'émeut dans ses profondeurs. Patiemment, elle a mérité d'être belle, cette terre de l'eau qui polit et creuse le granit. Il revêt ici d'étranges formes. Rocher branlant de Bostcartu, sphérique ainsi qu'un immense fruit renversé, tout animé de ciel et comme suspendu sur la crête d'un plateau désert ; pierres de la Pouyade habitant dans la forêt ; menhir de Pierre-Sourde, debout au point dit de l'Arbre courbé ; mégalithes à cupules d'Arnac figurant un poisson géant que l'on retourne aux jours de sécheresse pour appeler les puissances des eaux ; pierre levée de Cinturat aiguë comme un fuseau : ce sont, raconte la légende, les premières fileuses du monde qui l'ont plantée avec leurs quenouilles et elles l'environnent de rondes bleuâtres, leurs voiles flottant dans le vent ; pierres qui virent et dansent, selon la fable, mais surtout, pierres qui songent, enveloppées des grands silences du mystère.

Déroulant ses pâturages, ses bois et ses labours en des sérénités sublimes, elle est cultivée cette terre par des paysans d'une singulière sobriété qui mêlent dans une âme un peu méfiante, clôturée comme

leurs champs, une savoureuse finesse, des qualités de ténacité dans le travail et de résignation dans la mauvaise fortune.

Terre chérie par des hommes qui, en toutes choses, aiment à labourer profond ; terre méconnue, tel un visage aux traits nobles, qu'un voile épais aurait caché jalousement ; un ciel tourmenté est le sien. Elle connaît la poésie des nuages qui s'immobilisent, îlots de neige et de nacre, ou qui s'en vont par chevauchées fabuleuses.

Et qui n'a pas vu, par des nuits dignes de Shakespeare, ces nuées, ces monstres multiformes galoper sur l'horizon et, cabrés, gueules ouvertes, happer des étoiles ?

Terre d'émeraude et de bure où l'eau jaillit sous la baguette des fées, chante, nourrit une verdure éternelle, soit qu'elle bondisse en torrent et s'échevèle et s'épanouisse en roses blanches, en réseaux, en ramures soit qu'elle accroche une lumière aux flancs des rochers soucieux. Mais jamais ses ondes ne sont plus émouvantes que cernées par l'orbite des champs et, devenues l'étang, le grand regard du sol où s'amassent et bougent d'indicibles clartés.

**Auguste Dupouy (1872-1967)**  
**« J.-J. Lemordant et Penmarc'h »**  
*La Bretagne touristique*, juillet 1922, p.11-13

Il y a une vingtaine d'année débarquait à Penmarc'h – ou plus exactement à Saint-Guénolé – un jeune peintre que les habitants ou les habitués du lieu eurent tôt fait de distinguer. Pourquoi ? Ce ne sont pas les peintres qui manquaient à Penmarc'h, et bien des chevalets avaient déjà défié à grand effort, le long de ses grèves, le vent de la belle saison, ou même de la mauvaise : car c'est l'automne que choisissait de préférence Léon Couturier pour y venir prendre aux lames le ton vert-bouteille de ses rêves ; c'est l'automne qui permettait à Maurice Courant d'y concilier air de résolution tranquille et de certitude. J'ai vu bien des jeunes intellectuels, observé bien des camarades à l'heure critique où ils cessent d'être des disciples pour tâcher de devenir, à leur tour, des maîtres. Et il y en avait d'audacieux : il y en avait de timides et d'indécis. Aucun n'avait, comme cet artiste de vingt-deux ans, mais aux vingt-deux ans déjà mûrs, le don d'autorité.

Je le revois très bien tel qu'il était à cette époque. Il n'a guère changé. Un peu maigre encore, mais bâti en athlète, large d'épaules, râblé, musclé, son goût pour les mers nuancées avec sa passion de chasseur de bécassines (il y avait, en ce temps lointain, plus de marais sur cette terre plate) : et je crois me souvenir que Gaston La Touche y résida même certaines hivers, se gelant en conscience le bout du nez et le bout des doigts, à peindre sur la plage d'un Porz-Karn balayé par le vent du Nord.

Et certes, c'était là des hommes de talent. Et peut-être même, chez ce dernier, faudrait-il parler de génie. Mais, dès la vingt-deuxième année, Jean-Julien Lemordant, à peine sorti de l'atelier Bonnat (dont il fut massier, soit dit en passant), avait en lui quelque chose d'intrépide et de dominateur qui s'imposait. Rien de batailleur, rien de provocant ; un grand air de résolution tranquille et de certitude. J'ai vu bien des jeunes intellectuels, observé bien des camarades à l'heure critique où ils cessent d'être des disciples pour tâcher de devenir, à leur tour, des maîtres. Et il y en avait d'audacieux ; il y en avait de timides et

d'indécis. Aucun n'avait, comme cet artiste de vingt-deux ans, mais aux vingt-deux ans déjà mûrs, le don d'autorité.

Je le revois très bien tel qu'il était à cette époque. Il n'a guère changé. Un peu maigre encore, mais bâti en athlète, large d'épaules, râblé, musclé, nerveux. Le visage d'une pâleur ardente, sans nul empâtement pour en dissimuler la forte ossature. Seulement la barbe en pointe atténuait un peu l'énergie du menton et de la mâchoire, que laisse paraître aujourd'hui une nudité quasi militaire. Et puis il y avait ces beaux yeux bruns, chaleureux et lucides, sur lesquels se sont rabattues les paupières du blessé.

C'est avec ces yeux-là qu'il prit possession de Penmarc'h, à moins que ce ne soit Penmarc'h qui ait pris possession de lui. Qui dira ce qu'il résulte avec exactitude de pareilles confrontations, et ce que peuvent des forces naturelles où échoueraient des influences humaines ? On ne tient pas facilement Lemordant. On ne malaxe pas à sa fantaisie cet homme de granit, si accessible, si accueillant si déférent même soit-il. Mais enfin nous avons causé bien des fois, sur la palud de Saint-Guénolé, et à cœur ouvert, en camarades que ne sépare pas une grande différence d'âges ni de préoccupations. C'était déjà un causeur bien remarquable, tout fleuri, et non hérissé de doctrine. Si l'on eût voulu, même pour en raisonner, prêter l'oreille à des potins, colporter des commérages (il en circule dans les ateliers d'artistes comme dans les loges de concierges), ce n'est pas sa compagnie qu'il eût fallu chercher. Mais s'il s'agissait d'échanger des idées, de comparer des opinions, d'envisager des esthétiques et des philosophies, quel interlocuteur précieux il faisait ! Le soir surtout, après le repas, à l'heure de la pipe, il s'épanchait volontiers, avec les commensaux de l'hôtel où il avait pris pension, mais toujours dans les limites que je viens d'indiquer, en laissant à la porte les personnalités et les ragots -non point, certes, le rire, qui est toute santé.

Si j'ai bien compris, dans les causeries de cet âge, sa pensée qu'il me livrait par bribes, Lemordant était le contraire de ces artistes qui sont toute passivité, toute réceptivité, et dont le travail même n'est qu'une sorte de réflexe. Le contraire aussi – mais l'un ne va guère sans l'autre – de ces élégiaques dont l'instrument, verbe ou pinceau, ne sait bien exprimer que langueur, tristesse, renoncement. Il adorait la vie. Il la trouvait belle, non qu'il en méconnût les cruautés. Il allait à elle en lutteur et en conquérant, décidé à développer pour cela toute l'énergie qu'il fallait. Un spécimen réussi de ce qu'on appelait outre-Rhin la volonté de puissance. Non pas une volonté à éclipses, non pas des impulsions sans suite. Si le génie est une longue patience, ce jeune homme est capable de toute la patience nécessaire. Il sait attendre et employer son temps. Sa force s'appelle d'abord discipline. Il admire, mais son admiration choisit. Son enthousiasme n'est jamais effondré ni éperdu. Sa raison, sa science se mesurent avec l'objet de son enthousiasme et tâchent de se l'approprier. Tâche rue, mais combien captivante, quand l'objet se trouve être Penmarc'h !

Il y a quelques mois, j'allais voir Lemordant à son atelier du boulevard Port-Royal. Le voir est façon de parler. Car dans la grande pièce où l'on sentait palpiter la vie des toiles rangées contre les murs, seule veillait une ampoule électrique, sous un abat-jour qui en assourdissait la lumière ; et, au milieu de cette ombre, l'artiste était sur sa chaise longue comme un douloureux fantôme. Je lui demandais, sûr à l'avance de la réponse, s'il estimait devoir quelque chose à Penmarc'h – quelque chose d'autre que du travail, des œuvres, de la gloire, ce qui serait déjà considérable, j'entendais : une modification ou plutôt une affirmation de son caractère et de sa pensée profonde.

- Sans aucun doute, fit-il. C'est à Penmarc'h que je me suis formé.

Il n'y était pas venu tout de suite. Il s'était cherché d'abord à Douëllan, que Gauguin venait de quitter pour aller à Tahiti. Et puis à Ploumanac'h, où Maurice Denis a rencontré le décor essentiel de



son rêve mystique et païen. Et puis à Belle-Ile, dont les eaux frissonnantes retinrent Claude Monet et Maxime Maufra. Mais où il s'est trouvé, c'est à Penmarc'h. La preuve en est qu'après y avoir passé quelques jours il y revint passer d'affilée quatorze mois. Quatorze mois ! Se figure-t-on bien ce que c'est – il ne s'agit plus d'une saison – à cet âge où les tentations de Paris, les meilleures et les autres, sont si puissantes, et ce qu'il faut d'austère dévouement à son art, de maîtrise de soi, d'endurance, de confiance aussi, pour demeurer de gâité de cœur, et dans des conditions de confort aussi peu moderne que possible, sur cette *palud* désolée

La solitude effraie une âme de vingt ans, disait Célimène. Lemordant, qui n'eut jamais l'âme d'une Célimène, ne m'a pas caché qu'il l'a trouvée parfois pénible. Mais sied-il bien, ici, de parler de solitude ? Quand il sortait de sa chambre d'hôtel, certes bien modeste, et qu'il se trouvait en face de cette grande plaine du sol bigoudenn et des eaux, il pouvait se dire : « A nous deux ! »

Entre sa nature à lui et sa nature à elle, il y avait manifestement correspondance, mieux : harmonie préétablie. Lemordant n'ignorait pas plus qu'un autre « la chanson grise » qu'on fait chanter à la Bretagne. Et sans doute n'en méconnaissait-il point le charme. Mais, plus que les chuchotements d'aïeule au coin de l'âtre et que les voix de spectres dans la brume, ce qu'il fallait à sa mâle exigence, c'étaient la vie, le mouvement, la lumière. On peut dire qu'à Penmarc'h il était servi.

Ceux qui vouent la Bretagne à une perpétuelle grisaille prétendent qu'il ne faut pas voir Penmarc'h en été. « C'est un faux Midi » aurait déclaré Cormon. Voilà un verdict auquel je ne souscrirais pas ! Si l'on avait l'humeur marseillaise, on dirait aussi bien que c'est le Midi qui est un faux Penmarc'h.

Mais il n'y a pas plus de fausseté ici que là. Les Calanques de Provence sont une vérité, et Poul-Briel, Tal-Ifern, Cruggen, en sont une autre.

Il y a sur toutes ces roches et sur les dunes voisines de flamboyantes canicules. On voit alors la lumière vibrer littéralement au ras des paluds sourdre des talus en pierre sèche. Des coins de mer surgissent entre les blés comme de liquides saphirs dans l'or qui les sertit. L'anse de la Torche, sous sa bordure de sable, prend un ton bleu azur de la plus belle véhémence.

De tels tableaux communiquent une exaltation qui ne demande qu'à devenir action. C'est par ces jours d'été que Lemordant, joyeux de vivre, joyeux dans son corps comme dans son âme, se jetait à l'eau et nageait, à travers remous et courants, de l'entrée du port à la pointe de Pors-Carn – plus d'un mille. Nullement dédaigneux d'autrui ni enfermé dans son art, il prenait alors sa part des simples plaisirs de la belle saison, ne s'excluait point des « bonnes parties » organisées sur un îlot rocheux ou à quelque pardon du voisinage. Et cela ne nuisait pas le moins du monde à son travail.

Mais l'hiver, dira-t-on ? Evidemment, l'hiver est plus dur. Les nuits sont longues, ce qui est attristant pour n'importe qui, davantage pour un peintre... Hélas ! je n'écris pas ces mots sans penser à la nuit où Lemordant est encore plongé. Mais, pendant que le jour dure, quel spectacle que les jeux du vent, de la nue et de la lumière – même agonisante – dans ce ciel immense épandu sur l'immense plaine ! Rien, ici, ne passe inaperçu. L'appareillage ou la rentrée d'un bateau est un événement. Dans le port, des coques démantées bondissent à leur mouillage. Sur les roches, des lames accourent et déferlent. Des goélands volent avec effort dans l'embrun ou, mêlés aux corbeaux, tournoient en bandes au-dessus des labours. Des flocons d'écume jaune, emportés sur un fond de ciel violacé, prennent part à cette sarabande d'ailes blanches ou noires. Le long de la grève, des hommes et des femmes, entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, lancent leur croc sur les amas de goëmons que roulent les vagues. Ou bien un navire est en perdition, et voilà une sortie du bateau de sauvetage. C'est une affaire que de garder sa coiffure, une affaire que d'avancer contre la rafale. Tout est question de force, tout respire l'enivrement de la lutte.

Point de ravin isolant ni de manoir perdu au bout d'un chemin creux. Nul endroit pour le recueillement ni la retraite. L'été, la lumière mange votre mur. L'hiver, le vent vient vous chercher par le joint des portes. Un pays où l'on n'est jamais chez soi, en vérité. Un pays où la nature vous fait, douce ou brutale, une perpétuelle violence. Un pays violent et non dolent, tragique à ces heures, presque jamais triste.

Voilà que le pays que Lemordant a aimé, et qu'il a compris comme il en était compris. Que devient dans leurs colloques la tant célébrée mélancolie bretonne ? Ma foi, je n'en sais rien. Lévy-Dhurmer a peint une *Notre-Dame de Penmarc'h*, toute nostalgique, qui a sa manière est peut-être un chef-d'œuvre. Mais ce n'est pas à coup sûr la manière de Lemordant. Un beau paganisme exulte dans ses toiles, jusque sur le placître des chapelles chrétiennes, et cela même est une vérité. Elles sont un hymne à la lumière, à l'air, à la force des éléments et des hommes. Tel est son amour de la force que, là où elle n'apparaît pas, il en souffre comme d'une erreur, et la rétablit. Par exemple, voici un fusain qu'il me fit la grande joie de m'offrir ; il représente une jeune bigoudenn avant ou après le travail du goémon, le poing gauche à la hanche, le croc trainant, un cotillon retroussé sur l'autre. Ne vous fait-elle pas songer aux préhistoriques de Leconte de Lisle :

*Les seins droits, le col haut, dans la sérénité  
Terrible de la force et de la liberté,  
Et posant tour à tour dans la ronce et les herbes  
Leurs pieds fermes et blancs avec tranquillité ?*

Eh ! bien, je connais le modèle. C'était une servante assez grêle, presque chétive. Mais Lemordant, à travers elle, voyait toute une race. Et délibérément il fut inexact, pour être plus vrai.

Fixer le caractère d'un pays dans ce qu'il a d'essentiel et de permanent, voilà ce que, dès le début, se propose comme but ce talent généralisateur et simplificateur, épris de synthèse et non d'anecdotes, de peinture décorative et non de tableaux. M. Béziers, l'industriel bien connu, lui commande des panneaux pour son château du Ménez : une rentrée de chaloupes au crépuscule, un espace de mer, une palud rose, sans autre accident qu'une charrette vide et des roches à sec, tels sont les sujets, un peu déconcertants pour certaines habitudes, qu'il traite. Il peint avec son cerveau, et non seulement avec ses yeux et ses mains.

Voyez maintenant ses compositions de l'Hôtel de l'Épée, qui furent sa première grande œuvre. Et grande aux deux sens du terme : 53 mètres de long sur 3 mètres de haut. Elles sont quatre : *La Mer, le Goémon, le Pardon, dans le Vent*. Remarquez ces titres, Lemordant ne dit pas : *un* pardon, mais *le* pardon. Cet article est une indication, à lui seul. Il nous invite à chercher dans ces larges fresques non pas le détail, l'accident, le contingent, mais une stylisation du réel. Et observez, en effet, les gestes lents, les attitudes rudimentaires de ces goémoniers au travail ; observez l'expressive monotonie de ces marcheurs, sur la plage mouillée ou le vent se rue, leur même façon, à tous et à toutes, de s'appuyer sur la rafale pour lui résister : contemplez ces longues étendues de mer stérile et de sable nu. Tout vous dit l'intention de voir grand et simple, et de vous imposer cette vision.

Or, le miracle, c'est qu'en voyant et peignant ainsi, Lemordant se conforme rigoureusement à la réalité des choses. Cette simplicité et cette grandeur sont bien dans la nature qu'il a sous ses yeux : il en respecte le caractère, en se réglant sur son propre idéal. Est-ce Penmarc'h qui l'a formé ? Il était sans doute trop modeste en me le déclarant. Mais c'est assurément Penmarc'h, avec l'austérité presque schématique de son paysage - pourquoi n'ajouterions-nous pas : de son humanité ? - qu'il l'a, pour parler en style d'église, confirmé. Cette simplification dont Penmarc'h lui fortifiait le goût en lui donnant l'exemple, nous l'avons vu qui l'accusait encore dans les toiles brossées depuis. Et, pour montrer

comment il l'entend, je répèterai ici ce qu'il me disait, dernièrement, sur sa façon de rendre nos danses : « Je voudrais une danse qui ne fût ni laridé, ni gavotte, ni jabadao ; une danse qui serait tout cela à la fois, qui à elle seule serait la danse bretonne, non spécifiée, et reconnaissable pourtant à son mouvement. » C'est de la même façon qu'il ôte à une coiffe toutes ses fioritures et la réduit à sa géométrie essentielle, aux porteurs d'un même filet ou d'un même mât les particularités de leur anatomie pour les envelopper dans une architecture unique.

N'attendons pourtant rien d'abstrait d'une telle conception. Lemordant a trop le sens de la vie pour cela. Et ce qui le préserverait avant tout des froideurs de l'abstraction, c'est, avec son goût du mouvement, et davantage peut-être, son goût de la couleur. En s'installant en Bretagne, il était fermement décidé à deux choses : d'abord à dégager des sites et des gens, saisis d'ensemble, leur caractère décoratif : ensuite à garder dans cette décoration la richesse sensuelle du ton initial, le frissonnement de la lumière. A cet égard, son *Plafond du Théâtre de Rennes* est d'une magnifique éloquence. Il ne s'est pas contenté, pour le concevoir et le peindre, de son pays de Penmarc'h. Il a entrepris toute une randonnée à travers la Bretagne des côtes et de l'intérieur. Il est allé à Plougastel-Daoulas, au Huelgoat, à Pont-Aven, à Quimperlé, à Ploërmel, à Josselin, recueillant çà et là les fleurs multicolores dont cette farandole bretonne devait être le rayonnant bouquet.

Mais quel site lui aurait mieux appris que Penmarc'h à voir lumineux ? Que de morceaux vibrants il y a exécutés ! Que d'aquarelles hautes en couleur ! Il m'a fait l'honneur, plus d'une fois, de me consulter sur ses travaux, et j'ai encore dans les yeux le souvenir de ses pêcheurs au teint recuit, aux *cirages* luisants, de ses bonnes femmes aux joues flamboyantes sous la menue coiffe bigoudenn, du noir profond des draperies dont il habillait ses paysans et ses paysannes. Et tout cela si vrai ! Heureux le pays qui a trouvé, outre Quillivic, Lucien Simon et Mathurin Méheut, un tel artiste pour le comprendre et pour le traduire ! Fidèlement, Lemordant y retourne chaque été, blessé, tâtonnant, les yeux clos. Souhaitons bien fort qu'il les rouvre bientôt à tant de mouvement, à tant de lumière, comme à tous les signes visibles d'une touchante sympathie pour sa personne et d'une reconnaissante admiration pour son œuvre.

**François Taldir Jaffrenou (1879-1956)**

**« L'industrie du Cidre »**

*La Bretagne touristique*, 15 octobre 1923, p.237-241

La Bible, dans la Genèse, raconte qu'il y avait, au Paradis Terrestre, quelque part en Asie-Mineure, des pommiers, ou tout au moins un pommier (*Malus*), dont on fit l'arbre du « bien et du mal », par suite d'une traduction fantaisiste de *Bonus Malus* (Bon Pommier), qu'on peut rapprocher de celle du potache : *Gallus escam quaerens margaritam reperit* (un Gaulois cherchant Esca trouva Marguerite).

Ce Bon Pommier fut cause, en effet, que notre mère Eve se laissa tenter par un de ses fruits d'or, qu'elle cueillit, nonobstant la défense du Créateur, et croqua en compagnie d'Adam, son compagnon candide. Celui-ci en devint aussitôt amoureux. Dieu les chassa du Paradis Terrestre, mais la

perte fut légère auprès de ce que les deux exilés eurent en compensation ; car ils connurent les joies de l'Amour, et ce ne sont pas celles auxquelles leurs descendants renonceraient volontiers.

C'est donc au Pommier et à la Pomme que nous sommes redevables des plaisirs de Cupidon : il n'est question de la Vigne et du Raisin que longtemps après, du temps de Noë. Encore ne s'y rattache-t-il point une aussi agréable légende qu'à la Pomme, puisque ce raisin saoula Noë, et fut cause qu'il maudit Sem et Cham, deux de ses fils, et les condamna à avoir des enfants de couleur.

Il n'est pas question, dans l'antiquité, du jus *fermenté* de la pomme. Strabon, le premier géographe grec, qui naquit 50 ans avant J.-C., note que les Vasco-Cantabres, c'est-à-dire les Basques d'Ibérie tiraient d'un arbre fruitier qu'ils appelaient *sagarbondoa* un breuvage nommé *pbitarra*. Or, en basque, le premier terme signifie pommier, et le second piquette.

Ce breuvage consistait donc à faire tremper des pommes coupées en morceaux dans de l'eau.

Il faut arriver ensuite au IXème siècle après J.-C. pour trouver mention de la piquette de pommes. On lit, en effet, au chapitre XII du cartulaire de Landévennec, dans la vie de Saint-Gwénolé, écrite par l'abbé Wurdistan :

*« Polus autem ejus (Guengaloei) tantum talis erat qualis ex aquâ et arborum succis, malorum ve agrestium sive silvestrium, condiri posset. »*

(Sa boisson (à Guénolé) consistait en ceci qu'il pouvait mixtionner ensemble de l'eau et de la sève d'arbres, ou des pommes sauvages ou forestières).

Il s'agit ici, encore une fois, d'une « marinade » de fruits. Quant aux pommiers du IXème siècle, qui poussaient dans les bois, leurs descendants existent encore en Bretagne. Qui de nous, enfants élevés à l'orée des forêts de l'Argoat, n'a croqué dans sa jeunesse des pommes « puttes » vulgairement dénommées *avalou moc'h* (pommes de cochon ?) J'ai vu même des pauvres gens, à Carnoët, il y a 30 ou 35 ans, faire macérer de ces petites pommes de cochon dans une barrique, et en fabriquer cette même boisson, chère aux contemporains de Saint-Gwénolé.

Le Pays Basque et l'Armorique ont donc connu les premiers la piquette de pommes sauvages.

La Normandie vint ensuite, vers le XIIème siècle. A cette époque, le comte de Mortain octroya aux chanoines de Saint-Evroult la dîme sur la piquette fabriquée à Barneville. Au commencement du XIIème siècle, le *cidre* figure sur les tarifs de Caen et de Pont-Audemer et est devenu l'une des principales productions de la vallée de la Risle et de la Touque. Vers cette même époque Marin Onfroy, gentilhomme normand, pérégrinant à travers les Pyrénées, emporta en Normandie des greffes de pommiers de Biscaye, que les paysans greffèrent sur les sauvageons. La pomme à cidre par la greffe d'espèces sélectionnées douces et amères, commença dès lors à s'améliorer, et remplaça peu à peu la pomme aigrelette des bois et des talus.

Au XIVème siècle, Bertrand du Guesclin, guerroyant en Castille, apprécia lui aussi le jus de pommes qu'on buvait sur le versant des Pyrénées et apporta des greffes de pommiers en Bretagne.

Il est difficile de fixer avec précision le temps où, à la macération du fruit, succéda son écrasement, l'extraction du jus par pression, et sa mise en tonneaux pour fermenter. Sans doute ces progrès se réalisèrent, petit à petit au cours du moyen-âge, parallèlement au progrès de la fabrication du jus de raisin.

Ce qui semble à peu près certain aujourd'hui, c'est que la consommation du Cidre était peu connue dans le Léon aux XVIème et XVIIème siècle. Louis Le Guennec, l'érudit fureteur, signale avoir entre les mains un curieux dossier datant des environs de l'an 1600, et contenant divers menus. Comme boisson, il n'est question que de vin. Pas un mot du cidre. La localité est Morlaix.

La Cornouaille, au contraire, en faisait à cette époque une certaine consommation, toutefois moins grande que celle du vin. On appelait au XVIIème siècle du nom de *Maltôte* la Régie des Boissons. Les Maltôtiers ou « commis des devoirs » faisaient une chasse impitoyable aux vendeurs et détaillants de boissons clandestins, qui alors étaient légion. On trouve dans les anciens registres des *Procédures Criminelles* de la Juridiction de Carhaix pour l'année 1672 une pièce où Maître Thomas Courtin, fermier général, est qualifié « fermier des grands et petits devoirs, des états des vins, *cildres* et autres breuvages qui se débitent au baillage de Carhaix ».

C'est la première fois que nous voyons mention officielle faite de « cildre » breton. Trois ans après, en 1675, une autre pièce nous montrera les Maltôtiers requérant contre la veuve Louise Guinigou, du village de Tronjoliff, qui avait dans sa cave plusieurs fûts de cidre et en avait vendu clandestinement à des ouvriers moyennant « un soult la pinte », et à Madeleine Le Brun, hôtesse en la ville de Carhaix, « pour la somme de 9 livres la baricque ».

À cette époque, le populaire prisait davantage le vin d'Espagne et les vins d'Aunis et de Saintonge qui parvenaient par Hennebont. Le cidre ne voyageait pas ; il se consommait sur place, le soutirage étant sans doute inconnu. Il était la boisson « démocratique », on ne le servait pas, par exemple, au dîner annuel du sire de Quélen et des vingt-quatre chevaliers de sa suite, que devait préparer le Voyer de Carhaix, d'après l'aveu de 1679.

« Le dîner, dit l'aveu, sera servi dans une belle salle convenable, où il y aura belle cheminée et beau feu... et doit être la salle suffisamment jonchée de paille fraîche. Le Voyer se tiendra à l'entrée. La table sera fournie de pain de froment et du meilleur vin qui sera en taverne à Carhaix.

Au XVIe siècle, dans la même ville, le roi du papegaut (ou du Tir à l'Arc) avait exemption d'impôt sur 25 tonneaux de vin. Il n'est point mention de l'exempter de l'impôt du cidre.

Comme on le voit, le cidre a mis longtemps avant d'obtenir ses « lettres de noblesse ».

\*

Comment broyait-on les pommes, avant l'invention assez récente des broyeurs à noix ou à râpes ? De deux manières : avec une meule de moulin, tournant dans un caniveau circulaire en pierre, et mûe, à l'aide d'un brancard, par un cheval ; j'ai vu ce système dans une ferme près de Saint-Brieuc, vers 1897 ; ou bien les fruits étant jetés dans une auge en granit on les écrasait à l'aide de gros maillets de hêtre cerclés de fer, les mêmes avec lesquels on broyait l'ajonc. Les fruits broyés plus ou moins bien étaient ensuite placés dans des couches de paille, sur une maie où était fixée une vis en bois. Un tronc d'arbre équarri et un madrier en guise de levier, complétaient ce primitif pressoir dont un spécimen se voit au musée départemental de Quimper (ancien évêché).

Quant à l'appellation *cidre*, en breton *jidr*, elle dérive du latin *sicera*, lui-même traduit du grec *sixera*. Les Galois ont un mot plus ancien, *usai*, dont je n'ai pu vérifier l'origine.

## La Production des Pommes

L'Espagne et le Portugal sont bien plantés en pommiers. Actuellement un quart de la France cultive le pommier à cidre. Les plantations de vergers de grandes productions se rencontrent surtout en Normandie, qui tient la tête, puis en Bretagne, exception faite du Nord-Finistère ou Pays de Léon et de la Loire Inférieure ; enfin en Mayenne, en Sarthe, en Oise et en Somme. Vingt départements tirent des pommes des revenus agricoles considérables, et doivent exporter leur surproduction. Avant la guerre, l'Allemagne était pour nous une cliente. Elle utilisait à elle seule la moitié de la récolte de pommes aigres et en faisait des marmelades et du champagne *ersatz*. La dégringolade du mark, qui n'a plus aucune valeur, ne permet plus de diriger sur la Germanie les pommes acidulées que produisent en trop grande abondance les arrondissements de Redon, de Fougères, de Montfort, de Ploërmel, de Loudéac, et de Vannes, et qui mélangées au cidre dans la proportion de plus 10%, nuisent à son bouquet et à sa conservation et diminuent sa teneur en extrait tanique pour le remplacer par des extraits acétiques, bouillon de culture de l'anguillule du vinaigre. Il serait à souhaiter que les cultivateurs de ces régions fassent le triage de leurs pommes aigres, au lieu de les mélanger aux douces et aux amères, et les réservent pour la distillation. L'eau-de-vie provenant du cidre de pommes aigres, est en effet supérieure comme parfum et bouquet à toute autre.

Les meilleures pommes à cidre se récoltent dans la Seine-Inférieure, le Calvados, l'Eure et l'Orne ; celles de la Manche et de la Sarthe sont moins estimées ; celles de Picardie donnent un cidre pâlot et sans saveur. Les pommes des Côtes-du-Nord, (Dinan, Saint-Brieuc et Guingamp) sont des plus appréciées : malheureusement ces arrondissements sont rarement exportateurs. Dans l'Ille-et-Vilaine, les arrondissements de Rennes et de Vitré ont des pommes de bonne qualité ; ainsi que dans le Morbihan, les régions de Lorient et de Pontivy. Mais les meilleures pommes de Bretagne se récoltent dans les arrondissements de Quimperlé, Quimper et Châteaulin. Là, les pommes sont riches en sucre et à la fois en tanin, la pomme aigre ne se cultive point et le cidre obtenu est fort en alcool et en extrait sec, et naturellement haut en couleur. M. Crochetelle, ancien professeur à l'Ecole d'Agriculture du Lézardeau, a publié en 1905 une *Pomologie du Finistère* où il a décrit complètement les meilleures variétés de chaque crû. Il a analysé 500 variétés de pommes récoltées dans le Sud-Finistère, avec croquis à l'appui. Ce livre, malheureusement trop peu répandu, aurait pu rendre les plus grands services aux agriculteurs ; mais comme nous l'exposerons plus loin, les cultivateurs attachés à des méthodes routinières et à des préjugés de classe, apportent les plus grands obstacles à l'extension et au progrès du cidre.

La récolte de pommes en France est, en général, biennale.

« La situation actuelle de la production des fruits de pressoir, dit la *Cidrierie Française* de juin 1923, est caractérisée par ses irrégularités, son état instable, par ses oscillations dont l'amplitude peut aller de 1 à 20, écarts qui ne se rencontrent pas dans les productions du vin, du blé, du sucre. Cette instabilité qui a sa répercussion sur le prix de la matière première explique en partie l'état d'infériorité actuelle des industries de la Pomme. »

Il faut donc réagir, et les cidriers devront à l'avenir :

- 1° Chercher de nouvelles méthodes de conservation frigorifique qui atténueront les variations des récoltes ;
- 2° Faire des réserves de fruits, de jus concentrés, ou de cidres conservés, en années d'abondance ;
- 3° Développer la fabrication et la consommation des confitures et marmelades de pommes ;

4° Développer l'industrie du séchage mécanique des marcs pour l'alimentation du bétail.

5° Tenter l'exportation des cidres et eau-de-vie de cidre.

### La législation du cidre

Aux termes du décret du 28 juillet 1928 :

« Aucune boisson ne peut être détenue ou transportée, mise en vente ou vendue sous le nom de *cidre* si elle ne provient exclusivement de la fermentation du jus de pommes fraîches ou d'un mélange de pommes ou de poires fraîches extrait avec ou sans addition d'eau potable.

Tout cidre ne contenant pas au moins 3°5 d'alcool acquis ou en puissance, 12 gr. d'extrait sec par litre, et 1 gr.2 de matières minérales par litre ne peut être vendu que sous la dénomination *petit cidre*. ;

La dénomination *cidre pur jus* est réservée au cidre obtenu *sans* addition d'eau. »

Une réflexion vient tout de suite à l'esprit : il est bien trop question d'eau là-dedans. Que vient faire là toute cette « eau potable » ? Pourquoi tolérer la manutention de tant d'eau ? Pourquoi la transporter si loin, lui faire payer des droits de régie ?

« Opérations coûteuses, écrit M. Jean-Ch. Leroy dans la *République française*, et dont le résultat est qu'on vend ou plutôt qu'on essaie de vendre un produit médiocre aussi cher qu'un vin ordinaire qui, additionné d'eau par le consommateur, fournit le triple de son volume en boisson. Ajoutez à cela que l'on nous interdit d'apprécier, dans toute leur pureté et leur force, les arômes savoureux dûs à la variété des plants et des terroirs. »

La voilà bien, la cause de la mauvaise réputation et de la mauvaise tenue des cidres ! L'addition autorisée d'eau potable, à condition de ne point descendre au-dessous de 3°5... Nous avons des premiers jeté le cri d'alarme dans l'*Ouest-Eclair* du 14 mai 1922. Nous demandions au Législateur de protéger à la fois le fabricant contre sa propre faiblesse, et le consommateur contre la fraude.

« Le rôle de nos représentants au Parlement, écrivions-nous, consisterait à préparer l'adoption à l'industrie du cidre de la législation qui régit le vin. A la base, interdiction totale du mouillage du cidre. Le terme *cidre* serait exclusivement réservé à une boisson fermentée provenant du jus de pommes, et titrant 6° d'alcool au minimum (et une proportion de tannin au litre à déterminer).

Le renom du cidre en subirait l'heureux contre-coup. Toute autre boisson « avec addition d'eau potable ! » s'appellerait cidrette ou clairette ».

Nous constatons que cette idée, pourtant si simple, commence à prendre corps puisque le *Syndicat Général des Cidres* a lui-même saisi le Ministre de l'Agriculture de la nécessité de modifier le Régime des Cidres. M. le Ministre Chéron à la date du 26 octobre 1922 à M. Emile Lemonnier, président du Syndicat :

« Les vœux émis par le Syndicat Général des Cidres tendent à ce que la réglementation actuelle soit modifiée sur un certain nombre de points entre autres l'art.2 du décret du 28 juillet 1908 qui fixe la limite de composition au-dessous de laquelle un cidre doit être dénommé petit cidre. Le Syndicat propose de relever notablement cette limite et en outre de fixer au petit cidre lui-même une teneur minima en principes utiles.

Mon administration est entièrement favorable à un remaniement des textes dans ce sens, mais il lui paraît nécessaire de procéder à une enquête pour connaître l'opinion des agriculteurs et des techniciens sur les chiffres proposés ».

A la suite de cette réponse, l'Assemblée Syndicale, après une chaude discussion, vota à la majorité des membres présents le vœu que le degré de cidre soit relevé de 3°5 à 4°. De chaleureux furent prononcés par MM. Lebeau, Molinié et Saffrey en faveur de la base minima de 4°5. Le vote de 4° fut acquis sur l'intervention de M. le professeur Warcolier, de Caen, qui conseilla la prudence, en se basant sur une protestation des cidriers de Fougères, disant qu'à certaines années leur pur-jus n'arrivaient pas à obtenir plus de 4°.

Quant à nous, nous ne cachons pas notre étonnement de la faiblesse, en rendement alcoolique, des crûs fougérais. Avec nos pommes du Finistère, nous avons obtenu tous les ans un moût d'une densité d'au moins de 1 050. Il est facile aux techniciens de déterminer de façon précise que ce moût de 1 050 donnera, s'il n'est pas additionné d'eau potable par la suite, une richesse alcoolique de 6°½. M. Crochetelle signale avoir obtenu 1 060 et 8° avec des pommes sélectionnées n'ayant pas séjourné aux intempéries ; mais ce sont là expériences de laboratoires.

### La fabrication du cidre

De grands progrès ont été réalisés dans la fabrication du cidre depuis 20 ans.

Les appareils les plus en usages sont les broyeurs à noix ou à râpes, d'une part ; les pressoirs en chêne à vis d'acier d'autre-part. Mûs à bras ou au moteur, les broyeurs actuels ont un grand rendement. Les pressoirs dits rustiques peuvent recevoir selon leur taille ou le diamètre de la vis, une charge variant de 500 à 3 000 kilos de marc, et par conséquent, donner par « motte » une quantité de 400 à 2 000 litres de moût. L'action de ces pressoirs, pour être efficace, doit être lente. A la campagne, les paysans continuent à utiliser la paille longue pour l'enveloppement des couches ; la plupart des cidriers se servent de toiles spéciales séparées par des claies de bois blanc.

Le Moût est versé dans de grandes cuves d'où il est entonné « avec ou sans addition d'eau potable ». Certains fabricants obtiennent un deuxième moût, appelé cidre de rémiage, en remettant les marcs à fermenter avec de l'eau, dans des caves dites de fermentation ; ils mélangent ce cidre de rémiage au pur jus pour obtenir la « multiplication ». Ce sont ces procédés, particulièrement en usage en Haute-Bretagne, qui permettent à certaines cidreries de livrer une boisson que la loi autorise à qualifier cidre, si elle titre 3°5, et qui n'a plus ni saveur ni bouquet, mais qu'on peut livrer à bon marché. La principale clientèle de ce cidre est constituée malheureusement par les hôtels ; voilà pourquoi tous les Touristes et les Voyageurs se plaignent de la piquette édulcorée qu'il leur arrive de boire à table d'hôte et qui préjudicie tant au beau renom du cidre. Il serait à souhaiter que les hôteliers exigent de leurs fournisseurs, non pas du cidre *doux* (conservé doux artificiellement) et qui n'a rien des qualités du cidre fermenté, mais du cidre *sec*, amer, ayant du degré, plus cher certes, mais qui justifierait de leur part un léger supplément du prix des repas.



La meilleure façon, d'ailleurs, d'avoir un cidre qui conserve son arôme et sa teneur en extraits secs et en acide carbonique, est de le mettre en bouteille en mars, quand, après un bon soutirage ou deux, sa densité n'est plus que de 1 010. Alors, il pétillera légèrement. Pourquoi s'étonner que le cidre, consommé « à la clé », durcisse et se pique ? Le contraire serait extraordinaire, et le vin lui-même, qui reste longtemps en perce, est sujet aux mêmes maladies. On met son vin en bouteilles : la même habitude devrait se répandre pour le cidre. Nous conseillons de préférence les canettes genre bière, ou bien si l'on ne peut s'en procurer, les bouteilles champenoises.

Nous avons parlé des modestes installations ; mais le nombre des grandes cidreries s'accroît chaque jour, et elles tendent de plus en plus à submerger la petite production. A vrai dire, et en se plaçant du seul point de vue qui intéresse le commerce, ce ne serait pas un mal. Que se passe-t-il présentement ? Un peu partout, le paysan seul producteur des fruits du pressoir, après avoir écoulé l'excédent de sa récolte, fabrique lui-même, selon des méthodes routinières et peu hygiéniques, une assez grande quantité de cidre. Favorisé par la Loi, le paysan, qui, parce que producteur, ne paie ni impôts sur le chiffre d'affaires, ni licence, ni patente, se pose en concurrent favorisé, en somme, du marchand qui l'a débarrassé de l'excédent de sa récolte. Pour écouler son stock, en année d'abondance, le paysan est obligé à se livrer à des démarches coûteuses, à des déplacements fort longs, qu'il emploierait plus avantageusement aux travaux de sa ferme. Il serait à souhaiter que l'usage se répandit du *cuique suum*, à chacun son métier ; il y irait de l'intérêt bien compris du producteur et de l'industriel qui transforme la matière première et prend la charge de l'écouler.

Actuellement, les grandes cidreries sont de véritables usines de transformation de la pomme, non seulement en cidre, mais encore en compotes, en marc mélassé et en eaux-de-vie. Ce sont des installations très modernes, qui ont coûté fort cher, et où tous les principes d'hygiène sont observés. Les grandes cidreries livrent, au gré de la clientèle, et à différentes échelles de prix, le pur jus garanti, le cidre et le petit cidre, les eaux-de-vie vieilles et les eaux-de-vie faibles.

Les pressoirs à vis centrales y sont remplacés par de nombreuses presses hydrauliques en fonte, à deux maies mobiles sur rail, et travaillant rapidement. Dans ces installations modernes, les pommes sont souvent soumises au lavage, épierrées et transportées mécaniquement au broyeur. Le moût, au lieu d'être entonné dans des muids ou des foudres, est pompé dans de gigantesques cuves en ciment, revêtues de verres, qui évitent les fuites de liquide et assurent une conservation parfaite. Tout progrès a cependant sa contrepartie : le bouquet du cidre, comme celui de l'eau-de-vie, se dégage mieux dans la tonne en merrain que dans tout autre récipient.

Enfin, les grandes cidreries dirigées par des techniciens et des ingénieurs, sont outillées pour le « traitement » des cidres. Ah ! Je ne l'ignore pas : le « traitement » des cidres a mauvaise presse et la foule, à l'instigation du campagnard rebelle à tout progrès, a fait aux grands cidriers et par contre-coup à tous les autres, une réputation de « Drogueurs ». La concurrence de la cidrerie qui a supprimé le débouché du cidre « paysan » n'a pas été sans susciter dans les villages des colères quelque peu légitimes, et qui se sont traduites par une campagne effrénée de calomnies rurales contre le « cidre marchand ».

Le paysan breton ou normand avalera sans grimace le plus mauvais pinard rouge ou blanc, sans se soucier de toutes les opérations chimiques « autorisées par la loi », auxquelles a donné lieu la présentation de ce breuvage au public. Cela n'est pas de sa compétence. Mais en fait de cidre, il dénie au cidrier le droit d'y toucher. Longtemps, il a soutenu lui-même qu'un seau de purin par fût favorisait la fermentation alcoolique et qu'il fallait laisser le cidre sur sa lie (*war et vam*). Aujourd'hui le villageois proteste contre le « traitement » du cidre mais le traitement du cidre constituant un progrès, comme le traitement du vin, ce sera finalement cette méthode qui aura raison de la routine, comme les engrais chimiques ont remplacé le fumier de litière, et la culture s'en est trouvée améliorée.

## Le traitement des cidres

En quoi consiste le « traitement » du cidre tel qu'il est autorisé par la Loi ?

En traitement préventif d'abord ; ensuite en traitement d'amélioration et de conservation.

Ici, une petite étude scientifique s'impose. Quels sont les éléments utiles que nous trouvons dans les pommes ? Des sucres, des acides, du tanin, des matières pectiques, des matières minérales.

Les sucres sont des matières organiques, qui disparaissent quand on les brûle et que l'on trouve dans les êtres organisés ; ce sont des hydrates de carbone. Les sucres fermentent sous l'influence des levures alcooliques qui se trouvent *sur* les fruits ; nous déconseillons donc, en principe, le lavage des fruits. Ces levures sont des microbes qui se multiplient par bourgeonnement ; ils transforment le glucose en alcool et en gaz carbonique. Ce phénomène se produit dans le cidre. Si la fermentation est active, le cidre *cuit* vite. Plus le moût est sucré, plus le cidre, une fois fermenté, sera riche en alcool.

On trouve aussi, dans les pommes des acides organiques ; malique, tartrique, citrique. Ce sont eux qui, en se combinant aux alcools, donnent des éthers qui fournissent le parfum du cidre. Moins les pommes sont mûres, plus elles contiennent d'acides. Mais une trop grande quantité d'acide peut nuire à la conservation des cidres, c'est pourquoi, on ne saurait trop doser l'introduction de pommes aigres dans les mélanges et ne jamais dépasser 10%. Nous affirmons, avec tous les connaisseurs, que les meilleurs crus de cidre (Sud-Finistère, Côtes-du-Nord, Vitré, Calvados) sont ceux où n'entrent pas de pommes acides.

Toutefois, il est une maladie qui guette les cidres totalement exempts d'acides maliques et citriques : c'est le noircissement. Comme préventif, il appartient donc au fabricant de voir s'il ne doit pas doser ses marcs de 5% d'aigres, ou s'il n'en dispose pas, d'introduire dans le cidre, comme remplacement, 5 grammes par hectolitre d'acide citrique.

Le tanin est une substance organique amère ou acide tanique. On le rencontre surtout dans les écorces d'arbres, comme le chêne. Il jouit de propriétés antiseptiques qui le font employer pour conserver les cuirs. Le tanin existe aussi dans les fruits, en particulier dans le raisin rouge et dans la pomme. Les grands vins de la Gironde sont forts en tanin : un vin, qui a ce bouquet d'amertume spécial cher aux connaisseurs, est apprécié au même titre qu'un cidre amer. Ce sont les vins amers, les cidres amers, répétons-le encore, qui forment les bons crus, et non pas les vins doux ou les vins piquants. Seulement, la difficulté réside, pour les cidriers, à se procurer suffisamment de pommes douces-amères pour obtenir ce cidre particulièrement cher aux bons buveurs, et qui « frappe ». Pour suppléer à l'acide tanique qui fait défaut, il est recommandé de coller le cidre avec 10 grammes de tanin à l'alcool par hectolitre. Le seul inconvénient du tanin est... de coûter extrêmement cher. Mieux vaut donc conseiller aux planteurs d'arbres à fruits de pressoir, de sélectionner leurs espèces, et d'arrêter leurs choix sur des pommes douces et amères dites « à haute densité ». Les cultivateurs aisés consulteront avec fruit, sur ce chapitre, des cidriers compétents, plutôt que de se confier à des revendeurs qui leur offrent n'importe quels plants à bon marché.

Disons un mot, pour terminer, des matières pectiques. Pour le praticien, ce sont les parties *onctueuses* du moût. Elles forment la presque totalité des gelées de fruits, et rendent les cidres moelleux. La pectine ne se forme que dans la pomme bien mûre ; elle est dissoute par l'alcool du cidre.

Enfin, le jus de pommes contient des matières minérales : phosphore, chaux, sels de fer, manganèse, en très petites quantités et selon les régions. Un produit qui sert beaucoup à la conservation du vin, commence également à être connu des cidriculteurs : c'est l'anhydride sulfureux. On peut l'employer aussi pour la stérilisation des futailles, car, disons-le, tant vaut le fût, tant vaut le cidre. C'est surtout de ce côté que l'attention du fabricant doit se porter. Des fûts chainés souvent souffrés, où ne pourra se développer le *micoderma aceti*, des broyeurs propres, des toiles lavées à grande eau, des pommes saines et mûres, voilà la simple recette du bon cidre de conservation, grâce à laquelle on peut se passer de tous les correctifs dont nous avons envisagé l'emploi dans cette étude.

F. TALDIR JAFFRENNOU, Cidrier à Carhaix

**Paul Arrighi (1895-1975)**  
**« Une nuit au lac de Nino »**  
*La Corse touristique*, 3, mars 1925, p.4-8

La plupart des guides de la Corse indiquent comme le point de départ classique pour une excursion au lac de Nino le village d'Albertacce. Ce trajet est le plus connu des touristes qui le complètent volontiers par un retour sur Corte à travers la vallée sauvage du Tavignano. Il a été décrit plus d'une fois, et dernièrement encore la *Revue de la Corse* dans son supplément touristique donnait les intéressantes impressions de route d'un ascensionniste qui, ayant abordé le lac par la vallée du Niolo, gagna ensuite Evisa en traversant la forêt d'Aitone. Les notes qu'on va lire — et qui datent de l'été 1917 — se rapportent à une excursion faite en partant de Renno. Le chemin parcouru coïncide à peu près exactement avec celui que l'on suivrait en partant de Cristinacce.

Après avoir atteint le col de Sévi entre les deux masses imposantes de l'Inscinosa ou Cerasella à droite et du Sant'-Angelo à gauche, après avoir admiré, à la descente, les belles échappées de vue sur le golfe de Porto à travers les chênes verts qui ombragent les lacets de la route, nous quittons celle-ci à un coude plus accentué pour nous engager dans le chemin muletier dit du *Valdoffu* (environ 9 k.6 de Vico). Le sentier serpente d'abord sous les châtaigniers, puis sous des hêtres superbes. Tantôt il suit le lit desséché d'un torrent ; les fers de nos chevaux résonnent sur les cailloux roulés et polis, mais nos montures accoutumées à de tels chemins, avancent d'un pas ferme et régulier, quoique prudent. Tantôt des racines d'arbres, mises à nu par l'écoulement impétueux des eaux hivernales, constituent des obstacles dangereux ; souvent des fougères arborescentes arrivent à l'encolure des chevaux ; ailleurs le maquis épais déborde en maint endroit sur l'étroit passage peu fréquenté. On s'accroche à une branche d'aubépine ; un rameau de bruyère rose encore en fleurs vous oblige à courber la tête sous son joug parfumé ; des sources nombreuses, à l'eau limpide, bruissent délicatement sous l'herbe, entre les cailloux du chemin. A l'une d'elles, appelée l'*Arbaghju-Vecchju*, nous trouvons un vieux Niolain — les autres sont ailleurs en ce moment — qui nous dit que nous mettrons encore deux heures pour atteindre le col de Saint-Pierre et de là une heure et demie pour parvenir au lac. Ce seront exactement les temps que nous emploierons pour ces deux étapes. Quelle expérience chez ce paysan ! Nous le laissons derrière nous, marchant à pied dans le rude sentier et poussant devant lui son âne surchargé et fatigué

qui à chaque arrêt semble vouloir se coucher pour toujours sous son fardeau compliqué de caisses, de bidons et de sacs...

Le chemin surplombe la vallée haute du Porto dont la source est près du col de Saint-Pierre. La hêtraie (la *Faëla*) s'étend, immense et ombreuse, sur les flancs de la montagne qui nous domine. Par-ci par-là, au-dessous de nous, sur une colline, une bergerie : une cabane, des *piazzili* et des *mandrie* : les demeures des bergers peu différentes et guère plus confortables que les abris des brebis et des chèvres. Nous ayant aperçus de loin, un chien aboie, par excès de zèle. D'énormes troncs de hêtres renversés par le vent ou brisés par la foudre pourrissent lentement parmi les feuilles mortes, moelleux tapis rougeâtre qui leur sert de linceul. Partout la solitude, partout le silence presque complet.

Nous voici à la « montée de la *Menta* » ainsi désignée du nom d'une variété de l'*arbabaronica*, (thym). A mesure qu'on s'élève vers le col, le parfum de cette plante est plus pénétrant, apporté par la brise des sommets. Le chemin devient franchement mauvais : les chevaux posent le pied avec la plus grande circonspection au milieu des pierres de toute taille qui semblent disposées à dessein pour les coincer. On ne peut s'empêcher de penser ici avec admiration aux pèlerins qui tous les ans passent par ce sentier pour se rendre à la *Santa* de Niolo. Ils partent dans la nuit du 7 septembre pour être rendus le matin du 8 à Casamaccioli. De nombreuses femmes accomplissent ce pèlerinage — un Calvaire en des endroits pareils — pieds nus, les souliers suspendus par leurs lacets, au bras ou au cou, à la clarté de la lune ou à la lueur vacillante d'une lanterne que le vent, plus d'une fois, souffle brutalement.

Enfin à 17 h. 30 — nous étions partis de Renno à 14 h. — nous arrivons au col de Saint-Pierre ou *Vergio-Soprano*. La journée est claire et chaude, mais le vent souffle avec une force telle qu'il semble balayer l'ardeur du soleil d'août. Les hêtres poussent au col même : le vent les a tordus, torturés, mutilés ; les branches survivantes fuient devant lui vers le nord-est ; son souffle puissant fait des cheveux en brosse à ces géants tourmentés. De cet observatoire, le spectacle est merveilleux : d'un côté toute la vallée haute du Porto, les versants dénudés du *Capo alla Ruja* et du *Capo di Melo* qui de l'autre côté s'abritent sous l'épais manteau des laryx. A l'horizon, l'*Inscinosa* et le *Sant-Angelo*. au-delà des crêtes du *Tritore*. Au nord-est le panorama est plus grandiose encore : de gauche à droite on aperçoit les contreforts de la *Ruja* au premier plan, et, dans le lointain, une chaîne plus élevée : à travers l'ouverture du *Tafonato* le soleil couchant jette de fantastiques rayons barrant de lumière le fond obscur de la montagne qui se découpe à son tour en silhouette sur le ciel doré. Puis ce sont : le *Pagliorbo*, les *Cinque Monachi* et les nombreuses pointes du *Cinto*. Plus loin encore, une ligne estompée en mauve et bleu pâle... A droite enfin le superbe *Retto* semble se dresser dans un défi, juste en face du *Cinto*, son rival. A nos pieds, dans ce cirque immense, c'est la forêt de *Valdo-Niello* dont le nom ne vient pas, certes, de ses hêtres au feuillage clair, au tronc argenté, qui en sont l'avant-garde, mais de ses pins plus serrés, plus sombres. Puis c'est la vallée dénudée du *Niolo* : on y devine le cours du *Golo* et l'on aperçoit, très lointains, très effacés, quelques villages aux maisons grises. En plein *Valdo-Niello*, la maison forestière de *Ciattarino*, coiffée de rouge vif, semble une baie purpurine isolée au milieu d'un buisson.

Le soleil baisse de plus en plus ; un berger passe devant nous, conduisant ses brebis à leur gîte nocturne. Après nous avoir salués sans loquacité, il jette un regard d'invocation à la statuette de Saint-Pierre qui, abritée dans la niche d'un petit oratoire rustique, est tournée dans un geste bénissant, vers le *Niolo*. On voit bien qu'il était de ce côté-là des monts, le « *pastor fedele* » qui, comme l'indique l'inscription, érigea ce simple monument de sa foi.

Sur l'une des façades du minuscule édifice, une flèche marque la direction de *Nino*. Le T.C.F. a fait tracer, depuis le col jusqu'au lac, un chemin muletier sur lequel nous nous engageons après quelques minutes de repos. Après quelques zigzags ce chemin court sous la hêtraie, et s'élève jusqu'à une crête du *Tritore*, où se trouve une espèce de col. Là nous rencontrons, perché sur les rochers, un berger sans

troupeau, encore jeune, coiffé d'un bonnet de police bleu-horizon. Un déserteur ? Si oui, qui viendra le poursuivre dans ces nids d'aigle ? Il nous signale obligeamment un passage dangereux : le chemin descend en effet en gradins abrupts et glissants, avec des tournants brusques, pour longer ensuite le flanc sud du Retto qui par endroits tombe à pic sur la vallée du haut Liamone dont nous apercevrons bientôt à peu près tout le bassin, jusqu'à la mer. Les golfes de Porto, de Sagone, d'Ajaccio étincellent sous le soleil couchant. Pas un nuage dans le ciel profond, plus un seul arbre au flanc des monts : mais des blocs erratiques, des genêts épineux, des herbes basses. On s'élève de nouveau jusqu'au large col de la *Reta*, vrai plateau semé de gras pâturages. Quelques traînées de neige, malgré la chaleur, s'accrochent encore aux ravins du Retto. La *Punta Artica* qui domine le lac se dresse maintenant devant nous, les chevaux trottent sur le gazon mou. Une pente douce conduit dans le bassin de Nino.

Tout à coup le lac nous apparaît, de couleur plombée sous le ciel rembruni, et ridé légèrement par la brise. Il semble petit, et c'est pour certains d'entre nous une déception, mais c'est la distance, difficile à évaluer, qui nous trompe. Le sentier disparaît, et nous avançons au milieu des aulnes nains, très nombreux ici. Nous cherchons en vain du regard les bergeries que l'on nous a dit être près du lac : nous voyons seulement comme une ombre devant un grand feu un homme coiffé du bonnet corse : c'est un pêcheur venu de Létia où il rapportera demain, pour corser le menu d'un repas de fête, les truites succulentes du lac. Sans lui nous passerions la nuit à la belle étoile, car nous venons tous à Nino pour la première fois...

Pour se rendre aux *piazzili* des bergers létiaux, il faut traverser tout le *pianu*, où l'on croirait marcher sur un tapis de triple épaisseur : on sent que l'eau court là-dessous et qu'il y a deux mois à peine une neige haute couvrirait encore le sol. A l'est-sud-est du lac, le plateau s'incline, et de la vaste nappe sort, un filet limpide entre des bords rembourrés de gazon. C'est la source modeste du Tavignano qui décrit ici de gracieux méandres avant de se précipiter, toujours grossi, dans ses gorges sauvages, de bondir en cascade, et de finir en véritable fleuve dans les sables d'Aléria. L'eau souterraine forme par-ci par-là de petits bassins circulaires ou « baignoires » sans communication apparente avec le lac ou avec la rivière. Près de l'un d'eux se trouve une source dont l'eau semble de la glace fondue.

Le Tavignano franchi, un galop à travers la plaine humide, le long des contreforts de l'Artica et voici, dans un repli abrité, le refuge cherché. Au milieu de l'entassement de roches d'éboulis qui règne sur le flanc du coteau, il est impossible de distinguer dans l'obscurité maintenant presque complète les murs sans mortier. Nous appelons, une voix nous répond : « Où allez-vous, à cette heure ? » — « Chez vous. » Silence... étonné ou inquiet ? Un enfant vient à notre rencontre, comme le canot du pilote dans le port inconnu.

Trois hommes et trois enfants constituent la population de la bergerie. Les présentations sont vite faites, car on peut dire de la Corse moderne ce que Taine a dit de la Grèce antique : « Tout le monde s'y connaît par son nom. » Le vieux chef, *ziu Gascone* (Chiappini) est le frère d'un ami de mon père, et la cordialité règne bientôt, ajoutant sa nuance affectueuse à l'hospitalité aimable dont tous les étrangers sont assurés ici. Les jeunes s'occupent de nos montures, les vieux nous offrent du lait encore chaud de la traite du soir, servi dans la cabane nouvellement construite, couverte de *scandule*, grosses planches soutenues sur la charpente par des pierres énormes. C'est une pièce unique, qui sert à la fois de salle à manger, de magasin à provisions et de dortoir. Le long des murs, des étagères chargées d'ustensiles et de sacs. Un feu de bois brûle sur le sol : la fumée s'échappe de son mieux par les interstices du toit, par une petite porte et une minuscule fenêtre qui n'a pas encore de volets. L'air, étant toujours froid ici, est traité en ennemi, mais mollement combattu. Pour le moment nous avons chaud, malgré l'altitude (près de 1.800 mètres). Un chaudron suspendu à une rustique crémaillère contient le repas du soir : de la bouillie de farine de châtaignes. Bientôt tous les bergers, assis sur des billots ou sur le sol autour du récipient dans lequel on a versé du lait, y puisent avec des cuillers de bois de leur fabrication. Avec du

broccio, du fromage, quelques salaisons, c'est là le régime à peu près constant de ces hommes pendant des mois. Ce soir s'y ajoutent le vin et l'eau-de-vie que nous apportons. A la lueur du feu mourant et d'une bougie, on cause un peu de tout, dans notre cher dialecte. Malgré la paix qui règne ici dans la nature primitive, dans ce cadre bucolique, sous ce ciel sans nuage, comment ne pas parler de la guerre ? Des frères, des fils de ces hommes sont au front ; et la brisque de blessure, la croix du lieutenant Susini qui fait partie de notre caravane, suffiraient à rappeler que quelque chose de grand se passe là-haut...

Maintenant la montagne et la nuit dérobent à nos regards le lac qui a été pour nous un fugitif enchantement. Mais sa mystérieuse présence remplit ou domine nos entretiens : trop de légendes chantent dans nos mémoires, leurs mélodées berceuses ou leurs fantastiques évocations hantent trop nos oreilles et nos yeux pour qu'il leur soit possible de s'en abstraire. Les jeunes bergers écoutent en luttant contre le sommeil de la fatigue ces récits qu'on répète à tous les touristes et qu'eux-mêmes répéteront à leur tour quand ils auront plus tard la direction du *piazzile*... à moins que l'appât de la prime de rengagement ne les retienne de préférence sur le Continent ou aux lointaines colonies. On nous parle de la *Stazzona* ; nous avons vu le *Tafonato* ; on nous dit les bœufs du Malin transformés en rocher, et son marteau perçant la cime gigantesque, et le Diable obligé de plonger dans le lac devant les invocations pieuses de saint Martin. Cette présence maudite dans les eaux semble exercer encore une influence néfaste et inspirer une terreur vague aux riverains. La plupart des imprudents qui ont osé se baigner dans ce repaire de Satan ont payé de leur vie leur audace : dix-huit hommes dorment au fond du Nino « depuis que le monde est monde », ajoute le narrateur. Et avec un sourire de scepticisme à l'égard de la légende — l'esprit critique est arrivé jusqu'ici ! — il essaie d'expliquer par des causes naturelles ces accidents nombreux : des sources, les unes glacées, les autres bouillantes, jailliraient du fond d'un ancien cratère, procurant aux nageurs des congestions mortelles. Des tourbillons, invisibles à la surface, existeraient immédiatement au-dessous ! Des algues très drues poussent dans certaines parties du lac, et facilement feraient couler à pic le malheureux superstitieux qui, l'esprit bourré de ces légendes, se croirait tiré par les pieds.

La nuit est avancée, et il est temps de songer au repos. Nos braves hôtes ont mis à notre disposition tout l'appareil de couchage dont ils disposent, et les selles de mis montures nous serviront d'oreillers. « *Bona notte !* » dit l'un de nous. Et le vieux berger répond, pour compléter l'antique formule : « *Diu ci dia* ». Ne sont-ils pas plus éloquents que bien des prières, ces trois monosyllabes par lesquels l'homme taciturne des montagnes place sa nuit et sa journée, sans phrases, sous la garde de Dieu ?

... Le feu s'est éteint pendant notre sommeil ; à l'aube le froid piquant pénétrant par les ouvertures de la cabane et les planches mal jointes du toit, nous réveille. Les bergers sont déjà debout, ils ont traité les brebis et sont en train de préparer le broccio onctueux qu'ils nous offriront pour notre déjeuner. Pendant que nous faisons nos ablutions dans un torrent glacé qui coule près de la cabane, les brebis partent, graves, au son des clochettes. Nous les voyons s'éloigner, broutant lentement sur leur chemin, comme un chapelet blanc et noir qui s'égrène, là-haut, contre la montagne de plus en plus claire...

**Ambroise Ambrosi (1877-1942)**

**« De Vezzani au Fiumorbu »**

*La Corse touristique*, 5, avril 1925, p.9-13

La Corse est un pays de tourisme. On l'a dit, on l'a répété, on a bien fait. C'est désormais un lieu-commun que de l'écrire. Et j'aurais l'air de vouloir enfoncer des portes ouvertes, en affirmant ici qu'aucune région française ne se prête mieux aux excursions à pied. Un livre paraîtra cette année pour montrer que, tout comme la Suisse, on peut y parcourir des milliers de kilomètres en automobile<sup>1057</sup> et en être enchanté. Mais la Corse est surtout la terre d'élection pour ceux que la littérature touristique nomme des estivants ou des hivernants. Je sais bien des villages où l'on peut séjourner pendant un mois ou deux, aux meilleures conditions, dans les plus jolis sites, et où l'on pourrait faire d'admirables excursions. J'en sais un qui mérite d'être plus réputé. Il est un des plus beaux, un des mieux situés, en face de la mer, près d'une forêt grandiose. On y trouve à la fois l'altitude, l'air pur, le confort et le calme. Il s'appelle Vezzani.

J'ai fait là cet été d'inoubliables promenades et je voudrais ici indiquer aux lecteurs, qui voudront y aller, celle qui, à mon sens, est la plus captivante et la plus expressive des beautés de la Corse. L'itinéraire en est de Vezzani au Fiumorbu, à travers la montagne, puis arrêt dans les gorges et retour au village par une belle route. L'excursion est facile et, pour un bon marcheur, en partant le matin, sans réelle fatigue. On se rend à Petrosu par une pente douce, à travers les sapins, les mélèzes et les pins, dont le feuillage sombre est adouci par la teinte plus claire des châtaigniers géants. Ombrage et fraîcheur. De petits ruisselets et plusieurs fontaines rendent la marche agréable, sur les 4 kil. 200 qui séparent les deux bourgs. On passe d'abord devant la mine de pyrite cuivreuse qu'exploite, depuis vingt ans, M. Pentherby Roberts, ingénieur anglais, que la Corse, dont il est devenu l'enfant par son mariage, a conquis. La longueur des galeries qu'il a creusées dans ce massif a atteint 2 kilomètres et l'exploitation a donné jusqu'à 6 000 tonnes de minerai par an. Interrompue par la guerre, elle reprendra sans doute, car la teneur du minerai va jusqu'à 22 %. Le terrain, dont les couches sont redressées presque verticalement, est d'abord fait de schistes sériciteux, puis de diabases, puis de serpentines cuivreuses, puis de schistes encore, avec quartzites et amiantes. C'est là, dans les quartzites, que se rencontrent les cristaux allongés de ce minéral curieux que Nentien d'abord, puis M. Orcel, préparateur au Muséum, oui décrit sous le nom de riébeckite<sup>1058</sup>.

Un sentier, qui se détache à droite, le long d'un ruisselet sur lequel a été installée une petite scierie pour ébauchons de pipes, peut mener, en une heure un quart, par une montée facile et enchanteresse, jusqu'au col de la Foce. La forêt depuis, dans laquelle on reste toujours, est magnifique : certains arbres, abattus par le vent, ont jusqu'à 28 mètres de longueur et trois à quatre mètres de tour. Il y a là un véritable cimetière de conifères géants. Par ce col, où l'on voudrait vivre des journées entières, on peut arriver à Ghisoni en deux heures et demie, sans presque jamais sortir de la forêt.

La descente sur le Petrosu se poursuit, douce et agréable, au milieu des châtaigniers, qui subsistent jusqu'au village. Ses maisons modernes sur la route, aux terrasses enguirlandées de fleurs, ont belle apparence et tranchent sur la couleur sombre des vieilles bâtisses qui formaient le vieux hameau. Dans le bas, sur le ravin encaissé qui aboutit au Tagnone, est une autre agglomération, rattachée au Petrosu, qui se dépeuple au profit du hameau supérieur, privilégié par la route. Phénomène fréquent en Corse, où

---

<sup>1057</sup> Ce sera l'un des livres les plus séduisants qu'on ait depuis longtemps écrits sur notre pays. Et l'auteur, le docteur Aurenche, de Paris, qui parle de choses vues et vécues, l'a fait avec sympathie, avec science et avec talent.

<sup>1058</sup> Cf. Bulletin de la Société des Sciences H et N de la Corse : n° 161-164 de l'année 1924. — 50 pages in-4°, avec 13 planches et nombreuses figures.

tant de vieux villages, délaissés par les Ponts et Chaussées, meurent lentement et tombent en ruines. La Corse est une nécropole de maisons mortes. Rançon du progrès et loi inéluctable de l'économie rurale. Un autre hameau de Petrosu a déjà disparu. C'est celui de Sansolacciu, où l'on voit encore une ancienne église, dite de Sainte Marie, autour de laquelle, comme d'habitude, se trouve le cimetière des générations passées.

A la sortie du village apparaissent les oliviers. L'altitude leur permet de prospérer, car on est passé de 750 à 605 mètres. En revanche les pins et les sapins cessent ; les châtaigniers eux-mêmes commencent à se faire rares. Un grand détour de deux kilomètres pour éviter les dernières pentes de la Punta a i Cali (1 375 m.), puis une gorge sombre d'où descend le ruisseau laborieux de Saparelli, le plus gros affluent de droite du Tagnone. Les schistes tendres et amphiboliques qu'il traverse entièrement lui ont permis un travail facile d'érosion. Trois ou quatre, maisons créent ici un hameau. L'une d'elles nous semble être une fourmilière humaine ; à notre passage, par les portes et les fenêtres, nous voyons jaillir une abondante marmaille et de nombreux adultes. Nous avons compté là 21 personnes. Comme elles doivent se sentir au large dans cet immeuble où il n'y a pas assurément plus de huit à dix pièces ! Mais l'endroit est si frais, le vallon si pittoresque qu'ils doivent attirer les villégiaturants. Des jardins et des vergers entourent les maisons. C'est le dernier coin qui réjouit les yeux avant d'arriver à la plaine orientale, car la route va dérouler, pendant vingt kilomètres, ses multiples lacets et sa faible pente, sur les croupes molles de la rive droite du Tagnone, sans qu'on y rencontre plus de deux maisons, dont l'une, celle des Ponts et Chaussées, est, en été, déserte.

Aussi la quittons-nous par le sentier qui se détache à droite, peu après Saparelli et qui va nous conduire directement à l'Inzecca. Il est la vieille route de l'époque génoise, qui unissait Vezzani à Ghisoni. Pente raide, caillouteuse, pénible, qui, en moins de trois kilomètres, monte de 560 à 860 mètres. Mais on oublie la fatigue, tant le chemin est pittoresque et ombreux, tant la vue est charmée par l'horizon qui s'élargit à mesure qu'on s'élève, avec un quadruple rang de montagnes, depuis le San Pétrone, fièrement dressé à 1 766 mètres, et les montagnes d'Orezza, jusqu'aux collines qui surplombent le Tagnone, en passant par les hauteurs de Gaggiu et de Sant'Angelu, puis celles de Corte. Les châtaigniers font place aux sapins et aux chênes verts. Une jolie forêt de ces arbres, qui deviennent de plus en plus rares en Corse, s'étend jusqu'au faite de la punta Prunicciosa (1 197 m.) et l'on arrive ainsi par un petit plateau à la *bocca* très large, dite de San Petru, d'où l'on découvre enfin la Corse granitique.

C'est la vallée du Fiumorbu, qu'on devine sans voir, qui sert de séparation. Vers la droite se profile le majestueux Renosu, qui ressemble à un bonnet pointu, puis les crêtes dentelées du Christe Eleison, au nom significatif. Les abrupts effrayants des granités, rongés par le vent et la pluie, ont inspiré aux habitants cette expression de détresse : « Seigneur, ayez pitié de moi ». Toute la rangée des roches primaires, contre laquelle est venu buter le torrent au cours tortueux et sombre (*Fiume Orbu*) se dresse, haute, vers le ciel, mais verdie par de larges prairies et des bouquets de forêts. A droite, les pentes de la Prunicciosa, à gauche celles de Lucu Niellu sont revêtues de chênes verts, tâche sombre qui a valu à ce dernier sommet le nom qu'il porte (Bois noir).

Mais au-dessous du col, les versants sont déjà déboisés, et dans le ravin presque à sec du torrent qui coule vers le Fiumorbu, les blocs énormes se sont éboulés, des pans entiers de la falaise se sont entassés, créant un paysage chaotique et sauvage. Nous avons assisté, au passage, à l'une de ces catastrophes. Brusquement un bruit sourd a ébranlé l'atmosphère. C'est un morceau de la Serra, qui prolonge vers le sud la Prunicciosa, qui tombe. Les rochers rebondissent, se brisent et se divisent en une pluie de pierres. Elles s'écrasent au bas de la pente, à 200 mètres de la cime. Une poussière de débris obscurcit l'atmosphère, tandis qu'une vraie salve d'artillerie retentit. L'écho s'en répercute jusqu'à la paroi presque verticale du Lucu Niellu. Spectacle qui fait passer sous la peau un frisson d'épouvante et que durent



souvent éprouver les hommes de la préhistoire, quand lancés à l'assaut de leurs adversaires blottis sur le sommet, ceux-ci utilisaient leurs enceintes de pierres comme armes défensives. De même au Moyen Age, les Corses écrasaient Sarrasins ou Génois, qui osaient s'aventurer jusqu'à eux !

Au tumulte succède un silence angoissant. De cet épisode bruyant de la mort lente des montagnes, que les bergers ont préparée par leur déboisement, il ne reste plus qu'une plaie béante au flanc de la falaise, visible par la couleur plus fraîche de la roche. Puis bientôt, les lichens la couvriront de lèpre, comme ils l'ont fait ailleurs. Les schistes feuilletés, dégarnis du manteau d'humus et de forêts, sont ainsi débités par la pluie, par le vent, le gel et le dégel, et les cimes s'abaissent, font un monceau de ruines dans un ravin où coule un maigre ruisseau.

On est tout étonné de voir ce paysage, égayé brusquement par quelques maisons basses, aux toits rouges. Elles surgissent au détour du sentier, éparpillées sur la pente qu'encombrent les rochers et que ne cache plus une végétation éparsée et rabougrie. Comment des êtres vivants ont-ils pu construire leurs demeures dans ce coin de la Corse, dénué de ressources et isolé du monde ? Il ne comprendrait pas celui qui oublierait que la nature hostile était moins redoutable aux hommes que les hommes. Les habitants ont vu dans cet isolement un refuge assuré et de cette croyance est né le village des Bosse. Il y a là vingt maisons à peu près identiques, qui s'isolent suivant le caprice de chacun. Bâties en grosses pierres, qu'aucun mortier ne couvre, elles ont toutes un rez-de-chaussée, qui leur sert de grange pour l'hiver et un premier étage, auquel les habitants parviennent par un escalier en bois et extérieur. L'abondance de la neige rend le séjour de l'étage inférieur impossible dans la mauvaise saison et c'est par une trappe, ouverte dans le plancher, que la communication s'établit. Mais qu'il doit être long l'hiver dans ce pays ! Les toits sont recouverts des ardoises rougeâtres dont le terrain abonde, et nous nous expliquons ce nom donné au bourg, qui d'abord nous avait fortement intrigués.

Un peuple d'enfants, de jeunes filles et de vieillards remplit ces maisons trapues. Les jeunes gens sont ailleurs, à l'armée, ou derrière quelque troupeau de chèvres. L'élevage en effet de l'animal capricieux est, avec celui des porcs, l'unique ressource. Notre arrivée soulève une curiosité, qui s'avère dans les yeux étonnés. Les fenêtres étroites et basses s'encadrent de figures féminines, devant les portes se groupent les bambins qu'on rencontre toujours si nombreux dans les villages corses. Sur la place, si le mot n'est pas trop pompeux pour cet espace étroit où la pente s'arrête, et qu'ombrage un ormeau certainement séculaire, trois vieux et une vieille nous contemplent en silence : « Que «ont ces inconnus ? Que viennent-ils faire ici ? », lisons-nous dans les yeux. Tous les siècles passés ont laissé dans leur âme une telle crainte du danger qu'un peu d'hostilité naît contre l'étranger qui passe et que nul ne patronne. Mais deux mots les rassurent. Leur regard aussitôt redevient amical. Ils font à nos questions des réponses précises. Nous sentons que si nous nous recommandions de l'un de leurs proches, leurs maisons s'ouvriraient, leurs tables se garniraient et leurs lèvres laisseraient passer tous ces récits dont nous sommes friands. Nous n'avons pas le temps. L'ami que nous croyions trouver dans ce désert est absent depuis trois jours. Il ne reviendra pas avant le lendemain. Sa maison cependant reste ouverte. La porte n'est que tirée, les fenêtres, dont les volets ne sont pas clos, laissent voir l'intérieur. L'habitant est parti, mais sa propriété demeure sous la garde des voisins. La probité est ici, comme partout dans l'île, une loi primitive. Autrefois Diodore le constatait déjà avec étonnement.

Nous laissons le village, qui reste un exemple de ce qu'étaient jadis, dans la Corse farouche et hostile aux Génois, les centres habités. Nous reprenons le sentier rocailleux qui, par cent zigzags, descend vers le Fiumorbu. Nous espérons trouver bientôt une grande route, comme on nous l'a promis tout à l'heure au hameau, quand nous déplorions pour ses habitants les difficultés du transport. Nous sommes tôt déçus. La grande route pour eux est un tracé moins âpre, un peu moins caillouteux et à peine plus large que celui qui précède. La pente continue. Les pas se précipitent. Nous ne sommes très vite qu'à 500

mètres d'altitude, et alors recommencent, dans un ravin qui s'élargit, mais que surplombent toujours des escarpements sauvages, les cultures potagères et les arbres fruitiers. Cela suffit cependant pour reposer la vue. Mais que d'efforts ne faut-il pas déployer pour protéger l'humus rare contre les ravinelements. Les murs en pierres sèches interrompent la pente, enfermant des jardins de quelques mètres carrés. Vraiment ceux qui demandent aux Corses de rester attachés à ce sol et de fuir les emplois qu'offre le continent ignorent le labeur des derniers montagnards que l'amour du pays natal peut seul retenir. L'avenir est ici stérile et sans attrait. Il faut peiner toujours pour le pain quotidien et sans espoir de fortune, et dans la solitude. Déjà en plein été, celle-ci est complète. Qu'est-elle donc dès que la mauvaise saison commence ? A peine rencontrons-nous, sur tout notre parcours, deux hommes à cheval, qui froidement nous regardent et nous saluent d'un mot bref. Au loin se font entendre les clochettes des chèvres et la rauque chanson du berger qui les suit. Paysage bien agreste et tel qu'on en rencontre bien peu sans doute en France.

La chaleur est venue, avec le maquis. Il nous enveloppe maintenant. Nous hâtons notre course, attirés par l'espoir du Fiumorbu plus frais. Le torrent, que nous suivons depuis les Rosse, s'enfonce dans un terrain tendre de calcaires nummulitiques et de schistes carbonneux et se termine en gorge, au contact du fleuve. Nous débouchons à l'improviste sur son lit ombragé, profond et presque large. Sa vue nous cause une sensation de fraîcheur et nous donne l'envie d'une longue baignade. Nous sommes au pont du Sorbu, à l'entrée des gorges célèbres.

C'est ici que se trouve la maison cantonnière, comme une sentinelle. Une pause très courte nous permet de savoir que le fleuve a cessé de fournir les truites savoureuses, depuis que les usines qui exploitent, à 3 kilomètres en amont, la mine de plomb argentifère, très riche paraît-il, ont pollué les eaux. Les truites et les anguilles descendent au fil de l'eau, leur ventre argenté ou d'un noir sombre face au soleil, empoisonnées par l'homme. La fortune des uns fait la ruine des autres. Les ingénieurs du syndicat belge qui a la concession ont tué l'industrie de la pêche et, par le même coup, privé les touristes que nous sommes du régal d'une friture qui est sans rivale au monde. Tant mieux pour nos frères belges, tant pis pour notre gourmandise.

Aussi quittons-nous vite ce lieu qui fut témoin de notre déception gastronomique et nous engageons-nous dans le défilé (l'Inzecca). Qu'en dire de nouveau ? Les touristes qui l'ont parcouru, et ils sont légion, l'ont décrit en des termes éloquentes, enthousiastes, savants ou poétiques. Il est en effet impossible que l'imagination reste morte devant ce travail formidable d'un torrent qui écume, mugit et assourdit après la moindre pluie. Et si la traversée s'accomplit sous l'orage et un ciel obscurci, comme nous l'avons vu lors de notre visite, un frisson d'épouvante étreint le cœur et agrandit les yeux. On franchit en toute hâte les deux longs kilomètres où la roche surplombe et menace de crouler sous les coups de tonnerre, entraînant avec elle jusqu'au gouffre qu'il longe l'imprudent promeneur. C'est avec un vrai soulagement qu'on arrive à l'issue de la gorge infernale et qu'on entrevoit au loin l'horizon élargi vers la côte et la mer.

Le retour au Petrosu se fait par le chemin, plus court et plus varié du col de Sant'Antoni, qui mène à la grand'route. Nous le conseillerons surtout au géologue, car il y trouvera le contact des sols primaires du Fiumorbu avec les schistes tertiaires. Les serpentines y prennent les teintes les plus variées, depuis le vert de bouteille jusqu'aux blancheurs du lait, en passant par le bleu, le violet et le gris. L'archéologue pourra se détourner un peu pour visiter le site, célèbre dans la région, où furent découverts des objets préhistoriques.

Après une heure de marche, on atteint la vraie route qui, tracée en corniche depuis la plage, accompagne à nouveau la vallée du Tagnone. Par des lacets nombreux et une pente très faible, on traverse un pays où le maquis domine. Les champs et les vignobles, dont on découvre les traces, n'ont

pas su retenir une population qui fuit sur les hauteurs, ou se laisse tenter par la ville et par la France. L'émigration d'une part, la malaria qui remonte en été par le lit du Tagnone, de l'autre, ont créé le désert. Le regard considère avec tristesse, sur l'un et l'autre versant, les maisons de campagne qu'animaient autrefois la rumeur des moissons et la joie des vendanges et que l'abandon va bientôt transformer, comme tant d'autres, en ruines. C'est ici qu'un touriste, trompé par ces campagnes, dirait avec raison, que la Corse se meurt. Le maquis a conquis ce que l'homme a laissé. Mais il n'est pas sans beauté et sans utilité : il protège la montagne, entretient les ruisseaux, fournit le combustible, tandis que de sa cendre sortent les pâturages et de ses fleurs le miel.

C'est ainsi que lentement on remonte au Petrosu. On vient de parcourir les trois zones qui donnent à notre île sa variété, son charme et son originalité : celle des forêts sombres, celle des châtaigniers et celle du maquis. De toutes les régions la Corse est bien la seule où, en si peu de temps, en une seule excursion, on peut, en s'élevant de la plaine à la montagne, vivre dans le passé, connaître le présent, et comprendre un peu mieux ce que pourraient les Corses. Pour quiconque sait voir dans une promenade, notre île n'est pas plus une terre promise qu'un grenier des Romains. Elle est plus simplement un pays de tourisme où les agriculteurs font un effort tenace pour ne pas retarder sur la voie du progrès, plus pénible qu'ailleurs.

**abbé Joseph Ferracci (1876-1962)**

**« Le vieux paysan »**

*La Corse touristique*, 6, mai 1925, p.16

Dès l'âge de douze ans, il avait commencé à guider la lourde charrue en bois de chêne durci, avait versé, abondantes, ses sueurs dans les champs du patrimoine ancestral, s'était pour ainsi dire, marié à la terre nourricière, qui malgré quelques infidélités passagères, l'avait amplement dédommagé de ses fatigues...

Maintenant il est presque octogénaire. Le soc du temps a sillonné profondément son large front encadré de cheveux blancs. La peau du visage hâlée par la chaleur estivale, est devenue rugueuse comme l'écorce du chêne-vert qui ombrage sa petite maison, vieille et vénérable comme lui.

Mais dans ce visage carré, au menton volontaire, au nez droit et proéminent, brillent deux yeux qui vous regardent bien en face et respirent l'intelligence et la résolution. On sent l'homme qui a affronté la terre sans crainte, qui a su la dominer, la faire obéir...

Ses doigts noueux et velus, prolongeant une main trapue qu'agite un tremblement convulsif, sont à demi fermés dans une attitude d'étreinte...

Et lui, le laboureur infatigable, qui a osé s'attaquer aux fourrés inextricables des terres vierges, qui les a défrichés et changés en forêts de blé ou de maïs ; lui, le faucheur réputé, qui de l'aube au crépuscule se débattait comme un naufragé dans la mer d'or des moissons et sortait triomphant de la lutte; lui, qui tournait en rond derrière son couple de bœufs aux naseaux fumants, dans le fouillis des gerbes entassées

sur l'aire brûlante; lui, dont le cœur rempli d'une légitime fierté s'épanouissait d'aise, en contemplant la rouge pyramide de blé qu'il, avait édiflée après un travail éreintant, il se voyait à cette heure, réduit à l'impuissance, par les ans, qui eux, ne vieillissent jamais...

Pendant quelque temps il a voulu réagir. Pour soutenir son corps voûté qui se penche de plus en plus vers la terre, il s'est muni d'un bâton et pas à pas, il a fait chaque jour le tour de son bien... Il a visité ses haies, a émondé ses plants d'oliviers et les arbres fruitiers de son verger, a biné les légumes de son potager... Ces occupations lui donnaient du moins l'illusion des grands travaux d'autan, le consolait... Il ne se considérait pas comme un être tout à fait inutile et puis il avait barre sur le temps ; l'inaction plus meurtrière que la fatigue ne le minait pas...

Maintenant tout est fini !... ses jambes ne le soutiennent plus ; il est condamné à l'immobilité...

Il reste assis tout le jour devant une fenêtre et de là, regarde fixement la campagne vivifiante... Lorsqu'il fait beau, il demande comme une faveur insigne, d'être porté au sommet du coteau qui domine le village. De ce point élevé, il peut voir quelques-uns de ses enclos, il devine les autres, derrière le rideau des chênes-lièges de la plaine... Comme en extase, il les caresse des yeux et un éclair de joie s'allume au fond de ses prunelles glauques...

Mais si vous l'interrogez, Vous ne tardez pas à découvrir l'irrésistible vague de mélancolie qui submerge son âme. De regarder la terre sans pouvoir comme autrefois la pétrir de ses mains robustes et lui faire produire, de l'or, l'attriste davantage...

Il l'aime trop « sa terre » il ne peut se consoler d'en être séparé ; il préfère mourir et s'unir à elle, dans le long baiser de la fosse...

**Ernestine Dechaud-Desroches**

**« Pourquoi la Corse n'a eu ni arts, ni littérature »**

*La Corse touristique, septembre 1925, 9, p.18-20*

On s'étonne, parfois, que la Corse n'ait pas participé, autrefois, au mouvement de civilisation des nations voisines. En remontant aux premiers âges de l'histoire de cette île, on voit déjà qu'elle fut l'objet de la convoitise de tous les peuples de l'antiquité. Traqués comme des bêtes fauves, ses habitants n'ont cessé d'être pressurés, tyrannisés par les peuples voisins, surtout, et par les Barbares.

Trop faibles pour conserver leur liberté en pleine quiétude, leur vie se passait à lutter contre les divers envahisseurs qui leur disputaient les biens d'une terre féconde à laquelle la nature n'a rien refusé. On raconte que, au Vie siècle, le consul Talna mourut de joie en apprenant sa conquête.

A peine une ville s'érigait-elle ? Le pillage et l'incendie en avaient vite raison, et, pendant qu'à Constantinople, à Rome, à Florence, les arts naissaient et renaissaient, pendant que s'élevaient les dômes et les campaniles, les palais aux arcades de dentelle, aux voûtes décorées de mosaïques et de peintures, pendant que des peuples heureux reposaient leurs yeux sur les fresques sublimes des grands maîtres et cultivaient leur esprit par la lecture des chefs-d'œuvre du temps, les Corses, les pauvres Corses,

rebâtissaient, sans répit, leurs asiles sur les débris fumants. Leur architecture consistait à faire des assises en roches ou en galets, à les unir à la hâte avec la glaise, et les arcades ajourées étaient remplacées par d'étroites fenêtres, presque des meurtrières, et par de lourdes portes ferrées de clous. On n'avait pas le temps de faire de l'art !... Au lieu de flatter la vue, il fallait, au contraire, dissimuler la demeure familiale au milieu du rocher, en lui en laissant ses couleurs. Le ciseau ou le pinceau que devaient manier les Corses, c'était le fusil ou le stylet.

Leur dialectique ne s'écrivait pas ; elle était vécue, chaque jour, au hasard des épreuves et des périls et, sans études préalables sur la grandeur d'âme, le dévouement, le sacrifice, ce peuple trouvait en soi la source des plus virils et des plus nobles sentiments.

Qui ne connaît pas l'héroïsme des Sampiero et autres qui défendirent leur sol avec tant d'âpre courage ?

Et cette Lucreèce delle Vie, mariée à Ambroise Peraldi, qui se perça le cœur pour ne pas tomber en la possession d'un officier ennemi qui la désirait !...

Cette race, imprégnée de malheur, épanchait ses états d'âme dans des chants plaintifs improvisés par ses aèdes. Leurs muses étaient, le plus souvent, sombres et farouches, mais bien touchantes aussi dans certains lamenti. Femmes, jeunes gens, jeunes filles, frappés par l'adversité, se révélaient poètes et leurs inspirations soudaines, s'exhalant en malédictions ou en plaintes puériles, mais touchantes, avivaient les courages ou arrachaient des larmes.

Tel vocero d'une sœur éplorée n'a rien à envier aux Imprécations de Camille :

« Que tardes-tu, ô François-Antoine ? Arrache une à une les entrailles de Ricciotto et de Mascarone ; donne-les en pâture aux oiseaux, et qu'une nuée de corbeaux déchire leur chair et dénude leur os.

.....

Oh ! Jean-Pierre, que tardes-tu ? Ceins une arme troyenne et venge mon sang. Vivant, l'honneur, mort, la réputation. Je sens la soif du sang, je sens la soif de la mort ! »

Cet appel à la vengeance n'est pas plus empreint de sauvagerie que les malédictions des femmes romaines.

Une fillette de quatorze ans chantait ainsi près d'une petite amie morte :

.....

« Ma compagne chérie part, pour aller bien loin retrouver nos ancêtres, mon père et le curé, là où l'on doit rester toujours, où, à son tour, chacun va.

.....

« Vous donnerez à mon père des nouvelles de la famille qu'il laissa toute petite, pleurant autour du foyer. Vous lui direz qu'elle est bien, qu'elle a grandi et se refait.

.....

« Vous direz à l'oncle curé que ses paroissiens vont bien, depuis qu'avec tant de fatigue et de labeur il leur a fait arriver de l'eau, et que chacun le regrette et se souvient de lui. »

.....

D'autres strophes suivent, émouvantes dans leur simplicité.

Bien touchantes sont aussi ces paroles extraites d'une « Berceuse » chantée par une grand'mère à son petit-fils.

.....

« Endormez-vous, bijou, charme de votre grand'mère. Quand vous serez plus grand, vous courrez dans la plaine ; les herbes deviendront des fleurs, l'huile coulera en ruisseaux, et toute l'eau de la mer se changera en un baume précieux.

.....

« Quinze hommes de notre parenté furent pendus au milieu de la place, tous hommes de grand courage, la fleur de notre race. Peut-être es-tu, mon chéri, celui qui doit les venger ? »

.....

Dans les moments d'accalmie, la seule diversion que pouvait se permettre ce peuple infortuné, c'était la contemplation des beautés incomparables de son île. Le paysan, couché sur la pente du maquis, se reposait de ses luttes. Il admirait l'immense ondulation des cistes roses et blancs et des bruyères, les frondaisons purpurines des arbousiers, les couchers de soleil sur la mer bleue et, au loin, les neiges des hautes cimes. Il s'endormait alors, enivré des mille parfums des lavandes et des myrtes, au bruit de la cascade voisine et des clochettes du troupeau.

### **J. de La Parata**

***Fin de « Un voyage en Corse, Récit de sagesse, d'humour et d'ironie »***

*La Corse touristique*, 11, novembre 1925, p.27-29

OCTOBRE. — Nous avons regagné Ajaccio, et, dans quelques heures, nous aurons repris la route du Continent.

Laura et Tchéché, tandis que je terminais les valises, ont fait une longue promenade jusqu'au Salario, et le paysage était si beau qu'ils l'ont contemplé pendant plus de deux heures. Ma chère femme m'a confié, au retour, qu'elle avait renoncé à prendre le moindre cliché, préférant enregistrer dans sa mémoire un panorama aussi magnifique.

Mon beau-père la complimenta de cette décision, dont il prétendit être « l'obscur et patient artisan ».

Après quoi, nous déjeunâmes tous d'excellent appétit, car Tchéché avait été convié à partager notre dernier repas en Corse. C'est un garçon de fort bonne compagnie, et Laura s'obstine à penser qu'il a eu des revers de fortune. Il viendra peut-être nous voir à Paris.

Au dessert, le Champagne a coulé.

Et M. Lauriston, avec sa verve coutumière, résuma heureusement ses impressions de voyage, que je rapporte de mon mieux :

— Il n'est point douteux, dit-il, que la Corse est une des îles les plus curieuses, les plus pittoresques, les plus étranges même qu'un voyageur puisse rencontrer sur sa route. Les sites que nous avons visités ou simplement traversés m'ont laissé une impression durable de grandeur et de beauté, et je ne pense pas que la nature puisse offrir des aspects plus admirables et plus variés en un espace aussi restreint.

« Si je m'en rapporte à ce qui m'en a été dit, l'histoire de ce pays est pleine de tristesse, de gloire et de deuil. Si j'étais un artiste, et que j'eusse à la symboliser sous une apparence humaine, je donnerais à la Corse un visage divinement et tragiquement beau, et des vêtements en haillons, sous un voile de crêpe. Mais la question ne se pose pas. Au reste, les symboles n'ont qu'une signification conventionnelle, et celui que j'imagine peut ne correspondre en rien à la Corse moderne. Je confesse que j'en serais heureux : je préfère les femmes souriantes, et qui soignent leurs dessous. Mais ceci est un autre chemin...

« Ce qui m'a beaucoup frappé en cette île charmante, c'est la désinvolture avec laquelle on s'accommode de certains « états de fait » qui, ailleurs, feraient bondir les gens. On a une admirable propension à s'installer dans la fatalité, et à vivre, pour ainsi dire, de moment en moment. Une des phrases que j'ai le plus souvent entendues, c'est : « Que voulez-vous ? C'est comme ça ! » Et les autochtones trouvent normal que le bandit remplace le gendarme, que le gendarme boive avec le bandit, que l'électeur construise sa maison avec l'argent qu'il a touché pour son vote, que la loi soit violée par le plus fort, tournée par le plus faible, et qu'une homme sauve son honneur en tuant un autre homme d'une balle dans le dos, par le moyen d'une embuscade opportune et sans risques. On trouve normal que le jury acquitte parce que les jurés ont été « travaillés » à l'avance, que le maire inscrive ses amis sur les listes d'assistés, et que l'agent de police ne se rencontre la nuit que dans les lieux brillamment éclairés. Si j'avais un livre à écrire sur la Corse, je l'intitulerais : « Au Pays de la Quatrième Dimension ». C'est, somme toute, fort original. En un temps où la civilisation et le progrès tendent à uniformiser un peu partout les conventions sociales et morales, il n'est pas déplaisant de rencontrer un pays qui offre d'aussi curieuses exceptions.

« Je crois, du reste, que cela ne durera plus longtemps. Comme partout ailleurs, les vieilles traditions disparaîtraient, avec la mentalité lointaine qui les a inspirées ; on ne résiste guère, aujourd'hui, à la diffusion des idées nouvelles. Après le chemin de fer, après l'automobile, voici l'avion ; après le télégraphe et la télégraphie sans fil, voici la radiophonie. Si Dieu me donnait encore cinquante ans de vie, — ce qui me paraît incertain — je serais curieux de revenir ici : peut-être un avion express m'amènera-t-il en trois heures de Paris au sommet du Monte-Doro, où il me déposera sur la terrasse d'un Palace avec ascenseur, téléphone et T.S.F. dans toutes les chambres. Et les Corses ne seront plus bergers, ni fonctionnaires : ils seront tous dans l'administration hôtelière, depuis le grade de directeur jusqu'à celui de concierge. Et Dieu sait si ça rapporte, mes amis !...

« Alors, la Corse symbolique aura un visage épanoui ; elle portera des robes de chez Paquin et des chapeaux de chez Lewis, elle aura des bijoux et des bas de soie. Seulement... seulement, dame, au point de vue pittoresque, ce ne sera plus la Corse. Ce sera la Suisse. Et puis après ? Le passé est le passé, mes enfants. C'est comme si mon gendre Jacques, ici présent, refusait de devenir millionnaire dans l'épicerie, sous prétexte qu'il veut mourir dans la peau d'un notaire. Soyons dans le train, que diable !

« Au fond, vous n'êtes pas de mauvais types, les Corses. Un peu rudes, un peu cabochards, comme on dit au régiment ; et puis vous avez cette sacrée politique qui vous dresse stupidement les uns contre les autres, comme si vous aviez accumulé de la haine pendant des siècles, et qu'il vous en reste encore des stocks à épuiser. Si ceux qui vous aiment pouvaient vous apprendre l'indulgence... Pas même l'indulgence, tenez : la sérénité. C'est curieux : quand vous sortez de votre île pour conquérir le monde, vous vous débrouillez admirablement. Vous êtes intelligents, travailleurs, entreprenants, rangés, tenaces... Mais chez vous, quelle pitié ! Vivement, que le progrès vous secoue un peu cette antique carapace de préjugés, de traditions périmées, de vanités stupides et de susceptibilités exaspérées... Ce jour-là, mes amis, vous ferez du beau travail.

« Il y faudra du temps... Du temps et de l'argent... Bah ! Cela se trouve. Rome ne s'est pas bâtie en un jour. Regardez Paris : on voit encore, parfois, dans des quartiers lointains, des rues lépreuses, des maisons immondes, vrais nids de tuberculose. Et puis, un beau jour, on repasse par-là, et on ne reconnaît plus rien : la plaie a disparu. On a bâti des immeubles neufs, percé des rues modernes, planté des jardins... Vingt ans, — une génération ! — et tout est métamorphosé. Oh ! c'est Paris, je sais bien. Mais tout de même, le progrès pénètre partout. Vous n'y échapperez pas : tâchez seulement de l'aider un peu...

« Là-dessus, buvons à la Corse, terre de soleil et de beauté, à sa mer bleue, à ses montagnes farouches, à son passé glorieux et, surtout, à sa prospérité et à sa joie futures... »

Et M. Lauriston, entraîné par son mouvement oratoire, me versa une coupe de champagne dans mon gilet. Mais ce fut une belle minute d'émotion.

*Le manuscrit de Jacques Bertrand s'arrête là. Dans la fièvre du départ, il le laissa glisser derrière un meuble, où nous l'avons heureusement retrouvé. Sans doute n'était-il point destiné par son auteur à la publication. Mais il nous a paru qu'il ne manquait pas d'intérêt, et que M. Lauriston disait parfois des choses sensées. Si nous nous sommes trompés, on voudra bien nous en excuser.*



**Camille Gandilhon Gens-d'Armes**  
**« Murols au soleil couchant »**  
*L'Auvergne littéraire*, 22, 1926, p.2

Comme un vieux chevalier bardé de noirs métaux  
Domine de son torse archers et valetaille  
Et, visière baissée, au plein cœur des batailles  
S'avance, inébranlable aux chocs les plus brutaux.

De même, dominant la houle des coteaux,  
Sombre et sanglant, rouillé, verdi, lardé d'entailles,  
Des piques de soleil poignant sa haute taille,  
Voici venir à nous le colossal Château.

L'ouragan des hivers emporta son panache.  
L'armure est en lambeaux, et, sous d'ignobles haches,  
Genouillère et cuissards sont tombés, bloc par bloc.

Mais le heaume résiste, et, quand le soir l'exalte,  
Le large heaume au gorgerin clouté de rocs  
Casque superbement ce reître de basalte.

**Marie-Aimée Méraville (1902-1963)**  
**« Les énergiques »**  
*L'Auvergne littéraire*, 22, 1926, p.16-17

- Elle, quelle fière femme ! Et jeune, elle avait, été une crâne fille, grande et forte ; elle avait des dents blanches comme il n'y en a plus, et rangées, petites... La toilette lui allait bien ; elle s'habillait selon son rang, pas comme les filles d'aujourd'hui qui ne savent que se mettre sur la peau.

Presque toute sa vie, elle s'est coiffée de bonnets, mais bien faits, tirés à quatre épingles. Elle ne veut pas laisser dire qu'elle était coquette : parfois cependant, elle allait très loin, en quête d'une modiste qui voulût bien lui faire des bonnets à sa mode, et jamais elle ne la changeait sa mode.

Elle n'a pas mis une seule fois l'unique jupe un peu en pointe qu'on lui avait faite par supercherie. Se moquait-on d'elle ? La prenait-on pour une jeune ? Elle ne renoncera pas à ses robes larges de trois mètres en haut comme en bas et dont, les fronces serrées gonflent à la ceinture.

- Elle a bien eu autre chose à faire que s'occuper de toilette. Et la ferme qu'elle dirigeait toute seule pour ainsi dire, à dix-sept ans, avec sa pauvre mère déjà vieille ? Le voisin riait de la voir appeler les bêtes au labour — elle était restée longtemps au couvent comme une demoiselle, elle allait le trouver dur — mais non, décidément, elle avait le biais. Et les portions des frères et sœurs à payer après le partage, les quelques parcelles rachetées au voisin... Elle n'a pas toujours dormi son saoul, non !

Ah ! de cette fainéantise de mauvais monde de maintenant qui ne cherche qu'à prendre et qui ne veut pas suer entre les épaules ! Il fallait tant suer autrefois, de l'étable à la grange, de la grange au champ ou au pré, suivant la saison.

Heureusement qu'elle était bien accompagnée. Elle avait bien réussi. Pour lui non plus, tout n'avait pas été rose. Mais il avait de bons membres bien à l'endroit et, c'était un intrépide travailleur et de ceux qui peuvent passer partout la tête haute. Il n'y avait pas un meilleur homme au monde, serviable, calme et qui ne lui aurait jamais dit une parole plus haute que l'autre.

Il faisait bon travailler. Elle voudrait y être encore. Pense-t-on seulement qu'on est las ? Le travail commande et est-ce qu'on n'est pas content quand il est bien fait. Jamais elle n'était plus heureuse que lorsqu'elle gardait ses vaches, sans chien qui les effraie, les faisant manger, attentive, autour du pré, et tricotant de bons chaussons de laine qu'elle continuerait — s'ils allaient au bois — au rythme lent du char.

Et comme ils se soulageaient l'un, l'autre, tous les deux !

Quand il allait piquer — on ne pique guère maintenant : les gens d'aujourd'hui ont peur de regarder la terre — s'il fallait « fumer » le champ, sans lui rien dire, elle remplissait le tombereau. Ce serait autant de moins à faire pour lui à son retour.

Il aurait marché de nuit et de jour pour lui épargner de la peine. S'il allait à une foire, en revenant du travail, il préparait les bottes de foin à la lanterne et les rangeait dans l'ordre des crèches pour qu'elle eût moins de peine à les porter le lendemain.

Ils ne faisaient jamais rien sans se consulter : « Nous pourrions vendre la Comtesse ; nous aurons bien assez de bêtes à hiverner. Il vaudrait mieux acheter du son et l'engraisser, on en trouverait plus facilement la vente. Eh bien ! attendons un peu ».

Après les foires d'automne, il allait « voyager », portant sa valise et sur son dos « le briscot », avec l'étain, le plomb, le lourd moule à cuillers, et par pluie et par vent, il levait le loquet des portes, aiguisant, étamant de maison en maison, couchant souvent dans les granges. Le voyage n'était pas aussi commode que pour les toileurs d'aujourd'hui qui ronflent tant dans leurs autos.

Et elle, jusqu'à son retour des pays, dirigeait la ferme avec le domestique qu'il lui louait, écrivait des nouvelles des vaches, du lait qu'elles donnaient et recevait celles du commerce ; car l'un et l'autre ignoraient le langage du cœur.

Quand elle y alla, elle dans les pays, soigner son neveu, auprès duquel elle passa trente nuits — elle reposait à peine ses jambes enflées en les étendant sur une chaise — elle se trouva n'avoir plus d'argent, et trop courageuse pour songer à s'en faire envoyer, s'en passa. Elle avait pris son billet de façon à parcourir dans le train le plus de trajet possible, et gardé seulement quelques sous pour un repas de pain sec qu'elle ramollit dans l'eau d'un ruisseau. Ses souliers la blessaient : elle les enleva, mais comme elle

était assise sur le bord de la route, chaque fois qu'un homme passait, elle cachait ses pieds sous ses jupes. Un monsieur s'arrêta, aimable ; elle sut bien lui dire de passer son chemin : pas de mignardises !

Quand elle arriva à C... où elle était connue et où bien des gens lui auraient offert un lit, elle ne s'arrêta pas — elle craignait bien trop « d'importuner le monde ». La nuit tombait et elle avait encore huit kilomètres à faire. Il n'y avait pas de quoi reculer après en avoir fait quarante.

Mais la nuit venue tout à fait et dans les bois où le chemin est peureux, elle n'ose suivre la route qu'on vient de faire et prend la vieille, peu fréquentée. Elle ne reviendra pas en arrière, pourtant ? Alors, elle se met à prier Dieu, et quand elle se disait : « C'est là que l'on croisa la mule, c'est là qu'on voyait la chasse volante », elle invoquait N.-D. de Vassivière qui la délivra de la peur et la fit arriver tranquille.

Elle frappa au carreau. Elle n'avait pas fixé la date de son retour. Il se réveilla. « C'est moi ». — « Oh ! ce n'est pas toi, pauvre Eugénie ! Et moi qui suis là, dans un lit ».

Quand elle déposa, sous sa protection, son angoisse, comme il dut se sentir accablé du poids de la fatigue et de la peur qu'elle avait portée seule !

**Maurice Mignon (1882-1962)**  
**« La Provence, centre d'italianisme »**  
*Le feu*, 20/2, 15 janvier 1926, p.3-4

Depuis le temps où, au pied de la montagne qui perpétue par son nom le souvenir de cette mémorable victoire, le consul romain triompha des hordes barbares à Aix, en 102 avant Jésus-Christ, -

Ben venga Mario che del gener reo

Porta il roman trofeo,

s'écrie Giosue Carducci, en l'honneur de Caius Marius, « l'arator d'Arpino, — il semble que la civilisation latine ait imprimé définitivement son sceau sur la terre provençale, bastion avancé de la culture romaine en France.

Comme Caius Marius avait battu les Cimbres et les Teutons, laissant au témoignage de Velleius Paterculus plus de cent cinquante mille morts sur le champ de bataille, Charlemagne lutta contre les Sarrasins dans cette plaine d'Arles « où le Rhône s'étend », *oue Rodano Stagna*. C'est Dante, cette fois, qui évoque ce souvenir, lorsqu'au neuvième chant de son *Enfer* il compare la multitude des tombes enflammées, où brûlent les hérétiques, aux innombrables sépultures antiques qui bossèlent la campagne arlésienne :

Fanno i sepolri tutto il loco varo.

Faut-il croire que, débarquant aux Saintes-Maries-de-la-Mer, le chantre de la *Divine Comédie* ait visité les Alliscamps « ornés de légendes » ? A-t-il vu « les tonneaux descendre le Rhône et s'agripper aux harpons des Arlésiens qui les guettent : tonneaux funèbres, où l'on place les morts, dans les cités d'amont, avec une pièce d'argent dans la bouche, afin de payer ceux qui les tireront du fleuve et les

enseveliront sous la terre sacrée ». Pour ma part, je ne le crois pas, et peu importe que l'Arioste ait imité les vers de l'*Enfer* sur la campagne arlésienne, au trente-neuvième chant de son *Roland Furieux*.

Aussi bien que le décor surnaturel des Baux, dont on veut qu'il se soit inspiré au deuxième vers du onzième chant de son *Enfer*, lorsqu'il décrit la muraille qui sépare le cercle des hérétiques de celui des violents, cette « alta ripa »

che facevan gran pietre rotte in cerchio,  
ce « champ plein de cercueils vides et tout hérissé de sépulcres en débris », semblable à la scène où se passa la vision funèbre d'Ezéchiel, était fait, assurément, pour tenter l'imagination tourmentée de Dante.

Il nous suffit encore aujourd'hui que l'on puisse admirer, indépendamment du souvenir de Dante, cette solitude pareille à celle de la campagne romaine, avec le même aspect de « cimetière abandonné », où les « longs tertres montueux se suivent en files interminables », semblables à ceux que l'on observe sur les champs de bataille, « quand on a recouvert les grandes tranchées où sont entassés les morts » ; il nous suffit que l'on puisse s'égarer, encore aujourd'hui, dans les bocages virgiliens de ce cimetière, même si ces bocages n'ont jamais abrité Dante, seul, taciturne, « mélancolique et pensif ». De même que le paysage d'Arles, il nous suffit que le paysage d'Aix révèle cette présence de la civilisation latine, non seulement par les faits historiques qui en ont marqué les diverses étapes, mais aussi par l'aspect éternel de la terre, faite pour recevoir et pour garder cette civilisation.

Car il faut bien admettre, ainsi que l'affirmait M. Maurice de Waleffe au premier congrès de la presse des pays latins, qui se réunit à Lyon au printemps passé, que la latinisation d'un pays n'est pas due seulement aux soldats de Rome et à ses consuls : elle est, en grande partie, j'écrirais volontiers en majeure partie, l'œuvre du climat, si l'on doit croire qu'une certaine latitude, un climat tempéré, sont des conditions requises pour fixer le germe romain ; autrement, et à vouloir fonder la latinité sur la seule légion romaine, les Grecs, les peuples de l'Asie Mineure, les Egyptiens, les Berbères de l'Afrique du Nord, ne seraient-ils pas devenus latins ? A cet égard, il me sera sans doute permis de répéter ici ce que l'on a dit déjà tant de fois des affinités de la terre provençale et de la terre toscane, et, plus particulièrement, de la campagne aixoise et de la campagne florentine.

Le mot de Taine demeure vrai lorsque, dans ses *Carnets de Voyage* de 1863-1865, il associe, du point de vue de la configuration terrestre, la grande Rome et la jeune Provence, siège, l'une et l'autre, d'une antique civilisation humaine. A la vue de ce « pays brûlé, usé, rongé jusqu'à l'os par une civilisation détruite », où il ne reste plus que la charpente primitive du sol et le terrible soleil, à la vue de ces espaces dénudés parsemés de ruine, d'où les arbres amis et les plantes consolatrices ont été arrachés par l'homme, qui a tout mangé, ne laissant rien de vivant autour de lui, à la vue de ces « oliviers souffreteux, parmi des myriades de cailloux, et des rocs nus, desséchés, blanchâtres », ne songe-t-on pas tout naturellement au symbole exprimé par un poète italien figurant dans l'âpreté de la croissance, et dans le tourment d'une vie misérable, la douleur nécessaire à l'artiste, l'amertume essentielle, source de l'art bienfaisant ?

L'ulivo che soffre, ma bea,  
Da cio ch'è più duro, cio crea  
che scorre più molle...

« L'olivier qui souffre, mais console » : il console la vie des hommes, et la reconforte, avec la douceur de son huile, qui donne à la fois la lumière et la force

Il est une liqueur par qui tout s'assouplit ;  
Oins-en ta chair dolente,  
disait déjà le poète du Nivernais, Achille Millien.

De même que la douleur engendre une poésie plus profonde, et que l'aridité de l'expression recouvre parfois une pensée plus suggestive, de même cette campagne déserte exhale un parfum plus secret – de ces roches désolées il monte une fine odeur de thym et de lavande, - et les collines grisâtres et ternes qui bornent le paysage s'irisent, au couchant, de teintes plus féériques.

Aussi bien, à la sombre verdure de l'olivier, voit-on s'unir la verdure joyeuse des jeunes blés, et, ici encore, notre pensée se reporte vers les vieilles pierres d'Or San Michele, où le sculpteur du Quattrocento a gravé l'épi à côté de l'olive, symbole de la fécondité de la terre florentine, nourricière de moissons, créatrice de force et de beauté.

S'il est vrai que l'homme est, comme la plante, le produit du sol où il croit, on pensera sans doute qu'avec de telles racines la culture italienne ne saurait que se développer dans un pays si riche de souvenirs romains, et si apte à recevoir la civilisation latine<sup>1059</sup>, il serait aisé de montrer, d'ailleurs, la floraison de cette culture au cours des siècles passés, dans toutes les branches du savoir et de l'activité, chez les érudits provençaux : c'est à quoi nous nous proposons de nous appliquer bientôt.

---

<sup>1059</sup> Dans une conférence *Aix paysage classique* (faite à la Société des Amis des Arts, à Aix-en-Provence, le 27 janvier 1923 et publiée à l'imprimerie Chauvet, pet. 8° de 27 p.), M. Henri Rousseau, rappelant une belle page de Charles Maurras, affirme la légitimité du rapprochement entre la nature sérieuse de la campagne romaine, entre sa lumière enivrante et sa lumière latine, entre la structure architecturale de ses collines, où l'ossature transperce l'écorce, et la construction sévère des hauteurs du *Latium* (p.6). « Voyez, écrit un peu plus loin, M. Henri Rousseau, lorsque par ses collines parfumées au thym et au romarin, se répand le troupeau bêlant des brebis et des béliers aux grandes cornes, voyez le vieux berger dans sa houppelande quadrillé ou sous son cadis roux. C'est toujours le pâtre de Virgile... ». Les maisons basses aux tuiles romaines, rappellent le *Latium* avec leur bouquet de pins... » (p.11) Très justement M. Henri Rousseau évoque, à ce propos, les paysages classiques de Nicolas Poussin, qui font songer aux environs de Simiane ou de Vauvenargues « La chèvre Amalthée allaite son petit Jupiter dans un beau paysage sévère et grandiose dont les fonds à étages successifs rappellent la plaine aixoise dévalant de Céleny » (p.17). De même pour Claude le Lorrain : « Suivons un soir la vallée de l'Arc jusqu'à Roquefavour, le soleil descend devant nous, dorant encore de ses derniers feux le haut des frondaisons puissantes... De fortes masses de collines et de rochers barrent l'horizon éclatant. Tel se construit d'ordinaire le paysage du Lorrain, qui demandait cependant son inspiration aux torrents tributaires du Tibre » (p.15). (Cf. les belles pages de Pierre de Nolhac sur la campagne romaine, dans *Claude Lorrain*, trad. Maurice Mignon, Rome, N. Antologia, 1919- 8°).



**Nicolas de Susini, dit Jean Maki (1883-1953)**

**« Combat »**

*La Corse touristique*, 18, juin-juillet 1926, p.164

Le couchant a jeté l'alarme de ses feux  
Dans les calanques d'or, près de la mer pensive.  
L'aboi des chiens poursuit, de rauques invectives,  
L'indocile troupeau des chèvres convulsives  
Près des grands boucs tumultueux.

Sur une cime où, seul, habite le vertige,  
Deux chèvres, corne à corne et barbiches au vent,  
S'obstinent à régler un obscur différend,  
Tels deux faunes, devant une sylphe, ardemment,  
Défendraient leur mâle prestige.

Les agressifs profils, sur la nue incarnat,  
Ont un air de conflit que le soir dramatise...  
Est-ce l'amour, le sol conquis, brins de cytise  
Ou touffe de lentisque, objet de convoitise,  
Qui fait l'enjeu de ce combat ?

**Abbé Joseph Ferracci**

**« Un orage en Balagne »**

*La Corse touristique*, 20, septembre 1926, p.219

Le vent d'est avait soufflé toute la journée et jeté quelques haillons noirs sur l'azur serein du ciel. Le soir le calme était revenu et rien ne faisait présager la pluie. Cependant les taches noires s'étaient élargies pendant la nuit et le matin, le temps était couvert et lourd. Les nuages étaient encore bien haut. Peu à peu, ils se posèrent sur les crêtes des collines, descendirent dans la vallée, masquèrent les villages. L'air était sursaturé d'humidité. Soudain une pluie torrentielle commença à tomber et en un clin d'œil toute

la vallée du Regino et la plaine de Lozari disparurent enveloppées par le brouillard aqueux. On aurait dit que la mer avait franchi son rivage et englouti toute la région. L'eau tombait sans discontinuer ; c'était un vrai déluge.

Cela dura trois heures, puis la pluie cessa, le brouillard se dissipa, le soleil brilla de nouveau sur les bois d'oliviers qui paraissaient encore plus sombres et la campagne vivifiée par l'eau bienfaisante prit un aspect plus riant...

Chose étrange ! tout se passa sans éclairs et sans tonnerre ! Les orages eux-mêmes se font en douceur dans ce pays fortuné où règnent la paix et l'abondance !...

### **Jean Chièze (1898-1975)**

#### **« A Bonifacio »**

*La Corse touristique*, 23, décembre 1926, p.320-323

Un bateau, deux bateaux apparaissent certains matins privilégiés dans les ports de la Corse, et ainsi la sensation d'abandon complet est évitée aux insulaires.

« Général-Bonaparte », « Corte-II », « Liamone », etc..., mais c'est au « Numidia » que je pense... Le plus petit, le plus désuet, le plus inconfortable, me direz-vous. Je vous répondrai : Regardez-le venir et partir, regardez avec quelle sollicitude son équipage astique, brosse, lave jusqu'à usure, et à distance, ses propositions ne se corrigent-elles pas ? N'évoque-t-il pas pu vrai paquebot ? Et puis, sachez qu'il est mon ami, car un matin splendide de Pâques il me conduisit à Bonifacio.

Bonifacio, en Corse, île sauvage et au sud de la Corse, face à la Sardaigne, île deux fois sauvage...

Le « Numidia » me fit rectifier : Bonifacio, ville inimaginable, moyenâgeuse et précieuse, d'un grand mystère, face à Sainte-Lucie et Sainte-Marguerite de Sardaigne, ruisselantes d'électricité...

Donc, cette veille de Pâques, ce petit vapeur fendit l'eau d'un bleu si fier qui borde l'âpre Corse d'Ajaccio à Bonifacio.

A mi-route, il s'arrêta au fond d'un petit golfe, et joignit les alléluias de sa sirène aux cloches des blancs voiliers italiens, à celles du campanile de Propriano et au crépitement ininterrompu des fusils et des pistoles, car, me rappelèrent de petits enfants : c'est le retour du « Bon Dieu »...

Résonnances de bronze et hurlements d'une amplitude exquise dans ce golfe de soleil et de gris ardent où l'imposant village de tombeaux glisse jusqu'au bord des falaises parmi les myrtes et les cyclamens roses.

L'après-midi s'achèverait dans cette inconscience unique que donne l'air marin et la douce pulsation d'une hélice si les falaises blanches, préface et écrin de Bonifacio, ne faisaient s'ouvrir les yeux tout grands.

Quel Vinci extraordinaire s'est plu à dessiner au bout de cette Cynos pointue, frisée de maquis et brune comme un maure, un essai de géologie si invraisemblable ?

Désormais Bonifacio sera pour moi, non point un paysage, mais bien un jouet, un décor et une œuvre d'art. Le bleu de la mer a changé ; il est devenu plus robuste encore, plus vert peut-être et un peu ardoisé. C'est que le « Numidia » tout entier se recueille, son hélice se fait douce car elle nous pousse dans ce goulet de silence qui conduit à la ville du mystère, à la « Ville de Palais », inscription que je lirai tout à l'heure sur le tableau arrière d'un petit vapeur.

\*\*\*

Quelle joie, à l'entrée de ce goulet aux murailles d'albâtre feuilletée, de se voir accueilli par ce petit phare vermillon !

L'on s'avance ; le voyageur ne sait si bâbord sera plus beau que tribord, et brusquement se trouvant à ce dernier, le regard se fixe, l'admiration se rive, et cette Carcassonne maritime apparaît là-haut sur les falaises de droite.

Le capitaine prend sa casquette blanche, lisse sa barbe, donne une pichenette à sa Légion d'honneur, et surveille l'accostage au fond du goulet : « La Marine de Bonifacio ».

Tel un petit pèlerin ou comparse d'enluminure siennoise, le voyageur débarque sur cette « marine » au pied de la Citadelle. La rangée, infiniment drôle et doucement colorée, des maisons l'intéresse. Il y a de petits drapeaux, des marchandises diverses, des cris prolongés de femmes, et mille volets cachent sous leurs auvents tant d'oripeaux aux couleurs violentes, tant de frimousses parfaitement jolies que c'en est merveille.

Mais toujours comme dans les ors et rouges des primitifs siennois, le regard sait où il va et des pas sont irrésistiblement poussés vers cette haute ville, secret des murailles.

Des douzaines de petits ânes en descendent paisiblement, c'est que, tout à l'heure, les deux barils qui leur battent les flancs seront portés là-haut pleins d'une eau plus fraîche que la brise de mer.

Maintenant, laisse aller à leur gré tes pas, et cours si tu le peux après ton imagination débordée par la réalité.

Il y a la Bonifacio mystérieuse, celle du moyen-âge et des pestes, celle du goulet et des grottes marines, le « Bain de Vénus » où nagent de silencieuses divinités aux nageoires de jade et au corps transparent.

Il y a aussi la Bonifacio militaire, ou plutôt celle qui le fut : celle des boulets et de fortins, celle des glacis émaillés d'immortelles. Tu verras assis au pied d'un moulin démantelé par le vent du large un fantassin Napoléon III qui bourre sa « gambier » en regardant au loin la grande moire perfide qui un jour se ferma sur les sept cent cinquante hommes de la « Sémillante ».



Demain, dans l'éblouissante lumière, ou, peut-être, - souhaite-le – sous un ciel d'argent, avec une mer sans rides, tu visiteras ces solitudes hautes et allongées entre les eaux et tu les comprendras dans les yeux calmes des petits ânes mangeurs de camomille sauvage.

Maintenant le regard s'arrête en bas sur les toitures roses ; le « Numidia » fume tout doucement avant de s'endormir, et la Chapelle des Pestiférés détache sa croix sur la Sardaigne que les brumes du soir estompent.

C'est Bonifacio nocturne avec ses lampes à huile tous les cent mètres, ses rues étroites et cassées en angles droits, ses pianos mécaniques qui résonnent sous les arcades.

Saint Georges lutte avec le Dragon sur une pierre luisante et deux angelots ferment leurs ailes sur le linteau de la porte où, un soir, entra Charles-Quint.

\*\*\*

Et toi, voyageur imprévoyant, ne sens-tu pas les tiraillements de la faim et l'inquiétude d'une nuit à la belle étoile à la porte de l'unique hôtel qui vient d'engloutir d'un coup le contenu de trois cars P.L.M. ? Mais tu sais obscurément que Bonifacio la médiévale, la mystérieuse, le sera jusqu'au bout... Et le soir, à la table d'un ancien roi du maquis, tu bois doucement le bon café en examinant des poignards de famille et en écoutant trembler la voix du vieillard. Il te parle d'honneur et de sang ; il se dresse, revoit sa jeunesse, serre les dents. Soudain l'acier du regard disparaît : « Ma fille, prépare la bonne chambre, notre hôte est las, et il a encore beaucoup à voir. »

- Oui, père, et je me lèverai tôt, bien que ce soit Pâques, je n'irai qu'à la messe de six heures car je n'aurai pas trop du matin pour préparer comme je le veux la sauce de la « pasta asciuta », et faire rôtir le « cabri » que la paysanne apporta ce soir avec les « canestroni ».

**Paul-Louis Grenier (1879-1954)**

**« Le Limousin et la Marche »**

*Lemouzi, 1927, p.76-78*

M. Joseph Nouaillac vient de publier sur le Limousin et la Marche<sup>1060</sup> un choix de texte précédés d'une étude documentée aux meilleures sources, sur notre province. Nous nous faisons un plaisir d'analyser cette étude si vivante, si pleine d'intérêt pour tous les fervents de notre pays ; le plus souvent possible nous laisserons la parole à l'auteur, dont l'érudition est pleine d'art.

La Corrèze, la Haute-Vienne et la Creuse, les arrondissements de Confolens et de Nontron, correspondent à l'ancien territoire de notre petite patrie. Ses frontières sont demeurées stables pendant

---

<sup>1060</sup> *Le Limousin et la Marche, choix de textes précédés d'une étude* par Joseph Nouaillac, avec 121 gravures et une carté (Anthologie illustrée des Provinces françaises), Paris, H. Laurens, 6, rue de Tournon, 1926. Broché, 20 fr. En vente chez tous les libraires. (Envoi franco contre mandat-poste de 22 francs à H. Laurens, éditeur, 6, rue de Tournon, Paris-VIe).

de longs siècles et sus les changeantes formes des régimes divers le pays des Limousins a gardé la tradition de son unité.

Le Limousin est « un lambeau des terres, les plus anciennement émergées sous le ciel de France », comme le dit si heureusement M. Nouaillac ; son histoire est la plus antique du monde. Ses volcans sont si vieux que les siècles les ont effrités, mais les porphyres rouges d'Evaux, de Bourgneuf et de Bellegarde, les orgues de Bort, sont parmi les témoins archi-millénaires de tout un immense et lointain passé.

La Montagne, les Plateaux, le pays de Brive, telles sont les grandes divisions naturelles du Limousin. La Montagne, c'est « une masse compacte de terres hautes » dont les avancées extrêmes sont Eygurande, Felletin, Egletons et Treignac. La Montagne, c'est « le domaine grandiose de la lande ; en liberté s'y déploie la toison des bruyères roses, lie de vin ou fauves, selon la saison. La Montagne, c'est le Millevaches et les Monédières. La Creuse, la Tardé, le Cher, la Vienne, le Taurion, la Corrèze, la Vézère y naissent « et s'y égouttent, minces filets d'eau dormant dans des berceaux d'herbes et de joncs ».

Les Plateaux forment à la Montagne un vaste socle qui, graduellement, s'abaisse vers le sud-ouest, l'ouest et le nord. A travers ses ondulations légères l'œil devine les vallées profondes et encaissées. Pareil à un parc ou à un bocage le pays se déroule, profond et vert. La Combraille se soude à la Montagne par Crocq et Bellegarde. Dans la vallée de Chambon, son ancienne capitale, la Voueize s'unit à la Tardé : « En juin, il n'est pas, comme l'a dit Louis Lacrocq, de lieu où l'or des genêts fasse une parure plus éclatante à la terre ». La Creuse, rapide et claire, sert d'axe à la Haute-Marche et, après avoir arrosé Aubusson, reçu à Fresselines la petite Creuse et la Sedelle à Crozant, elle quitte le pays limousin. La Gartempe aux belles eaux traverse la Basse-Marche et ses prairies ; autour de Bellac et du Dorat se trouvent les meilleures terres. La région vitale du Haut-Limousin c'est le bassin de la Vienne, qui arrose Limoges où bat le cœur du pays.

Les plateaux du Bas-Limousin s'inclinent vers le sud-ouest. La Vézère, la Corrèze et la Dordogne y coulent en des paysages magnifiques, tour à tour sauvages et souriants. Uzerche. Tulle, Argentat et Beaulieu sont parmi les perles du Bas-Limousin que le pays de Brive enrichit des fruits de ses jardins.

Au Moyen Age huit grands domaines furent formés du Limousin : les Vicomtés de Limoges, d'Aubusson, de Turenne, de Comborn, de Bridiers et de Rochechouart, le marquisat ou comté de la Marche, la seigneurie de Chambon ou du pays de Combraille.

La plupart de ces seigneuries étaient sorties d'une même dynastie féodale. Les barons limousins, à peu près indépendants, furent de rudes batailleurs.

Un grand nombre d'entre eux se croisèrent à l'appel du pape Urbain II qui vint, la nuit de Noël 1095, célébrer la messe à Limoges, sur le tombeau de Saint Martial.

Raymond 1er de Turenne se distingua à la Croisade, ainsi que Gaulfier de Lastours, le légendaire chevalier au Lion. Les seigneurs limousins aimaient le faste et les fêtes, « Nous autres, Limousins, disait Bertrand de Born, nous aimons que l'on donne et que l'on rie ».

C'est dans le Limousin « franche terre courtoise », selon l'expression de Bertrand de Born, qu'est née la poésie des troubadours ; les plus illustres sont de chez nous.

Les campagnes limousines furent florissantes au XIII<sup>e</sup> siècle et le paysan heureux. La prospérité de nos villes fut grande au Moyen Age. Par ses libertés municipales, son activité commerciale et l'art de l'émail, Limoges fut hors de pair. Au XIV<sup>e</sup> siècle, pendant vingt-huit ans, le trône de Saint Pierre appartint à des papes limousins. Clément VI, qui « planta dans l'Eglise de Dieu un rosier de Limousins » tint à Avignon la cour la plus raffinée de l'Europe.

A la mort de Grégoire XI, qui fut le dernier pape d'Avignon et le dernier pape Limousin, huit cardinaux sur vingt-et-un appartenaient à notre pays. Mais « la nation limousine », si jalouée des Italiens, n'était plus toute puissante à la cour pontificale où l'on avait dit : « Je crois à la sainte Eglise catholique, apostolique et limousine ».

Dès le XV<sup>e</sup> siècle la centralisation se fit sentir, mais modérément, tout au moins par rapport aux privilèges de la bourgeoisie qui, non seulement furent maintenus, mais souvent augmentés.

Comme le dit M. Nouaillac, le Moyen Age « ce fut l'âge d'or des libertés municipales ». Limoges, avec ses douze seigneurs-consuls, élus par l'assemblée générale des habitants et possédant la haute et basse justice, fut presque un république », jusqu'en 1544.

Cependant, au XV<sup>e</sup> siècle, le déclin a commencé. C'en est fini bientôt de l'originale civilisation du moyen âge. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, les hautes classes et les écrivains abandonnent la langue « d'Oc » pour le français. Le pays, qui avait eu à souffrir des guerres de religion, perdit peu à peu, au XVII<sup>e</sup> siècle, son indépendance provinciale. Mais il y eut, sur l'initiative des Jésuites, une brillante renaissance catholique.

« A Limoges « la sainte », dit M. Nouaillac, la grande confrérie de Saint-Martial, les Pénitents noirs, gris, bleus, blancs, pourpre, feuille morte, rivalisaient de zèle, d'ostentation, d'esprit de fraternité et parfois de turbulence ».

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, grâce au « despotisme éclairé » d'intendants fort remarquables, se dessina une heureuse renaissance économique dans le pays. Turgot accomplit une œuvre considérable et d'ailleurs discutée. Il fit de grandes réformes agricoles et construisit de bonnes routes.

La Révolution fit peu de victimes. Malgré la perte du Nontronnais et du Confolentais le cadre régional de notre pays fut maintenu dans ses grandes lignes grâce à la formation des départements de la Creuse, de la Corrèze et de la Haute-Vienne.

Telle est, très imparfaitement analysée, la remarquable étude de M. Nouaillac. La vie rurale, les superstitions populaires, les danses et les chansons, l'art et les monuments de nos villes et de nos villages, la langue et la littérature limousines, n'y sont point oubliés. Cette étude est pour le lecteur la plus précieuse introduction au choix de textes qui la suit et qui malgré sa richesse est encore incomplet. Tout l'ouvrage est très abondamment illustré, ce qui augmente son charme.

## Ferdinand Bac (1859-1952)

### « Les colombières »

*Mediterranea*, 2, février 1927, p.65-69

Les « Colombières », commencées en janvier 1920, ne sont pas le résultat d'une science, mais, à travers sept années, celui d'une improvisation successive. C'est une chose bien audacieuse que d'avoir édifié un tel domaine avec des moyens aussi inconsistants que la sensibilité, et d'avoir fait de l'architecture avec le seul apport d'une puissance nostalgique. C'est pourtant à cette forme que nous sommes rangés pour bâtir ces *regrets lapidaires*. C'est qu'en voyageant dans ce que la poussée du progrès a laissé de bout des nobles rives de la Méditerranée, je ne partais jamais de tel coin de paysage, où se cumulait la diversité de son génie, sans vouloir emporter en moi un souvenir reflété, de le grandir dans mon esprit jusqu'à en faire une réalité. Ainsi j'ai créé cette œuvre spontanée à l'ombre de cette sorte de magnificence qui réside dans la simplicité. Pour créer, il faut être ingénu et en quelque sorte un enfant.

Cette intention de ne rien devoir à la routine commence autour de la maison par des intimités géométriques, par un jardin secret enfermé dans des grilles et des murs, pour s'amplifier peu à peu, à mesure qu'on s'éloigne de la maison, à des dispositions de plus en plus vastes, d'une géométrie plus audacieuse, jusqu'à s'abriter dans la soumission d'une topographie grandiose, plein d'accidents, de ravins, de rochers, indociles à toute discipline, et aboutissant enfin à un promontoire où les dernières chaînes des Alpes plongent dans un horizon infini. Là, l'homme n'est plus le maître. Il se soumet à cette majesté panoramique. Que serait sa géométrie, ses petites *fabriques*, dans cette ordonnance de Cyclope ? Alors, l'homme se fait modeste, il ne veut plus, dans un puéril dessein, soumettre la Nature. Il se subordonne à elle, et c'est à peine s'il peut encore terminer le concert de ses architectures, en rendant accessible les flancs de ces rochers, en posant religieusement quelque autel à un dieu antique, fêtant Neptune, Pan et Dyonisos. Ces dévotions laïques jalonnent le tracé téméraire des conformations naturelles, des jarres, - dont on abuse beaucoup depuis - tirées, elles, du culte pour le roi Minos. Elles couronnent les crêtes à intervalles réguliers dans ce même rythme qui a fait planter aux vieux Ligures les oliviers sacrés à une distance raisonnable. Ainsi, partant du petit à l'infini, nous avons traité ce domaine avec la déférence, nécessaire à un cadre naturel qui, en vérité, ne réclamait nulle intervention humaine.

Pour que ce coin unique en France – un des plus beaux de notre planète, par la pénétration de sa culture humaine – puisse la supporter, il a fallu se poser, dès le premier coup de pioche, en état de dévotion envers elle et non pas en état de conquérant. Nulle autorité, nulle violence, n'eussent pu avoir raison d'elle. Il a fallu l'aimer d'abord, pour lui rendre hommage. Alors seulement on pouvait créer les cadres par lesquels le charme exceptionnel de cette Nature se trouvait souligné, des miroirs qui pouvaient la flatter, édifier des plans favorables, des stations où l'on pouvait se fondre en elle, des reposoirs où l'on pouvait le mieux la célébrer.

Ainsi toute cette intervention, venant d'une fantaisie vagabonde, peut se réhabiliter peut-être par ce sentiment qui animait les anciens, dont le monde antique, et même le Moyen-Age, encore ont témoigné, les uns avec la force de leur éternité, les autres avec leur ferveur émouvante de l'infini.

Il faut toujours semer quelques promesses au seuil d'une maison qui ne rêve que de sérénité et qui voudrait montrer la bonne volonté de la communiquer, par les moyens les moins faits pour éblouir. Aussi l'on sait tout de suite ce qui vous attend, un souvenir de Grèce, un rappel d'Espagne, un geste d'amitié particulière pour le *Palladio rustique* surtout, qui est tenu à remplacer la science par l'instinct, et la richesse par une discrète urbanité. Il est bon qu'une Muse vous accueille, avant même qu'on ait agité

la cloche. Il n'est pas défendu à l'Homme de Bien d'exercer ce qu'on peut nommer « *la politesse du seuil* ». Jadis, en ces temps obscurs qui font hausser les épaules aux fortes générations, il n'y avait pas de seuil sans le banc contre la maison qui s'excusait auprès du premier venu de rester fermée, en offrant un siège même à ceux qu'elle n'attendait point. Cette gentillesse atténuait la rudesse de son visage clos et leur prouvait que l'homme sait exercer l'hospitalité même envers le passant et ne guette pas, derrière sa porte, l'inconnu... avec une arquebuse.

En descendant une pente assez raide, le long du ravin virgilien où dans un verger une chèvre blanche a pris ses habitudes, l'on aperçoit, dépassant l'entrée principale des Colombières, le développement extérieur du « Jardin d'Homère », comme un paravent, posé à fleur du mur, longeant la route publique. Les petits sanctuaires de Jupiter et du poète, qui avancent en encorbellement, feraient de ce tracé comme le dos d'un petit monastère, par-dessus les toits du pourtour, ne surgissait le fronton d'un pavillon profane, formant le but de cet enclos païen.

Dans le centre d'une vaste rotonde, soulignée par des cyprès en arcades et des balustrades espagnoles, j'ai planté un obélisque *historique*. Nos pères honoraient l'obélisque comme une religion. Dans son origine, il était la première pierre, dressée vers le ciel, par la crainte des premiers hommes. Jusqu'aux derniers jardins, chers à Louis-Philippe - je veux dire la Place de la Concorde - l'obélisque, sur les carrefours et les porches, s'érigait en un gai triomphe, pour mourir subitement de nos jours. Ce méconnu, nous l'avons réhabilité, arcaturé et célébré comme un ancêtre, retour de fossoyeurs. Nous avons posé un piédestal à sa gloire et un miroir d'eau à sa coquetterie, encerclé le bassin de marbre blanc et encore fait graver, dans ces grandes lettres de l'Arc de Titus - qui ne parlent que pour l'Eternité - un vers de Lucrèce. Ainsi réhabilité par notre piété, il entendra répéter à l'infini : « *Multa renascentur quae jam cecidere cadunt quae.* » Car il est bien vrai que sans cesse les choses renaissent, qu'on croit mortes à jamais.

Souvent les entreprises les plus fastidieuses, une fois accomplies, paraissent les plus aisément exécutées. Ainsi pour élever cette Rotonde, quel mouvement de brouettes pour disputer à ce sol biscornu qui déverse, croule, se dérobe et s'incurve, une si grande surface géométrique, cette salle de festin sous le ciel ouvert où une légion de nymphes pourrait danser avec des faunes bucoliques. Est-il défendu de penser qu'on y pourrait aussi jouer « *La Nuit des Rois* », et « *Comme il plaira* », sans faire de tort à Shakespeare ? C'est que les degrés qui mènent au « palladio » s'animent ainsi à l'heure où la voûte céleste est d'émail vert et où les grappes des oliviers descendent en pluie d'argent sur ces graves ordonnances.

Dans Stace, l'auteur de la *Thébaïde*, je lus un jour qu'une nymphe ayant longtemps porté ses confidences à un arbre vénérable, Jupiter, touché de sa dévotion, en fait un dieu. Qui donc disait les dieux jaloux derrière leurs nuages olympiens ?

Or, au-delà d'une route, en descendant un matin de la montagne du Garavanais, je découvris cet arbre au milieu de broussailles. Jadis, objet de pèlerinages d'amoureux qui l'avaient entaillé et avaient laissé - les imprudents - leurs noms et les dates de leurs serments, il avait été oublié peu à peu, et sa base dérobée aux regards par des buissons parasites. Par malheur, par une gorge profonde où tournait la route le long d'une falaise, il était séparé de nos jardins. Alors soudain, au moment où je cherchais l'orientation d'une colonnade dans laquelle je comptais incruster les souvenirs d'Amalfi, mes yeux tombèrent sur l'*Arbre vieux* et je l'invitais aussitôt, à travers l'abîme, à se joindre à notre compagnie. C'était un caroubier dont l'âge pouvait remonter à quinze siècles. La dévotion antique à mon tour me pénétra et il me sembla qu'en lui j'allais fêter le dieu Pan, offrant au passant ses fruits craquant de miel noir. Sous cette hantise, unie à celle d'Amalfi, un pont fut construit, des colonnes blanches y furent

dressées pour aller à la rencontre du vieil arbre, à travers le précipice, par-dessus la route, sous la voûte des rosiers blancs qui le couvriront de leur ombre.

Comment m'est venue l'idée de consacrer un jardin à Homère ? Un jour en suivant le canal des Cuges qui traverse nos frontières aux Roches rouges, je me trouvai soudain devant une suite de grottes, suspendues sur le gouffre et je reconnus aussitôt en elles la barbare beauté d'un paysage de l'Odyssée, ce labyrinthe rocailleux qui était le palais de Calypso. Femme fabuleuse et hospitalière, son image m'apparut, et quoique désabusée par la félonie des hommes, elle consentit à m'inspirer cette *Singulière Aventure d'Odysseus*, cette satire pathétique que j'écrivis d'abord, que j'illustrai ensuite. De ce livre - fait pour flatter mes goûts plutôt que ceux du jour - est sorti la première idée d'un jardin en l'honneur du grand Homère et dont le pourtour serait orné de peintures murales tirées de l'Odyssée, celles qui, achevées depuis 1924, complètent cette apologie grecque.

Ainsi naquit aussi la loggia au badigeon ocre avec ses bas-reliefs, ses sièges et ses rideaux safran, le pourtour des colonnes, les graffiti, pris sur des vases grecs. Voyant s'ériger sous mes yeux, surgissant sous mes pas, ces fresques naturelles du poème, ces abîmes et ces rochers du Cyclope qui se creusaient au bord du plus beau rivage, je sentais les grands horizons d'Homère en marche autour de moi. Tout ce qui m'en était familier venait à ma rencontre dans le paysage même qui m'entourait et qui se trouvait être si prodigieusement épique. Ce caractère marquait de son sceau d'airain la côte entière et lui donnait comme la noblesse d'un berceau de héros.

Si donc, en 1921, j'ai eu la première idée d'un jardin consacré à un poète, un jardin des Lettres, accusez-en Calypso, cette aimable déesse. Au gouffre du Pont Saint-Louis, là où les auto-cars arrêtés devant les postes de douaniers, sont assaillis par les marchands de colliers de corail, elle écoute d'une hauteur vertigineuse les chansons napolitaines que débite, au son d'une guitare, un fils dégénéré d'Homère, et peut-être songe-t-elle que dans ce grincement de moteur qui annonce la trépidation universelle, j'aurai été un des derniers à songer à sa beauté délaissée.

Quatre ponts traversent la route publique qui monte à un Belvédère. L'un d'eux, le plus hardi, débouche d'une carrière de pierre qui lui fait un fond de décor de Salvator Rosa et aboutit au début d'une grande allée de cyprès, limitée par une *fabrique* à la romaine, des colonnes avec un banc cintré, orné des grandes nymphes de Jean Goujon qui se penchent sur des urnes. C'est là où j'ai trahi avec le plus de force mes nostalgies de Tivoli et de la Villa d'Este.

En bas, tout au fond de cette grande allée de cyprès, montant vers les nymphes, luit un bassin espagnol. La Nature, étant femme, doit aimer les miroirs. Les Anciens étaient assez malins pour lui faire leur cour de cette manière. Ils aimaient surtout, dans les bassins, voir refléter leurs propres ouvrages. Ainsi j'ai fait pour me plaire à moi-même.

Pour mirer cette voie ténébreuse qui part de la Nymphée, traversant le domaine des Colombières de part en part, il fallait donc ce bassin et, de balustre en balustre, la galerie couronnée de boules, les parois teintées de safran, il s'est fait tout naturellement espagnol. Que pouvais-je faire ? J'ajoute à la confusion que, lorsque vous y viendrez, descendant d'un pas majestueux les *paletti* - et pour peu que vous n'y preniez point garde - vous vous trouverez soudain au bord de l'eau, sans pouvoir éviter d'y entrer... Nulle autre solution que celle de prendre votre bain ou de retourner sur vos pas ; Mais aussi pourquoi ignorez-vous que les Califes de Grenade descendaient ainsi, laissant tomber turbans, sandales et hardes brodées, pour se jeter dans l'onde, aux jours de torpeur ?

Ainsi, à chaque coin du jardin, les choses vous taquinent. Je n'ai point poussé l'audace jusqu'à faire jaillir sous les pas des visiteurs des jets d'eau sournois. A Versailles, le Grand Roi hanté, et secrètement

jaloux de tout ce qui, en sa jeunesse, s'était fait dans les Espagnes, en avait emprunté ce jeu diabolique, qui partait sous les jupes des dames. C'était une suite de drames aquatiques... Mais ces traîtrises venaient déjà des rois maures qui avaient ainsi diverti - avec moins de danger - les esclaves nues du Sérail. Sur ce rivage il existe toujours des bayadères. Mais elles ne se laissent plus manquer à ce point...

**Ernestine Dechaud**

« Kallisté »<sup>1061</sup>

*La Corse touristique*, 4-28, février 1927, p.371

A Monsieur J. B. Marcaggi

S'échappant du chaos, ruisselante d'écume,  
Comme une nymphe nue au sortir de son bain,  
Sur la mer en courroux, l'île apparut soudain ;  
Puis, lasse de l'effort, s'endormit dans la brume.  
Après un long sommeil, au gré du flot berceur,  
De son souffle puissant, le Grand Animateur  
Doucement l'éveilla... Sous la divine haleine,  
Son beau corps ondula d'un frisson langoureux,  
Pendant que s'entrouvrait le voile vaporeux  
Qui tenait enserré le joyau dans sa gaine.  
Phébus, pour réchauffer la jeune Kallisté,  
D'un manteau verdoyant couvrit sa nudité,  
Le gradua de tons d'une douce harmonie,  
Et, de son chaud pinceau, les changeantes couleurs  
Rendirent un tissu tout constellé de fleurs.  
Sur l'œuvre sans défauts que créait son génie,  
L'Artiste répandit, en un geste amoureux,  
Les parfums enivrants dont, seuls encor, les dieux  
Avaient jalousement gardé le privilège.  
Il ceintura d'opale, en des reflets mouvants,  
La Beauté sans égale, aux charmes captivants,  
Puis baisa son front pur qu'il couronna de neige.  
La reine, en ses atours, s'étendant mollement  
Sur sa couche d'azur, sourit au firmament.

---

<sup>1061</sup> Kallisté, *la belle* : nom donné par les Grecs à la Corse.

**François Duhourcau (1883-1951)**  
**« Le charme contrasté d'Hendaye aux trois visages »**  
*Pyrénées-Océan, 1176, mars 1927, p.1-2.*

Lorsque nous voulons, pour notre bonheur, évoquer le charme d'Hendaye, trois aspects radieux, trois visages divers, formés par le génie de la Nature, nous apparaissent.

Hendaye est d'abord une ample grève qui se déploie puis s'étire entre l'estuaire bruyant de la Bidassoa, assailli de brisants, et une lagune, ceinte de monts veloutés, qu'à toute heure du jour et de la nuit menacent les oscillations du flot marin, Hendaye est encore, dans toute l'étendue du promontoire superbe de Sainte-Anne, le golf d'Abbadia, l'un des plus beaux du monde, avec ses emmarchements de gazon qui descendent vers la mer, sous la vastitude d'un ciel aux braises ventilées. Hendaye est enfin la paisible réserve d'Haïçabé, blottie au creux d'un vallon solitaire et qui trempe ses pieds dans une crique rocheuse où vient mourir la grondante houle du golfe de Gascogne.

Du premier visage d'Hendaye, le plus fameux, qu'oser dire après Loti qui l'a tant aimé et dépeint ? A ses intimes parfois, en une heure d'expansion, il daignait développer la qualité du paysage primitif et complexe, comme son âme, auquel un profond amour l'attachait, où il a voulu clore à jamais les yeux pour emporter dans l'au-delà ténébreux un souvenir suprême de la lumière. S'orientant tour à tour vers chaque point cardinal, il détaillait, en une lyrique analyse, la plénitude du site terrestre et maritime qui le ravissait. Après avoir parcouru l'univers, il n'en connaissait pas, avouait-il, qui réunit une aussi riche harmonie de charmes élémentaires. C'est qu'en effet Hendaye, avec son rare paysage d'eau, de montagne et de ciel est un des coins privilégiés du monde. Abritée par l'échine du hautain Jaizquibel, criant de singularité ibérique, elle épanouit au soleil ses palmiers, ses magnoliers, ses eucalyptus et ses mimosas, toute la belle flore du Sud. Elle n'en est pas moins cette Hendaye marine, avivée par le souffle salin. La nature humaine, éprise tout ensemble de passion et de calme s'y peut satisfaire, soit qu'elle frémissse, cernée par la marée haute sur la minceur des sables et dominée par sa polyphonie, soit qu'elle s'abandonne au silence d'une énergique sécurité devant une ligne de brisants redevenus lointains et un désert de grèves fluviales, où le jusan démêle la chevelure de l'eau. Ajoutez à cela le miroir de la lagune changeante, le vol posé ou tourbillonnant des mouettes, par myriades, le va-et-vient des marinières qui poussent du fond leur barque ou bien l'enlèvent à coups d'avirons scintillants, sous les carillons, argentins et grave, qui s'entrecroisent de la rive française à la rive espagnole, et vous aurez la poésie qu'elle exhale ce prestigieux canton frontière.

Lorsque sans être las de ces alternances de paix et de fièvre, vous désirez goûter une heure de plein vent et de pure immensité, vous gagnez le plateau d'Abbadia. Là, sur une presqu'île s'avancant vers le large, dont elle domine le tumulte à l'abri de bouquets d'arbres parsemant les pelouses, vous pouvez admirer l'ondoiement puissant de la houle, la fuite de la falaise vers Biarritz, et, à vos pieds, Hendaye étendue sur sa plage frangée d'écume comme une baigneuse au soleil, tandis qu'à travers la vapeur dorée des embruns le Jaizquibel, ichtyosaure jeté jadis à la côte et ossifié par les siècles, achève de mettre sur l'horizon une marque saisissante de grandiose primitivité.

Assez maintenant et du vent et du large ! Par la route de corniche, allons jouir d'une heure de plein calme. Haïçabé nous accueille, enfoncée dans une houle figée silencieuse de landes et de champs où seules deux fermes sont assises, blanches et brunes, à la mode basque, esquifs trapus bien assurés sur leur quille. Le trident de la Haya, tel un trois-mâts lointain, perce la ligne de l'horizon terrestre. Pénétrant par une dentelure de la falaise aux strates obliques, la vague amortie à peine murmurante, bat le pied de l'hôtellerie. Un cloître élégant referme sur vous le délice d'une très moderne solitude au sein des



éléments. C'est une thébaïde mondaine dans un site presque armoricain. Sous le méridional soleil, on y éprouve l'impression d'« une Bretagne plus chaude », comme Loti aimait à nommer parfois l'Euskalerrria.

A mon tour, humble et fervent pèlerin mettant ses pas dans les pas d'un grand Maître, je dirai qu'un des plus beaux trèfles que portent les prairies du monde s'épanouit en France, à l'extrémité de la côte basque où fleurit la belle Hendaye aux trois visages.

**Michel Lorenzi de Bradi (1869-1945)**

**« Autour de Colomba »**

*La Corse touristique*, 27, avril 1927, p.424

Prosper Mérimée doit beaucoup à la Corse. Il lui doit en grande partie sa célébrité. Ne fut-il pas connu du public le jour où il publia *Matteo Falcone*, qu'il écrivit d'après le récit d'un Corse rencontré dans un salon parisien ? C'était en 1829. Il n'était pas encore allé dans notre île. Mais le succès de sa nouvelle, qu'il corrigea après son voyage corse, lui avait donné le goût du maquis. Il y débarqua en 1839.

On sait qu'il avait pour mission de découvrir les vestiges de l'art antique en Corse. Mérimée était très curieux des débris anciens, et, à force de les avoir remués, examinés, il tenait d'eux, peut-être, la ligne simple, impeccable de sa phrase qui fait l'admiration de la postérité.

A Marseille, il s'embarqua pour Bastia. Il a raconté sa traversée au début de *Colomba*. Tout écrivain qui voyage a le secret espoir de trouver dans les pays qu'il parcourt quelque sujet éternel. Il est sûr que Mérimée, après l'heureux essai de *Matteo Falcone*, se promettait, maintenant qu'il était dans le pays, d'en rapporter une histoire sensationnelle.

Avant d'écrire *La vraie Colomba*, que le public accueillit si favorablement, j'avais suivi d'assez près la trace des pas de Mérimée dans l'île. Il m'a semblé le voir dans les petites rues tortueuses, montantes, du vieux Bastia, dont l'originalité a dû faire ses délices. Non loin se trouve Pietranera, village paisible et charmant, malgré son nom ténébreux. Cependant, par ironie ou par prudence, il y plaça l'histoire de la terrible vendetta qui eut lieu à l'autre bout de la Corse, à Fozzano.

Mérimée voyagea soit à cheval, soit sur l'une de ces diligences qui semblaient ne devoir jamais arriver à bon port. Je connais tous les ennuis, tous les agréments de voyager ainsi. Ennuis si l'on veut aller vite. Agréments si l'on aime à flâner, à regarder longuement les paysages, à méditer tout à son aise ou à bavarder avec ses compagnons de route. Aux étapes, là où il n'y a pas d'auberge, l'hospitalité ne fait jamais défaut. En Corse, les gens sont très accueillants. Leur maison vous est ouverte et ils se mettent en quatre pour vous recevoir. Aujourd'hui, l'hospitalité est toujours désintéressée, mais on voyage plus rapidement. Il n'y a plus que les pâtres, les braconniers, les rêveurs ou quelque bandit chevaleresque qui se servent encore des sentiers. Plus de pataches. Elles sont remplacées par les chaudières errantes, selon l'expression de Chateaubriand, les automobiles, les auto-cars, et l'on est écrasé sur les routes corses tout comme au carrefour Châteaudun.

\*\*\*

Mérimée est resté quelque temps dans la province bastiaise. A Cervione, où il a visité l'église de Santa Christina, il a été l'hôte de la famille Grassi. M. Philippe Grassi, ancien premier président à Aix-en-Provence, qui vient de mourir, l'a connu, ainsi que son frère Alexandre, mort il y a dix ans. Il paraît que ce dernier avait reçu des lettres de Mérimée. Elles seraient perdues. Il est possible qu'on les retrouve. Mais offraient-elles un grand intérêt ?

Mérimée parcourut ensuite le Nebbio pour nous décrire les églises, de San Michèle di Murato et de San Fiorenzo. Il se rendit ensuite à la Canonica, toujours à la recherche de restes archéologiques. Puis à Brando, à cause de sa grotte merveilleuse.

Il a séjourné peu de temps à Ajaccio, où il a connu le préfet de *Colomba*, M. Jourdan du Var. Il a poussé jusqu'à Vico. Tout près, à Apricciani, on lui montra une grande pierre. Figurait-elle une idole ou un héros ?

Mais il avait hâte de gagner le sud de la Corse. On lui avait tant parlé des aspects barbares de Sartène ! Et ne devait-il pas voir, à Fozzano, la famille Carabelli ? A Sartène, qui lui plut par son pittoresque, il connut M. de Roccaserra, l'auteur du fameux coup de Della Rebbia. A Fozzano, il se lia avec Colomba Bartoli, née Carabelli, dont il fit l'héroïne de son roman. Elle vieillissait, hautaine et respectée, après les tourmentes d'une atroce vendetta qu'elle se plut à raconter à ce *pinzuto* qui cachait sous son élégante froideur une ardente curiosité. Sa fille était si belle que Mérimée s'en éprit jusqu'à vouloir l'épouser. Sa demande ne fut pas acceptée. L'altière Colomba ne pouvait donner sa fille à un fonctionnaire !

De Fozzano il se rendit à Olmeto. Là, il visita les ruines du château de Vincentello d'Istria, un héros de l'indépendance corse. Non loin, à Sollacaro, où Alexandre Dumas père devait situer plus tard ses *Frères Corses*. Antoine Colonna d'Istria, arrière-grand-père de ma femme, et qui était le plus puissant seigneur de la Rocca, reçut Mérimée dans sa vieille maison à mâchicoulis qui est celle, aujourd'hui, de mon cousin Paul Colonna d'Istria.

Dans le village riant d'Olmiccia, on raconte que, couché dans un cercueil, entouré de torches fumeuses, entre quatre murs, noirs de suie, Mérimée aurait écouté des *voceri* de vendetta. Mais, si le fait est exact, les pleureuses qu'il a entendues devaient manquer de naturel devant ce singulier cadavre !

Il s'arrêta à Carbini pour voir l'église des Giovanali. Bonifacio ensuite paraît l'avoir particulièrement charmé. Cette petite ville, escarpée sur des falaises crayeuses en tire-bouchon, et qui date du huitième siècle, regorge de curiosités historiques.

De retour à Paris, Mérimée écrivit une relation de son voyage. On ne la trouve plus aujourd'hui. Il n'oublia pas les amis qu'il avait laissés en Corse. Que sont devenues les lettres qu'il leur adressa ? Je me suis laissé dire qu'elles étaient brèves et sans attrait pour la postérité. Je crois que j'ai publié dans mon livre, *La vraie Colomba*, les deux plus curieuses, parce que destinées à l'héroïne de son chef-d'œuvre.

\*\*\*

Avant de faire paraître *Colomba* dans la Revue des Deux-Mondes, Mérimée soumit son manuscrit à Etienne Conti, qu'il avait connu à Ajaccio, et qui devint le secrétaire de Napoléon III. Conti y apporta des modifications se rapportant aux mœurs... Lesquelles ? On ne le saura jamais. Il était juste de signaler ce modeste collaborateur.

En Corse, Mérimée a connu d'autres Colomba. Notre île en produisit de plus farouches que celle de Fozzano. Citerai-je la Colomba de Loreto et celle de Santa-Lucia di Tallano, qui vivaient en même temps que l'héroïne de Mérimée ? Il faudrait écrire un livre pour raconter leur vie et leurs prouesses. Vous parlerai-je de la veuve de San Gavino ? Un bandit tue son mari. Elle songe à le venger. Mais le meurtrier est aussi vigilant que redoutable. Patiemment, elle le séduit. Et, une nuit, dans la caverne où elle s'est donnée, comme il s'est endormi, repu, elle l'égorge avec des cris de joie. Que d'histoires de ce genre !

Mais la femme corse ne s'est pas seulement distinguée dans la vendetta. Connaissez-vous Faustina Gaffori ? Son mari lutte contre Gênes pour les libertés de l'île. Ses ennemis, plus rusés que courageux, réussissent à voler son jeune enfant. Ils l'exposent sur les remparts de Corte. Les Corses, qui allaient être victorieux, cessent alors le feu. Mais une femme accourt. « Tirez, tirez ! crie-t-elle à son mari et à ses soldats, tirez, la patrie avant tout ! » La ville fut prise, et le petit, dit-on, ne fut pas touché.

La même Faustina, pendant une absence de son mari, est assiégée dans sa maison que l'on peut voir encore, criblée de balles, à Corte. Elle se défend vaillamment avec quelques patriotes. Ceux-ci, à la fin, veulent se rendre. Faustina prend une torche, l'approche d'un baril de poudre, et leur dit : « Plutôt que de livrer cette maison, je la ferai sauter ! » Les Corses reprennent courage et combattent si bien que les Génois, à la fin, se retirent.

Je choisis un exemple entre mille. Je ne puis cependant m'empêcher de vous parler de la veuve de Renno. Paoli se battait contre Gênes. Cette veuve avait trois fils. Deux furent tués à la guerre. Elle n'hésita pas à amener le troisième chez le général : « Les deux aînés sont morts pour la patrie, voici le dernier ! »

Une autre veuve héroïque, c'est la veuve Cervoni. Son fils, mécontent de Paoli, ne veut pas secourir le chef corse qui se trouve en danger. Elle lui crie : « Je maudis le lait que je t'ai donné. Si tu ne fais pas ton devoir, je te renie comme fils ! » Le jeune Cervoni rassemble alors ses amis, se bat comme un lion et finit par délivrer Paoli.

C'est que pour la femme corse, née stoïque, qu'elle s'appelle Colomba ou Faustina Gaffori, l'honneur est au-dessus de toute passion, de tout amour. L'honneur est le dieu qui sauve la race. « Tu me tueras mais tu ne me déshonoreras pas ! » N'aimant ni les rêves, ni les fictions, ni les excès, elle jaillit d'une nature austère dans sa grandeur, qui est son miroir. Les âges passent, mais, pour elle, l'honneur reste, ne meurt pas. Il est le flambeau des berceaux et des tombeaux.

### **Abbé Joseph Ferracci**

#### **« En Balagne »**

*La Corse touristique*, 29, juin 1927, p.482-485

Lorsque, après avoir traversé la région désertique de Pietralba, où les montagnes pelées et calcinées par le soleil donnent à l'âme comme une impression d'angoisse, le train débouche du tunnel qui donne vue sur la plaine de Lozari et la vallée du Regino, le touriste qui fait ce voyage pour la première fois, éprouve une sorte d'éblouissement.

On dirait un décor arrangé à plaisir. On retrouve l'Eden après la terre maudite, le Ciel après l'enfer.

Ce premier bassin de la Balagne est complètement encerclé par des collines, qui à l'est, prennent des proportions de hautes montagnes. Au nord une large échancrure permet de voir la bande opaline de la mer. N'étaient les éperons assez en relief, qui de Tonani et de Speloncato descendent très bas et étranglent la vallée du Regino, le pays aurait l'aspect d'une cuvette aux contours harmonieux. Et ce courbe espace qui peut mesurer à vol d'oiseau 10 ou 15 kilomètres de diamètre, apparaît complètement boisé. Cela forme un passage ravissant, où les couleurs étalées naturellement et qui se nuancent au gré des saisons et des heures du jour ne peuvent être rendues qu'imparfaitement par le pinceau de l'artiste.

Le fond est vert, les trois quarts de l'année ; d'un blanc jaunâtre en été et une partie de l'automne. Que de gradations dans ce vert ! Vert tendre des prairies et des blés en herbe et vert foncé des champs de luzerne, dans la plaine ; vert fané des pentes où le schiste affleure et mêle ses tons gris à l'herbe. De loin en loin des massifs de verdure plus sombre s'enlèvent au-dessus des prés : ces taches sont causées par les jardins et les plantations de cédratiers et d'orangers. Les amandiers mettent une note plus claire dans cet océan de verdure.

Enfin au-dessus de ces couleurs tendres, au premier plan du paysage qui semble noir, paraît le vert sombre des oliviers. Dans la plaine, sur les côtes, couronnant même les sommets, partout trône l'arbre cher à Minerve, gloire et richesse de la Balagne.

En été la sombre verdure de l'olivier ressort davantage sur l'or des blés mûrs et la crème des herbes sèches.

Comme cadre au tableau, tout un chapelet de villages perchés la plupart sur des sommets à pic à peu près à la même altitude. Belgodere, Occhialana, Cesia, Tonani, Speloncato, Nessa, Felicito, Muro, Avapessa, Saint-Antonino, Santa-Reparata, Monticello, avec leurs blanches maisons resplendissant au soleil, dominant le bassin du Regino.

Oh ! la douce et paisible sensation que l'on éprouve le matin et le soir, lorsque de tous les clochers de ces villages s'envolent en l'air les notes argentines qui sont comme la mélodieuse respiration des populations !

Dès le lever du soleil, commencent les sonneries aux timbres variés des messes : tintements simples la semaine ; le dimanche, « ciccone » trois fois répétées que l'écho répercute et qui remplissent la plaine d'une immense vibration. Le soir, ce sont les grêles et mélancoliques sonneries de l'Angélus, qui se répondent d'un bout à l'autre de la région et semblent inviter les habitants à lever le front vers le Ciel, à regarder plus haut que les étoiles...

Que dire des aspects variés que prend la plaine aux différentes heures de la journée ?

Le matin la partie Est de la région abritée par les hautes collines est baignée d'ombre tandis que les rayons du soleil habillent de lumière le côté opposé. Les cubes blancs des villas parsemées dans les bois d'oliviers rompent la monotonie du sombre feuillage.

A partir de onze heures, en été, le soleil règne en maître. Jusqu'au moment où il plonge dans la mer, c'est l'accablement du climat africain. Un lourd silence pèse sur la campagne et les villages. Les oiseaux s'arrêtent de gazouiller : c'est l'heure des cigales qui strident sans arrêt en pompant la sève nourricière de l'olivier, et ce bruit monotone équivaut presque au silence.

Mais le soleil est à son déclin : il a perdu sa gloire de rayons et n'est plus qu'une grosse sphère couleur fleur de pêcher. Il descend lentement comme à regret vers les flots. Lorsque l'horizon est clair on le voit quelquefois se poser sur le cône du mont Sainte-Anne, qui fait un instant office de piédestal : on dirait un phare gigantesque... Si des vapeurs flottent au-dessus de la mer, c'est toute une gamme de couleurs stratifiées ou en éventail qui ornent la couche de l'astre-roi. Le soleil plonge derrière la nuée ; on le distingue par échappées, tantôt en entier, tantôt morcelé, puis il finit par disparaître.

Son rayonnement de plus en plus faible colore les nuages de teintes nuancées. De la pourpre, on passe à l'orange, au violet sombre, au mauve pâle. Enfin le nuage s'assombrit ; c'est le drap mortuaire qui paraît ; le soleil est mort... Aussi bien les merles jouent un air de flûte pour célébrer ses funérailles et les hiboux joyeux se réveillent et glorifient à leur manière l'avènement de la Nuit victorieuse...

**Albert Bausil (1881-1943)**  
**« La Cuisine Catalane »**  
*Les feuillets occitans*, 2/3, juin 1927, p.92-93

*L'homme mange,*  
*L'homme d'esprit sait manger*  
Brillat-Savarin

L'esprit d'une race se manifeste dans sa cuisine autant que dans sa langue ou dans son art.

Il a suffi d'un plat local, d'une boisson, d'un vin, pour caractériser une province dans l'imagination populaire, mieux que n'aurait pu le faire l'œuvre de son sol ou de sa littérature.

Sans nous en réjouir immodérément, nous pouvons bien constater que la *Bouillabaisse* et l'*Aïoli* ont plus fait pour populariser Marseille et la Provence que tous les poèmes de Mistral. La Normandie doit plus à son cidre et à ses soles qu'à Flaubert et qu'à Jean Lorrain. Un pruneau fourré éclipse en Touraine l'ombre charmante de Rabelais. Qui se souvient, hélas ! de La Fontaine, quand pétille ce mot : Champagne ?

Et si le Roussillon n'avait pas ses vins, quel peintre du grand Roy, quel astronome de génie pourrait synthétiser dans le souvenir des hommes le pittoresque d'un pays où – pour que les rivalités s'égalisent – le soleil lui-même se condense en grappes d'or dans la plaine où Joffre naquit !

Mais le Roussillon n'a pas que ses vins. Il a ses mets qui, pour être moins illustres, ne sont pas moins savoureux.

Un esprit plus ingénieux que le mien pourrait même chercher dans le caractère de nos plats le reflet de notre caractère. Dis-moi ce que tu manges : je te dirai qui tu es.

Il est certain, par exemple, que dans la saveur à la foi délicate et violemment épicée de notre « Bouillnade » de notre « Picoulat » et de notre « Astofat », on retrouve le fumet de la race brutale et tendre qu'est la nôtre. Mon atavisme ibérique et latin, je le retrouve entier quand je savoure, un soir de

vendange, ce « Pa ambgradaillat » où la douce essence de l'olive virgilienne atténuée sur la mie, d'une arabesque blonde, le réalisme vigoureux de l'ail d'Espagne ! – Et n'est-elle pas la fête charmante, le bouquet sauvage de notre esprit cette « Soupe de thym », cette « Soupe de menthe », où l'imagination raffinée de nos grand'mères unit à l'ail espagnol et à l'huile latine, pour la délectation de nos palais, toute la symphonie des herbes de montagne dont s'aromatisent, les soirs d'été, les pentes bleues du Canigou ?...

Il nous a paru que, parmi toutes les traditions qui se meurent et qu'on essaye pieusement de sauver, celles de nos fourneaux n'était pas la moins précieuse.

Une « Cargolade » au soleil est une œuvre d'art aussi belle qu'une toile de Terrus ou qu'un chant de Séverac !

Voici le temps où le Tourisme régénéré va conduire chez nous des troupes enthousiasmées de visiteurs de tous les pays.

... Je rêve de l'auberge catalane, où l'on pourrait, les soirs d'été, assis à l'ombre de nos treilles, devant un de ces paysages de vigueur, de lumière et de poésie comme on n'en découvre que dans notre Cerdagne ou dans notre Valespir, goûter avec des amis à toutes ces choses délectables que recèlent jalousement la cave et le garde-manger de nos ménagères de village...

Il me semble qu'on aimerait mieux, qu'on comprendrait mieux mon Roussillon, si, après en avoir admiré les horizons, écouté les romances et respiré les parfums, on communiait physiquement en son âme savoureuse, sous les espèces de son « Perdreau Catalane » et de son rancio d'or !

**Benjamin Crémieux (1888-1944)**  
**« Vues hérétiques sur l'Occitanie »**  
*Les feuillets occitans, 2/4, juillet-août 1927, p.109-112*

L'Occitanie, dont il m'arrive de rêver, l'esprit occitan tel qu'il m'apparaît et tel que j'essaie parfois de me le définir risquent de choquer beaucoup de bons esprits. Si je me hasarde à confier au papier ces quelques «vues hérétiques», c'est uniquement pour ne pas me dérober à l'obligeante insistance de notre ami Auguste Rouquet.

Un mouvement occitan à flux purement régionalistes ne saurait, je l'avoue, m'intéresser en aucune façon. Il ne m'intéresse que s'il est permis, (comme je le crois) de lui assigner raisonnablement une mission, sinon universelle du moins nationale.

Une résurrection de l'esprit occitan ne saurait se limiter au maintien de la langue d'Oc, à la renaissance de vieux costumes, de vieilles danses ou de vieilles musiques. Je ne suis même pas sûr que ce maintien et cette renaissance soient indispensables pour ranimer l'esprit occitan. En tout cas, cette résurrection n'aura de sens et de portée, que si elle apporte un remède ou un palliatif à la crise spirituelle de la France d'après-guerre.

On ne remonte pas le cours de l'histoire. Dans la France unitaire, la notion de «petite patrie» n'a plus de valeur que secondaire. L'Occitanie est l'une des plus anciennes régions de la vieille France, l'une des plus ferventes de la France révolutionnaire «une et indivisible». Le Midi ne se contente plus de jouer sa partie dans le concert ; il s'est taillé la part du lion dans le gouvernement et d'administration de la France. Les Albigeois vaincus gouvernent leurs vainqueurs. La capitale politique de la France, à en croire certains, serait à Toulouse plutôt qu'à Paris. S'il est permis de souhaiter pour nos provinces comme pour le reste du pays les bienfaits d'une intelligente décentralisation, on ne peut même plus concevoir l'idée d'un séparatisme occitan.

Un esprit occitan qui aurait pour quelque objet de nous distinguer du reste de la France, de nous isoler, de nous « retrancher sur notre différence essentiel » me semblerait un non-sens. L'esprit occitan doit avoir cours dans la France entière et même au-delà. En d'autres termes une renaissance de l'esprit occitan ne mérite d'être encouragée et tentée qu'en vue d'un impérialisme occitan.

Mais pour cela, il faut d'abord renoncer au faux esprit occitan et remettre au jour le vrai.

Le faux esprit occitan, (et voilà un des points sur lequel je vais sans doute m'aliéner le plus de gens) me paraît dériver en grande partie du Félibrige. Le Félibrige n'a eu de raison d'être et n'a réussi qu'en Provence<sup>1062</sup>, autour du grand mistral, et en Catalogne espagnole pour des raisons politiques. Partout ailleurs se fut une parodie, un échec ou le prolongement sans importance profonde d'un folk-lore assez vulgaire ou pour mieux dire un déchainement de pur romantisme.

Il m'est arrivé souvent de me demander quel aurait pu être le développement de la poésie française méridionale si la croisade contre les Albigeois n'avait pas soumise les terres d'Oc aux rois de l'Île de France et toujours je me répondais que la poésie populaire, nationaliste et romantique du Félibrige languedocien n'en n'aurait certainement pas été l'aboutissement. C'est une poésie aristocratique et philosophique qu'aurait, sans aucun doute, continué à produire la civilisation albigeoise. La preuve en est dans celle qui, sous l'influence de nos troubadours exilés, se développa en Sicile et à Naples, passa en Toscane, devint le *dolce style nuovo* que pratiquèrent Dante puis Pétrarque et tous les poètes du XV<sup>ème</sup> siècle florentin : Politien, Laurent le Magnifique. De nos jours, Paul Valéry a renoué, par-delà notre XVI<sup>ème</sup> siècle et les grands Italiens, avec la poésie occitane de la grande époque albigeoise. C'est lui, l'authentique, le pur représentant de la tradition occitane, et non pas les faiseurs de chansonnettes ou de fragments épiques romantico-parnassiens.

Il existe, selon moi, un miracle occitan. L'Occitanie est le seul pays de « marche » qui ignore la peur. Que ce soit la civilisation phénicienne, hellénique ou romaine, que ce soit plus tard la civilisation chrétienne, juive, arabe ou espagnole, l'Occitanie leur ouvre tranquillement ses portes, s'en imprègne, les absorbe en les filtrants. Tous les courants qui ont sillonné la méditerranée, elle les a accueillis jadis l'un après l'autre.

Le rôle traditionnel de l'Occitanie en France serait (comme en Italie, la Sicile) devenir un lieu d'échange entre Orient et Occident. C'est par le circuit de l'Afrique et de l'Espagne que longtemps l'Asie a abordé en terre d'Oc. Marseille accueille l'hellénisme et la romanité ; le pays narbonnais les accueille aussi, mais les mélange à tous les autres esprits de la Méditerranée : hébraïsme, islamisme et espagnolisme.

Le véritable esprit occitan est donc avant tout un esprit méditerranéen, mais dans l'acceptation la plus large. Il est en contact avec tous les éléments orientaux de la Méditerranée et non pas seulement avec le

---

<sup>1062</sup> C'est une question de savoir si la Provence ressortit au véritable esprit occitan, la Provence est toute grecque et latine, ce que du moins n'est pas (ce que n'est pas uniquement) l'Occitanie.

double élément grec et latin. L'élément helléno-latinisme est pour l'occitan un élément formel, la matière et l'âme lui sont fournies par les éléments orientaux.

Cette liaison étroite entre l'Occitanie et l'Orient, il suffit d'un voyage en Afrique du Nord pour s'en assurer. La colonisation de l'Algérie et même la Tunisie a été en grande partie l'œuvre de Languedociens. Une renaissance de l'esprit occitan doit et ne peut atteindre à sa plénitude qu'en s'appuyant sur les Occitans d'Afrique du Nord.

On aperçoit peut-être maintenant la tâche principale qu'on pourrait rêver pour l'esprit occitan ; ce serait de rendre à l'esprit méditerranéen son ampleur et sa profondeur, de le dissocier de son exclusivisme, du schématisme gréco-romain, de lui annexer non pas l'Orient bouddhiste et négateur de la personnalité mais un orient plus proche, plus humain, d'ailleurs multiple, un orient africain et asiatique à la fois, la joie de vivre nègre, la sagesse musulmane, l'avidité juive dépouillée de son inquiétude.

L'esprit français souffre de sécheresse, de rationalisme, de formalisme. Il s'égaré et perd ses meilleures qualités dès qu'il se retourne vers le slavisme ou l'indouisme. Cette soif de concret, de vie, d'inconscient qui le brûle, à l'Occitanie de l'éteindre en renouvelant la notion de méditerranéisme.

Mais ce rôle d'antenne vers l'Orient, à travers la Méditerranée, se double pour l'Occitanie d'un autre rôle non moins important. La plaine alluviale où viennent aborder sans obstacle les idées portées par l'eau marine s'adosse au pays montagnard. L'Ariège, les Cévennes, le Roussillon sont là pour éprouver tous ces apports et les tamiser. Terre d'accueil, l'Occitanie est tout naturellement terre de filtrage.

Mais la vertu de l'Occitanie me paraît aussi capitale sur un troisième point. La crise spirituelle de l'après-guerre se caractérise par une obnubilation du sentiment du réel. On n'y est plus sûr de sa personnalité ni de celle d'autrui : on hésite à décider si les rêves ne sont pas plus vrais que les pensées d'un homme éveillé. Restituer ce sens du réel, du concret, tant charnel que spirituel, enseigner à ne plus douter de la vie, redonner confiance dans la réalité des choses et des êtres, voilà une des missions essentielles de l'occitanisme. Et comment ne pas remarquer que c'est à cette tâche que sur des plans différents, se sont attelés les trois purs Occitans qui se nomment Paul Valéry, Paul Raynal, Joseph Delteil. L'un par la connaissance, le deuxième par la passion, le troisième par la sensualité recréent et affirment le monde. Tous trois renouent les liens rompus de l'âme et du corps.

Cette réhabilitation du corps, support de l'esprit, nulle part elle n'est plus à l'honneur que dans l'Occitanie sportive et sportive d'une façon nettement anti-individualiste. Le sport d'équipe, le rugby y est roi. Encore un signe de renaissance à ne pas négliger.

Dernière notion occitane, la plus importante peut-être, purement autochtone, héritée de l'albigéisme, fille des Cathares et la plus féconde en conséquences possibles, la notion de *dualisme*.

Pour combattre l'instabilité, le mobilisme, le matérialisme d'aujourd'hui, partout on prêche la recherche de l'unité : unité catholique pour les néo-thomistes, révolutionnaire pour les communistes, nationale pour le fascisme. L'occitanisme, ici, fait reposer l'esprit de l'homme sur le dualisme. La vie lui apparaît comme une lutte incessante entre des forces opposées, antagonistes. La sagesse n'est pas pour lui dans le repos, dans l'élimination de l'une ou l'autre de ces forces, mais dans un équilibre entre elles. L'occitanisme ne rejette rien, il accepte l'homme tout entier et le domine.

On voit le rôle quadruple que l'esprit occitan, s'il redevenait fidèle à ses traditions, pourrait se montrer apte à soutenir :



- 1°) rôle d'agent de liaison avec l'Orient asiatique et africain, rénovateur de l'esprit méditerranéen ;
- 2°) rôle de filtreur et d'assimilateur aristocratique pour le compte de l'Occident ;
- 3°) rôle de restaurateur du réalisme, en réaction contre le mysticisme et le nihilisme idéalistes ;
- 4°) rôle d'apôtre du dualisme en opposition avec les unitéismes et les universalismes tant conservateurs que révolutionnaires.

Or précisément s'approfondir et se rafraîchir par un contact avec l'Orient, ne pas se laisser dominer par l'Orient, mais l'assimiler, reprendre confiance dans la réalité, trouver à la vie morale et spirituelle une autre base que d'impossibles unitéismes, tels sont les vœux profonds et urgents de la France et de tout l'Occident que la résurrection occitane pourrait au moins en partie combler. Voilà pourquoi la mise en branle d'un mouvement occitan a de quoi séduire des esprits sérieux. Les moyens pour y parvenir sont, il faut l'avouer, à peu près inexistantes. Tous les embryons actuels de vie occitane sont en marge, ou même en contradiction avec l'esprit occitan tel qu'il vient d'être sommairement figuré. Si je n'étais pas seul -comme j'ai tout lieu de le redouter, à rêver tel l'avenir occitan, rien ne serait plus tentant, un jour prochain, que d'ébaucher un premier programme de réalisation.

**François Santoni (1880- ?)**  
**« Une visite aux bergeries d'Asinao »**  
*La Corse touristique*, 33, octobre 1927, p.600-603

Nous nous sommes présentés à une heure indue, ayant quitté tard l'ombrage de châtaigniers de Burraccioli. Cette journée du 2 août avait été torride, et le chemin qui remonte le ruisseau d'Asinao tributaire du Rizzanese n'était agrémenté que par les sources à l'eau exquise, *Aquadulci*, *Rùara*, auxquelles nous rendions l'hommage des connaisseurs. Les laricios géants nous semblent toujours trop rares. Mais au-delà du ruisseau, au-dessus des pentes dénudées jadis par l'incendie, Bavella étale au soleil couchant ses magnifiques sculptures, qui nous montrent une collection, variable suivant la perspective, de beaux profils de sceaux napoléoniens.

Nous sommes conduits par l'infatigable sexagénaire A. François Orsetti, qui raconte avec art ses chasses aux mouflons et aux sangliers. (Nous avons à midi apprécié le sanglier tué la veille en prévision de notre arrivée.) Naturellement il a encore son fusil sur l'épaule : un gibier est si vite rencontré !

Il ne nous a pas caché qu'Asinao n'est pas un bon point de départ pour monter à l'Incudine, et qu'il vaut mieux partir de Quenza ou, mieux encore, de Zicavo par le Coscione. Mais la montagne n'était pas notre seul but de promenade, et des relations de famille ont contribué à l'établissement de notre itinéraire.

Nous sommes arrivés à Burraccioli, en automobile, malgré les difficultés qu'on nous avait prédites. Nous savions bien qu'aucune automobile n'était encore montée jusqu'aux maisons de Burraccioli. En quittant la route de Quenza à Bavella la nôtre s'est engagée prudemment sur le chemin qui monte au

village. Ce chemin a une histoire : il fut tracé, sur l'initiative de M. Orsetti, par les habitants de Burraccioli, car même en Corse l'initiative privée sait parfois ne pas attendre les réalisations administratives. Il est journallement utilisé par les cabriolets des transhumants. Notre chauffeur ghisonais a été félicité par les habitants du lieu pour avoir, Je premier, sur son automobile à dix places, atteint le centre du village.

\*\*\*

La nuit est venue ; la lune a éclairé un instant notre montée puis a disparu très tôt derrière la crête de Cheralba.

Aux bergeries personne n'est prévenu de notre arrivée.

L'aboïement des chiens nous annonce. Les bergers sont sur le point de se coucher, mais aucune contrariété ne se montre sur leur figure de patriarches quand ils voient arriver leurs hôtes,, et ils nous offrent d'entrer et de nous asseoir autour de l'âtre où brûle la *deda*.

Nous entrons, et toute l'habitation nous reçoit comme en un acte religieux et soudain. Sous ce toit qui a résisté à la neige de l'hiver dernier, tout nous rassure à la fois sur les sentiments des habitants et sur la valeur de leur outillage. Tout est là, à la portée de la main. Comment une seule pièce peut-elle enfermer tant de trésors ? En un clin d'œil le feu flambe, le lait est posé sur le trépied, chacun de nous reçoit un bol et une cuiller.

Les bergeries d'Asinao ne sont pas, comme celles des Bastélicais de Pozzi ou celles du lac de Nino, habitées seulement par les pasteurs. La famille entière est là, comme dans nos montagnes ghisonaises ou comme à ce col de Sève<sup>1063</sup> que Santu Casanova vit de ses yeux émerveillés de quinze ans.

Cela complique singulièrement la réception. Six jours avant aux Pozzi, d'où nous devons monter au Renoso, notre installation avait été vite décidée. Les bergers couchent sur une paille posée sur le sol même de la cabane. Il leur avait suffi de partager ce dortoir avec les arrivants en s'arrangeant pour donner à ceux-ci les meilleures pailles et les meilleures couvertures. Ici le problème est tout différent. Non seulement nous sommes plus nombreux, mais personne ne couche par terre. La solution doit donc être matériellement différente, quoique l'esprit qui la suggère soit le même. On nous case un peu partout, au risque de faire maugréer les enfants à demi endormis. Pour ma part, j'ai beau me défendre, je reçois un lit. A côté, sur la huche, je pose la lampe de poche pour voir à ma montre l'heure du départ.

\*\*\*

Les femmes ont achevé de nous servir et se sont retirées dans la pièce voisine. La conversation se prolonge entre notre guide et notre hôte. On parle de la grande neige de l'hiver dernier. Elle a surpris notre guide avec son fils à Burraccioli. Car il a renoncé depuis longtemps à la transhumance et il ne descend plus l'hiver habiter Porto-Vecchio ; il envoie seulement les plus jeunes à Quenza. Il raconte comment le matin en se levant ils ont trouvé la porte obstruée par la neige à la hauteur de la serrure. Dans l'étable à porcs, il a fallu travailler pour dégager les pauvres bêtes ensevelies. La source même, dont le chemin est si familier au montagnard, ne put être reconnue qu'après de vaines explorations ! Ces récits s'harmonisent avec ceux que j'ai entendu faire à Ghisoni sur les difficultés éprouvées pour rétablir les communications non seulement du côté de Marmano et du côté de la Sorba mais même sur la route de Ghisonaccia.

---

<sup>1063</sup> Primavera Corsa, p.18.

Maintenant on parle politique. J'entends les noms du docteur Camille de Rocca-Serra, de feu le docteur Balesi, dont le fils a traversé comme nous les bergeries d'Asinao je ne sais plus quand. Quelle sérénité dans cette conversation ! Ces hommes sans fanatisme et sans illusion parlent de l'élection comme d'une réalité naturelle dont les effets mécaniques ne leur causent aucune surprise : s'ils décrivent les combinaisons changeantes des groupes, c'est avec cette curiosité impartiale que Descartes portait dans l'examen des inévitables tourbillons de la matière. Cela ne les empêcherait pas de prendre le fusil lorsque la morale vraie, qui domine toutes les formes sociales, aussi bien le clan ou la paroisse que la province ou la nation, l'exigerait.

La *casetta* est plongée maintenant dans l'obscurité. Plût au ciel que les autres organes des sens bénéficiassent du même repos bienfaisant que la vue ! Un chien criard revient à plusieurs reprises nous obséder de ses aboiements. D'aigres odeurs lactiques planent dans l'air. De rares rynchotes aphaniptères qui, comme le remarque Bernardin de Saint-Pierre « s'attaquent à nos personnes mêmes » subissent promptement le supplice qu'ils ont mérité.

\* \* \*

Il est deux heures. Je réveille notre guide qui réveille notre hôte pour nous donner cette fois encore nos six bols de lait chaud. Et nous nous hâtons vers les pentes de l'Incudine.

La montée n'est pas commode : on n'a le choix qu'entre les rochers et les aunes rampants. Rien qui ressemble à un sentier. Le jeune homme de 17 ans qui part avec nous pour nous montrer le chemin n'a jamais gravi ces pentes par une nuit sans lune. Mais il examine judicieusement le terrain et finit toujours par trouver le meilleur passage. Nous grimpons tous avec entrain, même le plus jeune qui a treize ans. Déjà nous avons abandonné les cercles grossiers du champ de gravitation terrestre, et nous laissons pénétrer dans nos poitrines ces corps plus fluides qui présentent tant d'affinités mystérieuses avec la substance « incorruptible » dont Arioste composait les étoiles. Il semble que nous appartenions à un monde astronomique intermédiaire, semblables à ces étoiles « filantes » qui vont d'un astre à l'autre sans en fréquenter vraiment aucun.

A mesure que nous nous élevons les étoiles ont pâli. Les monts se dégagent et commencent à nous montrer ces longues chaînes que la *Revue de la Corse*, dans une étude récente sur « le Relief du Sol » nous apprend à classer. Mais sur la mer de tous côtés les nuages s'amoncellent.

De tous les sommets de la Corse, l'Incudine est le plus intéressant à voir de près. Au lever du soleil, les rochers tout proches qui lui font vis à vis ont un relief saisissant et de magnifiques couleurs.

A l'est, le névé au bas de la pente est bien aminci, mais donne naissance à une eau glacée dont notre jeune guide a vite fait de nous rapporter une gourde. Plus loin, le col d'Asinao est dominé par la Tintinnaja à gauche et la Mufrareccia à droite.

Plus au sud nous retrouvons Bavella et son majestueux cortège. Puis, par-delà des villages et des bois, s'étagent la forêt de Marghese et la montagne de Cagna. Les derniers monts, vers la Sardaigne, sont couverts d'une brume bleuâtre qui dérobe les détails fournis la veille par la pause au col de la Vaccia.

A l'ouest la Tozzarella ne nous cache pas le plateau du Coscione, au-delà duquel le regard va jusqu'au golfe d'Ajaccio. Nous voyons briller les maisons de la ville près de la mer étincelante, et à droite sur la Punta nous reconnaissons le château Pozzo di Borgo.

Mais nos regards reviennent souvent vers le nord, vers les montagnes tant de fois visitées. D'abord le massif à droite de Verde, depuis Formicola jusqu'à la Bouche d'Or. Puis la longue chaîne du Renoso, grandie encore par la dépression du Taravo dans laquelle nous reconnaissons le village de Tasso. Le Doro est presque entièrement masqué. Mais la grandeur du Rotondo sort saine et sauve de la confrontation avec les majestés environnantes, car du Cinto n'émerge que l'extrémité occidentale du massif, un Tafonato dont l'impureté de l'atmosphère ne permet pas de remarquer le trou. A l'extrémité orientale le San Pedrone ne laisse voir que son sommet.

Depuis plus d'une heure et demie nous nommons et saluons les points reconnaissables de l'aire ainsi délimitée, tout le centre de la Terre corse. Le froid, contre lequel nous nous sommes préservés dès l'arrivée, est moins vif que le 28 juillet au Renoso, et je n'ai même pas mis mes gants. Encore un coup d'œil sur la mer Tyrrhénienne toute proche, sur les lointaines Sanguinaires, sur la verte douceur du Coscione...

\* \* \*

La descente n'est qu'un jeu, car en plein jour le pied est facile à fixer. La flore nous retient à peine. Il manque non seulement la marguerite cotonneuse du Renoso qui cette année est si belle, mais les violettes et les pensées sauvages, et les myosotis des Pyrénées. En revanche l'*arbabarona* est si parfumée, que les aunes et les genévriers en semblent imprégnés.

La bergerie s'étale bientôt à nos pieds : à côté du groupe des *stazzi*, verdit le potager que ces intrépides viennent cultiver très tôt afin d'avoir dès le mois d'août des légumes et du tabac.

Le soleil égaie les habitations, l'animation de la marmaille est redoublée par notre arrivée.

— Vous avez fait bon voyage ?

— Bien sûr : qui va et revient...

Les plus jeunes sont âgés de quelques mois, et nous sourient comme tout le monde. Ceux d'âge moyen vont à la fontaine toute proche emplir les cruches auxquelles nous puisons avidement. L'aile droite de notre *casetta* est illuminée par la présence de jeunes filles au teint si frais, aux dents si appétissantes, au regard si vivant que si nous ne publions pas leurs photographies c'est pour deux raisons impérieuses : 1° nous ne voulons à aucun prix faire de notre visite l'occasion d'une réclame matrimoniale ; 2° nous n'avions pas d'appareil photographique. Les cheveux des fillettes sont coupés, mais parmi les jeunes filles un grand nombre ont gardé la lourde et traditionnelle parure qui donne au sérieux visage féminin le charme d'une paradoxale auréole.

Nous prenons congé de nos hôtes, qui accueillent nos remerciements avec la simplicité et la grandeur des patriarches.

L'interminable sentier recommence, jusqu'aux sources bienheureuses et jusqu'à Burraccioli.

\* \* \*

Il fait encore chaud pendant que l'auto nous emporte vers Quenza, Serra, Aullène, et cette curieuse oasis de Fozzaninco où l'amabilité vigilante de courtois inconnus nous munit d'un beau plat de cerises, le meilleur remède à la soif et à la fatigue. Qui dira la grâce de ces saluts puérils échangés durant la traversée de chaque village ? Quelle profondeur d'expression dans ces figures à la fois souriantes et

énergiques ! Malgré sa gravité la crise des cœurs corses sera invinciblement surmontée : la vitalité ethnique est plus forte que tous les accidents de l'adaptation.

Zicavo est précédé d'une admirable forêt de hêtres dont le feuillage léger invite suavement à recommencer par le Coscione l'ascension de l'Incudine. Le dernier village, Cozzano, nous montre le beau granit, taillé des maisons allongées sur la route.

L'auto vole vers le col de Verde pour nous ramener avant la nuit. Le cadre de la vallée du Taravo, assombri par le soir et par la forêt, s'élargit et s'éclaire vers le couchant. Nous ne sommes pas surpris de croiser soudain au détour de la route un amateur de beauté, le photographe Tomasi.

Voici la région d'où l'on retira les victimes de la grande neige de cet hiver : on a eu beau réparer les parapets des ponts, l'accumulation des arbres hachés par la tempête évoque l'horreur de la nuit où la baraque fut arrachée et dispersée par l'avalanche.

La hardiesse de cette jeune végétation aura tôt fait de combler ces affreux vides. Les feuilles tendres des hêtres s'allient aux branches en éventail des laricios. Déjà nous passons le col. La chaîne du Kyrie Eleison se profile à notre droite plus régulièrement, que celle du Renoso à notre gauche. Rien n'annonce encore la pluie dont le pays aurait tant besoin.

**Michel Lorenzi de Bradi**

**« Visions de Corse »**

*La Corse touristique*, 35, décembre 1927, p.665-666

Je fuis loin des routes poudreuses, où courent les autocars, comme des fauves. Je m'isole. Je vais à pied par des sentes, à peine visibles parmi les broussailles, et qui montent, descendent, sinueuses, pierreuses, creusées comme des torrents. L'isolement est une purification. Le cœur s'ouvre, l'âme respire, vit, la pensée développe ses rythmes, l'esprit s'élance, enivré, vers l'immensité.

L'immensité semble n'appartenir qu'à la Corse. Elle en est issue. Elle en est enveloppée. Elle en est grisée sans cesse. Le ciel, la mer... Nul ne les connaît s'il ne les a contemplés du haut d'une cime corse. Ils vous fascinent. Vous vous sentez pénétré de la suave éternité en les regardant. Et on les regarde sans fin à travers les heures qui sont vraiment là des divinités. Des fleurs immatérielles leur font des cortèges où l'Idéal murmure ses symphonies. Les heures naissent, légères, parfumées, gorgées de brise et d'odeurs, vivent comme les papillons, et puis s'évanouissent dans une fleur, à l'ombre d'un figuier, dans le bleu d'une crique ou dans les frissons d'une voile errante...

L'heure, ici, est la volupté de la vie. Elle apaise le Destin et vous détourne de ses sombres carrefours. Elle abolit la Réalité. Le Rêve triomphe. L'être s'élève. Il sent sa puissance, loin des luttes, des haines, des perfidies. Le plus chétif clame son ardeur de vivre, embrasse les espaces, glorifie les passions de l'existence.

Dans ces solitudes, je rencontre un de ces vagabonds que l'on dit fous et que les gens raisonnables tourmentent. Couvert de haillons, debout sur un roc d'où il découvre une vue triomphale, il est noir

dans la lumière fauve. Il n'est qu'une âme innocente, une de ces âmes qui portent en elles dans la vie le royaume du Ciel.

Je connais son histoire. Ses parents ne peuvent le garder. Il étouffe dans une maison. Il dit : « Je ne suis pas une tortue. » Et il erre, jour et nuit. Il s'endort là où le sommeil le prend. Comme il ne travaille pas, il dort tout aussi bien le jour et il voyage la nuit. Quand il ne marche pas ou qu'il n'est pas allongé, sous un roc, au milieu des maquis, on l'aperçoit en contemplation, dressé sur une pierre, devant l'immensité. Il ne redoute que les humains.

Un jour, devant le cercueil d'une bergère obscure, il se mit à parler. Comme on voulait le chasser à coups de bâton, j'intervins. Il trouva des images de parabole pour nous dire la beauté, la bonté, l'humilité de la jeune morte. Elle lui faisait l'aumône. Elle l'accueillait dans sa chaumière avec joie. Elle lui avait appris les prières consolatrices. Il termina ainsi : « Son âme ne peut être qu'une fleur dans le Ciel. »

Ce vagabond est un grand poète qui ne sait ni lire ni écrire ; et cet ignorant, que ne troublent ni science ni littérature, peut mieux qu'un autre admirer et comprendre l'immensité.

\*\*\*

Je parvins sur une cime. Des chèvres m'y avaient devancé. Au pied d'un rocher, un petit pâtre sculptait une pièce de bois avec la pointe de son couteau. J'étais venu souvent sur ce sommet. J'y venais depuis mon adolescence. Mais, chaque fois, le spectacle apparaissait toujours nouveau. On est là en pleine nature sauvage. De côté et d'autre, c'est l'immensité. La pierre, énorme, qui se dresse, par endroits, comme des collines, évoque je ne sais quelles ébauches de monuments qui vous rejettent dans des passés mystérieux. Mais par le recueillement, qui est dans ce silence une puissance magique, vous soulevez les voiles de ces passés qui se déroulent en vous comme les songes les plus extraordinaires de l'humanité, et l'on a l'impression de n'être plus que le fétu que traîne la fourmi.

Je me souviens que, dès l'âge de dix-huit ans, je fus hanté dans ce lieu par le sujet d'une tragédie. Après une longue élaboration dans une fièvre singulière, ce fut, la réalisation. J'écrivis là des pages que je feuilletai, avec curiosité. Leur titre : *L'Immensité*. Je vivais à cette époque avec le génie d'Eschyle. La partie de son *Prométhée*, qui nous est restée, soufflait en moi comme un ouragan. Ses images — serrées et fortes comme les ais d'un vaisseau, selon l'expression d'Aristophane — me jetaient dans un délire délicieux qui me laissait à la fin plein de mélancolie ardente ou d'enthousiasme. Le géant de la tragédie poussa l'énorme cri de la douleur humaine au sein d'une Athènes harmonieuse qui ne songeait plus qu'aux délices de l'art et de l'esprit, ayant oublié presque le farouche héroïsme de Marathon et de Salamine. Et nul ne me paraissait plus haut qu'Eschyle, malgré les puissantes séductions de Sophocle et les marbres vivants de Phidias.

Ma tragédie naquit donc autant du spectacle que je contemplais chaque jour que du culte eschylien. N'avais-je pas sous les yeux des rivages plus beaux que les rivages grecs, une mer si lumineuse que la lumière du jour semble jaillir de ses profondeurs ! Ne me trouvais-je pas au milieu d'une nature près de laquelle celle de l'Attique est l'Arabie pétrée ? Ne vivais-je pas sous un ciel si bleu qu'il éblouit les aigles ?

Le décor, c'est l'Infini. La Mer s'étale sans fin, moirée, brasillante ou laiteuse. La nature sauvage exulte avec ses forêts, ses rochers, ses escarpements, ses précipices, ses pics, ses neiges, ses aspects de cataclysme enfin.

\*\*\*

Les personnages sont les Forces éternelles de l'Infini : les Vents. Ils n'ont pas encore de noms. Nul dieu ne les gouverne. Ils étaient plus impétueux, plus formidables, plus maîtres des espaces et de la terre qu'ils ne le sont aujourd'hui. La Mer était alors étendue immensément dans une sérénité immuable. Sa beauté resplendissait autant que le ciel, toute parée de félicités. Elle murmurait comme les fleurs et jamais elle ne se lamentait ni ne hurlait en bondissant contre la terre.

Les Vents s'éprirent d'elle. Ils l'élurent l'Amante. Mais, féroce jaloux, ils se querellèrent pour la possession de cette amante qui restait insensible, sans inclination, sous ses parures célestes, et plus près des caprices et de la Fatalité que de l'amour et de la pitié. Ce fut la guerre des Vents. Elle remplissait le monde de ses tumultes, de ses hurlements, de ses massacres. Tout n'était plus sur la terre que bouleversement, dévastation. Les montagnes s'écroulaient. Des avalanches de rocs dévalaient vers la Mer où ils s'engloutissaient pour émerger çà et là. Les arbres déracinés volaient par les ténèbres houleuses. Les choses, les éléments s'entrechoquaient ; la nature, l'humanité naissante étaient emportées dans des ouragans sans fin. Et la terre avait un aspect de cataclysme et l'Amour n'était que chaos.

Soudain des houles des ténèbres furieuses surgit la Nuit avec ses velours et ses parfums. Sa sérénité se peupla de bijoux scintillants. Elle était si belle, si séduisante, que les Vents firent trêve pour mieux l'admirer, l'adorer, quand elle s'avancait sur la terre avec ses mystères et ses voluptés.

La Mer, délaissée, sentit à son tour les tourments de la jalousie. En elle gronda la Vengeance qui, un jour de splendeur inouïe, jaillit sous la forme de la Beauté suprême, source de toute vie et de toute fécondité : Vénus. Les Vents, se détournant de la Nuit, accoururent avec des présents sur le rivage où ils s'alanguirent dans l'Extase.

L'Immensité, domptée, se dépouilla de ses ténèbres, oublia ses batailles, ses colères, s'apaisa dans la lumière, les fleurs, les parfums, enfin asservie par la loi de l'Amour.

**Emile Ripert (1882-1948)**

**« Chansons populaires de la corse »**

*La Corse touristique*, 35, décembre 1927, p.668-670

En entrant, cette année dans le domaine public. Prosper Mérimée y a entraîné sa *Colomba* et ramené par elle l'attention sur tout ce qui intéresse la Corse, dont elle reste l'incarnation la plus célèbre. N'est-ce pas, en effet, par ce roman que l'île, réunie en 1768 à la couronne de France, a été, en 1840, annexée à la littérature française ? Prosper Mérimée a été son Marbeuf littéraire.

Depuis cette date, la Corse est entrée toujours plus avant dans le concert intellectuel des provinces françaises. A l'évoquer, les œuvres n'ont point manqué, en vers ou en prose, en dialecte corse ou en langue française. On pourrait dresser une longue liste de ses poètes dialectaux (de Casanova à Lucciardi, de Maistrale à Minicale ou à Pierre Leca), de ses poètes français (de Germain Trézel à Diane de Cuttoli), une longue liste aussi de ses romanciers : Pierre Bonardi. Pierre Dominique, Pierre Guitet-Vauquelin, Lorenzi de Bradi, J.-B. Marcaggi, J.-B. Natali, tous originaires de l'île. Il faudrait y ajouter les pages de tous les écrivains français qui n'ont fait qu'y passer, mais en ont gardé très vif et fixé le souvenir, depuis Alphonse Daudet jusqu'à Guy de Maupassant, depuis Flaubert jusqu'à John-Antoine Nau, Jean Lorrain

ou Charles Maurras. Une anthologie de la Corse, dans les deux langues qui l'ont célébrée, serait abondante et variée. Au reste, depuis trois ans, une belle publication annuelle, l'*Annu Corsu*, donne des textes intéressants, et périodiquement des revues comme la *Corse touristique*, la *Revue de la Corse*, *U Laricciu*, *A Muvra*, sans oublier les journaux de l'île ou ceux du continent, ajoutent encore des pages nombreuses aux archives de l'histoire, de la géographie ou de la littérature corse.

Mais parmi de si abondantes ressources et si intéressantes que soient les œuvres poétiques de tels ou tels de nos confrères, on se mettra aisément d'accord, sans vanité ni dépit, pour reconnaître que la plus haute poésie de l'île lui a été donnée par ses chanteurs et ses chanteuses populaires, poètes anonymes, dont on a recueilli çà et là les œuvres, transmises de siècle en siècle, de bouche en bouche, comme aux temps homériques. Une dernière collecte vient d'en être faite, en toute compétence, par M. J.-B. Marcaggi, l'érudit conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio, qui a donné lui-même des œuvres romanesques et historiques dignes d'intérêt et, pour avoir consacré son existence à l'étude de son pays, connaît à fond les traditions, les coutumes, les textes où son âme profonde s'est exprimée.

Mérimée n'avait pas été insensible à cette poésie populaire de la Corse, puisqu'il ajoutait en appendice de ses *Notes d'un voyage en Corse* plusieurs de ces chansons, trois *voceri* et la sérénade célèbre du *Berger de Zicavo*. Mais c'est l'érudit italien, Niccolo Tommaseo qui, pour la première fois, recueillait de façon charmante et publiait, à Venise, en 1840, les *Canti popolari corse*. En 1841, un autre Italien, Salvator Viale, éditait un nouveau recueil conçu dans le même esprit. Deux ans après, c'était un professeur français de Strasbourg, M. A.-L.-A. Fée : dix ans après, l'Allemand Gregorius. Enfin, en 1847, M. Frédéric Ortolli publiait un volume intitulé les *Voceri de l'île de Corse* ; en 1898, M. J.-B. Marcaggi donnait les *Chants de la mort et de la vendetta*.

Il agrandit aujourd'hui son plan et grossit son volume d'il y a trente ans en éditant, à côté des *lamenti* et des *voceri* funéraires, des berceuses, qu'on appelle, là-bas, du doux nom de *nanne*, et aussi des sérénades, des chansons d'amour et des *canzoni*, chants satiriques qu'on échange au milieu de ces polémiques électorales qui prennent, en Corse, un caractère si intense et où tout, hélas ! ne finit pas toujours par des chansons.

A travers de tels recueils, et surtout le dernier<sup>1064</sup>, le plus pratique de tous, on peut prendre de cette rude et tendre poésie populaire en ses diverses manifestations, une idée approximative. Approximative, non pas qu'en s'aidant de la traduction, très fidèlement établie, il soit très difficile, quand on sait l'italien ou simplement le latin, de comprendre le texte de ces chansons, mais c'est qu'elles sont avant tout des chansons, en effet, et ne prennent toute leur valeur intense que si elles sont chantées ou, mieux encore, jouées, ou plutôt encore vécues par ceux ou celles qui leur donnent ainsi une seconde vie.

Mais la première vie qui leur fut donnée par les âmes brûlantes d'où jaillirent de tels cris de passion, d'amour et de haine, voilà qui reste le mystère étonnant de cette inexplicable poésie. Inexplicable, quoique parfaitement claire, non pas poésie pure, puisqu'elle a un sens, et quel sens rude et fort, lourd d'humanité, mais poésie primitive, dont on ne voit pas du tout comment, ainsi ordonnée, vigoureuse, logique, harmonieuse en son apparent désordre, nette et jeune en son mouvement passionné, elle a pu sortir de la bouche rustique de tel montagnard rugueux, de telle paysanne ignare.

Chants de deuil, cris de haine, appels de vengeance, on croirait entendre quelque Ezéchiel ou quelque Jérémie de village. Parmi les femmes assemblées autour d'un cadavre dans un bourg de montagne, il y eut donc de grands poètes ? De grands poètes qui ne savaient ni lire ni écrire, qui trouvaient dans leur douleur et la nécessité de l'exprimer le rythme, les images, l'accent, la splendeur

---

<sup>1064</sup> V. J.-B. Marcaggi, *Lamenti, voceri et chansons populaires de la Corse*. Ajaccio, Rombaldi, éditeur.



funèbre, la tendresse déchirante qui convenaient à l'instant. Qu'est-ce donc que la Poésie, puisque dans les humbles villages perdus au milieu des forêts elle s'est incarnée d'une façon décisive, elle a fait entendre des accents que vingt ans d'études poétiques, une longue culture, un talent officiellement reconnu ne feraient retrouver à nul d'entre nous ? Et que servent nos discussions byzantines lorsqu'une femme illettrée prouve la poésie en chantant comme on prouve le mouvement en marchant ?

Écoutons J.-B. Marcaggi nous décrire ce phénomène d'improvisation poétique :

« Quand le calme est rétabli, la *vocératrice* poursuit, d'abondance, sa psalmodie lente. Les élans de tendresse jaillissent, spontanément de son cœur, les mots doux, les images vives affluent sur ses lèvres : elle soupire, implore, murmure des caresses ; elle adresse au mort des reproches émus, naïfs, de l'avoir quittée à l'improviste, sans prévenir, lui parle du Paradis comme d'un pays voisin où sont les ancêtres et le charge, pour eux, de commissions diverses ; elle interpelle la mort elle-même, comme une personne familière qu'elle coudoie tous les jours, l'appelle la *Voleuse*, *Celle-au-Pied-Léger*, se montre naturelle et ingénue dans la libre expression d'un cœur aimant, qui déborde de tendresse... Au moment de s'affaler, recrée de fatigue, sur sa chaise, elle jette un cri prolongé, appelle une des pleureuses par son nom, évoque le souvenir d'un de ses parents mort récemment... Celle-ci se lève, frémissante... » Et ainsi de suite, s'établit, de femme en femme, une chaîne de poésie funéraire...

Poésie ordonnée, malgré son improvisation, dans le rythme de strophes traditionnelles, tant le sens méditerranéen de l'harmonie, qui vit en de tels esprits, leur impose la nécessité d'équilibrer par l'ordre du rythme la fougue des sentiments.

Oui, plus que jamais, nous avons besoin, civilisés extrêmes qui avons peut-être perdu le sens de la grande poésie naturelle, de nous retremper en de pareilles lectures. Ici, point d'« allusions », point de souci de ne pas nommer les choses par leurs noms, point de jeux intellectuels où l'on prend plaisir comme à des mots croisés, mais des accents directs, trempés de larmes vraies, la « purification » par le rythme de la passion et de la douleur. Et puis, autour de tels chants, il y a, tout évoqué dans le raccourci de quelques images, un des plus beaux pays qui soient au monde, le courroux et la caresse alternés d'une nature aux contrastes incessants, l'exaltation d'une terre que la mer caresse de tous côtés et qui n'a d'autres ressources, ne pouvant s'étendre, que de s'élaner vers le ciel en sommets rudes, qui montent comme des cris. La Corse est, au milieu de la Méditerranée, une sorte de volcan de poésie. Louons ceux qui, de cette fournaise de sentiments, ont eu le courage et la patience de retirer et de recueillir quelques beaux débris tout colorés de feux inattendus.

**Jean Giacobbi**  
**« Le golfe d'Ajaccio »**

*La Corse touristique*, 35, décembre 1927, p.697

Ajaccio, déjà, dans le soir, tu t'endors  
Près de ton cimetière et c'est l'heure indicible  
Ou le grand Golfe berce en leur sommeil paisible  
D'un côté les vivants et de l'autre les Morts.

Le Port où se blottit l'âme claire des voiles  
Semble se reposer entre ses Quais déserts.  
Le croissant est comme une harpe dans les airs  
Scandant un hymne d'or au rythme des étoiles.

Voici que, du maquis, soudain s'est envolé  
Le symbolique appel d'une conque marine...  
On dirait, à ce son, que sur chaque colline,  
Les anciennes tours génoises ont tremblé.

Les villas, les jardins, les forêts et les grèves  
Se recueillent au loin, comme tristes un peu.  
Et la mer, et la terre, et le ciel, tout est bleu !  
Et mon être s'emplit de la couleur des rêves.

J'ai vogué bien des fois sur tes flots sans rumeur,  
O Golfe, Sein béni d'une des Néréides,  
Voyant s'évanouir mes tristesses morbides  
Au souffle des chansons puissantes des rameurs.

J'ai foulé ton rivage aux tiédeurs éternelles,  
Sous l'olivier cendré, sous l'oranger vermeil,  
Lorsque, pleines de vent, d'azur et de soleil,  
Vers l'horizon lointain fuyait des caravelles.

Je t'ai vu lorsque l'Astre héroïque descend,  
Se vidant comme un cœur sur tes eaux immobiles  
Et déposant au front de tes sauvages Iles,  
Comme un adieu sacré de longs baisers de sang.

Jamais je n'ai senti la douceur qui s'exhale  
A cette heure, du fond de tes abîmes bleus !  
— O Mer, je connais bien tes flots mystérieux  
Et te sais belle ainsi qu'une Femme fatale,

Mais t'aimant et toujours te scrutant sans effroi,  
Mon cœur oublie, au nom de la Beauté sereine,  
Ceux-là qu'ont fasciné tes accents de Sirène  
Et qui sont à jamais ensevelis en Toi.

**Job Le Bihan, *alias* Octave-Louis Aubert (1870-1950)**

**« Cancale »**

*La Bretagne touristique*, 7/71, 15 février 1928, p.33

Jadis, il y avait trois illustres ports bretons du nom de Conk auquel s'ajoutait comme désinence le mot qui indiquait leur situation géographique dans la province. C'était en Cornouaille : Conk-Kerneau devenu Concarneau ; dans le Léon, Conk-Léon qui s'appelle à présent le Conquet ; dans le pays gallo, Conk-Gall. De Conk-Gall on a fait Cancale. L'importance commerciale de ces ports a beaucoup diminué ; les petits navires qui les fréquentaient disparaissent peu à peu.

Sur les vasières, de vieilles carènes pourrissent qui dressent vers le ciel, leurs figures de proue écaillées, remplies d'énigmes douloureuses. Mais, les barques de pêche sillonnent toujours les mêmes baies et, quand la main du père défaille à la barre, la poigne solide du fils est prête à la remplacer. Aussi, avec le flambeau de vie, se transmet le sceptre marin dans ces castes de gens de mer. Les côtres, les thoniers, les bisquines naissent, meurent, se renouvellent avec la même pureté ancestrale de lignes, la même physionomie de voiture ; semblables aux belles filles de la côte qui répugnent aux croisements de races.

Cancales ! de cette aristocratique caste de la mer fêtée par les Feyen Perrin pour le régal de nos yeux ; brunes filles au teint chaud et mat, aux yeux vert couleur d'océan ; vous ne changez pas plus que les bisquines de vos pères ! Vous vous livrez aux mêmes besognes, vous accomplissez les mêmes gestes qu'hier faisaient vos mères, que demain feront vos filles et, c'est pour féconder la semence que les hommes apportent de la mer.

Aussitôt la marée basse, la grève s'emplit de la population féminine, le quartier de la Houle tout à l'heure animé et bruyant devient silencieux, – surtout à l'époque de la grande pêche des huîtres qui s'appelle la caravane et a lieu dans la deuxième quinzaine d'avril. - Les bisquines sont parties dès l'aube, au coup de canon tiré par le bateau de l'Etat, garde pêche ; elles reviennent à la haute mer, s'arrêtent, avec une admirable précision, au-dessus du parc familial pour y jeter leur cargaison d'huîtres. La tâche des hommes est finie, celle des femmes et des enfants va commencer. Pas à pas, aussitôt que le jusant le permet – il faut faire vite car le temps est mesuré – les Cancales atteignent leurs parcs et trient les mollusques. Premier contact, premiers soins donnés à ces huîtres renommées, délices des gourmets et dont l'élevage ne demande pas moins de deux à trois ans, avant qu'elles puissent être livrées à la consommation. Depuis combien de temps apprécie-t-on nos huîtres bretonnes ? Les romains en étaient friands : elles rivalisaient avec celles du lac Lucrin. Sénèque, Martial, Cicéron, Pétrone, les appréciaient fort. Des chars roulaient sur les voies romaines pour transporter à l'« Urbs » cette dîme de nos rivages. De siècle en siècle, on entend l'écho des louanges décernées à ces mollusques.

A l'époque de Brillat-Savarin - pour ne citer que celle-là - on vivait moins fiévreusement qu'aujourd'hui ! Il était possible d'apprécier les jouissances de la table : en un mot, l'on savait manger !

Que dirait-il s'il revenait parmi nous ? Ses contemporains raffolaient des huîtres ; tout en les gobant ils se livraient à des discussions puériles - au risque d'entraver une digestion béate - et ratiocinaient sur leur sexe probable. Les savants actuels les mettraient incontinent d'accord, car les huîtres sont - paraît-il - hermaphrodites !

Mâles ou femelles, peu importe, leur saveur n'a pas varié ; elle enchante toujours notre palais. *Carpe diem !* comme disait le bon Horace ; cueillons le jour qui passe et les plaisirs honnêtes qu'il nous offre.

C'en est un fort grand que de flâner sur la falaise devant le Rocher de Cancale et le fort des Rimains ; de suivre sur la surface de la baie les jeux de lumière produits par les nuages ; de voir, le Mont Saint-Michel peu à peu se silhouetter sur les rougeurs de l'aube. A mesure que le jour grandit, il se dégage des ombres violettes de la nuit ; la patine grise de ces vieilles murailles devient blonde sous l'éclat du soleil. Un halo délicat sertit ses contours, sur lesquels la lumière fuit tant que l'astre ne s'est pas élevé au-dessus de l'archange et, l'on dirait une enluminure de vitrail, gainée d'un lacin de plomb brillant.

A droite, se trouvent les marais au milieu desquels se dresse le Mont Dol. Il ressemble à quelque monstrueux esquif barbare, chaviré et abandonné là par les flots, depuis des siècles. Jadis il y eut - prétend-t-on - un collège de Druides sur ce mont. Légende ou vérité ? qu'importe ! si l'esprit s'y complait : merveilleux asile, en tout cas, pour des hommes désireux de fuir le monde afin de se livrer à leurs spéculations infinies. Et si nous jetons les yeux vers la terre, après avoir suivi le sentier en corniche qui conduit jusqu'à l'église, nous sommes sous le charme de cette végétation incomparable, couronne ordinaire et parfumée de nos côtes. Voici ce qu'en disait Jean Richepin, ce grand ami des bretons, dans une lettre adressée au *Gaulois*.

« ...Et maintenant je cueille ici (Cancale) des figues, des mimosas et de l'eucalyptus poussés en pleine terre, au bord des flots tièdes, dans ce doux paradis que je baptiserai, si vous le voulez - bien, la 'Provence Cancalaise' ».

### **Paul Beauvils (1873-1938)**

#### **« Etables »**

*La Bretagne touristique*, 7/71, 15 février 1928, p.33-34

Placée au centre de l'immense et splendide baie de Saint-Brieuc, à l'endroit précis où le paysage maritime se développe dans toute son ampleur, Etables a joui de tout temps d'une renommée justifiée.

Même à l'époque où les bains de mer n'étaient pas encore en vogue, l'on vantait l'excellence de son climat, la fertilité de son sol, la richesse poissonneuse de sa côte, la propreté extrême de ses maisons.

Je relève cet éloge complet dans les « *Côtes-du-Nord* », de Jollivet, livre paru en 1854, mais conçu - nous dit l'auteur - 15 ou 16 ans auparavant, par M. l'abbé de Garaby, son ami, qui surveilla et contrôla ses travaux. Voilà donc, pour Etables, de belles lettres de noblesse dont on pourra bientôt fêter le centenaire et très certainement elles doivent remonter beaucoup plus haut.

Etables, en effet, se trouve à l'abri des frimas du Nord, ainsi que de l'excessive ardeur des rayons du soleil d'été. Ses plages des Grottes, de Godelin, et du Moulin, sont revêtues d'un sable fin. Très étendues, rigoureusement plates, sans creux ni vallonnements, elles offrent toute sécurité. Quant à la pêche, mon Dieu, à condition de se mouiller quelque peu dans les mares ou les herbiers, chacun y trouve son profit.

Les Grottes d'Etables ne sont accessibles que par la grève, ou en bateau, au moment des pleines mers de morte-eau. Elles sont au nombre de sept, dont les quatre principales portent les noms de Grotte Notre Dame, Grotte de la Vierge, Grotte de la Comète et Grotte des Douaniers.

L'imagination populaire s'est donnée libre cours et a répondu à leur sujet, les contes les plus fantastiques. Au fond, on n'en peut rien retenir d'essentiel, sinon certaine légende qui concerne une des petites grottes nommée « la Souterraine ».

Cette grotte évoque assez bien l'idée de ce que devait être, aux temps préhistoriques, l'habitation des troglodytes. Les vieux habitants du pays racontent qu'elle a jadis servi de cachette au temps de la chouannerie. Des royalistes s'y étaient réfugiés et avaient creusé un souterrain qui s'étendait jusqu'au bourg d'Etables, distant d'environ deux kilomètres. Ainsi les fugitifs disposaient de deux issues ; l'une vers le large au cas d'un embarquement possible, l'autre dans les broussailles de la lande. La chose est fort vraisemblable : il ne manque pas dans la contrée d'anciennes « caches » de nobles proscrits ou de prêtres insermentés. Dans plusieurs fermes l'on vous montera une chambre, invariablement désignée sous le nom de la chambre du prêtre. Et l'impression conservée par les paysans de la confiance des aïeux est toujours si vivace qu'ils en parlent à voix basse. Parfois une excavation se rencontre entre les blocs de granit qui forment l'embrasement de la fenêtre ; le fermier ajoute « c'est là qu'on mettait sa nourriture ».

Donc la légende est fort près de la vérité, sans doute, en ce qui concerne cette grotte : peut-être aussi a-t-elle servi aux contrebandiers malgré le voisinage des douaniers. Mais si ceux-ci se trouvaient bien au chaud dans leur gîte ils devaient « songer » comme le lièvre de La Fontaine et le songe du douanier se mue bien vite en profond sommeil !

... De la grève des Grottes, on gagne celle du Moulin, située à l'orée d'une pittoresque vallée. La végétation s'étend jusqu'aux limites du domaine marin.

Le Golf-Stream passe - dit-on - à deux cents mètres de la plage, auprès du rocher David. L'existence de ce courant qui se formerait dans le golfe de la Floride rencontre de nombreux détracteurs. Notre rôle n'est point de juger le débat, mais enfin, tout le monde doit convenir avec nous que l'on trouve à Etables comme en d'autres endroits de nos côtes, des plantes méridionales, voire même exotiques, inconnues au centre de la Bretagne. Mimosas, fuchsias, figuiers, lauriers, arbousiers, eucalyptus ; toutes ces plantes ou ces arbres poussent en pleine terre, sans abri, sans soins spéciaux, fleurissent et mûrissent prématurément. Il faut donc reconnaître, à quelque cause qu'elle appartienne, la douceur exceptionnelle du climat.

Pour finir, disons un mot des excursions de courte distance et des plus intéressantes, qu'il est facile de faire autour d'Etables.

A l'intérieur des terres, se trouve la chapelle de Notre-Dame de la Cour, en Lantic, ancienne collégiale d'où seraient sortis - selon la tradition - les chanoines de Saint-Guillaume qui s'établirent à Saint-Brieuc.

Un pardon renommé s'y tient le 15 août. Les marins sont une grande dévotion pour Notre-Dame de la Cour ; ils s'y rendent dès leur retour au port, lorsqu'ils ont échappé aux périls de mer. Au temps de Jolivet ils faisaient ce pèlerinage « pieds nus, la chemise flottant sur le pantalon, et sans parler à personne, pas même à leurs parents. »

En suivant la côte, on visite la chapelle de Kermaria-Nisquit, en Plouha, célèbre par sa « danse macabre », le temple de Lanleff, curieux monument qui a longtemps retenu l'attention des archéologues, les ruines de l'abbaye de Beauport, Kéritey, Paimpol, l'île de Bréhat...

Etables est l'un de ces beaux sites qui accueillent sans bruit le visiteur et ne le laissent partir que pénétré du charme tendre de la Bretagne.

**Paul Beaufiles**  
**«Trégastel-Primel »**

*La Bretagne touristique*, 7/72, 15 mars 1928, p.80-81

C'est par la mer que j'y vins pour la première fois.

Nous étions en croisière, mon frère et moi, à bord de notre « Paulette ». Les sculpteurs Armel Beaufiles et Guérin nous escortaient sur leur bateau « Jean-Pierre » en compagnie de ce Bazile, du Portrieux, dont Gustave Geffroy trace dans son livre *La Bretagne* le portrait fort ressemblant.

Depuis Saint-Briac et le Frémur nous promenions, de port en port, de crique en crique, nonchalamment nos rêves, heureux de fuir la terre où nous faisons escale tout juste pour prendre des vivres. Une fraîche brise de Nordêt nous avait mené ce jour-là de l'île Grande au Yaudet ; du Yaudet à Locquirec. Le soleil commençait à baisser lorsque nos barques flottèrent au milieu des rochers violets où il nous avait plu de les faire échouer. Notre intention était d'aller passer la nuit dans le port de Primel, mais, devant Saint-Jean-du Doigt, la brise tomba. Incident prévu d'ailleurs ; il n'est point de Breton quelque peu familiarisé avec la mer, qui ne sache qu'aux « beautures » de temps, le nordêt suit le cours du soleil.

« P'tit vent de nordêt au soir se fait et, la nuit couche avec sa femme » disent les pêcheurs.

Aussi, attendîmes-nous, sans impatience, les souffles qui naissent à l'orée des baies, au coucher du soleil, lorsque la terre se refroidit. La soupe fumait sur nos bords ; une de ces soupes aux pois et au lard, mi-terriennes, mi-marines, que nous nous apprêtions à savourer béatement après avoir franchi la passe des « Chaises de Primel ». Vraiment impressionnante ! cette passe étroite entre les écueils, dans laquelle, sur la foi de nos cartes marines, nous allions nous engager. Il y avait certaine dénivellation le long de la roche sud qui indiquait la présence d'un fort courant et la possibilité d'être drossé, en grand, sur le caillou. J'eus un petit battement de cœur et puis, après quelques minutes de bons coups de « souque » pour aider la voilure, l'on passa dans les remous frangés d'écume.

Mais, lorsque, les avirons remis en place, nous tournâmes les yeux du côté de la soupe, ce fut pour constater un désastre culinaire ! Marmite, lard, pois, tout gisait sur le tillac, chaviré par un coup de tangage. Il fallut serrer d'un cran les ceintures sur les ventres vides. Une barque précédait la nôtre dans le chenal du port. Il nous parut convenable de mouiller auprès d'elle. Son patron, hélé, fit un signe noble et discret d'acquiescement, à la manière marine, pour laisse entendre qu'il nous mettrait à terre. Aussitôt que les voiles furent serrées, son canot accosta notre bord.

Des iliennes vêtues de mantes sombres dont les capuches se rabattaient sur leurs têtes, étaient assises sur les bancs d'arrière. Muettes, figées dans une attitude hiératique, elles ressemblaient à des fantômes ; à des ombres qu'un souffle de vent allait faire disparaître ; à des êtres de rêve ensevelis dans une nuit où, seules, mettaient quelque clarté, la pâleur des visages entourés de la cagoule et, les taches blanches des mains immobiles et plaquées sur les genoux.

Nous entrâmes dans le canot, mon frère et moi, en saluant sans parler. Et les deux rangs de cagoules s'inclinèrent faiblement. L'homme godilla entre ces fantômes féminins. Nul autre bruit ne se fit entendre durant cette étrange traversée que le grincement de l'aviron et la plainte rauque de la quille raguant sur le sable à l'instant où nous abordâmes. Alors, après avoir, à nouveau, salué l'homme et les îliennes et, recueilli leur salut muet, nous débarquâmes. Oh ! l'impressionnante traversée de quelques minutes que j'aurais voulu voir durer des heures, et, dont nulle banale parole n'avait défloré le mystère.

Mais, quand, le charme rompu, il fallut s'orienter dans la nuit à la recherche d'un gîte et d'un souper, il se trouva que nous avions pris terre au mauvais bord de la baie - entendez mauvais vu l'heure tardive, car le gîte était en face. Après avoir franchement maugréé, nous fîmes le tour et rejoignîmes Armel à l'hôtel. Le plus cordial accueil nous y fut réservé.

Maintes fois, depuis, je suis revenu à Primel-Trégastel mais, par les voies terrestres. Le modeste village est devenu une importante station balnéaire. Là, ainsi qu'au Diben, de nombreux et confortables hôtels se sont construits : tout a changé, en beau, en bien, sans porter atteinte au pittoresque de la région. Tout ! sauf le caractère de ses habitants. Ils sont amènes, tendres aussi, comme à l'époque où Cambry les visita.

La poésie de la Mer les imprègne ; elle chante en eux ; elle peuple d'images fortes leur langage un peu rude mais qui sait pourtant si bien s'adoucir, aux heures où l'on parle d'amour. Ne croirait-on pas ouïr un verset du *Cantique des Cantiques*, en ce cri de passion d'un amant ?

« Qu'elle est jolie celle que j'aime ! quand le monde serait surchargé de papier, toutes les mers d'encre ; quand j'aurais les plumes de tous les oiseaux, je ne pourrais décrire et ses perfections, et les sentiments qu'elle inspire ».

Et « Alliette » narquoise répond à son soupirant :

« Je n'ai pas la moindre preuve de ton existence. Hier je respirais, près d'un jardin qui t'appartient, l'odeur des roses, des œillets et depuis le printemps, pas un bouquet n'a paré mon corset ! »

Vieille chanson bretonne toujours actuelle ; toujours redite par des cœurs neufs.

Et nous, écrivains bretons, nous pourrions dire aussi, faisant nôtre l'hymne d'amour de nos frères de la côte :

« Quand tout l'Armor serait surchargé de papier, toutes ses mers remplies d'encre ! eh bien ! ce papier serait employé, ces mers d'encres seraient tarées avant que la plume défaille aux mains de ceux qui tour à tour la prennent et la prendront pour célébrer notre Bretagne ! »

**Jean Vinciguerra (1903-1971)**

**« Les bergers corses »**

*La Corse touristique*, 39, mai 1928, p.129

Drapés dans les plis lourds de leur manteau de bure,  
A la main un bâton de cormier pleins de nœuds,  
Les bergers lentement s'en vont vers les monts bleus  
Où l'herbe est plus juteuse et la source plus pure.

Des villes, des sous-sols, des champs, des ateliers,  
Montent les sourds ahans des hommes qui travaillent.  
On bat le fer, on moule le grain, on tord la paille,  
Et l'abeille bourdonne autour des espaliers.

Mais eux, dont la maison n'est souvent qu'une hutte,  
Eux qui vivent de lait de chèvre et de pain noir,  
Passent indifférents sans même apercevoir  
Ceux-là qu'aucun effort n'arrête et ne rebute.

Ils sont les doux bergers qui mènent les troupeaux  
Par les petits sentiers fleuris de germandrée ;  
Et quand sur les monts bleus la nuit s'est accoudée,  
Ils regardent le ciel avec des yeux plus beaux.

— Ainsi que leurs divins ancêtres de Chaldée.

Août 1927.

**Charles Le Goffic (1863-1932)**

**« Le Menez-Bré »**

*La Bretagne touristique*, 7/79, 15 octobre 1928, p.217-221

I

Lenau disait qu'une montagne n'est belle que si elle est chauve. Le Menez-Bré, à ce compte, est une montagne superbe : faite dénudé, flancs maigres grelotant à la bise, il n'y pousse, aux interstices du granit, qu'un ajonc court et clairsemé. Sur le versant méridional seulement se hasarde un peu d'orge, de blé noir et d'avoine ; la crête s'est comme affaissée sous le poids des lourdes architectures aériennes, des Babels de nuées qu'y entassent, à certains jours, les vents du sud-ouest. Au lieu de s'effiler en pointe, elle se termine en tronc de cône par une section plane et presque circulaire d'où la vue rayonne, dans les limpides après-midis d'été, jusqu'aux grèves argentées de la Manche et aux caps brumeux de l'Atlantique. C'est proprement ici l'ombilic du monde armoricain, le lieu géométrique et le nœud des landes du Vannetais, des emblaves du Trégor, des prairies du Léon et des taillis de la Cornouaille ; de cette esplanade naturelle, comme d'une acropole indivise aux quatre diocèses, toute la Basse-Bretagne se déploiera sous vos yeux.

Trois fois l'an, le 17 juin, le 2 août, le 22 septembre, le Menez-Bré s'éveille à la vie : une horde composite de forains, d'éleveurs, de maquignons et de mendiants prend d'assaut ses pentes et s'établit autour de l'églisette, pareille de loin à une guérite, qui monte la garde à son sommet.

La chapelle est sous le vocable de saint Hervé, patron des bardes de Bretagne, pour qui ce devrait être l'occasion de nouer leurs théories mélodieuses autour de la montagne sacrée, mais que



rebuté sans doute le caractère des transactions qui se déroulent céans, car les trois pardons de Bré sont en même temps des foires aux chevaux.

Foar man Bré  
Ken hir ann noz hag ann dé,

dit de la première de ces foires qui se tient au temps « où la nuit est aussi longue que le jour », un proverbe léonard. Si j'en croyais certain cantonnier de Louargat, saint Hervé, jadis, n'était spécialement honoré sur le mont qu'en ce « joyeux » jour du 17 juin, qui est le jour de sa fête ; les autres foires ou pardons, d'importance moindre, se réclamaient de saint Eloi et de saint Samson. C'est que les trois saints étaient frères, selon mon bienveillant, mais un peu aventureux informateur. Et tous trois, dès leur enfance, se targuaient d'une force prodigieuse. Un jour qu'ils polissonnaient sur le Ménez-Bré, ils luttèrent à qui lancerait le plus loin trois gros rochers dont ils se servaient en guise de palets ; le palet d'Hervé ne dépassa pas le Manati ; celui d'Eloi s'arrêta près de Louargat. Quant au palet de Samson, décrivant une parabole de plusieurs milliers de toises, il alla tomber dans la paroisse de Pleumeur-Bodou, où on le peut voir encore, fiché en terre et pareil à un javelot de Titan.

Les trois petits saints avaient délimité à leur insu leurs sphères respectives d'influence. Et il se peut qu'ils aient été primitivement honorés tous les trois sur le Ménez-Bré ; on ne s'y souvient plus aujourd'hui que d'Hervé. Le clergé de Pédernec officie dans sa chapelle, le matin de chaque foire. D'autres messes, plus mystérieuses, s'y célèbrent-elles le reste de l'année, quand la montagne, rendue à sa solitude, n'est plus fréquentée que par des pâtres et des chercheuses de simples ? Quellien<sup>1065</sup> l'affirme après Luzel et Le Braz, dont les conteurs s'en portaient garants. L'atmosphère de maléfice qui semble draper cette chapelle de Saint-Hervé peut tenir, quoi qu'il en soit, à plusieurs causes : la crainte superstitieuse qu'inspirent aux âmes crédules les lieux élevés et solitaires, la fréquence des orages sur le Ménez-Bré, l'espèce d'attention avec laquelle la foudre s'est appliquée jusqu'ici à ne frapper de la chapelle que le chevet et le clocher, se gardant de toucher au porche qui passe pour l'œuvre du démon. Et le fait est que ce porche ne paraît pas très catholique : il est beaucoup plus vieux incontestablement que la chapelle à laquelle il s'adosse et qui, maintes fois rebâtie, compte tout au plus une vingtaine de lustres. Lui n'a point d'âge. De quel style sont ces grosses pierres verdies, empilées sans mortier les unes sur les autres et au mitan desquelles baille une grande baie cintrée ? La baie a l'air d'une gueule ; deux baies, plus petites, percées de chaque côté de l'édicule, évoquent des orbites évidées. Et tout le porche donne l'impression d'une monstrueuse boîte crânienne, issant du sol où le reste du corps est enlisé et distendant ses énormes mâchoires pour happer l'imprudent qui passe à leur portée...

## II

Le dernier pèlerinage que j'ai accompli au Ménez-Bré remonte à 1910. Le hasard m'avait donné pour compagnons d'escalade une Léonarde taciturne, quoi qu'assez jeune encore, et un gamin de dix à douze ans qui conduisait par le licol une jument et son poulain. La femme, ensevelie dans ses dévotions, les mains sous son tablier, où je la soupçonnais d'égrener un chapelet, ne desserrait les lèvres que pour répondre *ya* et *nan*. C'est tout ce que j'en pouvais tirer. L'enfant, plus loquace, m'apprit qu'il était le fils aîné d'un petit fermier de Pleyber-Christ, nommé Inizan, que la femme était sa mère, que son père était mort après une longue maladie qui avait épuisé les dernières ressources du ménage en argent et en matériel, à l'exception de cette jument et de ce poulain. Il en coûtait beaucoup à sa mère de se séparer de la jument qui était sa haquenée de noces et qui, malgré sa robe blanche immaculée et en raison de la célérité de son trot, avait été nommée Gwennéli<sup>1066</sup>. Trouverait-on seulement à la vendre ? La bête était

---

<sup>1065</sup> Mais le prêtre qu'il met en scène dans ses *Contes du Pays de Tréguier* est visiblement aliéné.

<sup>1066</sup> Hirondelle.

solide encore et vaillante comme pas une, mais elle prenait de l'âge. Je souhaitai bonne chance aux pauvres gens. La veuve soupira sans répondre et, peu après, un remous de la foule nous sépara.

Bien que la foire ne dût ouvrir qu'à dix heures, l'esplanade, quand j'y atteignis par un des raidillons verticaux qu'y ont creusés les pluies d'hiver, était déjà envahie par les marchands et les éleveurs. Le mont sacré tout fumant de coqueries, embaumait la saucisse et la morue frite ; les aubergistes achevaient de dresser leurs tentes ; les bourreliers, leurs éventaires de longues, chevêches, martingales et autres pièces du harnachement chevalin. Quant aux éleveurs, ils faisaient trois fois le tour de la chapelle, tête nue, en tirant leur bête par la bride, puis ils allaient prendre place avec elle sur le champ de foire.

Il y eut bientôt là deux ou trois mille chevaux de tout âge et de tout poil, où les rosses étaient en petit nombre cependant, plus une trentaine d'étalons à demi sauvages, parqués à l'écart et à contre-vent, pour maintenir dans une sagesse relative ces redoutables sultans des prairies. Les trains, à la station de Belle-Isle-Bégar, continuaient à déverser sur les quais des flots de maquignons, manceaux, baucerons et normands pour la plupart, reconnaissables à leurs longues blouses de coutil bleu, pattées de blanc. Quelques militaires en civil, face rasée, portée sur des cols rigides, le monocle vissé dans l'œil droit, descendaient de compartiments de première classe : c'étaient les éternels officiers de remonte « autrichiens » (l'Allemand, chez nous, avant la guerre, se donnait toujours pour Autrichien) qui prélèvent nos sujets les plus résistants et qu'on voit dans tous nos champs de foire en compagnie de rabatteurs grassement rémunérés. Joignez-y un petit lot de *gentlemen-farmers*, des hôteliers ou des loueurs de voitures désireux de renouveler leur écurie. Et tout cela, après s'être secoué un moment sur les quais ou rafraîchi dans une auberge voisine, prenait à la queue leu-leu la direction du Ménez-Bré...

Placides, les éleveurs, devant leurs bêtes, attendaient. Les maquignons s'approchaient d'une allure indifférente, examinaient du coin de l'œil telle jument ou tel poulain, risquaient parfois une plaisanterie et passaient. Mais déjà leur choix était fait, le prix arrêté dans leur cerveau. Cinq minutes plus tard ils revenaient, se plantaient devant la bête, les mains à plat sur la crosse de leur canne en cornouiller, faisaient la lippe ou hochaient la tête, puis jetaient dédaigneusement au pétras :

- Eh ! Jean-Pierre (tous les Bretons sont des Jean-Pierre pour les maquignons, comme tous les Allemands se disaient Autrichiens), combien ton carcan ?

Le Breton donnait un chiffre, et le maquignon affectait une subite hilarité, se tapait les cuisses, prenait à témoin les assistants de la stupidité du vendeur qui osait demander pareille somme d'une bête tout au plus bonne pour l'équarisseur.

- Allons, Jean-Pierre, ne fais pas le Jacques : ton dernier prix, le vrai ?

Têtu, le Breton répétait son premier chiffre. Et le maquignon, de rechef, tournait le dos en s'esclaffant. Il n'allait pas loin. Comme on ne le rappelait pas, il se ravisait de lui-même, entamait cette fois une inspection minutieuse du sujet, tâtait le garot, passait la main sur le poil, examinait la mâchoire, essayait les articulations et, pour finir, faisait faire un bout de trot à la bête.

- Tiens ! Je suis bon prince. Ça va-t-il pour 70 pistoles (700 francs) ? Tu me ruines, tu m'égorges, mais c'est plus fort que moi et t'as une bille à laquelle on ne peut pas résister...

Le vendeur essayait sans broncher ce flux de sottises facéties, qu'il n'entendait qu'à moitié le plus souvent ou dont sa gravité armoricaine dédaignait de relever le côté injurieux.

- Nan. *Eiz kant lur* (non, 800 francs).

- La peste soit des Bretons ! Quand ils se sont fourrés un chiffre dans la caboche, leur sacré bon Dieu lui-même ne les en ferait pas démordre. Eh bien, je te les baille, tes 800 francs, mais les arrhes comprises, par exemple... Tends la patte, qu'on tope...

- *Nan. Eiz kant lur hag an arrez* (non, 800 francs, plus les arrhes).

- Pandour ! Brigand ! Empoche-les donc, tes arrhes, et crève avec...

Sur quoi, après le tope-là et la bolée traditionnelle, il allongeait deux pièces de cinq francs au bonhomme, prenait sur un calepin les origines de la bête et le nom du vendeur, indiquait à celui-ci l'heure à laquelle il devait conduire l'animal au train, les deux pieds de derrière déferrés, et passait à un autre exercice...

### III

Cette petite comédie, qui nécessite l'intermédiaire d'un truchement aux gages du maquignon, se répétait presque sans variantes devant chaque bête. Elle est fort curieuse à observer, – moins pourtant que la célébration des rites qui la précèdent et qui se déroulent exclusivement entre Bretons.

Les jours de pardon, c'est l'usage, comme chacun sait, qu'on ouvre toutes grandes les portes des chapelles « en plein air » et spécialement celle de l'entrée principale. Or, ici, malgré l'affluence des fidèles, la petite porte latérale est seule ouverte. En passant devant le porche, les pèlerins se signaient, baissaient le nez et ne semblaient pas avides d'en savoir plus long. Je ne pénétrai moi-même sous ce porche qu'avec une certaine répugnance, causée surtout par la saleté du lieu et l'aigre odeur de suint dont l'ont imprégné les générations de moutons qui s'y rencognent les jours de vent. Mais j'eus beau secouer la grande porte du fond qui fait communiquer le porche avec la nef, ce fut peine perdue ; on ne l'a pas murée, comme la porte tragique de l'église de Ploumilliau sur le seuil de laquelle le jeune seigneur de Penanguer fut étendu d'un coup d'épée par son cousin de la Lande, mais c'est tout comme, car on ne l'ouvre jamais. Elle aurait séjourné mille ans au fond des mers qu'elle ne serait pas plus rouillée ; elle est bardée de lames de fer, cloutée de gros clous à tête, comme une porte de prison. Et, pour mieux compléter la ressemblance, un judas découpe son rectangle rouillé dans l'épaisseur des panneaux en chêne massif.

Tout cela est bien singulier assurément. Faut-il donc en croire la légende et que ce porche, plus semblable à un soupirail de l'enfer qu'à l'entrée de la maison de Dieu, est l'œuvre du malin ? Parmi les maçons embauchés pour construire la chapelle s'en trouvait un, dit-on, étranger au pays, qui faisait à lui seul plus de besogne que tous les autres réunis. En une nuit, tandis qu'ils reposaient, il éleva le porche, puis disparut sans réclamer de salaire. Par une distraction du clergé ou par l'effet de quelque opération de sorcellerie qui le rendait invisible, le porche fut oublié le jour de la bénédiction : pas une goutte d'eau consacrée n'effleura son parvis. La procession rentrée, on entendit un éclat de rire : c'était Satan qui, caché derrière un pilier et s'applaudissant du bon tour joué à saint Hervé, reprenait possession de son porche dont il avait eu l'habileté de ne pas se faire régler le prix. Nul moyen désormais de l'en déloger, car tout travail, même infernal, mérite salaire. L'explication vaut ce qu'elle vaut – peu de chose assurément. – Mais quelle autre donner de l'espèce de réprobation qui continue de peser sur ce porche étrange ? Et d'où viendrait, sinon de la terreur qu'inspire son origine démoniaque, que, quand les abords de la porte latérale sont garnis, sur un espace de cinquante mètres, d'une triple haie d'éclopés et de mendiants, personne ne se hasarde ici, pas un pèlerin, pas un stropiat ?

Je me trompe. Le porche est habité. D'un tas de loques recoquillé dans l'angle le plus obscur de l'édicule et que je n'avais pas aperçu en entrant, un métacarpe féminin se détache brusquement et

braque vers moi sa sébille : « *Eun draig benay mar plich, aotro gez !* » (La charité, littéralement : une petite chose quelconque, s'il vous plaît, mon bon monsieur !)

Je tends une pièce de cinq sous à la *groac'h*<sup>1067</sup> qui la fait disparaître dans ses loques avec un ricanement de satisfaction.

Ah ! Ah ! le monsieur est généreux... On voit que le monsieur n'est pas d'ici. Autrement il ne serait pas risqué sous le porche... Il aurait passé sans entrer, comme tous ces couards de Kernévotes et de Léonards... Il est vrai qu'il fait plein jour... Bien ! Bien !... Mais, dis-moi, fils, oserais-tu venir ici, comme moi, les nuits d'hiver, quand la rafale souffle à décrocher les astres et que la chapelle d'Hervé tremble comme une barque dématée sur les vagues ?... Et s'il n'y avait que les vents du ciel !...

- Quels hôtes voulez-vous qu'elle reçoive encore, marraine<sup>1068</sup> ?

- Belle demande, ma foi ! et tu fais un drôle de filleul pour une marraine de ma sorte. Es-tu donc si ignorant des choses de l'autre monde que tu n'aies pas entendu parler de l'*offern drantel*, du service de trentaine pour les trépassés, qui se célèbre à minuit et à rebours sur le Ménez-Bré ? C'est seulement à l'issue de cette messe-là qu'on connaît si le défunt pour qui la messe a été « mise » est sauf ou damné. Par le trou du judas, l'officiant, prêtre jusqu'à terre, évoque à la file les sept démons des sept péchés capitaux et les force d'ouvrir leurs griffes toutes grandes. Hervé a été joué une fois par le vieux Guillou<sup>1069</sup> qui lui a pris son porche : c'est à son tour maintenant de lui faire payer ce voisinage en l'obligeant, puisqu'il occupe le *dessus*, à lui tendre compte de ce qui se passe *dessous*.

- Et vous avez assisté au service trentaine ? Vous avez vu l'officiant évoquer les démons ?

Je posai une question précise, mais mon interlocutrice l'esquiva.

- Qui sait ce qu'il a vu et ce qu'il n'a pas vu ? Depuis que j'habite sur Bré... peut-être depuis la Création... tant de choses se sont passées !... Hier et aujourd'hui, les siècles et le moment où je parle, c'est le même fourbi (*sic*) pour moi... On dit que je suis folle... Je laisse dire... Les temps ne sont pas venus...

#### IV

La pauvre hallucinée révélait dans tout son être broussailleux une telle parenté avec son sauvage habitat, l'éclair de ses petits yeux gris illuminait un visage si terreux, labouré de rides profondes comme des fosses, fendu de lèvres minces et blafardes d'où la voix sortait comme un sifflement entre deux gencives édentées, que j'étais presque tenté de lui donner raison et de croire que le mont l'avait en quelques sortes secrétée. Il y a de l'abîme dans certaines folies mystiques : on se sent aspiré par elles comme par le vide ; on éprouve à trop se pencher sur leurs profondeurs comme un engourdissement de la personnalité, une impression de vertige, cette appétence de suicide mental dont parle le philosophe. Je me secouai pour ne pas glisser sur la pente dangereuse où m'entraînait mon interlocutrice et le geste dut lui causer quelque irritation, car la Bouche d'Ombre reprit avec un gondement à peine voilé :

---

<sup>1067</sup> Sorcière, vieille fée.

<sup>1068</sup> Nom d'amitié donné en Basse-Bretagne aux vieilles femmes. On les appelle aussi *tintin* ou *mouereb* (tante), suivant les lieux.

<sup>1069</sup> Sobriquet populaire de Satan.

- Oui, oui, va, je me trompais, tu es comme les autres. Tu ne me crois pas... Je te dis que cette montagne n'est pas une montagne naturelle : c'est un caveau. Ecoute comme elle sonne le creux... Dans ses entrailles est couché celui qui savait tout et qui, de l'endroit même où tu te tiens, avant que la chapelle fût bâtie, annonça aux hommes qu'un temps viendrait où ils mourraient « par pagaille sur le Ménez-Bré »<sup>1070</sup>. Ce temps-là qui verra l'Anté-Christ apparaître à la tête des siens, est peut-être plus proche que tu ne le crois. Quand la montagne remue, c'est signe que quelque catastrophe se prépare. Attends encore un peu et tu me diras des nouvelles de celle qui est en route, car le Vieux ne s'agite pas pour rien dans la crypte où il s'est fait murer vivant avec ces livres et ses tonnes d'or. Défense de l'y troubler. Un méchant clerc du nom de Prat, il y a quelque temps, voulut passer outre et fouiller la montagne. C'est une chance pour lui qu'il n'ait pas donné suite à son projet. Plus tard, toujours ici, quand les Fils des Chênes (druïdes) ont cédé la place au Fils de l'Homme, j'ai vu le concile des évêques assemblé sur Gré pour juger Comorre-le-Maudit (*Komor-ar-Miliguél*) qui avait tué ses trois frères et les sept femmes grosses de ses fruits : Tryphine fut la dernière, avec son fils Trémeur. On attendait Hervé : il arriva enfin, traîné par un loup... C'est lui, l'aveugle, qui lança l'anathème au nom des évêques... J'ai vu... Ah ! qu'est-ce que je n'ai pas vu ?

Sa tête retomba sur sa poitrine, ses loques et son bâton cessèrent de s'agiter et elle reprit dans l'encoignure son immobilité de momie... *Groac'h* de Bré, Dieu sait ton nom, si toi-même l'as oublié ! Mais je n'ai pu me défendre d'un frisson en te quittant, comme si je venais de lier conversation avec le génie farouche de la montagne. Le seuil du porche franchi, il me sembla rentrer dans la vie en retrouvant la lumière du dehors et le bon peuple des pèlerins qui bourdonnait autour du sanctuaire.

L'office s'achevait. L'église dégorgeait sur l'esplanade son trop plein de fidèles. Pour m'y glisser, je dus jouer des coudes un bon moment. De la porte latérale, obstruée par la foule, il ne venait qu'un filet de jour à l'aide duquel, plus que la trouble clarté qui se débattait dans les toiles d'araignée de l'unique fenêtre, on finissait par distinguer un minable intérieur aux murs écaillés et moisis. Pas de dalles : pour plancher, la terre battue. Pas de plafond : pour voute, les poutrelles et les lattes crevées de la toiture. Pas de chaises, pas même de banc le long des murs, rien que la marche en bois où s'agenouille les communicants. Triste effet de la dévolution des biens d'Eglise aux communes, car on ne peut parler ici de l'indifférence des pèlerins, de « l'agonie d'un culte ». Une balustrade pourrie séparait la nef des trois autels du chœur, celui du milieu cantonné de belles colonnes doriques dont l'opulence contrastait avec la gueuserie du reste. Entre les colonnes, au-dessus de l'autel, le naïf pinceau d'un Raphaël de village s'était exercé aux dépens du saint aveugle et du malheureux catéchumène en saie rouge et en braies vertes sur lequel il s'appuyait. A l'occasion de la fête, l'autel avait été fleuri, non de fleurs coûteuses, mais de gui apporté de la vallée, de bruyères, de jacinthes, de boutons d'or cueillis sur la pente ; les petits autels latéraux, consacrés à la Vierge et à saint Isidore, patron des laboureurs, avaient reçu aussi leur part de décoration champêtre. Mais, pour être franc, aucun de ces autels ne me parut intéresser beaucoup les pèlerins.

Dès le seuil, ce qui attirait et passionnait la foule, c'était, à droite, derrière la balustrade, sur une petite table tendue d'une serviette blanche, un reliquaire en forme de tête humaine – en vérité, oui, une tête de décapité qu'on eut plongé dans un bain vif-argent, les oreilles collées au crâne, le menton complètement glabre, le nez écaché, les joues bouffies et, dans le front, comme les cyclopes, une grosse ampoule de verre qui lui faisait un troisième œil. Ce chef barbare et dont je ne puis rendre l'effet

---

<sup>1070</sup> Maz varvint holt a strolladou

War Ménez-Bré a bagadou...

“Ils mourront tous par tas, par batelées, sur le Ménez-Bré”. Distique attribué au fameux Gwiklan, dont Grégoire de Rostrenen, Kerdanet, La Villemarqué et *tutti quanti* avaient fait un barde-prophète du troisième siècle. On sait, depuis Largillière, que c'était un pauvre enfileur de contons contemporain de Pierre II. Cependant la croyance générale est que les entrailles du Ménez recèlent un hôte mystérieux et la même croyance se retrouve un peu plus loin, selon Le Teurs, pour le Torghen-ar-Sal, en Saint-Urbain (Finistère), où l'enterré vivant s'appelle Gwinklé (nom bien voisin de Gwiklan).

impressionnant reposait sur un socle de bois noir aux chanfreins dorés. Un suif charbonnait à côté dans un chandelier de cuivre posé lui-même dans une assiette ; un grand plateau de faïence bleue recevait les offrandes des pèlerins. Près de la table, contre la muraille, et sœur peut-être ou cousine de la *groac'h* du porche, une antique sacristine était assise. Pas un muscle d'elle ne bougeait : on l'eut pu croire, elle aussi, momifiée, entrée de l'immobilité de la matière, si, à chaque pièce de monnaie qui tombait dans le plateau elle n'avait pas marmonné sans remuer les lèvres :

- *Sant Hervé dho peo* (saint Hervé vous le rende) !

Le cérémonial qui précédait le versement de l'offrande avait un caractère en rapport avec l'étrangeté du reliquaire et de la sacristine préposée à son service. Beaucoup de pèlerins ployaient les genoux dès l'entrée : ils se trainaient ainsi jusque la balustrade qu'ils baisaient, puis se relevaient et frottaient alternativement leur joue gauche et leur joue droite contre les joues du décollé, enfin appuyaient leur front sur l'ampoule miraculeuse dont la vitre abritait un fragment d'os jauni comme du vieil ivoire provenant du corps de l'aveugle. Un dernier rite, dont le sens m'échappe, leur imposait de se ranger face à la muraille, le long de la paroi de droite, comme les pèlerins juifs à Jérusalem devant le mur des Lamentations, et de réciter dans cette attitude une courte oraison après laquelle ils avaient licence d'aller retrouver leurs bêtes sur le foirail.

## V

Le défilé, commencé à l'issue de l'office, n'était pas encore terminé à 11 heures. Il reprenait partiellement dans l'après-midi, mais cette fois en exécution de quelque engagement tacite et avec le caractère d'une action de grâces. Ce me parut être le cas de la fermière léonarde que le hasard m'avait fait rencontrer en venant : son fils ne l'accompagnait pas et j'en augurai que Gwenneli était déjà vendue. Le poulain peut-être aussi, à moins qu'il ne fût resté au dehors sous la garde de l'enfant. Toujours est-il que l'expression de la malheureuse veuve, sans être encore bien pacifié, me parut moins tourmentée qu'au matin. Sa prière récitée et le chef du saint une seconde fois accolée, elle déposa dans le plateau un rouleau de menue monnaie auquel était joint un petit paquet de crins que la sacristine mit de côté avec quelques autres qui faisait un tas assez volumineux près de l'autel : je crois que dans sa pensée c'était, en même temps qu'un don, une manière de consécration à saint Hervé pour qu'il veilla sur Gwenneli et lui adoucît les amertumes de la séparation. On entendait sur les routes les hennissements désespérés des juments sevrées de leurs poulains et qu'on entraînait vers la gare : Gwenneli était peut-être au nombre de ces pauvres bêtes. Cependant, et disposant encore d'une couple d'heures avant le départ du train, je voulus rendre visite à la fontaine miraculeuse du saint dont j'avais lu merveille chez Albert le Grand. Mais peu de pèlerins semblaient avoir eu la même pensée que moi : le sentier qui, de la chapelle, conduit à la fontaine, était à peu près désert ; l'herbe y croissait sur de longs espaces et, finalement, dans la lande légèrement déclinée où il s'engageait au bout du placitre, il se perdait tout à fait.

Je ne m'expliquais pas cette anomalie, car les fontaines miraculeuses jouissent d'un grand prestige en Bretagne ; toute chapelle, grande ou petite, est accompagnée d'une source qui souvent lui a donné naissance, et c'est précisément le cas de celle du Ménez Bré. Le synode convoqué pour juger Comorre fils d'Hoël-le-Grand et comte de Cornouailles, le Barbe-Bleue breton qui avait son château près de là, était assemblé depuis assez longtemps sur la montagne ; mais il y manquait un personnage essentiel, l'évêque du Léon, parce que cet évêque, nommé Houardon et que la voix populaire canonisa plus tard, avait voulu qu'Hervé, quoi que simple exorciste, prit part à la délibération. Or, Hervé, aveugle de naissance et allant toujours déchaux, ne pouvait marcher bien vite, et l'évêque devait régler son pas sur le sien.

Ce qu'apprenant, rapporte le bon Albert dans sa *Vie des Saints de Bretagne Armorique* « un certain de la compagnie se mit en colère : « Quoi ? que nous ayons si longtemps attendu pour cet aveugle ? ». Saint Hervé ne s'irrita point pour cela, mais luy dist doucement : « Mon frère, pourquoy me reprochez-vous ma cécité ? Dieu ne vous peut-il pas rendre aveugle aussi bien que moy ? Sçavez-vous pas bien qu'il nous a faits comme il luy a plu et que nous le devons remercier de ce qu'il a donné l'estre tel que nous l'avons ? » Les autres Evesques tancèrent fort ce personnage, lequel ne tarda gueres sans sentir la pesante main de Dieu sur luy, car incontinent il tomba à terre, le visage tout couvert de sang et perdit la veuë corporelle. Les assistants, voyant que c'estoit une punition divine, supplèrent saint Hervé de le guérir : ils se mirent tous en prières, et le saint, ayant demandé du sel et de l'eau pour bénir, on lui répondit qu'en un lieu si élevé à peine pourrait-on trouver de l'eau. Mais luy, de son bourdon, fit le signe de la croix en terre, commandant de fouir en ce lieu, ce qu'ayant esté fait on y trouva une belle source d'eau, laquelle ayant esté bénite, par le ministère des Evesques présents, le Saint en lava les yeux de cet aveugle, et lui rendit la veuë, et en mémoire de ce miracle, fut, au sommet de cette montagne, édifiée une chapelle en l'honneur de saint Hervé et des saints de Bretagne... »

Telle est l'histoire de l'*eneien zant Herve* ou source de saint Hervé, contée par le plus délicieux des hagiographes, et les circonstances dramatiques où se produisit le miracle semblaient de nature à me promettre quelque riche piscine avec édicule, niche, fronton, margelle, guirlande de rinceaux ajourés, comme il s'en voit par exemple, dans la lointaine tripartite de saint Nicodème, en Pluméliau. Hélas ! en aucun temps, et pas plus au temps de la duchesse Anne qu'au nôtre, la « belle source d'eau » du Ménez-Bré ne connut même les plus simples honneurs d'un bassin de pierre taillée : telle elle était quand la fit jaillir le bourdon de l'exorciste, telle, sur son lit de conferves, elle est restée, sauvage, peuplée de sourds, qui sont les génies obscurs des fontaines, et bloquée entre quatre ou cinq roches basses dans lesquelles il est impossible de retrouver le souvenir d'une construction ; c'est la plus pauvre source sacrée de Bretagne avec celle de Baranton, veuve de son perron de marbre noir et changée en marécage. Sa position en contre-bas de l'esplanade, à 300 mètres de la chapelle, dans l'axe du pignon, n'était pas sans doute très favorable et, même pourvue d'un édicule, il eût fallu, pour signaler sa présence, sommer celui-ci d'un clocheton. Mais il n'y a céans ni bassin, ni trace d'aucune construction : il ne s'y voit même pas l'habituelle théorie des mendiants de paroisse qui, autour des autres sources sacrées, les jours de pardon, armée de leur batterie de cruchons et de chopines ébréchées, font métier de débiter aux pèlerins l'eau miraculeuse. Tant d'indifférence étonne quand on sait la vertu de cette eau-ci qu'on a vu en quelle vénération fanatique les pèlerins tiennent dans sa chapelle la moindre relique de l'aveugle.

- Ils ne dédaignent pas son eau, me répondit un habitant de Péder nec qui survient. Mais aujourd'hui Hervé n'est invoqué uniquement pour les chevaux, et son eau ne sert qu'au soulagement des yeux. En son vivant, il repoussait tous les honneurs et, mort, il est resté le même : il a défendu qu'on orna sa fontaine ; il ne veut pas que l'argent de la charité, qui est le bien des pauvres, soit employé à des œuvres de vanité. C'était un homme dur, un vrai saint. Beaucoup de pèlerins, cependant, avant de quitter la foire, vont à sa fontaine emplir une burette qu'ils emportent chez eux, car l'eau d'Hervé opère à domicile aussi bien que sur place...

Pour vérifier l'exactitude des propos il eut fallu demeurer quelques temps sur les lieux et je ne m'en sentais pas le courage dans cette lande morne, écrasée d'une lumière torride. Plus haut, sur le bord de l'esplanade, face au Trégor et au Penthièvre, l'enchantement reprenait à la faveur des grands espaces tramés de moissons, de prairies, de forêts, d'eaux courantes, qui se déroulent comme une miraculeuse tapisserie jusqu'aux confins de l'horizon. Trente ou quarante lieues carrées de pays au demeurant et autant de gros bourgs et de villes : Plouaret, Bégard, Loguivy, Tréglamus, Kermoroc'h, Péder nec, Moustéru, Landebaëron, Quemperven, Grâce, Pontrieux, Guingamp... De la feuillée, au pied même du mont, des toits bleus pointaient, des girouettes de tourelle, l'épi d'une haute lucarne historiée ; je reconnaissais à leur galbe élancé ou trapu et nommais par leurs beaux noms celtiques les six

manoirs fameux rangés en croissant autour de cette partie du Ménez, Runangô, Kermataman, le C'hollédo, Runasperm, Collangroac'h, le Sker, ces mêmes manoirs qu'au temps du Roi-Soleil le « Seigneur » Prinçaüs, véhémentement soupçonné d'avoir détrossé et assassiné un « petit mercier » le soir de la foire de Bré et qu'il fallut sept archers pour réduire menaçait d'incendier par représailles avec l'église paroissiale de Péder nec où il mettrait « les souris à courir » :

Me lakaï ann tan en Runangô,  
Kermataman ar C'hollédo,  
Me lakaï ann tan en Runasperm.  
Collangroac'h ar ger a Skern...  
Me lakaï al lagod da redek  
'N hoc'h ilis-parous Peder nec...<sup>1071</sup>

Qu'était-ce que ce sinistre Prinçaüs au nom visiblement déformé par les chanteurs populaires ? Quelques routiers professionnels ou quelque bandit féodal comme il s'en trouvait tant encore en Bretagne sous le grand roi, qui, cependant ne leur était pas tendre ? Hervé, après l'excommunication de Comorre, put bien lancer une motte de terre selon les uns, une poignée de cailloux, selon les autres, vers son repaire qui s'abîma aussitôt et sur l'emplacement duquel, assure-t-on l'herbe ne peut plus pousser : il y a encore, ou du moins il y avait, jusqu'au siècle dernier, des descendants de Comorre à Tréglamus et le seigneur Prinçaüs était peut-être l'un d'entre eux...

## VI

J'avais pris pour m'en revenir le chemin des écoliers : un sentier en lacet, moins abrupte que le raidillon du matin, mais sensiblement plus long et qui me déposa sur la route nationale près du Manaty, quand je pensais aboutir à la gare. Aucun espoir d'atteindre le train de six heures dans le peu de temps qui me demeurerait. Et y avait-il seulement un autre train ? Les express brûlent ordinairement ces petites stations.

- Pas aujourd'hui, me dit l'hôtesse de la première auberge où j'entrais pour me renseigner. Mais vous pouvez « aller sur votre tranquillité », Monsieur : il ne passe qu'à neuf heures. Et lesté d'une bolée de cidre, et d'une beurrée, je m'en allais « sur ma tranquillité » comme disait mon accommodante hôtesse. Ma petite déconvenue était déjà oubliée. Le jour mourait, mais si doucement ! La foire close, les tentes pliées et la plupart des bêtes encaquées à la gare dans leur fourgon, le vieux mont, là-haut, avait repris devant la Bretagne sa faction solitaire, sa pose méditative de grand guetteur éternel. Je me remémorais tout en marchant le vers délicieux et trop peu connu de Jean Bertaut sur le charme virgilien

*De cette heure du soir où les terres se taisent.*

et j'admirai avec Mgr Grente, dont la thèse de doctorat me l'avait révélée, qu'un tel vers fut éclos deux cents ans avant Lamartine sur la lèvres d'un poète mitré de l'âge classique quand un long hennissement déchira l'air derrière moi, une trémulation lamentable et persistante qui semblait courir le mont, comme jeté aux quatre airs du vent. Je me retournai : la crinière flottante, une jument blanche se découpait sur l'ourlet du plateau, galopait en rond, s'arrêtait parfois pour écouter si on lui répondait et, n'entendant rien, repartait dans sa course folle avec le même hennissement d'une détresse infinie...

- Gwennéli ? me demandai-je. Gwennéli qui se serait échappée pour retrouver son poulain ?...

---

<sup>1071</sup> « Je bouterai le feu à Runangô, à Kermataman, au C'hollédo ; je bouterai le feu à Runasperm, à Collangroac'h, dans le logis du Skern... Je mettrai les souris à courir dans votre église paroissiale de Péder nec. »



Gwennéli ? Oui, peut-être, - Gwennéli ou Lamrei, le cheval de bataille à la robe de neige du roi Arthur, Gwennéli ou Morvarac'h, le cheval de mer à la robe d'écume du volage Gradlon que le rapt de son maître rendit fou et dont le blanc fantôme continue d'errer sur les monts... Est-ce qu'on sait jamais, comme disait ma *groac'h* du porche, dans ce pays halluciné, déconcertant, comme hors de la durée, où hier et aujourd'hui, la minute présente et le passé le plus reculé, c'est le même « fourbi » ?

**Jean (1897-1989) & Edouard (1904-1984) Niermans**  
**« Le Style Provençal »**

*Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.152-154

L'essor nouveau que le goût moderne a donné aux styles régionaux, a favorisé à ceux-ci une renaissance, en même temps qu'il découvrait à nos yeux les trésors que la province tenait discrètement cachés.

L'énorme développement de toutes les côtes méditerranéennes a permis dans la réaction architecturale contre les constructions fades et de faible inspiration italienne, d'attirer l'attention sur les vieux mas, les vieilles églises, les vieux hôtels, qui, des rives du Rhône jusqu'à la frontière, restent les témoins timides d'un style simple et harmonieux, qui a doucement sommeillé pendant des années sous un soleil complaisant.

A vrai dire, y a-t-il un style provençal ou une architecture provençale ? N'y a-t-il pas plutôt quelques procédés, quelques détails d'économie architecturale, qui relèvent d'une tradition plus que d'un art véritable ?

Parcourez la Provence et regardez attentivement les fermes, les mas d'autrefois, qui gardent, dans leurs pierres, les caractéristiques anciennes.

Sous une lumière rose, une grande bâtisse grise, souvent sans crépit, peu haute ; un étage au plus, couverte de grands toits plats, à faible pente ; des tuiles canales, dont la couleur tourne vers le gris des murs, un figuier offre l'arabesque cendrée de ses branches molles ; un paquet de gros cyprès noirs contraste et donne la note sombre dans une gamme exquise de gris qui joue et se juxtapose avec cette infinie douceur des nuances parfaitement harmonieuses.

Mais approchez de la grande demeure qui règne sur ces champs roussis, où les cigales crissent inlassablement. Vous y verrez la proportion des fenêtres souvent trapues, les linteaux quelquefois en arcs surbaissés. Les volets y sont pleins et quelques jours découpés donnent l'aération nécessaire : peu de couleurs, des teintes atténuées par le soleil, brûlées par des rayons.

Vous y verrez souvent un escalier extérieur fait de pierres, et la rampe est une murette recouverte de carreaux de grés. Parfois l'escalier se trouve enfermé dans une petite cour, sorte d'*atrium* frais, où le puits qui s'y trouve apporte, pendant les journées d'été, l'apaisement d'une chaleur torride.

Devant la maison, devant les pièces principales, une pergola donne l'ombrage clair, supporte la treille et les grappes d'un raisin trop sucré que l'on regarde mûrir pendant les siestes prolongées. Mais

cette pergola est faite de piliers trapus, assez espacés et supportant des pièces de bois brutes, des branches rondes, qui lui donnent tout son caractère ; pergola qui ne ressemble pas à celle des jardins d'Italie.

Puis, vous y voyez, au-dessus des grandes arcades de plein centre, la terrasse ensoleillée, où, sèchent, comme viennent les saisons, les figues et les tomates, où pendent, accrochés aux fils de fer, les oignons roux.

Terrasse dallée de grands carreaux rouges, vous êtes à l'endroit où, dans les chaudes soirées, l'on vient prendre la fraîcheur d'un ciel d'étoiles, les bouffées parfumées qui arrivent tout doucement des champs d'orangers et des massifs de lauriers ; où l'on coule des douces heures à regarder à travers ses pensées intérieurs, le vol de ces mouches lumineuses, étoiles filantes.

Les terrasses, endroit de poésie, sont, avec les cours fraîches dans leur simplicité de construction, d'ornements, les éléments décoratifs et l'état d'âme exacte de ces habitations provençales.

Elles s'ornent parfois d'un fer forgé qui remplace la murette d'appui. C'est alors une rampe fine, frêle, et légère, simple, si simple qu'elle en est pauvre. Mais elle est bien dans sa note, comme les grilles ventruées qui cloîtent les fenêtres du rez-de-chaussée. Influences italiennes ou espagnoles, peut-être. Mais, très sûrement, appropriées à ce genre de demeure.

Et, si vous rentrez, vous y trouverez souvent les salles basses, voûtées, fraîches en été, chaudes en hiver, la grande cheminée où brûle l'énorme bûche, le mobilier délicat et gracieux, d'un art qui s'est épanoui dans une décoration légère, où les fruits abondants d'une terre généreuse s'harmonisent dans une interprétation de fleurs des champs.

Mais aussitôt que l'on touche aux intérieurs, il faudrait trop s'étendre pour discuter de l'influence des styles d'époques, et la place ici est trop restreinte.

Il faut garder le souvenir, la vision de cette architecture sans faute, très humaine, pour en former un résumé, un programme, pour les constructions futures.

L'art provençal en pleine renaissance ne peut être que l'adaptation à notre temps d'un caractère que les années et le besoin d'un climat ont défini. Il faut savoir comprendre l'âme des vieilles choses, les assimiler et les traduire avec la même émotion qu'un peintre devant la nature, ou un musicien devant son clavier, car l'architecture est un art de grande classe qui se traduit suivant le paysage, la situation et l'éclairage.

Ce n'est plus le peintre qui interprète ou le sculpteur qui modèle la terre.

L'architecte est celui qui compose la nature elle-même.



## TABLE DE L'ANTHOLOGIE

- Batiste Artou, « Autour de la poissonnerie », *La gueuse parfumée*, 2, mars 1880, p.9-12
- Alphonse Bressier, « Le pêcheur », *La gueuse parfumée*, 3, mars 1880, p.9-11
- Batiste Artou, « La porteïris », *La gueuse parfumée*, 6, avril 1880, p.4-6
- Alphonse Bressier, « Le cabanon », *La gueuse parfumée*, 9, mai 1880, p.5-7
- Emile Vallarel, « Une place devant l'église », *La gueuse parfumée*, 14, juin 1880, p.4-6
- Alphonse Bressier, « La poissonnière », », *La gueuse parfumée*, 15, juin 1880, p.7-9
- Alfred Saurel, « A l'instar de Chapelle », *La Provence à travers champs*, 2, 4 septembre 1880, p.5
- Emile Camau, « Marseille », *La Provence à travers champs*, 2, 4 septembre 1880, p.2
- Alfred Saurel, « Saintes Maries », *La Provence à travers champs*, 21, 3 avril 1881, p.1-2
- Eugène René, « Nos collines », *La Provence à travers champs*, 21, 30 avril 1881, p.6-7
- [Anonyme], « A nos lecteurs », *Lemouzi*, 1, 1893, p.2-3
- Marguerite Genès, « Les habits », *Lemouzi*, mai 1895, p.37-39
- Louis de Nussac, « La croisade albigeoise et le Limousin », *Lemouzi*, 1896, p.190-196
- J. Soursac, « La place de mon village (souvenirs d'enfance) », *Lemouzi*, 1896, p.103-105
- Louis Beuve, « Le Bouais-jan », *Le Bouais-jan*, 1, 8 janvier 1897, p.1-3
- Auguste Pitron, « Le garde champêtre », *Le Bouais-jan*, 3, 8 février 1897, p.36-38
- Louis Beuve, « Les pèlerinages au Ta et à Saint-Pair », *Le Bouais-jan*, 10, mai 1897, p.149-151
- Auguste Pitron, « Batt'ries d'sarrasin », *Le Bouais-jan*, 20, octobre 1897, p.313-314
- De Sibrantot, « Le Bouais-jan à Lingreville », *Le Bouais-jan*, 17, septembre 1898, p.264-266
- Auguste Pitron, « La veillée de la Toussaint », *Le Bouais-jan*, 20, octobre 1898, p.306-307
- Léon Duvauchel, « Devant un feu de tourbe », *La jeune Picardie*, septembre 1900, p.84
- Paul Maison, « Mer phosphorescente », *La jeune Picardie*, 5, novembre 1900, p.114
- Alfred Julia, « La vérotière croteloise » *La Picardie littéraire*, juin 1901, p.269-270.
- Gabriel Henriot, « L'exode (XIIe Siècle) », *La Picardie littéraire*, octobre 1901, p.335-336 et 350

- Maurice Thiéry, « Au cabaret », *La Picardie littéraire*, 10, octobre 1902, p.115-116
- Valery Pouillat, « Le Bouais-jan », *Le Bouais-jan*, 13, juillet 1904, p.196-198
- Paul Harel, « Le village et ses types », *Le Bouais-jan*, 18, septembre 1904, p.278-280
- Lucie Delarue-Mardrus, « Poème d'été », *Le bouais-jan*, 8/18 septembre 1904, p.277-278
- Joannès Tramond, « Le Limousin historique et pittoresque », *Lemouzi*, 1905, p.196-200, 218-220, 289-292, 316-319
- Charles Mazin, « Les genévriers », *Lemouzi*, 1906, p.206
- Eugène de Ribier, « A nos compatriotes », *La veillée d'Auvergne*, 1, janvier 1909, p.3-6
- G. Gandilhon Gens-d'Armes, « L'Auvergne d'autrefois (Notes d'un curieux). 'Les paysans du Mont-Dore vers 1750' ; Jean Ajalbert, 'La bourrée des montagnards' », *La veillée d'Auvergne*, janvier 1909, p.22-23
- Jean L'Olagne, « Le Devisou », *La veillée d'Auvergne*, juin 1909, p.297
- Arsène Vermeuzouze, « Salers », *La veillée d'Auvergne*, août 1909, p.384
- René Sudre, « Ma cité (éloge d'Angoulême) », *Le pays d'ouest*, 10 décembre 1911, p.98-103
- Charles Silvestre, « Louange du Limousin », *Lemouzi*, 1922, p.113-114
- Auguste Dupouy, « J.-J. Lemordant et Penmarc'h », *La Bretagne touristique*, juillet 1922, p.11-13
- François Taldir Jaffrenou, « L'industrie du Cidre », *La Bretagne touristique*, octobre 1923, p.237-241
- Paul Arrighi, « Une nuit au lac de Nino », *La Corse touristique*, 3, mars 1925, p.4-8
- Ambroise Ambrosi, « De Vezzani au Fiumorbu », *La Corse touristique*, 5, avril 1925, p.9-13
- Abbé Joseph Ferracci, « Le vieux paysan », *La Corse touristique*, 6, mai 1925, p.16
- Ernestine Dechaud, « Pourquoi la Corse n'a eu ni arts, ni littérature », *La Corse touristique*, 9, septembre 1925, p.18-20
- J. de La Parata, Fin de « Un voyage en Corse, Récit de sagesse, d'humour et d'ironie », *La Corse touristique*, 11, novembre 1925, p.27-29
- Camille Gandilhon Gens-d'Armes « Murols au soleil couchant », *L'Auvergne littéraire*, 22, 1926, p.2
- Marie-Aimée Mérauville, « Les énergiques », *L'Auvergne littéraire*, 22, 1926, p.16-17
- Maurice Mignon, « La Provence, centre d'italianisme », *Le feu*, 20/2, 15 janvier 1926, p.3-4
- Jean Maki, « Combat », *La Corse touristique*, 18, juin-juillet 1926, p.164

- Abbé Joseph Ferracci, « Un Orage en Balagne », *La Corse touristique*, 20, septembre 1926, p.219
- Jean Chièze, « A Bonifacio », *La Corse touristique*, 23, décembre 1926, p.320-323
- Paul-Louis Grenier, « Le Limousin et la Marche », *Lemouzi*, 1927, p.76-78
- Ferdinand Bac, « Les Colombières », *Mediterranea*, 2, février 1927, p.65-69
- Ernestine Dechaud, « Kallisté », *La Corse touristique*, 28, février 1927, p.371
- François Duhourcau, « Le charme contrasté d'Hendaye aux trois visages », *Pyénées-Océan*, 1176, mars 1927, p.1-2
- Michel Lorenzi de Bradi, « Autour de Colomba », *La Corse touristique*, 27, avril 1927, p.424
- Abbé Joseph Ferracci, « En Balagne », *La Corse touristique*, 29, juin 1927, p.482-485
- Albert Bausil, « La cuisine catalane », *Les feuillets occitans*, 2/3, juillet-août 1927, p.92-93
- Benjamin Crémieux, « Vues hérétiques sur l'Occitanie », *Les feuillets occitans*, 2/4, juillet-août 1927, p.109-112
- François Santoni, « Une visite aux bergeries d'Asinao », *La Corse touristique*, 33, octobre 1927, p.600-603
- Michel Lorenzi de Bradi, « Visions de Corse », *La Corse touristique*, 35, décembre 1927, p.665-666
- Emile Ripert, « Chansons populaires de la corse », *La Corse touristique*, 35, décembre 1927, p.668-670
- Jean Giacobbi, « Le golfe d'Ajaccio », *La Corse touristique*, 35, décembre 1927, p.697
- Octave-Louis Aubert, Job Le Bihan, « Cancale », *La Bretagne touristique*, 7/71, 15 février 1928, p.33
- Paul Beaufiles, « Le visage de la Bretagne : Etables », *La Bretagne touristique*, 7/71, 15 février 1928, p.33-34
- Paul Beaufiles, « Le visage de la Bretagne : Trégastel-Primel », *La Bretagne touristique*, 7/72, 15 mars 1928, p.80-81
- Jean Vinciguerra, « Les bergers corses », *La Corse touristique*, 39, mai 1928, p.129
- Charles Le Goffic, « Le Ménez-Bré », *La Bretagne touristique*, 7/79, 15 octobre 1928, p.217-221
- Jean et Edouard Niermans, « Le style provençal », *Mediterranea*, 34, octobre 1929, p.152-154

## INDEX DES PERSONNES ET PUBLICATIONS CITEES

- Action régionaliste (L')*, 70, 75  
*Ame latine (L')*, 18  
 Aubert, Octave-Louis, 16, 55, 71, 93, 162, 174, 209, 260, 262, 321, 327, 357, 369, 380  
*Austrasie (L')*, 17  
*Auvergne littéraire et artistique (L')*, 23, 39, 40, 55, 63, 70, 73, 80, 106, 247, 262, 263, 264, 265, 268, 273, 286, 288, 349, 357, 358, 359, 360, 362, 363, 365, 367  
*Auvergne littéraire et pittoresque (L')*, 23  
*Beffroi (Le)*, 18, 76  
 Beuve, Louis, 39, 47, 55, 58, 70, 72, 102, 104, 127, 167, 177, 227, 235, 310, 334, 358, 380  
*Bouais-Jan (Le)*, 23, 33, 39, 44, 45, 47, 55, 57, 58, 60, 62, 63, 65, 73, 74, 76, 77, 81, 88, 93, 94, 95, 99, 101, 102, 104, 105, 106, 123, 126, 127, 129, 130, 131, 133, 147, 150, 151, 161, 171, 176, 177, 184, 198, 201, 202, 205, 207, 211, 214, 219, 221, 226, 227, 228, 233, 235, 238, 241, 245, 246, 247, 248, 249, 267, 274, 275, 278, 282, 288, 300, 310, 339, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 373, 380  
*Bourgogne d'or (La)*, 20, 23, 30, 34, 36, 39, 44, 45, 46, 57, 65, 69, 92, 106, 191, 204, 205, 206, 339, 340, 349, 352, 357, 358, 359, 360  
 Bressier, Alphonse, 39, 104, 129, 140, 183, 219, 295, 358  
*Bretagne touristique (La)*, 16, 20, 23, 36, 38, 45, 55, 65, 71, 73, 76, 88, 93, 106, 123, 124, 146, 153, 154, 158, 174, 177, 178, 187, 197, 205, 207, 209, 218, 260, 262, 265, 269, 286, 289, 299, 311, 314, 318, 319, 321, 324, 327, 334, 339, 349, 357, 358, 359, 360, 362, 363, 365, 366, 380  
*Bulletin de la Diana*, 17  
 Champfleury, Jules, 124, 130, 376  
 Charles-Brun, Jean, 41, 42, 43, 51, 61, 75, 148, 151, 181, 197, 226, 268, 359  
*Corse touristique (La)*, 20, 23, 35, 37, 41, 45, 63, 97, 99, 100, 152, 153, 155, 162, 166, 176, 187, 203, 204, 205, 206, 224, 242, 257, 265, 283, 284, 286, 297, 305, 318, 322, 327, 328, 348, 349, 357, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 380  
 Duvauchel, Léon, 56, 77, 80, 85, 95, 116, 187, 229, 360, 365  
*En Provence*, 20, 23, 65, 70, 76, 93, 126, 187, 197, 198, 207, 209, 210, 220, 221, 265, 267, 274, 277, 310, 319, 324, 333, 348, 357, 358, 359, 361, 362, 365  
 Enault, François, 33, 55, 58, 99, 288  
 Eudel, Paul, 56, 57, 124, 137, 360  
*Fermes et châteaux*, 17  
*Feuillets occitans (Les)*, 23, 65, 74, 107, 110, 111, 186, 187, 277, 324, 325, 333, 335, 336, 340, 341, 348, 357, 358, 359, 361, 363  
*Figaro (Le)*, 17  
*Franche-Comté et monts Jura*, 20, 74, 76, 197  
 Gallois, Lucien, 148, 149, 193, 369  
*Gueuse parfumée (La)*, 19, 22, 39, 45, 65, 86, 88, 96, 104, 128, 129, 140, 165, 183, 185, 187, 206, 218, 219, 267, 285, 295, 296, 297, 307, 357, 358, 367  
 Henriot, Gabriel, 57, 98, 242, 270, 307, 361  
 Hubert-Fillay, 37, 40, 54, 67, 72, 75, 86, 196, 197, 230, 361  
*Ile de beauté (L')*, 97, 99, 204, 363, 364, 365  
*Illustration (L')*, 17, 71  
*Jardin de la France (Le)*, 37, 42, 90  
*Jeune Picardie (La)*, 40, 46, 55, 56, 57, 67, 76, 77, 78, 95, 96  
*Jeune Picardie (La), voir aussi La Picardie littéraire*, 36, 40, 44, 45, 56, 78, 89, 137, 170, 186, 208, 211, 228, 235, 238, 240, 273, 357, 359, 360, 362, 363, 365, 366, 380  
 Joffre, Jean-Baptiste, 62, 124, 125, 300, 362  
 Lavis, Ernest, 27, 120, 121, 122, 159, 161, 194, 374  
 Le Goffic, Charles, 19, 36, 38, 72, 75, 88, 177, 178, 311, 321, 334, 339, 362  
 Lebesgue, Philéas, 67, 138, 139, 162, 212, 215, 227, 228, 230, 297, 362  
 Lechevalier, Emile, 78  
 Ledieu, Alcuis, 56, 76, 120, 137, 147, 225, 362  
*Lemouzi*, 16, 23, 34, 35, 36, 38, 39, 42, 45, 48, 50, 54, 59, 60, 61, 62, 63, 65, 72, 74, 75, 76, 78, 79, 89, 93, 94, 96, 98, 106, 107, 108, 109, 113, 121, 122, 125, 127, 147, 150, 162, 163, 164, 171, 172, 173, 175, 180, 183, 191, 192, 195, 202, 203, 204, 205, 208, 213, 220, 221, 224, 225, 228, 246, 247, 248, 259, 261, 262, 267, 271, 272, 273, 276, 277, 278, 286, 293, 294, 295, 297, 298, 299, 300, 305, 306,

- 309, 313, 316, 322, 323, 348, 357, 358, 359,  
360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 380
- Magasin pittoresque (Le)*, 17
- Maison, Paul, 40, 55, 63, 77, 168, 289, 363,  
376
- Mediterranea*, 16, 23, 48, 106, 110, 111, 187,  
195, 199, 274, 277, 286, 287, 298, 302, 304,  
312, 324, 326, 329, 330, 331, 332, 334, 335,  
336, 337, 338, 341, 346, 349, 357, 358, 359,  
361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 372
- Mémoires de la Société des antiquaires de  
Normandie*, 17
- Méniger, Jacques, 101, 123, 129, 131, 201,  
202, 241, 278, 363
- Michelet, Jules, 135, 143, 145, 150, 160, 168,  
173, 186, 294, 371, 373, 374
- Mieille, Paul, 36, 48, 55, 363
- Nodier, Charles, 130
- Nouvelles littéraires (Les)*, 76, 86, 93
- Nussac, Louis de, 59, 75, 94, 204, 277, 364
- Pays d'Ouest (Le)*, 23, 32, 46, 49, 50, 67, 70,  
74, 93, 109, 113, 123, 127, 134, 138, 139,  
140, 142, 143, 152, 164, 165, 169, 178, 181,  
186, 195, 209, 211, 212, 213, 215, 216, 217,  
218, 222, 224, 225, 227, 235, 239, 240, 252,  
270, 271, 272, 278, 286, 287, 289, 294, 297,  
301, 310, 314, 323, 357, 358, 359, 360, 361,  
362, 363, 364, 365, 366, 367, 380
- Pays lorrain (Le)*, 16, 23, 65, 75, 78, 79, 123,  
125, 128, 130, 166, 170, 183, 184, 223, 237,  
289, 348, 358, 359, 366
- Perrochon, Albert, 55, 140, 212, 227, 323,  
364
- Petit journal (Le)*, 17
- Picardie littéraire (La)*, 17, 20, 23, 48, 49, 57,  
65, 73, 75, 76, 77, 80, 81, 82, 85, 86, 89, 90,  
94, 98, 106, 109, 121, 126, 137, 147, 164,  
170, 186, 195, 214, 220, 225, 229, 235, 236,  
237, 238, 240, 263, 267, 270, 278, 279, 284,  
289, 290, 307, 316, 357, 359, 360, 361, 362,  
363, 364, 365, 366, 380
- Piéttri, François, 35, 41, 45, 63, 349
- Plantadis, Johannès, 38, 50, 54, 59, 61, 70,  
72, 75, 76, 78, 98, 113, 144, 148, 150, 180,  
183, 192, 203, 204, 231, 247, 294, 360, 364,  
365
- Pourrat, Henri, 16, 19, 40, 45, 77, 91, 126,  
170, 236, 241, 242, 243, 262, 263, 267, 269,  
288, 307, 323, 324, 325, 335, 336, 365
- Provence à travers champs (La)*, 17, 22, 26,  
33, 34, 36, 45, 48, 65, 79, 86, 88, 91, 108,  
182, 187, 206, 359, 365, 380
- Provence artistique et littéraire (La)*, 17, 139,  
144, 174, 224, 357, 380
- Provence artistique et pittoresque (La)*, 22, 45,  
65, 66, 86, 92
- Pyrénées-Océan*, 20, 23, 36, 55, 70, 78, 169,  
204, 206, 207, 240, 269, 273, 277, 329, 360,  
361, 363
- Renan, Ernest, 159, 262, 375
- Revue de Bretagne et de Vendée*, 17
- Revue de Champagne et de Brie*, 17
- Revue des traditions populaires (La)*, 76
- Revue du Lyonnais*, 17
- Revue lorraine illustrée (La)*, 110
- Revue méridionale (La)*, 18
- Revue poitevine et saumuroise*, 17
- Ribier, Eugène de, 38, 59, 78
- Ripert, Emile, 67, 275, 331, 333, 365
- Rouchon, Ulysse, 73, 76, 78
- Sébillot, Paul, 19, 56, 170, 237, 238, 365
- Sudre, René, 73, 143, 221, 297, 301, 310, 311,  
366
- Tablettes historiques du Velay*, 17
- Tour du monde (Le)*, 17
- Touring club de France*, 17
- Valory Le Ricolais, 49, 73, 211, 314
- Van Gennep, Arnold, 76, 78, 126, 168, 242,  
267
- Veillée d'Auvergne (La)*, 16, 23, 25, 34, 38,  
45, 50, 51, 58, 59, 60, 61, 65, 73, 74, 77, 80,  
86, 91, 95, 106, 108, 110, 147, 169, 179,  
190, 195, 230, 244, 247, 248, 267, 269, 286,  
288, 307, 357, 359, 360, 361, 363, 364, 365,  
367
- Vermenouze, Arsène, 50, 81
- Vidal de La Blache, Paul, 122, 148, 160, 161,  
167, 172, 175, 180, 194, 262, 275, 291, 367,  
371, 376
- Vie alpine (La)*, 23, 52, 86
- Vie blésoise (La)*, 23, 36, 40, 46, 54, 67, 72,  
77, 86, 90, 137, 144, 169, 197, 206, 228,  
234, 274, 278, 283, 357, 360, 361, 364, 366
- Vie en Alsace (La)*, 23, 49, 76, 93, 106, 110,  
133, 147, 148, 150, 152, 155, 170, 174, 186,  
210, 279, 283, 286, 307, 308, 310, 320, 323,  
325, 336, 357, 359, 360, 361, 362, 364, 365,  
380



## TABLE DES ILLUSTRATIONS

(1) Liste des points de vente de <i>La jeune Picardie</i> (1900)	44
(2) Liste des dépositaires du <i>Bouais-Jan</i> (1897)	45
(3) Portrait de Louis Beuve à l'époque du <i>Bouais-Jan</i> (1897-1906)	58
(4) Page d'information sur les associations d'originaires, Lemouzi (1904)	62
(5) Pages d'annonces du <i>Bouais-Jan</i> (1905)	62
(6) Portrait d'Octave-Louis Aubert, directeur de <i>La Bretagne touristique</i> (1937)	71
(7) Liste des « revues-sœurs » de <i>La Picardie littéraire</i> (1902)	75
(8) Comité de patronage du <i>Pays d'Ouest</i> (1913)	80
(9) Liste des membres fondateurs du <i>Pays d'Ouest</i> (1913)	80
(10) La bilocation Paris-province telle qu'elle apparaît sur la couverture de <i>Lemouzi</i> (1896)	89
(11) Deux couvertures d'illustrés : <i>La Provence à travers champs</i> (1880) ; <i>La gaité</i> (1884)	91
(12) Deux 4 <sup>e</sup> de couvertures d'illustrés : <i>La Provence artistique et pittoresque</i> (1882), <i>L'ami du peuple</i> (1882)	92
(13) Mises en page d'illustrés des années 1920 : <i>La vie en Alsace</i> (1928), <i>La Bretagne touristique</i> (1928)	93
(14) La rubrique « Echos du pays », <i>Le Bouais-Jan</i> (1897)	94
(15) Deux articles d'hommage : <i>Lemouzi</i> (1903), <i>La Picardie littéraire</i> (1903)	94
(16) Deux illustrations d'Emile Enault parues dans <i>La croix</i> (1895) et <i>Le Bouais-Jan</i> (1897)	99
(17) Deux rubriques numérotées : <i>Le pays d'Ouest</i> (1913), <i>La Picardie littéraire</i> (1903)	109
(18) Deux sommaires sur 1 <sup>ère</sup> de couverture : <i>Lemouzi</i> (1905), <i>Le pays d'Ouest</i> (1913)	113
(19) Six motifs utilisés comme vignettes dans <i>Le Bouais-Jan</i> (1897-1906)	214
(20) Illustration d'Emile Enault pour Jules Hay, « Les poteries de Saussemesnil et de Néhou », <i>Le Bouais-Jan</i> (1898)	219
(21) Rudiments de prononciation de limousin en 2 <sup>e</sup> de couverture, <i>Lemouzi</i> (1913)	271
(22) Musique notée et paroles d'un chant en annexe à G. Maneaud, « Cognac et les Guerres de religion », <i>Le pays d'Ouest</i> (1912)	272
(23) Deux pages bilingues, <i>Lemouzi</i> (1898, 1903)	276,277
(24) Trois cas de mise en regard de textes et d'illustrations, <i>La Corse touristique</i> (1924, 1926), <i>La Picardie littéraire</i> (1903)	284
(25) Deux couvertures illustrées : <i>Le pays d'Ouest</i> (1912), <i>La Picardie littéraire</i> (1903)	290
(26) Quatre vignettes récurrentes d'Adrien Bouchet dans <i>La Corse touristique</i> (1927)	317
(27) Dessin allégorique d'Adrien Bouchet pour <i>La Corse touristique</i> (1927)	322

## Résumé

Corollaire de l'exode rural et de l'industrialisation, une attention au patrimoine local et à l'espace régional se fait jour en France à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Cet intérêt se manifeste en particulier à travers le renouvellement et le dynamisme de revues destinées à des nouvelles catégories sociales aspirant à une activité culturelle. Préfiguration du magazine, ces revues contribuent au sein des espaces français à définir des identités régionales. Elles permettent d'élargir les critères de patrimonialisation, auparavant cantonnés à l'Histoire, à la littérature et à la philologie, et à les démocratiser par la mise à l'honneur des traditions populaires, de la pratique personnelle des espaces (tourisme, environnement) et de leur approche esthétique. Elles tendent aussi à individualiser un rapport jusque-là communautaire aux territoires. Elles marquent enfin le renouvellement d'une vision du patrimoine à base d'héritage et d'atavisme, au profit d'une notion plus moderne de patrimoine d'élection, notamment dans le cadre de l'évasion par rapport au quotidien.

## Mots Clés

Pratiques culturelles sous la III<sup>e</sup> République, régionalisme, identités locales, patrimoine des territoires, décentralisation culturelle, esthétisation des approches de l'espace français, âge d'or des revues

## Abstract

Corollary of the rural exodus and the industrialization, a focus on the local heritage and on the regional area emerges in France at the end of the 19<sup>th</sup> century. This concern manifests itself through the regeneration and the dynamism of journals intended for new social groups yearning for cultural activities. Prefiguration of the magazine, these journals contribute, inside of French Regions, to the definition of the regional identities. They enable the expansion of the making of heritage, previously limited to history, literature and philology, and its democratization, thanks to the valorization of popular traditions, to the private practice of the areas (tourism, environment) et to its esthetical approach. They also seek the individualization of a so far communal relation to territories. Finally, they rejuvenate a conception of heritage based on legacy and atavism, in favor of a more modern concept of chosen heritage, especially in the context of escaping daily life.

## Keywords

Cultural practices under III<sup>th</sup> Republic, regionalism, regional identities, local heritage, cultural decentralization, aestheticisation of approach of french regions, golden age of journals